

L’histoire de Juliette

Marquis de Sade

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

première partie

LA NOUVELLE JUSTINE,

SUIVIE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE.

AVIS.

Juliette, faisant suite et servant de conclusion à la Nouvelle Justine dont les Aventures forment 4 volumes, le tome I. de Juliette, dont l'histoire en contient 6, a été cotté tome 5, et ainsi de suite jusqu'au tome 10 inclusivement.

Les deux Ouvrages, quoique se liant ensemble, se vendent séparément.

Les quatre premiers volumes contiennent un frontispice et 40 gravures.

Les six derniers... 60 gravures.

LA NOUVELLE JUSTINE,

O U

LES MALHEURS DE LA VERTU,

SUIVIE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE, SA SŒUR

Ouvrage orné d'un Frontispice et de
cent Sujets gravés avec soin

On n'est point criminel pour faire la peinture
Des bizarres penchans qu'inspire la nature.

TOME CINQUIÈME.

EN HOLLANDE.

1797.

JULIETTE,

OU

LES PROSPÉRITÉS DU VICE.

Ce fut au couvent de Panthemont que Justine et moi fûmes élevées. Vous connaissez la célébrité de cette abbaye, et vous savez que c'était de son sein que sortaient depuis bien des années les femmes les plus jolies et les plus libertines de Paris. Euphrosine, cette jeune personne dont je voulus suivre les traces, qui, logée dans le voisinage de mes parens, s'était évadée de la maison paternelle, pour se jeter dans le libertinage, avait été ma compagne dans ce couvent ; et comme c'est d'elle et d'une religieuse de ses amies que j'avais reçu les premiers principes de cette morale, qu'on est surpris de me voir aussi jeune dans les récits que vient de vous faire ma sœur, je dois, ce me semble, avant tout, vous entretenir de l'une et de l'autre… vous rendre un compte exact de ces premiers instans de ma vie, où séduite, corrompue par ces deux sirènes, le germe de tous les vices naquit au fond de mon cœur.

La religieuse dont il s'agit, s'appelait madame Delbène ; elle était abbesse de la maison depuis cinq ans, et atteignait sa trentième année, lorsque je fis connaissance avec elle. Il était impossible d'être plus jolie ; faite à peindre, une physionomie douce et céleste, blonde, de grands yeux bleus pleins du plus tendre intérêt, et la taille des grâces ; victime de l'ambition, la jeune Delbène avait été mise à douze ans dans un cloître, afin de rendre plus riche un frère aîné qu'elle détestait. Enfermée dans l'âge où les passions commencent à s'exprimer, quoique Delbène n'eût encore fait aucun choix, aimant le monde et les hommes en général, ce n'avait pas été sans s'immoler elle-même, sans triompher des plus rudes combats qu'elle s'était enfin déterminée à l'obéissance. Très-avancée pour son âge, ayant lu tous les philosophes, ayant prodigieusement réfléchi, Delbène, en se condamnant à la retraite, s'était ménagée deux ou trois amies. On venait la voir, on la consolait ; et comme elle était fort riche, l'on continuait de lui fournir tous les livres et toutes les douceurs qu'elle pouvait desirer, même celles qui devaient le plus allumer une imagination… déjà fort vive, et que n'attiédissait pas la retraite.

Pour Euphrosine, elle avait quinze ans lorsque je me liai avec elle, et elle était depuis dix-huit mois l'élève de madame Delbène, quand l'une et l'autre me proposèrent d'entrer dans leur société, le jour ou je venais d'atteindre ma treizième année. Euphrosine était brune, grande pour son âge, fort mince, de très-jolis yeux, beaucoup d'esprit et de vivacité, mais moins jolie, bien moins intéressante que notre supérieure.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le penchant à la volupté est, dans des femmes récluses, l'unique mobile de leur intimité ; ce n'est pas la vertu qui les lie, c'est le foutre ; on plaît à celle qui

bande pour nous, on devient l'amie de celle qui nous branle. Douée du tempérament le plus actif, dès l'age de neuf ans, j'avais accoutumé mes doigts à répondre aux desirs de ma tête, et je n'aspirais depuis cet âge, qu'au bonheur de trouver l'occasion de m'instruire et de me plonger dans une carrière dont la nature précoce m'ouvrait déjà les portes avec autant de complaisance. Euphrosine et Delbène m'offrirent bientôt ce que je cherchais. La supérieure, qui voulait entreprendre mon éducation, m'invita un jour à déjeûner... Euphrosine s'y trouvait, il faisait une chaleur incroyable, et cette excessive ardeur du soleil leur servit d'excuse à l'une et à l'autre sur le désordre où je les trouvai ; il était tel, qu'à cela près d'une chemise de gaze, que retenait simplement un gros nœud de ruban rose, elles étaient en vérité presque nues.

Depuis que vous êtes entrée dans cette maison, me dit madame Delbène, en me baisant assez négligemment sur le front, j'ai toujours desiré de vous connaître intimément. Vous êtes très-jolie, vous m'avez l'air d'avoir de l'esprit, et les jeunes personnes qui vous ressemblent ont des droits bien certains sur moi... Vous rougissez, petit ange, je vous le défends ; la pudeur est une chimère ; unique résultat des mœurs et de l'éducation ; c'est ce qu'on appelle un mode d'habitude ; la nature ayant créé l'homme et la femme nuds, il est qu'elle leur ait donné en même tems de l'aversion ou de la honte pour paraître tels. Si l'homme avait toujours suivi les principes de la nature, il ne connaîtrait pas la pudeur, fatale vérité qui prouve, ma chère enfant, qu'il y a de certaines vertus qui n'ont d'autre berceau que l'oubli total des lois de la nature ; quelle entorse on donnerait à la morale chrétienne, en scrutant ainsi tous les principes qui la composent. Mais nous jaserons de tout cela. Aujourd'hui parlons d'autre chose, et déshabillez-vous comme nous ; puis s'approchant de moi, les deux fri-

ponnes, en riant, m'eurent bientôt mise dans le même état qu'elles. Les baisers de madame Delbène prirent alors un caractère tout différent… Qu'elle est jolie ma Juliette, s'écria-t-elle avec admiration ! comme sa délicieuse petite gorge commence à bondir ! Euphrosine, elle l'a plus grosse que toi… et cependant à peine treize ans, les doigts de notre charmante supérieure chatouillaient les fraises de mon sein, et sa langue frétillait dans ma bouche, elle s'apperçut bientôt que ses caresses agissaient sur mes sens avec un tel empire, que j'étais prête à me trouver mal ; oh ! foutre, dit-elle, ne se contenant plus et me surprenant par l'énergie de ses expressions… Sacredieu quel tempérament ! Mes amies ne nous gênons plus, au diable tout ce qui voile encore à nos yeux des attraits que la nature ne nous créât point pour être cachés ; et jetant aussitôt loin d'elle les gazes qui l'enveloppaient, elle parut à nos regards belle comme la Vénus qui fixa l'hommage des Grecs. Il était impossible d'être mieux faite, d'avoir une peau plus blanche… plus douce… des formes plus belles et mieux prononcées ; Euphrosine qui l'imita presque tout de suite, ne m'offrit pas autant de charmes ; elle n'était pas aussi grasse que madame Delbène ; un peu plus brune, peut-être devait-elle plaire moins généralement ; mais quels yeux ! que d'esprit ! Émue de tant d'attraits, vivement sollicitée par les deux femmes qui les possédaient, de renoncer comme elles à tous les freins de la pudeur, vous croyez bien que je me rendis : au sein de la plus tendre ivresse la Delbène m'emporte sur son lit et me dévore de baisers ; un moment, dit-elle tout en feu ; un instant mes bonnes amies, mettons un peu d'ordre à nos plaisirs ; on n'en jouit qu'en les fixant. À ces mots elle m'étend les jambes écartées, et se couchant sur le lit à plat-ventre, sa tête entre mes cuisses, elle me gamahuche pendant qu'offrant à ma compagne les plus belles fesses

qu'il soit possible de voir, elle reçoit des doigts de cette jolie petite fille, les mêmes services que sa langue me rend. Euphrosine instruite de ce qui convenait à Delbène entre-mêlait ses pollutions de vigoureuses claques sur le derrière, dont l'effet me parut certain sur le physique de notre aimable institutrice ; vivement électrisée par le libertinage, la putain dévorait le foutre qu'elle faisait à chaque instant jaillir de mon petit con. Quelquefois elle s'interrompait pour me regarder… pour m'observer dans le plaisir. Qu'elle est belle, s'écriait la tribade !… Oh sacredieu qu'elle est intéressante ; secoue-moi, Euphrosine, branle-moi, mon amour, je veux mourir enivrée de son foutre ! Changeons, varions tout cela, s'écriait-elle le moment d'après, chère Euphrosine ; tu dois m'en vouloir ; je ne pense pas à te rendre tous les plaisirs que tu me donnes… Attendez, mes petits anges, je vais vous branler tous les deux à-la-fois. Elle nous place sur le lit, à côté l'une de l'autre par ses conseils nos mains se croisent, nous nous polluons réciproquement, sa langue s'introduit d'abord dans l'intérieur du con d'Euphrosine, et de chacune de ses mains elle nous chatouille le trou du cul ; elle quitte quelquefois le con de ma compagne, pour venir pomper le mien, et recevant ainsi chacune trois plaisirs à-la-fois, vous jugez si nous déchargions ; au bout de quelques instans la friponne nous retourne, nous lui présentions nos fesses, elle nous branlait en dessous en nous gamahuchant l'anus. Elle louait nos culs, elle les claquait et nous faisait mourir de plaisir, se relevant de là comme une bacchante, rendez-moi tout ce que je vous fais, disait-elle, branlez-moi toutes les deux, je serai dans tes bras, Juliette, je baiserai ta bouche, nos langues se refouleront… se presseront… se suceront ; tu m'enfonceras ce godemiché dans la matrice, poursuit-elle, en m'en donnant un ; et toi, mon Euphrosine, tu te chargeras du soin de mon cul, tu me le

branleras avec ce petit étui ; infiniment plus étroit que mon con, c'est tout ce qu'il lui faut… Toi, ma poule, continue-t-elle en me baisant, tu n'abandonneras pas mon clitoris, c'est le véritable siège du plaisir dans les femmes, frotte-le jusqu'à l'égratigner, je suis dure… je suis épuisée, il me faut des choses fortes ; je veux me distiller en foutre avec vous, je veux décharger vingt fois de suite si je le puis. Oh dieu ! comme nous lui rendîmes ce qu'elle nous prêtait ; il est impossible de travailler avec plus, d'ardeur à donner du plaisir à une femme… impossible d'en trouver une qui le goûtât mieux. Nous nous remîmes.

Mon ange, me dit cette charmante créature, je ne puis t'exprimer le plaisir que j'ai d'avoir fait connaissance avec toi ; tu es une fille délicieuse, je vais t'associer à tous mes plaisirs, et tu verras qu'il est possible d'en goûter de bien vifs, quoiqu'on soit privé de la société des hommes. Demande à Euphrosine si elle est contente de moi. — Oh mon amour, que mes baisers te le prouvent, dit notre jeune amie, en se précipitant sur le sein de Delbène, c'est à toi que je dois la connaissance de mon être ; tu as formé mon esprit, tu l'as dégagé des stupides préjugés de l'enfance ; c'est par toi seule que j'existe au monde ; ah que Juliette est heureuse, si tu daignes prendre d'elle les mêmes. soins ; oui, répondit madame Delbène, oui, je veux me charger de son éducation, je veux dissiper dans elle, comme je l'ai fait dans toi, ces infâmes prestiges religieux qui troublent toute la félicité de la vie, je veux la ramener aux principes de la nature, et lui faire voir que toutes les fables dont on a fasciné son esprit, ne sont faites que pour le mépris. Déjeûnons, mes amies, restaurons-nous ; lorsqu'on a beaucoup déchargé, il faut réparer ce qu'on a perdu : un repas délicieux que nous fîmes nues, nous rendit bientôt les forces nécessaires pour recommencer. Nous nous rebranlâmes

nous nous replongeâmes toutes trois par mille nouvelles postures dans les derniers excès de la lubricité ; changeant à tout moment de rôles, quelquefois nous étions les épouses de celles dont nous redevenions l'instant d'après les maris, et trompant ainsi la nature, nous la forçâmes un jour entier à couronner de ses voluptés les plus douces tous les outrages dont nous l'accablions.

Un mois se passa de la sorte, au bout duquel Euphrosine, la tête perdue de libertinage, quitta le couvent et sa famille, pour se jeter dans tous les désordres du putanisme et de la crapule. Elle revint nous voir, elle nous fit le tableau de sa situation, et trop corrompues nous-mêmes pour trouver du mal au parti qu'elle prenait, nous nous gardâmes bien de la plaindre ou de la détourner. Elle a bien fait, me disait madame Delbène ; j'ai voulu cent fois me jeter dans la même carrière, et je l'eusse fait infailliblement, si le goût des hommes l'eût emporté chez moi sur l'extrême amour que j'ai pour les femmes ; mais, ma chère Juliette, le ciel en me destinant à une clôture éternelle, m'a créée assez heureuse pour ne desirer que très-médiocrement toute autre sorte de plaisir, que ceux que me permet cette retraite ; celui que les femmes se procurent entre elles est si délicieux, que je n'aspire à presque rien au-delà ; je comprends pourtant qu'on aime les hommes ; j'entends à merveille qu'on fasse tout pour s'en procurer… Je conçois tout sur l'article du libertinage… Qui sait même si je n'ai pas été beaucoup au-dessus de ce que peut saisir l'imagination.

Les premiers principes de ma philosophie, Juliette, continua madame Delbène qui s'attachait plus particulièrement à moi depuis la perte d'Euphrosine, sont de braver l'opinion publique ; tu n'imagines pas à quel point, ma chère, je me moque de tout ce qu'on peut dire de moi. Et que peut faire au bonheur, je t'en prie,

cette opinion de l'imbécile vulgaire ? Elle ne nous affecte qu'en raison de notre sensibilité ; mais si, à force de sagesse et de réflexion nous sommes parvenues à émousser cette sensibilité, au point de ne plus sentir ses effets, même dans les choses qui nous touchent le plus, il deviendra parfaitement impossible que l'opinion, bonne ou mauvaise des autres, puisse rien faire à notre félicité. Ce n'est qu'en nous seules que doit consister cette félicité, elle ne dépend que de notre conscience, et peut-être encore un peu plus de nos opinions sur lesquelles seules doivent être étayées les sûres inspirations de la conscience ; car la conscience ; poursuivait cette femme remplie d'esprit, n'est pas une chose uniforme ; elle est presque toujours le résultat des mœurs et de l'influence des climats, puisqu'il est de fait que les Chinois, par exemple, ne répugnent nullement à des actions qui nous feraient frémir en France. Si donc cet organe flexible peut se prêter à des extrêmes, seulement en raison du degré de latitude, il est donc de la vraie sagesse d'adopter un milieu raisonnable entre des extravagances et des chimères, et de se faire des opinions compatibles à la fois et aux penchans qu'on a reçus de la nature, et aux lois du gouvernement qu'on habite ; et ces opinions doivent créer notre conscience. Voilà pourquoi l'on ne saurait travailler trop jeune à adopter la philosophie qu'on veut suivre, puisqu'elle seule forme notre conscience, et que c'est à notre conscience à régler toutes les actions de notre vie. — Quoi, dis-je à madame Delbène, vous avez porté cette indifférence au point de vous moquer de votre réputation ? — Absolument, ma chère ; j'avoue même que je jouis intérieurement beaucoup plus, de la conviction où je suis, que cette réputation est mauvaise, que je n'aurais de plaisir à la savoir bonne. Oh Juliette ! retiens bien ceci, la réputation est un bien de nulle valeur, il ne nous dédom-

mage jamais des sacrifices que nous lui faisons ; celle qui est jalouse de sa gloire, éprouve autant de tourmens que celle qui la néglige ; l'une craint toujours que ce bien précieux ne lui échappe, l'autre frémit, de son insouciance. S'il est donc autant d'épines dans la carrière de la vertu que dans celle du vice, d'où vient se tourmenter autant sur le choix, et d'où vient ne pas s'en rapporter pleinement à la nature, sur celui qu'elle nous suggère ? — Mais en adoptant ces maximes, objectai-je à madame Delbène, j'aurais peur de briser trop de freins. — En vérité, ma chère, me répondit-elle, j'aimerais autant que tu me dises que tu craindrais d'avoir trop de plaisir. Et quels sont-ils donc ces freins ? osons les envisager de sang-froid… des conventions humaines presque toujours promulguées sans la sanction des membres de la société, détestées par notre cœur… contradictoires au bon sens… conventions absurdes, qui n'ont de réalité qu'aux yeux des sots qui veulent bien s'y soumettre, et qui ne sont que des objets de mépris, aux yeux de la sagesse et de la raison… Nous jaserons sur tout cela, je te l'ai dit, ma chère, je l'entreprends, ta candeur et ta naïveté me prouvent que tu as grand besoin d'un guide dans la carrière épineuse de la vie, et c'est moi qui t'en servirai.

Rien n'était effectivement plus délabré que la réputation de madame Delbène ; une religieuse à laquelle j'étais particulièrement recommandée, fâchée de mes liaisons avec l'abbesse, m'avertit que c'était une femme perdue ; elle avait gangrené presque toutes les pensionnaires du couvent, et plus de quinze ou seize avaient déjà, par ses conseils, pris le même parti qu'Euphrosine. C'était, m'assurait-on, une femme sans foi, ni loi, ni religion, affichant impudemment ses principes, et contre laquelle on aurait déjà vigoureusement sévi, sans son crédit et sa naissance. Je me moquais de ces exhortations ; un seul baiser de la Delbène, un

seul de ses conseils avait plus d'empire sur moi, que toutes les armes qu'on pouvait employer pour m'en séparer ; eût-elle dû m'entraîner dans le précipice, il me semblait que j'eusse mieux aimé me perdre avec elle, que de m'illustrer avec une autre. Oh, mes amis ! il est une sorte de perversité délicieuse à nourrir ; entraînés vers elle par la nature… si la froide raison nous en éloigne un moment, la main des voluptés nous y replace, et nous ne pouvons plus nous en écarter.

Mais notre aimable supérieure ne tarda pas à me faire voir que je ne la fixais pas toute seule, et je m'apperçus bientôt que d'autres partageaient des plaisirs, où le libertinage avait plus de part que la délicatesse.

Viens demain goûter avec moi, me dit-elle un jour ; Elisabeth, Flavie, madame de Volmar et sainte-Elme seront de la partie, nous serons six en tout ; je veux que nous fassions des choses inconcevables. — Comment, dis-je, tu t'amuses donc avec toutes ces femmes ? — Assurément. Eh quoi, tu t'imagines que je m'en tiens là ? Il y a trente religieuses dans cette maison, vingt-deux m'ont passé par les mains ; il y a dix-huit novices, une seule m'est encore inconnue ; vous êtes soixante pensionnaires, trois seulement m'ont résisté ; à mesure qu'il en paraît une nouvelle, il faut que je l'aye, je ne lui donne pas plus de huit jours de réflexions. Oh Juliette, Juliette, mon libertinage est une épidémie, il faut qu'il corrompe tout ce qui m'entoure ; il est très-heureux pour la société que je m'en tienne à cette douce façon de faire le mal ; avec mes penchans et mes principes, j'en adopterais peut-être une qui serait bien plus fatale aux hommes. — Eh ! que fairais-tu, ma bonne ? — Que sais-je ; ignores-tu que les effets d'une imagination aussi dépravée que la mienne, sont comme les flots impé-

tueux d'un fleuve qui se déborde, la nature veut qu'il fasse du dégât, et il en fait, n'importe comment ; ne mettrais-tu pas, dis-je à mon institutrice, sur le compte de la nature ce qui ne doit être que sur celui de la dépravation ? Écoute-moi, mon ange, me dit la supérieure, il n'est pas tard, nos amies ne doivent se rendre ici que sur les six heures, je veux répondre, avant qu'elles n'arrivent, à tes frivoles objections. Nous nous assîmes :

Comme nous ne connaissons les inspirations de la nature, me dit madame Delbène, que par ce sens intime que nous appelons conscience ; c'est en analisant ce qu'est la conscience, que nous pourrons approfondir avec sagesse ce que sont les mouvemens de la nature, qui fatiguent, tourmentent ou font jouir cette conscience.

On appelle conscience, ma chère Juliette, cette espèce de voix intérieure qui s'élève en nous à l'infraction d'une chose défendue, de quelque nature qu'elle puisse être, définition bien simple, et qui fait voir du premier coup-d'œil que cette conscience n'est l'ouvrage que du préjugé reçu par l'éducation, tellement que tout ce qu'on interdit à l'enfant, lui cause des remords, dès qu'il l'enfraint, et qu'il conserve ses remords jusqu'à ce que le préjugé vaincu, lui ait démontré qu'il n'y avait aucun mal réel dans la chose défendue.

Ainsi la conscience est purement et simplement l'ouvrage, ou des préjugés qu'on nous inspire, ou des principes que nous nous formons. Cela est si vrai, qu'il est très-possible de se former avec des principes nerveux une conscience qui nous tracassera, qui nous affligera, toutes les fois que nous n'aurons pas remplis, dans toute leur étendue, les projets d'amusemens, même vicieux… même criminels, que nous nous étions promis d'exécuter pour

notre satisfaction ; de là, nait cette autre sorte de conscience qui, dans un homme au-dessus de tous les préjugés s'élève contre lui, quand par des démarches fausses, il a pris pour arriver au bonheur, une route contraire à celle qui devait naturellement l'y conduire ; ainsi, d'après les principes que nous nous sommes faits, nous pouvons donc également nous repentir, ou d'avoir fait trop de mal, ou de n'en avoir pas fait assez. Mais prenons le mot dans l'acception la plus simple et la plus commune ; alors le remords, c'est-à-dire l'organe de cette voix intérieure que nous venons d'appeler conscience, est une faiblesse parfaitement inutile, et dont nous devons étouffer l'empire, avec toute la vigueur dont nous sommes capables ; car le remords, encore une fois, n'est que l'ouvrage du préjugé produit par la crainte de ce qui peut nous arriver après avoir fait une chose défendue, de quelque nature qu'elle puisse être, sans examiner si elle est mal ou bien ; ôtez le châtiment, changez l'opinion, anéantissez la loi, déclimatisez le sujet, le crime restera toujours, et l'individu n'aura pourtant plus de remords. Le remords n'est donc plus qu'une réminiscence fâcheuse, résultative des lois et des coutumes adoptées, mais nullement dépendante de l'espèce du délit. — Eh ! si cela n'était pas ainsi, parviendrait-on à l'étouffer ? Et n'est-il pas pourtant bien certain qu'on y réussit, même dans les choses de la plus grande conséquence, en raisons des progrés de son esprit, et de la manière dont on travaille à l'extinction de ses préjugés ; en sorte qu'à mesure que ces préjugés s'effacent par l'âge, ou que l'habitude des actions qui nous effrayaient, parvient à endurcir la conscience, le remords qui n'était que l'effet de la faiblesse de cette conscience, s'anéantit bien-tôt tout-à-fait, et qu'on arrive ainsi tant qu'on veut, aux excès les plus effrayans. Mais m'objectera-t-on peut-être, l'espèce de délit doit donner plus ou moins

de violence au remords ; sans doute, parce que le préjugé d'un grand crime est plus fort que celui d'un petit… la punition de la loi plus sévère ; mais sachez détruire également tous les préjugés, sachez mettre tous les crimes au même rang, et vous convainquant bientôt de leur égalité, vous saurez modéler sur eux le remords, et comme vous aurez appris à braver le remords du plus faible, vous apprendrez bientôt à vaincre le repentir du plus fort, et à les commettre tous avec un égal sang-froid… avec une semblable indifférence ; ce qui fait, ma chère Juliette, que l'on éprouve du remords après une mauvaise action, c'est que l'on est persuadé du système de la liberté, et l'on se dit : que je suis malheureux de n'avoir pas agi différemment ! Mais si l'on voulait bien se persuader que ce système de la liberté est une chimère, et que nous sommes poussés à tout ce que nous faisons, par une force plus puissante que nous ; si l'on voulait être convaincu que tout est utile dans le monde, et que le crime dont on se repent est devenu aussi nécessaire à la nature, que la guerre, la peste ou la famine, dont elle désole périodiquement les empires, infiniment plus tranquilles sur toutes les actions de notre vie, nous ne concevrions même pas le remords, et ma chère Juliette ne me dirait pas que j'ai tort de mettre sur le compte de la nature, ce qui ne doit être que sur celui de ma dépravation.

Tous les effets moraux, poursuivit madame Delbène, tiennent à des causes physiques, auxquelles ils sont irrésistiblement enchaînés, c'est le son qui résulte du choc de la baguette sur la peau du tambour ; point de cause physique, c'est-à-dire point de choc, et nécessairement point d'effet moral, c'est-à-dire, point de son ; de certaines dispositions de nos organes, le fluide nerval plus ou moins irrité par la nature des atômes que nous respirons… par l'espèce ou la quantité de particules nitreuses contenues dans les

alimens que nous prenons, par le cours des humeurs, et par mille autres causes externes, déterminent un homme au crime ou à la vertu et souvent dans le même jour, à l'un et à l'autre ; voilà le choc de la baguette, le résultat du vice ou de la vertu ; cent louis volés dans la poche de mon voisin, ou donnés de la mienne à un malheureux, voilà l'effet du choc, ou le son. Sommes-nous maîtres de ces seconds effets quand les premières causes les nécessitent ? Le tambour peut-il être frappé sans qu'il en résulte un son ? Et pouvons-nous nous opposer à ce choc, quand il est lui-même le résultat de choses si étrangères à nous, et si dépendantes de notre organisation. Il y a donc de la folie, de l'extravagance, et à ne pas faire tout ce que bon nous semble, et à nous repentir de ce que nous avons fait. Le remords n'est donc d'après cela, qu'une faiblesse pusillanime, que nous devons vaincre autant que cela peut dépendre de nous, par la réflexion, le raisonnement et l'habitude. Quel changement, d'ailleurs, le remords peut-il apporter à ce que l'on a fait ? Il n'en peut diminuer le mal, puisqu'il ne vient jamais qu'après l'action commise ; il empêche bien rarement de le commettre encore, et n'est donc par conséquent bon à rien. Après que le mal est commis, il arrive nécessairement deux choses : ou il est puni, ou il ne l'est pas. Dans cette seconde hypothèse, le remords serait assurément d'une bêtise affreuse ; car à quoi servirait-il de se repentir d'une action de quelque nature qu'elle pût être, qui nous aurait apporté une satisfaction très-complette, et qui n'aurait eu aucune suite fâcheuse. Se repentir dans un tel cas, du mal que cette action aurait pu faire au prochain, serait l'aimer mieux que soi, et il est parfaitement ridicule de se faire un chagrin de la peine des autres, quand cette peine nous a fait plaisir, quand elle nous a servis, chatouillés, délectés, en quelque sens que ce puisse être. Conséquemment dans

ce cas-ci, le remords ne saurait avoir lieu ; si l'action est découverte, et qu'elle soit punie, alors, si l'on veut bien s'examiner, on reconnaîtra que ce n'est pas du mal arrivé au prochain par notre action que l'on se repent, mais de la mal-adresse que l'on a eue en le commettant, de manière à ce qu'elle ait pu être découverte, et alors il faut se livrer sans doute aux réflexions produites par le regret de cette mal-adresse... seulement pour en recueillir plus de prudence, si la punition vous laisse vivre. Mais ces réflexions ne sont pas des remords, car le remords réel est la douleur produite par celle qu'on a occasionnée aux autres, et les réflexions dont nous parlons, ne sont que les effets de la douleur produite par le mal que l'on s'est fait à soi-même, ce qui fait voir l'extrême différence qui existe entre l'un et l'autre de ces sentimens, et en même tems utilité de l'un, et le ridicule de l'autre.

Quand nous nous sommes livrés à une mauvaise action, de quelqu'atrocité qu'elle puisse être, que la satisfaction qu'elle vous a donnée, ou le profit que nous en avons recueilli nous console amplement du mal qui en a rejailli sur notre prochain. Avant que de commettre cette action, nous avons bien prévu le mal qu'en ressentiraient les autres ; cette pensée ne nous a pourtant point arrêtés ; au contraire, le plus souvent elle nous a fait plaisir ; lui permettre plus de force après l'action commise, ou une manière différente de nous agiter est la plus grande sottise que l'on puisse faire. Si cette action influe sur le malheur de notre vie, parce qu'elle a été découverte, appliquons tout notre esprit à démêler, à combiner les causes qui ont pu la faire découvrir ; et sans nous repentir d'une chose qu'il n'a pas été en nous de pouvoir arranger autrement, mettons tout en œuvre pour ne pas manquer de prudence à l'avenir, tirons du malheur qui a pu nous arriver de cette faute, l'expérience nécessaire à améliorer nos moyens et nous as-

surer dorénavant l'impunité au moyen de l'épaisseur des voiles que nous jeterons sur l'involontaire dérèglement de notre conduite. Mais, par de vains et inutiles remords, n'entreprenons point d'extirper les principes, car cette mauvaise conduite, cette dépravation, ces égaremens vicieux, criminels ou atroces nous ont plu, nous ont délectés, et nous ne devons pas nous priver d'une chose agréable. Ce serait ici la folie d'un homme qui, parce qu'un grand dîner lui aurait fait mal, voudrait à l'avenir se priver à jamais de ce repas.

La véritable sagesse, ma chère Juliette, ne consiste pas à réprimer ses vices, parce que les vices constituant presque l'unique bonheur de notre vie, ce serait devenir soi-même son bourreau, que de les vouloir réprimer, mais elle consiste à s'y livrer avec un tel mystère, avec des précautions si étendues, qu'on ne puisse jamais être surpris. Qu'on ne craigne point par-là d'en diminuer les délices ; le mystère ajoute au plaisir. Une telle conduite d'ailleurs, assure l'impunité, et l'impunité n'est-elle pas le plus délicieux aliment des débauches ?

Après t'avoir appris à régler le remords né de la douleur d'avoir fait le mal trop à découvert, il est essentiel, ma chère amie, que je t'indique à présent la manière d'éteindre totalement en soi cette voix confuse qui, dans le calme des passions, vient encore quelquefois réclamer contre les égaremens où elles nous ont portés ; or, cette manière est aussi sûre que douce, puisqu'elle ne consiste qu'à renouveller si souvent ce qui nous a donné des remords, que l'habitude ou de commettre cette action ou de la combiner énerve entièrement toute possibilité d'en pouvoir former des regrets. Cette habitude, en anéantissant le préjugé, en contraignant notre ame à se mouvoir souvent de la manière et

dans la situation qui primitivement la gênait, finit par lui rendre le nouvel état adopté, facile et même délicieux ; l'orgueil vient à l'appui, non-seulement on a fait une chose que personne n'oserait faire, mais on s'y est même si bien accoutumé, qu'on ne peut plus exister sans cette chose, voilà d'abord une jouissance. L'action commise en produit une autre, et qui doute que cette multiplication de plaisirs n'accoutume bien promptement une ame à se plier à la manière d'être qu'elle doit acquérir, quelque pénible qu'ait pu lui sembler en commençant, la situation forcée où cette action la contraignait.

N'éprouvons-nous pas ce que je te dis dans tous les prétendus crimes où la volupté préside ? pourquoi ne se répend-t-on jamais d'un crime de libertinage ? parce que le libertinage devient très-promptement une habitude ; il en pourrait être de même de tous les autres égaremens ; tous peuvent, comme la lubricité, se changer aisément en coutume, et tous peuvent ; comme la luxure, exciter dans le fluide nerval un châtouillement qui ressemblant beaucoup à cette passion, peut devenir aussi délicieux qu'elle, et, par conséquent, comme elle, se métamorphoser en besoin.

O Juliette, si tu veux, comme moi, vivre heureuse dans le crime… et j'en commets beaucoup, ma chère… Si tu veux, dis-je, y trouver le même bonheur que moi, tâche de t'en faire, avec le tems, une si douce habitude, qu'il te devienne comme impossible de pouvoir exister sans le commettre ; et que toutes les convenances humaines te paraissent si ridicules, que ton ame flexible, et malgré cela nerveuse, se trouve imperceptiblement accoutumée à se faire des vices de toutes les vertus humaines et des vertus de tous les crimes : alors un nouvel univers semblera se créer à tes regards, un feu dévorant et délicieux se glissera dans tes

nerfs, il embrasera ce fluide électrique dans lequel réside le principe de la vie : assez heureuse pour vivre dans un monde dont ma triste destinée m'exile, chaque jour tu formeras de nouveaux projets, et chaque jour leur exécution te comblera d'une volupté sensuelle qui ne sera connue que de toi ; tous les êtres qui t'entoureront te paraîtront autant de victimes dévouées par le sort à la perversité de ton cœur ; plus de liens, plus de chaînes, tout disparaîtra promptement sous le flambeau de tes desirs, aucune voix ne s'élèvera plus dans ton ame pour énerver l'organe de leur impétuosité, nuls préjugés ne militeront plus en leur faveur, tout sera dissipé par la sagesse, et tu arriveras insensiblement aux derniers excès de la perversité par un chemin couvert de fleurs ; c'est alors que tu reconnaîtras la faiblesse de ce qu'on t'offrait autrefois comme des inspirations de la nature ; quand tu auras badiné quelques années avec ce que les sots appellent ses loix, quand, pour te familiariser avec leur infraction, tu te seras plu à les pulvériser toutes, tu verras la mutine, ravie d'avoir été violée, s'assouplissant sous tes desirs nerveux, venir d'elle-même s'offrir à tes fers... te présenter les mains pour que tu la captives ; devenue ton esclave, au lieu d'être ta souveraine, elle enseignera, finement à ton cœur la façon de l'outrager encore mieux, comme si elle se plaisait dans l'avilissement, et comme si ce n'était réellement qu'en t'indiquant de l'insulter à l'excès, qu'elle eût l'art de te mieux réduire à ses loix. Ne résiste jamais quand tu en seras là ; insatiable dans ses vues sur toi, dès que tu auras trouvé le moyen de la saisir, elle te conduira pas à pas d'écarts en écarts ; le dernier commis ne sera jamais qu'un acheminement à celui par lequel elle se prépara à se soumettre à toi de nouveau ; telle que la prostituée de Sibaris, qui se livre sous toutes les formes, et prend toutes les figures pour exciter les desirs du voluptueux qui

la paie, elle t'apprendra de même cent façons de la vaincre, et tout cela pour t'enchaîner plus sûrement à son tour. Mais une seule résistance, je te le répète, une seule te ferait perdre tout le fruit des dernières en chûtes ; tu ne connaîtras rien si tu n'as pas tout connu, et si tu es assez timide pour t'arrêter avec elle, elle t'échappera pour jamais ; prends garde surtout à la religion, rien ne te détournera du bon chemin ; comme ses inspirations dangereuses, semblable à l'hydre dont les têtes renaissent à mesure qu'on les coupe, elle te fatiguera sans cesse, si tu n'as le plus grand soin d'en anéantir perpétuellement les principes. Je crains que les idées bizarres de ce dieu fantastique dont on empoisonna ton enfance, ne reviennent troubler ton imagination au milieu de ses plus divins écarts : ô Juliette, oublie-là, méprise-là, l'idée de ce Dieu vain et ridicule ; son existence est une ombre que dissipe à l'instant le plus faible effort de l'esprit, et tu ne seras jamais tranquille tant que cette odieuse chimère n'aura pas perdu sur ton ame toutes les facultés que lui donna l'erreur. Nourris-toi sans cesse des grands principes de Spinosa, de Vanini, de l'auteur du systême de la nature, nous les étudierons, nous les analyserons ensemble, je t'ai promis de profondes discussions sur ce sujet, je te tiendrai parole, nous nous remplirons toutes deux de l'esprit de ces sages principes. S'il te survient encore des doutes, tu me les communiqueras, je te tranquilliserai, aussi ferme que moi, tu m'imiteras bientôt, et comme moi, tu ne prononceras plus le nom de cet infâme Dieu que pour le blasphémer et le haïr. L'idée d'une telle chimère est, je l'avoue, le seul tort que je ne puisse pardonner à l'homme ; je l'excuse dans tous ses écarts, je le plains de toutes ses faiblesses, mais je ne puis lui passer l'érection d'un tel monstre, je ne lui pardonne pas de s'être forgé lui-même les fers religieux qui l'ont accablé si violemment, et d'être

venu, présenter lui-même le col sous le joug honteux qu'avait préparé sa bêtise. Je ne finirais pas, Juliette, s'il fallait me livrer à toute l'horreur que m'inspire l'exécrable systême de l'existence d'un Dieu ; mon sang bouillonne à son nom seul, il me semble voir autour de moi, quand je t'entends prononcer, les ombres palpitantes de tous les malheureux que cette abominable opinion a détruits sur la surface du globe ; elles m'invoquent, elles me conjurent d'employer tout ce que j'ai pu recevoir de forces ou de talent, pour extirper de l'ame de mes semblables, l'idée du dégoûtant fantôme qui les fit périr sur la terre.

Ici, madame Delbène me demanda où j'en étais sur ces choses-là. Je n'ai point encore fait ma première communion, lui dis-je. — Ah ! tant mieux, me répondit-elle en m'embrassant ; va, mon ange, je t'éviterai cette idolâtrie ; à l'égard de la confession, réponds, lorsqu'on t'en parlera, que tu n'es pas préparée. La mère des novices est mon amie, elle dépend de moi, je te recommanderai à elle, et tu n'en seras point tracassée. Quant à la messe, malgré nous il faut y paraître ; mais tiens, vois-tu cette jolie petite collection de livres, me dit-elle en me montrant une trentaine de volumes reliés en maroquin rouge, je te prêterai ces ouvrages, et leur lecture, pendant l'abominable sacrifice, te consolera de l'obligation d'en être témoin. O mon amie, dis-je à madame Delbène, que d'obligations je t'aurai ! mon cœur et mon esprit avaient dévancé tes conseils… non sur la morale, tu viens de me dire des choses trop fortes et trop neuves pour qu'elles se fussent déjà présentées à moi ; mais je ne t'avais pas attendue pour détester, comme toi, la religion ; et ce n'était qu'avec le plus extrême dégoût que j'en remplissais les affreux devoirs. Que de plaisirs tu me fais en me promettant d'étendre mes lumières. Hélas ! n'ayant rien entendu dire sur ces objets superstitieux, tous

les frais de ma petite impiété ne sont encore dus qu'à la nature. — Ah ! suis ces inspirations, mon ange… voilà celles qui ne te tromperont jamais. — Sais-tu, poursuivis-je, que tout ce que tu viens de m'apprendre est bien fort, et qu'il est rare d'être instruite à ce point à ton âge. Me permets-tu de le dire, ma bonne ? Il est difficile que la conscience soit au degré où tu peins la tienne, sans quelques actions très-extraordinaires ; et comment, pardonne à ma question, comment dans ton intérieur as-tu eu l'occasion des délits capables de t'endurcir à ce point. — Un jour tu sauras tout cela, me répondit la supérieure en se levant. — Eh pourquoi ces retards ?… crains-tu ? — Oui, de te faire horreur. — Jamais, jamais. — Et la compagnie qui se fit entendre empêcha Delbène de m'éclaircir sur ce que je brûlais de savoir. Chut, chut, me dit-elle, pensons au plaisir maintenant… Baise-moi, Juliette ; je te promets ma confiance un jour ; mais nos amies parroissent, il faut que je vous les peigne.

Madame de Volmar venait de prendre le voile, il y avait environ six mois. À peine âgée de vingt ans, grande, mince, élancée, fort blanche, les cheveux châtains, et le plus beau corps possible ; Volmar, douée de tant de charmes, était avec raison une des élèves les plus chéries de madame Delbène, et après elle la plus libertine de toutes les femmes qui allaient assister à nos orgies.

Ste. Elme était une novice de dix-sept ans, d'une figure charmante, très-animée, de beaux yeux, une gorge moulée, et l'ensemble excessivement voluptueux. Elisabeth et Flavie étaient deux pensionnaires, dont la première avait à peine treize ans, la seconde seize. La figure d'Elisabeth était fine, des traits fort délicats, des formes agréables et déjà prononcées. Pour Flavie, c'était bien la plus céleste figure qu'il fût possible de voir au monde : on

n'avait point un plus joli rire, de plus belles dents, de plus beaux cheveux. On ne possédait point une plus belle taille, une peau plus douce et plus fraîche. Ah ! mes amis, si j'avais la déesse des fleurs à peindre, je ne choisirais pas d'autre modèle.

Les premiers complimens ne furent pas longs ; toutes sachant bien la cause de leur réunion, ne tardèrent pas à en venir au fait ; mais leurs propos, je l'avoue, m'étonnèrent. On ne saisit pas, au milieu même d'un bordel, tous ceux du libertinage, avec l'aisance et la facilité de ces jeunes personnes ; et rien n'était plaisant comme le contraste de leur modestie, de leur retenue dans le monde, et de leur énergique indécence dans ces assemblées luxurieuses.

Delbène, dit madame de Volmar en entrant, je te défie de me faire décharger aujourd'hui ; je suis épuisée, ma chère ; j'ai passé La nuit avec Fontenille… J'adore cette petite friponne ; de ma vie je ne fus mieux branlée… je n'ai jamais versé tant de foutre, avec tant d'abondance… avec tant de délices. Oh ma bonne, nous avons fait des choses ! — Incroyables, n'est-ce pas ? dit Delbène. Eh bien, je veux que nous en fassions ce soir de mille fois plus extraordinaires. — Oh foutre, dépêchons-nous donc, dit Ste.-Elme ; je bande, moi ; je ne suis pas comme Volmar, j'ai couché seule ; et se troussant, tiens, vois mon con… vois comme il a besoin de secours. — Un moment, dit la supérieure ; ceci est une cérémonie de réception ; J'admets Juliette dans notre société, il faut qu'elle remplisse les formalités d'usage. — Qui ? Juliette ? dit étourdiment Flavie qui ne m'avait point encore apperçu ; ah ! je connais à peine cette jolie fille… Tu te branles donc, mon cœur, continua-t-elle en venant me baiser sur la bouche… tu es donc libertine… tu es donc tribade comme nous, et la friponne, sans plus de préli-

minaires, me prit le con et la gorge à la fois. Laisse-la donc, dit Volmar, qui, me troussant par derrière, examinait mes fesses ; laisse-la donc, il faut qu'elle soit reçue, avant que nous ne nous en servions. Tiens, Delbène, dit Elisabeth, regarde donc Volmar qui baise le cul de Juliette ; elle la prend pour un petit garçon, la garce veut l'enculer : (Et remarquez que c'était la plus jeune qui parlait ainsi.) Ne sais-tu pas, dit Ste.-Elme, que Volmar est un, homme ; elle a un clitoris de trois pouces, et destinée à outrager la nature, quelque soit le sexe qu'elle adopte, il faut que la putain soit tour-à-tour tribade ou bougre ; elle n'y connaît pas de milieu. Puis s'approchant elle-même et m'examinant de tous côtés, attendu que Flavie montrait mon devant et Volmar mon derrière, il est certain, poursuivit-elle, que la petite coquine est bien faite, et je jure qu'avant la fin du jour je saurai le goût de son foutre. Un moment donc, un moment, mesdemoiselles, dit Delbène, en cherchant à rétablir l'ordre... Eh sacredieu, presse-toi, dit Ste.-Elme, je bande. Qu'attends-tu donc pour commencer ? Faut-il que nous fassions nos prières avant que de nous branler le con ? À bas les robes, mes amies... Et dans l'instant vous eussiez vu six jeunes filles plus belles que le jour s'admirer... se caresser nues, et former entr'elles les groupes les plus agréables et les plus variés. Oh ! pour à présent, reprit Delbène avec autorité, vous ne pouvez me refuser un peu d'ordre... Écoutez-moi : Juliette va s'étendre sur ce lit, et vous irez, chacune à votre tour, goûter le plaisir qui vous conviendra le mieux avec elle ; moi, bien en face de l'opération, Je vous prendrez toutes à mesure que vous la quitterez, et les luxures commencées avec Juliette s'achèveront sur moi ; mais je ne me presserai point, mon foutre n'éjaculera que quand je vous aurai toutes les cinq sur le corps.

L'extrême vénération que l'on avait pour les ordres de la supérieure fit mettre à leur exécution la ponctualité la plus entière. Toutes ces créatures étant fort libertines, peut-être ne serez-vous pas fâchés d'entendre ce que chacune exigea de moi. Comme elles arrivaient par rang d'âge, Elisabeth passa la première ; la jolie friponne m'examina partout ; et après m'avoir couverte de baisers, elle s'entrelaça dans mes cuisses, se frotta sur moi, et nous nous pâmâmes toutes deux. Flavie vint après ; elle y mit plus de recherches. Après mille délicieux préliminaires, nous nous couchâmes en sens inverse l'une sur l'autre, et de nos langues frétillantes, nous fîmes jaillir des torrens de foutre. Ste.-Elme approche, elle s'étend sur le lit, me fait asseoir sur son visage ; et pendant que son nez branle le trou de mon cul, sa langue s'enfonce dans mon con ; courbée sur elle par mon attitude, je puis le gamahucher de même : je le fais ; mes doigts chatouillent son cul, et cinq éjaculations de suite me prouvent que le besoin qu'elle annonçait n'était pas illusoire. Je le lui rendis complètement ; jamais encore je n'avais été plus voluptueusement sucée. Volmar ne veut que mes fesses, elle les dévore de baisers, et préparant la voie étroite avec sa langue de rose, la libertine se colle sur moi, m'enfonce son clitoris dans le cul, se secoue long-tems, retourne ma tête, baise ardemment ma bouche, suce ma langue et me branle en m'enculant. La gueuse ne s'en tient pas là ; m'armant d'un godmiché qu'elle même fixe le long de mes reins, elle se présente à mes coups ; et les dirigeant au derrière, la coquine est sodomisée ; je la branlais, elle pensa mourir de plaisir.

Après cette dernière incursion, je fus prendre le poste qui m'attendait sur le corps de la Delbène. Voici comme la putain disposa le groupe.

Elisabeth, sur le dos, était établie au bord du lit. Delbène étendue dans ses bras, s'en faisait branler le clitoris. Flavie à genoux, les jambes sous le lit, la tête à la hauteur du con de la supérieure, la gamahuchait et lui pressait les cuisses. Au-dessus d'Elisabeth Ste.-Elme, le cul sur le visage de cette dernière, présentait en plein son con aux baisers de Delbène, que Volmar enculait de son clitoris brûlant. On m'attendait pour completter le groupe, mise un peu courbée auprès de Ste.-Elme, j'offrais à lecher à l'envers ce que celle-ci faisait gamahucher par devant. Delbène passant avec inconstance et rapidité du con de Ste.-Elme au trou de mon cul, léchait, pompait ardemment l'un et l'autre, et se remuant avec l'agilité la plus incroyable sous les doigts d'Elisabeth, sous la langue de Flavie et sous le clitoris de Volmar, la tribade n'était pas une minute sans répandre des torrens de foutre.

Oh, sacredieu, dit Delbène, en se retirant de là, rouge comme une bacchante, double dieu, comme j'ai déchargé. N'importe,

suivons nos opérations ; que chacune de vous maintenant se place sur le lit ; Juliette exigera d'elle, tour à tour, ce qui lui conviendra, vous serez contraintes à vous y prêter ; mais comme elle est encore bien neuve, je la conseillerai, le groupe se formera sur elle ensuite, comme il vient de se former sur moi, et nous ferons éjaculer son foutre jusqu'à ce qu'elle demande grace.

Elisabeth est la première offerte à mon libertinage. Place-la, me dit Delbène qui me conseillait, de manière à ce que tu puisses baiser sa jolie petite bouche pendant qu'elle te branlera, et pour que tu sois chatouillée de par-tout, je vais, pendant toute la séance, me charger du trou de ton cul. Flavie remplace Elisabeth. Je te recommande les jolis tetons de cette petite fille, me dit l'abbesse, suce-les lui pendant qu'elle te chatouille : à cause des

goûts de Volmar, il faut que tu lui enfonces ta langue dans le cul, pendant que, courbée sur toi, la friponne te gamahuchera… Pour Ste.-Elme, poursuivit la supérieure, sais-tu ce que j'en ferais ; je m'arrangerais de manière à pouvoir lui sucer à-la-fois le cul et le con pendant qu'elle te le rendrait… Et quant à moi, commande, ma mie, je suis à tes ordres. Échauffée de ce que j'avais vu faire à Volmar, je veux t'enculer, dis-je, avec ce godmiché ; fais, ma bonne, fais, me répond humblement Delbène, en se présentant à mes coups, voilà mon cul, je te le livre ; eh bien ! dis-je, en sodomisant mon institutrice, puisque le groupe doit s'arranger sur moi, qu'il commence tout de suite. Chère Volmar, continuai-je, que ton clitoris rende à mon cul ce que je fais à celui de Delbène, tu ne saurais croire à quel point mon tempérament s'irrite de cette manière de jouir ; de chacune de mes mains, je voudrais branler Elisabeth et Ste.-Elme pendant que je sucerais le con de Flavie ; les ordres de la supérieure étant de m'épuiser, je n'eus la peine de rien dire, les situations varièrent sept fois, et sept fois mon foutre coula dans leurs bras.

Les plaisirs de la table succédèrent à ceux de l'amour : une superbe collation nous attendait ; différentes sortes de vins ou de liqueurs ayant vivement échauffées nos têtes, on se remit au libertinage ; trois groupes se dessinèrent. Ste.-Elme, Delbène et Volmar, comme les plus âgées, se choisirent chacune une branleuse ; par hasard ou par prédilection, Delbène ne me manqua pas ; Elisabeth était devenue le choix de Ste.-Elme, et Flavie celui de Volmar. Les groupes étaient arrangés de manière à ce que chacun jouissait de la vue des plaisirs de l'autre. On n'a pas d'idée de ce que nous fîmes. Oh ! comme Ste.-Elme était délicieuse ! Ardemment passionnées l'une pour l'autre, nous nous branlâmes toutes deux jusqu'à extinction. Il ne fut rien que nous n'imaginâmes,

rien que nous ne fîmes ; enfin, tout se remela, et les deux dernières heures de cette voluptueuse débauche furent si lascives, que dans aucun bordel peut-être il ne se commit tant de luxures.

Une chose m'avait paru singulière, c'était l'extrême ménagement qu'on avait pour le pucelage des pensionnaires. On n'observait pas sans doute les mêmes loix vis-à-vis de celles dont les vœux étaient prononcés ; mais on respectait à un point que je ne pouvais comprendre, celles qui se destinaient au monde ; leur honneur y tient, me dit Delbène, que j'interrogeai sur cette réserve : nous voulons bien nous amuser de ces jeunes filles, mais pourquoi les perdre ? Pourquoi leur faire détester les momens qu'elles ont passés près de nous ? Non, nous avons cette vertu, et quelques corrompues que tu nous supposes, nous ne compromettons jamais nos amies. Ces procédés me parurent superbes, mais créée par la nature, pour l'emporter de scélératesse un jour sur tout ce qui devait m'entourer, le desir de flétrir une de mes compagnes, m'échauffa dès ce moment la tête pour le moins autant que celui d'être flétrie moi-même.

Delbène s'apperçut bientôt que je lui préférais Ste.-Elme ; j'adorais effectivement cette charmante fille ; il m'était impossible de la quitter ; mais comme elle était infiniment moins spirituelle que la supérieure, un penchant naturel me ramenait invinciblement vers celle-ci. Avec la passion dont je te vois dévorée pour dépuceler une fille ou pour l'être, me dit un jour cette charmante femme, je ne doute pas que Ste.-Elme ou ne t'ait accordés ces plaisirs ou ne te les promette bientôt. Il n'y a sûrement point de risque avec elle, puisqu'elle est destinée à passer, comme moi, ses jours dans le cloître ; mais Juliette, si elle t'en faisait autant, tu ne trouverais jamais à te marier, et que de malheurs pour-

raient devenir les suites de cette faute ; cependant, écoute-moi, mon ange, tu sais que je t'adore, fais moi le sacrifice de Ste.-Elme, et je te satisfais à l'instant sur tous les plaisirs que tu souhaites. Tu choisiras dans le couvent celle dont tu voudras cueillir les prémices, et ce sera moi qui flétrirai les tiens… les déchiremens… les blessures, tranquillise-toi, j'arrangerai tout. Mais ceci sont de grands mystères ; pour y être initiée, il faut ta parole sacrée que dès ce moment-ci tu ne parleras plus à Ste.-Elme, autrement je ne mets point de bornes à ma vengeance. Aimant trop cette charmante fille pour la compromettre, brûlant d'ailleurs de goûter les plaisirs qu'on me faisait espérer, si je renonçais à elle, je promis tout. Eh bien ! me dit Delbène au bout d'un mois d'épreuve, ton choix est-il fait ? Qui veux-tu dépuceler ? Et ici, mes amis, vous ne devineriez de la vie sur quel objet mon imagination libertine s'arrêtait avec complaisance ? Sur cette fille que voilà sous vos yeux… Sur ma sœur. Mais madame Delbène la connaissait trop bien pour ne pas me détourner de ce projet. Eh bien dis-je, donne-moi Laurette ; son enfance… (à peine avait-elle dix ans), sa jolie petite mine éveillée, l'éclat de sa naissance, tout m'irritait… tout m'enflamait pour elle ; et la supérieure y voyant d'autant moins d'obstacles que cette jeune orpheline n'avait pour protecteur au couvent qu'un vieil oncle demeurant à cent lieues de Paris, m'assura que je pourrais regarder comme déjà sacrifiée la victime qu'immolaient d'avance mes perfides desirs.

Le jour était pris, lorsque Delbène m'ayant fait venir la veille pour passer la nuit dans ses bras, remit la conversation sur les matières religieuses.

Je crains, me dit-elle, que tu n'ailles trop vîte, mon enfant ; ton cœur, trompé par ton esprit, n'est pas encore au point où je le voudrais. Ces infamies superstitieuses te gênent toujours, je le parierais ; écoute, Juliette, prête-moi toute ton attention, et tâche qu'à l'avenir ton libertinage, étayé sur d'excellens principes, puisse, avec effronterie, comme chez moi, se porter à tous les excès sans remords.

Le premier dogme qui s'offre à moi, lorsqu'on me parle de religion, est celui de l'existence d'un Dieu ; comme il est la base de tout l'édifice, c'est par son examen, que je dois raisonnablement commencer.

O Juliette ! n'en doutons pas, ce n'est qu'aux bornes de notre esprit qu'est due la chimère d'un Dieu ; ne sachant à qui attribuer ce que nous voyons, dans l'extrême impossibilité d'expliquer les inintelligibles mystères de la nature, nous avons gratuitement placé au-dessus d'elle un être revêtu du pouvoir de produire tous les effets dont les causes nous étaient inconnues.

Cet abominable phantôme ne fut pas plutôt envisagé comme l'auteur de la nature, qu'il fallut bien le voir également comme celui du bien et du mal ; l'habitude de regarder ces opinions comme vraies, et la commodité que l'on y trouvait pour satisfaire à-la-fois la paresse et la curiosité, firent promptement donner à cette fable le même degré de croyance qu'à une démonstration géométrique, et la persuasion devint si vive… l'habitude si forte, qu'on eut besoin de toute sa raison pour se préserver de l'erreur. De l'extravagance qui admet un Dieu, à celle qui le fait adorer, il ne devait y avoir qu'un pas ; rien de plus simple que d'implorer ce que l'on craignait ; rien que de très-naturel au procédé qui fait fumer l'encens sur les autels de l'individu magique que l'on fait à-

la-fois le moteur et le dispensateur de tout. On le croyait méchant, parce que de très-méchans effets résultaient de la nécessité des loix de la nature ; pour l'appaiser, il fallait des victimes, delà les jeûnes, les macérations, les pénitences, et toutes les autres imbécillités, fruits résultatifs de la crainte des uns et de la fourberie des autres ; ou, si tu l'aimes mieux, effets constans de la faiblesse des hommes, puisqu'il est certain que par-tout où il y en aura, se trouveront aussi des dieux enfantés par la terreur de ces hommes, et des hommages rendus à ces dieux, résultat nécessaire de l'extravagance qui les érige. Ne doutons pas, ma chère amie, que cette opinion de l'existence et du pouvoir d'un Dieu dispensateur des biens et des maux, ne soit la base de toutes les religions de la terre. Mais laquelle préférer de toutes ces traditions ? Toutes allèguent des révélations faites en leur faveur, toutes citent des livres, ouvrages de leurs dieux, et toutes veulent exclusivement l'emporter l'une sur l'autre. Pour m'éclairer dans ce choix difficile, je n'ai que ma, raison pour guide, et dès qu'à son flambeau, j'examine toutes ces prétentions, toutes ces fables, je ne vois plus qu'un tas d'extravagances et de platitudes qui m'impatientent et me révoltent.

Après avoir rapidement parcouru les absurdes idées de tous les peuples sur cette importante matière, je m'arrête enfin à ce qu'en pensent les juifs et les chrétiens, les premiers me parlent d'un Dieu, mais ils ne m'en expliquent rien, ils ne m'en donnent aucune idée, et je ne vois sur la nature du Dieu de ce peuple, que des allégories puériles, indignes de la majesté de l'Être dans lequel on veut que j'admette le créateur de l'univers ; ce n'est qu'avec des contradictions révoltantes que le législateur de cette nation me parle de son Dieu, et les traits sous lesquels il me le peint, sont bien plus propres à me le faire détester que servir.

Voyant que c'est ce Dieu même qui parle dans les livres qu'on me cite pour me l'expliquer, je me demande comment il est possible qu'un Dieu ait pu donner de sa personne des notions si propres à le faire mépriser des hommes ! Cette réflexion me détermine à étudier ces livres avec plus de soin ; que deviens-je, lorsque je ne puis m'empêcher de voir, en les examinant, que non-seulement ils ne peuvent être dictés par l'esprit d'un Dieu, mais qu'ils sont même écrits très-long-tems après l'existence de celui qui ose affirmer les avoir transmis d'après Dieu même ! Eh ! voilà donc comme on me trompe, m'écriai-je au bout de mes recherches ; ces livres saints qu'on veut me donner comme l'ouvrage d'un Dieu, ne sont plus que celui de quelques charlatans imbécilles, et je n'y vois, au lieu de traces divines, que le résultat de la bêtise et de la fourberie ; et, en effet, quelle plus lourde ineptie que celle d'offrir par-tout dans ces livres, un peuple favori du souverain qu'il vient de se forger, annonçant à toutes les nations que ce n'est qu'à lui que Dieu parla, que ce ne fut qu'à son sort qu'il put s'intéresser ; que ce n'est que pour lui qu'il dérange le cours des astres, qu'il sépare les mers, qu'il épaissit la rosée, comme s'il n'eût pas été bien plus facile à ce Dieu de pénétrer les cœurs, d'éclairer les esprits, que de déranger le cours de la nature, et comme si cette prédilection en faveur d'un petit, peuple obscur, abject, ignoré, pouvait convenir à la majesté suprême de l'être auquel vous vouliez que j'accorde la faculté d'avoir créé l'univers ; mais quelque soit l'envie que j'aurais d'acquiescer à ce que ces livres absurdes m'apprennent, je demande si le silence universel de tous les historiens des nations voisines, sur les faits extraordinaires qui y sont consignés, ne devait pas suffire à me faire révoquer en doute les merveilles qu'ils m'annoncent ; que dois-je penser, je vous prie, lorsque c'est dans le sein du peuple même

qui m'entretient si fastueusement de son dieu que je trouve le plus d'incrédules ! Quoi, ce dieu comble son peuple de faveurs et de miracles, et ce peuple chéri ne croit pas à son dieu ! Quoi, ce dieu tonne sur le haut d'une montagne avec l'appareil le plus imposant, il dicte sur cette montagne des loix sublimes au législateur de ce peuple qui dans la plaine doute de lui, et des idoles s'élèvent dans cette plaine pour narguer le Dieu législateur, tonnant sur la montagne ; il meurt enfin, cet homme singulier, qui vient d'offrir aux juifs un Dieu si magnifique, il expire, un miracle accompagne sa mort ; tant de motifs vont pénétrer sans doute de la majesté de ce dieu, le peuple témoin de sa grandeur, que ne doivent point admettre les descendans de ceux qui ont tout vu. Mais plus incrédules que leurs pères, l'idolâtrie culbute en peu d'années les autels chancelans du dieu de Moïse, et les malheureux juifs opprimés, ne se souviennent de la chimère de leurs ancêtres que quand ils recouvrent leur liberté ; de nouveaux chefs leur en parlent alors, malheureusement les promesses qu'ils leur font ne s'accordent pas avec les évènemens : les juifs, selon ces nouveaux chefs, devaient être heureux tant qu'ils seraient fidèles au Dieu de Moïse ; jamais ils ne le respectèrent davantage, et jamais le malheur ne les opprimât plus durement. Exposés à la colère des successeurs d'Alexandre, ils n'échappent aux fers de ceux-ci que pour retomber sous ceux des Romains, qui, las enfin de leur perpétuelle révolte, culbutent leur temple et les dispersent ; et voilà donc comment leur Dieu les sert ! Voilà comme ce Dieu, qui les aime, qui ne trouble qu'en leur faveur l'ordre sacré de la nature, voilà comme il les traite, voilà comme il leur tient, ce qu'il leur a promis.

Ce ne sera donc plus chez les juifs que je chercherai le Dieu puissant de l'univers ; ne rencontrant chez cette méprisable na-

tion qu'un fantôme dégoûtant né de l'imagination exaltée de quelques ambitieux, j'abhorerai le Dieu méprisable offert par la scélératesse, et je jetterai les yeux sur les chrétiens.

Que de nouvelles absurdités se présentent ici ! Ce ne sont plus les livres d'un fou sur une montagne qui doivent me servir de régle ; le Dieu dont il s'agit maintenant s'annonce, par un ambassadeur bien plus noble, et le bâtard de Marie est bien autrement respectable que le fils délaissé de Jocabed ; examinons donc ce polisson, que fait-il, qu'imagine-t-il pour me prouver son Dieu : quelles sont ses lettres de créances ? des gambades, des soupers de putains, des guérisons de charlatans, des calembours et des excroqueries : il est le fils du Dieu qu'il m'annonce, ce malotru qui ne sait pas même m'en parler, et qui, de ses jours, n'écrivit une ligne ; il est Dieu lui-même, je dois le croire dès qu'il l'a dit : le coquin est pendu, qu'importe ; sa secte l'abandonne, tout cela est égal. C'est là, c'est là seul qu'est le Dieu de l'univers, il n'a pu prendre racine que dans le sein d'une juive, il n'a pu naître que dans une étable, c'est par l'abjection, la pauvreté, l'imposture qu'il doit me convaincre ; si je n'y crois point, tant pis pour moi, d'éternels supplices m'attendent ! vous voyez bien que tout cela peint un Dieu, et qu'il n'est pas un seul trait dans le tableau qui n'élève l'ame et ne la persuade. O comble de contradiction ! c'est sur l'ancienne loi que la nouvelle s'étale, et la nouvelle cependant anéantit l'ancienne : quelle sera donc la base de cette nouvelle ? Christ est donc à présent le législateur qu'il faut croire ? lui seul va m'expliquer le Dieu qui me l'envoie, mais si Moïse avait intérêt à me prêcher un Dieu dans lequel il prenait sa puissance, quel plus grand intérêt n'a pas le nazaréen à me parler du Dieu dont il dit qu'il descend ; certes le législateur moderne en savait bien plus que l'ancien ; il suffisait au premier de causer familièrement

avec son maître ; le second est du même sang. Moïse, content de s'étayer des miracles de la nature, persuade à son peuple que la foudre ne s'allume que pour lui ; Jesus, bien plus adroit fait le miracle lui-même ; et si tous deux, méritèrent à jamais le mépris de leurs contemporains, il faut convenir au moins que le nouveau sut, avec plus de friponnerie, prétendre à l'estime des hommes ; et la postérité qui les juge en assignant à l'un une loge aux petites maisons, ne pourra cependant s'empêcher de donner à l'autre une des premières places au gibet.

Tu vois, Juliette, dans quel cercle vicieux tombent les hommes, dès que leur tête s'égare sur ces inepties… La religion prouve le prophète, et le prophète la religion.

Ce dieu ne s'étant point encore montré, ni dans la secte juive, ni dans la secte bien autrement méprisable des chrétiens, je le cherche de nouveau, j'appelle la raison à mon secours, et je l'analise elle-même, pour qu'elle me trompe moins. Qu'est-ce que la raison ? C'est cette faculté qui m'est donnée par la nature, de me déterminer pour tel objet, et de fuir tel autre, en proportion de la dose de plaisir ou de peine reçue de ces objets, calcul absolument soumis à mes sens, puisque c'est d'eux seuls que je reçois les impressions comparatives qui constituent, ou les douleurs que je veux fuir, ou le plaisir que je dois chercher. La raison n'est donc autre chose, ainsi que le dit Fréret, que la balance avec laquelle nous pesons les objets, et par laquelle remettant sous le poids, ceux qui sont éloignés de nous, nous connaissons ce que nous devons penser, par le rapport qu'ils ont entr'eux, en telle sorte, que ce soit toujours l'apparence du plus grand plaisir qui l'emporte. Cette raison enfin, tu le vois, dans nous, comme dans les animaux qui en sont eux-mêmes remplis, n'est que le résultat du

mécanisme le plus grossier et le plus matériel. Mais comme nous n'avons point d'autre flambeau, ce n'est donc qu'au sien seul, qu'il faut soumettre la foi impérieusement exigée par des fourbes, pour des objets, ou sans réalité, ou si prodigieusement vils, par eux-mêmes, qu'ils ne sont faits que pour nos mépris. Or le premier effet de cette raison, est, tu le sens, Juliette, d'assigner une différence essentielle, entre l'objet qui apparaît, et l'objet qui est apperçu. Les perceptions représentatives d'un objet, sont encore de différentes espèces. Si elles nous montrent les objets comme absens, et comme ayant été autrefois présens à notre esprit, c'est ce que nous appelons alors mémoire, souvenir. Si elles nous offrent les objets sans nous avertir de leur absence, c'est alors ce qu'on nomme imagination, et cette imagination est la vraie cause de toutes nos erreurs. Or la source la plus abondante de ces erreurs, vient de ce que nous supposons une existence propre aux objets de ces perceptions intérieures, et qu'ils existent séparément de nous, de même que nous les concevons séparément. Je donnerai donc pour me faire entendre de toi, je donnerai, dis-je, à cette idée séparée, à cette idée, née de l'objet qui apparaît, le nom d'idée objective, pour la différencier de celle qui est apperçue, et que je nommerai réelle. Il est très-important de ne pas confondre ces deux genres d'existence ; on n'imagine pas dans quel gouffre d'erreurs on tombe, faute de caractériser ces distinctions. Le point divisé à l'infini, si nécessaire en géométrie, est dans la classe des existences objectives ; et les corps, les solides, dans celle des existences réelles, Quelque abstrait que ceci te paraisse, ma chère, il faut pourtant me suivre, si tu veux arriver avec moi au but où je veux te conduire par mes raisonnemens.

Observons d'abord ici, avant que d'aller plus loin, que rien n'est plus commun, ni plus ordinaire que de se tromper lourde-

ment entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous, et l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit. Nos perceptions elles-mêmes, sont distinguées de nous, et entr'elles autant qu'elles apperçoivent les objets présens, et leurs rapports, et les rapports de ces rapports. Ce sont des pensées, en tant qu'elle nous rapportent les images des choses absentes ; ce sont des idées, en tant qu'elles nous rapportent les images des objets qui sont en nous ; cependant toutes ces choses ne sont que des modalités, ou manière d'exister de notre être, qui ne sont pas plus distinguées entre elles, ni de nous-mêmes que l'étendue, la solidité, la figure, la couleur, le mouvement d'un corps, le sont de ce corps ; on a ensuite forcément imaginé des termes qui convinssent généralement à toutes les idées particulières qui étaient semblables ; on a nommé cause, tout être qui produit quelque changement dans un autre être distingué de lui ; et effet, tout changement produit dans un être par une cause quelconque. Comme ces termes excitent en nous, au moins une image confuse d'être, d'action, de réaction, de changement, l'habitude de s'en servir a fait croire que l'on en avait une perception nette et distincte ; et l'on en est venu enfin à imaginer qu'il pouvait exister une cause qui ne fut pas un être ou un corps, une cause qui fut réellement distincte de tout corps, et qui, sans mouvement et sans action pût produire tous les effets imaginables. On n'a pas voulu faire réflexion que tous les êtres agissans et réagissans sans cesse les uns sur les autres, produisent et souffrent en même tems des changemens ; la progression intime des êtres qui ont été successivement cause et effets, a bientôt fatigué l'esprit de ceux qui veulent absolument trouver la cause dans tous les effets. Sentant leur imagination épuisée par cette longue suite d'idées, il leur a paru plus court de remonter tout d'un coup à une première

cause qu'ils ont imaginée comme la cause universelle à l'égard de laquelle les causes particulières sont des effets, et qui n'est, elle, l'effet d'aucune cause.

Voilà le dieu des hommes, Juliette ; voilà la sotte chimère de leur débile imagination. Tu vois par quel enchaînement de sophismes ils sont venus à bout de la créer ; et, d'après la définition particulière que je t'ai donnée, tu vois que ce fantôme n'ayant qu'une existence objective, ne saurait être hors de l'esprit de ceux qui le considèrent, et n'est par conséquent qu'un pur effet de l'embrâsement de leur cerveau. Voilà pourtant le Dieu des mortels, voilà l'être abominable qu'ils ont inventé, et dans les temples duquel ils ont fait couler tant de sang.

Si je me suis étendue, poursuivit madame Delbène, sur les différences essentielles entre les existences réelles et les existences objectives, c'est, tu le vois, ma chère, parce qu'il était urgent que je te démontrasse les variétés qui se trouvent dans les opinions pratiques et spéculatives des hommes, et que je te fisse voir qu'ils donnent une existence réelle à beaucoup de choses qui n'ont qu'une existence spéculative. Or, c'est au produit de cette existence spéculative que les hommes ont donné le nom de Dieu ; s'il ne résultait de tout cela que de faux raisonnemens, l'inconvénient serait médiocre ; mais malheureusement on va plus loin ; l'imagination s'enflamme, l'habitude se forme, et l'on s'accoutume à considérer comme quelque chose de réel ce qui n'est l'ouvrage que de notre faiblesse. On ne s'est pas plutôt persuadé que la volonté de cet être chimérique est cause de tout ce qui nous arrive que l'on emploie tous les moyens de lui être agréable, toutes les façons de l'implorer.

Que de plus mûres réflexions nous éclairent, et ne nous déterminant sur l'adoption d'un Dieu que d'après ce qui vient d'être dit, persuadons-nous que toute idée de Dieu ne pouvant se présenter à nous que d'une manière objective, il ne peut résulter d'elle que des illusions et des fantômes.

Quelques sophismes qu'allèguent les partisans absurdes de la divinité chimérique des hommes, ils ne vous disent autre chose, sinon qu'il n'y a point d'effet sans cause ; mais ils ne vous démontrent pas qu'il faille en revenir à une première cause éternelle, cause universelle de toutes les causes particulières, et qui soit elle-même créatrice et indépendante de toute autre cause ; je conviens que nous ne comprenons pas la liaison, la suite, et la progression de toutes les causes, mais l'ignorance d'un fait n'est jamais un motif suffisant pour en croire ou déterminer un autre. Ceux qui veulent nous persuader l'existence de leur abominable Dieu, osent effrontément nous dire, que parce que nous ne pouvons assigner la véritable cause des effets, il faut que nous admettions nécessairement la cause universelle. Peut-on faire un raisonnement plus imbécille, comme s'il ne valait pas mieux convenir de son ignorance, que d'admettre une absurdité ; ou comme si l'admission de cette absurdité devenait une preuve de sort existence ; l'aveu de notre faiblesse n'a nul inconvénient sans doute ; l'adoption du fantôme est rempli d'écueils, contre lesquels nous ne ferons que heurter si nous sommes sages, mais où nous nous briserons, si nos têtes s'exaltent ; et les chimères échauffent toujours.

Accordons, si l'on veut, un instant à nos antagonistes, l'existence du vampire qui fait leur félicité. Je leur demande dans cette hypothèse, si la loi, la règle, la volonté par laquelle Dieu conduit

les êtres, est de même nature que notre volonté et que notre force, si Dieu dans les mêmes circonstances peut vouloir et ne pas vouloir, si la même chose peut lui plaire et lui déplaire, s'il ne change pas de sentiment, si la loi par laquelle il se conduit est immuable ; si c'est elle qui le conduit, il ne fait que l'exécuter, de ce moment il n'a aucune puissance ; cette loi nécessaire qu'est-elle alors elle-même ? est-elle distincte de lui ou inhérente à lui ? Si, au contraire, cet être peut changer de sentiment et de volonté, je demande pourquoi il en change ; assurément il lui faut un motif, et un bien plus raisonnable que ceux qui nous déterminent, car Dieu doit l'emporter sur nous en sagesse, comme il nous surpasse en prudence ; or, ce motif peut-il s'imaginer, sans altérer la perfection de l'être qui y cède. Je vais plus loin ; si Dieu sait d'avance qu'il changera de volonté, pourquoi, dès qu'il peut tout, n'a-t-il pas arrangé les circonstances de manière à ce que cette mutation toujours fatiguante, et prouvant toujours de la faiblesse, ne lui devint nullement nécessaire ; et s'il l'ignore, qu'est-ce qu'un, Dieu qui ne prévoit pas ce qu'il doit faire ? S'il le prévoit, et qu'il ne puisse se tromper, comme il faut le croire, pour avoir de lui une idée convenable, il est donc arrêté indépendamment de sa volonté, qu'il agira de telle ou telle façon : or, qu'est-elle cette loi que sa volonté suit ! où est-elle ! d'où tire-t-elle sa force ?

Si votre Dieu n'est pas libre, s'il est déterminé à agir en conséquence des loix qui le maîtrisent, alors c'est une force semblable au destin, à la fortune, que des vœux ne toucheront point, que des prières ne fléchiront nullement, que des offrandes n'appaiseront pas davantage, et qu'il vaut mieux mépriser éternellement, qu'implorer avec aussi peu de succès.

Mais si plus dangereux, plus méchant, et plus féroce encore, votre exécrable Dieu a caché aux hommes ce qui devenait nécessaire à leur bonheur, son projet n'était donc pas de les rendre heureux, il ne les aime donc pas ; il n'est donc alors ni juste ni bienfaisant. Il me semble qu'un Dieu ne doit rien vouloir que de possible, et il ne l'est pas, que l'homme observe des loix qui le tyrannisent, ou qui lui sont inconnues.

Ce vilain Dieu fait encore plus ; il hait l'homme pour avoir ignoré ce qu'on ne lui a point appris ; il le punit, pour avoir transgressé une loi inconnue, pour avoir suivi des penchans qu'il ne tient que de lui seul : ô Juliette ! s'écria mon institutrice ; puis-je concevoir cet infernal et détestable Dieu, autrement que comme un tiran, un barbare, un monstre, auquel je dois toute la haine, tout le courroux, tout le mépris que mes facultés physiques et morales peuvent exhaler à-la-fois.

Ainsi, vînt-on même à bout de me démontrer… de me prouver l'existence de Dieu, dût-on réussir à me convaincre qu'il a dicté des loix ; qu'il a choisi des hommes pour les attester aux mortels ; me fit-on voir que le plus harmonieux accord règne dans toutes les relations qui viennent de lui, rien ne pourrait me prouver que je lui plais, en suivant ses loix, car s'il n'est pas bon, il peut me tromper, et ma raison qui ne vient que de lui, ne me rassurera pas, puisqu'il peut alors ne me l'avoir donnée, que pour mieux me précipiter dans l'erreur.

Poursuivons : Je vous demande maintenant, ô déistes, comment ce Dieu que je veux bien admettre un moment, se conduira vis-à-vis de ceux qui n'ont aucune connaissance de ses loix : si Dieu punit l'ignorance invincible de ceux auxquels ses

loix n'ont pu être annoncées, il est injuste ; s'il ne peut les en instruire, il est impuissant.

Il est certain que la révélation des loix de l'Éternel doit porter des caractères qui prouvent le Dieu dont elles émanent ; or, de toutes les révélations qui nous sont parvenues, je demande laquelle porte ce caractère aussi évident qu'indispensable ? C'est donc par la religion même que se détruit le Dieu qu'annonce la religion ; or, que deviendra cette religion, quand le Dieu qu'elle établit, n'aura plus d'existence que dans la tête des sots.

Que les connaissances humaines soient réelles ou fausses, peu importe au bonheur de la vie ; il n'en est pas de même en matière de religion. Lorsque les hommes ont une fois réalisé les objets imaginaires qu'elle présente, ils se passionnent pour ces objets. Ils se persuadent que ces fantômes qui voltigent dans leur esprit existent réellement, et de ce moment rien ne peut plus les retenir. Chaque jour nouveaux sujets de trembler ; tels sont les uniques effets produits en nous par l'idée dangereuse d'un Dieu ; c'est cette idée seule qui cause les maux les plus cuisans de la vie de l'homme : c'est elle qui le contraint à la privation des plus doux plaisirs de la vie, dans la frayeur de déplaire à ce fruit dégoûtant de son imagination en délire. Il faut donc, mon aimable amie, se délivrer le plutôt possible des terreurs que cette chimère inspire ; et pour cela, sans doute, il ne faut que porter la faulx sur l'idole, il ne faut que la pulvériser d'un bras ferme.

L'idée que les prêtres veulent nous donner de la divinité, n'est autre chose que celle d'une cause universelle, et de laquelle toutes les autres sont des effets. Les imbécilles auxquels ces imposteurs se sont adressés, ont cru qu'une telle cause existait… pouvait exister séparément des effets particuliers qu'elle produit,

comme si les modalités d'un corps pouvaient être séparées de ce corps, comme si la blancheur étant une des qualités de la neige, il était possible de séparer d'elle cette qualité. Les modifications quittent-elles les corps qu'elles modifient ? Eh bien ! votre Dieu n'est qu'une modification de la matière perpétuellement en action par son essence : cette action que vous croyez pouvoir en séparer, cette énergie de la matière, voilà votre Dieu ; examinez maintenant, sots adorateurs d'un tel être, de quel hommage il peut être digne ? Ceux qui ne font produire à la première cause que le mouvement local des corps, et qui donnent à nos esprits la force de se déterminer, bornent étrangement cette cause, et lui ôtent son universalité pour la réduire à ce qu'il y a de plus bas dans la nature, c'est-à-dire, à l'emploi de remuer la matière, mais comme tout est lié dans la nature, que les sentimens spirituels produisent des mouvemens dans les corps vivans, que les mouvemens des corps excitent des sentimens dans les ames, on ne peut avoir recours à cette supposition pour établir ou pour défendre le culte religieux ; nous ne voulons, qu'en conséquence de la perception des objets qui se présentent à nous, les perceptions ne nous viennent qu'à l'occasion du mouvement excité dans nos organes, donc la cause du mouvement est celle de notre volonté. Si cette cause ignore l'effet que produira le mouvement en nous, quelle idée indigne d'un dieu ; s'il le sait, il en est complice, et il y consent ; si, le sachant, il n'y consent pas, il est donc forcé de faire ce qu'il ne veut pas ; il y a donc quelque chose de plus puissant que lui, donc il est contraint de suivre des loix. Comme nos volontés sont toujours suivies de quelques mouvemens, Dieu est par conséquent obligé de concourir avec notre volonté, il est donc dans le bras du parricide, dans le flambeau de l'incendiaire, dans le con de la prostituée ? Dieu n'y consent-il pas ? Le voilà moins

fort que nous, le voilà contraint à nous obéir ; donc quelque chose que l'on dise, il faut avouer qu'il n'y a point de cause universelle, ou si vous voulez absolument qu'il y en ait une, il faut que nous convenions qu'elle consent à tout ce qui nous arrive, et ne veut jamais autre chose ; il faut que vous avouiez encore qu'elle ne peut aimer ni haïr aucun des êtres particuliers qui émanent d'elle, parce que tous lui obéissent également, et que d'après cela, les mots de peines, de récompenses, de loix, de défenses, d'ordre, de désordre, ne sont que des mots allégoriques, tirés de ce qui se passe parmi les hommes.

Si l'on n'est pas obligé de regarder Dieu comme un être essentiellement bon, comme, un être qui aime les hommes, l'on peut croire qu'il a voulu les tromper. Ainsi quand même tous les prodiges sur lesquels se fondent ceux qui prétendent connaître les loix qu'il a revelées à quelques hommes, seraient véritables, comme tout nous confirme que c'est un être injuste, inhumain, nous n'avons pas d'assurance qu'il n'ait pas fait ces prodiges exprès pour nous tromper, et rien ne nous autorise à croire que l'observation la plus stricte de ses loix puisse jamais me rendre son ami : s'il ne punit pas ceux qui ont observé ces loix, leur observance devient inutile ; et comme cette observance est pénible, votre Dieu, en la promulgant, s'est à-la-fois rendu coupable d'inutilité et de méchanceté, je vous demande dès-lors, si c'est là un être digne de nos hommages ; ces loix d'ailleurs n'ont rien de respectable, elles sont absurdes, contraires à la raison ; elles répugnent au moral, affligent le physique ; ceux qui les annoncent, les violent à tout moment, et s'il est quelques individus dans le monde qui s'avisent d'y ajouter foi, scrutons avec soin leur esprit, nous les reconnaîtrons bientôt pour des imbécilles. Veux-je approfondir les preuves de ce fratras de mystères et de loix dictées

pur ce Dieu ridicule, je ne les trouve appuyées que par des traditions confuses, incertaines et toujours victorieusement combattues par les adversaires.

Disons-le, avec vérité, de toutes les religions établies parmi les hommes, il n'en est aucune qui puisse légitimement l'emporter sur l'autre ; pas une qui ne soit remplie de fables, de mensonges, de perversités et qui n'offre à-la-fois les dangers les plus imminens, à côté des contradictions les plus palpables ; des fous veulent-ils établir leurs rêveries ? ils appellent les miracles à leur secours, d'où il résulte que, toujours dans le même cercle, à présent c'est le miracle qui prouve la religion, tandis que tout-à-l'heure la religion prouvait le miracle ; encore, s'il n'en était qu'une qui pût s'étayer de prodiges ; mais toutes en citent, toutes en offrent.

Et le beau cigne de Léda
Vaut bien le pigeon de Marie.

Si néanmoins tous ces miracles étaient vrais, il résulterait nécessairement que Dieu aurait permis qu'il en fût fait pour les fausses religions comme pour les bonnes, et que d'après cela l'erreur ne le toucherait guères plus que la vérité ; ce qu'il y a de plaisant, c'est que chaque secte est également persuadée de la réalité de ses prodiges ; si tous sont faux, on doit en conclure que des nations entières ont pu croire des prodiges supposés ; donc sur le chapitre des prodiges, la persuasion vive d'une nation entière n'en prouve pas la vérité ; mais il n'y a aucun de ces faits dont on puisse autrement prouver la vérité que par la persuasion de ceux qui les croient maintenant, donc il n'y en a aucun dont la vérité soit suffisamment établie ; et comme ces prodiges sont les seuls moyens par lesquels on puisse nous obliger à croire une religion,

nous devons conclure qu'il n'en est aucun de prouvé, et les regarder tous comme l'ouvrage du fanatisme, de la fourberie, de l'imposture et de l'orgueil.

Mais, interrompis-je ici, s'il n'y a ni Dieu ni religion, qui gouverne donc l'univers ?

Ma chère amie, reprit madame Delbène, l'univers est mu par sa propre force, et les loix éternelles de la nature inhérentes à elle-même, suffisent sans une cause première, à produire tout ce que nous voyons ; le mouvement perpétuel de la matière explique tout ; quel besoin de supposer un moteur à ce qui est toujours en mouvement ? L'univers est un assemblage d'êtres différens qui agissent et réagissent mutuellement et successivement les uns sur les autres ! je n'y découvre aucune borne, je n'y apperçois seulement qu'un passage continuel d'un état à un autre par rapport aux êtres particuliers qui prennent successivement plusieurs formes nouvelles, mais je ne crois point une cause universelle distinguée de lui qui lui donne l'existence, et qui produise les modifications des êtres particuliers qui le composent ; j'avoue même que j'y vois absolument tout le contraire, et que je crois l'avoir démontré ; ne nous inquiétons donc nullement de mettre quelque chose à la place des chimères, et n'admettons jamais comme cause de ce que nous ne comprenons pas, quelque chose que nous comprenons encore moins.

Après t'avoir démontré l'extravagance du systême déifique, poursuivit cette charmante femme, je n'aurai pas grande peine sans doute à détruire en toi les préjugés inculqués dès l'enfance sur le principe de notre vie ; est-il rien de plus extraordinaire en effet que la supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux ? Dès qu'on leur demande ce qui fonde cette supériorité.

— Notre ame, répondent-ils imbécillement ; les prie-t-on d'expliquer ce qu'ils entendent par ce mot, ame : oh, pour lors, vous les voyez balbutier, se contredire ; c'est une substance inconnue, disent-ils, c'est une force secrète distinguée de leur corps ; c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée ; demandez-leur comment cet esprit, qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leur corps étendu et matériel, ils vous diront qu'ils n'en savent rien, que c'est un mystère, que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu : voilà les idées nettes que l'imbécillité se forme de la substance cachée, ou plutôt imaginaire dont elle a fait le mobile de toutes ses actions.

Àcela, je ne réponds qu'une chose ; si l'ame est une substance essentiellement différente du corps, et qui ne peut avoir aucune relation avec lui, leur union est une chose impossible ; d'ailleurs, cette ame étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différence de lui ; cependant, nous voyons que les mouvemens éprouvés par les corps se font sentir à cette ame prétendue, et que ces deux substances diverses par leur essence agissent toujours de concert ; vous, nous direz encore que cette harmonie est un mystère, et moi je vous répondrai que je ne vois pas mon ame, que je ne connais et ne sens que mon corps ; que c'est le corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre, qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme et de son organisation.

Quoique les hommes soient dans l'impossibilité de se faire la moindre idée de leur ame, quoique tout leur prouve qu'ils ne sentent, ne pensent, n'acquièrent des idées, ne jouissent et ne souffrent que par le moyen des sens ou des organes matériels du

corps, ils se persuadent pourtant que cette ame inconnue est exempte de mort ; mais en supposant même l'existence de cette ame, dites-moi, je vous prie, si l'on peut s'empêcher de reconnaître qu'elle dépend totalement du corps, et qu'elle subit conjointement avec lui toutes les vicissitudes qu'il éprouve lui-même ? et cependant on porte l'absurdité jusqu'à croire qu'elle n'a, par sa nature, rien d'analogue à lui ; on veut qu'elle puisse agir et sentir sans le secours de ce corps ; en un mot, on prétend que, privée de ce corps, et dégagée des sens, cette ame sublime pourra vivre pour souffrir, éprouver le bien-être ou sentir des tourmens rigoureux. C'est sur un pareil tas d'absurdités conjecturales que l'on bâtit l'opinion merveilleuse de l'immortalité de l'ame.

Si je demande quels motifs on a de supposer l'ame immortelle, on me répond aussi-tôt, c'est que l'homme, par sa nature, desire d'être immortel ; mais, répliquai-je, votre desir devient-il une preuve de son accomplissement ? Par quelle étrange logique ose-t-on décider qu'une chose ne peut manquer d'arriver, seulement parce qu'on la souhaite ; les impies, continue-t-on, privés des espérances flatteuses d'une autre vie desirent d'être anéantis ! eh bien, ne sont-ils pas autant autorisés à conclure, d'après ce desir, qu'ils seront anéantis, que vous vous prétendez autorisés à conclure, vous, que vous existerez simplement, parce que vous le desirez !

O Juliette, poursuivait cette femme philosophe, avec toute l'énergie de la persuasion, ô ma chère amie, n'en doute pas, nous mourons tout entiers, et le corps humain, après que la parque a coupé le fil, n'est plus qu'une masse incapable de produire les mouvemens dont l'assemblage constituait la vie ; on n'y voit plus

alors ni circulation ni respiration, ni digestion, ni parole, ni pensée ; on prétend que, pour lors, l'ame s'est séparée du corps ; mais dire que cette ame, qu'on ne connaît point, est le principe de la vie, c'est ne rien dire, sinon qu'une force inconnue est le principe caché de mouvemens imperceptibles ; rien de plus naturel et de plus simple que de croire que l'homme mort n'est plus, rien de plus extravagant que de croire que l'homme mort est encore en vie.

Nous rions de la simplicité de quelques peuples, dont l'usage est d'enterrer les provisions avec les morts ; est-il donc plus absurde de croire que les hommes mangeront après la mort, que de s'imaginer qu'ils penseront, qu'ils auront des idées agréables ou fâcheuses, qu'ils jouiront, qu'ils souffriront, qu'ils éprouveront du repentir ou de la joie, lorsque les organes, propres à leur porter des sensations ou des idées, seront une fois dissous et réduits en poussière ? Dire que les ames humaines seront heureuses ou malheureuses après la mort, c'est prétendre que les hommes pourront voir sans yeux, entendre sans oreilles, goûter sans palais, flairer sans nez, toucher sans mains, etc. Des nations qui se croient très-raisonnables adoptent pourtant de pareilles idées !

Le dogme de l'immortalité de l'ame suppose que l'ame est une substance simple, en un mot, un esprit ; mais je demanderai toujours ce que c'est qu'un esprit ?

On m'a appris répondis-je à madame Delbène, qu'un esprit était une substance privée d'étendue, incorruptible, et qui n'a rien de commun avec la matière.

Mais si cela est, reprit avec vivacité mon institutrice ; comment ton ame naît-elle, s'accroît-elle, se fortifie-t-elle, se dé-

range-t-elle, vieillit-elle dans les mêmes proportions que ton corps ?

Àl'exemple de tous les sots qui ont eu les mêmes principes, tu me répondras que tout cela sont des mystères ; mais, imbécilles que vous êtes, si ce sont des mystères, vous n'y comprenez donc rien, et si vous n'y comprenez rien, comment pouvez-vous décider affirmativement une chose dont vous êtes incapables de vous former aucune idée ! Pour croire ou pour affirmer quelque chose, il faut au moins savoir en quoi consiste ce que l'on croit et ce que l'on affirme ; croire à l'immatérialité de l'ame, c'est dire que l'on est persuadée de l'existence d'une chose dont il est impossible de se former aucune notion véritable ; c'est croire à des mots sans y pouvoir attacher aucun sens ; affirmer qu'une chose est telle qu'on l'a dit, c'est le comble de la folie et de la vanité.

Que les théologiens sont d'étranges raisonneurs ! dès qu'ils ne peuvent deviner les causes naturelles des choses, ils inventent des causes surnaturelles, ils imaginent des esprits, des Dieux, des causes occultes, des agens inexplicables, ou plutôt des mots bien plus obscurs que les choses qu'ils s'efforcent d'expliquer. Demeurons dans la nature quand nous voudrons nous rendre compte des effets de la nature ; ne nous écartons jamais d'elle quand nous voudrons expliquer ses phénomènes ; ignorons les causes trop déliées pour être saisies par nos organes, et soyons persuadés, qu'en sortant de la nature, nous ne trouverons jamais la solution des problêmes que la nature nous présente.

Dans l'hypothèse même de la théologie, c'est-à-dire, en supposant un moteur tout-puissant, à la matière, de quel droit les théologiens refuseraient-ils à leur Dieu de donner à cette matière la faculté de penser. Lui serait-il plus difficile de créer des combi-

naisons de matière dont résultât la pensée, que des esprits qui pensent ? Au moins en supposant une matière qui pensât, nous aurions quelques notions du sujet de la pensée, ou de ce qui pense en nous ; tandis qu'en attribuant la pensée à un être immatériel, il nous est impossible de nous en faire la moindre idée.

On nous objecte que le matérialisme fait de l'homme une pure machine, ce que l'on juge très-déshonorant pour l'espèce humaine ; mais cette espèce humaine sera-t-elle bien plus honorée quand on dira que l'homme agit par les impulsions secrètes d'un esprit ou d'un certain je ne sais quoi, qui sert à ranimer sans qu'on sache comment.

Il est aisé de s'appercevoir que la supériorité que l'on donne à l'esprit sur la matière, ou à l'ame sur le corps, n'est fondée que sur l'ignorance où l'on est de la nature de cet ame, tandis que l'on est plus familiarisé avec la matière ou le corps que l'on s'imagine connaître et dont on croit démêler les ressorts ; mais les mouvemens les plus simples de nos corps, sont, pour tout homme qui les médite, des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée.

L'estime que tant de gens ont pour la substance spirituelle, ne paraît avoir pour motif que l'impossibilité où ils se trouvent de la définir d'une manière intelligible ; le peu de cas que nos théologiens font de la matière, ne vient que de ce que la familiarité engendre le mépris ; lorsqu'ils nous disent que l'ame est plus excellente que le corps, ils ne nous disent rien, sinon que ce qu'ils ne connaissent aucunement, doit être bien plus beau que ce dont ils ont quelques faibles idées.

On nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie ; on prétend que quand même ce serait une fiction, elle serait avanta-

geuse, parce qu'elle en imposerait aux hommes et les conduirait à la vertu. À cela je demande s'il est bien vrai que ce dogme rende les hommes plus sages et plus vertueux ; j'ose affirmer, au contraire, qu'il ne sert qu'à les rendre fous, hypocrites, méchans, atrabilaires, et qu'on trouvera toujours plus de vertus, plus de mœurs chez les peuples qui n'ont aucune de ces idées, que chez ceux où elles font la base des religions. Si ceux qui sont chargés d'instruire et de gouverner les hommes, avaient eux-mêmes des lumières et des vertus, ils les gouverneraient bien mieux par des réalités que par des chimères ; mais fourbes, ambitieux, corrompus, les législateurs ont par-tout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables que de leur enseigner des vérités… que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles et réels… que de les gouverner enfin d'une façon raisonnable.

Ne doutons pas que les prêtres n'aient eu leurs motifs pour imaginer la fable ridicule de l'immortalité de l'ame ; eussent-ils, sans ces systêmes, mis les mourans à contribution ? Ah ! si ces dogmes épouvantables d'un Dieu… d'une ame qui nous survit, ne sont d'aucune utilité pour le genre humain, convenons qu'ils sont au moins de la plus grande nécessité pour ceux qui se sont chargés d'en infecter l'opinion publique.

Mais, objectai-je à madame Delbène, le dogme de l'immortalité de l'ame n'est-il pas consolant pour les malheureux ? Quand ce serait une illusion, n'est-elle pas douce, n'est-elle pas agréable, n'est-ce pas un bien pour l'homme, que de croire qu'il pourra se survivre à lui-même et jouir quelque jour au ciel d'un bonheur qui lui est refusé sur la terre ?

En vérité, me répondit mon amie, je ne vois pas que le desir de tranquilliser quelques malheureux imbécilles, vaille la peine d'empoisonner des millions d'honnêtes gens ; est-il raisonnable d'ailleurs de faire de ses souhaits la mesure de la vérité ? Ayez un peu plus de courage, consentez à la loi générale, résignez-vous à l'ordre du destin dont les décrets sont, qu'ainsi que tous les êtres, vous retombiez dans le creuset de la nature, pour en sortir bientôt sous d'autres formes ; car, dans le fait, rien ne périt dans le sein de cette mère du genre humain ; les élémens qui nous composent, se réuniront bientôt sous d'autres combinaisons ; un laurier perpétuel croît sur le tombeau de Virgile, Cette transmigration glorieuse n'est-elle pas, sots déistes, aussi douce que votre alternative de l'enfer ou du paradis ! Car, si ce dernier est consolant, ou m'avouera que l'autre est affreux ; ne dites-vous pas, imbéciles chrétiens, qu'il faut, pour se sauver, des graces que votre Dieu n'accorde qu'à très-peu de gens ? Certes, voilà des idées fort consolantes ; et ne vaut-il pas mieux cent fois être annéanti, que de brûler éternellement ? Qui osera donc soutenir d'après cela que l'opinion, qui débarrasse de ces craintes, ne soit mille fois plus agréable que l'incertitude où nous laisse l'admission d'un Dieu qui, maître de ses graces, ne les donne qu'à ses favoris, et qui permet que tous les autres se rendent dignes des supplices éternels : il n'y a que l'enthousiasme ou la folie qui puisse faire préférer un systême évident qui tranquilise, à des conjectures improbables qui désespèrent.

Mais que deviendrai-je, dis-je encore à madame Delbène, cette obscurité m'effraye, cet éternel anéantissement m'effarouche ? Et qu'étais-tu, je te prie, avant que de naître, me répondit cette femme pleine de génie ; quelques portions pleines de matière non organisée, n'ayant encore reçu aucune forme, ou en

ayant reçu dont tu ne peux te souvenir ; eh bien ! tu redeviendras les mêmes portions de matière prêtes à organiser de nouveaux êtres, dès que les loix de la nature le trouveront convenables. Jouissais-tu ? — Non. Souffrais-tu ? — Non. Est-ce donc là un état si pénible, et quel est l'être qui ne consentirait pas à sacrifier toutes ses jouissances à la certitude de n'avoir jamais de peines ; que serait-il alors, s'il pouvait conclure ce marché ? Un être inerte, sans mouvement ; que sera-t-il après la mort ? Positivement la même chose. À quoi sert-il donc de s'affliger, puisque la loi de la nature vous condamne positivement à l'état que vous accepteriez de bon cœur, si vous en étiez le maître ? Eh ! Juliette, la certitude de n'être pas toujours, est-elle plus désespérante que celle de n'avoir pas toujours été ? Va, va, tranquillise-toi, mon ange, la frayeur de cesser d'être, n'est un mal réel que pour l'imagination créatrice du dogme absurde d'une autre vie.

L'ame, ou, si l'on veut, ce principe actif… vivifiant, qui nous anime, qui nous meut, qui nous détermine, n'est autre chose que de la matière subtilisée à un certain point, moyen par lequel elle a acquis les facultés qui nous étonnent. Toutes les portions de matière, sans doute ne seraient pas capables des mêmes effets ; mais combinées avec celles qui composent nos corps, elles en deviennent susceptibles, ainsi que le feu peut devenir flamme quand il est combiné avec des corps gras ou inflammables ; l'ame, en un mot, ne peut être considérée que sous deux sens, comme principe actif et comme principe pensant ; or, sous l'un et sous l'autre rapport nous allons la démontrer matière par deux syllogismes sans réplique : 1°. comme principe actif elle se divise ; car le cœur conserve encore son mouvement long-tems après sa séparation d'avec le corps : or, tout ce qui se divise est

matière. L'ame, comme principe actif, se divise, donc elle est matière.

2°. Tout ce qui périclite est matière, ce qui serait essentiellement esprit, ne saurait péricliter ; or, l'ame suit les impressions du corps, elle est faible dans l'âge tendre, affaissée dans l'âge décrépit ; elle éprouve donc les influences du corps : cependant tout ce qui périclite est matière, l'ame périclite, donc elle est matière.

Osons le dire et le redire sans cesse ; rien d'étonnant dans le phénomène de la pensée, ou du moins rien qui prouve que cette pensée soit distincte de la matière, rien qui fasse voir que la matière subtilisée ou modifiée, de telle ou telle façon, ne puisse produire la pensée ; cela est infiniment moins difficile à comprendre que l'existence d'un Dieu. Si cette ame sublime était effectivement l'ouvrage de Dieu, pourquoi subirait-elle tous les différens changemens ou accidens du corps ; il me semble que comme l'ouvrage de Dieu, cette ame devrait être parfaite, et c'est ne l'être pas que de se modifier à l'égal d'une matière aussi remplie de défaut. Si cette ame était l'ouvrage d'un Dieu, elle n'aurait pas besoin de sentir ni d'éprouver ses gradations, elle ne le pourrait, ni ne le devrait ; elle se joindrait à l'embryon toute formée, et dès le berceau Cicéron aurait pu composer ses Tusculanes, Voltaire son Alzire, etc. Si cela n'est pas ni ne peut être, l'ame observe donc les mêmes gradations que le corps, elle a donc des parties, puisqu'elle croît, baisse, augmente ou diminue : or, tout ce qui a des parties est matière ; donc l'ame est matière, puisqu'elle est composée de parties. Convenons qu'il est absolument impossible que l'ame puisse exister sans le corps, et celui-ci sans l'autre.

Rien de merveilleux au reste dans l'empire absolu de l'ame sur le corps ; ce n'est qu'un même tout, composé de parties égales,

j'en conviens, mais dans lequel néanmoins les parties grossières doivent être soumises aux parties subtiles, par la même raison de l'empire qu'à la flamme, qui est matière, sur la cire qu'elle consume qui est également matière ; et voilà, comme dans nos corps, l'exemple de deux matières aux prises, dont la plus subtile domine la plus grossière.

En voilà plus qu'il ne t'en faut, Juliette pour te convaincre, à ce que j'imagine, du néant de l'existence de Dieu, et de celui du dogme de l'immortalité de l'ame. Quelle adresse dans ceux qui inventèrent ces deux monstrueux dogmes. Et que n'entreprenait-on pas sur un peuple, en se disant les ministres d'un Dieu dont la haine ou l'amour était d'un si grand intérêt pour la vie future ? Quel crédit n'avait-on pas sur l'esprit de gens, qui redoutant des peines ou des récompenses futures, étaient obligés de recourir à ces fourbes, comme aux médiateurs d'un Dieu, seuls capables d'éviter les uns et de valoir les autres ? Toutes ces fables ne sont donc que le fruit de l'ambition, de l'orgueil et de la démence de quelques individus, nourries par l'absurdité de quelques autres, mais qui ne sont faites que pour nos mépris… que pour être éteintes… absorbées dans nous, au point de ne jamais reparaître. Oh ! combien je t'exhorte, ma chère Juliette, à les détester comme moi. Ces systêmes, dit-on, mènent à la dégradation des mœurs. Eh ! mais les mœurs sont-elles donc plus importantes que les religions ? Absolument soumises au degré de latitude d'un pays, elles n'ont et ne peuvent avoir rien que d'arbitraire ; rien ne nous est défendu par la nature ; les loix seules se sont crues autorisées d'imposer de certaines bornes au peuple, relatives à la température de l'air, à la richesse ou à la pauvreté du climat, à l'espèce d'homme qu'elles maîtrisent. Mais ces freins purement populaires n'ont rien de sacré, rien de légitime aux

yeux de la philosophie, dont le flambeau dissipe toutes les erreurs, ne laisse exister dans l'homme sage que les seules inspirations de la nature. Or, rien n'est plus immoral que la nature ; jamais elle ne nous imposa de freins, elle ne nous dicta jamais de loix. O Juliette ! tu vas me trouver bien tranchante, bien ennemie de toutes les chaînes, mais je vais jusqu'à repousser sévèrement, cette obligation aussi enfantine qu'absurde, qui nous enjoint de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. C'est précisément tout le contraire que la nature nous conseille, puisque son seul précepte est de nous délecter, n'importe aux dépens de qui. Sans doute il peut arriver, d'après ces maximes, que nos plaisirs troubleront la félicité des autres ; en seront-ils moins vifs pour cela ? Je dis plus, seraient-ils vraiment délicieux sans cela ? Cette prétendue loi de la nature à laquelle les sots veulent nous astreindre, est donc aussi chimérique que celles des hommes, et nous devons en foulant aux pieds les unes et les autres, nous persuader intimement qu'il n'est de mal à rien ; mais nous reviendrons sur tous ces objets, et je me flatte de te convaincre en morale, comme je crois t'avoir persuadée en religion. Mettons maintenant nos principes en pratique, et après t'avoir démontré que tu peux tout faire sans crime, commettons tant soit peu de crimes, pour nous convaincre que l'on peut faire tout.

Électrisée par ces discours, je me jette dans les bras de mon amie ; je lui rends mille et mille graces des soins qu'elle veut bien prendre de mon éducation. Je te devrai bien plus que la vie, ma chère Delbène, m'écriai-je ; qu'est-ce que l'existence sans la philosophie ? Est-ce la peine de vivre quand on languit sous le joug du mensonge et de la stupidité ? Va, poursuivis-je avec chaleur, je me sens digne de toi maintenant, et c'est sur ton sein que je

fais le serment sacré de ne jamais revenir aux chimères que ta tendre amitié vient de détruire en moi ; continue de m'instruire, de diriger mes pas vers le bonheur ; je me livre à tes conseils ; tu feras de moi ce que tu voudras, bien sûre, que tu n'auras jamais eu d'écolière, ni plus ardente, ni plus soumise que Juliette.

La Delbène était dans l'ivresse ; il n'est point, pour un esprit libertin, de plaisir plus vif que celui de faire des prosélytes. On jouit des principes qu'on inculque, mille sentimens divers sont flattés en voyant les autres se gangréner à la corruption qui nous mine. Ah ! comme on chérit cette influence obtenue sur leur ame, unique ouvrage de nos conseils et de nos séductions. Delbène me rendit tous les baisers dont je l'accablais ; elle me dit que j'allais devenir une fille perdue comme elle, une fille sans mœurs, une athée, et qu'unique cause de mon désordre, elle aurait à répondre devant Dieu de l'ame qu'elle lui enlevait, et ses caresses devenant plus ardentes, nous allumâmes bientôt le feu des passions, au flambeau de la philosophie.

Tiens, me dit Delbène, puisque tu veux être dépucelée, je vais te satisfaire à l'instant. Ivre de luxure, la friponne s'arme aussitôt d'un godmiché, elle me branle pour endormir en moi la douleur qu'elle va, dit-elle, me causer, et me porte ensuite des coups si terribles, que mon pucelage disparut au second bond. On ne se peint point ce que je souffris ; mais aux douleurs cuisantes de cette terrible opération, succédèrent bientôt les plus doux plaisirs. Delbène que rien n'épuisait, était loin de se fatiguer ; me limant à tour de reins, sa langue enfoncée dans ma bouche, et de ses mains chatouillant mon derrière, il y avait une heure que je déchargeais dans ses bras, lorsqu'à la fin je lui demandai grace : Rends-moi tout ce que je viens de te faire, me dit-elle aussitôt…

Je suis dévorée de luxure, je n'ai pas joui, moi, pendant que je te foutais ; je veux décharger à mon tour ; de maîtresse chérie je devins bientôt l'amant le plus passionné ; j'enconne Delbène, je la lime. Dieu ! quel égarement, nulle femme n'était aussi aimable, aucune n'était emportée comme elle dans le plaisir ; dix fois de suite la friponne se pâma dans mes bras, je crus qu'elle se distillerait en foutre. Oh ma bonne, lui dis-je, n'est-il pas vrai que plus l'on a d'esprit et mieux l'on goûte les douceurs de la volupté. Assurément, me répondit Delbène, et la raison de cela est bien simple ; la volupté n'admet aucune chaîne, elle ne jouit jamais mieux que quand elle les rompt toutes ; or, plus un être à d'esprit, plus il brise de freins : donc l'homme d'esprit sera toujours plus propre qu'un autre aux plaisirs du libertinage. Je crois que l'extrême finesse des organes y contribue beaucoup aussi, répondis-je. Cela n'est pas douteux, dit madame Delbène, plus la glace est polie, mieux elle reçoit, et mieux elle réfléchit les objets qui lui sont présentés.

Enfin, épuisées toutes deux, je rappelai à mon institutrice la promesse qu'elle m'avait faite de dépuceler Laurette. Je ne l'ai point oubliée, me répondit madame Delbène, c'est pour cette nuit. Dès que l'on sera remonté dans les dortoirs, tu t'échapperas, Volmar et Flavie en feront autant ; ne t'inquiète pas du reste, te voilà maintenant initiée dans nos mystères, sois ferme, sois courageuse, Juliette, et je te ferai voir d'étonnantes choses.

Je quittai mon amie pour reparaître dans la maison ; mais jugez qu'elle fut ma surprise, lorsque j'entendis raconter qu'une pensionnaire venait de se sauver du couvent ; je demande aussitôt son nom ; c'est Laurette. Laurette, m'écriai-je, puis à part. Oh dieu ! elle sur qui je comptais ; elle qui m'avait si échauffé la

tête… Perfides desirs, vous aurai-je donc conçus vainement ! Je demande des détails, personne ne peut m'en donner ; je vole chez Delbène pour l'instruire, sa porte est fermée ; il m'est impossible de la joindre avant l'heure qu'elle m'a indiquée. Qu'elle me parut longue, cette heure ! elle sonne enfin ; Volmar et Flavie m'avaient devancées ; elles étaient déjà chez Delbène. Eh bien, dis-je à la supérieure, comment me tiendras-tu la parole que tu m'as donnée ? Laurette n'est plus ici ; par qui la remplacer maintenant ; et puis avec un peu d'aigreurs : Ah ! je vois bien que je ne jouirai jamais du plaisir que vous m'avez promis.

Juliette, me dit madame Delbène, d'un air très-sérieux, la première des loix de l'amitié est la confiance ; si tu veux être des nôtres, ma chère, il faut et plus de retenue et moins de soupçons. Est-il vraisemblable que je t'eusse promis un plaisir que je ne saurais te faire goûter, et ne devais-tu pas me supposer assez d'adresse… me croire assez de crédit dans cette maison, pour que les moyens de ces voluptés ne dépendant que de moi, tu ne dusses jamais craindre de n'en pas jouir. Suis nous, tout est calme. Ne t'avais-je pas dis que je te ferais voir des choses singulières. Delbène allume une petite lanterne, elle marche devant nous ; Volmar, Flavie et moi la suivions. Arrivées dans l'église, quel est mon étonnement de voir la supérieure ouvrir un tombeau, et pénétrer dans l'asyle des morts. Mes compagnes au fait, la suivent en silence ; je témoigne un peu de frayeur, Volmar me rassure ; Delbène rabaisse la pierre. Nous voilà dans les souterrains destinés à servir de sépulture à toutes les femmes qui mouraient dans le couvent. Nous avançons, une nouvelle pierre se lève, et quinze à seize marches à descendre nous font parvenir dans une espèce de salle basse, très-artistement décorée, et qui prenait de l'air par des ventouses correspondantes au milieu des

jardins. Oh mes amis ! je vous laisse à penser qui je trouvai là… ? Laurette, parée comme les vierges qu'on immolait jadis au temple de Bacchus… L'abbé Ducroz, grand vicaire de l'archevêque de Paris, homme de trente ans, d'une très-jolie figure, spécialement chargé de la police de Panthemont, et le père Télème, récolet, beau brun de trente-six, confesseur des novices et des pensionnaires.

Elle a peur, dit Delbène en s'avançant vers ces deux hommes et me présentant à eux ; apprends, jeune innocente, continua-t-elle en me baisant, que nous ne nous réunissons ici que pour foutre… que pour nous livrer à des horreurs… à des atrocités ; si nous nous engloutissons au fond de la région des morts, c'est pour être le plus loin possible des vivans. Quand on est aussi libertins, aussi dépravés, aussi scélérats, on voudrait être dans les entrailles de la terre, afin de mieux fuire les hommes et leurs absurdes loix.

Quelqu'avancée que je fusse dans la carrière de la lubricité, j'avoue que ce début m'interdit. Oh ciel, dis-je toute émue ! qu'allons-nous donc faire dans ces souterrains ? Des crimes, me dit madame Delbène, nous allons nous en souiller à tes yeux, nous allons t'apprendre à nous imiter… Redouterais-tu quelques faiblesses ?… Aurais-je eu tort de répondre de toi ? Ne le crains point, répondis-je avec vivacité, je fais serment entre tes mains de ne m'effrayer de quoi que ce puisse être. Aussi-tôt Delbène ordonne à Volmar de me déshabiller.

Elle a le plus joli cul du monde, dit le grand vicaire dès qu'il m'eût vue toute nue, et des baisers… des attouchemens couvrirent aussitôt mes fesses, puis passant une de ses mains sur ma motte, l'homme de Dieu tâchait que son membre pût frotter as-

sez hermétiquement mon derrière, pour en être lubriquement chatouillé ; bientôt il y pénétre presque sans peine, et dans le même instant Télème enfile mon con. Tous deux déchargent, et j'avoue que je les suivis de près. Juliette, me dit la supérieure, nous venons de vous procurer les deux plus grands plaisirs dont une femme puisse jouir ; il faut que vous nous disiez franchement duquel des deux vous avez été le mieux délectée. En vérité, madame, répondis-je, l'un et l'autre m'ont donné tant de plaisir, qu'il me serait impossible de prononcer. J'éprouve encore par réminiscence des sensations en même tems si confuses et si voluptueuses, que je leur assignerais bien difficilement leur

véritable place. Il faut la faire recommencer, dit Télème, l'abbé et moi nous varierons nos attaques, nous prierons la belle Juliette d'interroger ses sensations et de nous en rendre un compte plus exact. Eh bien, volontiers, répondis-je, je crois comme vous, que ce n'est qu'en recommençant qu'il me sera possible de décider. Elle est charmante, dit la supérieure, il y a bien là de quoi nous faire la plus jolie petite putain que nous ayons formée depuis long-tems ; mais il faut arranger tout ceci, non-seulement pour que Juliette décharge délicieusement, mais pour qu'il réjaillisse quelque chose sur nous des plaisirs qu'elle va goûter.

En conséquence de ces libertins projets, voici comme le tableau se dessina.

Télème, qui venait de foutre mon con, s'arrangea dans mon cul, il l'avait un peu plus gros que son confrère, mais toute novice que j'étais, la nature sans doute m'avait si bien créée pour ces plaisirs, que je ne souffris point de la différence ; j'étais couchée à plat-ventre sur la supérieure, de manière à ce que mon clitoris posa sur sa bouche, et la friponne, mollement étendue sur des

carreaux, le suçait en écartant les cuisses. Entre ses jambes, Laurette courbée, lui rendait ce qu'elle me faisait, et le plaisir que la coquine recevait, elle le faisait voluptueusement refluer sur Volmar et Flavie qu'elle masturbait de droite et de gauche. Ducroz, derrière Laurette, se branlait légèrement sur ses fesses, mais sans y pénétrer ; l'honneur de l'un et l'autre pucelage de cette petite fille ne regardait absolument que moi.

Toutes les scènes de fouterie commencent par un moment de calme ; il semble que l'on veuille savourer la volupté toute entière, et qu'on craigne de la laisser échaper en parlant ; il m'était recommandé de jouir avec attention afin de comparer ; j'étais dans une extase silentieuse ; et, je l'avoue, les plaisirs incroyables que je recevais des secousses vives et réitérées du vit de Télème dans le trou de mon cul, les angoisses lubriques où me plongeaient les frétillemens de la langue de l'abesse sur mon clitoris, les scènes luxurieuses dont j'étais entourée, la réunion enfin de tant d'épisodes lascifs tenaient mes sens dans un délire où j'aurais voulu vivre éternellement.

Télème essaya de parler le premier, mais ses bégayemens, ses soupirs entrecoupés exprimèrent bien moins ses idées que son désordre. Tout ce que nous pûmes comprendre c'est qu'il jurait beaucoup, et que l'extrême chaleur, le resserrement de mon anus lui faisait goûter de bien grands plaisirs : je suis prêt à décharger dans le plus divin des derrières, s'écria-t-il enfin, je ne sais si Juliette sera plus délectée de recevoir mon foutre dans son cul, qu'elle ne l'a été de le sentir éjaculer dans son con ; mais pour moi je jure que j'ai mille fois plus de plaisir à la sodomiser que je n'en ressentis au fond de son vagin. C'est histoire de goût, dit Ducroz qui se branlait fortement sur le cul de Laurette, en baisant

Flavie. C'est philosophie, c'est raison, dit Volmar heureusement branlée par Delbène et langotant Ducroz, quoique femme je pense de même, et je proteste bien que si j'étais homme, je ne foutrais jamais qu'en cul, et la voluptueuse créature décharge en prononçant ces paroles impures ; Télème la suit de près ; il devient furieux, retournant ma tête vers lui, il enfonce d'un pied sa langue dans ma bouche ; Delbène me suce si voluptueusement pendant ce temps-là, que je m'abandonne, je veux crier de plaisir, la langue chatouilleuse de Télème repousse mes paroles, le libertin avale mes soupirs ; j'inonde les lèvres et le gozier de ma suceuse qui, elle-même, lance des torrens dans la bouche de Laurette ; Flavie se joint bientôt à nous et la charmante libertine perd son foutre en jurant comme un charretier.

Passons à autre chose, dit Delbène en se relevant ; Ducroz, enconnez Juliette, elle se couchera dans vos bras, Volmar également à plat-ventre lui gamahuchera le cul ; je me coulerai sous Volmar pour lui sucer le clitoris, pendant que Télème m'enconnera, Flavie donnera la diligence à Télème qui chatouillera le con de Laurette, et cela tout en me foutant.

De nouvelles libations à Cypris terminèrent cette seconde épreuve et l'on m'interrogea. O mon amie ! dis-je à Delbène qui me questionnait, j'avoue, puisqu'il faut que je réponde avec vérité, que le membre qui s'est introduit dans mon derrière, m'a causé des sensations infiniment plus vives et plus délicates que celui qui a parcouru mon devant. Je suis jeune, innocente, timide, peu faite aux plaisirs dont je viens d'être comblée,

il serait possible que je me trompasse sur l'espèce et la nature de ces plaisirs en eux-mêmes, mais vous me demandez ce que j'ai senti, je le dis. Viens me baiser mon ange, me dit madame Del-

bene, tu es une fille digne de nous ; eh sans doute, poursuivit-elle avec enthousiasme, sans doute, il n'est aucun plaisir qui puisse se comparer à ceux du cul : malheur aux filles assez simples, assez imbéciles pour n'oser pas ces lubriques écarts, elles ne seront jamais dignes de sacrifier à Vénus, et jamais la déesse de Paphos ne les comblera de ses faveurs.

Ah ! qu'on m'encule, s'écrie la putain en s'agenouillant sur un canapé ; Volmar, Flavie, Juliette, armez-vous de godmichés ; vous Ducroz et Telème, bandez ferme, et que vos vits mutins entrelacent les membres postiches de ces coquines ; voilà mon cul : Foutez-le tous ; Laurette sera devant moi pendant ce temps-là, et je lui ferai tout ce qui me passera par la tête. Les ordres de la supérieure s'exécutent ; à la manière dont la libertine reçoit ces attaques, il est facile de voir à quel point elle y est habituée ; à mesure qu'un des acteurs la travaille, un autre, se courbant sous elle, lui chatouille le clitoris ou l'intérieur de la motte ; c'est de la réunion de ces deux actes que la volupté s'améliore, elle n'est vraiment entière, qu'autant qu'une douce masturbation du devant vient prêter aux intromissions du cul le sel piquant qui peut résulter de cette jouissance, À force d'irritation, Delbène devint furieuse ; les passions parlaient impétueusement dans cette femme ardente, et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que c'était bien plutôt à ses fureurs qu'à ses caresses que servait la petite Laurette ; elle la mordait, elle la pinçait, elle l'égratignait. Sacredieu, s'écria-t-elle à la fin, sodomisée par Télème, châtouillée par Volmar, oh foutre ! je décharge. Vous m'avez fait mourir de volupté, asseyons-nous, et dissertons. Ce n'est pas tout que d'éprouver des sensations, il faut encore les analiser : Il est quelquefois aussi doux d'en savoir parler que d'en jouir, et quand on ne peut plus celui-ci, il est divin de se rejetter sur l'autre. Faisons

cercle ; Juliette, calme-toi, je lis déjà ton inquiétude dans tes regards ; as-tu donc peur que nous te manquions de parole ? Voilà ta victime, continua-t-elle, en me montrant Laurette ; tu l'enconeras, tu l'enculeras, cela est sûr ; les promesses des libertines sont solides comme leurs déréglemens : Télème, et vous Ducroz soyez près de moi, je veux manier vos vits en parlant ; je veux les faire rebander, je veux que l'énergie qu'ils retrouveront sous mes doigts, se communique à mes discours, et vous verrez mon éloquence s'accroître, non comme celle de Cicéron en raison des mouvemens du peuple entourant la tribune aux harangues, mais comme celle de Sapho en proportion du foutre qu'elle obtenait de Damophile.

J'avoue, nous dit Delbène, dès qu'elle se fut mise en état de discourir, qu'il n'est rien au monde qui m'étonne comme l'éducation morale que l'on donne aux jeunes filles ; il semble que l'on ne s'attache dans les principes qu'on leur inculque qu'à contrarier tous les mouvemens de la nature ; je voudrais bien que quelqu'un me répondit à quoi sert une femme sage dans le monde, et s'il existe quelque chose de plus inutile que ces pratiques de vertu dont on ne cesse d'étourdir notre sexe : nous existons dans deux situations où ces pratiques nous sont recommandées, et c'est dans l'une et l'autre époque de notre vie où je vais entreprendre de prouver leur inutilité.

Jusqu'à ce qu'une fille se marie, à quoi sert-il, je le demande, qu'elle conserve sa virginité ? Et comment peut-on porter l'extravagance au point de croire qu'une créature féminine devait valoir mieux pour avoir une partie de son corps un peu plus ou un peu moins ouverte. Pour quel but la nature a-t-elle créé tous les humains ? N'est-ce pas pour se donner mutuellement tous les se-

cours, et par conséquent tous les plaisirs qui dépendent d'eux ; or s'il est vrai qu'un homme doive attendre de très grands plaisirs d'une jeune fille, ne contrariez-vous pas les loix de la nature en composant à cette pauvre fille une vertu féroce qui lui défend de se prêter aux desirs impétueux de cet homme ; pouvez-vous vous permettre une telle barbarie, sans la justifier par quelque chose ; or que m'alléguez-vous pour me convaincre que cette jeune fille fait bien de garder sa virginité ? Votre religion, vos mœurs, vos usages ? Et qu'y a-t-il, je vous prie, de plus méprisable que tout cela ? Je ne parle pas de la religion, je vous connais assez tous pour être bien persuadée du peu de cas que vous en faites. Mais les mœurs, qu'est-ce que les mœurs, j'ose vous le demander ? On appelle ainsi, ce me semble, le genre de conduite des individus d'une nation entre eux et avec les autres. Or ces mœurs, vous en conviendrez, doivent être basées sur le bonheur individuel ; si elles n'assurent pas ce bonheur, elles sont ridicules ; si elles y nuisent, elles sont atroces, et une nation sage doit travailler sur-le-champ à la prompte réforme de ces mœurs dès qu'elles ne servent plus au bonheur général ; or je demande qu'on me prouve qu'il y a quelque chose dans nos mœurs françaises qui, relativement au plaisir de la chair, puisse coopérer au bonheur de la nation ; en vertu de quoi contraignez-vous cette jeune fille à conserver son pucelage, malgré la nature qui lui dit de le perdre, et malgré sa santé que cette sagesse dérange ! Me répondrez-vous que c'est pour qu'elle arrive pure dans les bras de son époux ; mais cette prétendue nécessité est-elle autre chose que l'histoire des préjugés ? Quoi pour faire jouir un homme du frivole plaisir de moissonner des prémices, il faut que cette malheureuse se sacrifie dix ans ; il faut qu'elle fasse de la peine à cinq cents individus, pour en délecter tristement un seul ? Existe-t-il quelque

chose de plus barbare et de plus mal combiné que cela ? Oh, je vous prie, l'intérêt général est-il plus cruellement immolé que dans des loix aussi absurdes ? Vivent à jamais les nations qui loin de ces puérilités, n'estiment au contraire les jeunes personnes de nôtre sexe qu'en raison de leurs désordres ; à cette seule multiplicité réside la véritable vertu d'une fille ; plus elle se livre, plus elle est aimable ; plus elle fout, plus elle fait d'heureux, et plus elle est utile au bonheur de ses concitoyens. Qu'ils renoncent donc ces maris barbares au vain plaisir de cueillir une rose, droit despotique qu'ils ne s'arrogent qu'aux dépends du bonheur des autres hommes ; qu'ils cessent de mésestimer une fille qui ne les connaissant pas, il a pu les attendre pour leur faire présent de ce qu'elle a de plus précieux, et qui certainement ne l'a pas dû si elle a consulté la nature : examinerons-nous la nécessité de la vertu des êtres de nôtre sexe sous le second rapport, je veux dire quand nous sommes mariées ? Ceci nous ramène à l'adultère, et c'est ce prétendu délit que je veux traiter à fond.

Nos mœurs, nos religions, nos loix, toutes ces viles considérations locales ne méritent aucun égard dans cet examen ; l'objet n'est pas de savoir si l'adultère est un crime aux yeux du Lapon qui le permet, ou du français qui le défend ; mais si l'humanité et la nature sont offensées de cette action : pour pouvoir admettre une hipothèse semblable, il faudrait méconnaître l'étendue des desirs physiques dont cette mère commune des hommes a doué les deux sexes. Sans doute si un seul homme suffisait aux desirs d'une seule femme, ou qu'une seule femme put contenter les ardeurs d'un seul homme, dans cette hipothèse, alors tout ce qui violerait la loi, outragerait aussi la nature. Mais si l'inconstance et l'insatiabilité de ces desirs sont telles, que la pluralité des hommes soit aussi nécessaire à la femme que celle des femmes le

devient aux hommes, vous m'avouerez que dans ce cas, toute loi qui s'oppose à leurs desirs, devient tyrannique, et s'éloigne visiblement de la nature. Cette fausse vertu qu'on nomme chasteté, étant certainement le plus ridicule de tous les préjugés, encore que cette manière d'être ne coopère en rien au bonheur des autres, et nuit infiniment à la prospérité générale, puisque les privations qu'impose cette vertu sont nécessairement très-cruelles, cette fausse vertu, dis-je, étant l'idole qu'on encense, dans la crainte qu'on a de l'adultère, doit d'abord être mise, par tout être sensé, au rang des freins les plus odieux dont il a plû à l'homme de grever les inspirations de la nature. Osons arracher le voile ; le besoin de foutre n'est pas d'une moins haute importance que celui de boire et de manger, et l'on doit se permettre l'usage de l'un et de l'autre, avec aussi peu de contrainte. L'origine de la pudeur ne fut, soyons en bien sûrs, qu'un rafinement luxurieux ; on était bien aise de desirer plus long-tems, pour s'exciter davantage, et des sots prirent ensuite pour une vertu, ce qui n'était qu'une recherche du libertinage. Il est aussi ridicule de dire que la chasteté est une vertu, qu'il le serait de prétendre que c'en est une de se priver de nourriture ; qu'on le remarque bien, c'est presque toujours la sotte importance que nous mettons à certaine chose, qui finit par l'ériger en vertu ou en vice ; renonçons à nos imbécilles préjugés sur cela, qu'il soit aussi simple de dire à une fille, à un garçon, ou à une femme, qu'on a envie de s'en amuser, qu'il l'est, dans une maison étrangère, de demander les moyens d'appaiser sa faim ou sa soif, et vous verrez que le préjugé tombera, que la chasteté cessera d'être une vertu, et l'adultère un crime. Eh, quel mal fais-je, je vous prie, quelle offense commets-je, en disant à une belle créature, quand je la rencontre. — Prêtez-moi, la partie de votre corps qui peut me satis-

faire un instant, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable. — En quoi cette créature quelconque est-elle lézée de ma proposition ? En quoi le sera-t-elle en acceptant la mienne ? Si je n'ai rien de ce qu'il faut pour lui plaire, que l'intérêt tienne peu du plaisir, et qu'alors, pour un dédommagement convenu, elle m'accorde sur-le-champ la jouissance de son corps, et qu'il me soit permis d'employer la force et tous les mauvais traitemens qu'elle entraîne, si en la satisfaisant comme je peux, ou de ma bourse, ou de mon corps, elle ose ne pas me donner à l'instant ce que je suis en droit d'exiger ; elle seule offense la nature en refusant ce qui peut obliger son prochain ; je ne l'outrage point, moi, en proposant d'acheter d'elle ce qui m'en convient, et de payer ce qu'elle me cède au prix qu'elle peut desirer. Eh, non, non, encore une fois, la chasteté n'est point une vertu, elle n'est qu'un mode de convention, dont la première origine ne fut qu'un rafinement de libertinage ; elle n'est nullement dans la nature, et une fille, une femme ou un garçon qui accorderait ses faveurs au premier venu, qui se prostituerait effrontément en tous sens, en tous lieux, à toute heure, ne commettrait qu'une chose contraire, j'en conviens, aux usages du pays qu'habiterait peut-être cet individu ; mais il n'offenserait en quoi que ce puisse être, ni son prochain qu'il servirait bien plutôt que de l'outrager, ni la nature aux desseins de laquelle il ne fait que complaire en se livrant aux derniers excès du libertinage. La continence, soyez en bien certains, n'est que la vertu des sots et des enthousiastes ; elle a beaucoup de dangers, aucuns bons effets : elle est aussi, pernicieuse aux hommes qu'aux femmes : elle est nuisible à la santé, en ce qu'elle laisse corrompre dans les reins une semence destinée à être lancée au dehors comme toutes les autres sécrétions ; la corruption la plus affreuse des mœurs, en un mot, a infiniment

moins d'inconvéniens, et les peuples les plus célèbres de la terre, ainsi que les hommes qui l'illustrèrent le plus, furent incontestablement les plus débauchés. La communauté des femmes est le premier vœu de la nature, elle est générale dans le monde, les animaux nous en donnent l'exemple ; il est absolument contraire aux inspirations de cette agente universelle, d'unir un homme avec une femme, comme en Europe, et une femme avec plusieurs hommes, comme dans certains pays de l'Affrique, ou un homme avec plusieurs femmes, comme en Asie et dans la Turquie d'Europe ; toutes ces institutions sont révoltantes, elles gênent les desirs, elles contraignent les humeurs, elles enchaînent les volontés, et de toutes ces infâmes coutumes, il ne peut résulter que des malheurs. O vous ! qui vous mêlez de gouverner les hommes, gardez-vous de lier aucune créature. Laissez-la faire ses arrangemens toute seule, laissez-la se chercher elle-même ce qui lui convient, et vous vous appercevrez bientôt que tout n'en ira que mieux. Quelle nécessité y a-t-il donc, diront tous les hommes raisonnables, que le besoin de perdre un peu de semence me lie à une créature que je n'aimerai jamais ; de quelle utilité peut-il être que ce même besoin enchaîne à moi cent infortunées que je ne connais seulement pas ? Pourquoi faut-il que ce même besoin avec quelque différence pour la femme, l'assujetisse à une contrainte, et à un esclavage perpétuel ? Eh quoi, cette malheureuse fille brûle de tempérament, le besoin de se rassasier la consume, et vous allez, pour la satisfaire, lier son sort à celui d'un homme… peut-être fort loin du goût de ces plaisirs, et qui, on ne la verra pas quatre fois dans sa vie, on ne se servira d'elle que pour la soumettre à des plaisirs dont le partage deviendra impossible à cette jeune personne. Quelle injustice de part et d'autre, et comme elle est évitée en abrogeant vos ridicules mariages, en

laissant les deux sexes libres de se chercher et de se trouver réciproquement ce qu'il leur faut Quel bien établissent les mariages dans la société ? bien loin d'en resserrer les nœuds, ils les brisent ; lequel, selon vous, paraît le plus uni, ou d'une seule et même famille, comme le serait alors chaque gouvernement de la terre, ou de cinq ou six millions de petites, dont les intérêts, toujours personnels, divisent nécessairement l'intérêt général, et le combattent perpétuellement Quelle différence d'union... de tendresse entre tous les hommes, si tout également, frères, pères, mères, époux, en cherchant à se combattre ou à se nuire, nuisaient ou combattaient, alors ce qu'ils auraient de plus cher ; mais cette universalité, direz-vous, affaibliraient les liens ; il n'y en aurait plus à force d'en avoir. Eh, qu'importe ! il vaut bien mieux qu'il n'y en ait d'aucune espèce que d'en avoir, dont le but ne peut être que de troubler ou que de nuire. Jettons un coup-d'œil sur l'histoire. Que seraient devenus les ligues, les différens partis qui ont déchiré la France, parce que chacun suivait sa famille, et s'unissait à elle pour combatre, que tout cela, dis-je, serait-il devenu, s'il n'y eût eu qu'une seule famille en France ; cette famille se serait-elle divisée par troupes pour se combatre réciproquement, pour adopter, les unes le parti, d'un tyran, les autres le parti contraire. Plus d'Orléanais contre les Bourguignons, plus de Guises contre les Bourbons, plus de toutes ces horreurs qui ont déchiré la France, et dont l'unique objet était l'orgueil et l'ambition des familles. Ces passions s'annéantissent avec l'égalité que je propose ; elles s'oublient avec la destruction de ces liens ridicules appelés mariages ; plus qu'une vue, plus qu'un projet, plus qu'un desir dans l'état ; vivre heureux ensemble, et défendre ensemble la patrie. Il est impossible que la machine subsiste long-tems avec les usages adoptés jusqu'à ce

jour. Les richesses et le crédit s'étayant, se cherchant sans cesse, il y aura nécessairement avant un siècle une portion de l'état si puissante et si riche qu'elle culbutera l'autre, et voilà encore la patrie désolée. Que l'on y réfléchisse bien, on verra que tous les troubles n'ont jamais eu d'autres causes. Une puissance sourdement accrue a toujours fini par essayer de culbuter l'autre, et elle y a réussi. Que d'obstacles levés, que d'inconvéniens prévenus, en abolissant les mariages ; plus de chaînes abhorrées, plus de repentirs amers, plus aucuns des crimes, fruits de ces abus monstrueux, puisque c'est la loi seule qui fait le crime, et que le crime tombe dès que la loi n'existe plus. Aucune cabale dans l'état, plus d'inégalité choquante de fortune ; mais les enfans… la population ?… C'est cela que nous allons traiter.

Nous commencerons par établir un fait auquel nous croyons difficile de répondre. C'est que pendant l'acte de la jouissance, assurément, l'on s'occupe fort peu de la créature qui peut en résulter : celui qui serait assez bête pour y penser aurait assurément la moitié moins de plaisir que celui qui ne s'en occupe pas. C'est un ridicule outré, sans doute, ou de ne voir une femme que dans cette idée, ou que de concevoir même cette idée en la voyant. C'est à tort que l'on suppose que la propagation est une des loix de la nature, notre seul orgueil nous a fait imaginer cette sottise. La nature permet la propagation ; mais il faut bien se garder de prendre sa tolérance pour un ordre. Elle n'a pas le plus petit besoin de la propagation ; et la destruction totale de la race, qui deviendrait le plus grand malheur du refus de la propagation, l'affligerait si peu qu'elle n'en interromprait pas plus son cours que si l'espèce entière des lapins ou des lièvres venait à manquer sur notre globe. Ainsi, nous ne la servons pas plus en propageant, que nous ne l'offensons en ne propageant pas. Soyons, bien per-

suadé, que cette intéressante propagation, que notre orgueil érige sottement en vertu, devient, relativement aux loix de la nature, la chose la plus inutile et qui doit le moins nous inquiéter. Deux êtres de sexe différent, que l'instinct du plaisir rapproche, doivent donc s'attacher à goûter le plaisir unanimement dans toute l'étendue qu'il peut avoir, et y mettre tant pour son augmentation que pour son amélioration, toutes les recherches qui peuvent dépendre d'eux, puis se moquer absolument des suites, et parce que ces suites ne sont nullement nécessaires, parce que la nature s'en embarrasse on ne sauroit moins.

Àl'égard du père, il devient totalement dégagé du soin de cette progéniture, si elle a lieu. Et comment pourrait-il s'en inquiéter avec la communauté que je suppose ? Un peu de semence jeté par lui dans une matrice commune où ce qui peut germer germe, ne peut lui devenir une obligation de prendre soin de l'embryon germé, et ne peut pas plus lui imposer de devoirs envers cet embryon qu'envers celui de l'insecte que ses excrémens déposés au pied d'un arbre auraient fait éclore quelques jours après ; c'est dans l'un et dans l'autre cas de la matière dont le besoin oblige de se débarasser, et qui devient ce qu'elle peut. La femme seule, dans le cas supposé, devient maîtresse de l'embryon ; comme unique propriétaire de ce fruit plaisamment précieux, elle en peut donc entièrement disposer à son gré, le détruire au fond de son sein, s'il la gêne, ou après qu'il est né, si l'espèce ne lui convient pas, et dans tous les cas, l'infanticide ne peut jamais lui être défendu. C'est un bien entièrement à elle, que personne ne réclame, qui n'appartient à personne, dont la nature n'a aucun besoin, et que, par conséquent, elle peut ou nourrir ou étouffer si elle veut. Eh ? ne craignons pas de manquer d'hommes ; il y aura plus que l'on ne voudra de femmes envieuses d'élever le fruit

qu'elles portent ; et vous aurez toujours plus de bras qu'il ne vous en faudra pour vous défendre, et pour cultiver vos terres. Formez, pour lors, des écoles publiques, où les enfans soient élevés dès qu'ils n'ont plus besoin du sein de leur mère ; que, déposés là comme enfans de l'état, ils oublient même jus qu'au nom de cette mère, et que, s'unissant ensuite vulgivaguement à leur tour, ils fassent comme leurs parens.

Voyez, d'après ces principes, ce qu'est maintenant l'adultère, et s'il est possible ou vrai qu'une femme puisse faire mal en se livrant à qui bon lui semble. Voyez si tout ne subsisterait pas également, même avec l'entière destruction de nos loix. Mais, d'ailleurs, sont-elles générales, ces loix ; tous les peuples ont-ils le même respect pour ces liens absurdes ? Faisons un examen rapide de ceux qui les ont méprisés.

En Laponie, en Tartarie, en Amérique, c'est un honneur que de prostituer sa femme à un étranger.

Les Illiriens ont des Assemblées particulières de débauche, où ils contraignent leurs femmes à se livrer au premier venu, devant eux.

L'adultère était publiquement autorisé chez les Grecs. Les Romains se prêtaient mutuellement leurs femmes. Caton prêta la sienne à Hortensius qui desirait une femme féconde. Cook découvrit une société à Othaïti ou toutes les femmes se livrent indifféremment à tous les hommes de l'assemblée. Mais si l'une d'elles devient enceinte, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, tant il est vrai qu'il existe des peuples assez sages pour sacrifier à leurs plaisirs les loix futiles de la population. Cette même société, à quelque différence près, existe à Constantinople.

Les nègres de la côte de Poivre et de Riogabar prostituent leurs femmes à leurs propres enfans.

Zingha, reine d'Angole, avait fait une loi qui établissait la vulgivaguibilité des femmes. Cette même loi leur enjoignait de se garantir de grossesse, sous peine d'être pilées dans un mortier ; loi sévère, mais utile, et qui doit toujours suivre la défense des liens et la communauté, afin de mettre des bornes à une population dont la trop grande abondance pourrait devenir dangereuse.

Mais on peut tarir cette population par des moyens plus doux ; ce serait en accordant des honneurs et des récompenses au saphotisme, à la sodomie, à l'infanticide, comme Sparte en décernait au vol. Ainsi la balance s'égaliserait sans avoir besoin, comme à Angole ou à Formose, d'écraser le fruit des femmes dans leur propre sein.

En France, par exemple, où la population est beaucoup trop nombreuse, en établissant la communauté dont je parle, il faudrait fixer le nombre des enfans ; faire impitoyablement noyer tout le reste ; et, comme je viens de le dire, vénérer les amours illégitimes entre sexes égaux. Le gouvernement, maître alors et de ces enfans et de leur nombre, compterait nécessairement autant de défenseurs qu'il en aurait élevés, et l'état n'aurait point, par grandes villes, trente mille malheureux à soulager dans des tems de disette. C'est pousser trop loin le respect pour un peu de matière fécondée, que d'imaginer qu'on ne puisse pas, quand il en est besoin, le détruire avant terme ou même beaucoup après.

Il y a, à la Chine, une société pareille à celles d'Otaïti et de Constantinople. On les appelle les Maris commodes. Ils n'épousent de filles qu'à condition quelles se prostitueront à

d'autres, leurs maisons est l'asile de toutes les luxures. Ils noient les enfans qui naissent de ce commerce.

Il existe des femmes au Japon, qui, quoique mariées, se tiennent avec l'agrément de leurs époux, aux environs des temples et des grands chemins, le sein découvert comme les courtisanes d'Italie, et sont toujours prêtes à favoriser les desirs du premier venu.

On voit une pagode à Cambaye, lieu de pèlerinage, où toutes les femmes se rendent avec la plus grande dévotion ; là, elles se prostituent publiquement sans que leurs maris y trouvent à redire. Celles qui ont amassé une certaine fortune à ce métier, achètent, avec cet argent, de jeunes esclaves qu'elles dressent au même usage, et qu'elles mènent ensuite à la pagode pour se prostituer à leur exemple.

Un mari, au Pégu, méprise souverainement les premières faveurs de sa femme ; il les fait prendre par un ami, souvent même à l'étranger qu'il considère ; mais il n'en ferait pas de même pour les prémices d'un jeune garçon. Cette jouissance est, pour les habitans de ces pays, la plus délicieuse de toutes.

Les indiennes de Dariens se prostituent au premier venu. Si elles sont mariées, l'époux se charge de l'enfant : si elles sont filles, ce serait un déshonneur d'être grosses, et elles se font alors avorter, ou prennent, dans leur jouissance, des précautions qui les délivrent de cette inquiétude.

Les prêtres de Cumane ravissent la fleur des jeunes mariées ; l'époux n'en voudrait pas sans cette cérémonie préalable. Ce précieux bijou n'est donc qu'un préjugé national, ainsi que tant

d'autres choses sur lesquelles nous ne voulons jamais ouvrir les yeux.

Combien de tems la féodalité usa-t-elle de ce droit dans plusieurs provinces de l'Europe, et particulièrement en Écosse ? Ce sont donc des préjugés que la pudeur... que la vertu..... que l'adultère. Il s'en faut bien que tous les peuples aient également estimé des prémices. Plus une fille, dans l'Amérique septentrionale, avait eu d'avantures galantes, plus elle trouvait d'époux qui la recherchaient. On n'en voulait point si elle était vierge : c'était une preuve de son peu de mérite.

Aux îles Baléares, le mari est le dernier qui jouisse de sa femme : tous les parens, tous les amis le précédent dans cette cérémonie ; il passerait pour un homme fort malhonnête s'il s'opposait à cette prérogative. Cette même coutume s'observait en Irlande, et chez les Nazaméens, peuple de l'Égypte ; après le festin, l'épouse nue allait se prostituer à tous les convives, et recevait un présent de chacun.

Chez les Messagetes, toutes les femmes étaient en commun : lorsqu'un homme en rencontrait une qui lui plaisait, il la faisait monter sur son charriot, sans qu'elle pût s'en défendre ; il suspendait ses armes au timon, et cela suffisait pour empêcher les autres d'approcher.

Ce ne fut point en faisant des loix de mariage, mais en établissant, au contraire, la parfaite communauté des femmes, que les peuples du Nord furent assez puissans pour culbuter trois ou quatre fois l'Europe, et l'inonder de leurs émigrations.

Le mariage est donc nuisible à la population, et l'univers rempli de peuples qui l'ont méprisé. Il est donc contraire au bonheur

des individus, aux vœux de la nature, et généralement à toutes les institutions qui peuvent assurer la félicité de l'homme sur la terre. Or, si c'est l'adultère qui le pulvérise, l'adultère qui détruit ses loix, l'adultère qui rentre si énergiquement dans celles de la nature, l'adultère pourrait donc bien, au lieu d'être un crime, facilement passer pour une vertu.

Otendres créatures, ouvrages divins, créées pour les plaisirs de l'homme, cessez de croire que vous ne soyez faites que pour la jouissance d'un seul ; foulez aux pieds, sans nulle frayeur, ces liens absurdes qui, vous enchaînant dans les bras d'un époux, nuisent au bonheur que vous attendez de l'amant qui vous est cher ; songez que ce n'est qu'en lui résistant que vous outragez la nature ; en vous formant le plus sensible, le plus ardent des sexes, elle gravait dans vos cœurs le desir de vous livrer à toutes vos passions. Vous indiquait-elle de vous captiver à un seul homme, en vous donnant la force d'en lasser quatre ou cinq de suite ? Méprisez les vaines loix qui vous tyrannisent, elles ne sont l'ouvrage que de vos ennemis, sitôt que ce n'est pas vous qui les avez faites : dès qu'il est sûr que vous vous seriez bien gardé de les approuver, de quel droit prétendrait-on vous y astreindre ? Songez qu'il n'est qu'un âge pour plaire, et que vous verserez, dans votre vieillesse, des larmes bien cruelles, si vous avez passe sans jouir : et quel fruit recueillerez-vous de cette sagesse, quand la perte de vos charmes ne vous laissera plus prétendre à nuls droits ? L'estime de votre époux, quelle faible consolation ! quels dédommagemens pour de tels sacrifices ! Qui, d'ailleurs, vous répond de son équité ? qui vous dit que votre constance lui soit aussi précieuse que vous l'imaginez ? Vous voilà donc réduites à votre propre orgueil. Ah ! femmes aimables, la plus mince des jouissances que donne un amant, vaut mieux que celles de soi-

même : ce sont de pures chimères que toutes ces jouissances isolées ; personne n'y croit ; personne ne s'en doute ; personne ne vous en sait gré ; et toujours destinées à être victimes, vous mourez celles du préjugé, au lieu de l'avoir été de l'amour. Servez-le, jeunes beautés, servez-le donc sans crainte, ce Dieu charmant, qui vous créa pour lui ; c'est au pied de ses autels, c'est dans les bras de ses sectateurs que vous trouverez la récompense des petits chagrins que vous fait éprouver une première démarche : songez qu'il n'y a que celle-là qui coûte ; elle n'est pas plutôt faite que vos yeux se dessillent ; ce n'est plus la pudeur qui colore de roses vos joues fraîches et blanches, c'est le dépit d'avoir pu respecter une minute le frein méprisable dont l'atrocité des parens ou la jalousie des époux osa vous lier un seul jour.

Dans l'état cruel où les choses sont, et c'est ce qui doit faire la seconde partie de mon discours ; dans cet état de gêne affreux, dis-je, il ne reste plus qu'à donner aux femmes quelques conseils sur la manière de se conduire, et qu'à examiner si réellement il résulte un inconvénient de ce fruit étranger que se trouve contraint d'adopter le mari.

Voyons, d'abord, si ce n'est pas une vaine chimère pour un mari, que de placer son honneur et sa tranquillité dans la conduite d'une femme.

L'honneur ! et comment un autre être que nous, peut-il donc disposer de nôtre honneur ? Ne serait-ce pas ici un moyen adroit que les hommes auraient employé pour obtenir davantage de leurs femmes, pour les enchaîner plus fortement à eux ? Eh quoi ! il sera permis à cet homme injuste de se livrer lui-même à toutes les débauches qui lui plairont, sans entamer cet honneur frivole ; et cette femme qu'il néglige, cette femme vive et ardente

dont il ne contente pas le quart des desirs, le déshonore en ayant recours à un autre ; mais ceci est positivement le même genre de folie que celui de ce peuple, où le mari se met au lit quand la femme accouche. Persuadons-nous donc que notre honneur est à nous, qu'il ne peut jamais dépendre de personne, et qu'il y a de l'extravagance à imaginer que jamais les fautes des autres puissent y donner la moindre atteinte.

Si donc il devient absurde d'imaginer qu'il puisse résulter pour un homme du déshonneur de la conduite de sa femme, quel autre chagrin pouvez-vous prouver qu'il puisse en revenir ? De deux choses l'une ; ou cet homme aime sa femme, ou il ne l'aime point ; dans la première hipothèse, dès qu'elle lui manque, c'est qu'elle ne l'aime plus ; or dites-moi, si la plus haute de toutes les extravagances, n'est pas d'aimer quelqu'un qui ne nous aime plus ? L'homme dont il s'agit doit donc dès ce moment cesser d'être attaché à son épouse, et dans cette supposition, l'inconstance doit être parfaitement permise à cette épouse. Si c'est le second cas, et que n'aimant plus sa femme, l'homme ait donné lieu à cette inconstance, de quoi peut-il se plaindre ? il a ce qu'il mérite, ce qui devait nécessairement lui arriver, en se comportant comme il le fait ; il commettrait donc la plus grande injustice en s'en plaignant, ou le trouvant mauvais ; n'a-t-il pas dix mille objets de dédommagement autour de lui : Eh ! qu'il laisse s'amuser en paix cette femme, assez malheureuse déjà, d'être obligée de se contraindre, pendant que lui n'a besoin d'aucun voile, et qu'aucune opinion ne le condamne. Qu'il la laisse goûter tranquillement des plaisirs qu'il ne peut plus lui procurer, et sa complaisance peut encore lui faire une amie, d'une femme… outragée par des procédés contraires ; la reconnaissance alors fera ce que le cœur n'avait pu opérer ; la confiance naîtra d'elle-même, et tous

deux parvenus au déclin de l'âge, se dédommageront ensemble dans le sein de l'amitié de ce que leur aura refusé l'amour.

Époux injustes, cessez donc de tourmenter vos femmes si elles vous sont infidelles ; ah ! si vous voulez-bien vous examiner, vous vous trouverez toujours le premier tort, et ce qui persuadera le public que ce tort est véritablement toujours de votre côté, c'est que tous les préjugés sont contre l'inconduite des femmes, c'est qu'elles ont, pour être libertines, une infinité de liens à franchir, et qu'il n'est pas naturel qu'un sexe doux et timide en vienne-là sans d'excellentes raisons. Mon hipothèse est-elle fausse ? L'épouse seule est-elle coupable ? Eh ! qu'importe au mari ? Qu'il serait dupe de mettre là sa tranquillité. Éprouve-t-il des sottises de sa femme, quelques peines physiques ? Hélas non. Elles sont toutes imaginaires, il ne se fâche que d'une chose qui l'honorerait à cinq ou six cent lieues de Paris. Qu'il foule aux pieds le préjugé, pense-t-on aux torts de l'himen au sein des plaisirs de la luxure : voilà les plus sensuels de tous, qu'il s'y livre, et toutes les fautes de sa femme seront bientôt oubliées.

C'est donc ce fruit… ce fruit qu'il n'a point semé, et qu'il lui faut pourtant recueuillir ; voilà donc ce qui fait sa désolation ? Quelle enfance ! deux choses se présentent ici ; ou vous vivez avec votre femme, quoiqu'infidelle, de manière à vous donner des héritiers, ou vous n'y vivez pas ; ou vous y vivez comme certains époux libertins de manière à être sûrs que le fruit n'est pas de vous. N'ayez point de frayeur dans ce dernier cas-ci, votre femme est assez fine pour ne pas vous donner d'enfans, laissez-la faire, vous n'en aurez pas ; une telle gaucherie ne sera jamais hazardée par une femme assez adroite pour conduire une intrigue. Dans l'autre cas, dès que vous travaillez comme votre rival à la multi-

plication de l'espèce, qui peut vous assurer que le fruit ne vous appartient pas, il y a autant à parier pour que contre, et c'est une extravagance à vous de ne pas adopter le parti rassurant ; ou cessez entièrement de voir votre femme, sitôt que vous lui soupçonnez une intrigue, ce qui est la plus sûre et la meilleure façon de la jouer, ou si vous continuez à cultiver le même jardin que son amant, n'accusez pas celui-ci plutôt que vous, d'avoir semé le fruit qui germe ; voilà donc les deux objections répondues ; ou vous n'aurez sûrement point d'enfans, ou si vous en avez, il y a autant à parier qu'ils vous appartiennent qu'à votre rival ; il y a même en faveur de cette dernière opinion une probabilité de plus, c'est l'envie que votre femme doit avoir de couvrir son intrigue par une grossesse, ce qui, soyez en bien sûr, lui fera faire tout au monde pour y parvenir avec vous, parce qu'il est constant qu'elle ne sera jamais plus tranquille, que quand elle vous aura vu mettre le beaume sur le mal, et qu'elle retirera de ce procédé la certitude de pouvoir désormais tout hazarder avec son amant. Votre inquiétude sur cela est donc une folie, l'enfant est à vous, soyez en certain ; votre femme a Je plus grand intérêt à ce qu'il vous appartienne, vous y avez d'ailleurs travaillé. Eh bien, de ces deux raisons réunies, arrive à vous la certitude de ce que vous desirez savoir ; l'enfant est à vous, cela est clair, et il y est par le même calcul qui doit faire parvenir au but celui de deux coureurs payés pour y arriver le premier, lorsque son camarade ne gagne rien à la même course. Mais supposons un instant qu'il ne soit pas de vous : que vous importe dans le fait ? Vous voulez un héritier, le voilà : C'est l'éducation qui donne le sentiment filial, ce n'est pas la nature. Croyez que cet enfant désabusé par rien, d'être votre fils, accoutumé à vous voir, à vous nommer, à vous chérir comme son père, vous révérera, vous aimera tout autant et

peut-être plus que si vous aviez coopéré à son existence ; il n'y aura donc plus en vous que l'imagination de malade ; or rien ne se guérit facilement comme ces maux ; donnez à cette imagination une secousse plus vive, agitez-la par quelque chose qui ait plus d'empire, plus d'activité sur elle, vous l'assouplirez bientôt à ce que vous voudrez, et sa maladie se guérira. Dans tous les cas ma philosophie vous offre un moyen. Rien n'est à nous autant que nos enfans ; on vous donne celui-là, il vous appartient encore mieux ; il n'y a rien de si bien à nous que ce qu'on nous donne. Usez de vos droits, et souvenez-vous qu'un peu de matière organisée, soit qu'elle nous appartienne, ou qu'elle soit la propriété des autres, est bien peu chère à la nature qui nous donna dans tous les tems le pouvoir de la désorganiser à notre gré.

Àvous maintenant, épouses charmantes, à vous la leçon, mes amies. J'ai tranquillisé l'esprit de vos maris, je leur ai appris à ne se fâcher de rien avec vous ; je vais à présent vous instruire dans l'art de les tromper adroitement, mais je veux vous faire frémir avant ; je veux exposer à vos yeux le tableau sinistre de toutes les peines imposées à l'adultère, autant pour vous faire voir qu'il faut que le prétendu délit donne de grands plaisirs, puisque tous les peuples le traitèrent avec tant de rigueur, que pour que vous ayez à rendre grâce au sort du bonheur que vous avez d'être nées sous un gouvernement doux, qui s'en rapportant de votre conduite à vous-même, ne vous impose d'autres peines, si cette conduite n'est pas bonne, que la honte frivole de vous déshonorer les premières… Charmes de plus, convenez-en, pour la plus grande partie d'entre vous.

Une loi de l'empereur Constance condamnait l'adultère à la même peine que le parricide, c'est-à-dire, à être brûlée vive, ou

cousue dans un sac et jetée dans la mer : il ne laissait pas même à ces malheureuses, la ressource de l'appel quand elles étaient convaincues.

Un gouverneur de province avait exilé une femme coupable d'adultère ; l'empereur Majorien trouvant la punition trop légère, chassa cette femme de l'Italie, et donna la permission de la tuer, à tous ceux qui la rencontreraient.

Les anciens danois punissaient l'adultère de mort, tandis que l'homicide ne payait qu'une simple amende ; ils le croyaient donc un bien plus grand crime.

Les Mogols fendent une femme adultère en deux avec leurs sabres.

Dans le royaume de Tunquin, elle est écrasée par un éléphant. À Siam, c'est plus doux ; on la livre à l'éléphant même ; il en jouit dans une machine préparée exprès et dans laquelle il croit voir la représentation de sa femelle. La lubricité pourrait bien avoir inventé ce supplice-là.

Les anciens Bretons en cas pareils, et peut-être dans les mêmes vues, la faisaient expirer sous les verges.

Au royaume de Louango, en Afrique ; elle est précipitée avec son amant, du haut d'une montagne escarpée.

Dans les Gaules, on les étouffait dans la boue, et l'on les couvrait de claies,

À Juida, le mari lui-même condamnait sa femme, il la faisait exécuter sur-le-champ devant lui, s'il la trouvait coupable, ce qui

devenait extrêmement commode pour les maris las de leurs femmes.

Dans d'autres pays, il reçoit des loix, le pouvoir de l'exécuter de sa propre main, s'il la trouve en faute. Cette coutume était principalement celle des Goths.

Les Miamis coupaient le nez à la femme adultère ; les Abyssins la chassaient de leurs maisons couverte de guenilles.

Les sauvages du Canada lui cernaient la tête en rond, et lui enlevaient une bande de peau.

Dans le Bas-Empire, la femme adultère était prostituée à tous les passans.

À Diarbeck, la criminelle était exécutée par sa famille assemblée, et tous ceux qui entraient devaient lui donner un coup de poignard.

Dans quelques provinces de Grèce où ce crime n'était pas autorisé comme à Sparte, tout le monde pouvait impunément tuer une femme adultère.

Les Guaux-Tolliams, peuple d'Amérique, amenaient l'adultère aux pieds du cacique, et là elle était coupée en pièce, et mangée par les témoins.

Les Hottentots, qui permettent le parricide, le matricide et l'infanticide, punissent l'adultère de mort ; l'enfant lui-même, devient, sur un tel fait, le délateur de sa mère.

Ofemmes voluptueuses et libertines ! si ces exemples ne servent, ainsi que je l'imagine, qu'à vous enflammer davantage, parce que l'espoir que le crime est sûr, est toujours un plaisir de

plus pour des têtes organisées comme les vôtres, écoutez mes leçons, et profitez-en ; je vais dévoiler à vos yeux lascifs toute la théorie de l'adultère.

Ne cajolez jamais tant votre mari, que quand vous avez envie de le tromper.

S'il est libertin, servez ses desirs, soumettez-vous à ses caprices, flattez toutes ses fantaisies, offrez-lui même des objets de luxure. Ayez d'après ses fantaisies, ou de jolies filles, ou de jolis garçons près de vous, fournissez-les lui. Enchaîné par la reconnaissance, il n'osera jamais vous faire de reproches ; que vous objecterait-il d'ailleurs que vous puissiez à l'instant rétorquer contre lui ?

Vous avez besoin d'une confidente ; vous risquez de vous perdre, en agissant seule : prenez avec vous une femme sûre, et ne négligez rien pour la lier à vos intérêts et au service de vos passions ; payez-la bien sur-tout.

Faites-vous satisfaire plutôt par des gens à gages, que par un amant ; les premiers vous serviront bien et secrètement ; les autres tireront vanité de vous, et vous déshonoreront, sans vous donner de plaisir.

Un laquais, un valet-de-chambre, un secrétaire, tout cela ne marque pas dans le monde ; un petit-maître affiche, et vous voilà perdues, souvent pour n'avoir été que ratées.

Ne faites jamais d'enfans ; rien ne donne moins de plaisir ; les grossesses usent la santé, gâtent la taille, flétrissent les appas, et c'est toujours l'incertitude de ces événemens qui donne de l'humeur à un mari. Il est mille moyens de les éviter, dont le meilleur

est de foutre en cul ; faites-vous branler le clitoris pendant ce tems, et cette manière de jouir vous donnera bientôt mille fois plus de plaisir que l'autre : vos fouteurs y gagneront sans doute le mari ne s'appercevra de rien, et vous serez tous contens.

Peut-être votre époux vous proposera-t-il la sodomie de lui-même ; alors faites-vous valoir ; il faut toujours avoir l'air de refuser ce qu'on desire ; si dans la frayeur des encans vous êtes obligées de l'y amener, vous-même, excusez-vous sur la crainte où vous êtes de mourir en accouchant ; soutenez qu'une de vos amies vous a dit que son époux s'y prenait ainsi avec elle ; une fois faite à ces plaisirs, n'employez qu'eux avec vos amans, voilà dès-lors la moitié des soupçons dissipée, et votre tranquillité bien établie sur tout ce qui tient aux grossesses.

Faites épier les démarches de votre tyran ; il ne faut jamais avoir de surprises à craindre, quand on veut jouir avec délices.

Si jamais pourtant vous étiez découvertes, au point de ne pouvoir plus nier votre conduite, jouez le remords, redoublez de soins et d'attentions avec votre mari : si vous avez préalablement gagné son amitié, par des complaisances et des égards, il reviendra bientôt ; s'il s'obstine, plaignez-vous la première ; il n'est pas que vous ne possédiez son secret ; menacez-le de le divulguer ; et c'est pour avoir toujours sur lui cet empire, que je vous recommande d'étudier ses goûts et de les servir dès les commencemens de votre union : enfin, le prenant de cette manière, vous le verrez infailliblement revenir ; composez alors avec lui, et passez-lui tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il pardonne à son tour : mais, n'abusez pas de cette composition ; redoublez l'épaisseur des voiles ; une femme prudente doit toujours craindre d'irriter par trop son époux.

Jouissez tant que vous ne serez pas découverte : gardez-vous bien alors de vous rien refuser.

Fréquentez peu de femmes libertines ; leur commerce ne vous procurera pas beaucoup de plaisirs, et pourrait vous donner de grandes peines ; elles affichent plus que les amans, parce qu'on sait qu'il faut toujours se cacher avec un homme, et qu'on ne le croit pas nécessaire avec une femme.

Si vous vous permettez des parties quarrées, que ce soit avec une amie sûre : examinez bien les chaînes qu'elle doit respecter ; ne vous hasardez pas, si vous n'avez à-peu-près les mêmes devoirs, parce qu'alors elle s'observera moins que vous, et vous perdra par ses imprudences.

Ayez toujours quelque moyen d'être sûres de la vie des autres ; et si un homme vous trompe, ne le ménagez pas. Il n'y a aucune comparaison entre la vie de cet homme et votre tranquillité, d'où je conclus qu'il vaut cent fois mieux s'en défaire, que de vous afficher ni de vous compromettre ; ce n'est pas que la réputation soit une chose essentielle, elle sert seulement à consolider les plaisirs. Une femme que l'on croit sage, jouit toujours infiniment mieux qu'une, dont l'inconduite trop connue a fait évanouir la considération.

Respectez cependant la vie de votre époux, non qu'il y ait aucun individu dans le monde dont les jours doivent l'être, sitôt que notre intérêt parle ; mais c'est que dans ce cas, cet intérêt, personnel se trouve, à ce que vous ménagiez les jours de cet homme. C'est une étude longue et fatiguante pour une femme, que d'apprendre à connaître son mari : faite avec le premier, qu'elle ne se donne pas une peine de plus avec le second ; peut-être même n'y

gagnerait-elle pas. Ce n'est pas un amant qu'elle veut dans son époux, c'est un personnage commode, et la longue habitude, dans ce cas, est plus sure du succès que la nouveauté.

Si la jouissance anti-physique dont je vous ai parlé tout-à-l'heure, ne réussit pas à vous enflammer, foutez en con, je le veux bien, mais vuidez le vase aussitôt qu'il se remplit, ne laissez jamais arriver l'embryon à terme ; c'est de la plus grande importance, si vous ne couchez pas avec votre mari, et cela l'est encore si vous y couchez, parce que de l'incertitude naissent, comme je vous l'ai dit, tous les soupçons, et de ces soupçons, presque toujours et les ruptures et les éclats.

N'ayez sur-tout aucun respect pour cette cérémonie civile ou religieuse, qui vous enchaîne à un homme, ou que vous n'aimez point, ou que vous n'aimez plus, ou qui ne vous suffit pas ; une messe, une bénédiction, un contrat, toutes ces platitudes sont-elles donc assez fortes… assez sacrées, pour vous déterminer à ramper sous des fers : cette foi donnée, jurée et promise, n'est qu'une formalité qui donne à un homme le droit de coucher avec une femme, mais qui n'engage ni l'un ni l'autre ; encore moins celle, qui des deux a le moins de moyens de se délier. Vous qui êtes destinée à vivre dans le monde, me dit la supérieure, en me fixant, méprisez, ma chère Juliette, foulez aux pieds ces absurdités, comme elles méritent de l'être ; ce sont des conventions humaines, où vous êtes forcée d'adhérer malgré vous : un charlatan masqué qui fait quelques tours de passe-passe auprès d'une table, en face d'un grand livre, et un coquin qui vous fait signer dans un autre, tout cela n'est fait, ni pour contraindre, ni pour en imposer ; usez des droits que vous a donné la nature ; elle ne vous dictera que de mépriser ces usages, et de vous prostituer au

gré de vos desirs. C'est votre corps qui est le temple où elle veut être adorée, et non l'autel où ce prêtre imbécille vient de brailler sa messe : les sermens qu'elle exige de vous ne sont pas ceux que vous venez de faire à ce méprisable jongleur, ou que vous avez signé dans les mains de cet homme lugubre : ceux que la nature veut, sont de vous livrer aux hommes, tant que vos forces vous le permettront. Le Dieu qu'elle vous offre, n'est pas le morceau de pâte ronde que cet arlequin vient de faire passer dans ses entrailles ; mais le plaisir, mais la volupté, et c'est en ne servant pas exactement l'un et l'autre, que vous outrageriez cette mère tendre.

Quand vous aurez le choix dans vos amours, préférez toujours des gens mariés ; l'intérêt au mystère étant alors le même, vous aurez moins à craindre des indiscrétions ; mais à ceux-ci, préférez encore les gens à gages, je vous l'ai dit, cela vaut infiniment mieux, on change de cela, comme de linge, et la variation… la multiplicité, sont les deux plus puissans véhicules de la luxure. Foutez avec le plus d'hommes qu'il vous sera possible ; rien n'amuse, rien n'échauffe la tête comme le grand nombre ; il n'y en a pas qui ne puisse vous donner des plaisirs nouveaux, ne fût-ce que par le changement de conformation, et vous ne savez rien, si vous ne connaissez qu'un vit. Dans le fait, c'est absolument égal à votre époux ; vous conviendrez qu'il n'est pas plus déshonoré au millième qu'au premier, moins même, car il semble que l'un efface l'autre. D'ailleurs, le mari, s'il est raisonnable, excuse toujours beaucoup plutôt le libertinage que l'amour ; l'un l'offense personnellement, l'autre n'est qu'un tort de votre physique ! Lui, peut fort bien ne pas en avoir, et voilà son amour-propre en paix. C'est donc égal vis-à-vis de lui ; quant à vos principes, ou vous n'êtes pas philosophe, ou vous devez bien sentir

que quand le premier pas est fait, on ne pèche pas plus au dix millième qu'au premier, reste donc le public ; or, ceci vous appartient entièrement ; tout dépend de l'art de feindre et de celui d'en imposer ; si vous possédez bien l'un et l'autre, et ce doit être votre unique étude, vous ferez du public et de votre mari, absolument tout ce que vous voudrez. Ne perdez jamais de vue, que ce n'est pas la faute qui perd une femme, mais l'éclat, et que dix millions de crimes ignorés sont moins dangereux, que le plus léger travers, qui saute aux yeux de tout le monde.

Soyez modeste dans vos habits : l'étalage affiche plutôt une femme que vingt amans ; une coiffure plus ou moins élégante, une robe plus ou moins riche, tout cela ne fait rien au bonheur ; mais, de foutre souvent et beaucoup, y fait étonnamment ; avec un air prude ou modeste, on ne vous soupçonnera jamais de rien : l'osa-t-on un instant, mille défenseurs rompraient aussitôt des lances pour vous ; le public qui n'a pas le tems d'approfondir, ne juge jamais que sur les apparences : il n'en coûte guères pour se revêtir de celles qu'il veut. Satisfaites-le donc, afin qu'il soit à vous dans le besoin.

Quand vous aurez de grands enfans, écartez-les de vous : on ne les a que trop souvent vus les délateurs de leur mère. Dussent-ils vous tenter, résistez au desir ; la disproportion d'âge établirait un dégoût, dont vous seriez victime. Cet inceste-là n'a pas grand sel, et il peut nuire à des voluptés bien plus grandes ; il y a moins de risques à vous branler avec votre fille, si elle vous plaît, faites-lui partager vos débauches, afin qu'elle ne les éclaire pas.

Il est, je crois, maintenant nécessaire d'ajouter une conclusion à tous ses conseils : c'est que la sagesse des femmes est une perte, un fléau pour la société, et qu'il devrait y avoir des punitions diri-

gées les créatures absurdes qui, par quelque motif que ce puisse être, croient, en conservant leur ridicule virginité, et s'illustrer dans ce monde-ci, et se préparer des couronnes dans l'autre.

Jeunes et délicieux objets de notre sexe, poursuivit Delbène avec chaleur, c'est à vous que je me suis adressé jusqu'à présent, c'est à vous que je dis encore… foulez aux pieds cette vertu sauvage de laquelle des sots osent vous composer un mérite, renoncez à l'usage barbare de vous immoler aux autels de cette ridicule vertu, dont les jouissances fantastiques ne vous dédommageront jamais de tous les sacrifices que vous lui feriez ; et de quel droit les hommes exigent-ils de vous tant de retenue, quand ils en ont si peu de leur côté ; ne voyez-vous pas bien que ce sont eux qui ont fait les loix, et que leur orgueil ou leur intempérance présidait à la rédaction.

Omes compagnes ! foutez, vous êtes nées pour foutre, c'est pour être foutues que vous à créées la nature ; laissez crier les sots, les bégueules et les hypocrites ; ils ont leur raison pour vous blâmer de cette délicieuse intempérance qui fait le charme de vos jours. Ne pouvant plus rien obtenir de vous, jaloux de tout ce que vous pouvez donner aux autres, ils ne vous blâment que parce qu'ils n'attendent plus rien, et qu'ils sont hors d'état de vous rien demander ; mais consultez les enfans de l'amour et du plaisir, interrogez la société toute entière, tout se réunira pour vous conseiller de foutre, parce que foutre est, l'intention de la nature, et que l'abstinence en est le crime. Que le nom de putain ne vous effraye pas, bien dupe est celle qui s'en effarouche ; une putain est une créature aimable, jeune, voluptueuse, qui sacrifiant sa réputation au bonheur des autres, rien que par cela seul, mérite des éloges. La putain est l'enfant chéri de la nature, la fille sage en est

l'exécration ; la putain mérite des autels, et la vestale des bûchers. Eh quel plus sensible outrage une fille peut-elle faire à la nature, que de garder en pure perte, et malgré tout ce qui peut en résulter de dangereux pour elle, une virginité chimérique, dont toute la valeur ne consiste que dans le préjugé le plus absurde et le plus imbécille. Foutez, mes amies, je vous le répète, narguez effrontément les conseils de ceux qui veulent vous captiver sous les fers despotiques d'une vertu qui n'est bonne à rien. Abjurez à jamais toute pudeur et toute retenue ; pressez-vous de foutre, il n'est qu'un âge pour décharger, profitez-en ; si vous laissez flétrir les roses, vous vous préparerez des regrets bien amers, et quand, peut-être encore avec le desir de les effeuiller, vous ne trouverez plus d'amans qui en veuillent, vous ne vous consolerez pas alors d'avoir perdu les instans de les présenter à l'amour ; mais, vous dit-on, une telle fille se rend infâme, et le poids de cette infamie est insupportable. Quelle objection ! osons le dire, c'est le préjugé seul qui fait l'infamie ; que d'actions passent pour telles, et qui n'ont cependant que le préjugé pour base de cette opinion sur leur compte. Les vices du vol, de la sodomie, de la poltronerie, par exemple, ne sont-ils pas notés d'infamie, et vous m'avouerez cependant qu'au microscope de la nature, ils n'ont rien que de légitime, ce qui est contradictoire à l'idée d'infamie ; car il est impossible qu'une chose conseillée par la nature, puisse n'être pas légitime, et il est absurde de dire qu'une chose légitime puisse être infâme. Or, sans approfondir ces vices dans ce moment-ci, n'est-il pas certain qu'il est inspiré à tous les hommes de devenir riches ; si cela est, le moyen qui y conduit devient donc aussi naturel que légitime. N'est-il pas de même donné à tous les hommes, de rechercher dans leurs plaisirs, la plus grande dose de volupté possible. Or, si la sodomie y conduit infailliblement, la

sodomie n'est plus une infamie. Chacun enfin n'éprouve-t-il pas le desir de se conserver ? La poltronerie en est un des plus sûrs moyens ; la poltronerie n'est donc pas infâme, et quelque puissent être nos ridicules préjugés sur l'un et sur l'autre de ces objets, il est clair que jamais aucun de ces trois vices ne saurait être regardé comme infâme, puisque tous trois sont dans la nature. Il en est de même du libertinage des individus de notre sexe ; puisque rien ne sert autant la nature, il est impossible qu'il puisse être infâme ; mais supposons un instant la réalité de cette infamie ; en quoi pourrait-elle arrêter une femme d'esprit ? que lui importe qu'on la regarde comme infâme, si dans le fait elle ne l'est pas aux yeux de la raison, et s'il est impossible que l'infamie puisse exister dans le cas ou elle se trouve ; elle rira de l'injustice et de la folie de ses semblables, n'en cédera pas moins aux impulsions de la nature, et toujours avec bien plus de tranquilité qu'un autre ; car tout arrêtte, tout fait trembler celle qui craint de perdre sa réputation, au lieu, que celle qui l'a perdue n'ayant plus rien à risquer, et se livrant à tout sans appréhension, doit être nécessairement plus heureuse.

Allons plus loin, la chose à laquelle cette femme se livre, l'habitude où son penchant l'entraîne, fût-elle vraiment infâme, eu égard aux loix, et aux principes du gouvernement sous lequel elle vit, si cette chose, telle qu'elle puisse être, tient tellement à sa félicité, qu'elle ne puisse l'abandonner sans devenir malheureuse, ne serait-elle pas une folle d'y renoncer, quelque soit l'infamie dont elle se couvre en s'y livrant ; car le poids de cette imaginaire infamie ne la gênera, ne l'affectera jamais autant que le sacrifice de son péché d'habitude ; cette première souffrance ne sera qu'intellectuelle, capable d'affecter seulement certains esprits, et ce dont elle se prive est un plaisir à la portée de tout le monde ;

ainsi, entre deux maux indispensables, comme il faut nécessairement prendre le moindre, la femme dont nous parlons, doit incontestablement braver l'infamie, et continuer de vivre comme elle faisait en la risquant ; car, elle ne perdra que fort peu de chose en encourant cette infamie, et beaucoup en renonçant à ce qui doit la lui mériter ; il faut donc qu'elle s'y apprivoise, il faut qu'elle la brave ; il faut qu'elle se mette au dessus de ce fardeau imaginaire, qu'elle s'accoutume dès l'enfance à ne plus rougir de rien, à fouler aux pieds la pudeur et la honte qui ne feraient que nuire à ses plaisirs sans rien ajouter à son bonheur.

Une fois là, elle éprouvera une chose singulière, et pourtant très-vraie, c'est que les pointes de cette infamie qu'elle redoutait, se métamorphoseront en voluptés, et qu'alors bien loin d'en éviter les blessures, elle enfoncera d'elle-même les dards, elle doublera la recherche des choses qui pourront les mieux introduire, et poussera bientôt l'égarement de l'esprit sur ce point, jusqu'à desirer de mettre sa turpitude à découvert ; observez-la, cette délicieuse coquine, elle voudrait se libertiner aux yeux du monde entier, la honte ne lui fait plus rien, elle la brave, elle ne se plaint plus que du peu de témoins de ses erreurs ; et ce qu'il y a de singulier, ce n'est que de cette époque qu'elle connaît vraiment le plaisir, enveloppée jusques là pour elle dans le nuage de ses préjugés, elle ne se trouve transportée dans le dernier degré d'ivresse que depuis qu'elle a détruit radicalement tous les obstacles que ces aiguillons éprouvaient à venir chatouiller son cœur. Mais, vous dit-on quelque fois, il y a des choses horribles, des choses qui choquent toutes les lumières du bon sens, toutes les loix apparentes de la nature, de la conscience et de l'honnêteté, des choses qui paraissent faites, non-seulement pour inspirer généralement de l'horreur, mais pour ne pouvoir même jamais

procurer de plaisir… Oui, aux yeux des sots ; mais il est de certains esprits, qui avant débarassé ces mêmes choses de ce qu'elles ont d'horrible en apparence, et les en ayant dégagé en foulant aux pieds le préjugé qui les avilit et les condamne, ne voient plus dans ces choses que de très-grandes voluptés, et des délices d'autant plus piquants que ces procédés s'écartent le plus des usages reçus, qu'ils outragent le plus grièvement les mœurs, et qu'ils deviennent le plus sévèrement défendus. Essayez de guérir une telle femme, je vous en défie ; les secousses qu'elle a éprouvées en montant son ame à ce ton, deviennent si voluptueuses et si vives, qu'elle n'entrevoit plus rien de préférable à la route divine qu'elle a prise. Plus la chose est épouvantable alors, plus elle lui plaît, et vous ne l'entendrez jamais se plaindre que de manquer des moyens de braver cette infamie qu'elle chérit, et dont le poids augmente ses plaisirs ; voilà qui vous explique pourquoi les scélérats recherchent toujours les excès, et pourquoi nul plaisir n'est piquant pour eux s'il n'est assaisonné de crime ; ils en ont écarté tout ce qu'il y a de répugnant aux yeux du vulgaire, il ne reste plus pour eux que les attraits. L'habitude de tout franchir, leur fait incessamment trouver tout simple ce qui d'abord leur avait paru révoltant, et d'écarts en écarts ils parviennent aux monstruosités à l'exécution desquelles ils se trouvent encore en arrière, parce qu'il faudrait des crimes réels pour leur donner une véritable jouissance, et qu'il n'existe malheureusement de crime à rien. Ainsi toujours au-dessous de leurs desirs, ce ne sont plus eux qui manquent aux horreurs, ce sont les horreurs qui leur manquent ; gardez-vous de croire, mes amies, que la délicatesse de notre sexe nous mette à couvert de ces écarts. Plus sensibles que les hommes, nous ne nous plongeons que plus vite dans tous leurs travers ; on n'imagine pas alors les excès où nous nous por-

tons, on n'a pas d'idée de ce que l'on fait, quand la nature n'a plus de frein, la religion plus de voix, et les loix plus d'empire.

On déclame contre les passions, sans songer que c'est à leur flambeau que la philosophie allume le sien, que c'est à l'homme passionné que l'on doit le renversement total de toutes les imbécillités religieuses, qui si long-tems empestèrent le monde ; le seul flambeau des passions consuma cette odieuse chimère de la divinité, au nom de laquelle on s'égorgeait depuis tant de siècles ; lui seul osa l'anéantir et consumer ses indignes autels. Ah ! les passions n'eussent-elles rendu à l'homme que ce service, n'en serait-ce point assez pour faire oublier leurs écarts. Oh mes chères filles ! sachez donc braver l'infamie, et pour apprendre à la mépriser comme elle doit l'être, familiarisez-vous avec tout ce qui la mérite, multipliez vos petites erreurs, ce sont elles qui peu-à-peu vous accoutumeront à tout braver… qui étoufferont dans vous le germe des remords. Adoptez pour base de votre conduite, et pour régie de vos mœurs ce qui vous paraîtra de plus analogue à vos goûts, sans vous inquiéter si cela s'accorde ou non à nos coutumes, parce qu'il serait injuste que vous vous punissiez par la privation de cette chose, de n'être pas nées dans le pays où elle se permet. N'écoutez que ce qui vous flatte ou vous délecte le plus, c'est, cela seul qui vous convient le mieux. Que les mots de vice et de vertu soient nuls à vos regards ; ces mots n'ont aucune signification réelle, ils sont arbitraires et ne donnent que des idées purement locales. Encore une fois croyez que l'infamie se change bientôt en volupté. Je me souviens d'avoir lu quelque part, dans Tacite, je pense, que l'infamie était le dernier des plaisirs pour ceux qui se sont blasés sur tous les autres par l'excès qu'ils en ont fait, plaisir bien dangereux sans doute, puisqu'il fait trouver une jouissance, et une jouissance bien vive à cette espèce d'abandon

de soi-même, à cette sorte de dégradation de sentimens, d'où naissent à-la-fois tous les vices… qu'elle flétrit l'ame, et elle lui permet plus d'autre amorce que celle de la plus entière corruption, et cela, sans laisser le moindre jour au remords absolument éteint dans un être, qui n'estime plus que ce qui en donne, qui ne se plaît qu'à les faire revivre pour avoir le plaisir de les vaincre, et qui parvient ainsi par degrés aux excès les plus monstrueux, avec d'autant plus de facilité que les freins qu'elle lui fait rompre, ou les vertus qu'il lui fait mépriser, deviennent comme autant d'épisodes voluptueux, souvent plus piquans encore pour sa perfide imagination que l'écart même qu'il avait conçu. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est qu'il se croit heureux alors, et qu'il l'est ; si réversiblement l'individu vertueux l'est aussi, le bonheur n'est donc plus une situation que chacun puisse saisir en se conduisant bien ; il ne dépend donc uniquement que de notre organisation, et peut donc se rencontrer également dans le triomphe de la vertu et dans l'abîme du vice… Mais que dis-je, dans le triomphe de la vertu… Ah ! ses chatouillemens alors seraient-ils aussi piquans ? Quelle est l'ame froide qui pourrait s'en contenter ? Non, mes amies, non, jamais la vertu ne sera faite pour le bonheur, il ment, celui qui se flatte de l'avoir trouvé dans elle, s'il veut nous faire prendre pour le bonheur les illusions de son orgueil ; pour moi, je vous le déclare, je la foule aux pieds de toute mon ame, je la méprise autant que j'avais la faiblesse de la chérir autrefois, et je voudrais joindre aux délices de l'outrager sans cesse, la volupté suprême de l'arracher dans tous les cœurs. Que de fois dans mes illusions, ma maudite tête s'échauffe au point de vouloir être couverte de cette infamie que je viens de peindre ; oui je voudrais être déclarée infâme, je voudrais qu'il fut décidé, affiché que je suis une putain ; je voudrais rompre ces indignes,

vœux qui m'empêchent de me prostituer publiquement, de m'avilir comme la dernière des femmes. J'en suis, je vous l'avoue, à desirer le sort de ces divines créatures qui satisfont au coin des rues les sales lubricités du premier passant ; elles croupissent dans l'avilissement et l'ordure ; le deshonneur est leur lot, elles ne sentent plus rien... Quel bonheur ! et pourquoi ne travaillerions-nous pas à nous rendre toutes ainsi ? l'être le plus heureux de la terre, n'est-il pas celui dans lequel les passions ont endurci le cœur... l'ont amené au point de n'être plus sensible qu'au plaisir. Et quel besoin a-t-il d'être ouvert à d'autre sensation qu'à celle-là ? Eh mes amies ! en fussions-nous à ce dernier degré de turpitude, nous ne nous paraîtrions pas encore viles, et nous aimerions mieux diviniser nos erreurs, que de nous mésestimer nous-même ; voilà comme la nature sait nous ménager à tout, du bonheur.

Mais, foutre, ils bandent, poursuivit chaleureusement Delbène ; ils sont en l'air, ces vits que je palpe en discourant, les voilà durs comme de l'airain, et mon cul les desire ; tenez, mes amis, foutez-le ce derrière

insatiable ; faites couler au fond de ce cul libertin de nouveaux jets de sperme, qui rafraîchissent, s'il est possible, la brûlante ardeur qui le dévore : viens, Juliette, je veux sucer ton con, pendant qu'on m'enculera ; Volmar accroupie sur ton nez, te présentera tous ses charmes, tu les lécheras, tu les dévoreras, pendant que ta main droite branlera Flavie, et que ta gauche claquera les fesses de Laurette. Cette nouvelle scène est encore exécutée. Les deux amans de la Delbène la sodomisent tour à tour. Inondée du foutre de Volmar, le mien coule très-abondamment dans la

bouche de la supérieure, et l'on procède enfin à la défloration de Laurette.

Destinée à jouer le rôle de grand-prêtre, on me revêt du membre postiche. Par les ordres barbares de l'abbesse, c'est le plus gros que l'on préfère ; et tel est l'arrangement de cette séance à la fois lubrique et cruelle.

Laurette est liée sur un tabouret, en telle sorte que son croupion, soulevé par un coussin fort dur, repose seul sur ce petit siège ; ses jambes, très-écartées, sont contenues de même à des anneaux par terre, et ses bras pendans de l'autre côté le sont également. En cette attitude, la victime présente dans la plus belle position l'étroite et délicate partie de son corps où doit pénétrer le glaive ; assis en avant d'elle, Télème doit soutenir sa jolie tête… exhorter à la patience ; et cette idée de la mettre entre les mains du confesseur, à peu près comme si elle eût été au supplice, amuse infiniment la cruelle Delbène, dont je m'apperçois que les passions sont aussi féroces que ses goûts me paraissent libertins ; pendant que je dépucelerai le con de cette agnès, Ducroz doit l'enculer. L'autel qui se trouve là, et qui par sa position, couronne celui où la jeune personne doit être immolée, va servir de sopha à notre voluptueuse abbesse. C'est-là qu'entre Volmar et Flavie, la coquine va se délecter libidineusement, et de l'idée du crime qu'elle fait commettre, et du spectacle délicieux de sa consommation.

Avant que de m'enculer, Ducroz facilite l'introduction que je dois faire ; il humecte les bords du vagin de Laurette et mon godmiché, d'une essence onctueuse qui le fait pénétrer presque tout de suite ; cependant, le déchirement est affreux ; Laurette n'a pas encore dix ans, et mon membre postiche a huit pouces de tour

sur douze de long ; les encouragemens qu'on me donne, l'irritation dans laquelle je suis, l'extrême desir que j'ai de consommer cet acte libertin, tout me fait mettre à l'opération la même activité, la même chaleur qu'eût employé l'amant le plus vigoureux ; la machine pénètre, mais les flots de sang qui jaillissent du brisement de l'hymen, les cris terribles de la victime, tout nous annonce que l'outrage entrepris ne s'est pas fait sans péril ; et la pauvre petite, en effet, vient d'être assez cruellement blessée, pour donner de l'inquiétude même sur ses jours. Ducroz, qui s'en apperçoit, l'apprend par un signe à l'abbesse, qui, voluptueusement branlée par ses tribades, ordonne d'aller en avant : la garce est à nous, s'écrie-t-elle, ne l'épargnons pas ; je n'ai de compte à en rendre à qui que ce soit. Vous imaginez facilement à quel point ces propos m'enhardirent ; bien sûre du malheur qu'avait occasionné ma maladresse, je n'en redoublai que plus nerveusement mes secousses, tout entra, Laurette s'évanouit, Ducroz m'encule, et Télème, enchanté, se branle sur le joli visage de la moribonde, dont il comprime rudement la tête dans ses jambes… Il faudrait des secours, madame, dit-il à Delbène, tout en se secouant. C'est du foutre qu'il faut, répond l'abbesse, oui, foutre, voilà les seuls secours que je veuille donner à cette garce. Cependant je continue de limer, électrisée par le vit de Ducroz, tellement enfoncé dans le trou de mon cul, qu'il n'en reste pas deux lignes au-dehors, je ne ménage pas plus ma victime, que je ne suis ménagée moi-même. L'extase nous saisit presque tous à la fois. Les trois tribades placées sur l'autel déchargent comme des gueuses, pendant que les parois du godmiché que j'enfonce dans Laurette évanouie, se mouillent de mon sperme, que Ducroz m'en remplit l'anus, et que Télème mêle le sien aux pleurs de la victime, en lui déchargeant sur le visage.

Notre épuisement, la nécessité de rappeler Laurette à la vie, si nous voulons en tirer d'autres plaisirs, tout nous oblige à lui donner quelques soins ; on la détache ; Laurette environnée, nasardée, tripotée, soufflettée, redonne bientôt signe de vie. Qu'as-tu, lui demande cruellement Delbène, es-tu donc si faible qu'une aussi légère attaque t'envoie déjà aux portes de l'enfer ? Hélas, madame, je n'en puis plus, dit cette pauvre petite malheureuse, dont le sang continue de couler en abondance, on m'a fait une douleur bien sensible ; j'en mourai. Bon ! dit froidement la supérieure, de plus jeunes que toi ont soutenu ces attaques sans risque ; poursuivons, et sans prendre d'autres peines que ceux d'étancher le sang, la victime est rattachée sur le ventre, comme elle vient de l'être sur le dos ; et le trou de son cul bien à ma portée, la Delbène remise sur l'autel avec ses deux tribades, je m'apprête à remonter à l'assaut par une autre brêche.

Rien n'était luxurieux comme la manière dont la supérieure se faisait branler par Volmar et Flavie. Cette dernière, étendue sur madame Delbène, lui faisait sucer son con en lui branlant le clitoris et lui chatouillant les tetons. Volmar, un peu au-dessous, instrumentait d'une main notre lubrique abbesse, en lui enfonçant trois doigts dans le cul, de manière que la tribade n'avait pas une seule partie de son corps qui ne tut soumise au plaisir. Les yeux, pendant ce tems, fixés sur mon opération, la putain m'encourageait à la terminer : je me présente ; c'est Télème qui, cette fois, doit m'enculer, pendant que je sodomiserai Laurette ; et Ducroz, placé près de moi, doit préparer l'introduction en me branlant le clitoris : les difficultés sont insurmontables ; mon instrument, déjà trois ou quatre fois repoussé, ou s'est dérangé, ou s'est, malgré moi, reniché dans le con, ce qui ne s'est pas fait sans occasionner de nouvelles douleurs à la malheureuse victime de notre

libertinage ; Delbène impatientée de ces délais, charge Ducroz de préparer les voies en enculant lui-même la petite fille ; et comme vous l'imaginez aisément, cette commission ne lui déplaît pas. Moins effrayant que la poutre dont je suis affublée, n'ayant pas à craindre les vacillations qui me dérangent, le libertin, en un instant est au fond du cul de la pucelle, il en refoule l'étron virginal ; il est prêt à l'arroser de foutre lorsque l'exigeante abbesse lui ordonne de se retirer et de me céder la place. Sacredieu, dit l'abbé en sortant son vit écumant de luxure, et tout couvert des marques de sa victoire : ah ! double foutu Dieu, j'obéis, mais je me vengerai sur le cul de Juliette. Non, dit Delbène, qui, malgré les plaisirs dont elle s'enivre, ne s'occupe pas moins des nôtres, non, le cul de ma Juliette appartient à Télème, c'est à lui d'en jouir cette fois-ci, et je ne souffrirai pas qu'il perde ses droits. Mais, scélérat, puisque tu bandes si fort, encule Volmar ; vois son fessier superbe offert à tes désirs ; encule-la, te dis-je elle m'en branlera mieux. Oui, foutredieu, oui, dit Volmar, voilà mon cul, qu'il l'enfile, le bougre, jamais je n'eus tant de besoin d'être sodomisée. Tout s'arrange ; et la brèche préparée chez Laurette, laissant mon instrument pénétrer sans trop de difficultés, la pauvre petite, en une minute, le sent au fond de son anus. C'est alors que ses cris redoublent ; elle en pousse d'affreux ; mais Télème, bien enclavé dans mon cul, et Delbène, qui nage dans le foutre, m'encouragent l'un et l'autre avec tant d'énergie, que Laurette éprouve bientôt par derrière ce que je lui ai fait sentir par devant : le sang coule, et la pauvre enfant s'évanouit pour la seconde fois. C'est ici où je m'apperçois bien du caractère féroce de Delbène : continue, continue, s'écrie-t-elle en me voyant prête à sortir ; ne la lâche pas que nous n'ayons déchargé. Mais elle se meurt, réponds-je. — Bon, bon, ce sont des simagrées ; et que

m'importe, d'ailleurs, l'existence de cette putain ? Elle n'est ici que pour nos plaisirs, et, foutre, elle y servira. Enhardie par cette mégère, et, ne me sentant déjà pas trop portée, moi-même, à des sentimens pusillanimes de commisération dont la nature ne m'a point abondamment pourvue, je poursuis et ne prends, pour signal de ma retraite, que les témoignages certains du délire général que j'entends bientôt retentir de toutes parts à mes oreilles ; j'en étais à ma troisième émission quand j'abandonnai le poste. Voyons tout ceci, dit l'abbesse en se rapprochant : est-elle morte ? elle n'est pas plus mal qu'aux premières attaques, dit Ducroz ; et, si l'on veut, en l'enconnant, je vais bientôt la rappeler à la vie : j'y consens, dit l'abbesse, essayons ce moyen ; il faut la mettre entre nous deux, dit Télème ; pendant que j'enculerai, Delbène me branlera le cul, et je gamahucherai celui de Volmar ; Juliette socratisera de même Ducroz, qui langotera le con de Flavie. Le projet est mis en action, et les mouvemens rapides de nos deux fauteurs, leur fougueuse luxure, ne tardent pas à rendre une seconde fois la pauvre Laurette à la lumière.

Ma chère bonne, dis-je alors à l'abbesse, et m'approchant d'elle, comment vas-tu

raccommoder tout le dommage qui vient d'être fait ? Celui que tu as éprouvé le sera bientôt, mon ange, répondit Delbène ; demain, je te frotterai d'une pommade qui remettra tellement les choses en leur entier, qu'on ne pourra pas même se douter des assauts qu'elles auront reçues. Pour Laurette, oublies-tu donc qu'on la croit échappée du couvent… Elle est à nous, Juliette, elle ne reparaîtra de ses jours. Et qu'en ferez-vous, dis-je toute étonnée ? — La victime de nos luxures : ah, Juliette ! que tu es novice encore ? Tu ne sais donc pas qu'il n'y a de bon que les jouissances

criminelles, et que plus on les environne d'horreurs, plus on leur prête de charmes. — En vérité, ma chère, je ne vous entends pas. — Patience, ce sera bientôt par des faits que je me ferai comprendre. Soupons.

On passe dans un petit caveau, voisin de celui dans lequel venaient de se célébrer nos orgies. Là, se trouvent préparés, avec profusion, les mets les plus exquis, les vins les plus délicieux. Nous nous mettons à table. Laurette nous servait : je m'apperçus bientôt, au ton que la société prenait avec elle, aux brusqueries qu'elle éprouvait, que la pauvre petite malheureuse n'était déjà plus regardée que comme une victime. Plus les têtes s'échauffaient, plus elle était maltraitée ; elle ne rendait pas un service qu'elle ne reçut une claque, un pinçon, un soufflet ; et la plus légère inattention se trouvait souvent bien plus sévèrement punie. Je passerai sous silence, mes amis, et les actions et les propos de ces luxurieuses bacchanales. Qu'il vous suffise de savoir qu'elles égalèrent en horreurs, en exécrations, tout ce que j'ai vu depuis, de plus libertin dans le monde.

Il faisait très-chaud, nous étions nuds, les hommes dans le même désordre, et mêlés parmi nous, se livraient sans aucune gêne, à tout ce que le délire pouvait leur inspirer de plus sale et de plus crapuleux. Télème et Ducroz se disputant mon cul, semblaient vouloir se battre pour en obtenir la jouissance, et courbée sous tous deux, j'attendais humblement l'issue de ce combat, quand Volmar déjà grise, et plus belle que Vénus même, dans cet état d'ivresse, s'empare des deux vits, et veut les branler dans une jatte de punch qu'elle vient de préparer, afin, dit-elle, d'avaler leur foutre ; je n'y consens, dit l'abbesse, à-peu-près aussi étourdie des fumées de Bacchus, que tout ce qui l'environne, je n'y

consens qu'aux conditions que Juliette y mêlera son urine… Je pisse ; les putains boivent, les hommes les imitent, et le délire étant à son comble, l'extravagante abbesse, qui ne sait plus qu'inventer pour réveiller en elle des desirs épuisés par le libertinage, annonce qu'elle veut passer dans le caveau où reposent les cendres des femmes de cette maison, qu'elle veut choisir là le cercueil de l'une de celles qu'immola dernièrement sa jalouse rage, et se faire foutre cinq ou six coups sur le cadavre de sa victime. L'idée paraît plaisante ; on remonte, les bougies se placent sur les cercueuils voisins entourant celui de la jeune novice qu'avait depuis trois mois empoisonnée l'abbesse, après l'avoir idolâtrée. L'infernale créature s'étend sur ce cercueil, et présentant son con aux deux ecclésiastiques, elle les défie tour-à-tour. Ducroz l'enfile le premier, nous étions spectatrices, et notre unique emploi pendant cette scène lugubre, était de la baiser, de lui branler le clitoris, et de nous prêter à ses attouchemens. Delbène, dans le délire, se repaissait d'horreurs, lorsqu'un sifflement affreux se fait entendre, toutes les lumières s'éteignent à la fois. Oh ciel ! qu'est-ceci, s'écrie l'intrépide abbesse, la seule de nous qui conserve son courage au milieu du bouleversement dans lequel nous sommes, Juliette… Volmar… Flavie… Mais tout est sourd, tout est interdit, personne ne répond ; et sans les détails que je reçus de notre supérieure le lendemain, évanouie moi-même, j'ignorerais peut-être encore l'origine de tout ce fracas. Un chat-huant caché dans ce caveau, en était la seule cause ; effrayé des lumières auxquelles ses yeux n'étaient pas accoutumés, il avait pris son vol, et l'air agité de ses ailes avait éteint ce qui l'affectait. Quand je repris l'usage de mes sens, je me retrouvai dans mon lit, et Delbène qui vint m'y voir, dès qu'elle sut que j'étais mieux, m'apprit, qu'après avoir rassuré les deux hommes presqu'aussi effrayés que nous,

c'était avec leur aide qu'elle nous avait fait porter dans nos chambres, et que tout s'était éclairci. Je ne crois point aux événemens surnaturels, me dit Delbène, il n'y a jamais de causes sans effets, et le premier de mes soins, quand un effet me surprend, est de remonter sur-le-champ à la cause ; j'ai promptement trouvé celle de notre aventure d'hier, et les lumières rallumées, les hommes et moi nous avons promptement mis ordre à tout. — Et Laurette, madame ? — Elle est dans le caveau, ma bonne, nous l'y avons laissée. Quoi, vous l'auriez ? — Pas encore, ce sera le sujet de notre première assemblée, elle y passait hier sans la catastrophe. — En vérité, Delbène, vous êtes d'une débauche… d'une cruauté. — Non, rien de tout cela j'ai des passions fort vives, je n'écoute qu'elles ; et comme je suis persuadée que ce sont les plus fidèles organes de la nature, je me rends à ce qu'elles m'inspirent, sans frayeur, comme sans remords. Te voilà mieux, Juliette, lève-toi, viens dîner dans mon appartement ; nous jaserons.

Assieds-toi mon enfant, me dit-elle, dès que nous fûmes hors de table, je vois que tu es surprise de me voir aussi calme dans le crime, je veux que les réflexions que j'ai à te communiquer sur cet objet, te rendent bientôt aussi apatique que moi : Hier, je le vis, tu te surprenais de ma tranquillité au milieu des horreurs que nous commettions, et tu m'accusais de manquer de pitié pour cette pauvre Laurette sacrifiée à nos débauches.

Oh ! Juliette, sois-en bien certaine, tout est arrangé par la nature, pour être dans l'état où nous le voyons ; a-t-elle donné la même force, les mêmes beautés, les mêmes grâces, à tous les êtres qui sortent de ses mains ; non, sans doute. Puisqu'elle veut des nuances dans les constructions, elle en exige donc dans les

sorts et dans les fortunes. Les malheureux que le hazard nous offre, ou que font nos passions, sont dans les plans de la nature, comme les astres dont elle nous éclaire, et l'on fait un mal aussi sûr, en troublant cette sage économie, qu'on en pourrait faire à troubler le cours du soleil, si ce crime était en notre puissance… Mais, interrompis-je ici, si tu étais malheureuse, Delbène, ne serais-tu pas bien aise qu'on te soulageât ?… je saurais souffrir sans me plaindre, me répondit cette stoïque créature, et je n'implorerais les secours de personne ; suis-je à l'abri des maux de la nature, et si je n'ai pas la misère à craindre, n'ai-je pas la fièvre, la peste, la guerre, la famine, les secousses d'une révolution imprévue, et tous les autres fléaux de l'humanité ? Qu'ils viennent, et je les recevrai courageusement. Crois, Juliette… oui, persuade-toi bien, que lorsque je consens à laisser souffrir les autres sans les soulager, c'est que j'ai appris à souffrir moi-même sans l'être. Abandonnons-nous à la nature, ce ne sont pas des secours mutuels que son organe nous indique ; il ne fait retentir dans nous que le seul besoin d'acquérir pour nous seuls, toute la force nécessaire à endurer les maux qu'elle nous réserve, et la commisération, loin d'y préparer notre ame, l'énerve, l'amollit, et lui ôte le courage qu'elle ne peut plus retrouver ensuite quand elle en a besoin pour ses propres douleurs. Qui sait s'endurcir aux maux d'autrui, devient bientôt impassible aux siens propres, et il est bien plus nécessaire de savoir souffrir soi-même avec courage, que de s'accoutumer à pleurer sur les autres. Oh ! Juliette, moins on est sensible, moins on s'affecte, et, plus on approche de la véritable indépendance ; nous ne sommes jamais victimes que de deux choses, ou des malheurs d'autrui, ou des nôtres ; commençons par nous endurcir aux premiers, les seconds ne nous toucheront plus, et rien, de ce moment, n'aura le droit de troubler

notre tranquillité. Mais, dis-je, il résultera nécessairement des crimes de cette apathie. — Qu'importe, ce n'est ni au crime, ni à la vertu spécialement, qu'il faut s'attacher, c'est à ce qui rend heureux, et si je voyais qu'il n'y eut de possibilité pour moi d'être heureuse que dans l'excès des crimes les plus atroces, je les commettrais tous à l'instant, sans frémir, certaine, ainsi que je te l'ai déjà dit, que la première loi que m'indique la nature, est de me délecter, n'importe ceux dépends de qui. Si elle a donné à mes organes, une constitution telle, que ce ne soit qu'au malheur de mon prochain, que ma volupté puisse éclore, c'est que pour parvenir à ses vues de destruction… vues toutes aussi nécessaires que les autres, elle a cru urgent de former un être comme moi, qui la servit dans ses projets. — Voilà des systêmes qui peuvent aller bien loin. Et qu'importe, répondit Delbène, je te défie de me montrer un terme où ils puisent devenir dangereux ; on s'est réjoui, c'est tout ce qu'il faut. — Le peut-on aux dépends des autres ? — La chose du monde qui m'occupe le moins, c'est le sort des autres ; je n'ai pas la plus petite foi à ce lien de fraternité, dont les sots me parlent sans cesse, et c'est pour l'avoir bien analisé, que je le réfute. Oh ciel ! douteriez-vous de cette première loi de la nature ? — Écoute-moi, Juliette… il est inoui le besoin que tu as d'être formée… Nous en étions là de notre conversation, lorsqu'un laquais arrivant de la part de ma mère, vint apprendre à madame l'abbesse les affreux malheurs de notre maison, et la maladie dangereuse de mon père ; on demandait ma sœur et moi, il fallait partir sur-le-champ… Oh ciel ! dit madame Delbène, j'ai oublié de raccommoder ton pucelage ; attends, mon ange, attends, prends ce pot, c'est un extrait de myrthes, dont tu te froteras matin et soir, seulement, pendant neuf jours, tu peux être sûre que le dixième tu te retrouveras aussi vierge, que s'il ne

te fut jamais rien arrivé ; puis, envoyant chercher ma sœur, elle nous remit, l'une et l'autre, à la personne qui venait nous prendre, en nous recommandant de revenir le plutôt que nous pourrions ; nous l'embrassâmes, et nous partîmes.

Mon père mourut, vous savez quels désastres suivirent cette mort : celle de ma mère qui eut lieu au bout d'un mois, et l'abandon dans lequel nous nous trouvâmes. Justine, qui ne connaissait pas mes liaisons secrètes avec l'abbesse, ignora la visite que je fus lui faire quelques jours après notre ruine, et comme les sentimens que je lui découvris alors achevent de dévoiler le caractère de cette femme originale, il est bon, mes amis, que je vous en parle. Le premier trait de dureté de la Delbène vers moi, fut de me refuser la porte de l'intérieur, et de ne consentir à me parler qu'un instant à la grille ; lorsque surprise du froid qu'elle me témoignait, je voulus faire valoir nos liaisons, mon enfant, me dit-elle, toutes ces misères-là doivent s'oublier dès qu'on ne vit plus ensemble, et pour moi, je vous assure que je ne me rappelle pas la moindre circonstance des faits dont vous me parlez ; quant à l'indigence qui vous menace, rappellez-vous le sort d'Euphrosine, elle se jeta sans besoin dans la carrière du libertinage : imitez-la par nécessité. C'est l'unique parti qui vous reste, le seul que je vous conseille ; mais quand vous l'aurez pris, ne me voyez plus, peut-être cet état ne vous réussirait point, vous auriez besoin d'argent, de crédit, et je ne pourrais vous offrir ni l'un ni l'autre. À ces mots, la Delbène lève le siège, et me laisse dans un étonnement… qui, sans doute, eût été moins vif, avec un peu plus de philosophie ; mes réflexions furent cruelles… Je partis sur le champ avec la ferme résolution de suivre les conseils de cette méchante créature, tous dangereux qu'ils fussent. Je me ressouvenais heureusement du nom et de l'adresse de la femme dont Eu-

phrosine nous avait parlé dans un tems, hélas ! où j'étais loin de prévoir le besoin de cette cruelle ressource : j'y volai. La Duvergier me reçut à merveille, l'excellence du remède de la Delbène en abusant ses yeux connaisseurs, la mit à même d'en tromper bien d'autres. Ce fut deux ou trois jours avant que d'entrer dans cette maison, que je me séparai de ma sœur pour suivre une carrière bien différente de la sienne.

Mon existence, après les malheurs qui m'étaient arrivés, dépendant uniquement de ma nouvelle hôtesse, je me résignai à tout ce qu'elle me recommanda ; mais à peine fus-je seule, que je me mis néanmoins à réfléchir de nouveau sur l'abandon et sur l'ingratitude de madame Delbène. Hélas ! me disais-je, pourquoi mon malheur la refroidit-il ? Juliette pauvre, ou Juliette riche, formait-elle deux créatures différentes ? Quel est donc ce caprice bizarre qui fait aimer l'opulence et fuir la misère ? Ah ! je ne concevais pas encore que l'infortune dût être à charge à la richesse, j'ignorais combien elle la craint… à quel point elle la fuit, et que, de la frayeur qu'elle a de la soulager, résulte l'antipathie qu'elle a pour elle ; mais, poursuivais-je dans mes réflexions, comment cette femme libertine… criminelle même, ne redoute-t-elle pas l'indiscrétion de ceux qu'elle traite avec tant de hauteur ? Autre enfantillage de ma part ; je ne connaissais pas l'insolence et l'effronterie du vice étayé par la richesse et par le crédit : madame Delbène était supérieure d'une des plus célèbres abbayes de Paris, elle jouissait de soixante mille livres de rente, elle tenait à toute la cour, à toute la ville, à quel point devait-elle mépriser une pauvre fille comme moi, qui, jeune, orpheline, et sans un sou de bien, ne pouvait opposer à ses injustices que des réclamations qui se fussent bientôt anéanties, ou des plaintes qui, traitées sur

le champ de calomnies, eussent peut-être valu à celle qui eût eu l'effronterie de les entreprendre, l'éternelle perte de sa liberté.

Étonnemment corrompue déjà, cet exemple frappant d'une injustice dont j'avais pourtant à souffrir, me plût, au lieu de me corriger. Eh bien ! me dis-je, je n'ai qu'à tâcher d'être riche à mon tour, je deviendrai bientôt aussi impudente que cette femme, je jouirai des mêmes droits et des mêmes plaisirs. Gardons-nous d'être vertueuse, puisque le vice triomphe sans cesse ; redoutons la misère, puisqu'elle est toujours méprisée… mais n'ayant rien, comment éviterai-je l'infortune ? Par des actions criminelles, sans doute ; qu'importe, les conseils de madame Delbène ont déjà gangréné mon cœur et mon esprit ; je ne crois de mal à rien, je suis convaincue que le crime sert aussi bien les intentions de la nature, que la sagesse et que la vertu : élançons-nous dans ce monde pervers, ou ceux qui trompent le plus sont ceux qui réussissent le mieux, qu'aucun obstacle ne nous borne, il n'y a de malheureux que celui qui reste en chemin, puisque la société n'est composée que de dupes et que de fripons, jouons décidément le dernier rôle ; il est bien plus flatteur pour l'amour-propre de tromper que d'être trompée soi-même.

Rassurée par ces réflexions qui vous paraîtront prématurées peut-être, à quinze ans, mais qui devenaient pourtant toutes simples d'après l'éducation que j'avais reçue, j'attendis avec résignation les évènemens que la providence m'offrirait ; bien décidée à profiter de tous ceux qui se présenteraient pour améliorer ma fortune à tel prix que ce pût être.

J'avais sans doute un rude apprentissage à faire ; ces malheureux débuts devaient achever de corrompre mes mœurs, et pour ne pas alarmer les vôtres, peut-être ferais-je bien, mes amis, de

vous soustraire des détails qui vont dévoiler à vos yeux des écarts plus étonnans que ceux où vous vous livrez journellement… J'ai peine à le croire, madame, dit le marquis en interrompant Juliette, et après ce que vous savez de nous, il est même singulier qu'une telle crainte puisse un instant vous alarmer. C'est qu'il s'agit ici de la corruption des deux sexes, dit madame de Lorsange, car la Duvergier fournissait également des sujets aux fantaisies de l'un et de l'autre. Vos tableaux ainsi mélangés, n'en seront que plus agréables, dit le chevalier ; nous savons à-peu-près tous les écarts dont le nôtre est capable ; il sera délicieux pour nous d'apprendre de vous-mêmes tous ceux où peut se porter le vôtre. Soit, dit madame de Lorsange, j'aurai soin cependant de ne tracer que les débauches les plus singulières, et pour éviter la monotonie, je passerai sous silence celles qui me paraîtront trop simples… À merveille, dit le marquis, en faisant voir à la société un engin déjà tout gonflé de luxure ; mais songez-vous à l'effet que ces récits peuvent produire en nous, voyez l'état où me met leur simple promesse… Eh bien ! mon ami, dit cette femme charmante, ne suis-je pas toute entière à vous ? Je jouirai doublement de mon ouvrage, et comme l'amour-propre est toujours pour beaucoup chez les femmes, vous me permettrez d'imaginer que dans l'embrâsement que j'aurai produit, si quelque chose est pour mes tableaux, bien plus encore sera pour ma personne.

Il faut que je vous en convainque tout de suite, dit le marquis très-ému, en entretenant Juliette dans un arrière-cabinet, où tous deux restèrent assez de tems pour se livrer aux plus doux plaisirs de la luxure. Pour moi dit le chevalier que cet arrangement laissait tête-à-tête avec Justine, j'avoue que je ne bande point encore assez pour avoir besoin de perdre du foutre. N'importe, approchez mon enfant, mettez-vous à genoux et suçez-

moi, mais avancez, je vous prie, les choses de manière à ce que je voie infiniment plus de cul que de con : bien, bien, dit-il en voyant Justine accoutumée à toutes ces turpitudes, saisir, on ne saurait mieux, quoi qu'à regret, l'esprit de celle-ci… Oui, c'est cela, et le chevalier, singulièrement bien suçé, allait peut-être s'abandonner mollement aux douces et moëlleuses sensations d'une décharge ainsi provoquée, lorsque le marquis rentrant avec Juliette, engagea celle-ci à poursuivre le fil de ses aventures, et son ami, de remettre à un autre instant, s'il le pouvait, le dénouement où il semblait toucher.

Tout étant ainsi convenu, madame de Lors ange reprit en ces termes :

Madame Duvergier n'avait que six femmes chez elle, mais plus de trois cents étaient à ses ordres ; deux grands laquais de cinq pieds huit pouces, membrés comme Hercule, et deux jokeis, de quatorze ou quinze ans, d'une céleste figure, se fournissaient de même aux libertins qui voulaient mêler l'un à l'autre, ou qui préféraient l'anti-physique à la jouissance des femmes ; et dans le cas où ce léger détachement masculin n'eût pas suffi, Duvergier pouvait y suppléer par plus de quatre-vingt sujets du dehors, tous prêts à se porter où leur service était nécessaire.

La maison de madame Duvergier était délicieuse ; située entre cour et jardin, et ayant deux issues opposées, les rendez-vous s'y donnaient avec un mystère qu'on n'eût pas obtenu de toute autre position ; ses meubles étaient magnifiques, ses boudoirs aussi voluptueux que décorés ; son cuisinier fort bon, ses vins délicieux et ses filles charmantes ; tant d'agrémens devaient s'acheter fort cher, rien en effet ne l'était autant que les parties de ce local divin, où les plus simples têtes-à-têtes ne se payaient pas moins de

dix louis. Sans mœurs, comme sans religion, parfaitement soutenue à la police, fournissant les plus grands seigneurs, madame Duvergier, à l'abri de tout, entreprenait des choses que n'eussent jamais imité ses compagnes, et qui faisaient à la fois frémir la nature et l'humanité.

Pendant six semaines, cette adroite coquine vendit mon pucelage à plus de cinquante personnes, et chaque soir se servait d'une pommade à-peu-près semblable à celle de madame Delbène ; elle raccommodait avec soin ce que déchirait impitoyablement le matin l'intempérance de ceux auxquels son avarice me livrait ; comme tous ces dévirgineurs s'y prirent assez lourdement, je vous ferai grâce des détails, et ne m'arrêterai qu'au duc de Stern, dont la manie fut plus singulière.

Le plus simple costume flattant le mieux la lubricité de ce libertin, ce fut en petite poissarde que je me présentai chez lui ; après avoir traversé un grand nombre d'appartemens somptueux, je parvins au fond d'un cabinet de glace, où m'attendait le duc avec son valet-de-chambre, grand jeune homme de dix-huit ans, fait à peindre, et de la plus intéressante figure. Bien pénétrée de l'esprit de mon rôle, je ne restai courte sur aucune des questions de ce paillard… Assis sur le canapé de son boudoir, et branlant le vit de son valet-de-chambre pendant que j'étais debout en face de lui, est-il vrai, me demanda-t-il, que vous soyez dans la plus extrême misère, et que la démarche que vous faites n'ait pour objet que de pourvoir aux premiers besoins de la vie ! — Cette vérité est si grande, monsieur, qu'il y a trois jours que ma mère et moi mourons de faim. Ah ! bon, répondit le duc en prenant une des mains de son homme pour se faire branler par lui ; cette circonstance était nécessaire ; je suis fort aise que votre état

soit tel que je le desirais ; et c'est votre mère qui vous vend ? — Hélas oui. — Avez-vous des sœurs ? — Une, monsieur. — Et pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? — Elle n'est plus à la maison, la misère l'a fait fuir ; nous ignorons ce qu'elle est devenue. — Ah ! foutre, je veux qu'on me trouve cela ; quel âge ? — Treize ans. — Il est affreux que, connaissant mes goûts, on imagine de me soustraire cette créature. — Mais on ne sait où elle est, monsieur. — Il fallait la chercher… Ah ! je la trouverai… Je la trouverai ; allons Lubin, qu'on déshabille pour vérifier, et pendant que l'ordre s'exécute, le duc continuant l'ouvrage de son ganimède, se met à secouer avec complaisance un engin noir et mou qui ne s'appercevait qu'à peine ; dès que je suis nue, Lubin m'examine avec la plus grande attention, et proteste à son maître que tout est dans le meilleur ordre ; faites-moi voir cela par derrière, dit le duc, et Lubin me courbant sur le canapé, entr'ouvrit mes cuisses, et convainquit son maître ; non pas de l'inexécution d'aucun assaut, mais que les brèches, occasionnées par eux, avaient été assez bien refermées, pour qu'il fût impossible de s'en appercevoir ; et là, dit Stern en écartant mes fesses, et touchant d'un doigt le trou de mon cul… Non, non sûrement, répondit Lubin ; c'est bon, dit le paillard en me prenant dans ses bras et m'asseyant sur une de ses cuisses ; mais tu vois, mon enfant, que je suis hors d'état de faire la besogne moi-même… Touche ce vit ; tu sens comme il est mou, possédas-tu les graces de Vénus, tu ne le ferais pas durcir ; considère ce hochet redoutable poursuivit-il en me faisant empoigner le vit superbe de son valet-de-chambre ; avoue que ce beau membre te dépucellera beaucoup mieux que le mien ; place-toi donc, je te servirai de maquereau ; ne pouvant faire le mal, j'aime à le faire faire ; cette idée me console… Oh monsieur, répondis-je effrayée de la grosseur du vit qui m'était présentée, ce

monstre va me déchirer, je n'en pourrai soutenir les assauts… Et comme j'essayais de m'esquiver ; allons, allons, point de cérémonie, je n'aime que la docilité dans les filles ; celles qui en manquent avec moi, sont sûres de ne pas me plaire long-tems… Approchez… Je voudrais qu'avant tout, vous baisassiez le cul de mon Lubin, et me le présentant… Voyez comme il est beau… J'obéis : autant sur le vit, dit le duc ; j'obéis encore. — Placez-vous, maintenant… Il me tient, son valet se présente, et met à l'opération tant d'adresse et tant de vigueur, que son engin monstrueux touche, en trois tours de reins, le fond de ma matrice ; je pousse un cri terrible ; le duc, qui me captive, et qui branle le trou de mon cul pendant ce tems-là, recueille avec soin dans sa bouche et mes soupirs et mes larmes ; le nerveux Lubin, maître de moi, n'a plus besoin de secours de son maître qui, s'établissant aussitôt près du postérieur de mon amant, l'encule pendant qu'il me dépucelle ; je m'apperçois bientôt au redoublement des secousses du valet, de celles qu'il reçoit de son patron ; mais, seule pour supporter le poids de ces deux attaques, j'allais succomber sous leur violence, quand la décharge de Lubin me tira d'affaire. Ah ! sacre dieu, dit le duc qui n'avait pas fini, tu te presses trop aujourd'hui, Lubin ; faut-il donc qu'un foutu con te fasse toujours faire des folies ! et cet évènement ayant dérangé les attaques du duc, il nous fit voir un petit vit mutin qui, furieux d'être déplacé, semblait n'attendre qu'un autel pour consommer le sacrifice ; venez ici, petite fille, me dit le duc en déposant son outil dans mes mains, et vous Lubin, couchez-vous à plat-ventre sur ce lit ; conduisez vous-même, petite pécore, cet engin furieux au trou qui vient de le rejeter, puis vous campant derrière moi pendant que j'agirai, vous favoriserez mes projets en m'enfonçant deux ou trois doigts dans le cul ; tout répond aux desirs du paillard :

l'opération s'achève, et le capricieux libertin paie trente louis des prémices dont il ne s'est seulement pas douté.

De retour à la maison, Fatime, celle de mes compagnes que j'aimais le mieux, âgée de seize ans, et belle comme le jour, se divertit beaucoup de l'aventure ; elle y avait passé, mais plus heureuse que moi, elle avait, disait-elle, volé une bourse de cinquante louis sur la cheminée du duc, pour se dédommager de tout ce qu'elle en avait souffert. Comment, dis-je, tu te permets de pareilles choses ? Le plus souvent que je le puis, ma chère, me répondit ma compagne, et sans aucun scrupule, en honneur. C'est pour nous qu'est fait l'argent de ces coquins là, et nous serions bien dupes de ne pas nous en emparer quand nous le pouvons ! Serais-tu donc encore assez dans les ténèbres de l'ignorance pour soupçonner le moindre mal au vol ? — Assûrément j'y en crois beaucoup. Eh bien, mon ange, me répondit Fatime ; je veux te faire revenir de cet absurde préjugé. Je dîne demain à la campagne, chez mon amant ; j'obtiendrai de madame Duvergier la permission de te mettre de la partie, tu entendras Dorval raisonner sur cette matière. Oh, scélérate, répondis-je ! tu achèveras de me corrompre, je ne me sens déjà que trop de dispositions à toutes ces horreurs ; j'accepte, va, tu n'auras pas grand peine à faire une excellente écolière de moi… mais la Duvergier permettra-t-elle ?… Ne t'inquiète de rien, dit Fatime, je me charge de tout.

Le lendemain de bonne heure, un fiacre nous conduisit à la Villette. Nous entrons dans une maison reculée, mais d'assez bonne apparence ; un valet nous reçoit, et nous ayant introduit dans un appartement fort bien meublé, il se retire et va renvoyer notre voiture ; ce fut alors que Fatime s'ouvrit à moi… Sais-tu

chez qui tu es, me dit-elle en souriant… Non en vérité, répondis-je… Chez un homme fort extraordinaire, reprit ma compagne, je te trompais en le faisant passer pour mon amant ; c'est un homme chez lequel j'ai souvent fait des parties à l'insu de madame Duvergier ; ce que je gagne alors n'appartient qu'à moi seule ; mais l'opération n'est pas sans danger… Explique-toi, repris-je vivement, tu excites ma curiosité… Tu es ici, me dit Fatime, chez un des plus célèbres voleurs de Paris ; le vol dont le coquin tire sa subsistance, compose aussi ses plus doux plaisirs. Il t'expliquera ses principes, il te mettra à même de les pratiquer ; nul avec nous jusqu'après son expédition, ce ne sera qu'au feu qu'embrâsera dans lui cette action, selon toi, criminelle, qu'il allumera le flambeau de ses lubricités ; et comme il veut que l'image de sa passion favorite se retrouve au moins dans tout ce qui l'accompagne, ce ne sera qu'en volant qu'il cueillera nos faveurs, et ces faveurs il nous les excroquera, nous aurons l'air de n'en rien retirer, quoique j'en sois payée d'avance ; en voilà la preuve, Juliette, ces dix louis t'appartiennent, j'en ai autant. Et la Duvergier ? — N'en sait rien, je te l'ai dit ; j'excroque notre chère maman, t'en repends-tu ? Non en vérité, répondis-je, au moins ici tout ce que nous gagnons est à nous. Il n'est plus question de ce maudit partage qui me désespère ; mais achève au moins de m'instruire ; qui, et comment allons-nous voler ? Écoute-moi, me dit ma compagne. Cet homme-ci, par la multitude d'espions qu'il a dans Paris, est chaque jour au fait de tous les étrangers, de tous les nigauds qui y débarquent ; il fait connaissance avec eux, il les accueille, il leur donne à dîner avec des femmes de notre espèce qui les volent pendant l'acte de la jouissance ; on lui rend tout, et de quelque nature que soit le vol, les femmes en ont toujours un quart, indépendamment de leur payement particulier. Mais, dis-

je, un tel métier ne fera-t-il pas bientôt arrêter ce coquin ? — De long-tems, sois en sûre ; ses précautions sont trop bien prises pour cela. — Et sa maison ? — Il en a trente, nous voilà maintenant dans celle-ci, de six mois il n'y reviendra. Remplis ton rôle avec intelligence ; deux ou trois étrangers vont se trouver à dîner, dès après le repas nous amuserons ces messieurs dans des cabinets différens, vole le tien avec adresse, je te promets de ne pas manquer le mien ; Dorval caché nous examinera. L'opération faite, au moyen d'un breuvage, les dupes s'endormiront, nous passerons la soirée avec le maître du lieu, qui s'en retournera quelques heures après nous, pour aller ailleurs, et avec d'autres femmes exercer les mêmes infamies, et nos imbécilles demain réveillés, ne trouvant plus personne au logis, seront trop heureux de pouvoir s'évader la vie sauve. Mais puisque nous sommes payées d'avance, répondis-je à ma compagne, quel besoin avons-nous de nous prêter aux goûts de ce fripon ? — Ce serait un mauvais calcul, nous ne le reverrions plus, et en le servant bien, il peut nous faire faire par ans, douze ou quinze parties semblables ; ne perdrions-nous pas d'ailleurs, avec ta manière de penser, absolument tout ce qui nous reviendra du vol ? — Ah, bon, car sans la première partie de ta réponse, je t'aurais encore objecté, peut-être, qu'il me paraissait inutile de lui rendre un compte aussi exact de ce que nous volerons chez lui. J'aime ta réflexion tout en la désaprouvant, me dit Fatime, elle me prouve en toi des dispositions qui me font espérer que tu te tireras bien de l'aventure.

Àpeine avions-nous fini que Dorval entra ; c'était un homme de quarante ans, d'une fort belle figure, et qui me parut plein d'esprit et d'amabilité ; il était doué surtout de ce don de séduire, si nécessaire au métier qu'il faisait. Fatime, dit-il à ma compagne,

je suppose que cette jeune et jolie personne est au fait ; il ne me reste donc plus qu'à vous prévenir que nous avons pour convives, deux vieux Allemands, à Paris depuis un mois, et qui brûlent du desir de connaître quelques jolies filles. L'un d'eux a pour vingt mille écus de diamans sur lui, Fatime, je te le recommande ; l'autre qui desire acheter une maison dans ce village, et à qui j'ai persuadé que je lui en trouverais une à très-bon marché, s'il apportait de quoi la payer comptant, aura sûrement plus de quarante mille francs dans sa poche, soit en or, soit en lettres à vue ; Juliette, ce sera votre lot ; acquittez-vous bien de la mission, et je vous ferai souvent faire de semblables parties. Eh quoi, dis-je, monsieur, de telles horreurs peuvent exciter vos sens ? Charmante fille, me répondit Dorval, vous ignorez, je le vois, l'histoire du choc des impressions criminelles sur la masse des nerfs, vous avez besoin d'être instruite de ces phénomènes de la lubricité, nous y viendrons ; passons dans cette salle en attendant ; nos germains vont paraître, souvenez-vous de mettre tout votre art à les séduire… à les enchaîner, c'est de là seul que j'attends tout.

Nous entrâmes : Scheffner, celui des deux Allemands qui devait me revenir, était un bon baron de quarante-cinq ans, bien laid, bien bourgeoné et bête, à ce qu'il me parut, comme l'Allemagne en masse, si l'on en excepte Gesner. Conrad était le nom de la poule que devait plumer mon amie, il nous parut en effet couvert de diamans ; son esprit, sa figure et son âge le rendaient fort semblable à son compagnon, et sa lourdeur toute aussi complette, assurait des succès à Fatime, pour le moins aussi faciles que les miens.

La conversation, d'abord générale, se particularisa fort vîte ; Fatime, aussi adroite que jolie, eût bientôt fait tourner la tête du

pauvre Conrad, et mon air d'innocence et de timidité, m'enchaîna promptement Scheffner. On dîna : Dorval eût soin de faire distiller, dans les verres de nos convives, les boissons les plus délicieuses, et le dessert fut à peine servi, que tous deux témoignèrent le plus extrême desir de nous entretenir en secret. Dorval, qui voulait examiner chacune de ces opérations en particulier, sous le prétexte qu'il n'avait qu'un boudoir où l'on pût sacrifier à Vénus, calma, du mieux qu'il pût, les desirs de Conrad, et me fit passer avec Scheffner ; le bon allemand, tout enthousiasmé, ne pouvait se rassasier de caresses : Il faisait chaud, je l'invitai à se mettre nud, j'en fis de même, pour l'enflammer avec plus d'énergie, et plaçant ses habits sous ma main droite, pendant que l'honnête baron m'enfilait, pendant, que pour le mieux duper, je serrais amoureusement sa tête dans mon sein, bien plus occupée de mon opération que de ses plaisirs, je fouillai lestement dans toutes ses poches ; Une bourse très-mince renfermant tout son numéraire, je me doutai que le trésor était au porte-feuille, et le saisissant adroitement dans la poche droite de son habit, je le cachai fort vite sous le matelat du canapé qui nous servait d'autel.

Le coup fait, n'ayant plus besoin de rien ménager avec un animal lourd et puant qui me faisait horreur, je sonne, une femme paraît, aide au baron allemand à se rajuster, lui présente un verre de liqueur, dosé comme il faut, et le conduit dans une chambre, où il s'endort d'un si profond sommeil, qu'il ronflait encore plus de huit heures après.

Àpeine est-il disparu, que Dorval entre ; vous êtes délicieuse, mon ange, s'écrie-il en m'embrassant, je n'ai rien perdu de votre manœuvre, voyez, poursuivit-il en me montrant un vit plus dur qu'une barre de fer, voyez l'état où votre procédé m'a mis, et se

précipitant avec moi sur le canapé, je vis que la manie de ce libertin était de dérober, avec sa bouche, le foutre qui venait de m'être lancé dans le con ; il le pompa avec tant d'art, frétilla si délicieusement avec sa langue, sur tous les bords et jusqu'au fond de ma matrice, que je l'inondai moi-même… mille fois plutôt, peut-être, en raison de la singulière action où je venais de me livrer… en raison du personnage qui venait de me la faire commettre, qu'à cause du plaisir que je recevais de lui ; car, à quelque point qu'ils affectassent mon physique… mon moral, je ne puis le cacher, était encore bien plus ému de l'horreur gratuite que les séductions de Fatime et de Dorval, me faisaient aussi délicieusement entreprendre,

Dorval ne déchargea point ; je lui remis et la bourse et le porte-feuille ; il prit l'un et l'autre sans aucun examen, et je cédai la place à Fatime. Dorval m'emmena, et pendant qu'il examinait par un trou la manière dont ma camarade s'y prenait pour en venir au même but, le libertin se fit branler, il me le rendait. De tems en tems, sa langue s'enfonçait au fond de mon gozier, il paraissait dans une extase réelle. Sublimes effets de la réunion du crime et de la luxure, combien vous prêtez d'énergie au délire des passions ! La façon leste dont Fatime opère, détermine enfin l'éjaculation de Dorval ; se serrant alors contre moi, il m'enconne jusqu'à la matrice, et m'inonde des preuves non équivoques de l'extase qu'il vient de goûter.

Dorval vigoureux retourne à ma compagne ; comme il m'avait laissé au trou, rien ne m'échape ; il se courbe de même entre les cuisses de Fatime, et va pomper, de la même manière, le foutre perdu par Conrad, il s'empare du vol et les deux bons germains dans leurs lits, nous passons dans un cabinet délicieux, où Dor-

val, après avoir déchargé une seconde fois dans le con de Fatime, en me gamahuchant, nous expose, de la manière suivante, l'apologie de ses goûts singuliers.

Une seule distinction, mes amies, différencie les hommes dans l'enfance des sociétés, c'est la force ; la nature leur a donné à tous un sol à habiter, et c'est de cette force, qu'elle leur a également départie, que va dépendre le partage qu'ils en feront ; mais ce partage sera-t-il égal, pourra-t-il l'être, dès que la force seule va le diriger ? Voilà donc déjà un vol établi ; car l'inégalité de ce partage, suppose nécessairement une lésion du fort sur le faible, et cette lésion, c'est-à-dire le vol, la voilà donc décidée, autorisée par la nature, puisqu'elle donne à l'homme ce qui doit nécessairement l'y conduire. D'une autre part, le faible se venge, il met l'adresse en usage, pour rentrer dans des possessions que lui ravit la force, et voilà l'escroquerie, sœur du vol, également fille de la nature ; si le vol avait offensé la nature, elle aurait formé des hommes égaux de force et de caractère ; l'égalité de partages, née de l'égalité de forces, fruit de sa main, évitait alors toute envie de s'enrichir aux dépends des autres ; de ce moment le vol devenait impossible ; mais quand l'homme reçoit des mains de cette nature qui le crée, une conformation qui nécessite et l'inégalité des partages et le vol, effet certain de cette inégalité, comment pouvoir s'aveugler au point de croire que le vol puisse l'offenser ? Elle nous prouve si bien que le vol est sa loi la plus chère, qu'elle en compose l'instinct des animaux. Ce n'est que par des vols perpétuels, qu'ils parviennent à se conserver ; que par des usurpations sans nombre, qu'ils soutiennent leurs vies : Et comment, l'homme, lui n'est lui-même qu'un animal, a-t-il pu croire que ce que la nature imprégnait au fond du cœur des animaux, pût, chez lui, devenir un crime.

Lorsque les loix se promulguèrent, lorsque le faible consentit à la perte d'une portion de sa liberté, pour conserver l'autre, le maintien de ses possessions fut incontestablement la première chose dont il desira la paisible jouissance, et le premier objet des freins qu'il demanda. Le plus fort consentit à des loix auxquelles il était sûr de se soustraire : elles se firent. On promulgua que tout homme posséderait son héritage en paix, et que celui qui le troublerait dans la possession de cet héritage éprouverait une punition ; mais, là, il n'y avait rien à la nature, rien qu'elle dicta, rien qu'elle inspira, tout était l'ouvrage des hommes, divisés pour lors en deux classes ; la première, qui cédait le quart, pour obtenir la jouissance tranquille du reste ; la seconde, qui, profitant de ce quart, et voyant bien qu'elle aurait les trois autres portions quand elle voudrait, consentait à empêcher, non que sa classe dépouillât le faible, mais que les faibles ne se dépouillassent point entre eux, pour qu'elle pût seule les dépouiller plus à l'aise. Ainsi, le vol, seule institution de la nature, ne fut point banni de dessus la terre ; mais il y exista sous d'autres formes ; on vola juridiquement. Les magistrats volèrent en se faisant payer pour une justice qu'ils devaient rendre gratuitement. Le prêtre vola en se faisant payer pour servir de médiateur entre l'homme et son Dieu. Le marchand vola en accaparant, en faisant payer sa denrée un tiers de plus que la valeur intrinsèque qu'elle avait réellement. Les souverains volèrent en imposant sur leurs sujets des droits arbitraires de taxe, de tailles, etc. Toutes ces voleries furent permises, toutes furent autorisées sous le spécieux nom de droits, et l'on n'imagina plus de sévir que contre les plus naturelles, c'est-à-dire, contre le procédé tout simple d'un homme qui, manquant d'argent, en demandait, le pistolet à la main, à ceux qu'il soupçonnait plus riches que lui, et cela sans songer que les premiers

voleurs, auxquels on ne disait mot, devenaient l'unique cause des crimes du second... la seule qui le contraignit à rentrer, à main armée, dans des propriétés que ce premier usurpateur lui ravissait si cruellement ; car, si toutes ces voleries ne furent que des usurpations qui nécessitaient l'indigence des êtres subalternes, les seconds vols de ces êtres inférieurs, rendus nécessaires par ceux des autres, n'étaient plus des crimes, ils étaient des effets secondaires, nécessités par des causes majeures ; et dès que vous autorisiez cette cause majeure, il vous devenait légalement impossible d'en punir les effets ; vous ne le pouviez plus sans injustice. Si vous poussez un valet sur un vase précieux, et que de sa chute il brise ce vase, vous n'êtes plus en droit de le punir de sa maladresse ; vous ne devez vous en prendre qu'à la cause qui vous a contraint à le pousser. Lorsque ce malheureux cultivateur, réduit à l'aumône par l'immensité des taxes que vous lui imposez, abandonne sa charrue, s'arme et va vous attendre sur le grand chemin, si vous punissez cet homme, certes, vous commettez une grande infamie ; car, ce n'est pas lui qui a manqué, il est le valet poussé sur le vase ; ne le poussez pas, il ne brisera rien ; et si vous le poussez, ne vous étonnez pas qu'il brise. Ainsi, ce malheureux, en allant vous voler, ne commet donc point un crime, il tâche à rentrer dans des biens que vous lui avez précédemment usurpé, vous ou les vôtres ; il ne fait rien que de naturel ; il cherche à rétablir l'équilibre qui, en morale comme en physique, est la première des loix de la nature : il ne fait rien que de juste. Mais ce n'est point là ce que je voulais démontrer : il ne faut point de preuves, il n'est pas besoin d'argumens pour prouver que le faible ne fait que ce qu'il doit en cherchant à rentrer dans des possessions envahies ; ce dont je veux vous convaincre, c'est que le fort ne commet lui-même, ni crime, ni injustice en tâchant de dé-

pouiller le faible, parce que c'est ici le cas où je me trouve ; c'est l'acte que je me permets tous les jours ; or, cette démonstration n'est pas difficile, et l'action du vol, dans ce cas, est assurément bien mieux dans la nature, que sous l'autre rapport : car, ce ne sont pas les représailles du faible sur le fort, qui véritablement sont dans la nature : elles y sont au moral, mais non pas au physique, puisque pour employer ces représailles, il faut qu'il use de forces qu'il n'a point reçues ; il faut qu'il adopte un caractère qui ne lui est point donné, qu'il contraigne en quelque sorte la nature. Mais ce qui, vraiment, est dans les loix de cette mère sage, c'est la lésion du fort sur le faible, puisque pour arriver à ce procédé il ne fait qu'user des dons qu'il a reçu ; il ne revet point, comme le faible, un caractère différent du sien ; il ne met en action que les seuls effets de celui qu'il a reçu de la nature. Tout ce qui résulte de là est donc naturel : Son oppression, ses violences, ses cruautés, ses tyrannies, ses injustices, tous ces jets divers du caractère imprimé dans lui par la main de la puissance qui l'a mis au monde sont donc tout simples, sont donc purs comme la main qui les grava ; et lorsqu'il use de tous ses droits pour opprimer le faible, pour le dépouiller, il ne fait donc que la chose du monde la plus naturelle. Si notre mère commune eût voulu cette égalité que le faible s'efforce d'établir ; si elle eut vraiment desiré que les propriétés fussent équitablement partagées, pourquoi aurait-elle créé deux classes, une de forts, l'autre de faibles ? N'a-t-elle donc pas suffisamment prouvé, par cette différence, que son intention était qu'elle ait lieu dans les biens, comme dans les facultés corporelles ? Ne prouve-t-elle pas que son dessein est que tout soit d'un côté et rien de l'autre ; et cela précisément pour arriver à cet équilibre, unique base de toutes ses loix ? Car, pour que l'équilibre soit dans la nature, il ne faut pas que ce soit les hommes qui

l'établissent ; le leur dérange celui de la nature ; ce qui nous paraît le contrarier à nos yeux est justement ce qui l'établit aux siens, et cela, par la raison que, de ce défaut d'équilibre, selon nous, résultent les crimes par lesquels l'ordre s'établit chez elle ; les forts s'emparent de tout ; voilà le défaut d'équilibre, eu égard à l'homme. Les faibles se défendent et pillent le fort ; voilà des crimes qui établissent l'équilibre nécessaire à la nature. N'ayons donc jamais de scrupules de ce que nous pourrons dérober au faible, car ce n'est pas nous qui faisons le crime, c'est la défense ou la vengeance du faible qui le caractérise : en volant le pauvre, en dépouillant l'orphelin, en usurpant l'héritage de la veuve, l'homme ne fait qu'user du droit qu'il a reçu de la nature. Le crime consisterait à n'en pas profiter : l'indigent, qu'elle offre à nos coups, est la proie qu'elle livre au vautour. Si le fort a l'air de troubler l'ordre en volant celui qui est au-dessous de lui, le faible le rétablît en volant ses supérieurs, et tous les deux servent la nature.

En remontant à l'origine du droit de propriété, on arrive nécessairement à l'usurpation. Cependant le vol n'est puni que parce qu'il attaque le droit de propriété ; mais ce droit n'est lui-même originairement qu'un vol ; donc la loi punit le vol de ce qu'il attaque le vol, le faible de ce qu'il cherche à rentrer dans ses droits, et le fort de ce qu'il veut ou établir ou augmenter les siens en profitant de ce qu'il a reçu de la nature. Peut-il exister au monde une plus affreuse conséquence ! Tant qu'il n'y aura aucune propriété légitimement établie (et il ne saurait y en avoir aucune), il sera très-difficile de prouver que le vol soit un crime, car ce que le vol dérange d'un côté, il le rétablit à l'instant de l'autre, et la nature ne s'intéressant pas plus au premier de ces côtés qu'au second, il est parfaitement impossible qu'on puisse

constater l'offense à ses loix, en favorisant l'un de ces côtés plus que l'autre.

Le faible a donc raison, quand cherchant à rentrer dans des possessions usurpées, il attaque à dessein le fort, et l'oblige à restitution ; le seul tort qu'il puisse avoir, c'est de sortir du caractère de faiblesse que lui imprimât la nature : elle le créât pour être esclave et pauvre, il ne veut pas s'y soumettre, voilà son tort ; et le fort avec ce tort-là de moins, puisqu'il conserve son caractère, et n'agit que d'après lui, a donc également raison, quand il cherche à dépouiller le faible, et à jouir à ses dépends ; que l'un et l'autre maintenant descendent un moment dans leurs cœurs ; le faible en se décidant à attaquer le fort, quelques puissent être ses droits, éprouvera un petit combat ; et cette résistance à se satisfaire, vient de ce qu'il veut outrepasser les loix de la nature, en se revêtissant d'un caractère qui n'est pas le sien ; le fort, au contraire en dépouillant le faible, c'est-à-dire en jouissant de tous les droits qu'il a reçu de la nature, en leur donnant toute l'extension possible, jouit en raison du plus ou moins de cette extension ; plus la lézion qu'il fait au faible est atroce, plus il est voluptueusement ébranlé ; l'injustice le délecte ; il jouit des larmes que son oppression arrache à l'infortuné ; plus il l'accable, plus il l'opprime, et plus il est heureux, parce qu'il fait alors un plus grand usage des dons qu'il a reçu de la nature, que l'usage de ces dons devient un besoin, et par conséquent une volupté. D'ailleurs cette jouissance nécessaire, qui naît de la compassion que l'homme heureux fait du malheureux à lui ; cette jouissance vraiment délicieuse, ne s'établit jamais mieux aux regards de l'homme fortuné, que quand le malheur qu'il produit est complet. Plus il écrase ce malheureux, plus il rehausse le prix de la comparaison, et plus, par conséquent, il alimente sa volupté. Il a donc

deux plaisirs bien réels dans ses concussions sur le faible, et l'augmentation qu'il fait de ses fonds physiques, et la jouissance morale des comparaisons qu'il rend d'autant plus voluptueuses, que ses lésions affaiblissent l'infortune. Qu'il pille donc, qu'il brûle, qu'il ravage, qu'il ne laisse plus à ce malheureux que le souffle qui doit prolonger une vie, dont l'existence est nécessaire à l'oppresseur, pour établir ses loix de comparaison ; tout ce qu'il fera sera, dans la nature, tout ce qu'il inventera ne sera que l'usage des forces actives qu'il en a reçu, et plus il exercera ces forces, plus il constatera son plaisir ; mieux il usera de ses facultés, et mieux par conséquent il aura servi la nature.

Permettez, chères filles, poursuivit Dorval, que j'appuie mes raisonnemens de quelques exemples ; vous avez reçu l'une et l'autre, une sorte d'éducation, qui ne vous les rendra pas étrangers.

Le vol est tellement autorisé en Abyssinie, que le chef des voleurs achète sa charge, et le droit d'en jouir tranquillement.

Cette même action est recommandable chez les Koriaques ; on ne s'honore chez eux que par elle.

Chez les Tohoukichi, une fille ne peut se marier, sans avoir fait ses preuves en ce métier.

Chez les Mingreliens, le vol est une marque d'adresse et de courage ; on se vante publiquement de ses belles actions dans ce genre.

Nos voyageurs modernes la trouvèrent en vigueur dans l'île d'Othaïti.

C'est un métier honorable en Sicile, que celui de brigand.

La France n'était qu'un vaste repaire de voleurs, sous le régime féodal : il n'y a que la forme de changée ; les effets sont les mêmes ! Ce ne sont plus les grands vassaux qui volent, ce sont eux que l'on pille, et la noblesse, en perdant ces droits, est devenue l'esclave des rois qui la subjuguaient.

Le célèbre voleur sir Ewin Caméron ? résista long-tems à Cromwel.

L'illustre Marc Grégor fit une science du vol ; il envoyait ses sujets sur les terres voisines ; il extorquait la rente dûe par les fermiers, et leur donnait quittance, au nom des propriétaires.

Il n'y a, soyez-en certaines, aucune sorte de façon de s'approprier le bien d'autrui, qui ne soit légitime ; la ruse, l'adresse, ou la force, ne sont que des moyens sages d'arriver à un but permis ; l'objet du faible est d'égaliser la fortune ; celui du fort est d'obtenir et de dépouiller, n'importe comment, n'importe aux dépens de qui. Quand les loix de la nature exigent un bouleversement, prennent-elles garde à ce qu'elles enveloppent ? Toutes les actions de l'homme imitent les loix de la nature, parce que toutes les actions humaines ne sont que les résultats des loix de la nature, ce qui doit bien rassurer l'homme, et l'engager à ne frémir d'aucunes... à se livrer pacifiquement à toutes, de quelque genre et de quelque espèce qu'elles puissent être. Rien ne se fait sans nécessité, tout est nécessaire dans le monde ; or, la nécessité excuse tout, et dès qu'une action est démontrée nécessaire, de ce moment elle ne peut plus être regardée comme infâme.

Un fils du célèbre Caméron, dont je viens de vous parler, perfectionna le systême du vol : le chef donnait ses ordres, on lui obéissait aveuglément, et tous les vols étaient déposés dans des

magasins généraux, pour être ensuite partagés avec la plus extrême justice.

Les grands exploits de vol passaient autrefois pour de l'héroisme ; ils obtenaient des marques honorables.

Deux fameux voleurs prirent le prétendant sous leur protection ; ils allaient voler, pour l'entretenir. Quand un Illinois fait un vol, il l'acquitte, en donnant au juge la moitié de la somme dérobée, et l'on n'imagine jamais de le punir différemment.

Il y a des pays où l'on punit le vol, par la loi du Talion ; on dépouille le voleur, et on le laisse aller ; quelque douce que paraisse cette loi dans ce cas-ci, comme il en est d'autres où ses effets sont atroces, je veux vous en faire voir l'iniquité. Cette petite démonstration ne sera point hors d'œuvre. Une seule réflexion bien simple va vous faire voir l'injustice du Talion. Nous reprendrons ensuite notre dissertation.

Pierre, je suppose, insulte et maltraite Paul ; en raison de cela, on rend, par la loi du Talion, à Pierre, tout ce qu'il a fait à Paul. C'est une injustice criante ; car, lorsque Pierre a fait à Paul l'injure dont il est question, il avait des motifs qui, suivant toutes les loix de l'équité naturelle, diminuent, en quelque façon, l'atrocité de son crime ; mais lorsque vous le punissez du même genre de traitement qu'il a fait éprouver à Paul, vous n'avez pas la même raison que lui, et cependant vous le traitez aussi mal, ainsi, voilà une grande différence entre lui et vous : lui, a fait une atrocité fondée sur des motifs ; et vous, vous commettez la même atrocité, sans motif. Ce seul exposé suffit à vous faire voir toute l'injustice d'une loi que les sots trouvent si belle. Poursuivons.

Il fut un tems où les seigneurs allemands comptaient parmi leurs droits, celui de voler sur les grands chemins. Ce droit remonte aux premières institutions des sociétés où l'homme libre et vagabond se nourrissait comme les oiseaux, de tout ce qu'il pouvait dérober ; il était alors l'élève de la nature, il est aujourd'hui l'esclave des préjugés absurdes, des loix atroces, et des religions imbécilles. Tous les biens, dit le faible, furent également repartis sur la surface de la terre ; soit : mais la nature, en créant des forts et des faibles, indiqua suffisamment qu'elle ne destinait ces biens qu'au plus fort, et que l'autre n'en pourrait jouir qu'en s'assujétissant au despotisme et au caprice du plus puissant ; elle inspire à celui-ci de voler le faible pour s'enrichir ; et au faible, de voler le fort, pour égaliser ; et cela, de la même manière qu'elle conseille à l'oiseau de voler la semence du laboureur ; au loup, de dévorer l'agneau ; à l'araignée, de tendre ses filets : tout est vol, tout est concussion dans la nature ; le desir de s'emparer du bien d'autrui est la première… la plus légitime passion que nous ayons reçu d'elle. Ce sont les premières loix que sa main grave en nous, c'est le premier penchant de tous les êtres, et sans doute le plus agréable.

Le vol était en honneur à Lacédémone. Lycurgue en avait fait une loi ; il rendait, disait ce grand homme, les Spartiates souples, adroits, courageux et agiles ; il est encore en honneur aux Philippines.

Les Germains le regardaient comme un exercice qui convenait à la jeunesse ; il y avait des fêtes où les Romains le permettaient ; les Égyptiens le faisaient entrer dans l'education ; les Américains y sont tous adonnés ; en Afrique, il est général ; au-delà des Alpes, à peine est-il puni.

Néron sortait de son palais toutes les nuits pour voler ; on vendait le lendemain, sur les places publiques, et à son profit, les effets qu'il avait dérobé la veille.

Le président Rieux, fils de Samuel Bernard, et père de Boulainviliers, volait par inclination, et dans les mêmes vues que nous ; il attaquait les passans sur le Pont-Neuf, et les volait le pistolet à la main ; envieux d'une montre, qu'il vit à un ami de son père, il fut l'attendre un soir, au moment où cet ami venait de souper chez Samuel, il le vole ; l'ami revient chez le père, se plaint, nomme le coupable ; Samuel assure que cela est impossible, il jure que son fils est couché, on vérifie, Rieux n'est point chez lui ; il rentre peu après, on l'attendait, on le convainct, il est accablé de reproches, il avoue tous ses autres vols, promet de se corriger et l'exécute ; Rieux devint depuis un fort grand magistrat.

Rien de plus simple à concevoir que le vol comme débauche : il occasionne un choc nécessaire sur le genre nerveux, et delà naît l'inflammation qui détermine à la lubricité : tous ceux qui, comme moi, et sans aucun besoin, ont volé par libertinage, connaissent ce plaisir secret ; on peut l'éprouver de même en fripponnant au jeu ; le comte de… y éprouvait une irritation décidée ; je l'ai vu dans l'obligation d'excroquer cent louis à un jeune homme, au piquet, parce qu'il avait envie de foutre, et qu'il ne pouvait obtenir d'érection qu'en volant, la partie s'engage, le comte vole, il bande, il encule le jeune homme, mais il se garde bien de rendre l'argent.

Argafond vole, dans les mêmes principes, indifféremment tout ce qu'il trouve sous sa main ; il avait établi une maison de débauche, où il faisait effrontément dépouiller à son profit, tous

ceux que pouvaient attirer dans son sérail, les charmantes créatures dont il l'avait rempli.

Qui volait plus que nos financiers ? En voulez-vous un exemple pris dans le dernier siècle ?

La France contient neuf cent millions d'espèces ; sur la fin du règne de Louis XIV, le peuple payait sept cent cinquante millions d'impôts par an, et il n'en entrait que deux cent cinquante millions dans les coffres du roi, voilà donc cinq cents millions de volés ; croyez-vous que la conscience de ces grands voleurs-là fut très-alarmée de ce vol ?

Eh bien, répondis-je à Dorval, je me pénètre de tous vos modèles je goûte tous vos raisonnemens, mais j'avoue que je ne comprends cependant point qu'un homme riche comme vous, par exemple, puisse trouver du plaisir au vol.

Parce que le choc voluptueux de cette lésion sur la masse des nerfs, d'où je vous ai prouvé que l'érection se déterminait, me répondit Dorval, n'en est pas moins la même sur moi, quoique je sois riche ; parce que, riche ou non, je n'en suis pas moins construit comme les autres hommes ; d'ailleurs, je n'ai selon moi que le nécessaire, et ce n'est pas le nécessaire qui rend riche, c'est le superflu ; on n'est riche, on n'est heureux que de ce superflu ; et mes vols me le donnent. Ce n'est point par la satisfaction des besoins de première nécessité que nous sommes heureux, c'est par le pouvoir de contenter toutes nos fantaisies ; celui qui n'a que ce qu'il faut à ses besoins, ne peut se dire heureux, il est pauvre.

La nuit approchait, Dorval avait encore besoin de nous, il avait de nouveaux détails lubriques à nous faire subir, qui deman-

daient du repos, du silence, et de la tranquillité ; qu'on emballe ces deux allemands dans une voiture, dit-il à un de ses gens, accoutumé à le servir en pareille circonstance ; ils ne se réveilleront pas, j'en suis sûr ; qu'on les dépose nuds dans quelque rue détournée, et qu'on les laisse-là ; ils deviendront ce qu'il plaira à Dieu. — Oh ! monsieur, dis-je, quelle cruauté ! — Et qu'importe, ils m'ont satisfait, c'est tout ce que j'attendais d'eux ; je n'en ai plus besoin, qu'ils deviennent tout ce qu'ils pourront ; il y a une providence pour tout cela, si la nature a besoin d'eux, elle les conservera, si elle n'en a que faire, ils périront. — Mais, c'est vous qui les exposez, — Je remplis la première partie des vues de la nature, sa main puissante accomplira le reste ; qu'ils partent, ils sont bien heureux que je ne fasse pas pis, je le devrais peut-être.

L'ordre fut ponctuellement exécuté ; les deux allemands ne se réveillèrent pas plus, que s'ils eussent été morts, et, pour ne plus revenir sur leur compte, nous apprîmes qu'ils avaient été déposés dans une rue borgne, près le boulevard neuf, et conduits le lendemain, chez un commissaire de police, des mains duquel ils sortîrent, aussitôt qu'on vît qu'il leur devenait impossible de jetter aucune lumière sur la bisarrerie de leurs aventures.

Dès qu'ils furent partis, Dorval nous remit exactement le quart qui nous revenait des prises que nous avions faites sur ces deux individus, et sortit ; nous restâmes seules un instant, pendant lequel Fatime me prévint qu'il y avait encore une terrible scène de luxure à éprouver, qu'elle ne savait pas positivement en quoi elle consistait, mais elle était bien sûre, au moins, qu'il ne nous arriverait rien de malheureux... ; Elle avait à peine fini, qu'une vieille femme parut, et nous ordonna brusquement de la suivre, nous obéîmes ; après quelques détours dans les corridors les plus éle-

vés de la maison, elle nous jeta dans une chambre obscure, où il nous fut impossible de rien appercevoir jusqu'à l'arrivée de Dorval.

Il parut presque sur-le-champ, suivi de deux grands coquins à moustaches, dont le seul aspect me fit frémir ; les bougies qu'ils portaient, nous montrèrent tout de suite la singularité des meubles de la chambre où nous étions enfermées ; au fond de cette pièce se voyait un échafaud, sur lequel était deux potences, et tous les apprêts nécessaires à l'exécution du supplice de la corde.

Vous allez, mesdemoiselles, nous dit brusquement Dorval, recevoir ici la punition de vos crimes ; et se plaçant dans un grand fauteuil, il ordonne à ses deux acolites de nous déshabiller, depuis les pieds jusqu'à la tête, sans nous laisser même, ni bas, ni souliers, ni coëffes ; on apporte tous ces vêtemens à ses pieds, il les fouille, il en dérobe tout l'argent qu'il y trouve ; puis ayant fait un paquet du total, il le jette par une fenêtre. Ces coquines, dit-il, d'un ton flegmatique, n'ont plus besoin de ces hardes. Une bière sera bientôt le seul habit qu'il leur faudra, et j'en ai deux toutes prêtes. Un des agens de Dorval les tire effectivement de dessous l'échafaud, et nous les fait voir.

Quoique vous soyez bien et dûement atteintes et convaincues toutes deux, dit Dorval, d'avoir ce matin chez moi, méchamment, dépouillé deux honnêtes gens de leurs bijoux et de leur or, je ne vous en somme pas moins de me déclarer la vérité : êtes-vous coupable ou non de cette atrocité ? Nous en sommes coupables, monsieur, répondit Fatime ; car, pour moi, véritablement émue, je commençais à perdre la tête. Puisque vous avouez votre crime, reprit Dorval, toute formalité devient inutile ; cependant il m'en

faut l'aveu tout entier ; n'est-il pas vrai, Juliette, poursuivit le traître, en me contraignant, par ce moyen, à répondre ? n'est-il pas vrai que vous les avez fait mourir, en les jetant inhumainement la nuit dans le milieu de la rue ? — Monsieur, c'est vous… Puis me reprenant : Oui monsieur, c'est nous qui sommes aussi coupables de ce crime : allons, dit brusquement Dorval, il ne me reste plus qu'à prononcer ; écoutez toutes deux votre arrêt à genoux, nous nous y mîmes ; ce fut alors que je m'apperçus de l'effet que cette scène d'horreur produisait sur ce libertin ; obligé de donner l'essort à un membre qu'il ne pouvait plus contenir dans sa culotte, il nous fit naître, en le laissant s'élancer dans l'air, l'idée de ces jeunes arbustes dégagés du lien qui courbe un instant leur cîme sur le sol : allons, putains, dit-il, en se branlant, vous allez être pendues… vous allez être étranglées ; Rose Fatime, et Claudine Juliette, sont condamnées à la mort, pour avoir vilainement… odieusement volé et dépouillé, puis, exposé à périr dans le milieu de la rue deux particuliers, dans la maison de M. Dorval : la justice ordonne, en conséquence, que l'arrêt soit exécuté sur-le-champ.

Nous nous relevâmes ; et sur le signe d'un de ses alguasils, nous l'approchâmes, chacune à notre tour ; il était en feu ; nous prîmes son vit, il jura, et nous menaça ; ses mains s'égarèrent indifféremment sur toutes les parties de notre corps, et il entremêlait ses menaces de persifflage. Qu'il est cruel à moi, disait-il, de livrer d'aussi belles chairs à la pourriture ; mais il n'y a plus de grace à espérer, l'arrêt est prononcé, il faut le subir, ces cons affreux deviendront la proie des vers… Oh, double dieu, que de plaisirs ! et sur un geste, les deux sbirres qu'il avait à ses ordres s'emparèrent aussitôt de Fatime, pendant que je continuais de le branler ; en une minute, les deux scélérats l'accrochent ; mais

tout était disposé de façon, que la victime retombant aussitôt sur un matelas à terre, ne restait pas pendue l'intervalle d'une seconde ; on vint me prendre ; je frémissais ; la peur empêche de voir ; je n'avais apperçu du supplice de Fatime, que ce qui devait effrayer ; le reste m'était échappé ; et ce ne fut qu'après ma propre expérience, que je reconnus le peu de risques que l'on courait à subir cette singulière fantaisie ; je me rejetai donc, toute effrayée, dans les bras de Dorval, quand on vint me saisir ; cette résistance l'enflamma ; il me mordit au flanc d'une telle force, que ses dents y restèrent plus de deux mois empreintes. Cependant on m'entraîne, et me voilà bientôt dans la même situation que Fatime. Dorval s'approche, dès que je suis à terre... Oh, sacré nom d'un Dieu ! s'écrie-t-il, est-ce que les garces ne sont pas mortes ? pardonnez-moi, monsieur, répond un de ses gens, c'est fait, elles ne respirent plus ; telle est l'époque du dénouement de la ténébreuse passion de Dorval ; il s'élance sur Fatime, qui se garde bien de remuer, l'enconne d'un vit furieux, et après quelques bonds, il retombe sur moi, qu'il trouve dans la même immobilité, il engloutit, en jurant, son membre au fond de mon vagin, et y décharge, avec des symptômes de plaisir, qui tiennent plus de la fureur, que de la volupté.

Soit honte, soit dégoût, nous ne revîmes plus Dorval. Quant aux valets, ils avaient disparu, aussitôt que leur maître s'était élancé sur l'échafaud, pour nous soumettre à sa frénésie, La même vieille qui nous avait introduites, revint nous dégager ; elle nous soigna, mais nous annonça qu'il ne nous serait absolument rien rendu de tout ce qui nous, avait été pris ; c'est toutes nues, continua la vieille, que je vais vous ramener chez madame Duvergier, vous lui ferez vos plaintes, elle y pourvoira : partons, il est tard, il faut que j'arrive avant le jour. Piquée du procédé, je de-

mande à parler à Dorval, on me le refuse, quoiqu'il fut bien certain que le drôle nous examinait par un trou. Il fallut donc s'évader bien vîte ; une voiture nous attend, nous y montons, et dans moins de cinq quarts d'heure nous voilà nues chez notre matrone.

Madame Duvergier n'était pas levée, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous trouvâmes chacune dix louis, et un déshabiller complet, très-au-dessus de la valeur de ceux que nous avions perdus. Ne parlons de rien, me dit Fatime, nous voilà contentes, il est inutile que la Duvergier soit instruite ; je te l'ai dit, Juliette, tout cela s'est fait à son insu, et dès que nous n'avons rien à partager avec elle, il n'est pas nécessaire ce lui parler de ce qui s'est fait. Ma bonne, continua Fatime, tu viens d'éprouver un très-petit mal, et de recevoir une très-grande leçon ; que l'un te console de l'autre. Avec ce que tu viens d'apprendre chez Dorval, tu es en fond maintenant, pour que toutes les parties que tu feras te rapportent, par ton adresse, le triple et le quadruple de ce qu'elles vaudraient à une autre. En vérité, dis-je à ma compagne, je ne sais si j'oserai, lorsque personne ne me soutiendra. Tu serais bien dupe de ne le pas faire, répondit Fatime ; que la morale et les conseils de Dorval ne te sortent jamais de l'esprit ; l'égalité, ma chère, voilà ma seule loi ; et partout ou la fortune ne l'établit pas, c'est à notre adresse à y suppléer.

Juliette, me dit madame Duvergier, trois ou quatre jours après cette aventure, voilà vos déflorations naturelles à-peu-près faites ; il faut maintenant, ma fille, que vous me rapportiez deux ou trois fois plus par derrière que vous n'avez rapporté par devant. J'espère que vous ne serez pas scrupuleuse sur cet article ; et qu'à l'exemple de quelques petites imbécilles que j'ai eues chez

moi, vous ne direz pas que le crime que vous supposez à cette manière de vous prêter aux hommes, vous empêche de me satisfaire. Apprenez, mon enfant, que c'est la même chose ; une femme est femme partout, elle ne fait pas plus de mal à prêter son cul que son con, sa bouche que sa main, ses cuisses que ses aisselles ; tout cela est indifférent, mon ange ; l'essentiel est de gagner de l'or, n'importe comment. De quelle extravagance sont atteints ceux qui osent dire que la sodomie est un crime qui nuit à la population ; ce fait est absolument faux, il y aura toujours assez d'hommes sur la terre, quelques puissent être les progrès de la sodomie ; mais à supposer une minute que la population s'en ressentit, ne serait-ce pas à la nature qu'il faudrait s'en prendre, puisque c'est d'elle seule que les hommes enclins à cette passion ont reçu non-seulement le goût et le penchant qui les y entraînent, mais même le défaut d'organisation ou de construction qui les rend inhabiles aux plaisirs ordinaires de notre sexe ; n'est-ce pas elle encore qui nous met hors d'état de pouvoir procurer de vrais plaisirs aux hommes quand nous avons longtemps satisfait à cette prétendue loi de population ? Or, si sa main met à-la-fois d'un côté, dans l'homme l'impossibillité de goûter des plaisirs légitimes, et que de l'autre elle constitue la femme d'une façon absolument opposée à celle qui serait nécessaire pour les goûter, il est bien clair, ce me semble, que les ridicules outrages que les sots prétendent qu'on lui fait en cherchant des plaisirs ailleurs qu'avec les femmes, ou avec elles en sens contraire, ne sont plus que des inspirations de cette même nature, bien-aise d'accorder un peu de dédommagement aux peines, imposées par ses premières loix, ou contrainte peut-être elle-même, à mettre un frein à une population, dont la trop grande abondance ne pourrait que lui nuire. Et cette seconde idée nous est encore

mieux indiquée dans le terme qu'elle a prescrit aux femmes pour engendrer. Pourquoi des freins, si cette copulation perpétuelle était si nécessaire qu'on le pense, et si elle a posé des bornes dans ce sens-là, pourquoi n'en aurait-elle pas placé dans l'autre, en inspirant à l'homme, ou des passions différentes, ou des dégoûts certains qui, le devoir rempli, l'obligent à se débarasser ailleurs, d'un germe dont la nature n'a plus que faire. Eh ! sans autant de raisonnemens, contentons-nous d'en appeler à la sensation même, et soyons bien certains que là où elle est la plus sensuelle, c'est-là même où la nature veut être servie. Or, sois bien assurée, Juliette, (et à qui disait-elle cela) soit bien certaine, ma fille, qu'il y a infiniment plus de plaisir à se livrer de cette manière que de l'autre ; les femmes voluptueuses qui en ont goûté ne peuvent plus reprendre la voie ordinaire ; toutes te le diront comme moi ; essaye donc, mon enfant, pour les intérêts de ta bourse, et pour ceux de la volupté ; car tu dois être bien sûre que les hommes payent cette fantaisie bien autrement que les jouissances communes, et si j'ai trente mille livres de rente, aujourd'hui, je puis bien dire que j'en ai gagné les trois-quarts à livrer des culs. Les cons ne valent plus rien, ma fille, on en est las, personne n'en veut, et je renoncerais tout-à-l'heure au métier, si je ne trouvais plus de femmes disposées à cette essentielle complaisance. Demain matin, mon cœur, poursuivit l'insigne maquerelle, je livre ton pucelage masculin au vieil archevêque de Lion, qui te les paye cinquante louis ; garde-toi d'opposer aucune résistance aux desirs énervés de ce bon prélat, ils s'évanouiraient bientôt si tu t'avisais de les combattre. Ce sera bien plus à ta soumission qu'à tes charmes que tu devras les preuves de sa virilité, et si le vieux despote ne trouve pas un esclave en toi, tu n'auras dans lui qu'un automate.

Parfaitement instruite du rôle que je dois remplir, j'arrive le lendemain sur les neuf heures du matin à l'abbaye de Saint-Victor, où logeait le prélat, lors de ses voyages à Paris ; le saint-homme m'attendait au lit. Madame Lacroix, dit-il à une femme fort belle, d'environ trente ans, et qui me parut n'être là que pour servir de tiers dans les scènes lubriques du prélat ; approchez-moi cette petite fille que je la voye… Pas mal, en vérité ; et quel âge avez-vous, mon petit ange ? — Quinze ans et demi, monseigneur. — Allons, madame Lacroix, déshabillez, et ne négligez surtout aucune des précautions que vous savez. Je ne fus pas plutôt nue qu'il me fut facile de deviner quel était le but de ces précautions. Le dévot sectateur de sodôme, dans la terrible appréhension où il était que les attraits antérieurs d'une femme ne troublassent son illusion, exigeait qu'on voilât ces attraits avec une telle sévérité, qu'il lui devint même impossible de les soupçonner. Effectivement, madame Lacroix les empaqueta si bien, qu'on n'en appercevait pas la plus légère trace. Ce devoir rempli, la complaisante créature me rapproche du lit de monseigneur, — Le cul, madame, dit-il à la Lacroix, le cul, et pas autre chose que le cul, je vous en conjure… Prenez y bien garde, avez-vous eu soin ?… — Oui, oui, monseigneur, et votre éminence voit bien qu'en ne lui exposant que la partie qu'il desire, j'offre à son libertin hommage le plus joli cul vierge qu'il soit possible d'embrasser. Mais oui, effectivement, dit Montazet, il est assez bien tourné ; voyons que je le caresse ; et contenue par son amie, dans l'élévation où il faut que je sois pour que le cher évêque puisse amplement baiser les fesses ; il les manie et les dévore partout, pendant plus d'un quart-d'heure ; la caresse favorite des gens de ce goût, je veux dire l'introduction de la langue au plus profond de l'anus, comme vous le croyez bien, n'est pas oubliée, et l'éloi-

gnement le plus marqué pour le voisin est caractérisé au point que le con s'étant entrouvert, il me rejeta avec un air de dédain et de dégoût si prodigieux, que je me fusse enfuie à vingt lieues, si j'eusse été ma maîtresse. Pendant ce premier examen, la Lacroix s'était déshabillée. Dès qu'elle est nue, Montazet se lève ; mon enfant, me dit-il en me posant sur le lit, dans l'attitude nécessaire à ses plaisirs, on vous a bien recommandé, j'espère, d'être docile et complaisante. J'ose vous assurer, monseigneur, répondis-je avec innocence, qu'on n'aura rien à me reprocher sur cela. — Ah ! bon, bon ; c'est que le moindre refus me déplairait infiniment ; et à la peine extrême que l'on a de me mettre en train, vous jugez où j'en serais, si par quelque défaut de soumission on venait à déranger l'ouvrage. Allons, madame Lacroix, humectez la route et tâchez d'y conduire mon vit avec une telle adresse, qu'une fois dedans, rien ne l'en puisse sortir que la défaillance où le réduira bientôt ma décharge.

Rien ne fut négligé par l'aimable tiers ; Montazet n'était pas très-fourni : une parfaite résignation de ma part, jointe à tous les soins pris pour faire réussir l'entreprise, la firent promptement arriver à bien. M'y voilà, dit le saint pasteur ; il y a ma foi, longtems que je n'ai foutu plus à l'étroit : oh ! pour celle-ci, je la garantis vierge, j'en jurerai quand on voudra… Allons, placez-vous, Lacroix ; placez-vous, car je sens que mon sperme éjaculera bientôt dans ce beau cul.

Àce signal, madame Lacroix sonne ; une seconde femme, que je n'eus pas trop le tems d'examiner, arrive ; le bras nud, armé d'une forte poignée de verges, elle se met à travailler d'importance le cul pontifical, pendant que Lacroix, s'élançant sur mes reins, vient offrir son postérieur aux lubriques baisers du sodo-

miste, qui, promptement vaincu par ce concours d'actions libidineuses, répand à foison, dans mon anus, un baume dont il ne doit l'éjaculation qu'aux vigoureux coups de verges dont on lui déchire le derrière.

Tout est dit ; monseigneur, énervé, se recouche ; on lui prépare son chocolat, et la gouvernante, r'habillée, me remet bientôt entre les mains de la fouetteuse, qui, m'ayant donné deux louis pour moi, indépendamment des cinquante que je rapportais, m'embarque dans un fiacre, auquel elle donne l'ordre de me ramener chez la Duvergier.

Le lendemain, on me fit voir à la maison un homme d'environ cinquante ans, d'une physionomie sombre et pâle, qui ne m'annonçait rien de bon. Prends garde de rien refuser à celui-ci, me dit la Duvergier, en m'introduisant dans l'appartement où on l'avait reçu ; c'est une de mes meilleures pratiques, et le tort que tu me ferais, en le rebutant, serait irréparable : après quelques préliminaires, toujours dirigés par les goûts de prédilection de ce sectateur de Sodome, il me renverse à plat-ventre sur le lit, et se prépara à m'enculer ; déjà ses mains écartent mes deux fesses ; déjà le bougre s'extasie devant le trou mignon, lorsque, surprise de l'extrême soin qu'il met à se cacher, et comme saisie par une espèce de pressentiment, je me retourne avec vivacité… Qu'apperçois-je ? grand Dieu !… Un engin absolument couvert de pustules…, de verrues…, de chancres, etc. symptômes abominables, et malheureusement trop réels de la maladie vénérienne dont est rongé ce vilain homme. Oh, monsieur, m'écriai-je ! êtes-vous fou de vouloir, jouir d'une femme en l'état où vous êtes ? voulez-vous donc me perdre pour la vie ? Comment, dit le paillard, en essayant de me prendre de force, mais mon arrangement est fait

en-conséquence ; ta maîtresse sait bien mon état ; payerai-je les femmes aussi cher, si ce n'était pour le plaisir de leur communiquer mon venin ? c'est-là mon unique passion, la seule cause qui fait que je ne me fais point guérir. — Oh ! monsieur, c'est une infamie dont on s'est bien gardé de me faire part : et, volant appeler madame, vous jugez de la vivacité des reproches que je lui adressai. Je vis aux signes qu'elle faisait à cet homme, le desir qu'elle avait que je ne susse rien ; mais il n'était plus tems. Vous ne raccommoderez point tout cela, madame, dis-je très en colère ; je suis au fait de tout ; il est affreux à vous d'avoir voulu me sacrifier ; n'importe, je ne vous compromettrai point ; pressez-vous seulement de me remplacer, et trouvez bon que je me retire. La maquerelle n'osa s'y opposer, mais l'homme qui me dévorait déjà ne pouvait se résoudre au troc ; le vilain avait juré ma perte ; et ce ne fut qu'avec peine qu'il se décidait à en empoisonner une autre. Tout s'arrangea, cependant ; une autre fille parut : je sortis. C'était une petite novice de treize ans que ce libertin trouva propre à le dédommager. On lui banda les yeux ; elle ne se douta de rien, et huit jours après il fallut l'envoyer à l'hôpital, où ce scélérat fut la voir souffrir. Telle était toute sa jouissance : il n'en connaissait pas, me dit la Duvergier, de plus délicieuse au monde.

Quinze ou seize autres du même goût, mais sains et bien portans, me passèrent sur le corps en un mois, avec plus ou moins d'épisodes singuliers, lorsque je fus envoyée chez un homme dont les détails, dans l'acte de la sodomie, sont assez bizarres pour devoir vous être racontés. Quel intérêt n'y prendrez-vous pas, d'ailleurs, quand vous saurez que cet homme est Noirceuil, qui vient de nous quitter pendant le peu de jours que doit durer

la narration que j'ai à vous faire d'aventures trop connues de lui, pour qu'il ait besoin de les entendre encore.

Par un excès de débauche inconcevable et bien digne de l'homme charmant dont j'ai à vous entretenir, Noirceuil voulait que sa femme fût le témoin de son libertinage ; qu'elle le servît et s'y prêtât ensuite à son tour. Remarquez bien ici qu'on me croyait toujours pucelle, et que ce n'était qu'à des filles vierges, au moins dans cette partie de leurs corps, que Noirceuil voulait avoir à faire.

Madame de Noirceuil était une très-jolie femme de vingt ans au plus : livrée très-jeune à son époux, âgé déjà d'environ quarante ans, et d'un libertinage effrénée, je vous laisse à penser tout ce que cette intéressante créature avait souffert depuis qu'elle était l'esclave de ce roué. Tous deux étaient dans le boudoir où l'on me reçut. À peine fus-je entrée, que l'on sonna, et deux garçons de dix-sept à dix-huit ans parurent aussitôt presque nuds. On prétend, mon cœur, que vous avez le plus beau cul du monde, me dit Noirceuil, dès que sa société fut réunie. Madame, continua-t-il, en s'adressant à son épouse, faites-moi voir cela, je vous conjure. En vérité, monsieur, répondit cette pauvre petite femme, toute honteuse, vous exigez des choses… — Bien simples, madame ; et depuis le tems que vous les faites, vous devriez y être accoutumée : je donne à vos devoirs envers moi la plus noble extension, et je suis bien surpris que vous ne vous soyez pas encore fait une raison sur cela. — Oh ! je ne me la ferai jamais. — Ma foi, tant pis pour vous ; quand une chose est d'obligation, il vaut cent fois mieux s'y prêter de bonne grace, que de s'en composer chaque jour un supplice. Allons, madame, déshabillez donc cette petite fille. Rougissant pour cette pauvre dame, j'allais, en ôtant

moi-même mes vêtemens, lui épargner la peine qu'on voulait lui donner, lorsque Noirceuil, m'en empêchant, brusqua tellement son épouse, qu'elle n'eut plus d'autre parti que l'obéissance. Pendant ces préliminaires, Noirceuil se faisant baiser par ses gitons, les excitait tous deux de chacune de ses mains : l'un lui branlait le trou du cul, l'autre le vit. Dès que je fus nue, madame de Noirceuil, par les ordres de son mari, lui présenta mes fesses à baiser, ce que le coquin fit avec les plus lubriques détails ; et par une suite de ces ordres, les deux gitons sont bientôt mis dans le même état que moi... Toujours par les mains de la docile épouse, qui, ayant fini toutes ses toilettes, travaille enfin à se mettre aussi nue que nous : Noirceuil, également déshabillé, se trouve donc, par ce moyen, au milieu de deux jolies femmes et de deux beaux garçons. Indifférent, d'abord, à tous les sexes, l'autel qu'il chérit reçoit également chez tous, les premiers hommages de sa luxure ; et je crois que jamais derrières ne furent aussi lubriquement baisés. Le coquin nous entremêlait et mettait quelquefois un garçon au-dessus d'une femme, pour mieux établir ses comparaisons. Suffisamment excité enfin, il ordonne à son épouse de m'étendre à plat ventre sur le canapé du boudoir, et de diriger elle-même son vit dans mon derrière, après avoir pris la précaution de le sucer pour faciliter l'introduction. Noirceuil a, comme vous le savez, un engin de sept pouces de tour sur onze de long ; et ce ne fut point, par conséquent, sans des douleurs inouïes que je parvins à le recevoir : il s'y enfonça cependant jusqu'aux couilles, et toujours par les soins de sa triste victime. Un des vits de nos acolites disparaissait alternativement dans son cul. Le libertin, plaçant alors sa femme près de moi, et dans la même attitude où j'étais, exigea qu'elle fut soumise aux mêmes lubricités qu'il se permettait sur mon corps : il restait un vit de vacant, Noirceuil

s'en saisit, et tout en m'enculant, il l'introduit, dans l'anus délicat de sa tendre moitié. Un moment elle veut résister, mais son cruel époux la courbant d'un bras ferme, sait bientôt la contraindre à ce qu'il en attend. Me voilà satisfait, dit-il, dès que tout est en train t je suis foutu, j'encule une pucelle, je fais sodomiser ma femme, il ne manque plus rien à mes fougueux plaisirs. Oh, monsieur ! dit en gémissant l'honnête épouse de ce libertin, vous en prenez donc à me désespérer ? — Beaucoup, madame, infiniment, en vérité ; et je vous avoue, avec la franchise que vous me connaissez, que je jouirais bien moins si vous vous prêtiez un peu mieux. — Homme sans mœurs. — Oh ! sans foi, sans Dieu,

sans principes, sans religion homme effroyable, enfin ; continuez, continuez, madame, continuez de m'invectiver ; vous n'imaginez pas comme les injures féminines ont l'art de précipiter ma décharge. Ah ! Juliette, tenez-vous bien, elle coule : et le coquin, foutant, foutu, regardant foutre, me lance, au fond des entrailles, un clistère dont j'étais loin de deviner l'emploi. Comme tout avait déchargé, les attitudes se rompirent ; mais Noirceuil, toujours tyran de son épouse, Noirceuil qui, pour s'exciter à de nouveaux plaisirs, éprouve déjà le besoin d'une vexation, dit à sa femme de se préparer à ce qu'elle sait bien... Eh ! quoi, monsieur, répond cette infortunée, il est dit que vous renouvellerez sans cesse cette exécrable cochonnerie ? — Sans cesse, madame ; elle est essentielle à ma luxure ; et l'infâme ayant couché son épouse tout du long sur le canapé, la contraint à recevoir, dans sa bouche, le foutre qu'il a déposé dans mon cul. Obligée d'obéir, je lâche toute la bordée, non sans un petit plaisir méchant de voir le vice humilier aussi cruellement la vertu ; la malheureuse avale : son mari l'eût, je crois, étranglée sans cela.

Ce fut au sein de cet outrage que le cruel époux retrouva les forces nécessaires à en commettre de nouveaux. Madame de Noirceuil replacée, reçut tour-à-tour, dans son derrière, le vit de son mari et ceux des deux gitons. On n'imagine pas la rapidité avec laquelle ces trois libertins se succédaient dans le beau cul qui leur était offert, pendant qu'il maniait ou baisait le mien, Noirceuil foutit enfin ses gitons, ayant pour perspective les fesses de sa femme : pendant qu'il enculait le premier, il nous obligea, celui qui restait et moi, à nous emparer chacun d'une des fesses de sa femme, et à ne pas ménager les globes charnus qu'il mettait en nos mains ; et chaque fois qu'au milieu de ces épisodes, il déchargeait dans l'anus de l'un ou l'autre, la pauvre créature était obligée de recevoir, dans sa bouche, le foutre qu'il y avait laissé.

Enfin, les ignominies redoublèrent ; Noirceuil promit deux louis à celui des trois qui vexerait le mieux sa malheureuse femme : coups de poings, coups de pieds, soufflets, chiquenaudes, il nous fut permis de tout employer ; et le scélérat, en nous excitant, se branlait en face de l'opération. On n'imagine pas ce que ces jeunes gens et moi inventâmes pour tourmenter cette malheureuse ; nous ne la quittâmes pas qu'elle ne fût évanouie ; nous rapprochant alors de Noirceuil en feu, nous l'environnâmes de nos culs, et le branlâmes sur le corps tout meurtri de l'infortunée victime de sa passion ; ensuite Noirceuil me livra aux deux jeunes gens : tantôt l'un me foutait en cul, pendant que l'autre me faisait sucer son vit : quelquefois, entre l'un et l'autre, ou j'avais leurs deux outils dans le con, ou j'en possédais un par devant, l'autre par derrière.

Nous en étions là, je m'en souviens, lorsque Noirceuil ne voulant pas qu'il y eût une seule partie de mon corps vacante, vint

m'enfoncer son vit dans la bouche pour y faire couler sa dernière décharge, pendant que mon vagin et mon anus recevaient celle des deux gitons ; nous partîmes tous à-la-fois, je n'avais jamais eu tant de plaisir.

Noirceuil à qui ma figure et mes petites méchancetés avaient plu, me retint à souper avec ses deux jeunes gens. Nous mangeâmes dans un cabinet charmant, uniquement servis par madame de Noirceuil, toute nue, à qui son époux promit une scène plus terrible que celle qu'elle venait d'éprouver, si elle ne s'acquitait pas bien de la besogne. Noirceuil a de l'esprit, vous le savez, personne ne raisonne ses égaremens comme lui ; je voulus hasarder quelques reproches sur sa conduite envers sa femme ; rien n'est injuste, leur dis-je, comme ce que vous faites éprouver à cette pauvre créature… Oui, cela est fort injuste, reprit Noirceuil ; mais uniquement par rapport à ma femme, je vous réponds que relativement à moi, rien n'est équitable comme ce que je fais avec elle, et la preuve en est, qu'il n'est rien au monde qui me délecte autant. Toutes les passions ont deux sens, Juliette, l'un très-injuste, relativement à la victime ; l'autre singulièrement juste, par rapport à celui qui l'exerce. Cet organe des passions, tout injuste qu'il est, eu égard aux victimes de ces passions, n'est pourtant que la voix de la nature ; c'est sa main seule qui nous donne ces passions ; c'est sa seule énergie qui nous les inspire ; cependant elles nous font commettre des injustices. Il y a donc des injustices nécessaires dans la nature ; et ses loix dont les motifs seuls nous sont inconnus, exigent donc une somme de vice, au moins égale à celle de ses vertus ; celui qui n'a point de penchant pour la vertu, doit donc se courber aveuglément sous la main qui le tyrannise, bien certain que cette main est celle de la nature, et qu'il est l'être choisi par elle, pour le maintien de l'équilibre ; mais, dis-je, à cet

insigne libertin, quand le délire est dissipé, n'éprouvez-vous donc pas quelques secrets mouvemens de vertu… qui, si vous les suiviez, vous ramèneraient infailliblement au bien ? Oui, me répondit Noirceuil, j'éprouve quelquefois ces secrets mouvemens, ils naissent quelquefois dans le calme des passions ; et voici, je crois, comment ils peuvent s'expliquer.

Est-ce véritablement la vertu qui vient combattre le vice dans moi ? et à supposer que ce soit elle, dois-je me livrer à ses inspirations ? Pour résoudre cette question et la résoudre sans partialité, je mets mon esprit dans un état de calme assez parfait, pour ne pouvoir accuser aucunes des parties de l'avoir fait pencher plus que l'autre, et je me demande ensuite, ce que c'est que la vertu ? Si je trouve que son existence ait quelque réalité, j'analiserai cette existence ; et si elle me paraît préférable à celle du vice, je l'adopterai sans doute. Je vois donc, en réfléchissant, qu'on honore du nom de vertu, toutes les différentes manières d'être d'une créature, par lesquelles cette créature abstractivement de ses plaisirs et de ses intérêts, se porte au bonheur de la société, d'où il résulte que, pour être vertueux, je dois oublier tout ce qui m'appartient, pour ne plus m'occuper que de ce qui intéresse les autres ; et cela, avec des êtres, qui certainement n'en feraient pas autant pour moi ; mais le fissent-ils même, serait-ce une raison pour que je dusse agir comme eux, si toutes les dispositions de mon être s'opposent en moi à cette manière d'exister ? D'ailleurs, si l'on appelle vertu, ce qui est utile à la société, en isolant la définition, on donnera le même nom à ce qui sera utile à ses propres intérêts, d'où il résultera, que la vertu du particulier sera souvent tout le contraire de la vertu de société ; car les intérêts du particulier, sont presque toujours opposés à ceux de la société ; ainsi, il n'y aura donc rien de positif, et la vertu purement

arbitraire, n'offrira plus rien de solide. Si je reviens à la cause du combat que j'éprouve lorsque je penche vers le vice, bien persuadé que la vertu n'a nulle existence réelle, je découvrirai facilement, que ce n'est point elle qui combat en moi, mais que cette faible voix qui se fait entendre un instant, n'est que celle de l'éducation et du préjugé ; cela fait, je compare les jouissances, je fais précéder celle de la vertu, et la savoure dans toute son étendue. Quel défaut de mouvement ! quelle glace ! rien ne m'émeut là ; rien ne m'agite ; et en analisant avec justesse, je reconnais que la jouissance est toute entière pour celui que j'ai servi, et que je ne retire en retour de lui, qu'une froide reconnaissance ; je le demande ; est-ce là jouir ? Quelle différence dans le parti contraire ! Comme mes sens sont chatouillés, comme mes organes sont émus ; rien qu'en caressant l'idée de l'égarement que je projette, un feu divin circule dans mes veines, une espèce de fièvre me saisit ; le délire où cette idée me plonge répand une illusion délicieuse sur toutes les faces de mon projet ; je le complotte, il me délecte ; j'en examine toutes les branches, je suis enivré ; ce n'est plus la même vie ! Ce n'est plus la même ame qui me meut ; mon esprit est fondu dans le plaisir, je ne respire plus, que pour la volupté.

Monsieur, dis-je à ce libertin dont j'avoue que les discours m'enflammaient extraordinairement, et que je ne réfutais, que pour qu'il s'ouvrit davantage ; ah ! monsieur, refuser une existence à la vertu, est, ce me semble, vouloir atteindre le but avec trop de rapidité, et s'exposer peut-être, le manquer, en glissant trop sur les principes qui doivent nous amener aux conséquences.

Eh bien, reprit Noirceuil, je le veux : raisonnons avec plus de méthode ; tes réflexions me prouvent que tu es en état de m'entendre ; j'aime à parler à ceux qui te ressemblent.

Dans tous les événemens de la vie, reprit Noirceuil, dans tous ceux, au moins, qui nous laissent la liberté du choix, nous éprouvons deux impressions, ou si on l'aime mieux, deux inspirations ; l'une nous porte à faire ce que les hommes appellent la vertu, et l'autre à préférer ce qu'ils appellent le vice. C'est l'histoire de ce choc, qu'il faut examiner : Ce flux n'existerait pas sans nos passions, dit l'honnête-homme, ce sont elles qui balancent les mouvemens de la vertu, toujours imprimés dans nos âmes par la main même de la nature. Maîtrisez vos passions, vous ne balancerez plus ; mais, qui a convaincu cet homme qui me parle ainsi, que les passions ne sont que les effets des seconds mouvemens, et que les vertus sont les effets des premiers ? Quelles preuves certaines pourra-t-il me donner de son hypothèse ? Pour découvrir cette vérité, et pour m'assurer auquel des deux sentimens appartient, en effet, la priorité qui doit me décider, (car il est sûr, que celle des deux voix qui parle la première, est celle à laquelle je dois me rendre, comme inspiration certaine de la nature, dont l'autre n'est que la corruption.) Pour, dis-je, reconnaître cette priorité, j'examine, non pas les nations individuellement, parce que leurs mœurs ont pu dénaturer leurs vertus, mais j'observe la masse entière de l'humanité ; j'étudie le cœur des hommes, d'abord sauvages, ensuite civilisés ; voilà le livre qui, bien certainement, va m'apprendre si c'est aux vices, ou bien à la vertu, que je dois la préférence, et qu'elle est, de ces deux inspirations, celle à qui appartient la priorité. Or, dans cet examen, je découvre d'abord la constante opposition de l'intérêt particulier, à l'intérêt général ; je vois, que si l'homme préfère l'intérêt général, et que,

par conséquent, il soit vertueux, il sera très-infortuné toute sa vie, et que si, au contraire, son intérêt particulier l'emporta chez lui, sur l'intérêt général, il deviendra parfaitement heureux, si les loix le laissent en paix ; mais les loix ne sont pas dans la nature, ainsi elles ne doivent être d'aucune considération dans notre examen, lequel examen doit donc, abstraction faite des loix, nous démontrer infailliblement l'homme plus heureux dans le vice, que dans la vertu ; d'où je concilierai que la priorité appartenant au mouvement le plus fort, c'est-à-dire, à celui où est le bonheur, il deviendra incontestable, que ce mouvement sera celui de la nature, et que l'autre n'en sera que la corruption, il deviendra démontré que la vertu n'est point le sentiment habituel de l'homme, qu'elle n'est simplement que le sacrifice forcé que l'obligation de vivre en société, le contraint de faire à des considérations, dont l'observance pourra faire refluer sur lui une dose de bonheur, qui contrebalancera les privations ; ainsi, c'est à lui de choisir, ou de l'inspiration vicieuse qui, bien certainement, est celle de la nature, mais qui, à cause des loix, pourra, peut-être, ne pas lui procurer un bonheur complet… pourra, peut-être, troubler celui qu'il en attend, ou du mode factice de la vertu, qui n'est nullement naturel, mais, qui le contraignant à quelque sacrifice, lui rapportera, peut-être, un dédomagement pour l'extinction cruelle qu'il est obligé de faire dans son cœur, de la première inspiration. Et, ce qui achèvera plus encore de détériorer à ses yeux le sentiment de la vertu, c'est que, non seulement il n'est pas un premier mouvement, non seulement il n'est pas un mouvement naturel, mais il n'est même, par sa définition, qu'un mouvement vil et intéressé qui semble dire, je te donne, pour que tu me rendes ; d'où vous voyez que le vice est tellement inhérent en nous et qu'il est si constamment la première loi de la nature, que la plus belle de

toutes les vertus analisée, ne se trouvant plus qu'égoïste, devient elle-même un vice. Tout est donc vice dans l'homme ; le vice seul, est donc l'essence de sa nature et de son organisation ; il est vicieux, quand il préfère son intérêt à celui des autres ; il est encore vicieux dans le sein même de la vertu puisque cette vertu, ce sacrifice à ses passions, n'est en lui, ou qu'un mouvement de l'orgueil, ou que le desir de faire refluer sur lui une dose de bonheur plus tranquille que celle que lui offre la route du crime ; mais c'est toujours son bonheur qu'il cherche, jamais il n'est occupé que de cela ; il est absurde de dire, qu'il y ait une vertu désintéressée, dont l'objet soit de faire le bien sans motif ; cette vertu est une chimère. Soyez assurée que l'homme ne pratique la vertu, que par le bien qu'il compte en retirer, ou la reconnaissance qu'il en attend ; que l'on ne m'objecte pas les vertus de tempérament, celles-là sont égoïstes comme les autres, puisque celui qui les pratique, n'a d'autre mérite que de livrer son cœur au sentiment qui lui plait le plus. Analisez telle belle action qu'il vous plaira, et vous verrez si vous n'y reconnaîtrez pas toujours quelque motif d'intérêt : le vicieux travaille dans les mêmes vues, mais avec plus de franchise, et n'en est par là que plus estimable ; il y réussirait, assurément, bien mieux que son adversaire, sans les loix ; mais, ces loix sont odieuses, puisqu'en prenant sur la somme du bonheur particulier, pour conserver le bonheur général, elles enlèvent infiniment plus qu'elles ne donnent. De cette définition, vous pouvez donc induire maintenant, pour conséquence, que puisque la vertu n'est dans l'homme que le second mouvement, que, puisqu'il est incontestable que le premier qui existe en lui, abstractivement de tout autre, est l'envie de faire son bonheur, n'importe aux dépends de qui ; que, puisque le mouvement qui combat ou contrarie les passions, n'est qu'un sentiment pusilla-

nime d'acheter à meilleur prix le même bonheur, c'est-à-dire, par un peu de sacrifice, et sans crainte de l'échafaud ; que puisque la vertu n'est, à le bien prendre, qu'un asservissement à des loix qui variant de climats en climats, ne laissent plus à cette vertu aucune existence déterminée, on ne peut plus avoir pour cette vertu que la haine et le mépris le plus complet ; et ce qu'on peut faire de mieux, est de se déterminer à n'adopter, de ses jours, une manière d'être, qui n'est que le résultat des loix, des préjugés, ou des tempéramens, qui n'a rien que de vil et d'intéressé, et dont l'admission doit nous rendre d'autant plus malheureux, qu'il est impossible que, par ce trafic bas et honteux, l'homme puisse retirer sa mise ; c'est donc, alors, le calcul d'un fou, et il y a de la faiblesse à s'y rendre.

Je sais qu'on dit quelquefois en faveur de la vertu, elle est si belle que le méchant même est contraint à la respecter ; mais Juliette, ne soyez pas la dupe de ce sophisme ; si le méchant respecte la vertu, c'est qu'elle lui sert, c'est qu'elle lui est utile, elle n'est en contradiction avec lui que par l'autorité des loix, jamais par ses procédés physiques ; ce n'est jamais l'homme vertueux qui nuit aux passions de l'homme criminel, c'est l'homme vicieux, parce qu'ayant tous deux les mêmes intérêts, tous deux nécessairement doivent se nuire, et se croiser dans leurs opérations, plutôt que le criminel avec l'homme vertueux n'a jamais de discussions semblables. Ils peuvent bien ne pas s'accorder de principes ; mais ils ne se heurtent pas, ils ne se nuisent pas dans leurs actions ; les passions du méchant, au contraire, voulant dominer impérieusement, rencontrent à tout instant celles de son semblable, et leurs discussions doivent être perpétuelles. Cet hommage que le scélérat rend à la vertu, n'est donc encore qu'égoïste ; ce n'est pas l'idole qu'il encense, c'est le repos dont

elle le laisse jouir. Mais, vous dit-on quelquefois, le sectateur de la vertu y trouve une jouissance, d'accord ; il n'y a sorte de folie qui ne puisse en donner ; la jouissance n'est pas ce que je nie, je soutiens seulement que tant que la vertu est jouissance, non-seulement elle est vicieuse, je l'ai démontré, mais qu'elle est faible, et qu'entre deux jouissances vicieuses, je dois me déterminer pour la plus vive.

Le degré de violence dont on est ému, caractérise seul l'essence du plaisir ; celui qui n'est que médiocrement agité par une passion, ne peut jamais être aussi heureux que celui qu'une passion forte remue vivement ; or, quelle différence d'émotion entre les plaisirs que donne la vertu, et ceux procurés par le vice ; celui qui prétend avoir éprouvé quelque bonheur à remettre aux mains d'un héritier le fidéicommis d'un million, dont il était secrètement chargé, je le suppose, pourra-t-il soutenir que cette portion de bonheur a été aussi forte que celle, ressentie par celui qui aura mangé le million après s'être sourdement défait de l'héritier ? À tel point que le bonheur soit dans notre façon de penser, ce n'est point tant que par des réalités qu'il enflamme notre imagination, et telle flattée que puisse être celle de notre honnête homme, assurément il n'aura pas fait éprouver, par son bonheur idéal à son individu, autant de sensations piquantes qu'auront pu le faire toutes les jouissances réitérées, que ce sera très-physiquement procuré l'autre avec son million. Mais le vol… mais le meurtre de l'héritier auront, direz-vous, contrebalancé son bonheur ; nullement si ses principes sont faits, toutes ces choses là ne peuvent nuire au bonheur, qu'autant qu'elles donnent des remords ; mais l'homme affermi dans sa façon de penser ; celui qui sera parvenu à vaincre entièrement en lui ces réminiscences fâcheuses du passé, goûtera le bonheur sans mélange, et la différence qu'il y aura

de l'un à l'autre, consistera en ce que le premier ne pourra s'empêcher de dire dans certaines occasions de sa vie. Ah ! si j'avais pris ce million, j'en jouirais, au lieu que l'autre ne dira jamais… Pourquoi l'ai-je pris ? Ainsi l'action vertueuse aura pu donner naissance aux remords, et la mauvaise l'éteint nécessairement par sa constitution. En un mot, la vertu ne peut jamais procurer qu'un bonheur phantastique ; il n'y a de véritable félicité que dans les sens, et la vertu n'en flatte aucun. Est-ce d'ailleurs à la vertu que l'on attache les places, les honneurs, les richesses ; ne voyons-nous pas tous les jours le méchant comblé de prospérité, et l'homme de bien, languir dans les fers. S'attendre à voir la vertu récompensée dans l'autre monde, est une chimère qui n'est plus admissible ; de quoi sert donc le culte d'une divinité fausse… tirannique… égoïste presque ; toujours vicieuse elle-même, (je l'ai prouvé) qui n'accorde aucun bien à ceux qui la servent actuellement, et qui n'en promet dans l'avenir que d'impossibles ou de trompeurs ? Il y a du danger, d'ailleurs à vouloir être vertueux dans un siècle corrompu ; cette singularité seule nuit au bonheur qu'on pourrait attendre de la vertu, et il vaut absolument mieux être vicieux avec tout le monde, que d'être honnête homme tout seul. Il y a si loin de la manière dont on vit, à celle dont on devrait vivre, que celui qui laisse, dit Machiavel, ce qui se fait pour ce qui devrait se faire, cherche à se perdre plutôt qu'à se conserver, et par conséquent il faut qu'un homme qui fait profession d'être tout-à-fait bon, parmi tant d'autres qui ne le sont pas, périsse tôt ou tard. Si les malheureux ont de la vertu, ne soyons pas encore la dupe de ce sentiment dans eux, c'est qu'ils ne peuvent plus placer leur orgueil que dans cette frêle jouissance ; elle les console des pertes qu'ils font, voilà leur secret.

Pendant cette savante dissertation, madame de Noirceuil et les Gitons s'étaient endormis. Ce sont des imbécilles que ces êtres là, dit Noirceuil, ce sont les machines de nos voluptés, cela est trop bête pour rien sentir, ton esprit plus subtil, me conçoit, m'entend, me devine ; je le vois, Juliette, tu aimes le mal. — Beaucoup, monsieur, il me tourne la tête. — Tu iras loin, mon enfant… je t'aime, je veux te revoir. — Je suis flattée de vos sentimens, monsieur, j'ose presque dire que je les mérite, par la conformité des miens aux vôtres… J'ai eu quelqu'éducation, une amie a formé mon esprit au couvent. Hélas, monsieur ! ma naissance aurait dû me préserver de l'humiliation dans laquelle je suis, et à ce sujet je racontai mon histoire à Noirceuil. Je suis désespéré de tout ce que vous me dites, Juliette, me répondit Noirceuil, après m'avoir écouté avec la plus grande attention. — Et pourquoi donc ? — Le voici : J'ai beaucoup connu votre père, je suis cause de sa banqueroute, c'est moi qui l'ai ruiné, maître un instant de toute sa fortune, je pouvais la doubler ou la faire passer dans mes mains ; par une juste conséquence de mes principes, je me suis préféré à lui ; il est mort ruiné, et j'ai trois cent mille livres de rente ; après votre aveu, je devrais nécessairement réparer envers vous l'adversité où mes crimes vous ont plongée, mais cette action serait une vertu ; je ne m'y livrerai point, j'ai la vertu trop en horreur, ceci met d'éternelles barrière entre nous, il ne m'est plus possible de vous revoir. — Homme exécrable, m'écriai-je, à quelque degré que je sois victime de tes vices, je les aime… Oui, j'adore tes principes… — Oh, Juliette, si vous saviez tout ! — Ne me laissez rien ignorer. — Votre père… votre mère. — Eh bien. — Leur existence pouvait me trahir… il fallait que je les sacrifiasse, ils ne sont morts, à peu de distance l'un de l'autre, que d'un breuvage que je leur fis prendre dans un souper chez

moi… Un frémissement subit s'empare ici de toute mon existence ; mais fixant aussitôt Noirceuil avec ce flegme apatique de la scélératesse qu'imprimait malgré moi la nature au fond de mon cœur : Monstre, je te le répète, m'écriai-je… tu me fais horreur, et je t'aime. — Le bourreau de ta famille. — Et que m'importe, je juge tout par les sensations ; ceux dont tes crimes me séparent, ne m'en faisaient naître aucune, et l'aveu que tu me fais de ce délit, m'embrâse, me jette dans un délire dont il m'est impossible de rendre compte. Charmante créature, me répondit Noirceuil, ta naïveté, la franchise de l'ame que tu me développes, tout me détermine à transgresser mes principes ; je te garde, Juliette, je te garde, tu ne retourneras plus chez la Duvergier. Mais monsieur… votre femme. — Elle te sera soumise, tu régneras dans ma maison, tout ce qui l'occupe sera sous tes ordres ; on n'obéira qu'à toi seule ; voilà l'empire du crime sur mon ame, tout ce qui en porte l'empreinte me devient cher ; la nature m'a fait pour l'aimer, il faut qu'en abhorrant la vertu, je tombe malgré moi, sans cesse aux pieds du crime et de l'infamie. Viens, Juliette, je bande, présente-moi ton beau cul, que je le foute, je vais mourir de plaisir en imaginant que je rends victime de ma lubricité le rejetton de celle de mon avarice. — Oui, fouts-moi, Noirceuil, j'aime l'idée de devenir la putain du bourreau de tous mes parens, fais couler mon foutre au lieu de mes pleurs, tel est le seul hommage que je veuille offrir aux cendres abhorrées de ma famille. Nous réveillâmes les accolites ; Noirceuil se fit enculer en me sodomisant, et ayant établi les fesses de sa femme au-dessus de mes reins, il les lui mordit, les lui pinça, les lui claqua, et tout cela d'une telle force, que la pauvre créature avait le cul tout meurtri quand Noirceuil eut perdu son foutre.

Dès l'instant je fus établie dans la maison. Noirceuil ne voulut pas même me laisser retourner chez la Duvergier pour y prendre mes hardes ; il me présenta le lendemain à ses domestiques, à ses connaissances, comme une cousine, et je devins chargée de ce moment, de faire les honneurs de chez lui.

Il me fut cependant impossible de ne pas saisir un moment pour aller revoir mon ancienne matrone ; j'étais bien éloignée de l'envie de l'abandonner tout-à-fait ; mais pour mieux en tirer parti, je ne voulais pas avoir l'air de me jeter à sa tête. Viens, viens, ma chère Juliette, me dit la Duvergier aussitôt qu'elle me vit, je t'attendais avec impatience, j'ai mille et mille choses à te dire ; nous nous enfermons dans son cabinet, et là, après m'avoir embrassé bien chaudement, félicité du bonheur que je venais d'avoir, de plaire à un homme aussi riche que Noirceuil ; Juliette, me dit-elle, écoute-moi.

Je ne sais quelle idée tu te fais de ta nouvelle position ; mais si tu allais malheureusement t'imaginer que ta qualité de fille entretenue t'engageât à une fidélité à toute épreuve, et cela avec un homme qui voit sept ou huit cents filles par an, certes, mon ange, tu serais dans une grande erreur ; quelque riche que soit un homme, et quelque bien qu'il nous fasse, nous ne lui devons jamais aucune reconnaissance ; car il travaille pour lui seul en nous comblant de biens. L'or dont il nous couvre, n'est l'effet, ou que de l'orgueil qu'il met à nous avoir à lui seul, ou que de la jalousie qui lui fait prodiguer ses trésors pour que personne ne partage l'objet de son amour ; mais je te demande, Juliette, si les extravagances d'un homme doivent jamais être pour nous des motifs suffisans à servir sa folie ? De ce qu'un homme doit être blessé de nous voir dans les bras d'un autre, s'ensuit-il que nous devions

nous gêner pour ne pas y être ? Je vais plus loin : aima-t-on à la fureur l'homme avec lequel on vit, fût-on sa femme, sa maîtresse la plus chère, il y aurait toujours l'absurdité la plus complette à nous imposer des fers. On peut foutre de toutes les façons possibles sans rien enlever aux sentimens du cœur. On aime tous les jours un homme à l'excès, et l'on n'en fout pas moins avec un autre ; ce n'est pas le cœur qu'on donne à celui-ci, c'est le corps. Les écarts les plus effrénés, les plus multipliés du libertinage n'enlèvent rien à la délicatesse de l'amour, D'ailleurs en quoi consiste le mal qu'on fait à l'homme qu'on outrage en se prostituant à un autre ? Tu m'avoueras que ce n'est tout au plus qu'une lésion morale ; il n'y a qu'à prendre les plus grandes précautions pour qu'il ne puisse jamais savoir l'infidélité qu'on lui fait ; de ce moment il ne peut en être blessé ; je dis plus, une femme très-sage qui néanmoins donnerait prise à quelques soupçons sur elle, soit que ces soupçons naquissent de l'imprudence, soit qu'ils fussent les fruits du mensonge, serait, toute vertueuse que vous voudrez la supposer, infiniment plus coupable pourtant vis-à-vis de l'homme qui l'aime, que celle qui, quoiqu'elle se livrât du matin au soir, aurait pourtant l'art de le cacher à tous les yeux. Je vais plus loin encore, je dis qu'une femme, quelques raisons qu'elle ait de ménager un homme, de l'aimer même, peut donner à un autre, et son cœur et son corps ; elle peut même, en aimant beaucoup un homme, aimer, cependant beaucoup aussi, l'être avec lequel elle couche accidentellement ; alors, c'est une inconstance, et rien selon moi, ne s'arrange aussi bien avec les grandes passions, comme l'inconstance. Il y a deux façons d'aimer un homme, l'amour moral, et l'amour physique ; une femme peut idolâtrer moralement son amant, ou son époux, et aimer physiquement et momentanément le jeune homme qui lui fait la cour ;

elle peut se livrer à lui, sans offenser, en quoique ce puisse être, les sentimens moraux dûs au premier ; tout individu de notre sexe qui pense différemment, est une folle, qui ne travaille qu'à son infortune. Une femme à tempérament, d'ailleurs, peut-elle s'en tenir aux caresses d'un seul homme ? Si cela est, voilà donc la nature en perpétuelle opposition avec vos prétendus préceptes de constance et de fidélité. Or, dis-moi, je te prie, de quel poids doit être aux yeux d'un homme sensé, un sentiment toujours en contradiction avec la nature ? Un homme assez ridicule pour exiger d'une femme de ne se livrer jamais à d'autres qu'à lui, commettrait une bisarerie aussi grande, que celui qui voudrait que son épouse ou sa maîtresse ne dinât jamais avec d'autres ; il exercerait, de plus, une horrible tyrannie ; car, de quel droit, n'étant pas en état de satisfaire à lui seul une femme, exige-t-il que cette femme souffre, et ne puisse se contenter avec un autre ? Il y a à cela un égoïsme, une dureté incroyables, et si-tôt qu'une femme reconnaît de tels sentimens dans celui qui prétend l'aimer, cela doit suffire pour la déterminer à se dédomager sur-le-champ de la gêne cruelle où son tyran veut la réduire ; mais, si au contraire, une femme n'est liée à un homme que par intérêt, quel plus puissant motif n'aura-t-elle pas, de ne contraindre en quoi que ce puisse être, et ses penchans, et ses desirs ; elle n'est plus, de ce moment, obligée de se prêter que quand on la paye, elle ne doit son corps qu'à l'instant du payement, toutes les autres heures sont à elles, et c'est alors, que les inclinations du cœur lui deviennent bien plus permises ; pourquoi se gênerait-elle, puisqu'elle n'est plus engagée que physiquement ? l'amant payeur, ou l'époux, doivent être trop judicieux, alors, pour exiger de l'objet de leur tendresse, un cœur qu'ils doivent bien savoir impayable ; ils ont trop de raison, pour ne pas sentir qu'on n'achète point les

sentimens de l'ame. De ce moment, pourvu que la femme que l'un ou l'autre paye, se prête à ce qu'ils desirent, ils n'ont plus de reproches à lui faire, et ils passeraient pour des fous, s'ils en exigeaient davantage. Ce n'est pas, en un mot, la vertu d'une femme qu'un amant, ou qu'un mari veut, c'est l'apparence : Qu'elle ne foute point, et qu'elle en ait l'air, elle est perdue ; qu'elle foute, au contraire, avec le monde entier, et qu'elle se cache, la voilà une femme à réputation. Des exemples vont appuyer mes assertions, Juliette : l'instant où tu viens me voir, est propre à te convaincre ; j'ai là dedans quinze femmes, au moins, qui viennent se prostituer chez moi, ou que je vais envoyer se faire foutre à la campagne ; jettes un coup-d'œil sur elles, je te raconterai leur histoire en te les désignant, mais, songes que ce n'est qu'en ta faveur, que je me permets une telle imprudence, je ne l'oserais pas avec d'autres.

La Duvergier ouvrit, à ces mots, une petite croisée secrète, qui, sans être vue, nous permit d'observer tout ce qui était dans le salon ; tiens, me dit-elle, vois ce cercle ; en te disant qu'il y en avait quinze, t'ai-je trompée ? Comptes-les.

Quinze femmes charmantes, mais toutes différemment costumées, attendaient effectivement, en silence, les ordres qu'on allait leur signifier.

Commençons, me dit Duvergier, par cette belle blonde que tu vois la première, au coin de la cheminée ; nous suivrons le cercle, en partant de là ; c'est la duchesse de St.-Fal, dont la conduite ne peut être blâmée, sans doute ; car, toute jolie qu'elle est, son mari ne saurait la souffrir. Quoique tu la voies ici, elle n'en prétend pas moins à la plus haute vertu ; elle a une famille qui l'observe, et qui la ferait enfermer, si sa conduite était connue ; mais, dis-je à

la Duvergier, toutes ces femmes ne risquent-elles rien à se trouver ainsi réunies ! Elles peuvent se revoir ailleurs, et se perdre : premièrement, me répondit la matrone, elles ne se connaissent pas ? mais si par la suite, elles venaient à se connaître, que l'une dirait-elle à l'autre, que celle-ci ne pût aussitôt rétorquer contre son accusatrice ; liées toutes par le même intérêt il n'est donc nullement à craindre qu'elles se trahissent ; et depuis vîngt-cinq ans que je sers, elles ou leurs pareilles, je n'ai jamais ouï parler d'indiscrétions semblables ; elles ne les redoutent même pas : poursuivons.

Cette grande femme, d'environ vingt ans, que tu vois près de la duchesse, et dont la figure céleste ressemble à celle d'une belle vierge, est folle de son mari ; mais un tempérament fougueux la domine ; elle me paye, pour lui faire voir des jeunes gens : crois-tu qu'elle est déjà libertine, au point que, quelqu'argent que j'y mette, il m'est impossible de lui trouver de vits assez gros pour la satisfaire.

Regarde un ange non loin de là ; c'est la fille d'un conseiller au parlement ; la ruse seule me la donne ; sa gouvernante me la conduit ; à peine a-t-elle quatorze ans ; je ne la livre qu'à des passions où la fouterie n'entre pour rien ; on m'offre cinq cents louis de son pucelage ; je n'ose la donner ; elle attend un homme qui décharge, rien qu'en lui baisant le derrière ; il veut me donner mille louis de son cul : comme il y a moins de dangers, je vais arranger cela tout-à-l'heure.

Cette autre fille de treize ans, que tu vois ensuite, est une petite bourgeoise que j'ai subornée ; elle va épouser un homme qu'elle aime à la folie ; mais elle s'est rendue aux mêmes leçons que je viens de te faire. Je vendis hier son pucelage anti-physique

à Noirceuil, il en jouira demain : un jeune évêque me la débourre aujourd'hui, dans le même sens ; comme il l'a bien plus petit que ton amant, celui-ci ne s'en doutera pas.

Observe avec attention cette jolie femme de vingt-six ans ; elle vit avec un homme qui l'adore… qui la couvre de biens ; tous lui ont fait des choses incroyables, l'un pour l'autre : la petite coquine n'en fout pas moins ; elle aime les hommes à la fureur ; son amant lui-même lui en a permis autrefois, et c'est à lui seul qu'elle doit s'en prendre, des désordres dans lesquels elle se plonge ; elle profite des exemples qu'il lui a donnés, et elle fout tous les jours ici, sans que le cher homme le sache.

Cette jolie brune que tu vois près d'elle est la femme d'un vieillard, qui l'a épousée par amour ; elle pousse les attentions qu'elle a pour lui, au point de s'en faire une étonnante réputation de vertu : tu vois comme elle s'en dédommage ; elle attend ici deux jeunes gens ; et cet après midi elle reviendra pour celui qu'elle aime ; ceux de ce matin sont pour la débauche ; le cœur seul sera satisfait ce soir.

Àcôté d'elle est une dévote, regarde son costume ; cette coquine-là passe sa vie au sermon, à la messe et au bordel ; elle a un mari qui l'adore, mais qui ne peut la corriger, aigre, impérieuse dans son ménage, elle croit que ses momeries doivent lui faire pardonner tout. Quoique son pauvre époux ait fait sa fortune, elle ne le rend pas moins le plus malheureux des hommes ; elle me donne à moi une peine horrible pour la contenter, parce qu'elle ne veut foutre qu'avec des prêtres. Il est vrai que l'âge et la tournure lui sont de la plus grande indifférence, pourvu que ce soit un croque dieu, la putain est contente.

Au dessous d'elle est une femme entretenue, à deux cents louis par mois ; on lui donnerait le double, qu'on ne l'empêcherait pas de faire des parties ; c'est une de mes élèves ; son vieil archevêque parierait ses bénéfices, qu'elle est plus chaste que la vierge, aux dépens de qui le drôle la nourrit ; si tu voyais comme elle le trompe : Voilà l'art des femmes, Juliette, il faut l'employer dans notre état, ou se résoudre à y mourir de faim.

Vient ensuite une petite bourgeoise de dix-neuf ans, jolie comme tu vois, au-delà de tout ce qu'il est possible de dire ; il n'y a rien que son amant n'ait fait pour elle ; il l'a retirée de la misère, il a payé ses dettes, il la tient maintenant sur le meilleur pied ; elle desirerait les astres, qu'il essayerait, je crois, de les déplacer pour les lui offrir, et la petite putain n'a pas un moment à elle qui ne soit employé à foutre. Ce n'est pas le libertinage qui guide celle-ci, c'est l'avarice ; elle fait tout ce qu'on veut, elle passe avec qui bon me semble, pourvu qu'on la paye très cher : a-t-elle tort ? Le brutal à qui je vais la livrer, la mettra pour six semaines au lit ; mais elle aura dix mille francs ; elle s'en moque — Et l'amant ? Bon ; une chûte, un accident, avec l'art qu'elle a, elle en imposerait à Dieu même.

Cette petite fille, continua la Duvergier, en me montrant un enfant de douze ans, joli comme l'amour, est dans un cas plus singulier ; c'est sa mère même qui la vend par besoin ; toutes deux pourraient s'occuper, on leur offre même du travail, elles n'en veulent pas ; le libertinage seul leur convient ; c'est encore à Noirceuil qu'est destiné le cul de cet enfant.

Voici le triomphe de l'amour conjugal. Il n'est point de femme qui chérisse son mari comme celle-ci, continua la Duvergier, en me faisant voir une créature de vingt-huit ans, belle comme Vé-

nus ; elle l'adore, elle en est jalouse, mais le tempérament l'emporte ; elle se déguise, on la prend pour une vestale, et il n'y a pas de semaine où elle ne voie quinze ou vingt hommes chez moi.

En voici une pour le moins aussi jolie, poursuivit mon institutrice, et dans une position vraiment extraordinaire ; c'est son mari même qui la prostitue. Quoiqu'il en soit fou, il se mettra en tiers dans la partie, et servira lui-même de maquereau à sa femme ; mais il enculera le fouteur.

Le père de cette jeune personne, si belle et si gentille, livre de même ici cette charmante enfant ; mais il ne veut pas qu'on la foute ; tout le reste est indifférent, pourvu qu'on respecte les deux pucelages ; il sera de même en tiers ; je l'attends, car l'homme à qui je vais livrer sa fille est déjà là ; il y aura du plaisant dans la scène. Je suis fâchée que tu sois pressée, au point de ne pouvoir y jouer un rôle. Je sais qu'on t'y admettrait volontiers. — Et que s'y passera-t-il enfin ? — Le père voudra fouetter l'homme auquel il va livrer sa fille ; celui-ci ne le voudra pas ; mille bassesses de la part de l'un, mille refus opiniâtres de la part de l'autre, qui, s'armant d'un bâton, finira par rosser le père, en déchargeant sur le cul de la fille ? — Et le papa ? Il dévorera le foutre perdu, en répandant le sien, et mordant de rage le cul de celui dont il viendra d'être si bien rossé. — Quelle passion ! et que ferai-je là ? Le père s'en prendrait à toi des coups qu'on lui donnerait ! Tu serais peut-être un peu marquée ; mais cent louis de gratification. — Poursuivez, madame, poursuivez ; vous savez que je ne peux pas aujourd'hui.

Voici, pour l'avant-dernière, une très-jolie personne, jouissant de plus de cinquante mille livres de rente, et d'une excellente réputation ; elle aime les femmes ; vois comme elle les lorgne ; elle

aime aussi les enculeurs, tout cela, sans cesser d'adorer son époux ; mais elle sait bien, que ce qui tient au physique, est absolument indépendant du moral. Elle fout avec son mari d'un côté, elle vient s'en faire donner ici de l'autre, tout cela s'arrange.

Cette dernière enfin est une célibataire à grandes prétentions, une des plus célèbres prudes de Paris ; elle battrait, je crois, dans le monde, un homme qui lui parlerait d'amour ; et je suis payée très-chèrement, par elle, pour la faire foutre une cinquantaine de fois, par mois, à ma petite maison.

Eh bien, Juliette ! balanceras-tu après tous ces exemples ? Non, sans doute, madame, répondis-je ; je foutrai chez vous par intérêt et par libertinage, je me livrerai à toutes les parties libidineuses qu'il vous plaira de m'envoyer ; mais lorsque mes prostitutions seront pour votre compte, je vous préviens que ce ne sera jamais à moins de cinquante louis. Tu les auras, tu les auras, me répondit la Duvergier au comble de la joie ; je ne voulais que ton acquiescement ; l'argent ne m'inquiète point ; sois douce, obéissante, ne refuses jamais rien, je te trouverai des monts d'or. Et comme il était tard, et que je craignais que Noirceuil ne fut inquiet de la longueur de cette première sortie, je retournai bientôt dîner à la maison, vraiment désespérée de n'avoir pas vu quelques-unes de ces femmes à l'ouvrage ou de le partager avec elles.

Madame de Noirceuil ne voyait pas de sang froid sa rivale établie chez elle ; la manière impérieuse et dure dont son mari lui avait enjoint de m'obéir, ne contribuait pas peu à l'aigreur qu'elle témoignait à tout instant ; il n'y avait pas un seul jour où elle n'en pleurât de dépit : infiniment mieux logée qu'elle, mieux servie, plus magnifiquement habillée, ayant une voiture à moi seule,

pendant qu'elle jouissait à peine de celle de son mari, on doit facilement juger à quel point cette femme devait me haïr. Mais mon ascendant sur l'esprit de monsieur, était trop bien établi pour que j'eusse rien à redouter des boutades de madame.

Vous imaginez pourtant bien que ce n'était point par amour que Noirceuil agissait ainsi. Il voyait, dans ma société, des moyens de crimes : en fallait-il davantage pour sa perfide imagination. Rien n'était réglé comme les désordres de ce scélérat. Tous les jours, sans que jamais rien pût interrompre un pareil arrangement, la Duvergier lui fournissait une pucelle qui ne pouvait pas avoir plus de quinze ans et jamais moins de dix : il donnait cent écus par chacune de ces filles, et la Duvergier vingt-cinq louis de dommages et intérêts, si, Noirceuil pouvait prouver que la fille ne fut pas exactement vierge. Malgré toutes ses précautions, mon exemple vous prouve à quel point il était trompé chaque jour.

Cette séance de libertinage avait ordinairement lieu tous les soirs : les deux gitons, madame de Noirceuil et moi ne manquions jamais de nous y trouver, et chaque jour la tendre et malheureuse épouse devenait la victime de ces piquantes et singulières luxures. Les petites filles se retiraient et je soupais tête-à-tête avec Noirceuil, qui se grisait assez communément et finissait par s'endormir dans mes bras.

Depuis long-tems, il faut enfin que j'en convienne avec vous, mes amis, je brûlais de mettre en action les principes de Dorval ; il semblait que les doigts me démangeassent ; je voulais voler, à quelque prix que ce pût être. Mon épreuve n'était pas encore faite ; je ne doutais pas de mon adresse ; je n'étais embarrassé que du sujet avec lequel je devais l'employer ; j'avais le plus beau

jeu du monde chez Noirceuil : sa confiance était aussi entière que ses richesses étoient immenses, ses désordres extrêmes. Il n'y avait pas de jour où je ne pusse lui dérober dix à douze louis, sans qu'il s'en doutât. Par les singulier calcul de mon imagination un sentiment dont j'aurais peut-être bien de la peine à me rendre compte, je ne voulus jamais me permettre de faire tort à un être aussi corrompu que moi ; c'est sans doute ici ce qu'on appelle la bonne foi des bohêmes ; mais je l'eus : un autre motif entra pour beaucoup aussi dans ce projet de réserve ; je voulais faire mal, en volant : cette idée embrâsait étonamment ma tête. Or, quel crime commettais-je en dépouillant Noirceuil ? Regardant ses propriétés comme les miennes, je ne faisais que rentrer dans mes droits ; donc, pas la plus légère apparence de délit dans ce procédé. En un mot, si Noirceuil eût été un honnête homme, je ne lui aurais pas fait la moindre grace ; c'était un scélérat, je le respectais. En me voyant tout-à-l'heure lui faire des infidélités, vous me demanderez, peut-être, pourquoi cette vénération ne me suivait point : par tout : oh ! ceci était différent ; il était dans mes principes de ne soupçonner aucun mal à l'infidélité : j'aimais dans Noirceuil, le libertinage, la singularité de l'esprit ; mais ne rafolant point de sa personne, je ne me croyais pas liée avec lui au point de ne pas lui manquer quand bon me semblerait. Je visais au grand ; en voyant beaucoup d'hommes, je pouvais trouver mieux que Noirceuil. Ce bonheur même ne me fût-il pas arrivé, les parties de la Duvergier devaient me valoir beaucoup… et je ne pouvais donc pas y sacrifier un sentiment chevaleresque pour Noirceuil, dans lequel aucune sorte de délicatesse ne pouvait foncièrement exister. D'après ce plan de conduite, j'acceptai, comme vous croyez bien, une partie que la Duvergier me fit proposer, quelques jours après l'entrevue dont je viens de vous parler avec elle.

Cette partie devait avoir lieu chez un millionaire qui n'épargnant rien pour ses plaisirs, payait au poids de l'or toutes les créatures assez complaisantes pour satisfaire à ses honteuses luxures, On n'imagine pas le degré d'extension que peut avoir le libertinage ; on ne se fait pas d'idée du point ou il dégrade l'homme qui n'écoute plus que les chatouilleuses passions inspirées par ce délicieux vice.

Six filles charmantes de chez la Duvergier devaient m'accompagner chez ce Crésus. Mais, plus distinguée que les autres, à moi seule s'adressait le véritable culte dont mes compagnes n'étaient que les prêtresses : on nous fit entrer, dès en arrivant, dans un cabinet tendu de satin brun, couleur adoptée, sans doute, pour relever l'éclat de la peau des sultanes qui y étaient reçues ; et, là, l'introductrice nous prévint de nous déshabiller : dès que je le fus, elle me ceignit d'une gaze noire et argent, qui me distinguait de mes compagnes : cette parure, le canapé sur lequel on me plaça pendant que les autres, debout, attendaient en silence les ordres qui devaient leur être donnés, l'air d'attention que l'on eût pour moi, tout me convainquit bientôt des préférences qui m'étaient destinées.

Mondor entre ; c'était un homme de soixante-six ans, petit, trapu, mais l'œil libertin et vif : il examine mes compagnes, et les ayant louées l'une après l'autre, il m'aborde en m'adressant quelques-unes de

ces grosses gentillesses qu'on ne trouve que dans le dictionnaire des traitans. Allons, dit-il à sa gouvernante, si ces demoiselles sont prêtes, nous allons nous mettre à l'ouvrage. Trois scènes composaient l'ensemble de cet acte libidineux : il fallait, premièrement, pendant que j'allais, avec ma bouche, réveiller

l'activité très-endormie de Mondor, il fallait, dis-je, que mes six compagnes, réunies en trois groupes, exécutassent, sous ses regards, les plus voluptueuses attitudes de Sapho ; aucunes de leurs postures ne devaient être les mêmes ; chaque instant devait les voir renouveller. Insensiblement les groupes se mêlèrent, et nos six tribades, exercées depuis plusieurs jours, formèrent enfin le tableau le plus neuf et le plus libertin qu'il fût possible d'imaginer. Il y avait une demi-heure qu'il était en action, quand je commençai seulement à m'apperçevoir d'un peu de progrès dans l'état de notre sexagénaire. Bel ange, me dit-il, ces putains me font, je crois, bander ; faites-moi voir vos fesses, car s'il arrivait que je fusse en état de perforer le beau cul que vous allez docilement offrir à mes baisers, en vérité, nous irions tout de suite au fait, sans avoir besoin d'autre chose. Mais Mondor, en augurant aussi bien de ses forces, n'avait pas consulté la nature. Allons, me dit-il, au bout d'un couple d'épreuves, suffisant à me faire voir quel allait être le genre de ses attaques, allons, je vois bien qu'il faut encore quelques véhicules ; et le groupe rompu, nous l'entourâmes toutes les sept. Alors, la duègne nous ayant armé chacune d'une bonne poignée de verges, nous tombâmes tour à tour sur le vieux cul ridé du pauvre Mondor, qui pendant que l'une fouettait, maniait les appas des six autres. Nous l'étrillâmes jusqu'au sang, et rien n'avança la besogne. Oh, ciel ! nous dit le pauvre homme, me voilà réduit aux dernières extrémités ; et tout suant, tout haletant, le vilain nous considérait pour nous demander des secours. Mes demoiselles, nous dit en ce moment la compâtissante duègne en rafraîchissant par des lotions d'eau de Cologne, les fesses déchirées de son maître, je ne vois plus qu'un seul moyen pour rappeler monsieur à la vie : et quel est ce moyen, madame, répondis-je, il n'en est point que nous n'adop-

tions pour le tirer de cette langueur : eh bien, répondit la duègne, je vais l'étendre sur ce canapé ; vous, aimable Juliette, agenouillée devant lui, vous continuerez à réchauffer, dans votre bouche de rose, l'outil glacé de mon pauvre maître. Je sais qu'aucune autre que vous ne réussirait à le rendre à la vie. Pour vous, mesdemoiselles, il faut que vous veniez, l'une après l'autre, exécuter trois choses assez singulières sur son individu ; le souffleter d'abord d'importance, lui cracher au visage, et lui peter au nez : à peine y aurez-vous toutes passé que vous verrez des effets bien surprenans de ce remède. La vieille dit : tout s'exécute ; et j'avoue que je reste confondue de la supériorité du restaurant ; le balon se gonfle dans ma bouche au point que je puis à peine le contenir ; il est vrai qu'on ne saurait se faire une idée de la rapidité avec laquelle tous les épisodes ordonnés s'exécutaient sur ce pauvre paillard ; et rien n'était plaisant comme les différens bruits qu'occasionnait à la fois, dans l'air, la multiplicité de ces pets, de ces soufflets et de ces expectorations. Enfin, le paresseux instrument se dérouille au point que je crois qu'il va crever sur mes lèvres, lorsque se relevant avec vîtesse, Mondor fait signe à sa gouvernante de tout préparer pour le dénouement : à mon cul seul en est réservé l'honneur : la vieille me place dans l'attitude exigée pour la sodomie ; Mondor, aidé, conduit par sa gouvernante, se plonge à l'instant au temple des plus doux plaisirs de cette passion : mais tout n'était pas dit. J'étais ratée sans l'épisode crapuleuse dont Mondor couronnait son extase. Il fallait, pendant que le paillard m'enculait, 1°. que sa gouvernante, armée d'un immense godmiché lui rendit le même service ; 2°. qu'une des filles, agenouillée sous moi, excitât beaucoup de bruit dans mon con en le branlant avec sa langue ; 3°. qu'un beau cul s'offrît à chacune de ses mains ; 4°. enfin, que les deux filles qui, res-

taient élevées à califourchon, la première sur mes reins, la seconde sur les reins de celle-ci, en chiant toutes deux à la fois, inondassent de merde, l'une la bouche du paillard, l'autre son front ; mais chacune, tour à tour, remplit ces deux derniers rôles : toutes chièrent, même la vieille ; toutes me branlèrent, toutes enculèrent Mondor, qui, cédant aux titillations de plaisir dont nous l'enivrions, darde enfin au fond de mon anus les déplorables jets de sa défaillante luxure.

Quoi, madame, dit le chevalier en interrompant ici Juliette, quoi, vraiment la vieille chia aussi. — Assurément, reprit notre historienne, je ne conçois point qu'avec votre tête, chevalier, vous puissiez être étonné de cela ; plus une femme est ridée et plus elle convient à cette opération ; les sels sont plus âcres, les odeurs plus fortes… en général on se trompe sur les exhalaisons émanées de caput-mortuum de nos digestions ; elles n'ont rien de mal sain, rien que de très-agréable… c'est le même esprit recteur que celui des simples ; il n'est rien à quoi l'on s'accoutume aussi facilement qu'à respirer un étron ; en mange-ton, c'est délicieux, c'est absolument la saveur piquante de l'olive ; il faut, j'en conviens, monter un peu son imagination ; mais quand elle l'est bien, je vous assure que cet épisode compose un acte de libertinage très-sensuel… et dont j'essayerai avant qu'il soit long-tems, je vous le jure, madame, dit le chevalier en maniant complaisamment un vit, que l'idée dont il venait d'être question faisait horriblement bander. Quand vous voudrez, dit Juliette, je m'offre à vous satisfaire… tenez, à l'instant, si vous le desirez ; vous avez l'envie, moi j'ai le besoin, et le Chevalier prenant Juliette au mot, tous deux passèrent dans un cabinet voisin, dont ils ne sortirent qu'au bout d'une grosse demie-heure, employée sans doute par le chevalier, aux plus voluptueuses épreuves de cette passion, et par

le marquis, à quelques vexations sur les fesses flétries de la malheureuse Justine. En vérité, c'est délicieux, dit, le chevalier en revenant. As-tu mangé, dit le marquis ? — Absolument tout… Je suis étonné que tu ne connaisses pas cela, il n'est pas aujourd'hui d'enfant de dix-huit à vingt ans qui ne l'ait fait faire à des filles ; allons, poursuivez Juliette, il est très-joli d'allumer nos passions, comme vous le faites par vos intéressans récits, et de les appaiser ensuite par vos délicieuses complaisances.

Bel ange, me dit Mondor en m'entraînant avec lui dans son arrière cabinet, après avoir congédié les autres femmes, il vous reste un dernier service à me rendre, et c'est de celui-là que j'attends mes plus divins plaisirs. Il faut imiter vos compagnes, il faut chier comme elles, et rendre à-la-fois dans ma bouche, et l'étron divin de votre cul, et le foutre dont je viens de l'arroser. Assurément, monsieur, je suis prête à vous obéir, répondis-je avec humilité. — Quoi, d'honneur tu le peux ?… Fille adorable, ce service est en ta puissance ?… Ah ! je n'aurai jamais si bien déchargé.

Dès en entrant dans ce cabinet, j'avais remarqué sur le bureau un paquet assez volumineux, contenant, à ce que j'imaginais, des choses qui pouvaient devenir très-utiles à l'amélioration de ma fortune ; m'en emparer avec adresse, était devenu le premier vœu de mon cœur, aussitôt que je l'avais apperçu. Mais comment faire, j'étais nue, où fourrer ce paquet, presqu'aussi gros que mes deux bras, quoi qu'assez court, à la vérité. Monsieur, dis-je à Mondor, est-ce que vous n'appelez personne pour nous aider ? Non, dit le financier, je goûte seul cette dernière jouissance ; j'y mets des épisodes si lubriques, des détails si voluptueux… — Oh ! n'importe, n'importe, il nous faut quelqu'un. — Tu crois, mon

ange. — Assurément monsieur. — Eh bien, va voir si toutes ces femmes sont parties ; si elles ne le sont pas, fait venir la plus jeune, son cul m'a fait assez bien bander, et c'est de toutes, celle que je desire le plus. — Mais monsieur, je ne connais pas votre maison… l'état, d'ailleurs dans lequel je suis. — Je vais sonner. — Gardez-vous en, monsieur, je ne veux point paraître ainsi aux yeux de vos valets. — Mais c'est la vieille qui viendra. — Point du tout, elle raccompagne les filles. — Oh que de mystère, que de tems perdu, et s'élançant aussitôt ; dans les appartemens que nous quittions l'imbécille, sans s'en appercevoir, me laisse au milieu de ses trésors. Plus de retenue ici, plus aucun motif, qui comme chez Noirceuil, m'empêcha de me livrer à l'excessif penchant que j'éprouvais à m'emparer du bien d'autrui ; je ne perds donc pas une minute ; dès que mon homme a le dos tourné, je saute sur le paquet, et l'entortillant dans l'épais chignon qui couvrait ma tête, je le dérobe par cette ruse, absolument à tous les yeux. À peine avais-je fini que Mondor m'appela ; les filles n'étaient point encore parties ; ne se souciant point de les faire passer dans son cabinet, il préferait que la scène eut lieu dans le même endroit qui avait été témoin des premières : nous y repassâmes, la plus jeune fille suça le vit du patient, il lui remplit la bouche de sperme, pendant que je déposais dans la sienne, le met qui lui plaisait tant. Rien ne s'apperçut, je me rajustai, deux voitures nous attendaient, et nous nous séparâmes du pèlerin, après en avoir été largement payées.

Oh Dieu ! me dis-je en rentrant chez Noirceuil, et considérant à mon aise le rouleau que j'avais dérobé. Est-il possible que le ciel favorise ainsi mon premier vol. Le paquet contenait pour soixante mille francs de billets payables au porteur, et sans qu'aucune nouvelle signature devînt nécessaire.

De retour chez moi, je vis que par une incroyable fatalité, pendant que je volais on me volait moi-même ; on avait forcé mon secrétaire, et cinq ou six louis que l'on y avait trouvé, étaient devenus la proie du ravisseur. Noirceuil, consulté sur ce fait, m'assura qu'il ne pouvait avoir été commis que par une nommée Gode, fort jolie fille de vingt ans, que Noirceuil avait attaché à mon service, depuis que j'étais dans sa maison, qu'il mettait même très-souvent en tiers dans nos plaisirs, et à laquelle, par un caprice digne du libertinage de son esprit, il s'était amusé de faire faire un enfant par un de ses gitons ; elle était grosse de six mois. — Quoi, monsieur, dis-je, vous croyez que c'est Gode. — J'en suis certain, Juliette, regarde son air confus, embarassé ; n'écoutant plus alors que mon perfide égoïsme, et nullement les résolutions que j'avais prises, de ne jamais vexer ni tourmenter ceux qui me paraîtraient aussi scélérats que moi, je me jette aux pieds de Noirceuil, pour le supplier de faire arrêter la coupable. Je le veux bien, me dit Noirceuil, avec un flegme qui eut dû m'éclairer, si mon esprit eût été plus présent. Mais tu ne jouiras pas de son supplice ; grosse, elle obtiendra des délais, et pendant ce terme, jeune et jolie, la coquine pourra fort bien se tirer d'affaire. — Oh Dieu, j'en serais désolée. — Je le sens bien, c'est au gibet que tu voudrais la voir ; mais cela ne se pourra pas de trois mois au moins. Écoute, Juliette, à supposer, même que tu pusses jouir de ce plaisir, ce qui, je le sens, en serait un très-vif pour la tête que je te connais ; cette volupté, dans le fond, ne serait que l'histoire d'un quart-d'heure ; prolongeons les tourmens de cette malheureuse ; faisons-la souffrir toute sa vie ; rien n'est plus aisé ; je vais la faire jeter dans un cachot de Bicêtre, où elle pourrira cinquante ans peut-être. — Oh, mon ami, le délicieux projet ! — Je ne te demande que la fin du jour pour l'exécuter, pour avoir le tems

d'agir, et pour revêtir cet heureux plan de tous les épisodes qui peuvent lui prêter des charmes. J'embrasse Noirceuil ; il fait mettre ses chevaux, et revient deux heures après, muni de l'ordre nécessaire à l'exécution de notre dessein. Amusons-nous maintenant, me dit le traître ; mettons bien de la fourberie à tout cela. Gode, ma chère Gode, dit-il à cette pauvre fille en la faisant venir dans son cabinet avec moi, aussitôt que nous eûmes dîné. Tu connais mes sentimens, le tems approche où je veux t'en donner des preuves ; je vais unir ton sort à celui qui a laissé dans ton sein des preuves de son amour pour toi, et je vous fais deux mille écus de rente. — Oh, monsieur, que de graces ! — Non, point du tout, ma fille, ne me remercie point ; je te jure que tu ne me dois aucune reconnaissance ; je ne flatte absolument dans tout ceci que mes goûts. Te voilà sûre au moins à présent, par les précautions que je viens de prendre, d'avoir du pain pour le reste de tes jours ; et Gode, bien loin de saisir le double sens des perfides paroles de Noirceuil, arrosait des larmes de sa joie les mains de son prétendu bienfaiteur. Allons, Gode, poursuivit mon amant, un peu de complaisance pour la dernière fois, quoique je n'aime guères les femmes grosses, laisse moi t'enculer en baisant les fesses de Juliette ; tout s'arrange, je n'avais jamais vu Noirceuil si passionné. Comme l'idée d'un crime ajoute à la volupté ! lui dis-je tout bas. — Étonament, me répondit Noirceuil ; mais le crime où serait-il, si elle t'avait réellement volé ? — Tu as raison, mon ami. — Eh bien, console-toi, Juliette, console-toi, le crime est donc dans toute son étendue ; car je suis le seul coupable en cette aventure ; cette malheureuse est aussi innocente que toi, et il l'enculait pendant ce tems-là, en baisant ma bouche et claquant mon derrière ; je l'avoue, ce comble de scélératesse me fit aussitôt décharger ; en saisissant la main de mon amant et la portant à

mon clitoris, je le priai de juger par le foutre dont il retira ses doigts tout couverts, du puissant effet de son infamie sur mon cœur ; il me suit de près, deux ou trois coups de reins furieux accompagnés d'horribles blasphêmes, m'annoncent son délire… Mais son vit est à peine hors du cul, qu'un valet-de-chambre frappant doucement à la porte, le prévient que le commissaire qu'il a fait avertir, fait demander la permission d'exécuter l'ordre dont il est porteur. Ah, bon, bon, qu'il attende là, dit Noirceuil, je vais lui livrer sa victime… Allons, Gode rajustez-vous, voilà votre mari qui vient vous chercher pour vous conduire lui-même à la maison de campagne dont je vous donne l'habitation pour votre vie. Gode se presse, Noirceuil la pousse dehors. Dieux ! quelle est sa frayeur en voyant l'homme noir et sa suite, en se sentant lier comme une criminelle, en entendant surtout (il paraît que c'est ce qui la frappât davantage) tous les domestiques de la maison prévenus, s'écrièrent, ne la manquez pas, monsieur le commissaire, c'est elle qui bien sûrement a forcé le bureau de mademoiselle, et qui par cette conduite épouvantable a laissé planer le soupçon sur nos têtes… Moi, forcer le bureau de mademoiselle, s'écria Gode en s'évanouissant ! oh Dieu, j'en suis incapable ; le commissaire voulût suspendre, mais Noirceuil ordonnant qu'on poursuivit l'opération sans aucun égard, la malheureuse fut enlevée et jetée dans les cachots les plus malsains de Bicêtre, où elle fit en arrivant une fausse couche qui pensa lui coûter la vie ; elle respire encore, il y a comme vous voyez, bien des années qu'elle pleure le tort qu'elle eut d'avoir irrité les desirs de Noirceuil, qui n'est jamais six mois sans aller jouir de ses larmes, et resserrer autant qu'il le peut, ses fers, par de nouvelles recommandations.

Eh bien, me dit Noirceuil, dès que Gode fut enlevée, en me rendant le double de l'argent pris chez moi, cela ne vaut-il pas

cent fois mieux, de cette manière, que si elle eut été livrée au cours d'une justice incertaine et compatissante ; nous n'eussions pas été les maîtres de son sort, nous le sommes à jamais, maintenant. — Oh ! Noirceuil, que tu es fourbe, et quelle jouissance tu viens de te donner ! Oui, me répondit mon amant, je savais que le commissaire était à la porte, je déchargeais délicieusement dans le cul de la proie que j'allais lui livrer. — Oh ! mon ami, vous êtes bien scélérat ; mais, pourquoi faut-il que j'aie aussi goûté le plus grand plaisir, à l'infamie que vous avez commise ? Précisément, parce que c'en est une, me répondit Noirceuil, et qu'il n'en est point qui ne donne du plaisir ; le crime est l'ame de la lubricité ; il n'en est point de réelle sans lui : il y a donc des passions qui étouffent l'humanité : si cela est, elle n'est donc plus l'organe de la nature, cette fastidieuse humanité dont les moralistes nous entretiennent sans cesse, où il existe des momens pendant lesquels cette nature inconséquente éteint d'une voix, ce qu'elle conseille de l'autre. Eh ! Juliette, connais-tu mieux, cette nature complaisante et douce, elle ne nous conseille jamais de soulager les autre, que par intérêt, ou par crainte… par crainte, parce que nous redoutons pour nous, les maux que notre faiblesse soulage… par intérêt, dans l'espoir du profit, ou de la jouissance qu'en attend notre orgueil ; mais, dès qu'une passion plus impérieuse se fait entendre, tout le reste se tait, l'égoïsme, alors, reprend ses droits sacrés, nous nous moquons du tourment des autres ; et qu'aurait-il donc de commun avec nous, ce tourment ? Nous ne le ressentons jamais que par la frayeur d'un sort égal ; or, si la pitié naît de la frayeur, elle est donc une faiblesse, dont nous devons nous garantir, nous purger le plutôt qu'il est possible.

Ceci, dis-je à Noirceuil, demande des développemens. Vous m'avez démontré le néant de la vertu, je vous prie de m'expli-

quer, ce que c'est que le crime ; car, si d'un côté, vous anéantissez ce qu'il faut que je respecte, et que de l'autre, vous amoindrissiez ce que je dois craindre, vous aurez certainement mis mon ame dans l'état où je la desire, pour oser tout, dorénavant sans peur.

Assieds-toi, Juliette, me dit Noirceuil, ceci exige une dissertation sérieuse, et pour que tu puisses me comprendre, j'ai besoin de toute ton attention.

On appelle crime, toute contravention formelle, soit fortuite, soit préméditée, à ce que les hommes appellent les loix ; d'où, tu vois que voilà encore un mot arbitraire et insignifiant ; car, les loix sont relatives aux mœurs, aux climats ; elles varient de deux cents lieues, en deux cents lieues, de manière, qu'avec un vaisseau, ou des chevaux de poste, je peux me trouver, pour la même action, coupable de mort le dimanche matin à Paris, et digne de louanges, le samedi de la même semaine, sur les frontières d'Asie, ou sur les côtes d'Afrique. Cette complette absurdité a ramené le philosophe aux principes suivans :

1°. Que toutes nos actions sont indifférentes en elles-mêmes ; qu'elles ne sont ni bonnes, ni mauvaises, et que si l'homme les qualifie quelquefois ainsi, c'est uniquement en raison des loix qu'il adopte, ou du gouvernement sous lequel il vit, mais, qu'à ne considérer que la nature, toutes nos actions sont parfaitement égales entr'elles.

2°. Que si nous ressentons au-dedans de nous-même un murmure involontaire qui lutte contre les mauvaises actions projetées par nous, cette voix n'est absolument l'effet, que de nos préjugés, ou de notre éducation, et qu'elle se trouverait bien différente, si nous étions nés dans un autre climat.

3°. Que si en changeant de pays, nous ne parvenions pas à perdre cette inspiration, cela ne prouverait rien pour sa bonté, mais que les premières impressions reçues, ne s'effacent que difficilement.

4°. Enfin, que le remords est la même chose, c'est-à-dire, le pur et simple effet des premières impressions reçues que l'habitude seule peut détruire, et qu'il faut travailler fortement à vaincre.

Et en effet, pour juger si une chose est véritablement criminelle, ou non, il faut examiner de quel dommage elle peut être à la nature ; car, on ne peut raisonnablement qualifier de crime que ce qui, vraiment outragerait ses loix ; il faut donc que ce crime se trouve uniforme, que ce soit une action quelconque, tellement en horreur à tous les peuples de la terre, que l'exécration qu'elle inspire, se trouve aussi généralement empreinte en eux, que le desir de satisfaire à leurs besoins ; or, il n'en existe pas une seule de cette espèce, celle qui nous paraît la plus atroce et la plus exécrable, a trouvé des autels ailleurs.

Le crime n'a donc rien de réel, il n'y a donc véritablement aucun crime, aucune manière d'outrager une nature toujours agissante… toujours trop au-dessus de nous, pour nous redouter en quoi que ce puisse être. Il n'est aucune action, telle épouvantable, telle atroce, telle infâme que vous puissiez la supposer, que nous ne puissions commettre indifféremment, toutes les fois que nous nous y sentons portés, que dis-je, que nous n'ayons tort de ne pas commettre, puisque c'est la nature qui nous l'inspire ; car, nos usages, nos religions, nos coutumes peuvent facilement, et doivent même nécessairement nous tromper, et la voix de la nature ne nous trompera certainement jamais ; c'est par un mé-

lange absolument égal de ce que nous appelions crime et vertu, que ses loix se soutiennent ; c'est par des destructions qu'elle renaît, c'est par des crimes qu'elle subsiste ; c'est, en un mot, par la mort, qu'elle vit. Un univers totalement vertueux, ne saurait subsister une minute, la main savante de la nature fait naître l'ordre du désordre, et sans désordre, elle ne parviendrait à rien ; tel est l'équilibre profond qui maintient le cours des astres, qui les suspend dans les plaines immenses de l'espace, qui les fait périodiquement mouvoir ; ce n'est qu'à force de mal, qu'elle réussit à faire le bien ; ce n'est qu'à force de crimes, qu'elle existe, et, tout serait détruit, si la vertu seule habitait sur la terre. Or, je vous le demande, Juliette, dès que le mal est utile aux grands desseins de la nature, dès qu'elle ne peut parvenir à rien sans lui, comment, l'individu qui fait le mal, pourrait-il ne pas être utile à la nature ; et, qui peut douter que le scélérat ne soit un être qu'elle ait formé tel, pour accomplir ses vues. Pourquoi ne voulons-nous pas qu'elle ait fait parmi les hommes, ce que nous voyons qu'elle a fait parmi les animaux ; toutes les classes ne se dévorent-elles pas mutuellement, et ne s'affaiblissent-elles pas sur la terre, en raison de l'état où il est nécessaire que les loix de la nature se maintiennent. Qui doute que l'action de Néron, empoisonnant Agrippine, ne soit un des effets de ces mêmes loix, aussi constant que celui du loup qui dévore l'agneau ; qui doute que les proscriptions de Marius et de Sylla, ne soient autre chose que la peste et la famine qu'elle envoye quelquefois sur terre. Je sais bien qu'elle n'assigne pas aux hommes tel ou tel crime, de préférence, mais elle les crée tous, avec une certaine propension à tel genre de crimes : et de la réunion de tous ces forfaits, de la masse de toutes ces destructions légales ou illégales, elle en recueille le désordre et l'affaiblissement dont elle a besoin pour retrouver

l'ordre et l'accroissement. Pourquoi, nous eut-elle donné les poisons, si elle n'eût pas voulu que l'homme s'en servît ? Pourquoi eût-elle fait naître Tibère, Héliogabale, Andronic, Hérode, Venceslas, et tous les autres scélérats ou héros (ce qui est synonyme) qui ravagent la terre, si les destructions de ces hommes de sang, ne remplissaient pas ses vues ? Pourquoi enverrait-elle, près de ces coquins-là, des pestes, des guerres, des famines, s'il n'était pas essentiel qu'elle détruisît, et, si le crime et la destruction ne tenaient pas essentiellement à ses loix ? Si donc, il est essentiel qu'elle détruise, pourquoi, celui qui se sent né pour détruire, résisterait-il à ses penchans ? Ne pourrait-on pas dire que, s'il faut qu'il y ait un mal sur la terre, ce doit être visiblement celui qu'on fait en résistant aux vues de la nature sur nous. Pour que le crime qui n'offense et qui ne peut offenser que notre semblable, pût irriter la nature, il faudrait supposer qu'elle prît plus d'intérêt a certains êtres qu'à d'autres, et que quoique nous fussions tous également formés de ses mains, nous ne fussions pourtant pas tous également ses enfans ; mais, si nous nous ressemblons tous, à la force près, si elle n'a pas pris plus de peine à former un empereur qu'un savetier, toutes ces différentes actions ne sont plus que des accidens nécessaires de la première impulsion, et qui doivent nécessairement s'accomplir, étant formés de la manière dont il lui a plû de nous construire ; quand nous voyons ensuite qu'elle a mis des différences physiques dans nos individus, qu'elle a créé les uns faibles, les autres forts, n'est il pas clair qu'elle a achevé de nous indiquer, par ces procédés, que c'était par la main du plus fort, que devaient s'accomplir les crimes dont elle avait besoin, comme il devait être de l'essence du loup de manger l'agneau, et de celle de la souris d'être dévorée par le chat.

C'était donc avec grande raison que les Celtes nos premiers aïeux, prétendaient que le meilleur et le plus saint des droits était celui du plus fort… que c'était celui de la nature, et que quand elle avait voulu nous assigner cette portion de force supérieure à celle de nos semblables, elle ne l'avait fait, que pour nous mieux apprendre le droit qu'elle nous donnait sur eux..... Ce n'était donc point à tort, que ces mêmes peuples, dont nous descendons, prétendaient que, non-seulement, ce droit était sacré, mais que l'intention même de la nature, en nous le donnant, était que nous en profitassions : qu'il fallait, pour remplir ses vues, que le plus fort dépouillât le plus faible ; et que celui-ci abandonnât de bonne grâce, ce qu'il n'était pas en état de défendre. Si les choses ont changées physiquement, elles sont toujours moralement les mêmes. L'homme opulent représente le plus fort dans la société ; il en a acheté tous les droits ; il doit donc en jouir et assouplir, pour cela, tant qu'il le peut, à ses caprices, l'autre classe d'hommes qui lui est inférieure, sans offenser en rien la nature, puisqu'il ne fait qu'user du droit qu'il en a reçu, soit matériellement, soit conventionnellement. Eh ! si la nature avait voulu nous empêcher de faire des crimes, s'il était vrai que les crimes l'irritassent elle aurait bien su nous enlever les moyens de les commettre ; quand elle les laisse à notre disposition, c'est qu'ils ne l'outragent point, c'est qu'ils lui sont indifférens ou nécessaires ; indifférens, s'ils sont légers ; toujours utiles s'ils sont capitaux ; car il est parfaitement égal que je dérobe la fortune de mon voisin, que je viole son fils, sa femme ou sa sœur ; tout cela sont des délits d'une trop mince importance pour qu'ils puissent lui devenir d'une utilité bien majeure ; mais il lui est très-nécessaire que je tue ce fils, cette femme ou cette sœur, quand elle me l'indique ; et voilà pourquoi les penchans… les désirs que nous

éprouvons pour les grands crimes sont toujours plus violens que ceux que nous ressentons pour les petits, et que les plaisirs qu'ils nous donnent ont un sel mille fois plus piquant ; aurait-elle ainsi, par gradation, placé du plaisir à tous les crimes, si le crime ne lui était pas nécessaire ? ne nous indique-t-elle pas, au moyen de ce charme mis avec coquetterie, par sa main, que son intention est que nous suivions la pente où elle nous entraîne : ces chatouillemens indiscibles que nous éprouvons au complot d'un crime, cette ivresse où nous sommes, en nous y livrant ; cette joie secrète qui vient nous délecter encore quand il est fait ; tout cela ne nous prouve-t-il pas que, puisqu'elle a si bien placé l'attrait auprès du délit, c'est qu'elle veut que nous le commettions ; et que, puisqu'elle a doublé cet attrait, en raison de l'énormité, c'est que le forfait de destruction regardé conventionnellement comme le plus atroce, est pourtant celui qui lui plaît le mieux ; car, soit que le crime vienne de la vengeance, soit qu'il vienne de l'ambition ou de la lubricité, examinons-nous bien, nous verrons que cet attrait dont je parle, accompagne toujours le forfait en raison de sa violence ou de sa noirceur ; et quand la destruction de nos semblables devient l'effet de la cause, l'attrait alors n'a plus de bornes, parce que c'est à cette destruction nécessaire que ses loix gagnent le plus.

O Noirceuil ! interrompis-je, dans un état de délire inexprimable, il est certain que j'ai eu le plus grand plaisir à l'action que nous venons de faire, mais que j'en aurais eu mille fois davantage à la voir pendre… Dis donc, scélérate, à la pendre de ta main… — Oh ! oui, oui, Noirceuil, je l'avoue, je décharge rien qu'en y pensant ; et tous ces plaisirs-là doublaient parce qu'elle était innocente, conviens-en, Juliette ; sans cela, l'action que nous avions commise devenait utile aux loix ; tout le délicieux de l'at-

trait du mal en disparaissait. Ah ! poursuivit Noirceuil, la nature nous aurait-elle donné nos passions, si elle n'avait pas su que le résultat de ces passions accomplirait ses loix ; l'homme l'a si bien senti, qu'il en a voulu faire aussi de son côté pour réprimer cette force invincible qui, le portant au crime, ne le laisserait pas subsister un moment ; mais il a fait une chose injuste, car les loix lui prennent infiniment plus qu'elles ne lui donnent ; et pour un peu qu'elles lui assurent, elles lui enlèvent étonnamment ; mais ces loix, qui ne sont que l'ouvrage des hommes, ne doivent obtenir aucune considération du philosophe : elles ne doivent jamais arrêter les mouvemens où le porte la nature ; elles ne sont faites que pour l'engager au mystère ; laissons-les nous servir d'abri, jamais de frein. Mais, mon ami, dis-je à Noirceuil, si les autres en disent autant, il n'y aura plus d'abri. Soit, répondit mon amant, nous redeviendrons, en ce cas, dans l'état d'incivilisation où nous a créé la nature, qui certainement, n'est pas très-malheureux. Ce sera alors au plus faible à se garantir d'une force et d'une guerre ouverte ; il verra tout ce qu'il aura à craindre, au moins, et n'en sera que plus heureux, puisqu'à présent il a de même cette guerre à soutenir, et qu'il lui est impossible de faire valoir, pour se défendre, le peu qu'il a reçu de la nature. Tous les états gagneraient à ce changement, cela est bien prouvé, et les loix ne seraient plus nécessaires. Mais, revenons.

Un de nos plus grands préjugés sur les matières dont il s'agit, naît de l'espèce de lien que nous supposons gratuitement entre un autre homme et nous ; lien chimérique… absurde, dont nous avons formé cette espèce de fraternité sanctifiée par la religion ; c'est sur cet objet principal que je dois jeter quelques lumières, parce que j'ai toujours vu que l'idée de ce lien fantastique gênait et captivait les passions infiniment plus qu'on ne pense ; et c'est

en raison du poids qu'il a sur la raison humaine, que je veux le briser à tes yeux.

Toutes les créatures naissent isolées et sans aucun besoin les unes des autres ; laissez les hommes dans l'état naturel, ne les civilisez point, et chacun trouvera sa nourriture, sa subsistance, sans avoir besoin de son semblable : les forts pourvoiront à leur vie sans nécessité d'assistance : les faibles seuls en auront peut-être besoin ; mais ces faibles nous sont asservis par la main de la nature ; elle nous les donne ; elle nous les sacrifie ; leur état nous le prouve : donc le plus fort pourra, tant qu'il voudra, se servir du faible ; mais il est faux qu'il y ait aucun cas où il doive l'aider, car s'il l'aide, il fait une chose contraire à la nature ; s'il jouit de ce faible, s'il l'assouplit à ses caprices, s'il le tyrannise, le vexe, s'il s'en divertit, s'en amuse, ou le détruit, il sert la nature ; mais, je le répète, s'il l'aide au contraire, s'il l'égalise à lui, en lui prêtant une partie de ses forces, ou l'étayant d'une portion de son autorité, il détruit nécessairement alors l'ordre de la nature, il pervertit la loi générale, d'où il résulte que la pitié, bien loin d'être une vertu, devient un vice réel, dès qu'elle nous entraîne à troubler une inégalité exigée par les loix de la nature ; et que les philosophes anciens, qui la regardaient comme une faiblesse de l'ame, comme une de ses maladies dont il fallait promptement se guérir, n'avaient pas tort, puisqu'en voilà les effets diamétralement opposés aux loix de la nature, dont les différences et les inégalités sont les premières bases. Le prétendu fil de fraternité ne peut donc avoir été imaginé que par le faible ; car il n'est pas naturel que le plus fort, qui n'avait besoin de rien, ait pu lui donner l'existence : pour assouplir le plus faible, sa force seule lui devenait nécessaire ; mais nullement ce fil, qui dès-lors n'est que l'ouvrage du faible... n'est plus fondé que sur un raisonnement aussi

futile que le serait celui de l'agneau au loup : vous ne devez pas me manger, car j'ai quatre pieds comme vous.

Le faible, en établissant l'existence du fil de fraternité, avait des raisons d'égoïsme trop reconnues pour que le pacte établi par ce lien pût avoir rien de respectable ; d'ailleurs, un pacte quelconque n'acquiert de forces qu'autant qu'il a la sanction des deux partis ; or, celui-ci pût être proposé par le faible ; mais il est bien certain que le fort ne dût jamais y consentir : à quoi lui eût-il servi ? Quand on donne, c'est pour recevoir ; telle est la loi de la nature : or, en donnant de l'assistance au faible, en se dépouillant d'une portion de sa force pour l'en revêtir, qu'y gagnait le fort ? Et comment supposer comme réelle entre les hommes, l'existence d'un pacte que l'un des deux partis avait essentiellement le plus grand intérêt à ne pas consentir ; car enfin, le fort, en l'acceptant, se privait et ne gagnait rien ; il ne l'a donc point sanctionné, ce pacte ; de ce moment, il est donc idéal, et ne mérite de nous aucun respect. Nous pouvons rejeter, sans crainte, un arrangement proposé par nos inférieurs, dans lequel il n'y aurait pour nous que de la perte.

Que la religion de ce polisson de Jésus, faible, languissante, persécutée, singulièrement interressée à maîtriser les tyrans et à les ramener à des principes de fraternité qui lui assuraient du repos, ait sanctionné ces liens ridicules ; rien de plus simple ; elle joue ici le rôle du faible ; elle le représente ; elle doit parler comme lui : rien, là, ne doit nous surprendre ; mais que celui qui n'est ni faible, ni chrétien, s'assujétisse à des chaînes pareilles, à des nœuds qui lui ôtent et ne lui donnent rien : voilà ce qui est impossible, et nous devons conclure, de ces raisonnemens, que le fil de fraternité, non-seulement n'a jamais eu, ni pu avoir d'exis-

tence parmi les hommes, mais qu'il est même contre la nature, dont les intentions ne purent jamais être que l'homme égalisât ce qu'elle différenciait avec autant d'énergie : nous devons être persuadés que ce lien pût être, à la vérité, proposé par le faible, put être sanctionné par lui, quand l'autorité sacerdotale s'est trouvée par hasard en ses mains, mais que son existence est frivole, et que nous ne devons nullement nous y assujétir.

Il est donc faux que les hommes soient frères, interrompis-je avec vivacité, il n'y a donc aucun espèce de lien réel, entre un autre être et moi, et la seule manière dont je doive agir avec cet individu, est donc de retirer de lui tout ce que je pourai, en lui donnant le moins possible ? Assurément, me répondit Noirceuil ; car on perd de lui ce qu'on lui donne, et l'on gagne à ce qu'on lui prend. La première loi, d'ailleurs, que je trouve écrite au fond de mon ame, n'est pas d'aimer, encore moins de soulager ces prétendus frères, mais de les faire servir à mes passions ; d'après cela, si l'argent, si la jouissance, si la vie de ces prétendus frères est utile à mon bien être, ou à mon existence, je m'emparerai de tout cela à main armée, si je suis le plus fort, tacitement si je suis le plus faible ; si je suis obligé d'acheter une partie de ces choses, je tâcherai de les avoir, en donnant de moi, le moins possible ; je les arracherai si je puis, sans rien rendre ; car encore une fois, ce prochain ne m'est rien, il n'y a pas le plus petit rapport entre lui et moi, et si j'en établis, c'est dans la vue d'avoir de lui, par adresse, ce que je ne puis avoir par la force ; mais si je puis réussir par la violence, je n'userai d'aucun autre artifice, parce que les rapports sont nuls, et que ne devant plus m'en rien revenir, je n'ai plus besoin de les employer.

O Juliette ! sache donc fermer ton cœur aux accens fallacieux de l'infortune. Si le pain que ce malheureux mange est arrosé de ses larmes, si le travail pénible d'une journée suffit à peine pour lui donner le moyen de rapporter le soir à sa triste famille le faible soutien de ses jours ; si les droits qu'il est obligé de payer viennent absorber encore la meilleure partie de ses frêles épargnes ; si ses enfans nuds et sans éducation vont disputer au fond des forêts le plus vil aliment à la bête sauvage ; si le sein même de sa compagne, desséché par le besoin, ne peut fournir à son nourrisson, cette première partie de subsistance capable de lui donner la force d'aller, pour se procurer l'autre, partager celle des loups ; si, accablé sous le poids des années, des maux et des chagrins, il voit toujours, courbé par la main du malheur, arriver à pas lens la fin de sa carrière, sans que l'astre des cieux se soit un seul instant levé pur et serein sur sa tête affaissée, il n'y a rien-là que de très-simple, rien que de très-naturel, il n'y a rien qui ne remplisse l'ordre et la loi de cette mère commune qui nous gouverne tous, et tu n'as trouvé cet homme malheureux que par la comparaison que tu en as faites avec toi ; mais foncièrement il ne l'est pas : s'il t'a dit qu'il se croyait tel, c'était de même à cause de la comparaison qu'il établissait à l'instant, de lui à toi : qu'il se retrouve avec ses égaux, tu ne l'entendras plus se plaindre. Sous le régime féodal, traité comme la bête féroce, assoupli et battu comme elle, vendu comme le sol qu'il foulait aux pieds, n'était-il pas bien autrement à plaindre ; loin de prendre pitié de ses maux, loin d'adoucir ses malheurs, et de t'en composer ridiculement une peine, ne vois dans lui qu'un être que la nature t'offre pour en jouir à ton gré, et bien loin de sécher ses larmes, redoubles en la source, si cela t'amuse ; voilà les êtres que la main de la nature offre à la faux de tes passions ; moissone-les donc

sans aucune crainte ; imite l'araignée, tends tes filets, et dévore impitoyablement tout ce qu'y jette la main savante de la nature.

Mon ami, m'écriai-je en pressant Noirceuil dans mes bras, que ne vous dois-je point, pour dissiper ainsi dans moi les affreuses ténèbres de l'enfance et du préjugé ! vos sublimes leçons deviennent pour mon cœur ce qu'est la rosée bienfaisante aux plantes desséchées par le soleil. O lumière de ma vie, je ne vois plus, je n'entends plus que par vous seul ; mais en annulant à mes yeux le danger du crime, vous me donnez l'ardent desir de m'y précipiter. Me guideriez-vous dans cette route délicieuse ? Tiendrez-vous devant moi le flambeau de la philosophie ? Vous m'abandonnerez peut-être après m'avoir égarée, et mettant avec moi-même en action, des principes aussi durs que ceux que vous me faites chérir, livrée à tout le péril de ces maximes, je n'aurai plus au milieu des ronces dont elles sont semées, ni votre crédit pour m'y soutenir, ni vos conseils pour me diriger.

Juliette, me répondit Noirceuil, ce que tu dis prouve de la faiblesse… exige de la sensibilité, et il faut être forte, et dure quand on se décide à être méchante ; tu ne seras jamais la proye de mes passions ; mais je ne te servirai jamais non plus ni d'étai, ni de protecteur ; il faut apprendre à marcher et à se soutenir isolément dans le chemin que tu choisis ; il faut savoir se garantir seule des écueils dont il est rempli, se familiariser à leur vue, et même à la destruction du navire, s'il vient à briser contre eux ; le pis aller de tout cela, Juliette, c'est l'échafaud, et en vérité, c'est peu de chose. Dès qu'il est décidé que nous devons mourir un jour, n'est-il donc pas égal que ce soit là ou dans notre lit. Faut-il l'avouer, Juliette, assurément le premier qui n'est l'affaire que d'une minute, m'effraye infiniment moins que l'autre, dont les

accessoires peuvent être horribles ; quant à la honte, elle est en vérité si nulle à mes regards, que je ne la mets pour rien dans la balance. Tranquilise-toi donc, ma fille, et vole de tes propres ailes, tu courreras toujours moins de dangers. — Ah Noirceuil ! vous ne voulez pas quitter vos principes même pour moi. — Il n'est aucun être dans la nature en faveur de qui je puisse y renoncer. Poursuivons, je dois appuyer ma dissertation du néant des crimes par quelques exemples, c'est la meilleure façon de convaincre ; jetons un coup d'œil rapide sur l'Univers, et voyons combien tout ce que nous appelons crime s'érige en vertu d'un bout de l'Univers à l'autre.

Nous n'osons épouser les deux sœurs ; les sauvages de la Baye d'Hudson ne connaissent point d'autres liens. Jacob épousa Rachel et Lia.

Nous n'osons foutre nos propres enfans, bien que ce soit la plus délicieuse des jouissances ; point d'autres intrigues en Perse et dans les trois quarts de l'Asie. Loth coucha avec ses filles, et les engrossa toutes deux.

Nous regardons comme un très-grand mal la prostitution de nos propres épouses : en Tartarie, en Laponie, en Amérique, c'est une politesse, c'est un honneur que de prostituer sa femme à un étranger ; es Illiriens les mènent dans des assemblées de débauche, et les contraignent à se livrer au premier venu devant eux.

Nous croyons outrager la pudeur en nous offrant tous nuds aux regards des uns et des autres : presque tous les peuples du Midi vont ainsi sans y entendre la moindre finesse ; les anciennes fêtes de Priape, et de Bacchus se célébraient de cette manière. Li-

curgue obligea, par une loi, les jeunes filles à se présenter nues sur des théâtres publics. Les Toscans, les Romains se faisaient servir à table par des femmes nues. Il est une contrée dans l'Inde ou les honnêtes femmes vont de même ; il n'y a que les courtisannes de vêtues, pour mieux exciter la concupiscence ; ne voilà-t-il pas absolument le contraire de nos idées sur la pudeur ?

Nos généraux défendent le viol après l'assaut d'une forteresse ; les Grecs le donnaient pour récompense. Après la prise de Carbines, les Tarentins rassemblèrent les garçons, les vierges et les jeunes femmes qu'ils trouvèrent dans la ville, on les exposa nuds sur la place publique, et chacun choisit ce qui lui convenait, et pour le foutre et pour le tuer.

Les Indiens du Mont-Caucase vivent comme des brutes, ils se mêlent indistinctement. Les femmes de l'île de Hornes se prostituent publiquement aux hommes, jusqu'aux pieds du temple de leur Dieu.

Les Scithes et les Tartares révéraient les hommes que la débauche rendait impuissans à la fleur de l'âge.

Horace nous représente les Bretons, aujourd'hui les Anglais, comme très-libertins avec les étrangers ; ces peuples, assure-t-il, n'avaient aucune pudeur naturelle ; ils vivaient pêle-mêle, et en commun : frères, pères, mères, enfans, satisfaisaient également aux besoins de la nature, et ce qui en résultait, appartenait à celui qui avait couché avec la mère, quand elle était encore vierge. Ces peuples se nourrissaient de chair humaine.

Les Othaitiens satisfont publiquement leurs desirs ; ils rougiraient de se cacher pour cela. Les Européens leur firent voir leurs cérémonies religieuses, consistantes dans la célébration de cette

ridicule jonglerie, qu'ils nomment messe. À leur tour ils demandèrent la permission de faire voir les leurs. C'était le viol d'une petite fille de dix ans, par un grand garçon de vingt-cinq. Quelle différence.

La débauche elle-même est encensée ; on élève des temples à Priape ; Vénus est adorée d'abord comme la déesse de la propagation, ensuite comme celle des luxures les plus dépravées, son cul seul reçoit de l'encens, et celle qui ne devait être que l'idole de la progéniture, devient bientôt la déesse des plus grands outrages que puisse faire l'homme à la génération, Il s'éclairait, il fallait bien qu'il devint vicieux ; ce culte oublié avec le paganisme, se révivifie dans les Indes, et le lingam, espèce de membre viril que les filles de l'Asie portent à leur col, n'est autre chose qu'un meuble à l'usage des temples de Priape.

Un étranger qui arrive au Pégu, loue une fille pour le tems qu'il doit passer dans le pays ; il en fait tout ce qu'il veut ; elle retourne ensuite dans sa famille, et n'en trouve pas moins à se marier.

L'indécence même devient une mode ; on a porté long-tems en France les parties naturelles de l'homme, relevées en bosse sur la veste ou sur la culotte.

Àl'égard de la prostitution de ses sœurs ou de ses filles en usage chez presque tous les peuples du Nord, elle ne m'étonne pas ; celui qui se conduit ainsi, espère, ou des faveurs de celui auquel il prostitue, ou au moins de le voir agir, et cette lubricité est assez délicieuse pour être singulièrement recherchée. Il est un autre sentiment fort délicat dans ces sortes de prostitutions, et qui engage plusieurs hommes à livrer leurs femmes comme je le

fais ; ce mouvement consiste à s'embrâser de l'infamie dont on se couvre soi-même, et il est excessivement chatouilleux ; plus l'on multiplie en ce cas les effets de sa honte, mieux l'on jouit. On voudrait traîner dans la boue l'objet qu'on s'amuse à livrer ; on voudrait le vautrer dans la crapule, faire en un mot ce que j'ai fait ; mener sa femme et sa fille au bordel, les faire racrocher au coin des rues, et les tenir soi-même, pendant l'acte de la prostitution.

Quoi, monsieur, interrompis-je, vous avez une fille ? J'en avais une, répondit Noirceuil. — De l'épouse que je vous connais ? — Non, de ma première ; celle-ci est ma huitième, Juliette. — Et comment, avec les goûts que je vous connais, pûtes-vous jamais faire un enfant ? — J'en eus plusieurs, ma chère, ne t'étonnes pas de ce procédé, on surmonte quelquefois des répugnances, lorsqu'il en doit résulter des plaisirs. — Ah monsieur, je crois vous entendre — Je t'expliquerai tout cela, mon ange, mais il faudra que tu sois bien estimable à mes yeux, pour que je te prouve combien je le suis peu moi-même, — Homme charmant, m'écriai-je, vous ne me serez jamais plus cher que quand vous m'aurez convaincu du point auquel vous méprisez les préjugés vulgaires ; et plus de crimes vous dévoilerez à mes yeux, plus d'encens vous obtiendrez de mon cœur. L'irrégularité de votre tête fait tourner la mienne ; je n'aspire qu'à vous imiter. Ah sacredieu, s'écria Noirceuil en m'enfonçant sa langue dans la bouche, je ne vis jamais une créature plus analogue à moi ; je l'adorerais, je crois, si je pouvais aimer une femme... Tu veux m'imiter, Juliette, je t'en défie ; si l'intérieur de mon ame pouvait s'entr'ouvrir, j'effrayerais tellement les hommes, qu'il n'en serait peut-être pas un seul qui osât m'approcher sur la terre ; j'ai porté l'impudence, et le crime, le libertinage et l'infamie au dernier période ; et si

j'éprouve quelque remords, je proteste bien sincèrement qu'il n'est dû qu'au désespoir de n'en avoir pas assez fait. La prodigieuse agitation dans laquelle se trouvait Noirceuil, me convainquit que l'aveu de ses erreurs l'échauffait presqu'autant que leur action même. J'écartai la robe flottante qui l'enveloppait, et saisissant son membre plus dur qu'une barre de fer, je le plottai légèrement dans mes mains ; il distillait le foutre en détail. Que de crimes me coûte ce vit, s'écria Noirceuil, que d'exécrations je me suis permises pour lui faire perdre son sperme avec un peu plus de chaleur ; il n'est aucun objet sur la terre que je ne sois prêt à lui sacrifier ; c'est un Dieu pour moi, qu'il soit le tien, Juliette ; adore le, ce vit despote, encense-le, ce Dieu superbe ; je voudrais l'exposer aux hommages du monde entier ; je voudrais qu'il y eût un homme là, qui lit mourir dans d'affreux supplices tous ceux qui ne voudraient pas se courber devant lui… Si j'étais souverain, Juliette, je n'aurais pas de plus grand plaisir que celui de me faire suivre par des bourreaux qui massacreraient dans l'instant, tout ce qui choquerait mes regards… Je marcherais sur des cadavres, et je serais heureux ; je déchargerais dans le sang dont les flots couleraient à mes pieds.

Ivre moi-même, je me précipite aux genoux de cet étonnant libertin, j'adore avec enthousiasme, le mobile de tant d'actions dont les simples aveux irritent tellement celui qui les a commises ; je le prends dans ma bouche, je l'y suce pendant un quart-d'heure avec délices… Nous ne sommes pas assez, dit Noirceuil qui goûtait peu de plaisirs solitaires… Non ? laisse-moi ; il t'en cuirait peut-être, si tu prétendais à l'honneur de me faire décharger toute seule ; mes passions concentrées sur un point unique, ressemblent aux rayons de l'astre réunis par le ver ar-

dent, elles brûlent aussitôt l'objet qui se trouve sous le foyer ; et Noirceuil écumant, comprimait fortement mes fesses.

Tel fut l'instant où l'un des conducteurs de Gode vint donner des nouvelles de son entrée à Bicêtre, et de l'enfant mort qu'elle avait pondu, dès en y arrivant ; voilà qui est bon, dit Noirceuil, en congédiant l'homme avec deux louis pour boire : on ne saurait trop, ce me semble, m'ajouta-t-il tout bas, payer l'annonce d'un tel évènement ; voilà du moins l'image d'un petit délit à la plaisanterie que nous nous sommes permis... Tu vois, Juliette !... tu vois comme mon vit en devient plus impérieux ; et faisant aussitôt venir dans son cabinet sa femme, et ce giton, père de l'enfant qu'il venait de détruire, il encule ce dernier, en lui apprenant cette nouvelle, et en contraignant madame de Noirceuil de sucer, à genoux, le vit du ganimède, pendant qu'il livre mon cul aux baisers de ce jeune homme, et que saisissant en dessous les mamelles de sa femme, il les lui tiraille, au point de lui faire pousser des cris, dont l'effet est si puissant sur ses organes, qu'il en perd son foutre à l'instant : tiens, Juliette, poursuit-il, en ordonnant à ce jeune homme de lui rendre dans la main, le foutre dont il vient de l'arroser, et en embarbouillant rudement le visage de sa femme, vois comme il est pur et beau mon sperme ; avais-je tort de te faire adorer ce Dieu dont la substance est aussi belle ; jamais celui que les sots prêtent pour moteur à l'univers, n'en versa d'aussi bouillonnant... d'aussi pur... Poursuivons, Juliette, dit-il, en congédiant son monde, je suis fâché d'avoir été contraint à m'interrompre.

Nous punissons le libertinage, reprit mon instituteur ; Plutarque nous apprend que les Samniens se rendaient journellement et sous la surveillance des loix dans un lieu nommé les Jar-

dins, et qu'ils se livraient là, pêle-mêle, à des voluptés si lascives, qu'il était presqu'impossible de les imaginer ; en cet heureux endroit, continue l'historien, les distinctions du sexe, et les liens du sang, disparaissaient sous l'attrait du plaisir ; l'ami devenait la femme de son ami ; la fille, la tribade de sa mère, et plus souvent encore le fils, la catin de son père, à côté du frère enculant sa sœur.

Nous estimons beaucoup les prémices d'une fille. Les habitans des Philippines n'en font aucun cas. Il y a dans ces îles des officiers publics que l'on paye fort cher, pour se charger du soin de dévirginer les filles, la veille de leur mariage.

L'adultère était publiquement autorisé à Sparte. Nous méprisons les filles qui se sont prostituées ; les Lidiennes, au contraire, n'étaient estimées, qu'en raison de la multiplicité de leurs amans. Le fruit de leur prostitution était leur, unique dot.

Les Chypriennes, pour s'enrichir, allaient se vendre publiquement à tous les étrangers débarqués dans leur île.

La dépravation des mœurs est nécessaire dans un état ; les Romains le sentirent, en établissant dans toute l'étendue de la république, des bordels de filles et de garçons, et des théâtres, dont les filles dansaient toutes nues.

Les Babyloniennes se prostituaient une fois l'an, au temple de Vénus ; les Arméniennes étaient obligées de consacrer leur virginité aux prêtres du Tanaïs, qui les enculaient primitivement, et ne leur accordaient la faveur de la défloration, qu'autant qu'elles avaient courageusement soutenu les premières attaques : une défense, une larme, un mouvement, un cri, venait-il à leur échap-

per, elles étaient privées de l'honneur des secondes, et ne trouvaient plus à se marier.

Les Canariens de Goa font souffrir à leur fille un bien autre supplice ; ils les prostituent à une idole, fournie d'un membre de fer, dont la grosseur est démesurée ; ils les plongent de force sur ce terrible godmiché, que l'on a soin de chauffer prodigieusement ; tel est l'état d'élargissure où la pauvre enfant va chercher un mari, qui ne la prendrait pas sans cette cérémonie.

Les Caïnites, hérétiques du second siècle, prétendaient que l'on n'arrivait au ciel, que par l'incontinence, ils soutenaient que chaque action infâme avait un ange tutélaire ; et ils adoraient cet ange, en se livrant à d'incroyables débauches.

Ewen, ancien roi d'Angleterre, avait établi pour loi dans ses états, qu'aucune fille ne pouvait se marier, sans qu'il ne l'eût dévirginé. Dans toute l'Écosse, et dans quelques parties de la France, les grands vassaux jouissaient de ce droit.

Les femmes, ainsi que les hommes, arrivent à la cruauté par le libertinage ; trois cents femmes de l'Inca Atabaliba, au Pérou, se prostituèrent sur-le-champ, d'elles-mêmes aux Espagnols, et les aidèrent à massacrer leurs propres époux.

La sodomie est générale par toute la terre ; il n'est pas un seul peuple qui ne s'y livre ; pas un grand homme qui n'y soit adonné. Le saphotisme y règne également : cette passion est dans la nature comme l'autre, elle se forme au cœur de la jeune fille, dans l'âge le plus tendre, dans celui de la candeur et de l'innocence, lorsqu'elle n'a encore reçue aucune impression étrangère ; elle

est donc l'organe de la nature ; elle est donc imprimée par sa main.

La bestialité fut universelle ; Xénophon nous apprend que pendant la retraite des Dix milles, les Grecs ne se servaient que de chèvres. Cette habitude est encore très-répandue dans toute l'Italie : le bouc est meilleur que sa femelle ; son anus plus étroit, est plus chaud ; et cet animal naturellement lubrique, s'agite de lui-même, dès qu'il s'apperçoit qu'on décharge : sois bien persuadée, Juliette, que je n'en parle que par expérience.

Le dindon est délicieux ; mais il faut lui couper le cou à l'instant de la crise ; le resserrement de son boyau vous comble alors de volupté.

Les Sybarites enculaient des chiens : les Égyptiennes se prostituaient à des crocodiles ; les Américaines à des singes ; on en vint enfin aux statues. Tout le monde sait qu'un page de Louis XV fut trouvé déchargeant sur le derrière de la Vénus aux belles fesses. Un grec arrivant à Delphes, pour y consulter l'oracle, trouva dans le temple deux génies de marbre, et rendit pendant la nuit son libidineux hommage à celui des deux qu'il avait trouvé le plus beau. Son opération faite, il le couronna de laurier, pour récompense des plaisirs qu'il en avait reçus.

Les Siamois croient non-seulement le suicide permis, mais ils pensent même que de se tuer soi-même, est un sacrifice utile à l'ame, et que ce sacrifice lui vaut son bonheur dans l'autre monde.

Au Pégu, on tourne et retourne cinq jours de suite, sur des charbons ardens, la femme qui vient d'accoucher ; c'est ainsi qu'on la purifie.

Les Caraïbes achètent les enfans, dans le sein même de la mère ; ils marquent au ventre, avec du rocou, ces enfans, dès qu'ils ont vu le jour, les dépucellent, à sept ou huit ans, et les tuent communément, après s'en être servis.

Dans l'île de Nicaragua, il est permis à un père de vendre ses enfans pour être immolés ; quand ces peuples consacrent leur maïs, ils l'arrosent de foutre, et dansent autour de cette double production de la nature.

On donne une femme, au Brésil, à chaque prisonnier qui va être immolé ; il en jouit ; et la femme souvent grosse de lui, aide à le déchiqueter, et participe au repas que l'on fait de sa chair.

Avant que d'être gouvernés par les Incas, les anciens habitans du Pérou, c'est-à-dire, les premiers colons venus de la Scithie, qui les premiers peuplèrent l'Amérique, avaient l'usage de sacrifier des enfans à leurs Dieux.

Les peuples des environs de Rio-Réal, substituent à la circoncision des filles, cérémonie en usage chez plusieurs nations, une coutume assez bizarre : dès qu'elles sont nubiles, ils leur enfoncent dans la matrice des bâtons garnis de grosses fourmis, qui les piquent horriblement ; ils changent avec soin ces bâtons, pour prolonger le supplice, qui ne dure jamais moins de trois mois, et quelquefois beaucoup davantage.

St.-Jérôme rapporte que dans un voyage qu'il fit chez les Gaulois, il vit les Écossais manger avec délices les fesses des jeunes bergers, et les tetons des jeunes filles ; j'aurais plus de confiance au premier de ces mets, qu'au second ; et je crois, avec tous les peuples antropophages, que la chair des femmes, comme celles

de toutes les femelles d'animaux, doit être fort inférieure à celle du mâle.

Les Mingreliens et les Géorgiens sont les peuples de la terre les plus beaux et en même tems les plus adonnés à toutes sortes de luxure et de crime, comme si la nature eût voulu nous faire connaître, par-là, que ses écarts l'offensent si peu, qu'elle veut décorer de tous ses dons ceux qui y sont le plus adonnés : chez eux, l'inceste, le viol, l'infanticide, la prostitution, l'adultère, le meurtre, le vol, la sodomie, le saphotisme, la bestialité, l'incendie, l'empoisonnement, le rapt, le parricide, sont des actions vertueuses et dont on se fait gloire. Se rassemblent-ils, ce n'est que pour causer entre eux de l'immensité ou de l'énormité de leurs forfaits : des souvenirs et des projets de semblables actions deviennent la matière de leurs plus délicieuses conversations ; et c'est ainsi qu'ils s'excitent à en commettre de nouvelles.

Il y a un peuple au Nord de la Tartarie, qui se fait un nouveau Dieu tous les jours : Ce Dieu doit être le premier objet que l'on rencontre en s'éveillant le matin. Si par hasard c'est un étron, l'étron devient l'idole du jour ; et, dans l'hypothèse, celui-là ne vaut-il donc pas autant que le ridicule Dieu de farine adoré par les catholiques ? l'un est déjà matière excrémentale, l'autre le devient bientôt ; en vérité, la différence est bien légère.

Dans la province de Matomba, on enferme, dans une maison très-obscure, les enfans des deux sexes, lorsqu'ils ont atteint l'âge de douze ans ; et, là, ils souffrent, en manière d'initiation, tous les mauvais traitemens qu'il plaît aux prêtres de leur imposer, sans que ces enfans puissent, au sortir de ces maisons, ni rien révéler ni se plaindre.

Quand une fille se marie, à Ceylan, ce sont ses frères qui la dépucellent ; jamais son mari n'en a le droit.

Nous regardons la pitié comme un sentiment fait pour nous porter à de bonnes œuvres ; elle est, avec bien plus de raison, considérée comme un tort au Kamshatka : ce serait, chez ces peuples, un vice capital, que de retirer quelqu'un du danger où le sort l'a précipité. Ces peuples voyent-ils un homme se noyer, ils passent sans s'arrêter ; ils se garderaient bien de lui donner quelques secours.

Pardonner à ses ennemis est une vertu chez les imbécilles chrétiens ; c'est une action superbe, au Brésil, que de les tuer et de les manger.

Dans la Guyane, on expose une jeune fille, nue, à la piqûre des mouches, la première fois qu'elle a ses règles : souvent elle meurt dans l'opération, le spectateur, enchanté, passe alors toute la journée dans la joie. La veille des nôces d'une jeune femme, au Brésil, on lui fait un grand nombre de blessures aux fesses, pour que son mari, déjà trop porté par le sang et par le climat, à d'antiphysiques attaques, soit au moins repoussé par les flétrissures qu'on lui oppose.

Le peu d'exemples que j'ai rapporté, suffit de faire voir, Juliette, ce que sont les vertus dont nos loix et nos religions européennes paraissent faire tant de cas, ce qu'est cet odieux fil de fraternité si préconisé par l'infâme christianisme. Tu vois s'il est ou non, dans le cœur de l'homme ; tant d'exécrations seraient-elles générales si l'existence de la vertu qu'elles contrarient, avait quelque chose de réel.

Je ne cesserai de te le dire, le sentiment de l'humanité est chimérique ; il ne peut jamais tenir aux passions, ni même aux besoins, puisque l'on voit, dans les sièges, les hommes se dévorer mutuellement. Ce n'est donc plus qu'un sentiment de faiblesse absolument étranger à la nature, fils de la crainte et du préjugé ; peut-on se dissimuler que ce ne soit la nature qui nous donne et nos besoins et nos passions ? Cependant les passions et les besoins méconnaissent la vertu de l'humanité ; donc cette vertu n'est pas dans la nature ; elle n'est plus dès-lors qu'un pur effet de l'égoïsme qui nous a porté à désirer la paix avec nos semblables, afin d'en jouir nous-mêmes. Mais celui qui ne craint pas les représailles, ne s'enchaîne qu'avec bien de la peine à un devoir uniquement respectable pour ceux qui les redoutent. Eh ! non, non, Juliette, il n'y a point de pitié franche, point de pitié qui ne se rapporte à nous. Examinons-nous bien au moment où nous nous surprenons en commisération, nous verrons qu'une voix secrette crie au fond de nos cœur… Tu pleures sur ce malheureux, parce que tu es malheureux toi-même, et que tu crains de le devenir davantage. Or, quelle est cette voix, si ce n'est celle de la crainte ; et d'où naît la crainte, si ce n'est de l'égoïsme ?

Détruisons donc radicalement en nous ce sentiment pusillanime ; il ne peut être que douloureux, puisqu'on ne peut le concevoir que par une comparaison qui nous ramène au malheur.

Dès que ton esprit, chère fille, aura parfaitement conçu la nullité, je dis plus, l'espèce de crime qu'il y aurait à admettre l'existence de ce prétendu fil de fraternité, écrie-toi avec le philosophe : « Eh ! pourquoi balancerais-je à me satisfaire, lorsque l'action que je conçois, quelque tort qu'elle fasse à mon semblable, peut me procurer à moi le plus sensible plaisir ; car,

enfin, supposons un moment qu'en faisant cette action quelconque, je commette une injustice envers ce prochain, il arrive qu'en ne la faisant pas j'en commets une envers moi-même ; en dépouillant mon voisin de sa femme, de son héritage, de sa fille, je peux, comme je viens de le dire, commettre une injustice envers lui, mais en me privant de ces choses qui me font le plus grand plaisir, j'en commets une envers moi ; or, entre ces deux injustices nécessaires, serais-je assez ennemi de moi-même pour ne pas donner la préférence à celle dont je peux retirer quelques chatouillemens agréables. Si je n'agis pas ainsi, ce sera par commisération. Mais si l'admission d'un tel sentiment est capable de me faire renoncer à des jouissances qui me flatteraient autant, je dois donc tout mettre en usage pour me guérir de ce sentiment pénible, tout faire pour l'empêcher d'avoir, à l'avenir, aucun espèce d'accès sur mon ame. Une fois que j'aurai réussi (et cela se peut en s'accoutumant par degrés au spectacle des maux d'autrui), je ne me rendrai plus qu'au charme de me satisfaire ; il ne sera plus balancé par rien, je ne craindrai plus le remords, parce qu'il ne pourrait plus être la suite que de la commisération, et elle est éteinte ; je me livrerai donc à mes penchans, sans frayeur ; je préférerai mon intérêt ou mon plaisir à des maux qui ne me touchent plus, et je sentirai que perdre un bien réel, parce qu'il en coûterait une situation malheureuse à un individu (situation dont le choc ne peut plus arriver jusqu'à moi), serait une véritable ineptie, puisque ce serait aimer cet étranger plus que moi, ce qui heurterait toutes les loix de la nature, et tous les principes du bon sens. »

Que les liens de famille ne te paraissent pas plus sacrés, Juliette, ils sont tout aussi chimériques que les autres ; il est faux que tu doives quelque chose à l'être dont tu es sorti ; encore plus

faux, que tu doives un sentiment quelconque à celui qui est sorti de toi ; absurde d'imaginer que l'on doive à ses frères, à ses sœurs, à ses neveux, à ses nièces ; et par quelle raison le sang peut-il établir des devoirs ; pourquoi travaillons-nous dans l'acte de la génération ? N'est-ce pas pour nous ; que pouvons-nous devoir à notre père, pour s'être diverti à nous créer ? que pouvons-nous devoir à notre fils, parce qu'il nous a plû de perdre un peu de foutre au fond d'une matrice ; à notre frère ou à notre sœur, parce qu'ils sont sortis du même sang ? anéantissons tous ces liens comme les autres, ils sont également méprisables.

O Noirceuil, m'écriai-je ! combien de fois vous l'avez prouvé… et vous ne voulez pas me le dire ; Juliette, me répondit cet aimable ami, de tels aveux ne peuvent être la récompense que de votre conduite ; je vous ouvrirai mon cœur, quand je vous croirai vraiment digne de moi : vous avez quelques épreuves à subir avant ; et le valet-de-chambre étant venu l'avertir que le ministre dont il était l'ami intime l'attendait au salon, nous nous séparâmes.

Je ne tardai pas à placer, le plus avantageusement possible, les soixante mille francs dérobés chez Mondor : quelque sûre que je dusse être de l'approbation de Noirceuil, comme le vol ne pouvait se raconter, sans l'épisode de l'infidélité, et que d'ailleurs mon amant pourrait craindre de moi les mêmes lézions sur ses propriétés, je jugeai plus prudent de ne rien dire, et ne m'occupai que de nouveaux moyens d'augmenter, par les mêmes voies, la masse de mes revenus. Une autre partie chez la Duvergier m'en fournit bientôt l'occasion.

Il s'agissait d'aller, moi quatrième, chez un homme dont la manie, aussi cruelle que voluptueuse, consistait à fouetter des

filles. Trois créatures charmantes s'étaient réunies à moi, au café de la porte St.-Antoine, pour aller ensemble dans une voiture que nous devions trouver là, chez le duc Dennemar, à sa délicieuse maison de St.-Maur ; rien n'était frais, rien n'était joli comme les filles qui me joignirent au rendez-vous : la plus âgée n'avait pas dix-huit ans ; on la nommait Minette ; elle me plaisait au point que je ne pus tenir à l'accabler des plus voluptueuses caresses : il y en avait une de seize, l'autre de quatorze. Très-difficile dans le choix de ses victimes, j'appris de la femme qui nous conduisait, que j'étais la seule courtisane des quatre ; ma jeunesse, ma beauté, avaient engagé le duc à franchir les règles qu'il s'était imposées, de ne jamais voir de femmes du monde. Mes compagnes étaient de jeunes ouvrières en modes, entièrement étrangères à ces parties, filles honnêtes, bien élevées, et seulement séduites par les grosses sommes que donnait le duc, et par l'assurance que, se bornant à la fustigation, il n'attenterait pas à leur virginité ; nous avions cinquante louis chacune ; vous allez voir si nous les gagnâmes.

Introduites toutes quatre dans un appartement magnifique, notre conductrice nous dit d'attendre, tout en nous déshabillant, les ordres qu'il plairait à monseigneur de nous signifier.

Ce fut alors que je pus examiner à loisir les graces naïves, les charmes délicats et doux de mes trois jeunes camarades ; rien n'était aussi svelte que leur taille, rien de frais comme leur gorge, rien d'appétissant comme leurs cuisses, rien de potelé, rien de mignon comme leurs trois charmans derrières ; je dévorais ces filles des plus tendres baisers, et surtout Minette, elles me les rendirent avec une naïveté qui me fit décharger dans leur bras. Il y avait près de trois quart-d'heure, qu'en attendant l'époque des

desirs de monseigneur le duc, nous nous livrions en folâtrant, à toute l'impétuosité des nôtres, lorsqu'un beau et grand laquais, presque nud, vint nous prévenir que nous allions paraître, mais qu'il fallait que la plus âgée commençât. Cet ordre me plaçant au troisième rang, je pénétrai, quand ce fut mon tour, au sanctuaire des plaisirs de ce nouveau Sardanapale ; et ce que je vais vous raconter est absolument semblable à ce qu'avaient éprouvé mes compagnes.

Le cabinet où le duc nous reçut était rond, absolument environné de glaces ; au milieu était un tronçon de colonne de porphire, d'environ dix pouces de hauteur. On me fit monter sur ce piédestal ; le valet-de-chambre qui nous avertissait, et qui servait les plaisirs de son maître, lia mes deux pieds à des anneaux de bronze à dessein placés sur ce bloc, il éleva ensuite mes bras, les attacha à un cordon qui les contint le plus élevés possibles ; seulement alors le duc m'approcha ; il avait été jusqu'à ce moment couché sur un canapé, où il se branlait légèrement le vit. Totalement nud de la ceinture en bas, un simple gilet de satin brun lui couvrait le buste ; ses bras étaient à découvert ; sous le gauche était une poignée de verges, mince et flexible, renouée d'un ruban noir. Le duc, âgé de quarante ans, avait une physionomie très-dure, et il me parut que son moral n'était guères plus tendre que son physique. Lubin, dit-il à son valet, celle-ci me paraît mieux que les autres, son cul plus rond, sa peau plus fine, sa figure plus intéressante ; je la plains, elle n'en souffrira que davantage ; et en disant cela, le vilain approchant son museau de mon derrière, baisa d'abord, et mordit ensuite. Je jette un cri. — Ah ! ah ! vous êtes sensible, à ce qu'il me paraît, tampis, car vous n'êtes pas au bout ; et je sentis alors ses ongles crochus s'imprimer vivement dans mes fesses, et m'arracher la peau en deux ou

trois endroits. De nouveaux cris que je poussai, ne firent qu'animer ce scélérat, qui portant alors deux de ses doigts dans l'intérieur du vagin, ne les retire qu'avec la peau qu'il déchire dans ce lieu sensible. Lubin, disait-il alors en montrant ses doigts pleins de sang au valet. Cher Lubin, je triomphe, j'ai de la peau du con ; et il la mit sur la tête du vit de Lubin, qui bandait assez bien alors. Ce fut en cet instant qu'il ouvrit une petite armoire, déguisée par des glaces ; il en sortit une longue guirlande de feuille vertes ; j'ignorais et l'usage qu'il en allait faire, et de quelle plante elle était formée. Hélas ! à peine l'eût-il approchée de moi, que je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elle était d'épines. Aidé du cruel agent de ses plaisirs, il me la passe et repasse trois ou quatre fois autour du corps, et finit par l'y fixer d'une manière très-pittoresque, mais en même tems fort douloureuse, puisqu'elle déchirait absolument tout mon corps, et principalement mon sein, sur lequel il la pressait avec la plus féroce affectation ; mais mes fesses destinées à un autre fête, ne participaient nullement à cette maudite parure ; bien dégagées de partout, elles offraient sans obstacle à ce libertin, toutes les chairs que devaient parcourir ses verges.

Nous allons commencer, me dit Dennemar dès qu'il me vit en l'état qu'il desirait, je vous exhorte à un peu de patience ; car ceci pourra bien être long. Dix coups de verges assez légers, deviennent les avants-coureurs

du terrible orage qui va molester mon cul. Allons sacredieu, plus de ménagement, s'écria-t-il alors ; et d'un bras vigoureux flagellant mes deux fesses, il m'en applique plus de deux cent coups de suite, et sans arrêter. Pendant l'opération, son valet à genoux devant lui, tâchait, en le suçant, d'exprimer le venin qui

rendait cette bête aussi méchante ; et tout en flagellant, le duc criait de toutes ses forces… Ah la bougresse… la garce… Oh combien je déteste les femmes, que ne puis-je les exterminer toutes à coup de verges !… Elle saigne… elle saigne enfin… Ah foutre ! elle saigne… Suce, Lubin, suce, je suis heureux, je vois le sang ; et approchant sa bouche de mon derrière, il recueillit précieusement ce qu'il voyait couler avec tant de délices ; puis continuant : mais tu le vois, Lubin, je ne bande pas, et il faut que je fouette jusqu'à ce que je bande, et depuis que je bande, jusqu'à ce que je décharge ; allons, allons, la putain est jeune, elle l'endurera. La sanglante cérémonie recommence ; mais ici les épisodes changent, Lubin ne suce plus son maître ; armé d'un nerf de bœuf, il lui rend au centuple, les coups nerveux que j'en reçois. Je suis en sang, il ruisselle sur mes cuisses ; je le vois rougir le piédestal ; pressée par les épines, déchirée par les verges, il me devient impossible de pouvoir dire en quelle partie de mon corps les douleurs se font éprouver avec le plus d'empire, lorsque le bourreau, las de supplices, et se rejetant sur le canapé, tout en écumant de luxure, ordonne enfin qu'on me détache ; j'arrive à lui chancelante… Branlez-moi, me dit-il en baisant les vestiges de sa cruauté… ou plutôt, non… branlez Lubin, j'aime mieux le voir décharger que de décharger moi-même, et d'ailleurs quelque jolie que vous soyiez, je doute que vous en vinsiez à bout. Lubin s'empare aussitôt de moi, j'avais encore la funeste guirlande ; le barbare, à dessein la presse sur ma peau, pendant que je le pollue ; sa position était telle, que s'il cédait aux molles agitations de mon poignet, le foutre s'élançait sur le visage de son maître, qui tout en continuant de me presser… de me pincer le derrière, se branlait légèrement tout seul ; l'effet a lieu, le valet décharge, toute la figure du maître est couverte de sperme, le sien seul refuse de s'y

joindre, il le réserve pour une scène plus lubrique, vous en allez entendre les détails. Sortez, me dit-il, dès que Lubin eut fait ; il faut que je fasse passer votre quatrième compagne avant que je ne vous rappelle. On ouvre, et je vois celles qui m'avaient précédées, dans une pièce voisine… Mais juste ciel, dans quel état !… il était pis que le mien ; leurs corps si jolis, si blancs, si délicieux, faisaient maintenant horreur à regarder ; les malheureuses pleuraient, se repentaient d'avoir accepté une telle partie ; et moi, plus fière, plus ferme et plus vindicative, je ne pensai qu'au dédomagement. Une porte entrebâillée, me laisse voir la chambre à coucher du duc ; j'y pénètre hardiment. Trois objets se présentent aussitôt à ma vue, une très-grosse bourse d'or, un superbe diamant, et une fort belle montre. J'ouvre précipitament la fenêtre, je m'apperçois qu'elle donne au-dessus d'un petit cabinet d'aisance, formant un angle avec la muraille, et que le tout est situé près de la porte par laquelle nous sommes entrées. J'enlève lestement un de mes bas de dessous, j'entortille ces trois objets dedans, et laisse tomber le tout sur un arbuste placé dans l'angle dont je viens de parler ; les feuilles cachent le dépôt, et je reviens à mes compagnes. À peine les avais-je rejointes, que Lubin venait nous chercher ; c'était avec les quatre victimes réunies que le grand prêtre allait consommer le sacrifice. La plus jeune était déjà fustigée, et il nous sembla que son cul n'avait pas été plus ménagé que les nôtres ; elle était en sang ; le piédestal n'y était plus ; Lubin nous couche à plat-ventre toutes les quatre, au milieu du cabinet ; il nous entrelace avec tant d'art, qu'on ne voyait que nos huit fesses… Je vous laisse à penser dans quel état : le duc s'approche de ce groupe, son valet le branle d'une main, pendant qu'il distille de l'autre de l'huile bouillante sur nos culs ; heureusement, la crise n'est pas longue. Brûlez donc, Brûlez

donc, s'écriait le duc en mêlant son foutre à la liqueur enflammée qui nous calcinait : Brûlez donc ces putains-là… je décharge, et nous nous relevâmes dans un état que vous peindrait mieux le chirurgien, qui fut dix jours à faire disparaître les marques de cette abominable scène, et qui y réussit d'autant plus facilement avec moi, que par un hasard très-heureux, il ne m'était tombé sur le derrière que deux ou trois goutes de cette huile brûlante, dont la plus jeune de mes compagnes, par méchanceté

sans doute, se trouvait entièrement couverte.

Quelque fût ma situation, je ne perdis pas la tête en descendant ; et volant au coin où j'avais laissé tomber mon trésor, je m'emparai promptement de ce qui devait me dédommager des maux qu'on m'avait fait souffrir. Descendue chez la Duvergier, je la grondai vivement de m'avoir exposée à une telle avanie ; le devait-elle, sachant que j'étais richement entretenue ? Et lui ayant enfin déclaré qu'il ne me plaisait plus de m'immoler à sa rapacité, je me retirai chez moi en faisant dire à Noirceuil que j'étais malade, et que je le priais de me laisser tranquillement garder ma chambre pendant quelques jours ; Noirceuil, nullement amoureux, encore moins sensible, et fort peu inquiet, ne parut point ; sa femme, plus douce et plus politique, vint me voir deux fois, mais, sans m'attendrir sur son compte ; le dixième jour, tout avait si bien disparu, que j'étais plus fraiche qu'avant. Je jetai alors les yeux sur ma prise, il y avait trois cents louis dans la bourse, le diamant valait cinquante mille francs, la montre mille écus ; je plaçai cette nouvelle somme comme l'autre, et me trouvant, par la réunion des deux, près de douze mille livres de rentes, je crus qu'il était tems de travailler un peu pour moi-

même ; et que le rôle de jouet de l'avarice des autres, ne convenait plus à ma petite fortune.

Un an se passa de la sorte, perdant lequel je fis quelques parties pour mon compte, mais dans lesquelles le hasard n'offrit plus à mon adresse les mêmes moyens de se signaler ; d'ailleurs, toujours écolière de Noirceuil, toujours plastron de ses débauches, toujours detestée de sa femme.

Quoique nous vécussions dans l'indifférence, Noirceuil qui, sans m'aimer, faisait le plus grand cas de ma tête, continuait de me payer fort cher ; j'étais entretenue de tout, et vingt-quatre mille francs par an, pour mes plaisirs ; joignez à cela la rente de douze mille que je m'étais faite, et vous jugerez de mon aisance. Me souciant assez peu d'hommes, c'était avec deux femmes charmantes, que je satisfaisais mes desirs ; deux de leurs compagnes se mêlaient quelquefois à nous, il n'y avait sortes d'extravagances que nous n'exécutions alors.

Un jour, une des amies de celle de mes femmes que j'aimais le mieux, me supplia de m'intéresser pour un de ses parens auquel il était arrivé une aventure assez désagréable ; il ne s'agissait, disait-elle, que de dire un mot à mon amant dont le crédit près du ministre arrangerait tout aussitôt ; le jeune-homme, si je le voulais, viendrait lui-même me compter son histoire. Entraînée, ici, comme malgré moi, par le desir de faire un heureux, fatal desir, dont la main de la nature qui ne m'avait pas créé pour la vertu, eût bientôt soin de me punir, j'accepte : le jeune-homme paraît : Dieu ! quelle est ma surprise, en reconnaissant Lubin ! je fais ce que je puis, pour déguiser mon trouble ; Lubin m'assure qu'il n'est plus chez le duc, il me bâtit un roman qui n'a ni queue, ni tête ; je lui promets de le servir ; le traître sort content, dit-il, de

m'avoir retrouvée, depuis un an qu'il ne cessait de me chercher. Quelques jours s'écoulèrent, sans que j'entendisse parler de rien ; je m'étourdissais sur la malheureuse suite que pouvait avoir cette rencontre, je marquais même mon ressentiment contre l'amie de ma femme-de-chambre, qui m'avait engagée dans ce piège, quoique je ne me doutasse pas si c'était, ou non, par méchanceté, lorsque, sortant un soir de la comédie italienne, six hommes arrêtent ma voiture, contiennent mes gens, me font descendre avec ignominie, et me précipitent dans un fiacre, en criant au cocher, à l'hôpital.

Oh ! ciel, me dis-je, je suis perdue ! Mais, me remettant aussitôt, messieurs, m'écriai-je, ne vous trompez-vous point ? Je vous demande pardon, mademoiselle nous nous trompons, me répondit un de ces scélérats que je reconnus bientôt pour Lubin lui-même, nous nous trompons sans doute, car, c'est à la potence, que nous devrions vous mener, mais, si jusqu'à de plus amples informations, la police en ne vous envoyant qu'à l'hôpital, veut bien par égard pour monsieur de Noirceuil, ne pas vous donner, tout de suite, ce qui vous est dû, nous espérons que ce ne sera qu'un léger retard. Eh bien, dis-je avec effronterie, nous le verrons, prenez-garde, surtout, que je ne fasse bientôt repentir ceux qui, se supposant un moment les plus forts, osent m'attaquer avec tant d'audace. Nous arrivons. On me jette dans un cachot obscur, où, pendant trente-six heures, je ne vis absolument que des geoliers.

Peut-être, serez-vous bien aise, mes amis, de savoir quel était ici l'état de mon intérieur ; je vais vous l'ouvrir avec franchise. Calme comme dans la fortune, désespérée de me voir dupe, pour avoir un instant écouté la vertu ; résolue… profondément déter-

minée à ne plus lui laisser nul accès dans mon cœur ; quelque chagrin, peut-être, de voir, en un instant, échouer ma fortune ; mais pas un remords… pas une seule résolution d'être plus sage, si j'étais rendue à la société ; pas le plus petit projet de me rapprocher de la religion, si je devais mourir. Voilà mon ame toute nue. Je ressentais pourtant quelques petites inquiétudes… N'en avais-je donc point, quand j'étais sage ? ah ! que m'importe ! J'aime mieux ne pas être pure, et sentir ces légères atteintes ; j'aime mieux m'être livrée au vice, que de me trouver stupidement tranquille au sein d'une innocence que je déteste… Oh crime ! Oui, tes serpens même sont des jouissances : C'est par leurs aiguillons qu'ils préparent l'embrâsement divin dont tu consumes tes sectateurs ; tous ces tressaillemens sont des plaisirs ; il faut que des ames comme les nôtres soient agitées ; il leur est impossible de l'être par la vertu ; elles l'ont trop en horreur ; que ce soit donc par tes délicieux égaremens… Oh ! divins écarts de la vie ! Oui, oui que l'on m'y rende ; que de nouveaux délits s'offrent à moi, et l'on verra comme j'y volerai. Telles étaient mes réflexions, vous vouliez les savoir, je vous les trace ; en quels soins seraient-elles mieux confiées, que dans ceux de mes meilleurs amis.

J'étais au milieu du second jour de cette terrible détention, lorsque j'entendis ouvrir ma porte avec grand tapage… O Noirceuil, m'écriai-je, en reconnaissant mon amant, quel Dieu vous amène à moi ? Et comment après tous mes torts, pourrai-je encore vous intéresser ?

Juliette, me dit Noirceuil, dès qu'on nous eut laissé tête-à-tête : la manière dont nous vivons ensemble, ne me met nullement dans le cas d'avoir aucun reproche à vous faire ; vous étiez

libre ; l'amour n'entrait pour rien dans nos arrangemens, il n'était question que de confiance. Quelqu'analogie qu'il y eut entre ma façon de penser et la vôtre, vous avez cru devoir me refuser cette confiance ; rien n'est encore plus simple ; mais, ce qui ne l'est point, c'est que vous soyez punie pour une bagatelle comme celle qui vous a fait arrêter. Mon enfant, j'aime votre tête, vous le savez, il y a long-tems que je vous l'ai dit, et je servirai toujours ses écarts, tant qu'ils seront analogues aux miens ; ne croyez pas que ce soit ni par sentiment, ni par commisération, que je vienne briser vos fers, vous me connaissez assez pour être bien persuadée que je ne puis être mû ni par l'une, ni par l'autre de ces deux faiblesses. Je n'ai agi ici, que par égoïsme, et je vous jure, que si je bandais mieux à vous voir pendre, qu'à vous retirer, je ne balancerais pas une minute. Mais votre société me plait, j'en serais privé si vous étiez pendue ; d'ailleurs, vous aviez mérité de l'être, vous alliez l'être, et voilà des droits bien puissans sur mon ame ; je vous aimerais mieux, si vous eussiez mérité la roue... Suivez-moi, vous êtes libre... Point de reconnaissance, surtout, je l'abhorre ; et voyant que j'allais m'y livrer malgré moi... Puisqu'il en est ainsi, Juliette, reprit vivement Noirceuil, vous ne sortirez pas d'ici, que je ne vous aie prouvé l'absurdité du sentiment auquel la faiblesse de votre cœur paraît vous emporter, en dépit de vous. Puis, me forçant à m'asseoir, et se plaçant près de moi ; chère fille, me dit-il, tu sais que je ne veux perdre aucune occasion de former ton cœur, et d'éclairer ton, esprit, laisses-moi donc t'apprendre ce que c'est que la reconnaissance.

On appelle reconnaissance, Juliette, le sentiment du retour accordé à un bienfait ; or, je demande quel est le motif de celui qui accorde un bienfait ? Agit-il pour lui, ou pour nous ? S'il agit pour lui, tu m'avoueras que nous ne lui devons rien, et si c'est pour

nous ; l'empire qu'il prend dès-lors, loin d'exciter en nous de la reconnaissance, ne pourra plus y faire naître que de la jalousie, il a blessé notre orgueil ; mais quel a été son but en nous obligeant ? Comment ne le pas voir tout de suite ; celui qui oblige, celui qui sort de sa poche cent louis pour les donner à un homme qui souffre, n'a nullement agi pour le bonheur de cet infortuné ; qu'il descende au fond de son cœur, il verra qu'il n'a fait que flatter son orgueil, qu'il n'a travaillé que pour lui, soit en trouvant un plaisir intellectuel plus flatteur à donner ces cent louis à un pauvre, qu'à les garder lui-même ; soit en imaginant que la publicité de cet acte lui établirait une réputation ; mais dans tous les cas, je ne vois que de l'égoïsme. Dites-moi donc, maintenant, ce que je dois à un homme qui n'a travaillé que pour lui ? Parvinssiez-vous à me prouver qu'il n'a eu que l'homme qu'il oblige en vue, en agissant comme il l'a fait, que son action est secrette, qu'elle n'éclatera jamais, qu'il ne peut avoir eu aucun plaisir à donner ces cent louis, puisqu'il est au contraire dérangé par ce don ; et qu'en un mot, son action est tellement désintéressée, qu'on n'y peut démêler l'égoïsme ; à cela, je vous répondrai d'abord que c'est impossible, et qu'en analisant bien l'action de ce bienfaiteur, nous y démêlerons toujours, pour son compte, quelque jouissance secrète qui en diminuera le prix ; mais qu'à supposer même que le désintéressement que vous admettez soit complet, vous ne seriez jamais dans le cas de la reconnaissance, puisque cet homme par son action, en s'élevant au dessus de vous, afflige votre orgueil, et fait, par ce procédé, ressentir des mortifications à un sentiment dont les offenses ne se pardonnent jamais. De ce moment cet homme, quelque chose qu'il ait fait pour vous, n'acquiert de droit, si vous êtes juste, qu'à votre perpétuelle antipathie ; vous profiterez de son service, mais vous dé-

testerez celui qui vous le rend ; son existence vous pesera, vous ne le verrez jamais sans rougir ; si on vous apprend sa mort, vous vous en réjouirez intérieurement ; il vous semblera être dégagés d'un poids… d'une servitude, et l'assurance d'être délivrés d'un être aux yeux duquel vous ne pouviez plus paraître, sans une sorte de honte, deviendra nécessairement une jouissance : Que dis-je, si votre ame est vraiment indépendante et fière, peut-être irez-vous bien plus loin, peut-être le devrez-vous même… Oui, vous irez jusqu'à détruire cette existence qui vous gêne ; vous vous débarasserez de la vie de cet homme, comme d'un fardeau qui vous fatigue ; et loin que le service rendu ait fait naître dans vous de l'amitié pour ce bienfaiteur, il n'aura, comme on voit, produit que la haine la plus implacable. Oh ! combien cette réflexion doit prouver, Juliette, le ridicule et le danger de rendre des services aux hommes. Après ma manière d'analiser la reconnaissance, vois, ma chère, si je veux de la tienne, et si je ne dois pas me garder, au contraire, de me mettre, vis-à-vis de toi, dans le cas du service rendu ; je te répète donc, qu'en brisant tes liens, je ne fais rien pour toi, c'est pour moi seul que j'agis, absolument ; partons.

Dès que nous fûmes au greffe, Noirceuil prit la parole ; monsieur, dit-il à l'un des juges, cette demoiselle en recouvrant sa liberté, n'a pas dessein de vous dissimuler le nom de celle qui a commis le vol dont on accusait injustement mon amie ; c'est, vient-elle de m'assurer, une des trois filles qui l'avait accompagnée chez monsieur Dennemar ; parlez, Juliette, vous souvient-il du nom de cette fille ? Oui vraiment, monsieur, répondis-je en saisissant au mieux le perfide Noirceuil, c'était la plus jolie des trois, elle a dix-huit à dix-neuf ans, on la nomme Minette. C'est tout ce que nous demandions, Mademoiselle, dit l'homme de loi ;

revêtirez-vous votre déposition des formes du serment ? Sans doute, monsieur, répondis-je, et levant la main vers le crucifix : je jure et proteste, dis-je à haute et intelligible voix, et fais devant Dieu le serment sacré que la nommée Minette est seule coupable du vol fait chez monsieur Dennemar. Nous sortîmes et montâmes promptement en voiture. Eh bien, Juliette, me dit mon amant, sans moi tu ne commettais pas cette petite méchanceté ; je te connaissais assez pour être bien sûr qu'il était inutile de te mettre dans la confidence, et que tu m'entendrais au premier mot. Baise-moi, mon ange... J'aime à sucer cette bouche faussaire. Ah ! tu t'es conduite comme un Dieu. Minette sera pendue, et il est délicieux, quand on est coupable, non-seulement de se tirer d'affaire, mais de faire même périr l'innocent à sa place. O Noirceuil, m'écriai-je, que je t'aime, tu étais le seul être qui me convint au monde, tu vas me donner des regrets de t'avoir manqué. Vas, Juliette, tranquilise-toi, me répondit Noirceuil, je te fais graces des remords du crime, je n'exige de toi que ceux de la vertu. Il ne fallait me rien cacher, poursuivit mon amant pendant qu'on nous ramenait à l'hôtel, je ne t'empêche point de faire des parties, si l'avarice ou le libertinage t'y porte : tout ce qui prend sa source dans de tels vices est étonnamment respectable pour moi ; mais tu devais prendre garde aux connaissances de la Duvergier, elle ne voit, elle ne fournit que des libertins dont les passions cruelles pouvaient t'entraîner à ta perte ; si tu m'avais confié tes goûts, je t'aurais fait faire moi-même des parties très-chères, où les dangers eussent été minces, et où tu aurais pu voler tout à ton aise ; car il n'y a rien de si simple que de voler, c'est une des fantaisies la plus naturelle à l'homme ; moi qui te parle, je l'ai eue très-long-tems, je ne m'en suis corigé qu'en faisant pis ; rien ne guérit des petits vices comme les grands crimes ; plus on

balotte la vertu, plus on s'accoutume à l'outrager ; et ce n'est plus alors qu'aux plus grandes offenses que la volupté nous chatouille. Vois combien tu as perdu, Juliette, ignorant tes caprices ; je t'ai refusée à cinq ou six de mes amis, qui brûlaient de t'avoir, et chez lesquels tu en aurais été quitte en présentant le cul. Au reste, poursuivit Noirceuil, rien de tout cela ne se serait su sans ce maudit Lubin qui, soupçonné par son maître, avait juré de faire sur ce vol les plus exactes perquisitions. Mais tu es vengée, mon ange, nous l'avons fait mettre hier à Bicêtre pour le reste de ses jours. Il est essentiel que tu saches que c'est au ministre Saint-Fond, mon ami, que tu dois ta délivrance, et l'anéantissement de cette affaire ; tout était dit, demain l'on t'accrochait, vingt-deux témoins déposaient ; y en eût-il eu cinq cents, notre crédit ne les eût pas craint ; ce crédit est immense, Juliette, et nous sommes sûrs, St.-Fond et moi, ou d'arracher à l'instant de l'échafaud, le plus grand scélérat de la terre, ou d'y faire monter le plus vertueux des hommes. Voilà ce qu'on gagne sous le règne des princes imbécilles. Tout ce qui les entoure les mène, et les plats automates en croyant gouverner par eux-mêmes, ne régissent que par nos passions. Nous pouvions nous venger de Dennemar, je suis muni de tout ce qu'il faut pour cela, mais il est aussi libertin que nous, ses caprices te l'ont prouvé ; n'attaquons jamais ceux qui nous ressemblent ; le duc sait qu'il a eu tort de se conduire comme il l'a fait ; il en est tout honteux aujourd'hui, il t'abandonne le vol, et te reverra même avec plaisir ; il a demandé seulement qu'on en pendit une, le voilà content et nous aussi. Je ne te conseille pas de revoir ce vieux avare ; nous savons qu'il ne te desire que pour obtenir de toi la grace de Lubin ; mais ne te mêle pas de cela ; j'ai eu ce Lubin à mon service, il me foutait très-mal, me coûtait fort cher, je m'en dégoûtai au point que j'ai

déjà voulu le faire enfermer plusieurs fois ; nous le tenons, qu'il y reste. Quant au ministre, il veut te voir, je te donne ce soir à souper avec lui ; c'est un homme excessivement libertin… Des goûts, des fantaisies…, des passions, infiniment de vices ; je n'ai pas besoin de te recommander la plus extrême soumission, c'est la seule manière de lui prouver cette reconnaissance dont tu voulais à tort, répandre les effets sur moi… Mon ame se moule sur la tienne, Noirceuil, dis-je avec sang froid, je ne te remercie point dès que tu me prouves que tu n'as agi que pour toi, et il me semble que je t'aimerai beaucoup davantage, n'étant obligée de te rien devoir : quant à la soumission que tu me demandes, elle sera entière ; dispose de moi, je t'appartiens ; comme femme je me mets à ma place, je sais que la dépendance est mon lot… Non pas absolument, me dit Noirceuil, l'aisance dont tu jouis, ton esprit et ton caractère te sortent absolument de cet esclavage. Je n'y soumets que les femmes épouses, ou les putains, et en cela je suis les loix de la nature qui, comme tu le vois, ne permet à ces êtres-là que de ramper : l'esprit, les talens, la richesse et le crédit sortent de la classe des faibles, ceux que la nature y fit naître ; et du moment qu'ils entrent dans celle des forts, tous les droits de ceux-ci, la tyrannie, l'oppression, l'impunité et l'entier exercice de tous les crimes leur deviennent entièrement permis. Je veux que tu sois femme et esclave avec mes amis et moi, despote avec tous les autres… et de ce moment-ci, je te jure de t'en fournir les moyens. Juliette, il faut un petit dédommagement à tes trente-six heures de prison… Friponne, je te connais déjà douze mille livres de rente, tu m'avais caché tout cela ; n'importe, je l'ai su, je t'en fais dix demain, et le ministre m'a chargé de te remettre ce brevet-ci, c'est une pension de mille écus sur les hôpitaux ; les malades auront quelques bouillons de moins, et toi quelques pompons, de

plus, tout cela revient au même ; te voilà donc à la tête de vingt-cinq mille livres de rentes, sans compter tes appointemens qui te seront toujours exactement payés. Eh bien ! mon cœur, tu vois que les suites du crime ne sont pas toujours malheureuses ; le projet d'une vertu, celui d'obliger Lubin, t'a plongée dans le fond des cachots ; le vol de chez Dennemar, décide et motive ta fortune ; ose balancer maintenant ; ah ? commets des crimes tant que tu voudras, nous connaissons à présent ta tête, nous nous amuserons de ses écarts, et nous t'en promettons l'impunité. Oh Noirceuil, quelle injustice dans les loix humaines ! Gode innocente, gémit dans un cachot, Juliette coupable, en sort couverte des dons de la fortune. Tout cela est dans l'ordre, ma fille, me répondit Noirceuil ; l'infortune est le jouet de la prospérité ; elle lui est asservie par les loix de la nature ; il faut que le faible soit la pâture du fort ; jette les yeux sur l'Univers, dans toutes les loix qui le regissent, tu trouveras de pareils exemples : la tyrannie et l'injustice, comme seuls principes de tous les désordres, doivent être les premières loix d'une cause qui n'agit que par des désordres. Oh mon ami, dis-je dans l'enthousiasme, en légitimant à mes yeux tous ces crimes, en me donnant, comme tu le fais, les moyens de m'y plonger, tu places mon ame dans un état de délices, dans un trouble, dans un délire qu'aucune expression ne rendrait. Et tu ne veux pas que je te remercie ? — Tu ne me dois rien, encore une fois, j'aime le mal, je lui soudoye des agens, tu vois bien que je ne suis qu'égoïste ici, comme dans toutes les autres occasions de ma vie. — Mais il faudra que je reconnaisse tout ce que tu fais pour moi. — En commettant beaucoup de forfaits, et en ne m'en cachant aucun. — T'en cacher, jamais, ma confiance sera toute entière, tu seras maître de mes pensées comme de ma vie, il ne naîtra dans mon cœur, aucun desir qui ne

te soit communiqué, aucune jouissance que tu ne partages… Mais, Noirceuil, j'ai encore une grace à te demander ; l'amie de celle de mes femmes qui m'a trahie en me présentant ce Lubin, excite puissament ma vengeance, je veux qu'en arrivant tu la fasses punir. Donne-moi son nom et son adresse, dit Noirceuil, et je te la garantis demain à l'hôpital pour le reste de ses jours. Nous descendîmes à l'hôtel ; voilà Juliette, dit Noirceuil en me présentant à sa femme, dont l'air fut froid et composé ; cette charmante créature, poursuivit mon amant, avait été victime de la calomnie, c'est la plus honnête fille du monde, et je vous prie, madame, de lui continuer les égards que vous lui devez à plus d'un titre.

Oh ciel ! me dis-je, dès que, rétablie dans mon voluptueux appartement, je jetai les yeux sur l'heureuse situation dont j'allais jouir… sur l'immense revenu dont je devenais maîtresse. Oh ciel ! quelle vie je vais mener ; fortune, sort, Dieu, agent universel, qui que tu sois enfin, si c'est ainsi que tu traites ceux qui se livrent aux délits comment ne suivrait-on pas cette carrière ? Ah ! c'en est fait, je n'en parcourerai jamais d'autres ; égarements divins qu'on ose appeler crime… vous serez désormais mes seuls Dieux, mes uniques principes, et mes loix ; je ne chérirai plus que vous dans le monde.

Mes femmes m'attendaient pour me mettre au bain ; j'y passai deux heures, autant à ma toilette, et fraîche comme la rose, je parus au souper du ministre, plus belle à ce qu'on m'assura, que l'astre même, dont d'infâmes coquins m'avaient privé des jours.

Fin du cinquième Volume.

cîme: cime surs: sûrs cotté: coté déifique: déïfique enconeras: enconneras fis: fis lens: lents goutes: gouttes soudoye: soudoie

seconde partie

JULIETTE,

OU

LES PROSPÉRITÉS DU VICE.

Monsieur de Saint-Fond était un homme d'environ quarante ans, de l'esprit, un caractère bien faux, bien traître, bien libertin, bien féroce, infiniment d'orgueil, possédant l'art de voler la France au suprême degré, et celui de distribuer des lettres de cachet, au seul desir de ses plus légères passions ; plus de vingt mille individus de tout sexe et de tout âge, gémissaient, par ses ordres, dans les différentes forteresses royales dont la France est hérissée ; et parmi ces vingt mille êtres, me disait-il un jour plaisamment, je te jure qu'il n'en est pas un seul de coupable. D'Albert, premier président du parlement de Paris, était également du souper ; ce ne fut qu'en entrant que Noirceuil m'en prévint. Tu dois, me dit-il, les mêmes égards à ce personnage-ci qu'à l'autre, il n'y a pas douze heures qu'il était maître de ta vie, tu sers de dédommagemens aux égards qu'il a eu pour toi ; pouvais-je le mieux, acquiter ?

Quatre filles charmantes composaient, avec madame de Noirceuil et moi, le sérail offert à ces messieurs. Ces créatures, pucelles encore, étaient du choix de la Duvergier. On nommait Églée, la plus jeune, blonde, âgée de treize ans, et d'une figure enchanteresse ; Lolotte suivait, c'était la physionomie de Flore même ; on ne vit jamais tant de fraîcheur ; à peine avait-elle quinze ans : Henriette en avait seize, et réunissait à elle seule plus d'attraits que les poëtes n'en prêtèrent jamais aux trois

Graces : Lindane avait dix-sept ans ; elle était faite à peindre, des yeux d'une singulière expression, et le plus beau corps qu'il fût possible de voir.

Six jeunes garçons de quinze à vingt ans, nous servaient nuds et coëffés en femmes : chacun des libertins qui composaient le souper avait, ainsi que vous le voyez par cet arrangement, quatre objets de luxure à ses ordres, deux femmes et deux garçons. Comme aucun de ces individus n'était encore dans le salon, lorsque j'y parus, d'Albert et Saint-Fond, après m'avoir embrassée, cajolée, louée pendant un quart-d'heure, me plaisantèrent sur mon aventure. C'est une charmante petite scélérate, dit Noirceuil, et qui, par la soumission la plus aveugle aux passions de ses juges, vient les remercier de la vie qu'elle leur doit. J'aurais été bien fâché de la lui ôter, dit d'Albert ; ce n'est pas pour rien que Thémis porte un bandeau ; et vous m'avouerez que quand il s'agit de juger de jolis petits êtres comme ceux-là, nous devons toujours l'avoir sur les yeux. Je lui promets pour sa vie l'impunité la plus entière, dit Saint-Fond ; elle peut faire absolument tout ce qu'elle voudra ; je lui proteste de la protéger dans tous ses écarts, et de la venger, comme elle l'exigera, de tous ceux qui voudraient troubler ses plaisirs, quelques criminels qu'ils puissent être. Je lui en jure autant, dit d'Albert ; je lui promets, de plus, de lui faire avoir demain une lettre du chancelier, qui la mettra à l'abri de toutes les poursuites qui, par tel tribunal que ce soit, pourraient être intentées contr'elle dans toute l'étendue de la France, Mais, Saint-Fond, j'exige quelque chose de plus ; tout ce que nous faisons ici n'est qu'absoudre le crime, il faut l'encourager ; je te demande donc des brevets de pensions pour elle, depuis deux mille francs jusqu'à vingt-cinq, en raison du crime qu'elle commettra. Juliette, dit Noirceuil, voilà, je crois, de puissans mo-

tifs, et pour donner à tes passions toute l'extension qu'elles peuvent avoir, et pour ne nous cacher aucun de tes écarts. Mais, il en faut convenir, messieurs, poursuivit aussitôt mon amant sans me donner le tems de répondre, vous faites là un merveilleux usage de l'autorité qui vous est confiée par les loix et par le monarque… Le meilleur possible, répondit Saint-Fond ; on n'agit jamais mieux que lorsqu'on travaille pour soi : cette autorité nous est confiée pour faire le bonheur des hommes ; n'y travaillons-nous pas en faisant le nôtre et celui de cette aimable enfant. En nous revêtant de cette autorité, dit d'Albert, on ne nous a pas dit : vous ferez le bonheur de tel ou tel individu, abstractivement de tel ou tel autre ; on nous a simplement dit : les pouvoirs que nous vous transmettons sont pour faire la félicité des hommes ; or, il est impossible de rendre tout le monde également heureux ; donc, dès qu'il en est parmi nous quelques-uns de contens, notre but est rempli. Mais, dit Noirceuil, qui ne controversait que pour mieux faire briller ses amis, vous travaillez pourtant au malheur général en sauvant le coupable et perdant l'innocent. Voilà ce que je nie, dit Saint-Fond, le vice fait beaucoup plus d'heureux que la vertu ; je sers donc bien mieux le bonheur général en protégeant le vice qu'en récompensant la vertu. Voilà des systêmes bien dignes de coquins comme vous, dit Noirceuil. Mon ami, dit d'Albert, puisqu'ils font aussi votre joie, ne vous en plaignez point. Vous avez raison, dit Noirceuil ; il me semble, au surplus, que nous devrions un peu plus agir que jaser. Voulez-vous Juliette seule un moment, avant que l'on arrive ? Non, pas moi, dit d'Albert, je ne suis nullement curieux des tête-à-têtes… je suis d'un gauche… l'extrême besoin que j'ai d'être toujours aidé dans ces choses-là, fait que j'aime autant patienter jusqu'à ce que tout le monde y soit. Je ne pense pas tout-à-fait

ainsi, dit Saint-Fond, et je vais entretenir un instant Juliette au fond de ce boudoir.

Àpeine y fûmes-nous, que Saint-Fond m'engagea à me mettre nue ; pendant que j'obéissais, on m'a assuré, me dit-il, que vous seriez d'une complaisance aveugle à mes fantaisies ; elles répugnent un peu, je le sais, mais je compte sur votre reconnaissance ; vous savez ce que j'ai fait pour vous : je ferai plus encore, vous êtes méchante, vindicative, eh bien ! poursuivit-il, en me remettant six lettres-de-cachet en blanc qu'il ne s'agissait plus que de remplir, pour faire perdre la liberté à qui bon me semblerait, voilà pour vous amuser ; prenez de plus ce diamant de mille louis, pour payer le plaisir que j'ai de faire connaissance avec vous ce soir… Prenez, prenez, tout cela ne me coûte rien ; c'est l'argent de l'état. — En vérité, monseigneur, je suis confuse de vos bontés. — Oh ! je n'en resterai pas là ; je veux que vous me veniez voir chez moi ; j'ai besoin d'une femme qui, comme vous, soit capable de tout ; je veux vous charger de la partie des poisons. — Quoi, monseigneur ! vous vous servez de pareilles choses ? — Il le faut bien, il y a tant de gens dont nous sommes obligés de nous défaire… Point de scrupule, je me flatte. — Ah ! pas le moindre, monseigneur ; je vous jure qu'il n'est aucun crime dans le monde capable de m'effrayer et qu'il n'en est pas un seul que je ne commette avec délices… Ah ! baisez-moi ; vous êtes charmante, dit Saint-Fond, eh bien ! au moyen de ce que vous me promettez-là, je vous renouvelle le serment que je vous ai fait de vous procurer l'impunité la plus entière. Faites, pour votre compte, tout ce que bon vous semblera : je vous proteste de vous retirer de toutes les mauvaises aventures qui pourraient en survenir ; mais il faut me prouver, tout de suite, que vous êtes capable d'exercer l'emploi que je vous destine ; tenez, me dit-il, en

me remettant une petite boîte ; je placerai ce soir, près de vous, au souper, celle des filles sur laquelle il m'aura plu de faire tomber l'épreuve ; caressez-la bien, la feinte est le manteau du crime, trompez-la le plus adroitement que vous pourrez, et jetez cette poudre, au dessert, dans un des verres de vin qui lui seront servis ; l'effet ne sera pas long ; je reconnaîtrai là si vous êtes digne de moi, et, dans ce cas, votre place vous attend. Oh ! monseigneur, répondis-je avec chaleur, je suis à vos ordres ; donnez, donnez, vous allez voir comme je vais me conduire. — Charmante... charmante ! Amusons-nous maintenant, mademoiselle, votre libertinage me fait bander... Permettez, cependant, que je vous mette au fait, avant tout, d'une formule dont il est essentiel que vous ne vous éloigniez point ; je vous préviens qu'il ne faut jamais vous écarter du profond respect que j'exige, et qui m'est dû à bien plus d'un titre ; je porte, sur cela, l'orgueil au dernier point ; vous ne m'entendrez jamais vous tutoyer ; imitez-moi, ne m'appelez, surtout, jamais autrement que monseigneur ; parlez à la troisième personne, tant que vous pourrez, et soyez toujours, devant moi dans l'attitude du respect ; indépendamment de la place éminente que j'occupe, ma naissance est des plus illustres, ma fortune énorme et mon crédit supérieur à celui du roi même ; il est impossible de n'avoir pas beaucoup de vanité quand on en est l'homme puissant qui, par une fausse popularité, consent à se laisser approcher de trop près, s'humilie et se ravale bientôt ; la nature a placé les grands sur la terre comme les astres au firmament ; ils doivent éclairer le monde et n'y jamais descendre ; ma fierté est telle que je voudrais n'être servi qu'à genoux, ne jamais parler que par interprète à toute cette vile canaille, que l'on appelle le peuple ; et je déteste tout ce qui n'est pas à ma hauteur. En ce cas, dis-je, monseigneur doit haïr bien du monde, car il est

bien peu d'êtres ici bas qui puissent l'égaler. — Très-peu, vous avez raison, mademoiselle, aussi j'abhorre l'univers entier, excepté les deux amis que vous me voyez là, et quelques autres, je hais souverainement tout le reste. Mais, monseigneur, pris-je la liberté de dire à ce despote, les caprices de libertinage où vous vous livrez ne vous sortent-ils pas un peu de cette hauteur dans laquelle il me semble que vous devriez toujours désirer d'être ? Non, dit Saint-Fond, tout cela s'allie ; et, pour des têtes organisées comme les nôtres, l'humiliation de certains actes de libertinage sert d'aliment à l'orgueil. Et comme j'étais nue : ah ! le beau cul, Juliette, me dit le paillard en se l'exposant, on m'avait bien dit qu'il était superbe, mais il surpasse sa réputation ; penchez-vous, que j'y darde ma langue… Ah Dieu ! voilà une propreté qui me désespère ; Noirceuil ne vous a donc pas dit en quel état je voulais trouver votre cul ? — Non, Monseigneur. — Je le voulais merdeux… je le voulais sale… il est d'une fraîcheur qui me désespère ; allons, réparons cela par autre chose ; tenez, Juliette, voilà le mien… il est dans l'état ou je voulais le vôtre… vous y trouverez de la merde… Mettez-vous à genoux devant lui, adorez-le, félicitez-vous de l'honneur que je vous accorde en vous permettant d'offrir à mon cul, l'hommage que voudrait lui rendre toute la terre… Que d'êtres seraient heureux à votre place ! Si les Dieux descendaient vers nous, eux-mêmes voudraient jouir de cette faveur. Sucez, sucez ; enfoncez votre langue ; point de répugnance, mon enfant… Et quelles que fussent celles que j'éprouvais, je les vainquis, mon intérêt m'en faisait une loi ; je fis tout ce que désirait ce libertin, je lui suçai les couilles, je me laissai souffletter, péter dans la bouche, chier sur la gorge, cracher et pisser sur le visage, tirailler le bout des tetons, donner des coups de pieds au cul, des croquignoles, et définitivement foutre en cul, où il ne fit

que s'exciter, pour me décharger après dans la bouche, avec l'ordre positif d'avaler son sperme : je fis tout ; la plus aveugle docilité couronna toutes ses fantaisies. Divins effets de la richesse et du crédit, toutes les vertus, toutes les volontés, toutes les répugnances vont se briser devant vos désirs ; et l'espoir d'être accueillis par vous, assouplit à vos pieds tous les êtres et toutes les facultés de ces êtres ! La décharge de Saint-Fond était brillante, hardie, emportée ; c'était à très-haute voix qu'il prononçait alors les blasphêmes les plus énergiques et les plus impétueux ; sa perte était considérable, son sperme brûlant, épais et savoureux, son extase énergique, ses convulsions violentes, et son délire bien prononcé : son corps était beau, fort blanc, le plus beau cul du monde, ses couilles très-grosses, et son vit musculeux pouvait avoir sept pouces de long sur six de tour, il était surmonté d'une tête de deux pouces au moins, beaucoup plus grosse que le milieu du membre, et presque toujours décalotée ; il était grand, fort bien fait, le nez aquilin, de gros sourcils, de beaux yeux noirs, de très-belles dents et l'haleine très-pure ; il me demanda, quand il eut fini, s'il n'était pas vrai que son foutre fût excellent… De la crême, monseigneur, de la crême, répondis-je, il est impossible d'en avaler de meilleur ; je vous accorderai quelquefois l'honneur d'en manger, me dit-il, et vous avalerez aussi ma merde, quand je serai bien content de vous : allons, mettez-vous à genoux, baisez mes pieds, et remerciez-moi de toutes les faveurs que j'ai bien voulu vous laisser cueillir aujourd'hui. J'obéis et Saint-Fond m'embrassa, en jurant qu'il était enchanté de moi : un bidet et quelques parfums firent disparaître toutes les taches dont j'étais souillée. Nous sortîmes : en traversant les appartemens qui nous séparaient du salon d'assemblée, Saint-Fond me recommanda la boîte. Eh ! quoi, dis-je, l'illusion dissipée, le crime vous occupe

encore ? Comment, me dit cet affreux homme, as-tu donc pris ma proposition pour une effervescence de tête ? — Je l'avais cru. — Tu te trompais ; ce sont de ces choses nécessaires dont le projet émeut nos passions, mais qui, quoique conçues dans le moment de leur délire, n'en doivent pas moins être exécutées dans le calme. — Mais, vos amis le savent-ils ? En doutes-tu ? — Cela fera scène. — Pas du tout, nous sommes accoutumés à cela. Ah ! si tous les rosiers du jardin de Noirceuil, disaient à quelle substance ils doivent leur beauté… Juliette… Juliette, il n'y aurait pas assez de bourreaux pour nous. — Soyez donc tranquille, monseigneur, je vous ai fait le serment de l'obéissance, je le tiendrai. Nous rentrâmes.

On nous attendait ; les femmes étaient arrivées ; dès que nous parûmes, d'Albert témoigna le desir de passer au boudoir avec madame de Noirceuil, Henriette, Lindame et deux gitons, et ce ne fut que ce que je vis exécuter à d'Albert après, qui me fit douter de ses goûts. Restée seule avec Lolotte, Églée, quatre gitons, le ministre et Noirceuil, on se livra à quelques scènes luxurieuses ; les deux petites filles, par des moyens à-peu-près semblables à ceux que j'avais employé, essayèrent de faire rebander Saint-Fond ; elles y réussirent ; Noirceuil, spectateur, se faisait foutre, en me baisant les fesses, Saint-Fond caressa beaucoup les jeunes gens, et eut quelques minutes d'entretien secret avec Noirceuil ; tous deux reparurent très-échauffés, et le reste de la compagnie s'étant réuni à nous ; on se mit à table.

Jugez, mes amis, quelle fut ma surprise, lorsqu'en me rappelant l'ordre secret qui m'était donné, je vis qu'avec la plus extrême affectation, c'était madame de Noirceuil qu'on plaçait près de moi : monseigneur, dis-je bas à St.-Fond, qui s'y mettait égale-

ment de l'autre côté… Oh ! monseigneur, est-ce donc là la victime choisie ? Assurément, me dit le ministre, revenez de ce trouble ; il vous fait tort dans mon esprit ; encore une pareille pusillanimité, et vous perdez à jamais mon estime ; je m'assis : le souper fut aussi délicieux que libertin ; les femmes, à peine r'habillées, exposaient aux attouchemens de ces paillards, tout ce que la main des grâces leur avait distribué de charmes ; l'un touchait une gorge à peine éclose ; l'autre maniait un cul plus blanc que l'albâtre ; nos cons seuls étaient peu fêtés : ce n'est pas avec de telles gens, que de pareils appas font fortune ; persuadés que pour ressaisir la nature, il faut souvent lui faire outrage, ce n'est qu'à ceux dont le culte est, dit-on, défendu par elle, que les fripons offrent de l'encens. Les vins les plus

exquis, les mets les plus succulens ayant échauffé les têtes, St.-Fond saisit madame de Noirceuil ; le scélérat bandait du crime atroce que sa perfide imagination machinait contre cette infortunée ; il l'emporte sur un canapé, au bout du salon, et l'encule, en m'ordonnant de venir lui chier dans la bouche, ; quatre jeunes garçons se placent de manière qu'il en branle un de chaque main, qu'un troisième enconne madame de Noirceuil, et que le quatrième, élevé au-dessus de moi, me fait sucer son vit ; un cinquième encule St.-Fond : ah ! sacredieu, s'écrie Noirceuil ! ce grouppe est enchanteur ; je ne connais rien de si joli, que de voir ainsi foutre sa femme ; ne la ménagez pas, St.-Fond, je vous en conjure, et plaçant les fesses d'Églé à hauteur de sa bouche, il y fait chier cette petite fille, pendant qu'il sodomise Lindane, et que le sixième garçon l'encule. D'Albert se joignant au tableau, vient en remplir la partie gauche ; il sodomise Henriette, en baisant le cul du garçon qui fout le ministre, et manie, de droite et de gauche, tout ce que ses mains peuvent atteindre.

Ah ! qu'un graveur eût été nécessaire ici, pour transmettre à la postérité ce voluptueux et divin tableau ; mais la luxure couronnant trop vite nos acteurs, n'eût peut-être pas donné à l'artiste le tems de les saisir. Il n'est pas aisé à l'art qui n'a point de mouvement, de réaliser une action dont le mouvement fait toute l'ame, et voilà ce qui fait à-la-fois de la gravure, l'art le plus difficile et le plus ingrat.

On se remet à table. J'ai demain, dit le ministre, une lettre de cachet à expédier, pour un homme coupable d'un égarement assez singulier. C'est un libertin qui, comme vous, Noirceuil, a la manie de faire foutre femme par un étranger ; cette épouse, qui vous paraîtra sans doute fort extraordinaire, a eu la bêtise de se plaindre d'une fantaisie qui ferait le bonheur de beaucoup d'autres. Les familles s'en sont mêlées, et définitivement on veut que je fasse enfermer le mari. Cette punition est beaucoup trop dure, dit Noirceuil ; et moi je la trouve trop douce, dit d'Albert ; il y a tout plein de pays où l'on ferait périr un homme comme cela... Oh ! voilà comme vous êtes, messieurs les robins, dit Noirceuil ; heureux quand le sang coule. Les échafauds de Thémis sont des boudoirs pour vous ; vous bandez, en prononçant un arrêt de mort, et déchargez souvent en le faisant exécuter... Oui, cela m'est arrivé quelquefois, dit d'Albert ; mais quel inconvénient y a-t-il à se faire des plaisirs de ses devoirs. Aucun, sans doute, dit Saint-Fond ; mais pour en revenir à l'histoire de notre homme, vous conviendrez qu'il y a des femmes bien ridicules dans le monde. C'est qu'il y en a tout plein, dit Noirceuil, qui croient avoir rempli leurs devoirs envers, leurs maris, quand elles ont respecté leur honneur, et qui leur font acheter cette très-médiocre vertu, par de l'aigreur et de la dévotion, et sur-tout par des refus constans de tout ce qui s'écarte des plaisirs permis ; sans

cesse à cheval sur leur vertu, des putains de cette espèce s'imaginent qu'on ne saurait trop les respecter, et que d'après cela, le bégueulisme le plus outré peut leur être permis sans reproche : qui n'aimerait pas mieux une femme aussi garce que vous voudrez la supposer, mais déguisant ses vices, par une complaisance sans bornes, par une soumission entière à toutes les fantaisies de son mari ? Eh ! foutez, mesdames, foutez tant qu'il vous plaira, c'est pour nous la chose du monde la plus indifférente ; mais, prévenez nos désirs, satisfaites-les tous, sans aucun scrupule ; métamorphosez-vous pour nous plaire, jouez à-la-fois tous les sexes, redevenez enfans même, afin de donner à vos époux l'extrême plaisir de vous fouetter, et soyez sûres qu'avec de tels égards, ils fermeront les yeux sur tout le reste ; voilà les seuls procédés qui puissent tempérer, selon moi, l'horreur du lien conjugal, le plus affreux, le plus détestable de tous ceux par lequel les hommes ont eu la folie de se captiver. Ah ! Noirceuil, vous n'êtes pas galant, dit St.-Fond, en pressant un peu fortement les tetons de la femme de son ami, oubliez-vous donc que votre épouse est là ? Pas pour long-tems j'espère, répondit méchamment Noirceuil. Comment donc, dit d'Albert, en jetant sur la pauvre femme un regard aussi faux que sournois. — Nous allons nous séparer. — Quelle cruauté, dit St.-Fond, qu'enflammaient extraordinairement toutes ces méchancetés, et qui, branlant un giton de sa main droite, continuait de pressurer avec la gauche, les jolis tetons de madame de Noirceuil… Quoi ! vous allez rompre vos nœuds… des liens si doux ? — Mais, n'y a-t-il pas assez long-tems qu'ils durent ?… Eh bien, dit St.-Fond, toujours branlant… toujours vexant ; si tu quittes ta femme, je la prends ; moi j'ai toujours aimé dans elle cet air de douceur et d'humanité… Baisez-moi, friponne : et comme elle était en larmes, en rai-

son des maux que depuis un quart-d'heure, lui faisait éprouver St-Fond, ce sont ses pleurs que le libertin dévore, et que sa langue essuie ; puis poursuivant : en vérité, Noirceuil, se séparer d'une femme aussi belle, (et il la mordait) aussi sensible, (et il la pinçait)... Je vous le dis, mon ami, c'est un meurtre... Un meurtre, dit d'Albert... Oui effectivement ; je crois que c'est par un meurtre que Noirceuil va briser ses liens : oh ! quelle horreur, dit St.-Fond, qui ayant fait lever la malheureuse épouse, commençait à lui molester cruellement le derrière, en lui faisant empoigner son vit ; tenez, je vois, mes amis, qu'il faut que je l'encule encore une fois, pour lui faire oublier son chagrin : oui, dit d'Albert, en venant la saisir par-devant, et moi je vais l'enconner pendant ce tems-là. Mettons-la vîte entre nous deux ; j'aime étonnamment cette manière de foutre son prochain. Et que ferai-je donc moi, dit Noirceuil ? vous tiendrez la chandelle, et vous complotterez, dit le ministre. Je veux mieux employer mon tems, dit le barbare époux ; n'occupez point la tête de ma douce compagne ; je veux jouir de sa figure en larmes, la nazarder de tems en tems, pendant que j'enculerai la petite Églée, que deux bardaches se relayeront dans mon cul, que j'épilerai les cons d'Henriette et de Lolotte, et que Lindane et Juliette foutront sous nos yeux, l'une en cul, l'autre en con, avec les jeunes gens qui restent. La séance fut aussi longue, que les tableaux en étaient recherchés ; les trois libertins déchargèrent, et la pauvre Noirceuil ne se tira de leurs mains, que meurtrie de coups. D'Albert, en perdant son foutre, lui avait tellement mordu un teton, qu'elle était couverte de sang. Imitatrice de mes maîtres, et parfaitement foutue par deux des gitons, j'avoue que j'avais de même étonnamment déchargé ; rouge, échevelée comme une bacchante, je leur parus délicieuse au sortir de là ; Saint-Fond sur-tout, ne ces-

sait de m'accabler de carresses… Comme elle est bien ainsi, disait-il, comme le crime l'embellit, et il me suçait indistinctement sur toutes les parties de mon corps.

On continua de boire, mais sans se remettre à table, cette manière est infiniment agréable, et l'on se grise beaucoup plutôt en l'employant. Les têtes s'embrasèrent donc de manière à faire frémir les femmes. Je vis bien qu'on ne jetait sur elles que des yeux foudroyans, et qu'on ne leur adressait plus que des paroles pleines de menaces et d'invectives. Deux choses cependant s'appercevaient avec facilité : on voyait que je n'étais nullement comprise dans la conjuration, et qu'elle se dirigeait presqu'entièrement sur madame de Noirceuil ; ce que je savais d'ailleurs ne contribuait pas peu à me rassurer.

Passant tour-à-tour des mains de St.-Fond, dans celles de son mari, et de celles-ci dans celles de d'Albert, l'infortunée Noirceuil était déjà fort mal menée ; ses tetons, ses bras, ses cuisses, ses fesses, et généralement toutes les parties charnues de son corps commençaient à porter des marques sensibles de la férocité de ces scélérats ; lorsque Saint-Fond qui bandait beaucoup, la saisit, et lui ayant au préalable appliqué douze claques à tour de bras sur le derrière, et six soufflets d'égale force, il la fixa droite au milieu de la salle à manger, dans un très-grand écartement, les pieds attachés à terre, et les mains arrêtées au plafond : on lui mit, dès qu'elle fut dans cette attitude, douze bougies allumées entre les cuisses, en telle sorte que les flammes pénétrant d'une part dans l'intérieur du vagin, ou sur les parois de l'anus, et calcinant de l'autre la motte et les fesses, contournassent par leur vive impression les muscles du joli visage de cette femme, et les déterminassent aux voluptueuses angoisses de la douleur. St-Fond,

armé d'une autre bougie, la considérait attentivement pendant cette crise, en se faisant sucer le vit par Lindane, et le trou du cul par Lolotte ; près de là, Noirceuil se faisant foutre en mordant les fesses d'Henriette, annonçait à sa femme qu'il allait la laisser mourir ainsi, pendant que d'Albert enculant un giton, et maniant le cul d'Eglé, encourageait Noirceuil à traiter encore bien plus mal cette malheureuse compagne de son sort. Chargée de servir et soigner le total, je m'apperçus que les bouts de bougies étaient trop courts pour faire éprouver à la victime le degré de douleur que l'on lui souhaitait, je levai les flambeaux sur un tabouret ; les cris de la Noirceuil qui devinrent insupportables, me valurent, de la part de ses bourreaux, les plus grands applaudissemens. Ce fut alors que St.-Fond, qui perdait la tête, se permit une atrocité ; le scélérat portant une bougie qu'il tenait, sous le nez de la patiente) lui brûla les paupières, et presqu'un œil entier ; d'Albert s'emparant de même d'une bougie, lui en calcina le bout d'un teton, et son mari lui brûla les cheveux.

Singulièrement échauffée de ce spectacle, j'encourageais les acteurs, et les déterminais à changer de supplice. Par mon conseil on la frotte d'esprit de vin, on y met le feu ; elle a l'air un instant de ne former qu'une flamme, et quand la matière s'éteint, son épiderme entièrement brûlé la rend horrible à regarder. On n'imagine pas les louanges que cette cruelle idée me valut. St.-Fond, qu'échauffe étonnament cette scélératesse, quitte la bouche de Lindane pour venir m'enculer, toujours suivi par Lolotte, qui par son ordre ne cesse de lui gamahucher le cul. Que lui ferons nous à présent, me dit St-Fond, en dévorant ma bouche de baisers, et me dardant son vit jusqu'aux entrailles ; invente, Juliette, invente donc quelque chose, ta tête est délicieuse, tout ce que tu proposes est divin ; il y a mille tourmens à lui faire encore

éprouver, répondis-je, et tous plus piquans les uns que les autres ; et j'allais en proposer quelques-uns, lorsque Noirceuil s'approchant de nous, dit à Saint-Fond qu'il fallait lui faire avaler tout de suite la dose dont j'étais munie, avant que de lui ôter les forces nécessaires à nous donner les moyens de juger et de jouir des effets de ce poison ; d'Albert consulté, est pleinement de cet avis ; on détache la dame et on me la remet. Aimable infortunée, lui dis-je, après avoir mêlé la poudre dans un verre de vin d'Alicante, avalez ceci pour vous restaurer, et vous allez voir l'état de réconfortation où ce breuvage va mettre vos esprits. Notre imbécille avale avec docilité, et sitôt qu'elle a fait, Noirceuil qui n'avait pas cessé de m'enculer pendant que j'opérais, jaloux de ne perdre aucune des contorsions de cette agonie, me quitte pour venir considérer de plus près la victime. Vous allez mourir, lui dit-il, y êtes-vous bien déterminée ; madame est trop raisonnable, poursuit d'Albert, pour ne pas sentir que quand une femme a perdu l'estime et la tendresse de son époux, qu'il est dégoûté d'elle et qu'il en est las, le plus simple est de disparaître. Oh oui ! la mort… la mort, s'écria cette infortunée, c'est la dernière grace que je demande… Au nom du ciel ne me la faites point attendre… La mort que tu desires, infâme bougresse, est dans tes entrailles, lui dit Noirceuil, en se faisant branler le vit sous les yeux de sa triste épouse, par l'un des gitons, tu l'as reçue des mains de Juliette ; son attachement était tel pour toi, qu'elle nous à disputé le bonheur de t'empoisonner ; et St.-Fond, ivre de lubricité, ne sachant plus ce qu'il faisait, enculait d'Albert, qui se prêtant avec complaisance aux sodomites attaques de son ami, rendait à un beau giton tout ce qu'il recevait du ministre, dont je gamahuchais l'anus.

Un peu d'ordre à tout ceci, dit Noirceuil qui commençait à s'appercevoir aux contorsions de sa femme qu'il était bon de ne la plus perdre de vue ; il fait mettre un tapis au milieu de la chambre, sur lequel on étend la victime, et nous formons un cercle autour d'elle. St.-Fond m'encule en branlant un garçon de chaque main, d'Albert est sucé par Henriette, il suce un vit, en branlant de la main droite, et de la gauche, il moleste le cul de Lindane ; Noirceuil encule Eglée, on le fout, il suce un vit, et fait foutre Lolotte sur ses cuisses par le sixième giton. Les crises commencent ; elles sont horribles, on n'a pas d'idée des effets de ce poison ; la pauvre femme se tournait quelquefois au point de ne plus former qu'une boule, rien n'égalait ses crispations, ses hurlemens alors devenaient épouvantables ; mais nos précautions étaient prises de manière qu'il était impossible de rien entendre. Oh comme c'est délicieux, disait Saint-Fond tout en labourant mon cul, je ne sais ce que je donnerais pour la sodomiser en cet état. Rien n'est plus aisé, dit Noirceuil, essaye-le, nous te la tiendrons. La patiente vigoureusement saisie par les jeunes gens, présente, malgré ses efforts, le cul désiré par St.-Fond ; le scélérat s'y introduit ; oh foutre, s'écrie-t-il, c'est brûlant, je n'y puis tenir ; d'Albert le remplace, Noirceuil ensuite ; mais dès que sa malheureuse épouse le sent, ses efforts deviennent si terribles, qu'elle échappe à ceux qui la tiennent, et se jette en fureur sur son bourreau ; Noirceuil effrayé, se sauve, le cercle se reforme, laissons, laissons-la, dit St.-Fond qui venait de rentrer dans mon cul, il ne faut pas approcher une bête venimeuse, quand elle éprouve les crises de la mort. Cependant Noirceuil piqué, veut tirer vengeance de l'insulte ; il machine de nouveaux supplices, lorsque Saint-Fond s'y oppose, en assurant son ami que tout ce que l'on pourrait faire maintenant à la victime ne servirait qu'à

troubler l'examen que l'on se proposait, des effets du venin. Eh ! messieurs, m'écriai-je, ce n'est pas tout cela qu'il faut à madame, elle n'a dans ce moment-ci besoin que d'un confesseur. Qu'elle aille au diable, la putain, dit Noirceuil que Lolotte suçait en ce moment ; oui, oui, qu'elle aille à tous les diables ; si j'ai jamais désiré un enfer, c'est dans l'espérance d'y savoir son ame, et de porter jusqu'à mon dernier soupir l'idée délicieuse que les plus vives douleurs ne sauraient avoir de fin pour elle ; cette imprécation parut décider la dernière crise ; madame de Noirceuil rendit l'ame, et nos trois coquins déchargèrent en blasphêmant comme des scélérats.

Voilà une des meilleures actions que nous ayons fait de notre vie, dit Saint-Fond, en pressant son vit pour en exprimer jusqu'à la dernière goutte de foutre ; il y avait long-tems que je desirais la fin de cette ennuyeuse bégueule ; j'en étais encore plus las que son mari. Ma foi, dit d'Albert, vous l'aviez pour le moins autant foutue que lui. Oui ! beaucoup plus, dit mon amant. Quoiqu'il en soit, dit Saint-Fond à Noirceuil, ma fille est maintenant à vous ; vous savez que je vous l'ai promise pour récompense de cette épreuve-ci. Je suis enchanté de ce poison, il est bien malheureux que nous ne puissions pas jouir ainsi du spectacle de la mort de tous ceux que nous faisons périr de cette manière… Allons, mon ami, je vous le répète, ma fille est à vous ; que le ciel bénisse une aventure où je gagne un gendre très-aimable, et la certitude de n'avoir point été trompé par la femme qui me fournit ces venins. Ici Noirceuil eut l'air de faire une question bas à Saint-Fond, qui lui répondit affirmativement. Et le ministre m'adressant ensuite la parole, Juliette, me dit-il, vous viendrez me voir demain, je vous expliquerai ce que je n'ai fait qu'effleurer aujourd'hui ; Noirceuil en se remariant, ne peut plus vous avoir chez lui ; mais les

effets de mon crédit, les graces que je vais répandre sur vous, l'argent dont je vais vous couvrir, vous dédommageront bien amplement du sort que vous faisait mon ami. Je suis très-content de vous ; votre imagination est brillante votre flegme entier dans le crime, votre cul superbe, je vous crois féroce et libertine, voilà les vertus qu'il me faut. Monseigneur, répondis-je, j'accepte avec reconnaissance tout ce qu'il vous plait de m'offrir, mais je ne puis vous dissimuler que j'aime Noirceuil, je ne m'en séparerais qu'avec peine. Nous ne cesserons point de nous voir, mon enfant, me répondit l'ami de St.-Fond, gendre du ministre et son ami intime, nous passerons notre vie ensemble ; soit, répondis-je ; à ces conditions, j'accepte tout.

Les garçons et les filles à qui l'on fit entrevoir une mort sûre dans le cas de la moindre indiscrétion, jurèrent un silence éternel ; madame de Noirceuil fût enterrée dans le jardin, et l'on se sépara.

Une circonstance imprévue retarda le mariage de Noirceuil, ainsi que les projets du ministre ; il ne me fut pas possible non plus de le voir le lendemain. Le roi singulièrement content de St.-Fond, venait de lui donner une marque sûre de sa confiance, en le chargeant d'un voyage secret pour lequel il fut obligé de partir sur-le-champ, et au retour duquel il eut le cordon bleu avec cent mille écus de pension. Oh ! me dis-je, en apprenant ces faveurs, comme il est vrai que le sort récompense le crime, et qu'il serait imbécille celui qui, éclairé par de tels exemples, ne parcourerait pas ardemment toute l'étendue de cette carrière.

Cependant, d'après les lettres que Noirceuil reçut du ministre, j'eus l'ordre de me monter une maison splendide ; ayant reçu l'argent nécessaire à l'exécution de ce projet, je louai tout de suite

un magnifique hôtel rue du faubourg St-Honoré ; j'achetai quatre chevaux, deux voitures charmantes ; je pris trois laquais d'une taille haute, majestueuse, et d'une figure enchanteresse, un cuisinier, deux aides, une femme-de-charge, une lectrice, trois femmes-de chambres, un coëffeur, deux filles en sous ordre, et deux cochers ; des meubles délicieux ornèrent ma maison, et le ministre étant de retour, je fus me présenter aussitôt chez lui. Je venais d'atteindre ma dix-septième année, et je puis dire qu'il était à Paris, bien peu de femmes plus jolies que moi ; j'étais mise comme la déesse même des amours ; il était impossible de réunir plus d'art à plus de luxe ; cent mille francs n'eûssent pas payé les parures dont j'avais orné mes attraits, et je portais pour cent mille, écus de bijoux ou de diamans. Toutes les portes s'ouvrirent à mon aspect : Le ministre m'attendait seul. Je débutai par les félicitations les plus sincères des graces qu'il venait d'obtenir, et lui demandai la permission de baiser les marques de sa nouvelle dignité ; il y consentit, pourvu que je ne remplisse ce soin qu'à genoux, pénétrée de sa morgue, et loin de la heurter, je fis ce qu'il desirait. C'est par des bassesses que le courtisan achète le droit d'être insolent avec les autres. Vous me voyez, me dit-il, madame, au milieu de ma gloire ; le roi m'a comblé, et j'ose dire que j'ai mérité ses dons ; jamais mon crédit ne fut plus assuré, jamais ma fortune plus considérable ; si je fais refluer sur vous une partie de ces graces, il est inutile de vous dire à quelles conditions ; après ce que nous avons fait ensemble, je crois pouvoir être sûr de vous ; ma plus entière, confiance vous est acquise ; mais, avant que je n'entre dans aucun détail, jettez les yeux, madame, sur ces deux clefs ; celle-ci est celle des trésors qui vont vous couvrir, si je suis bien servi par vous, celle-là, est celle de la bastille ; une éternelle prison vous y est préparée, si vous manquez d'obéis-

sance ou de discrétion. Entre de telles menaces et un pareil espoir, vous n'imaginez pas, sans doute, que je balance, dis-je à Saint-Fond, confiez-vous donc à votre plus soumise esclave, et soyez parfaitement sûr d'elle. Deux soins bien importans vont être remis dans vos mains, madame, asseyez-vous, et écoutez-moi ; et comme j'allais prendre un fauteuil par inadvertance, Saint-Fond me fit signe de ne me placer que sur une chaise, je me confondis en excuses, et voici comme il me parla.

Le poste que j'occupe, et dans lequel je veux me soutenir longtems, m'oblige à sacrifier un nombre infini de victimes ; voici une cassette composée de différens poisons, vous les employerez d'après les ordres que vous recevrez de moi ; à ceux qui me desservent, seront réservés les plus cruels ; les prompts, pour ceux dont l'existence me nuit au point que je n'ai pas un moment à perdre pour les enlever de ce monde ; ces derniers que vous voyez sous l'étiquette de poisons lents, seront pour ceux dont, par de puissantes raisons de politique, je dois prolonger l'existence, afin d'éloigner de moi les soupçons ; toutes ces expéditions, suivant l'exigence des cas, se feront tantôt chez vous, tantôt chez moi, quelquefois en province, ou dans les pays étrangers.

Passons maintenant à la seconde partie de vos soins ; celle-là, sans-doute, deviendra la plus pénible pour vous, mais en mêmetems la plus lucrative. Doué d'une imagination très-ardente ; blâsé depuis long-tems sur les plaisirs ordinaires ; ayant reçu de la nature un tempérament de feu, des goûts très-cruels, et de la fortune tout ce qu'il faut pour satisfaire à ces furieuses passions, je ferai chez vous, soit avec Noirceuil, soit avec quelques autres amis, deux soupers libertins par semaine, dans lesquels il faut nécessairement qu'il s'immole au moins trois victimes : en re-

tranchant de l'année le tems des voyages où vous me suivrez seulement, sans qu'il soit question de ces orgies, vous voyez que cela fait environ deux cents filles, dont la recherche ne regarde que vous ; mais il y a des clauses difficiles au choix de ces victimes. Il faut d'abord, Juliette, que la plus laide soit au moins belle comme vous, il ne faut jamais quelles soient au-dessous de neuf ans, ni au-dessus de seize ; il faut qu'elles soient vierges, et de la meilleure naissance... toutes titrées, ou au moins d'une grande richesse... — Oh ! monseigneur, et vous immolerez tout cela ? — Assurément, madame, le meurtre est la plus douce de mes voluptés, j'aime le sang avec fureur, c'est ma plus chère passion ; et il est dans mes principes qu'il faut les satisfaire toutes, à quelque prix que ce puisse-être. Monseigneur, dis-je, en voyant que Saint Fond attendait ma réponse, ce que je vous ai fait voir de mon caractère, vous prouve, je crois, suffisamment qu'il est impossible que je vous trahisse ; mon intérêt et mes goûts vous en répondent... Oui, Monseigneur, j'ai reçu de la nature les mêmes passions que vous... les mêmes fantaisies, et celui qui se prête à tout cela par amour pour la chose même, sert assurément beaucoup mieux, que celui qui n'obéirait que par complaisance ; le lien de l'amitié, la ressemblance des goûts, voilà, soyez-en bien sûr, les nœuds qui captivent le plus sûrement une femme telle que moi. Oh ! pour celui de l'amitié, ne m'en parlez pas, Juliette, reprit vivement le ministre, je n'ai pas plus de foi à ces sentiment là qu'à celui de l'amour ; tout ce qui vient du cœur est faux, je ne crois qu'aux sens, moi, je ne crois qu'aux habitudes charnelles... qu'à l'égoïsme, qu'à l'intérêt... Oui, l'intérêt sera toujours, de tous les liens, celui auquel je croirai le plus ; je veux donc que le vôtre se trouve infiniment flatté, prodigieusement caressé dans les arrangemens que je vais prendre avec vous ; que le goût vienne en-

suite cimenter l'intérêt, à la bonne heure ; mais les goûts changent avec l'âge ; il peut venir un tems où l'on ne soit même plus mené par eux, on ne cesse jamais de l'être par l'intérêt. Calculons donc votre petite fortune, madame ; Noirceuil vous fait dix mille livres de rente, je vous en ai donné trois, vous en aviez douze, voilà vingt-cinq, et vingt-cinq dont voici le contract, font cinquante ; parlons maintenant du casuel. J'allais me jetter aux pieds du ministre pour lui rendre grace de cette nouvelle faveur ; il ne s'y opposa point ; et m'ayant fait signe de me rasseoir, vous imaginez bien, Juliette, continua-t-il, que ce n'est pas avec un aussi mince revenu que vous pouvez me donner à souper deux fois la semaine, ni tenir la maison que je vous ai commandé de prendre ; je vous donne donc un million par an pour ces soupers ; mais souvenez-vous qu'ils doivent être d'une magnificence incroyable ; j'y veux toujours les mets les plus exquis, les vins les plus rares, les gibiers et les fruits les plus extraordinaires ; il faut que l'immensité accompagne la délicatesse, et fussions-nous même tête-à-tête, cinquante plats ne seraient pas suffisans ; les victimes vous seront payées vingt mille francs pièce, ce qui n'est pas trop, à cause des qualités que je leur desire. Vous aurez de plus, trente mille francs de gratification par chaque victime ministérielle immolée par vos mains ; il y en a bien cinquante par an, cet article s'élève donc à quinze cents mille francs, auxquels je joins vingt mille francs par mois pour vos appointemens ; autant que je puis voir, madame, ceci vous mettra la tête de six millions sept cents quatre-vingt-dix mille francs ; nous ajouterons deux cents dix mille livres pour vos menus plaisirs, afin de vous composer une somme ronde de sept millions par an, dont cinquante mille francs passés par acte, et qui ne peuvent vous fuir. Êtes-vous contente, Juliette ? M'effor-

çant ici de cacher ma joie, afin de servir encore mieux l'avarice dont j'étais dévorée, je représentai au ministre que les devoirs qu'il m'imposait étaient pour le moins aussi onéreux qu'étaient considérables les sommes dont il m'accordait la disposition ; qu'avec l'envie de le bien servir, je ne ménagerais rien, et que je voyais qu'il serait fort possible que les dépenses énormes que j'allais être obligées de faire excédassent de beaucoup les recettes, qu'au surplus… Non, voilà comme je veux qu'on me parle, me dit le ministre, vous m'avez montré de l'intérêt, Juliette, c'est ce que je veux, je suis sûr d'être bien servi, maintenant ; n'épargnez rien, madame, et vous recevrez dix millions par an : aucuns de ces supplémens ne m'effrayent, je sais où les prendre tous, sans toucher à mes revenus. Il serait bien fou l'homme d'état qui ne ferait pas payer ses plaisirs à l'état ; et que nous importe la misère des peuples, pourvu que nos passions soient satisfaites ? Si je croyais que l'or pût couler de leurs veines, je les ferais saigner tous les uns après les autres, pour me gorger de leur substance. Homme adorable ! m'écriai-je, vos principes me tournent la tête ; je vous ai laissé voir de l'intérêt, croyez donc au goût, maintenant, et persuadez-vous, je vous en conjure, que ce sera plutôt mille fois par idolatrie pour vos plaisirs, que par aucun autre motif, que je les servirai avec tant de zèle. Je le crois, dit Saint-Fond, je vous ai vue à l'épreuve. Eh ! comment n'aimeriez-vous pas ; mes passions, ce sont les plus délicieuses qui puissent naître au cœur de l'homme ; et celui qui peut dire : aucun préjugé ne m'arrête, je les ai tous vaincus ; et voici, d'un côté, le crédit qui légitime toutes mes actions, et de l'autre les richesses nécessaires à les assaisonner de tous les crimes ; celui-là, dis-je, n'en doutez pas, Juliette, est le plus heureux de tous les êtres… Ah ! ceci me fait souvenir, madame, du brevet d'impunité que vous promit d'Albert, la der-

nière fois que nous soupâmes ensemble ; le voilà, mais c'est à moi que le chancelier vient de l'accorder ce matin, et non pas à d'Albert, qui, selon son usage, vous avait totalement oubliée.

La manière dont toutes mes passions se trouvaient flattées dans cette multitude d'événemens heureux, me tenait dans une espèce d'ivresse… d'enchantement d'où résultait une sorte de stupidité qui m'ôtait jusqu'à l'usage de la parole. Saint-Fond me sortit de cet engourdissement en m'attirant à lui… Dans combien de tems commencerons-nous, Juliette, me dit-il, en baisant ma bouche, et passant une main sur mon derrière, dans lequel il enfonça, sur-le-champ, un doigt : Monseigneur, lui dis-je ; il me faut bien au moins trois semaines pour préparer tous les différens services que votre grandeur exige de moi. — Je vous les accorde, Juliette, c'est aujourd'hui le premier du mois ; je soupe chez vous le vingt-deux. Monseigneur, poursuivis-je, en m'avouant vos goûts, vous m'avez donné quelques droits à vous confier les miens : vous m'avez reconnu ceux du meurtre, j'ai ceux du vol et de la vengeance ; je satisferai les premiers avec vous : le brevet que vous venez de me donner, m'assurant l'impunité du vol, fournissez-moi les moyens de la vengeance. Suivez-moi, répondit Saint-Fond ; nous passâmes chez un commis : Monsieur, lui dit le ministre, examinez bien cette jeune femme, je vous ordonne de lui signer et délivrer toutes les lettres-de-cachet qu'elle vous demandera, n'importe pour quelle maison ; et, repassant dans le cabinet où nous étions, voilà, poursuivit le ministre, un point accordé ; la lettre que je vous ai donné remplit l'autre : tranchez, coupez, déchirez, je vous livre la France entière ; et quel que soit le crime que vous commettiez, son étendue, sa gravité, je vous réponds qu'il ne vous en arrivera jamais rien. Je vais plus loin, et vous accorde, ainsi que je l'ai dit, trente

mille francs de gratification par chacun des crimes que vous commettrez pour votre compte.

Je renonce à vous dire, mes amis, ce que toutes ces promesses, toutes ces conventions me firent éprouver : oh, ciel ! me dis-je, avec le dérèglement d'imagination que j'ai reçu de la nature, me voilà donc, d'un côté, assez riche pour satisfaire à toutes mes fantaisies, de l'autre, assez de fortune pour être certaine de l'impunité de toutes : non, il n'est point de jouissances intérieures pareilles à celles-là : aucune lubricité ne fait éprouver à l'ame un chatouillement plus excessif.

Il faut sceller le marché, madame, me dit alors le ministre. Voici d'abord le pot-de-vin, continua-t-il, en me faisant présent d'une cassette où il y avait cinq mille louis en or, et pour le double de pierreries ou de magnifiques bijoux. N'oubliez pas de faire emporter cela avec la boîte des poisons : m'attirant alors dans un cabinet secret, où le faste le plus opulent se joignait au goût le plus recherché : ici, me dit Saint-Fond, vous ne serez plus qu'une putain ; hors de là, l'une des plus grandes dames de France. Par tout, par tout votre esclave, monseigneur ; par tout votre admiratrice et l'ame de vos plus délicats plaisirs.

Je me déshabillai ; Saint-Fond, ivre du plaisir d'avoir enfin une excellente complice, fit des horreurs ; je vous ai dit ses goûts, il les rafina tous : s'il m'élevait en sortant de chez lui, il me rabaissait cruellement dans son intérieur ; c'était bien, en volupté, l'homme le plus sale..., le plus despote..., le plus cruel : il me fit adorer son vit, son cul ; il chia ; je dus faire un Dieu de son étron même ; mais par une manie bien extraordinaire, il me fit souiller ce dont il tirait ses plus puissans motifs d'orgueil ; il exigea que je chiasse sur son saint-Esprit, et me torcha le cul avec son cordon

bleu. À la surprise que je lui témoignai de cette action : Juliette, me répondit-il, je veux te montrer, par-là, que tous ces chiffons, qui sont faits pour éblouir les sots, n'en imposent point au philosophe. — Et vous venez de me les faire baiser ? — Cela est vrai ; mais de même que ces joujoux motivent mon orgueil, de même, j'en mets étonnamment à les profaner ; voilà de ces bisarreries de têtes qui ne sont connues que de libertins comme moi. Saint-Fond bandait extraordinairement ; je déchargeai dans ses bras : avec une imagination comme la mienne, il ne s'agit pas de ce qui répugne, il n'est question que de ce qui est irrégulier, et tout est bon quand il est excessif. Je devinai le desir extrême qu'il avait de me faire manger sa merde : je le prévins ; je lui demandai la permission de le faire ; il était aux nues ; il dévora la mienne, en y joignant l'épisode de me gamahucher le cul à chaque bouchée. Il me montra le portrait de sa fille ; à peine avait-elle quatorze ans et ressemblait à l'amour même ; je le priai de la réunir à nous. Elle n'est pas ici, me dit-il, je ne vous aurais pas laissé former ce desir, si elle y eût été. Vous en avez donc joui, lui dis-je, avant que de la donner à Noirceuil ? Assurément, me répondit-il, je serais bien fâché d'avoir laissé prendre à d'autres d'aussi délicieuses prémices. — Et vous ne l'aimez donc plus ? — Je n'aime rien, moi, Juliette ; mous n'aimons rien, nous autres libertins. Cette enfant m'a fait beaucoup bander ; elle ne m'excite plus à présent, parce que j'en ai trop fait avec elle ; je la donne à Noirceuil, qu'elle échauffe beaucoup ; tout cela est affaire de convenance. — Mais quand Noirceuil en sera las ? — Eh bien ! tu connais le sort de ses femmes ; je lui aiderai vraisemblablement ; tout cela est bon ; tout cela est bien fort ; c'est ce que j'aime… Et il bandait extraordinairement. Monseigneur, lui dis-je, il me semble que si j'étais en place, il y aurait de certains momens où j'aimerais

beaucoup à abuser de mon autorité. — En bandant, n'est-ce pas ? — Oui. — Je le pense. — Oh ! monseigneur, sacrifions quelques innocent ; cette idée me tourne la tête : je le branlais… l'un de mes doigts chatouillait le trou de son cul : tenez, me dit-il, en sortant un papier de son porte-feuille, je n'ai qu'à signer cela, et je fais mourir demain une très-jolie personne, que sa famille vient de faire enfermer par mon organe, uniquement parce qu'elle aime les femmes ; je l'ai vue ; elle est charmante ; je m'en suis amusé l'autre jour : depuis ce moment-là, j'ai si peur qu'elle ne parle, que je n'ai pas existé un instant sans le desir de m'en débarasser. — Elle jasera, monseigneur, elle jasera, soyez-en bien sûr ; votre sûreté dépend de la mort de cette fille… Signez au plutôt, je vous conjure ; et prenant le papier je l'appuyai sur mes fesses, en le suppliant de le signer là. Il le fit : je veux porter l'ordre moi-même, lui dis-je : J'y consens, me répondit Saint-Fond,… Allons, Juliette, il faut que je décharge : ne vous alarmez pas du personnage qui devient nécessaire au dénouement de cette crise : et comme il sonna, un jeune homme assez joli parut dans l'instant. Mettez-vous à genoux, Juliette, il faut que cet homme vous donne trois coups de canne sur les épaules, dont la marque reste quelques jours ; qu'ensuite il vous tienne pendant que je vous enculerai ; et le jeune homme, se déculottant lui-même, fit aussitôt baiser son derrière au ministre, qui le lécha complaisamment, J'obéissais pendant ce tems-là, et j'étais à genoux ; le jeune homme se sert de sa canne, et m'applique trois coups si serrés sur les épaules que j'en fus marquée quinze jours. Saint-Fond, bien en face de moi, m'observait pendant cette crise, avec une curiosité lubrique ; il vint examiner les meurtrissures ; il se plaignit de leur faiblesse, et ordonna au jeune homme de me tenir ; il m'encula tout en baisant les fesses de celui qui facilitait son opé-

ration : ah ! foutre, s'écria-t-il en déchargeant ; ah ! sacredieu, la putain est marquée ; l'homme se retira. Ce ne fut que long-tems après, qu'un événement, dont nous parlerons, jeta quelque jours sur celui-ci ; le ministre me raccompagna, et reprenant avec moi, dès que nous fûmes hors de ce cabinet, l'air de considération qu'il avait eu avant que d'y entrer : faites emporter ces cassettes, madame, me dit-il, et souvenez-vous que notre arrangement commence dans trois semaines. Allons, Juliette, libertinage, crime, discrétion, et vous serez heureuse. Adieu.

Mon premier soin fut d'examiner l'ordre dont j'étais porteuse. Dieu ! quel fut mon étonnement, quand je vis qu'on enjoignait à la supérieure du couvent de force dont il s'agissait, d'empoisonner secrètement à qui ?... Ste.-Elme, cette charmante novice de Panthemont, que j'avais adoré pendant mon séjour dans ce couvent. Un autre que moi eut déchiré ce monument de scélératesse, mais j'avais fait trop de chemin dans la carrière du crime pour reculer ; rien ne m'arrête, je n'ai pas même le mérite de balancer ; je remets l'ordre à la supérieure, de Ste.-Pélagie, où Ste.-Elme gémissait depuis trois mois ; je demande à voir la coupable ; je la questionne, elle m'avoue que le ministre a mis sa liberté au prix de sa complaisance, et qu'elle a fait avec lui tout ce que l'on peut faire. Aucune des saletés où se livrait ce monstre de luxure, n'avait été épargnée ; bouche, cul... con, l'infâme avait tout souillé, et ce qui la consolait de ces sacrifices, était l'espoir de sa liberté. Je l'apporte, dis-je à Ste.-Elme en l'ambrassant ; elle me remercie, me rend mes baisers au double... Mon con se mouille en la trahissant... Elle était morte le lendemain.

Allons me dis-je, dès que je sus l'effet de ma scélératesse, je suis faite pour aller au grand, je le vois ; et travaillant avec

promptitude aux préparatifs des projets de Saint-Fond, en trois semaines, ainsi que j'en avais pris l'engagement, je fus en état de lui donner son premier souper.

Six excellentes appareilleuses que j'avais à mes gages, in avaient procuré, pour mon début, trois jeunes sœurs, enlevées dans un couvent de Meaux, de douze, treize et quatorze ans, et de la plus céleste figure qu'il fût possible de voir.

Le ministre vint le premier jour avec un homme de soixante ans ; en arrivant il s'enferma quelques minutes avec moi, visita mes épaules, et parut mécontent de n'y plus trouver les marques qu'il m'y avait fait imprimer la dernière fois que nous nous étions vus. À peine me toucha-t-il ; mais il me recommanda le plus grand respect et la plus profonde soumission pour l'homme qu'il amenait, lequel était un des plus grands princes de la cour ; cet homme le remplaça aussitôt dans le cabinet où m'avait fait passer St.-Fond. Prévenue par mon amant, je lui fis voir mes fesses dès qu'il entra ; il s'approche, une lunette à la main ; si vous ne pètez pas, me dit-il, vous êtes mordue, et comme je ne le satisfis pas aussitôt qu'il le desirait, ses dents s'imprimèrent dans ma fesse gauche, et y laissèrent des traces profondes ; il se montre à moi, par-devant, et m'offrant un visage sévère et disgracieux, mettez votre langue dans ma bouche, me dit-il, et dès qu'elle y fut, si vous ne rotez pas, poursuivit-il, vous êtes mordue, mais voyant que je ne pouvais obéir, je me retirai assez vite pour éviter le piège ; le vieux coquin entre en fureur, il saisit une poignée de verges, et m'étrille pendant un quart-d'heure, il s'arrête et se remontrant à moi, vous voyez, me dit-il, le peu d'effet que les choses même que j'aime le mieux, produisent maintenant sur mes sens ; regardez ce vit molasse, rien ne le fait guinder, il fau-

drait pour cela que je vous fisse beaucoup de mal… Et cela est inutile, mon prince, lui dis-je, puisque vous allez trouver tout-à-l'heure trois objets délicieux que vous pourrez tourmenter à votre guise. — Oui… mais vous êtes belle… votre cul (il le maniait toujours) me plaît infiniment ; je voudrais bander pour lui ; il se débarasse en disant cela, de ses habits, et pose sur la cheminée, une montre à répétition enrichie de diamans, un étui, une tabatière d'or, sa bourse garnie de deux cent louis, et deux bagues superbes. Essayons, dit-il, à présent ; tenez, voilà mon cul, il faut le pincer et le mordre excessivement fort, en me branlant de toute l'élasticité de votre poignet. Bon, dit-il, dès qu'il s'apperçut d'un peu de changement dans son état ; couchez-vous maintenant à plat-ventre sur ce canapé, et laissez-moi vous piquer les fesses avec cette aiguille d'or ; je me prête ; mais poussant un cri furieux, et ayant l'air de m'évanouir à la seconde blessure, le malheureux tout étourdi, et craignant de déplaire au ministre en molestant un peu trop sa maîtresse, sort à l'instant pour me calmer. Je jette ses habits dans une autre pièce, saute sur les effets précieux, les mets dans ma poche, et me hâte de rejoindre Saint-Fond, qui me demande la cause d'un retour si leste. Ce n'est rien, lui dis-je ; mais ma promptitude à rapporter les habits de monsieur, est cause que mon boudoir s'est fermé la clef en dedans, ce sont des serrures anglaises que personne ne peut ouvrir, monsieur ayant tout ce qu'il lui faut, nous pouvons remettre à un autre tems l'entrevue qu'il desire ; et j'entraîne mes deux convives au jardin, où tout était préparé pour les recevoir ; le prince oublie ses effets, revêt l'habit que je lui présente, et ne pense plus qu'à de nouveaux plaisirs.

Il faisait une soirée délicieuse, nous étions sous un bosquet de lilas et de rose, magiquement éclairé, assis tous trois dans des

trônes soutenus par des nuages desquels s'exhalaient les parfums les plus délicieux ; le centre était occupé par une montagne des fleurs les plus rares, parmi lesquels étaient les jattes du Japon, et les couverts d'or qui devaient nous servir. À peine fûmes-nous placés que le haut du bosquet s'ouvrit, et nous vîmes aussitôt paraître sur un nuage de feu, les furies tenant enchaînées avec leurs serpens les trois victimes qui devaient s'immoler à ce repas. Elles descendirent du nuage, attachèrent chacune celle qui lui était confiée, à des arbustes près de nous, et se préparent à nous être utiles. Ce repas sans ordre, ne devait être servi qu'à la volonté des convives ; on demandait ce qui passait par la tête, les furies le servaient sur-le-champ ; plus de quatre-vingt plats de diférentes espèces sont demandés sans qu'il en soit refusé un seul ; dix espèces de vins sont servies ; tout coule, tout se fournit avec profusion ; voilà un repas délicieux, dit mon amant ; j'espère, mon prince, que vous êtes satisfait du début de ma directrice. Enchanté, dit le sexagénaire, dont l'abondance des mets et des liqueurs spiritueuses avait tellement troublé la tête, qu'il ne pouvait presque plus parler. En vérité, Saint-Fond, votre Juliette est divine… mais c'est qu'elle a le plus beau cul ! Oublions-le un moment, dit Saint-Fond, pour nous occuper de ceux de ces furies ; savez-vous que je les crois superbes, et sur le simple apperçu d'un desir, ces trois déesses représentées par trois des plus belles filles qu'avaient pu me trouver, dans Paris, les appareilleuses que j'avais employées, exposent à l'instant leurs fesses aux deux libertins, qui les baisent, les lèchent, les mordent à plaisir. Oh St.-Fond, dit le prince, faisons nous fouetter par ces furies : avec des branches de rose, dit Saint-Fond ; et voilà les culs de nos paillards à l'air, cruellement fouettés, et par des faisceaux de fleurs, et par les serpens de ces harpies. Que ces écarts sont lu-

briques, dit Saint-Fond en se rasseyant, et montrant son vit tout en l'air ; bandez-vous, mon prince ? non, répond le malheureux perclus ; rien, de tout cela n'est assez fort pour moi ; du moment que je suis en débauche, je voudrais que les atrocités m'environnassent sans cesse ; je voudrais que tout ce qui est sacré chez les hommes, fut à l'instant troublé par moi… que leurs liens les plus sévères fussent brisés par mes mains perfides. — Vous n'aimez pas les hommes, n'est-ce pas, mon prince. — Je les abhorre. Il n'est pas d'instant dans la journée, reprit Saint-Fond, où je n'aie, de leur nuire, le dessein le plus véhément ; il n'est pas en effet une race plus épouvantable. Est-il puissant, cet homme dangereux ? Le tigre des forêts ne l'égale pas en méchanceté. Est-il malheureux ? que de bassesse, comme il est vil alors, comme il est dégoûtant ; oh ! qu'il m'arrive souvent de rougir d'être né parmi de tels êtres ; ce qui me plaît, c'est que la nature les abhorre tout autant que moi ; car elle les détruit journellement ; je voudrais avoir autant de moyens qu'elle, de les anéantir sur la terre… Mais vous, vous respectables êtres, interrompis-je ici, croyez-vous réellement que vous soyez des hommes, Eh non, non, quand on leur ressemble aussi peu, quand on les domine avec autant d'empire, il est impossible d'être de leur race. Elle a raison, dit St.-Fond ; oui, nous sommes des Dieux ; ne nous suffit-il pas comme eux, de former des désirs, pour qu'ils soient aussitôt satisfaits. Ah ! qui doute que parmi les hommes, il n'y ait une classe assez supérieure à la plus faible espèce, pour être ce que les poëtes nommaient autrefois des divinités. Pour moi je ne suis pas Hercule, je le sens, dit le prince, mais je voudrais être Pluton ; je voudrais être chargé du soin de déchirer les mortels aux enfers. Et moi, dit St.-Fond, je voudrais être la boëte de Pandor, afin que

tous les maux sortis de mon sein, les détruisissent tous individuellement.

Ici quelques gémissemens se firent entendre ; ils émanaient des trois victimes enchaînées. Qu'on les délie, dit St.-Fond, et qu'elles se fassent voir à nous ; les furies les détachent et les présentent aux deux convives ; et comme il était impossible de réunir plus de grace et plus de beautés, je vous laisse à penser comme elles furent bientôt couvertes de luxures. Juliette, me dit le ministre transporté, vous êtes une charmante créature… l'on peut dire avec raison, que vos essais sont des coups de maîtres ; allons nous perdre sous ces bosquets, allons nous livrer dans l'ombre et le silence, à tout ce que l'égarement de nos têtes pourra nous dicter… As-tu fait creuser quelques fosses ? — Presqu'aux pieds de tous les endroits qui peuvent offrir des sièges à vos impuretés. — Bon, et point de lumières dans les allées. — Aucune ; l'obscurité convient au crime, et vous en jouirez dans toute son horreur ; allons, prince, égarons-nous dans ces labyrinthes ; et que là, rien n'arrête l'impétuosité de nos emportements.

Nous partîmes d'abord tous ensemble, les deux libertins, les trois victimes et moi. À l'entrée d'une route de charmille, Saint-Fond dit qu'il ne pouvait aller plus loin sans foutre ; et saisissant la plus jeune des filles, en moins de dix minutes, le vilain fit sauter les deux pucelages ; j'excitais, pendant ce tems-là, le vieux prince que rien ne pouvait faire bander. Vous ne foutrez donc pas, lui dit Saint-Fond en s'emparant de la seconde fille. Non, non ! dépucelez, dit le vieux paillard, ne me contenterai de vexations, donnez les moi à mesure qu'elles sortent de vos mains ; et dès qu'il tient la plus jeune de ces petites filles, il la tourmente de la plus cruelle manière, pendant que je le suce de toutes mes

forces ; cependant Saint-Fond déflorait toujours, et ayant mis la seconde dans le même état que la première, en la rendant au prince, il saisit celle de quatorze ans. Que j'aime à foutre ainsi dans l'obscurité, disait-il, les voiles de la nuit font les aiguillons du crime, on ne les commet jamais aussi-bien que dans l'ombre ; Saint-Fond qui n'avait point encore déchargé, le fit dans le cul de l'aînée de ces filles, et demandant aussitôt au prince laquelle il voulait immoler, sur la cession que celui-ci fit de celle qui venait défaire décharger Saint-Fond, le vieux paillard, muni de tous les instrumens nécessaires aux supplices qu'il méditait, s'égara, tenant ses deux victimes, et je suivis mon amant avec celle qui devait recevoir la mort de ses mains. Dès que nous fûmes à-peu-près seuls, je lui déclarai le vol que j'avais fait ; il en rit beaucoup avec moi, et m'assura que, comme pour se mettre en train, le prince, suivant son usage, avait été au bordel avant de venir au souper ; il n'y avait rien de plus aisé que de lui faire croire qu'il avait tout perdu dans ce lieu. Êtes-vous donc des amis de cet homme, dis-je à St.-Fond ? Je ne suis l'ami de personne, me répondit le ministre ; je ménage cet original par politique, il ne laisse pas que de contribuer à ma fortune, il est fort bien avec le roi ; mais qu'il soit disgracié demain, je deviendrai le plus ardent de ceux qui l'écraseront ; il a deviné mes goûts, je ne sais comment ; il a voulu les partager, j'y ai consenti, voilà tous nos liens. Est-ce que vous ne l'aimez pas, Juliette ? — Je ne puis le souffrir. — Ma foi, sans les raisons de politique dont je viens de vous faire part, je vous le livrerais… mais je le perdrai si vous voulez, vous me plaisez au point, madame, qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous. — Ne dites-vous pas que vous lui avez des obligations ? — Quelques-unes. — Eh bien, comment d'après vos principes, pouvez-vous l'envisager un instant ? — Laissez-moi

faire, Juliette, j'arrangerai tout cela, et en même tems St.-Fond me renouvela tous ses éloges sur la manière dont j'avais conduit cette fête ; tu es, me dit-il, remplie de goût et d'esprit, et plus je te connais, plus je sens la nécessité de t'attacher à moi : c'était la première fois qu'il me tutoyais ; il me fit sentir cette faveur, en m'accordant en même tems celle d'en user de même avec lui. Je te servirai toute ma vie, si tu le veux, St Fond, répondis-je, je connais tes goûts, je les satisfairai, et si tu desires m'attacher encore davantage, tu contenteras de même les miens. — Baise-moi, ange céleste, cent mille écus te seront comptés demain matin, tu vois si je te devine.

Nous en étions là lorsqu'une vieille pauvresse nous aborde, pour nous demander l'aumône. Comment se fait-il, dit Saint-Fond surpris, qu'on ait laissé entrer cette femme ; et le ministre me voyant sourire, entendit aussitôt la plaisanterie… Ah ! friponne, me dit-il, c'est délicieux. Eh bien ! que voulez-vous, continua-t-il, en approchant cette vieille ? Hélas ! quelques charités, monseigneur, répondit l'infortunée. Venez, venez voir ma misère ; et, prenant la main du ministre, elle le conduisit dans une mauvaise petite barraque, éclairée d'une lampe qui pendait au plafond, et dans laquelle deux enfans, l'un mâle, l'autre femelle, et de huit à dix ans au plus, reposaient nuds sur un peu de paille. Vous voyez cette triste famille, nous dit la pauvresse, il y a trois jours que je n'ai un morceau de pain à leur donner ; daignez, vous que l'on dit si riche, me mettre à même de soutenir leur triste vie… Oh, monseigneur ! qui que vous soyez, connaissez-vous monsieur de Saint-Fond ? Oui, répondit le ministre. — Eh bien ! vous voyez son ouvrage : il a fait enfermer mon mari ; il nous a pris le peu de bien dont nous jouissions ; tel est l'état cruel où il nous réduit depuis plus d'un an… Et voilà, mes amis, le

grand mérite que j'avais à cette scène ; c'est que tout en était exactement vrai : j'avais découvert ces tristes victimes de l'injustice et de la rapacité de Saint-Fond, et je les lui offrais réellement, pour réveiller sa méchanceté… Ah, gueuse ! s'écria le ministre, en fixant cette femme, oui, oui, je le connais, et tu dois bien me connaître aussi… Oh, Juliette, vous tenez, par cette adroite scène, mon ame dans un état… Eh bien ! qu'avez-vous à me reprocher ? J'ai fait enfermer votre époux innocent, cela est vrai ; j'ai mieux fait encore, car il n'existe plus… Vous m'avez échappé ; je voulais vous traiter de même. — Quel mal avions-nous commis ? — Celui d'avoir un bien, à ma porte, que vous ne vouliez pas me vendre ;

en vous accablant, je l'ai eu… Vous mourez de faim, que cela me fait-il ? — Et ces malheureux enfans ? — Il y en a dix millions de trop en France ; c'est rendre service à la société, que d'élaguer tout cela : et les retournant avec son pied… la belle graine à recueillir ! Le scélérat, alors, que tout cela faisait extraordinairement bander, saisit le petit garçon et l'encule ; puis s'emparant de la petite fille, il la traite de la même manière : vieille garce, dit-il alors, montre-moi tes fesses ridées, j'ai besoin de les voir pour déterminer une décharge. La vieille pleure et résiste : j'aide les projets de Saint-Fond. Après avoir accablé d'outrages ce malheureux cul, le libertin l'enfile, ayant sous ses pieds les deux enfans, qu'il écrase en déchargeant dans le cul de leur mère, dont il brûle la cervelle au moment de sa crise ; et nous quittons cet infortuné réduit, toujours avec la petite victime de quatorze ans, dont il avait baisé les fesses pendant l'opération.

Eh bien ! monseigneur, lui dis-je en sortant de là, vous allez, à présent, jouir du bien de cette famille en toute sûreté ; et vous ne le pouviez point ; ces gens-là avaient trouvé des appuis ; ils al-

laient faire du tapage : je sais bien que vous vous en seriez moqué, mais cela eût toujours été désagréable ; je les ai découvert ; je les ai trompé : vous en voilà défait ; et ici Saint-Fond, en me baisant, était dans une ivresse inconcevable. Ah ! comme le crime est doux et comme ses suites sont voluptueuses !… Juliette, tu ne saurais croire en quel état tient tous mes sens la divine action que tu viens de me faire commettre… Mon ange ! mon unique Dieu ! dis-moi donc ce que tu veux que je fasse pour toi ? — Je sais qu'on vous plaît en laissant parler le désir d'avoir de l'argent, vous augmenterez de quelque chose la somme promise. — N'était elle pas de cent mille écus ? — Oui — Oh, Juliette ! je t'en promets le double. Mais, qu'est ceci, dit le ministre, effrayé de deux hommes qui s'avançaient à nous, le pistolet à la main ; je frémis ; personne n'est plus poltron que moi… Messieurs, que voulez-vous ? Tu vas le voir, répond un de ces hommes, en saisissant Saint-Fond, et l'attachant au pied d'un arbre, ses culottes rabaissées sur ses talons. — Mais, que prétendez-vous ? T'apprendre, dit l'autre homme, armé d'une poignée de verges, dont il caresse déjà le fessier ministériel, oui, scélérat, t'apprendre à traiter, comme tu viens de le faire, les pauvres habitans de la masure, que tu quittes ; et quand celui-ci a donné trois ou quatre cents coups, qui n'ont servi qu'à reguinder la machine énervée de Saint-Fond, l'autre approche et perfectionne son extase, en l'enculant d'un vit énorme : dès qu'il a foutu, il fouette ; et dès qu'il a fouetté, le premier flagellateur encule ; Saint-Fond, pendant ce tems-là, manie les fesses de la jeune fille à droite, et les miennes à gauche ; on le détache ; les hommes disparaissent ; et nous errons de nouveau dans les ténèbres.

Oh, Juliette ! je ne cesserai de te le dire, tu es divine… Mais, sais-tu que j'ai eu bien peur. Il est délicieux de donner à ses nerfs

cette première commotion, avant que de leur imprimer celle de la volupté : voilà de ces gradations que les sots ignorent, et qui ne devraient être connues que de gens tels que nous. La peur agit donc fortement sur toi, dis-je à Saint-Fond ? — Oh, prodigieusement, ma chère ! je suis le plus jean-foutre de tous les êtres, et je l'avoue sans la plus petite honte. La peur n'est que l'art de se conserver, et cette science est la plus nécessaire à l'homme : il est absurde d'attacher de l'honneur à ne pas craindre les dangers ; je place le mien à les redouter tous. — Ah, Saint-Fond ! si la peur fait un tel effet sur tes sens, juges de l'état où tu mets les malheureuses victimes de tes passions ? Eh ! c'est ce qui m'en plaît, dit le ministre ; j'aime à leur faire éprouver l'espèce de chose qui trouble et bouleverse le plus cruellement mon existence… Mais, ou sommes-nous ici ?… Ton jardin est d'une grandeur énorme. Nous voilà, dis-je, au bord d'une de ces fosses préparées pour les victimes… Ah ! ah ! dit Saint-Fond, en tatant avec la main : il faut que le prince ait immolé l'une des siennes ici ; je sens un cadavre. Retirons-le, dis-je, voyons qui c'est… Elle n'est pas morte ; c'est la plus jeune de ces trois sœurs : elle ne paraît qu'étouffée, et le scélérat l'enterrait toute vive ; il faut la rappeler à la vie, tu auras le plaisir d'en tuer deux. Effectivement, après quelques secours, cette malheureuse revint à elle, mais il lui fut impossible de nous dire ce que le prince lui faisait quand elle avait perdu connaissance. Les deux sœurs s'embrassent en pleurant ; et le barbare Saint-Fond leur déclare qu'il va les tuer toutes deux ; il y procède en effet : mais ayant beaucoup d'autres aventures semblables à vous raconter, j'aime mieux jetter un voile sur celle-ci, que de risquer la monotonie. Le monstre avait déchargé dans le cul de la plus jeune de ces malheureuses, en procédant à son dernier supplice : nous jetâmes un peu de terre sur le trou, et nous poursui-

vîmes… Oh ! quelle action voluptueuse, que celle de la destruction, me dit cet insigne libertin, je n'en connais pas qui chatouille plus délicieusement ; il n'est pas d'extase semblable à celle que l'on goûte en se livrant à cette divine infamie : si tous les hommes connaissaient ce plaisir, la terre se dépeuplerait en dix ans. Chère Juliette, j'ai bien reconnu dans ce que nous venons de faire, que tu aimes ce crime autant que moi ! Et je convainquis Saint-Fond qu'il m'irritait peut-être encore plus que lui. En disant ces mots, nous apperçûmes dans le bois, au clair de la lune qui se levait, une espèce de petit couvent. Qu'est-ce encore que ceci, dit Saint-Fond, prétends-tu donc me noyer de voluptés ? En vérité, dis-je, j'ignore où nous sommes ; frappons. Une vieille religieuse se présente. Ma très-chère mère, lui dis-je, pouvez-vous donner l'hospitalité à deux voyageurs qui s'égarent ? Entrez, dit la bonne dame, quoique ceci soit un couvent de religieuses, la vertu que vous implorez n'est point étrangère à nos cœurs, et nous la pratiquerons aussi volontiers avec vous, que nous venons de faire envers un vieux seigneur de la cour, qui nous a demandé la même chose, il est avec nos dames, qui viennent de se lever pour matines. Nous comprîmes, à ces mots, que le prince était là ; nous le joignons. Une autre religieuse et six pensionnaires de douze à seize ans l'entouraient. Le vieux coquin, tout couvert du sang de sa dernière victime, commençait déjà à perdre le respect. Monsieur, dit à Saint-Fond celle des religieuses que nous trouvâmes en haut, opposez-vous aux tentatives de cet ingrat. Ce n'est que par des insultes qu'il prétend reconnaître l'hospitalité que nous lui accordons. Madame, dit le ministre, mon ami, qui n'est guère plus moral que moi, en détestant La vertu comme je le fais, n'aime à lui accorder aucune récompense ; vos pensionnaires me paraissent extrêmement jolies, et, ou nous mettrons le feu à votre couvent,

ou sacredieu nous les violerons toutes six. Et Saint-Fond, saisissant aussi-tôt la plus petite, en accablant de coups de poings les deux religieuses qui veulent la défendre, la viole à nos yeux, par devant. Que vous dirai-je, mes amis, les cinq autres eurent bientôt le même sort, à la différence que Saint-Fond, craignant de voir faiblir son outil, laissa les cons pour ne perforer que les culs. À mesure qu'elles sortaient de ses mains, le prince s'en emparait et les fustigeait jusqu'au sang, entremêlant toujours cette opération de baisers sur mes fesses, qu'il adorait, disait-il, par-dessus tout. Saint-Fond, maître de lui, n'avait pas déchargé ; il s'empare des deux religieuses, dont l'une avait plus de soixante ans, s'enferme avec elles dans une cellule voisine, et rentre seul au bout d'une demi-heure. Qu'as-tu donc fait de ces duègnes, mon ami, dis-je au ministre, en le voyant revenir très-ému. Pour rester les maîtres de la maison, nous dit-il, il fallait bien se débarasser de ces gardiennes : j'ai commencé par m'en amuser dans cette cellule ; j'aime infiniment les vieux culs : puis ayant découvert un escalier qui conduisait auprès d'un puits, je les y ai jeté pour s'y rafraîchir. Et ces poulettes, qu'en allons-nous faire ? J'espère que nous ne les laisserons pas en vie, dit le prince… De nouvelles horreurs se commirent, que je laisse encore sous le voile ; mais le couvent fut dévasté.

Les deux libertins ayant complètement déchargé dans cette scène, et voyant le jour prêt à paraître, désirèrent enfin de se retirer : un dejeûner somptueux, servi par trois femmes nues, nous attendaient dans mes cabinets secrets ; le besoin que nous en avions nous y fit faire le plus grand honneur. Le prince voulut, avec la permission de mon amant, passer quelques heures au lit avec moi ; et Saint-Fond, au milieu de deux de mes laquais se fit foutre le reste de la nuit.

Les tentatives du vieux seigneur ne firent pas courir de grands risques à ma pudeur ; après des peines infinies, il parvint à s'introduire un moment au trou de mon cul ; mais la nature trompant son espoir, l'outil plia, et le vilain, qui n'eût même pas la force de décharger, parce qu'il avait, disait-il, deux fois perdu du foutre dans toute la partie, s'endormit, le nez dans mon derrière. Dès que nous fûmes levés, Saint-Fond toujours plus enchanté de moi que jamais, me donna un bon de huit cents mille francs, à prendre sur-le-champ au trésor royal, et il emmena son ami.

L'histoire de cette première partie, fut à-peu-près celle de toutes les autres, aux épisodes près que ma fertile imagination avait soin de varier sans cesse ; Noirceuil se trouvait presque à toutes, mais je n'y avais point encore vu d'étrangers, que le prince.

Il y avait trois mois que je conduisais cette barque immense, avec tout le succès possible, lorsque Saint-Fond m'annonça que j'avais pour le lendemain un crime ministériel à commettre. Cruels effets de la plus barbare politique ! Oh, mes amis ! devineriez-vous quelle était cette victime ? Le père même de Saint-Fond, vieillard de soixante-six ans, respectable sous tous les rapports ; il le barrait dans ses travers, craignant qu'ils ne le perdissent ; il le desservait même à la cour, afin de le contraindre à laisser là le ministère, croyant, avec bien de la raison, qu'il serait plus avantageux pour ce fils scélérat de quitter lui-même, que d'être renvoyé. Cette conduite déplut à Saint-Fond, qui d'ailleurs gagnait trois cents mille livres de rente à cette mort, et l'arrêt parricide fut bientôt prononcé ; Noirceuil vint m'expliquer ce dont il s'agissait ; et comme il remarqua que ce grand crime m'ef-

farouchait un peu, voici par quel discours il tâcha d'en faire disparaître l'atrocité qu'y supposait imbécillement ma faiblesse.

Le mal que vous croyez faire en tuant un homme, et celui dont vous croyez l'aggraver, lorsqu'il s'agit d'un parricide. Voilà, me semble, ma chère, ce que je dois combattre à vos yeux ; je n'examinerai point la question sous le premier rapport ; vous êtes au-dessus des préjugés qui supposent du crime à la destruction de son semblable. Cet homicide est simple pour vous, puisqu'il n'existe aucun lien entre votre existence et celle de la victime, il n'est compliqué que pour mon ami ; vous redoutez le parricide dont il veut se souiller, ce n'est donc que sous ce point de vue que je vais envisager l'action proposée.

Le parricide est-il un crime ou non ?

Assurément. S'il est au monde une action que je croie légitime, c'est celle-là ; et quel rapport, je vous prie, peut-il exister entre celui qui m'a mis au monde et moi ? Comment voulez-vous que je me croie lié par quelque sorte de reconnaissance envers un homme, parce qu'il lui a pris fantaisie de décharger dans le con de ma mère ; rien n'est risible comme cet imbécille préjugé ; mais si je ne le connaissais pas ce père, s'il m'avait mis au monde, sans que je m'en doutasse, la voix de la nature me l'indiquerait-elle ? Ne serais-je pas aussi froid avec lui qu'avec les autres hommes ? Si ce fait est sûr, et je crois que l'on n'en peut douter, le parricide n'ajoute rien au mal supposé à l'homicide ; si je tuais l'homme qui m'aurait donné le jour sans le connaître, je n'aurais sûrement aucun remords de l'avoir tué comme père ; ce n'est donc que parce qu'on me dit qu'il m'appartient, que je m'arrête, ou que je me repens ; or, je vous prie de me dire de quel poids l'opinion peut être pour aggraver un crime ? et s'il est possible qu'elle en

change la nature ? Quoi ! je puis tuer sans remords mon père, si je ne le connais pas ; et je ne le puis, si je le connais ; de manière qu'on n'a qu'à me persuader qu'un individu que je viendrai de tuer est mon père, quoiqu'il ne le soit pas, voilà des remords appliqués à une fausse notion. Or, s'ils existent, quoique la chose ne soit pas, ils ne sauraient légitimement exister, quand elle est. Si vous pouvez me tromper sur cela, mon crime est une chimère ; si la nature, ne m'indique pas d'elle-même, l'auteur de mes jours, c'est qu'elle ne veut pas que j'éprouve d'autre tendresse pour lui, que celle que m'inspire un être indifférent ; si le remords peut être appliqué après votre opinion, et que votre opinion puisse me tromper, le remords est nul ; je suis un fou de le concevoir. Les animaux connaissent-ils leur père ? le soupçonnent-ils seulement ? motiverez-vous ma reconnaissance filiale sur les soins que ce père a pris de mon enfance ? autre erreur. Il a cédé, en les prenant, aux usages de son pays... à son orgueil, à un sentiment, que lui, comme père, peut avoir eu pour son ouvrage, mais que je n'ai nul besoin, moi, de concevoir pour l'ouvrier ; car cet ouvrier iniquement occupé de son plaisir, n'a nullement pensé à moi, lorsqu'il lui a plû de procéder, avec ma mère, à l'acte de la progéniture ; il ne s'occupait que de lui ; et je ne vois pas là de quoi former des sentimens bien ardens de reconnaissance : ah ! cessons de nous faire plus long-tems illusion sur ce ridicule préjugé ; nous ne devons pas plus à celui qui nous a donné la vie, qu'à l'être le plus froid et le plus éloigné de nous. La nature ne nous indique absolument rien pour lui : je dis plus ; elle ne saurait rien nous indiquer ; l'amitié ne remonte point d'ailleurs ; il est faux qu'on aime son père ; il est faux qu'on puisse même l'aimer ; on le craint, mais on ne l'aime pas ; son existence ennuie, mais elle ne plaît point ; l'intérêt personnel, la plus sainte des loix

de la nature, nous engage invinciblement à desirer la mort d'un homme dont nous attendons notre fortune ; et sous ce rapport, sans doute, non seulement il serait tout simple de le haïr, mais beaucoup plus naturel encore d'attenter à sa vie, par la grande raison qu'il faut que chacun ait son tour, et que si mon père a joui pendant quarante ans de la fortune du sien, et que je me vois vieillir, moi, sans jouir de la sienne, je dois assurément et sans aucun remords, aider à la nature qui l'oublie dans ce monde, et hâter, par toutes sortes de moyens, la jouissance des droits qu'elle me donne, et qu'elle ne retarde que par un caprice que je dois corriger en elle. Si l'intérêt est la mesure générale de toutes les actions de l'homme, il y a donc infiniment moins de mal à tuer son père, qu'un autre individu ; car les raisons personnelles que nous avons pour nous défaire de celui qui nous a donné le jour, doivent être toujours plus puissantes, que celle que nous avons de nous défaire d'un autre personnage ; il existe ici une autre considération métaphysique que nous ne devons pas perdre de vue ; la vieillesse est la route de la mort ; la nature, en vieillissant un homme, l'approche de son tombeau ; celui qui tue un vieillard, ne fait donc qu'accomplir les loix de la nature ; il ne fait que remplir ses intentions ; voilà ce qui fit chez beaucoup de peuples, une vertu du meurtre des vieillards. Inutiles à la terre qu'ils chargent de leur poids, consumant une nourriture qui manque au plus jeune, ou que celui-ci est obligé de payer plus cher, à cause du trop grand nombre des consommateurs, il est démontré que leur existence est inutile, qu'elle est dangereuse ; et que ce qu'on peut faire de mieux, est de la supprimer. Ce n'est donc point non seulement un crime de tuer son père, mais c'est une excellente action ; c'est une action méritoire envers soi-même, qu'elle sert ; méritoire envers la nature quelle décharge

d'un poids onéreux ; et digne d'éloge, puisqu'elle suppose un homme assez énergique, assez philosophe pour s'être préféré lui, qui peut être utile aux hommes, à ce vieillard, qui n'en était plus qu'oublié. Vous allez donc faire une excellente action, Juliette, en détruisant l'ennemi de votre amant, qui, sans doute, sert l'état, aussi bien qu'il puisse le faire ; car, s'il se permet quelques petites prévarications, Saint-Fond n'en est pas moins un fort grand ministre ; il aime le sang, son joug est dur, il croit le meurtre utile au maintien de tout gouvernement. A-t-il tort ; Sylla, Marius, Richelieu, Mazarin, tous les grands hommes ont-ils pensé différemment ? Machiavel donna-t-il d'autres principes ? N'en doutons pas ; il faut du sang, sur-tout au soutien des gouvernemens monarchiques ; le trône des tyrans doit en être cimenté, et Saint-Fond est loin de faire répandre tout celui qui devrait couler !... Enfin, Juliette, vous vous conservez ici un homme, qui, je le pense, vous fait jouir d'un état assez florissant ; vous augmentez la fortune de celui qui fait la vôtre ; je demande si vous devez balancer.

Noirceuil, dis-je effrontément, qui vous a dit que je balançais ? Un mouvement involontaire a pu m'échapper ; je suis jeune, je débute dans la carrière où vous m'entraînez ; quelques faibles retours doivent-ils donc étonner mes maîtres ? Mais ils verront bientôt, si je suis digne d'eux. Que Saint-Fond se hâte de m'envoyer son père, il est mort deux heures après son entrée chez moi. Mais, mon cher, il est trois classes de poisons dans la cassette que m'a confiée votre ami ; quel est celui dont je dois me servir ? Le plus cruel de tous, celui qui fait souffrir davantage, dit Noirceuil, c'est encore une recommandation que je suis chargé de te faire ; Saint-Fond veut qu'en mourant, son père soit puni des affreuses intrigues qu'il a employées pour le desservir, il veut que

ses douleurs soient épouvantables. Je le conçois, répondis-je, dites-lui qu'il sera satisfait ; et comment la chose se passera-t-elle ? Le voici, dit Noirceuil.

En ta qualité d'amie du ministre, tu inviteras ce vieillard à venir dîner chez toi ; ton billet lui fera comprendre que c'est à dessein de tout concilier, et qu'approuvant toi-même les raisons qu'il donne pour la retraite de son fils, tu veux en causer avec lui. Le vieux St.-Fond viendra, on l'emportera malade de chez toi, son fils se charge du reste. Voici la somme convenue pour l'exécution du crime qu'il attend ; un bon de cent mille écus sur le trésor ; es-tu contente, Juliette ? Saint Fond, m'en donne autant pour une fête, dis-je, en rendant le papier, dites-lui que je le servirai pour rien. En voilà un second de même somme, dit Noirceuil, j'étais chargé de répondre à l'objection, elle ne déplait point à ton amant ; je veux qu'elle soit payée, et payée comme elle le desire, me dit-il tous les jours ; tant qu'elle me montrera de l'intérêt, et que je satisferai cet intérêt, je serai sûr de la conserver. Saint-Fond doit me connaître, répondis-je, j'aime l'argent, je ne m'en cache point ; mais je ne lui demanderai jamais plus qu'il ne sera nécessaire. Ces six cents mille francs sont pour l'exécution du projet, j'en demande autant le jour qu'expirera son père. — Tu les auras, Juliette, sois tranquille, c'est moi qui t'en réponds. Oh ! Juliette, que ta position est heureuse ! Ménages-la, jouis, et tu vas, si tu sais te conduire, devenir avant qu'il soit peu, la femme la plus riche de l'Europe ; quel ami je t'ai donné-là ! — Déjà dans tes principes, je ne t'en remercie pas, Noirceuil ; cette liaison t'a fait plaisir, tu y gagnes toi-même, il devient flatteur pour toi d'être l'ami d'une femme dont le luxe et le crédit effacent déjà celui des princesses de la cour… Je rougirais d'aller à l'opéra comme y parût hier la princesse de Nemours, aussi, n'eût-elle pas

un regard, pendant que tous les yeux étaient sur moi. — Et, jouis-tu de tout cela, Juliette ? — Infiniment, mon cher ; d'abord, je roule sur l'or, ce qui est pour moi la première des jouissances. — Mais fous-tu ? — Beaucoup, il est bien peu de nuits, où ce que Paris a de mieux dans les deux sexes, ne vienne m'offrir son hommage. — Et tes crimes favoris ? — Ils vont leur train, je vole tout ce que je peux… jusqu'à un écu, comme si je mourais de faim. — Et la vengeance ? — J'y donne le plus grand essort ; la juste punition du prince de… qui fait la nouvelle du jour, est mon unique ouvrage ; cinq ou six femmes sont depuis deux mois à la bastille, pour avoir voulu être mieux mises que moi. Nous entrâmes ensuite dans quelques détails sur les fêtes que je donnais au ministre ; je ne te cacherai pas, me dit Noirceuil, que tu as l'air de te relâcher depuis quelque tems, Saint-Fond s'en est apperçu ; il n'y avait pas cinquante plats au dernier souper ; ce n'est qu'en mangeant beaucoup qu'on décharge bien, poursuivit Noirceuil, et nous autres libertins, nous tenons fort à la qualité et à la quantité du sperme ; la gourmandise flatte infiniment tous les goûts qu'il a plu à la nature de nous donner, et il semble qu'on n'a jamais le vit si roide, et le cœur si dur, que quand on vient de faire un repas somptueux. Je te recommande encore le choix des filles ; Saint-Fond, quoique ce que tu nous donnes soit très-joli, n'y trouve pas encore assez de recherches. Tu ne saurais croire à quel point il faut les porter ; nous voulons que le gibier fourni soit non seulement d'une excellente race, mais qu'il possède encore toutes les qualités morales et physiques qui peuvent rendre sa défaite intéressante. Sur cela je fis part à Noirceuil des excellens moyens que je prenais ; au lieu de six, vingt-quatre femmes travaillaient maintenant sans relâche et elles avaient sous elles un pareil nombre de femmes correspondantes qui parcouraient les pro-

vinces ; j'étais la cheville ouvrière de tout cela, et bien certainement, j'y donnais tous mes soins. Avant que de te décider pour un sujet, me répondit Noirceuil, fut-il à trente lieues, fais-les pour le voir, et n'accepte jamais que ce qui te paraîtra délicieux. Ce que vous me recommandez est fort difficile, répondis-je, car le sujet est souvent enlevé avant qu'on ne m'en parle. Eh bien, dit Noirceuil, il faut en enlever vingt, pour en avoir dix. — Et que ferai-je des réformés ? — Tu t'en amuses, tu les vends à des amis… à des maquerelles, c'est ce que dans ta place, on appelle le tour du bâton, il y a cent mille francs à gagner là par an. — Oui, si Saint-Fond me payait tous les sujets, mais il n'en paye que trois par soupers. — Je l'engagerai à les payer tous. — Il sera beaucoup mieux servi. Maintenant, Noirceuil, poursuivis-je, entrez avec moi dans quelques détails qui me sont absolument personnels ; vous connaissez ma tête : avec tant de moyens de faire le mal, vous croyez bien que je m'y livre avec outrance ; ce que je conçois, ce que j'imagine déjà, ne s'exprime point ; mais, mon ami, vos conseils me sont nécessaires. Saint-Fond ne sera-t-il pas jaloux de tous les écarts où je me livre ? Jamais, me dit Noirceuil, Saint-Fond est trop raisonnable pour ne pas sentir que tu dois donner dans beaucoup de travers ; cette seule idée l'amuse, et il me disait encore hier, je crains qu'elle ne soit pas assez gueuse. — Oh ! dans ce cas, qu'il se tranquilise, mon ami, assurez-le qu'il est difficile de porter plus loin le goût de tous les vices. J'ai quelquefois entendu demander, dit Noirceuil, si la jalousie était une manie flatteuse ou défavorable pour une femme, et j'avoue que je n'ai jamais douté, que ce mouvement n'étant que personnel, assurément les femmes n'avaient rien à gagner à l'action qu'il produit dans l'ame de leurs amans ; ce n'est point parce qu'on aime beaucoup une femme, qu'on en est jaloux, c'est parce qu'on

craint l'humiliation qui naîtrait de son changement ; et la preuve qu'il n'y a rien que de purement égoïste dans cette passion, c'est qu'il n'y a pas un amant de bonne foi qui ne convienne aimer mieux voir sa maîtresse morte, qu'infidelle ; c'est donc bien plutôt son inconstance que sa perte, qui nous afflige, et c'est donc nous seuls que nous considérons dans cet évènement. D'où je conclus, qu'après l'impardonnable extravagance d'être amoureux d'une femme, la plus grande sans doute qu'on puisse faire, est d'en être jaloux. Ce sentiment est malhonnête pour elle, puisqu'il lui prouve qu'on ne l'estime pas ; il est affligeant pour soi, et toujours inutile, puisque c'est un moyen sûr de donner à une femme l'envie de nous manquer, que de lui laisser appercevoir la crainte que nous avons que cela ne lui arrive. La jalousie et la frayeur du cocuage sont deux choses qui tiennent absolument à nos préjugés, sur la jouissance des femmes ; sans cette maudite coutume de vouloir imbécillement sur cet objet, lier sans cesse le moral au physique, nous nous débarasserions aisément de ces préjugés. Eh quoi ! il n'est pas possible de coucher avec une femme sans l'aimer, et il n'est pas possible de l'aimer sans coucher avec elle ? Mais quelle nécessité y a-t-il donc, que le cœur soit de la partie où le corps seul agit ? Ce sont deux désirs… ce sont deux besoins très-différens ce me semble. Araminthe, a le plus beau corps du monde, sa figure est voluptueuse, ses grands yeux noirs et pleins de feu me promettent une ample éjaculation de son sperme, lorsque les parois de son vagin ou de son anus seront vivement électrisés du frottement de ma verge, j'en jouis, elle tient parole. Quelle nécessité y a-t-il, je vous prie, que les sentimens de mon cœur accompagnent l'acte qui me soumet le corps de cette créature ? Il me paraît encore une fois que c'est une chose très-différente que d'aimer et que de jouir, et que non-seulement il n'est

pas nécessaire d'aimer pour jouir, mais qu'il suffit même de jouir pour ne pas aimer. Car les sentimens de tendresse s'accordent aux rapports d'humeur et de convenances ; mais ils ne sont nullement dus à la beauté d'une gorge, ou à la jolie tournure d'un cul ; et ces objets-ci, qui selon nos goûts peuvent vivement exciter les affections physiques, n'ont pourtant pas, ce me semble, même droit aux affections morales. Pour achever ma comparaison, Bélise est laide, elle a quarante ans, pas une grace dans toute sa personne, pas un trait régulier, pas un seul agrément, mais Bélise a de l'esprit, un caractère délicieux, un million de choses qui s'enchaînent avec mes sentimens et mes goûts ; je n'aurai aucun desir de coucher avec Bélise, mais je ne l'en aimerai pas moins à la folie ; je désirerai fortement d'avoir Araminthe, mais je la détesterai cordialement, dès que la fièvre du desir sera passée, parce que je n'ai trouvé qu'un corps en elle, et nulle des qualités morales qui pouvaient lui mériter les affections de mon cœur ; il n'est d'ailleurs nullement question de tout cela ici ; et dans les infidélités que Saint-Fond te laisse faire, il entre un sentiment de libertinage tout différent de l'explication qui vient de t'être donnée. Saint-Fond jouit de l'idée de te savoir dans les bras d'un autre, il t'y place lui-même, il bande en t'y voyant ; tu multiplieras ses jouissances, par l'extension que tu donneras aux tiennes et tu ne seras jamais plus aimée de Saint-Fond, que quand tu auras le plus fait ce qui te vaudrait la haine d'un autre. Voilà de ces écarts de tête qui ne sont connus que de nous, mais qui n'en sont pas moins délicieux pour cela… Vous me rassurez, dis-je à Noirceuil ; Saint-Fond aimera mes goûts, mon esprit, mon caractère, et ne sera point jaloux de ma personne ? Oh ! comme cette idée me console ; car je vous l'avoue, mon ami, la continence me serait impossible, mon tempérament veut être satisfait, à quelque

prix que ce puisse être ; avec ce sang impétueux… avec cette imagination que vous connaissez, avec la fortune immense dont je jouis, comment résisterais-je à des passions que tout irrite, et que tout enflamme ? — Eh ! livre-toi, Juliette, livre-toi, c'est tout ce que tu peux faire de mieux, mais pour le reste des hommes, un peu d'hypocrisie, je t'y exhorte ; souviens-toi que l'hypocrisie est un vice essentiel dans le monde, à celui qui a le bonheur de posséder tous les autres ; avec de l'art et de la fausseté, on réussit à tout ce qu'on veut ; car ce n'est point de votre vertu dont le monde a besoin, c'est seulement de pouvoir vous en supposer. Pour une couple d'occasions où cette vertu vous sera nécessaire, il y en aura trente où vous n'aurez besoin que de son masque ; sachez donc le prendre, femmes débauchées, mais seulement jusqu'à l'indifférence du crime, jamais jusqu'à l'enthousiasme de la vertu, parce que le premier état laisse en paix l'amour propre des autres, et que le second l'irrite ; d'ailleurs c'est bien assez de cacher ce qu'on aime, sans être obligé de feindre ce qu'on déteste ; si tous les hommes étaient vicieux, de meilleure fois, l'hypocrisie ne serait pas nécessaire ; mais faussement persuadés que la vertu a des avantages, ils veulent absolument y tenir par quelque côté ; il faut faire comme eux, et pour se les gagner, cacher tout ce qu'on peut de ses travers, sous le manteau de cette vieille et ridicule idole, quittes à se venger de l'hommage forcé qu'on lui rend par des sacrifices de plus au rival. L'hypocrisie d'ailleurs en apprenant à tromper, facilite une infinité de crimes ; on se livre à vous parce que votre air désintéressé en impose, et vous enfoncez le poignard avec d'autant moins de peine, qu'on ne vous suppose pas même de le porter. Cette manière sourde et mystérieuse de satisfaire ainsi ses passions rend leur jouissance infiniment plus vive. Le cinisme a du piquant, je le sais, mais il ne vous amene

pas… il ne vous assure pas les victimes comme l'hypocrisie ; et puis l'effronterie… les crapuleux écarts du crime ne sont réellement bons que dans les débauches. Qui empêche l'hypocrite de s'y livrer au fond de sa maison, quand il satisfait son libertinage ? Mais on avouera que loin de là le cinisme devient déplacé, il est du plus mauvais ton, et en vous écartant de la société, il vous met hors d'état de jouir d'elle. Les crimes de débauches ne sont pas les seuls qui présentent des délices, il en est tout plein d'autres très-intéressans, très-lucratifs que l'hypocrisie nous assure, et dont nous éloignerait le cinisme : y avait-il au monde une créature plus fausse, plus adroite, plus scélérate que la Brinvilliers ; c'était dans les hôpitaux qu'elle allait faire des épreuves de ses poisons, c'était sous le voile de la piété et de la bienfaisance qu'elle essayait avec impunité les délicieux moyens de ses crimes. Son père lui disait au lit de la mort où elle venait de le réduire par un breuvage empoisonné ; oh ma chère fille, je ne regrette la vie que par l'impossibilité où je suis, de te faire le bien que je voudrais ! et la réponse de la fille fut une dose de plus, dans le verre de tisanne qu'elle administrait au bon homme. Il n'y avait pas au monde une créature plus fine… plus adroite ; elle jouait la dévotion, elle allait à la messe, elle faisait des aumônes sans nombre, et tout cela pour assurer ses crimes ; aussi en fit-elle long-tems sans être découverte, et peut-être ne l'eût-elle jamais été sans son imprudence, et le malheur de sort amant. Que cette femme te serve d'exemple, ma chère, je ne saurais t'en offrir de meilleur. Je connais toute l'histoire de cette créature célèbre, répondis-je, et je desire sans doute en être digne. Mais mon ami, je voudrais pour modèle, une femme plus rapprochée de moi, je desirerais qu'elle fût plus âgée, qu'elle m'aimât, qu'elle eût mes goûts, mes passions, et que, quoique nous nous branlassions ensemble, elle

me permit tous mes autres écarts, sans la moindre jalousie ; je voudrais néanmoins qu'elle eût une sorte d'empire, sans pourtant chercher à me dominer ; que ses conseils fussent bons, qu'elle eût infiniment de condescendance pour mes caprices, et d'expérience du libertinage ; sans religion comme sans principes ; sans mœurs comme sans vertu, infiniment de chaleur dans l'esprit, et le cœur à la glace.

J'ai ton affaire, me répondit, Noirceuil ; c'est une veuve âgée de trente ans, d'une beauté rare, scélérate au dernier degré, possédant toutes les qualités que tu exiges, et qui te sera d'un grand secours dans la carrière où tu viens d'entrer, elle me remplacera pour ton éducation ; car tu vois que séparés, comme nous le sommes, je ne pourrai plus te suivre avec la même chaleur ; Madame de Clairwil, en un mot, riche à million, connaît tout ce qu'on peut connaître, sait tout ce qu'on peut savoir, et je te réponds que c'est ce qu'il te faut. — Ah ! Noirceuil, vous êtes charmant ; mais, mon ami, ce n'est pas encore tout, je voudrais rendre les conseils que je vais recevoir, j'éprouve aussi vivement le besoin d'être instruite, que celui de faire une éducation, et je desire une élève avec autant d'ardeur qu'une institutrice. Eh ! mais..... ma femme, dit Noirceuil. Quoi, répondis-je avec enthousiasme, vous me confieriez l'éducation d'Alexandrine ? — Pourrait-elle être en meilleures mains ? Assurément je te la confierai ; Saint-Fond desire qu'elle fasse de toi sa plus intime société. — Et pourquoi ce mariage se retarde-t-il. — Mon deuil encore trop récent, une basse soumission à d'indignes préjugés que j'adopte à cause de l'usage, et que je méprise au fond de mon cœur. — Encore un mot, mon ami, n'ai-je rien à craindre, auprès du ministre, de la rivalité de la femme dont vous m'offrez la société. — Pas la moindre chose, Saint-Fond la connaît avant toi, il s'en amuse ;

mais madame de Clairwil ne remplirait point tes fonctions, et il ne trouverait pas, je le sais, le même plaisir à les lui faire exécuter. Ah ! m'écriai-je, vous êtes tous les deux divins, et vos bontés pour moi seront bien chaudement acquittées par mes soins à servir vos passions ; ordonnez-moi, je me trouverai toujours trop heureuse d'être l'instrument de vos débauches, et le premier moyen de vos crimes.

Je ne revis plus mon amant jusqu'à l'exécution du forfait que je devais commettre pour lui ; la fermeté me fut de nouveau recommandée, la veille, et le bon vieillard parut. J'employai tout l'art possible, avant que de nous mettre à table, pour le raccommoder avec son fils, et fus très-étonnée de voir que la chose ne serait peut-être pas très-difficile ; tout-à-coup je changeai de batteries ; ce n'est pas le racommodement qui est maintenant nécessaire, pensai-je aussitôt ; s'il a lieu, je perds et l'occasion d'un crime qui me chatouille beaucoup, et douze cents mille francs promis pour son exécution ; cessons de négocier, agissons. J'administre la drogue avec la plus grande facilité ; le vieillard s'évanouit, on l'emporte, et j'apprends avec grand plaisir, le surlendemain, qu'il est mort dans d'horribles douleurs.

Il venait d'expirer, lorsque son fils arriva pour un des soupers qu'il faisait chez moi deux fois par semaine ; le mauvais tems nous contraignit à rester dans l'intérieur, et Noirceuil était le seul convive qu'eût admis ce jour-là Saint-Fond. Je leur avais préparé trois petites filles de quatorze à quinze ans, plus belles que tout ce qu'il est possible de voir au monde ; un couvent de la capitale me les avait fournies, et elles me coûtaient cent mille francs chacune : je ne balançais plus sur les prix, depuis que Saint-Fond payait beaucoup mieux. Voilà, dis-je, en les présentant au mi-

nistre, de quoi vous consoler de la perte que vous venez de faire. Elle m'est peu sensible, Juliette, dit Saint-Fond, en baisant ma bouche, je ferais volontiers mourir quinze scélérats comme celui-là, par jour, sans en avoir le plus petit remords. Je n'ai d'autre regret, que de ne l'avoir pas vu souffrir davantage ; c'était un drôle bien méprisable. Mais savez-vous, dis-je, qu'il n'était pas loin du racommodement. — Tu as bien fait de ne pas adopter ses vues ; que l'existence de ce coquin me pèserait, si j'étais obligé d'en soutenir encore le poids ! je lui reproche jusqu'à la sépulture que d'affreux préjugés m'ont contraint à lui accorder ; j'eus voulu voir son corps dévoré par les couleuvres dont il empoisonna mes jours ; et, comme pour s'étourdir, le libertin se mit tout de suite à l'ouvrage, mes trois pucelles furent inventoriées ; la critique la plus amère ne pouvait mordre sur celles-là ; taille, naissance, prémices, enfance, tout s'y trouvait ; mais je m'apperçus que les deux amis ne bandaient pas plus l'un que l'autre, et rien ne plait à la satiété ; je vis bien qu'ils n'étaient pas contens, et que néanmoins ils n'osaient se plaindre ; indiquez-moi donc ce qu'il vous faut, si ces objets ne vous satisfont pas, leur dis-je, car vous avouerez qu'il m'est impossible de deviner ce qui peut valoir mieux que cela. Rien de plus vrai, répondit Saint-Fond, qui se faisait inutilement manier par deux de ces petites filles ; mais Noirceuil et moi sommes épuisés, nous venons de faire des horreurs, et je ne sais ce qu'il faudrait pour nous réveiller maintenant. Ah ! si vous me racontiez vos prouesses, peut-être retrouveriez-vous dans le détail de ces infamies, les forces nécessaires à en commettre de nouvelles. Je le crois, dit Noirceuil ; eh bien, faites déshabiller, dit Saint-Fond ; que Juliette soit nue de même, et écoutez-nous. Deux des jeunes filles entourèrent Noirceuil, l'une le suçait, il langotait l'autre, et maniait les deux culs ; je suis

chargée du soin de branler l'orateur, pendant qu'il claque les fesses de la troisième des pucelles ; et telles sont les atrocités que nous révéla Saint-Fond.

J'ai mené, nous dit-il, ma fille chez mon père expirant, Noirceuil était avec moi ; nous nous sommes enfermés, les portes bien défendues ; là, (et le vit du paillard dressait à cet aveu) dis-je, j'ai eu la voluptueuse barbarie d'annoncer à mon père que ses douleurs étaient mon ouvrage ; je lui ai dit que par mes ordres, ta main l'avait empoisonné, et qu'il eût promptement à songer à la mort. Puis, troussant ma fille devant lui, je la lui ai sodomisée sous les yeux. Noirceuil, qui m'adore quand je fais des infamies, me foutait pendant ce tems-là ; mais le coquin me voyant déculer Alexandrine, me remplaça bientôt dans le poste et moi, me rapprochant du bonhomme, je l'obligeai à me faire décharger tout en l'étranglant. Noirceuil se pâmait, pendant ce tems, au fond des entrailles de ma fille. Quelle jouissance pour moi ! J'étais couvert de malédictions, d'imprécations, je parricidais, j'incestais, j'assassinais, je prostituais, je sodomisais ; oh ! Juliette, Juliette ! je n'ai jamais été si heureux de ma vie ; tu vois où me met le seul récit de ces voluptés, me voilà bandant comme ce matin : le paillard saisit alors une des petites filles, et pendant qu'il va la flétrir de toutes parts, il veut que Noirceuil, et moi, nous en martyrisions chacune une à ses yeux. Ce que nous inventons est horrible ; la nature, outragée dans ces jeunes filles, opère grandement chez Saint-Fond, et le coquin est prêt à perdre son foutre, lorsque, pour ménager ses forces, il se retire prudemment du cul de la novice, afin de perforer les deux autres. Assez heureux pour se contenir toujours, il se rendit maître, ce jour là, des six pucelages, ne laissant à Noirceuil que des roses épanouies. N'importe, le paillard profite du peu qu'on lui donne, et mon derrière, ainsi

que celui de Saint-Fond, lui servent de perspective tout le tems qui lui reste à foutre ; il les baise, il les gamahuche tous deux, et reçoit, dans sa bouche, les pets que nous nous divertissons à lui faire.

On soupa, je fus seule admise aux honneurs du festin, mais nue ; les petites filles, établies sur la table, à plat-ventre, nous éclairaient, au moyen des bougies que nous leur avions fouré dans le cul ; et comme ces bougies se trouvaient fort courtes, et le souper fort long, la peau de leurs cuisses fut entièrement grésillée ; en les liant sur la table, on leur avait enlevé le moyen de se déranger, et en remplissant leur bouche de coton, nous leur ôtions celui de nous étourdir de leurs clameurs. Cet épisode divertit infiniment nos paillards, et les palpant souvent de l'une et l'autre de mes mains, je les trouvai, pendant tout le souper, dans le meilleur état du monde. Noirceuil, dit Saint-Fond, pendant que nos petites novices se rôtissaient, explique-nous, je t'en conjure, avec ta métaphysique ordinaire, comment il est possible d'arriver au plaisir, soit en voyant souffrir les autres, soit en souffrant soi-même ? Écoutez-moi donc, dit Noirceuil, je vais vous démontrer cela.

La douleur, en définition de logique, n'est autre chose qu'un sentiment d'aversion que l'ame conçoit, de quelques mouvemens contraires à la constitution du corps qu'elle anime. Voilà ce que nous dit Nicole, qui distinguait dans l'homme une substance aérienne, qu'il nommait ame, et qu'il différenciait de la substance matérielle que nous nommons corps. Pour moi, qui n'admets point cette définition frivole, et qui ne voit dans l'homme qu'une espèce de plante absolument matérielle, je dirai seulement que la douleur est une suite du peu de rapport des objets étrangers avec

les mollécules organiques qui nous composent ; en-sorte qu'au lieu que les atômes émanés de ces objets étrangers s'acrochent avec ceux de notre fluide nerval, comme ils le font dans la commotion du plaisir, ils leur présentent ici des angles, les piquent, les repoussent, et ne s'enchaînent jamais ; cependant, quoique leurs effets soient repoussans, ce sont toujours des effets, et que ce soit le plaisir ou la douleur qui s'offre à nous, voile toujours une commotion certaine sur le fluide nerval ; or, qui empêche que cette commotion de la douleur, infiniment, plus vive et plus active que l'autre, ne parvienne à exciter dans ce fluide le même embrâsement qui s'y propage par l'acrochement des atômes émanés des objets du plaisir ; et remué pour être remué, qui empêche qu'avec de l'habitude je ne m'acoutume à me trouver aussi bien, de l'être par les atômes qui repoussent, que par ceux qui acrochent ; blâsé sur les effets de ceux qui ne produisent qu'une sensation simple, pourquoi ne m'acoutumerais-je pas à recevoir de même le plaisir par ceux dont la sensation est poignante ; l'un et l'autre coups se reçoivent au même endroit ; la seule différence qu'il y ait, c'est que l'un est violent, l'autre doux ; mais sur les gens blâsés, le premier ne vaut-il pas infiniment mieux que l'autre ? Ne voit-on pas tous les jours des gens qui ont accoutumés leur palais à une irritation qui leur plaît, à côté d'autres gens qui ne pourraient soutenir un instant cette irritation. N'est-il pas vrai maintenant, (une fois mon hipothèse admise) que l'usage de l'homme, dans ses plaisirs, est de chercher à émouvoir les objets qui servent à sa jouissance, de la même manière dont lui-même est ému, et que ces procédés sont ce qu'on appelle, dans la métaphisique de la jouissance, des effets de sa délicatesse. Que peut-il donc y avoir de singulier à ce qu'un homme, doué d'organes, tels que nous venons de les peindre, par les mêmes procédés de son

adversaire, et par les mêmes principes de délicatesse, imagine d'émouvoir l'objet qui sert à sa jouissance par les moyens dont il est lui-même affecté ; il n'a pas plus de tort que l'autre, il n'a fait que ce que l'autre a fait ; les suites sont différentes, je vous l'accorde ; mais les premiers motifs sont les mêmes ; le premier n'a pas été plus cruel que le second, et aucun des deux n'a de torts ; tous deux ont employés sur l'objet de leur jouissance, les mêmes moyens dont ils se servent pour se procurer du plaisir.

Mais, répond à cela, l'être mu par une volupté brutale, cela ne me plaît pas, soit ; reste à savoir maintenant si je peux vous y contraindre ou non ; si je ne le peux, retirez-vous, et laissez-moi ; si, au contraire, mon argent, mon crédit, ou ma place me donnent, ou quelque autorité sur vous, ou quelque certitude de pouvoir anéantir vos plaintes, subissez, sans dire un mot, tout ce qu'il me plaît de vous imposer, parce qu'il faut que je jouisse, et que je ne puis jouir, qu'en vous tourmentant et qu'en voyant couler vos larmes ; mais dans aucun cas, ne vous étonnez point, ne me blâmez point, parce que je suis le mouvement que la nature a mis en moi, la direction qu'elle m'a fait prendre, et qu'en un mot, en vous contraignant à mes voluptés dures et brutales, les seules qui parviennent à me faire arriver au comble du plaisir, j'agis par les mêmes principes de délicatesse que l'amant efféminé qui ne connaît que les roses d'un sentiment dont je n'admets que les épines ; car je vous fais, en vous tourmentant… en vous déchirant, ce qui seul m'émeut, comme lui fait en enconnant tristement sa maîtresse, ce qui seul le remue agréablement ; mais cette délicatesse efféminée je la lui laisse ; parce qu'il est impossible qu'elle puisse émouvoir des organes construits aussi fortement que les miens ; oui, mes amis, poursuivit Noirceuil, soyez sûrs qu'il est impossible que l'être véritablement passionné pour les

voluptés de la luxure, puisse vraiment y mêler la délicatesse, qui n'est que le poison de ces plaisirs, et qui suppose un partage impossible à qui veut bien jouir ; toute jouissance partagée s'affaiblit. C'est une vérité reconnue ; essayez de faire jouir l'objet qui sert à vos plaisirs, vous ne tarderez pas à vous appercevoir que c'est à vos dépens ; il n'y a point de passion plus égoïste, que celle de la luxure ; il n'en est point qui veuille être servi plus sévèrement ; il ne faut absolument s'occuper que de soi, quand on bande, et ne jamais considérer l'objet qui nous sert, que comme une espèce de victime, destinée à la fureur de cette passion ; toutes n'exigent-elles pas des victimes ? Eh bien ! l'objet passif, dans l'acte de la luxure, est celle de notre passion lubrique ; moins il est ménagé, mieux le but est rempli ; plus les douleurs de cet objet sont vives, plus son humiliation... sa dégradation est complète, et plus notre jouissance est entière ; ce ne sont pas des plaisirs qu'il faut faire goûter à cet objet, ce sont des impressions qu'il faut produire en lui ; et celle de la douleur étant beaucoup, plus vive que celle du plaisir, il est incontestable, qu'il vaut mieux que la commotion produite sur nos nerfs, par ce spectacle étranger, y parvienne par la douleur, plutôt que par le plaisir ; voilà ce qui explique la manie de cette foule de libertins, qui, comme nous, ne parviennent à l'érection, et à l'émission de la semence, qu'en commettant les actes de la cruauté la plus atroce... qu'en se gorgeant du sang des victimes ; il en est qui n'éprouveraient pas même l'érection la plus légère, s'ils ne considéraient, dans les angoisses de la douleur la plus violente, le triste objet vendu, à leur lubrique fureur, s'ils n'étaient pas eux-mêmes les premières causes de ces angoisses. On veut faire éprouver à ses nerfs une commotion violente ; on sent bien que celle de la douleur sera plus forte que celle du plaisir ; on l'emploie, et l'on s'en trouve

bien ; mais la beauté m'objecte un imbécille, attendrit, intéresse ; elle invite à la douceur, au pardon : comment résister aux larmes d'une jolie fille, qui, les mains jointes implore son bourreau ? Eh ! vraiment, c'est ce qu'on demande, c'est de cet état même que le libertin dont il est question, tire sa plus délicieuse jouissance ; il serait bien à plaindre, s'il agissait sur un être inerte, qui ne sentit rien ; et cette objection est aussi ridicule, que le serait celle d'un homme qui m'assurerait qu'on ne doit jamais manger de mouton, parce que le mouton est un animal doux. La passion de la luxure veut être servie, elle exige, elle tyrannise, elle doit donc être satisfaite, abstraction totale de toute considération quelconque ; la beauté, la vertu, l'innocence, la candeur, l'infortune, rien, de tout cela ne doit donc servir d'abri à l'objet que nous convoitons ; au contraire, la beauté nous excite mieux, l'innocence, la vertu et la candeur embellissent l'objet, l'infortune nous le donne... nous l'assouplit ; toutes ces qualités ne doivent donc servir qu'à nous enflammer mieux, et toutes ne doivent être regardées par nous, que comme des véhicules à nos passions. Il y a d'ailleurs ici un frein de plus à rompre ; il y a l'espèce de plaisir que donne le sacrilège ou la profanation des objets offerts à notre culte ; cette belle fille est un objet d'hommage pour les sots ; en la rendant celui de mes plus vives et de mes plus dures passions, j'éprouve la double jouissance de sacrifier à cette passion, et un bel objet, et un objet digne du culte public : faut-il s'arrêter plus long-tems à cette pensée, pour en éprouver le délire ; mais on n'a pas perpétuellement sous sa main de tels objets ; cependant on s'est accoutumé à jouir par la tyrannie, et l'on voudrait jouir tous les jours : eh bien ! il faut savoir se dédommager par d'autres petits plaisirs ; la dureté d'ame envers le malheureux, le refus de les soulager, l'action de les plonger soi-même dans l'infortune, si on

le peut, remplace en quelque façon, cette sublime jouissance de faire souffrir un objet de débauche ; la misère de ces infortunés est un spectacle qui prépare déjà la commotion que nous sommes accoutumés à recevoir, par l'impression de la douleur ; ils nous implorent, nous ne les soulageons pas ; voilà presque l'ébranlement donné ; un pas de plus, le feu s'allume, il naît de tout cela des crimes, et rien ne détermine plus sûrement au plaisir, comme le sel que le crime entraîne : mais j'ai rempli ma tache. Comment, m'avez-vous demandé, peut-on arriver au plaisir, soit en souffrant, soit en faisant souffrir ? Je l'ai démontré théoriquement ; convainquons-nous maintenant par la pratique, et que les supplices de ces demoiselles soient, en conséquence de la démonstration, aussi nerveux, je vous prie, qu'il nous sera possible de les inventer.

On sortit de table, et les victimes, par unique rafinement, furent un instant soignées et rafraîchies. Je ne sais pourquoi Noirceuil paraissait ce soir-là, plus que jamais, amoureux de mon cul ; il ne pouvait se rassasier de le baiser, de le louer, de le gamahucher, de le foutre ; à tout moment, il m'enculait, puis il retirait brusquement son vit pour le faire sucer aux petites filles ; il revenait ensuite et me donnait, sur les fesses et sur les reins, des claques extraordinairement fortes ; il s'oublia même au point, de me branler le clitoris ; tout cela m'échauffait prodigieusement, et je dus paraître, à mes amis, d'un incroyable putanisme. Mais comment se satisfaire avec des filles excédées ou deux libertins épuisés, qui bandaient à peine ; je leur propose de me faire foutre devant eux, par mes laquais ; mais Saint-Fond, très-échauffé de vin et de férocité, s'y opposa en disant qu'il ne se sentait plus d'autre besoin que celui des tigres, et que, puisqu'il y avait là de la chair fraîche, il fallait se hâter de la dévorer ; il s'escrimait en

conséquence d'une force terrible sur les trois petits culs de ces charmantes pucelles : il les pinçait, il les mordait, il les égratignait, il les déchirait ; le sang ruisselait déjà de tous côtés, lorsque se relevant comme un furieux, son vit colé contre le ventre, il se plaignit amèrement à nous de l'impossibilité où il se croyait ce jour-là de pouvoir rien trouver qui pût faire souffrir les victimes au gré de ses caprices : tout ce que j'invente aujourd'hui, nous dit-il, est au-dessous de mes désirs : imaginons donc quelque chose qui tienne ces putains trois jours dans les angoisses les plus effrayantes de la mort. Ah ! dis-je, tu déchargerais pendant cet intervalle, et l'illusion détruite tu les soulagerais bientôt. Je ne pardonne pas à Juliette, dit Saint-Fond, de me connaître aussi mal que cela ; dans quelle erreur tu es, mon ange, si tu crois que ma cruauté ne s'allume qu'au feu de mes passions. Ah ! je voudrais, ainsi qu'Hérode, prolonger mes férocités au-delà même du tombeau ; je suis barbare jusqu'à la frénésie quand je bande, et cruel de sang-froid, quand le foudre a coulé : il y a mieux, Juliette, poursuivi cet insigne scélérat, tiens, si tu veux, je vais décharger, nous ne commencerons le supplice de ces garces, que quand je n'aurai plus de foutre dans les couilles, et tu verras si je mollirai. Saint-Fond, vous bandez beaucoup, dit Noirceuil, c'est tout ce que je vois de plus clair dans ce que vous dites ; il s'agit de lancer son sperme, et si vous voulez suivre mes conseils, nous y procéderons fort vîte ; je serais d'avis que nous embrochassions tout simplement ces demoiselles, et pendant qu'elles rôtiraient toutes vives à nos yeux, Juliette nous branlerait le vit et nous ferait arroser de foutre ces trois superbes aloyaux. Oh, sacredieu ! dit Saint-Fond en frottant son vit sur le sang des fesses de la plus jeune et de la plus jolie des trois, je vous jure que celle que je tiens ici souffrira plus que vous ne dites. Eh ! que diable

que feras-tu, dit Noirceuil, qui venait de se renfoncer dans mon cul. Tu vas le voir, dit ce scélérat… Et de ses mains, ressemblant à des étaux, il lui casse les doigts, lui disloque tous les membres, et la larde de plus de mille coups avec la pointe d'un stilet : Eh bien ! dit Noirceuil, toujours m'enculant, elle aurait tout autant souffert embrochée. Aussi le sera-t-elle, dit Saint-Fond ; mais le feu calcinant ses blessures, elle souffrira beaucoup plus que si vous l'eussiez embrochée toute fraîche. Allons, dit Noirceuil, j'y consens ; travaillons ces bougresses-là dans le même genre. J'en saisis une, il prend l'autre, et, toujours dans mon cul, le coquin la met dans le même état que celle qu'avait martyrisé Saint-Fond. Je l'imite, et les voilà bientôt toutes trois rôtissant devant un feu d'enfer, pendant que Noirceuil, en blasphêmant tous les Dieux du paradis, décharge dans mon derrière, et que je fais éjaculer, à coups de poignet, le foutre de Saint-Fond sur les corps calcinés de ces trois malheureuses victimes de la plus effrayante luxure. Toutes trois furent jettées dans un trou. On se remit à boire. Brûlés de nouveaux désirs, les libertins voulurent des hommes ; mes laquais parurent et s'épuisèrent toute la nuit dans leurs insatiables culs, sans venir à bout de les faire bander : leurs propos, cependant, furent affreux ; et ce fut dans cette séance, que je reconnus mieux que jamais combien il était certain que ces monstres étaient aussi cruels de sang froid, qu'au plus grand feu de leurs passions.

Un mois après cette dernière aventure, Noirceuil me présenta la femme qu'il désirait me donner pour amie. Comme son mariage avec Alexandrine fut encore retardé, à cause du deuil de Saint-Fond, et que je ne veux vous peindre cette charmante fille du ministre, que lorsque je la possédai pleinement, nous allons

nous occuper de madame de Clairwil, et des arrangemens que je pris avec cette femme délicieuse, pour cimenter notre liaison.

C'était avec raison que Noirceuil m'avait fait les plus grands éloges de madame de Clairwil. Elle était grande, faite à peindre ; le feu de ses regards était tel, qu'il devenait impossible de la fixer ; mais ses yeux, grands et très-noirs, en imposaient plus qu'ils ne plaisaient, et en général, l'ensemble de cette femme était plus majestueux qu'agréable ; sa bouche, un peu ronde, était fraîche et voluptueuse, ses cheveux, noirs comme du jai, descendaient au-bas de ses cuisses ; son nez singulièrement bien coupé, son front noble et majestueux, sa gorge moulée, la plus belle peau, quoique brune, les chairs fermes, potelées ; les formes les mieux arrondies ; c'était, en un mot, la taille de Minerve, sous les agrémens de Vénus. Cependant, soit que je fusse plus jeune, soit que ma physionomie eut en grace, ce que celle-ci avait en noblesse, je plaisais davantage à tous les hommes : madame de Clairwil surprenait ; je me contentais d'enchaîner : elle contraignait l'hommage des hommes, et moi je le dérobais.

Àces graces impérieuses, madame de Clairwil joignait un esprit très-élevé ; elle était fort instruite ; singulièrement ennemie des préjugés… déracinés par elle dès l'enfance, il était difficile à une femme de porter la philosophie plus loin ; d'ailleurs beaucoup de talens, sachant parfaitement l'anglais et l'italien, jouant la comédie comme un ange, dansant comme Terpsicore, chimiste, physicienne, faisant de jolis vers, possédant bien l'histoire, le dessin, la musique, la géographie, écrivant comme Sévigné, mais poussant peut-être un peu trop loin toutes les extravagances du bel-esprit, dont les suites étaient communément un orgueil insupportable avec ceux qu'elle n'élevait pas à sa hauteur, comme

moi… la seule créature, disait-elle, en qui elle, eut véritablement reconnu de l'esprit.

Il y avait cinq ans que cette belle femme était veuve, jamais elle n'avait eu d'enfans… elle les détestait ; sorte de petite dureté, qui dans une femme, prouve toujours l'insensibilité ; aussi pouvait-on assurer que celle de madame de Clairwil était à son comble. Elle se flattait de n'avoir jamais versé une larme, de ne s'être jamais attendri sur le sort des malheureux : mon ame est impassible, disait-elle ; je défie aucun sentiment de l'atteindre, excepté celui du plaisir. Je suis maîtresse des affections de cette ame, de ses désirs… de ses mouvemens ; chez moi tout est aux ordres de ma tête ; et c'est ce qu'il y a de pis, continua-t-elle, car cette tête est bien détestable ; mais je ne m'en plains pas, j'aime mes vices, j'abhorre la vertu ; je suis l'ennemi jurée de toutes les religions, de tous les Dieux, je ne crains ni les maux de la vie, ni les suites de la mort, et quand on me ressemble, on est heureux. Douée d'un tel caractère, il était facile de voir que madame de Clairwil n'avait que des adulateurs, et fort peu d'amis ; elle ne croyait pas plus à l'amitié qu'à la bien-faisance, et pas plus aux vertus qu'aux Dieux. Joignez à tout cela des richesses énormes, une très-bonne maison à Paris, une délicieuse campagne, tous les moyens du luxe… Le plus bel âge, une santé de fer. Ou il n'y a point de bonheur en ce monde, ou l'individu qui réunit tous ces agrémens, peut se flatter de le posséder.

Madame de Clairwil s'ouvrit à moi, dès le premier abord, avec une franchise qui m'étonna dans une femme, qui, comme je viens de vous le dire, avait si bien l'orgueuil de sa supériorité ; mais je dois lui rendre la justice d'avouer qu'elle n'en eut jamais avec moi. Noirceuil vous a bien peinte, me dit-elle, je vois que nous

avons la même ame, le même esprit, les mêmes goûts ; nous sommes faites pour vivre ensemble, unissons-nous ; nous irons fort loin ; mais surtout bannissons tous freins, ils ne sont fait que pour les sots ; des caractères élevés, des ames fières, des esprits nerveux comme les nôtres, brisent en se jouant, toutes ces digues populaires, ils savent que le bonheur est au-delà, ils l'atteignent avec courage, en foulant aux pieds les petites loix, les froides vertus et les imbécilles religions de ces hommes de boue, qui ne semblent avoir reçu l'existence que pour déshonorer la nature.

Quelques jours après, Clairwil, dont je commençais à rafoler, vint souper tête à tête avec moi ; ce fut dans cette seconde aventure où nous épanchâmes nos cœurs… où nous nous confiâmes nos goûts, nos sentimens… Oh ! quelle ame que celle de Clairwil, je crois que si le vice même eut habité sur la terre, ce n'eût jamais été qu'au fond de cette ame perverse qu'il eût établi son empire.

Dans un moment de confiance mutuelle, avant que de nous mettre à table, Clairwil se pencha sur moi, nous étions l'une et l'autre dans une niche de glace, mollement étendues sur des carreaux, dont le duvet moëlleux soutenait nos reins vacillans ; un jour très-doux semblait appeler l'amour, et favoriser ses plaisirs. N'est-il pas vrai, mon ange, dit Clairwil, en me baisant la gorge, que c'est en se branlant que deux femmes comme nous doivent faire connaissance… et la tribade me troussant en disant cela, dardait déjà sa langue enflammée au plus profond de mon gosier… Ses doigts libertins atteignent le but ; il est là, me dit-elle, le plaisir, il sommeille sur un lit de rose, mon tendre amour veut-il que je l'éveille. Oh Juliette, me permets-tu de m'embrâser au feu des transports que je vais allumer dans toi… Friponne, ta bouche m'en répond, ta langue appelle la mienne, elle l'invite à la

volupté. Ah ! rends moi ce que je te fais, et mourons de plaisir. Déshabillons-nous, dis-je à mon amie, les débauches de la volupté ne sont bonnes que quand on est nud ; je ne démêle rien dans toi, et je veux tout y voir ; débarassons-nous de ces voiles importuns, n'est-ce pas déjà trop de ceux de la nature ! Ah ! quand j'excite en toi des transports, je voudrais voir palpiter ton cœur. Quelle idée, me dit Clairwil, elle me peint ton caractère, Juliette, je t'adore ; faisons tout ce que tu voudras, et mon amie fut aussi nue que moi ; dans l'instant nous nous examinâmes d'abord plusieurs minutes en silence. Clairwil s'enflammait à la vue des beautés que m'avait prodiguées la nature. Je ne me rassasiais pas d'admirer les siennes ; jamais on ne vit une plus belle taille, jamais une gorge mieux soutenue… des fesses ! ah Dieu ! c'était le cul de la Vénus adorée des Grecs ; je n'en vis jamais de coupé plus délicieusement, je ne me lassais point de baiser tant de charmes ; et mon amie se prêtant d'abord avec complaisance, me rendait ensuite au centuple, toutes les caresses dont je l'accablais. Laisse-moi faire, me dit-elle enfin après m'a voir couché sur l'ottomane, les cuisses très-ouvertes, laisse-moi te prouver, ma chère bonne, que je sais donner du plaisir à une femme ; deux de ses doigts alors travaillèrent mon clitoris, et le trou de mon cul, pendant que sa langue enfoncée très-avant dans mon con, pompait avidement le foutre qu'excitaient ses titillations ; je n'avais jamais de ma vie été branlée de cette manière ; je déchargeai trois fois de suite dans sa bouche, avec de tels transports, que je pensai m'en évanouir. Clairwil, avide de mon foutre, changea pour la quatrième course, toutes ses manœuvres avec autant de légèreté que d'adresse. Ce fut un de ses doigts qu'elle enfonça cette fois-ci dans mon con, pendant qu'avec un autre elle frétillait sur mon clitoris, et que sa langue douce et voluptueuse pénétrait

au trou de mon cul… Que d'art… que de complaisance, m'écriai-je… Ah ! Clairwil, tu me fais mourir, et de nouveaux jets de foutre furent le fruit des procédés divins de cette voluptueuse créature.

Eh bien, me dit-elle, dès que je fus remise ; crois-tu que je sache branler une femme ? je les adore, comment ne connaîtrais-je pas l'art de leur donner du plaisir ? Que veux-tu, ma chère, je suis dépravée, est-ce ma faute si la nature m'a donné des goûts contraires à ceux de tout le monde ? Je ne connais rien d'injuste comme la loi de mélanger les sexes pour se procurer une volupté pure ; et quel sexe sait mieux que le notre, l'art d'aiguilloner les plaisirs, en nous rendant ce qu'il se fait pour se délecter lui-même, en nous faisant ce qui lui est propre, ne doit-il pas mieux réussir que cet être, différent de nous, qui ne peut nous offrir que des voluptés très-éloignées de celles que notre sorte d'existence exige ? — Quoi, Clairwil, tu n'aimes pas les hommes. — Je m'en sers, parce que mon tempérament le veut, mais je les méprise et je les déteste ; je voudrais pouvoir immoler tous ceux aux regards desquels j'ai pu m'avilir. — Quelle fierté. — C'est mon caractère, Juliette ; à cette fierté je joins la franchîse, c'est le moyen d'être connue de toi tout de suite. — Ce que tu dis suppose de la cruauté ; si tu desires ce que tu viens d'exprimer, tu le ferais si tu le pouvais. — Qui te dit que je ne l'aie pas fait ? mon ame est dure, et je suis loin de croire la sensibilité préférable à l'heureuse apathie dont je jouis. Oh Juliette, poursuivit-elle en nous remettant, tu te trompes, peut-être sur cette sensibilité dangereuse, dont tant d'imbécilles s'honorent.

La sensibilité, ma chère, est le foyer de tous les vices, comme elle est celui de toutes les vertus. C'est elle qui conduisit Cartouche à l'échafaud, comme elle inscrivit en lettres d'or le nom de

Titus dans les annales de la bienfaisance. C'est pour être trop sensibles que nous nous livrons aux vertus, c'est pour l'être trop que nous chérissons les forfaits ; l'individu privé de sensibilité, est une masse brute, également incapable du bien comme du mal, et qui n'a de l'homme que la figure. Cette sensibilité purement physique, dépend de la conformité de nos organes, de la délicatesse de nos sens, et plus que tout de la nature du fluide nerval, dans lequel je place généralement toutes les affections de l'homme. L'éducation, et après elle, l'habitude, exercent en tel ou tel sens cette portion de sensibilité reçue des mains de la nature ; et l'égoïsme… le soin de notre vie vient ensuite aider à l'éducation, et à l'habitude à se déterminer pour tel ou tel choix. Mais comme l'éducation nous trompe presque toujours, dès qu'elle est finie, l'inflamation causée dans le fluide électrique par le rapport des objets extérieurs, opération dont nous nommons l'effet, les passions, vient décider l'habitude au bien ou au mal. Si cette inflamation est médiocre en raison de l'épaisseur des organes qui s'oppose à une action pressée de l'objet extérieur sur le fluide nerval, ou du peu de vitesse avec laquelle le cerveau lui rapporte l'effet de cette pression, ou encore du peu de disposition de ce fluide à être mis en mouvement ; alors les effets de cette sensibilité nous déterminent à la vertu ; si au contraire les objets extérieurs agissent sur nos organes d'une manière forte, s'ils le pénètrent avec violence, s'ils donnent une action rapide aux particules du fluide nerval qui circulent dans la concavité de nos nerfs, les effets de notre sensibilité dans ce cas, nous déterminent au vice. Si l'action est encore plus forte, elle nous entraîne au crime, et définitivement aux atrocités, si la violence de l'effet est à son dernier degré d'énergie. Mais l'on voit, sous tous les rapports que la sensibilité n'est que mécanique, que c'est d'elle d'où tout naît,

et que c'est elle qui nous conduit à tout. Si nous reconnaissons dans une jeune personne l'excès de cette sensibilité, tirons hardiment son horoscope, et convaincons-nous bien que cette sensibilité finira par la porter un jour au crime ; car ce n'est pas comme on pourrait le croire, le genre de la sensibilité qui conduit au crime ou à la vertu ; c'est son dernier degré ; et l'individu dans lequel son action est lente, sera disposé au bien, comme il est certain que celui dans lequel cette action fait des ravages, se portera nécessairement au mal ; le mal étant plus piquant, plus attrayant que le bien. C'est donc vers lui que doivent se diriger les effets violens, par le grand principe qui rapproche et qui réunit toujours au moral comme au physique tous les effets égaux.

Il est donc certain que le procédé nécessaire en pareil cas près d'une jeune personne qu'on formerait, serait d'émousser cette sensibilité ; car les directions sont presqu'impossibles ; vous perdrez peut-être quelques faibles vertus en émoussant, mais vous épargnerez bien des vices, et dans un gouvernement qui punit sévèrement tous les vices, et qui ne récompense jamais les vertus, il vaut infiniment mieux apprendre à ne pas faire le mal, que de s'attacher à faire le bien. Il n'y a absolument aucun danger à ne point faire le bien, et il en existe à faire le mal avant l'âge de pouvoir sentir la nécessité qu'il y a de cacher celui auquel la nature nous entraîne invinciblement ; je dis plus, c'est que la chose du monde la plus inutile est de faire le bien, et la chose du monde la plus essentielle est de ne pas faire le mal, non pas relativement à soi, car la plus grande de toutes les voluptés ne naît bien souvent que de l'excès du mal, non pas relativement à la religion, parce que rien n'est absurde comme ce qui tient à l'idée d'un dieu, mais uniquement par rapport aux loix dont l'infraction découverte

quelque délicieuse qu'elle puisse être, nous entraîne toujours dans l'infortune quand on manque d'expérience.

Il n'y aurait donc aucune espèce de danger à mettre le jeune individu dont nous supposons ici l'éducation, dans une telle situation d'ame, qu'à la vérité, il ne fit jamais une bonne action, mais qu'en récompense il n'en imagina jamais une mauvaise... au moins avant l'âge où son expérience lui ferait une nécessité de l'hypocrisie ; or le procédé à mettre en œuvre en pareil cas, serait d émousser radicalement sa sensibilité, si-tôt que vous vous apercevrez que sa trop grande activité pourrait l'entraîner au vice. Car je suppose même que de l'apathie où vous réduiriez son ame, il puisse naître quelques dangers, ces dangers seront toujours bien moindres que ceux qui naîtraient de sa trop grande sensibilité ; les crimes commis dans le cas de l'endurcissement de la partie sensitive, le seront toujours de sang-froid, et par conséquent l'élève que nous supposons, aura le tems d'en cacher et d'en combiner les suites, au lieu que ceux commis dans l'effervescence, l'entraîneront sans qu'il ait le tems d'y parer, dans les derniers excès de l'infortune. Les premiers seront peut-être plus sombres, mais ils seront aussi plus secrets, parce que le flegme avec lequel ils seront commis, donnera le loisir de les arranger sans devoir en craindre les suites ; les autres au contraire, commis à visage découvert et sans réflexion, meneront leur auteur à l'échafaud ; et ce n'est pas parce que votre élève devenu homme, commette ou ne commette pas de crimes que vous devez vous attacher, parce que dans le fait le crime est un accident de la nature, dont l'homme est l'instrument involontaire, dont il faut qu'il soit le jouet en dépit de lui-même, quand ses organes les contraignent : mais vous devez vous attacher à ce que cet élève commette le délit le moins dangereux eu égard aux loix du pays

qu'il habite, en telle sorte que si le plus faible est puni, et que le plus affreux ne le soit pas, c'est pourtant le plus affreux qu'il faut lui laisser faire. Car encore une fois ce n'est pas du crime dont il faut le garantir, c'est du glaive qui frappe l'auteur du crime ; le crime n'a pas le moindre inconvénient, et la punition en a beaucoup ; il est parfaitement égal au bonheur d'un homme qu'il commette, ou ne commette point de crimes ; mais il est très-essentiel à ce même bonheur qu'il ne puisse être puni de ceux qu'il aura fait, de quelque genre, ou de quelqu'atrocité que soient ces crimes. Le premier devoir d'un instituteur serait donc de donner à l'élève dont il est chargé, les dispositions nécessaires à ce qu'il puisse se livrer à celui des deux maux qui est le moins dangereux, puisqu'il est malheureusement trop vrai qu'il faut qu'il incline vers l'un ou vers l'autre ; et l'expérience vous démontrera facilement que les vices qui pourront naître de l'endurcissement de l'ame, seront beaucoup moins dangereux que ceux produits par l'excès de la sensibilité, et cela par la grande raison que le sang froid que l'on met aux uns, donne les moyens de se garantir de la punition, tandis qu'il est démontré impossible qu'elle puisse échapper à celui qui n'ayant le tems de rien arranger, de rien prévenir, se livre aveuglément à l'effervescence de ses sens. Ainsi dans le premier cas, je veux dire en laissant à une jeune personne toute sa sensibilité, elle fera quelques bonnes actions dont l'usage est prouvé inutile ; dans le second, elle n'en fera aucune bonne, ce qui n'a pas le plus petit inconvénient ; et la tournure que vous lui avez donnée ne lui fera commettre que l'espèce d'infraction qui peut être commise sans danger. Mais votre élève deviendra cruel… Eh, quels seront les effets de cette cruauté ? Avec un peu de vigueur, ils consisteront à se refuser constamment à tous les effets d'une pitié que le tour que vous aurez donné à son ame,

n'admettra plus ; il y a bien peu de dangers à cela. Ce sont quelques vertus de moins, et c'est la chose du monde la plus inutile que la vertu, puisqu'elle est pénible à celui qui l'exerce, et qu'elle n'obtient dans nos climats aucune récompense ; avec une ame forte et rigoureuse, cette cruauté mise en action, consistera en quelques crimes sourds, dont les rapports aigus, enflammeront par leur frottement les particules électriques du fluide nerval de ses nerfs, et qui coûteront peut-être la vie à quelques êtres obscurs ; qu'importe, l'effervescence de sa passion n'ayant point altéré les facultés de son jugement, il aura procédé à tout avec un tel mystère... avec un tel art, que le flambeau de Thémis n'en pourra jamais pénétrer les détours ; il aura donc été heureux sans rien risquer ; n'est-ce pas là tout ce qu'il faut ? Ce n'est pas le mal qui est dangereux, c'est l'éclat ; et le plus odieux de tous les crimes, bien caché, a infiniment moins d'inconvéniens que la plus légère faiblesse dévoilée. Jettez les yeux maintenant sur l'autre cas ; doué de l'exercice entier de ses facultés sensitives, l'élève que nous supposons voit un objet qui lui convient, les parens le lui refusent ; accoutumé à donner à sa sensibilité toute l'extension possible, il tuera, il empoisonnera, tout ce qui, entourant cet objet, pourra gêner ses vues, et il sera roué ; ce sont, comme on voit, dans les deux cas, toujours les choses au pis que je suppose : je n'offre qu'un exemple des dangers de l'une et l'autre situation, et laisse à l'esprit la combinaison des autres données. Si, lorsque vos calculs seront faits, vous approuvez, comme je ne puis m'empêcher de le croire, l'extinction de toute sensibilité dans un élève, la première branche de l'arbre à élaguer alors, est nécessairement la pitié. Et qu'est-ce en effet que la pitié ? un sentiment purement égoïste qui nous porte à plaindre, dans les autres, le mal que nous craignons pour nous. Donnez-

moi un être, dans le monde, qui, par sa nature, puisse être exempt de tous les maux de l'humanité, non-seulement cet être n'aura aucune espèce de pitié, mais il ne la concevra même pas ; une preuve plus grande encore que la pitié n'est qu'une commotion purement passive, imprimée sur le genre nerval, en raison ou en proportion du malheur arrivé à notre semblable, c'est que nous serons toujours plus sensibles à ce malheur s'il est arrivé sous nos yeux, n'intéressa-t-il qu'un inconnu, que celui que pourrait avoir éprouvé à cent lieues de nous le meilleur de nos amis ; et pourquoi cette différence ? s'il n'était prouvé que ce sentiment n'est que le résultat physique de la commotion de l'accident sur nos nerfs ; or, je demande si un tel sentiment peut avoir, par lui-même, quelque chose de respectable, et s'il peut être vu autrement que comme faiblesse ? C'est, de plus, un sentiment fort douloureux, puisqu'il n'arrive à nous que par une comparaison qui nous ramène au malheur. Son extinction, produit, au contraire, une jouissance, puisqu'elle laisse appercevoir, de sang-froid, un état dont nous sommes exempts, et qu'elle nous permet alors une comparaison avantageuse... aussitôt détruite, dès que nous nous amollissons au point de plaindre l'infortune, ce que nous ne faisons que par la cruelle pensée que peut-être demain il peut nous en arriver autant... Bravons cette crainte fâcheuse, sachons affronter, sans peur, ce danger pour nous-même, et nous ne le plaindrons plus dans les autres.

Une autre preuve que ce sentiment n'est que faiblesse et pusillanimité, c'est son attenance plus particulière avec les femmes et les enfans, et l'éloignement dans lequel il est chez ceux dont les organes ont acquis toute la force et toute la vigueur convenables. Par la même raison, le pauvre, plus rapproché de l'infortune que le riche, a naturellement l'ame plus ouverte aux maux, que la

main du sort offre à ses regards ; comme ces maux sont plus rapprochés de lui, il y compâtit davantage. Tout cela prouve donc que la pitié, loin d'être une vertu, n'est qu'une faiblesse née de la crainte et du malheur… faiblesse que l'on doit absorber avant tout, lorsque l'on, travaille à émousser la trop grande sensibilité de ses nerfs entièrement incompatible aux maximes de la philosophie.

Voilà, Juliette ; voilà les principes qui m'ont amenée à cette tranquillité… à ce repos des passions… à ce stoïcisme qui me permet maintenant de tout faire, et de tout soutenir sans émotion ; presse-toi donc de t'initier à ces mystères, poursuivit cette femme charmante, qui ne savait pas encore où j'en étais sur ce point. Presse-toi d'anéantir cette stupide commisération, qui te troublerait au moindre spectacle malheureux qui s'offrirait à toi ; arrivée là, mon ange, par des épreuves continuelles qui te convaincront bientôt de l'extrême différence qui existe entre toi et cet objet, sur le triste sort, duquel tu te lamentes, convains-toi que les pleurs que tu répandrais, sur cet individu, ne le soulageraient pas, et t'affligeraient ; que tes secours que tu lui administrerais ne pourraient réellement ajouter qu'un plaisir fade à tes sens, et qu'il en peut naître un très-vif du refus. Persuade-toi, que c'est troubler l'ordre de la nature, que de tirer de la classe de l'indigence ceux qu'elle a voulu y placer ; qu'entièrement sage, et conséquente dans toutes ses opérations, elle a des desseins sur les hommes, qu'il ne nous appartient ni de connaître ni de contrarier ; que ses desseins sur nous, se prouvent par l'inégalité des forces, nécessairement suivie de celles des fortunes et des conditions. Autorise-toi des exemples anciens, Juliette, ton esprit est orné ; rappelle toi tes lectures. Souviens-toi de l'empereur Licinius qui, sous les peines les plus rigoureuses, défendait toute

compassion envers les pauvres, et toute espèce de soulagement à l'indigence, Rappelle-toi cette secte de philosophes grecs, qui soutenait qu'il y avait du crime à vouloir déranger les nuances établies par la nature dans les différentes classes d'hommes ; et quand tu en seras au même point que moi, cesse de déplorer alors la perte des vertus produites par la pitié ; car ces vertus, n'ayant que l'égoïsme pour base, ne sauraient avoir rien de respectable ; puisqu'il n'est nullement sûr qu'il y ait du bien à tirer de l'infortune le malheureux que la nature y place, il est bien plus simple d'étouffer le sentiment qui nous rend sensible à ses malheurs que de le laisser germer, dans l'appréhension, peut-être, d'outrager la nature, en dérangeant ses vues si nous y compâtissons ; le mieux, alors, est de nous mettre en un tel état, que nous ne voyons plus ces maux qu'avec indifférence. Ah ! chère amie, si, comme moi, tu avais la force de faire un pas de plus, si tu avais le courage de trouver du plaisir à la contemplation des maux d'autrui, rien que par cette idée satisfaisante de ne les pas éprouver soi-même, idée qui, nécessairement, produit une volupté sure ; si tu pouvais aller jusques-là ; tu aurais beaucoup gagné pour ton bonheur, sans doute, puisque tu serais parvenue à changer en roses une partie des épines de la vie ; ne doute pas un instant, ma bonne, que les Denis, les Nérons, les Louis XI, les Tibères, les Venceslas, les Hérodes, les Andronics, les Héliogabales, les Retz ect., n'ayent été heureux par ces principes, et que s'ils ont pu faire tout ce qu'ils ont fait d'atroce, sans en frémir, ce n'était, bien sûrement, que parce qu'ils étaient parvenus à allumer la volupté au flambeau de leurs crimes. — C'était des monstres, m'objectent les sots ! — Oui, selon nos mœurs et notre façon de penser ; mais relativement aux grandes vues de la nature sur nous, ils n'étaient que les instrumens de ses desseins ; c'était pour accomplir ses

loix qu'elle les avait douée de ces caractères féroces et sanguinaires. Ainsi, quoiqu'ils parussent faire beaucoup de mal suivant les loix humaines, dont le but est de conserver l'homme, ils n'en faisaient pourtant aucun selon celles de la nature, dont le but est de détruire, pour le moins, autant qu'elle crée ; au contraire, ils faisaient un bien réel, puisqu'ils remplissaient ses vues ; d'où il résulte que l'individu qui aurait un caractère semblable à celui de ces prétendus tyrans, ou celui qui parviendrait à y monter le sien, non-seulement s'éviterait de grands maux, mais pourrait même trouver, dans l'accomplissement de ses systêmes, la source d'une volupté très-forte à laquelle il pourrait se livrer avec d'autant moins de crainte, qu'il serait bien certain de se rendre aussi utile à la nature, ou par ses cruautés, ou par ses désordres, que le plus honnête des hommes par ses qualités bienfaisantes et par ses vertus. Nourris tout cela par des actions et par des exemples ; vois souvent des infortunés ; accoutume-toi à leur refuser des secours, afin que ton ame s'habitue au spectacle de la douleur abandonnée à elle-même ; ose te rendre coupable, pour ton propre compte, de quelques cruautés plus atroces, et tu verras bientôt qu'entre les maux produits qui ne te touchent point, et la commotion de ces maux, qui a fait éprouver une vibration voluptueuse à tes nerfs, ne fût-ce que par la comparaison du bien au mal que tu en as retiré, et qui a été trouvée toute à ton avantage ; que ne fût-ce, dis-je, qu'à cause de cela, tu ne saurais balancer un instant ; insensiblement alors, ta sensibilité s'émoussera, tu n'auras pas prévenu de grands crimes, puisqu'au contraire tu en auras fait commettre, et que tu en auras commis toi-même ; mais au moins, ce sera avec flegme, avec cette apathie, qui permet aux passions de se voiler, et qui, te mettant en état de combiner leurs suites, te préservent de tous les dangers. — O ! Clairwil, il me pa-

raît qu'avec cette manière de penser, tu ne t'es pas ruinée en bonnes œuvres. Je suis riche, me répondit cette femme extraordinaire..... au point même de ne pas trop savoir ce que j'ai. Eh bien, Juliette, je te le jure, j'aimerais mieux jeter mon argent dans la rivière que de l'employer à ce que les sots appellent aumônes, prières ou charités ; je crois tout cela très-nuisible à l'humanité, fatale aux pauvres, dont de telles mœurs absorbent l'énergie ; et plus dangereux encore au riche, qui croit avoir acquis toutes les vertus quand il a donné quelques écus à des prêtres, ou à des fainéans ; moyen certain de couvrir tous ses vices, en encourageant ceux des autres.

Femme adorable ! dis-je à mon amie, si tu connais mon poste auprès du ministre, tu dois imaginer que ma morale sur tous les objets dont tu viens de me parler n'est pas beaucoup plus pure que la tienne. Assurément, me dit-elle, je sais tous les services que tu rends à Saint-Fond ; son amie depuis long-tems, ainsi que de Noirceuil, comment ne connaîtrais-je pas toutes les débauches où ces deux scélérats se plongent... Tu les sers, je t'en loue ; je les servirais moi-même au besoin ; il me suffit que ces écarts soient criminels pour que je les adore ; mais je sais aussi, Juliette, qu'en travaillant beaucoup pour les autres, tu n'as fait que très peu pour toi-même, et deux ou trois vols ne sont pas des faits assez énergiques pour que tu n'ayes pas encore besoin d'exemples et de leçons ; laisse-moi donc t'encourager et t'exercer à de plus grandes actions, si tu veux réellement être digne de nous. — Ah ! dis-je, que je te dois d'estime et d'amitié pour de tels soins, continue-les moi, et sois sûre que tu ne trouveras nulle part une plus soumise écolière : il n'est rien que je n'entreprenne avec toi, rien que je n'imagine, guidée par tes conseils ; et je vais placer toutes mes prétentions, à l'avenir, dans la ferme ambition, de surpasser

ma maîtresse un jour. Mais, ma très-chère bonne, nous oublions nos plaisirs, j'en ai reçu de divins de toi, que tu ne m'as pas encore permis de te rendre ; je brûle de faire passer dans ton ame une portion de cette flamme divine dont tu viens de m'embrâser. — Juliette, tu es délicieuse, mais je suis trop vieille pour toi : songes-tu que j'ai trente ans ; blasée sur les choses ordinaires, j'ai besoin de rafinemens si grossiers… d'épisodes si forts… Tant de préliminaires me sont utiles pour que je bande, tant d'idées monstrueuses, tant d'actions obscènes, pour que je décharge… Mes habitudes t'effrayeront ; mon délire te scandalisera ; mes besoins te fatigueront…… Puis ses beaux yeux se remplissant de flammes, et ses lèvres se couvrant de l'écume de la lubricité, as-tu des femmes ici, me dit-elle ? sont-elles lascives ?… jolies, cela m'est égal ; je ne m'échaufferai que, pour toi : mais je veux au moins que ces créatures soient bien coquines… bien impudiques, patientes, vigoureuses… qu'elles jurent étonnamment, et qu'elles n'arrivent à moi que toutes nues. Combien peux-tu me faire voir de semblables femmes ? Je n'en ai que quatre ici, répondis-je… pour mes besoins les plus pressans. — C'est bien peu : riche comme tu es, vingt femmes au moins devraient être à tes ordres, chaque jour, et toutes les semaines, il faudrait renouveler cela. Ah ! comme tu as besoin que je t'apprenne à dépenser l'argent dont on te couvre. Est-ce que tu es avare ? Il n'y aurait pas grand mal. J'idolâtre, l'or au point de m'être souvent branlée devant l'immensité de louis que j'amasse, et cela dans l'idée que je peux tout faire avec les richesses qui sont sous mes yeux. Je trouve donc tout simple qu'on ait le même goût, mais je ne veux pourtant pas qu'on se refuse rien : il n'y a que les sots qui ne comprennent pas qu'on puisse être à-la-fois avare et prodigue, qu'on puisse aimer à tout jeter par la fenêtre pour ses plaisirs, et à refu-

ser tout à des bonnes œuvres… Allons, fais-moi venir tes quatre femmes, et sur-tout des verges, si tu veux me voir décharger. — Des verges, est-ce que tu fouettes, ma chère ? — Ah ! jusqu'au sang ! ma bonne… Et je le reçois de même. Il n'est point de passion plus délicieuse pour moi ; il n'en est point qui enflamme plus certainement tout mon être. Personne ne doute aujourd'hui que la flagellation passive ne soit du plus grand effet pour rendre la vigueur éteinte par les excès de la volupté. On ne doit donc pas être étonné que tous les gens épuisés de luxure recherchent avidement dans l'opération douloureuse de la flagellation, le souverain remède à l'épuisement… à la faiblesse de leurs reins, et à la perte totale de leurs forces, ou à un physique froid, vicieux, et mal organisé. Cette opération donne nécessairement aux parties relâchées une commotion violente, une irritation voluptueuse qui les embrâse, et fait élancer la semence avec infiniment plus de vigueur : le sentiment aigu de la douleur des parties frappées subtilise et précipité le sang avec plus d'abondance, attire les esprits en fournissant aux parties de la génération une chaleur excessive, procure enfin à l'être libidineux, qui cherche le plaisir, le moyen de consommer l'acte de libertinage, malgré la nature même, et de multiplier ses jouissances impudiques au-delà des bornes de cette nature marâtre. À l'égard de la flagellation active, peut-il être au monde une volupté plus grande pour des êtres endurcis comme nous ; en est-il qui porte mieux l'image de la férocité… qui satisfasse davantage, en un mot, ce penchant à la cruauté que nous avons reçu de la nature… O Juliette ! assouplir à cette dégradation un jeune objet intéressant et doux, et qui le plus qu'il est possible ait quelques affinités avec nous, lui faire durement éprouver cette manière de supplice, dont toutes les attenances ont si bien la volupté pour emblèmes, s'amuser de ses pleurs,

bander à ses chagrins, s'irriter de ses bonds, s'enflammer à ses hauts le corps, à ces tordions voluptueux qu'arrache la douleur à la victime molestée… faire couler son sang et ses larmes, s'en repaître, jouir sur son joli visage des contorsions de la douleur et des jeux musculaires imprimés par le désespoir, recueillir de sa langue ces flots pourprés, contrastant aussi bien avec la teinte des lys d'une peau douce et blanche, avoir l'air de se calmer un instant pour effrayer ensuite par de nouvelles menaces, et n'exécuter les menaces qu'avec d'autres recherches plus outrageantes et plus atroces encore, ne rien épargner dans sa colère et parcourir avec la même rage les parties les plus délicates… celles même que la nature semble n'avoir créées que pour l'hommage des sots… telles que la gorge ou l'intérieur du vagin… telles que le visage même, oh Juliette ! quelles délices ! n'est-ce donc point en quelque sorte envahir les droits du bourreau ! N'est-ce pas en jouer le rôle, et cette seule idée ne suffit-elle pas à déterminer invinciblement l'éjaculation du sperme dans des êtres qui blasés comme nous, sur toutes les choses ordinaires et simples, ont besoin de ces savantes recherches pour retrouver ce que les excès leur ont fait perdre ? Que ce goût ne te surprenne pas dans une femme. Ce même Brantome dont nous venons d'emprunter tout à l'heure une expression, nous parle avec candeur et naïveté de différens exemples appuyant ces maximes. Il y avait, dit-il, une dame du grand monde, aussi belle que riche, et veuve depuis plusieurs années, dont rien n'égalait la corruption des mœurs ; entourée de jeunes filles de compagnie, toujours extrêmement belles, elle se plaisait à les faire mettre nues, et à les battre de sa main sur les fesses le plus fort qu'il lui était possible ; elle leur controuvait des torts, afin d'avoir le droit de les punir : alors elle les fouettait avec des verges, et faisait consister toute sa volupté à

les voir frétiller sous ses coups ; plus elles remuaient, plus elles se plaignaient, plus elles saignaient, plus elles pleuraient, plus la putain était heureuse. Elle se contentait quelquefois de les trousser, au lieu de les faire mettre nues, trouvant à l'action de relever, et de contenir leurs jupes, plus de plaisir encore que la trop grande facilité offerte par leur complette nudité.

Un grand seigneur, dit-il un peu plus loin, goûte aussi le même plaisir à fustiger étrangement sa femme, ou nue, ou retroussée.

Une mère, ajoute le même, fouettait régulièrement sa fille deux fois le jour, non pour aucune faute qu'elle eût commise, mais pour l'unique plaisir de la contempler dans cette douleur. Quand la jeune personne eut atteint l'âge de quatorze ans, elle enflamma tellement la concupiscence de sa mère, qu'elle n'était pas quatre heures du jour sans la fustiger cruellement.

Mais, poursuivit Clairwil, si nous nous contentions de nos annales, que de modèles plus intéressans nous y trouverions sur cette matière, et ton ami Saint-Fond qui n'est pas un seul jour sans fouetter sa fille, ne pourrait-il pas couronner nos modernes recherches ? J'ai été la victime de ce goût, répondis-je, et malgré cela je le conçois au point de l'adopter peut-être un jour à ton exemple. Oh ! oui Clairwil, j'aurai tous tes goûts, je veux m'identifier dans toi si je puis ; il ne peut plus être au monde de bonheur pour Juliette, que quand elle aura pris tous tes vices.

Les quatre femmes entrèrent ; elles étaient nues, comme l'avait désiré mon amie, et lui offraient assurément un des plus beaux ensembles de lubricité qu'il fût possible de voir ; l'aînée n'avait pas encore dix-huit ans, la plus jeune quinze ; il était diffi-

cile de voir de plus beaux corps et de plus agréables figures. Elles sont bien, dit Clairwil, en les examinant légèrement ; et comme elles apportaient chacune une poignée, Clairwil prit les verges, et les remit toutes quatre auprès d'elle ; approchez-vous, dit-elle ensuite à la plus jeune, (ce fut par ordre d'âge qu'elle les visita l'une après l'autre)… Oui, approchez-vous ; et vous prosternant à mes pieds, demandez humblement pardon des sottises que vous avez faites hier. — Eh ! madame, je n'en ai point fait : un vigoureux soufflet est la réponse de Clairwil. — Je vous dit que vous avez fait des sottises, et je vous, ordonne de m'en demander pardon à genoux. — Eh bien, madame, dit la petite fille, en obéissant, je vous le demande de tout mon cœur. — Je ne vous accorderai ce pardon, que quand vous serez punie ; levez-vous, et venez m'offrir humblement vos fesses ; alors Clairwil ayant légèrement frotté ce joli cul du creux de sa main, y applique une claque si vigoureuse, que ses cinq doigts y restèrent empreints, des larmes commencèrent à couler sur les belles joues de cette pauvre petite fille, qui n'ayant point été prévenue, et n'ayant encore rien éprouvé de semblable, se trouvait douloureusement affectée de cette réception ; Clairwil l'examine, et lui suce les yeux, dès qu'elle les lui voit en larmes ; les siens lançaient des flammes, sa respiration devenait pressée, sa belle gorge semblait, en bondissant, suivre les palpitations de son cœur ; elle enfonça sa langue dans la bouche de cette jeune fille, la suça longtems, puis revenant encore plus animée de cette caresse, elle lui appliqua une seconde claque sur le cul, plus forte que la première : vous êtes une petite putain, lui dit-elle, je vous ai surprise hier branlant des vits, et je ne souffrirai pas que vous outragiez les bonnes mœurs à ce point… j'aime les mœurs, moi, je veux de la pudeur dans une jeune fille. — Je vous réponds, madame… Allons, point d'excuse,

coquine, interrompit Clairwil, en appliquant un vigoureux coup de poings dans les flancs de la jeune fille ; coupable ou non, il faut que je vous vexe, et que je m'amuse. De petits êtres aussi méprisables que vous, ne sont bons, que pour les plaisirs d'une femme comme moi. Disant cela, Clairwil pince sa victime sur les parties les plus charnues de son joli petit corps... au point de la faire crier, et dès que la malheureuse poussait un cri, notre libertine l'étouffait au passage, en le recueillant dans sa bouche ; sa colère augmenta, les mots les plus sales et les plus crapuleux, les juremens les plus infâmes exhalèrent alors de ses lèvres impures, ils étaient entrecoupés comme ses soupirs ; elle pencha la victime sur le canapé, examina lubriquement son derrière, l'entr'ouvrit, y darda sa langue, puis revenant aux fesses, elle les mordit en quatre différens endroits, ce que la jeune fille n'endura pas, sans des bonds et des hauts-le-corps qui divertissaient fort mon amie, et qui excitaient en elle de ces rires méchans, tenant bien plus à la férocité qu'à la joie : allons, foutue bougresse, tu vas être fouettée, lui dit-elle ; oui, sacré bougre de dieu, je vais t'étriller, en désirant que chacun des coups que tu recevras de ma main, laisse sur ton vilain cul, d'ineffaçables traces ; saisissant alors une poignée, elle fait relever la jeune fille, lui enlace le corps de son bras gauche, et lui poussant un genou dans le ventre, elle lui fait offrir le cul dans la plus belle position ; elle l'examine un moment en cet état, puis commençant à étriller de sa main droite, sans préparation, sans ménagement, elle applique d'abord vingt-cinq coups, qui meurtrirent si bien ce cul frais et couleur de rose, qu'on n'appercevait plus une seule partie qui ne fut couverte de cinglons ; elle appelle alors les trois autres femmes, l'une après l'autre, se fait mettre la langue dans la bouche, par chacune d'elle, en leur ordonnant, à mesure qu'elle s'en faisait baiser, de

lui manier fortement les fesses, de lui branler le trou du cul, et de combler d'éloges l'opération qu'elle faisait, en lui dénonçant surtout quelques nouveaux torts de la délinquante ; je passai après les trois filles, et la baisai de même, en la socratisant… en approuvant le supplice qu'elle imposait à la victime, et nourrissant sa rage lubrique d'une foule de calomnies sur cette infortunée ; lorsque je la baisai, elle voulut que je lui remplisse la bouche de salive, elle l'avala ; se remettant ensuite à l'ouvrage, elle appliqua, à cette seconde reprise, le double des coups qu'elle avait distribués à l'autre ; puis tout de suite une troisième reprise, qui porta à cent cinquante, le nombre des coups reçus. Le cul de la petite fille était couvert de sang ; elle ordonne aux trois autres femmes de lécher ce sang, et de le lui rapporter dans la bouche ; et moi, elle me baisa, en rendant dans la mienne, tout le sang qu'elle avait reçu. Juliette, me dit-elle, la fièvre du délire s'empare de mes sens ; je te préviens que tes trois autres garces vont être plus vigoureusement fouettées ; elle lâche la petite fille, et se fait légèrement passer, par elle, la langue dans le con et dans le cul. Allons, dit-elle à la seconde, en désignant celle qu'amenait le tour de l'âge ; allons, avance putain ; celle-ci, effrayée de ce qu'on venait de faire à sa camarade, se recule au lieu d'obéïr. Mais Clairwil, qui n'était pas d'humeur à lui faire grace, l'attire fortement vers elle, par un bras, et la soufflette d'importance. La jeune fille se met à pleurer… Bon, dit Clairwil, voilà ce que j'aime ; et comme cette charmante créature, âgée de seize ans, avait déjà la gorge assez joliment formée, elle la lui pressa au point de la faire crier ; puis, la baisant tout de suite après, elle la lui mordit au point d'y laisser les marques. Allons, lui dit-elle en jurant, voyons votre cul ; et comme il lui parut délicieux, elle ne put s'empêcher de dire, avant que de les frapper…… ah ! les belles fesses ! La su-

périorité même dont elle les trouva, la contraignit à de nouveaux hommages ; elle se courbe, baise le sublime derrière, et gamahuche le trou ; la retourne, en fait autant au clitoris, et revient promptement au cul. Mais ce ne sont point des claques, qu'elle applique cette fois-ci, ce sont de vigoureux coups de poings qu'elle distribue, et qu'elle étend depuis les cuisses jusqu'aux épaules, en telle sorte qu'elle rend à l'instant toutes noires les parties si blanches de ce beau corps. Bougre de dieu ! s'écrie-t-elle, je bande ! cette petite garce a l'un des plus beaux culs que j'aie vus de ma vie. Elle prend les verges, et se met à fustiger d'importance ; mais au bout de quelques coups, elle employe, avec celle-ci, un épisode dont elle n'avait point fait usage, avec l'autre ; de la main gauche, dont elle lui enlace le corps, elle écarte les fesses de la patiente, afin que les coups qu'elle lui allonge, de la main droite, portent sur les parties plus sensibles du trou du cul, et des chairs délicates qui l'environnent ; aussi, tout ce local est-il bientôt ensanglanté. Elle voulut ici que les baisers qu'on lui faisait sur la bouche, et les attouchemens de son derrière, eussent lieu pendant presque toute l'opération. Les trois autres filles, et moi, remplîmes cet objet ; avec moi seule, pourtant, elle observa la circonstance d'avaler, et de me faire avaler sa salive. La troisième fille fut traitée comme la première, et la quatrième comme la seconde ; toutes furent impitoyablement déchirées, toutes furent mises en sang. Sortant de là comme une bacchante, et plus belle que Vénus, Clairwil fit ranger les quatre filles près l'une de l'autre, afin de comparer l'ensemble de leurs culs, et de vérifier si toutes étaient également lacérées ; en trouvant une plus ménagée, elle reprît les verges, et lui appliqua cinquante nouveaux coups, qui lui rendirent bientôt le cul dans un état aussi déplorable que l'étaient ceux de ses compagnes. Juliette, me

dit-elle, veux-tu que je t'étrille aussi ? Assurément, répondis-je, comment peux-tu me soupçonner de ne pas desirer avec autant d'ardeur que toi, ce qui paraît augmenter la somme de tes voluptés. Fouette, voilà mon cul, voilà mon corps… voilà toute ma personne à tes ordres. Eh bien, me dit-elle, grimpe sur les épaules de la plus jeune de ces filles, et pendant que je te fouetterai, que les trois autres observent ce que je vais prescrire. Emparez-vous des verges, que la moins forte commence, ensuite les deux autres ; vous, de qui je vais recevoir les premiers cinglons, écoutez bien ce qu'il faut faire ; vous vous agenouillerez devant mon cul, vous en ferez l'eloge, vous le baiserez, vous écarterez mes fesses, vous glisserez votre langue fort avant dans le trou, en passant en dessous un de vos doigts sur le clitoris ; vous vous relèverez, et en m'accablant d'invectives et de menaces, vous m'appliquerez de suite, et sans arrêter, deux cents coups sur le derrière, toujours en doublant de forces… vous, qui devez suivre, vous m'avez entendu, vous imiterez votre compagne ; commençons.

Clairwil tourmentait, par des pinçons et des égratignures, le cul de la petite fille, sur les épaules de laquelle j'étais, et m'étrillait en même-tems de la plus vigoureuse manière ; d'une autre part, on exécutait à merveille ce qu'elle avait recommandé ; et la putain, qui voulait faire usage de tout baisait alternativement les bouches de celles qui ne la fouettaient pas ; à mesure que mon cul recevait les impressions de ses verges, la féroce créature en baisait et léchait les marques avec avidité ; dès qu'elle eut reçu le nombre de coups qu'elle-même s'était fixé, elle varia l'attitude.

La fille de dix-huit ans se mit à genoux

devant elle ; Clairwil lui appuya le con sur le visage, en frottant, de routes ses forces, les lèvres de son vagin, et son clitoris

sur le nez, la bouche et les yeux de cette fille, à qui elle recommanda de le lècher. Une fille postée à droite, l'autre à gauche, étrillaient vigoureusement mon amie qui, tenant une poignée de verges de chaque main, se vengeait sur les deux culs des coups qu'elle recevait ; à cheval sur le crâne de celle qui léchait le con, je lui présentais le mien à sucer ; ici la putain déchargea, mais avec des cris, des convulsions et des blasphêmes, qui caractérisaient l'un des délires les plus lubriques, et les plus luxurieux que j'eusse encore observé de mes jours ; la jolie figure contre laquelle s'était escrimée la tribade, était inondée de foutre. Allons, sacredieu, faisons autre chose, s'écria-t-elle, sans se donner le tems de respirer, jamais je ne me repose quand mon sperme est en train de couler ; travaillez-moi, putains, secouez-moi, sucez-moi, fouettez-moi, branlez-moi de la plus forte manière ; la fille de dix-huit ans se couche sur l'ottomane, je m'assieds sur son visage, Clairwil se campe sur le mien, j'étais sucée, je le rendais ; élevée au-dessus de moi, la plus jeune des filles faisait baiser ses fesses à Clairwil, qu'une autre fille enculait avec un godmiché ; la plus mince des quatre filles, inclinée, branlait, avec ses doigts, le clitoris de Clairwil, presqu'établi sur ma bouche, et présentait, pendant ce tems-là, son con aux mêmes pollutions exercées par la main de mon amie. De cette manière, notre libertine branlait un cul avec sa langue, était gamahuchée, on l'enculait, et on lui branlait le clitoris. Juliette, me dit-elle au bout de quelques minutes, je t'ai dit que je ne bandais que d'imagination ; une des choses qui échauffe le plus la mienne, est d'entendre beaucoup jurer autour de moi, tes putains ne disent mot ; ceci devenait embarassant : ces filles, prises dans la classe de la meilleure bourgeoisie, et n'ayant jamais été libertines qu'avec moi, connaissaient mal le langage qui pouvait convenir à Clairwil ; elles firent

ce qu'elles purent ; mais je fus obligé d'y suppléer, et de soutenir, presqu'à moi toute seule, les caustiques injures qu'elle se plaisait d'entendre adresser à l'être suprême, à l'existence duquel la coquine ne croyait pas plus que moi. En conséquence, celle qui lui branlait le clitoris m'avait remplacée dans Remploi de la gamahucher ; et moi, je la chatouillais, en blasphêmant les trois méprisables dieux du christianisme comme ils ne l'avaient été de leur vie.

La tribade s'agitait beaucoup, mais il ne venait rien, il fallut changer encore une fois, et d'attitudes et d'épisodes. Je n'ai jamais rien vu de si beau, de si animé, que cette superbe femme, quand elle sortit de cette scène ; si l'on eut voulu peindre la déesse même de la lubricité, il eut été impossible de chercher d'autre modèle ; elle me saute au col, me langotte près d'un quart-d'heure, me fait voir son cul ; il ressemblait à de l'écarlate, et contrastait, de la manière la plus agréable, avec l'éclatante blancheur de sa peau. Ah ! sacre-bougre de dieu dont je me fouts, me dit-elle embrasée, comme je bande, Juliette, et que j'entreprendrais de choses en l'état où je suis ; il n'y aurait aucune espèce de crime, de quelque nature, de quelque violence que tu voulusses le supposer, que je n'exécutasse à l'instant même. Oh ! mon amour… oh ! ma putain… oh ! ma chère tribade… oh ! toi que j'aime infiniment, et dans les bras de qui je veux perdre du foutre, conviens qu'il n'est rien qui porte aux horreurs comme le calme, l'impunité, les richesses, et la santé dont nous jouissons ; donne-moi donc l'idée de quelques crimes… que je l'exécute sous tes yeux ; faisons quelque chose d'infâme, je t'en supplie… et comme je m'apperçus que la plus jeune des filles l'excitait, et qu'elle lui suçait excessivement tour-à-tour la bouche, le cul et le con, je lui demandai tout bas si elle voulait la molester. Non, me

dit-elle, cela ne me satisfairait pas ; je fouette, je tracasse volontiers un moment les femmes, mais pour la dissolution totale de la matière, tu m'entends… ce serait un homme qu'il me faudrait, ce sont eux seuls qui m'excitent à la cruauté ; j'aime à venger mon sexe des horreurs qu'ils lui font éprouver, quand les scélérats se trouvent les plus forts. Tu ne saurais croire avec quelles délices j'assassinerais un homme à présent. Oh dieu ! que de tourmens je lui ferais endurer ; par quelles routes obscures et ténébreuses je le conduirais à la mort… Allons, je vois bien que ton imagination n'ayant point encore été jusques-là, tu ne peux rien m'offrir dans ce genre ; terminons, en ce cas, la scène, par quelques saletés libidineuses, puisque nous ne le pouvons par des crimes. Les saletés exécutées avec toute la précision et tous les épisodes désirés l'épuisent enfin. Elle se précipite dans un bain d'eau de rose ; on l'essuie, on la parfume, on la pare du négligé le plus immodeste, et nous soupons.

Clairwil, aussi capricieuse dans les débauches de table que dans celles de lit, aussi intempérante, aussi bisarre dans les unes que dans les autres, ne se nourrissait que de volailles et de gibiers toujours désossés, et toujours apprêtés sous les formes les plus variées et les mieux déguisées ; elle ne faisait nul usage des nourritures populaires, il fallait que tout ce qu'on lui servait fût recherché ; sa boisson ordinaire était de l'eau sucrée, et à la glace dans toutes les saisons, dans laquelle il entrait, par pinte, vingt goûtes d'essence de citron, et deux cuillerées d'eau de fleur d'orange ; elle ne buvait jamais de vin, mais beaucoup de liqueurs et de café ; d'ailleurs, elle mangeait excessivement, il n'y eut pas un seul plat qu'elle n'attaqua, sur plus de cinquante qui lui furent servis. Prévenue d'avance de ses goûts, tout était accommodé d'après ses desirs, et il est incroyable ce qu'elle engloutit. Cette

femme charmante, dont l'usage était de faire adopter ses goûts autant qu'elle le pouvait, les préconisa tellement, qu'elle me fit suivre son régime, mais non pas son abstinence de vin ; j'en fais toujours un très-grand usage, et je l'aimerai vraisemblablement toute ma vie.

J'avouai, en soupant, à Clairwil, que j'étais confondue de son libertinage. Tu ne vois rien, me dit-elle, je ne t'ai donné qu'une très-légère esquisse de mes débauches luxurieuses : je veux que nous fassions ensemble des choses plus extraordinaires ; je te ferai recevoir dans une société dont je suis membre, et où s'exécutent des obscénités d'une bien autre force ; là, chaque époux doit amener sa femme, chaque frère sa sœur, chaque père sa fille, chaque célibataire une amie, chaque amant sa maîtresse ; et réunis dans un grand salon, chacun jouit de tout ce qui lui plaît davantage, n'ayant d'autres règles que ses désirs, d'autre frein que son imagination ; plus les écarts se multiplient, plus nous sommes dignes d'éloges, et des prix fondés se distribuent à ceux qui se sont distingués par le plus d'infamies, ou qui ont inventé de nouvelles manières de goûter le plaisir. Oh ! ma chère amie, m'écriai-je, en me jetant dans les bras de Clairwil, à quel point ces détails échauffent ma tête, et combien je brûle d'être des vôtres. — Oui ; mais seras-tu digne d'être admise ? Les épreuves exigées pour ceux que l'on reçoit sont terribles. — Peux-tu donc douter de moi ; et de quelque nature que soient ces initiations, pourra-t-on craindre de me voir balancer après tout ce que j'ai fait dans les sociétés de Noirceuil et de Saint-Fond. — Eh bien ! tu seras reçue, je te le promets ; puis reprenant avec enthousiasme... Oh ! Juliette, comme ce n'est jamais qu'au dégoût..., qu'à l'impatience... au désespoir de n'avoir trouvé ni rapports, ni convenances avec l'objet auquel l'usage nous lie, que sont dus

tous les malheurs de l'himen, il faudrait, pour y remédier, pour parer à l'affreuse contrainte qui lie éternellement deux objets qui ne se conviennent pas, il faudrait, dis-je, que tous les hommes se formassent entre eux de pareils clubs. Là, cent maris, cent pères en société avec leurs femmes ou leurs filles, se procurent tout ce qui leur manque. Je cède en donnant mon époux à Climène, tous les attraits qui manquent au sien, et je retrouve dans celui qu'elle m'abandonne, tous les charmes que ne pouvait me procurer le mien. Les échanges se multiplient, et dans une seule soirée, comme tu vois, une femme jouit de cent hommes, un homme de cent femmes ; là, les caractères se développent ; on s'est étudié, on se connaît ; la plus entière liberté des goûts s'y professe ; l'homme qui méprise les femmes, ne jouit que de ses semblables ; la femme qui n'aime que son sexe se livre également à ses fantaisies ; nulle contrainte, aucune pudeur… le seul désir d'étendre ses jouissances est de mettre en commun toutes ses richesses. De ce moment l'intérêt général soutient le pacte, et l'intérêt particulier, se trouve lié à l'intérêt général, ce qui rend indissoluble les nœuds de la société : depuis quinze ans que la nôtre dure, je n'y ai pas vu une seule tracasserie, pas un seul mouvement d'humeur. De tels arrangements détruisent la jalousie, absorbent à jamais la crainte du cocuage, deux poisons cruels de la vie, et doivent par cela seul mériter la préférence sur ces sociétés monotones, où deux époux languissans toute leur vie en face l'un de l'autre, sont voués ou à l'ennui perpétuel de se déplaire, ou au désespoir de ne réussir à dissoudre leurs liens qu'en se déshonorant tous deux. Puissent nos exemples persuader à tous les hommes de nous imiter. Ce sont, j'en conviens, quelques préjugés à combattre ; mais quand ces sociétés seraient, comme les nôtres, étayées par de la philosophie, le préjugé disparaîtrait

bientôt. J'y fus admise la première année de mon mariage ; j'avais à peine seize ans. Eh bien ! en débutant, je rougis, je l'avoue, de l'obligation de me prêter nue aux fantaisies de tous ces hommes… aux caprices de toutes ces femmes, dont tu crois bien que mon âge et ma figure me firent aussitôt entourer,… Mais ce fut l'affaire de trois jours. L'exemple me séduisit, et je n'eus pas plutôt vu mes compagnes lascives se disputer l'honneur du choix et l'invention des lubricités, je ne les eus pas plutôt vues se vautrer ciniquement dans l'ordure et dans l'infamie, que je les surpassai bientôt toutes en théorie comme en pratique.

La peinture de cette délicieuse association me fit tant d'effet que je ne voulus pas quitter Clairwil sans qu'elle m'eut juré de me faire admettre dans son club. Le serment fut scellé du foutre que nous répandîmes encore ensemble, en nous faisant éclairer par trois grands laquais, aux yeux desquels Clairwil prétendit qu'il fallait que nous nous branlassions, sans leur permettre seulement un désir. Voilà, dit-elle, comme on s'accoutume au cinisme, et voilà où il faut que tu sois, pour être digne de notre société ; nous nous séparâmes enchantées l'une de l'autre, et nous promettant bien de nous voir le plutôt qu'il serait possible.

Noirceuil n'eut rien de plus pressé que de me demander des nouvelles de ma liaison avec madame de Clairwil. Mes éloges lui prouvèrent ma reconnaissance. Il voulut des détails ; je lui en donnai ; et comme Clairwil, il me blâma de n'avoir pas chez moi un beaucoup plus grand nombre de femmes. Dès le lendemain j'augmentai ce nombre de huit, ce qui me composa un sérail des douze plus belles créatures de Paris. On me les changeait tous les mois.

Je demandai à Noirceuil s'il allait dans la société de mon amie. Tant que les hommes, me répondit-il, y avaient la prépondérance, j'y étais d'une scrupuleuse exactitude ; j'y ai renoncé depuis que tout y est entre les mains d'un sexe dont je n'aime pas l'autorité, Saint-Fond a suivi mon exemple. N'importe, ajouta Noirceuil, si ces orgies t'amusent, tu peux les suivre avec Clairwil. Il faut essayer de tout ce qui est vice ; je ne connais d'ennuyeux que la vertu. Tu seras là parfaitement branlée, délicieusement foutue ; on ne te nourrira que d'excellens principes ; je te conseille donc de t'y faire admettre au plutôt. Il me demanda ensuite si ma nouvelle amie était entrée dans quelques détails sur ses aventures. Non, dis-je. À quelque point que tu sois philosophe, reprit Noirceuil, elle t'aurait assurément scandalisée. C'est un vrai modèle de luxure, de cruauté, de débauche et d'athéïsme : il n'est aucune horreur, aucune exécration dont elle ne se soit souillée : son crédit et ses grandes richesses lui ont toujours sauvé l'échafaud ; mais elle l'a mérité vingt fois ; c'est, en un mot, par ses actions journalières, qu'on pourrait supputer ses crimes, et le nombre des supplices qu'elle a mérité, s'évaluerait par celui des jours de son existence. Saint-Fond l'aime beaucoup : cependant, je sais qu'il te préfère à plus d'un titre : continue donc, Juliette, de mériter la confiance d'un homme qui a dans ses mains le bonheur et le malheur de ta vie. Je convainquis Noirceuil des efforts que je ferais toujours pour cela, il venait me prendre pour aller souper à sa petite maison, où nous passâmes la nuit avec deux autres jolies personnes : nous y exécutâmes toutes les extravagances qui vinrent dans la tête de ce profès en lubricité.

Ce fut à quelques tems de là, qu'échauffée par tout ce que je voyais… par tout ce que j'entendais, il me devint impossible de tenir à l'extrême besoin que j'avais de commettre un crime pour

mon propre compte ; j'étais bien aise, d'ailleurs, de voir si je pouvais réellement faire quelque fond sur l'impunité qui m'était promise. Je me décidai donc à des horreurs dignes des leçons que je recevais chaque jour. Voulant éprouver à-la-fois mon courage et ma férocité, je m'habille en homme, et je vais seule, deux pistolets dans mes poches, attendre, dans une rue détournée, le premier passant qui tombera sous ma main, dans la seule vue de le voler et de l'égorger pour mon plaisir. Appuyée contre le mur, j'étais dans cet espèce de trouble, causée par les grandes passions, et dont le choc sur nos esprits animaux est nécessairement le principe de la première volupté du crime… j'écoutais… Chaque bruit nourrissait mon espoir, J'imaginais, au plus petit mouvement appercevoir enfin ma victime, lorsque des lamentations se font entendre… Je vole au bruit ; je distingue des plaintes ; j'approche : une pauvre femme, couchée en travers d'une porte, poussait les gémissemens qui venaient de frapper mon oreille. — Qui êtes-vous, dis-je, en m'approchant tout-à-fait de cette créature ? La plus infortunée des femmes, me répond en pleurant cette malheureuse, qui ne me parut pas avoir plus de trente ans ; et si vous m'apportez la mort, vous me rendrez un bien grand service. — Mais, de quel genre sont vos revers ?… Affreux, sans doute, répondit cette femme, en se relevant assez pour ne laisser appercevoir à la faible lueur des réverbères, des traits doux et intéressans, oui… oui, ils sont affreux, mes revers ; il y a huit jours que nous manquons d'ouvrage ; nous n'avons pu payer le faible prix de la chambre que nous occupions dans cette maison, ni le mois de nourrice de notre enfant… On a conduit cette misérable créature à l'hôpital, et on a mis mon époux en prison ; la fuite seule m'a préservée de la rage des monstres qui nous traitaient avec tant de rigueur ; vous me voyez étendue sur le seuil de la

porte d'une maison qui m'appartint autre fois : je n'ai pas toujours été malheureuse ; plus à mon aise, hélas ! je soulageais les pauvres ; me rendrez-vous ce que j'ai fait pour eux ?

Un feu subtil se glisse à ces mots dans mes veines… Oh sacredieu, me dis-je, quelle occasion d'un crime détestable, et comme il irrite mes sens. Lève-toi, dis-je à cette femme ; tu vois bien que je suis un homme ; je veux m'amuser de ton corps. — Oh ! monsieur, suis-je en état d'exciter des desirs au sein des larmes et de l'infortune. — C'est ce qui enflamme les miens ; presse-toi donc de m'obéir, et la saisissant par un bras je la contrains à se prêter aux recherches que je veux en faire. On ne se doute point de ce que je trouvai sous ces jupons là. Des chairs très-fermes, très-blanches et très-rebondies… Branle-moi, lui dis-je en lui portant la main sur mon con, je suis une femme, mais une femme qui bande pour son sexe, et qui veut se branler avec toi. — Oh ciel ! laissez-moi… laissez-moi, toutes vos horreurs me font frémir ; je suis sage, quoique dans l'infortune ; ne m'humiliez pas à ce point. Elle veut échapper, je la saisis par les cheveux, et lui appliquant le bout de mon pistolet sur la tempe, va bougresse, lui dis-je… va dire aux enfers que voilà le coup d'essai de Juliette : elle tombe noyée dans son sang… et je l'avoue, mes amis, oui, je dois vous rendre compte des effets que j'éprouvai, l'embrâsement du fluide nerval fut telle à cette action, que je me sentis inondée de foutre en la commettant. Eh voilà donc les résultats du crime, me dis-je ? que l'on a eu raison de me le peindre délicieux ! Dieu ! quel est son empire sur une tête comme la mienne, et combien il sert au plaisir !

Quelques fenêtres qui s'ouvrent au bruit de mon arme, me font penser à ma sûreté ; j'entends de toutes parts crier à la

garde… À peine était-il minuit, je suis arrêtée, on trouve mes pistolets ; plus de doute : on me demande qui je suis ? Je vous l'apprendrai chez le ministre, réponds-je effrontément ; que l'on me conduise à l'hôtel de Saint-Fond. Le sergent étonné de mon air, n'ose s'opposer à cette demande ; on me lie… on me garotte… et je jouis encore ; ils sont délicieux les fers du crime que l'on aime ; on bande en les portant. Saint-Fond n'était point couché, on l'informe, je suis introduite ; Saint-Fond me reconnaît ; cela suffit, dit-il au sergent, vous étiez pendu si vous n'eussiez pas amenée cette dame dans ma maison ; retournez à vos fonctions ; monsieur, vous avez fait votre devoir. Ce qui vient de se passer est un mystère dans lequel vous ne devez point entrer.

Tête-à-tête avec mon amant, je l'instruisis de tout, je le fis bander ; il me demanda si j'avais pu juger des contorsions de cette femme à terre. Je n'en ai pas eu le tems, répondis-je. Ah ! voilà ce que ces actions-là ont de désagréable, c'est qu'on ne jouit pas de la victime… Oui, monseigneur, mais un crime de rue. — Oui, je le sens, l'esclandre… la rue… le grand chemin… les loix punissent tout cela plus sévèrement ; et cela dédommage… et puis l'état de cette femme, sa misère… Il fallait l'amener chez toi, nous nous serions amusé de cela… Quel nom ce sergent a-t-il donc dit qu'on avait trouvé sur le cadavre ? — Simon, monseigneur, je m'en souviens. — Simon… il y a quatre ou cinq jours que cette affaire-là m'a passé par les mains… je me le rappelle, c'est moi qui ai fait enfermer ce Simon, et fais mettre l'enfant à l'hôpital… Comment, mais c'est que cette femme est très-sage et très jolie. Je réservais cela à tes appareilleuses : l'infortunée ne t'a point trompé, ces gens là se sont vus fort à l'aise, une banqueroute les a ruiné ; ah ! Juliette, tu n'as fait qu'achever mon crime, et l'aventure est délicieuse.

Je vous l'ai dit, Saint-Fond bandait, mon travestissement masculin perfectionnait son délire. Il me mena dans le boudoir où il m'avait vu la première fois que je m'étais présentée chez lui. Un valet-de-chambre parut, et Saint-Fond déboutonnant mes culottes avec une sorte de jouissance, fit d'abord manier mes fesses à son valet, il lui branla le vit près du trou ; puis s'introduisant bientôt lui-même à ce trou dont il avait l'air de vouloir faire les honneurs ; le paillard m'encula, en m'obligeant à sucer le vit de son homme, jusqu'à ce qu'il fut assez roide peur qu'il l'introduisit dans son cul. L'opération finie, Saint-Fond me dit qu'il avait bien mieux déchargé depuis qu'il savait que le cul qu'il venait de foutre, avait mérité l'échafaud. Celui qui me foutait et que je t'ai fait sucer, est au même point, me dit le ministre, c'est un scélérat décidé ; voilà six fois au moins que je lui sauve la roue. As-tu vu comme il m'a foutu, et le beau vit dont il est muni… Tiens, Juliette, voilà la somme que je t'ai promise pour les crimes commis par toi seule, une voiture t'attend, retourne chez toi, demain tu partiras pour cette terre au-delà de Sceaux, que je t'achetai le mois passé ; mène peu de monde à cette campagne, quatre de tes femmes ordinaires… les plus jolies… ta cuisine… ton office, et les trois pucelles du prochain souper… Tu attendras constamment mes ordres, c'est tout ce que je peux t'expliquer aujourd'hui. Je sortis très-contente du succès de mon crime… très-chatouillée du plaisir de l'avoir commis ; et ayant tout préparé dès le lendemain, je fus coucher où m'avait ordonné le ministre.

Àpeine fus-je établie à cette campagne, isolée de toutes parts, et solitaire comme la Thébaïde, qu'un de mes gens vint m'avertir de l'arrivée d'un étranger bien mis, qui demandait à me parler, s'annonçant de la part du ministre ; je me gardai bien de ne pas l'introduire à l'instant ; je décachète ses dépêches : « Que vos do-

mestiques s'emparent aussitôt de l'homme qui vous remettra ceci, me disait la lettre, qu'il soit enfermé dans les cachots que j'ai fait construire dans votre maison ; vous me répondez de ce personnage, sur votre vie ; sa femme et sa fille vont suivre ; vous les traiterez de même ; souvenez-vous d'exécuter mes ordres, avec la ponctualité la plus scrupuleuse ; mettez-y sur-tout toute la fausseté… toute la cruauté dont je sais que vous êtes capable. Adieu. »

Monsieur, dis-je aussitôt au porteur de la lettre, sans laisser lire sur mon visage la plus légère altération, vous êtes sans doute des amis de monseigneur ? — Il y a longtems, madame, qu'il comble de ses bontés, et ma famille et moi. — Je le vois à sa lettre, monsieur… permettez que j'aille donner à mes gens les ordres nécessaires à vous recevoir, comme il me paraît le desirer, et je sortis, après l'avoir invité à se reposer.

Les gens qui me servaient, bien plutôt des esclaves que des domestiques, se munissent aussitôt de cordes, et rentrent avec moi dans l'appartement. Menez monsieur, leur dis-je, dans la chambre que monseigneur lui destine ; et les gaillards se jetant aussitôt sur cet infortuné, l'entraînent, à mes yeux, dans le plus abominable cachot. Oh ! madame, quelle trahison ! quelle horreur ! s'écrie cette malheureuse dupe de la fausseté de Saint-Fond et de la mienne ; mais ferme… mais impassible à ses gémissemens, je porte une l'aveugle obéissance aux ordres du ministre, au point de l'enfermer moi-même, sans vouloir répondre un seul mot à toutes les questions dont il m'accable.

Àpeine étais-je de retour dans mon salon, qu'une voiture entra dans la cour ; c'étaient la femme et la fille de ces malheureux, m'apportant de bonne-foi, comme lui, des lettres, qui contenaient absolument les mêmes ordres ; Saint-Fond, me dis-je, en

voyant ces deux femmes, en admirant la beauté de la mère, à peine âgée de trente-six ans, les grâces et la gentillesse de la fille, atteignant au plus, sa seizième année, ah ! Saint-Fond, ta maudite et scélérate lubricité n'entrerait-elle pas pour beaucoup dans cette exécution ministérielle ? et n'aurais-tu pas ici, comme dans toutes les actions de ta vie, bien plutôt les vices pour guide, que les intérêts de ta patrie ?

Je vous rendrais difficilement les cris et les pleurs de ces deux malheureuses, quand elles, se virent traînées avec ignominie dans les cachots qui leur étaient également destinés ; mais, aussi insensible aux larmes de la femme et de la fille, que je l'avais été à celle du père ; les précautions les plus sévères, n'en furent pas moins prises avec elles, et je ne fus parfaitement tranquille que quand j'eus dans mes poches toutes les clefs de ces importans prisonniers.

Je réfléchissais sur le sort de ces individus, n'imaginant pas qu'il pût s'agir d'autre chose que d'une détention, puisque les exécutions à mort me regardaient, et que je n'étais avertie de rien, lorsqu'on m'annonce un quatrième personnage ; Dieu ! quelle est ma surprise, en reconnaissant ici le même homme par lequel vous vous souvenez que Saint-Fond m'avait fait appliquer trois coups de canne sur les épaules, la première fois que je m'étais présentée chez lui ; comme il était chargé d'une lettre, je la lis aussitôt.

« Recevez à merveille cet homme-ci, me disait Saint-Fond ; vous devez vous souvenir de lui, vous avez porté ses marques quelque tems ; et ce furent ses mains qui vous captivèrent à mes feux la première fois que je m'amusai de vous chez moi. Il va devenir le principal acteur de la scène sanglante qui doit se jouer

demain. C'est en un mot, le bourreau de Nantes, venu par mes ordres, pour l'exécution des trois personnes qui sont maintenant sous vos clefs : obligé de porter après-demain ces trois têtes à la reine, sous peine de perdre ma place, vous comprenez que je me serais bien chargé tout seul de l'exécution, si sa majesté n'eût témoigné le plus ardent desir de les recevoir de la main même d'un bourreau. C'est à cause de cela qu'on n'a pas voulu de celui de Paris ; celui-ci ignore le motif qui l'amène dans votre maison. Vous pouvez maintenant l'instruire, mais ne lui faites point voir les victimes, cette clause est essentielle ; j'arriverai demain matin sans faute. Traitez vos prisonniers et les femmes surtout, avec la plus extrême rigueur ; qu'ils n'ayent que du pain… de l'eau et point de jour. »

Monsieur, dis-je à ce personnage, le ministre a raison de dire dans sa lettre que nous nous connaissons, vous m'avez un jour traitée d'une manière… — Oh madame, excusez les ordres… Je ne vous en veux point, interrompis-je, en lui tendant une main qu'il baise avec ardeur… Mais il est tems de dîner ; allons nous mettre à table, nous raisonnerons après.

Delcour était un homme de vingt-huit ans, d'une très-jolie figure, et dont l'air et le métier m'échauffèrent aussitôt la tête. Les prévenances que je lui fis étaient l'ouvrage de mon cœur ; après le dîner je lui fis le plus beau jeu du monde. Delcour me convainquit bientôt du succès de mes avances. Son étroite culotte bombait étonnamment, je n'y pus tenir… Sacredieu, lui dis-je, mon amour, voyons donc ce que tu possèdes là. Ce vit superbe échauffe ma tête, ta profession achève de l'enflammer ; je veux absolument que tu me foutes ; puis ayant aussitôt mis à l'air ce superbe instrument, le premier usage que j'en fais selon ma cou-

tume avec tous les hommes, est de le sucer jusqu'aux couilles ; mais à peine celui-là peut-il tenir dans ma bouche ; dès qu'il y est, Delcour s'empare de mon con, il le gamahuche, en deux secondes nous partons tous les deux ; ce beau jeune homme me voyant avaler son foutre, se jette ardemment sur moi. Ah sacredieu, dit-il, trop de promptitude m'a perdu ; mais je vais réparer ma faute. Le fripon n'avait pas débandé, il me renverse sur une large bergère, imprime ses lèvres sur les miennes encore toutes mouillées de son sperme, et m'enconne avec une roideur bien rare, quand la perle est encore au bout ; de mes jours, je n'avais été si bien foutue ; Delcour me lima trois-quarts d'heures, il se retira par prudence quand il se sentit près de décharger ; et moi, faisant couler une seconde fois dans ma bouche un foutre épais, qui n'était dû qu'à mon con, j'avalai bientôt cette seconde dose, avec les mêmes délices que la première.

Delcour, dis-je, dès qu'un peu revenue à moi, je pus raisonner mon extravagance, vous êtes sans doute très-surpris de la manière leste avec laquelle je vous ai reçu ; une conduite si légère, des avances si promptes, vont me faire prendre par vous, pour une grande putain ; à quelque point pourtant que je méprise ce que les sots appellent réputation, je ne veux pas vous laisser ignorer que c'est bien moins à ma coquetterie, bien moins à mon physique, que vous devez cette bonne fortune, qu'à ma tête. J'ai le malheur d'en avoir une fort singulière ; vous êtes un meurtrier… un bourreau… fort joli d'ailleurs, bandant à merveille… Eh bien, je vous le dis… oui, votre profession, voilà ce qui m'a jetée dans vos bras ; méprisez-moi, détestez-moi, je m'en moque ; vous m'avez foutue, c'est tout ce que je voulais. Ange céleste, me répondit Delcour ! non, je ne vous mépriserai pas ; je vous haïrai encore moins ; vous n'êtes faite ni pour l'un ni pour l'autre de ces

sentimens. Je vous adorerai, parce que vous méritez de l'être, et me plaindrai seulement de n'avoir dû votre délire qu'à ce qui me vaut l'avilissement des autres… Qu'importe, dis-je, tout cela tient à l'opinion ; vous voyez comme elle varie, puisque je vous préfère précisément à cause de ce qui vous écarte du reste des hommes ; ne prenez cependant ceci que pour une affaire de débauche. L'attachement que j'ai pour le ministre, la manière dont je vis avec lui, ne me permettent aucune intrigue, et je n'en contracterai certainement jamais. Nous tirerons de la soirée et de la nuit, tout le parti possible, et nous en resterons là. Ah madame, me dit alors ce jeune homme, avec le plus grand respect, je ne vous demande que votre protection et vos bontés, — Vous aurez toujours l'une et l'autre ; mais il faut que vous vous prêtiez jusqu'au bout, à tout le désordre de mon imagination, et je vous préviens qu'avec vous, uniquement à cause du préjugé vaincu, elle ira peut-être un peu loin. Et comme Delcour depuis un instant, s'était remis à manier ma gorge d'une main, en me branlant le clitoris de l'autre, et dardant de tems en tems sa langue dans ma bouche, je l'exhortai à être sage et à répondre avec vérité aux questions que j'allais lui faire. Dites-moi d'abord à quel propos il prit à Saint-Fond, lorsque je vous vis pour la première fois, la bisarre fantaisie de me faire frapper par vous sur les épaules. — Affaire de libertinage, madame, irritation de tête, vous connaissez le ministre. — Il vous emploie donc dans ses scènes de luxure ? — Toutes les fois que je suis à Paris. — Il vous a foutu, — Oui, madame. — Et vous lui avez rendu. — Assurément. — Vous l'avez battu, fouetté. — Souvent. — Ah foutre, comme cela m'excite, branlez, branlez… Et vous a-t-il fait battre ou fouetter d'autres femmes ? — Plusieurs fois. — Avez-vous poussé les choses plus loin ? — Permettez-moi, madame, de respecter les secrets du ministre, en le

connaissant aussi bien que vous, il est facile de tout deviner. — Lui avez-vous quelquefois vu des projets contre moi ? — Oh ! jamais, madame, je n'ai reconnu pour vous, dans lui, que de la confiance et de la tendresse ; je vous réponds qu'il vous aime beaucoup. — Je le lui rends bien… Je l'adore, j'espère qu'il en est convaincu. Parions donc d'autre chose, puisque vous voulez que je respecte vos secrets ; dites-moi, je vous prie, comment il vous est possible d'attenter à la vie d'un individu qui ne vous a jamais rien fait ? comment la pitié ne réclame-t-elle pas au fond de votre ame en faveur du malheureux que la loi vous charge d'assassiner de sang-froid ?

Soyez bien certaine, madame, me répondit Delcour, qu'aucun de nous ne parvient à ce degré de férocité réfléchie, sans des principes inconnus peut-être aux autres hommes. — Des principes, eh bien, voilà ce que je veux savoir, quels sont-ils ? — Ils prennent leur source dans la plus complète inhumanité ; on nous accoutume dès l'enfance à il résulte delà que nous égorgeons nos semblables avec la même facilité qu'un boucher tue un veau, et sans y faire plus de réflexions. — Mais ce que vous vous permettez pour l'exécution de la loi, vous vous le permettriez donc également pour la satisfaction de vos penchans ? — Certainement, madame ; dès que le préjugé n'existe plus dans nous, et que nous ne croyons aucun mal au meurtre. — Comment peut-on n'en pas supposer à la destruction de ses semblables. — Je vous demanderai à mon tour, madame, comment il est possible d'en soupçonner à cette action ; si l'une des premières loix de la nature n'était pas la destruction de tous les êtres, assurément je pourrais croire qu'on outrage cette nature inintelligible, en procédant à cette destruction. Mais dès qu'il n'existe pas un seul procédé de la nature qui ne nous prouve que la destruction lui est nécessaire, et

qu'elle ne parvient à créer qu'à force de détruire, assurément tout être qui se livrera à la destruction, n'aura fait qu'imiter la nature. Je dis plus, celui qui s'y refuserait, l'offenserait grièvement ; et si comme on n'en peut douter, nous ne lui fournissons des moyens de créer qu'en détruisant, assurément plus nous détruirons, et mieux nous servirons ses vues ; si le meurtre est la base des loix régénératrices de la nature, bien certainement l'homme qui servira le mieux la nature, sera le meurtrier ; et de ce moment plus il multipliera ses meurtres, et mieux il accomplira les loix d'une nature, dont les seuls besoins sont des meurtres. — Voilà des systêmes bien dangereux. — Ils sont vrais, madame… si jamais on vous les étend plus que moi, vous verrez qu'on partira toujours des mêmes bases.

Mon ami, dis-je à Delcour, vous m'en avez dit assez pour me faire beaucoup réfléchir ; une seule idée lancée dans une tête comme la mienne, y produit l'effet de l'étincelle sur le salpêtre ; j'ai de grandes dispositions à penser comme vous… Nous avons ici trois victimes, vous n'êtes dans ce château que pour les sacrifier, je vous réponds que j'aurai grand plaisir à vous voir opérer sur elles ; mais achevez, je vous prie mon cher, de jeter sur-tout ceci la masse de lumière qu'il vous est possible d'y répandre. N'est-il pas vrai que ce n'est qu'avec les secours du libertinage que vous parvenez à vaincre la nature, ou plutôt le préjugé ; car vous venez de me prouver clairement, que la nature était bien plutôt servie qu'outragée par le meurtre. — Que voulez-vous dire madame ? — Je vous demande s'il n'est pas très-certain, ainsi que je l'ai ouï dire, que ce n'est qu'en vous montant la tête au libertinage, que vous parvenez à vous étourdir sur les meurtres que votre métier vous oblige à faire ; en un mot, s'il n'est pas vrai que vous bandez toujours en l'exécutant ? — Il est certain, ma-

dame, que le libertinage porte au meurtre ; il est constant qu'un individu blasé, doit retrouver ses forces dans cette manière de commettre, ce que les sots appellent un crime : et cela, parce qu'en doublant sur nos nerfs la somme des commotions produites dans un individu quelconque, au même sens qui nous agite le plus fortement, nous devons nécessairement retrouver les forces que nous ont fait perdre les excès. Le meurtre est donc bien réellement un des plus délicieux véhicules du libertinage ; mais il n'est pas vrai qu'il faille toujours avoir sa tête montée au libertinage pour comettre le meurtre ; la preuve en est fournie par l'extrême sang-froid avec lequel presque tous nos confrères y procèdent… par l'espèce de passion très-différente que celle du libertinage, qui agite ceux qui se livrent à cette même action, soit par ambition, soit par vengeance ou par avarice, ceux mêmes qui s'y livrent par le simple mouvement de la cruauté, sans qu'aucune autre passion les y contraigne, ce qui doit nécessairement établir, comme vous voyez, plusieurs classes de meurtres, parmi lesquelles le libertinage à la sienne, sans que cela nous empêche de conclure qu'aucune de ces sortes de meurtres n'outrage la nature ; et que de quelqu'espèce qu'ils soient, ils rentrent bien plutôt dans ses loix, qu'ils ne les violent. — Tout ce que vous dites est juste, Delcour ; mais je n'en soutiens pas moins qu'il serait à desirer, que pour l'intérêt même de ces meurtres, celui qui les commet, n'alluma sa fureur qu'au flambeau de la lubricité ; car cette passion ne laisse jamais de remords, ses souvenirs sont des jouissances ; au lieu que l'énergie des autres, une fois éteinte, on est souvent dévoré de regrets, lorsque les principes sur-tout ne sont pas bien établis ; et il serait bien facile de ne se jamais porter à cette action, sans y être excité par libertinage. Il me semble qu'on pourrait tuer dans quelque vue que ce puisse être, mais toujours

en bandant, et cela pour mieux consolider l'action, pour s'empêcher d'être molesté par le grand remords, qui n'atteint jamais le libertinage… et qui jamais n'est vengé par lui. — En ce cas, dit Delcour, vous croyez donc que toutes les passions peuvent s'accroître ou s'alimenter par celle de la luxure ? — Elle est aux passions ce que le fluide nerval est à la vie ; elle les soutient toutes ; elle leur prête de la force à toutes : la preuve en est qu'un homme sans couilles, n'aurait jamais de passions. — Ainsi, vous imaginez qu'on peut être ambitieux, cruel, avare, vindicatif, dans les mêmes motifs que ceux de la luxure. — Oui, je suis persuadée que toutes ces passions font bander, et qu'une tête vive et bien organisée, peut s'échauffer de toutes, comme elle le ferait de la luxure.

Je ne vous dis rien ici que je n'aie éprouvé ; je me suis branlée, et j'ai complettement déchargé sur des idées d'ambition, de cruauté, d'avarice et de vengeance. Il n'est pas un seul projet de crime, quelque fût la passion qui l'inspira, qui n'ait fait circuler dans mes veines le feu subtil de la lubricité : le mensonge, l'impiété, la calomnie, la friponnerie, la dureté d'ame, la gourmandise même, ont produit dans moi ces effets ; et il n'est en un mot, aucune manière d'être vicieuse qui n'ait allumé ma luxure. Ou, son flambeau, si vous l'aimez mieux, ayant produit dans moi l'incendie de tous les vices, en jettant sur tous ce feu divin qui n'appartient qu'à elle, leur a communiqué à tous, cette sensation voluptueuse, que les gens mal organisés semblent n'attendre que de sa main. Assurément voilà mon opinion. — Et c'est aussi la mienne, madame, répondit Delcour, je ne saurais vous le dissimuler plus long-tems. — Que je vous sais gré d'être franc avec moi ; allez, mon cher, je crois vous connaître assez maintenant pour être certaine que vous avez besoin de vous monter la tête au

libertinage, quand vous commettez les meurtres qui vous sont ordonnés, ce qui vous les fait exécuter avec bien plus de volupté qu'à vos confrères, qui n'y procèdent que machinalement. — Eh bien, madame, vous m'avez deviné… — Scélérat, dis-je, en souriant, et reprenant le vit de ce charmant jeune homme que je branlai, pour lui donner un peu d'énergie… Oh libertin insigne, c'est-à-dire qu'aujourd'hui tu bandes pour jouir de mon existence, et que demain tu déchargerais en me l'ôtant… Et voyant ici l'embarras du jeune homme… va, mon ami, lui dis-je, absolument dans tes principes ; je dois te pardonner tout ce qui en résulte : amusons-nous des conséquences, et ne disputons point sur elles ; et ma tête incroyablement embrâsée, allons, dis-je, il faut que vous me fassiez ici des choses fort extraordinaires. — Quoi donc ? — Il faut que vous me battiez, que vous m'outragiez, que vous me fouettiez ; ne faites-vous pas ces choses-là tous les jours avec des filles ; ne sont-ce pas même les voluptés dont vous vous souillez avec elles qui vous électrisent au point de vous rendre capable du reste ? — Souvent. — Eh bien, vous aurez de l'ouvrage demain, disposez vous-y donc aujourd'hui ; voilà mon corps, je vous le livre ; et

Delcour, par mes ordres, en m'ayant préalablement appliqué une douzaine de soufflets, et autant de coup-de-pieds au cul, s'empara d'une poignée de verges, dont il m'étrilla les fesses un quart-d'heure, pendant qu'une de mes femmes me gamahuchait. Delcour, dis-je, O divin destructeur de l'espèce humaine ! toi que j'adore, et dont je vais jouir, étrille donc ta catin plus fort ; imprime lui les marques de ta main ; tu vois qu'elle brûle de les porter. Je décharge, à l'idée de verser mon sang sous tes doigts ; ne l'épargne pas mon amour… Il coula… Oh mes amis ! comme j'étais transportée ; aucune expression ne rendrait l'égarement

produit en moi par cette action ; il faut ma tête pour le concevoir ; il faut les vôtres pour le comprendre. On n'imagine pas ce que je perdis de foutre dans la bouche de ma branleuse. J'étais dans un désordre… dans un trouble… dans une agitation, où je ne m'étais vue de la vie… O Delcour ! poursuivis-je, il te reste un dernier hommage à me rendre ; ménage tes forces pour y procéder. Ce cul que tu viens de déchirer t'appelle, il t'invite à le consoler ; Vénus a tu le sais, plus d'un temple à Cythère ; viens entrouvrir le plus secret, viens m'enculer, Delcour, viens, qu'il n'y ait pas une seule jouissance que nous n'ayons goûtée… pas une horreur que nous n'ayons commise. Ah ? Sacredieu, dit Delcour transporté… je n'osais vous le proposer, madame ; mais voyez comme vos désirs enflâmment les miens ; et en effet, mon fouteur me fait voir un vit plus ferme et plus allongé que je ne l'avais encore apperçu… Aimable libertin, lui dis-je, tu aimes donc le cul ? — Ah ! madame, est-il au monde de plus délicieuse jouissance ? Je le vois bien, mon cher, répondis-je ; quand on s'accoutume à braver sur un point les loix de la nature, on ne jouit plus véritablement, qu'en les transgressant toutes les unes après les autres… et Delcour, en possession de l'autel que je lui abandonnais en entier, le couvrit, quoique tout sanglant, des plus délicieuses caresses. Le fretillement de sa langue au trou m'enflamma. La coquine, à laquelle je m'étais livrée, m'en faisait autant au clitoris ; je n'y tins plus : j'étais épuisée, mais nullement tranquille et ne me souciant plus de Delcour ; autant je l'avais désiré, autant il me fesait horreur. Voilà l'effet des désirs irréguliers, plus ils ont exalté nos têtes, plus ils les laissent dans le vuide : les sots tirent de là des preuves de l'existence de Dieu ; je n'y trouve moi, que les preuves les plus certaines du matérialisme ; plus vous rabaisserez notre existence, et moins je la croirai l'ouvrage

d'un Dieu. Delcour, remis dans son appartement, je gardai ma tribade à coucher.

Saint-Fond arriva le lendemain vers midi ; il renvoya ses gens et sa voiture, et vint aussitôt m'embrasser dans le salon ; un peu inquiète de la façon dont il prendrait la petite incartade que je m'étais permise avec Delcour, je lui avouai tout ; Juliette, me dit-il, je vous gronderais, si je ne vous avais pas prévenue que je serais de la plus grande indulgence sur tous les égaremens de votre tête ; ce que vous vous êtes permis est très-simple ; vous n'avez eu d'autre tort, que de vous confier à Delcour, qui pourrait commettre une indiscrétion ; Delcour, qu'il est bon que vous connaissiez, m'a servi deux ans de bardache, quand il avait quatorze et quinze ans ; il était fils du bourreau de Nantes ; cette idée m'échauffa ; j'eus son pucelage, et quand j'en fus las, je le mis dans les mains du bourreau de Paris, dont il a été garçon jusqu'à la mort de son père ; il en exerce aujourd'hui la place ; c'est un garçon qui ne manque pas d'esprit, mais il est excessivement libertin ; et comme je viens de vous le dire, il n'était pas de tournure à inspirer une grande confiance. Il faut maintenant que je vous instruise de l'existence des prisonniers auxquels nous allons donner la mort.

M. de Cloris est un des hommes de France qui a le plus contribué à mon avancement ; l'année que je fus élevé au ministère, quoique fort jeune encore, il couchait avec la duchesse de G***, dont le pouvoir était immense à la cour, et ce fut réellement par les cabales et les intrigues de tous deux, que le roi me donna la place que j'occupe. De ce moment, Cloris devint pour moi un objet d'horreur ; je craignais de le rencontrer ; je le détestai ; tant que sa protectrice vécut, je le ménageai ; elle vient de mourir…

par mes soins, peut-être ; de ce moment Cloris fut à la tête de ma liste de proscription ; il avait épousé ma cousine germaine. — Oh ! monseigneur, quoi : cette femme est votre cousine ? — Assurément, Juliette, et ce véhicule de plus n'a pas peu contribué à sa perte ; j'ai désiré cette femme, elle m'a toujours résisté ; peu à peu mes désirs sont descendus sur sa fille ; et la résistance devenant encore plus forte ici, ma rage et mon extrême envie de perdre toute cette famille, n'en sont devenues que plus violentes ; il n'y a sorte de ruses et de noirceurs, de mensonges et de calomnies que je n'aie mis en usage pour les perdre ; j'ai fini par rendre le père et la fille si suspects à la reine, en lui persuadant que Cloris avait vendu sa fille au roi, que je suis parvenu à me faire, vivement solliciter pour les perdre tous. La reine veut absolument leur tête demain ; trois millions par chacune de ces têtes deviennent ma récompense : juge avec quelle joie je vais obéir, et de quels épisodes délicieux je vais entourer ma vengeance. — Oh, monseigneur ! cette complication de crimes est affreuse, et je ne puis vous dire à quel point elle irrite ma tête. — La mienne l'est également, mon ange, et j'arrive aujourd'hui avec d'exécrables intentions ; il y a huit jours que je n'ai déchargé ; personne ne possède, comme moi, l'art d'aiguiser ses passions par une abstinence industrieuse ; je n'en jouis pas moins ; j'ai peut-être été foutu deux cents coups, et vu cent ou cent cinquante individus de tout sexe pendant ce régime, mais sans perdre une goutte de foutre. Il résulte de cette petite fraude à la nature, que je suis dans un état de desir bien funeste, pour les êtres sur qui doit tomber l'orage, et c'est ici que je veux qu'il éclate… Avez-vous donné des ordres pour que nous soyons seuls, et que qui que ce soit, excepté ceux qui sont nécessaires à la scène, ne soit introduit dans cette maison. — Oui, monseigneur ; c'est que je ferais pendre à l'instant

celui qui chercherait à y pénétrer malgré moi : un détachement des gardes est à Sceaux, pour me prêter main-forte en cas de besoin, et jamais le crime n'aura si bien été soutenu. Goûtez-le, comme moi, le plaisir de le commettre, environné d'aussi délicieuses circonstances, et d'une sécurité si profonde. — Ah ! vous le voyez à l'état où tout ce que vous me dites me met. — En vérité, je crois que tu décharges ; et le paillard, pour se convaincre d'une crise que je n'éprouvais que trop réellement, me trousse d'une main jusqu'au nombril, introduisant de l'autre un de ses doigts dans mon con, qu'il retire bientôt, inondé des preuves bien certaines de l'agitation luxurieuse dans laquelle je suis. Que j'aime à voir en toi de pareils effets, me dit le ministre, et combien ils me prouvent à quel point tu partages ma façon de penser ! Attends, il faut que je pompe le foutre que je fais couler ; et sa bouche se colant sur mon con, le vilain le suce un quart-d'heure : il me retourne ; ah ! dit-il, voilà celui que j'aime à baiser de préférence… le beau trou… Friponne, je vois bien qu'on t'a sodomisée. Il ne cessait de baiser mon cul pendant tout ce tems ; il se déculotte, il m'expose le sien… je le gamahuche. Ah ! coquine, quel plaisir tu me fais, me dit-il, en vérité je crois que tu aimes mon cul… tiens, voit mon vit, il commence à bander, suce-le ; conseille-moi donc quelques extravagances, je veux en mêler dans ce que nous ferons. C'est aux grelots de la folie à sonner les heures de Vénus, Il fait chaud, lui dis-je, je voudrais que tu t'habillasses en sauvage, que les bras, les cuisses, les fesses et le vit fussent à découvert ; tu te mettrais sur la tête une coëffure de serpent, ton visage serait barbouillé de rouge ; nous t'adapterions des moustaches, un large baudrier soutiendrait toutes les armes nécessaires aux supplices que tu veux faire éprouver à tes victimes. Ce costume effrayerait tout le monde, et c'est la terreur que l'on doit inspirer

quand on veut se vautrer dans le crime. — Tu as raison, Juliette ! oui, tu as raison, tu m'arrangeras de cette manière. — Sois sûr que cet appareil en impose ; vois ces baladins de juges, s'ils ne ressemblent pas à des héros de comédie, ou à des charlatans lorsqu'ils sont dans leurs tribunaux. — Je les voudrais plus effrayans et plus sanguinaires mille fois ; assure-toi bien, Juliette, que ce n'est qu'en répandant le sang des hommes, qu'on parvient à les dominer… Le dîner se servit, nous nous mîmes à table tête à tête, et la conversation continua sur le même ton. Oui, certes, reprit le ministre, il faudrait que les loix fussent plus sévères ; il n'y a d'heureusement gouvernés que les pays où règne l'inquisition. Voilà les seuls qui soient réellement soumis à leurs souverains, c'est aux chaînes sacerdotales à resserer celles de la politique, la force du sceptre dépend de celle de l'encensoir, chacune de ces autorités a le plus grand intérêt à se prêter mutuellement des forces, et ce ne sera jamais qu'en les divisant, que les peuples secoueront le joug. Rien n'assouplit le peuple comme les craintes religieuses ; il est bon qu'elles lui fassent redouter d'éternels supplices, s'il se révolte contre son roi ; et voilà d'où vient que les puissances de l'Europe vivent toujours en bonne intelligence avec Rome ; nous autres grands de la terre méprisons et bravons ces foudres fabuleuses du méprisable Vatican. Mais faisons les craindre à nos esclaves ; c'est, encore une fois, l'unique moyen de les maintenir sous le joug. Nourris des principes de Machiavel, je voudrais que la distance des rois aux peuples fût comme celle de l'astre des cieux à la fourmi, qu'il ne fallut qu'un geste à un souverain pour faire ruisseler le sang autour de son trône, et que vu comme un dieu sur la terre, ce ne fut jamais qu'à genoux que ses peuples osassent l'approcher ; quel est donc l'être assez imbécille pour comparer le physique… oui, le physique seul d'un monarque

à celui d'un homme du peuple ; je veux croire que la nature leur a donné les mêmes besoins ; et le lion aussi a les mêmes besoins que le vermisseau ; se ressemblent-ils pour cela ? Oh Juliette ! souviens-toi que si les rois commencent à perdre leur crédit en Europe, c'est que leur humanité les a perdus ! s'ils fussent restés sous le voile comme les souverains d'Asie, leur nom seul ferait encore trembler la terre. On se familiarise avec ce qu'on voit tous les jours ; et Tibère à Caprée dut bien plus effrayer les romains que Titus au milieu de Rome, allant consoler les pauvres. Mais ce despotisme qui vous plaît tant, dis-je à Saint-Fond, parce que vous êtes puissant, croyez-vous donc qu'il plaise au plus faible ?

Il plaît à tout le monde, Juliette, me répondit Saint-Fond ; tous les hommes tendent au despotisme ; c'est le premier desir que nous inspire la nature, bien éloignée de cette loi ridicule qu'on lui prête, dont l'esprit est de ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait... De peur de représailles, aurait-on dû ajouter ; car il est bien certain que c'est la seule crainte du retour qui a pu faire prêter à la nature un langage aussi éloigné de ses loix. J'affirme donc que le premier et le plus vif penchant de l'homme est incontestablement d'enchaîner ses semblables et de les tyranniser de tout son pouvoir. L'enfant qui mord le teton de]a nourrice... qui brise à tout instant son hochet, nous fait voir que la destruction, le mal et l'oppression sont les premiers penchans que la nature a gravé dans nos cœurs, et auxquels nous nous livrons avec plus ou moins de violence, en raison du degré de sensibilité dont nous sommes doués ; il est donc bien certain que tous les plaisirs qui peuvent flatter l'homme, toutes les délices qu'il peut goûter, tout ce qui délecte le plus souverainement ses passions se trouvent essentiellement dans le despotisme dont il peut grever les autres. La voluptueuse

Asie, en enfermant avec soin les objets de ses jouissances, ne nous démontre-t-elle pas que la luxure gagne à l'oppression et à la tyrannie, et que les passions s'enflâment bien plus fortement de tout ce qui s'obtient par la contrainte, que de ce qui s'accorde de plein gré : dès qu'il est démontré que c'est en raison de la violence de l'action commise, que doit se mesurer la somme du bonheur de celui qui agit, et cela parce que plus cette dose est forte et plus elle ébranle le systême nerval, dès que, dis-je, cela est démontré, la plus grande dose de bonheur possible consistera donc dans le plus grand des effets du despotisme et de la tyrannie, d'où il résultera que l'homme le plus dur, le plus féroce, le plus traître et le plus méchant, sera nécessairement le plus heureux ; car ce n'est, ainsi que te l'as souvent dit Noirceuil, ni dans le vice, ni dans la vertu qu'est le bonheur ; c'est dans la manière dont nous sommes disposés pour sentir l'un ou l'autre, et dans le choix que nous faisons d'après cette organisation : ce n'est pas dans le repas offert qu'est mon appétit ; le besoin n'est qu'en moi, et ce repas affecte très-différemment deux personnes ; il excite de la volupté dans celui qui a faim... de la répugnance dans celui qui vient de se rassasier ; cependant, comme il est certain qu'il doit y avoir de la différence dans les vibrations reçues et que le vice doit en causer de beaucoup plus vives à l'individu disposé pour lui, que n'en peut donner la vertu à l'être dont les organes sont construits de manière à la recevoir ; que quoique l'ame de Vespasien fut bonne, et celle de Néron méchante, et néanmoins toutes deux sensibles, il y avait pourtant une bien grande différence dans la trempe de ces ames, relativement au germe de sensibilité qui les constituait ; car celle de Néron était incontestablement douée d'une faculté sensitive bien, supérieure à celle de Vespasien ; il est certain, dis-je, d'après cela, que Néron a dû être in-

contestablement plus heureux que Vespasien ; et cela par la raison certaine que ce qui affecte le plus vivement sera toujours ce qui rendra l'homme plus content ; et qu'un être vigoureux, construit par cela seul à recevoir mieux des impressions de vices, que des impressions de vertu, trouvera plutôt le bonheur qu'un individu doux et tranquille dont la faible complexion ne lui rendra possible que la stupide et monotone pratique des bonnes mœurs ; et quel mérite y aurait-il donc dans la vertu, si le vice ne lui était pas préférable ? Ainsi, Vespasien et Néron ont donc été aussi heureux qu'il pouvaient l'être ; mais Néron a dû l'être beaucoup plus, parce que ses jouissances ont été bien plus vives ; et Vespasien, en venant d'accorder une grace à un homme indigent, par la seule raison, disait-il, qu'il fallait bien que les pauvres vécussent, était remué d'une façon infiniment moins vive que Néron en voyant brûler Rome, une lire à la main, sur le haut de la tour Antonia. Mais, dira-t-on, l'un méritait des autels, et l'autre des bûchers. Soit, si vous le voulez ; ce n'est pas de l'effet de leur ame sur les autres que je juge, c'est des sensations intérieures que l'un et l'autre ont dû recevoir, en raison des différens penchans dont l'un et l'autre étaient doués… des différentes vibrations dont ils étaient mus ; et dans ce sens l'homme le la terre le plus heureux incontestablement, sera celui qui, n'importe par quelle action, aura fait passer à son ame les secousses les plus violentes qu'elle puisse recevoir ; et comme les secousses du vice sont plus fortes, plus énergiques que celles de la vertu, inévitablement l'homme le plus heureux de la terre sera celui qui sera le plus adonné aux plus infâmes, aux plus crapuleuses, aux plus criminelles habitudes, et qui les renouvellera le plus souvent… qui, chaque jour, les doublera, les triplera de force.

Le plus grand service qu'on peut rendre à une jeune personne, répondis-je à ce discours, serait donc d'éteindre en elle toutes les semences de vertu que la nature ou l'éducation y aurait fortement fait naître. Assurément, me répondit Saint-Fond ; car à supposer même que l'individu dans lequel vous étoufferiez ces semences de vertu, vous assura qu'il y trouve le bonheur, parfaitement certain de lui en faire trouver un beaucoup plus grand dans le vice, vous ne devriez jamais balancer à étouffer l'un pour éveiller l'autre ; c'est un service réel dont il vous remerciera tôt ou tard ; et voilà pourquoi, bien différent de mon prédécesseur, j'autorise tous les ouvrages libertins ou immoraux… je les crois très-essentiels au bonheur de l'homme, utiles aux progrès de la philosophie, indispensables à l'extinction des préjugés, et faits, sous tous les rapports, pour augmenter la somme des connaissances humaines ; j'étayerai les auteurs assez courageux pour ne pas craindre de dire la vérité ; je payerai, je couronnerai toujours leurs idées ; ce sont des hommes rares… essentiels à l'état, et dont on ne saurait trop encourager les travaux ; mais, dis-je, comment cela s'arrange-t-il, avec la sévérité dont vous voudriez que fût le gouvernement… avec cette inquisition que vous établiriez ? Le mieux du monde, répondit Saint-Fond, c'est pour contenir le peuple que je veux cette sévérité ; ce n'est que pour lui seul que mon imagination desire si souvent à Paris les auto-dafés de Lisbonne. La classe riche, noble ou spirituelle, ne sera jamais atteinte par mes poignards. — Mais ces écrits lus de tous, deviendront funestes à ceux que vous paraissez vouloir épargner… Jamais, dit Saint-Fond : si le faible y trouve le desir de briser ses chaînes… desir dont j'ai besoin pour les river, le fort y rencontre des leçons bien plus énergiques pour faire peser sur le peuple ces mêmes chaînes. L'esclave, en un mot, sera des années à com-

prendre ce que le chef ne mettra qu'une minute à exécuter. — On vous accuse, objectai-je encore, d'une égale condescendance pour la dépravation des mœurs ; ils ne furent, dit-on, jamais plus corrompus que depuis que vous êtes dans le ministère. Ils s'en faut de beaucoup, me répondit Saint-Fond, qu'ils le soient au point où je voudrais les voir, et je travaille à un réglement de police qui, j'espère, les mettra au degré de dépravation où je les desire. Apprends, Juliette, qu'il est de la politique de tous ceux qui mènent un gouvernement, d'entretenir dans les citoyens le plus extrême degré de corruption ; tant que le sujet se gangrène et s'affaiblit dans les délices de la débauche, il ne sent pas le poids de ses fers ; on peut l'en accabler sans qu'il s'en doute. La véritable politique d'un état, est donc de centupler tous les moyens possibles de la corruption du sujet. Beaucoup de spectacles, un grand luxe, une immensité de cabarets… des bordels, une amnistie générale pour tous les crimes de débauche ; les voilà les moyens qui vous assoupliront les hommes. O vous ! qui voulez régner sur eux, redoutez la vertu dans vos empires, vos peuples s'éclaireront quand elle y régnera ; et vos trônes, qui ne sont étayés que sur le vice, seront bientôt renversés ; le réveil de l'homme libre sera cruel pour les despotes, et quand les vices n'amuseront plus son loisir, il voudra dominer comme vous. — Et quels sont, dis-je, les réglemens que vous vous proposez ? — C'est par les modes que je veux d'abord travailler l'opinion publique ; tu connais l'influence quelles ont sur les français.

1°. J'établis des costumes d'hommes et de femmes, qui laissent presque totalement à découvert toutes les parties de la lubricité, et les fesses sur-tout.

2°. Il y aura des spectacles, à l'instar des jeux de Flore, à Rome, où les jeunes garçons et les jeunes filles danseront nuds.

3°. Les principes de la simple nature remplaceront ceux de la morale et de la religion, dans les écoles publiques ; tout enfant de quinze ans, de l'un ou l'autre sexe, qui ne pourra prouver un amant, sera flétri, déshonoré dans l'opinion publique, et déclaré incapable, si c'est une fille, d'être jamais mariée, si c'est un garçon, d'occuper aucune place, au défaut d'un amant, la jeune personne de l'un ou l'autre sexe sera du moins obligé à fournir un certificat, qui prouve qu'elle s'est prostituée, et qu'elle ne possède plus ses prémices.

4°. La religion chrétienne sera sévèrement bannie du gouvernement ; il n'y sera jamais célébré d'autre fête, que celle du libertinage ; et les chaînes religieuses subsisteront malgré cela ; j'en ai besoin pour contenir le peuple, je viens de te le prouver : qu'importe l'objet des cultes, pourvu qu'il y ait des prêtres ; je placerai aussi-bien le poignard de la superstition dans les mains de ceux de Vénus, que dans celles des adorateurs de Marie.

5°. Le peuple sera tenu dans un esclavage,... dans un asservissement qui le mette hors d'état d'attenter jamais à la domination ni à l'envahissement ou la dégradation des propriétés du riche ; lié à la glèbe comme autrefois, il fera partie de cette propriété du riche, et éprouvera, comme elle, toutes les différentes mutations. Les peines ne porteront que sur lui seul, et s'imposeront pour les plus légères fautes. Son propriétaire aura, sur lui et sa famille, le droit de vie et de mort ; et jamais ses plaintes, ou ses récriminations ne seront écoutées ; il n'y aura jamais d'écoles gratuites pour lui ; on n'a pas besoin de sciences pour labourer la terre ; le bandeau de l'ignorance est fait pour les yeux du cultivateur ; on

ne l'en arrachera jamais sans danger ; le premier individu, de telle classe qu'il puisse être, qui chercherait à exalter le peuple, ou à lui conseiller de briser ses fers, sera jeté à des tigres, pour être dévoré tout vivant.

6°. Il sera ouvert dans toutes les villes du gouvernement, un nombre de maisons publiques des deux sexes, proportionné à la population de cette ville, dans la gradation d'une de ces maisons de l'un et de l'autre sexe par mille habitans ; chacune de ces maisons contiendra trois cents sujets, qui y entreront à douze ans, pour n'en sortir qu'à vingt-cinq. Ces établissemens seront soudoyés par le gouvernement ; les seuls individus de classe libre auront le droit d'y entrer, et d'y faire absolument tout ce que bon leur semblera.

7°. Tout ce qui s'appelle crime de libertinage, tel que le meurtre de débauche, l'inceste, le viol, la sodomie, l'adultère, ne seront jamais punis que dans les castes esclaves.

8°. Il sera accordé des prix aux plus célèbres courtisanes des maisons de débauches, de même qu'aux jeunes garçons de ces mêmes établissemens qui se seront fait une réputation dans l'art de donner des plaisirs. On accordera de même, des récompenses à tout inventeur de lubricité nouvelle, à tout auteur de livres ciniques, à tout libertin reconnu pour être profès dans cet ordre.

9°. La classe des hommes dans l'esclavage, existera comme autrefois, celle des Ilotes à Lacédémone. N'y ayant aucune espèce de différence entre l'homme esclave ou la bête, pourquoi punirait-on plutôt le meurtrier de l'un que celui de l'autre ?

Monseigneur, dis-je, ceci mérite, je crois, quelque légère explication. Je voudrais que vous me prouvassiez qu'il n'existe réelle-

ment aucune différence entre l'homme esclave et la bête.

Jette les yeux sur les ouvrages de la nature, me répondit ce philosophe, et considère toi-même l'extrême différence que sa main à mis à la formation des hommes nés dans la première classe, ou nés dans la seconde ; sois impartiale, et décide... Ont-ils la même voix, la même peau, les mêmes membres, la même marche, les mêmes goûts, j'ose dire, les mêmes besoins. Inutilement, me dira-t-on, que le luxe ou l'éducation ont établi ces différences, et que l'un et l'autre de ces individus, pris dans l'état de nature, se ressemble absolument dès l'enfance. Je nie le fait, et c'est pour l'avoir remarqué moi-même, pour l'avoir, fait observer par d'habiles anatomistes, que j'affirme qu'il n'est aucune similitude dans les différentes conformations de l'un et de l'autre de ces enfans. Abandonnez-les tous deux, et vous verrez que celui de la première caste manifestera des goûts et des intentions bien autres que tout ce que vous vous démontrera l'enfant de la seconde ; vous reconnaîtrez des sentimens, des dispositions bien différens dans l'un et dans l'autre. Que je fasse la même étude maintenant, sur l'animal qui ressemble le plus à l'homme, tel que le singe des bois ; que je compare, dis-je, cet animal à l'individu pris dans la caste esclave, que de rapprochemens n'y trouverai-je pas ? L'homme du peuple n'est que l'espèce qui forme le premier échelon après le singe des bois ; et la distance de ce singe, à lui, est absolument comme celle de lui, à l'individu de la première caste. Eh pourquoi donc la nature, qui observe toutes ces gradations avec tant de rigueur dans tous ses autres ouvrages, les aurait-elle négligé dans celui-ci ? Toutes les plantes se ressemblent-elles ? Tous les animaux sont-ils de même figure et de même force ? Oserez-vous comparer l'arbuste au majestueux peuplier, le chien roquet au fier danois, le petit cheval des montagnes de

Corse au fougueux étalon d'Andalousie ? Voilà donc, dans les mêmes classes, des différences essentielles ; et pourquoi donc ne voudriez-vous pas qu'elles existassent de même dans celle des hommes ? Oserez-vous rapprocher Voltaire de Fréron, et le mâle grenadier prussien du débile hottentot ? Ne doutez donc plus, Juliette, de ces inégalités ; et dès qu'elles existent, ne balançons pas à en profiter, et à nous convaincre que si la nature a bien voulu nous faire naître dans la première de ces classes d'hommes, c'est pour jouir, à notre gré, du plaisir d'enchaîner l'autre, et de la faire despotiquement servir à toutes nos passions et à tous nos besoins.

Embrasse-moi, mon cher ami, dis-je, en me jetant dans les bras d'un homme dont les principes me tournaient la tête ; tu es un Dieu pour moi, et c'est à tes pieds que je veux passer ma vie. À propos, me dit Saint-Fond, en sortant de table, et nous jetant tous deux sur un canapé du salon, j'oubliais de te dire que le roi m'aime plus que jamais, je viens d'en recevoir de nouvelles preuves ; il s'est mis dans la tête que je devais beaucoup, et vient en conséquence de me donner deux millions, pour arranger mes affaires ; il est juste que tu participes à cette faveur, Juliette ; je t'accorde la moitié du don ; continue d'aimer mes systêmes et de me bien servir ; je t'élèverai si haut, que tu n'auras plus de peine à te persuader de ta supériorité sur les autres êtres ; tu ne saurais croire les délices que j'éprouve à te mettre au pinacle, sont la seule clause d'une profonde humiliation, d'une obéissance sans bornes envers moi. Je veux que tu sois, à-la-fois, mon esclave, et l'idole des autres ; rien ne me fait bander comme cette idée… Juliette ; eh bien ! nous ferons des horreurs aujourd'hui… n'est-ce pas, mon ange ?… des atrocités, et il me baisait sur la bouche, en me branlant pendant ce tems-là…, Oh ! mon amour, comme les

crimes sont délicieux, lorsque l'impunité les voile, que le crédit les étaye, et que le devoir même les prescrit ! Comme il est divin de nager dans l'or, et de pouvoir dire, en comptant ses richesses, voilà les moyens de tous les forfaits, de tous les plaisirs ; avec cela, toutes mes illusions peuvent se réaliser, toutes mes fantaisies se satisfaire, aucune femme ne me résistera, aucun desir ne demeurera sans effet, les loix mêmes se modifieront par mon or, et je serai despote à mon aise ; je baisai mille et mille fois Saint-Fond et profitant de l'enthousiasme, de l'ivresse dans lesquels il était, et sur-tout de ses bonnes dispositions pour moi, je lui fis signer une lettre-de-cachet pour le père d'Elvire, qui voulait me l'enlever, deux ou trois autres graces qui devaient me valoir cinq ou six cents mille francs chacune ; et les fumées de l'excellent dîner que je venais de lui faire faire, s'étant portées vers le cerveau, l'engourdirent, et lui procurent un sommeil profond, dont je profitai légèrement pour tout disposer.

Saint-Fond s'éveilla sur les cinq heures ; tout par mes soins se trouvait prêt dans le salon ; et voici l'ordre dans lequel les personnages étaient disposés ; nues et simplement parées de guirlandes de roses, s'appercevaient dans la partie droite du tableau, les trois pucelles destinées aux orgies ; je les avais grouppées comme les grâces ; toutes trois étaient : filles de condition, enlevées dans un couvent de Melun, et d'une surprenante beauté.

La première s'appelait Louise, elle avait seize ans, blonde, l'une des figures les plus intéressantes qu'il fût possible de voir.

Hélène était le nom de la seconde ; quinze ans, une taille souple et légère, grande pour son âge, les cheveux châtains, les yeux et la bouche de l'amour même ; elle eut passé pour la plus

jolie des trois, certainement, si Fulvie, absolument du même âge, mais beaucoup plus belle, n'eût paru devoir l'emporter.

J'avais placé, pour contraster avec ce grouppe, celui de la famille malheureuse, également nud et drapé d'un crêpe noir ; le père et la mère se tenaient dans les bras l'un de l'autre ; à leurs pieds était la charmante Julie ; des chaînes pesaient sur leurs chairs découvertes, et les froissaient ; la fraise du teton gauche de Julie passait à travers un chaînon, et se trouvait déchirée par lui. Un autre morceau de ces douloureux fers se voyait entre les cuisses de madame de Cloris, et molestait les lèvres du vagin ; Delcour, auquel j'avais fait prendre le costume effrayant d'un démon de l'enfer, armé du glaive dont il devait frapper les victimes, tenait le bout de cette chaîne, et déchirait, en la tirant à lui de tems en tems, toutes les parties sur lesquelles on la voyait appuyer.

Mes quatre femmes, dans l'attitude de la Vénus aux belles fesses, le derrière tourné vers Saint-Fond, drapées d'une simple gaze brune et blanche, qui laissait leurs culs très à découvert, offraient à mon amant :

La première, une femme de vingt-deux ans, belle comme Minerve, et dont toutes les formes étaient admirables. On la nommait Délie ;

Montalme était le nom de la seconde ; vingt ans, la fraîcheur de Flore, et les plus belles chairs qu'il fût possible de voir ;

Palmire avait dix-neuf ans ; blonde, une figure romantique de ces femmes qu'on voudrait toujours faire pleurer ;

Blaisine avait dix-sept ans, l'air lutin, les dents superbes, les yeux les plus fripons qu'eut jamais embrasé l'amour.

Au coin gauche de ce demi-cercle se trouvaient placés deux grands gaillards, de cinq pieds dix pouces, munis de membres énormes, debout dans les bras l'un de l'autre, tous deux se le branlaient, en se baisant voluptueusement sur la bouche. Ils étaient nuds.

Voilà qui est divin, dit Saint-Fond en se réveillant, je reconnais bien à tout ceci, l'esprit et l'imagination de Juliette.

Qu'on m'amène les coupables, poursuivit-il, en voulant m'avoir près de lui, pendant que Montalme viendra sucer son engin, et qu'il maniera le beau cul de Palmire.

Le grouppe s'avance, conduit par Delcour. Vous êtes accusés tous trois de crimes énormes, dit le ministre, et j'ai des ordres secrets de la reine pour vous faire à l'instant périr. Ces ordres sont injustes, répondit Cloris, ma famille et moi nous sommes innocens… Et tu le sais bien scélérat… Ici Saint-Fond ressentit une si vive émotion de plaisir, que je crus qu'il allait décharger… Oui, tu le sais bien, mais si nous sommes coupables qu'on nous juge, sans nous exposer, comme on le fait ici, à la cruelle luxure d'un tigre, qui ne nous sacrifie que pour attiser ses indignes passions. Delcour, dit Saint-Fond, faites sentir la chaîne ; et de la violente secousse que le bourreau donna, le con de madame de Cloris, le sein de sa fille, et l'une des cuisses du mari, furent tellement écorchés, que le sang jaillit sur le fer. Vous avez, dit ensuite Saint-Fond, trop grièvement transgressé les lois que vous implorez aujourd'hui pour qu'elles vous protègent : leur seule rigueur vous est maintenant réservée : il faut vous préparer à la mort. —

Tu es, dit fièrement Cloris, le ministre d'un tyran et d'une putain, la postérité me jugera. Ici, Saint-Fond se lève en fureur ; il bandait ; il ne se fait suivre que de moi, s'approchant de cet insolent bien contenu par ses chaînes, il lui donne plusieurs soufflets à tour de bras, l'insulte, lui crache au visage, et se branlant le vit sur les têtons de Julie, toujours à ses pieds, venge-toi si tu peux, lui dit-il, venge-toi. — O lâche ! tu fuirais si j'étais libre. — Cela est vrai ; mais je te tiens, je te défie de te venger, et je t'insulte avec plaisir. — Tu me dois tout. — Je n'aime pas le poids de la reconnaissance. Il lui prit le vit, le secoua ; il m'ordonna de le branler ; mais voyant que rien n'avançait : séparez cet homme de sa famille, dit-il à Delcour ; qu'on l'attache à ce poteau. La reine m'ayant laissé le maître des supplices par lesquels vous méritez d'être punies, et qui doivent précéder votre mort, continue Saint-Fond, en s'adressant aux deux femmes, vous allez l'une et l'autre souffrir, sous les yeux de Cloris, tous les genres de prostitution et de luxure, qu'il me plaira de vous imposer. Et comme il vit que Delcour n'attachait pas assez ferme à son gré l'époux au poteau préparé, il fut aider à le garotter lui-même et renouvella ses soufflets, accompagnés de fortes claques sur les fesses… Je le tuerai de ma main, dit-il à Delcour… Oui, je veux avoir moi-même le plaisir de répandre son sang, de m'en rassasier. Mêlant toujours l'horreur à la luxure, il se courba, suça le vit de cet homme, et lui baisa les fesses. Comme Delcour était tout près, il lui prit de même le vit dans la bouche, et gamahucha le trou de son cul ; il se redressa, et baisa plusieurs minutes de suite le bourreau sur la bouche, en me disant à l'oreille : il n'y a que cela qui me fasse bander…… L'infâme Vénus et sa cour étaient là, il quittait tout pour la crapule et pour l'atrocité. Il revint aux objets de mon sexe… Ah ! monseigneur, lui dirent ces pauvres créatures en le

voyant approcher, par où donc avons-nous pu mériter un traitement aussi barbare ? Sois courageuse, ma femme, cria l'époux infortuné, la mort va bientôt laver nos outrages, nous ne ressentirons plus rien ; et le remords déchirera l'ame de ce tigre. Le remords, dit Saint-Fond en ricanant, n'approchera jamais de mon cœur ; je n'en aurais qu'à t'épargner. Madame de Cloris détachée la première, fut amenée vers lui... Ah ! putain, lui dit-il, te souviens-tu de toutes les rigueurs que tu m'as opposées jadis ; chère et tendre cousine, je vais t'obtenir pour rien aujourd'hui. Il bandait extraordinairement ; il manie brutalement les attraits de cette femme ; et la saisissant à brasse-corps, il l'enconne aux yeux de son mari, dont par l'attitude qu'il a prise, il peut suçer le vit pendant ce tems. Dès que je vois par cette action, son cul bien à ma portée, je le fais foutre ; tout ce qui reste d'hommes et de femmes l'environne, excepté Julie et Cloris toujours contenus par Delcour. Je place indistinctement, sous ses mains et sous ses yeux, des cons, des culs, des vits et des tetons ; le démon de la cruauté l'excitant, ses mains crochues ne s'apesantissent nulle part, qu'elles n'y laissent des traces ; mais c'est par préférence... avec délices, qu'il les promène sur les têtons de la malheureuse femme, dont jouit sa rage ; il les égratigne, et les met en sang. Éloigne tout cela, Juliette, me dit-il, en déconnant la mère, pour s'emparer de la fille, je ne veux pas encore décharger : petite putain, dit-il à cette innocente créature, ton père et ta mère savent aussi tout ce que j'ai fait pour te posséder : il faut que je les punisse aujourd'hui des oppositions qu'ils y ont mis. Il fit alors placer le père, de façon à ce qu'en foutant la fille, il eût en perspective le beau fessier de ce cher papa, que Delcour devait étriller d'une main, pendant qu'il molesterait de l'autre, les fesses de la maman, disposées à la même hauteur. C'est moi qui l'aide à dé-

puceler Julie : il presse, il pousse, il enconne ; huit culs sont autour de lui. On le sodomise ; et le vilain, ne trouvant pas assez violens les supplices que Delcour impose par son ordre, s'arme d'un stilet, et pique à la fois, les tetons de la mère, les épaules de la fille, et les fesses du père. Le sang coule ; ce n'est point encore ici où je déchargerai, dit le vilain faune en déconnant ; voilà, dit-il, en maniant le cul du père, voilà l'autel où je vais sacrifier. Par ses ordres, le malheureux Cloris est étendu sur le funeste sopha, les mains toujours liées. Delcour, dit-il au bourreau, passez lui une corde au col, que vous serrerez s'il résiste, point de lui donner la mort. Toujours directrice de l'opération, je conduis avec art le fougueux coursier au bord de la route qu'il doit parcourir : le malheureux ne disait plus mot. Bien en face de lui sont postés, à droite le sein de la mère, à gauche le joli petit cul de la fille. Il n'est pas plutôt dans le derrière qu'il convoite, que ses mains armées du fatal stilet, commencent à se promener sur les attraits offerts à ses regards, et tellement placés, qu'à mesure qu'il les pique, c'est sur la tête du père que coule le sang de l'épouse et de la fille. Je lui branlais le cul pendant ce tems-là, et deux de mes femmes lui piquaient les fesses. Eh bien ! dit-il, je me suis encore trompé ; j'avais cru répandre ici mon sperme ; mais je veux avant, tâter tous les culs de cette famille, vraiment intéressante. Renchaîne ce vieux bardache, Delcour, il n'a servi qu'à couvrir mon vit de merde. Grande fille, dit-il à Montalme, venez suçer cela ; et comme il s'apperçoit d'un peu de répugnance, il ordonne à Delcour d'appuyer aussi-tôt cent coups de fouet sur les belles fesses de cette charmante fille, pour lui apprendre à désobéir… Ah ! Ah ! putain, disait-il, pendant qu'on l'étrillait, tu ne veux pas sucer mon vit parce qu'il y a de la merde ; que deviendras-tu donc tout à-l'heure quand je t'en ferai manger ? Montalme, bien

fouettée, revient décidée à tout ; elle suçe le paillard, lui lèche le cul ; et reprenant tranquillement son ouvrage, le voilà, sodomisant la mère, en molestant d'un côté le cul du père, de l'autre le con de la fille. Au bout d'une course peu longue, il reprend cette fille : oh ! pour le coup, dit-il, j'espère que c'est ici que va s'opérer le sacrifice. Toujours servi par moi, Julie est enculée ; il n'y a rien qu'on ne lui fasse pendant ce tems-là, pour déterminer sa décharge ; mais soit méchanceté, soit impuissance, il quitte encore ce cul, en assurant que ce ne sera, qu'en flagellant toute la famille, qu'il retrouvera ses forces épuisées. Le père, déjà placé au poteau, est fouetté le premier. Dès qu'il est en sang, on lui attache sa femme sur le dos ; et quand par plus de mille coups de fouet, il a entr'ouvert les fesses de celle-ci, la petite fille, placée sur les épaules de la mère, est aussi-tôt traitée de même.

Défaisons tout cela, dit le centaure, je n'ai pas encore été satisfait dans cette jouissance ; je veux refouetter cette petite fille, mais tenue par son père et sa mère ; Juliette et toi, Delcour, tenez-leur à chacun le bout d'un pistolet sur la tempe, et faites-leur voler le crâne s'ils bronchent en tenant leur enfant ; chargée de la mère, je brûlais de lui voir faire quelques résistances ; mais me consolant ensuite par la certitude qu'elle terminerait ses jours dans quelques supplices plus violens que celui-là, je cessai de me plaindre en moi-même de la soumission qui m'avait alarmé d'abord. La pauvre Julie traitée avec une fureur qui n'a pas d'exemple, fouettée premièrement avec des verges, le fut ensuite avec des martinets, dont chaque cinglon faisait jaillir le sang dans la chambre ; cela fait, il tombe sur le père, et ne le frappant qu'avec ce même martinet à pointe de fer, en trois minutes il le couvre de sang. La mère est aussitôt saisie, on la place sur le bord du canapé, les cuisses dans le plus grand écartement possible, et

il la cingle de son martinet, en dirigeant les coups dans l'intérieur du vagin. Je le suivais par-tout, tantôt le branlant, tantôt le flagellant, tantôt suçant sa bouche ou son vit ; un mouvement de rage le rapproche de la jeune fille ; il lui applique deux soufflets d'une si terrible force, qu'elle en tombe les quatre fers en l'air ; la mère veut la secourir, il la reçoit avec un coup de pied dans le ventre, qui la renverse de l'autre côté à plus de quinze pieds de sa fille. Cloris écumait sans oser dire un mot ; toujours lié, quelle défense aurait-il pu faire ? on relève la petite fille Saint-Fond ordonne au bourreau de la foutre en con, et lui… sodomise le bourreau, pendant qu'à force de seductions, et ayant rendu la liberté au père, je lui promets la vie et celle de sa famille, s'il vient à bout d'enculer Saint-Fond… ce que c'est que l'espoir dans l'ame d'un malheureux, soigneusement branlé par mes mains, il réussit ; Saint-Fond, aux nues de se sentir un aussi beau vit dans le cul, frétille comme le poisson qu'on rend à l'eau, après l'en avoir retiré quelque tems. Il est divin et sa grace est sûre, dit Saint-Fond, si profitant avec vîtesse de l'état où le voilà dans mon cul, il consent à sodomiser sa fille. Monsieur, dis-je à cet homme, y a t'il à balancer, et ne vaut-il pas cent fois mieux que vous foutiez votre fille, que de l'assassiner. — L'assassiner ! — Oui, monsieur ; votre refus la met au tombeau, elle est morte si vous persistez ; et pendant qu'une de mes femmes tient les fesses de la petite fille bien écartées, et qu'elle humecte le trou, je retire promptement l'engin du cul de Saint-Fond, et le braque à l'entrée de celui de la petite fille : mais Cloris révolté ne poussait pas ; allons, allons, tuons-là, dit Saint-Fond, puisqu'il ne veut pas la foutre : ce cruel arrêt détermine tout ; d'un côté je rapproche du membre les reins de la jeune fille, j'enfonce de l'autre, le terrible engin dans l'anus ; comme tout est bien préparé, le succès couronne mes efforts, et

Cloris est incestueux pour ne pas devenir parricide. Délie fustigeait Saint-Fond, pendant ce tems-là il vexait le cul de la mère, et baisait les fesses d'un des laquais ; mais ce laquais le foutit bientôt, et ce furent les fesses de Délie qui furent mises en perspective. L'inconstant Saint-Fond rompit encore ce grouppe ; s'obstinant à résister toujours aux élans de son foutre, il se montre à nous plus furieux qu'une bête féroce ; il criait, il écumait, il jurait ; aussitôt que Delcour eut déchargé dans le con de Julie, il lui fit enculer la mère. Tout enfin se dérange ; Saint-Fond se rasseoit, et m'ordonne de lui faire examiner les attraits des trois petites filles, qui ne se sont encore présentées qu'en gros à ses yeux ; il touche et caresse leurs culs un quart-d'heure ; il les sépare, il les rassemble, il les compare ; je le branlais pendant ce tems-là ; il convient en un mot que jamais mon choix ne fut plus heureux. Fulvie surtout lui paraît adorable ; je l'enculerais, dit le paillard, si je ne craignais pas de décharger ; après cette revue, il desire de faire celle des quatre femmes ; Palmire l'enchante ; il n'a, dit-il, jamais rien vu de si beau, et les superbes fesses de cette belle fille font ses délices pendant plusieurs minutes. Ordonne, me dit-il, à toutes ces putains de se mettre à genoux en demi-cercle autour de moi ; de venir ensuite dans la même posture adorer mon vit, et le sucer l'une après l'autre : l'arrêt s'exécute, et chacune reçoit deux soufflets en tetant son engin. Allons, dit-il, dès que c'est fait, il faut que mon derrière ait son tour, que toutes dans le même ordre viennent le lécher et l'adorer ; il suce des vits pendant ce tems-là sans en excepter comme vous imaginez bien, ceux de Cloris et de Delcour. Il est tems, dit-il, Juliette, de terminer cette première scène ; le scélérat

encule Julie ; les valets contiennent le père et la mère, pendant qu'il lime le cul de cet enfant ; Delcour, armé d'un rasoir, va

lentement détacher la tête : sois long, sois très-long, Delcour, s'écrie-t-il, je veux que ma très-chère nièce se sente mourir, je veux qu'elle souffre aussi long-tems que je foutrai.

Àpeine Delcour a-t-il fait sentir le taillant du rasoir, que les cris de cette malheureuse retentissent de toutes parts… — Allez, allez, dit Saint-Fond bien introduit dans le cul, mais allez doucement, vous ne concevez pas le plaisir qui me transporte ; penchetoi, Delcour, que je puisse te branler le vit, pendant que tu travailles ; Juliette, adorez les fesses de Delcour. Il est un Dieu maintenant à mes regards ; qu'on approche le cul de la mère, je veux le baiser pendant que je fais assassiner sa fille ; mais quels baisers ! grand Dieu ! ce sont des morsures si cruelles, que le sang jaillit à chacune de celles qu'il fait. Un valet l'encule… L'infâme est dans une extase indicible… Comme je savoure le crime, s'écrie-t-il en jurant ; comme il est enchanteur pour moi ! Delcour fais durer le plaisir… Le malheureux père abbatu, est prêt à perdre connaissance ; ses yeux se détournent avec horreur ; la belle tête de Julie tombe enfin comme celle d'une jolie rose aux efforts redoublés de l'aquilon ; rien n'est voluptueux comme ce que je viens de faire, dit Saint-Fond, déculant le cadavre ; on n'imagine pas le resserement qui résulte dans l'anus, de la lente incision opérée sur les vertèbres du col ; c'est délicieux. Allons, madame, dit-il à la mère, préparez-vous à me donner le même plaisir ; la même scène recommence ; Saint-Fond qui trouve que l'on va trop vite, suspend l'opération. Vous ne savez pas, dit-il, combien il est divin de couper ainsi en détail le col d'une femme qu'on eut la faiblesse d'aimer autrefois. Oh ! comme je me venge bien des rigueurs de la chère cousine. Il continue de branler lui-même le vit du bourreau, mais il veut baiser mes fesses pendant l'opération ; les deux valets enculent Delcour et lui ; le père est

attaché de manière à ce qu'armée d'une poignée de verges, je puisse lui fouetter le vit, pendant ce tems-là ; mon féroce amant est dans l'ivresse, il se délecte aux douleurs retardées de sa triste parente, dont la tête tombe enfin au bout d'un quart-d'heure. C'est le tour de Cloris ; ce n'est qu'en l'attachant, qu'on parvient à le placer dans l'attitude essentielle à l'opération. Saint-Fond sodomise, le bourreau travaille, les valets continuent d'enculer l'ordonnateur et l'exécuteur ; ce sont les superbes fesses de Montalme que Saint-Fond veut baiser cette fois. Les autres femmes l'entourent, en lui montrant des culs ; la bombe éclate à la fin. Oh ciel ! si Lucifer se mêlait de décharger, il ferait, je crois, moins de bruit ; il écumerait moins, il adresserait aux Dieux des blasphêmes et des imprécations moins épouvantables. Saint-Fond se repose un instant, et l'on passe dans une autre salle, où j'ai fait réunir les sept femmes et les deux valets. Le ministre nous y joint promptement, mais semblable à Venceslas, son bourreau ne le quitte point ; quelques voluptés plus douces vont pourtant précéder les orgies cannibales de ce nouveau Néron, et le foutre va, s'il est possible, couler du moins avant le sang.

Comme il était néanmoins nécessaire de conserver avec un tel homme ce qui portait le caractère de ses plaisirs de choix, c'était dans des niches ornées de tous les attributs de la parque funèbre que je lui présentais des grouppes voluptueux. La salle entière était tendue de noir ; des ossemens, des têtes de cadavres, des larmes d'argent, des faisceaux de verges, des poignards et des martinets, ornaient cette lugubre tapisserie ; dans chaque niche était une des vierges branlée par une tribade, toutes deux nues, appuyées sur des coussins noirs, ayant les attributs de la mort perpendiculaires à leur front. Dans le fond de chaque niche, se voyait l'une des têtes qui venaient d'être coupées, et près des

niches, à droite, était un cercueil ouvert, à gauche une petite table ronde sur laquelle reposaient un pistolet, une coupe de poison et un poignard : par un rafinement d'incroyable barbarie (fait, j'en étais bien sûre, pour plaire à mon amant) j'avais fait scier les trois troncs des victimes qui venaient d'être sacrifiées ; on n'en avait conservé que la partie des fesses, prise depuis la chute des reins jusqu'au bas des cuisses, et ces morceaux de chairs étaient suspendus par des rubans noirs, à hauteur de la bouche, dans chaque entre-collonnemens des niches ; ce furent les premiers objets qui frappèrent Saint-Fond... Ah ! ah ! dit-il, en venant les baisers, je suis fort aise de retrouver des culs qui viennent de me donner tant de plaisir ; une lampe lugubre pendait au milieu de la salle, dont les voûtes étaient également revêtues d'attributs funèbres ; différens instrument de supplices étaient distribués çà et là, on y voyait entr'autres une roue fort extraordinaire ; la victime, liée circulairement sur cette roue, enfermée dans une autre garnie de pointes d'acier, devait, en tournant contre ces pointes fixes, s'écorcher en détail, et dans tous les sens ; un ressort rapprochait la roue fixe, de l'individu lié sur la tournante, afin qu'à mesure que les pointes diminuaient la masse de chair, elles pussent trouver, toujours à mordre en se resserrant. Ce supplice était d'autant plus horrible, qu'il était fort long, et qu'une victime pouvait vivre dix heures dans les lentes et rigoureuses angoisses de ce tourment. Il ne s'agissait, pour presser ou rallentir le supplice, que de rapprocher plus ou moins la tournante ; cette machine, de l'invention de Delcour, n'avait point encore été essayée par Saint-Fond ; il s'enthousiasma, en la voyant, et donna sur-le-champ cinquante mille francs de gratification à l'auteur. De ce moment, les yeux perfides de ce monstre ne s'attachèrent plus qu'au choix de celle des trois victimes qui serait immolée de cette

manière. Dieux ! la malheureuse Fulvie, comme la plus belle, fut tacitement condamnée au fond du cœur de ce tyran. Un baiser, qu'il appliqua au trou du cul de cette belle fille, en venant considérer la terrible machine, m'en convainquit bientôt ; mais voyons ce qui précéda.

Entre Delcour et moi, Saint-Fond s'établit d'abord un moment sur le fauteuil qui se trouvait en face de chaque niche ; Palmire, celle de mes femmes qui n'était pas employée dans ces niches, debout, derrière le fauteuil, le polluait, en baisant sa bouche ; il branlait Delcour, et maniait mes fesses ; il examine : les tribades ont soin de lui offrir le corps de l'enfant, qu'elles branlent dans toutes les attitudes possibles ; souvent même elles l'approchent de lui, pour lui en faire baiser les différentes parties ; il se lève ; il parcourt les niches ; Delcour le fouette pendant ce tems-là ; quelquefois il se fait foutre, et je le suce ; je m'apperçois que son engin commence à reprendre quelqu'énergie ; il m'encule à la

dernière situation ; elle se fesait devant la niche où Blaisine branlait Fulvie ; et ce fut là où il me dit, à l'oreille, en baisant le cul de cette charmante fille : c'est elle qui va nous étrenner la roue ; comme ces jolies petites fesses seront délicieusement chatouillées là. Ce premier examen fait, il va se coucher sur une espèce de banc étroit et rembouré ; là, les hommes et les femmes viennent tour-à-tour se placer, à califourchon, sur son visage, et lui chier dans la bouche ; Palmire passe la première, et vient ensuite le sucer pendant toute l'opération. Montalme et moi, nous avions passé ensuite, afin qu'il pût, d'après son desir, nous manier de même les fesses tout le tems qu'il serait là. Des saletés, le libertin passe promptement aux horreurs ; Delcour, par ses

ordres, fouette les sept femmes devant lui, et je le branle sur les têtes qu'il m'a fait détacher dans cette intention.

Trois tableaux s'arrangent ensuite sous ses yeux ; mes deux fouteurs enculent deux de mes tribades ; au milieu, Delcour fouette la troisième ; au pied de chaque grouppe est une jeune fille que Saint-Fond s'apprête à dépuceler ; Palmire et moi le disposons, l'une en le socratisant, l'autre en lui branlant le vit ; le libertin, bien préparé, fait sauter les trois pucelages, retourne, encule et décharge en sodomisant Fulvie. Je le suce pour lui rendre ses forces ; il veut que le bourreau lui tienne toutes les femmes sans m'excepter, et il nous applique, à chacune, deux cents coups de verges ; il tient ensuite les femmes, et contraint Delcour à les enculer toutes. Il les baisait sur la bouche pendant cette scène, où je parus comme les autres.

Alors Saint-Fond prend chaque pucelle l'une après l'autre, et passe tête-à-tête avec elle dans un cabinet reculé. Nous ignorâmes ce qu'il leur dit ou ce qu'il leur fit ; à leur retour, nous n'osâmes même pas les interroger. Ce fut vraisemblablement dans cette entrevue qu'il leur annonça la mort ; car toutes rentrèrent en larmes. Delcour me dit, pendant qu'il procédait à cette opération, qu'une lubricité secrète suivait ordinairement cette annonce ; que, depuis qu'il connaissait Saint-Fond, il lui avait toujours vu mêler cet épisode aux sentences que dictait sa férocité, Nécessairement, cela l'excitait beaucoup, car il sortait de-là bandant toujours à outrance. Allons, dit-il, en écumant de luxure, voyons maintenant par quel supplice nous les ferons périr. Je veux qu'ils soient effroyables ; il faut, Delcour, que ton imagination se surpasse ici ; il faut que ces malheureuses souffrent tout ce que les tourmens de l'enfer pourraient leur rapporter de dou-

leur en détail ; et il baisait Fulvie en disant cela ; il était facile de voir que c'était celle qui l'échauffait le plus. Delcour, dit-il, je te la recommande, cette jolie petite créature ; comme elle sera belle sur ta roue, comme ces fesses blanches et potelées se déchireront voluptueusement ; et en disant ces mots, il la mordit jusqu'au sang, en cinq ou six endroits de son corps ; une de ces morsures lui emporta la fraise du teton gauche, le coquin l'avala ; il lui met un instant le vit dans le cul ; s'emparant ensuite de l'engin de Delcour, il l'introduit lui-même dans le trou qu'il quitte : il faut, dit-il, que le bourreau foute sa victime, cela est indispensable, Pendant ce tems, avec ses ongles, il égratignait les fesses, les reins, les cuisses, les tetons de cet enfant. et suçait le sang à mesure qu'il sortait : il fit approcher Palmire, qui paraissait l'échauffer aussi, prodigieusement, et il lui dit : voilà comme je traite les filles qui me font bander. À peine eut-il prononcé ces mots, qu'il lui introduisit le vit dans le cul : après quelques allées et venues, il la fit monter sur une chaise, afin d'avoir toujours ses fesses en perspective ; et parallellement à elle, il fit mettre Délie dans la même attitude ; les trois petites filles ensuite se rangèrent en demi-cercle autour de lui ; elles se mirent à genoux, et il leur molesta la gorge pendant que Blaisine lui branlait le vit. Il piqua les seins à peine épanouis de ces trois infortunées, les coupa d'un canif, puis cautérisa sur-le-champ la plaie avec la pointe d'un fer chaud. Je l'excitais pendant ce tems-là, ayant, par ses ordres, le vit de Delcour dans le cul, et branlant un valet de chaque main : ainsi à genoux, il les fit lier toutes trois dos à dos, et les fouetta sur les mamelles avec un martinet à pointes d'acier tranchantes ; le cul de Palmire le suivait dans toutes ces scènes ; il se rejettait toujours dessus, et le gamahuchait dans les intervalles. Allons, dit-il, encore un peu de fouet. Les sept femmes (je fus exceptée)

furent liées à des colones exprès placées dans cette salle ; de leurs mains élevées en l'air elles tenaient un crucifix ; les pieds des quatre tribades portaient également sur des crucifix qu'elles avaient l'air de fouler aux pieds : ceux des trois victimes s'appuyaient sur des boules garnies de pointes de toutes parts, de manière que le propre poids de leur corps les contraignait à être lacérées ; les tetons de celles-ci furent fortement liés avec un cordon de boyau qui leur entrait dans les chairs, une pointe d'acier très aiguë pendait sur leur tête et y pénétrait à la volonté de Saint-Fond, qui, par le moyen d'un ressort, dont il était maître, pouvait faire entrer cette pointe dans le crâne de la fille aussi avant qu'il le voulait ; d'autres pointes dirigées de même par Saint-Fond, se trouvaient en face de leurs yeux ; une autre pointe leur menaçait le nombril, si, pressées par les coups de fouet, elles se remettaient, par hasard, en avant : chacune des victimes arrangée de cette manière entrelaçait les tribades, heureusement dégagées de tous ces poignans attirails. Saint-Fond employe d'abord des verges, que Delcour et moi lui fournissons ; il donne cent coups aux victimes et cinquante aux tribades ; la seconde reprise se donne avec des martinets à pointes d'acier, deux cents coups aux victimes, dix aux tribades. Alors, Saint-Fond fait jouer les pointes : les malheureuses, piquées de toutes parts, poussent des cris qui eussent attendri tout autre que des scélérats tels que nous. Saint-Fond, se sentant pressé par le foutre dont son vit écume déjà, se fait amener Louise, celle des filles, âgée de seize ans, qu'il veut exécuter la première ; il la baise beaucoup, lèche et manie son cul tout sanglant, s'en fait sucer le vit et le trou du cul, puis la livre à Delcour, qui, après lui avoir passé son vit dans les deux trous, l'applique à ce supplice chinois, qui consiste à être hachée toute vivante en vingt-quatre mille morceaux, sur une

longue table. Saint-Fond, élevé dans une estrade, assis sur les genoux d'un laquais qui le fout, examine le spectacle, en tenant, dans ses jambes, Hélène, qui doit suivre, dont il moleste le cul, pendant que je le branle et qu'il baise Palmire sur la bouche. Le supplice de cette seconde consiste à avoir les yeux crevés, étendue ensuite sur une croix de Saint-André, pour y être rompue vive. Saint-Fond opère lui-même pendant que je le fouette ; la victime ainsi disloquée lui est réofferte ; il l'encule, et pendant qu'il instrumente l'anus, Delcour achève la victime par un coup de massue sur la tête, qui fait voler la cervelle au nez de Saint-Fond ; il en a le visage couvert.

La charmante Fulvie reste seule, entourée des restes sanglans de ses deux compagnes, pourrait-elle douter de son sort ? Saint-Fond lui montre la roue, voilà ce qui t'attend, lui dit-il, je t'ai réservé le meilleur, et le traître ne manque pas de la bien caresser, de la bien baiser sur la bouche ; il l'encule encore une fois avant que de la livrer au bourreau : Delcour la saisit enfin ; elle pousse des cris affreux ; il la place ; la roue commence à tourner ; Saint-Fond, foutu par les deux valets, tour-à-tour, enculait Delcour, en baisant alternativement les fesses de Palmire et les miennes, et maniant indistinctement les trois culs qui restaient vacans ; bientôt le redoublement des cris de la victime nous fait juger de ses douleurs. Je vous laisse à penser de quelle violence elles devaient être : le sang élancé de par-tout, jaillissait comme ces pluies fines, éparpillées par de grands vents ; Saint-Fond, qui veut faire durer le supplice, varie ses tableaux ainsi que ses jouissances, il encule mes quatre tribades, pendant qu'avec Delcour nous lui composons des grouppes : la roue se resserrant toujours commence à piquer jusqu'aux nerfs, et la victime évanouie par l'excès des douleurs, n'a plus la force de se faire entendre, quand Saint-

Fond, épuisé d'horreurs et de cruautés, perd à la fin son foutre dans le superbe cul de Palmire, en gamahuchant celui de Delcour, maniant le mien d'un côté, celui de Montalme de l'autre, et considérant, sous la fatale roue, un des valets enculant Blaisine, et fustigé par Délie, qui lui suce la bouche, pour hâter sa décharge.

Les cris, le désordre, les blasphêmes de Saint-Fond, tout fut affreux ; nous le portâmes, presque sans connaissance au lit, où il voulut encore que je passasse la nuit à ses côtés.

Cet insigne libertin, aussi calme que s'il fut venu de faire l'action la plus méritoire, dormit dix heures sans s'éveiller, et sans la plus légère marque d'agitation. Ce fut alors que je me convainquis bien qu'il est facile de se créer une conscience analogue à ses opinions, et qu'après ce premier effort, il est permis d'arriver à tout. Oh, mes amis ! n'en doutons pas, celui qui a su éteindre, dans son cœur, toute idée de Dieu et de religion… que son or ou son crédit mettent au-dessus des loix, qui a su racornir sa conscience, la plier à ses opinions, en banir à jamais le remords, celui-là, dis-je, soyez-en bien sûrs, fera toujours tout ce qu'il voudra sans rien craindre.

Le ministre, en s'éveillant, me demanda s'il n'était pas vrai qu'il fût le plus grand scélérat de la terre : connaissant le plaisir que je lui ferais en répondant un oui, que je ne pensais que trop, je me gardai bien de le contredire. Que veux-tu, mon ange, me dit-il, est-ce ma faute si je suis ainsi, et si la nature m'a donné pour le vice le goût le plus irrésistible, et pas un seul penchant pour la vertu ? n'est-il donc pas certain que je la sers aussi bien ainsi, que celui auquel sa main imprimât l'amour des bonnes actions ? ce serai la plus grande de toutes les extravagances, que de

résister aux intentions de la nature sur nous ; je suis la plante venimeuse qu'elle fait naître aux pieds du baume ; je ne suis pas plus fâché de mon existence, que je ne serais flatté de celle de l'homme vertueux ; et dès qu'il faut que tout soit mélangé sur la terre, ne devient-il pas égal d'être dans une classe ou dans l'autre ? Imite-moi, Juliette, tes penchans t'y portent ; qu'aucune action criminelle ne t'effarouche ; la plus atroce est celle qui plaît le mieux à la nature, le seul coupable est celui qui résiste, ne le sois jamais de cette manière ; laisse, ma fille, laisse dire aux gens froids qu'il faut que l'honnêteté et la pudeur accompagnent les plaisirs de la jouissance ; malheur à qui voudra les goûter de cette manière, il ne les connaîtra jamais. Ces espèces de plaisirs ne peuvent être délicieux qu'autant qu'on franchit tout quand on les goûte ; la preuve en est, qu'ils ne commencent à devenir tels que par la rupture d'un certain frein ; qu'on en brise un de plus, l'irritation deviendra plus violente, et nécessairement ainsi, de gradation en gradation, on ne parviendra réellement au véritable but de ces espèces de plaisirs, qu'en portant l'égarement des sens jusqu'aux dernières bornes des facultés de notre être, en telle sorte que l'irritation de nos nerfs éprouve un degré de violence si prodigieux qu'ils en soient comme renversés, comme crispés dans toute leur étendue ; celui qui veut connaître toute la force, toute la magie des plaisirs de la lubricité, doit se bien convaincre que ce n'est qu'en recevant ou produisant sur le système nerval le plus grand ébranlement possible, qu'il réussira à se procurer une ivresse telle qu'il la lui faut pour bien jouir ; car le plaisir n'est que le choc des atômes voluptueux, ou émanés d'objets voluptueux, embrâsant les particules électriques qui circulent dans la concavité de nos nerfs ; il faut donc, pour que le plaisir soit complet, que le choc soit le plus violent possible ; mais la nature de

cette sensation est si délicate, qu'un rien la dérange ou la détruit ; il faut donc que l'esprit soit préparé, qu'il soit tranquille, que par nos systêmes ou notre position il se trouve dans une assiette calme et heureuse, que ce soit alors au feu de l'imagination que s'allume le foyer des sens. De ce moment, donnez pleine carrière à cette imagination, ne lui refusez aucun écart, et travaillez, non-seulement à lui tout accorder, mais à la mettre en état, par votre philosophie, et sur-tout par l'endurcissement de votre cœur et de votre conscience, de pouvoir se forger... se créer de nouvelles chimères qui, nourrissant les atômes voluptueux, les fassent heurter avec plus de forces sur les mollécules qu'ils doivent ébranler, et préparent ainsi à vos sens un genre de volupté pour chacun d'eux. Tu vois par-là, Juliette, combien d'obstacles apporterait à ton délire, un esprit contenu dans les bornes de l'honnêteté ou de la vertu ; ce serait comme autant de glaçons jetés dans l'embrâsement, comme autant de chaînes autant d'entraves dont on accablerait un jeune coursier qui ne demande qu'à s'élancer dans la carrière, La religion est, sans doute, le premier de tous les freins à rompre dans un pareil cas, comme étant, pour celui qui l'adopte, une source perpétuelle de remords ; mais il n'y a que la moitié de la besogne de faite, tant qu'on n'a culbuté que les autels d'un Dieu fantastique ; cette opération est la plus facile, il ne faut ni beaucoup d'esprit ni beaucoup de force pour anéantir les dégoûtantes chimères de la religion, puisqu'il n'en est aucune qui puisse tenir à l'examen ; mais encore une fois, Juliette, ce n'est pas tout, il est une infinité d'autres devoirs, d'autres conventions sociales, d'autres barrières qui te gêneront bientôt autant que l'avait fait la religion, si ton esprit, aussi fougueux qu'indépendant, ne se fait pas une loi de tout enfreindre ; également retenue par ces méprisables digues, tu éprouverais bientôt une contrainte

dans tes plaisirs, égale à celle que ressent le dévot ; si, au contraire, tu as tout foulé aux pieds pour l'atteindre, et que ta conscience, bien en repos sur tous les points, ne vienne plus te présenter les tristes aiguillons du remords, sans doute, en ce cas, ta jouissance sera des plus vives et des plus complètes que puisse accorder la nature, et ton égarement sera tel, qu'à peine tes facultés physiques auront assez de rigueur pour en soutenir l'excès ; ne t'attends pas, néanmoins, à être aussi heureuse en commençant que tu peux la devenir un jour ; des préjugés, quoique tu puisses faire, viendront te troubler encore, en raison de l'épaisseur des freins que tu auras rompu. Fatals effets de l'éducation, auxquels une profonde réflexion, une persévérance soutenue, et sur-tout des habitudes enracinées, peuvent seules remédier ! Mais peu-à-peu ton esprit se fortifiera ; l'habitude, cette seconde nature, qui devient souvent plus puissante que la première, qui parvient à anéantir ceux mêmes des principes naturels qui paraissent les plus sacrés, cette habitude essentielle au vice, que je ne cesse de recommander, et de laquelle tout dépend pour ton bonheur dans la carrière que tu adoptes ; cette habitude, dis-je, émoussera le remords, fera taire la conscience, se jouera de la voix du cœur, et tu verras alors comme tous les objets te paraîtront différens ; surprise toi-même de la fragilité des liens qui t'avaient contenue, tu regretteras les jours où sottement enchaînée par ces nœuds, tu as pu résister aux plaisirs ; et quelques vains obstacles, dussent-ils troubler ta félicité, le charme de l'avoir connue, et les divins souvenirs qu'elle te donnera changeront à jamais en fleurs les épines dont on aurait voulu les semer. Or, dans la position où je te place, avec la sécurité que je te donne, quelles épines pourrais-tu redouter ? réfléchis un instant à ta délicieuse situation ; et si la certitude de l'impunité prête au

crime ses plus divins attraits, qui, plus que toi dans le monde, pourra jouir avec délices ; jette les yeux sur tes autres jouissances. Dix-huit ans, la meilleure santé, la plus jolie figure, la taille la plus noble, de l'esprit comme un ange, un tempérament de messaline, nageant dans l'or et dans l'opulence, un crédit sûr, nuls freins, nulles chaînes, aucuns parens, des amis qui t'adorent... et tu pourrais redouter les lois ?... Ah ! cesse de craindre que leur glaive ose jamais t'atteindre ; s'il s'élevait un jour sur ta tête, oppose-lui tes charmes, Juliette ; remplace cette langueur qui te captive au sein des voluptés, par ces toilettes pleines d'art qui, fixant auprès de toi les grâces, enchaînent à tes pieds tous les cœurs ; développes-toi, et l'univers à genoux détournerait à l'instant tout ce qui pourrait déplacer ou flétrir sa plus chère idole ; l'amour lui-même alors, te servirait d'égide, il enflâmerait tous les cœurs, et tu ne trouverais que des amans où d'autres auraient à redouter des juges ; c'est à l'être isolé... sans fortune... sans soutien... sans considération, à frémir sous ces freins populaires, ils ne sont faits que pour lui seul. Mais toi, Juliette, ah ! bouleverse la nature entière... trouble, détruis, arrache ; le monde adorera sa divinité dans toi, quand tu laisseras découler sur lui quelques bienfaits ; il te craindra si tu l'écrase, mais tu seras toujours son Dieu.

Livre-toi Juliette, livre-toi sans crainte à l'impétuosité de tes goûts, à la savante irrégularité de tes caprices, à la fougue ardente de tes desirs ; échauffe-moi de leurs écarts, enivre moi de tes plaisirs ; n'ais jamais qu'eux seuls pour guide et pour loix ; que ta voluptueuse imagination varie nos désordres ; ce n'est qu'en les multipliant que nous atteindrons le bonheur. Naturellement inconstant et léger, il ne comble jamais de ses dons que celui qui sait l'enchaîner ; ne perdons-jamais de vue que tout celui

de l'homme est dans son imagination, et qu'il ne peut prétendre à la félicité, qu'en en servant tous les caprices. Le plus fortuné des êtres, est celui qui a le plus de moyens de satisfaire à tous les égaremens qu'elle inspire ; aie des filles, des hommes, des enfans ; fais refluer sur tout ce qui t'environne, la molle lasciveté de ton ame de feu ; tout ce qui délecte est bon ; tout ce qui échauffe est dans la nature. Ne vois-tu pas l'astre qui nous éclaire, dessécher et vivifier tour-à-tour ; imite-le dans ses écarts, comme tu le peins dans tes beaux yeux. Modèle-toi sur Messaline et sur Théodora ; aie, comme ces célèbres putains de l'antiquité, des sérails de tout sexe où tu puisses aller te plonger à l'aise, dans un océan d'impuretés : vautre-toi dans l'ordure et dans l'infamie ; que tout ce qu'il y a de plus sale et de plus exécrable, de plus honteux et de plus criminel, de plus cinique et de plus révoltant, de plus contre la nature, contre les loix et contre la religion, devienne par cela seul ce qui te plaise le mieux ; souille à loisir toutes les parties de ton beau corps ; souviens-toi qu'il n'en est pas une seule où la lubricité ne puisse avoir un temple, et que ses plus divins seront toujours ceux dont tu croiras que la nature s'irrite. Quand les plus odieux excès de la débauche, quand ses turpitudes les plus dépravées, quand ses actes les plus dégoûtans, commenceront à glisser sur tes nerfs, ranime-toi par des cruautés ; que les forfaits les plus effrayans, que les atrocités les plus révoltantes, que les crimes les moins supposables, que les horreurs les plus gratuites, que les écarts les plus monstrueux, sortent ton ame de la létargie où t'aura laissé le libertinage ; souviens-toi que toute la nature t'appartient ; que tout ce qu'elle nous laisse faire, est permis, et qu'elle a été assez adroite en nous créant, pour nous ôter les moyens de la troubler ; tu sentiras alors que l'Amour change quelquefois ses flèches en poignards, et que les invectives du

malheureux que nous tourmentons, valent souvent mieux, pour faire bander, que tous les propos galans de Cythère.

Singulièrement flattée de ces discours, j'osai faire entendre à Saint-Fond que tout ce que je craignais, était de perdre ses bontés. Juliette, me dit-il, cela ne serait pas long, si je n'étais que ton amant, parce que les faveurs d'une femme, telle belle qu'elle puisse être, ne sauraient m'attacher longtems. Celui qui a pour principe, que l'instant où l'on vient de foutre une femme, est celui où il est le plus essentiel de s'en séparer, doit certes, s'il n'est qu'amant, faire envisager ce que tu crains ; mais Juliette, tu le sais, je suis loin de ce plat personnage ; tous deux liés par des ressemblances de goûts, d'esprit et d'intérêt, je ne vois nos chaînes que comme celles de l'égoïsme ; et celles-là captivent toujours. Te conseillerais-je de foutre si j'étais ton amant ? non, non, Juliette, je ne le suis pas, je ne le serai jamais. Ne redoute donc rien de mon inconstance ; si je viens jamais à t'abandonner, toi seule en seras devenue la cause ; continue de te bien conduire, sers toujours mes plaisirs avec activité ; que chaque instant me développe en toi de nouveaux vices ; porte avec moi, dans l'intérieur, ta soumission jusqu'à la bassesse ; plus tu ramperas à mes pieds et plus par orgueil je te ferai régner sur les autres ; qu'aucune faiblesse sur-tout, qu'aucun remords, quelque soit la chose que j'exige de toi, ne se montre jamais à mes yeux, et je te rendrai la plus heureuse des femmes, comme tu m'auras rendu le plus fortuné des hommes. — Oh ! mon maître, lui dis-je, souvenez-vous que je ne veux régner sur l'univers, que pour en apporter l'hommage à vos genoux.

Nous entrâmes ensuite dans quelques détails. Il était désolé de n'avoir pas fait subir à sa nièce le supplice de la roue ; sans la né-

cessité d'emporter la tête, il l'eut fait infailliblement. Ceci l'amena à vanter extrêmement Delcour. Il est plein d'imagination, me dit-il, jeune et vigoureux d'ailleurs, et je te sais le meilleur gré d'avoir désiré son vit ; pour moi, continua Saint-Fond, je le fouts toujours avec délices. J'ai déjà remarqué que quand on avait foutu un homme très-jeune, on le foutrait encore à quarante ans avec plaisir ; tu vois comme nous nous ressemblons, Juliette, le métier qu'il fait sut irriter ta tête comme la mienne ; et sans sa profession, nous n'y aurions jamais pensé ni l'un ni l'autre. Avez-vous eu beaucoup de ces gens-là, demandai-je à Saint-Fond ? J'eus cinq à six ans cette manie, me répondit-il, j'ai couru les provinces pour en avoir ; leurs valets sur-tout m'échauffaient infiniment l'imagination. On ne se figure pas ce que c'est que d'avoir le vit d'un valet de bourreau dans le cul ; je les remplaçai par des garçons bouchers, et j'aimais, lorsque pleins de sang, ils venaient m'enculer deux heures. Je conçois tous ces goûts, dis-je à Saint-Fond. — Ah ! sois-en sûre, ma chère, il faut de l'infamie et de la dépravation dans tout cela ; et la luxure n'est rien, si la crâpule n'en fait l'ame. Mais à propos, continua le ministre, il y a une de tes tribades qui m'agace étonnamment les nerfs… cette jolie blonde, celle qui je crois obtint mon dernier foutre. — Palmire. — Oui, c'est ainsi que je te l'entendis nommer… elle a le plus beau cul… le plus étroit… le plus chaud… Comment t'es-tu procuré cette fille ? — Elle travaillait chez une marchande de modes, à peine avait-elle dix-huit ans quand je l'ai prise… et neuve comme l'enfant qui sort du sein de sa mère ; elle est orpheline, sa naissance est bonne, elle ne dépend que d'une vieille tante, qui me l'a fort recommandée. — L'aimez-vous, Juliette ? — Je n'aime rien, Saint-Fond, je n'ai que des caprices. — Il me semble que cette jolie créature aurait absolument tout ce qu'il faut pour faire une dé-

licieuse victime ; fort belle, intéressante dans les pleurs, un joli son de voix, les plus beaux cheveux du monde… un cul sublime et d'une étonnante fraîcheur… Tiens, Juliette, vois comme je bande à l'idée de la martyriser… Et je n'avais effectivement jamais vu son vit si fort en colère ; je m'en emparai, je le branlai très-légèrement… Mais si je la prends, continua-t-il, je te la payerai… mieux qu'une autre, puisque je la desire. — Ce seul mot n'est-il pas un ordre pour moi… Voulez-vous qu'elle entre sur-le-champ ? — Oui, car c'est uniquement pour elle que je bande. Au moment que Palmire parut, Saint-Fond sautant à bas du lit, s'entortille dans une robe-de-chambre, et saisissant brusquement cette fille, il passe avec elle dans un cabinet séparé. La séance fut longue, j'entendis les cris de Palmire, au bout d'une heure, tous deux rentrèrent. Comme il lui avait fait quitter ses habits avant de la mener dans ce lieu secret, il me fut facile en la voyant rentrer nue, de reconnaître à quel point elle avait été maltraitée ; n'eussé-je même pas vu le reste, ses larmes qui coulaient encore, me l'auraient prouvé. Mais sa gorge et ses fesses portaient des emblèmes si récens des vexations que venait de lui faire éprouver Saint-Fond, qu'il était impossible de douter. Juliette, me dit-il, en paraissant fort échauffé de ce qu'il venait de faire, il est très-malheureux pour moi d'être si pressé que je le suis ; il faut que ces têtes soient dans le cabinet de la reine à cinq heures, et je ne peux pas me livrer aujourd'hui au desir que j'aurais de m'amuser de cette fille. Écoutez bien ce que je vais vous dire : Vous me la présenterez après-demain au souper des trois pucelles ; qu'elle soit jusqu'à cette époque enfermée dans le plus sombre et le plus sûr de vos cachots ; je vous défends de lui rien porter pour se nourrir, et vous ordonne de la faire enchaîner si fortement au mur, qu'elle ne puisse ni se remuer, ni s'asseoir. Ne lui faites aucune question

sur ce qui vient de se passer ; j'ai des raisons, sans doute, pour que vous l'ignoriez, dès que je vous le cache ; je vous la payerai le double de ce que je vous donne pour les autres, adieu ; il s'élance à ces mots dans sa voiture avec Delcour et la boëte aux trois têtes, me laissant dans une agitation que je vous rendrais difficilement.

J'aimais Palmire ; la livrer à cet anthropophage me coûtait beaucoup ; mais comment désobéir ? Sans oser même lui dire un seul mot, je la fais plonger où Saint-Fond veut qu'elle soit ; et à peine y fut-elle, que deux sentimens vinrent me combattre. Le premier fut l'envie de sauver cette fille, dont il s'en fallait bien que je fusse encore rassasiée ; le second avait pour principe la curiosité la plus extrême de savoir qu'elle était cette fantaisie singulière à laquelle se livrait Saint-Fond, avec les femmes auxquelles il prononçait le dernier arrêt. Cédant à ce second desir, j'allais, pour la questionner, descendre à la porte de sa prison, lorsqu'on m'annonça madame de Clairwil. Instruite par le ministre, qu'il ne serait plus à la campagne à l'heure du dîner, elle venait m'en demander et me prendre pour retourner ensemble voir un ballet charmant à l'opéra. J'embrassai vivement mon amie ; je lui racontai tout ce que nous venions de faire ; je ne lui déguisai point les folies où je m'étais livrée avant l'arrivée du ministre, ni toutes celles qui les avaient suivies : l'aimable créature trouva tout délicieux, et me félicita des progrès que je commençais à faire dans le crime ; quand j'en fus à l'aventure de Palmire : Juliette, me dit-elle, garde-toi de la soustraire au ministre, et plus encore d'approfondir sa mystérieuse passion ; songe que ton sort dépend de cet homme, et que le plaisir que tu aurais, soit à découvrir son secret, soit à conserver les jours de ta tribade, ne te consolerait jamais des chagrins qui en résulteraient infailliblement. Tu trouveras deux cents filles qui vaudront mieux que celle-là ; et quand au

secret de Saint-Fond, une infamie de plus ou de moins dans ta tête, ne te rendra pas plus heureuse. Dînons, mon cœur, et sauvons-nous bien vîte, cela te distraira.

Nous étions en voiture, à six heures, Clairwil, Elvire, Montalme et moi ; six chevaux anglais fendaient l'air, et nous fussions certainement arrivées avant l'ouverture du ballet, lorsqu'à la hauteur du village d'Arcueil, nous sommes arrêtées par quatre hommes à cheval, le pistolet à la main ; il faisait nuit ; nos laquais, efféminés, mous et poltrons, s'enfuirent, tant qu'ils eurent de force, et nous restâmes seules avec les deux conducteurs, de nos chevaux, en proie aux quatre hommes masqués qui nous arrêtaient.

Clairwil, que rien au monde n'effrayait, demanda impérieusement à celui de ces hommes qui paraissait avoir le plus de prépondérance, en vertu de quoi il agissait ainsi : pour toute réponse, nos inconnus, détournant la voiture, obligent nos gens à descendre du côté d'Arcueil, et à remonter ensuite sur les hauteurs de Cachant, où ils enfilèrent une route étroite qui nous mena dans un château fort solitaire : la voiture entre ; les portes se ferment ; nous entendons même qu'on les barricade en dedans ; un de nos conducteurs ouvre alors la portière, et sans dire un seul mot, il nous offre la main pour descendre.

Singulièrement effrayée de cette mystérieuse aventure, j'avoue que mes genoux fléchirent en descendant de carrosse ; peu s'en fallut que je ne m'évanouisse ; mes femmes n'étaient guère plus rassurées que moi ; la seule Clairwil, toujours effrontée, marchait à notre tête et nous encourageait. Trois de nos ravisseurs disparurent un moment ; le chef seul nous introduisit dans un salon assez bien éclairé : le premier objet qui frappa nos yeux, fut un

vieillard en pleurs, entouré de deux jeunes personnes très-jolies, qui cherchaient à le consoler. Vous voyez devant vous, mesdames, nous dit notre conducteur, les restes malheureux de la famille de Cloris. Ce vieillard est le pere du mari ; ces deux jeunes personnes sont les sœurs de l'épouse ; et nous sommes les frères de l'époux. Le chef de cette maison, sa femme et sa fille, ayant injustement encouru la disgrace de la reine, et plus malheureusement encore celle d'un ministre, qui cependant leur doit tout, ces trois respectables personnes, dis-je, ayant disparu avant-hier, la célérité de nos perquisitions nous a convaincu que ces victimes sont détenues ou mortes dans la maison de campagne de laquelle vous venez de sortir. Vous appartenez au ministre ; l'une de vous est sa maîtresse, nous le savons : il faut, ou nous faire rendre les objets que nous réclamons, ou nous convaincre de leur mort. Jusqu'à ces éclaircissemens, vous resterez en otage ici : si vous nous faites rendre nos parens, vous serez libres : s'ils sont sacrifiés vos mânes appaiseront les leurs, et vous les suivrez de près au tombeau. C'est tout ce que nous avons à vous dire ; instruisez-nous et agissez.

Messieurs, dit la courageuse Clairwil, il me semble que votre procédé est profondément illégal, sous tous les rapports. Est-il vraisemblable, premièrement, que deux femmes, madame et moi (celles-ci nous servent), que deux femmes, dis-je, soient assez initiées des secrets du ministre, pour être instruites d'un événement semblable à celui dont vous nous parlez ? Croyez-vous que si les personnes que vous réclamez avaient encouru les disgraces de la cour, et que la justice ou le ministère eussent été contraints de sévir, croyez-vous, de bonne foi, que l'on nous eût rendu les témoins d'une semblable exécution ? et le tems qu'il y a que nous sommes à la maison du ministre, ne vous prouve-t-il pas qu'assu-

rément ce ne peut être pendant ces jours-ci, que s'est passé là l'événement dont vous parlez ; au surplus, messieurs, nous n'avons que nos paroles d'honneur à vous donner, mais nous vous les offrons, pour gages de la profonde ignorance où nous sommes du sort de ceux dont il s'agit. Non, messieurs, nous vous le protestons, nous n'avons jamais rien ouï dire d'eux, et si vous êtes justes, et que vous n'ayez pas autre chose à nous dire, vous nous rendrez à l'instant une liberté, que vous n'avez pas le droit de nous ravir.

Nous ne nous amuserons pas à vous réfuter, madame, répondit notre conducteur ; il y a quatre jours que l'une de vous est à cette campagne ; l'autre y est arrivée pour dîner, aujourd'hui : il y a également quatre jours que la famille Cloris est dans la même maison ; l'une de vous deux est donc bien en état de répondre aux questions qui vous sont faites, et vous ne sortirez pas que nous ne soyons parfaitement éclaircis. Alors les trois autres cavaliers reparurent et dirent que, puisque nous ne voulions pas parler de bonne grace, il y avait des moyens de nous faire expliquer de force. Je m'y oppose, mes enfans, dit le vieillard, il ne sera fait ici nulle violence ; détestons les moyens que nos ennemis ont pour faire le mal, et ne les imitons jamais. Nous prierons seulement ces dames de vouloir bien écrire au ministre de se rendre dans cette maison ; et leur billet sera seulement construit de manière à lui laisser croire qu'il n'y a qu'elles qui l'en sollicitent, pour des affaires de la plus grande importance. Il viendra ; nous l'interrogerons ; il faudra bien qu'il dise où est mon fils, où est ma fille : cette main, sans cela, toute tremblante ; qu'elle est, saura trouver l'énergie nécessaire à lui plonger un poignard dans le cœur… Abus perfides de la tyrannie !… Funestes dangers du despotisme ! ô peuple français, quand seras-tu révolté de ces hor-

reurs ? quand, las de l'esclavage et pénétré, de ta propre force, lèveras-tu ta tête au-dessus des chaînes dont des scélérats couronnés t'environnent, et sauras-tu te rendre à la liberté que t'a destiné la nature ?..... Qu'on donne du papier à ces dames, et qu'elles écrivent.

Amuse-les, dis-je bas à Clairwil, et laisse-moi rédiger ce billet :

« Une affaire de la plus extrême importance vous appelle ici ; (mandai-je au ministre) suivez le guide que nous vous envoyons, et ne perdez pas une minute. »

Je montre la lettre, on la trouve bien ; alors, avec un crayon caché dans ma main, j'ai le tems, en faisant l'enveloppe, d'insérer promptement les mots suivans... « Nous sommes perdues, si vous n'accourez pas en force ; et c'est par force que nous écrivons ce qui précède. »

Le paquet, se ferme, un de nos conducteurs part, et l'on nous fait passer dans une chambre haute, ou l'on nous enferme avec soin, ayant toujours un garde à notre porte.

Àpeine fus-je seule avec Clairwil, que je lui fis part de ce que j'avais ajouté au billet ; cela ne suffit pas à me tranquilliser, me dit-elle : s'il arrive en force ici, nous sommes égorgées au moment où ces gens-ci verront arriver cette force, j'aimerais mieux travailler à séduire notre garde. Cela est impossible, répondis-je, ce ne sont point ici des coquins soudoyés ; tous liés par le sentiment de l'honneur, attendu qu'ils le sont par le sang, tu comprends bien que rien au monde ne les fera renoncer au fatal projet d'une vengeance. Ah ! Clairwil, il faut que je ne sois pas encore assez ferme dans nos principes, car je crains bien qu'une fatalité quelconque à laquelle tu donneras le nom que tu voudras, ne

fasse à la fin triompher la vertu. — Jamais ! jamais ! le triomphe appartient toujours à la force, et rien n'en possède autant que le crime ; je ne te pardonne pas cette faiblesse. — C'est que voilà le premier revers que j'éprouve. — C'est le second, Juliette ; rappelle-toi mieux les circonstances de ta vie, et souviens-toi que la fortune ne te couvrit de ses faveurs, qu'au sortir d'une prison qui devait te conduire à la potence. — Cela est vrai ; cette anecdote oubliée me rend mon courage ; patientons.

Rien au monde ne pouvait éteindre dans cette femme singulière, les feux du libertinage dont elle était dévorée. Le croiriez-vous, il n'y avait qu'un lit dans la chambre où l'on nous avait reléguées ; elle me proposa de nous y jeter toutes quatre, et de nous branler jusqu'à l'arrivée de Saint-Fond ; mais ne trouvant, ni dans mes femmes, ni dans moi, des dispositions assez tranquilles pour accepter ses extravagances, nous attendîmes, en causant, le résultat de cette funeste aventure.

M. de Saint-Fond sentit, comme Clairwil, l'inconvénient de faire attaquer le château de force, pendant que nous y étions ; la ruse lui parut préférable ; et voici celle qu'il employa, avant que d'en venir à des moyens violens.

L'exprès que nous avions envoyé, revint avec deux jeunes gens inconnus de nous, et tel était le contenu du billet qu'ils apportaient au vieillard.

« Un galant homme ne doit pas retenir des femmes pour une affaire qui ne regarde que des hommes. Délivrez celles que vous détenez injustement ; je vous envoie mon cousin-germain et mon neveu pour ôtages ; croyez que j'ai plus d'intérêt à les sortir de vos mains, que les femmes qui sont en dépôt chez vous ; soyez

d'ailleurs parfaitement tranquille sur le sort des personnes qui vous intéressent ; elles sont, à la vérité détenues, mais chez moi ; et c'est moi qui vous en réponds ; elles seront dans vos bras sous trois jours : encore une fois, gardez mes parens, et renvoyez les femmes ; je serai moi-même chez vous dans quatre heures. »

La plus grande présence d'esprit nous servit ici ; le billet n'avait point été lu devant nous, et nous devinâmes : connaissez-vous ces messieurs, nous demande le vieillard ! Assurément, répondis-je, ce sont les parens du ministre ; s'ils s'offrent à rester pour nous, ces ôtages, ce me semble, doivent vous suffire. On délibérait sur notre liberté, lorsqu'un de nos ravisseurs prenant la parole ; ceci peut être un piège, s'écria-t-il ! je m'oppose au départ des femmes : gardons-les tous, ce seront deux ôtages de plus. On revint à cet avis, et les imbécilles, car il est dit qu'il faut que la vertu fasse toujours des sottises, les stupides animaux nous mirent tous dans la même chambre.

Rassurez-vous, mesdames, nous dit aussitôt un des prétendus parens du ministre, vous voyez quel a été l'esprit de la ruse de M. de Saint-Fond. Il s'est bien douté qu'elle ne réussirait peut-être pas ; n'importe, a-t-il dit, ce sont toujours des défenseurs que je leur envoie, et qui leur diront ainsi que nous pouvons vous l'affirmer, mesdames, que toute la police de Paris dont nous sommes membres, assiège le château dans deux heures. Soyez tranquilles, nous sommes bien armés, et si ces bonnes gens veulent, se voyant trompés, entreprendre quelque chose sur nous, soyez assurées que nous vous défendrons. Toute ma crainte, dit Clairwil, c'est que ces animaux, sentant la bêtise qu'ils ont faite de nous réunir, ne viennent, en nous séparant, nous enlever toutes nos ressources ; il n'y a, dis-je, infiniment plus tranquille, qu'à s'unir

de manière que nous soyons inséparables. Comment, dit Clairwil, toi qui frémissais tout-à-l'heure d'une distraction à-peu-près pareille, tu oses maintenant en ouvrir l'idée. C'est que je suis maline, répliquai-je, et qu'en vérité, ces deux jeunes gens sont bien jolis l'un et l'autre.

L'un d'eux nommé Pauli, n'avait effectivement que vingt-trois ans, et la figure la plus douce… la plus délicate qu'il fût possible de voir ; l'autre avait deux ans de plus, l'air moins efféminé, mais fait à peindre, et le plus beau vit possible. Allons, dit Clairwil, ces messieurs permettront que nous disposions d'eux, avant que de savoir ce qu'ils pensent. Voici, ce me semble, comment il faut que tout ceci s'arrange ; à ces mots nous baisons simultanément nos gardiens avec tant d'ardeur, que la réponse qu'ils avaient à nous faire, fut bientôt peinte dans leurs yeux… Oui, reprit Clairwil, puisque leur consentement est aussi formel, voici comme il faut que tout ceci se passe ; Pauli va te foutre, Juliette ; je vais, moi, m'en faire donner par Laroche, dès que nous serons toutes deux enconnées, Elvire me branlera le clitoris d'une main, le trou du cul de l'autre ; Montalme t'en fera autant ; toutes deux à portée d'être maniées par nos fauteurs, elles leur présenteront tout ce qu'elles portent ; tu verras que limées plus roide, nous gagnerons à cette petite infidélité ; toutes les femmes voluptueuses devraient en permettre de semblables, elles s'apperçevraient bientôt du profit qu'elles y feraient. Cependant toujours attentives l'une et l'autre aux sensations éprouvées par nos jeunes fouteurs, dès qu'elles les verront prêts de décharger, elles saisiront leurs vits, et nous les enfonceront aussitôt dans le cul, afin que le foutre ne se perde que là ; dès que tous deux auront déchargé, nous changerons et d'hommes et de femmes. Mais toutes deux placées l'une auprès de l'autre, ce ne sera que de nous seuls dont

nous nous occuperons ; nous nous baiserons, nous nous langoterons, mon amour, et regarderons, m'ajouta-t-elle tout bas, ces êtres vils qui travaillent à nous donner du plaisir, comme des esclaves payés pour nos passions, et que nous assouplit la nature. C'est cela, dis-je, je n'entends pas qu'on bande avec une autre idée ; et dans l'instant nous voilà toutes deux sur le lit, les jupes retroussées jusqu'au dessus du ventre ; nos tribades d'abord s'emparent des engins, nous les préparent, nous les montrent et les engloutissent bientôt dans nos cons haletans. Si Clairwil était nerveusement foutue par Laroche, certes, je n'avais pas à me plaindre de Pauli ; son membre n'était pas

tout-à-fait aussi gros que celui de son camarade ; mais il était fort long, et je le ressentais au fond de ma matrice ; divinement branlée d'ailleurs par Montalme, voluptueusement baisée par mon amie, nous avions déjà l'une et l'autre déchargé deux fois, lorsque le changement de main exécuté par Montalme avec toute la légéreté possible, m'avertit de la crise de mon jeune amant, dont des ruisseaux de foutre m'inondent le cul de la plus délicieuse manière. L'adroite Montalme, pendant ce tems, remplaçait par trois doigts réunis ce que mon con venait de perdre, et continuait de me chatouiller le clitoris. Un foutre-dieu, bien appuyé par mon amie, me prévint qu'elle éprouvait la même chose ; et ce ne fût pas sans une troisième éjaculation, que des jets de sperme aussi abondans, nous inondèrent les entrailles. Changeons, dit Clairwil, essaye de Laroche, je vais prendre Pauli ; jeunes et vigoureux tous deux, nos athlètes ne nous demandent même pas de respirer, et me voilà foutue par l'un des plus beaux vits possibles.

Ce fut pendant cette seconde course, que Clairwil, toujours penchée sur moi, toujours me langottant, et ne s'occupant que de moi, convint que son abominable tête lui conseillait une infamie… Oh foutre, lui dis-je, pressons-nous de l'exécuter ; car j'aime infiniment les horreurs… Non, je veux te surprendre, dit Clairwil… Contente-toi de savoir seulement que cette idée bisarre est la seule cause du foutre que je perds dans tes bras ; et la coquine partit avec des convulsions et des hauts-le-corps, dont assurément son fouteur ne se serait pas échauffé comme il le fit, s'il en avait démêlé la cause. Revenue à elle et toujours foutue par Pauli, écoute, me dit-elle tout bas, je vois qu'il est pourtant nécessaire que je t'instruise ; tu ne pourrais sans cela partager mes projets. Il va y avoir un combat ; on nous attaquera, nous nous défendrons ; demandons des armes à ces jeunes, gens, et pour les remercier de tous les services qu'ils nous rendent, brûlons-leur la cervelle pendant la bataille ; ce meurtre passera sur le compte de nos ennemis, et Saint-Fond, mieux pénétré des dangers que tu auras couru, t'accordera sans doute une bien plus grande récompense. Oh ! foutue garce, dis-je à Clairwil, en déchargeant moi-même comme une putain à cette idée, oh sacredieu, combien ton projet m'enflamme ; et j'inondais pendant ce tems-là, le vit de Laroche, qui se voyant prêt de m'imiter, fit son changement de main au même instant de ma décharge, ce qui me plongea dans un délire qu'il me serait impossible de vous peindre ; rien, je l'affirme, n'étant aussi délicieux pour une femme, comme de sentir un vit pénétrer dans son cul, au même instant où elle décharge. Le bruit que nous entendîmes au même instant, nous fit aussitôt sauter à bas du lit ; les voilà, dit Clairwil ; donnez-nous des pistolets, mes enfans, afin que nous puissions nous défendre. En voilà, dit Laroche ; il y a trois bales dans chaque ; bon, dit Clairwil,

soyez sûrs qu'elles seront bientôt dans le cœur de quelqu'un. Le bruit augmente et se fait à-la-fois entendre dans toutes les parties du château ; aux armes, s'écrie-t-on. Allons, dit Laroche, amorçons de frais ; que ces dames se placent en grouppe derrière nous, nous leur servirons de rempart. Il était tems, nos ravisseurs déjà forcés dans le bas du château par le détachement envoyé de Paris, se jetaient où nous étions, à dessein de nous égorger, avant que de se rendre ; mais malheureusement suivis de trop près, ils ne purent entrer que pêle-mêle avec nos libérateurs ; il se fit un feu terrible en forçant notre chambre ; placées derrière ceux qui nous défendent, tel est l'instant que nous choisissons pour nous délivrer du poids de la reconaissance. Ils tombent en sang à nos pieds, et nos cons étaient encore tout barbouillés du foutre de ceux à qui notre inique méchanceté arrachait si cruellement la vie. Vous imaginez facilement que cette action fut bientôt mise sur le compte de nos ennemis, que les officiers du détachement poignardèrent aussitôt pour venger leurs camarades. Le vieillard et les jeunes femmes restés seuls, furent emballés dans un fiacre, et sous bonne garde conduits à la Bastille ; le reste du détachement ayant fait atteler notre voiture, nous escorta jusques chez moi, où j'exigeai de Clairwil de vouloir bien ne me quitter qu'après souper.

Àpeine étions nous arrivées, qu'on annonça Saint-Fond ; lui avouerons-nous notre petite horreur, dis-je promptement à mon amie ? Non ne répondit-elle ; il faut tout faire et ne jamais tout dire. Le ministre entra, nous le remerciâmes infiniment des soins qu'il avait pris : il nous fit à son tour des excuses, de ce qu'une affaire personnelle à lui, nous avait compromis à ce point… Il y a eu huit ou dix hommes de tués, nous dit-il, entr'autres les deux jeunes gens que je vous avais envoyé, les seuls que je regrette…

Ah ! Ah ! dit Clairwil, il y a sans doute quelque raison pour cela. — Oui, je les foutais tous deux depuis assez longtems. — Et c'est Saint-Fond, dit Clairwil, qui regrette un objet foutu ? — Non, ils étaient lestes, ils me servaient à merveille dans toutes mes opérations mystérieuses. Oh ! vous les remplacerez, dis-je à Saint-Fond, en le faisant mettre à table ; laissons les morts, et ne parlons que de vos succès. Pendant le repas, la conversation roula comme à l'ordinaire, sur des matières de philosophie, et comme le ministre avait affaire, que d'ailleurs nous étions extrêmement fatigué, l'on se sépara. Au souper du lendemain, ma malheureuse Palmire, que l'on envoya chercher quelques heures avant, dans son cachot, fut impitoyablement sacrifiée, après mille supplices plus barbares, et plus variés les uns que les autres. Saint-Fond me contraignit à l'étrangler pendant qu'il la foutait en cul. Il me la paya vingt-cinq mille francs ; et sur les représentations que je lui fis, de tous les dangers que j'avais couru la veille, il me completta le double.

Deux mois se passèrent sans aucun événement qui puisse ajouter quelqu'intérêt à mes récits ; et je venais d'atteindre ma dix-huitième année, lorsque Saint-Fond arrivant un matin chez moi, me dit qu'il avait été voir les deux sœurs de madame de Cloris, à la Bastille ; qu'il les avait trouvées toutes deux beaucoup plus jolies que celle que nous avions sacrifiée ; mais que la cadette, sur-tout, qui était de mon âge, était une des plus belles filles qu'il fût possible de voir. Eh bien ! dis-je, c'est une partie de campagne : assurément, me répondit-il. — Et le vieillard ? — Un bouillon. — Oui, mais, voilà tout d'un coup trois prisonniers de moins, et le gouverneur qui ne vit que de cela. — Oh ! les remplacemens sont faciles. Je vous demande d'abord, la première place pour une parente de Clairwil, qui veut jouer la prude avec elle, et

ne la point voir à cause du libertinage de cette chère amie. À l'égard des deux autres, je les retiens, et vous promets de vous les faire signer sous huit jours. Allons, dit le ministre, en prenant une note sur ses tablettes, — le déjeûner de l'homme, et la sortie des femmes. Pars demain, Juliette, emmène avec toi Clairwil, elle est charmante, pleine d'imagination, nous ferons une scène délicieuse. — Vous faudra-t-il des hommes et des tribades ? — Non, les scènes particulières valent quelquefois mieux que les orgies ; plus recueillis, on fait plus d'horreurs ; et comme on est là, bien ensemble, on se livre infiniment davantage, — Il faut au moins deux femmes pour aider. — Oui, deux bien vieilles ; tu me les chercheras de soixante ans au moins, c'est un caprice ; il y a longtems que l'on m'assure, que rien ne fait bander comme la décrépitude de la nature ; je veux l'essayer.

Il manque quelque chose à tout cela, dit Clairwil, à qui je fus faire part sur le champ des intentions du ministre ; ces jeunes filles doivent avoir des amans ; il faut les découvrir, les faire enlever, et les immoler avec elles : il y a un million de détails très-voluptueux à tirer de ces situations. Je vole chez le ministre, je lui rends compte des idées de Clairwil ; il les approuve ; la partie est remise à huitaine et les amans se cherchent.

Les horreurs nécessaires, pour découvrir ces nouveaux sujets, devinrent des voluptés pour Saint-Fond. Il se rend à la bastille, fait mettre au cachot chacune de ces filles, va lui-même les y interroger ; et ce n'est qu'en mêlant adroitement l'espoir et la crainte, en les employant tour-à-tour, qu'il parvient à découvrir que mademoiselle Faustine, la cadette des sœurs de madame de Cloris, avait pour amant un jeune homme nommé Dormon, absolument du même âge qu'elle ; et que sa sœur, mademoiselle Féli-

cité, âgée de vingt-ans, avait également donné son cœur au jeune Delnos, l'un des plus beaux garçons de Paris, et qui pouvait avoir deux ans plus qu'elle. Quatre jours suffirent pour controuver des torts à ces jeunes gens ; on n'y regardait pas de si près, dans un siècle où l'abus du crédit était tel, que les valets des gens en place, fesaient eux même enfermer qui bon leur semblait. Ces nouvelles victimes ne couchèrent qu'une nuit à la bastille ; elles furent transférées, celle d'après, à ma campagne, où les demoiselles étaient arrivées la veille. Clairwil et moi nous avions tout reçu, tout enfermé, mais séparément ; et nul de ces prisonniers, quoiqu'assez près l'un de l'autre, ne soupçonnait à quel point son voisin devait l'intéresser.

Après un énorme dîner, on passa dans un salon où tout était prêt pour les exécrations projettées, Les deux vieilles mises en matrones romaines attendaient, en faisant des verges, les ordres qui leur seraient donnés. Avant que de rien entreprendre, attiré par la supériorité du cul de Clairwil, Saint-Fond, voulut fui rendre hommage. Courbée sur un sopha, la coquine le lui présente en femme de l'art ; et pendant que je lui suce le clitoris, Saint-Fond lui darde au moins six pouces de langue dans le cul.

Saint-Fond bandait ; il encule Clairwil, en baisant mon cul ; il me sodomise un instant après, en caressant le voluptueux cul de Clairwil. Allons, à l'ouvrage, dit St-Fond ; je déchargerais si nous tardions ; vous avez l'une et l'autre des culs auxquels je ne tiens pas. Saint-Fond, dit Clairwil, j'ai deux graces à te demander ; la première c'est de te montrer bien cruel ; tu ne t'imagines pas mon cher à quel point je suis en train de l'être : la seconde, c'est de m'abandonner le meurtre des deux jeunes gens. Supplicier des hommes, est, tu le sais, ma passion favorite ; autant tu te plais à

tourmenter mon sexe, autant j'aime à vexer le tien : et je vais jouir à martyriser ces deux jolis garçons, bien plus, peut-être, que tu ne te délecteras à massacrer leurs deux maîtresses. — Clairwil, vous êtes un monstre. — Je le sais, mon cher ; et ce qui m'humilie, est d'être chaque jour surpassé par toi.

Saint-Fond ayant désiré de voir d'abord seul chacun de ces quatre amans, une des vieilles amena Dormon, dont Faustine, la cadette des sœurs de madame de Cloris, était la maîtresse.

Jeune homme, lui dit Clairwil, vous paraissez ici devant votre maître, songez que la soumission la plus entière, et la vérité la plus scrupuleuse, doivent diriger votre conduite et vos réponses ; c'est dans ses mains qu'est votre vie. Hélas ! répondit humblement ce malheureux, je n'ai rien à dire, madame ; j'ignore absolument la cause de ma détention, et ne puis comprendre par quelle fatalité je me trouve aujourd'hui la victime du sort. N'étiez-vous pas destiné, lui demanda Clairwil, qui le dévorait des yeux, à épouser Faustine ? — Cette union devait faire mon bonheur. — Ignoriez-vous la cruelle affaire dans laquelle tous ses parens étaient compliqués ? — Hélas ! madame, je ne leur connaissais que des vertus, le vice pouvait-il exister où Faustine avait pris le jour ? — Ah ! dis-je, c'est un héros de roman. — Je serai toujours l'ami de la vertu… L'enthousiasme que l'on conçoit pour elle à votre âge, dit Clairwil, a souvent perdu bien des hommes ; au reste, ce n'est pas de tout cela dont il s'agit ici ; nous vous avons fait venir, pour vous apprendre que votre Faustine est dans ces lieux, et que si vous voulez en abandonner la jouissance au ministre, et sa grace et la votre récompenseront ce sacrifice. Je n'ai point mérité de grace, puisque je n'ai point commis de crimes, répondit fièrement ce jeune homme ; mais y eût-il là

mille morts, je vous déclare que je n'achèterai jamais la vie au prix de l'atrocité que vous avez osez me faire entrevoir. Allons, madame, du cul, du cul, s'écria Saint-Fond, qui bandait, vous voyez bien que ce petit poliçon est un entêté, dont nous n'aurons raison que par violence ; et à ces mots Clairwil et les deux vieilles s'étant élancées sur le jeune homme, il fut nud et garoté dans un clin-d'œil ; on le conduit à Saint-Fond, qui détaille quelques minutes le plus joli cul d'homme qu'il soit possible de voir ; et vous savez, messieurs les connaisseurs, que relativement à cette partie, vous l'emportez bien souvent sur nous. Ah ! dit le malheureux Dormon, dès qu'il voit les infamies auxquelles on le destine, on m'a trompé, je suis chez des monstres. Monsieur, lui dit Clairwil, nous allons bientôt vous le prouver ; et après quelques horreurs préliminaires, on me chargea d'introduire Faustine ; il était difficile d'être plus belle, mieux faite, plus intéressante et plus douce ; que de nouveaux attraits lui prêta la pudeur, quand elle eût pu voir l'état dans lequel on la recevait ! elle pensa s'évanouir en appercevant son amant, objet des caresses de Clairwil et de Saint-Fond. Rassurez-vous, bel ange, lui dis-je aussitôt, nous foutons, mon cœur, nous nous plongeons dans l'impudicité ; vous allez montrer votre beau cul comme nous offrons les nôtres, et vous ne vous en trouverez pas mal. — Mais que tout ceci veut-il dire… de grace… où suis-je… expliquez-moi ? — Vous êtes chez le ministre, votre oncle, votre ami ; c'est dans ses mains qu'est votre affaire, et vous savez à quel point est grave celle qui vous compromet ; soyez soumise et complaisante, monseigneur peut tout arranger. — Et Dormon a pu se soumettre… — Ah ! répondit le malheureux jeune homme, je suis, comme toi, victime de la force ; mais si le jour du déshonneur luit aujourd'hui pour nous, celui de la vengeance nous consolera peut-être bientôt. Laissons là l'héroïsme,

jeune homme, dit Saint-Fond, en appuyant une vigoureuse claque sur les fesses découvertes de ce beau parleur, et que cette éloquence incendiaire s'employe plutôt à déterminer votre maîtresse à tous mes caprices… et ils seront violens vis-à-vis d'elle… je la mènerai mal. Ici deux ruisseaux de larmes jaillissent des superbes yeux de Faustine, de profonds gémissemens se font entendre ; le cruel Saint-Fond, son vit à la main, vient la regarder sous le nez. Oh ! foutre, s'écria-t-il, voilà comme j'aime les femmes… que ne puis-je d'un mot les réduire toutes en cet état ! Pleurez, mignone, pleurez… tenez, pleurez sur mon vit ; mais ne perdez pourtant pas toutes vos larmes, vous en aurez bientôt besoin pour des choses qui seront d'une plus haute importance. En vérité, je n'ose dire à quel point il porta l'outrage, il semblait que son plus grand plaisir fut d'insulter l'innocence, et d'injurier la beauté malheureuse ; les faibles lueurs de plaisirs que nous parvînmes à faire éprouver à cet enfant, se rechangèrent bientôt en chagrins. Ce fut avec son vit que Saint-Fond essuya ces nouvelles larmes.

La passion principale de Clairwil n'était pas, comme je vous l'ai dit, de tracasser les femmes, c'était sur les hommes qu'elle aimait à donner à la nature l'essort de ses penchans à la cruauté, mais quoiqu'elle n'exerçât pas, elle voyait avec plaisir ; et près de Dormon, qu'elle branlait elle-même, elle observait, avec une curiosité méchante tous les outrages exercés sur Faustine, elle en conseillait même. Allons, dit Saint-Fond, il faut réunir ce que devait bientôt resserrer l'hymen ; je ne suis pas assez cruel, ajouta-t-il ironiquement, pour ne pas céder à monsieur un des deux pucelages de sa jolie maîtresse ; Clairwil, dispose le mâle, je vais, moi, préparer la femelle.

Je n'aurais jamais cru, je l'avoue, que cette entreprise fût possible ; la terreur, le chagrin, l'inquiétude, les larmes, l'état affreux enfin de ces deux amans, pouvait-il leur permettre l'amour ? Ici s'opéra, sans doute, un des plus grands miracles de la nature, et son énergie triompha de tous les maux de l'imagination. Dormon, emporté, foutit sa maîtresse, il n'y eut qu'elle que nous eûmes besoin de contenir, dans elle seule la douleur supérieure à tout, ne laissa plus d'accès au plaisir ; nous eûmes beau faire, beau l'exciter, la gronder ou la caresser, son ame ne sortit plus de l'horrible situation où cette scène affreuse la plongeait, et nous n'obtînmes d'elle que du désespoir et des larmes. Je l'aime autant comme cela, dit Saint-Fond, je ne me soucie pas trop de voir les impressions du plaisir sur le visage d'une femme, elles sont si douteuses ; je préfère celles de la douleur, on s'y trompe moins.

Cependant le sang coule déjà, les prémices sont cueillies ; par l'attitude qu'avait arrangée Clairwil, Dormon tenait Faustine dans ses bras, absolument penchée sur lui, de manière qu'au moyen de cette posture, la jolie petite fille exposait les plus belles fesses qu'il fut possible de voir ; contenez-la dans cette posture, dit Saint-Fond à l'une des vieilles, je vais la sodomiser, pendant qu'on l'enconne ; il faut qu'elle perde ses deux pucelages à-la-fois ; l'opération réussit au mieux, non pas cependant sans faire jeter les hauts cris à la jeune fille, qu'un tel dard n'avait jamais perforée ; hélas ! c'était pour elle le funeste jour des douleurs ; en foutant, le paillard maniait les vieilles, pendant que je gamahuchais Clairwil ; le prudent Saint-Fond, avare de son foutre, en retient encore les écluses, et l'on passe à d'autres luxures.

Jeune homme, dit Saint-Fond, je vais exiger de vous quelque chose de fort extraordinaire, et que vous allez sans doute trouver

bien barbare ; mais quoiqu'il en puisse être, soyez certain que c'est l'unique façon de sauver votre maîtresse ; je vais la faire lier à cette colonne, vous vous armerez de cette poignée de verges, et vous lui en déchirerez les fesses. — Monstre ! peux-tu me proposer ? — Vaut-il mieux pour vous qu'on la tue ; elle est morte, si vous n'obéissez. — Eh ! d'où vient donc ; faut-il qu'il n'y ait point de milieu pour moi, entre cette infamie, et la douleur de perdre ce que j'aime ? — Parce que tu es ici le plus faible, dis-je, et que tu dois par conséquent tout céder ; exécute donc ce qu'on te propose, ou ta maîtresse est poignardée sous tes yeux. Le grand art de Saint-Fond était de placer toujours les victimes dans une telle situation, qu'elles n'eussent jamais d'autre parti à prendre que de choisir celui des deux malheurs qui convenait le mieux à son perfide libertinage ; Dormon tremblant, n'accepte ni ne refuse ; son silence parle. Faustine est attachée par moi, je prends le plus extrême plaisir à meurtrir les parties délicates de ce beau corps, par les liens dont je la garotte ; j'aime à présenter ainsi l'innocence à toutes les tentatives du crime ; la méchante Clairwil lui suçait la bouche, pendant ce tems-là… Quels attraits à martyriser : ah ! quand le ciel ne s'arme point pour défendre ceux-là, c'est qu'il veut convaincre les hommes du mépris qu'il fait de la vertu.

Ce sera de cette manière qu'il faudra vous y prendre, dit Saint-Fond, en appliquant dix coups à tour de bras sur les fesses blanches et dodues qui lui sont offertes… Oui, de cette manière, continua-t-il, en en cinglant dix autres, dont les meurtrissures violettes, contrastent déjà merveilleusement avec la blancheur de cette peau fine et délicate. — Oh ! monsieur, je ne pourrai jamais… et cependant, comme les menaces redoublent, que Clairwil en fureur s'écrie, qu'il n'y a qu'à l'écorcher lui-même s'il résiste, et qu'il faut ici, ou se résoudre à ce léger outrage, ou

consentir à perdre ce qu'on aime, Dormon entreprend : mais quelle faiblesse ! il faut que Saint-Fond soutienne son bras ; il faut qu'il le dirige. Mon amant s'impatiente, un poignard s'élève sur le sein palpitant de Faustine ; Dormon redouble… il s'évanouit… Ah ! foutre, dit Saint-Fond, qui bande comme un carme, je vois bien qu'il faut que la scélératesse s'en mêle ; l'amour ne vaut rien dans tout cela, et se déchaînant sur les belles fesses qui lui sont offertes, en moins d'un demi quart-d'heure il inonde de sang le cul de la victime ; une autre horreur se faisait près de là : Clairwil, loin de secourir Dormon, exécute sur lui, tout ce que sa férocité lui suggère. Je venge mon sexe, s'écrie-t-elle, et ses mains barbares rendaient à Dormon, attaché par les vieilles, tout ce que Saint-Fond appliquait à Faustine, les deux malheureux amans furent bientôt dans le plus effroyable état. Point encore à même de juger Clairwil, j'avoue que sa cruauté me surprit ; mais quand je la vis s'emporter à des exécrations d'un bien autre genre, quand je la vis se barbouiller les joues du sang de sa victime, le sucer, l'avaler, arracher avec ses dents des morceaux de chair… s'en repaître avec lubricité, quand je la vis frotter son clitoris sur les blessures sanglantes qu'elle faisait à ce malheureux, quand je l'entendis me crier : imite-moi donc, Juliette,… entraînée par l'affreux exemple de cette sauvage, et plus encore peut-être, par ma maudite imagination… faut-il vous l'avouer, mes amis, je fis comme elle… que dis-je ; je la surpassai peut-être… peut-être allumai-je son imagination, par des forfaits auxquels elle ne pensait pas, mais tout m'échauffait également ; aucune restriction dans mon ame perverse, et la commotion reçue dans moi, aux douleurs que j'opérais, y parvenait aussi bien en cannibalisant un homme, qu'en martyrisant une femme.

Saint-Fond ne voulut pas procéder aux grandes expéditions avant que l'autre couple n'eût paru ; on attacha celui-ci ; l'autre vînt ; Delnos et Félicité éprouvèrent les mêmes traitemens, à l'exception que les choses furent prises en sens inverses, et qu'au lieu de persuader à l'amant de quitter sa maîtresse, sous les plus terribles menaces, ce fut à la maîtresse (mais avec aussi peu de fruit) que l'on persuada de quitter l'amant. Félicité était une fort jolie fille de vingt ans, un peu moins blanche que sa sœur, mais des formes aussi agréables, et les yeux les plus expressifs ; elle montra plus d'énergie que sa sœur ; et Delnos, beaucoup moins que Dormon. Cependant, notre anthropophage, venant d'enculer cette seconde fille, perdit son foutre malgré lui dans le beau cul de Delnos, pendant qu'il martyrisait les charmans tetons de Félicité. Tranquillement assis maintenant entre Clairwil qui le socratisait, et moi qui le branlais, en face des deux couples attachés sous ses yeux, il nous consultait sur le sort des victimes.

Je suis le boureau de toute cette famille, nous disait-il en se branlant, trois ont perdu la tête ici, j'en ai fait tuer deux dans leur campagne, j'en ai fait empoisonner, un à la bastille, et j'espère ne pas manquer ces quatre-ci ; je ne connais rien de délicieux comme ce calcul. Tibère, dit-on, s'y livrait tous les soirs ; le crime ne serait rien sans ses doux souvenirs. O Clairwil ! où nous entraînent les passions ! Dis, mon ange, aurais-tu la tête assez calme… aurais-tu, par hasard assez déchargé, pour me faire, sur cela, quelques beaux discours ? Non, foutre, non, non, sacredieu, répondit Clairwil, rouge comme une bacchante, j'ai plus d'envie d'agir que de parler ; un feu dévorant coule dans mes veines, il me faut des horreurs, je suis hors de moi… Commettre infiniment d'atrocités est assurément mon avis, dit Saint-Fond ; ces deux couples m'excitent ; il est inoui les tourmens que je leur

souhaite et que je voudrais leur voir endurer… Et les malheureux entendaient tout ce que nous disions ; ils nous voyaient comploter contre eux… et ils ne mouraient pas.

La fatale roue inventée par Delcour, était sous nos regards ; Saint-Fond la considérait méchamment, et l'idée d'y placer quelques victimes élança bientôt son vit vers le ciel : alors le scélérat, après avoir expliqué bien haut les propriétés de cette infernale machine, dit qu'il fallait : que les deux femmes tirassent au sort pour savoir qui d'entr'elles y serait attachée. Clairwil combattit ce projet, en assurant que, puisque Saint-Fond y avait déjà vu une fille, il fallait qu'il se procurât le plaisir d'y voir un garçon ; elle demanda la préférence pour Dormon, qui lui échauffait prodigieusement la tête ; mais Saint-Fond dit qu'il ne voulait aucune préférence ; que l'honneur de périr le premier, et par un tel supplice, en était une assez grande, et qu'il n'en fallait point d'autres ; des billets s'écrivent ; les jeunes gens tirent ; Dormon a le billet noir. Il y a long-tems que le ciel accomplit tous mes vœux, dit Clairwil ; je n'ai jamais conçu de crime, que cette exécrable chimère, que vous nommez l'être-suprême, ne l'ait favorisé sur l'heure. Embrassez votre prétendue, dit mon amant, en détachant Dormon, auquel on laisse pourtant des liens aux jambes et aux bras ; baisez-la, mon enfant, elle ne vous perdra point de vue pendant votre exécution. Je vous jure que je vais l'enculer sous vos yeux.

Entraînant alors suivant son usage, le jeune homme, bien sûrement lié, il s'enferme près d'une heure avec lui ; il semblait qu'en ce moment le libertin confiât à la victime un secret impénétrable, et qu'elle était comme chargée de porter en l'autre monde.

Que fait-il donc là, dit Clairwil, ennuyée d'attendre, et s'approchant de la porte du cabinet ? Je n'en sais rien répondis-je, mais je desire le savoir avec tant d'ardeur que j'ai presqu'envie de lui dire de me sacrifier pour l'apprendre. Dormon sort ; ses chairs portaient des traces de plusieurs vexations cruelles ; ses fesses et ses cuisses, sur-tout, étaient violemment meurtries ; la honte, la rage, la crainte et la douleur se combattaient sur son front altéré ; du sang coulait de son vit et de ses couilles ; et ses joues, vivement colorées, portaient l'empreinte de plusieurs soufflets. Pour Saint-Fond, il bandait considérablement ; la barbarie la plus atroce se peignait sur chacun de ses traits ; il avait encore une main sur le cul de la victime, lorsque tous deux rentrèrent. Allons, foutu gueux, lui dit Clairwil, en se réjouissant de le voir reparaître ainsi, allons, allons, il faut y passer… St.-Fond poursuivit cette Mégère, il n'y a pas assez d'hommes ici, je voudrais être prodigieusement foutue voyant expirer ce gredin : sa maîtresse te branlera, dit Saint-Fond, et je l'enculerai pendant ce tems-là. — Et le sang coulera-t-il sur nous ? — Sans doute… — Allons, dit Clairwil, baise-moi, jean-foutre, avant que d'aller au supplice ; et comme il faisait quelques résistances ; la garce lui frotta le nez de son cul ; ensuite on lui permit d'aller embrasser sa maîtresse qui fondait en larmes ; Clairwil le branlait, et Saint-Fond chatouillait le clitoris de la jeune fille ; les vieilles le saisissent à la fin et le fixent dans la fatale roue ; Faustine, étendue sur Clairwil, est obligée de la branler ; mon amie me baise… me chatouille pendant ce tems-là ; St-Fond encule Faustine, et bientôt le sang nous couvre tous les quatre : la jeune fille ne soutient pas cet affreux spectacle jusqu'au bout… Suffoquée par la douleur, elle expire… Un moment, un moment, s'écria Saint-Fond, je crois que la garce veut mourir sans que j'en soit cause ; et le vilain décharge, en di-

sant cela, dans une masse qui n'existait déjà plus. Clairwil, dont les mains scélérates pétrissent les couilles de Delnos, pendant que je piquais à grands coups d'aiguilles les fesses de ce jeune homme, ne tint pas au spectacle de Dormon dans la

roue, et la putain décharge trois fois en jetant des heurlemens semblables à ceux d'une bête féroce.

Il ne restait plus que Félicité et son jeune amant : ah, foutre ! dit St-Fond, il faut que le supplice de cette garce-là me dédommage de l'autre ; et puisque c'est la maîtresse qui vient de voir mourir l'amant, je veux ici que ce soit l'amant qui voie expirer la maîtresse ; on la conduit au cabinet secret ; et après une bonne demi-heure de tête-à-tête, il la ramène dans un état affreux ; elle est condamnée à être empalée vive ; Saint-Fond, lui-même, lui enfonce dans le cul un pieu, qui lui ressort par la bouche ; et ce pieu redressé, reste avec la victime en parade, au salon, tout le jour.

Mon ami, dit Clairwil, je te demande avec instance de me laisser le choix du supplice de cette dernière victime ; je trouve que ce bougre-là ressemble à Jésus-Christ, et je veux le traiter de même. L'idée fait beaucoup rire ; tout se dispose pendant le tête-à-tête ; rien n'est oublié, l'histoire de la passion du bâtard de Marie se place sur les reins découverts d'une des vieilles. Je suis chargée de lire et de diriger ; le jeune homme rentre déjà fort maltraité ; Clairwil, Saint-Fond et l'autre vieille l'exécutent ; on l'attache à la croix ; et il y souffre exactement tout ce que les sages romains firent endurer au plat coquin de Galilée ; on lui perce le flanc ; on le couronne d'épines ; on lui donne à boire avec une éponge : voyant enfin qu'il ne meurt pas, on veut enchérir sur le supplice de l'imbécille bateleur de Judée ; on retourne le

patient, et il n'est sorte d'horreurs que nous n'exécutions sur ses fesses ; nous les piquons, nous les brûlons, nous les déchirons ; Delnos expire enfin enragé. Clairwil et Saint-Fond, que je branlais chacun d'une main, déchargent amplement ; et comme tout ceci nous avait mené plus de douze heures, les plaisirs désirés de la table succédèrent à ces infamies.

Clairwil, qui voulait savoir le secret de Saint-Fond, l'étourdit à force de vin, de caresses et de louanges ; et quand elle crut l'avoir amené au point où elle le desirait : que fais-tu donc, lui dit-elle, avec tes victimes, un moment avant que de les livrer au supplice ? — Je leur annonce la mort. — Il y a autre chose, nous en sommes certaines. — Non. — Nous le savons. — C'est une faiblesse, pourquoi me contraindre à la révéler ? — Dois-tu donc avoir des secrets pour nous, dis-je à mon amant ? — En vérité, ce n'en est pas un. — Cependant, tu nous le caches, et nous te conjurons de nous le dire. — À quoi cela vous servira-t-il ! — À nous satisfaire, à contenter les deux meilleures amies que tu aies au monde. — Vous êtes de cruelles femmes !... Mais songez-vous donc que je ne puis vous faire cet aveu sans convenir d'une petitesse affreuse de ma part. — C'est précisément, ce que nous voulons apprendre.

Alors, redoublant toutes deux de sollicitations, de louanges, de caresses et de séductions, notre homme vaincu nous parle de la manière suivante.

« À quelque point que j'aie secoué le joug honteux de la religion, mes amies, il ne m'a jamais été possible de me défendre de l'espoir d'une autre vie. S'il est vrai, me dis-je, qu'il y ait des peines, et des récompenses dans un autre monde, les victimes de ma scélératesse triompheront, elles seront heureuses ; cette idée me désespère ; mon extrême barbarie m'en fait un tourment.

Quand j'immole un objet, soit à mon ambition, soit à ma lubricité, je voudrais prolonger ses maux au-delà de l'immensité des siècles. J'ai consulté sur cela un célèbre libertin, avec lequel j'étais fort lié jadis, et qui avait les mêmes goûts que moi. Cet homme rempli de connaissance, grand alchimiste, très-versé dans l'astrologie, m'a toujours assuré que rien n'était plus vrai que ces peines et ces récompenses à venir ; et que pour empêcher la victime de participer aux joies célestes, il fallait, avec du sang tiré près de son cœur, lui faire signer qu'elle donnait son ame au diable : lui enfoncer ensuite ce billet dans le trou du cul avec le vit, et lui imposer pendant ce tems, la plus forte douleur qu'il soit en notre pouvoir de lui faire endurer. Jamais avec ce moyen, m'assura mon ami, l'individu que vous détruisez n'entrera dans le ciel. Ses souffrances de la même nature que celle que vous lui aurez fait endurer, en lui enfonçant le billet, seront éternelles ; et l'on jouira du plaisir délicieux de les avoir prolongées au-delà même des bornes de l'éternité, si l'éternité pouvait en avoir. »

Et voilà donc ce que tu fais avec tes victimes, dit Clairwil. — Vous avez voulu que je vous l'avouasse… C'est une faiblesse, — C'est une bêtise, qui prouve que tu es loin de la philosophie que je te supposais ; peut-on avec de l'esprit, adopter un moment le dogme absurde de l'immortalité de l'âme ; car, sans l'adoption de cette chimère religieuse et dégoûtante, tu m'avoueras qu'il seroit impossible de croire aux peines et aux récompenses d'une autre vie ; j'aime ton principe, il est délicieux, poursuivit Clairwil ; il est bien dans ma manière de penser. Vouloir prolonger à l'infini les supplices de l'être qu'on dévoue à la mort, est digne de ta tête ; mais appuyer cela sur des extravagances, voilà ce qui n'est nullement pardonnable. Eh ! dit Saint-Fond, mon divin espoir s'évanouit, si je ne l'étaye sur cette opinion. Il vaut mieux savoir y re-

noncer, dit Clairwil, que de le baser sur des fables, parce que l'adoption de la fable te ferait un jour plus de tort, qu'elle ne t'aurait fait de plaisir. Va contente-toi des maux que tu peux imposer en ce monde, et renonce au vain projet de les perpétuer.

Il n'y a point d'autre vie, Saint-Fond, dis-je alors, me ressouvenant des principes de philosophie que j'avais reçus dans mon enfance ; cette chimère n'a pour garant que l'imagination des hommes, qui, en la supposant, n'ont fait que réaliser le desir qu'ils ont de se survivre à eux-mêmes, afin de jouir par la suite d'un bonheur plus durable et plus pur que celui qu'ils goûtent à présent. Quelle pitoyable absurdité, d'abord de croire un Dieu, d'imaginer ensuite que ce Dieu réserve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes ? Ainsi, après avoir rendu les mortels très-malheureux en ce monde, la religion leur fait entrevoir, que ce Dieu, bisarre, fruit de leur crédulité ou de leur fourberie, pourra bien, encore les rendre très à plaindre dans une autre vie. Je sais bien qu'on s'en tire, en disant que pour lors, la bonté de ce Dieu fera place à sa justice ; mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible, n'est pas une bonté infinie ; d'ailleurs, un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un être immuable ? Un Dieu, rempli de fureur, est-il un être dans lequel on puisse retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté. D'après les notions de la théologie, il paraît évident que Dieu n'a créé le plus grand nombre des hommes, que dans la vue de les mettre à portée d'encourir des supplices éternels. N'eût-il donc pas été plus conforme à la bonté, à la raison, à l'équité, de ne créer que des pierres et des plantes, que de former des hommes, dont la conduite pourrait attirer sur eux des châtimens sans fin. Un Dieu assez perfide, assez méchant, pour créer un seul homme, et pour

le laisser exposé ensuite au péril de se damner, ne peut être regardé comme un être parfait ; il ne doit l'être que comme un monstre de déraison, d'injustice, de malice et d'atrocités. Bien loin de composer un Dieu parfait, les théologiens n'ont donc formé que la plus dégoûtante chimère ; et ils ont achevé de dégrader leur ouvrage, en prêtant à cet abominable Dieu, l'invention de l'éternité des peines. La cruauté, qui fait nos plaisirs, a des motifs au moins ; ces motifs s'expliquent, et nous les connaissons ; mais Dieu n'en avait aucun, en tourmentant les victimes de sa colère, car il ne saurait punir des êtres qui n'ont pu réellement, ni mettre en danger son pouvoir, ni troubler sa félicité : d'un autre côté, les supplices de l'autre vie, seraient inutiles aux vivans, qui n'en peuvent être les témoins ; ils seraient inutiles aux damnés, puisqu'en enfer on ne se convertit pas, et que le tems de la prétendue miséricorde de ce Dieu n'existe plus ; d'où il suit, que Dieu, dans l'exercice de sa vengeance éternelle, n'aurait d'autre but que de s'amuser, et que d'insulter à la faiblesse de ses créatures ; et votre infâme Dieu, agissant plus cruellement qu'aucun homme, et sans aucun motifs, comme les hommes, devient donc, par cela seul, infiniment plus traître, plus fourbe et plus scélérat qu'eux.

Allons plus loin, dit Clairwil, je vais analiser, si l'on veut, avec plus de détail, ce dogme effroyable de l'enfer ; je suis en état de le combattre assez victorieusement, pour qu'il ne reste plus la moindre trace de son adoption dans l'esprit crédule de notre ami. Voulez-vous m'entendre..... Assurément, répondîmes-nous ; et voici comme cette femme, pleine d'esprit et d'érudition, s'expliqua sur cette importante matière.

Il est des dogmes qu'on est quelquefois obligé, non d'admettre, mais de supposer, afin d'être en état d'en combattre

d'autres. Pour anéantir à vos yeux le dogme imbécille de l'enfer, il faut que vous me permettiez de rétablir un instant ici la chimère déïfique. Obligée de m'en servir comme de point d'appui dans cette importante dissertation, il faut que je lui rende absolument une existence momentanée ; vous me le pardonnerez, j'espère, d'autant plus, qu'assurément vous ne me soupçonnez-pas de croire à cet abominable fantôme.

Le dogme de l'enfer est par lui-même, je l'avoue, si destitué de vraisemblance ; tous les argumens que l'on prétend établir pour l'étayer sont si faibles ; ils contredisent si manifestement la raison, qu'on rougit presque de l'obligation de les combattre : n'importe ; arrachons impitoyablement aux chrétiens, jusqu'à l'espoir de nous renchaîner de nouveau aux pieds de leur religion atroce, et faisons-leur voir que le dogme sur lequel ils se fondent le plus impérieusement pour nous effrayer, se dissipe, comme toutes leurs autres chimères, à la plus faible étincelle du flambeau de la philosophie.

Les premiers argumens dont on se sert pour établir cette pernicieuse fable, sont :

1°. Que le péché étant infini eu égard à l'être qu'on offense, mérite par conséquent des châtimens infinis ; que Dieu ayant dicté des loix, il est de sa grandeur de punir ceux qui les transgressent.

2°. L'universalité de cette doctrine, et la manière dont elle est annoncée dans l'écriture.

3°. La nécessité de ce dogme, pour contenir les pécheurs et les incrédules : voilà les bases qu'il faut anéantir.

Vous conviendrez, je me flatte, que la première se détruit naturellement, par l'inégalité des délits. Selon cette doctrine, la plus légère faute se trouverait donc punie comme la plus grave ; or, je vous demande si dans l'admission d'un Dieu juste, il devient possible de supposer une iniquité de cette espèce ? Qui d'ailleurs a créé l'homme ? qui lui a donné les passions que doivent punir en lui les tourmens de l'enfer ? N'est-ce pas votre Dieu ? Ainsi donc, imbécilles chrétiens, vous admettez que d'une part ce Dieu ridicule prête à l'homme des penchans qu'il se trouve obligé de punir d'un autre côté ? Mais il ignorait donc que ces penchans devaient l'outrager ? s'il le savait, d'où vient qu'il les lui donne de ce genre ? et s'il ne le savait pas, pourquoi le punit-il d'un tort qu'il a tout seul ?

D'après les conditions que l'on prétend nécessaires au salut, il paraît évident que nous serons bien plus certainement damnés que sauvés ; or, je demande encore s'il est de la justice si vantée de votre Dieu, d'avoir placé son malheureux et chétif ouvrage dans une aussi cruelle position ; et d'après ce systême, comment vos docteurs osent-ils dire, que le bonheur et le malheur éternels, sont également présentés à l'homme, et dépendent uniquement de son choix ? Si la plus grande portion du genre humain est destinée à être éternellement malheureuse, un Dieu qui sait tout, a dû le savoir ; pourquoi donc d'après cela, le monstre nous a-t-il créé ? y était-il forcé ? il n'est donc plus libre. L'a-t-il fait sciemment ? c'est donc un barbare ; non, Dieu n'était point forcé de créer l'homme ; et s'il la fait uniquement pour le soumettre à un tel destin, la propagation de notre espèce devient dès-lors le plus grand des crimes, et rien ne serait plus desirable que l'extinction totale du genre humain.

Si cependant ce dogme vous paraît un instant nécessaire à la grandeur de Dieu, je vous demande pourquoi ce Dieu si grand et si bon n'a pas donné à l'homme la force nécessaire à se garantir du supplice ? N'est-il pas cruel à Dieu de laisser à l'homme la facilité de se perdre éternellement ? et trouverez-vous jamais un moyen de laver votre Dieu du reproche fondé d'ignorance ou de méchanceté ?

Si tous les hommes sont des ouvrages égaux de la divinité, pourquoi tous ne s'accordent-ils pas sur le genre de crimes, qui doit valoir à l'homme cette éternité de supplices ? Pourquoi l'hottentot damne-t-il pour ce qui mérite le paradis au chinois, et d'où vient que celui-ci assure le ciel à ce qui mérite l'enfer au chrétien ? On ne finirait pas si l'on voulait rapporter les opinions variées des payens, des juifs, des mahométans, des chrétiens, au sujet des moyens que l'on doit employer pour échapper aux supplices éternels, et pour obtenir la félicité, si l'on voulait d'écrire les inventions puériles et ridicules que l'on a imaginé pour y parvenir.

La seconde des bases de cette ridicule doctrine, est la manière dont elle est annoncée dans les écritures, et l'universalité dont elle est.

Gardons-nous bien de croire, 1°. que l'universalité d'une doctrine puisse jamais devenir un titre en sa faveur ; il n'y a point de folie, point d'extravagance qui n'ait été généralement adoptée dans le monde ; il n'en est point qui n'ait eu ses admirateurs et ses croyans ; tant qu'il y aura des hommes, il y aura des fous, et tant qu'il y aura des fous, il y aura des Dieux, des cultes, un paradis, un enfer, etc. ; mais, 2°. les écritures l'annoncent. Admettons pour un moment que les livres ainsi nommés ayent quelqu'au-

thenticité, et que vraiment il leur soit dû quelque respect ; je l'ai dit, il est des chimères qu'il faut quelquefois réédifier pour être à même d'en combattre d'autres. Eh bien ! je répondrai d'abord à cela, qu'il est très-douteux que les écritures en parlent. À supposer pourtant que cela soit, ce qu'elles en disent ne peut s'adresser qu'à ceux qui ont connaissance de ces écritures, et qui les admettent comme infaillibles ; ceux qui ne les connaissent pas, ou qui refusent de les croire, ne peuvent être convaincus par leur autorité ; cependant, ne dit-on pas que ceux qui n'ont aucune connaissance de ces écritures, ou ceux qui ne les croyent pas, sont exposés aux châtimens éternels comme ceux qui les connaissent ou qui y croyent ; or, je vous demande s'il est au monde une plus grande injustice que celle-là ?

Vous me direz, peut-être, que des peuples auxquels vos absurdes écritures étaient totalement inconnues, n'ont pas laissé de croire des châtimens éternels dans une vie future ; cela peut-être vrai de quelques peuples, tandis que beaucoup d'autres n'ont eu aucune connaissance de ces dogmes ; mais comment un peuple, à qui la Bible était inconnue, a-t-il pu parvenir à prendre cette opinion ? on ne dira pas, j'espère, que ce soit une idée innée ; si cela était, elle serait commune à tous les hommes. On ne soutiendra point, je le pense, qu'elle est l'ouvrage de la raison ; car, certes, la raison n'apprendrait pas à l'homme que pour des fautes finies, il souffrira des peines infinies ; ce n'est point la révélation, puisque le peuple que nous supposons ne la connaît pas. Ce dogme, on en conviendra, n'est donc arrivé au peuple que nous venons d'admettre, que par l'instigation de ses prêtres, ou par son imagination. Je vous demande, d'après cela, ce qu'il peut avoir de solide ?

Si quelqu'un imaginait que la croyance des châtimens éternels ait été transmise, par tradition, à des peuples qui ne la tenaient point de l'écriture, oh pourra demander d'où ceux qui, dans l'origine, ont répandu cette opinion, la tenaient eux-même ? et si l'on ne peut prouver qu'ils l'eussent reçue par une révélation divine, on sera obligé de convenir que cette opinion gigantesque n'a que le dérèglement de l'imagination, ou la fourberie pour base.

En supposant que l'écriture, prétendue sainte, annonce aux hommes des châtimens dans une vie future, et en admettant ce fait comme une vérité incontestable, ne pourrait-on pas demander comment les auteurs de l'écriture ont pu savoir qu'il existait de tels châtimens ; on ne manquera pas de répondre que c'est par inspiration ; voilà qui va à merveille : mais ceux qui n'ont point été favorisés de cette illumination particulière, ont donc été contraints de s'en rapporter à d'autres ; or, je vous prie de me dire quelle confiance on doit avoir à des gens qui vous disent sur un fait de telle importance, je le crois, parce qu'un tel m'a dit qu'il l'avait rêvé ; et voilà donc ce qui absorbe... ce qui rend farouche et timide la moitié des hommes ; voilà donc ce qui les empêche de se livrer aux plus douces inspirations de la nature ! Peut-on porter plus loin l'égarement et l'absurdité ! Mais vos inspirés n'ont pas parlé à tout le monde ; la plus grande partie du genre humain ignore leurs rêves. Cependant tous les hommes ne sont-ils pas aussi intéressés à s'assurer de la réalité de ce dogme, que peuvent l'être les écrivains de la Bible ou leurs adhérens ? Comment se fait-il donc que tous ne puissent en avoir la même certitude ; ils étaient tous intéressés à savoir à quoi s'en tenir sur les châtimens éternels ; pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas donné cette sublime connaissance à tous directement et immédiatement, sans le secours et la participation de gens que l'on peut

soupçonner de fraude ou d'erreur ? Avoir positivement fait tout le contraire, caractérise-t-il, je vous le demande, la conduite d'un être que vous me peignez comme infiniment bon et sage ? cette conduite, bien loin de-là, ne porte-t-elle pas tous les attributs de la bêtise et de la méchanceté ? Dans tous les gouvernemens, lorsque l'on fait des loix qui décernent des peines contre les infracteurs, ne prend-on pas tous les moyens possibles pour faire connaître et ces loix et ces châtimens ? Peut-on raisonnablement châtier un homme de l'infraction faite à une loi qui lui est inconnue ? Que devons-nous conclure de cette série de vérités, c'est que jamais le systême de l'enfer ne fût autre chose que le résultat de la méchanceté de quelques hommes, et de l'extravagance de beaucoup d'autres.

La troisième base de ce dogme épouvantable, est sa nécessité pour contenir les pêcheurs et les incrédules.

Si la justice et la gloire de Dieu exigeaient qu'il punit les pêcheurs et les incrédules par des tourmens éternels, il n'est pas douteux que la justice et la raison exigeraient aussi qu'il fût au pouvoir des uns de ne point pêcher, et au pouvoir des autres de n'être point incrédules ; or, quel est l'être assez absurde pour supposer que l'homme soit libre ; quel est celui qui s'aveugle au point de ne pas voir, qu'entraîné dans toutes nos actions, nous ne sommes les maîtres d'aucune, et que le Dieu dont nous tenons ces chaines, serait, à supposer son existence, ce que je ne fais ; comme vous le voyez, qu'avec dégoût ; serait, dis-je, le plus injuste et le plus barbare des êtres, s'il nous punissait de devenir malgré nous victimes des travers dans lesquels sa main inconséquente nous plonge avec plaisir. N'est-il donc pas clair que c'est le tempérament que la nature donne aux hommes, que ce sont les

différentes circonstances de sa vie, son éducation, ses sociétés, qui déterminent ses actions, et sa direction vers le bien ou le mal ? Mais si cela est, nous objectera-t-on peut-être, les punitions que l'on leur inflige en ce monde, en raison de leur mauvaise conduite, sont donc également injustes ! Assurément elles le sont ; mais ici l'intérêt général l'emporte sur l'intérêt particulier ; il est du devoir des sociétés de retrancher de leur sein les méchans capables de leur nuire ; et voilà qui justifie les loix qui, seulement vues d'après l'intérêt particulier, seraient monstrueusement injustes ; mais votre Dieu a-t-il les mêmes raisons pour punir le méchant ? Non, sans doute ; il n'a rien à souffrir de ses méchancetés, et s'il est ainsi, c'est qu'il a plu à ce Dieu de le créer de cette manière ; il serait donc atroce de lui infliger des tourmens, pour être devenu sur la terre ce que cet exécrable Dieu savait bien qu'il deviendrait, et ce qu'il lui est fort égal qu'il devienne.

Prouvons maintenant que les circonstances qui déterminent la croyance religieuse des hommes ne sont nullement en leur pouvoir.

Je demande d'abord si nous sommes les maîtres de recevoir le jour sous tel ou tel climat ; et si une fois nés dans un culte quelconque, il dépend de nous d'y asservir notre foi. Est-il une seule religion qui tienne au flambeau des passions ; et les passions qui nous viennent de Dieu, ne sont-elles pas préférables aux religions qui nous viennent des hommes ! Quel serait-il donc ce Dieu barbare qui nous punirait éternellement d'avoir douté de la vérité d'un culte dont il anéantit l'admission dans nous par le moyen des passions qui le détruisent à tout moment. Quelle extrava-

gance ! quelle absurdité ! Et comment ne pas regretter le tems qu'on perd à dissiper de telles ténèbres ?

Mais allons plus loin, et ne laissons, s'il est possible, aucun retranchement aux imbécilles partisans du plus ridicule des dogmes.

S'il dépendait de tous les hommes d'être vertueux, et de croire tous les articles de leur religion, il faudrait encore examiner s'il serait équitable que des hommes fussent éternellement punis, soit à cause de leur faiblesse, soit à cause de leur incrédulité, quand il demeurera constant qu'il ne peut résulter aucun bien de ces supplices gratuits. Écartons le préjugé pour décider cette question, et réfléchissons sur-tout à l'équité que nous admettons dans Dieu. N'est-ce pas déraisonner que de dire que la justice de ce Dieu demande l'éternelle punition des pécheurs et des incrédules ; l'action de punir avec une sévérité disproportionnée à la faute, ne tient-elle donc pas bien plutôt de la vengeance et de la cruauté que de la justice : ainsi, prétendre que Dieu punit de cette manière, c'est évidemment le blasphêmer. Comment ce Dieu que vous peignez si bon, pourra-t-il placer sa gloire à punir ainsi les faibles ouvrages de ses mains ; assurément, ceux qui prétendent que la gloire de Dieu l'exige, ne sentent pas toute l'énormité de cette doctrine. Ils parlent de la gloire de Dieu, et ne sauraient s'en faire une idée ; s'ils étaient capables de juger de la nature de cette gloire, s'ils pouvaient s'en former des notions raisonnables, ils sentiraient que si cet être existe, il ne pourrait établir sa gloire que dans sa bonté, sa sagesse et le pouvoir illimité de communiquer le bonheur aux hommes ; on ajoute, en second lieu, pour confirmer la doctrine odieuse de l'éternité des peines, qu'elle a été adoptée par un grand nombre d'hommes profonds et

de savans théologiens ; premièrement je nie le fait ; la plus grande partie d'entr'eux a douté de ce dogme ; et si l'autre a paru y ajouter foi, il est aisé de voir dans quel motif. Le dogme de l'enfer était un joug, un lien de plus dont les prêtres voulaient surcharger les hommes ; on connaît l'empire de sa terreur sur les ames faibles, et on sait que la politique a toujours besoin de la terreur dès qu'il s'agit de subjuguer.

Mais ces livres prétendus saints que vous me citez, nous viennent-ils d'une source assez pure, pour ne pouvoir rejeter ce qu'ils nous offrent ? Le plus simple examen suffit à nous convaincre que bien loin d'être, comme on ose nous le dire, l'ouvrage d'un Dieu chimérique qui n'a jamais écrit ni parlé, ils ne sont, au contraire, que celui d'hommes faibles et ignorans, et que, sous ce rapport, nous ne lui devons que de la méfiance et du mépris ; mais à supposer que ces écrivains eussent quelque bon sens, quel serait, je vous prie, l'homme assez niais pour se passionner en faveur de telle ou telle opinion, seulement parce qu'il l'aurait trouvée dans un livre ? Sans doute il peut l'adopter ; mais y sacrifier le bonheur et la tranquillité de sa vie, je le répète, il n'y a qu'un fou capable de ce procédé. D'ailleurs si vous m'objectez le contenu de vos prétendus livres saints en faveur de cette opinion, ce sera dans ces mêmes livres que je prouverai l'opinion contraire.

J'ouvre l'Ecclésiaste, et j'y vois : « L'état de l'homme est le même que celui des bêtes. Ce qui arrive aux hommes et ce qui arrive aux bêtes est la même chose, Telle est la mort des uns, telle est la mort des autres ; ils ont tous un même souffle, et l'homme n'a point d'avantage sur la bête ; car tout est vanité, tout va dans

le même lieu, tout a été fait de poussière, et tout retourne dans la poussière. (Eccles. Cap. 3, vers. 18 ; 19 et 20).

Est-il rien de plus décisif contre l'existence d'une autre vie que ce passage ! Est-il rien de plus propre à soutenir l'opinion contraire à celle de l'immortalité de l'ame et du dogme ridicule de l'enfer.

Quelles réflexions viennent donc à l'homme sensé, en examinant cette fable absurde de l'éternelle condamnation de l'homme dans le paradis terrestre, pour avoir mangé d'un fruit défendu ? Quelque minutieuse que soit cette fable, quelque dégoûtante que l'on la trouve, qu'on me permette de m'arrêter un moment sur elle, puisque c'est d'elle que l'on part pour l'admission des peines éternelles de l'enfer. Faut-il autre chose que l'examen impartial de cette absurdité, pour en reconnaître le néant ? O mes amis ! je vous le demande, un homme rempli de bonté planterait-il dans son jardin un arbre qui produirait des fruits délicieux, mais empoisonnés ; ou se contenterait-il de défendre à ses enfans d'en manger, en leur disant qu'ils mourront s'ils osent y toucher ? S'il savait qu'il y eut un tel arbre dans son jardin, cet homme prudent et sage, n'aurait-il pas bien plutôt l'attention de le faire abbatre, sur-tout sachant très-bien que sans cette précaution ses enfans ne manqueraient pas de se faire périr en mangeant de son fruit, et d'entraîner leur postérité dans la misère. Cependant, Dieu sait que l'homme sera perdu lui et sa race, s'il mange de ce fruit, et non-seulement il place en lui le pouvoir de céder, mais il porte la méchanceté au point de le faire séduire ; il succombe, et il est perdu ; il fait ce que Dieu permet qu'il fasse, ce que Dieu l'engage à faire, et le voilà éternellement malheureux. Peut-on rien au monde de plus absurde et de plus cruel ! Sans doute, et je le ré-

pète, je ne prendrais pas la peine de combattre une telle absurdité, si le dogme de l'enfer dont je veux anéantir à vos yeux jusqu'à la plus légère trace, n'en était une suite affreuse.

Ne voyons dans tout cela que des allégories dont il est possible de s'amuser un instant, mais qu'il serait odieux de croire, et dont il ne devrait même être permis de parler, que comme on le fait des fables d'Esope et des chimères de Milton, à la différence que celles-ci sont de peu d'importance, au lieu que celles-là en cherchant à captiver notre foi, à troubler nos plaisirs, deviennent du danger le plus évident ; et qu'il faudrait tâcher de les anéantir au point qu'on ne dût s'en occuper jamais.

Convaincons-nous donc bien que tant ces faits, que ceux qui sont consignés dans le plat roman connu sous le nom d'Écriture sainte, ne sont que des mensonges abominables, dignes du plus profond mépris, et desquels nous ne devons tirer aucune conséquence pour le bonheur ou le malheur de notre vie ; persuadons-nous, que le dogme de l'immortalité de l'ame qu'il a fallu admettre, avant que de destiner cette ame à des peines ou à des récompenses éternelles, est le plus plat, le plus grossier et le plus indigne des mensonges qu'il soit possible de faire… que tout périt en nous comme dans les animaux, et que d'après cela, telle conduite que nous ayons pu garder en ce monde, nous n'en serons ni plus heureux ni plus malheureux, après y avoir séjourné le tems qu'il plaît à la nature de nous y laisser.

On a dit que la croyance des châtimens éternels était absolument nécessaire pour contenir les hommes, et qu'il faut, d'après cela, se bien garder de la détruire. Mais s'il est évident qu'elle soit fausse cette doctrine, s'il est impossible qu'elle tienne à l'examen, ne sera-t-il pas infiniment plus dangereux qu'utile d'étayer la

morale sur elle ; et n'y a-t-il pas à parier qu'elle nuira plus qu'elle ne fera de bien, dès que l'homme après l'avoir appréciée, se livrera au mal, parce qu'il l'aura reconnue fausse ; ne vaudrait-il pas cent fois mieux qu'il n'eut pas du tout de freins que d'en avoir un qu'il rompt avec tant de facilité ; dans le premier cas, l'idée du mal ne lui serait peut-être pas venue, elle lui viendra dans celui du brisement de frein, parce qu'il existe alors un plaisir de plus, et que la perversité de l'homme est telle, qu'il ne chérit et ne se livre jamais plus volontiers au mal que quand il croit trouver un obstacle à s'y abandonner ;

Ceux qui ont attentivement réfléchi sur la nature de l'homme, seront forcés de convenir que tous les dangers... tous les maux, quelques grands qu'ils puissent être, perdent beaucoup de leur pouvoir, lorsqu'ils sont éloignés, et paraissent moins à craindre que les petits, lorsqu'ils sont sous nos yeux. Il est évident que les châtimens prochains sont bien plus efficaces et bien plus propres à détourner du crime, que les châtimens à venir. À l'égard des fautes sur lesquelles les loix n'ont point de prise, les hommes n'en sont-ils pas bien plus efficacement détournés, par les motifs de santé, de décence, de réputation, et par d'autres considérations temporelles et présentes qu'ils ont sous les yeux, que par la crainte des malheurs futurs et sans fin, qui rarement se présentent à leur esprit, ou qui n'y viennent jamais que comme vagues, incertaines et faciles à éviter.

Pour juger si la crainte des châtimens éternels et rigoureux de l'autre monde est plus propre à détourner les hommes du mal, que celle des châtimens temporels et présens du monde actuel, admettons pour un moment que la première de ces craintes subsistant universellement, la dernière fût entièrement écartée ;

dans cette hypothèse, l'univers ne serait-il pas aussitôt inondé de crimes ? Admettons le contraire, supposons que la crainte des châtimens éternels fût anéantie, tandis que celle des châtimens visibles demeurerait dans toute sa rigueur ; et tandis que l'on verrait ces châtimens s'exécuter immanquablement et universellement, ne reconnaîtrait-on pas pour lors, que ces derniers agiraient avec bien plus de force sur l'esprit des hommes, et influeraient bien davantage sur leur conduite, que les châtimens éloignés de l'avenir, que l'on perd de vue dès que les passions parlent ?

L'expérience journalière ne nous fournit-elle pas des preuves convaincantes du peu d'effet que la crainte des châtimens de l'autre vie, produit sur beaucoup de ceux qui en sont le plus persuadés ; il n'est point de peuples plus convaincus du dogme de l'éternité des peines que les espagnols, les portugais et les italiens ; en est-il de plus dissolus ? Se commet-il enfin plus de crimes secrets que parmi les prêtres et parmi les moines, c'est-à-dire parmi ceux qui paraissent le plus convaincus des vérités religieuses ; et cela ne prouve-t-il pas évidemment que les bons effets produits par le dogme des châtimens éternels, sont très-rares et très-incertains. Nous allons voir que ses mauvais effets sont innombrables et sûrs : en effet, une pareille doctrine en remplissant l'ame d'amertume, y jette de la divinité, les notions les plus révoltantes : elle endurcit le cœur, et le plonge dans un désespoir désavantageux à cette divinité, dont vous prétendez par ce dogme étayer le systême. Ce dogme affreux porte au contraire à l'athéïsme, à l'impiété ; tous les gens raisonnables trouvant bien plus simple de ne point croire en Dieu, que d'en admettre un assez cruel, assez inconséquent, assez barbare, pour n'avoir créé les

hommes qu'à dessein de les plonger éternellement dans le malheur.

Si vous voulez qu'un Dieu soit la base de votre religion, tâchez au moins que ce Dieu soit sans défaut ; s'il en est rempli, comme est le vôtre, on détestera bientôt la religion qu'il étaie ; et par votre mauvaise combinaison, vous aurez nécessairement nui à tous les deux.

— Est-il possible qu'une religion puisse être long-tems crue, long-tems respectée, quand elle est fondée sur la croyance d'un Dieu qui doit punir éternellement un nombre infini de ses créatures, pour des penchans inspirés par lui-même ? Tout homme persuadé de ces affreux principes doit vivre dans la crainte continuelle d'un être qui peut le rendre éternellement misérable : cela posé, comment pourra-t-il jamais aimer ou respecter cet être ? Si un fils s'imaginait que son père fût capable de le condamner à des tourmens cruels, ou ne voulut pas l'exempter de les souffrir, s'il en était le maître, aurait-il pour lui du respect ou de l'amour ? Les créatures formées par Dieu ne sont-elles pas en droit d'attendre bien plus de sa bonté, que des enfans, de celle d'un père, même le plus indulgent ; n'est-ce pas la croyance où sont les hommes, que c'est de la bonté de leur Dieu qu'ils reçoivent tous les biens dont ils jouissent ; que ce Dieu les conserve et les protège ; que c'est lui qui leur procurera par la suite le bien-être qu'ils attendent ; ne sont-ce pas, dis-je, toutes ces idées qui servent de fondement à la religion ? Si vous les absorbez, il n'existe plus de religion : d'où vous voyez que votre dogme imbécille de l'enfer détruit au lieu de consolider, qu'il ébranle les bases du culte, au lieu de les affermir, et qu'il n'y eût, par consé-

quent, que des sots qui purent le croire, et des fripons qui peuvent l'inventer.

N'en doutons pas, cet être dont on ose nous parler sans cesse est vraiment flétri, déshonoré par les couleurs ridicules dont les hommes se servent pour nous le peindre ; s'ils ne se formaient pas des idées absurdes et déraisonnables de la divinité, ils ne la supposeraient pas cruelle ; et s'ils ne la croyaient pas cruelle, ils n'imagineraient pas qu'elle fût capable de les punir par des tourmens infinis, ou même qu'elle put consentir que les ouvrages de ses mains fussent éternellement privés du bonheur.

Pour éluder la force de cet argument, les partisans du dogme de la damnation éternelle, disent que le malheur des réprouvés n'est point un châtiment arbitraire de la part de Dieu, mais une conséquence du péché et de l'ordre immuable des choses. Et d'où le savez-vous, leur demandai-je à cela ? Si vous prétendez que l'écriture vous en instruit, vous vous trouverez bien embarrassés quand il s'agira de le prouver ; et si vous parveniez à y rencontrer un seul passage qui en parle, que de choses ne vous demanderais-je pas à mon tour pour me convaincre de l'authenticité, de la sainteté, de la véracité du prétendu passage que vous aurez trouvé en votre faveur. Est-ce la raison qui vous a suggéré ce dogme atroce ? Dites-moi, dans ce cas, comment vous réussissez à l'allier avec l'injustice d'un Dieu qui forme une créature, quoique bien certain que les décrets immuables des choses doivent éternellement l'envelopper dans un océan de malheurs. S'il est vrai que l'univers soit créé et gouverné par un être infiniment puissant, infiniment sage, il faut absolument que tout concoure à ses vues, et tourne au plus grand bien. Or, quel bien peut-il résulter, pour le plus grand avantage de l'univers, qu'une créature faible et

malheureuse soit éternellement tourmentée pour des fautes qui n'ont jamais dépendu d'elle.

Si la multitude des pécheurs, des infidèles, des incrédules, était réellement destinée à souffrir des tourmens cruels et sans fin, quelle horrible scène de misère pour la race humaine ! des milliards d'hommes seraient donc impitoyablement sacrifiés à des supplices infinis ; ce serait en effet pour lors que le sort d'un être sensible et raisonnable tel que l'homme, serait vraiment horrible : quoi ! ce n'est point assez des chagrins auxquels il est condamné dans cette vie, il lui faudrait redouter encore des peines et des tourmens affreux, quand il aurait fini sa carrière ; quelle horreur ! quelle exécration ! Comment de telles idées peuvent-elles entrer dans l'esprit humain, et comment ne pas se convaincre qu'elles n'y sont le fruit que de l'imposture, du mensonge et de la plus barbare politique ? Ah ! ne cessons de nous convaincre que cette doctrine ni utile, ni nécessaire, ni efficace à détourner les hommes du mal, ne peut absolument servir de base qu'à une religion dont l'unique but serait d'assouplir des esclaves ; pénétrons-nous bien de l'idée que ce dogme exécrable a les conséquences les plus fâcheuses, vu qu'il n'est propre qu'à remplir la vie d'amertume, de terreurs et d'alarmes… à faire concevoir des idées telles, de la divinité, qu'il n'est plus possible de n'en pas renverser le culte, après avoir eu le malheur d'adopter ce qui le dégrade si formellement.

Certes, si nous croyons que l'univers ait été créé et soit gouverné par un être dont la puissance, la sagesse et la bonté soient infinies, nous devons en conclure que tout mal absolu doit être nécessairement exclu de cet univers ; or, il n'est pas douteux que le malheur éternel de la plus grande partie des individus de l'espèce

humaine, serait un mal absolu. Quel rôle infâme vous faites jouer à cet abominable Dieu, en le supposant coupable d'une telle barbarie ; en un mot, des supplices éternels répugnent à la bonté infinie du Dieu que vous supposez : ou cessez donc de m'y faire croire, ou supprimez votre dogme sauvage des peines éternelles, si vous voulez que je puisse adopter un instant votre Dieu. N'ajoutons pas plus de foi au dogme du paradis, qu'à celui de l'enfer ; l'un et l'autre sont les atroces inventions des tyrans religieux qui prétendaient enchaîner l'opinion des hommes et la tenir courbée sous le joug despotique des souverains ; persuadons-nous que nous ne sommes que matière, qu'il n'existe absolument rien hors de nous ; que tout ce que nous attribuons, à l'ame, n'est qu'un effet tout simple de la matière ; et cela, en dépit de l'orgueil des hommes, qui nous distingue de la bête, tandis que comme elle, rendant à la matière les élémens qui nous animent, nous ne serons ni plus punis des mauvaises actions où nous auront entraîné les différens genres d'organisation que nous avons reçus de la nature, ni plus récompensés des bonnes dont nous n'aurons dû l'exercice qu'à un genre d'organisation contraire ; il est donc égal de se bien ou de se mal conduire, eu égard au sort qui nous attend après cette vie ; et si nous sommes parvenus à en passer tous les instans au centre des plaisirs, bien que cette manière d'exister ait pu troubler tous les hommes, toutes les conventions sociales ; assurément, si nous nous sommes mis à l'abri des loix, ce qui est la seule chose essentielle, alors, très-certainement, nous serons infiniment plus heureux, que l'imbécille qui, dans la crainte des châtimens d'une autre vie, se serait interdit rigoureusement dans celle-ci, tout ce qui pouvait lui plaire et le délecter ; car il est infiniment plus essentiel d'être heureux dans cette vie, dont nous sommes sûrs, que de renoncer au bonheur certain qui

s'offre à nous, dans l'espoir d'en obtenir un imaginaire dont nous n'avons et ne pouvons avoir la plus légère idée. Eh ! quel a pu être l'individu assez extravagant pour essayer de persuader aux hommes qu'ils peuvent devenir plus malheureux après cette vie, qu'ils l'étaient avant que de l'avoir reçue ? sont-ce donc eux qui ont demandé à y venir ? sont-ce eux qui se sont donné les passions, qui, selon votre affreux systême, les précipitent dans des tourmens éternels ? Eh ! non, non ; ils n'étaient les maîtres de rien, et il est impossible qu'ils puissent jamais être punis de ce qui ne dépendait pas d'eux.

Mais, ne suffit-il pas de jeter un coup-d'œil sur notre misérable espèce humaine, pour se bien convaincre qu'il n'est rien dans elle qui annonce l'immortalité. Quoi, cette qualité divine, disons mieux, cette qualité impossible à la matière, pourrait appartenir à cet animal, que l'on appelle un, homme. Celui qui boit, mange, se perpétue comme les bêtes, qui n'a pour tout bienfait qu'un instinct un peu plus raffiné, pourrait prétendre à un sort si différent, que celui de ces mêmes bêtes ; cela peut-il s'admettre une minute ? Mais l'homme, dit-on, est arrivé à la sublime connaissance de son Dieu ; par cela seul, il annonce être digne de l'immortalité qu'il se suppose. Et qu'a-t-elle donc de sublime cette connaissance d'une chimère, si ce n'est que vous vouliez prétendre, que parce que l'homme est venu à bout de déraisonner sur un objet, il faut absolument qu'il déraisonne sur tous. Ah ! si le malheureux a quelqu'avantage sur les animaux, combien ceux-ci n'en ont-ils pas à leur tour sur lui ? À quel plus grand nombre d'infirmités et de maladies n'est-il pas sujet ? De quelle plus grande quantité de passions n'est-il pas victime ? Tout combiné, a-t-il donc bien réellement quelqu'avantage de plus ? Et ce peu d'avantage peut-il lui donner assez d'orgueil,

pour croire qu'il doive éternellement survivre à ses frères ? O ! malheureuse humanité, à quel degré d'extravagance ton amour-propre t'a-t-il fait parvenir ? Et quand, dégagé de toutes ces chimères, ne verras-tu, dans toi-même, qu'une bête, dans ton Dieu, que le nec plus ultra de l'extravagance humaine, et dans le cours de cette vie, qu'un passage qu'il t'est permis de parcourir, au sein du vice, comme dans celui de la vertu.

Mais, permettez-moi d'entrer dans une discussion plus profonde et plus épineuse.

Quelques docteurs de l'église ont prétendu que Jésus descendit aux enfers. Combien de réfutation n'a pas souffert ce passage : nous n'entrerons pas dans les différentes dissertations qui ont eu lieu à ce sujet, elles seraient insoutenables, sans doute, à la philosophie, et c'est à elle seule que nous parlons. Il est de fait, que ni l'écriture, ni aucun de ses commentateurs, ne décide positivement, ni sur la place de l'enfer, ni sur les tourmens qu'on y éprouve : cela posé, la parole de Dieu ne nous éclaircit rien, vu que ce que l'écriture nous apprend, doit être positif et distinctement énoncé, sur-tout quand il s'agit d'un objet de la plus grande importance. Or, il est bien certain, qu'il n'y a pas, ni dans le texte hébreu, ni dans les versions grecques et latines, un seul mot qui désigne l'enfer, dans le sens que nous y attachons ; c'est-à-dire, un lieu de tourmens destiné aux pécheurs. Ce témoignage n'est-il pas bien fort, contre l'opinion de ceux qui soutiennent la réalité de ces tourmens ? S'il n'est point question de l'enfer dans l'écriture, de quel droit je vous prie, prétend-on admettre une pareille notion ? Sommes-nous forcés en religion, d'admettre autre chose que ce qui est écrit : or, si cette opinion ne l'est pas, si elle ne se trouve nulle part, en vertu de quoi l'adopterions-nous ? Nous ne

devons point nous occuper l'esprit de ce qui n'a point été révélé ; et tout ce qui n'est pas dans ce cas, ne peut légitimement être regardé par nous, que comme des fables, des suppositions vagues, des traditions humaines, des inventions de l'imposture. À force de rechercher, on trouve néanmoins qu'il y avait un lieu près de Jérusalem, nommé la vallée de la Gehenne, dans laquelle on exécutait les criminels, et dans laquelle aussi se jetaient les cadavres des animaux. C'est de ce lieu dont veut parler Jésus dans ses allégories, lorsqu'il dit : illic erit fletus et stridor dentium. Cette vallée était un lieu de gêne, un lieu de supplice ; et c'est incontestablement d'elle dont il parle dans ses paraboles, dans ses inintelligibles discours. Cette idée est d'autant plus vraisemblable, que le supplice du feu s'employait dans cette vallée. On y brûlait les coupables tout vifs, d'autres fois on les enfonçait jusqu'aux genoux dans le fumier. On leur mettait autour du cou une pièce d'étoffe, que deux hommes tiraient chacun de leur côté, afin de les étrangler, et de leur faire ouvrir la bouche, dans laquelle on leur versai du plomb fondu, qui leur brûlait les entrailles ; et voilà le feu, voilà le suplice, dont parlait le galiléen. Ce péché, (dit-il souvent), mérite d'être puni par la gêne du feu ; c'est-à-dire l'infracteur doit être brûlé dans la vallée de la Gehenne, ou être jeté à la voirie, et brûlé avec les cadavres des animaux que l'on déposait en ce lieu. Mais le mot éternel, dont Jésus se sert souvent en parlant de ce feu, ne ramène-t-il pas à l'opinion de ceux qui croyent que les flammes de l'enfer, n'auront point de fin ? Non sans doute. Ce mot éternel, souvent employé dans l'écriture, ne nous a néanmoins jamais donné l'idée que des choses finies. Dieu avait fait avec son peuple une alliance éternelle ; et cependant cette alliance a cessé. Les villes de Sodome et de Gomorhe devaient brûler éternellement ; et cependant il y a bien long-tems

que cet incendie a cessé. D'ailleurs, il est de notoriété publique, que le feu qui existait dans la vallée de la Géhenne, près, de Jérusalem, brûlait nuit et jour. Nous savons aussi que l'écriture se sert souvent d'hiperboles, et qu'on ne doit jamais prendre ce qu'elle dit à la lettre. Faut-il, d'après ces exagérations, corrompre, comme on le fait, le véritable sens des choses ; et ne sont-ce pas véritablement de tels amplificateurs qui doivent être regardés comme les plus certains ennemis du bon sens et de la raison.

Mais de quelle nature est-il donc ce feu dont on nous menace ? 1°. Il ne peut être corporel, puisqu'on nous dit que notre feu n'en est qu'une faible image ; 2°. un feu corporel éclaire le lieu où il se trouve, et l'on nous assure que l'enfer est un lieu de ténèbres ; 3°. le feu corporel consume promptement toutes les matières combustibles, et finit par se consumer lui-même, au lieu que le feu de l'enfer doit durer toujours et consumer éternellement ; 4°. le feu de l'enfer est invisible, il n'est donc point corporel, puisqu'il est invisible ; 5°. le feu corporel s'éteint faute d'alimens, et le feu de l'enfer, selon notre absurde religion, ne s'éteindra jamais ; 6°. le feu de l'enfer est éternel, et le feu corporel n'est que momentané : 7°. on dit que la privation de Dieu sera le plus grand des supplices pour les damnés ; cependant nous éprouvons dans cette vie que le feu corporel est pour nous un beaucoup plus grand supplice que l'absence de Dieu.

8°. Enfin un feu corporel ne saurait agir sur les esprits ; or les démons sont des esprits, donc le feu de l'enfer ne saurait agir sur eux ; dire que Dieu peut faire en sorte qu'un feu matériel agisse sur des esprits ; qu'il fera vivre et subsister ces esprits sans alimens, et qu'il fera durer le feu sans matières combustibles, c'est recourir à des suppositions merveilleuses qui n'ont pour garant

que les sottes rêveries des théologiens ; et qui, par conséquent, ne prouvent que leur bêtise ou leur méchanceté.

Conclure de ce que tout est possible à Dieu, que Dieu fera tout ce qui est possible, est sans doute une étrange façon de raisonner. Les hommes devraient bien se garder de fonder leurs rêveries sur la toute-puissance de Dieu, quand ils ne savent pas même ce que c'est que Dieu ; pour éluder ces difficultés, d'autres théologiens nous assurent que le feu de l'enfer n'est pas corporel, mais spirituel. Qu'est-ce, je vous prie, qu'un feu spirituel ; qu'est-ce qu'un feu qui n'est point matière ; quelles idées peuvent s'en former ceux qui nous en parlent ; dans quel endroit, Dieu leur a-t-il déclaré qu'elle était la nature de ce feu ? Cependant quelques docteurs, pour concilier les choses, ont dit qu'il était en partie spirituel et en partie matériel ; ainsi, voilà deux feux de différentes espèces en enfer ? quelle absurdité ! Où la superstition n'est-elle pas obligée d'avoir recours, quand elle veut établir ses mensonges.

Il est inoui le fatras d'opinions ridicules qu'il a fallu de même inventer, quand on a voulu statuer quelque chose de vraisemblable sur le local de ce fabuleux enfer ; le sentiment le plus général avait été qu'il se trouvait dans les régions les plus basses de la terre ; mais où sont, je vous prie, ces régions dans un globe qui tourne sur lui-même ; d'autres ont dit qu'il était au centre de la terre ; c'est-à-dire, à quinze cents lieues de nous ; mais si l'écriture a raison, la terre sera détruite : et si elle l'est, où se trouvera l'enfer ; Alors vous voyez dans quel déraisonnement l'on est entraîné, lorsqu'on s'en rapporte aux écarts de l'esprit des autres ; des raisonneurs moins extravagans prétendent, comme je viens de vous le dire, que l'enfer consistait dans la privation de la vue

de Dieu ; en ce cas l'enfer commence déjà dans ce monde. Car nous n'y voyons point ce Dieu dont il s'agit ; nous n'en sommes pourtant pas très-affligés ; et si vraiment ce Dieu bisarre existait, comme on nous le dépeint, ne doutons pas que ce ne fut à le voir que l'enfer consisterait alors pour les hommes.

Toutes ces incertitudes et le peu d'accord qui subsiste entre les théologiens, nous font voir qu'ils errent dans les ténèbres, et que comme les gens ivres, ils ne peuvent trouver de point d'appui ; et n'est-il pas néanmoins bien surprenant qu'ils ne puissent s'accorder sur un dogme aussi essentiel, et qu'ils trouvent, disent-ils, si clairement expliqué dans la parole de Dieu.

Convenez donc, canaille tonsurée, que ce dogme si redoutable est destitué de fondement, qu'il est le produit de votre avarice, de votre ambition, et l'enfant des égaremens de votre esprit, qu'il n'a pour point d'appui que les craintes du vulgaire imbécille, à qui vous enseignez à recevoir, sans examen, tout ce qu'il vous plaît de lui dire ; reconnaissez donc enfin que cet enfer n'existe que dans votre cerveau, et que les tourmens que l'on y endure sont les inquiétudes dont vous vous plaisez à accabler les mortels, qui se laissent guider par vous ; pénétrés de ces principes, renonçons donc pour jamais à une doctrine effrayante pour les hommes, injurieuse pour la divinité, et que rien, en un mot, ne peut raisonnablement prouver à l'esprit.

Différens argumens s'offrent encore, je me crois obligé de les combattre. 1°. La crainte, dit-on, que tout homme éprouve au-dedans de lui-même de quelque châtiment à venir, est une preuve indubitable de la réalité de ce châtiment. Mais cette crainte n'est point innée, elle ne vient que de l'éducation, elle n'est pas la même dans tous les pays, ni chez tous les hommes ; elle n'existe

pas chez ceux dans qui les passions anéantissent tous les préjugés ; la conscience, en un mot, n'est jamais modifiée que par l'instruction, que par les passions et par l'habitude.

2°. Les payens ont admis le dogme de l'enfer… Non comme nous certainement ; et à supposer qu'ils l'ayent admis, puisque nous rejetons leur religion, ne devons-nous rejeter de même leurs dogmes ; mais, certes, jamais les payens n'ont cru à l'éternité des peines de l'autre vie ; ils n'ont jamais admis la fable pitoyable de la résurrection des corps, et voilà pourquoi ils les brûlaient, et conservaient leurs cendres dans des urnes ; ils croyaient à la métempsycose, à la transmigration des corps, opinion très-vraisemblable, et dans laquelle nous confirment toutes les études de la nature ; mais jamais les payens ne crurent à la résurrection ; cette idée absurde appartient toute entière au christianisme, et certes elle était bien digne de lui ; il paraît constant que c'est dans Platon et dans Virgile que nos docteurs ont puisé les notions des enfers, du paradis et du purgatoire, qu'ils ont ensuite arrangées à leur manière : avec le tems, les rêveries informes de l'imagination des poëtes se sont changées en article de foi.

3°. La saine raison prouve le dogme de l'enfer et de l'éternité des peines. Dieu est juste, il doit donc punir les crimes des hommes… Eh ! non, non, jamais la saine raison ne put admettre un dogme qui l'outrage aussi sensiblement.

4°. Mais la justice de Dieu y est compromise… Autre atrocité : le mal est nécessaire sur la terre ; il est donc de la justice de votre Dieu, s'il existe, de ne pas punir ce que lui-même a prescrit ; s'il est tout-puissant, votre Dieu, avait-il besoin de punir le mal pour l'empêcher ? ne pouvait-il pas l'extirper totalement de chez les

hommes ? s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il l'a cru essentiel au maintien de l'équilibre ; et d'après cela, comment, vils blasphémateurs ! pouvez-vous dire que Dieu puisse punir un mode essentiel aux loix de l'univers ?

5°. Tous les théologiens s'accordent à croire et à prêcher les peines de l'enfer... Cela prouve-t-il autre chose, si non que les prêtres, si désunis entr'eux, s'entendent cependant toutes les fois qu'il s'agit de tromper les hommes. Et d'ailleurs, les rêveries ambitieuses et intéressées des prêtres romains doivent-elles fixer les opinions des autres sectes ? Est-il raisonnable d'exiger que tous les hommes croyent à ce qu'il a plu au plus méprisable et au plus petit nombre d'entre eux d'inventer ; faut-il donc plutôt s'en rapporter à ces fourbes qu'à la raison, au bon bons sens et à la vérité ? c'est la vérité qu'il faut suivre, et non la multitude ; il faudrait bien plutôt s'en rapporter à un seul homme qui dit vrai, qu'aux hommes de tous les âges, qui débitent des mensonges.

Les autres argumens qui se présentent portent tous un tel caractère de faiblesse, que c'est perdre du tems qu'essayer de les réfuter ; tous ces argumens n'étant appuyés ni sur l'écriture ni sur la tradition, doivent nécessairement tomber d'eux-mêmes ; on nous allègue le consentement unanime ; le peut-on quand il ne se trouve pas deux hommes qui raisonnent de la même manière sur l'une des choses qui paraît pourtant la plus importante de la vie ?

Au défaut de bonnes raisons, tous ces Croque-Dieu vous menacent ; mais il y a long-tems que l'on sait que la menace est l'arme du faible et de la stupidité. Ce sont des raisons qu'il nous faut, imbécilles enfans de Jésus, oui, ce sont des raisons et non pas des menaces : nous ne voulons pas que vous nous disiez ; vous sentirez ces tourmens, puisque vous ne voulez pas les

croire ; nous voulons, et c'est ce dont vous ne pouvez venir à bout, que vous nous démontriez en vertu de quoi, vous prétendez nous les faire croire.

La crainte de l'enfer, en un mot, n'est point un préservatif contre le péché… Elle n'est véritablement indiquée nulle part… elle n'est visiblement que le fruit de l'imagination déréglée des prêtres, c'est-à-dire, des individus qui forment la classe la plus vile et la plus méchante de la société… À quoi sert-elle donc ? je défie qu'on puisse me le dire. On nous assure que le péché est une offense infinie, et doit être par conséquent infiniment puni ; cependant Dieu lui-même, n'y a voulu attacher qu'un châtiment fini, et ce châtiment est la mort.

Concluons d'après tout cela, que le dogme puéril de l'enfer, est une invention des prêtres, une supposition cruelle, hasardée par des coquins à rabats, qui ont commencé par ériger un Dieu aussi plat, aussi méprisable qu'eux, pour avoir le droit de faire dire à cette dégoûtante idole, tout ce qui pouvait le mieux flatter leurs passions, et leur procurer sur-tout des files ou de l'argent, seuls objets de l'ambition d'un tas de fainéans, vil rebut de la société, et dont ce qu'elle devrait faire de plus sage, serait de se purger radicalement. Bannissez donc à jamais de vos cœurs une doctrine qui contredit également et votre Dieu et votre raison. Tel est incontestablement le dogme qui a produit le plus d'athées sur la terre, n'y ayant pas un seul homme qui n'aime mieux ne rien croire que d'adopter un fatras de mensonges aussi dangereux ; voilà pourquoi tant d'ames honnêtes et sensibles se croyent forcées de chercher dans l'irréligion absolue, des consolations et des ressources contre les terreurs dont l'infâme doctrine chrétienne s'efforce de les accabler. Dégageons-nous donc de ces vaines frayeurs ; fou-

lons à jamais aux pieds, les dogmes, les cérémonies, les mystères de cette abominable religion. L'athéïsme le plus enraciné vaut mieux qu'un culte dont on vient de voir les dangers. Je ne sais quel inconvénient il peut y avoir à ne rien croire du tout ; mais certes, je sens bien tous ceux qui peuvent naître de l'adoption de ces dangereux systêmes.

Voilà, mon cher Saint-Fond, ce que j'avais à te dire sur ce dogme infâme de l'enfer, qu'il cesse de t'effrayer et de glacer tes plaisirs. Il n'y a d'autre enfer pour l'homme que la sottise et la méchanceté de ses semblables ; mais dès qu'il a fini de vivre, tout est dit ; son anéantissement est éternel. Et rien de lui ne survit ; qu'il serait dupe d'après cela, de refuser quelque chose à ses passions ! qu'il songe qu'il n'est créé que pour elles, et pour les satisfaire à quelqu'excès quelles puissent l'entraîner, et que tous les effets de ces passions de quelque genre qu'on les ait reçu, sont des moyens par lesquels on sert la nature dont nous sommes perpétuellement les agens sans nous en douter, et sans que nous puissions nous en défendre. Je vous rends maintenant l'idée d'un Dieu dont je ne me suis un moment servie, que pour combattre le systême des peines éternelles ; mais il n'est pas plus de Dieu que de Diable, pas plus de paradis que d'enfer ; et les seuls devoirs que nous ayons à remplir dans le monde, sont ceux de nos plaisirs, abstraction faite de tous intérêts sociaux, parce qu'il n'en est aucun que nous ne devions immoler à l'instant aux plus légers de nos désirs.

En voilà, j'espère, suffisamment pour te prouver l'absurdité du principe sur lequel tu fondes ton inutile cruauté ; examinerai-je ses moyens, non en honneur ils n'en valent pas la peine ; comment as-tu pu croire qu'une signature avec du sang eut

d'abord plus d'effet qu'une autre, qu'en suite ce papier fouré dans le cul, c'est-à-dire un peu de matière sur de la matière, put devenir un passe-port auprès de Dieu ou du diable, c'est-à-dire, auprès d'un être qui n'existe pas. C'est un enchaînement de préjugés si singuliers, que cela ne mérite pas en vérité l'honneur d'une réfutation : remplace l'idée voluptueuse qui t'échauffe la tête, cette idée d'une prolongation de supplice sur le même objet, remplace là par une plus grande abondance de meurtres ; ne tue pas plus long-tems un même individu, ce qui est impossible, mais assassines-en beaucoup d'autres, ce qui est très-faisable. Est-il rien de si mesquin que de te borner à six victimes par semaine ; rapporte-t'en aux soins et à l'intelligence de Juliette, pour doubler et tripler ce nombre, donne-lui l'argent nécessaire ; rien ne te manquera, et tes passions seront satisfaites.

Àmerveille, répondit Saint-Fond, cette dernière conclusion je l'adopte, et de ce moment-ci, Juliette, je vous préviens qu'au lieu de trois victimes par souper, j'en veux six, et qu'au lieu de deux soupers dans le même intervalle, j'en ferai quatre, ce qui portera le nombre des victimes à vingt-quatre par semaine, dont un tiers d'hommes, et les deux tiers de femmes. Vous serez payée en conséquence ; mais je ne me rends pas, mesdames, aussi facilement à votre profonde dissertation sur la nullité des peines de l'enfer, je rends justice à l'érudition, que l'on y voit régner… à son but… à quelques-unes de ses conséquences : l'admettre, c'est ce que je ne puis, et voici ce que je lui oppose.

Il paraît d'abord que d'un bout à l'autre de votre raisonnement, vous ne cherchez qu'à disculper Dieu de la barbarie du dogme de l'enfer ; si Dieu existe, dites-vous presqu'à chaque phrase, les qualités dont il doit être doué, sont toutes incompa-

tibles avec cet exécrable dogme ; mais voilà précisément où vous tombez, selon moi, dans la plus lourde erreur, et cela, faute d'une philosophie assez profonde, assez lumineuse pour vous faire voir juste sur cette matière. Le dogme de l'enfer gêne vos plaisirs, et vous partez delà pour soutenir qu'il n'y a point d'enfer ; quelle foi voulez-vous qu'on ait dans une opinion si pleine d'égoïsme : afin de combattre le dogme certain des peines éternelles, vous commencez gratuitement par détruire tout ce qui l'étaye ; il n'y a point de Dieu, nous n'avons point d'ame, donc il ne peut y avoir de supplices à craindre dans une autre vie ; il me semble que vous commencez ici par la plus grande faute que l'on puisse commettre en logique, qui est de supposer ce qui est en question ; bien éloigné de penser comme vous, j'admets un être-suprême, et bien plus constamment encore l'immortalité de nos ames ; mais que vos dévots enchantés de ce début, n'aillent point partir de là, pour s'imaginer avoir fait un prosélite de moi, je doute que mes systêmes leur plaisent, et de quelqu'extravagance que vous puissiez les taxer, je vais néanmoins vous les offrir.

Je lève les yeux sur l'univers, je vois le mal, le désordre et le crime, y régner partout en despotes ; je rabaisse mes regards sur l'être le plus intéressant de cet univers. Je le vois également paîtri de vices, de contradictions, d'infâmies ; quelles idées résultent de cet examen ? que ce que nous appelons improprement le mal, ne l'est réellement point, et que ce mode est d'une telle nécessité aux vues de l'être qui nous a créés, qu'il cesserait d'être le maître de son propre ouvrage, si le mal n'existait pas universellement sur la terre ; bien convaincu de ce systême, je me dis : il existe un Dieu : une main quelconque, a nécessairement créé tout ce que je vois, mais elle ne l'a créé que pour le mal, elle ne se plaît que dans le mal ; le mal est son essence, et tout celui qu'elle nous fait com-

mettre, est indispensable à ses plans ; que lui importe que je souffre de ce mal, pourvu qu'il lui soit nécessaire. Ne semble-t-il pas que je sois son enfant chéri ? Si les malheurs dont je suis accablé depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui de ma mort, prouvent son insouciance envers moi, je puis très-bien me tromper sur ce que j'appelle mal. Ce que je caractérise ainsi relativement à moi, est vraisemblablement un très-grand bien relativement à l'être qui m'a mis au monde ; et si je reçois du mal des autres, je jouis du droit de leur rendre, de la facilité même de leur en faire le premier ; voilà dès-lors le mal un bien pour moi, comme il l'est pour l'auteur de mes jours relativement à mon existence ; je suis heureux du mal que je fais aux autres comme Dieu est heureux de celui qu'il me fait ; il n'y a plus erreur que dans l'idée attribuée au mot ; mais dans le fait, voilà et le mal nécessaire, et le mal un plaisir, pourquoi dès-lors ne l'appelerai-je pas un bien ?

N'en doutons pas, le mal, ou du moins ce que nous nommons ainsi, est absolument utile à l'organisation vicieuse de ce triste univers. Le Dieu qui l'a formé est un être très-vindicatif, très-barbare, très-méchant, très-injuste, très-cruel ; et cela, parce que la vengeance, la barbarie, la méchanceté, l'iniquité, la scélératesse, sont des modes nécessaires aux ressorts de ce vaste ouvrage, et dont nous ne nous plaignons que quand ils nous nuisent : patiens, le crime a tort, agens, il a raison. Or, si le mal, ou du moins ce que nous nommons tel, est l'essence, et de Dieu qui a tout créé, et des individus formés à son image, comment ne pas être certain que les suites du mal doivent être éternelles. C'est dans ; le mal qu'il a créé le monde, c'est par le mal qu'il le soutient ; c'est pour le mal qu'il le perpétue ; c'est imprégnée de mal que la créature doit exister ; c'est dans le sein du mal qu'elle retourne

après son existence. L'ame de l'homme n'est que l'action du mal sur une matière déliée, et qui n'est susceptible d'être organisée que par lui : or, ce mode étant l'ame du créateur, comme il est celle de la créature, ainsi qu'il existait avant cette créature qui en est paîtrie, il existera de même après elle. Tout doit être méchant, barbare, inhumain comme votre Dieu, voilà les vices que doit adopter celui qui veut lui plaire, sans néanmoins aucun espoir d'y réussir ; car le mal qui nuit toujours, le mal qui est l'essence de Dieu, ne saurait être susceptible d'amour ni de reconnaissance. Si ce Dieu centre du mal et de la férocité, tourmente et fait tourmenter l'homme par la nature et par d'autres hommes pendant tout le tems de son existence, comment douter qu'il n'agisse de même, et peut-être involontairement sur ce souffle qui lui survit, et qui, comme je viens de vous le dire, n'est autre chose que le mal lui-même ; mais comment, allez-vous m'objecter, le mal peut-il être tourmenté par le mal ? parce qu'il s'augmente en retombant sur lui-même, et que la partie admise doit nécessairement être écrasée par la partie qui admet ; cela, par la raison qui soumet toujours la faiblesse à la force. Ce qui survit de l'être naturellement mauvais, et ce qui doit lui survivre, puisque c'est l'essence de sa constitution, existante avant lui, et qui existera nécessairement après, en retombant dans le sein du mal, et n'ayant plus la force de se défendre, parce qu'il deviendra le plus faible, sera donc éternellement tourmenté par l'essence entière du mal, à laquelle il sera réuni ; et ce sont ces mollécules malfaisantes qui dans l'opération d'englober celles, que ce que nous appelons la mort réunit à elles, composent ce que les poëtes et les imaginations ardentes ont nommé démons. Aucun homme, comme vous le voyez, quelque soit sa conduite en ce monde, ne peut échapper à ce sort affreux, parce qu'il faut que tout ce qui est émané du

sein de la nature, c'est-à-dire de celui du mal, y rentre ; telle est la loi de l'univers. Ainsi, les détestables élémens de l'homme mauvais, s'absorbent dans le centre de la méchanceté, qui est Dieu, pour retourner animer encore d'autres êtres, qui naîtront d'autant plus corrompus, qu'ils seront le fruit de la corruption.

Que deviendra, me direz-vous, l'être bon ? mais il n'existe point d'être bon ; celui que vous nommez vertueux, n'est point bon ; où s'il l'est vis-à-vis de vous, il ne l'est sûrement pas vis-à-vis de Dieu, qui n'est que le mal, qui ne veut que le mal, et qui n'exige que le mal. L'homme dont vous parlez n'est que faible, et la faiblesse est un mal. Cet homme, comme plus faible que l'être absolument et entièrement vicieux, et par conséquent comme plutôt englobé par les mollécules malfaisantes, auxquelles sa dissolution élémentaire le réunira, souffrira beaucoup davantage : et voilà ce qui doit engager tous les hommes à se rendre en ce monde les plus vicieux, les plus méchans possibles ; afin que plus semblables aux mollécules où ils doivent se rejoindre un jour, ils aient dans cet acte de réunion, infiniment moins à souffrir de leur poids sur eux. La fourmi tombant dans un tourbillon d'animaux, qui de son énergie écraserait tout ce qui se joindrait à lui, aurait, par le peu de défense qu'elle opposerait, infiniment plus à souffrir de cette réunion, que ne le ferait un gros animal, qui pouvant opposer plus de prise, ne serait entraîné qu'avec plus de mollesse. Plus l'homme aura manifesté de vices et de forfaits en ce monde, plus il se sera rapproché de son invariable fin, qui est la méchanceté ; moins il aura par conséquent à souffrir, en s'unissant au foyer de la méchanceté, que je regarde comme la matière première de la composition du monde. Que l'homme se garde donc bien de la vertu, s'il ne veut pas être exposé à des maux affreux ; car, la vertu étant le mode opposé au systême du

monde, tous ceux qui l'auront admise, sont sûrs d'endurer, après cette vie, d'incroyables supplices, par la peine qu'ils auront à rentrer dans le sein du mal… auteur et régénérateur de tout ce que nous voyons.

Quand vous avez vu que tout était vicieux et criminel sur la terre, leur dira l'Être suprême en méchanceté, pourquoi vous êtes-vous égaré dans les sentiers de la vertu ; vous annonçai-je par quelque chose, que ce mode fût fait pour m'être agréable. Et les malheurs perpétuels dont je couvrais l'univers ne devaient-ils pas vous convaincre que je n'aimais que le désordre, et qu'il fallait m'imiter pour me plaire. Ne vous donnai-je pas chaque jour l'exemple de la destruction ; pourquoi ne détruisiez-vous pas ? Les fléaux dont j'écrasais le monde, en vous prouvant que le mal était toute ma joie, ne devaient-ils pas vous engager à servir mes plans par le mal. On vous disait que l'humanité devait me satisfaire ; et quel est-il donc l'acte de ma conduite où vous m'ayez vu bienfaisant ? Est-ce en vous envoyant des pestes, des guerres civiles, des maladies, des tremblemens de terre, des orages ; est-ce en secouant perpétuellement sur vos têtes tous les serpens de la discorde, que je vous persuadais que le bien était mon essence ? Imbécille ! que ne m'imitais-tu ? Pourquoi résistais-tu à ces passions, que je n'avais placé dans toi que pour te prouver combien le mal m'était nécessaire ? Il fallait suivre leur organe, dépouiller comme moi sans pitié la veuve et l'orphelin, envahir l'héritage du pauvre, faire en un mot servir l'homme à tous tes besoins… tous tes caprices comme je le fais. Que te revient-il d'avoir pris comme un sot une route contraire, et comment les élemens moëlleux, émanés de ta dissolution, vont-ils sans se briser, t'occasionner les plus vives douleurs, rentrer maintenant dans le sein de la malfaisance et du crime ?

Plus philosophe que vous, Clairwil, vous le voyez, je n'ai pas recours comme vous, ni à ce polisson de Jésus, ni à ce plat roman de l'écriture sainte, pour vous démontrer mon système ; c'est dans la seule étude de l'univers que je cherche des armes pour vous combattre, et c'est, par la seule manière dont il est gouverné, que je vois comme indispensable, la nécessité du mal éternel et universel dans le monde. L'auteur de l'univers est le plus méchant, le plus féroce, le plus épouvantable de tous les êtres. Ses œuvres ne peuvent être autre chose, ou que le résultat, ou que le mouvement de la scélératesse. Sans la plus extrême période de la méchanceté, rien ne se soutiendrait dans l'univers ; le mal est cependant un être moral, et non pas un être créé ; un être éternel et non périssable : il existait avant le monde ; il constituait l'être monstrueux… exécrable qui put créer un monde aussi bisarre. Il existera donc après les créatures qui peuplent ce monde ; et c'est dans lui qu'elles rentreront toutes, pour recréer d'autres êtres plus méchans encore, et voilà pourquoi l'on dit que tout se dégrade, que tout se corrompt en vieillissant ; cela ne vient que de la rentrée et de la sortie perpétuelle des élémens méchans dans le sein des mollécules malfaisantes.

Vous allez me demander, peut-être maintenant, comment même dans cette hypothèse, j'arrange la possibilité de faire souffrir un être plus long-tems, au moyen d'un billet introduit dans l'anus ! C'est la chose du monde la plus simple, et j'ose même dire la plus sûre et la moins réfutable ; si j'ai bien voulu la nommer faiblesse, c'est que je ne croyais pas que vous me missiez au point de vous dévoiler mes systêmes. Je défends ma méthode maintenant, et j'en prouve la bonté.

Mes victimes arrivées au sein du mal, avec les preuves qu'elles ont souffert dans mes mains, tout ce qu'il était possible d'endurer, rentrent alors dans la classe des êtres vertueux ; je les bonifie par mon opération ; elle rend leur adjonction aux mollécules malfaisantes d'une difficulté assez grande, pour que les douleurs soient énormes ; et par des loix d'attraction essentielles à la nature, elles doivent être de la même espèce que celles que je leur aurai fait souffrir en ce monde. Ainsi que l'aimant attire le fer ; ainsi que la beauté aiguise les appétits charnels ; de même les douleurs A, les douleurs C, les douleurs B, s'appellent, s'enchaînent. L'être exterminé de ma main par la douleur B, je suppose, ne rentrera au sein des mollécules malfaisantes que par la douleur B ; et si cette douleur B est la plus affreuse possible, je suis sûr que ma victime en endurera de semblables en se réunissant au sein du mal qui attend nécessairement tous les hommes, et qui, par les loix d'attraction dont je viens de vous parler, ne les adopte que dans le même sens où elles sont sorties de l'univers ; — mais le billet : — n'est qu'une formalité, j'y consens… inutile peut-être, mais qui satisfait mon esprit, et qui ne peut avoir rien de contraire au véritable sens… au succès assuré de mon opération.

Voilà, reprit Clairwil, le plus étonnant, le plus singulier, j'oserai dire le plus bisarre de tous les systêmes qui se soit encore présenté, sans doute, à l'esprit de l'homme. Il est moins extravagant que celui que vous venez de mettre au jour, dit Saint-Fond ; vous êtes obligé, pour soutenir le vôtre, ou de laver Dieu de ses torts, ou de le nier ; moi je l'admets avec tous ses vices ; et certes, aux yeux de ceux qui connaîtront bien tous les crimes, toutes les horreurs de cet être bisarre, que les hommes ne prient, et n'appellent bon que par crainte ; aux yeux de ces gens-là, dis-je, mes idées

paraîtront moins irrégulières que celles que vous avez exposées. Ton système, dit Clairwil, ne prend sa source que dans la profonde horreur que tu as pour Dieu. — Cela est vrai, je l'abhorre ; mais la haîne que j'ai pour lui, n'a point enfanté mon système ; il n'est le fruit que de ma sagesse et de mes réflexions. J'aime mieux, dit Clairwil, ne pas croire en Dieu que m'en forger un pour le haïr. Qu'en pense Juliette ? Profondément athée, répondis-je, ennemie capitale du dogme de l'immortalité de l'ame, je préférerai toujours ton système à celui de Saint-Fond ; et j'aime mieux la certitude du néant que la crainte d'une éternité de douleurs. Et voilà, dit Saint-Fond, toujours ce perfide égoïsme, qui devient la cause de toutes les erreurs des hommes. On arrange ses plans, d'après ses goûts, ses caprices, et toujours en s'éloignant de la vérité. Il faut laisser là les passions quand on examine un système de philosophie. Ah ? Saint-Fond, dit Clairwil, comme il serait aisé de faire voir que le tien n'est le fruit que de ces passions auxquelles tu veux que l'on renonce, en étudiant. Avec moins de cruauté dans le cœur, tes dogmes seraient moins sanguinaires ; et tu aimes mieux encourir toi-même l'éternelle damnation dont tu parles, que de renoncer à la délicieuse jouissance d'en effrayer les autres. Va, Clairwil, interrompis-je, tel est son seul but en développant ce système ; ce n'est qu'une méchanceté de sa part, mais il n'y croit pas. — Vous vous trompez, j'y crois ; et vous voyez bien que mes actions sont en tout point conformes à ma manière de penser : persuadé que le supplice de la réunion aux mollécules malfaisantes, sera très-médiocre pour l'être aussi malfaisant qu'elles, je me couvre de crimes en ce monde pour avoir moins à souffrir dans l'autre. Quant à moi, dit Clairwil, je m'en souille parce qu'ils me plaisent, parce que je les crois une

des manières de servir la nature ; et que rien ne survivant de moi, il importe bien peu comme je me serai conduit dans ce monde.

Nous en étions là, lorsque nous entendîmes une voiture entrer dans la cour ; on annonça Noirceuil ; il parut, conduisant un jeune homme de seize ans, plus beau que l'amour même. Qu'est-ce ceci, dit le ministre ? en venant d'analyser l'enfer, veux-tu me donner l'occasion de le mériter un peu ? Il ne tiendra qu'à toi, dit Noirceuil, et tu peux te damner à merveille avec ce bel enfant, je ne l'amène ici que pour cela ; il est le fils de la marquise de Rose, que tu fis mettre, il y a huit jours, à la Bastille, sous un vain prétexte de conspiration, qui n'avait, à ce que j'imagine, pour but, que de te procurer de l'argent et la jouissance de ce bel enfant ; la marquise sachant nos liaisons, m'a fait implorer ; je me suis fait donner un ordre, par tes premiers commis, pour la voir, et nous avons jasé ce, matin ; voici le résultat, de ma négociation, dit Noirceuil, en poussant le jeune Rose dans les bras du ministre, fouts et signe ; j'ai de plus, cent mille écus à te remettre... Il est joli dit Saint-Fond, en baisant le jeune homme..., extrêmement joli ; mais il arrive dans un bien mauvais moment... nous avons fait des horreurs ; je suis excédé... Je suis tranquille sur cela, dit Noirceuil, et tu trouveras dans les charmes de cet enfant, tout ce qu'il faudra, pour te rendre à la vie. Rose et Noirceuil qui n'avaient point soupé, se mirent à table dès qu'ils eurent fini ; Saint-Fond dit qu'il voulait que je fusse en tiers dans les plaisirs qu'il se promettait avec ce jeune homme, et que Noirceuil coucherait avec Clairwil ; cet arrangement, parut plaire à tous deux, et l'on se retira.

Il me faudra beaucoup de choses, dit Saint-Fond, dès que nous fûmes tous trois seuls, et quelque joli que soit ce bel enfant, je

sens que j'aurai beaucoup de peine à bander ; déculotte le moi, Juliette, releve sa chemise sur ses reins, en laissant agréablement tomber sa culotte au bas des cuisses ; j'aime à la folie, cette manière d'offrir un cul ; et comme celui que je présentais était vraiment délicieux, Saint-Fond pollué par moi, le baise fort longtems, en branlant le vit du jeune homme, que nous vîmes bientôt dans le plus brillant état ; suce-le, me dit mon amant ; moi je vais le gamahucher ; pendant ce tems-là il faut le faire décharger entre nous deux ; ensuite Saint-Fond, jaloux du foutre que j'allais pomper, voulût changer de place avec moi, ce qui s'exécuta si bien, qu'à peine eût-il le vit du jeune homme dans la bouche, qu'il se la sentit remplir de la plus abondante éjaculation ; il l'avala. Oh ! Juliette, me dit-il, que j'aime à me substanter de cette agréable nourriture !... c'est de la crême ; puis ayant dit à l'enfant de se mettre au lit, et de ne pas s'endormir sur-tout, que nous ne l'eussions rejoint, il me fit passer dans son boudoir.

Juliette, me dit-il, il faut que je t'instruise des particularités d'une affaire dont Noirceuil lui-même n'est pas très au fait. La marquise de Rose, l'une des plus belles femmes de la cour, fut autrefois ma maîtresse, et l'enfant que tu vois ici m'appartient : il y a deux ans que je suis amoureux de ce jeune homme, sans que jamais la comtesse ait voulu consentir à me le livrer ; mon crédit n'étant pas encore bien assis, je ne voulus rien risquer ; mais voyant dernièrement ma faveur s'élever sur les débris de la sienne, je n'ai plus balancé à la rendre suspecte pour me venger, et d'avoir joui d'elle, et de s'être opposé à ce que je jouisse de son fils ; tu vois qu'elle a peur maintenant, elle me l'envoye, en vérité, dans un moment où, après avoir beaucoup déchargé pour lui depuis dix-huit mois, je ne m'en soucie plus que très-médiocrement ; cependant, comme il y a d'assez jolies branches

de crimes dans toute cette aventure, je vais les cueillir et m'amuser. Premièrement, je veux bien prendre les cent mille écus de la comtesse, je veux bien foutre son fils ; mais pour sa sortie de la bastille, elle ne se fera jamais que dans un coffre. — Que veux-tu dire par cette expression ? — Elle est claire ; la comtesse ignore que si elle perdait son fils, quoique son parent de fort loin, je serais pourtant son seul héritier ; dans un mois la putain n'existera plus, et quand j'aurai bien foutu monsieur son cher fils cette nuit, nous lui ferons prendre une tasse de chocolat demain matin, qui detournera bientôt en ma faveur, l'héritage qu'il aurait pu faire. — Quelle complication de crimes ! — Tu vois qu'il y a de quoi me faire rentrer là bien mollement dans le sein des mollécules malfaisantes. — Oh ! vous êtes un homme étonnant, et la chose en vaut-elle au moins la peine. — Cinq cent mille livres de rente, Juliette, et je les gagne avec vingt sols d'arsenic. Allons, foutre ; tu vois, poursuivit-il, en me mettant à la main son vit très-dur et très-ferme, tu vois l'empire d'une idée criminelle sur mes sens, je n'aurais jamais raté de femme si j'avais été bien sûr de la tuer après.

Le jeune Rose nous attendait ; nous nous couchâmes près de lui. Saint-Fond le couvrit des caresses les plus luxurieuses ; nous le branlâmes, nous le suçâmes, nous le gamahuchâmes, et comme l'imagination agissait fortement, Saint-Fond eut bientôt foutu le bardache ; je lui branlais le trou du cul avec la langue, et tout énervé qu'il était, sa décharge fut pourtant des plus longues et des plus copieuses. Il exigea de moi de me la faire rendre dans la bouche ; ce libertinage me plaisait excessivement, je souscrivis à tout : il fallut ensuite que le jeune Rose m'encula, pendant qu'il le foutait une seconde fois, et puis Saint-Fond me traita de même, en gamahuchant le cul du jeune homme, que nous fi-

nîmes par épuiser, à force de le faire décharger ou dans nos ou dans nos culs. Vers la pointe du jour, Saint-Fond, dégoûté sans être satisfait, m'ordonna de lui tenir l'enfant, et il lui déchira les fesses à coups de martinets, ensuite il le battit, et le molesta cruellement. Sur les onze heures le chocolat se servit ; j'eus soin, par les ordres du ministre, de jeter ce qui devait assurer l'héritage à mon amant ; et lui par un insigne rafinement de cruauté, voulut pendant que je préparais le poison du fils, donner l'ordre au commandant de la bastille, d'administrer celui de la mère.

Allons, me dit Saint-Fond, dès qu'au moyen de nos fourberies, la mort se fut introduite dans les veines de ce malheureux enfant, allons, voilà ce que j'appelle une bonne matinée ; que l'être suprême des malfaisances daigne m'en envoyer seulement quatre comme celle-là par semaine, et je te remercierai de tout mon cœur.

Noirceuil déjeûnait toujours avec Clairwil, en nous attendant ; aucun de nos secrets ne fût révélé, et le ministre repartit pour Paris, avec l'enfant et son ami ; Clairwil me ramena seule.

Pour ne plus revenir sur cette aventure, Vous saurez, mes amis, que ce crime, comme tous ceux de Saint-Fond, fut couronné du plus grand succès ; peu de tems après, il fut en possession d'un héritage, du revenu duquel il voulut bien me compter deux années d'avance, pour avoir partagé son crime.

Chemin faisant, Clairwil me fit quelques questions, que j'eus l'art d'éluder, sans la satisfaire ; déguiser les actes luxurieux, fut devenu inutile ; elle ne m'aurait pas cru ; mais je dissimulai, le reste, et Saint-Fond m'en sut gré ; je profitai de cette route, pour rappeler à mon amie la promesse qu'elle m'avait faite de m'ad-

mettre dans son club libertin ; elle me promit que cette réception aurait lieu à la première assemblée, et nous nous quittâmes.

Fin du sixième Volume.

fouré: fourré cîme: cime surs: sûrs cotté: coté déifique: déïfique enconeras: enconneras fis: fis lens: lents goutes: gouttes soudoye: soudoie entre collonnemens: entre-colonnements

troisième partie

JULIETTE,

OU

LES PROSPÉRITÉS DU VICE.

Il est tems, mes amis, de vous parler un peu de moi... et surtout de vous peindre mon luxe, fruit des plus terribles débauches, afin que vous puissiez le comparer à l'état d'infortune où se trouvait ma sœur, pour s'être avisée d'être sage. Vous tirerez de ces rapprochemens les conséquences que votre philosophie vous suggérera.

Le train de ma maison était énorme ; vous devez vous en douter, en voyant toutes les dépenses que j'étais obligée de faire pour mon amant : mais en laissant à part la multitude des choses exigées pour ses plaisirs, il me restait à moi un hôtel superbe à Paris, une terre délicieuse au-dessus de Sceaux, une petite maison des plus voluptueuses à la Barrière-Blanche, douze tribades, quatre femmes-de-chambre, une lectrice, deux veilleuses, trois

équipages, dix chevaux, quatre valets choisis à la supériorité du membre, tout le reste des attributs d'une très-grande maison, et pour moi seule, plus de deux millions à manger par an, ma maison payée. Voulez-vous ma vie maintenant ?

Je me levais tous les jours à dix heures : jusqu'à onze, je ne voyais que mes amis intimes ; depuis lors jusqu'à une heure, grande toilette, à laquelle assistaient tous mes courtisans ; à une heure précise je recevais des audiences particulières pour les graces que l'on avait à me demander, ou le ministre, quand il était à Paris. À deux heures, je volais à ma petite maison, où d'excellentes appareilleuses me faisaient trouver régulièrement tous les jours quatre hommes et quatre femmes, avec qui je donnais la plus ample carrière à mes caprices. Pour que vous ayez une idée des objets que j'y recevais, qu'il vous suffise de savoir qu'il n'y entrait pas un individu qui ne me coûtât vingt-cinq louis au moins, et souvent le double ; aussi n'imagine-t-on pas ce que j'avais de délicieux et de rare, dans l'un et dans l'autre sexe : j'y ai vu plus d'une fois des femmes et des filles de la première naissance ; et je puis dire avoir goûté, dans cette maison, des voluptés bien douces, et des plaisirs bien recherchés. Je rentrais à quatre heures, et dînais toujours avec quelques amis. Je ne vous parle point de ma table : aucune maison de Paris n'était servie avec autant de splendeur, de délicatesse et de profusion. Il n'était jamais rien d'assez beau, ni d'assez rare : l'extrême intempérance dont vous me voyez, doit, je crois vous faire bien juger de cet objet. Je place l'une de mes plus grandes voluptés, dans ce léger vice ; et j'imagine que, sans les excès de celui-là, on ne jouit jamais bien des autres. J'allais ensuite ait spectacle ; où je recevais le ministre, si c'étaient ses jours.

Àl'égard de ma garde-robe, de mes bijoux, de mes économies, de mon mobilier, quoiqu'il y eût à peine deux ans que je fusse avec monsieur de Saint-Fond, je ne vous dirai point trop, en évaluant ces objets à plus de quatre millions, dont deux en or dans ma cassette, devant lesquels j'allais quelquefois, à l'instar de Clairwil, me branler le con, en déchargeant sur cette idée singulière : J'aime le crime, et voilà tous les moyens du crime à ma disposition. Oh ! mes amis, qu'elle est douce cette idée, et que de foutre elle m'a fait perdre. Desirais-je un nouveau bijou, une nouvelle robe, mon amant, qui ne voulait pas me voir trois fois de suite les mêmes choses, me satisfaisait à l'instant… et tout cela sans exiger autre chose de moi que du désordre, de l'égarement, du libertinage, et les soins les plus excessifs aux arrangemens de ses débauches journalières. C'était donc en flattant mes goûts, que tous mes goûts se trouvaient servis ; c'était en me livrant à toute l'irrégularité de mes sens, que mes sens se trouvaient enivrés. Mais dans quelle situation morale tant d'aisance m'avait-il placée ? Voilà ce que je n'ose dire, mes amis, et ce dont il faut pourtant que je convienne avec vous. L'extrême libertinage, dans lequel je me plongeais tous les jours, avait tellement engourdi les ressorts de mon ame, qu'aidée des pernicieux conseils, dont j'étais abreuvée de toutes parts, je n'aurais pas, je crois détourné un sol de mes trésors, pour rendre la vie à un malheureux. À peu près vers ce tems, une disette affreuse se fit sentir dans les environs de ma terre ; tous les habitans furent réduits à la plus grande détresse : il y eut des scènes affreuses, des filles entraînées dans le libertinage, des enfans abandonnés, et plusieurs suicides ; on vint implorer ma bienfaisance ; je tins ferme, et colorai très-impertinemment mes refus, des dépenses énormes auxquelles m'avaient entraînée mes jardins. Peut-on donner l'au-

mône, disais-je insolemment, quand on fait faire des boudoirs de glaces au fond de ses bosquets, et qu'on garnit ses allées de Vénus, d'Amours et de Sapho ? En vain offrait-on à mes regards tranquilles, tout ce qu'on imaginait de plus propre à toucher ma sensibilité… Des mères éplorées, des enfans nuds, des spectres dévorés par la faim ; rien ne m'ébranlait, rien ne sortait mon ame de son assiette ordinaire, et l'on n'obtenait jamais de moi que des refus. Ce fut alors qu'en me rendant compte de mes sensations, j'éprouvai, ainsi que me l'avaient annoncé mes instituteurs, au lieu du sentiment pénible de la pitié, une certaine commotion produite par le mal que je croyais faire, en rejetant ces malheureux, et qui fit circuler dans mes nerfs une flamme à peu près semblable à celle qui nous brûle chaque fois que nous brisons un frein ou que nous subjuguons un préjugé. Je conçus dès-lors, combien il pouvait devenir voluptueux de mettre ces principes en action ; et ce fut de ce moment que je sentis bien, qu'aussi-tôt que le spectacle de l'infortune causée par le sort, pouvait être d'une sensualité si parfaite sur des âmes disposées ou préparées par des principes, comme ceux que l'on m'inculquait, le spectacle de l'infortune, causée par soi même, devrait améliorer cette jouissance ; et comme vous savez que ma tête va toujours bien loin, vous n'imaginez pas ce que je conçus de possible et de délicieux sur cela. Le raisonnement était simple ; je sentais du plaisir au seul refus de mettre l'infortune dans une situation heureuse ; que n'éprouverai-je donc pas, si j'étais moi-même la cause première de cette infortune. S'il est doux de s'opposer au bien, me disais-je, il doit être délicieux de faire le mal. Je rappelai, je flattai cette idée, dans ces momens dangereux où le physique s'embrase aux voluptés de l'esprit… Instans où l'on se refuse d'autant, qu'alors rien ne s'oppose à l'irrégularité des vœux ou à l'impétuosité des

desirs, et que la sensation reçue, n'est vive qu'en raison de la multitude des freins que l'on brise, ou de leur sainteté. Le songe évanoui ; si l'on redevenait sage, l'inconvénient serait médiocre ; c'est l'histoire des torts de l'esprit. On sait bien qu'ils n'offensent personne ; mais on va plus loin malheureusement. Que sera-ce, ose-t-on se dire, que la réalisation de cette idée, puisque son seul frottement sur mes nerfs, vient de les émouvoir si vivement ; on vivifie la maudite chimère, et son existence est un crime.

Il y avait à un quart de lieue de mon château, une malheureuse chaumière appartenant à un paysan fort pauvre, qui se nommait Martin-des-Granges, père de huit enfans, et possédant une femme que l'on pouvait appeler un trésor par sa sagesse et son économie ; croiriez-vous que cet asyle du malheur et de la vertu, excita ma rage et ma scélératesse. Il est donc vrai que c'est une chose délicieuse que le crime ; il est donc certain que c'est au feu dont il nous embrâse, que s'allume le flambeau de la lubricité… qu'il suffit seul à l'éveiller en nous, et que pour donner à cette délicieuse passion tout le degré d'activité possible sur nos nerfs, il n'est besoin que du crime seul.

Elvire et moi nous avions porté du phosphore de Boulogne, et j'avais chargé cette fille leste et spirituelle, d'amuser toute la famille, pendant que je fus le placer adroitement dans la paille d'un grenier qui se trouvait au-dessus de la chambre de ces malheureux ; je reviens, les enfans me caressent, la mère me raconte avec bonhomie tous les petits détails de sa maison. Le père veut que je me rafraîchisse ; il s'empresse à me recevoir de son mieux… rien de tout cela ne me désarme, je ne suis attendrie par rien ; je m'interroge, et loin de cette fastidieuse émotion de la pitié, je n'éprouve qu'un chatouillement délicieux dans toute mon

organisation : le plus chetif attouchement m'aurait fait décharger dix fois. Je redouble mes caresses à toute cette intéressante famille, dans le sein de laquelle je viens apporter le meurtre ; ma fausseté est au comble, plus je trahis, et mieux je bande. Je donne des rubans à la mère, des bonbons aux enfans ; nous revenons ; mais mon délire est tel, que je ne puis rentrer chez moi, sans prier Elvire de soulager l'état terrible dans lequel je suis. Nous nous enfonçons dans un taillis, je me trousse, j'écarte les cuisses... elle me branle... À peine m'a-t-elle touchée que je décharge ; jamais encore je ne m'étais trouvée dans un égarement si terrible ; Elvire, qui ne se doutait de rien, ne savait comment interprêter l'état où elle me voyait... Branle... branle... lui dis-je, en suçant sa bouche, je suis dans une prodigieuse agitation ce matin ; donne-moi ton con, que je le chatouille aussi, et noyons-nous dans des flots de foutre... Et qu'est-ce donc que madame vient de faire ; — des horreurs... des atrocités, et le sperme coule bien délicieusement lorsque ses flots s'élancent au sein de l'abomination ; branle-moi donc, Elvire, il faut que je décharge. Elle se glisse entre mes jambes, elle me suce... Oh foutre ! lui criai-je, que tu as raison, tu vois que j'ai besoin de grands moyens... tu les emploies... et j'inonde ses lèvres... Nous rentrâmes, j'étais dans un état qui ne peut se peindre, il me semblait que tous les désordres..., tous les vices s'armaient à la fois pour venir débaucher mon cœur ; je me sentais dans une espèce d'ivresse... dans une sorte de rage ; il n'était rien que je n'eusse fait, aucune luxure dont je ne me fusse souillée. J'étais désolée de n'avoir atteint qu'une si petite portion de l'humanité, j'aurais voulu que la nature entière eut pu se ressentir des égaremens de ma tête ; je fus me jeter nue sur le sopha d'un de mes boudoirs, et j'ordonnai à Elvire de m'amener tous mes hommes, en leur recommandant de

faire de moi tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils m'invectivassent et me traitassent comme une putain. Je fus maniée, plottée, battue, souffletée ; mon con, mon cul, mon sein, ma bouche, tout servit ; je desirais d'avoir vingt autels de plus à présenter à leur offrande. Quelques-uns amenèrent des camarades que je ne connaissais pas, je ne refusai rien, je me rendis la coquine de tous, et je perdis des torrens de foutre, au milieu de toutes ces luxures. Un de ces grossiers libertins… je leur avais tout permis, s'avise de dire que ce n'était pas sur des canapés qu'il voulait me foutre, mais dans la fange… Je me laisse traîner par lui sur un tas de fumier, et me prostituant là comme une truie, je l'excite à m'humilier davantage encore. Le vilain le fait, et ne me quitte qu'après m'avoir chié sur le visage… Et j'étais heureuse ; plus je me vautrais dans l'ordure et dans l'infamie, plus ma tête s'embrâsait de luxure, et plus augmentait mon délire. En moins de deux heures je fus foutue plus de vingt coups, pendant qu'Elvire me branlait toujours… et rien… non rien n'appaisait l'état cruel où me plongeait l'idée du crime que je venais de commettre. Remontée dans mon boudoir, nous appercevons l'atmosphère éclaircie. Oh madame, me dit Elvire, en ouvrant une fenêtre… regardez donc… le feu… le feu où nous avons été ce matin… et je tombe presqu'évanouie… Restée seule avec cette belle fille, je la conjure de me branler encore… Sortons, lui dis-je… je crois que j'entends des cris ; allons savourer ce délicieux spectacle… Elvire, il est mon ouvrage, viens t'en rassasier avec moi… Il faut que je voye tout, il faut que j'entende tout, je ne veux pas que rien m'échappe. Nous sortons… toutes deux échevelées, froissées, enivrées ; nous ressemblions à des bacchantes, À vingt pas de cette scène d'horreur, derrière un petit tertre qui nous déguisait aux regards des autres, sans nous empêcher de rien voir, je retombe

dans les bras d'Elvire presqu'autant agitée que moi : nous nous branlons à la lueur des flammes homicides, qu'allumait ma férocité… aux cris aigus du malheur et du désespoir que faisait pousser ma luxure, et j'étais la plus heureuse des femmes.

Nous nous levons enfin pour analiser mon forfait : je vois avec douleur que deux victimes me sont échappées ; je reconnais les autres cadavres, je les retourne avec le pied : ces individus vivaient ce matin, me dis-je… J'ai tout détruit dans quelques heures… tout cela pour perdre mon foutre… Et voilà donc ce que c'est que le meurtre !… Un peu de matière désorganisée… quelques changemens dans les combinaisons, quelques molécules rompues et replongées dans le creuset de la nature, qui les rendra dans quelques jours sous une autre forme à la terre : et où donc est le mal à cela ? Une femme, un enfant, sont-ils donc plus chers à la nature, que des mouches ou des vermisseaux ? Si j'ôte la vie à l'un, je la donne à l'autre : où est donc l'offense que je lui fais ! Cette petite révolte de mon esprit

contre mon cœur commotionna vivement les globules électriques de mes nerfs, et mon con mouille encore une fois les doigts de ma tribade. Si j'avais été toute seule, je ne sais pas d'honneur jusqu'où j'aurais porté les effets de mon déréglement. Aussi cruelle que les caraïbes, j'aurais peut-être dévoré mes victimes ; elles étaient là… jonchées : le père et l'un de ses enfans s'étaient seuls échappés ; la mère et les sept autres étaient sous mes yeux ; et je me disais, en les observant… en les touchant même… c'est moi qui viens de consommer ces meurtres ; ils sont mon unique ouvrage ; et je déchargeais encore… Pour la maison, il n'en restait plus de vestiges ; à peine se doutait-on de la place qu'elle avait occupée.

Eh bien ! croiriez-vous, mes amis, que, lorsque je racontai cette histoire à Clairwil, elle m'assura que je n'avais fait qu'effleurer le crime, et que je m'étais conduite comme une poltrone.

Il y a trois ou quatre fautes graves, me dit-elle, dans l'exécution de cette aventure ; premièrement (et je vous rends tout ceci, pour que vous jugiez mieux le caractère de cette étonnante femme) premièrement, dit-elle, tu as manqué de conduite, et si malheureusement quelqu'un fût venu… à ton désordre… à tes mouvemens, on t'aurait jugé criminelle : prends garde à cette faute ; tout ce que tu voudras d'ardeur au dedans, mais le plus grand flegme au dehors. Quand tu resserreras ainsi les effets lubriques, ils auront plus d'activité.

2°. Ta tête n'a pas conçu la chose en grand ; car tu conviendras qu'ayant sous tes fenêtres un bourg immense et sept ou huit gros villages aux environs, il y a de la sagesse… de la pudeur à n'aller s'égarer que sur une seule maison et dans un endroit bien isolé… de crainte que les flammes, en se propageant, n'augmentent l'étendue de ton petit forfait : on voit que tu as frémis en exécutant. Voilà donc une jouissance manquée, car celles du crime ne veulent pas de restriction ; je les connais ; si l'imagination n'a pas tout conçu, si la main n'a pas tout exécuté, il est impossible que le délire ait été complet, parce qu'il reste toujours un remords… Je pouvais, faire davantage, je ne l'ai pas fait. Et les remords de la vertu sont pis que ceux du crime : lorsqu'on est dans le train de la vertu et que l'on a fait une mauvaise action, on imagine toujours que la multitude des bonnes œuvres effacera cette tache, et comme on se persuade aisément ce qu'on desire, on finit par se calmer ; mais celui qui, comme nous, s'achemine à grand pas dans la carrière du vice, ne se pardonne jamais une occasion

manquée, parce que rien ne le dédommage ; la vertu ne vient pas à son secours ; et la résolution qu'il forme de faire quelque chose de pis, en échauffant davantage sa tête sur le mal, ne le consolera sûrement pas de l'occasion qu'il a manqué d'en faire.

Àne considérer ton plan d'ailleurs que dans le rétréci, poursuivit Clairwil, il y a encore une grande faute, car j'aurais fait poursuivre des Granges, moi ; il était dans le cas d'être brûlé comme incendiaire, et tu sens bien qu'à ta place, je ne l'aurais sûrement pas manqué : quand le feu prend à la maison d'un homme en sous-ordre comme celui-là, dans ta terre, ne sais-tu donc pas que tu es en droit de faire vérifier par tes gens de justice si ce n'est pas lui qui est coupable : qui t'a dit que cet homme ne voulait pas se défaire de sa femme et de ces enfans, pour aller gueuser hors du pays ; dès qu'il tournait le dos, il fallait le faire arrêter comme fuyard, et comme incendiaire, le livrer à ta justice ; avec quelques louis, tu trouvais des témoins, Elvire elle-même t'en servait ; elle déposait que le matin elle avait vu cet homme errer dans son grenier, d'un air insensé, qu'elle l'avait interrogé, qu'il n'avait pu répondre à ses questions ; et dans huit jours, on serait venu te donner le spectacle voluptueux de brûler ton homme à ta porte : que cette leçon te serve, Juliette, ne conçois jamais le crime sans l'étendre ; et quand tu es dans l'exécution, embellis encore tes idées.

Voilà, mes amis, les cruelles additions que Clairwil eût désiré me voir mettre au délit que je lui avouais, et je ne vous cache pas que, profondément frappée de ses raisons, je me promis bien de ne plus retomber dans des fautes si graves. La fuite du paysan me désolait sur-tout, et je ne sais ce que j'aurais donné pour le voir rôtir à ma porte ; je ne me suis jamais consolé de cette fuite.

Enfin le jour de ma réception au club de Clairwil arriva. On appellait cette réunion : La Société des Amis du Crime. Dès le matin, mon introductrice m'apporta les statuts de l'assemblée : je les crois assez curieux pour vous les montrer. Les voici.

Statuts de la Société des Amis du Crime.

La Société se sert du mot crime, pour se conformer aux usages reçus, mais elle déclare qu'elle ne désigne ainsi aucune espèce d'action de quelque sorte qu'elle puisse être. Pleinement convaincue que les hommes ne sont pas libres, et qu'enchaînés par les loix de la nature, ils sont tous esclaves de ces loix premières, elle approuve tout, elle légitime tout, et regarde comme ses plus zélés sectateurs, ceux qui sans aucun remords se seront livrés à un plus grand nombre de ces actions vigoureuses, que les sots ont la faiblesse de nommer crime, parce qu'elle est persuadée qu'on sert la nature en se livrant à ces actions, qu'elles sont dictées par elle, et que ce qui caractériserait vraiment un crime, serait la résistance que l'homme apporterait à se livrer à toutes les inspirations de la nature, de telle espèce qu'elle puisse être. En conséquence, la Société protège tous ses membres ; elle leur promet à tous secours, abri, refuge, protection, crédit, contre les entreprises de la loi ; elle prend sous sa sauve-garde tous ceux qui l'enfreignent, et se regarde comme au-dessus d'elle, parce que la loi est l'ouvrage des hommes, et que la société, fille de la nature, n'écoute et ne suit que la nature.

1°. Il n'y aura aucune distinction parmi les individus qui composent la société, non qu'elle croye tous les hommes égaux aux yeux de la nature ; elle est loin de ce préjugé populaire, fruit de la faiblesse et de la fausse philosophie, mais elle est persuadée que

toute distinction serait gênante dans les plaisirs de la Société, et qu'elle les troublerait nécessairement tôt ou tard.

2°. L'individu qui veut être reçu dans la société, doit renoncer à toute religion de quelqu'espèce qu'elle puisse être ; il doit s'attendre à des épreuves qui constateront son mépris pour ces cultes humains et leur chimérique objet ; le plus petit retour de sa part, à ces bêtises, lui vaudra, sur-le-champ, l'exclusion.

3°. La société n'admet point de Dieu ; il faut faire preuve d'athéisme pour y entrer ; le seul Dieu qu'elle connaisse est le plaisir ; elle sacrifie tout à celui-là ; elle admet toutes les voluptés imaginables ; elle trouve bon tout ce qui délecte ; toutes les jouissances sont autorisées dans son sein : il n'en est aucune qu'elle n'encense, aucune qu'elle ne conseille et ne protège.

4°. La société brise tous les nœuds du mariage et confond tous ceux du sang ; on doit jouir indifféremment, dans ses foyers, de la femme de son prochain comme de la sienne ; de son frère, de sa sœur, de ses enfans, de ses neveux, comme de ceux des autres ; la plus légère répugnance à ces règles, est un titre puissant d'exclusion.

5°. Un mari est obligé de faire recevoir sa femme ; un père, son fils ou sa fille ; un frère, sa sœur ; un oncle, son neveu ou sa nièce, etc.

6°. On ne reçoit personne dans la société qui ne prouve, au moins, vingt-cinq mille livres de rente, attendu que les dépenses annuelles sont de dix mille francs par individu. Sur cette masse se prennent toutes les dépenses de la maison, ceux du loyer, des sérails, des voitures, des bureaux, des assemblées, des soupers, de l'illumination ; et quand le trésorier a de l'argent de reste au

bout de l'année, il se partage entre les frères ; si les dépenses ont excédé la recette, on se cottise pour rembourser le trésorier, toujours cru sur sa parole.

7°. Vingt artistes ou gens de lettres seront reçus au prix modique de mille livres par an ; la société protectrice des arts, veut leur décerner cette espèce de déférence ; elle est fâchée que ses moyens ne lui permettent pas d'admettre, à ce médiocre prix, un beaucoup plus grand nombre d'hommes, dont elle fera toujours tant d'estime.

8°. Les amis de cette société, unis comme on l'est au sein d'une famille, partagent toutes leurs peines comme tous leurs plaisirs ; ils s'aident et se secourent mutuellement dans toutes les différentes situations de la vie ; mais toutes aumônes, charités, secours donnés à des veuves, orphelins ou indigens sont absolument défendus, et dans la société et aux personnes de la société ; tout membre seulement soupçonné de ces prétendus bonnes œuvres, sera exclu.

9°. Il y aura toujours en réserve une somme de trente mille livres pour l'utilité d'un membre que la main du sort aurait plongé dans quelque mauvais cas.

10°. Le président est élu au scrutin, et n'est jamais qu'un mois en exercice ; il est pris, tantôt dans un sexe, tantôt dans un autre, et préside douze assemblées ; il y en a trois par semaine ; son unique emploi est de faire respecter les lois de la société, de maintenir la correspondance exécutée par un comité permanent dont le président est le chef. Le trésorier et les deux secrétaires de l'assemblée sont membres de ce comité ; mais les secrétaires se renouvellent tous les mois comme le président.

11°. Chaque séance s'ouvre par un discours, ouvrage de l'un des membres ; l'esprit de ce discours est toujours contraire aux mœurs et à la religion ; s'il en mérite la peine, il est imprimé sur-le-champ aux frais de la société, et mis dans ses archives.

12°. Dans les heures consacrées à la jouissance, tous les frères et toutes les sœurs sont nuds ; ils se mêlent, ils jouissent indistinctement, et jamais un refus ne pourra soustraire un individu aux plaisirs d'un autre. Celui qui sera choisi, doit se prêter, doit tout faire : n'a-t-il pas le même droit l'instant d'après. Un individu qui se refuserait aux plaisirs de ses frères, y serait contraint par la force et chassé après.

13°. Dans le sein de l'assemblée, aucune passion cruelle, excepté le fouet, donné simplement sur les fesses, ne pourra s'exercer ; il est des sérails dépendans de la société, et dans lesquels les passions féroces pourront avoir le cours le plus entier ; mais au sein de ses frères, il ne faut que des voluptés crapuleuses, incestueuses, sodomistes et douces.

14°. La plus grande confiance est établie parmi les frères ; ils doivent entr'eux s'avouer leurs goûts, leurs faiblesses, jouir de leurs confidences, et y trouver un aliment de plus à leurs plaisirs. Un être qui trahirait les secrets de la société, ou qui reprocherait à l'un de ses frères les faiblesses ou les passions qui ont le bonheur de sa jouissance, serait exclu sur-le-champ.

15°. Près de la salle publique des jouissances, sont les cabinets secrets, où l'on peut se retirer pour se livrer solitairement à toutes les débauches du libertinage ; on peut y passer en tel nombre que l'on veut, on y trouve tout ce qui est nécessaire ; et dans chaque, une jeune fille et un jeune garçon prêts à exécuter

toutes les passions des membres de la société, et même celles qui ne sont permises que dans l'intérieur des sérails, parce que ces enfans étant de la même espèce que ceux que l'on livre aux sérails, et en dépendant même, peuvent être traités comme eux.

16°. Tous les excès de table sont autorisés ; on donnera tout secours et toute assistance à un frère qui s'y sera livré ; tous les moyens possibles sont fournis dans l'intérieur pour y satisfaire.

17°. Aucune flétrissure juridique, aucun mépris public, aucune diffamation n'empêchera d'être reçu dans la société. Ses principes étant basés sur le crime, comment, ce qui vient du crime, pourrait-il jamais entraver ? Ces individus, rejetés du monde, trouveront des consolations et des amis dans une société qui les considérera, et qui les admettra toujours de préférence. Plus un individu sera mésestimé dans le monde, plus il plaira à la société ; ceux de ce genre, seront élus présidens dès le même jour de leur réception, et admis dans les sérails sans noviciat.

18°. Il y a une confession publique aux quatre grandes assemblées générales, lesquelles se tiennent aux époques appelées par les catholiques les quatre plus grandes fêtes de l'année : là, chacun est obligé d'avouer à haute et intelligible voix, généralement tout ce qu'il a fait : si sa conduite est pure, il est blâmé ; on le comble de louanges si elle est irréguliere : est-elle horrible, s'est-il couvert de forfaits et d'exécration, il est récompensé ; mais dans ce cas, il doit produire des témoins. Les prix s'élèvent toujours à dix mille francs, toujours pris sur la masse.

19°. Le local de la société, qui ne doit être connu que de ses membres, est d'une grande beauté ; de superbes jardins l'environnent. L'hiver il y a grand feu dans les salles. L'heure de la

réunion est depuis cinq heures du soir, jusqu'à midi du lendemain.

Vers minuit, on y sert un superbe repas, et des rafraîchissemens tout le reste du tems

20°. Tous les jeux possibles sont défendus dans la société ; occupée de délassemens plus agréables à la nature, elle dédaigne tout ce qui s'écarte des divines passions du libertinage, les seules en possession d'électriser l'homme.

21°. Le récipiendaire, de quelque sexe qu'il soit, est, pendant un mois, au noviciat ; il est, tout ce tems, aux ordres de la société ; il en est comme le plastron, et ne peut pas entrer aux sérails, ni être admis à aucune place. Il y a peine de mort prononcée contre lui, s'il s'avisait de se refuser à telles propositions qui pourraient lui être faites.

22°. Toutes les places s'élisent au scrutin secret ; les cabales sont sévèrement défendues. Ces places sont celle de la présidence, les deux du secrétariat, celle de la censure, celles des deux directions des sérails, celle du trésorier, du maître-d'hôtel, des deux médecins, des deux chirurgiens, de l'accoucheur, de la direction de la secrétairerie, dont le chef a sous lui, les écrivains, les imprimeurs, le réviseur et le censeur des ouvrages, et l'inspecteur général des billets d'entrée.

23°. On ne reçoit point de sujets au-delà de quarante ans, pour les hommes, et de trente-cinq ans pour les femmes ; mais ceux qui vieillissent dans la société, peuvent y rester toute leur vie.

24°. Tout membre que l'on n'aura pas vu d'un an dans la société, en sera exclu, sans que ses emplois publics ou ses charges

puissent légitimer ses absences.

25°. Tout ouvrage contre les mœurs ou la religion, présenté par un membre de la société, soit qu'il l'ait composé ou non, sera, sur-le-champ, déposé à la bibliothèque de la maison, et l'on récompensera celui qui l'aura offert, en raison du mérite de l'ouvrage, et de sa part qu'il y aura.

26°. Les enfans faits dans la société, seront aussitôt placés dans la maison du noviciat des sérails, pour en devenir membres, dès qu'ils auront atteint l'âge de dix ans, pour les garçons, de sept pour les filles.

Mais une femme ou une fille qui serait sujette à faire des enfans, serait promptement exclue. La propagation n'est nullement l'esprit de la société ; le véritable libertinage abhorre la progéniture ; la société le réprime donc ; les femmes dénonceront les hommes assujétis à cette manie, et si l'on les reconnait incorrigibles, ils seront également priés de se retirer bientôt.

27°. Les fonctions du président sont de veiller à la police générale de l'assemblée Il a sous lui le censeur ; tous deux doivent maintenir le calme, la tranquillité, les caprices des agens, la soumission des patiens, le silence, modérer les rires, les conversations, tout ce qui n'est pas enfin dans l'esprit du libertinage, ou tout ce qui y nuit. Il a, pendant sa présidence, la grande inspection sur les sérails. Dans le cours de sa séance, il ne peut quitter le bureau sans s'y faire remplacer par son devancier.

28°. Les juremens, et sur-tout les blasphêmes, sont autorisés ; on peut les employer à tous propos. On ne doit jamais se parler entre-soi qu'en se tutoyant.

29°. Les jalousies, les querelles, les scènes ou propos d'amour, sont absolument défendus : tout cela nuit au libertinage, et l'on ne doit s'occuper là, que de libertinage.

30°. Tout tapageur, tout duéliste, sera exclus sans miséricorde. La poltronnerie y sera reverée comme à Rome, Le poltron vit en paix avec les hommes. Il est d'ailleurs assez communément libertin, c'est le sujet qu'il faut à la société.

31°. Jamais le nombre des membres ne pourra être au-dessus de quatre cents ; et l'on le maintiendra toujours, le plus possible, en égalité de sexe.

32°. Le vol est permis dans l'intérieur de la société ; mais le meurtre ne l'est que dans les sérails.

33°. Un membre n'aura pas besoin d'apporter les meubles nécessaires au libertinage ; la maison fournira ces objets avec abondance, choix et propreté.

34°. Nulles infirmités dégoûtantes ne seront souffertes. Quelqu'un qui se présenterait, affligé de cette manière, ne serait assurément pas reçu. Et si de pareils maux survenaient à des membres déjà reçus, ils seraient priés de donner leur démission.

35°. Un membre attaqué du mal vénérien, sera contraint à se retirer, jusqu'à son entier rétablissement, attesté par les médecins et chirurgiens de la maison.

36°. Aucun étranger ne sera reçu, pas même les habitans de la province. Cet établissement n'existe absolument que pour les personnes domiciliées à Paris ou dans la banlieue.

37°. Les titres de naissance ne feront rien pour l'admission ; il ne s'agira que de prouver que l'on a le bien nécessaire et indiqué ci-dessus. Telle jolie que puisse être une femme, elle ne sera point reçue, si elle ne prouve la fortune requise. Il en sera de même d'un jeune homme, quelque beau qu'il puisse être.

38°. La beauté, ni la jeunesse, n'ont aucun droit exclusif dans la société ; les droits détruiraient bientôt l'égalité de mœurs, qui doit y régner.

39°. Il y a peine de mort contre tout membre qui révélerait les secrets de la société ; il sera poursuivi par-tout, aux frais d'icelle.

40°. L'aisance, la liberté, l'impiété, la crapule, tous les excès du libertinage, tous ceux de la débauche, de la gourmandise, de ce qu'on appele en un mot, la saleté de la luxure, régneront impérieusement dans cette assemblée.

41°. Il y aura toujours cent frères servans en activité, soudoyés par la maison, qui, tous jeunes et jolis, pouront être employés comme patiens, aux scènes libidineuses ; mais ils n'y joueront jamais d'autres rôles. La société possède à ses ordres seize équipages, deux écuyers, et cinquante valets extérieurs. Elle a une imprimerie, douze copistes et quatre lecteurs, sans comprendre ici tout ce que nécessitent les sérails.

42°. Aucune arme, aucun bâton ne seront tolérés, dans les salles destinées aux jouissances. Tout se laisse en entrant dans une vaste antichambre, où des femmes sûres vous déshabillent, et vous répondent de vos vêtemens. Il y a aux environs de la salle, plusieurs cabinets d'aisances, servis par des jeunes filles et des jeunes garçons, obligés de se prêter à toutes les passions, et de la même espèce de ceux qui sont dans les sérails ; ils tiennent là des

seringues, des bidets, des lieux à l'anglaise, des linges très-fins, des odeurs, et généralement tout ce qui est nécessaire, avant, après le besoin, ou pendant qu'on y procède. Leur langue après est à votre service.

43°. Il est absolument défendu de s'immiscer dans les affaires du gouvernement. Tout discours de politique est expressément interdit. La société respecte le gouvernement sous lequel elle vit ; et si elle se met au-dessus des loix. C'est parce qu'il est dans ses principes, que l'homme n'a pas le pouvoir de faire des loix, qui gênent et contrarient celles de la nature, mais les désordres de ses membres, toujours intérieurs, ne doivent jamais scandaliser, ni les gouvernés, ni les gouvernans.

44°. Deux sérails sont affectés aux membres de la société, et leurs bâtimens forment les deux ailes de la grande maison, l'un est composé de trois cents jeunes garçons, depuis sept ans jusqu'à vingt-cinq ; l'autre, d'un pareil nombre de filles, de cinq ans à vingt-un. Ces sujets varient perpétuellement, et il n'y a pas de semaine où l'on ne réforme au moins trente sujets de chaque sérail, afin de procurer plus d'objets nouveaux aux membres de la société : près de là, est une maison où l'on élève quelques sujets destinés à des remplacemens ; soixante maquerelles sont chargées de ces renouvellemens ; et il y a, comme on l'a dit, un inspecteur à chaque sérail. Ces sérails sont commodes, bien distribués ; on y fait absolument tout ce que l'on veut ; les passions les plus féroces s'y exécutent ; tous les membres de la société y sont admis sans payer ; les meurtres seuls s'y payent cent écus par sujet. Ceux des membres qui veulent souper là sont les maîtres ; les cartes pour y entrer sont distribuées par le président, qui ne peut jamais les refuser à tout membre ayant fait son mois de noviciat.

La plus grande subordination des sujets règne dans les sérails, les plaintes que l'on aurait à faire du défaut de soumission ou de complaisance seront sur-le-champ portées à l'inspecteur de ce sérail ou au président, et l'on punit, aussitôt le sujet de la peine prononcée par vous, et que vous avez le droit d'infliger vous même, si cela vous amuse. Il y a douze cabinets de supplice par sérail, où rien ne manque de ce qui peut plonger la victime dans les tourmens les plus féroces et les plus monstrueux. On peut mêler les sexes et conduire à volonté des hommes chez les femmes, ou celles-ci chez les hommes. Il y a aussi douze cachots par chaque sérail pour ceux qui se plaisent à y laisser languir des victimes. Il est défendu de conduire, ni chez soi, ni dans les salles, aucun des sujets de ces deux sérails. On trouve également dans ces pavillons, des animaux de toutes les espèces, pour ceux qui sont adonnés au goût de la bestialité : c'est une passion simple et dans la nature ; il faut la respecter comme les autres. Trois plaintes, contre un même sujet, suffisent à le faire renvoyer. Trois demandes de mort suffisent à l'en faire punir sur-le-champ. Il y a, dans chaque sérail, quatre bourreaux, quatre geoliers, huit fustigateurs, quatre écorcheurs, quatre sage-femmes, et quatre chirurgiens, aux ordres des membres, qui, dans leurs passions, pourraient avoir besoin du ministère de pareils personnages ; bien entendu que les sages-femmes et les chirurgiens ne sont là que pour des supplices, et nullement pour des soins à rendre. Dès qu'un sujet a le plus léger symptôme de maladie, il est envoyé à l'hôpital, et ne rentre plus à la maison. Les deux sérails sont environnés de hauts-murs. Toutes les fenêtres en sont grillées, et jamais les sujets ne sortent. Entre le bâtiment et le haut-mur environnant, est un intervalle de dix pieds, formant une allée plantée de cyprès, où les membres de la société font quelquefois des-

cendre les sujets, pour se livrer avec eux, dans cette promenade solitaire, à des plaisirs plus sombres et souvent plus affreux. Aux pieds de quelques-uns de ces arbres, sont ménagés des trous où la victime peut à l'instant disparaître : on soupe quelquefois sous ces arbres, quelquefois dans ces trous même : il y en a d'extrêmement profonds, où l'on ne peut descendre que par des escaliers secrets, et dans lesquels on peut se livrer à toutes les infamies possibles avec le même calme, le même silence que si l'on était dans les entrailles de la terre.

45°. Nul ne peut être reçu sans signer préalablement, et le serment qu'on lui fait prononcer, et les obligations imposées à son sexe.

L'heure arrivée, nous partîmes. J'étais parée comme la déesse du jour ; Clairwil, comme jouant le rôle de ma maraine, était mise avec une coquetterie moins jeune ; elle me prévint, en route, de l'extrême docilité que je devais apporter à tous les desirs des membres de la société, et me dit aussi de ne point m'impatienter si je ne pouvais, comme novice, participer d'un mois aux plaisirs du sérail.

La maison se trouvant dans un des faubourg le plus désert et le moins peuplé de Paris, nous fûmes près d'une heure en chemin. Le cœur me battit dès que je vis la voiture entrer dans une cour très-sombre, absolument entourée de grands arbres, et dont les portes se refermèrent aussi-tôt sur nous. Un écuyer vint nous recevoir à la descente de notre voiture, et nous introduisit dans la salle. Clairwil fut obligée de se mettre nue : je ne devais me déshabiller qu'en cérémonie. Le local me parut superbe et magnifiquement éclairé : nous ne pûmes arriver qu'en marchant sur un grand crucifix tout parsemé d'hosties consacrées, au bout duquel

était la bible, qu'il fallait de même fouler aux pieds. Vous croyez bien qu'aucune de ces difficultés ne m'arrêtât.

Je pénétrai. C'était une fort belle femme de trente-cinq ans qui présidait, elle était nue, magnifiquement coëffée ; ce qui l'entourait au bureau, était également nud : il y avait deux hommes et une femme. Plus de trois cents personnes, étaient déjà réunies et nues : on enconnait, on se branlait, on se fouettait, on se gamahuchait, on se sodomisait, on déchargeait, et tout cela dans le plus grand calme ; on n'entendait aucune autre espèce de bruit que celle nécessitée par les circonstances. Quelques-uns se promenaient doubles ou seuls ; beaucoup examinaient les autres et se branlaient lubriquement en face des tableaux. Il y avait plusieurs grouppes ; quelques-uns même formés de huit ou dix personnes ; beaucoup, d'hommes seuls avec des hommes ; beaucoup, de femmes entièrement livrées à des femmes ; plusieurs femmes entre deux hommes ; et plusieurs hommes occupant deux ou trois femmes. Des parfums extrêmement agréables brûlaient dans de grandes cassolettes et répandaient des vapeurs énivrantes qui plongeaient, malgré soi, dans une sorte de langueur voluptueuse. Je vis plusieurs personnes sortir ensemble des cabinets d'aisance. Au bout d'un instant, la présidente se leva et prévint, à basse voix, qu'on lui prêtât, quand on pourrait, un moment d'attention. Quelques minutes après tout le monde m'entoura ; je n'avais été de ma vie tant examinée ; chacun prononçait, et j'ose dire que je ne recueillis de tout cela que des éloges ; de grands complots, de grands projets se formèrent sur moi et autour de moi, et je frémis d'avance de l'obligation où j'allais être de me prêter à tous les desirs que faisaient naître ma jeunesse et mes charmes. Enfin la présidente me fit monter sur une estrade en face d'elle ; et là, séparée par une balustrade de toute

l'assemblée, elle ordonna que l'on me mit nue : deux frères servans arrivèrent, et dans moins de trois minutes, il ne me resta pas un vêtement sur le corps. J'avoue qu'un peu de honte s'empara de moi, lorsque les frères, en se retirant, m'exposèrent absolument nue aux yeux de l'assemblée ; mais les nombreux applaudissemens, que j'entendis, me rendirent bientôt toute mon impudence. Telles furent les questions que m'adressa la présidente ; j'y joins mes réponses.

Promettez-vous de vivre éternellement dans les plus grands excès du libertinage ? — Je le jure.

Toutes les actions luxurieuses, même les plus exécrables, vous paraissent-elles simples et dans la nature ? — Je les vois toutes comme indifférentes à ses yeux.

Les commettriez-vous toutes au plus léger desir de vos passions ? — Oui, toutes.

Protestez-vous, de vous conformer exactement à tout ce qui vous a été lu par votre marraine, dans les Statuts de la Société ? et vous soumettez-vous aux peines portées par ces Statuts, si vous devenez réfractaire ? — Je jure et promets tout ce qui est contenu dans cet article.

Êtes-vous mariée ? — Non.

Êtes-vous pucelle ? — Non.

Avez-vous été enculée ? — Souvent.

Foutue en bouche ? — Souvent.

Fouettée ? — Quelquefois.

Comment vous appelez-vous ? — Juliette.

Quel âge avez-vous ? — Dix-huit ans.

Vous êtes-vous branlée avec des femmes ? — Souvent.

Avez-vous commis des crimes ? — Plusieurs.

Avez-vous volé ? — Oui.

Avez-vous attenté à la vie de vos semblables ? — Oui.

Promettez-vous de vivre toujours dans les mêmes écarts ? — Je le jure.

Et ici de nouveaux applaudissemens se firent entendre.

Ferez-vous recevoir à la Société tous ceux qui vous tiendront par les liens du sang ? — Oui.

Promettez-vous de ne jamais trahir les secrets de la société ? — Je le jure.

Promettez-vous la complaisance la plus entière à tous les caprices, et toutes les lubriques fantaisies des membres de la Société ? — Je la promets.

Qu'aimez-vous mieux, des hommes ou des femmes ? — J'aime beaucoup les femmes pour me branler, infiniment les hommes pour me foutre ; et cette naïveté fit éclater de rire tout le monde.

Aimez-vous le fouet ? — J'aime à le donner et à le recevoir.

Qu'aimez-vous mieux des deux jouissances qui peuvent être procurées à une femme, celle de la fouterie en con, ou celle de la sodomie ? — J'ai quelquefois raté l'homme qui m'enconnait, ja-

mais celui qui me foutait en cul ; et il me parut que cette réponse faisait aussi le plus grand plaisir.

Que pensez-vous des voluptés de la bouche ? — Je les idolâtre.

Aimez-vous à être gamahuchée ? Infiniment.

Et gamahuchez-vous bien les autres ? Très-moëlleusement.

Vous sucez donc aussi des vits avec plaisir ? — Et j'en avale le foutre.

Avez-vous faits des enfans ? — Jamais.

Protestez-vous de vous en abstenir ? — Le plus que je pourrai.

Vous détestez donc la progéniture ? — Je l'abhorre.

S'il vous arrivait de devenir grosse, auriez-vous le courage de vous faire avorter ?

— Assurément.

Votre marraine est-elle munie de la somme que vous devez payer, avant que d'être reçue ? — Oui.

Êtes-vous riche ? — Immensément.

Vous n'avez jamais fait de bonnes œuvres ? — Je les déteste.

Vous ne vous êtes livrée à aucun acte de religion depuis votre enfance ? — À aucun.

Clairwil remit aussitôt entre les mains du secrétaire, la somme convenue, et elle prit un papier, que l'on m'ordonna de lire à haute voix. Ce papier imprimé avait pour titre : Instructions aux femmes admises à la Société des Amis du Crime.

Le voilà, mes amis, dit madame de Lorsange, il est trop intéressant, pour que je ne vous en fasse pas la lecture. « En quel qu'état ou condition que soit née celle qui va signer ceci, dès qu'elle est femme, elle est de ce moment-là seul, créée pour les plaisirs de l'homme, il faut donc lui prescrire une conduite, qui la mette à même de rendre ces plaisirs utiles à sa bourse et à sa lubricité ; c'est dans l'état du mariage, que nous allons la prendre ; car, celles qui n'étant point mariées, vivent néanmoins avec un homme, soit comme maîtresses, soit comme entretenues, se trouvant avec les mêmes chaînes que celles qui existent sous les nœuds de l'hymen, trouveront dans les conseils suivans, les mêmes avis, pour se soustraire à ces chaînes, ou pour se les rendre plus douces : on prévient donc que le mot homme employé dans cet écrit, voudra génériquement dire, amant, époux, ou entreteneur, tout individu s'arrogeant en un mot des droits sur une femme, dans quelqu'état qu'elle soit, parce que, fut-elle riche à millions, elle doit néanmoins toujours retirer de l'argent de son corps, la première loi de toutes les femmes étant de ne foutre jamais que par libertinage ou par intérêt ; et comme souvent elle est obligée de payer ceux qui lui plaisent, il faut qu'elle se mette en fond pour cela, par le moyen de ce qu'elle retire des prostitutions où elle se livre avec ceux qui ne lui plaisent pas, bien entendu que tout ceci n'a pour objet que sa conduite dans le monde, les statuts qu'elle vient de jurer, fixent celle que l'on doit garder dans la société. »

1°. Pour réussir à cette apathie nécessaire à conserver, soit qu'elle foute pour de l'argent, soit qu'elle foute pour son plaisir, la première chose qu'elle observera, sera de tenir toujours son cœur inaccessible à l'amour ; car si elle fout pour son plaisir, elle jouira mal, étant amoureuse ; l'occupation où elle sera de donner

des plaisirs à son amant, l'empêchera d'en goûter elle-même ; et si elle fout pour de l'argent, elle n'osera jamais pressurer celui qu'elle aimera : telle doit être pourtant son unique occupation avec l'homme qui la paye.

2°. Abstraction faite de tout sentiment métaphysique, elle donnera donc toujours la préférence à celui qui, si elle fout par plaisir, bandera le mieux, aura le plus beau vit, et, si elle fout par intérêt, à celui qui la payera le plus cher.

3°. Qu'elle évite toujours, avec soin, ce qu'on appelle des gréluchons, cette engeance là paye aussi mal qu'elle fout ; qu'elle s'en tienne aux valets, aux crocheteurs, voilà les culottes où la vigueur est reléguée… les esprits où le secret se conserve ; on change de cela comme de chemise, et il n'y a jamais d'indiscrétion à redouter.

4°. Quel que soit l'homme qui l'enchaîne, qu'elle se garde bien de la fidélité ; ce sentiment puéril et romanesque n'est bon qu'à perdre une femme… à lui causer beaucoup de chagrins, elle peut être sûre qu'il ne lui rapportera jamais aucuns plaisirs ; et par quelle raison serait-elle fidelle, puisqu'il est certain qu'il n'est pas un seul homme dans le monde qui le soit ? N'est-il pas ridicule que le sexe le plus fragile… le plus faible, celui que tout entraîne perpétuellement au plaisir, celui que des séductions journalières autorisent à succomber, n'est-il pas absurde que ce soit celui-là qui résiste pendant que l'autre n'a, pour faire le mal, que sa seule et unique méchanceté ? et d'ailleurs, à quoi sert la fidélité à une femme ? si son homme l'aime véritablement, il doit être assez délicat pour tolérer toutes ses faiblesses, et pour partager même idéalement les jouissances qu'elle se procure ; s'il ne l'aime pas, quelle extravagance elle ferait, de s'enchaîner à quelqu'un qui la

trompe journellement ; les infidélités de la femme sont les torts de la nature, celles de l'homme ceux de sa fourberie et de sa méchanceté ; la femme, dont il s'agit ici, ne se refusera donc à aucune infidélité, au contraire, elle en fera naître les occasions le plus souvent possible, et elle les multipliera journellement.

5°. La fausseté est un genre de caractère essentiel dans une femme, de tout tems elle fut l'arme du faible ; toujours placée devant son maître, comment résistera-t-elle à l'oppression sans le mensonge et sans l'imposture ? qu'elle use donc sans crainte de ces armes, elles lui sont données par la nature pour la défendre contre toutes les entreprises de ses oppresseurs ; les hommes veulent être trompés, une agréable erreur est plus douce qu'une triste réalité ; ne vaut-il pas mieux qu'elle déguise ses torts que de les avouer ?

6°. Une femme ne doit jamais avoir de caractère à elle, il faut qu'elle emprunte, avec art, celui des gens qu'elle a le plus d'intérêt à ménager, soit pour sa luxure, soit pour son avarice, sans néanmoins que cette souplesse lui ôte l'énergie essentielle à se plonger dans tous les genres de crimes qui doivent flatter ses passions ou les servir, tels que ceux de l'adultère, de l'inceste, de l'infanticide, des empoisonnemens, du vol, du meurtre, et tous ceux enfin qui peuvent lui être agréables, et auxquels, sous le voile de la fausseté et de la fourberie que nous lui conseillons, elle peut se livrer, sans aucune espèce de crainte ni de remords, parce qu'ils sont placés, par la nature, dans le cœur des femmes, et que de faux principes reçus, avec l'éducation, l'empêchent seuls de les caresser chaque jour comme elle le devrait.

7°. Que le libertinage le plus excessif, le plus renouvelé, le plus crapuleux, loin de l'effrayer, devienne la base de ses plus déli-

cieuses occupations ; si elle veut écouter la nature, elle verra qu'elle a reçu d'elle les plus violens penchans à cette sorte de plaisir, et qu'elle doit par conséquent s'y livrer journellement sans crainte, plus elle fout, mieux elle sert la nature, elle ne l'outrage que par sa continence.

8°. Qu'elle ne se refuse jamais à tel acte de débauche qui lui sera proposé par son homme ; la complaisance la plus entière, en ce cas là, lui deviendra toujours un des plus sûrs moyens de captiver celui-qu'elle a intérêt de conserver ; la jouissance d'une femme fatigue bientôt un homme ; qu'arrive-t-il, si elle n'a pas l'art de le ranimer ? il se dégoûte et l'abandonne ; mais celui qui reconnaîtra dans une femme l'étude la plus entière à deviner et savoir ses goûts, à les prévenir et à s'y enchaîner ; celui-là, dis-je, trouvant la possession d'une femme toujours nouvelle, se fixera bien plus certainement, il deviendra dès-lors bien plus facile à la femme de le tromper ; et telle doit toujours être la plus chère étude de l'individu du sexe dont nous traçons les devoirs.

9°. Que cet individu charmant évite, avec le plus grand soin, l'air de la pruderie et de la modestie, quand elle est avec son homme ; il en très-peu qui aime cette manière d'être, et l'on risque de dégoûter fort promptement ceux qui ne l'aiment point ; qu'elle adopte ce masque pour en imposer dans le monde si elle le croit nécessaire, tout ce qui tend à l'hypocrisie est bon ; c'est un moyen de plus de tromper, et il n'en est aucun qu'elle ne doive prendre.

10°. On ne saurait trop lui recommander d'éviter les grossesses, soit en faisant un grand usage de toutes les manières de jouir, qui détournent la semence du vase prolifique, soit en détruisant le germe, sitôt qu'elle en soupçonne l'existence ; une

grossesse trahit, gâte la taille, et n'est bonne sous aucun rapport ; qu'elle se livre, de préférence, au plaisir antiphysique, cette délicieuse jouissance lui assure à-la-fois et plus de plaisir et plus de sûreté, presque toutes les femmes qui en ont essayé s'y tiennent ; l'idée, d'ailleurs, de donner ainsi bien plus de plaisir aux hommes, doit être pour leur délicatesse, un motif puissant de ne plus adopter d'autre genre.

11°. Que son ame, absolument cuirassée, ne laisse jamais pénétrer dans elle, une sensibilité qui la perdrait ; une femme sensible doit s'attendre à tous les malheurs, car comme elle est plus faible et plus délicate que les hommes, tout ce qui attaquera cette sensibilité, la déchirera bien plus cruellement, et dès-lors plus aucun plaisir pour elle ; sa complexion la porte à la luxure ; si par cet excès de sensibilité que nous cherchons à détruire, elle va s'enchaîner à un seul homme, elle divorce de ce moment là avec tous les charmes du libertinage, les seuls qui soient vraiment faits pour elle, et qui doivent la combler de volupté, d'après l'organisation qu'elle a reçue de la nature.

12°. Qu'elle évite soigneusement toute pratique de religion ; ces infamies qu'elle doit avoir foulé sous ses pieds dès long-tems, ne pourraient en timorant sa conscience, que la rappeler à un état de vertu, qu'elle ne reprendrait pas sans être obligés de renoncer à toutes ses habitudes et à tous ses plaisirs ; ces platitudes affreuses ne valent pas les sacrifices qu'elle serait obligée de leur faire ; et comme le chien de la fable, elle quitterait, en les poursuivant, la réalité pour l'apparence. Athée, cruelle, impie, libertine, sodomiste, tribade, incestueuse, vindicative, sanguinaire, hypocrite et fausse, voilà les bases du caractère d'une femme qui

se destine à la Société des Amis du Crime, voilà les vices qu'elle doit adopter, si elle veut y trouver le bonheur.

L'énergie avec laquelle je lus ces principes, en convainquant la société qu'ils étaient déjà tous au fond de mon cœur, me valut de nouveaux applaudissemens, et je descendis dans la salle.

Tous les couples distraits par l'événement de ma réception, se renouèrent, et je fus bientôt attaquée ; de ce moment jusqu'à celui du souper, je ne revis plus Clairwil. Le premier qui m'aborda était un homme de cinquante ans. Te voilà bien putain pour le coup, me dit-il, en me conduisant sur un canapé, il n'y a plus à t'en dédire à présent ; te voilà garce comme une raccrocheuse ; j'ai été content de toi, tu m'as fait bander ; et le paillard m'enconne en me disant cela, Il lime un quart-d'heure, baise beaucoup ma bouche, puis, saisi par une autre femme, il me quitte sans décharger. Une vieille de soixante ans vint à moi, et m'ayant recouchée sur le canapé que j'allais quitter, elle me branla, et se fit branler fort long-tems. Trois ou quatre hommes nous examinaient ; un d'eux encula la matrone, et la fit crier de plaisir. Un autre de ces hommes voyant que je me pâmais sous les coups de doigts de la tribade, vint m'offrir son vit à sucer ; et comme la vieille me quitta, le coquin passa de ma bouche à mon con ; il avait le plus beau vit du monde, et foutait à merveille ; une jeune personne me l'enleva encore, il me laissa là pour la foutre à mes yeux ; ma rivale me fit un signe, je l'approchai, et la putain me gamahucha ; elle eut le foutre de l'homme qu'elle m'avait enlevée, je lui donnai le mien. Deux jeunes gens nous assaillirent, et formèrent le grouppe le plus agréable, en nous enconnant toutes deux ; ma compagne suivit le jeune homme, avec lequel elle venait de s'amuser, et me laissa seule un instant. Un homme, que je

reconnus pour un évêque, avec lequel j'avais fait des parties chez la Duvergier, m'enconna de même, après s'être fait pisser sur le nez. Celui qui vint après, et que je reconnus également pour un ecclésiastique, me le mit dans la bouche et y déchargea. Une jeune personne très-jolie, vint se faire branler, je la gamahuchai de tout mon cœur. Un homme d'environ quarante ans, la prit les fesses en l'air et l'encula ; le libertin m'en fit bientôt autant, il nous invectivait en jouissant ainsi de nous ; il nous traitait de tribades, de gamahucheuses, et lorsqu'il en enculait une, il claquait toujours les fesses de l'autre. Que fais-tu de ces deux bougresses, lui dit un jeune homme, en l'abordant, et l'enculant lui-même ; tiens, bougre, voilà ce qu'il te faut, disait-il, et non pas des culs de femmes, Tout me quitte encore une fois, lorsqu'un vieux homme, armé d'une poignée de verges, vient m'en échauffer le derrière, et se faire un instant branler. N'est-ce pas toi qu'on a reçue ce soir, me dit-il ? — Oui. — Je suis fâché de ne t'avoir pas vu, j'étais au sérail ; tu as le plus beau cul du monde… courbe-toi, que je te sodomise ; et le vilain triompha, j'eus son foutre. Un très-joli jeune homme parut, et me traita de même, mais je fus fouettée bien plus fort : il en vint dix de suite, parmi lesquels je reconnus à la coëffure, six robins et quatre prêtres ; tous m'enculèrent. J'étais en feu, je m'approchai d'une garde-robe : comme les femmes n'allaient qu'à celles qui étaient servies par des hommes, et les hommes à celles que les femmes soignaient, le jeune garçon, après m'avoir placée sur le fauteuil, me demanda si j'employerais sa langue. Lui ayant répondu en lui exposant mon derrière, il me nétoya d'une manière si agréable, que je perdis du foutre. Je m'apperçus en rentrant, qu'il y avait des hommes qui guettaient les femmes sortant de ces garde-robes ; l'un d'eux m'aborde, et me demande le cul à baiser, je le présente, il gamahuche, et pa-

raît très-fâché de ne plus trouver de vestiges. Il me quitta sans me rien dire, pour prendre un jeune homme qui entrait dans le même lieu, et qu'il suivit ; parcourant alors un instant la salle, je puis dire que je vis là, tous les tableaux que l'imagination la plus lascive pourrait à peine concevoir en vingt ans, que d'attitudes voluptueuses, que de caprices bisarres, quelle variété de goûts et de penchans ! Oh Dieu ! me dis-je, comme la nature est belle, et combien sont délicieuses toutes les passions qu'elle nous donne. Mais une chose fort extraordinaire, que je ne cessais de remarquer, c'est qu'excepté les mots nécessaires à l'action, les cris de plaisir, et beaucoup de blasphêmes, on eût entendu le vol d'une mouche. Le plus grand ordre régnait au milieu de tout cela ; s'élevait-il quelque altercation, ce qui était fort rare, d'un geste la présidente ou le censeur, y ramenait l'ordre ; les plus décentes actions ne se seraient point passées avec plus de calme. Et je pus facilement me convaincre en cette circonstance, que ce que l'homme respecte le plus dans le monde, ce sont ces passions.

Beaucoup d'hommes et de femmes passaient aux sérails ; la présidente, en souriant, leur distribuait des cartes ; en ce moment, plusieurs femmes m'attaquèrent ; je me branlai avec trente-deux, dont plus de la moitié avait passé quarante ans ; elles me sucèrent, me foutirent en cul et en con avec des godmichés ; une d'elles me fit pisser dans sa bouche pendant que je la gamahuchais ; une autre me proposa de nous chier mutuellement sur les tettons ; elle le fit, je ne pus lui rendre ; un homme, en se faisant enculer, vint manger l'étron que cette femme avait fait sur mon sein ; et il chia lui-même après, en déchargeant dans la bouche de celui qui venait de le foutre.

La présidente eut envie de moi ; elle se fit relever par un homme, et vint me trouver ; nous nous baisâmes, nous nous suçâmes, nous nous dévorâmes de caresses ; je n'avais jamais vu de femme, excepté Clairwil, décharger avec tant d'abondance et de lubricité ; sa passion favorite était de se faire enculer pendant qu'appuyée sur le visage d'une femme, elle s'en faisait sucer le con, en en gamahuchant une autre ; nous exécutâmes ce tableau, et la putain reprit son fauteuil.

Les hommes revinrent : à cette seconde séance, je trouvai peu de conistes, mais infiniment de bougres, quelques masturbateurs, et une douzaine de fouteurs en bouche ; un d'eux se fit sucer par un jeune homme, pendant qu'il sentait et respirait mes aisselles ; il les léchait de tems en tems, ce qui m'occasionnait un chatouillement très-agreable. Je fus fouettée cinq ou six fois ; je reçus trois ou quatre lavemens que ceux

qui les administraient, me firent rendre dans leur bouche ; on me fit péter, cracher ; un homme se fit enfoncer un million d'épingles les dans les couilles, dans les fesses, et resta ainsi toute la soirée ; un autre avait pour manie de me sucer par-tout ; il passa, pendant deux heures, sa langue dans ma bouche, sur mes yeux, autour de mes oreilles, dans mes narines, entre les doigts de mes pieds, et déchargea en me l'enfonçant dans le cul. Plusieurs femmes exigèrent de moi d'être enculées avec des godmichés ; une me fit branler sur le trou de son cul, le vit d'un homme qu'elle m'amena ; elle voulut que j'y fisse ensuite entrer le foudre avec le bout de mon doigt ; une très-jolie fille me chia sur les fesses, un vieux homme la suivit, qui l'encula en dévorant, sur mon cul l'étron qu'elle venait d'y faire. On m'assura que c'était le père et la fille. Je vis d'autres couples semblables ; je vis des

frères enculant leurs sœurs ; des pères enconnant leurs filles ; des mères foutues par leurs enfans ; enfin tous les tableaux de l'inceste, de l'adultère, de la sodomie, de la prostitution, de l'impureté, de la crapule, de l'impiété s'offrirent à moi sous mille nuances, et je crois que jamais les bacchanales ne réunirent, à la fois, plus d'ordure et plus d'infamie.

Lassée du rôle de victime, je voulus être agente à mon tour ; j'attaquai cinq ou six jeunes gens dont les vits me parurent fort gros, et qui tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, quelquefois de tous deux ensemble, me foutirent pendant près de deux heures. Au sortir de là un vieil abbé se fit branler sur mon clitoris, par une très-jolie nièce, que je gamahuchais ; un assez beau jeune homme voulut baiser mes fesses, pendant qu'il enculait sa mère. Deux jolies sœurs me mirent entre elles, l'une me branlait le con, pendant que l'autre me chatouillait le derrière ; je déchargeai, sans me douter que le papa les enconnait alternativement toutes deux. Un autre père me fit enculer par son fils, pendant qu'il jouissait du jeune homme, de la même manière ; il me sodomisa lui-même après, et son fils lui rendit ce qu'il venait d'en recevoir. Un frère m'enconna, pendant que sa sœur l'enculait avec un bijou de religieuse… et tous ces prétendus outrages à la nature, se passaient avec un ordre… une tranquillité bien capables de nourrir les réflexions d'un philosophe. S'il y a quelque chose de simple en effet dans le monde, c'est l'inceste ; il est dans les principes de la nature, il est conseillé par elle ; des loix climatérales seules le poursuivirent ; mais ce qui est toléré dans les trois-quarts de la terre, peut-il faire un crime dans l'autre quart ? L'impossibilité de commettre ce délicieux crime, me désolait ; je ne sais ce que j'aurais donné pour avoir un père ou un frère ; avec quelle ardeur je me

serais livrée à l'un ou l'autre… comme il eût fait de moi tout ce qu'il aurait voulu.

D'autres objets m'environnèrent bientôt ; deux très-jolies sœurs de dix-huit à vingt ans me menèrent dans un cabinet où elles s'enfermèrent avec moi : là, elles me firent exécuter sur elles tout ce que la lubricité peut avoir de plus piquant et de plus fort. Si nous nous amusions ainsi dans le salon, me dirent-elles, nous serions entourées de ces vilains hommes qui viendraient nous inonder de leur sperme gluant ; il est bien plus poli de n'être qu'entre femmes ; et les petites friponnes alors me firent l'aveu de leurs goûts. Délicates zélatrices de leur sexe, elles ne pouvaient supporter les hommes ; entraînées dans cette société par leur père, l'espoir de posséder des femmes tant qu'elles en voudraient, les avait consolé de l'obligation de se prêter aux hommes… Vous ne vous marieriez donc point, leur dis-je ? — Oh ? jamais ; nous aimerions mieux mourir, que de nous enchaîner avec des hommes : je les tatais sur leurs autres principes ; quoique si jeunes encore, elles étaient fermes : philosophiquement élevées par leur père, on ne trouvait plus dans ces cœurs-là ni morale, ni religion, tout était soigneusement élagué, elles avaient tout fait… étaient prêtes à tout recommencer, et leur énergie m'étonna ; de tels caractères s'arrangeaient trop parfaitement au mien, pour que je n'accablasse pas ces charmantes filles de caresses ; et après avoir bien perdu du foutre ensemble, et nous être promis de nous cultiver, nous rentrâmes. Un jeune homme, qui m'avait vu sortir d'avec elles, me pria de me renfermer un instant avec lui dans le cabinet ; Oh ciel ! me dit-il dès que nous fûmes seuls, j'ai frémi, vous voyant avec ces créatures ; méfiez-vous d'elles, ce sont des monstres… qui, malgré leur extrême jeunesse, sont capables de toutes les horreurs… Mais, dis-

je ; n'est-ce donc point ainsi qu'il faut être ? — Soit ; mais entre nous, il faut se respecter, se chérir ; ce n'est qu'au dehors que doivent s'aiguiser nos armes ; et les créatures que vous venez de quitter, n'ont de plaisirs qu'à nuire à leurs frères ; méchantes, sournoises, traîtresses ; elles ont tous les défauts qui peuvent déplaire à la société : il suffit quelles viennent de s'amuser avec vous, pour tâcher de vous perdre, ou de vous faire esclave, si elles peuvent en venir à bout : sachez-moi quelque gré, de vous prévenir, et donnez-moi votre cul pour récompense. Je crus qu'il allait me foutre ; point du tout ; la seule passion de cet original consistait à m'épiler en dessous, en léchant le trou de mon cul : sur ce que je lui représentai qu'il me faisait mal, il me dit que l'avis qu'il me donnait, m'en épargnait de bien plus grands ; nous sortîmes enfin, au bout d'un quart de ce supplice, sans que mon jeune homme éjaculât. À peine l'eus-je quitté, que j'appris que tout ce qu'il m'avait dit sur les deux sœurs, n'était pas vrai, que la calomnie le faisait bander, et que par ces faux avis, il croyait payer à merveille les tourmens auxquels il condamnait toutes les femmes.

Une musique mélodieuse se fit entendre ; on me dit que c'était l'avertissement du souper ; je passai avec tout le monde dans la voluptueuse salle du festin. La décoration représentait une forêt, coupée par une infinité de petits bosquets, sous lesquels étaient des tables de douze couverts. Des guirlandes de fleurs pendaient aux festons des arbres, et des millions de lumières, placées avec le même art que celles de l'autre sallon, répandaient la clarté la plus douce : deux frères servans, attachés à chacune de ces tables, la soignaient avec autant de propreté que de promptitude ; il n'assista guères que deux cents personnes au souper ; tout le reste était aux sérails. Chacun choisissait sa com-

pagnie pour se placer à ces différentes tables ; et là, splendidement et magnifiquement servis, au son d'une musique enchanteresse, on se livrait, à-la-fois, aux intempérances de Comus, et à tous les désordres de Cypris.

Clairwil, revenue des sérails, s'était rapprochée de moi ; il était facile de voir à son désordre, les excès où elle venait de se porter ; ses regards brillans, ses joues animées, ses cheveux flottans sur son sein ; les mots mots obscènes ou féroces qu'elle prononça, tout, tout peignait encore des nuances de délire qui la rendait mille fois plus belle : je ne pus m'empêcher de la baiser en cet état. Scélérate, lui dis-je, à combien d'horreurs tu viens de te livrer ! Console-toi, me dit-elle, nous les ferons bientôt ensemble. Les deux petites sœurs avec lesquelles je venais de me branler, deux femmes de quarante ans, deux fort jolies de vingt à vingt-cinq, et six hommes, composaient notre table.

Ce qu'il y avait de fort singulier dans l'arrangement de ces bosquets, c'est qu'il n'était pas une seule table d'où l'on ne pût voir toutes les autres ; et par une suite du cinisme qui avait dirigé tout ceci, les lubricités du souper ne pouvaient pas plus échapper à l'œil observateur, que celles du salon.

Ces dispositions me firent voir des choses bien extraordinaires ; on ne se figure point l'égarement d'une tête luxurieuse en de pareils instans. Je croyais tout savoir en libertinage, et cette soirée me convainquit que je n'étais encore qu'une novice. Oh ! mes amis, que d'impuretés, que d'horreurs que d'extravagances ! Quelques-uns sortaient de table pour passer dans des cabinets, et il était impossible de se refuser à ces desirs ; ceux des membres de la société devenaient des loix pour l'individu qui en était l'objet. Celui-ci bientôt en faisait autant : il ne se voyait là

que des despotes et des esclaves ; et ces derniers, consolés par l'espoir de changer à l'instant de rôle, ne balançaient jamais à se plier aux soumissions qu'ils retrouvaient bientôt leur tour.

La présidente, élevée dans une chaire, d'où elle dominait sur tout, maintenait l'ordre au souper, comme au salon ; et le même calme y régnait. Le ton des conversations y était extrêmement bas ; on s'y croyait dans le temple de Vénus, dont la statue se voyait sous un bosquet de myrthes et de roses, et on s'appercevait là, que ses sectateurs recueillis, ne voulaient troubler leurs mystères, par aucunes de ces vociférations dégoûtantes qui n'appartiennent qu'au pédantisme et qu'à l'imbécillité.

Électrisés par les vins étrangers et par la bonne chère, les orgies de l'après souper furent encore plus luxurieuses que celles d'avant. Je vis un instant où tous les membres de la société ne formaient plus qu'un seul et unique grouppe ; il n'y en avait pas un qui ne fût agent ou patient, et l'on n'entendait plus que des soupirs et des cris de décharges. J'eus encore de terribles assauts à soutenir : pas un sexe qui ne me passa par les mains, pas une partie de mon corps qui ne fût souillée ; et si j'avais les fesses meurtries, j'avais la gloire d'en avoir outragées beaucoup d'autres. Enfin je sortis au jour, dans un tel état de fatigue et d'épuisement, que je fus obligée d'être trente-six heures dans mon lit.

Je ne respirais qu'après la fin de mon mois de noviciat ; il arrive enfin, ce terme si desiré : l'entrée des sérails m'est permise. Clairwil, qui voulait me faire tout connaître, m'accompagna partout.

Rien de si délicieux que ces sérails, et comme celui des garçons ressemblait à celui des filles, en vous donnant la description de l'un, vous aurez celle de l'autre.

Quatre grandes salles, entourées de chambres et de cabinets, formaient l'intérieur de ces ailes séparées ; ces salles servaient à ceux qui voulaient, comme à la société, s'amuser l'un devant l'autre ; les cabinets se donnaient aux personnes qui desiraient isoler leurs plaisirs, et les chambres étaient destinées à loger les sujets. Le goût et la fraîcheur présidaient à l'ameublement ; les cabinets, sur-tout, étaient de la dernière élégance, c'étaient autant de petits temples consacrés au libertinage, où rien ne manquait de tout ce qui pouvait en échauffer le culte. Quatre duègnes présidaient à chaque salle, elles recevaient les billets que vous apportiez, s'informaient de vos desirs, et vous satisfaisaient aussitôt, on voyait dans le même lieu, également toujours prêts, un chirurgien, une sage-femme, deux fustigateurs, un bourreau et un geolier ; rien d'aussi rébarbatif que la figure de ces cinq derniers personnages. Ne t'imagine pas, me dit Clairwil, que ces êtres-là soient simplement pris dans la classe qui les fournit ordinairement ; ce sont des libertins comme nous, mais qui, n'ayant pas de quoi payer ce qu'il faut pour être admis, exercent ces fonctions par plaisirs, et la besogne de cette manière est, comme tu le crois, bien mieux faite ; quelques-uns se payent, d'autres ne demandent que les droits d'un membre de la société, on le leur accorde.

Lorsque ces êtres-là étaient en fonctions, ils étaient revêtus d'un costume effrayant ; les geoliers avaient autour d'eux des ceintures de clefs, les fustigateurs étaient entourés de verges et de martinets, et le bourreau, les bras nuds, deux effrayantes

moustaches sous les lèvres, avait toujours deux sabres et deux poignards à ses côtés ; celui-ci se leva dès qu'il vit entrer Clairwil, et vint la baiser sur la bouche : m'employe-tu aujourd'hui, bougresse, lui dit-il ; tiens, répondit Clairwil, voilà une novice que je t'amène, et qui, sois en bien sûr, fera pour le moins, de tes bras, un usage aussi grand que moi ; et le scélérat, me baisant comme il avait fait mon amie, m'assura qu'il était, sous tous les rapports, à mes ordres. Je le remerciai, lui rendis son baiser de tout mon cœur, et nous poursuivîmes notre examen.

Chacune de ces salles était destinée à un genre de passion particulière ; on se livrait, dans la première, aux goûts simples, c'est-à-dire, à toutes les masturbations et à toutes les fouteries possibles. La seconde salle était destinée aux fustigations et autres passions irrégulières. La troisième aux goûts cruels ; la quatrième au meurtre. Mais comme un sujet de l'une ou l'autre de ces salles pouvait mériter la prison, le fouet ou la mort, il se trouvait également, dans toutes, des geôliers, des bourreaux, des fustigateurs : les femmes étaient aussi bien reçues dans le sérail des garçons que dans celui des filles, et les hommes dans celui des filles que dans celui des garçons ; tous les sujets, lorsque nous entrâmes, étaient employés, ou attendaient, dans leurs chambres, qu'on les mit en œuvre. Clairwil ouvrit quelques cellules du sérail féminin, et me fit voir des créatures vraiment célestes ; elles étaient en chemises de gazes, coëffées de fleurs, et toutes celles dont nous ouvrîmes les portes, nous reçurent avec l'air du plus profond respect. J'allais m'amuser d'une de seize ans, qui me parut belle comme un ange ; je lui maniais déjà le cul et la gorge lorsque Clairwil me gronda de l'air de délicatesse et d'honnêteté que j'employais avec cette jolie personne. Ce n'est point ainsi que l'on se conduit avec ces garces-là, me dit-elle ; trop heureuses du

choix que tu veux bien en faire… commande, et l'on t'obéira ; je changeai de ton aussitôt, et l'on répondit à mes ordres par la plus aveugle obéissance. Nous visitâmes d'autres chambres, par-tout mêmes grâces, mêmes beautés, par-tout même soumission ; il ne faut pas sortir d'ici, dis-je à Clairwil, sans quelques petites expéditions ; et comme cette idée me vint dans la cellule d'une fille de treize ans, jolie comme l'amour, par laquelle je venais de me faire lécher le cul et le con pendant plus d'un quart-d'heure, je choisis sur-le-champ celle-là pour ma victime ; nous appelâmes un fustigateur ; l'enfant fut conduit par une des vieilles, dans un des cabinets de supplices ; et là, liée, garottée comme une carotte de tabac, nous fîmes mettre la donzelle en sang, pendant que nous nous branlions en face du sacrifice. Clairwil, s'appercevant que l'opérateur bandait, développa son vit, et se l'introduisit dans le con, pendant, qu'à la prière de ce libertin, je lui rendais ce qu'il venait d'appliquer à ma jeune victime ; le coquin m'enfila après Clairwil, et nous nous remîmes à fustiger la petite fille, qui sortit de nos mains en un tel état, qu'il fallut l'envoyer à l'hôpital le lendemain. Nous passâmes au sérail des hommes.

Que veux-tu faire ici, me dit Clairwil ? branler beaucoup d'engins, lui dis-je ; il n'y a rien que j'aime autant que de secouer un vit ; la récolte du foutre humain est une chose délicieuse pour moi, j'aime à le moissonner, j'aime à voir jaillir le sperme, à m'en sentir arrosée. Eh bien, satisfais-toi, me répondit mon amie, je ne me nourris pas de viande si creuse ; écoute, contractons ensemble un arrangement que je fais quelquefois avec une femme de mes amies ; comme je ne veux pas que les vits me déchargent dans le corps, ils me fouteront, et tu les branleras ; je te les enverrai tout roides, tu auras de moins la peine de les mettre en train ; j'accepte. On nous envoya, dans la grande salle, quinze garçons

de dix-huit à vingt ans ; nous les rangeâmes en haie devant nous, et sur des canapés ; en face d'eux, nous nous plaçions, pour les défier, dans les plus lascives postures : le moins fourni avait un engin de sept pouces de long, sur cinq de tour, et le plus gros, huit sur douze ; ils arrivaient à nous en raison du feu que nous leur inspirions ; Clairwil les recevait, et me les renvoyait ; je les faisais couler sur mon sein, sur ma motte, sur mon visage ou sur mes fesses ; au quatrième, me sentis des démangeaisons si violentes autour de l'anus, que je me mis à présenter le derrière à tous ceux qui sortaient du vagin de Clairwil ; ils se préparaient dans son con, et venaient décharger dans mon cul ; ils redoublèrent, mais sans nous rassasier ; rien n'est tel que le tempérament d'une femme quand il est excité, c'est un volcan que l'on enflamme en voulant l'appaiser. Nous redemandâmes des hommes, on nous en envoya dix-huit de vingt à vingt-cinq ans ; ici nous avions changé de rôle ; ces nouveaux vits, pour le moins aussi beaux que les précédens, s'allumaient dans mon con, et s'éteignaient au cul de ma compagne ; mais nous branlions nous-mêmes ceux que nous préparions ; et il arrivait souvent que l'excès de nos desirs, troublant l'ordre que nous avions établi, nous en trouvions tout d'un coup six ou sept, ou dans nous, ou autour de nous.

Nous nous relevâmes enfin, colées de foutre sur nos sophas, comme Messaline sur le banc des gardes de l'imbécille Claude, après avoir été foutues quatre-ving-cinq coups chacune. Les fesses me brûlent, me dit Clairwil ; quand j'ai été prodigieusement foutue, j'éprouve un incroyable besoin d'être fouettée. J'ai la même envie, répondis-je. — Il faut faire venir deux fustigateurs. — Prenons-les tous les quatre mon ange ; il faut ce soir que mon cul soit mis en marmelade. Attends, dit Clairwil, en voyant

entrer un homme de sa connaissance, il faut faire de cela une petite scène. Elle parle bas à cet homme, qui se chargeant d'avertir les fustigateurs, eut l'air de nous condamner lui-même au supplice. Nous fûmes saisies ; on nous lia les mains, et fustigées toutes deux devant cet homme qui se branlait, en ordonnant et en maniant le cul des flagellateurs, quand nous fûmes en sang, nous présentâmes le con à nos bourreaux, qui munis de vits monstreux, nous foutirent encore deux coups chacun. Pour moi, mes belles poulettes, me dit le maître des cérémonies, je ne vous demande, pour ma récompense, que de contenir à mes attaques, le rable d'un de ces gaillards-là. Nous le satisfaisons, il encule ; les autres le fouettent, pendant qu'il sodomise ; et nous suçons, avec délices, les vits des fustigateurs.

Je n'en puis plus, dit Clairwil, dès que nous fûmes seules, le libertinage m'entraîne aux cruautés ; immolons une victime… As-tu remarqué ce joli garçon de dix-huit ans, qui nous baisait avec tant d'ardeur… Il est joli comme un ange, et m'échauffe horriblement la tête. Faisons-le passer dans la salle des tourmens, nous l'égorgerons. — Friponne ; tu ne m'as point fait la même proposition dans le sérail des femmes ? — Non, J'aime mieux massacrer des hommes, je te l'ai dit, j'aime à venger mon sexe ; et s'il est vrai que celui-là ait une supériorité sur le nôtre, l'imaginaire offense à la nature, n'est-elle pas plus grave en l'immolant ? — On te croirait désolée de ce que cette offense est nulle. — Tu me juges bien, je suis au désespoir de ne trouver jamais que le préjugé, au lieu du crime que je desire, et que je ne rencontre nulle part. Oh ! foutre, foutre, quand pourrai-je donc en commettre un ! Nous emmenons le jeune homme ; nous faudra-t-il un bourreau, dis-je à mon amie ? N'en ferons-nous pas bien nous-mêmes les fonctions ? — À merveille. — Allons donc.

Nous fîmes entrer notre victime dans un cabinet attenant à cette salle, où nous trouvâmes tout ce qui était nécessaire pour le supplice que nous destinions à ce jeune homme ; il fut aussi long qu'affreux : l'infernale Clairwil but son sang et avala une de ses couilles. Moins portée à ces meurtres masculins, que Clairwil, mon délire ne fût peut-être pas aussi vif que le sien ; il l'eût été davantage avec une femme : quoiqu'il en fut, je déchargeai beaucoup, et quittant le sérail des hommes, nous repassâmes dans celui des filles. Montons dans la salle où il se fait des choses extraordinaires, dis-je à Clairwil, nous ne ferons rien, si tu veux, mais nous verrons faire.

Un homme de quarante ans, c'était un prêtre, tenait une petite fille de quinze ans, fort jolie, pendue par les cheveux, au plafond ; il la lardait à coups d'aiguilles : le sang ruisselait de toutes parts : il encula Clairwil en mordant mon cul. Un second donnait le fouet sur la gorge et sur le visage à une très-belle fille de vingt ans : il se contenta de nous demander si nous voulions en recevoir autant. C'était par un pied que le troisième avait pendu sa victime. Rien n'était plaisant comme de voir cette créature ainsi accrochée : elle paraissait avoir dix-huit ans, un beau corps : au moyen de cette attitude, le con se trouvant fort écarté,

le vilain enfonçait dedans un godmiché à pointes de fer ; quand il nous vit, il dit à Clairwil de tenir celle des jambes de cette fille qui pendait, afin de lui entrouvrir davantage le vagin, et il me plaça à genoux près de lui, en m'ordonnant de lui branler le cul d'une main, le vit de l'autre : en très-peu de minutes, nous fûmes toutes deux couvertes du sang que perdait la victime. Le quatrième était un vieux robin de soixante ans ; il avait enchaîné sur un gril une très-jolie petite fille de douze ans, et par le moyen

d'un vaste réchaud de braise, que le vilain ôtait et remettait à volonté, il la faisait ainsi rôtir en détail : je vous laisse à penser quels cris poussait la malheureuse quand il plaisait à cet homme cruel de lui griller les chairs : dès qu'il nous vit, il chauffa sa créature, et me demanda le cul ; je le lui présentai ; il l'enfile en claquant celui de ma compagne ; mais malheureusement il décharge : le supplice est interrompu, et le barbare nous maudit d'être ainsi venues le troubler.

Tout cela m'avait échauffé la tête, je voulus absolument passer dans la salle des meurtres ; Clairwil m'y suivit par complaisance ; quoiqu'elle n'aimât pas tuer des femmes, sa férocité naturelle lui faisait indifféremment accepter tout ce qui flattait ses goûts.

Je fis mettre vingt filles en haie sur lesquelles j'en choisis une de dix-sept ans, de la plus jolie figure qu'il fût possible de voir. Je passai avec elle dans le cabinet qui m'était destiné.

La malheureuse que j'allais sacrifier, s'imaginant trouver plus de pitié dans mon cœur que dans celui d'un homme, se jetta à mes pieds pour m'attendrir : belle comme un ange, et pleine de délicatesse, ses moyens, eussent nécessairement triomphé avec une ame moins endurcie, moins corrompue que la mienne… il n'était plus tems. Tout ce qu'elle employa pour m'adoucir ne servit qu'à m'irriter davantage… Aurais-je osé faiblir sous les yeux de Clairwil ! Après m'être fait sucer deux heures par cette belle fille, après l'avoir souffletée, battue, fustigée, après l'avoir enfin flétrie de toutes les manières, je la fis lier sur une table, et la criblai de coups de poignards, pendant que mon amie, accroupie sur moi, me chatouillait à la fois, le clitoris, l'intérieur du vagin et le trou du cul. De mes jours, je n'avais fait une aussi délicieuse décharge ; elle m'épuisa au point de m'ôter la force de reparaître au

salon. J'emmenai Clairwil chez moi ; nous soupâmes et couchâmes ensemble. Ce fut là où cette charmante femme, s'imaginant m'avoir vu manquer d'énergie dans l'action que je venais de commettre, cm devoir m'adresser encore le conseil suivant :

En vérité, Juliette, me dit-elle, ta conscience n'est pas encore où je la voudrais ; ce que j'exige est qu'elle devienne tellement tortue qu'elle ne puisse jamais se redresser ; il faudrait employer mes moyens, pour en venir là ; je te les indiquerai si tu veux, mais je crains que tu n'aie pas la force de les mettre en usage. Ces moyens, chère amie, sont de faire à l'instant, de sang froid, la même chose qui, faite dans l'ivresse, a pu nous donner des remords. De cette manière, on heurte fortement la vertu quand elle se remontre, et cette habitude de la molester positivement à l'instant où le calme des sens lui donne envie de reparaître, est une des façons la plus sure de l'anéantir pour jamais ; emploie ce secret, il est infaillible ; dès qu'un instant de calme laisse arriver à toi la vertu, sous la forme du remords, car c'est toujours là le déguisement qu'elle prend pour nous ressaisir, dès que tu t'en apperçois, fais, sur-le-champ, la chose dont ta allais concevoir du regret ; à la quatrième fois, tu n'entendras plus rien, et tu seras tranquille toute ta vie ; mais il faut beaucoup de force pour cela ; car c'est l'illusion qui soutient le crime ; et il devient très-difficile pour une ame faible de le commettre, quand elle est dissipée ; le secret est pourtant certain : je dis mieux, c'est que par vertu même tu ne concevras plus le repentir, car tu auras pris l'habitude de faire mal dès qu'elle se montre et pour ne plus faire mal, tu l'empêcheras de paraître. Oh Juliette ! sois-en sûre, il est difficile de te donner un meilleur conseil sur cette importante matière ; tu le vois, puisqu'elle t'apprend à vaincre totalement la plus pénible des situations, soit que tu veuilles la combattre par

le vice, soit que tu veuilles l'anéantir par la vertu. Clairwil, dis-je à mon amie, ce conseil est excellent, sans doute, mais mon ame a fait un tel chemin dans la carrière du vice, que je ne crois pas avoir besoin de ton remède pour lui redonner de la vigueur ; sois bien assurée que tu ne me verras jamais frémir quelle que soit l'action qu'il me faille commettre, soit pour mes intérêts, soit pour mes plaisirs. Cher ange, me dit Clairwil, en me baisant, je t'exhorte à n'avoir jamais d'autres Dieux.

Àquelques tems de-là, Clairwil vint me proposer une assez singulière partie. Nous étions dans le carême : allons faire nos dévotions, me dit-elle. — Es-tu folle ? — Non : c'est une fantaisie fort extraordinaire que j'ai conçue depuis quelques tems, et que je ne veux passer qu'avec toi. Il y a aux carmes un religieux de trente-cinq ans, beau comme le jour, que je convoite depuis six mois ; je veux absolument en être foutue, mais par un moyen bien plaisant : nous allons aller à confesse à lui ; nous échaufferons sa tête par les plus lubriques détails ; il bandera ; je suis persuadée que, de lui-même, il nous fera des propositions ; il nous indiquera la façon de le voir, nous nous y rendrons sur-le-champ et nous l'épuiserons… Nous n'en resterons pas là ; nous irons communier, nous recueillerons les hosties dans nos mouchoirs, puis nous reviendrons déjeûner chez toi et faire des horreurs sur ce misérable symbole de l'infâme religion chrétienne.

Ici, je crus devoir observer à mon amie, que la première partie de ses projets me paraissait avoir plus de charmes et plus de réalité que la seconde. Dès que nous ne croyons pas en Dieu, ma chère, lui dis-je, les profanations que tu desires ne sont plus que des enfantillages absolument inutiles. J'en, conviens, me dit-elle, mais je les aime ; elles échauffent ma tête : rien, selon moi, n'en-

lève comme cela, la possibilité du retour ; on ne peut plus rendre aucune existence à des objets qu'on a traités de cette manière. Te l'avouerai-je, d'ailleurs, je ne te crois pas encore très-ferme sur toutes ces choses-là.

Ah ! Clairwil, quelle est ton erreur, répondis-je, je suis peut-être plus rassurée que toi ; mon athéisme est à son comble. N'imagine donc pas que j'ai besoin des enfantillages que tu me proposes pour m'y affermir ; je les exécuterai puisqu'ils te plaisent, mais comme de simples amusemens, et jamais comme une chose nécessaire, soit à fortifier ma façon de penser, soit à en convaincre les autres. Eh bien ! mon ange, me répondit Clairwil, eh bien ! soit, nous ne les ferons que comme un plaisir : bien sûre de toi maintenant, je ne les exigerai pas d'une autre manière. Mais livrons-nous à cette plaisanterie par libertinage, je t'en conjure. La confession où nous séduirons le carme en est un acte bien constaté et bien délicieux, répondis-je ; mais la profanation du petit morceau de pâte rond qui forme la ridicule idole des chrétiens, ne saurait pas plus en être un, que la rupture ou la brûlure d'un chiffon de papier. D'accord, reprit Clairwil, mais aucune sorte d'idée n'est attachée à ce morceau de papier, et les trois quarts de l'Europe en attachent de très-religieuses à cette hostie… à ce crucifix, et voilà d'où vient que j'aime à les profaner ; je fronde l'opinion publique, cela m'amuse ; je foule aux pieds les préjugés de mon enfance, je les anéantis, cela m'échauffe la tête. Eh bien ! partons, répondis-je, je suis à toi. Nous, montâmes en voiture ; notre toilette simple et sans art répondait parfaitement à nos projets, et le père Claude que nous demandâmes et qui arriva bientôt au confessionnal, ne pût assurément nous prendre que pour deux dévotes.

Clairwil commença ; je m'en apperçus : le pauvre carme était déjà tout en feu quand je le pris. Oh ! mon père, lui dis-je, accordez-moi beaucoup d'indulgence, car j'ai de grandes horreurs à vous révéler ! — Courage mon enfant, Dieu est bon et miséricordieux, il nous écoute avec bonté ; de quoi est-il donc question ? — De fautes énormes, mon père, et qu'un affreux libertinage me fait commettre chaque jour : quoique bien jeune encore, j'ai brisé tous les freins, j'ai cessé d'implorer l'être suprême et il s'est séparé de moi. Oh ! quel besoin j'ai de votre intercession près de lui ! les écarts de ma luxure vous feront frémir, j'ose à peine vous les avouer. — Êtes-vous mariée ? — Oui, mon père, et j'outrage chaque jour mon époux par la conduite la plus débordée. — Un amant… une inclination ? — Le goût des hommes en général, celui des femmes, tous les genres possibles de débauches. — Vous avez donc un tempérament ? — Irrassasiable, mon père ; voilà ce qui m'entraîne dans la carrière du vice… ce qui m'y plonge avec un tel acharnement, que je crains bien de succomber sons cesse, malgré tous les secours que la religion peut m'offrir… Faut-il vous l'avouer, dans ce moment-ci même, le plaisir de vous entretenir en secret vient troubler l'action de la grâce ; je cherche Dieu dans ce saint tribunal, et je n'y vois qu'un homme charmant, que je suis prête à préférer à lui. — Ma fille, dit le pauvre moine tout troublé… votre état me fait peine, il m'afflige… de grandes pénitences pourront seules. — Ah ! la plus cruelle pour moi sera de ne plus vous voir… Et pourquoi donc, les ministres de Dieu ont-ils des charmes qui distraient du seul objet qui devrait occuper ici ? Mon père, je brûle au lieu d'être appaisée ; homme céleste, c'est à mon cœur que vont tes paroles et non à mon esprit, et je ne rencontre que de l'irritation où je voudrais trouver du calme : voyons-nous dans un autre lieu ; quittes cet appareil redoutable

qui m'effraie, cesses un moment d'être l'homme de Dieu, pour n'être plus que l'amant de Juliette.

Claude bandait comme un homme de son ordre : une gorge blanche et ronde que j'avais adroitement découverte devant lui, des yeux très-animés, des gestes qui devaient convaincre de l'état où j'étais, tout détermina le carme ; il était hors de lui. Aimable dame, me dit-il de l'air le plus ardent, votre amie, dans le même cas que vous, vient aussi de me proposer des choses… que vos yeux m'inspirent… que je brûle de faire… Vous êtes deux sirènes, qui m'enivrez par vos douces paroles, et je ne suis plus en état de résister à tant de charmes : quittons l'église ; j'ai près d'ici une petite chambre… voulez-vous y venir, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous calmer ? Puis quittant le confessional et prenant la main de Clairwil : suivez-moi, suivez-moi toutes deux, femmes séductrices, c'est l'esprit infernal qui vous envoie pour me tenter ; ah ! puisqu'il fut plus puissant que Dieu même, il faut bien qu'il maîtrise un carme. Nous sortîmes.

La nuit était déjà fort sombre ; Claude nous dit de bien examiner où il entrerait, et de le suivre à vingt pas de distance. Il prit le chemin de la barrière de Vaugirard, et nous arrivâmes bientôt dans un réduit mystérieux et frais, où le bon moine nous offrit des biscuits et des liqueurs. Homme charmant, lui dit ma compagne, laissons-là le langage mystique ; nous te connaissons maintenant toutes les deux ; nous t'aimons : que dis-je, nous brûlons du desir effréné d'être foutues par toi. Ris avec nous de la ruse que nous avons employée ; et satisfais nous. Il y a pour mon compte six mois que je t'adore, et deux heures que je décharge pour ton vit. Tiens, poursuit notre libertine, en se troussant, voilà où je veut le nicher ; vois si la cage est digne de l'oiseau. Se jetant

aussitôt sur le lit, la coquine à bientôt mis le bracquemart à l'air. Oh ! juste ciel, quel engin… Juliette, me dit Clairwil, en se pâmant d'avance, saisie cette poutre, si tes mains peuvent l'empoigner, et conduis-là ; je te rendrai bientôt le même service. Clairwil est obéie ; l'engin disparaît bientôt dans un con, qui déjà tout humecté de foutre, baillait depuis un quart d'heure pour le recevoir. Oh ! mes amis, qu'on a raison de citer un carme, quand on veut offrir un modèle de vit et d'érection. Le membre de Claude, semblable à celui d'un mulet, portait neuf pouces six lignes de tour, sur treize pouces de long, tête franche ; et cette tête redoutable, mes amis, mes deux mains l'empoignaient à peine. C'était le plus beau champignon, le plus rubicond, qu'il soit possible d'imaginer. Par un miracle de la nature, uniquement accordé par elle à ses favoris, Claude était doué de trois couilles… mais, comme elles étaient pleines !… comme elles étaient gonflées ! il y avait, de son propre aveu, plus d'un mois que le coquin n'avait perdu de semence. Quels flots il en répandit dans le con de Clairwil, sitôt qu'il en eut touché le fond ; et dans quel état, cette prolifique éjaculation, mit ma voluptueuse compagne. Claude me maniait en foutant, et la manière adroite, dont il chatouillait mon clitoris, me fit bientôt imiter les modèles que j'avais sous les yeux. Le moine se retire ; je le patine ; Clairwil reste en attitude. La putain se chatouille en attendant qu'on la refoute. L'outil reprend sa vigueur, j'ai si bien l'art de le branler ! Claude échappant bientôt de la main qui le dirige, veut s'engloutir au vagin présenté… Non, non, dit Clairwil, en contenant l'ardeur de son amant : Juliette, fais-le moi desirer ; branle-moi le clitoris ; et Claude ne se prête à ces préliminaires, qu'en me palpant ; pendant qu'une de ses mains entrouvre le con de Clairwil, l'autre me masturbe. Semblable, enfin, au coursier fougueux qui se dérobe

au frein de son conducteur, Claude s'engloutit dans l'antre qui lui est offert ; et me renversant à côté de Clairwil, le fripon fout l'une à tour de reins, pendant qu'il branle l'autre avec toute l'adresse imaginable. Tu me crèves scélérat, dit Clairwil, en jurant comme une forcenée ; ah ! sacré foutre-dieu, je ne tiens pas à tes coups de reins ; il n'en est pas un seul qui ne me coûte un torrent de sperme… Baise-moi donc au moins, redoutable fouteur..... enfonce ta langue dans ma bouche, aussi avant que ton vit l'est dans ma matrice… Ah ! foutre, je décharge, ne m'imite pas, poursuit-elle, en le jetant de côté, d'un vigoureux coup de cul : réserve tes forces, il faut que tu me limes encore ; mais le malheureux ne pouvant se contenir, déchargeait une seconde fois ; je le branlais en dirigeant sur le con tout baillant de Clairwil, les flots écumeux qu'il lançait. C'était avec du foutre que je tâchais d'éteindre les feux qu'allumait le foutre. Ah ! double foutu-dieu, dit Clairwil en se relevant, ce bougre-là m'a tué… Juliette, tu ne le soutiendras pas. Cependant elle s'empare du moine, elle le secoue ; pour presser l'érection du serviteur de Dieu, la coquine essaye de le sucer ; mais l'engin est trop gros pour entrer dans sa bouche : usant d'un autre moyen, elle lui enfonce deux doigts dans le cul ; avec des moines faits à s'enculer, un tel remède est toujours efficace. Sur les libertines questions de Clairwil, à ce sujet, Claude convient, que dans sa jeunesse, il servait de bardache à ses confrères. Eh bien ! nous te foutrons aussi, dit Clairwil, en découvrant les fesses du moine, les lui baisant, et gamahuchant le trou. Oui, nous te sodomiserons, poursuit-elle, en lui montrant un godmiché ; ta maîtresse va devenir ton amant. Fouts, mon ami, je vais t'enculer, et tu nous enculeras toutes deux après, si cela t'amuse : tiens, vois ce derrière, dit-elle, en montrant ses fesses au carme ; ne valent-elles pas bien le con que tu viens de foutre.

Tout est bon pour des putains comme nous ; et lorsque nous venons pour être foutues, c'est dans toutes les parties de notre corps que nous prétendons l'être. Allons, scélérat, tu bandes ; fouts cette charmante, novice qui vient de se confesser à toi : enconne-là, jean-foutre, pour sa pénitence ; et fous-là sur-tout aussi roide que tu m'as foutue..... Elle m'amène ce monstre ; j'étais sur le lit, les cuisses écartées... l'autel s'offrait au sacrificateur ; mais, quel que fût mon libertinage, à quelque point que je fusse accoutumée aux introductions des plus beaux vits de Paris, il me fut cependant impossible de soutenir celui-là, sans préparation. Clairwil a pitié de moi ; elle humecte de sa bouche, et les lèvres de mon con et l'énorme tête du vit de Claude ; pressant ensuite mes fesses d'une main, pour avancer mon ventre sur le bélier, et rapprochant de l'autre ce terrible anchois sur mon con, elle fit tant, qu'il pénétra de quelques lignes. Claude, encouragé par ce commencement de victoire, me saisit les reins avec force ; il sacre, il écume, il pourfend, il triomphe ; mais ses lauriers me coûtent du sang, j'en perds autant que le jour où mon pucelage fut cueilli, et les douleurs furent les mêmes ; bientôt métamorphosées néanmoins dans les plus douces sensations de plaisirs, je rends à mon vainqueur tous les coups de reins dont il m'accable. Fixe un moment ces impétueux élans, dit Clairwil à mon cavalier, je ne puis saisir ton cul dans ces voluptueuses agitations, et tu sais que je t'ai promis de le foutre ; Claude s'arrête, deux très-belles fesses s'entrouvrent sous les doigts libertins de Clairwil : affublée d'un godmiché, la garce encule mon fouteur. Cet épisode si précieux pour un libertin, ne sert qu'à le rendre plus agile encore, il pousse, il presse, il décharge ; et je n'ai pas le tems de le rejeter ; l'aurais-je pu, grand Dieu ! et ma tête égarée me l'eût-elle permis ! Ah ! pense-t-on à des dangers quand on est ivre de plai-

sir ? À mon tour, dit Clairwil, ne le laissons pas reposer ; tiens, bougre, voilà mes fesses, encule-moi, tu vas me mettre en sang, je le sais, que m'importe ; prends le godmiché, Juliette, tu le sodomiseras, tu me rendras ce que j'ai fait pour toi. Claude, excité par mes caresses, par la perspective du beau cul que lui présente Clairwil, n'est pas long-tems à se ranimer ; je rends à mon amie ce que j'en ai reçu, ma bouche humecte son anus et le saint dard du serviteur de Christ. On ne se figure pas les peines que Claude éprouve à pénétrer, vingt fois il est hors de combat par la difficulté de l'entreprise ; mais mon amie se prête avec tant d'art, elle desire ce vit avec tant d'ardeur, qu'il s'engloutit enfin dans son cul… Oh ! foutre, il m'estropie, s'écrie-t'elle… elle veut fuir, elle veut se débarrasser du poignard monstrueux qui la sonde. Il n'est plus tems, l'engin disparu tout entier, ne laisse pas même appercevoir sa liaison avec le libertin qui l'emploie. Ah Juliette, s'écrie mon amie, laisse ce bougre-là, ne l'excite pas plus qu'il n'est ; j'ai bien plus besoin de ta main que son cul n'a besoin de ton godmiché, viens me branler, car je me meurs. Quoiqu'elle en dise, j'encule avant tout le moine, puis allongeant mon bras, je branle mon amie ; vivement chatouillée par moi, la putain soutient avec un peu plus de courage, les assauts qui lui sont portés. J'ai trop auguré de mes forces, s'écrie-t-elle ; Juliette, ne m'imites pas, il pourrait t'en coûter la vie. Cependant Claude décharge ; on ne vit jamais une ardeur mieux soutenue, le vilain braye comme un âne, et laisse au fond du cul de ma compagne, des preuves non équivoques du plaisir qu'il vient de goûter.

Clairwil était en sang, je brûlais de l'imiter, elle s'y opposa ; il ne faut pas, dit-elle, pour le vain plaisir d'un instant, risquer le bonheur de ses jours ; ce n'est pas un homme que ce drôle-là, c'est un taureau. Je suis bien persuadée qu'il n'a jamais pu foutre

de femmes de sa vie ; et le pénaillon avoua qu'il n'y avait dans tout Paris, que le cul de son supérieur, qui put résister à son vit. Tu l'encules donc, scélérat, dit Clairwil ? — Très-souvent. — Et tu dis la messe, tu confesses avec la journalière habitude de ces désordres ? — Pourquoi pas ? le plus dévot des hommes est celui qui sert tous les Dieux.

Mesdames, poursuivit le moine, assis au milieu de nous, et maniant un cul de chaque main, vous imaginez-vous que nous croyons à la religion plus que vous ? Placés plus près de l'être qu'elle suppose, nous appercevons bien mieux que d'autres, tous les linéamens de la chimère ; la religion est une fable sacrée, dont nous avons besoin pour vivre, et le marchand ne doit pas discréditer sa boutique. Nous vendons des absolutions et des Dieux, comme une maquerelle vend des putains ; sommes-nous donc d'une autre chair que la vôtre, pour être insensibles à vos passions ; et croyez-vous que quelques onctions ridicules, quelques simagrées absurdes, nous cuirassent aux dards de l'humanité, eh, non, les passions, dit un homme d'esprit, prennent une nouvelle force sous le froc, on les porte dans le cœur, l'exemple les fait éclorre, l'oisiveté les renouvelle, l'occasion les augmente : le moyen d'y résister ! Les vrais athées sont chez les prêtres, mes chères dames ; vous ne faites vous autres que soupçonner le néant de l'idole ; nous qui sommes ses prétendus confidens, nous sommes bien sûrs qu'elle n'existe pas. Toutes les religions révélées que l'on voit dans le monde, sont remplies de dogmes mystérieux, de principes inintelligibles, de merveilles incroyables, de récits étonnans, qui ne semblent imaginés que pour confondre la raison ; elles annoncent toutes un Dieu caché, dont l'existence est un mystère. La conduite que l'on lui prête est aussi difficile à concevoir que l'essence de ce Dieu lui-même ; si la divinité exis-

tait, aurait-elle parlé d'une façon si énigmatique ? que signifierait de se révéler pour n'annoncer que des mystères ? Plus une religion a de mystéres, plus elle présente à l'esprit de choses incroyables, et plus elle plaît malheureusement aux hommes qui y trouvent dès lors une pâture continuelle ; plus une religion est ténébreuse, et plus elle paraît divine, c'est-à-dire, conforme à la nature d'un être caché, et duquel on n'a point d'idée. C'est le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même, à ce qui est clair, simple, et vrai. Le vrai ne donne pas à l'imagination des secousses aussi vives que la fiction ; le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter les fables absurdes que nous lui débitons ; les prêtres et les législateurs en inventant des religions, et en forgeant des mystères, ont bien servi le peuple à son gré ; ils se sont attachés par là des enthousiastes, des femmes, des ignorans ; de pareils individus se payent aisément de raisons qu'ils sont incapables d'examiner ; l'amour du simple et du vrai ne se trouve que dans le petit nombre de ceux dont l'imagination est réglée par l'étude et par la réflexion. Non, non, mesdames, rassurez-vous, il n'est point de Dieu, l'existence de cette infâme chimère est impossible à supposer, et toutes les contradictions qu'elle renferme, suffisent à la culbuter au plus léger examen que nous daignons en faire.

Pendant cette discussion, le moine assis entre Clairwil et moi, ainsi que je viens de vous le dire, branlait à-la-fois nos deux culs… Le beau derrière, disait-il en parlant du mien… quel dommage de ne pouvoir enfiler cela… mais si nous essayions… Oh, madame, un peu de complaisance ; avec tant de beauté, peut-on être cruelle ? Scélérat, dis-je-en me relevant, je ne te prêterai même plus mon con, je me ressens encore trop du mal que tu m'as fait, pour avoir envie de m'exposer à de nouvelles douleurs.

Secouons-le, Clairwil, faisons-le décharger jusqu'au sang, pour qu'il n'ait plus envie de recommencer. Nous l'étendîmes sur le lit, Clairwil le branlait sur ses tettons, et moi, accroupie sur son nez, je lui faisais baiser la porte du temple, dont je lui interdisais l'entrée ; il le chatouillait avec sa langue, et repassant une de ses mains sur ma motte, il me branlait le clitoris ; nous déchargeâmes encore une fois tous les deux.

Clairwil demanda au moine s'il existait beaucoup de libertins comme lui, dans son couvent ; Claude lui ayant assuré qu'il y en avait au moins trente, mon amie voulut savoir s'il serait possible d'aller faire une partie dans l'intérieur de sa maison. Assurément, répondit le moine ; si vous voulez être bien foutues, vous n'ayez qu'à venir l'une et l'autre, et je vous réponds qu'on vous forcera d'implorer grace. Alors, Clairwil demanda si la partie d'impiété qu'elle desirait, aurait également lieu de cette manière. Bien mieux qu'ailleurs, dit le carme, nous vous ferons faire chez nous tout ce que vous voudrez. Mon cher, dit Clairwil, comme nous ne voulons pas venir en vain, vas demander à ton supérieur si ce que nous desirons est possible ; explique-lui bien tout ; nous attendons ta réponse.

Juliette, me dit Clairwil, dès que le moine fut dehors, tu sens que ce coquin-là m'a trop bien foutue pour que je ne lui desire pas la mort… et la plus affreuse, sans doute. — Oh ciel ! tu complotes déjà contre ce malheureux. — L'horreur que j'ai pour les hommes quand ils m'ont satisfaite, se mesure aux plaisirs que j'en ai reçus, et il y avait bien long-tems que je n'avais aussi délicieusement déchargé… il faut qu'il meure. Deux moyens s'offrent à mon esprit pour le perdre : celui de le faire mettre in pace, par son supérieur ; il ne s'agit pour cela que de faire sentir à ce chef

combien il est dangereux d'avoir chez lui un homme capable de révéler, comme Claude l'a fait avec nous, tous les secrets de la maison ; mais par ce moyen, il ne me restera plus rien de lui ; et j'ai des projets sur son merveilleux engin. — Mais si tu le fais mourir, comment ces projets s'exécuteront-ils ? — Le plus facilement du monde : engageons-le de venir passer vingt-quatre heures à ta terre ; on verra le reste… Oh Juliette ! quel beau godmiché que le vit de ce bougre-là ? Et comme mon amie ne voulut pas s'expliquer davantage, en attendant le retour du moine, nous nous amusâmes à fouiller son manoir.

On n'a pas d'idée de ce que nous y trouvâmes d'estampes et de livres obscènes : le premier que nous apperçûmes, fut le Portier des Chartreux, production plus polissonne que libertine, et qui, néanmoins, malgré la candeur et la bonne-foi qui y règne, donna, dit-on, au lit de la mort, des repentirs à son auteur… Quelle sottise ! l'homme capable de se repentir en ce moment de ce qu'il osa dire ou écrire pendant sa vie, n'est qu'un lâche, dont la postérité doit flétrir la mémoire.

Le second, fut l'Académie des Dames, ouvrage dont le plan est bon, mais l'exécution mauvaise ; fait par un homme timide, qui avait l'air de sentir la vérité, mais qui n'osait la dire, et d'ailleurs, plein de bavardage.

L'Éducation de Laure, fut le troisième ; autre production manquée net, par de fausses considérations. Si l'auteur eut prononcé l'uxoricide, qu'il laisse soupçonner, et l'inceste, autour duquel il tourne sans cesse, en ne l'avouant jamais ; s'il eût multiplié davantage les scènes luxurieuses… mis en action les goûts cruels dont il ne fait que donner l'idée dans sa préface, l'ouvrage, plein d'imagination, devenait délicieux : mais les trembleurs me déses-

perent, et j'aimerais cent fois mieux qu'ils n'écrivissent rien que de nous donner des moitiés d'idées.

Thérèse Philosophe figurait ; ouvrage charmant du marquis d'Argens, le seul qui ait montré le but, sans néanmoins l'atteindre tout-à-fait ; l'unique qui ait agréablement lié la luxure à l'impiété, et qui, bientôt rendu au public, tel que l'auteur l'avait primitivement conçu, donnera enfin l'idée d'un livre immoral.

Le reste était de ces misérables petites brochures, faites dans des cafés, ou dans des bordels, et qui prouvent à-la-fois deux vuides dans leurs mesquins auteurs, celui de l'esprit et celui de l'estomac ; la luxure, fille de l'opulence et de la supériorité, ne peut être traitée que par des gens d'une certaine trempe… que par des individus enfin, qui, caressés d'abord par la nature, le soient assez bien ensuite par la fortune, pour avoir eux-mêmes essayé ce que nous trace leur pinceau luxurieux ; or, cela devient parfaitement impossible aux polissons qui nous inondent des méprisables brochures dont je parle, parmi lesquelles je n'excepte pas même celles de Mirabeau, qui voulût être libertin, pour être quelque chose, et qui n'est et ne sera pourtant rien toute sa vie.

Àla suite de nos recherches chez le moine, nous trouvâmes des godmichés, des condoms, des martinets, tous meubles qui nous convainquirent que le père Claude ne nous avait pas attendu pour se jeter dans le libertinage. Il revint ; j'ai, nous dit-il, l'acceptation en forme de mon supérieur, vous pouvez venir quand il vous plaira ; ce ne sera pas long, mon ami, répondis-je, nous avons été trop bien choyées par un seul membre de l'ordre, pour ne pas merveilleusement augurer du reste : repose-toi sur nos cons fougueux, et juge, par ce que tu leur as vu faire, de ce qu'ils

pourront entreprendre, quand ils seront encore mieux foutus. En attendant, Claude, je t'invite à nous venir voir dans trois jours ; mon amie et moi nous te recevrons, dans une terre charmante, où tu nous combleras de plaisirs ; répare tes forces, et ne manque pas.

Nous voulûmes en passant prendre langue nous-mêmes avec le supérieur ; c'était un homme de soixante ans, d'une superbe figure, et qui nous reçut à merveille. Vous nous ferez le plus grand plaisir, nous dit-il ; parmi les trente moines qui sont dignes de ces orgies, je vous en promets vingt de trente à trente-cinq ans, qui, membrés comme Claude, et vigoureux comme des moines, vous traiteront comme des Messalines. À l'égard du mystère, vous pouvez être sûres qu'il sera plus exact qu'il ne saurait jamais l'être dans le monde. Vous avez desiré quelques impiétés ; nous savons ce que sont toutes ces petites folies, soyez tranquilles, vous serez satisfaites sur tout. Les sots disent que les moines ne sont bons à rien, nous vous prouverons, mesdames, que les carmes au moins sont excellens pour foutre. Un langage aussi énergique, joint aux épreuves que nous venions de faire, ne pouvant plus nous laisser de doute sur la façon dont nous serions reçues, nous prévînmes ces honnêtes anachorètes que nous amènerions avec nous deux jolies filles pour aider et servir nos amusemens. Mais comme différentes affaires s'opposaient à ce que cette agréable partie s'arrangeât aussi vîte que nous l'aurions désiré, elle fut remise au jour de Pâques, Ce choix s'arrange on ne peut mieux avec nos petites impiétés, dit Clairwil ; j'aurai, quoiqu'on en puisse dire, un véritable plaisir, à profaner le plus saint des mystères de la religion chrétienne, dans celui des jours de l'année qu'elle regarde comme une de ses plus grandes fêtes.

Il y avait près d'un mois jusqu'à cette époque, et comme cet intervalle est marqué par deux événemens assez singuliers, je crois devoir les placer ici dans leur ordre, avant que de vous entretenir des suites de notre libertinage aux Carmes.

Le premier de ces événemens fut la mort tragique de Claude ; le malheureux vint à la campagne au jour indiqué ; Clairwil s'y trouva ; nous entourâmes cet infortuné de plaisir, et quand son vit fut dans la plus grande érection, ma scélérate amie, le faisant aussitôt captiver par cinq femmes, lui fit trancher la verge au niveau du ventre, et l'ayant fait préparer par un chirurgien, elle s'en composa le plus singulier et le plus beau godmiché qu'on ait vu de la vie. Claude expira dans d'affreux tourmens, dont Clairwil nourrit sa lubrique rage, pendant que trois femmes et moi, la branlions à deux pieds de la victime, et parfaitement en face d'elle. Eh bien ? me dit la putain, après nous avoir inondé de foutre, ne t'avais-je pas dit qu'en massacrant ce bougre-là, il me resterait pourtant quelque chose de lui ?

Voici quel fût le second événement ; je doute qu'il fasse plus d'honneur à mon ame que n'en fit à celle de mon amie le trait que je viens de vous raconter.

J'étais à ma toilette, entourée d'une foule de courtisans qui paraissaient attendre, avec respect, toute leur fortune de moi ; un de mes gens m'annonce un homme de quarante-cinq ans, dans la plus extrême misère, et qui sollicite avec ardeur la grâce de m'entretenir un instant en particulier. Je fais répondre d'abord que je ne suis pas dans l'usage de recevoir de pareils gens, que s'il s'agit de secours ou de recommandations auprès du ministre, on n'a qu'à me présenter un mémoire, et que je verrai ce qu'il sera possible de faire ; l'ardent solliciteur insiste. Plus par curiosité que

par aucun autre motif, je dis enfin qu'on fasse entrer dans un petit salon où je donnais communément mes audiences secrètes ; et après avoir ordonné à mes gens de ne point s'éloigner, je vais écouter ce nouveau personnage.

Je me nomme Bernole, madame, me dit l'inconnu, je sais que ce nom doit être ignoré de vous ; il ne le serait pas autant de la mère que vous avez eu le malheur de perdre, et qui, malgré le faste où vous vivez, ne vous laisserait pas dans le désordre et le libertinage qui vous le procure. Monsieur, dis-je à cet homme, en l'interrompant : le ton que vous prenez n'est guères, ce me semble, celui de quelqu'un qui sollicite des secours… Doucement, Juliette, reprit Bernole, il est possible que je demande des secours, et très-possible en même-tems que j'aie avec vous des droits qui m'autorisent au ton dont vous vous plaignez. — Quelque soit votre rang, apprenez, monsieur. Apprenez vous-même, Juliette, que si je viens implorer des secours près de vous, je vous honore en vous les demandant ; jetez les yeux sur ces papiers, mademoiselle, et vous y verrez à-la-fois, et le besoin que j'ai de ces secours, et le droit que j'ai de les demander à vous. Oh ciel ! que vois-je, interrompis-je, après avoir parcouru ces papiers… quoi, ma mère !… elle fut coupable…… et c'est avec vous ? — Oui, Juliette, je suis votre père, reprit Bernole avec vivacité… c'est moi qui vous donnai le jour ; j'étais le cousin de votre mère ; mes parens me destinaient à elle, un mariage plus avantageux se présenta, elle fut sacrifiée ; elle était déjà grosse de vous ; nous osâmes tromper votre père, il s'aveugla sur votre naissance… C'est à moi seul que vous la devez ; une tache, de café, au-dessous du sein droit, prouve ce que j'avance… Juliette, portez-vous cette marque ? — Oui monsieur. — Reconnais donc ton père, ame insensible et froide ! ou si tu balances encore, parcours avec plus

d'attention ces papiers, ils éclairciront tous tes doutes. Après la mort de ta mère… mort affreuse… fruit de la scélératesse d'un certain Noirceuil, avec lequel tu oses, quoiqu'instruite, avoir des liaisons, et qui serait roué demain si nous avions des preuves (elles nous manquent malheureusement)… Après cette mort, dis-je, toutes les infortunes possibles sont venues fondre sur ma tête : mon bien fut englouti avec celui de ta mère ; il y a dix-huit ans que je ne vis que des charités publiques ; mais je te retrouve, Juliette ; tous mes malheurs sont finis… Monsieur, dis-je, j'ai ma sœur, que des préjugés vaincus par moi retiennent sans doute dans la misère ; est-ce aussi de vous qu'elle tient la vie ? — Justine. — Oui monsieur. — Assurément elle est aussi ma fille, rien ne put vaincre le penchant qu'eût pour moi ta mère de tout tems, et j'ai toujours joui seul du bonheur de la rendre mère.

Oh ciel ! s'écria la malheureuse Justine, mon père était vivant et je l'ignorais ; Dieu ! que ne me l'envoyais-tu, j'eusse adouci ses peines, j'eus partagé ma misère avec lui, et il eût, ma sœur, retrouvé dans mon ame sensible, les consolations que la votre lui refusa barbarement sans doute. Mon enfant, dit le marquis, qu'une nuit passée avec Justine avait étonnamment irrité contre cette fille, quand on vous fait ici l'honneur de vous admettre, ce n'est point pour entendre vos jérémiades, et je prie madame de continuer.

J'imagine, mes amis, que vous me rendez assez de justice pour croire que je n'étais ni flattée ni attendrie de cet événement ; aucune ame n'était moins faite que la mienne aux reconnaissances dramatique ; je n'avais pas même versé une larme pour la perte de celui que je croyais mon père depuis ma naissance : était-il naturel que je fusse fort touchée des malheurs de celui que le ha-

sard me rendait. J'avais d'ailleurs, vous le savez, un profond éloignement pour les aumônes, c'était, selon moi, l'argent le plus mal employé ; et l'individu qui se présentait avait beau se dire mon père, il n'en fallait pas moins, pour le contenter, ou diminuer mon trésor, ou implorer, pour ce malheureux, un ministre qui, aussi dur, aussi inflexible que moi sur ces sortes de réclamations, ne pouvait pas souffrir que je l'importunasse pour lui en faire. Assurément je ne pouvais pas douter que le personnage dont il s'agissait ne fut l'auteur de mes jours ; j'en avais la preuve sous les yeux, mais la nature était muette ; j'avais beau l'interroger, elle ne m'inspirait rien pour cet original. Monsieur, lui dis-je fermement, tous les contes que vous me faites peuvent être vrais, mais je ne vois pas la plus petite nécessité à ce que je les entende, j'ai d'invariables principes qui m'éloignent, malheureusement pour vous, de cette commisération que vous implorez ; quant aux titres de paternité que vous établissez vis-à-vis de moi, les voilà, monsieur, je vous les rends, en Vous assurant que je n'en ai pas le moindre besoin ; que j'aie un père, que je n'en aye pas, tout cela est pour moi d'une indifférence dont vous pourriez difficilement vous faire une idée. Je vous conseille donc, monsieur, de me débarrasser fort vite de votre présence, à moins que par un entêtement ridicule, vous ne vouliez me contraindre, en restant malgré moi, à vous faire jeter par les fenêtres ; et je me lève aussitôt pour sonner : mais Bernole, se précipitant au-devant de moi..... Enfant ingrat, s'écrie-t-il, ne me punis pas d'une faute que j'ai pleuré toute ma vie ; si ta naissance n'est pas légitime, en es-tu moins sortie de mon sang, et m'en dois-tu moins des secours ? Que les accens plaintifs de la misère et du désespoir remplacent, s'il est possible, dans ton ame endurcie, les sentimens que la nature paraît avoir oublié d'y mettre ; et se courbant à mes genoux, qu'il

arrose de larmes, Juliette, s'écrie-t-il, tu nages au milieu des richesses, et ce n'est que du pain que demande ton malheureux père ! soulage les malheurs de l'amant de ta mère ! respecte le seul homme qu'ait aimé celle qui t'a portée neuf mois dans son sein ! et si tu ne veux pas que le ciel te punisse, ne ferme pas ton cœur aux accens plaintifs de l'infortune.

Il y avait sans doute beaucoup de pathétique dans ce que m'adressait ce malheureux homme ; mais il existe des ames qui s'endurcissent au lieu de s'émouvoir aux efforts de ceux qui cherchent à les attendrir. Semblables à cette espèce de bois que l'on met au feu pour le rendre plus dur, c'est dans l'élément même qui paraîtrait devoir les consumer, qu'ils retrouvent un nouveau degré de force. Bernole, au lieu d'exciter en moi les sentimens de la compassion, était au moment d'y faire naître cette commotion lubrique, née du refus de procurer un bien ; imparfaite image de celle qui arrive à nous, par l'action du mal. Mes regards qui n'étaient encore que ceux de l'indifférence, s'enflammèrent bientôt de plaisir ; ce chatouillement perfide qui nous délecte à l'idée, au souvenir ou au complot d'une mauvaise action, vint glisser sur mon cœur ; mes sourcils se froncent, ma respiration se presse, et sentant que je deviens plus dur, parce que je commence à l'être avec volupté..... parce que je bande enfin... Je vous ai déclaré, mon ami, dis-je à ce manant, que je vous méconnaissais, que je vous méconnaîtrais toujours, et que je ne donne jamais rien aux pauvres ; c'est donc pour la dernière fois que je vous supplie de sortir de mon appartement, si vous ne voulez pas que je vous fasse pourrir dans un cachot. Un mouvement de rage s'empare aussitôt de cet homme ; employant tour-à-tour les imprécations et les prières, les invectives et les mots les plus tendres, il se jette la tête contre terre, il se la brise, des flots de

sang inondent mon cabinet… Ce sang est le mien, et c'est avec délice que je le vis répandre ; après avoir joui quelques instans, je sonne : qu'on prenne l'adresse de cet original, dis-je à mes gens, et qu'on le fasse aussitôt sortir de chez moi ; on m'obéit… J'étais dans une agitation… dans un feu… Je fus obligée d'aller m'éteindre dans le sein de mes femmes, qui furent deux heures avant que de pouvoir m'appaiser. Puissant effet du crime sur un cœur comme le mien ! Il était écrit dans le livre sacré de la nature, que tout ce qui révolterait les ames ordinaires devait délecter la mienne, et que tout ce qui devait outrager cette nature méconnue par elles, devait, absolument devenir pour moi les premiers moyens du plaisir.

Le ministre et Noirceuil dînaient tous les deux chez moi ce jour là : je demandai à celui-ci s'il avait connaissance d'un certain Bernole, se disant l'amant de ma mère, et convaincu de m'avoir donné le jour ?… Oui me dit Noirceuil, j'ai connu cela ; il avait des fonds chez ton père, perdus avec ceux de ta famille, et perdus par mes soins. Je me souviens que ce Bernole était effectivement fort bien avec ta mère, qu'il la regretta beaucoup, et que ce n'est pas sa faute si je n'ai pas été pendu… il faut se défaire de ce drôle-là… Assurément, dit le ministre, Juliette n'a qu'à dire, nous le ferons coucher ce soir à la Bastille… Non, non, dit Noirceuil, il faut faire de cela une scène pathétique. — Assurément, répondis-je, des cachots sont trop doux pour de tels scélérats… Noirceuil et vous, Saint-Fond, vous savez à quel point vous avez travaillé mon ame, croyez qu'en cette occasion elle ne se montrera pas au-dessous de vos leçons ; puisque nous faisons tant que de commettre un crime, faisons-le bon : il faut que ce coquin-là périsse de ma main, pendant que vous jouirez de moi. Oh ! Juliette, s'écrie le ministre déjà bien pris de vin de Champagne !… tu es délicieuse !

et se déculottant… vois comme ton idée met mon vit en courroux… Quoi ! tu auras la force de te déterminer à cela ? — J'en fais le serment sur ce vit que j'aime, dis-je en empoignant le redoutable membre que Saint-Fond venait de mettre au jour… Et Noirceuil profitant de l'attitude penchée où me tenait mon mouvement, s'empare de mon cul, en s'écriant : oh ! foutre, ne t'ai-je pas dit, Saint-Fond, que cette créature était délicieuse ! et il se donne deux ou trois coups de poignets sur mes fesses. Écoutes, dis-je en me remettant, il faut joindre à ceci quelques épisodes divins ; je vais me raccommoder avec Bernole, le tromper par des avances, le rendre amoureux de moi, lui faire beau jeu… il me le mettra… Je veux plus, il faut qu'il m'encule… il le fera. Vous, Saint-Fond… vous le surprendrez, vous tomberez sur lui au moment de la crise, et pour me punir, le poignard sur le sein, vous m'obligerez à le tuer moi-même. Confions cette idée à Clairwil, qu'elle en partage la douce exécration, et faisons de cela une scène unique.

Le projet d'un crime est toujours sûr de plaire aux scélérats. Ces deux-ci s'échauffèrent tellement la tête de mon plan, qu'il ne fut plus possible de les contenir. Un boudoir s'ouvre ; quelques individus secondaires se joignent à nous, et mon cul reçoit la double offrande de deux monstres qu'irritait ma perfide imagination : un bon de cinq cent mille francs me fut aussitôt remis, avec promesse du double le jour de l'exécution.

Elle me chatouillait trop pour la reculer ; je vole à ma terre : j'écris à Bernole, que la tendresse filiale vient enfin d'entr'ouvrir mon ame ; la pureté de l'air de la campagne adoucit, je crois, cette férocité dont celui de Paris souille nos cœurs, lui mandais-je ; venez me voir au sein de la nature, et vous éprouverez bientôt

tout ce qu'elle m'inspire pour vous. Mon homme arrive… Vous n'imaginez pas à quel point je jouissais de le tromper… J'en étais exactement dans l'ivresse ; mon premier soin est d'étaler à ses yeux tout le luxe dont j'étais environnée ; de séduisantes caresses achèvent d'étourdir Bernole : comment, lui dis-je, après un excellent souper, comment réparer tous les torts que ma mauvaise tête m'a fait commettre envers vous ? Faut-il vous l'avouer, Bernole ? je me suis crains ; j'ai des précautions bien sévères à garder ; je suis la confidente et l'amie du ministre ; d'un mot, il peut me perdre : vous ne m'avez rien inspiré comme père, je l'avoue ; un autre sentiment mille fois plus tendre et plus délicat, en me faisant redouter la chûte, m'a contrainte à ne vous montrer que de la dureté, où s'allumait le plus saint amour… Bernole, vous avez aimé ma mère, je veux que vous m'aimiez aussi ; il ne s'agit, pour être heureux ensemble, que d'une discrétion à toute épreuve ; en êtes-vous capable ?

L'honnête et loyal Bernole frémit à ce discours… Oh Juliette ! me dit-il, très-ému, je ne cherche à ranimer en vous que les sentimens de l'amour filial ; ceux-là seuls me sont dûs ; la religion et l'honneur, dont je fis toujours profession, m'empêchent d'en accepter d'autres : ne me taxez pas d'immoralité, pour avoir vécu avec votre mère, nous n'avons jamais cru, l'un et l'autre, respecter d'autres nœuds que ceux volontairement adoptés par nous à la face du ciel ; c'est un tort, j'en conviens, mais c'est celui de la nature, et ceux que vous me proposez lui feraient horreur. Quel préjugé, Bernole, m'écriai-je, en devenant pressante au point de baiser sa bouche et de laisser tomber une main sur ses cuisses ; toi que j'adore, hélas ! poursuivis-je, en redoublant de chaleur, ne te refuses pas à mon empressement ; viens rendre une seconde fois à la vie celle qui se glorifie de la tenir de toi : je dus ma pre-

mière existence à l'amour, laisse-moi lui devoir la seconde ; laisse embellir par lui, les jours qu'il a formés. Oh ! mon ami je le sens, je ne puis plus exister sans toi. Une gorge blanche et fraîche, qui se découvre alors comme par hasard, des yeux pleins de langueur et de volupté… des mains s'égarant au point de déboutonner la culotte paternelle, et de secouer avec art l'instrument à demi bandé qui m'a donné le jour, tout réveille à la fin les passions timides de Bernole… Oh ! grand Dieu, s'écrie-t-il, quels assauts… et comment puis-je y résister ? Comment repousser la vivante image de celle que j'adorai jusqu'au dernier soupir. — Tu la retrouves en moi, Bernole, la voilà celle que tu aimas… elle respire ; achève de la rendre à la vie, par les tendres baisers que sa bouche implore ; tiens, vois l'état où tu me mets, ajoutai-je, en me troussant et me précipitant sur un canapé… oui, vois-le cet état cruel et résistes-y, si tu l'oses.

Le crédule Bernole entraîné, tombe dans le piège que je tends à sa vertu, et vient s'énivrer d'amour dans le sein de celle qui ne s'occupe, en le caressant, que de la manière perfide dont elle le fera bientôt tomber sous ses coups. Bernole, doué d'un membre sec, dur, nerveux, et sur-tout fort long, foutait délicieusement ; il m'échauffait, je le traitais bien, je maniais ses fesses en le pressant sur moi. Bientôt me coulant sous lui, je pompe avec plaisir ce premier mobile de mon existence ; reprenant ensuite mon poste, je me le renfonce jusqu'aux couilles : Bernole, très-échauffé de mes écarts, n'est pas long, le coquin décharge ; je l'imite et reçois dans mes entrailles incestueuses le germe d'un fruit semblable à celui qu'il laissa jadis dans le sein de ma mère. Telle fut l'époque de la grossesse dont je vous parlerai bientôt.

Bernole, égaré par l'amour, oubliant sous les loix de ce Dieu, celles de l'honneur et de la probité, qui l'avaient si bien contenu jusqu'alors, me conjure de lui laisser passer la nuit avec moi. Très-échauffée de la délicieuse idée de foutre avec un père, que ma férocité condamne à la mort, je consens à tout. Les efforts de Bernole surpassèrent mes espérances ; je fus foutue sept coups, et moi, toujours brûlée de mes projets féroces, je décharge le double, à la délicieuse pensée d'enterrer, le lendemain, celui qui joint au tort d'être mon père, le tort plus grand, de m'énivrer de délices. Ce fut vers le milieu de ces courses, que lui dévoilant les craintes affreuses où j'étais qu'une grossesse ne vint à trahir notre intrigue, je lui tournai le plus beau cul du monde, pour l'engager à changer de route : le crime, hélas ! était si loin du cœur de mon vertueux père, qu'il ignorait jusqu'à la manière de procéder à ces infamies. (Je me sers de ses expressions) auxquelles il ne consentait, me dit-il, que par prudence et par excès d'amour ; le butor m'encula trois fois : cette répétition était nécessaire à la pièce qui devait se jouer le lendemain. Ce que j'en ressentis fut si vif que je m'évanouis de plaisir.

Il arriva cet heureux lendemain où je devais enfin goûter les charmes indiscibles d'un crime que je me désolais de ne pouvoir exécuter : la nature, que j'allais si grièvement outrager, ne m'avait jamais paru si belle ; jamais je ne m'étais trouvée si jolie, si fraîche et si bien portante ; jamais des chatouillemens aussi vifs ne s'étaient fait éprouver en moi… Je me sentis, dès en me levant, d'une luxure… d'une méchanceté… j'éprouvais le besoin des horreurs, et près de lui, le désespoir affreux de ne pouvoir les aggraver au point où je les désirais… c'est un crime que je vais commettre, me disais-je… un très-grand crime, assure-t-on, mais ce n'en est qu'un ; et qu'est-ce qu'un crime pour celle qui voudrait

n'exister qu'au milieu du crime, ne vivre que pour lui seul et n'adorer que lui. Je fus quinteuse, maussade, capricieuse, taquine, toute la matinée. Je fouettai deux de mes femmes, en colère ; je fis, méchamment, tomber par la fenêtre, un enfant confié à l'une d'elles : il se tua, j'en fus enchantée : il n'y eût enfin sorte de petites cruautés, de petites lutineries auxquelles je ne me livrasse tout le jour. L'heure du souper vint enfin ; j'avais ordonné qu'il fût aussi délicieux que la veille, et comme la veille ; dès qu'il fut fini, j'entraîne Bernole sur un canapé, et c'est mon cul que je lui présente. Séduit par mes sophismes, le malheureux s'y plonge… À peine y est-il, que Clairwil, Noirceuil et Saint-Fond se jettent sur nous avec impétuosité : Bernole est garotté de tous ses membres. Juliette, me dit Saint-Fond, tu mériterais que je l'immolasse à côté de ce monstre, pour te punir d'abuser ainsi de ma confiance… Un seul moyen, perfide, peut te sauver la vie ; saisis ce pistolet destiné pour ton crime ; trois balles sont dedans… il faut qu'elles fassent voler la cervelle de ce scélérat ! — Oh ciel ! qu'exigez-vous, c'est mon père. — Celle qui fut à-la-fois sodomiste et incestueuse, pourra bien être parricide. Quel arrêt ! — Il le faut, ou vous périssez à l'instant vous-même. — Confiez donc cette arme à ma main chancelante ; père adoré, m'écriai-je, pardonneras-tu cette mort aux violences dont tu vois que je suis la victime ?… Monstre, repond Bernole, exécute, et souviens-toi seulement que tu ne me rends pas ici la dupe de tes fourberies et de tes crimes… Eh bien ! papa, dit Clairwil, en éclatant de rire, cesse donc d'être dupe, puisque tu ne veux pas l'être, et saches qu'il est très-vrai que ta mort est l'ouvrage de ta fille, qui certes n'a pas grand

tort d'immoler un individu qui ne peut être qu'un grand scélérat, puisqu'il a pu donner le jour à une telle fille.

Tout s'arrange, Bernole est lié sur une chaise attachée par de grands clous à terre ; sa tête à dix pas de moi, se trouve à ma portée. Saint-Fond se couche dans un canapé, et me fixe sur lui, par le moyen du membre qu'il m'introduit dans le derrière. Noirceuil dirige l'instrument d'une main, il se branle de l'autre ; Clairwil à droite, baise la bouche de Saint-Fond, et chatouille mon clitoris. Je mets en joue : Saint-Fond, dis-je, attendrai-je les flots de ton foutre ; non, non, sacré nom d'un foutre Dieu, non, non ; tue garce, tue ; c'est le coup qui feras jaillir mon sperme. Je le lâche. Bernole, atteint au front, expire, et nous déchargeons tous les quatre en jetant des cris furieux.

Le barbare Saint-Fond se lève, et va contempler la victime ; c'était son plus grand plaisir. Il m'appelle, il veut que je l'observe avec lui… Il m'examine, il est content de mon sang-froid. C'est avec une curiosité méchante, que Clairwil observe les contorsions de la mort, sur le visage de ce malheureux. Rien ne me fait bander comme cela, dit la scélérate : qui de vous trois veut me branler, pendant cet examen ? je m'offre, et comme je suis penchée sur les genoux du mort, Noirceuil m'encule en cet état, pendant que Saint-Fond prenant Clairwil à revers, la traite de même… Tout le monde décharge encore une fois, et le plus voluptueux souper est de nouveau servi sur une table, aux pieds de laquelle on veut que le corps reste. Juliette, me dit Saint-Fond, en me baisant avec ardeur, tiens voilà ce que je t'ai promis. Faut-il te l'avouer, chère fille, ce n'est en vérité que d'aujourd'hui que je te crois bien digne de nous. Je ne pense pas tout à fait comme cela, dit Clairwil, et je lui trouve toujours le même défaut ; elle ne commet le crime que dans l'enthousiasme, il faut qu'elle bande ; et l'on ne doit jamais s'y livrer que de sang froid. C'est au flambeau du crime qu'il faut allumer celui de ses passions, tandis que

ce n'est qu'à celui des passions que je la soupçonne d'allumer celui du crime. La différence est fort grande, dit Saint-Fond, car le crime alors n'est que l'accessoire, et il doit toujours être le principal. Je pense comme Clairwil, ma chère Juliette, dit Noirceuil ; vous avez encore besoin de quelques encouragemens, il faut diminuer cette sensibilité qui vous perd. Tous les écarts où notre imagination nous entraîne, poursuivit Noirceuil, deviennent des preuves certaines de notre esprit ; sa vivacité, ses élans, ne lui permettent de s'arrêter à rien ; plus il voit de digues à franchir, plus il conçoit de délices ; mais ce n'est point une preuve qu'il se déprave, comme les sots se l'imaginent, c'en est une bien plus certaine qu'il se fortifie. Vous voilà parvenue, Juliette, à l'âge où cette faculté de notre existence, est dans sa plus extrême vigueur ; vous avez prévenu cette époque par de bonnes études, par des réflexions solides, par un abandon total de tous les liens et de tous les préjugés de l'enfance. Ne doutez point qu'à présent, cet espoir si bien préparé, ne vous fasse culbuter toutes les bornes : un tempéramment ardent et vigoureux, une santé robuste, une grande chaleur d'entrailles, un cœur très-froid, viennent à l'appui de cet esprit bouillant, instruit et dégagé de tous les freins. Soyons bien assurés que Juliette ira aussi loin qu'elle peut aller ; mais qu'elle ne s'arrête pas en chemin, qu'elle ne tourne jamais les yeux en arrière, que pour se reprocher son peu de progrès, et non pour s'étonner de la grandeur du chemin qu'elle a fait. Je veux plus, dit Clairwil, je vous repète que j'exige d'elle de faire le mal… non pas pour s'exciter à la luxure, comme je crois qu'elle le fait, mais pour le seul plaisir de le commettre. Je veux qu'elle trouve dans le mal dénué de toute luxure, l'entière volupté qui existe pour elle dans la luxure ; je veux qu'elle n'ait besoin d'aucun véhicule pour exercer le mal. Qu'une fois dans

cette situation, elle y éprouve tous les attraits piquans du libertinage, à la bonne heure ; mais je ne veux pas qu'elle ait besoin de se branler pour faire un crime, parce qu'alors, il résultera de cette manière de se conduire, qu'aussitôt que son tempéramment sera usé, elle n'osera plus se livrer à aucun écart ; au lieu que par le moyen que j'indique, ce sera dans le crime qu'elle retrouvera le feu des passions. Elle n'aura plus besoin de se branler pour commettre un crime ; mais en commettant ce crime, elle desirera de se branler. Il est, je crois, impossible de s'expliquer plus clairement. C'est précisément parce que je comprends à merveille ta philosophie, ma chère, dis-je à Clairwil, que crois devoir t'assurer que j'en adopte tous les principes, et que j'en suis l'esprit mot à mot. Je suis prête à te le prouver par telle épreuve où il te plaira de me soumettre. Si tu m'avais mieux observée que tu n'as fait, dans l'évènement qui vient de se passer, tu ne m'adresserais, j'en suis sure, aucun reproche ; j'aime à présent le mal pour lui-même ; ce n'est que dans son sein que mes plaisirs s'allument, et nulle volupté n'existerait pour moi, si le crime ne l'assaisonnait. Je ne dois plus maintenant vous consulter, que sur un seul point : le remords est nul, je vous proteste que je n'en ressens pas la plus légère atteinte, quelque soit l'horreur où je me livre ; mais j'ai quelquefois de la honte ; je rougis comme Eve après son péché. Il me semble, qu'excepté vous et nos amis, je ne voudrais pas que personne, sût les écarts où nous nous livrons : expliquez-moi, je vous prie, pourquoi placée entre ces deux mouvemens, j'éprouve le plus faible, n'étant plus sensible au plus actif ; quelle est, en un mot, la différence qui se trouve entre la honte et le remords.

La voici, dit Saint-Fond, c'est que la honte est le fruit de la douleur d'une mauvaise action relativement à l'opinion

publique ; et le remords, relativement à notre propre conscience ; ensorte qu'il est possible d'avoir honte d'une action qui ne donne aucun remords, si cette action n'offense que les usages reçus, sans effleurer la conscience ; et qu'il est également possible d'avoir des remords sans honte, si l'action commise s'accorde avec les lois et les usages de notre pays, quoiqu'elle répugne à notre conscience. Un homme, par exemple, rougirait d'aller se promener tout nud dans la grande allée des Tuileries, quoiqu'il n'y eût rien, dans cette action qui dut lui donner des remords ; et un général d'armée aura peut-être des remords d'avoir fait tuer vingt mille hommes dans une bataille, quoiqu'il n'y ait rien dans cette action qui doive lui donner de la honte. Mais ces deux mouvemens fâcheux s'énervent également par l'habitude. La société des Amis du Crime, dans laquelle Clairwil vous a fait entrer, absorbera dans vous ce sentiment pusillanime de la honte ; l'habitude que vous vous ferez d'un cinisme toujours prononcé, dissipera bientôt cette faiblesse ; et pour vous en guérir, je vous exhorte à faire parade de vos écarts, à vous montrer souvent nue en public, à affecter le plus grand désordre dans la manière de vous habiller ; insensiblement vous finirez par ne plus rougir de rien : quand la fermeté des principes se joindra aux procédés que je vous conseille, tout se dissipera, tout s'applanira petit à petit, et vous ne sentirez plus que du plaisir où vous éprouviez jadis de la honte.

Des choses plus sérieuses succédèrent à cette discussion ; Saint-Fond m'annonça que le mariage d'Alexandrine sa fille, avec son ami Noirceuil, allait enfin se terminer, et que d'accord avec son gendre, la jeune personne demeurerait trois mois dans ma maison pour y être instruite et formée aux goûts du nouvel être avec lequel on allait l'unir. Nous vous prions, Noirceuil et moi,

poursuivit Saint-Fond, de mettre cette petite ame au même point que la vôtre. Ne lui refusez aucun soin, aucun conseil, aucun exemple ; peut-être Noirceuil la conservera-t-il, s'il la trouve aussi ferme que vous, à coup sûr il ne la gardera pas long-tems si elle est prude ou bégueule : tâchez, Juliette, que cette éducation vous fasse honneur, et soyez bien assurée que vos peines ne seront pas perdues. Monsieur, dis je au ministre, vous savez que de pareilles leçons ne peuvent se donner qu'entre deux draps. C'est bien ainsi que je l'entends, dit Saint-Fond : moi de même très-assurément, dit Noirceuil ; peut-on instruire une fille sans coucher avec elle, dit Clairwil ? Aussi, reprit Noirceuil, notre chère Juliette couchera-t-elle avec ma femme aussi souvent que bon lui semblera.

St.-Fond nous entretint ensuite d'un projet cruel de dévastation qu'il, avait conçu pour la France. Nous craignons, nous dit-il, une prochaine révolution dans le royaume ; nous en voyons le germe dans une population beaucoup trop nombreuse. Plus le peuple s'étend, plus il est dangereux ; plus il s'éclaire, plus il est à craindre : on n'asservit jamais que l'ignorance. Nous allons, poursuivit le ministre, supprimer d'abord toutes ces écoles gratuites, dont les leçons se propageant avec rapidité, nous donnent des peintres, des poëtes et des philosophes, où il ne doit y avoir que des crocheteurs. Quel besoin tous ces gens-là ont-ils donc de talens, et quelle nécessité il y a-t-il de leur en donner ? Diminuons bien plutôt leur nombre ; la France a besoin d'une vigoureuse saignée, et ce sont les parties honteuses qu'il faut attaquer. Pour parvenir à ce but, nous allons d'abord vivement poursuivre la mendicité ; telle est la classe où se trouvent presque toujours les agitateurs : nous démolissons les hôpitaux, les maisons de piété ; nous ne voulons pas laisser au peuple un seul asyle qui puisse le rendre insolent. Courbé sous des chaînes mille fois plus

lourdes que celles qu'il porte en Asie, nous voulons qu'il rampe en esclave, et il n'y aura sorte de moyens que nous ne mettions en usage pour y réussir. Ces moyens seront longs, dit Clairwil, et si vous avez besoin d'une diminution subite, il en faut de plus prompts… La guerre… la famine… la peste. Le premier est sûr, dit Saint-Fond, nous allons avoir la guerre : nous ne voulons pas du dernier, parce qu'il serait à craindre que nous nous en trouvassions les premières victimes. Quant à celui de la famine, l'accaparement total des grains auquel nous travaillons, en nous comblant d'abord de richesses, va bientôt réduire le peuple à se dévorer lui-même. Nous espérons beaucoup de ce moyen. Il est arrêté dans le conseil parce qu'il est prompt, infaillible, et qu'il nous couvre d'or…

Il y a bien long-tems, poursuivit le ministre, que pénétré des principes de Machiavel, je suis infiniment persuadé que les individus ne sont rien en politique ; machines secondaires du gouvernement, les hommes doivent travailler à la prospérité de ce gouvernement, et jamais le gouvernement ne doit travailler à celle des hommes. Tout gouvernement qui s'occupe de l'homme est faible, il n'y a de vigoureux que celui qui se compte pour tout, et les hommes pour rien : le plus ou le moins d'esclaves dans un état est indifférent ; ce qui est essentiel, c'est que la chaîne pèse lourdement sur le peuple, et que le souverain soit despôte. Rome fut languissante et faible tant qu'elle voulut se gouverner elle-même ; elle maîtrisa la terre quand des tyrans envahirent l'autorité ; c'est dans le souverain seul que doit être considérée toute la force, et puisque cette force n'est que morale, dès que physiquement le peuple est le plus puissant, ce ne doit donc être que par une suite non interrompue d'actions despotiques que le gouvernement peut établir en lui la force physique qui lui manque ; elle

n'y sera jamais qu'idéalement sans cela. Lorsque nous sommes jaloux d'en imposer aux autres, il faut les accoutumer, petit à petit, à voir en nous ce qui foncièrement n'y existe pas ; autrement ils nous verront tels que nous sommes, et nous y perdrons infailliblement… J'ai toujours cru, dit Clairwil, que l'art de gouverner les hommes était celui qui demandait le plus de fausseté… Cela est vrai, et la raison en est simple, reprit Saint-Fond, on ne gouverne les hommes qu'en les trompant ; or, il faut être faux pour les tromper ; l'homme éclairé ne se laissera jamais conduire, il faut donc le priver de la lumière pour le mener à sa guise, et la fausseté seul e conduit à tous ces moyens. Mais la fausseté n'est-elle pas un vice, demandai-je à Saint-Fond ? Je la vois bien plutôt comme une vertu, répondit le ministre, elle est la seule clef du cœur de l'homme, il serait impossible de vivre avec lui en n'employant que la franchise ; uniquement occupé de nous tromper, où en serions-nous, si nous n'apprenions pas à le tromper nous-mêmes ? la principale étude de l'homme, et sur-tout de l'homme d'état, est de pénétrer toujours les autres sans se laisser démêler lui-même ; c'est son seul talent. Or, s'il n'arrive-là que par la fausseté, la fausseté est donc une vertu ; dans un monde absolument corrompu, il n'y a jamais de danger à être plus gangrené que les autres ; c'est s'assurer alors toute la somme de bonheur et de tranquillité que nous procurerait la vertu dans un gouvernement moral ; mais jamais la machine qui mène le gouvernement ne pourra être vertueuse, parce qu'il est impossible de prévenir tous les crimes, de se mettre à l'abri de tous les crimes sans être criminel aussi ; ce qui mène des hommes corrompus doit être corrompu lui-même ; et ce ne sera jamais avec la vertu, qui est un mode sans action, que vous conduirez le vice, qui est un mode toujours en action ; le gouvernant doit avoir plus d'énergie

que le gouverné ; or, si celle de gouverné n'est pétrie que de crimes, comment voulez-vous que celle du gouvernant ne soit pas elle-même criminelle ; les punitions que l'on employe pour l'homme sont-elles autre chose que des crimes ? qui les excuse ? la nécessité de le gouverner. Voilà donc le crime, un des ressorts du gouvernement ; je vous demande maintenant, de quelle nécessité peut être dans le monde le mode que vous appelez vertu, lorsqu'il est constant que vous ne pouvez obtenir ce mode que par des crimes ; d'ailleurs, il est extrêmement nécessaire, pour le gouvernement même, que la masse des hommes soit très-corrompue : plus elle le sera, plus il agira facilement, Examinez, en un mot, la vertu sous tous les rapports, et vous la verrez toujours inutile et dangereuse. Je voudrais, Juliette, poursuivit Saint-Fond, en ne s'adressant plus qu'à moi, détruire radicalement en vous tous les préjugés sur cet objet, qui feront infailliblement votre malheur ; je voudrais assurer vos opinions dans le cours de votre vie, car il est affreux d'être né avec des penchans à mal faire, et de ne pouvoir s'y livrer sans frémir. Convainquez-vous bien, mon ange, que dussiez-vous troubler et déranger l'ordre de la nature dans tous les sens possibles, vous n'auriez jamais fait qu'user des facultés qu'elle vous a données pour cela… des facultés qu'elle gavait bien que vous employeriez à cela, usage qu'elle ne blâme pas sans doute, puisque loin de vous priver d'aucunes de ces facultés nuisibles, elle vous inspire à tout moment le desir de les mettre en œuvre. Faites donc tout le mal qu'il vous plaira, sans que cela trouble un instant votre repos ; soyez bien sûre que, de quelqu'espèce que soit celui que vous inventerez, il ne sera jamais aussi violent que pourrait le desirer la nature qu'elle veut la destruction… qu'elle l'aime… qu'elle s'en nourrit… qu'elle s'en abreuve, et que vous ne lui plairez jamais mieux, que quand vos

mains détruiront comme les siennes, de même que vous ne l'outragez jamais davantage… que vous n'empiétez jamais autant sur ses droits que lorsque vous travaillez à une propagation qu'elle abhore… ou que vous laissez subsister sans trouble cette masse d'hommes qui nuit à ses facultés ; car le crime et la mort sont les véritables loix de la nature, et nous ne la servons jamais mieux qu'en moissonnant, comme elle, tout ce que nos bras peuvent atteindre.

Oh ! Saint-Fond, dis-je à mon amant, j'adhère à tous les principes que vous venez d'établir ; une seule chose m'inquiète, il faut, avez-vous dit, être fausse avec tout le monde ; si malheureusement vous l'étiez avec moi, vous sentez tout ce que j'aurais à craindre. Ne redoutez point cela, dit le ministre, je ne serai jamais faux avec mes amis, parce qu'au fait, il faut avoir quelque chose de solide dans le monde ; se sur quoi pourrait-on compter, si ce n'est sur le commerce de ses amis ? vous pouvez donc être certains, tous trois, que je ne vous tromperai jamais, à moins que vous ne me trompiez les premiers ; la raison de cela est bien simple, je vais l'étayer par l'égoïsme, la seule règle que je connaisse pour se bien juger soi et les autres. Nous vivons ensemble : n'est-il pas vrai que si vous vous apperceviez que je vous trompe, vous me le rendriez bientôt, et je ne veux pas être trompé : voilà toute ma logique en amitié ; c'est, dans le fait, un sentiment fort difficile entre sexe égal, impossible entre sexe différent, et que je n'estime qu'autant, ce qui est fort rare, qu'il peut-être fondé sur des rapports d'humeurs et de goûts ; mais il est faux de dire qu'il faille que la vertu en soit le ciment ; il deviendrait alors, si cela était vrai, un sentiment fort plat, que la monotonie détruirait bientôt ; quand les plaisirs en sont la base, chaque nouvelle idée en resserre les liens ; le besoin, seul aliment réel de l'amitié,

rapproche ses nœuds à tous les instans, l'on s'aime tous les jours d'autant mieux… d'autant plus, que tous les jours on a plus besoin l'un de l'autre ; on jouit de son ami, on jouit avec son ami, on jouit pour son ami, les voluptés s'augmentent les unes par les autres, et ce n'est véritablement qu'alors qu'on peut se flatter de les connaître. Mais qu'obtiens-je d'un sentiment vertueux ? Quelques voluptés sèches, quelques jouissances intellectuelles qui se détruisent à la première épreuve, et qui donnent des regrets d'autant plus amers que l'amour-propre en demeure blessé, et qu'il n'est point de traits plus sensibles que ceux qui vont à l'orgueil.

Il était tard, on se coucha ; nous nous mîmes tous quatre dans un lit de huit pieds quarrés, construit pour de pareilles scènes, et après quelques luxures on s'endormit. Des affaires ayant rappelé Noirceuil à Paris, il nous quitta de bonne heure ; Clairwil et moi tînmes compagnie à Saint-Fond, qui desirait passer quelques jours à la campagne.

Ànotre retour à Paris, Saint-Fond m'amena sa fille, dont l'appartement avait été préparé pendant notre voyage, Il était impossible de rien voir d'aussi régulièrement beau ; la plus sublime gorge, de très-jolis détails dans les formes, de la fraîcheur dans la peau, du dégagement dans les masses, de la grâce, du moëlleux dans l'attachement des membres, une figure céleste, l'organe le plus flatteur… le plus intéressant, et beaucoup de romanesque dans l'esprit.

Voici ma fille, me dit Saint-Fond, en me la présentant, vous savez que je la destine à Noirceuil qui ne se scandalisera pas des privautés que j'ai déjà prises, et que je prends encore tous les jours avec elle : tout n'est pas cueilli ; Alexandrine est vierge d'un

côté… mais son cul… ce superbe cul, Juliette, est depuis bien long-tems effeuillé par moi… Eh, comment y aurais-je résisté ? regardez-le, mon ange, et dites si de vos jours vous vîtes quelque chose de plus délicieux. Il était difficile, en effet, de rien voir de plus blanc et de mieux coupé… il n'y paraît pas, poursuivit Saint-Fond, en écartant, on ne peut se douter, ni que je la fouette tous les matins, ni que je la sodomise tous les soirs ; je vous laisse cette fille, Juliette, éduquez-la pendant quelque tems ; rendez-la digne de l'ami auquel je la destine, inspirez-lui le goût de tous les crimes, et la plus forte horreur pour toutes les vertus. Je vous cède mes droits sur elle ; transmettez-lui les principes que vous avez reçus de celui qui doit l'épouser ; donnez-lui tous nos goûts, communiquez-lui toutes nos passions : jamais le mot de Dieu ne fut prononcé devant elle, ce n'est pas avec vous que je crains qu'elle en puisse concevoir l'idée. Je lui brûlerais moi-même la cervelle, à l'instant où je lui entendrais parler de cette exécrable chimère. D'importans objets empêchent Noirceuil et moi, de nous livrer aux soins que nous vous confions, ils ne sauraient être en meilleures mains. Ce fut à cette occasion que le ministre m'apprit la nomination de Noirceuil à l'une des places les plus importantes de la cour, et qui lui valait cent mille écus de rente. Il la obtenu, me dit Saint-Fond, au même tems que le roi vient de m'en conférer une, qui me vaut le double. Et pendant que le vice triomphait avec cette impudence, vous voyez, mes amis, comme la main du sort écrasait toutes les victimes de ces indignes scélérats… Combien ces réflexions si fort au désavantage du bien, si singulièrement en faveur du mal, achevèrent de me captiver à jamais dans le sein du crime et de l'infâmie… Oh ! quelle horreur j'avais pour la vertu !

Je passai la nuit suivante avec Alexandrine ; cette jeune fille était, sans doute, délicieuse, Mais j'avoue que je la vis si philosophiquement, avec des sens tellement rassis, que je ne serais pas trop en état de vous parler des voluptés que j'en reçus : il aurait fallu de l'enthousiasme, à peine y eut-il de l'émotion. J'étais si fort affermie dans mes idées, le moral dominait si bien en moi le physique, mon indifférence était telle, mon flegme si soutenu, que soit satiété, soit dépravation, soit systême, je pus, sans m'émouvoir, la tenir nue dix heures dans mon lit, la branler, m'en faire branler, la sucer, la gamahucher, sans que ma tête en fut seulement échauffée ; et voilà, j'ose le dire, un des plus heureux fruits du stoïcisme. En roidissant notre ame contre tout ce qui peut l'émouvoir, en la familiarisant au crime par le libertinage, en ne lui laissant de la volupté que le physique, et en lui en refusant opiniâtrement la délicatesse, elle l'énerve, et de cet état dans lequel son activité naturelle ne lui permet pas de rester longtems, elle passe à une espèce d'apathie, qui se métamorphose bientôt en plaisirs mille fois plus divins, que ceux que lui procureraient des faiblesses ; car le foutre que je perdis avec Alexandrine, quoiqu'il ne fût dû qu'à cette fermeté que je vous peins, me procura des jouissances bien plus vives, que celles qui n'eussent été le fruit que de l'enthousiasme ou des tristes feux de l'amour.

Quoiqu'il en soit, Alexandrine me parut presqu'aussi neuve au moral qu'au physique ; son cœur et son esprit n'avaient encore fait nuls progrès. Cependant la petite coquine avait du tempérament, et quand je cherchais à l'émouvoir, je la trouvais toujours pleine de foutre. Je lui demandai si son père lui faisait beaucoup de mal en l'enculant : les premières fois, me dit-elle, mais elle y était si fort accoutumée, qu'elle ne souffrait plus. Sur ma demande si elle n'avait jamais vu que Noirceuil, elle me dit

que son père avait exigé d'elle, des complaisances pour un autre homme ; et je vis au portrait, que c'était Delcour. Mais ce Delcour l'avait-il enculée ?... non, il l'avait seulement fouettée devant son père ; et vous pouvez juger de là, quelle est la trempe de l'imagination d'un père, qui bande et qui décharge, en faisant fouetter devant lui, sa fille, par un bourreau. J'appris dès la première nuit, à mon écolière, tout ce qui tient à la théorie du libertinage ; et, au bout de trois jours, elle me branlait aussi bien que Clairwil. Peu à peu, néanmoins, cette petite fille parvint à me monter la tête, je l'immolais déjà dans ma perfide imagination, lorsque je demandai enfin à Noirceuil, ses intentions sur cette créature ; je veux en faire une victime, me répondit-il, comme j'ai fait de toutes mes autres femmes. — En ce cas, pourquoi retarder ? — À cause de la dot, à cause d'un enfant qu'il faut que je lui fasse, ou que je lui fasse faire, à cause de la protection du ministre qu'il faut que je conserve au moyen de cette alliance. Ces réflexions auxquelles je ne m'étais pas livrée, dérangèrent un peu mes idées. Et comme j'ai à vous raconter des événemens plus intéressans pour moi que ceux-là, vous saurez seulement, pour ne plus revenir à Alexandrine, qu'elle épousa Noirceuil, qu'elle devint grosse, je ne sais comment ; et que comme rien dans elle ne répondait aux instructions morales que je lui avais données, elle périt au bout de fort peu de tems, victime de la scélératesse de son époux et de son père, dans des orgies, que des événemens dans le détail duquel je vais bientôt entrer, m'empêchèrent de partager.

Les filles que j'étais obligée de fournir au ministre, ne me coûtaient pas toujours les sommes que je recevais pour elles ; il arrivait même quelquefois qu'elles me rapportaient au lieu de me coûter. Je vais vous en citer un exemple, qui ne vous donnera peut-être pas une haute idée de ma probité.

Un homme de province m'écrit un jour, que le gouvernement lui doit cinq cents mille francs pour des avances faites dans la dernière guerre ; sa fortune bouleversée depuis lors, le réduit, faute de cette somme, à mourir de faim, lui et une fille de seize ans, qui fait la consolation de ses jours, et qu'il marierait avec une partie de cet argent, s'il pouvait en obtenir la rentrée. Le crédit qu'il me connait, auprès du ministre, l'engage à s'adresser à moi, et il m'envoie toutes ses pièces. Je m'informe, le fait est vrai ; ce ne sera pas sans beaucoup de crédit qu'on aura ces fonds ; mais ils sont dûs très-effectivement. La jeune personne, dont il s'agit, est d'ailleurs, m'assure-t-on, l'une des plus intéressantes créatures qu'il y ait au monde. Sans rien expliquer de mes projets au ministre, je lui demande un ordre pour retirer l'argent. Je l'obtiens à la minute ; vingt-quatre heures suffisent à me procurer, ce que le bon provincial ne pouvait obtenir depuis dix ans. Dès que je suis en possession de la dette, j'écris au solliciteur que tout est en bon train ; mais que sa présence est absolument nécessaire ; qu'une jeune et jolie personne, produite avec lui dans les bureaux, ne peut qu'accélérer la réussite de sa demande ; que je l'invite, en conséquence, à amener sa fille avec lui. Le benet, dupe de mes conseils perfides, apporte lui-même sa réponse, et me présente effectivement une des plus belles filles que j'eusse encore vues. Je ne les lis pas languir long-tems après leur arrivée. Un de ces dîners ministériels, que je donnais chaque semaine à Saint-Fond, les mit en ma puissance. Déjà maîtresse des cinq cents mille francs, et le devenant, par cette insigne trahison, du père et de la fille, vous devinez, je crois aisément, l'emploi que je fis des uns et des autres. L'argent qui eût fait la fortune de plusieurs familles, fut dépensé par moi dans moins d'une semaine ; et la fille destinée à faire la félicité d'un honnête homme, après

avoir été souillée par nos pollutions nocturnes, pendant trois jours de suite, devint le quatrième, victime avec son père, de la férocité de Saint-Fond et de Noirceuil, qui les firent expirer tous deux, dans un supplice, d'autant plus barbare, qu'ils y vécurent douze heures dans les angoisses les plus effrayantes.

Àces preuves de ma perfidie, je dois, pour achever de me peindre à vous, vous en donner de mon avarice. Croiriez-vous que je la portais au point de prêter sur gages. M'en trouvant un jour pour huit cents mille francs, qui à peine m'eussent, en les rendant, rapporté le quart de la somme, je fis banqueroute, et ruinai par ce trait, vingt malheureuses familles, qui n'avoient mis dans mes mains leurs effets les plus précieux, que pour se procurer une triste subsistance momentanée, et qu'ils ne trouvaient pas dans des travaux qui leur coûtaient néanmoins tant de peines et tant de sueurs.

L'époque de Pâques approchait, Clairwil fut la première à me rappeler notre partie des carmes. Introduites dans l'intérieur du couvent avec Elvire et Charmeil, mes deux plus jolies tribades, le supérieur commença par nous demander des nouvelles de Claude ; il n'avait pas paru, nous assura-t-il, depuis l'invitation que nous lui avions faite. Nous assurâmes le bon moine, que nous ignorions absolument le sort de son confrère ; mais qu'avec le libertinage que nous lui avions reconnu, il paraissait fort vraisemblable qu'il avait jeté le froc aux orties. Il n'en fut plus question ; nous passâmes dans une salle immense ; et ce fut-là, où le supérieur nous fit faire la revue des combattans. Eusèbe les faisait tous passer, les uns après les autres ; ils arrivaient entre les mains de mes deux femmes, qui les branlaient, et nous montraient les vits. Tout ce qui n'avait pas au moins six pouces de

tour, sur neuf de long, fut réformé, ainsi que tout ce qui passait cinquante ans. On ne nous en avait promis qu'une trentaine, il y eut soixante-quatre moines et dix novices, tous munis d'engins, dont les plus petits se trouvaient dans les proportions qui viennent d'être dites, et quelques-uns de dix sur quatorze. La cérémonie commença.

Clairwil et moi, toujours dans cette même salle, nous étions étendues sur des canapés larges, élastiques et profonds, les jambes pendantes, les reins soulevés par de gros carreaux, absolument nues, et c'était le con, que dans cette première attaque, nous présentions à nos adversaires. Les tribades nous envoyaient les vits par rangs de taille, de manière à ce que les plus petits commençassent ; mais ce n'était qu'aux pollutions de nos doigts qu'on adressait des vits ; attendu que nous branlions de chaque main, les deux successeurs de celui qui nous enconnait. Aussi-tôt que le con se remplissait, aux dépens d'une main, il arrivait tout de suite un nouveau vit dans cette nain, et nous avions toujours trois hommes, chacune, sur le corps. Celui qui était hors de combat, se retirait dans une salle voisine, jusqu'à nouvel ordre. Tous étaient nuds, et tous déchargeaient dans un gondon, dont leur vit était revêtu. Ils passaient successivement de Clairwil à

moi ; nous fûmes donc ainsi foutues, chacune d'abord soixante et quatre coups : pendant les derniers, nos femmes étaient passées dans la seconde pièce, où elles travaillaient à faire rebander les moines. La seconde course recommença… Encore soixante et quatre coups chacune ; mêmes procédés pour la troisième ; mais ce fut le cul que nous présentâmes ; et nos athlètes nous furent envoyés cette fois, de manière à ce que nous eussions toujours un vit dans le cul, l'autre dans la bouche ; et c'était celui

qui sortait de nos culs que nous suçions, afin de le préparer à la quatrième attaque. Ici, l'on observait l'alternative ; c'est-à-dire, que je suçais le vit qui se retirait du cul de Clairwil, et elle suçait celui qui sortait du mien. On redoubla, de manière, qu'après cette première scène, nous avions été foutue chacunes cent vingt-huit coups en con, et cent vingt-huit en cul, formant deux cent cinquante-six en tout. On servit des biscuits et des vins d'Espagne, puis les grouppes se formèrent.

Nous reçûmes à la fois huit hommes ; nous avions un vit sous chaque aisselle, un dans chaque main, un dans les tetons, un dans la bouche, le septième en con, le huitième en cul. Ici plus de gondons ; il fallait que tous déchargeassent, afin que nous nous trouvassions arrosées de foutre sur toutes les parties de nos corps, et que de toutes parts, on le vit bouillonner sur nous. Chaque brigade de huit redoubla en changeant de femmes et de manière de foutre, de façon que nous éprouvâmes, chacune, huit pareils assauts, au bout desquels nous n'exigeâmes plus rien. Toutes deux offertes à leur lubricité, nous leur déclarâmes qu'ils étaient les maîtres de choisir entre Clairwil et moi, et de jouir comme bon leur semblerait. Clairwil de cette manière, fut encore foutue quinze coups en bouche, dix en con, et trente-neuf en cul, et moi quarante-six en cul, huit en bouche et dix en con. Deux cent coups chacune au total.

Le jour parut, et comme c'était celui de Pâques, les coquins, en nous traitant ainsi, allaient dire leur messe et en revenaient ; on nous avertit pour le dîner ; nous témoignâmes au supérieur le desir de procéder avant aux petites impiétés convenues. Spectateur de nos lubricités, Eusèbe qui n'aimait que les hommes, s'était contenté de nous disposer des vits et d'enculer quelques-uns de

ses confrères, pendant que nous en étions foutues. Eh bien ! nous dit-il, je vais moi-même célébrer le saint mystère dans la chapelle de la vierge, en haut. Comment desirez-vous que cela se fasse ; il faut, dit Clairwil, qu'un autre moine célébre à côté de vous : ces deux messes se diront sur les cons de nos deux tribades ; un moine les foutra en bouche pendant ce tems-là, afin de présenter son cul au célébrant, et il chiera sur le ventre de la fille, dès que l'hostie sera consacrée : de ce moment, le prêtre fera tenir le petit Dieu dans cet étron ; mon amie et moi irons le chercher là, nous en brûlerons une partie, nous donnerons des coups de couteau dans l'autre ; on fera quatre parts ensuite de ce qui restera, deux de ces parts seront enfoncées à coups de vits dans le cul des deux célébrants ; le reste s'introduira de même dans le cul de Juliette et dans le mien : au bout d'un instant, le vin consacré s'introduira dans quatre petites seringues, et l'on injectera ces quatre portions dans le cul des deux prêtres et dans les deux nôtres. On nous ressodomisera tous quatre, et l'on nous déchargera dans le cul. Vos plus beaux crucifix seront sous nos ventres et sous nos pieds pendant l'opération, et nous chierons dessus, ainsi que dans vos ciboires et vos calices, dès que nous aurons été foutues.

Tout se passa comme l'avait desiré mon amie : allons, dit-elle, je suis satisfaite ; je sais bien que ce sont des enfantillages, des inutilités, mais cela m'a échauffé la tête ; n'était-ce donc pas tout ce qu'il fallait ? Les voluptés ne sont que ce que l'imagination les fait ; et la plus délicieuse de toutes n'est jamais que celle qui plaît le mieux.

Tous les goûts sont dans la nature ;
Le meilleur est celui qu'on a.

Eusèbe, et les quatre moines qui nous avaient plu davantage, furent les seuls admis au magnifique repas qui nous fut servi ; nous reposâmes deux heures, et les orgies recommencèrent.

Cette fois-ci, nos deux tribades, placées au-dessus de la tête de Clairwil, exposaient l'une son con, l'autre son cul ; moi, je devais branler les soixante-quatre vits et les introduire l'un après l'autre, d'abord dans le vagin, ensuite dans l'anus de ma compagne, qui les attendait couchée sur le dos et les jambes en l'air, liées aux quenouilles d'un lit ; ils ne faisaient que s'exciter dans le con, tous étaient obligé de décharger dans le cul ; je pris la place de Clairwil ; elle me rendit le même service. Ces libertins, en jouissant ainsi de nous, avaient, non-seulement le plaisir de foutre de deux manières. mais même encore celui, pendant qu'ils foutaient, d'être aidés, servis par une jolie main, et de baiser une bouche, un con ou un cul, à leur volonté ; tous répandirent du foutre.

Àla seconde séance, chacune de nos tribades nous branlait un vit sur la figure ; nous en branlions un de chaque main, et deux moines nous gamahuchaient ; nous étions assises sur le visage de celui qui nous léchait le trou du cul ; entre nos jambes, à genoux, était celui qui nous suçait le con ; le septième et le huitième attendaient nos ordres, le vit à la main, et ils nous enconnaient ou nous enculaient au moment où, suffisamment excitées par les gamahucheurs, nous leur faisions signe de s'introduire. Nous obtînmes encore huit coups de cette manière.

Ma compagne et moi étions excédées, lorsqu'il passa par la tête de Clairwil une idée bien digne de son libertinage.

En s'y prenant, dit-elle, avec adresse, il est possible qu'une femme soit enconnée par deux hommes à-la-fois, que ceux qui bandent encore m'approchent, que le mieux fourni des deux m'enfile en me prenant sur lui ; que l'autre me le mette à l'envers, en me branlant le trou du cul ; qu'un troisième vienne se faire sucer ; tout cela ne m'empêchera pas d'en pouvoir branler encore deux.

Clairwil se trouvait heureusement assez large pour l'exécution de son projet : vigoureusement secouée par deux monstrueux engins, dont l'un se retirait pendant que l'autre s'engloutissait jusqu'au poil, ainsi foutue en mesure pendant plus de trois heures, par vingt-six des moines qui furent assez adroits pour réussir, la putain sortit de-là comme une frénétique ; ses yeux étincelaient, sa bouche écumait ; elle était en nage, et toute excédée qu'elle paraissait, la garce desirait encore ; on la voyait comme une bacchante parcourir les rangs et sucer les vits pour tâcher d'en obtenir de nouveaux efforts. Trop jeune et trop délicate pour me permettre d'essayer même l'obscène irrégularité que ma compagne venait de mettre en œuvre, je m'étais amusée pendant ses orgies à lui préparer des vits, mais il ne m'était plus possible de rien faire ; j'éprouvais, dans l'une et l'autre région du plaisir, un tel feu, une cuisson si considérable que je pouvais à peine me tenir assise.

Nous soupâmes… Il était tard. Clairwil dit qu'elle voulait coucher au couvent. Tu me feras mettre un matelat sur le maître-autel, dit-elle au supérieur, je veux y foutre toute la nuit. Juliette m'imitera ; il fait chaud, nous serons là plus fraîchement, ou bien elle ira dans la chapelle de cette putain, qui, dit-on, fut la mère du Dieu pendu de l'infâme religion chrétienne. Juliette, tu cou-

cheras sur cet autel, et te modelant sur le putanisme de la garce chez laquelle tu seras, au lieu des soldats de la garnison de Jérusalem, par qui la bougresse s'en faisait donner tous les jours, tu choisiras parmi ces moines ceux dans qui tu soupçonneras encore quelque vigueur. Ah ! je ne peux plus foutre, m'écriai-je. — Eh bien ! tu les branleras, ils te branleront ; tu les suceras, ils te suceront ; il y aura toujours du foutre de répandu sur tes autels impies de cette effroyable putain. Pour moi, continua-t-elle, je ne te ressemble pas, il s'en faut : à quelque point que j'aie été limée, je brûle encore du besoin d'être foutue ; les flots de sperme qui m'ont inondé le cul et le con, n'ont fait que m'enflammer ; je brûle… Plus l'on fout, à mon âge, et plus l'on veut foutre : ce n'est que le foutre qui appaise l'inflammation causée par le foutre ; et quand une femme a le tempéramment que m'a donné la nature, ce n'est qu'en foutant qu'elle peut être heureuse. Le putanisme est la vertu des femmes ; nous ne sommes créées que pour foutre ; malheur à celle qu'une stupide vertu enchaîne encore à de plats préjugés ; victime de ses opinions et de la froide estime qu'elle attend presque toujours en vain des hommes, elle aura vécu sans plaisir et mourra sans être regrettée. Le libertinage des femmes fut honoré sur toute la terre ; par-tout il eut et des sectateurs et des temples ; ah, comme je deviens sa zélatrice ! comme je jure et proteste d'être putain le reste de mes jours !… Que de grâces j'ai à rendre à ceux qui m'ont applani la carrière du vice… C'est à eux seuls que je dois la vie ; je l'avais reçue de mes parens, souillée d'indignes préjugés ; le feu des passions les a consumé tous, et puisque le jour n'est pur, à mes yeux, que depuis que je connais l'art de foutre, c'est de cette seule époque que j'ai reçu l'existence… Des vits, oui, sacre-dieu, des vits, voilà mes Dieux, mes parens, mes amis, je ne respire que pour ce membre

sublime ; et quand il n'est ni dans mon con, ni dans mon cul, il se place si bien dans ma tête, qu'en me disséquant un jour on le trouvera dans ma cervelle.

Après ce mouvement d'effervescence, prononcé de l'air et du ton d'une énergumène, Clairwil prit deux carmes avec elle, et fut se coucher sur l'autel ; je, l'imitai : m'étant bien bassinée avec de l'eau de rose, j'essayai de me prêter aux nouvelles attaques de deux superbes novices que j'avais amené, et j'en jouissais lorsque Clairwil, se jettant au bas de l'autel où elle s'est mise, s'écrie qu'il lui faut de nouveaux hommes ; que l'on soit difficile et que l'on choisisse au sein de l'abondance, dit-elle, rien de plus simple ; mais nous manquons maintenant ; ces bougres-là sont anéantis… Le croirais-tu, Juliette, je viens d'être ratée… moi, qui jamais n'éprouvai cet affront. Allons, allons, il y a d'autres vits dans ce couvent ; nous n'avons choisi que les plus beaux, tatons les autres maintenant ; suis moi. Si le supérieur, poursuit-elle, en ordonnant qu'on aille le lui chercher, n'a pas été bon pour satisfaire individuellement mes desirs, il le sera pour les faire appaiser par ceux de ses confrères qui, reposés, frais et gaillards, et n'ayant encore rien fait avec nous, doivent avoir toutes les forces requises pour nous contenter… Allons, lui dit-elle, dès qu'elle le vit paraître, conduis-nous dans les cellules habitées par les moines qui n'ont point paru à nos bacchanales ; nous le suivons ; les portes s'ouvrent à notre approche ; et quelle que fût la conformation de ceux que nous trouvions dans ces chambres, il fallait qu'ils jouissent de nous. Tous souscrivirent au marché, tous le signèrent de leur sperme ; les uns nous prenaient par devant ; d'autres, et ce fut le plus grand nombre, ne voulaient enfiler que le cul ; et nous, ne poursuivant qu'un seul objet, celui d'être foutues, nous présentions indistinctement tout ce qu'on pouvait exi-

ger de nous, contentes d'obtenir du foutre, dans quelque partie du corps qu'il dût couler : voilà comme doivent penser toutes les femmes. Est-il rien de plus absurde, en effet, que de supposer qu'il n'y ait pour recevoir des vits, qu'une partie de nos corps, et que si malheureusement on s'écarte de la grande route, il y a aussi-tôt des crimes de commis ; comme si la nature en nous formant deux trous n'avait pas indiqué à l'homme, que c'était pour les boucher indistinctement l'un et l'autre ; et que quelque fût celui qu'il préférât, il accomplirait toujours les loix d'une mère trop sage, pour avoir donné à l'une de ses plus faibles créatures, le plaisant droit de l'outrager.

Très-partisanne de cette manière de jouir, et la préférant, sans nulle comparaison à l'autre, je fus assez heureuse, dans cette seconde tournée, pour ne m'entendre demander que le cul, et je ne le refusai à personne.

Nous passâmes enfin chez les vieux ; il ne faut rien excepter, dit Clairwil, tous les hommes sont intéressans dès qu'ils déchargent ; je n'exige d'eux que du foutre. Quelques-uns, couchés avec des novices, nous repoussèrent ; vous ne nous dédommageriez pas de l'infidélité, nous dirent-ils : dussiez-vous même nous offrir l'autel où nous sacrifions, il y aurait un voisin trop redoutable pour que nous puissions essayer l'hommage.

Une femme a beau faire, elle a beau se tourner,
Ce sera toujours une femme.

Martial, Epig.

D'autres nous reçurent ; mais que de peines nous eûmes seulement à les faire bander... Que de complaisances !... que de soins..... que de lubriques attentions ! que de differens rôles à

jouer ? Tour-à-tour victimes ou prêtresses, tantôt il nous fallût réveiller chez les uns, par de cruelles macérations, une nature épuisée, que les autres ne sortaient de la létargie, qu'en nous molestant nous-mêmes. Un de ces vieux pécheurs voulût nous fouetter, nous le souffrîmes ; nous étrillâmes les autres ; il fallût prêter nos bouches à cinq ou six ; et dupes de nos complaisances avec ceux-là, leurs forces s'y épuisèrent, sans que nous puissions y rien gagner ; d'autres voulurent des choses plus singulières encore ; nous fîmes tout… tout déchargea, jusqu'au sacristain, jusqu'au portier, jusqu'aux balayeurs, qui nous foutirent deux ou trois cents coups chacun ; et après avoir couru plus de trois cents postes, soit d'un côté, soit de l'autre, nous nous retirâmes, épuisées de tous les genres de fatigue qui peuvent accabler le corps humain. Un régime exact de neuf jours, pendant lesquels nous prîmes beaucoup de bains et de petit-lait, nous rendit aussi fraîches, que si nous n'eussions jamais imaginé cette partie.

Mais s'il n'en restait plus de vestiges à mon extérieur, ma tête n'en était pas moins embrâsée ; on n'imagine pas dans quel état cette extravagance l'avait mise, j'étais exactement dans le délire de la lubricité, je voulus, ou pour m'appaiser, ou pour m'enflammer davantage, aller toute seule une fois à notre Société des Amis du Crime, il y a des momens, où, quelqu'agréable que soit la compagnie d'un être qui pense comme nous, on préfère cependant la solitude, il semble que l'on sera plus libre, que l'on inventera davantage ; on est alors dispensé de cette espèce de honte dont on a tant de peine à se débarrasser avec les autres, et rien ne vaut enfin les crimes solitaires.

Il y avait quelque tems que je n'avais paru dans ce cercle : perpétuellement entourée de plaisir, je savais rarement auquel don-

ner la préférence. Je n'y fus pas plutôt entrée, que je reçus mille éloges et mille complimens nouveaux, et je me vis bientôt contrainte à n'être que victime, lorsque j'arrivais pour être sacrificateur. Un homme de quarante ans m'enconnait ; et fort peu occupée de répondre à ses feux, me laissant faire comme une machine, j'observais avec bien plus d'attention un fort bel abbé ; enculant alternativement deux jeunes personnes pendant qu'on le fouettait lui-même : il était à deux pieds de moi ; je l'excitais par des propos, et je m'apperçus promptement qu'il faisait à moi bien plus d'attention qu'aux individus dont il se servait. Nous étant donc promptement débarrassés de nos entours, nous nous liâmes. Votre façon de jouir me plaît bien plus que celle de celui où vous venez de me voir livrée, lui dis-je, je ne conçois pas comment un homme fait pour être dans cette société, ose encore s'amuser d'un con. Je ne l'entends pas non plus, me dit Chabert… car c'était lui, mes amis… lui qui fait aujourd'hui les délices de notre campagne, et que vous allez bientôt voir jouer un rôle dans mes aventures. C'est-à-dire, poursuivit mon aimable abbé, que ce vit que vous voyez bander encore, vous chatouillera davantage au cul qu'au con ? Assurément, répondis-je. Eh bien ! dit-il, en emmenant avec nous celui qui le foutait, passons dans un boudoir, et je vous ferai voir là que nos goûts se ressemblent. Nous entrons ; le fouteur de Chabert l'avait comme un mulet : l'abbé lui-même était fort bien muni, mon cul les épuisa tous deux. Je promis à Chabert de le retrouver, et m'esquivai bientôt dans les sérails, où les stimulans que je venais de recevoir me firent entrer toute en feu. Après m'en être fait donner trois heures dans celui des hommes, je fus me chercher des victimes dans celui des femmes. Je brûlais de descendre dans ces trous pratiqués sous terre, entre les deux murs, et dans lesquels il semblait que l'on fût

au bout du monde. J'y conduisis deux petites filles de cinq ou six ans, et n'ai jamais eu tant de plaisir : on criait, on déraisonnait, on battait la campagne là, tant que l'on voulait, les antipodes vous eussent plutôt entendus que les habitans de notre hémisphère, et après des horreurs dont vous vous doutez, sans que je sois obligée de vous les peindre, je remontai, seule, quoique nous, fussions descendus trois.

Ce fut à quelque tems de là que je me trouvai à dîner chez Noirceuil avec un fort bel homme de quarante-cinq ans, qui fut annoncé sous le nom du comte de Belmor. Voilà notre nouveau président, me dit Noirceuil ; c'est aujourd'hui le jour de son entrée à la présidence, et il nous a promis, pour sa réception, un discours sur l'amour, que je suis charmé de te faire entendre, pour prémunir ton cœur contre ce sentiment que les femmes n'ont que trop souvent l'extravagance de concevoir pour les hommes. Vous, mon ami, continua-t-il en s'adressant à Belmor, trouvez bon que je vous présente la fameuse Juliette. Vous êtes-vous rencontré à la société ? Non, dit le comte ; je ne me rappelle pas d'avoir vu madame… Eh bien ! dit Noirceuil, vous ferez connaissance ici avant que de partir… c'est le cul le plus blanc… et l'ame la plus noire… Oh ! elle est bien digne de nous ! Elle viendra vous entendre cet après-midi… Voulez-vous faire quelque chose avant dîner ?… J'attends Clairwil… Mais avant que sa toilette ne soit finie il sera quatre heures ; or, comme il n'en est que trois, je vous exhorte à passer tous deux un instant dans mon boudoir, mon valet-de-chambre va vous suivre. Belmor consentit ; le valet vint et nous nous enfermâmes tous trois. La passion de Belmor était simple ; il baisait, il examinait long-tems les fesses de la femme, pendant que l'homme l'enculait ; puis dès que cet homme avait déchargé, il lui branlait le vit sur le cul de la

femme, lui faisait perdre une seconde fois du foutre bien positivement au trou, et dévorait ce que venait de perdre cet homme, pendant que la femme pétait. On le fouettait alors. Le comte remplit avec moi tous les épisodes de ses goûts ; mais se sentant de la besogne pour le soir, il ne déchargea pas : nous rentrâmes. Clairwil, belle comme un ange, venait d'arriver ; on se mit à table.

Juliette me dit Noirceuil, ne vous imaginez pas que le comte ait toujours des passions aussi douces que celle que vous venez de lui satisfaire ; il vous a traitée comme notre amie. Comme un homme qui se ménage, dit Clairwil. Vous savez donc, madame, ce que fait monsieur dans ses momens de délire, dis-je à Clairwil en souriant : si cela est, dites-le moi, je vous en conjure, car il me paraît si aimable, que je ne veux rien ignorer de ce qui le concerne. Comte, dit Noirceuil, trouvez-vous bon qu'on le lui dise ? — Je ne devrais pas y consentir, cela va donner à madame une beaucoup trop mauvaise idée de moi. Je connais assez mon amie, dit Clairwil, pour vous assurer qu'elle ne vous estimera qu'en raison de la multitude ou de la supériorité de vos vices. Eh bien ! dit Noirceuil, ce scélérat a pour passion favorite de faire attacher un petit garçon de cinq ou six ans sur les épaules d'une belle femme ; on fait couler le sang de la petite victime par mille plaies différentes, mais de manière à ce que le ruisseau coule sur le trou du cul de cette femme, obligée de chier pendant cette opération. Quant à lui, agenouillé devant le derrière, il avale le sang, pendant que trois hommes s'énervent dans son cul. Vous voyez que ce que vous venez de faire avec lui, n'est qu'un diminutif de sa fantaisie de choix ; tant il est vrai que les petites habitudes chez les hommes, caractérisent les plus grandes, et que le vice dominant, s'annonce toujours par quelque chose.

Oh foutre, dis-je au comte, en l'embrasant de tout mon cœur, votre manie me fait tourner la tête, employez souvent, je vous prie, mes fesses, à de semblables opérations, et soyez bien sûr que je ne négligerai rien de ce qui pourra perfectionner votre extase. M. de Belmor m'assura que la journée ne se passerait pas sans cela ; et il me conjura tout bas de lui réserver mon étron. Ah ! dit Clairwil, je savais bien que vous ne déplairiez pas à mon amie, en lui annonçant votre libertinage. Il est certain, dit Noirceuil, que c'est une sotte vertu que la tempérance ; l'homme est né pour jouir, et ce n'est que par ses débauches qu'il connaît les plus doux plaisirs de la vie : il n'y a que les sots qui se contiennent. Pour moi, reprit Clairwil, en se qu'il faut aveuglément se livrer à tout, et que ce n'est qu'au milieu de ses égaremens que doit se trouver le bonheur. La nature, dit le comte, indique à l'homme de ne le chercher que dans les excès ; l'inconstance dont il est doué, en lui conseillant d'augmenter ses sensations chaque jour, prouve bien que les plus douces ne sont que dans les écarts. Malheur à ceux qui, contenant les passions de l'homme dans sa jeunesse, lui font une habitude des privations, et le rendent par là, le plus infortuné des êtres. Quels mauvais services on lui rend alors... Il ne faut pas se tromper sur le but de ceux qui se conduisent ainsi, dit Noirceuil ; ne doutons point que ce ne soit par méchanceté, par jalousie... de peur que les autres ne soient aussi heureux, que ces pédans-là sentent bien qu'on peut l'être en se livrant à toutes leurs passions,... La superstition, dit Belmor, y contribue beaucoup, il fallait bien composer des offenses envers le Dieu que la superstition créait ; un Dieu qui ne se serait fâché de rien, devenait un être sans puissance ; et où pouvait mieux se trouver le germe des crimes, que dans le jet des passions ?... Que de tort, dit Noirceuil, la religion a fait à l'uni-

vers. Je la regarde, dis-je, comme le fléau le plus dangereux de l'humanité ; celui qui le premier put en parler aux hommes, dût être nécessairement son plus grand ennemi : le plus effrayant des supplices eût encore été beaucoup trop doux pour lui… On ne se sent pas assez, dit Belmor, la nécessité de la détruire… de l'extirper dans notre patrie… Ce sera fort difficile, dit Noirceuil, il n'y a rien à quoi l'homme tienne, comme aux principes de son enfance : un jour peut-être par un enthousiasme de préjugés tout aussi ridicules que ceux de la religion, vous verrez le peuple en culbuter les idoles. Mais semblable à l'enfant timide, il pleurera au bout de quelque tems, le brisement de ses hochets, et les réédifiera bientôt avec mille fois plus de ferveur. Non, non, jamais vous ne verrez la philosophie dans le peuple, ses organes épais ne s'ammolliront jamais sous le flambeau sacré de cette déesse ; l'autorité sacerdotale, un instant affaiblie peut-être, ne se rétablira qu'avec plus de violence, et c'est jusqu'à la fin des siècles, que vous verrez la superstition nous abreuver de ses venins. — Cette prédiction est horrible. — Elle est vraie. — Le moyen de s'y opposer… Le voici, dit le comte, il est violent, mais il est sûr ; il faut arrêter et massacrer tous les prêtres, dans un seul jour… traiter de même tous leurs adhérens ; détruire à la même minute jusqu'au plus léger vestige du culte catholique… proclamer des systêmes d'athéïsme, confier dans l'instant l'éducation de la jeunesse, à des philosophes ; multiplier, donner, répandre, afficher les écrits qui propagent l'incrédulité, et porter sévèrement pendant un demi siècle, la peine de mort contre tout individu qui rétablirait la chimère. Mais, ose-t-on vous dire, on fait des prosélites avec la sévérité ; l'intolérance est le berceau de tous les martyrs : cette objection est absurde, ce que l'on me dit là n'est arrivé, que parce qu'on a mis au contraire, beaucoup trop de mollesse et de dou-

ceur dans le procédé ; on a tatonné l'opération, et jamais on n'a été au but. Ce n'est pas une des têtes de l'hydre qu'il faut couper, c'est le monstre en entier qu'il faut étouffer ; le martyr d'une opinion voit la mort avec courage, parce que cette force lui est inspirée par celui qui le précède. Massacrez tout en un seul jour, que rien ne reste, et vous n'aurez plus de ce moment ni sectateurs ni martyrs… Cette opération n'est pas aisée, dit Clairwil… Infiniment plus qu'on ne pense, répondit Belmor, et je me charge de l'exécuter avec vingt-cinq mille hommes, si le gouvernement veut me les confier ; il ne faut à cela, que de la politique, du secret, de la fermeté, sur-tout point de molesse et point de queue ; vous craignez les martyrs, vous en aurez tant, qu'il restera un sectateur à l'abominable Dieu des chrétiens… Mais, dis-je, il faudrait donc détruire les deux tiers de la France. Pas même un, répondit Belmor, mais à supposer que la destruction nécessaire fut aussi grande que vous le dites, ne vaudrait-il pas cent fois mieux que cette belle partie de l'Europe ne fût habitée que par dix millions d'honnêtes gens, que par vingt-cinq millions de coquins. Cependant, je le répète, ne croyez pas qu'il y ait en France autant de sectateurs de la religion chrétienne, que vous semblez l'imaginer ; le triage serait bientôt fait. Un an dans l'ombre et le silence me suffirait à l'établir, et je n'éclaterais que sûr de mon fait. — Cette saignée serait prodigieuse. — J'en conviens, mais elle assurerait à jamais le bonheur de la France ; c'est un remède violent administré sur un corps vigoureux : en le tirant promptement d'affaire, il lui évite une infinité de purgations, qui, trop multipliées, finissent par l'épuiser tout à fait.

Soyez bien certains que toutes les plaies qui déchirent la France depuis dix-huit cents ans, ne viennent que des factions religieuses… À vous entendre, comte, dit Noirceuil, vous n'aimez

pas infiniment la religion. — Je la vois peser sur les peuples comme une des plaies dont la nature afflige quelquefois les hommes, et si je n'aimais pas autant mon pays, j'abhorrerais moins tout ce qui peut l'embrâser et le détruire… Allons, dit Noirceuil, puisse le gouvernement vous confier le soin que vous desirez, je jouirais bien sincèrement avec vous du résultat, puisqu'il bannirait de dessus la partie du monde que j'habite, une abominable religion que je hais pour le moins autant que vous. Et comme il était tard ; après le plus succulant et le plus somptueux dîner, on partit-pour la société.

Il y avait un usage fort extraordinaire à la réception d'un nouveau président ; appuyé sur le ventre, dans un canapé, au bas de sa chaire, il fallait que tous les membres de la société fussent lui baiser le cul avant qu'il ne s'établit dans son fauteuil ; le comte se place, et chacun satisfait à l'hommage. Il monte.

Mes frères, dit-il, j'ai promis d'entretenir aujourd'hui la société sur l'Amour, et quoique ce discours n'ait l'air de s'adresser qu'aux hommes, les femmes, j'ose vous l'assurer, y trouveront de même tout ce qui leur est nécessaire pour se préserver d'un sentiment aussi dangereux. Puis, s'étant couvert, et l'assemblée l'écoutant avec le plus grand silence, voici comme il s'exprima :

« On appelle Amour, ce sentiment intérieur qui nous entraîne, pour ainsi dire, comme malgré nous, vers un objet quelconque ; qui nous fait vivement desirer de nous unir à lui… de nous en rapprocher sans cesse… qui nous flatte… qui nous enivre, quand nous réussissons à cette union, et qui nous désespère… qui nous déchire quand quelques motifs étrangers viennent nous contraindre à briser cette union, si cette extravagance ne nous entraînait jamais qu'à la jouissance prise avec cette ardeur, cet

enivrement, elle ne serait qu'un ridicule ; mais comme elle nous conduit à une certaine métaphysique qui, nous transformant en l'objet aimé, nous rend ses actions, ses besoins, ses desirs aussi chers que les nôtres propres, par cela seul elle devient excessivement dangereuse, en nous détachant trop de nous-même, et en nous faisant négliger nos intérêts pour ceux de l'objet aimé ; en nous identifiant, pour ainsi dire, avec cet objet, elle nous fait adopter ses malheurs, ses chagrins, et ajoute, par conséquent, ainsi, à la somme des nôtres. D'ailleurs, la crainte ou de perdre cet objet, ou de le voir se refroidir, nous tracasse sans cesse ; et de l'état le plus tranquille de la vie, nous passons insensiblement, en adoptant cette chaîne, au plus cruel, sans doute, qui se puisse imaginer dans le monde. Si la récompense ou le dédommagement de tant de peines était autre chose qu'une jouissance ordinaire, peut-être conseillerais-je de le risquer ; mais tous les soucis, tous les tourmens, toutes les épines de l'amour ne conduisent jamais qu'à ce qu'on peut aisément obtenir sans lui ; où donc est la nécessité de ses fers ? Lorsqu'une belle femme s'offre à moi, et que j'en deviens amoureux, je n'ai pas avec elle un but différent que celui qui la voit et qui la desire sans former aucune espèce d'amour ; tous deux nous voulons coucher avec elle ; lui, ce n'est que son corps qu'il desire ; et moi, par une métaphysique fausse et toujours dangereuse, m'aveuglant sur le véritable motif, qui, néanmoins, n'est autre que celui de mon concurrent, je me persuade que ce n'est que le cœur que je veux, que toute idée de jouissance est exclue, et je me le persuade si bien, que je ferais volontiers avec cette femme l'arrangement de ne l'aimer que pour elle-même, et d'acheter son cœur aux prix du sacrifice de tous mes desirs physiques. Voilà la cause cruelle de mon erreur ; voilà ce qui va m'entraîner dans ce gouffre affreux de chagrins, voilà ce

qui va flétrir ma vie ; tout va changer pour moi dans cet instant : les soupçons, les jalousies, les inquiétudes, vont devenir les alimens cruels de ma malheureuse existence ; et plus j'approcherai de mon bonheur, plus il se constatera, plus la fatale crainte de le perdre, empoisonnera mes jours. En renonçant aux épines de ce sentiment dangereux, n'imaginez pas que je me prive de ses roses ; je les cueillerai alors sans danger ; je ne prendrai que le suc de la fleur, j'en éloignerai toutes les matières hétérogènes ; j'aurai de même la possession du corps que je desire, et n'aurai pas celle de l'ame qui ne m'est utile à rien. Si l'homme s'éclairait mieux sur ses vrais intérêts dans la jouissance, il épargnerait à son cœur cette fièvre cruelle qui le brûle et qui le dessèche : s'il pouvait se convaincre qu'il n'est nullement besoin d'être aimé pour bien jouir, et que l'amour nuit plutôt aux transports de la jouissance qu'il n'y sert, il renoncerait à cette méthaphysique du sentiment qui l'aveugle, se bornerait à la simple jouissance des corps, connaîtrait le véritable bonheur, et s'épargnerait pour toujours le chagrin inséparable de sa dangereuse délicatesse.

C'est un être de raison... une sensation tout-à-fait chimérique que cette délicatesse que nous plaçons dans le desir de la jouissance : elle peut être de quelque prix dans la métaphysique de l'amour ; c'est l'histoire de toutes les illusions, elles s'embellissent mutuellement ; mais elle est inutile, nuisible même dans ce qui ne tient qu'à la satisfaction des sens ; de ce moment, vous le voyez, l'amour devient parfaitement inutile, et l'homme raisonnable ne doit plus voir, dans l'objet de sa jouissance, qu'un objet pour lequel le fluide nerval s'enflamme, qu'une créature fort indifférente par elle-même, qui doit se prêter à la satisfaction purement physique des desirs allumés par l'embrâsement qu'elle a causé sur ce fluide, et qui, cette satisfaction donnée et reçue,

rentre au yeux de l'homme raisonnable, dans la classe où elle était auparavant. Elle n'est pas unique dans son espèce, il peut en retrouver d'aussi bonne, d'aussi complaisante ; il vivait bien autrefois, avant que de l'avoir connue ; pourquoi ne vivra-t-il pas tout de même après ? Comment l'infidélité de cette femme pourrait-elle le troubler en quoique ce puisse être ? En prodiguant ses faveurs à un autre, enlève-t-elle quelque chose à son amant ? il a eu son tour, de quoi se plaint-il ? pourquoi un autre ne l'aurait-il pas de même ; et que perdra-t-il en cette créature qu'il ne puisse aussi-tôt retrouver dans un autre ? Si elle le trompe d'ailleurs pour un rival, elle peut de même tromper ce rival pour lui ; ce second amant ne sera donc pas plus aimé que le premier ; pourquoi, d'après cela, sera-t-il jaloux, puisqu'ils ne sont pas mieux traités l'un que l'autre ? Ces regrets seraient tout au plus pardonnables, si cette femme chérie était unique dans le monde ; ils sont extravagans, dès que cette perte est réparable. Me mettant un instant ici à la place de ce premier amant ; qu'a-t-elle donc cette créature, je vous prie, pour occasionner ainsi mes douleurs ? un peu d'attention sur moi-même, quelques retours sur mes sentimens ; l'illusion seule leur prêtait de la force, c'est le desir de posséder cette femme ; c'est la curiosité qui l'embellissait à mes yeux, et si la jouissance ne me les dessille pas, c'est, ou parce que je n'ai pas encore assez joui, ou par un reste de mes premières erreurs ; c'est le voile que j'étais accoutumé de porter avant que de jouir, qui retombe encore malgré moi sur mes yeux : et je ne l'arrache pas ! c'est de la faiblesse… de la pusillanimité ; détaillons la bien après la jouissance, cette déesse qui m'aveuglait avant… Saisissons le moment du calme et de l'épuisement pour la considérer de sang froid ; passons un instant, comme dit Lucrèce, dans les arrières scènes de la vie ; eh bien ! nous le verrons, cet objet

divin qui nous faisait tourner la tête, nous le verrons doué des mêmes desirs, des mêmes besoins, des mêmes formes de corps, des mêmes appétits… affligé des mêmes infirmités que toutes les autres créatures de son sexe ; et nous dépouillant à cet examen de sang froid, du ridicule enthousiasme qui nous entraînait vers cet objet, entièrement semblable à tous les autres du même genre, nous verrons qu'en ne l'ayant plus, nous ne perdons que ce que nous pouvons aisément réparer. Ne faisons entrer pour rien ici les agrémens du caractère, ces vertus entièrement du ressort de l'amitié ne doivent être appréciées que par elle ; mais en amour, je me trompe, si j'ai cru que c'était là ce qui m'avait décidé ; c'est le corps seul que j'aime, et c'est le corps seul que je plains, quoique je puisse le retrouver à tout moment : à quel point dès-lors sont donc extravagans mes regrets ?

Osons le dire, dans aucun cas, la femme n'est faite pour le bonheur exclusif de l'homme ; envisagée du côté de la jouissance, assurément elle ne la rend pas complette, puisque l'homme en trouve une, beaucoup plus vive avec ses semblables ; si c'est comme amie, sa fausseté et sa soumission, ou plutôt sa bassesse, s'opposent à la perfection du sentiment de l'amitié ; il faut dans l'amitié de la franchise et de l'égalité ; si l'un des deux amis domine l'autre, l'amitié se détruit ; or, cette autorité de l'un des deux sexes sur l'autre, fatale à l'amitié, existe nécessairement entre deux amis de sexe différent ; donc la femme n'est bonne ni pour maîtresse, ni pour amie ; elle n'est réellement placée que dans l'esclavage où les orientaux la tiennent ; elle n'est bonne que pour la jouissance, au-delà de laquelle, comme le disait le bon roi Chilpéric, il faut s'en défaire le plutôt possible.

S'il est aisé de démontrer que l'amour n'est qu'un préjugé national ; que les trois-quarts des peuples de l'univers dont la coutume est d'enfermer leurs femmes, n'ont jamais connu ce délire de l'imagination ; en remontant alors à l'origine de ce préjugé, il nous sera facile et de nous assurer qu'il n'est que cela, et d'arriver au moyen sûr de sa guérison : or, il est certain que notre esprit de galanterie chevaleresque qui offre ridiculement à notre hommage l'objet qui n'est fait que pour nos besoins, il est certain, dis-je, que cet esprit vient de l'ancien respect que nos ancêtres avaient autrefois pour les femmes, en raison du métier de prophêtes qu'elles exerçaient dans les villes et dans les campagnes ; on passa par frayeur du respect au culte, et la galanterie naquit au sein de la superstition ; mais ce respect ne fut jamais dans la nature, on perdrait son tems à l'y rechercher ; l'infériorité de ce sexe sur le nôtre est trop bien établie pour qu'il puisse jamais exciter en nous aucun motif solide de le respecter ; et l'amour, qui naquit de ce respect aveugle, n'est qu'un préjugé comme lui : le respect pour les femmes augmente en raison de ce que l'esprit du gouvernement s'éloigne des principes de la nature ; tant que les hommes n'obéissent qu'à ces premières loix, ils doivent souverainement mépriser les femmes ; elles deviennent des Dieux quand ils s'avilissent, parce que l'homme s'affaiblit alors, et qu'il faut nécessairement que le plus faible commande quand le plus fort se dégrade : aussi le gouvernement est-il toujours débile, quand les femmes règnent : ne me citez point la Turquie ; si son gouvernement est faible, ce n'est que depuis l'époque où les intrigues du sérail ont réglé ses démarches : les turcs ont détruit l'empire de Constantinople, quand ils traînaient ce sexe enchaîné, et quand, en face de son armée, Mahomet second tranchait la tête d'Irène, à laquelle on soupçonnait trop d'empire sur lui. Il y a de la bas-

sesse et de la dépravation à rendre le plus léger culte aux femmes : ce culte est impossible même au moment de l'ivresse : comment peut-on le soupçonner après ? Si de ce qu'une chose sert, devient un motif pour l'adorer, il faut donc de même adorer son bœuf, son âne, sa chaise-percée, etc.

Ce qui s'appelle amour, en un mot, n'est autre chose que le desir de jouir, tant qu'il existe, le culte est inutile ; dès qu'il est satisfait, il est impossible : ce qui prouve que ce ne fut certainement point du culte que naquit le respect, mais du respect que naquit le culte : Jetez les yeux sur les exemples d'avilissement où ce sexe fut autrefois, où il est encore chez une grande partie des peuples de la terre, et vous acheverez de vous convaincre que la passion métaphysique de l'amour n'est nullement innée dans l'homme, mais qu'elle est le fruit de ses préjugés et de ses usages, et que l'objet qui fit naître cette passion généralement méprisée par tout, n'aurait jamais dû l'aveugler.

Ce mépris est tel chez les Croates, plus particulièrement connus des géographes sous le nom d'Uscoques et de Morlaques, que quand ils veulent parler de leurs femmes, ils emploient cette même expression vulgaire dont se sert le peuple au sujet d'un animal vil. Jamais ils ne les souffrent dans leur lit, elles couchent à terre, sont obligées d'obéir au moindre signe, et déchirées à coups de nerfs de bœufs à la plus légère désobéissance ; leur soumission, leur régime, leurs fatigues journalières, ne s'interrompent jamais, même dans leur grossesse : on les voit souvent accoucher en pleine campagne, ramasser leurs enfans, les laver au premier ruisseau, les rapporter chez elles, et recontinuer leurs occupations : on a remarqué que, dans ce pays, les enfans étaient beaucoup plus sains, beaucoup plus robustes et les femmes beau-

coup plus fidelles ; il semble que la nature ne veut pas perdre les droits que notre luxe et notre fausse délicatesse cherchent à lui ravir, en nos climats, sans en recueillir d'autres fruits, que d'abaisser notre sexe, en lui assimilant celui qu'elle n'a créé que pour en être l'esclave.

Chez les Cosaques Zaporariens, les femmes sont absolument exclues des peuplades ; celles qui servent à la propagation, sont reléguées dans des îles séparées, et ils vont s'en servir là quand ils en ont besoin, mais sans choix, sans distinction ; le besoin seul agit ; l'âge, la figure, ni le sang, n'établissent aucune différence, ensorte que le père a des enfans de sa fille ; le frère, de sa sœur ; et point d'autres loix chez ces peuples, que celles qu'établit le besoin.

Il y a des pays où, quand les femmes ont leurs règles, elles sont traitées comme des bêtes ; on les enferme étroitement, et on leur jette à manger de loin, comme à des tigres ou à des ours : croyez-vous que ces peuples-là soient bien amoureux de leurs femmes ?

Au royaume de Louango, en Afrique, les femmes enceintes sont encore plus maltraitées ; une fois dans cet état, elles n'en paraissent que plus impures, que plus difformes et plus dégoûtantes ; et qu'y a-t-il, en effet, de plus affreux qu'une femme grosse ? pour se bien pénétrer de toute l'horreur qu'inspire ce sexe, il me semble que ce devrait être toujours à nud, et dans cet état, qu'il faudrait l'offrir à ses sectateurs. Les nègres de Barré n'ont de commerce avec elles, que quatre ans après qu'elles sont accouchées.

Les femmes de Maduré ne parlent de leurs maris, qu'avec des circonlocutions qui expriment le profond respect qu'elles ont pour eux.

Les Romains et les Celtes avaient sur leurs femmes, le droit de vie et de mort, et ils en usaient souvent ; ce droit, nous est assuré par la nature ; nous lui désobéissons, et nous dégradons ses loix, en ne l'exerçant pas.

Leur esclavage est affreux dans presque toute l'Afrique ; elles se trouvent bien heureuses en ce pays, quand le mari daigne accepter leurs soins.

Elles sont si maltraitées, si malheureuses dans le royaume de Juida, que celles que l'on recrute pour compléter le sérail du souverain, aiment mieux, quand elles le peuvent, se tuer que de se laisser conduire ; ce prince ne jouissant jamais de ses femmes, qu'en leur imposant, dit-on, d'exécrables supplices.

Jeterons-nous les yeux sur ces magnifiques retraites de l'Asie : nous y verrons d'orgueilleux despotes, faisant prendre leurs desirs pour des ordres, assouplir la beauté la plus pure aux sales caprices de leur imagination, et réduire à l'avilissement le plus extrême, ces fières divinités que notre bassesse encense.

Les Chinois méprisent souverainement les femmes ; ils disent qu'il faut se presser de les rejeter, aussitôt qu'on s'en est servi.

Lorsque l'empereur de Golconde veut se promener, douze des plus grandes et des plus vigoureuses filles de son sérail, forment, en s'arrangeant les unes sur les autres, une espace de dromadaire, dont les quatre plus grandes composent les jambes ; on huche sa majesté sur les reins de ces filles, et elles partent ; je

vous laisse à soupçonner les mœurs de ce monarque, dans l'intérieur de son harem, et dans quel étonnement il serait, si l'on venait lui dire que les créatures dont il se sert pour ses besoins, sont des objets de culte en Europe.

Les Moscovites ne veulent rien manger de ce qui a été tué par une femme : ah ! croyez-le, mes frères, ce n'est pas pour nous avilir, par un sentiment aussi bas que celui de l'amour, que la nature a mis la force de notre côté ; c'est, au contraire, pour commander à ce sexe faible et trompeur, pour le contraindre à servir nos desirs ; et nous oublions totalement ses vues, quand nous laissons quelqu'empire aux êtres qu'elle nous a soumis.

Nous imaginons trouver le bonheur dans la tendresse que nous supposons aux femmes pour nous : mais ce sentiment n'est jamais que joué, que mesuré sur le besoin qu'elles croient avoir de nous, ou l'espèce de passion que nous flattons en elles ; que l'âge vienne, ou que la fortune change, ne pouvant plus servir à leurs plaisirs ou à leur orgueil, elles nous abandonnent à l'instant, et deviennent souvent nos plus mortelles ennemies. Dans tous les cas, nous n'en avons point de plus cruels que les femmes, qui même nous adorent sincèrement ; si nous en jouissons, elles nous tyrannisent ; si nous les méprisons, elles se vengent, et finissent toujours par nous nuire ; d'où il résulte que de toutes les passions de l'homme, l'amour est la plus dangereuse, et celle dont il doit se garantir avec le plus de soin.

Mais, faut-il autre chose que son aveuglement, pour en faire juger la folie ? faut-il autre chose que cette illusion fatale qui lui fait prêter tant de charmes à l'objet qu'il encense. Il n'est pas un tort qui ne devienne une vertu ; pas un défaut ; qui ne soit une beauté ; pas un ridicule, qui ne soit une grace ; eh ! quand

l'ivresse est dissipée, et qu'éclairé sur le méprisable objet de son culte, l'homme peut le considérer de sang-froid, ne devrait-il pas au moins, en rougissant de son indigne erreur, prendre de fermes résolutions, pour ne plus s'aveugler à l'avenir ?

L'inconstance et le libertinage, voilà, mes frères, les deux contre-poisons de l'amour ; tous deux, en nous accoutumant au commerce de ces fausses divinités, font insensiblement tomber l'illusion ; on n'adore plus ce qu'on voit tous les jours : par l'habitude de l'inconstance et du libertinage, le cœur perd insensiblement de cette mollesse dangereuse, qui le rend susceptible des impressions de l'amour ; il se blase, il s'endurcit, et la guérison suit de près. Eh ! comment irai-je me morfondre près des rigueurs de cette créature qui me brave, lorsqu'avec un peu de réflexion, je vois qu'un couple de louis peut me procurer, sans peine, la possession d'un corps aussi beau que le sien ? Ne perdons jamais de vue que la femme qui essaie de nous captiver le mieux, cache certainement des défauts qui nous dégoûteraient bientôt, si nous pouvions les connaître ; que notre imagination les voie, ces détails… qu'elle les soupçonne, qu'elle les devine ; et cette première opération faite dans le moment où l'amour naît, parviendra peut-être à l'éteindre. Est-elle fille ? certainement elle exhale quelqu'odeur mal saine, si ce n'est dans un tems, c'est dans un autre ; est-ce bien la peine de s'enthousiasmer devant un cloaque ? Est-elle femme ? les restes d'un autre peuvent, j'en conviens, exciter un moment nos desirs… Mais notre amour… et qu'idolâtrer là, d'ailleurs ? le vaste moule d'une douzaine d'enfans… Représentez-vous là quand elle accouche cette divinité de votre cœur ; voyez cette masse informe de chair, sortir gluante et empestée du centre où vous croyez trouver le bonheur. Déshabillez enfin, même dans un autre tems, cette idole de votre ame,

seront-ce ces deux cuisses courtes et cagneuses, qui vous tourneront la cervelle ? ou ce gouffre impur et fétide qu'elles soutiennent… Ah ! ce sera peut-être ce tablier plissé qui, retombant en ondes flottantes sur ces mêmes cuisses, échauffera votre imagination… ou ces deux globes ammolis et pendans jusqu'au nombril ? Peut-être est-ce au revers de la médaille que votre hommage s'érige ? Et ce sont ces deux pièces de chair flasques et jaunes, renfermant en elle un trou livide, qui se réunit à l'autre ; oh, oui, ce sont assurément ces charmes-là, dont votre esprit se repaît, et c'est pour en jouir, que vous vous ravalez au-dessous de la condition des bêtes les plus stupides !… Mais, je me trompe, ce n'est rien ce tout cela qui vous attire, de bien plus belles qualités vous enchaînent ; c'est ce caractère faux et double, cet état perpétuel de mensonge et de fourberie, ce ton acariâtre, ce son de voix semblable à celui des chats, ou ce putanisme, ou cette pruderie, car jamais une femme n'est hors de ces deux extrêmes… cette calomnie… cette méchanceté… cette contradiction… cette inconséquence… Oui, oui je le vois, ce sont les attraits qui vous retiennent ; et sans doute, ils valent bien la peine de vous tourner la tête.

N'imaginez pas que j'outre la matière : si tous ces défauts ne sont pas réunis dans le même être, celui que vous adorez en possède assurément une partie ; si vous ne les voyez pas, c'est qu'on vous les dérobe, mais ils existent : si la toilette ou l'éducation déguise ce qui vous dégoûterait, le défaut n'en est pas moins réel ; recherchez-le avant que de vous lier, vous le reconnaîtrez infailliblement, et si vous êtes sage, n'allez pas sacrifier votre bonheur et votre tranquillité à la puissance d'un objet, qui certainement, vous fera bientôt horreur.

Omes frères ! jetez les yeux sur la multitude de peines où cette funeste passion entraîne les hommes… les maladies cruelles, fruits des tourmens qu'elle donne, la perte des biens, du repos, de la santé, l'abandon de tous les autres plaisirs ; sentez les sacrifices énormes qu'elle coûte, et profitant de tous ces exemples, faites comme le nautonier prudent qui ne passe point auprès de l'écueil où vient d'échouer le navire, qui fendait les mers avec lui.

Eh ! la vie ne vous offre-t-elle pas bien d'autre plaisirs sans ceux-là ?… que dis-je ; elle vous présente les mêmes, et elle vous les donne sans épines. Puisque le libertinage vous assure les mêmes jouissances, et ne vous demande que de les dégager de cette métaphysique à la glace, qui n'ajoute rien aux plaisirs, jouissez sans liens de tous les objets offerts à vos sens ; et quelle nécessité y a-t-il donc d'aimer une femme pour s'en servir ? Il me semble que nous éprouvons tous ici qu'on s'en sert beaucoup mieux quand on ne l'aime point, ou qu'il est au moins très-inutile de l'aimer pour en venir là. Qu'avons-nous besoin de prolonger ces plaisirs par une ivresse folle et ridicule ? Au bout de cinq à six heures n'avons-nous pas eu de cette femme tout ce qu'il nous en faut ; une autre nuit, cent autres nuits, ne nous ramèneraient que les mêmes plaisirs ; et d'autres objets vous en préparent de nouveaux. Quoi ! tandis que des milions de beautés vous attendent, vous auriez la folie de ne vous attacher qu'à une : ne ririez-vous pas de la simplicité d'un convive qui, dans un repas magnifique, ne se nourrirait que d'un seul plat, quoique plus de cent fussent offerts à son appétit ; c'est la diversité, c'est le changement qui fait le bonheur de la vie, et s'il n'est pas un seul objet sur la terre qui ne puisse vous procurer une volupté nouvelle, comment pouvez-vous porter l'extravagance au point de vous captiver à celui qui ne peut vous en présenter qu'une ?

Ce que j'ai dit des femmes, mes frères, vous pouvez le rapporter aux hommes. Nos défauts sont aussi grands que les leurs, et nous ne méritons pas mieux de les fixer ; toute espèce de chaîne est une folie, tout lien est un attentat à la liberté physique dont nous jouissons sur la surface du globe. Et tandis que je perds mon tems avec cet être quelconque, cent mille autres se flétrissent autour de moi, qui mériteraient bien mieux mon hommage.

Est-ce une maîtresse, d'ailleurs, qui peut satisfaire un homme ? est-ce alors, qu'esclave des volontés et des desirs de sa déesse, il ne travaillera qu'à la contenter, qu'il pourra s'occuper de ses voluptés personnelles : la supériorité est nécessaire dans l'acte de la jouissance ; celui des deux qui partage, ou qui obéit, est certainement exclu du plaisir ; loin de nous, cette délicatesse imbécille qui nous fait trouver des charmes… même dans nos sacrifices ; ces jouissances purement intellectuelles, peuvent-elles valoir celle de nos sens ? Il en est de l'amour des femmes, comme de celui de Dieu, ce sont des illusions qui nous nourrissent dans l'un et l'autre cas. Dans le premier nous voulons n'aimer que l'esprit, abstraction faite du corps ; dans le second, nous prêtons un corps à l'esprit, et dans tous deux nous n'encensons que des chimères.

Jouissons ; telle est la loi de la nature ; et comme il est parfaitement impossible d'aimer long-tems l'objet dont on jouit, subissons le sort de tous les êtres que nous ravalons injustement audessous de nous, et que nous enchaînons par la force, bien plus que par la raison. Voyons-nous le chien ou le pigeon, reconnaître sa compagne quand il en a joui ? Si l'amour l'enflâme un instant, cet amour n'est que le besoin, et sitôt qu'il est satisfait, l'indiffé-

rence ou le dégoût, succède jusqu'au moment d'un nouveau desir ; mais ce ne sera plus avec la même femelle ; toutes celles qui se rencontreront, deviendront, tour-à-tour, l'objet des vœux du mâle inconstant ; et s'il s'élève une dispute, la favorite de la veille sera sacrifiée comme le rival du jour. Ah ! ne nous éloignons pas de ces modèles plus rapprochés que nous de la nature ; ils en suivent bien mieux les loix ; et si nous avons reçu quelques sens de plus qu'eux, c'est pour rafiner leurs plaisirs. Du moment que la femelle de l'homme n'a au-dessus de l'animal, précisément que ce qui forme ses défauts, pourquoi voulons-nous adorer dans elle, cette portion qui ne l'en distingue, que pour l'humilier ? Aimons le corps, comme fait l'animal ; mais n'ayons aucuns sentiments pour ce que nous croyons être distinct du corps, puisque c'est positivement là que se trouve ce qui contrebalance le reste, et ce qui devrait servir seul à nous en éloigner. Quoi ! c'est le caractère d'une femme, c'est son esprit bourru, c'est son ame perfide, qui devrait toujours me refroidir sur l'envie que j'ai de jouir de son corps, et j'oserai dire dans mon ivresse métaphisyque, que ce n'est point le corps que je veux, mais le cœur ; c'est-à-dire, précisément la chose qui devrait m'éloigner de ce corps. Cette extravagance ne peut se comparer à rien ; et d'ailleurs, la beauté n'étant qu'une chose de convention, l'amour ne peut plus être qu'un sentiment arbitraire, dès que ces traits de beauté, qui font naître l'amour, ne sont pas uniformes. L'amour ne devenant plus que le goût exigé par les organes, ne peut plus être qu'un mouvement physique, où la délicatesse ne peut plus s'allier ; car, de ce moment, il est clair que j'aime une blonde, parce qu'elle a des rapports qui s'enchaînent à mes sens ; vous, une brune, par de semblables raisons ; et dans tous deux, l'objet matériel s'identifiant à ce qu'il y a de plus matériel en nous, comment adapterez-

vous de la délicatesse et du désintéressement à cet unique organe du besoin et de la convenance ? Tout ce que vous y mettrez de métaphisyque ne sera plus qu'illusoire, fruit de votre orgueil bien plus que de la nature, et que le plus léger examen doit dissiper comme un souffle. Ne traiteriez-vous pas de fou, l'homme qui, de sang froid, vous assurerait qu'il n'aime d'un œillet que l'odeur, mais que la fleur lui est indifférente ; il est impossible d'imaginer dans quelles erreurs on tombe, en s'attachant ainsi à toutes les fausses lueurs de la métaphisyque.

Mais y m'objectera-t-on, peut-être, ce culte exista de tous tems ; les Grecs et les Romains firent des divinités de l'Amour et de sa mère. Je réponds à cela, que ce culte put avoir chez eux les mêmes principes que chez nous ; les femmes prédisaient aussi l'avenir chez les Grecs et chez les Romains. De-là, sans doute, sont nés le respect, et le culte du respect ainsi que je l'ai fait voir. Il faut très-peu, d'ailleurs, s'en rapporter aux Grecs et aux Romains, sur les objets de culte ; et les peuples qui adoraient la merde sous le nom du Dieu Stercutius, et les égoûts sous celui de la déesse Cloacine, pouvaient bien adorer les femmes si souvent rapprochées par l'odeur de ces deux antiques divinités.

Soyons donc sages à la fin, et faisons de ces ridicules idoles ce que les Japonais font des leurs, quand ils n'en obtiennent pas ce qu'ils desirent. Adorons ou faisons semblant d'adorer, si l'on veut, jusqu'à l'obtention de la chose desirée ; méprisons-le dès qu'elle est à nous ; si on nous refuse, donnons cent coups de bâton à l'idole, pour lui apprendre à dédaigner nos vœux ; où si vous l'aimez mieux, imitons les Ostiaques qui fustigent leurs Dieux à tour de bras, aussitôt qu'ils en sont mécontens ; il faut

pulvériser le Dieu qui n'est bon à rien ; c'est bien assez d'avoir l'air d'y croire dans le moment de l'espérance.

L'amour est un besoin physique, gardons-nous de le considérer jamais autrement. L'amour est, dit Voltaire, l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Le but de l'amour, ses desirs, ses voluptés, tout est physique en lui ; fuyons pour toujours l'objet qui semblerait prétendre à quelque chose de plus ; l'absence et le changement sont les remèdes assurés de l'amour ; on ne pense bientôt plus à la personne qu'on cesse de voir, et les voluptés nouvelles absorbent le souvenir des anciennes ; les regrets de pareilles pertes sont bientôt oubliés ; ce sont les plaisirs irrétrouvables qui peuvent en donner d'amers ; mais ceux qui se remplacent aussi facilement, ceux qui renaissent à toutes les minutes… à tous les coins de rues, ne doivent pas coûter une larme.

Eh ! si l'amour était vraiment un bien, s'il était réellement fait pour notre bonheur, un quart de la vie s'écoulerait donc sans en pouvoir jouir ? Quel est l'homme qui peut se flatter d'enchaîner le cœur d'une femme, quand il a passé soixante ans ? il en a pourtant quinze encore à jouir s'il est bien constitué ; il doit donc renoncer au bonheur pendant ces quinze années-là. Gardons-nous d'admettre un pareil système ; si l'âge vient faner les roses du printemps, il n'éteint ni les desirs, ni les moyens de les satisfaire ; et les plaisirs que goûte le vieillard, toujours plus recherchés… toujours plus améliorés… toujours plus dégagés de cette froide metaphysique, véritable tombeau des voluptés ; ces plaisirs, dis-je, seront mille fois plus délicieux, cueillis au sein de la débauche, de la crapule et du libertinage, que ne pouvaient l'être ceux qu'il procurait jadis à sa belle maîtresse : alors, il ne travaillait que pour elle, c'est lui seul qui l'occupe aujourd'hui. Regardez ses ra-

finemens ; observez comme il craint de perdre ce qu'il sait bien ne pouvoir caresser qu'une minute ; quels détails dans sa lubrique jouissance… comme tout est pour lui, et comme il veut qu'on ne s'occupe que de lui. L'apparence même du plaisir le troublerait dans l'objet qui le sert, ce n'est que la soumission qu'il veut. La blonde Hébé détourne ses regards, elle ne peut cacher ses dégoûts ; qu'importe au septuagénaire Philatre ; ce n'est pas pour elle qu'il veut jouir, c'est pour lui seul : ces mouvement d'horreur qu'il produit, tournent au profit de sa volupté même : il est bien aise de l'inspirer ; il est obligé de contraindre ; il faut presque qu'il menace, pour obtenir qu'on dirige dans sa bouche fœtide une langue douce et fraîche, que la jeune beauté qui lui est sacrifiée, craint de profaner par ce sale mystère ; et voilà tout d'un coup l'image du viol, et par conséquent, pour Philatre, un plaisir de plus. Jouissait-il de tous ces plaisirs à vingt ans ; on le prévenait, on l'accablait de caresses, à peine avait-il le loisir d'en desirer, et la jouissance éteinte dans elle-même, ne lui laissait jamais aucune pointe. Est-ce un desir, que le mouvement satisfait avant que de naître ? La résistance n'est-elle donc pas la seule ame du desir, où peut-elle en ce cas exister plus entière qu'au sein des dégoûts ? Si donc le plaisir ne s'irrite que par la résistance, et que celle-ci ne soit réelle, qu'enfantée par le dégoût, il peut donc devenir délicieux d'en causer, et toutes les fantaisies qui en donnent à une femme peuvent donc devenir plus sensuelles, et cent fois meilleures que l'amour… que l'amour… la plus absurde de toutes les folies, et dont je crois vous avoir suffisamment démontré le ridicule et tous les dangers.

On imagine bien que cette dissertation ne fût pas très-applaudie par les femmes ; mais Belmor, qui ne recherchait guères plus leurs éloges que leurs sentimens, fut amplement consolé par les

applaudissemens masculins qui partirent de tous les coins de la salle ; remettant les attributs de la présidence à son devancier, il descendit pour aller prendre connaissance des sérails, et y exercer son autorité ; Noirceuil, Clairwil et moi, le rejoignîmes au bas de la tribune, et nous passâmes ensemble aux harems ; un homme de soixante ans arrête Belmor comme il allait sortir avec nous de la salle, et pour lui témoigner la reconnaissance qu'il avait du discours qui venait de prononcer, il le supplie de lui prêter le cul ; Belmor ne pouvant refuser, se mit en posture ; le sexagénaire l'encule, et ne nous rend Belmor, qu'a près lui avoir déchargé dans le derrière ; voilà une bonne fortune, à laquelle je ne m'attendais pas, dit le comte ; elle est dûe à ton éloquence, répondit Noirceuil. Partisan de physique, comme vous venez de le voir, dit Belmor, j'aimerais mieux la devoir à mon cul qu'à mon esprit ; et nous entrâmes au sérail, en riant tous de cette saillie.

Le président se fit tout ouvrir, et pendant ce tems, personne ne put pénétrer que nous, à qui il permit de l'escorter ; vous imaginez qu'avec le genre d'esprit que vous venez de lui reconnaître, le nombre des coupables qu'il trouva fut prodigieux ; il était suivi, dans sa tournée, de quatre bourreaux, de deux écorcheurs, de six flagellateurs et de quatre geoliers : le premier sérail qui s'ouvrit, fut celui des femmes ; il en condamna au fouet, trente de cinq à dix ans ; vingt-huit, de dix à quinze ; quarante-sept, de quinze à dix-huit ; soixante-cinq, de dix-huit à vingt-un : il y eut dans ce même sérail trois enfans condamnés à être écorchés vifs, de l'âge de six à dix ans ; trois de cette même classe reçurent leur sentence de mort ; dans celle de dix à quinze, il y eut six filles destinées à ce premier supplice, quatre au second ; dans celle de quinze à dix-huit, six écorchées, et huit sentences de mort ; et dans la dernière, seulement quatre à la mort, et cinq à l'écor-

chure. Ces sortes d'exécutions ne se faisaient pas tout de suite, les créatures ainsi condamnées, passaient dans des chambres séparées, et c'étaient les premières qu'on livrait aux libertins qui voulaient sacrifier à ces goûts. Quatre sujets chez les femmes furent condamnées au cachot ; à l'égal des flagellations, elles furent toutes subies sous nos yeux : on amenait la victime nue au président, il l'examinait, la maniait à son aise un instant, ensuite un des flagellateurs s'en emparait, il la courbait vigoureusement sur ses genoux ; et dès qu'elle était en position de ne pouvoir plus remuer, un second flagellateur, armé de verges ou de martinets, le tout au gré du président, appliquait le nombre de coups prescrits de même par lui ; Belmor nous fit l'honnêteté de nous laisser presque toujours fixer ce nombre, et vous imaginez aisément que nous ne fûmes pas en dessous de sa sévérité ; six de ces jeunes filles reçurent une si grands quantité de coups, qu'on fut obligé de les emporter à moitié mortes ; tous les quatre enlacés dans les bras l'un de l'autre, nous nous branlions beaucoup pendant ces lubriques opérations, et le foutre jaillissait souvent.

On passa chez les hommes ; ici Clairwil excita vivement Belmor à n'être pas plus compâtissant ; et celui-ci, dont je vous ai dit que les goûts consistaient à faire massacrer des petits garçons sur lui, n'eût pas besoin de stimulant pour montrer sa férocité. Quarante-deux enfans de sept à douze ans, reçurent le fouet avec la plus extrême rigueur ; il y eut dans cette classe six sentences de mort, et dix d'écorchures. Soixante et quatre garçons de douze à dix-huit, ne furent pas plus épargnés ; et là, trois sentences de mort, et huit d'écorchures. Dans la dernière classe, c'est-à-dire dans celle de dix-huit à vingt-cinq, il y eut cinquante-six culs fouettés, deux morts et trois écorchures ; six en tout, sur le total, furent condamnés au cachot ; il y eut aussi deux matrones de

fouettées, pour cause de relâchement dans leur service, et ce fut Belmor qui les étrilla de sa main, jusqu'à ce qu'il eût enlevé la première peau de leurs fesses.

Je n'avais pas cessé de le branler pendant toutes ces opérations, il bandait excessivement ; mais je dois rendre, à la fermeté de son caractère, la justice de dire qu'il ne déchargea pas une seule fois, et ne s'appitoya pas un instant. Allons, lui dit Noirceuil, occupons-nous de plaisirs maintenant ; fais-nous voir ta passion, Belmor, tu nous l'a promis. J'y consens, dit le comte ; mais comme me voilà furieusement échauffé, je prétends lui donner une extension terrible. À la bonne heure, dit Noirceuil, nous en jouirons mieux. Le président, alors, révisa tous les petits garçons ; il en choisît dix de sept ans, il lui fallait un pareil nombre de belles et grandes filles ; mais ayant desiré tenir la place de l'une d'elles, il n'en fit sortir que neuf : elles étaient toutes de dix-huit à vingt-un ans, et je remarquai, comme une chose assez singulière, que ces neuf sujets étaient tous du nombre de ceux que sa méchanceté venait de condamner à la mort ou à l'écorchure. Dix hommes, mais uniquement choisis à la supériorité du membre, furent nommés pour le foutre pendant son opération, et voici comme elle commença.

On lia d'abord sur une des filles, (afin qu'avant de servir à la chose, j'eusse au moins le plaisir d'en juger ;) on lia, dis-je, un des enfans sur les épaules de cette fille, mais si étroitement garotté, qu'on eût presque dit que les deux corps n'en faisait qu'un ; alors la fille, avec son paquet sur le dos, se mit à plat-ventre sur un sopha, les fesses prodigieusement exposées ; le comte examina, mordit, pinça vigoureusement le cul de l'enfant, et claqua de même celui de la fille ; une autre fille, sur trois de douze ans,

choisie à cet effet, s'étendit à terre entre les jambes de celle qui avait l'enfant sur le dos, et Belmor, se mettant à genoux sur un carreau de même entre les jambes de la fille au paquet, foutit en bouche celle qui était étendue ; on l'encula dans cette posture, et Clairwil devait fouetter l'enculeur. Par l'attitude du comte, sa tête se trouvait à la hauteur des fesses de la fille appuyée sur le sopha ; deux bourreaux s'emparèrent alors du corps de l'enfant lié, et par mille différentes blessures, firent couler son sang dans l'entre-deux des fesses en face desquelles se trouvait la tête du comte. Allons, chiez, dit-il à la fille, dès qu'il apperçut le premier ruisseau de sang… chiez, putain, chiez-moi dans la bouche, on obéit, et le paillard, collant ses lèvres au trou du cul, reçut par ce moyen à-la-fois, et le sang qui coulait du corps de l'enfant et la merde qui sortait du cul de la fille. Il ne se faisait aucun changement que la victime liée n'eut perdu tout son sang ; dès qu'elle n'avait plus de vie, la fille qui le portait, se relevait, et, sans quitter son fardeau, elle se portait en face de l'opération, de manière à former une perspective au comte. Je fus seule dispensée de cette cérémonie ; je passai la troisième et l'on détacha l'enfant dès que je me relevai ; tous dix furent ainsi massacrés, pendant que les dix fouteurs enculaient, que les dix filles chiaient, et que les trois suçeuses se relayaient ; Belmor déchargea une fois dans chaque bouche, et continua toujours son opération, sans s'arrêter ; Clairwil était excédée ; elle avait au moins distribué plus de dix mille coups de fouet sur le cul des fouteurs du comte. Pour Noirceuil, il avait examiné avec assez de sang-froid, au milieu de deux filles de seize ans, fort jolies, qui le branlaient et le suçaient tour-à-tour, pendant qu'il molestait leurs fesses.

Voilà une charmante passion, dit-il à Belmor, quand celui-ci eut déchargé pour la dernière fois ; mais je vais, moi, avec la per-

mission du comte, lui faire voir qu'on pourrait, ce me semble, donner une autre tournure à cette même fantaisie. Qu'on m'amène, dit-il, dix petites filles de cinq à sept ans, et dix garçons de seize à dix-huit ; il me semble que les fouteurs du comte bandent encore ; je me servirai d'eux. Voici maintenant comme je disposerais cette jouissance ; il fit tenir droit un des jeunes gens de seize à dix-huit ans, et ce fut sur son sein qu'il lia la petite fille, en sorte qu'elle avait le con sur la bouche du jeune homme ; la ligature se fit si serrée, que le jeune homme étouffait presque. Vous voyez, nous dit Noirceuil, que le porteur et le porté souffrent dans mon opération, ce qui n'est pas dans celle du comte, où la porteuse n'éprouve pas la moindre douleur ; et il me semble que de telles expéditions ne se perfectionnent qu'autant que les douleurs se multiplient. Noirceuil s'agenouilla devant le porteur, et lui suça le vit ; les bourreaux se mirent à travailler l'enfant ; les suceuses pompèrent tour-à-tour le vit de Noirceuil, et on le foutit ; le sang de la victime coula bientôt sur le vit que suçait Noirceuil, qui, par ce moyen, avalait à-la-fois et du foutre et du sang. Les dix victimes passèrent, et cette fantaisie barbare coûta, comme vous le voyez, la vie à vingt enfans ; j'aime mieux la scène de cette manière, dis-je, et s'il n'était pas si tard, ce serait ainsi que je l'exécuterais dans l'instant. Belmor, loin de combattre l'avis de Noirceuil, parut l'approuver ; mais ce qui fait pourtant, nous dit-il, que je ne changerai pas, c'est que ce sont des filles que sacrifie Noirceuil, et que j'ai, moi, le mauvais goût de n'aimer à sacrifier que des petits garçons. Ah ! voilà ce qui me décidera toujours pour votre genre, s'écrie Clairwil, il n'y a rien de délicieux dans le monde comme de choisir ses victimes parmi les hommes ; qu'est-ce que le triomphe de la force sur la faiblesse ? ce qui est tout simple, peut-il amuser ? Mais quelles sont flat-

teuses, quelles sont douces les victoires remportées par la faiblesse sur la supériorité ; puis, s'adressant aux deux amis, avec cette effervescence qui la rendait si belle : hommes feroces, s'écria-t-elle, massacrez des femmes tant que vous voudrez, je suis contente, pourvu que je venge seulement dix victimes de mon sexe, par une du vôtre. Ici l'on se sépara, Noirceuil et Belmor passèrent au sérail des femmes, où nous sûmes qu'ils avaient encore victimé une douzaine de créatures de toutes les manières et de tous les genres possibles ; Clairwil et moi, nous restâmes à celui des hommes, dont nous sortîmes après nous être fait foutre soixante ou quatre-vingt coups chacune, et après quelques autres petites horreurs dont vous vous doutez, sans que je sois obligée de vous les dire.

Très-peu de jour après les infamies où nous nous étions livrées à la société avec le Comte de Belmor et son ami, cet aimable président de notre assemblée vint me voir et me convaincre que Clairwil ne m'avait point trompé en m'assurant qu'il éprouvait le plus grand desir de se lier à moi ; le comte excessivement riche, me proposa cinquante mille francs par mois, seulement pour deux soupers par semaine : rien ne s'y opposait, puisque Saint-Fond ne me gênait nullement. Je répondis au comte que je me lierais avec lui de bon cœur, mais que les cinquante mille francs qu'il me proposait ne suffiraient seulement pas à payer les frais des soupers ; le comte m'entendit et doubla la somme, en se chargeant de payer tous les détails à part… lesquels étaient d'autant plus considérables que le libertin voulait voir régulièrement à chaque souper trois superbes femmes nouvelles, sur le corps desquelles il immolerait, ou ferait immoler trois jeunes garçons ; ses meurtres consommés, il coucherait avec moi, et nous nous branlerions quelquefois encore deux ou trois heures, au bout des-

quelles il se retirerait chez lui. Telles étaient ses conventions ; j'acceptai.

Sans en excepter Noirceuil et Saint-Fond, il y avait peu d'hommes aussi corrompus que Belmor ; il l'était par principes… par tempéramment… par goût, et sa perfide imagination lui faisait souvent inventer des choses qui surpassaient tout ce que j'avais conçu… entendu jusqu'alors.

Cette imagination que vous vantez en moi, Juliette, me dit-il un jour, est précisément ce qui m'a séduit chez vous ; on en a difficilement une plus lascive… une plus riche… une plus variée ; et vous avez dû remarquer que mes plus douces jouissances avec vous, sont celles où, donnant l'essor à nos deux têtes, nous créons des êtres de lubricité dont l'existence est malheureusement impossible : oh, Juliette ! qu'ils sont délicieux les plaisirs de l'imagination, et que l'on parcourt voluptueusement toutes les routes que nous offre sa brillante carrière ! Conviens, cher ange, que l'on n'a pas d'idée de ce que nous inventons, de ce que nous créons dans ces momens divins où nos âmes de feu n'existent plus que dans l'organe impur de la lubricité ; de quels délices on jouit en se branlant mutuellement, pendant l'érection de ces phantômes ; comme on les caresse avec transport !… comme on les entoure !… comme on les augmente de mille épisodes obscènes. Toute la terre est à nous dans ces instans délicieux ; pas une seule créature ne nous résiste ; tout présente à nos sens émus la sorte de plaisir dont notre bouillante imagination la croit susceptible : on dévaste le monde… on le repeuple d'objets nouveaux, que l'on immole encore ; le moyen de tous les crimes est à nous, nous usons de tous ; nous centuplons l'horreur ; et les épisodes de tous les esprits les plus infernaux et les plus malins n'atteindraient

pas, dans leurs plus malfaisans effets, où nous osons porter nos desirs... Heureux, cent fois heureux, dit la Métrie, ceux dont l'imagination vive et lubrique tient toujours les sens dans l'avant-goût du plaisir !... En vérité, Juliette, je ne sais si la réalité vaut les chimères, et si les jouissances de ce que l'on n'a point ne valent pas cent fois celles qu'on possède : voilà vos fesses, Juliette, elles sont sous mes yeux, je les trouve belles, mais mon imagination, toujours plus brillante que la nature, et plus adroite, j'ose le dire, en crée de bien plus belles encore ; et le plaisir que me donne cette illusion n'est-il pas préférable à celui dont la vérité va me faire jouir ? Ce que vous m'offrez n'est que beau, ce que j'invente est sublime ; je ne vais faire avec vous que ce que tout le monde peut faire, et il me semble que je ferais avec ce cul, ouvrage de mon imagination, des choses, que les Dieux même n'inventeraient pas.

Il n'était pas étonnant qu'avec une telle tête, le comte n'eut donné dans bien des écarts ; peu d'hommes, sans doute, avaient été aussi loin que lui, et peu d'hommes étaient plus aimables ; mais j'ai tant de choses à vous raconter encore, qu'il m'est impossible de m'arrêter aux horreurs que nous commîmes ensemble, qu'il vous suffise de savoir qu'elles furent à leur comble, et que Ce que vous pourriez concevoir, se trouverait toujours au-dessous du vrai.

Il y avait environ quatre mois d'écoulés depuis que j'avais admis mon père à l'honneur de ma couche ; le moment où il m'avait vu étant critique, je mourais de peur d'être restée grosse. Cette funeste crainte ne se réalisa que trop : il ne me fut plus possible de m'aveugler ; mon parti fut bientôt pris ; J'en fis part à un célèbre accoucheur, qui, nullement scrupuleux sur cette matière,

introduisit adroitement une aiguille aussi longue qu'effilée, dans ma matrice, en atteignit l'embryon et le perça. Deux heures après, je le rendis sans la plus légère douleur : ce remède, plus sûr et meilleur que la sabine, parce qu'il n'attaque en rien l'estomac, est celui que je conseille à toutes les femmes qui, comme moi, auront assez de courage pour préférer leur taille et leur santé à quelques mollécules de foutre organisées qui, venues à maturité, feraient souvent le désespoir de celles qui les auraient vivifiées dans leur sein. L'enfant de monsieur mon père, une fois dans la fosse d'aisance, je reparus avec une taille plus belle et plus dégagée que jamais.

Écoute, me dit Clairwil un jour, j'ai l'adresse d'une femme fort extraordinaire, il faut que nous y allions ensemble ; elle compose et vend des poisons de toutes les sortes ; elle dit de plus la bonne aventure, et rarement elle manque la vérité. Et donne-t-elle, dis-je, la recette des poisons qu'elle vend ? — Pour cinquante louis. — Éprouvés ? — Devant soi, si l'on veut. — Assurément, je te suis, Clairwil ; j'ai toujours aimé l'idée des poisons. — Ah ! mon ange, il est délicieux d'être maître de la vie des autres. Il faut absolument, dis-je, que ce soit une grande jouissance que celle-là, car, au même instant où tu m'as parlé de ce projet, j'ai senti mes nerfs tressaillir, une flamme inconcevable embrâsait leur masse, et je suis sûre que si tu me touchais, tu me verrais encore toute mouillée. Ah ! sacre-dieu, me dit Clairwil, en me troussant pour vérifier, quelle tête est la tienne, ma chère ?… comme je t'aime… tu es un Dieu pour moi… Mais ne m'as-tu pas dit, ce me semble, que Saint-Fond t'avait confié une caisse entière. Qu'en as-tu fait ? — Elle est consommée, et je n'ose plus lui en demander. — Comment, tu as usé ? — Tout. — Pour ses besoins ? — Un tiers au plus, le reste pour mes passions. — Des vengeances ? —

Quelques-unes, mais beaucoup de lubricités. — Délicieuse créature ! — Oh Clairwil ! tu n'imaginerais jamais jusqu'où j'ai porté l'horreur en ce genre… les voluptés que m'ont fait éprouver ces écarts ! Une boëte de dragées empoisonnées, dans mes poches, je parcourais à pied, déguisée, les promenades publiques, les bordels ; je distribuais indifféremment ces funestes bombons ; je poussais la noirceur au point d'en donner de préférence aux enfans ; je vérifiais ensuite mes forfaits ; trouvais-je une bière à la porte de l'individu auquel j'avais administré le jour d'avant mes cruelles attrapes, un feu divin circulait dans mes veines… je n'étais plus à moi, il fallait que je m'arrêtasse ; et la nature qui pour ses besoins, sans doute, m'organisa différemment que les autres, couronnait d'un extase indicible, ce que des sots auraient cru devoir l'outrager autant. Rien de plus facile à concevoir, me répondit Clairwil, et les principes dont Saint-Fond. Noirceuil et moi, t'avons nourrie depuis long-tems, doivent dévoiler à tes yeux, sur tout cela, les grands secrets de la nature ; il n'est pas plus extraordinaire d'en venir là, que d'aimer à donner le fouet, c'est le même plaisir rafiné ; et dès qu'il est prouvé que de la commotion de la douleur éprouvée par les autres, il résulte une vibration sur la masse de nos nerfs, qui doit nécessairement disposer à la lubricité, tous les moyens possibles de faire ressentir de la douleur, en deviendront pour nous de goûter des plaisirs ; et débutant par les choses légères, nous arriverons bientôt aux exécrations. Les causes sont les mêmes, il n'y a que les effets qui diffèrent ; par un accroissement insensible, suite nécessaire des loix de la nature, et plus que tout de la satiété, on commence par une piqûre, on finit par un coup de poignard : il y a, d'ailleurs, une sorte de perfidie dans l'emploi du poison, qui en accroît singulièrement les délices. Te voilà supérieure à tes maîtres, Juliette, j'en

avais peut-être conçu davantage, mais je n'en avais pas tant exécuté… Conçu davantage, dis-je à mon amie ! et que diable, je te prie, pouvais-tu concevoir de plus ? Je voudrais, dit Clairwil, trouver un crime dont l'effet perpétuel agit, même quand je n'agirais plus, en sorte qu'il n'y eût pas un seul instant de ma vie, où même en dormant, je ne fus cause d'un désordre quelconque, et que ce désordre pût s'étendre au point qu'il entraînât une corruption générale, ou un dérangement si formel, qu'au-delà même de ma vie, l'effet s'en prolongeât encore… Je ne vois guère mon ange, répondis-je, pour remplir tes idées sur cela, que ce qu'on peut appeler le meurtre moral, auquel, on parvient par conseil, par écrit ou par action. Belmor et moi, nous avons raisonné sur cette matière ; il y a peu d'imagination comme la sienne, et voici un petit calcul de sa main, qui suffira à te faire voir la rapidité de cette contagion, et combien elle peut être voluptueuse à produire, s'il est vrai comme ni toi, ni moi, n'en doutons, que la sensation gagne en raison de l'atrocité du crime.

Et madame de Lorsange montra, à ses amis, le même papier qu'elle avait autrefois reçut de Belmor. Le voici :

Un libertin décidé à cette sorte d'action, lut Juliette, peut aisément, dans le cours d'une année, corrompre trois cents enfans ; au bout de trente ans, il en aura corrompu neuf mille ; et si chaque enfant corrompu par lui, l'imite seulement dans le quart de ses corruptions, ce qui est plus que vraisemblable ; et que chaque génération ait agi de même, au bout de ses trente ans, le libertin qui aura vu naître sous lui deux âges de cette corruption, aura déjà près de neuf millions d'êtres corrompus, ou par lui ou par les principes qu'il aura donnés… Charmant, me répondit Clairwil ! mais le projet adopté, il faut le suivre… Il faut, dis-je,

que non-seulement le nombre des trois cents victimes soit régulièrement corrompu tous les ans ; mais il faut même aider, autant qu'on le peut, à la corruption du reste, — Sacre-dieu, dit Clairwil, si dix personnes s'entendaient pour le même plan, ce qui est extrêmement possible, le degré de la corruption, sous leurs yeux même, deviendrait plus rapide que les progrès les plus violons de la peste ou de la fièvre maligne. Assurément, répondis-je ; mais quand, on entreprend un tel projet, il faut employer à-la-fois, pour la plus grande sûreté de la réussite, les trois moyens que je viens d'indiquer : — conseils, — actions, — écrits... Comme tout cela peut être dangereux, dit Clairwil... J'en conviens, répondis-je ; mais souviens-toi que Machiavel a dit, qu'il valait mieux être impétueux que circonspect, parce que la nature est une femme, de qui l'on ne saurait venir à bout, qu'en la tourmentant. On voit, par expérience, continue le même écrivain, qu'elle accorde ses faveurs bien plutôt aux gens féroces qu'aux gens froids. Sais-tu, continua Clairwil, que ton Belmor doit être délicieux. Il l'est aussi, répondis-je, peu d'hommes sont plus aimables ; il n'est pas de plus libertins ; — il aimera les emplettes que nous allons faire ; il faudra les lui vendre au poids de l'or. — Tu crois donc, qu'à quelque point que l'on aime un homme... quelques soient ses rapports avec nous, tu crois donc, dis-je, que nous devons, malgré cela, le tromper toujours également... Bien certainement, répondit Clairwil, sa seule qualité d'homme nous oblige à le traiter, comme il le fait toujours, quand il vit avec nous ; et dès qu'il n'y a pas un seul homme de franc, pourquoi veux-tu donc que nous le soyons avec eux ? Amuse-toi des goûts de ton amant, dès qu'ils s'enchaînent avec tes caprices ; jouis de ses facultés morales et physiques ; échauffe-toi de son esprit, de ses talens ; mais ne perds point de vue qu'il est d'un sexe ennemi déclaré du tien...

que tu ne dois jamais manquer l'occasion de te venger des outrages que ton sexe a reçus de lui, et que tu es tous les jours, toi-même, à la veille d'en recevoir : en un mot, il est homme, et tu dois le duper… Tu es encore d'une incroyable bonhomie sur tout cela ; tu respectes les hommes, tandis qu'il ne faut que s'en servir et les tromper. Tu ne tires pas de Saint-Fond le quart de ce que j'en aurais à ta place ; avec l'extrême faiblesse qu'il a pour toi, j'en obtiendrais des millions tous les jours. Et comme toute cette conversation se tenait dans la voiture de Clairwil, qui nous conduisait chez la sorcière, les chevaux que nous sentîmes s'arrêter, nous contraignirent à suspendre.

C'était au bout du faubourg Saint-Jacques, dans une petite maison isolée et sise entre cour et jardin, que demeurait l'aventurière que nous allions consulter. Nos gens sonnèrent ; une vieille servante s'étant informée de ce que nous voulions, nous introduisit, dès qu'elle le sut, dans une salle basse, en nous priant d'ordonner à nos gens d'aller avec notre voiture nous attendre dans un cabaret assez loin ; ce qui fut aussitôt exécuté.

Au bout d'un quart-d'heure, la Durand parut. C'était une très-belle femme de quarante ans, des formes bien prononcées, étonnamment d'éclat, la taille majestueuse, une tête à la romaine, les yeux les plus expressifs, un très-bon ton, des manières nobles, et généralement tout ce qui annonce des grâces, de l'éducation et de l'esprit. Madame, lui dit mon amie, des personnes qui vous connaissent bien et que vous avez satisfaites, nous envoient vers vous… Il faut d'abord que vous nous disiez ce que nous prépare l'avenir, voilà ving-cinq louis pour cela : il faut ensuite que vous nous donniez les moyens de maîtriser cet avenir en nous vendant une collection complette de tous les poisons que vous préparez.

Voilà, poursuivit Clairwil, en lui donnant cinquante autres louis, la somme que vous prenez ordinairement pour apprendre à composer ces mêmes poisons, pour faire voir votre cabinet et votre jardin de plantes venimeuses : soyez assurée que nous n'en resterons point là. La première chose que j'observe, répondit la Durand, c'est que vous êtes deux dames fort jolies, et qu'il vous faut subir, avant que d'être satisfaites sur les objets que vous demandez, des cérémonies préliminaires qui, peut-être, ne vous plairont pas… De quoi s'agit-il, madame, dit Clairwil ? Il faut, répondit la sorcière, que vous me suiviez dans un cabinet fort obscur, où je vais vous faire passer, et que là, toutes les deux parfaitement déshabillées, vous soyez fustigées par moi. — Vigoureusement ? — Au sang, mes belles amies… oui, au sang : je n'accorde jamais rien sans cette complaisance préliminaire ; j'ai besoin de votre sang pour vous expliquer l'avenir, et du sang résultatif d'une fustigation préalable… Entrons, dis-je à Clairwil ; dans de semblables circonstances, il ne faut se refuser à rien.

Le cabinet où nous pénétrâmes était trop singulier pour ne pas mériter une description particulière ; et quoiqu'il ne fut éclairé que par une lampe, nous en discernâmes assez bien les objets pour en expliquer les détails. Ce cabinet, peint en noir, avait à-peu-près vingt pieds quarrés : toute la partie droite était remplie d'alambics, de fourneaux et autres instrumens de chimie ; à gauche, se voyaient des tablettes contenant une grande quantité de bocaux et des livres, quelques tables étaient au-dessous ; en face, un rideau noir cachait une pièce dont je parlerai tout-à-l'heure ; et le milieu était orné d'une colonne de bois, garnie de velours noir, au tour de laquelle madame Durand nous lia toutes deux en face l'une de l'autre.

Allons, nous dit l'exécutrice, êtes-vous déterminées à souffrir quelques douleurs, pour parvenir aux instructions que vous desirez ? Agissez, répondîmes-nous, agissez, madame, nous sommes prêtes à tout ; et la Durand alors nous baisa toutes deux très-amoureusement sur la bouche, mania nos fesses et nous mit un bandeau sur les yeux ; dès-lors, le plus grand silence s'observa ; on s'approcha doucement de nous, et sans trop savoir qui nous frappait, nous reçûmes alternativement l'une et l'autre d'abord cinquante coups chacune ; on se servait de verges, mais elles étaient si vertes et si dures, l'on y allait d'une telle violence, que malgré l'habitude où nous étions, Clairwil et moi, de ces plaisirs, je suis bien sûre que le sang paraissait déjà. Cependant on ne disait mot, et nous n'osions nous plaindre. Nos fesses furent palpées, et certainement les mains qui les empoignèrent n'étaient pas celles de madame Durand.

On recommença ; ici nous ne pûmes plus douter de quel sexe était le bourreau ; un vit s'approcha de nos fesses, on le frotta sur le sang qui en coulait ; quelques soupirs, quelques gémissemens voluptueux se firent entendre, et deux ou trois baisers se portèrent aux trous de nos culs, une langue même y pénétra quelques instans ; une troisième reprise eut lieu, mais on ne se servit plus de verges ; quoique nos culs fussent endormis, il nous fut facile de discerner que les coups qu'on nous appliquait ne pouvaient venir que de martinets très-aigus ; ils devaient l'être, sans doute, puisque je sentis aussitôt mes cuisses et mes jambes inondées de sang. Le vit se rapprocha, la langue se fit encore sentir, et la cérémonie cessa. On enleva le bandeau de nos yeux, et nous ne vîmes plus que madame Durand, une soucoupe à la main, qui, placée par elle soigneusement sous nos fesses, se remplit aussitôt de sang : elle nous détacha, nous bassina le derrière

avec de beau et du vinaigre, puis nous demanda si nous avions souffert. Cela est égal, répondîmes-nous ; et y a-t-il autre chose à faire ? Oui, répondit la Durand ; il faut que l'on vous branle le clitoris ; je ne puis vous faire aucune prédiction si je ne vous ai pas vues dans le plaisir ; alors la sorcière nous coucha toutes deux près l'une de l'autre sur un canapé, de façon que nos têtes, passées derrière le rideau dont j'ai parlé, ne se trouvaient plus dans la même chambre : ce fut dans celle-là où vint la maîtresse du lieu, qui, resserrant un cordon au-dessus de nos seins, nous ôta, par ce moyen, la possibilité de nous relever et de pouvoir distinguer à qui nous avions affaire ; elle était assise près de nous, à moitié nue ; sa superbe gorge était presque à la hauteur de nos visages ; elle se plaisait à nous la faire baiser ; elle nous observait et regardait la soucoupe teinte de notre sang. On nous branla d'abord sur le clitoris, ensuite avec beaucoup d'art dans le con et au trou du cul ; on nous gamahucha à l'un et l'autre de ces orifices ; puis relevant et rattachant nos jambes par des cordons qui les maintenaient en l'air, un vit assez médiocre s'introduisit alternativement et dans nos cons et dans nos culs. Madame, dis-je à la Durand, dès que je m'apperçus de cette supercherie, êtes-vous au moins bien sûre de l'homme qui nous voit ? Simple créature, répondit la Durand, ce n'est pas un homme qui jouit de vous, c'est Dieu. — Vous êtes folle, madame, dit Clairwil, il n'y a point de Dieu ; et s'il y en avait un, comme tout ce qu'il ferait approcherait de la perfection ; on l'enculerait, peut-être, mais il ne foutrait pas des femmes. Silence, dit la Durand, livrez-vous aux impressions de la chair, sans vous inquiéter de ceux qui vous les font sentir : si vous dites encore un mot tout est perdu. Nous ne dirons rien, répondis-je, mais réfléchissez bien, sur-tout, que nous ne voulons ni vérole, ni enfans. Aucune de ces choses n'est à craindre avec

Dieu, reprit la Durand ; encore une fois, silence, car je ne peux plus vous rien répondre ; et je sentis très-distinctement le vit du personnage qui se servait de moi abondamment décharger dans mon cul ; il jura même, il tempêta, il devint furieux ; et sans presque nous en appercevoir, à l'instant, nous fûmes enlevées, toujours sur le même sopha.

Nous nous trouvâmes dans une chambre sans meubles, laquelle, au tems que nous avions été à monter, nous parut extrêmement haute ; là, plus de rideaux qui séparassent nos têtes de nos corps ; la Durand nous avait suivies ; la même trape l'avait enlevée près de nous : deux petites filles de treize à quatorze ans se trouvaient dans cette chambre ; elles étaient liées sur des fauteuils. À leur contenance… à leur pâleur, nous jugeâmes facilement que ces créatures devaient être nées dans sa plus extrême misère ; près de-là, reposait, dans un berceau, deux petits garçons de neuf mois ; une grande table était dans la chambre, et sur cette table beaucoup de paquets ressemblans à ceux qui enveloppent des drogues dans une pharmacie : il y avait aussi, dans cette pièce, une beaucoup plus grande quantité de bocaux que nous n'en avions vu dans l'autre.

C'est ici que je vais vous parler, dit la Durand, et elle nous détacha : vous, Clairwil, dit-elle en fixant les yeux sur la coupe qui contenait son sang (et vous voyez que je sais votre nom, sans que vous, me l'ayez appris) vous, dis-je, Clairwil, Vous ne vivrez plus que cinq ans ; vous en auriez vécu soixante, sans les excès où vous vous plongez : votre fortune augmentera à mesure que votre santé s'affaiblira, et le jour que l'Ours passera dans la Balance, vous regretterez les fleurs du printems. Je ne vous comprends pas, dit Clairwil. Écrivez mes paroles, dit la Durand, et vous ver-

rez qu'elles seront justes un jour… et ici mon amie parut inquiète. Pour vous, Juliette… (et qui m'a dit votre nom, je vous prie) vous, Juliette, vous serez éclairée par un songe, l'ange vous apparaîtra, il vous dévoilera des vérités incompréhensibles ; mais ce que je puis en attendant vous prédire, moi, c'est qu'où le vice cessera, le malheur arrivera. Ici, un nuage fort épais s'éleva dans la chambre ; la Durand tomba en syncope, elle cria, fit d'étranges contorsions, pendant lesquelles son beau corps parut tout à nud, et revint à elle dès que le nuage fut dissipé. Cette vapeur avait laissé dans la chambre, une odeur mêlée d'ambre et de soufre. Nos vêtemens nous furent rendus : dès que nous les eûmes repris, la Durand nous demanda qu'elles étaient les sortes de poisons que nous desirions. Votre prédiction me tourmente, dit Clairwil… mourir dans cinq ans ! Peut-être l'éviterez-vous, répondit la Durand, j'ai dit ce que j'ai vu, mes yeux me trompent quelquefois. J'embrasse cet espoir, dit Clairwil, il me devient nécessaire… Que m'importe, au reste, n'eussé-je que huit jours à vivre, il faut qu'ils soient souillés par des crimes. Allons, faites-moi voir tous les poisons que vous avez ; nous voulons visiter et vos bocaux, et toutes les plantes curieuses de votre jardin : vous nous expliquerez les propriétés de toutes ces choses : nous ferons mettre de côté celles qui nous plairont ; vous nous en donnerez le compte après. Il me faut encore vinqt-cinq louis, dit la sorcière, tout le reste aura son prix à part. Si vous voulez faire des expériences, vous en serez les maîtresses ; les deux petites filles que vous voyez là sont à vos ordres ; si elles ne vous suffisent pas, à cinquante louis pièce, je vous fournirai des hommes ou des femmes, à volonté… Vous êtes délicieuse, madame, dis-je, en sautant au cou de la Durand… oui, vous êtes une femme adorable, et vous serez contente de nous. La sorcière s'emparant

alors d'une baguette d'ébène, et descendant à mesure tous les bocaux qui se trouvaient sur les rayons, commença par l'explication des aphrodisiaques et des philtres amoureux, ainsi que des emménagogues et des électuaires anti-aphrodisiaques. Nous fîmes mettre de côté une ample provision des premiers, parmi lesquels beaucoup de cantharides, de gens-eng, et quelques phioles de la liqueur de Joui du Japon, que la Durand nous fit payer, à cause de sa rareté et de ses vertus surprenantes, dix louis la phiole. Ajoutez, pour mon compte, quelques-unes des dernières, dit Clairwil, il y a beaucoup d'hommes à qui j'en ferai prendre avec plaisir.

Venons maintenant aux poisons, dit la Durand, s'il est quelque fois beau de travailler à la progéniture de l'espèce humaine, il est plus souvent délicieux d'en arrêter le cours.

Ne mettez donc point ces deux actions sur la même ligne, dis-je à la Durand, l'une est horrible, l'autre est divine ; ce n'est point pour travailler à la progéniture que nous achetons ces philtres, c'est pour doubler notre lubricité ; et cette progéniture, bien constamment abhorrée, c'est pour la détruire avec délices que nous allons acheter ce qui suit :

Embrassez-moi, dit la Durand, voilà les femmes que j'aime, plus nous nous connaîtrons, et plus, j'espère, nous nous conviendrons mutuellement. Ces poisons étaient en très-grand nombre, classés chacun suivant leur genre. Dans la nomenclature des premiers que nous parcourûmes, la Durand nous fit remarquer particulièrement la poudre du crapaud verdier ; les effets qu'elle nous en raconta irritèrent tellement notre imagination, que nous témoignâmes sur-le-champ, à la Durand, le desir d'en faire une épreuve.

Volontiers, nous dit-elle, choisissez l'une des deux filles qui nous accompagnent ; et ayant détachée celle qui paraissait nous convenir, elle nous demanda si nous avions la fantaisie de la faire foutre par un homme, et de l'empoisonner pendant ce tems : nous répondîmes que cet épisode nous amuserait. La Durand sonna, un grand homme sec, pâle, et bilieux, d'environ cinquante ans, parut dans un assez grand désordre… Voilà, dis-je tout bas à ma compagne, l'homme qui vient de s'amuser de nous. Je le crois, me répondit Clairwil. Alzamor, dit la Durand, il faut dévirginer cette pucelle, pendant que ces dames vont la désorganiser avec cette poudre… Bandes-tu ? Abandonnez-moi l'enfant, dit Alzamor, je verrai ce que je pourrai faire. Madame, dis-je à la Durand, quel est cet homme ? C'est un vieux Silphe, me répondit la Durand, voulez-vous que d'un mot je le fasse disparaître ? Oui, dis-je. La Durand prononça deux effroyables paroles, qu'il me fut impossible de retenir, et nous ne vîmes plus que de la fumée. Faites revenir le Silphe, dit Clairwil ; un mot presque pareil et un second nuage le ramenèrent ; cette fois-ci, le Silphe bandait, et ce fut le vit en l'air qu'il s'empare de l'enfant. Cet homme était d'une vigueur prodigieuse, en deux minutes il dépucela la jeune fille, et fit couler le sang dans la chambre. Ce fut alors que Clairwil fit avaler à la petite fille, de la poudre du crapaud verdier dans un bouillon. Ses convulsions furent subites ; au milieu d'elles, Alzamor la retourne promptement pour l'enculer ; alors ses contorsions et ses cris augmentèrent ; elle faisait horreur à regarder ; en six minutes elle creva, et le Silphe ne lui déchargea dans le cul, que lorsqu'elle fut absolument sans vie. Ses angoisses furent épouvantables ; lui-même poussa des cris affreux, et ce fut à la violence de cette extase, que nous achevâmes de nous convaincre

que cet homme était le même qui avait joui de nous. Le mot barbare fut reprononcé, Alzamor disparut, et la victime avec lui.

La Durand poursuivit son poison, et après nous avoir expliqué quelques instructions du second genre : voici, nous dit-elle, de la chair calcinée de l'Engri, espèce de tigre d'Éthiopie ; son effet est d'une subtilité qui mérite d'être observée par des dames aussi curieuses que vous. Faisons donc un essai, dit Clairwil, mais sur un jeune homme. De quel âge le voulez-vous, demanda la Durand ? — Dix-huit ou vingt ans. — Aussitôt il en parut un, beau, bien fait, porteur d'un superbe membre, mais dans un état de misère et de délâbrement, qui nous fit voir qu'elle était la classe où notre sorcière choisissait ses victimes. Vous en amuserez-vous, dit la Durand ? — Oui, dis-je, mais nous voulons que tu sois en tiers avec nous ; il faut qu'il nous foute toutes les trois. — Comment, vous avez envie de me voir foutre ? — La plus grande, répondis-je. — Je suis une scélérate, je vous effrayerai. — Non, garce, non, dit Clairwil, en lui sautant au col, non, tu ne nous effrayeras pas ; tu es digne de nous, et nous brûlons de te voir en action ; et, sans autre formalité, Clairwil vole au jeune homme, elle l'excite pendant que je trousse la Durand, et que je dévore des yeux, des mains et de la langue, toutes les parties de son beau corps. Il était impossible d'être mieux faite, d'avoir des chairs plus fraîches, plus fermes et plus blanches ; Durand avait, sur-tout, les plus belles fesses et les plus beaux tetons qu'il fût possible de voir, et un clitoris… oh ! de nos jours nous n'en avions vu ni de si long ni de si roide. J'avoue que je ressentis dès-lors un penchant inviolable pour cette femme, et je la gamahuchais déjà de tout mon cœur, lorsque Clairwil, amenant le jeune homme par le bout du vit, m'écarta pour enfoncer ce vit dans le con de la sorcière : mais elle s'y opposa avec un cri terrible. Pourquoi donc exiger cette

horreur de moi, nous dit-elle, je n'aime pas à foutre en con, je ne le puis d'ailleurs, me prenez-vous donc pour une femme ordinaire ? et, rejetant l'homme d'un vigoureux coup de poing, elle lui présente aussitôt les fesses. Clairwil conduit le membre, qui disparaît sans préparation dans l'anus, avec la même facilité qu'il se serait englouti dans le plus vaste con. Et ce fut alors que la putain frétilla de la plus lubrique manière ; Clairwil et moi nourrissions son extase en la gamahuchant, en la polluant, en la baisant, en la caressant de tous nos moyens physiques et moraux. On ne se peint point l'ardeur de l'imagination de cette femme, la saleté de ses propos, le décousement original de ses idées luxurieuses, le désordre, en un mot, qui régnait dans toute sa personne, établi par l'incroyable chaleur de ses passions. Au milieu de la crise, elle voulut baiser nos culs ; et la putain les gamahucha et les foutit comme l'eut fait un homme. Empoisonnez… empoisonnez donc, nous cria-t-elle au moment où le délire allait s'emparer de ses sens. Non, pardieu, dit Clairwil, il faut que ce manant-là nous encule toutes les deux avant ; et ici la Durand jeta des cris affreux, se tordit les membres, tomba dans une affreuse attaque de nerfs, et perdit une si grande quantité de foutre, que ma bouche, qui la suçait alors, s'en trouva pleine exactement. Il n'a rien perdu, nous dit-elle, en rejetant le jeune homme, empêchez-le de décharger, afin qu'il vous foute mieux ; et mon cul, se trouvant présenté le premier, ce fut dans lui que le fouteur vint élancer un sperme, dont le derrière de la Durand avait si bien préparé l'éjaculation. Je continuai, pendant qu'on m'enculait, de pomper les jets de foutre jaillissans encore du vagin de la Durand dont Clairwil langottait l'anus ; mon amie me remplaça bientôt, et ce fut, pendant que le jeune homme la sodomisait, que la Durand lui fit avaler la poudre. Les convulsions lui prirent avant qu'il n'eut le

tems de sortir du cul de mon amie, de manière qu'il mourut en l'enculant, ce qui jeta Clairwil dans une crise de plaisir si violente, que je crus qu'elle en expirerait elle-même. Sacredieu, nous dit la bougresse, je crois que j'ai son ame et son foutre à-la-fois ; vous n'imagineriez pas à quel point le vit de ce coquin-là s'est grossi pendant que les convulsions le travaillaient ; on n'a pas d'idée du plaisir que donne une semblable opération. O femmes voluptueuses ! empoisonnez vos fouteurs pendant qu'ils sont dans vos culs ou dans vos cons, et vous verrez ce qu'on y gagne ; nous eûmes effectivement toutes les peines du monde à retirer le vit du mort de l'anus de ma compagne, et quand nous en fûmes venues à bout, nous nous apperçûmes que les convulsions de la mort ne l'avaient point empêché de décharger. Eh bien ! dit Clairwil, ne vous avais-je pas bien dit que son ame s'était exhalée avec son foutre, et que mon cul avait tout recueilli.

Le cadavre s'emporte, et notre examen continue :

Ce troisième examen nous offrit, entre autres, le poison royal, celui qui, sous Louis XV, fit périr tant d'individus de sa famille ; des épingles et des dards empoisonnés ; les venins mêlés des serpens, connus sous les noms de Cucurucu, de Kokob, et d'Aimorrhoüs, celui du Polpoch, sorte de serpent qui se trouve dans la province Jupatan. La liqueur où je le tiens, nous dit la Durand, est suffisamment empreinte de son venin, pour devenir très-dangereuse ; jamais les épreuves que j'en ai faites ne m'ont manqué : voulez-vous en voir une ?

Assurément, répondis-je, vous êtes bien sûre que nous ne refuserons jamais de telles propositions. — Quelle victime choisissez-vous ? — Un beau jeune homme, dit Clairwil. Allons, dis-je, tu m'entraînes dans toutes tes erreurs ; il faut bien que je me cor-

rompe avec toi : un simple coup de cloche fit paraître un garçon de dix-huit ans plus beau que le dernier, et dans le même état de misère. Voulez-vous, dit la Durand, qu'Alzamor l'encule devant vous ? Volontiers ; un nuage s'élève, et le silphe paraît : foutez ce garçon, dit la Durand, ces dames veulent éprouver sur lui la liqueur du Polpoch. Attendez, dit Clairwil, il faut qu'il m'encule pendant ce tems-là. — Et que ferons-nous, Durand et moi ? — Tu gamahucheras le cul d'Alzamor, Juliette ; et la Durand, sur laquelle je serai couchée, m'enconnera avec son clitoris ; rien n'empêchera ma fouteuse d'agir, et quand elle verra le jeune homme prêt à me décharger dans le cul, elle lui donnera un petit verre du poison dont nous desirons de voir l'épreuve. Tout s'arrange au gré de mon amie ; mais le verre avalé, le jeune homme éprouve une si forte crise, que toutes les attitudes se dérangent ; nous cédons le milieu de la chambre au patient ; Alzamor branle Clairwil, je me jette dans les bras de la Durand, qui me chatouille à ravir ; on n'a ni plus d'art ni plus d'expérience, toutes les issues de la volupté sont également parcourues, par les doigts libertins de cette délicieuse femme, dont la bouche amoureuse me couvre des plus chauds baisers. Cependant la malheureuse victime chancelle comme un homme ivre, peu-à-peu l'infortuné tombe toujours sous nos yeux dans un vertige effrayant ; les commotions ressenties au cerveau, étaient si terribles, qu'il s'imaginait avoir la tête pleine d'eau bouillante ; cet état fut suivi d'une enflure générale de tout le corps ; le

visage devint livide, les yeux lui sortaient de la tête, et le malheureux, en se débattant d'une manière horrible, tombe enfin à nos pieds, au milieu des contorsions et des convulsions les plus bisarres, pendant que nous répandions, tous quatre, des flots du foutre le plus impur et le plus abondant.

Voilà la plus divine de toutes les passions, dit Clairwil ; voilà celles qui me feront toujours tourner la tête, et auxquelles je me livrerai sans cesse avec délices toutes les fois que je le pourrai sans crainte. Jamais, dit la Durand, le meurtre causé par le poison ne peut en inspirer ; quels témoins vous trahiront dans ce cas ? quelles traces déposeront contre vous ? L'art du plus habile chirurgien y échoue, et il lui est presqu'impossible de discerner les effets du poison d'avec les causes d'une maladie naturelle d'entrailles ; niez, et soyez ferme ; que le crime soit gratuit ; que l'on ne vous trouve point d'intérêt à l'avoir commis, et vous serez toujours à couvert.

Poursuis, séductrice, poursuis, lui dit Clairwil, si je te croyais, je dépeuplerais, je crois, tout Paris ce soir.

La Durand prononça son mot barbare ; le silphe disparut.

Descendons maintenant au jardin, nous dit la sorcière ; je vous le propose, pour vous contenter, car la rigueur du dernier hiver a fait périr toutes mes plantes ; il ne me reste presque plus rien.

Ce jardin, extrêmement sombre, ressemblait beaucoup à un cimetière : excepté dans la partie des plantes rares, de très-grands arbres l'ombrageaient de par-tout : notre curiosité nous porta, sur-le-champ, vers un coin isolé, où la terre nous parut fraîchement remuée : Voilà où tu caches tes crimes, est-il vrai, Durand, demanda Clairwil ? Venez, venez, dit la sorcière, en nous entraînant ; il vaut mieux vous faire voir ce avec quoi l'on tue, que ce qui est tué ; nous la suivîmes.

Après plusieurs explications qu'elle nous fit, écoute, lui dis-je ? la vue de ce cimetière, positivement à côté de nous, m'é-

chauffe étonnamment la tête ; je voudrais que tu fisses avaler de la plante qui occasionne les crises les plus violentes, à une petite fille de quatorze ou quinze ans ; on ouvrirait un trou, prêt à la recevoir ; nous nous enfermerions dans ce cimetière, et lorsque les convulsions du venin entraîneraient naturellement la victime dans le trou préparé, on la couvrirait de terre, et nous déchargerions.

Je suis décidée à ne vous rien refuser, nous dit la Durand : vous voyez que j'ai prévu votre proposition ; car, voilà une jeune fille ; et si vous voulez bien observer le cimetière, vous y verrez, vers l'orient, une fosse toute prête.

Une très-jolie enfant se trouve effectivement toute nue derrière un figuier sauvage de Cayenne, et le trou qu'annonçait la Durand, s'ouvrit sous nos yeux, sans qu'il nous fût possible de deviner par quelle magie... Eh bien ! dit la sorcière, en nous voyant pétrifiées, est-ce que vous avez peur de moi ? — Peur ! non : mais nous ne te concevons pas. Toute la nature est à mes ordres, nous répondit la Durand, et elle sera toujours aux volontés de ceux qui l'étudieront : avec la chimie et la physique on parvient à tout. Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour enlever la terre ; et moi, je n'ai plus besoin que d'une plante, pour la détruire en six minutes... Délicieuse créature, dit Clairwil, en la serrant dans ses bras ; que je suis heureuse d'avoir rencontré quelqu'un, dont les procédés répondent si bien à mes opinions.

Nous nous enfermâmes dans le cimetière, avec la petite fille ; dès qu'elle eut avalé le venin, ses contorsions commencèrent : asseyons-nous, dis-je, sur la partie la plus fraichement remuée... Je vous entends, répondit la sorcière ; elle sort une boëte de sa poche, parsème le cimetière de la poudre contenue dans cette

boëte, et le terrein se bouleversant aussitôt, nous offre un sol hérissé de cadavres… Oh ! foutre, quel spectacle, dit Clairwil, se vautrant sur ces monceaux de morts : allons, sacredieu ! branlons-nous ici toutes trois, en voyant souffrir cette garce… Mettons-nous nues, dit la Durand ; il faut que nos chairs pressent et foulent ces ossemens ; c'est de cette voluptueuse sensation que nous devons obtenir une des meilleures branches de lubricité ; il y a, dis-je, une chose toute simple à faire ; formons-nous des godmichés, avec les os de ces victimes ; et Clairwil trouvant l'idée délicieuse, se hâte de nous donner l'exemple… Bien, dis-je à ma compagne ; mais il faut être assise sur des têtes ; il faut que le trou de nos culs soit chatouillé de cette pression aiguë… voyez où je me place… Ah ! dit Durand ; c'est justement sur la tête, fraîche encore du dernier garçon que vous avez immolé : attends, Juliette, je vais saisir une de ses mains, pour te branler avec… Que vous dirai-je… mes amis ! le délire et l'extravagance furent à leur comble, nous imaginâmes… nous exécutâmes cent autres choses plus infâmes encore ; et la victime expira sous nos yeux, dans d'exécrables convulsions : les dernières l'ayant machinalement conduite vers son trou, elle y tomba, je déchargeai dans les bras de mes deux amies, qui elles-mêmes m'inondèrent de foutre, en suçant, l'une ma gorge, l'autre ma bouche ; nous nous r'habillons, et notre examen se poursuit avec le même sang-froid qu'auraient fait des sots qui viendraient de se livrer à la vertu. Après avoir parcouru le reste de son jardin, nous remontâmes.

Les deux enfans que vous voyez dans ce berceau, nous dit la Durand, sont les matières dont je vais, si vous voulez, me servir devant vous, pour composer le plus cher et le plus actif de mes poisons. Desirez-vous jouir de ce spectacle ? Assurément, répondîmes-nous, je ne m'en étonne pas, dit la Durand, je vous connais

maintenant pour des femmes philosophes, qui ne voyent la désorganisation de la matière que comme une opération de chimie ; et le puissant intérêt des résultats l'emporte dans vous sur le prétendu crime que trouvent les sots dans cette action… Je vais manipuler ; la Durand saisit, l'un après l'autre, les enfans qui étaient dans ce berceau ; elle les pend au plafond par les pieds, et les déchire à coups de verges ; la bouche de ces infortunés se couvre d'écume, la sorcière recueille précieusement cette mousse, et nous la vend cent louis, en nous certifiant que de tous les poisons qu'elle compose, celui-là est le plus violent, et c'était vrai. Les enfans expirèrent, sans que la Durand, qui les laissa toujours acrochés, eut seulement l'air de s'en douter. Heureux flegme du crime, voilà où il faut être pour vous commettre avec délices !

Oh ! ma chère amie, dit Clairwil, en réfléchissant sur tout ce qu'elle venait de voir, vous avez là de terribles secrets. J'en ai bien d'autres, mesdames, répondit la Durand, la vie des hommes est entre mes mains ; je puis répandre des pestes, empoisonner des rivières, propager des épidémies, putréfier l'air des provinces, corrompre des maisons, des vignes, des vergers ; transformer en venin la chair des bestiaux, incendier des maisons, faire mourir subitement celui qui respirera une fleur, ou qui décachetera une lettre ; je suis, en un mot une femme, unique dans mon genre, personne ne peut me le disputer. Mais, madame, dis-je à la Durand, comment quelqu'un qui connaît aussi bien la nature, peut-il admettre l'existence d'un Dieu ? Quand nous vous avons demandé tout-à-l'heure par qui nous étions foutues, vous nous avez répondu que c'était par Dieu. En est-il un plus puissant que le vit, répondit la Durand ? Ah ! dis-je, j'aime mieux que vous répondiez ainsi qu'autrement. Allons, de la franchise, ma chère, n'est-il pas vrai que vous ne croyez pas en Dieu ? Mes amies,

nous dit la Durand, plus on étudie la nature, plus on lui arrache ses secrets, mieux on connaît son énergie, et plus l'on se persuade de l'inutilité d'un Dieu ; l'érection de cette idole est, de toutes les chimères, la plus odieuse, la plus ridicule, la plus dangereuse et la plus méprisable ; cette fable indigne, née chez tous les hommes de la crainte et de l'espérance, est le dernier effet de la folie humaine. Encore une fois, c'est méconnaître la nature que de lui supposer un auteur ; c'est s'aveugler sur tous les effets de cette première puissance, que d'en admettre une qui la dirige, et vous ne verrez jamais que des sots ou des frippons admettre ou croire à l'existence d'un Dieu ; le prétendu Dieu des hommes n'est que l'assemblage de tous les êtres, de toutes les propriétés, de toutes les puissances ; il est la cause immanente et non distincte de tous les effets de la nature ; c'est parce qu'on s'est abusé sur les qualités de cet être chimérique, c'est parce qu'on l'a cru tour-à-tour bon, méchant, jaloux, vindicatif, qu'on a supposé de là qu'il devait punir ou récompenser ; mais Dieu n'est que la nature, et tout égal à la nature ; tous les êtres qu'elle produit sont indifférens à ses yeux, puisqu'ils ne lui coûtent pas plus à créer l'un que l'autre, et qu'il n'y a pas plus de mal à détruire un bœuf qu'un homme. Et votre système sur l'ame, quel est-il, madame, demanda Clairwil ; car votre philosophie s'accorde trop avec nos principes, pour que nous n'aimions pas à l'analiser. Aussi matérialiste sur le système de l'ame que sur celui de la divinité, je vous avouerai, nous dit la Durand, qu'après avoir lu avec attention toutes les rêveries des philosophes sur cet article, j'en suis revenue à me convaincre que l'ame de l'homme, absolument semblable à celle de tous les animaux, mais autrement modifiée dans lui à cause de la différence de ses organes, n'est autre chose qu'une portion de ce fluide éthéré, de cette matière infiniment

subtile, dont la source est dans le soleil. Cette ame, que je regarde comme l'ame générale du monde, est le but le plus pur qui soit dans l'univers : il ne brûle point par lui-même, mais en s'introduisant dans la concavité de nos nerfs, où est sa résidence habituelle, il imprime un tel mouvement à la machine animale, qu'il la rend capable de tous les sentimens et de toutes les combinaisons ; c'est un des effets de l'électricité dont l'analyse ne nous est pas encore suffisamment connue, mais ce n'est qu'absolument pas autre chose ; à la mort de l'homme, comme à celle des animaux, ce feu s'exhale, et se réunit à la masse universelle de la même matière toujours existante, et toujours en action ; le reste du corps se putréfie et se réorganise sous différentes formes que viennent animer d'autres portions de ce feu céleste ; jugez, d'après cette définition, ce que doivent être, aux yeux de ceux qui l'admettent, les comiques idées de l'enfer et du paradis. Ma chère, dit Clairwil, après cette manière franche de raisonner avec nous, et d'après celle dont vous nous voyez adopter, vos opinions, vous devriez bien nous avouer, avec la même candeur, quel est ce Dieu par qui vous nous avez fait si bien fouetter et foutre tout-à-l'heure ; dès que vous révélez à nos yeux les mystères de la nature, pourquoi craindriez-vous de nous dévoiler ceux de votre maison ?... Parce que ceux de la nature sont à tout le monde, répondit la Durand, et que ceux de ma maison n'appartiennent qu'à moi ; je puis, d'après cela, les avouer ou les taire suivant ma volonté ; or elle n'est pas de vous les dire, et si vous persistez à me les demander, dussiez-vous me couvrir d'or, vous n'emporterez rien de chez moi. Eh bien, dis-je, n'appuyons pas davantage sur un objet qu'il plaît à madame de nous cacher ; continuons seulement de lui faire quelques-unes des questions où il me semble qu'elle peut répondre... il est certain qu'il se fait du liber-

tinage chez vous, nous sommes payées pour en être sûres ; quel est celui que vous pouvez nous faire ? car nous sommes extrêmement libertines… Il n'est pas une seule passion, répondit la Durand, pas une seule fantaisie, pas un être vivant sur la terre, pas un égarement, quelque bisare qu'il puisse être, dont vous ne puissiez vous procurer ici la jouissance ; indiquez-moi seulement, quelques heures avant, ce à quoi vous avez envie de vous livrer ; et tel extravagant, tel irrégulier, tel effroyable que cela puisse être, je vous proteste de vous le faire exécuter ; je dis plus, s'il y a quelques hommes ou quelques femmes dans le monde dont vous vouliez connaître les goûts ou les passions, je les ferai trouver ici ; et sans qu'ils puissent soupçonner la trahison, vous les observerez au travers d'une gaze. Cette maison est toute entière à moi, la facilité avec laquelle on arrive de quatre côtés, sans être vu, sa position isolée, la sévérité de sa clôture, le mystérieux, en un mot, dont elle est, assure, ce me semble, à-la-fois et la discrétion et le plaisir ; ordonnez donc, et vous serez servies : tous les individus, toutes les nations, tous les sexes, tous les âges, toutes les passions, toutes les débauches, tous les crimes, tout… tout est à vos ordres ici ; vous payez bien, je le sais, et avec de l'argent l'on fait tout chez moi. Vous ne devez pourtant pas en avoir grand besoin, madame, vos richesses doivent être immenses. Oui, répondit la Durand, mais j'ai des goûts aussi, et comme je mange presque tout ce que je gagne, je ne suis pas, à beaucoup près, aussi riche que vous pourriez le penser… Oui madame, oui, le mystère et la discrétion sont dans leur centre ici ; vous avez immolé cinq ou six victimes, vous en assassineriez cinq cents, qu'il n'en serait pas davantage ; voulez-vous renouveler quelques expériences sur des garçons, sur des filles, sur des personnes faites, sur des enfans, sur des vieillards, parlez, dans un instant vous serez servies. Je

veux, dit Clairwil, enculer avec des godmichés de fer rouge deux garçons de quinze ans, pendant que vous les martyriserez, et que deux beaux hommes déjà tout empoisonnés m'enculeront. Cent louis pour chaque victime, dit la Durand, et vous serez satisfaites Vous me donnerez donc deux jeunes filles, dis-je, car je n'aime à faire que sur mon sexe ce que cette putain veut faire aux hommes ; je les enconnerai avec des godmichés semblables, et votre silphe leur déchirera le corps avec des martinets d'acier également rouges ; on me fouettera pendant l'opération… Cinquante louis par fille, dit la Durand ; nous payâmes, et dans moins de dix minutes tout fut en train. Rien de joli comme es petites filles qu'on me donna, et rien de féroce comme les procédés du silphe ; les malheureuses victimes expirèrent dans nos bras, et notre délire à l'un et l'autre devint impossible à peindre ; le silphe et les cadavres disparurent, mais rien ne nous appaisait. Clairwil, échevelée comme une bacchante, écumait de luxure, et je n'étais guères plus calme. La Durand nous conjura de nous livrer à quelqu'autre passion, et que si cela nous plaisait, elle nous ferait, pendant ce tems-là, observer par des libertins. Donnez une victime à chacune, répondîmes-nous, et les examinateurs seront contens ; on m'amène une fille, charmante, nue et garottée ; un semblable holocauste, du sexe masculin, est offert à ma compagne : nous commençâmes à les étriller avec des paquets d'orties, et des martinets à pointes ; ici la Durand, qui s'était retirée, revint doucement frapper à notre porte ; la preuve qu'on vous regarde, nous dit-elle, c'est qu'on vous conjure de prolonger le supplice, et de vous tourner de ce côté en opérant, on veut voir vos culs, l'on n'a pu les juger encore ; sors, et dis qu'on sera satisfait, répondit Clairwil ; nous continuâmes. La féroce créature ouvre le ventre du jeune garçon qu'on lui a donné, elle lui arrache le cœur, et se

renfonce tout chaud dans le con ; elle se branle avec. Oh ! sacredieu, dit-elle en se pâmant, il y a un siècle que j'ai la fantaisie de me branler avec des cœurs d'enfans, tu vas voir comme je vais décharger ; couchée sur le cadavre de sa malheureuse victime, elle lui suçait encore la bouche en se foutant avec le cœur ; je veux qu'il m'entre tout entier dans le con, dit-elle, et pour se procurer la facilité de le retirer, elle passa une ficelle au travers, et le viscère disparut. Oh ! foutre, que c'est délicieux, dit Clairwil en hurlant de plaisir, essaye, Juliette, essaye, il n'est pas au monde de voluptés plus grandes. J'ai connu, répondis-je, un homme qui avait à-peu-près le même goût, il faisait un trou dans un cœur encore palpitant, y fourrait son vit, et y déchargeait. Cela pouvait être charmant, dit Clairwil, mais moins joli que ce que je fais ; tâtes-en, Juliette, je t'en conjure.

Rien n'est tel que l'exemple sur une imagination comme la mienne ; il décide, il encourage, il électrise : j'eus promptement éventré ma victime, et son cœur palpitant fut bientôt dans mon con ; mais les voies, plus étroites que celles de ma compagne, résistèrent, je ne pus jamais l'introduire ; coupe-le, me dit Clairwil, en voyant mon embarras, pourvu qu'il en entre une partie c'est tout ce qu'il faut ; j'exécute, et par les mêmes procédés que Clairwil, je m'enfonce une moitié de cœur dans la matrice. L'affreuse coquine avait raison, il n'est point de godmiché qui vaille cela ; il n'en est point qui ait autant de chaleur et d'élasticité… Et le moral, mes amis, comme il est embrâsé par ces horreurs… Oh ! oui, oui, je l'avoue, Clairwil avait une excellente idée, et depuis bien long-tems je n'avais si délicieusement déchargé. Au bout d'une heure passée, dans ces infamies, nous fîmes remonter la Durand ; foutre, dit-elle, en voyant ces affreux débris, il ne s'agit, me semble, que de vous en faire voir. Nous en massacrerions

comme cela à toutes les heures du jour, dit Clairwil ; va, ma chère, le meurtre nous est aussi familier qu'à toi..... nous l'idolâtrons comme toi, et dès qu'on tue dans ta maison, tu as dans nous, deux excellentes pratiques. Mes bonnes amies, nous dit la Durand, ce n'est pas tout, j'ai encore quelque chose à vous proposer. Voulez-vous me faire gagner cinquante louis ? — Assurément. — Eh bien, ayez la complaisance de vous prêter toutes les deux un moment à l'examinateur, il brûle du desir de s'amuser avec vous, il en bande comme un furieux. Soit, dis-je, mais nous voulons aussi de l'argent, rien ne porte bonheur comme celui qu'on gagne au bordel ; demande lui cent louis, nous en voulons vingt-cinq chacune. Je suis de l'avis de ma compagne, dit Clairwil ; mais que nous fera cet homme, il faut se faire payer en raison des complaisances... Ah ! dit Durand, il vous fera beaucoup de chose, il est extrêmement libertin ; mais il Sait que vous êtes des dames comme il faut, et il vous ménagera. Qu'il entre, dis-je, et qu'il paye bien, nous n'avons pas envie d'être ménagées, nous sommes des putains, et nous voulons être traitées comme telles.

Le personnage parut : c'était un petit homme d'environ soixante ans, gros, court, et de la tournure d'un opulent financier ; il était presque nud, on le sodomisait, son enculeur l'instrumentant tout en marchant... Les beaux culs foutre... les beaux culs ! s'écria-t-il en nous, les maniant : vous avez fait des choses délicieuses... et continuant toujours de se branler... vous avez tué... vous avez massacré : comme j'aime toutes ces choses là ! Quand vous voudrez nous en ferons autant ensemble. À ces mots le paillard me renverse sur le lit, et m'encule en maniait les fesses de Clairwil ; au bout de quelques allées et venues assez grossièrement faites, il change de poste, et c'est ma compagne

qu'il gommorhise, en examinant et baisant mon derrière. Ici son fouteur déchargea ; le petit homme, bien persuadé qu'il ne peut se tenir valeureusement en scelle, s'il n'est étayé d'un bon vit au derrière, décule aussitôt, et s'emparant d'une poignée de verges, il ordonne à son fouteur de nous tenir pendant qu'il va nous fouetter à-la-fois. Mais dans quelle posture bisare le petit scélérat nous met ? son homme était entre nous deux, nous étions chacune sous un des bras de cet homme, et contenues par les cheveux ; au moyen de cela, monsieur Mondor avait un beau vit à branler, et deux superbes culs à fesser ; il se met à l'ouvrage ; nés derrières, déjà très-en train, reçoivent tout ce qu'il plaît à ce bougre-là de leur administrer ; l'opération devient aussi longue que sanglante, il usa six poignées de verges, et nos cuisses furent aussi maltraitées que nos fesses ; dans les intervalles il suçait le vit de son homme, et dès que je l'eut fait bander, il nous fit foutre par ce superbe membre ; après avoir été aussi bien flagellées, vous imaginez facilement que nous avions besoin de ce beaume. Pendant que cet homme nous foutait alternativement, le financier maniait le cul du fouteur, et y introduisait son vit de tems en tems ; quand sa passion fut bien allumée, le scélérat desira un meurtre ; on lui amena un petit garçon de onze ans qu'il encula ; on le foutit : le vilain nous ordonna d'ouvrir la victime, d'en arracher le cœur comme nous venions de faire, et de lui en barbouiller le nez pendant qu'il déchargerait, tout s'exécuta ; et le monstre, inondé de sang, perd son foutre en beuglant comme un taureau : à peine a-t-il fini, qu'il disparaît comme un éclair, sans nous adresser un seul mot. Tels sont les effets du libertinage sur des ames timorées, le remords et la honte suivent de près l'instant du délire, parce que ces gens-là ne savent pas se faire de

principes, et qu'ils s'imaginent toujours avoir mal fait, parce qu'ils n'ont pas fait comme tout le monde.

Quel est cet original, demandâmes-nous à la Durand ? C'est un homme excessivement riche, nous répondit-elle, mais dont vous ne saurez pas le nom ; vous ne voudriez pas que je dise les vôtres. — Et ses mains quelquefois se souillent-elles de meurtres ? — Très-souvent il opère lui-même ; il n'était pas en train aujourd'hui, et voilà d'où vient qu'il vous a chargées de l'opération ; il est timide… dévot même… il va prier Dieu quand il a fait des horreurs. — L'imbécille, que je le plains ! Quand on fait tant que de se jeter dans la carrière où nous sommes, il faut avoir franchi tous les préjugés ; il faut y marcher d'un pas ferme, ou l'on se prépare bien des maux ; et nous rajustant, nous fîmes un paquet de tous les poisons que nous avions achetés, payâmes largement une aussi bonne connaissance, et regagnâmes notre voiture, en nous promettant bien l'une et l'autre de cultiver cette femme utile, et de faire de nos emplettes chez elle, l'usage le plus multiplié. J'en donnerai, me dit Clairwil, à toutes les créatures que je rencontrerai, dans la seule vue de commettre une action… qui, je sens devient la plus chatouilleuse pour mes sens, et la plus chérie de mon cœur.

Je brûlais de faire connaître la Durand à Belmor ; je les trouvais tous deux si dignes l'un de l'autre, je me branlais depuis long-tems sur l'idée de voir mon amant dans les bras de cette mégère. Je lui en parlai, il ne la connaissait pas ; nous y fumes : je n'avais pas eu le tems d'y retourner depuis la fameuse visite que nous lui avions faite avec Clairwil : après quelques reproches de l'avoir négligé si long-tems, elle reçut le comte à merveille ; enchanté de tout ce qu'il vit là, après un grand nombre d'emplettes,

il ne put tenir aux titillations voluptueuses que lui inspirait cette belle femme. Là scène, ainsi que je la voulais, se passa sous mes yeux ; après avoir sodomisé la coquine, Belmor la pria de satisfaire à sa passion, de choix. Je fus chargé de l'expliquer ; les victimes paraissent à l'instant, et Belmor, aidé par moi, se satisfait délicieusement.

Cette passion est charmante, nous dit la Durand ; si vous voulez venir après demain chez moi, je vous en ferai voir une à peu près dans le même genre, quoique mille fois plus extraordinaire : nous n'y manquâmes pas ; mais la Durand était disparue ; la maison bien fermée, ne s'ouvrit point, et quelques perquisitions que je pusse faire, il me fut impossible de savoir ce qu'était devenue cette femme.

Deux ans se passèrent ainsi, sans qu'il m'arriva rien de bien singulier ; mon luxe, mes débauches se multipliaient à tel point, que je ne goûtais plus les plaisirs simples de la nature ; et que s'il n'y avait pas quelque chose d'extraordinaire ou de criminel dans les fantaisies qui m'étaient proposées, j'y devenais absolument insensible. Il est vraisemblable que c'est dans cet état d'anéantissement que la vertu fait un dernier effort en nous, soit que notre épuisement nous mette dans cette situation de faiblesse où sa voix reprend son empire, soit que par une inconstance naturelle, nous voulions, ennuyés de crimes, essayer un peu du contraire ; toujours est-il qu'il est un moment où les préjugés reparaissent, et s'ils triomphent lorsqu'on a pris la route du vice, assurément ils nous rendent bien malheureux ; il n'est rien de pis que les retours. Les événemens que je vais raconter vous convaincront de cette assertion.

Je venais d'atteindre ma vingt-deuxième année, lorsque Saint-Fond me fit part d'un projet exécrable. Toujours entiché de ses vues de dépopulation, il s'agissait de faire mourir de faim les deux tiers de la France, par d'affreux accaparemens. Je devais avoir la plus grande part à l'exécution de ce dessein. Je l'avoue, toute corrompue que j'étais, l'idée me fit frémir ; funeste mouvement que vous me coûtâtes cher, pourquoi ne pus-je vous vaincre ! Saint-Fond qui le surprit, se retira sans dire un mot ; et comme il était tard, je me couchai ; je fus long-tems avant que de m'endormir ; un rêve affreux vint troubler mes sens ; je crus voir une figure épouvantable, embrâsant d'un flambeau mes meubles et ma maison : au milieu de cet incendie, une jeune créature me tendait les bras… cherchait à me sauver, et périssait elle-même dans les flammes. Je m'éveille en songe, la prédiction de la sorcière se présente aussitôt à mon esprit : où le vice cessera, m'a-t-elle dit, le malheur arrivera. Oh ciel ! je suis perdue, j'ai cessé un instant d'être vicieuse ; j'ai frémi d'une horreur proposée ; le malheur va m'engloutir, cela est sûr… Cette femme que j'ai vu dans mon songe, c'est ma sœur, c'est la triste Justine avec laquelle je me suis brouillée, parce qu'elle a voulu suivre la carrière de la vertu ; elle s'offre à moi, et le vice s'affaiblit dans mon cœur… Fatale prédiction… et toi qui pourrais me l'expliquer, tu disparais au moment où j'ai besoin de tes conseils. J'étais encore dans mon lit, affaissée de ces terribles réflexions, lorsqu'un inconnu entre sans être annoncé, me remet un billet et se sauve. Je reconnais l'écriture de Noirceuil… « Vous êtes perdue, me mande-t-il, je n'aurais jamais soupçonné de faiblesse celle que j'avais formée… celle qui s'était toujours aussi bien conduite : en vain chercheriez-vous à réparer votre tiédeur ; le ministre ne serait plus votre dupe, votre premier mouvement vous a trahi. Quittez Paris, dans

le jour même ; emportez avec vous l'argent que vous pourrez avoir ; mais ne comptez plus sur autre chose. Tous les biens que vous vous êtes acquis par les largesses de Saint-Fond sont perdus pour vous ; vous connaissez d'ailleurs son crédit, sa colère quand on lui manque : partez donc vite, et silence sur-tout ; il y va de vos jours. Je vous laisse les dix mille livres de rente que je vous fais, ils seront payés par-tout sur vos quittances : fuyez, et que vos amis ignorent tout. »

Un coup de foudre m'eût frappé moins cruellement ; mais je redoutais trop Saint-Fond pour-ne pas prendre aussitôt mon parti. Je me lève à la hâte ; ayant déposé toutes mes richesses et toutes mes économies chez le notaire de Saint-Fond, je n'ose les aller dégager. Cinq cent louis… voilà tout ce qui me reste : j'en fais aussitôt des rouleaux que je cache avec soin sur moi, et je sors seule… à pied, de cette maison, où tant de faste m'environnait la veille… de cette maison sur laquelle je jette en pleurant les yeux pour la dernière fois. Je brûle de voir Clairwil, je ne l'ose, on me l'a sévèrement défendu ; n'est-ce point elle d'ailleurs qui m'a trahie… n'est-ce point elle qui veut usurper ma place. Ah ! comme le malheur rend injuste, et que de tort j'avais, vous le verrez bientôt, en soupçonnant ainsi ma meilleure amie. Allons, me dis-je, du courage, n'attendons plus de secours que de nous-mêmes… Je suis jeune encore…… c'est une carrière à recommencer ; les fautes de ma jeunesse m'ont instruite… O funeste vertu !… j'ai pu me trouver ta dupe une fois. Ah ! ne crains pas qu'on me revoye encore aux pieds de tes exécrables autels ; je n'ai fait qu'une seule faute, et ce sont de malheureux mouvemens de probité, qui me l'ont fait commettre. Absorbons-la pour jamais dans nous, elle n'est faite que pour perdre l'homme, et le plus grand malheur qui puisse arriver dans un monde tout-à-fait cor-

rompu, est de vouloir se garantir seule de la contagion générale. Que de fois je l'avais pensé, grand Dieu ?

Sans projets, et sans autre dessein que celui de me soustraire promptement à la vengeance de Saint-Fond, je me jetai machinalement dans la première voiture publique ; c'était celle d'Angers ; j'y arrivai bientôt. Étrangère dans cette ville, et n'y connaissant absolument personne, je résolus d'y prendre une maison, et d'y donner à jouer : j'eus bientôt chez moi toute la noblesse du pays... Une infinité d'amans se déclarèrent ; mais l'air de pudeur et de retenue que j'affectai persuada bientôt à mes soupirans que je ne me rendrais qu'à celui qui ferait ma fortune. Un certain comte de Lorsange, le même dont je porte encore aujourd'hui le nom, me parut plus assidu et beaucoup plus riche que les autres : il était âgé de quarante ans..... d'une fort belle figure ; et la manière dont il s'exprimait me convainquit qu'il avait des vues plus relevées et plus légitimes que ses concurrens : je l'écoutai. Le comte ne fut pas long-tems à me déclarer ses desseins : célibataire, jouissant de cinquante mille livres de rentes, n'ayant point de parens, si je me rendais digne de sa main, il aimait mieux, en m'épousant, me laisser sa fortune que de la faire passer à des collatéraux inconnus ; et si je voulais être franche avec lui, ne lui cacher aucune circonstance de ma vie, dès le lendemain je devenais sa femme, et il me reconnaissait vingt mille livres de rente. De telles propositions étaient trop belles pour que je ne me rendisse pas aussitôt : il fallait au comte une confession générale : j'osai tout dire.

Écoutez-moi, Juliette, reprit M. de Lorsange après m'avoir entendue ; les aveux que vous venez de me faire prouvent une franchise que j'aime ; celle qui avoue ses fautes avec une telle can-

deur, est bien plus près de n'en jamais commettre, que celle qui n'a jamais connu que la vertu : la première sait à quoi s'en tenir… la seconde voudra peut-être essayer ce qu'elle ne connaît pas. J'exige de vous, madame, de vouloir bien m'écouter quelques instans, votre conversion m'est précieuse, et je veux vous faire revenir de vos erreurs : ce n'est point un sermon que je prétends vous faire, ce sont des vérités que je veux vous dire, des vérités que vous déguisa long-tems le bandeau des passions, et que vous trouverez toujours dans votre cœur quand vous voudrez l'écouter seul.

« Oh ! Juliette, celui qui put vous dire que les bonnes mœurs étaient inutiles dans le monde, vous a tendu le piège le plus cruel dans lequel il fût possible de vous prendre, et celui qui put ajouter à cela que la vertu était inutile, et la religion une fable, eût peut-être mieux fait de vous assassiner tout d'un coup. Dans ce dernier cas, il ne vous faisait éprouver qu'un instant de douleur ; dans l'autre, il sème la carrière de vos jours de ronces et d'infortunes : l'abus des mots a pu vous entrainer à toutes ces erreurs, sachez donc analyser, avec justesse, cette vertu qu'on voulut vous faire mépriser. Ce qu'on appelle ainsi, Juliette, est la fidélité constante à remplir nos obligations envers nos semblables ; or, je vous demande quel est l'être assez insensé pour oser placer le bonheur à ce qui brise tous les liens en nous enchaînant à la société ? croira-t-il cet être là… osera-t-il se flatter d'être le seul heureux quand il plongera tout le monde dans l'infortune ? sera-t-il assez fort, assez puissant, assez audacieux, pour résister seul à la volonté de tous, et pour que la somme des volontés générales puisse céder aux irrégularités de la sienne ? se flatte-t-il d'avoir seul des passions ? et si tous les autres en ont comme lui, comment espère-t-il assouplir aux siennes celles de tous les

autres ? vous m'avouerez, Juliette, qu'il n'y a qu'un fou qui puisse penser de cette manière ; à supposer que l'on lui cédât, est-il à l'abri des loix ? croit-il que leur glaive ne l'atteindra pas comme les autres ? Voulez-vous encore le mettre au-dessus de tout cela ? eh bien, sa conscience… Ah ! croyez, Juliette, qu'on n'échappe jamais à cette voix terrible : vous l'avez vu, vous l'avez éprouvé, vous vous flattiez d'avoir étouffé cet organe à force de lui imposer silence ; mais plus impérieux que vos passions, il les a fait taire en les poursuivant ».

« En donnant à l'homme le goût de la société, il était nécessaire que l'être quelconque qui le lui inspirait, lui donna en même-tems le goût des devoirs qui pouvaient l'y maintenir avec agrément ; or, dans l'accomplissement seul de ces devoirs se trouve la vertu ; la vertu est donc un des premiers besoins de l'homme… elle est le seul moyen de sa félicité sur la terre. Oh ! combien maintenant les vérités religieuses s'écoulent facilement de ces premières vérités morales, et combien l'existence d'un être suprême est facile à démontrer au cœur de l'homme vertueux, les sublimités de la nature, Juliette, voilà les vertus de l'être créateur, comme la bienfaisance et l'humanité sont celles de l'être créé, et de l'enchaînement des unes aux autres naît la concorde de l'univers. Dieu est le foyer de la sagesse suprême dont l'ame de l'homme est un rayon ; dès que vous fermez votre ame à ce feu divin, il n'y aura plus qu'erreur et qu'infortune pour vous sur la terre ; jetez les yeux sur ceux qui ont voulu vous donner des principes différens ; analysez de sang froid leurs motifs ; en avaient-ils d'autres que ceux de vous séduire et d'abuser de votre bonne foi ; en nourrissaient-ils d'autres que ceux de flatter leurs méprisables et dangereuses passions ? et ils se trompaient encore ; voilà ce qu'il y a de pis, voilà ce que le malhonnête homme ne cal-

cule jamais ; pour assurer une de ses jouissances il en perd mille, et pour passer un jour heureux il s'en prépare un million d'horribles ; la contagion du vice est telle, que celui qui en est atteint veut empoisonner tout ce qui l'entoure ; la vertu blesse ses regards, il voudrait la cacher aux autres, et le malheureux ne sent pas que tous les efforts qu'il fait pour l'anéantir deviennent des triomphes pour elle ; la jouissance de celui qui fait le mal est de l'aggraver tous les jours ; mais l'instant où il faut qu'il s'arrête ne lui prouve-t-il pas sa faiblesse ? en est-il de même de la vertu ? plus il en améliore les jouissances, plus elles deviennent délicates, et s'il veut atteindre les bornes, il ne les trouve que dans le sein d'un Dieu où son existence se réunit pour revivre éternellement. Oh ! Juliette, que la vertu et la religion ont de douceurs ! j'ai vécu comme les autres hommes, vous le voyez, puisque c'est dans une maison de plaisir où j'ai l'avantage de vous connaître ; mais au milieu de toutes mes passions, au plus grand feu des travers de ma jeunesse, la vertu m'a toujours paru belle, et ce fut toujours dans les devoirs qu'elle m'imposa, que je trouvai mes plus douces jouissances. Soyez de bonne foi, Juliette, comment pouvez-vous supposer qu'il puisse y avoir plus de charmes à faire couler les pleurs de l'infortune qu'à soulager les maux du misérable. Je veux bien vous accorder un moment qu'il puisse exister dès ames assez dépravées pour admettre une jouissance dans le premier cas ; croyez-vous qu'elle vaille celle du second ? Ce qui est excessif, et ce qui n'affecte qu'un instant, peut-il se comparer à une jouissance pure, douce et prolongée ? La haine et les malédictions de nos semblables, en un mot, peuvent-elles valoir leur amour et leur bienveillance ? Êtes-vous immortel, êtes-vous impassible, homme immoral et dépravé ? ne flottez-vous pas comme nous sur cet océan dangereux de la vie ; et comme nous,

n'avez-vous donc pas besoin de secours si vous venez à faire naufrage ? croyez-vous retrouver les hommes quand vous les aurez insultés ? et vous croyez-vous donc un Dieu, pour pouvoir vous passer des hommes ? Si vous m'accordez ces premiers principes, avec quelle facilité je vais vous conduire en aimant les vertus, à l'adoption de l'être qui les réunit toutes… Oh ! Juliette, quel est-il donc le funeste aveuglement de l'athée ? Ah ! je ne vous demande que l'examen des beautés de l'univers, pour vous convaincre la nécessité de l'existence de son divin auteur ; c'est le prestige des passions qui empêche l'homme de reconnaître son Dieu. Celui qui s'est rendu coupable aime à douter de l'existence de son juge ; il trouve plus court de le nier que de le craindre, et il devient moins pénible pour lui de dire : Il n'y a point de Dieu, que d'être obligé de redouter celui qu'il outragea ; mais éloignant de lui ces préjugés qui l'ont trompé, qu'il jette un coup-d'œil impartial sur la nature, il y reconnaîtra dans tout l'art infini de son auteur, Ah ! Juliette, la théologie n'est une science que pour le vicieux ; elle est la voix de la nature pour celui qu'anime la vertu ; image du Dieu qu'il adore et qu'il sert, il serait bien fâché celui-là, si sa consolation n'était qu'une fable ; oui, l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse ; et le hasard, triste et faible ressource des malhonnêtes gens, c'est-à-dire le concours fortuit de causes nécessaires et privées de raisons ne saurait avoir rien formé ; l'être suprême admis, comment se refuser au culte qui lui est dû ? Ce qu'il y a de plus sublime au monde ne mérite-t-il pas nos hommages ? celui de qui nous tenons toutes nos jouissances, n'a-t-il donc pas des droits à nos remerciemens ? Une fois là, combien il me deviendra facile de vous prouver que, de tous les cultes de la terre, le plus raisonnable de tous, est celui dans lequel vous êtes née… Ah ! Juliette, si vous ai-

mez la vertu, vous aimerez bientôt la sagesse du divin auteur de votre religion ; jetez les yeux sur la sublime morale qui la caractérise, et voyez s'il fût un seul philosophe de l'antiquité qui en prêchât une plus pure et plus belle : l'intérêt, l'ambition, l'égoïsme s'annoncent dans la morale de tous les autres, celle de Christ seul n'a d'autre vue que l'amour des hommes : Platon, Socrate, Confucius, Mahomet, attendent une réputation et des sectateurs ; l'humble Jésus ne voit que la mort, et sa mort même est un exemple.

J'écoutais cet homme sensé… Juste ciel ! me disais-je en moi-même ; voilà, sans doute, l'ange dont la Durand m'a parlé ; voilà celui qui doit m'annoncer des vertus incompréhensibles… et je serrai machinalement la main de ce nouvel ami : des larmes coulaient de ses yeux ; il me pressait dans ses bras : non, monsieur, lui dis-je, je ne me sens pas digne du bonheur que vous m'offrez… j'en ai trop fait, le retour serait impossible : ah ! me répondait-il, que vous connaissez mal et la vertu et le Dieu puissant dont elle émane ! jamais le sein de ce Dieu juste, ne fut fermé au repentir ; implorez-le, Juliette, implorez-le avec ardeur, et sa grâce est à vous. Ce ne sont point de vaines formules, ni des pratiques superstitieuses que j'exige de vous ; c'est de la foi, c'est de la vertu, c'est l'assemblage de toutes les façons de vous conduire, qui peuvent assurer sur la terre les longues années que vous avez à y vivre, et c'est pour votre bonheur que je vous les desire. Ceux qui n'ont aimé de vous que vos vices, parce que les leurs y trouvaient un attrait de plus, étaient loin de vous parler ce langage ; il n'appartenait qu'à l'ami de votre ame d'oser vous le tenir, et vous le pardonnerez, mademoiselle, au desir ardent que j'ai de vous voir heureuse.

S'il faut vous l'avouer, mes amis, le joli petit sermon de monsieur de Lorsange ne m'avait nullement persuadée ; la raison avait fait sur moi des progrès trop grands, pour qu'il me fût possible d'entendre encore la voix du préjugé et celle de la superstition. Quels moyens employait d'ailleurs le pauvre Lorsange ? il n'y avait rien de si ridicule, que d'établir (et sur-tout à mes yeux) le bonheur de l'homme, sur la nécessité de la vertu ! D'où venaient donc tous mes malheurs, si ce n'était de ma faiblesse à l'avoir un instant écoutée ; je vous demande ensuite, si l'induction captieuse que Lorsange tirait de son systême, pouvait éblouir même un instant que qu'un d'aussi ferme que moi. Si la vertu devenait nécessaire, disait-il, la religion l'était également ; d'où il résultait, qu'entassant des mensonges sur des préjugés, toutes les maximes de mon instituteur s'écroulaient, aussitôt qu'on fouillait les bases. Eh ! non, non, me dis-je, la vertu n'est point nécessaire, elle n'est que nuisible et dangereuse : n'en ai-je pas fait la fatale expérience ? et toutes les fables religieuses qu'on veut étayer sur elles, ne peuvent avoir, comme elle, que l'absurdité pour principes ; l'égoïsme est la seule loi de la nature ; or, la vertu contrarie l'égoïsme, puisqu'elle consiste en un sacrifice perpétuel de ses penchans, au bonheur des autres : si la vertu prouve Dieu, comme l'établit Lorsange, qu'est-ce donc que le Dieu qu'on échafaude sur la plus grande ennemie de la nature ? Oh ! Lorsange, tout votre édifice s'écroule de lui-même, et vous n'avez bâti que sur le sable. La vertu n'est point utile à l'homme ; et le Dieu que vous établissez sur elle, est la plus absurde de toutes les chimères ; l'homme, créé par la nature, ne doit écouter que les impressions qu'il en reçoit ; et quand il dépouillera cet organe de tous les préjugés de son existence, il n'y trouvera jamais, ni la nécessité d'un Dieu, ni celle de la vertu. Mais il faut feindre, je le

dois au malheureux état où le sort me réduit ; la main de Lorsange m'est indispensable pour rentrer dans la carrière de la fortune ; emparons-nous en, à quelque prix que ce puisse être… que la feinte et la fausseté soient toujours mes premières armes ; la faiblesse de mon sexe les lui rend urgentes, et mes principes particuliers doivent en faire la base de mon caractère.

Je m'étais fait, depuis long-tems une assez grande habitude du mensonge, pour pouvoir en imposer avec facilité dans telles circonstances que ce put être, j'eus l'air de me rendre aux conseils de Lorsange ; je cessai de recevoir du monde chez moi ; chaque fois qu'il y venait, il me trouvait toujours seule, et ses prétendus progrès sur mon ame furent tels, qu'on me vit bientôt à la messe ; Lorsange donna dans le piège ; vingt mille livres de rente me furent reconnues, et je l'épousai six mois après mon arrivée dans la ville d'Angers. Comme j'avais assez bien pris dans ce pays, et que mes anciennes erreurs n'y étaient sues de personne, le choix de monsieur de Lorsange fut généralement applaudi, et je me vis bientôt à la tête de la meilleure maison de la ville. Mon hypocrisie me redonnait une aisance, que m'avait enlevée la crainte du crime,… et voilà donc encore une fois le vice au pinacle. Oh ! mes amis, l'on a beau dire, il y sera toujours, tant qu'il y aura des hommes.

Je ne vous parlerai point de mes plaisirs conjugaux avec monsieur de Lorsange ; le cher homme n'en connaissait que de simples comme son esprit : ignorant en lubricité comme en philosophie, pendant les deux années que j'eus le malheur d'être sa femme, le pauvre diable n'imagina seulement pas une recherche : excedée de cette monotonie, je desirai bientôt quelques distractions dans cette ville, le sexe m'était assez égal, et pourvu que je

trouvasse de l'imagination, l'objet m'était indifférent. Mes recherches furent longues ; l'éducation sévère des provinces, la rigidité des mœurs, la médiocrité de la population, celle des fortunes, tout entravait mes démarches, tout mettait des obstacles à mes plaisirs. Une jeune personne de seize ans, fort jolie, fille d'une vieille amie de mon époux, fut la première que j'attaquai. Caroline, séduite par l'immoralité de mes systêmes, céda bientôt à mes desirs… Un jour que nous fûmes nous baigner ensemble, je la fis décharger dans mes bras… Mais Caroline, qui n'était que belle, pouvait-elle fixer quelqu'un qui, comme moi, ne bandait que d'imagination ; la pauvre enfant n'en avait pas du tout : je la laissai bientôt là pour une autre, et celle-ci pour une troisième. Je trouvais d'assez jolies personnes, mais des têtes d'un froid… pas le plus léger écart, O Clairwil, que je te regrettais ! combien tu manquais à mon bonheur ! On a beau dire, celui qui aime le vice… qui le chérit depuis son enfance ou par goût ou par habitude, celui-là, dis-je, trouvera toujours bien plus sûrement sa félicité dans la continuelle pratique de ses habitudes dépravées, que n'en pourra rencontrer celui qui n'a jamais frayée que l'ennuyeuse route de la vertu : j'essayai des hommes ; je ne fus guère plus heureuse : j'en étais au dixième, lorsqu'un jour, me trouvant à la messe, à côté de mon vertueux époux, je crus reconnaître, dans le célébrant, ce certain abbé Chabert, avec lequel, j'avais eu quelques liaisons dans la société des Amis du Crime… garçon charmant, que vous voyez encore aujourd'hui chez moi : jamais la messe ne m'avait paru si longue ; elle finit enfin. Monsieur de Lorsange se retire ; j'affecte de rester pour quelques prières. Je fais demander le prêtre qui vient d'officier… il vient… c'était Chabert. Nous passâmes promptement dans une chapelle isolée ; et là, l'aimable abbé, après s'être mille fois félicité du bonheur qu'il

avait de me revoir, me dit que de gros bénéfices qu'il possédait dans ce diocèse, l'obligeaient à dissimuler, mais que je ne devais pas être la dupe des singeries où sa politique le contraignait ; que sa façon de penser..... ses habitudes étaient toujours les mêmes, et qu'il m'en donnerait des preuves quand je voudrais. De mon côté, je lui racontai mon histoire ; n'étant, lui, que depuis huit jours dans cette ville, il ignorait que j'y fusse, et il me pressait vivement de renouveler amplement notre connaissance. Abbé, lui dis-je, n'allons pas plus loin pour cela, fouts-moi dans ce lieu même ; cette église est fermée, cet autel nous servira de lit ; hâte-toi de me raccommoder avec des plaisirs dont je pleure tous les jours la perte : croirais-tu que, depuis que je suis dans cette maudite ville, pas un des êtres auxquels je me suis livrée, ne s'est avisé de regarder mon cul, moi qui ne chéris que ces attaques, et qui ne vois tous les autres plaisirs que comme les accessoires ou les épisodes de celui-là. Eh bien ! livrons-nous y, dit Chabert, en appuyant mon ventre sur l'autel, et retroussant mes jupes par derrière... puis admirant mes fesses : Ah, Juliette ! s'écria-t-il ton cul est toujours le même... c'est toujours celui de Vénus. L'abbé s'incline, il le baise, j'aime à sentir, dans mon derrière, cette langue où vient de reposer un Dieu..... son vit la remplace bientôt... et me voilà sodomisée jusqu'aux couilles... Oh, mes amis ! comme les rechutes sont délicieuses ! je ne puis vous peindre le plaisir que j'eus ; il est aussi cruel d'interrompre les habitudes du mal, qu'il est délicieux de les reprendre. Depuis l'abstinence forcée de ce genre de plaisir, j'en avais éprouvé les plus violens besoins ; il se manifestaient par des picottemens dans cette partie, assez violens pour me contraindre à les appaiser par des godmichés, et Chabert me rendit la vie ; s'appercevant de l'extrême plaisir qu'il me faisait, il prolongea sa jouissance, et le fripon, jeune et vigou-

reux encore, me déchargea trois fois de suite dans le cul. Conviens qu'il n'y a que cela de bon, Juliette, me dit-il en se retirant ? Oh, l'abbé ! à qui le dis-tu ? quelle plus fidelle zélatrice de la sodomie pouras-tu rencontrer de tes jours ! Il faut nous voir, mon cher, il le faut absolument. — Oui, Juliette, il le faut ; et je veux que vous ayez doublement à vous louer de ma rencontre. Comment cela ? — J'ai des amis. — Et vous me destinez à être leur putain ? — Ce parti convient mieux à un physique comme le vôtre, que celui que vous avez pris. — Oh ! combien m'est précieuse la justice que tu me rends. Quel triste rôle à jouer dans le monde, que celui d'une honnête femme ; ce titre seul suppose la bêtise. Toute femme pudique est une imbécille qui, manquant de force pour secouer ses préjugés, y reste ensevelie par stupidité ou par défaut de tempérament, et n'est dès-lors qu'un être manqué par la nature, ou qu'une erreur de ses caprices. Les femmes, machines de l'impudicité, sont nées pour l'impudicité, et celles qui s'y refusent, ne sont faites que pour languir dans le mépris.

Chabert connaissait mon mari ; il me le peignit comme un bigot, et m'engagea vivement à semer quelques roses sur les épines de l'hymen ; il savait que M. de Lorsange devait aller le lendemain dans une de ses terres, il me conseilla de profiter de ce moment pour venir voir, dans une campagne où il me mènerait, un échantillon de nos débauches parisiennes. Ce que vous faites ici est affreux, dis-je, en persifflant, vous dérangez tous mes projets de vertu ; devez-vous flatter mes passions ; devez-vous m'applanir la route du crime ; devez-vous enlever une femme à son mari ?... Vous en répondrez sur votre conscience ; cessez vos entreprises, il en est tems ; ce ne sont que des projets : je n'ai qu'à consulter un directeur moins perverti que vous, il m'apprendra à résister à des desirs aussi criminels ; il me prouvera qu'ils ne sont

les fruits que d'une ame corrompue ; qu'on se prépare, en s'y livrant, des remords éternels, et des remords d'autant plus affreux, qu'il est des sortes de maux qu'on ne peut jamais réparer… Il ne me dira pas comme vous, que je peux tout faire… que je n'ai rien à craindre ; il n'encouragera pas mes égaremens, par l'espoir de l'impunité ; il ne m'applanira pas la route de l'adultère et de la sodomie ; il ne m'encouragera pas à tromper mon époux… un époux sage… vertueux, qui se sacrifie pour sa femme… Oh ! non, non, il n'effrayera, au contraire, par les grandes terreurs de la religion ; il me rappellera, comme le vertueux Lorsange, un Dieu, mort pour me préparer la grâce éternelle ; il me fera sentir combien je suis coupable en négligeant de semblables faveurs… Mais, je l'avoue, mon cher abbé, celle qui est aussi libertine… aussi scélérate que tu me connus autrefois, enverrait au diable celui qui lui parlerait ainsi ; elle lui dirait… Mon ami, j'abhorre la religion ; je baffoue ton Dieu et me moque de tes conseils ; mal-adroit enfroqué, la vertu me déplaît, le vice m'amuse ; et c'est pour me délecter que la nature m'a placée dans le monde. Mauvaise tête, me dit Chabert, en nous séparant, tu es toujours la même… toujours aussi aimable ; et dans la solitude où nous vivons ici, je me félicite bien de t'avoir rencontrée.

Je fus exacte au rendez-vous ; il y avait quatre hommes et quatre femmes, sans compter Chabert et moi. Trois des femmes se trouvaient du nombre de celles avec qui je m'étais branlée ; les quatre hommes m'étaient charnellement inconnus. L'abbé nous fit la plus grande chère, et nous nous gorgeâmes de libertinage. Les femmes étaient jolies, les hommes vigoureux : mon cul fut foutu par tous les hommes, mon con branlé… suçé par toutes les femmes. Je déchargeai prodigieusement. Je ne vous décrirai point cette partie, ni les huit ou dix qui la suivirent pendant mon

séjour à Angers. Vous êtes las de descriptions lubriques, et je ne vous détaillerai plus que celles que je croirai dignes de l'être, par le caractère de crimes ou de singularités qu'elles porteront.

Revenons maintenant sur quelques détails essentiels. Onze mois après mon mariage avec monsieur de Lorsange, je lui lançai, pour fruit de son premier hymen, une petite fille charmante, à laquelle, par politique, je m'efforçai de donner le jour. Ce procédé était essentiel ; il fallait fixer sur ma tête la fortune de celui qui m'avait donné son nom. Je ne le pouvais sans un enfant… mais était-il bien de mon vertueux époux… voilà ce que vous voulez savoir, n'est-ce pas, curieux importun ?… Eh bien ! trouvez bon que je vous fasse ici la réponse de la Polignac à son mari, sur une question aussi indiscrette… Oh ! monsieur, quand on se frotte sur un fagot de roses, comment savoir qu'elle est celle qui nous a piqué ? Mais que tout cela faisait-il ? Lorsange prit tout et ne refusa rien ; l'honneur et les charges de la paternité lui restèrent, en fallait-il d'avantage pour mon avarice ? Cette petite fille, que mon époux nomma Marianne, finissait sa première année, et sa mère sa vingt-quatrième, lorsque les plus solides réflexions m'engagèrent à quitter la France. J'avais reçu quelques lettres anonymes, qui m'avertissaient que Saint-Fond, toujours dans le plus grand crédit, et redoutant mes indiscrétions, se repentait de ne m'avoir pas fait enfermer, et qu'il s'informait de moi, de toutes parts. Craignant que mon changement de nom et de fortune ne me mit pas encore assez à couvert, je résolus de placer les Alpes entre sa haine et moi : mais il fallait briser mes liens ; pourais-je exécuter ce projet, tant que je serais sous la puissance d'un époux ? Peu génée par ce frein, je ne m'occupai plus que des moyens de l'anéantir, avec autant de mystère que de sûreté. Tout ce que j'avais fait en ce genre applanissait à mes re-

gards un crime d'aussi peu d'importance ; je me branlai en le combinant, et l'extrême volupté dont ce complot me fit jouir, me détermina bientôt à l'exécution. Il me restait six prises de chacun des poisons achetés chez la Durand ; j'administrai à mon cher époux le royal, et par respect pour sa personne, et parce que le tems qui devait s'écouler depuis la prise de ce poison, jusqu'à la mort de ce tendre époux, me mettait absolument à l'abri.

Rien de sublime comme la mort de monsieur de Lorsange ; il fit et dit les plus belles choses du monde ; sa chambre devint une chapelle où tous les sacremens se célébrèrent. Il m'exhorta, me sermona, m'ennuya ; me recommanda sa prétendue petite fille, et rendit l'ame entre les bras de trois ou quatre confesseurs. En vérité, si cela avait duré seulement deux jours de plus, je crois que je l'aurais laissé mourir tout seul. Les soins dûs à ce qu'on assure aux moribonds, sont encore une de ces obligations sociales que je n'entends pas. Il faut tirer tout le parti possible d'une créature vivante ; mais dès que la nature, en l'affligeant par des maladies, nous avertit qu'elle travaille à réunir cette créature à elle, dans la crainte de contrarier ses loix, nous ne devons plus nous en mêler ; il faut la laisser aller, aider même à ses intentions. Les malades, en un mot, doivent être abandonnés ; il faut placer près d'eux quelques objets de soulagement… se retirer ensuite. Il est contre la nature que des gens sains, aillent, par un procédé qui contrarie les loix de cette même nature, respirer par anticipation l'air infecté de la chambre du malade, et s'exposer à le devenir eux-mêmes, pour faire quelque chose de criminel ; rien ne l'étant selon moi d'avantage que de vouloir contraindre la nature à rétrograder : et mettant toujours mes principes en actions, je proteste bien qu'on ne me verra jamais donner nuls soins à des malades, ni les soulager en quoi que ce puisse être. Qu'on ne me dise

point que c'est la dureté de mon caractère qui me force à penser ainsi ; cette opinion ne vient que de mon esprit, et il me trompe rarement en systêmes.

Mon très-chaste époux dans la terre, je pris son deuil avec grand plaisir ; jamais veuve ne fût, dit-on, plus charmante dans ce costume, sous lequel je me fis foutre dès le jour même, dans la société de Chabert ; mais ce que je trouvais de plus délicieux encore que ces atours lugubres, ce furent les quatre belles terres évaluées à cinquante mille livres de rentes, dont je devins maîtresse, ainsi que les cent mille francs d'argent comptant que je trouvai dans les coffres de mon mari. Voici bien amplement de quoi faire mon voyage d'Italie, dis-je, en faisant passer ces rouleaux de la cassette du défunt dans la mienne… et voilà donc la main du sort… toujours ami du crime, et le couronnant encore une fois dans l'une de ses plus fidelles sectatrices.

Par un hasard très-heureux pour moi, l'abbé Chabert, longtems en Italie, put garnir mon porte-feuille des meilleures lettres de recommandation. Je lui laissai ma fille, dont il me promit d'avoir tous les soins possibles… soins, nécessités bien plus par mon intérêt que par une tendresse filiale, trop éloignée de mes systêmes, pour jamais être éprouvée de mon cœur. Je ne pris avec moi, pour objets de luxure, qu'un grand laquais de figure charmante, nommé Zéphir, et dont j'étais bien souvent la Flore et qu'une femme-de-chambre, nommée Augustine, âgée de dix-huit ans, et belle comme le jour. Accompagnée de ces deux honnêtes sujets, d'une autre femme sans conséquence, et le coffre-fort bien garni, je pris la poste sans m'arrêter jusqu'à Turin, et je ne fis que là mon premier séjour.

Oh dieu ! me dis-je, en respirant un air et plus pur et plus libre, me voilà donc dans cette partie de l'Europe si intéressante et si recherchée par les curieux ; me voilà dans la patrie des Nérons et des Messalines ; je pourrai peut-être en foulant le même sol, que ces modèles de crimes et de débauches, imiter à-la-fois les forfaits du fils incestueux d'Agrippine, et les lubricités de la femme adultère de Claude. Cette idée ne me laissa pas dormir de la nuit, et je la passai dans les bras d'une jeune et jolie fille de l'hôtel d'Angleterre, où j'étais descendue... délicieuse créature, que j'avais trouvé le moyen de séduire dès en arrivant, et dans le sein de laquelle je goûtai des plaisirs divins.

Il n'y a point dans toute l'Italie de ville plus régulière et plus ennuyeuse que Turin ; le courtisan y est fastidieux, le citadin fort triste, le peuple dévot et superstitieux. Très-peu de ressources d'ailleurs pour les plaisirs ; j'avais, en partant, formé le projet d'une véritable libertine, et c'est à Turin que j'en commençai l'exécution. Mon dessein était de voyager en courtisanne célèbre, de m'afficher partout, de joindre à ma fortune le tribut retiré de mes charmes, et de profiter, pour le compte de mon libertinage, de tout ce qui ne me serait présenté que par les mains de la jeunesse et de la vigueur. Dès le lendemain de mon arrivée, je fis dire en conséquence à la signora Diana, la plus célèbre appareilleuse de Turin, qu'une jeune et jolie française était à louer, et que je l'engageais à me venir voir, pour prendre mes arrangements ; la maquerelle ne manqua point ; je lui fit part de mes projets, et lui déclarai que de quinze à vingt-cinq, je me donnais pour rien, quand on me garantissait la santé ; que je prenais cinquante louis de vingt-cinq à trente-cinq ; cent de trente-cinq à soixante ; et deux cents de soixante au dernier âge de l'homme ; qu'à l'égard des fantaisies je les satisfaisais toutes, que je me prê-

tais même aux fustigations… Et le cul, ma belle reine, me dit la signora Diana, et le cul ? c'est qu'il est bien recherché en Italie ; vous gagnerez plus d'argent avec votre cul, en un mois, si vous le prêtez, qu'en quatre ans, si vous ne présentez que le con. J'assurai Diana, que parfaitement complaisante sur cet objet, au moyen du double, je serais parfaitement aux ordres de mes sectateurs. Je ne fus pas longtems sans être produite, Diana me fit dire, dès le lendemain, de me trouver chez le duc de Chablais, qui m'attendait à souper.

Après une de ces toilettes voluptueuses où je savais si bien embellir la nature par la main savante de l'art, j'arrivai chez Chablais, pour lors âgé de quarante ans, et connu dans toute l'Italie par des recherches libidineuses dans les plaisirs de Vénus. Le maître du logis était avec un de ses courtisans, et tous deux me prévinrent que je devais m'attendre à leur faire la chouette. Dépouillez-vous de ces parures, me dit le duc, en me conduisant dans un très-élégant cabinet ; l'art cache si souvent des défauts que désormais avec les femmes nous sommes déterminés mon ami et moi, à ne vouloir que des nudités ; j'obéis : on ne devrait jamais être vêtue quand on possède un aussi beau corps, me dirent mes assaillans, c'est l'histoire de toutes les françaises, dit le duc, leur taille et leur peau sont délicieuses, nous n'avons rien de semblable ici, et les libertins m'examinaient, me tournaient et me retournaient, en se fixant néanmoins de manière à me laisser bientôt soupçonner que ce n'était pas sans raison qu'on accusait les Italiens de prédilection pour les charmes méconnus de M. de Lorsange.

Juliette, me dit le duc, il est bon de vous prévenir qu'avant d'avoir affaire à nous, vous allez nous montrer vos talens sur

quelques jeunes garçons, que nous allons faire passer tour-à-tour dans ce cabinet. Mettez-vous sur ce canapé ; les hommes que je vous destine vont défiler ici l'un après l'autre, ils entreront par cette porte, et sortiront par celle qui est opposée, à mesure qu'ils arriveront, vous les branlerez avec tout l'art que vous devez avoir apporté de France, car il n'est point de pays au monde où l'on sache mieux branler des vits ; au moment où ils seront prêts de décharger, vous les approcherez tour-à-tour de la bouche de mon ami ou de la mienne, ils y perdront leur foutre ; ensuite, et également tour-à-tour, mon ami et moi les enculerons ; vous ne nous servirez vous, individuellement, que quand nous serons las de ces premières voluptés, et vous saurez seulement alors les derniers devoirs qui vous resteront à remplir pour terminer cette scène de luxure.

Àpeine instruite, que la procession commença : tous les jeunes gens, que j'avais à branler étaient de l'âge de quatorze à quinze ans ; des trente que j'expédiai de cette

manière, pas un seul ne passait cet âge, et ils étaient de la plus délicieuse figure. Tous déchargèrent, et quelques-uns pour la première fois de leur vie ; les deux amis avalèrent le foutre de tous, en se branlant eux-mêmes et les enculèrent tous trente : ils se tenaient mutuellement le patient, plottaient cinq ou six minutes dans leurs culs, et ne déchargeaient point. En sortant de cette expédition, la luxure les avait tellement enflammés l'un et l'autre, qu'ils écumaient de rage ; à votre tour, s'écrie le duc, c'est vous, belle française, qui allez recevoir l'encens allumé par tant de jolis garçons ; votre cul, sans doute, ne sera pas si étroit que le leur, mais nous y supplérons, et ils humectèrent le trou de mon cul d'une essence dont l'effet fut tel, qu'ils me déchirèrent et me

mirent en sang, quand il fut question de m'enculer ; tous deux y passèrent l'un après l'autre, et tous deux déchargèrent avec d'incroyables marques de plaisir, six petits garçons les entouraient en cet instant ; deux faisaient baiser leurs derrières, ils en branlaient un de chaque main, et deux se relayaient pour leur gamahucher le cul, en leur chatouillant les couilles en dessous. Ils disparurent ; je restai seule dans le cabinet. Une vieille femme vint m'y reprendre, et me ramena dans mon hôtel, après m'avoir compté mille sequins. Courage, me dis-je, mes promenades en Italie ne me coûteront pas cher, et j'économiserai le bien de mademoiselle de Lorsange, si je trouve une pareille aubaine dans toutes les villes où je passerai. Ah ! les fleurs ne naissent pas toujours sous les pas des courtisanes publiques ; et dès que de plein gré j'en reprenais le titre, il était juste qu'avec les bénéfices j'acceptasse également les charges. Mais nous n'en sommes point encore aux dangers.

Tout dévot qu'est le roi de Sardaigne, il aime le libertinage ; Chablais lui avait raconté notre entrevue : il voulut de moi ; Diana me prévint qu'il ne s'agissait que de recevoir de cette main royale quelques clistères qu'il devait s'amuser à me voir rendre pendant que je lui branlerais le vit, et que j'aurais deux mille sequins pour cette opération. Curieuse de voir si les souverains déchargeaient comme les autres hommes, je ne balançai point, le roi des ramoneurs s'abaissa au rôle humiliant d'être mon apothicaire ; je lui rendis six lavemens dans la bouche ; et comme je le branlais fort bien, il déchargea très-voluptueusement : il m'offrit la moitié de son chocolat, j'acceptai ; nous politiquâmes ; les droits que ma nation et mon sexe me donnaient, ceux que je venais d'acquérir, ma franchise naturelle, tout me mit à mon aise, et voici à-peu-près ce que j'osai dire à ce petit despote.

Respectable portier de l'Italie, toi qui descends d'une maison dont l'agrandissement est un vrai miracle de politique, toi dont les ancêtres, n'aguères simples particuliers, ne se sont rendus puissans qu'en permettant aux princes extra-montains de traverser tes états, pour aller s'aggrandir en Italie… permission que tes habiles ancêtres ne leur donnaient qu'aux conditions de partager. Roitelet de l'Europe, en un mot, daignes m'écouter un moment.

Placé au-delà de tes montagnes, comme l'oiseau de proie qui attend la colombe pour la dévorer, tu commences à comprendre que dans l'état où tu te trouves, tu n'as, pour t'aggrandir, que la sottise des cours, ou leurs fausses démarches : voilà, je le sais, ce qu'on te disait il y a trente ans ; mais combien le système a changé depuis lors ; la sottise des cours est maintenant autant à ton désavantage qu'au leur, et nulle de leurs fausses démarches ne peut t'apporter du profit ; laisse donc là ton sceptre, mon ami, abandonne la Savoie à la France, et restreins-toi dans les limites naturelles que t'a prescrites la nature ; vois ces montagnes superbes qui te dominent du côté de ma patrie ; la main qui les éleva ne te prouve-t-elle pas, en les amoncelant ainsi, que tes droits ne peuvent dépasser ces monts : qu'as-tu besoin de règner en France, toi qui ne sais pas même règner en Italie ? eh, mon ami ! ne propage point la race des rois ; nous n'avons déjà, sur la terre, que trop de ces individus inutiles, qui s'engraissant de la substance des peuples, les vexent et les tyrannisent sous le prétexte de les gouverner. Il n'y a rien de plus inutile dans le monde qu'un roi ; renonce à ce vain titre, avant que la mode n'en passe, et qu'on ne te contraigne peut-être à descendre d'un trône dont l'élévation commence à fatiguer les yeux du peuple. Des hommes philosophes et libres voyent avec peine au-dessus d'eux, un homme qui, bien analysé, n'a ni besoins, ni force, ni mérite de

plus ; l'oint du Seigneur n'est plus pour nous un personnage sacré, et la sagesse rit aujourd'hui d'un petit individu comme toi, qui, parce qu'il a gardé dans ses archives quelques parchemins de ses pères, s'imagine être en droit de gouverner les hommes ; ton autorité, mon ami, ne consiste plus que dans l'opinion ; qu'elle change… elle en est bien près, et te voilà dans la classe des portefaix de ton empire. Ne t'imagine pas qu'il faille grand'chose pour la faire varier ; à mesure que les hommes s'éclairent, ils apprécient ce qui les éblouissait autrefois : or, tes pareils et toi ne gagnent pas à l'opération. On commence à sentir qu'un roi n'est qu'un homme comme un autre (ce ne devrait être, tout au plus, que par sa prudence qu'il pourrait gouverner les autres) et qu'amolli par le luxe et le despotisme, il n'existe pas un seul souverain au monde qui ait les qualités nécessaires à un tel grade. La première vertu de celui qui veut commander aux hommes est de les connaître ; et comment les démêlera celui qui, perpétuellement aveuglé par leurs flatteries… et toujours trop éloigné d'eux, n'a jamais pu les apprécier ni les juger ? Ce n'est pas au sein du bonheur qu'on apprend à mener ses semblables. Celui qui, n'ayant jamais été qu'heureux, ignore ce qui convient à l'infortune, pourra-t-il commander à des êtres toujours grevés par le malheur ; sire, redeviens cultivateur, je te le conseille, c'est-là le seul parti qu'il te reste à prendre.

L'empereur des marmotes, un peu surpris de ma franchise, ne me répondit que par des cajoleries aussi fausses que doit l'être tout ce qui émane d'un Italien ; et nous nous séparâmes.

On me mena, le soir, dans un cercle assez brillant, où je vis, autour d'un tapis vert, la société réunie en deux classes ; celle des fripons d'un côté, celle des dupes de l'autre : j'appris là que

l'usage, à Turin, était de voler au jeu, et qu'un homme ne pouvait pas faire sa cour à une femme sans se laisser escroquer par elle. Voilà une assez plaisante coutume dis-je à une des joueuses qui me mettait au fait. Elle est toute simple, me répondit mon institutrice ; le jeu est un commerce, donc toutes les ruses y doivent être permises ; cherche-t-on chicane à un négociant, parce qu'il met à sa fenêtre des planches qui vous induisent en erreur en déguisant le jour ? Tous les moyens de s'enrichir sont prouvés bons, madame ; autant celui-là qu'un autre.

Ici, je me rappelai les maximes de Dorval, sur le vol, et je conçus qu'elles n'avaient rien qui ne pût s'appliquer à ce genre. Je demandai à la femme qui m'instruisait, comment l'on pouvait se perfectionner dans cette manière de dérober le bien d'autrui, en l'assurant que je connaissais parfaitement les autres. Il y a des maîtres, me répondit-elle, et si vous voulez, dès demain, je vous en enverrai un. J'acceptai : l'instituteur parut, et en huit jours, il me forma si bien, dans l'art d'être maîtresse des cartes, que je ramassai deux mille louis, pendant les trois mois que je fus à Turin. Lorsqu'il fallut payer mon maître, il n'exigea que mes faveurs ; et comme c'était à l'italienne qu'il les exigeait, et que cela me convenait infiniment, après m'être bien assurée de sa santé, précaution indispensable dans ce pays-là, je le laissai jouir d'une manière convenable à un homme dont la trahison était le métier.

Sbrigani, c'était le nom de ce maître, joignait à une figure séduisante, à un très-beau vit, l'âge de la force et de la santé ; trente ans au plus, beaucoup de libertinage dans l'esprit… de la philosophie, et le plus grand art de s'approprier le bien des autres, de quelque manière que cela pût être. Je crus qu'un tel homme

pourrait m'être utile dans mes voyages ; je le lui proposai ; il accepta.

Sous quelques titres qu'un homme accompagne une courtisane en Italie, il n'y a jamais rien là de repoussant pour ceux qui la recherchent : il est d'usage que le frère, le mari, le père, se retirent, quand paraît le chaland ; les feux de celui-ci sont-ils amortis, le parent se remontre, se met en cercle avec vous, et repasse dans la garde-robe, s'il prend au monsieur quelques nouvelles tentations ; on sait qu'il soutient le ménage, dont à son tour il est soutenu ; et le complaisant Italien se prête au mieux à ces arrangemens. Comme je savais assez le langage de ce beau pays pour m'en faire supposer originaire, j'assignai sur-le-champ à Sbrigani le rôle de mon époux, et nous partîmes pour Florence…

Nous marchions à petites journées ; rien ne nous pressait, et j'étais bien-aise de contempler à l'aise, un pays qui donnerait l'idée du ciel, si l'on pouvait le traverser sans voir les hommes. Le premier jour nous fûmes coucher à Asti. Cette ville, prodigieusement déchue de son ancienne grandeur, n'est presque plus rien aujourd'hui ; le lendemain, nous ne dépassâmes point Alexandrie ; Sbrigani m'ayant assuré qu'il y avait beaucoup de noblesse dans cette ville, nous prîmes le parti d'y passer quelques jours, afin d'y trouver des dupes.

Aussitôt que nous arrivions quelque part, mon soigneux époux faisait faire une sorte de proclamation secrette, mais suffisante néanmoins, d'après les soins qu'il prenait, pour que tous ceux qui se trouvaient en état de payer mes charmes, pussent en savoir à-peu-près le détail et le prix.

Le premier qui se présenta, fut un vieux, prince piémontais, retiré de la cour depuis dix ans ; il ne voulait, disait-il, que voir mon derrière. Sbrigani lui fit d'abord payer cinquante sequins le premier plaisir ; mais le duc, échauffé de la perspective, exigea bientôt davantage. Toujours soumise à mon mari, j'annonce que je ne puis rien faire sans sa participation ; le duc, hors d'état d'entreprendre une attaque sérieuse témoigne l'envie de fouetter. Cette manie console les amans du cul ; on aime à outrager le Dieu dont on ne peut entr'ouvrir le temple ; au prix d'un sequin par coup, Sbrigani l'assure qu'il peut essayer ; et au bout d'un quart-d'heure, j'ai trois cents sequins dans ma bourse. Mon époux voyant, à la manière coulante dont agit le grand seigneur, qu'il deviendra possible de l'attirer dans quelques piéges, s'instruit de tout ce qui peut le concerner, et le prie de faire à sa femme l'honneur de souper chez elle. Tout bouffi de cette faveur, le vieux courtisan accepte.

Respectable favori du plus grand prince d'Italie, dit mon époux, en lui présentant Augustine, à qui nous avions donné le mot, il est tems que le sang parle, il est tems que la nature agisse dans votre ame ; rappelez-vous l'intrigue que vous eûtes autrefois dans Venise, avec la signora Delphina, épouse d'un noble de la seconde classe. Eh bien ? Excellence, voilà le fruit de cette intrigue. Augoustina est votre fille ; embrassez-la, seigneur, elle est digne de vous. C'est moi qui formai son enfance, et vous voyez si j'ai réussi ; j'ose me flatter d'en avoir fait une des plus belles et des plus savantes créatures qu'il y ait en Europe. Je vous desirais, Excellence, je vous cherchais depuis long-tems : ayant entendu dire que vous habitiez Alexandrie, j'ai voulu me convaincre par mes yeux, je vois que je ne me trompe pas, Monseigneur, j'espère que vous récompenserez mes soins, et que vous aurez quelques

bontés pour un pauvre Italien, qui n'a d'autres richesses, que la beauté de sa femme.

La taille leste et fringuante d'Augustine, qui parlait aussi bien italien que moi ; ses jolis yeux noirs et l'extrême blancheur de sa peau, ne tardèrent pas à enflâmer le duc Piémontais ; et les attraits de l'inceste, augmentant de beaucoup à ses yeux la dose de luxure qu'il attendait de cette jolie fille, après quelques explications, quelques éclaircissemens parfaitement donnés par Sbrigani, le pauvre duc assura que le sang s'exprimait en lui, qu'il reconnaissait Augustine, et qu'il allait l'emmener sur l'heure pour lui assigner le rang qu'elle devait tenir dans sa famille... Doucement, Monseigneur, dit mon illustre époux, votre Excellence va vîte en besogne : cette fille est à moi, tant que vous ne me remettrez pas les frais immenses qu'elle me coûte ; dix mille sequins les payeront à peine : cependant l'honneur singulier que vous avez bien voulu faire à ma femme, est cause que je me contenterai de cette légère somme ; si vous voulez qu'Augoustina vous suive, ayez la complaisance de la compter, Monseigneur, autrement je ne saurais la laisser aller.

Le Duc, aussi riche que paillard, crut ne pouvoir trop payer un aussi joli morceau ; dès le même soir l'argent est donné, et ma femme-de-chambre suit son prétendu père. Parfaitement instruite par nous, la chère fille, pour le moins aussi adroite que moi dès qu'il s'agissait d'écorner la propriété d'autrui, ne tarda pas à faire un excellent coup. Nous étions allés l'attendre à Parme ; quinze jours après elle revint, et nous raconta que le Duc, éperduement amoureux d'elle, avait exigé ses couches dès le même soir. Plus elle lui avait représenté les liens qui s'opposaient à une telle intrigue, plus le paillard s'était échauffé, plus il avait desiré

la jouissance, en assurant qu'on n'y regardait pas de si près en Italie. Mieux à son aise dans sa maison, plus à même d'employer des tiers ou des restaurans, dont il n'avait apparemment osé faire usage chez moi, le libertin en était venu à son honneur ; et le charmant cul d'Augustine, après avoir été vigoureusement fouetté, avait fini par être foutu. L'extrême complaisance de ce bel enfant, avait tellement enflâmé le pauvre Duc, qu'il l'avait comblée de présens, et qu'il lui avait absolument donnée toute sa confiance. Maîtresse de toutes les clefs, la coquine avait décampé avec la cassette, dans laquelle nous trouvâmes plus de cinq cents mille francs. Après une telle capture, vous comprenez facilement, mes amis, que nous ne restâmes pas long-tems dans le voisinage, quoique le danger fût bien médiocre. Il ne s'agit, en Italie que de changer de province pour être à l'abri de la justice : celle d'un état ne peut plus vous poursuivre dans l'autre ; et comme l'on change d'administration tous les jours, et souvent deux fois par jour, le crime commis à la dinée, ne peut être poursuivi le soir. Rien n'était aussi commode pour des voyageurs comme nous, qui, avions envie d'en commettre beaucoup en chemin.

Cependant nous quittâmes les états de Parme, et ne séjournâmes qu'à Boulogne. La beauté des femmes de cette ville ne me permit pas de passer outre, sans m'en être rassasiée ; Sbrigani, qui me servait à merveille, et que je couvrais d'or, me procura les moyens de satisfaire ma lubricité, chez une veuve de ses amies, passionnée comme moi pour son sexe. Cette charmante créature, âgée de trente-six ans, et belle comme Vénus, connaissait toutes les tribades de Boulogne ; en huit jours, je me branlai, avec plus de cent cinquante femmes, toutes plus jolies les unes que les autres ; nous finîmes par aller passer une semaine entière dans une célèbre abbaye, près de la ville où mon introductrice allait de

tems en tems faire des incursions. Oh ! mes amis, le pinceau de l'Aretin ne peindrait qu'imparfaitement les inconcevables luxures où nous nous livrâmes dans cet asile sacré ; toutes les novices, plusieurs religieuses, cinquante pensionnaires, cent vingt femmes en tout, nous passèrent par les mains ; et je puis dire que de ma vie je n'avais été branlée comme je la fus là. Les religieuses Boulonnaises possèdent, plus qu'aucune autre femme de l'Europe, l'art de gamahucher des cons ; elles font passer leurs langues avec une telle rapidité, du clitoris au con, et du con au cul, que, quoiqu'elles quittent un moment l'un pour aller à l'autre, il ne semble pas qu'elles varient ; leurs doigts sont d'une flexibilité, d'une agilité surprenante, et elles ne les laissent pas oisifs avec leurs saphos... Délicieuses créatures ! je n'oublierai jamais vos charmes, ni l'inconcevable adresse avec laquelle vous savez éveiller et soutenir les titillations voluptueuses ; jamais vos savantes recherches ne sortiront de ma mémoire ; et les instans les plus lubriques pour moi, seront ceux où je me rappelerai ces plaisirs. Toutes étaient si jolies, si fraîches, qu'il me fut impossible de faire un choix ; si quelquefois je voulais me fixer, la multitude des beautés qui venaient troubler mon attention, ne me laissait plus offrir mon hommage qu'à l'ensemble : ce fut là, mes amis, où j'exécutai ce que les Italiennes appellent le chapelet ; toutes munies de godmichés, et placées dans une salle immense, nous nous enfilâmes, au nombre de cent ; les grandes en con, les petites en cul, pour ménager les pucelages ; une des plus âgées se mettait à chaque neuvaine ; on l'appelait le pater ; celles-là seules avaient le droit de parler ; elles commandaient les décharges, elles prescrivaient les déplacemens, et présidaient généralement à tout l'ordre de ces singulières orgies.

Elles inventèrent bientôt une autre façon de me donner du plaisir : ici, l'on ne s'occupait que de moi seule ; étendue sur un grouppe de six, qui m'élevaient et me rabaissaient par leurs mouvemens voluptueux, toutes les autres venaient par demi-douzaine consulter mes sensations, et les assouvir de lubricité ; une me faisait sucer son con, j'en chatouillais une de chaque main ; une autre à cheval sur ma poitrine, se servait du bout de mes tetons pour se branler ; celle-ci se frottait sur mon clitoris, et la sixième se polluait sur mes yeux ; toutes déchargeaient, toutes m'inondaient de sperme, et jugez si le mien s'y refusait.

Enfin, je les priai de m'enculer ; on plaçait un con sous ma bouche, dont j'avalais le foutre ; ce con se relayait à chaque fois qu'un nouveau godmiché m'entrait dans le cul ; mon amie s'en fit faire autant dans le con, et c'était un cul qu'elle baisait.

Sbrigani, pendant ce tems-là, raccommodait par sa profonde adresse, les folles dépenses que je faisais, et par le moyen de cinq ou six étrangers qu'il dévalisa, mes dilapidations furent réparées. Heureux talent, que celui qui apprend à n'asseoir jamais ses dépenses que sur la fortune d'autrui, et qui rajuste toutes les brèches de la sienne, au moyen de celle des autres !

Nous quittâmes Boulogne à-peu-près aussi riches que nous l'étions en arrivant, quoique j'y eusse dépensé deux ou trois mille sequins en extravagances.

J'étais anéantie ; mais comme les excès du libertinage, en fatiguant le corps, n'allument que davantage l'imagination, je projetais mille nouvelles débauches ; je me repentais de n'en avoir pas fait assez, je m'en prenais à la stérilité de ma tête, et ce fut alors que j'éprouvai bien que le remords qu'on a de n'avoir pas tout fait

dans le crime, est supérieur à celui qu'éprouvent les âmes faibles pour s'être écarté de la vertu.

Tel était l'état de mon physique et de mon moral, lorsque nous traversâmes l'Appennin ; cette chaîne immense de montagnes qui partage l'Italie, est du plus grand intérêt pour le voyageur curieux ; il est impossible de se représenter le pittoresque des sites qui s'offrent à tout instant dans de certains endroits ; on découvre en entier, d'un côté, la vaste plaine de Lombardie ; de l'autre la mer Adriatique ; munis d'un télescope, notre vue se porta à plus de cinquante lieues.

Nous dînâmes à Piétra-Mala, avec l'intention d'aller observer le volcan. Zélée sectatrice de toutes les irrégularités de la nature, adorant tout ce qui caractérise ses désordres… ses caprices, et les affreux forfaits dont sa main chaque jour nous donne l'exemple, après un assez mauvais repas, malgré les précautions que nous prenions d'avoir toujours un cuisinier en avant, nous nous avançâmes à pied dans la petite plaine sèche et brûlée où s'apperçoit ce phénomène. Le terrein qui l'environne est sabloneux, inculte et rempli de pierres ; à mesure que l'on avance, on éprouve une chaleur excessive, et l'on respire l'odeur de cuivre et de charbon de terre, que le volcan exhale ; nous apperçûmes enfin la flamme, qu'une légère pluie, fortuitement survenue, rendit plus ardente : ce foyer peut avoir trente ou quarante pieds de tour : si l'on creuse la terre dans les environs, le feu s'allume aussi-tôt, sous l'instrument qui la déchire… C'est, dis-je, à Sbrigani observant avec moi cette merveille, c'est mon imagination s'allumant sous les coups de verges que mon cul reçoit.

La terre prise dans le milieu du foyer est cuite… consumée et noire ; celle du voisinage est comme de la glaise, et de la même

odeur que le volcan : la flamme qui sort du foyer est extrêmement ardente ; elle brûle et consume à l'instant toutes les matières qu'on y jette ; sa couleur est violette, comme celle qui s'exhale de l'esprit-de-vin : sur la droite de Piétra-Mala, se voit un autre volcan, qui ne s'enflamme que quand on y met le feu ; rien ne me parut plaisant comme l'expérience que nous en fîmes ; au moyen d'une bougie, nous allumâmes toute la plaine. Avec une tête comme celle dont j'étais douée, on ne devrait jamais voir de telles choses, car il faut que j'en convienne avec vous, mes amis, mais la bougie que je présentais au sol, l'allumait moins vîte que la flamme évaporée de ce terrein n'embrâsait mon esprit. Oh ! mon cher, dis-je à Sbrigani, comme je forme ici le vœu de Néron ; ne t'ai-je pas dit qu'en respirant l'air natal de ce monstre, j'adopterais bientôt ses penchans ?

Lorsqu'il a plu, et que le foyer de ce second volcan est rempli d'eau, cet élément s'élève en bouillonnant, et sans rien perdre de sa fraîcheur : ô nature ! que tu es capricieuse, et tu ne voudrais pas que les hommes t'imitassent.

Il est à craindre que tous les volcans dont Florence est environnée, ne lui causent quelque dommage un jour ; le bouleversement que l'on apperçoit dans toute cette partie, légitime amplement ces craintes : ici quelques idées comparatives se présentèrent à mon esprit ; n'est-il pas très-probable, me dis-je, que l'embrasement des villes de Sodome, Gomorrhe, etc. dont on nous compose un miracle afin de nous effrayer sur le vice national des habitans de ces villes ; n'est-il pas, dis-je, très-possible que cet embrâsement n'ait été produit que parce que ces cités se trouvaient assises sur un sol semblable à celui-ci ; les environs du lac Asphalite, où elles étaient situées, n'étaient que des volcans

mal éteints ; c'était un sol égal à celui-ci : pourquoi donc s'obstiner à voir du surnaturel, quand ce qui nous entoure peut être produit par des moyens si simples ? D'autres idées, nées de l'influence du climat, se présentèrent de même à moi ; et quand je vis qu'à Sodome comme à Florence, qu'à Gomorrhe comme à Naples, et qu'aux environs de l'Etna comme à ceux du Vésuve, les peuples ne chérissent et n'adorent que la bougrerie, je me persuadai facilement que l'irrégularité des caprices de l'homme ressemble à ceux de la nature, et que, par-tout où elle se déprave, elle corrompt aussi ses enfans : alors je me crus transportée dans ces heureuses villes de l'Arabie ; c'est ici où était Sodome, me disais-je, rendons hommage aux mœurs de ses habitans ; et m'inclinant sur le bord du foyer, je présentai les fesses à Sbrigani, pendant que, sous mes yeux, Augustine nous imitait avec Zéphire : nous changeâmes ; Sbrigani s'enfonça dans le beau cul de ma soubrette, et je devins la proie de mon valet : Augustine et moi, en face l'une de l'autre, nous nous chatouillons pendant ce tems-là. Voilà, certes, une charmante

occupation, nous crie tout-à-coup une voix terrible, qui nous parut sortir de derrière un buisson... ne vous dérangez pas, je veux plutôt partager vos plaisirs que les troubler, poursuivit cette espèce de centaure, en s'approchant de nous, et nous faisant voir une figure gigantesque, et telle que, de nos jours, nous n'en avions encore vue. Le personnage qui nous parlait, haut de sept pieds trois pouces, ayant des moustaches énormes retroussées sur un visage aussi brun qu'effrayant, nous fit croire un moment que nous parlions au prince des ténèbres... Surpris de la manière dont nous le considérions ; comment, s'écrie-t-il, ne connaissez-vous donc pas l'hermite de l'Appenin ?... Assurément, non, dit Sbrigani, nous n'avons jamais entendu parler d'un animal aussi

effrayant que toi ! Eh bien ! nous dit l'hermite, suivez-moi tous les quatre, ; je vous montrerai des choses plus étonnantes encore ; les occupations dans lesquelles je vous surprends me convainquent que vous êtes dignes d'observer ce que j'ai à vous faire voir, et de tout partager avec moi. Géant, dit Sbrigani, nous aimons les choses extraordinaires, et pour les observer, il n'est rien que nous ne fassions, sans doute ; mais la suprême force dont il me paraît que tu jouis, ne nuira-t-elle pas à notre liberté ? Non, parce que je vous crois digne de ma société, dit ce singulier personnage ; sans cela, elle y nuirait très-certainement ; tranquillisez-vous donc et suivez-moi.

Déterminés à tout, pour connaître les suites de cette aventure, nous fîmes prévenir nos gens de retourner nous attendre à l'auberge jusqu'à ce que nous vinssions les reprendre ; cette précaution prise, nous nous mîmes en marche sous la direction de notre géant.

Ne vous impatientez ni ne vous fatiguez, nous dit notre guide ; nous avons du chemin à faire, mais il y a encore sept heures de jour et nous arriverons avant que les voiles de la nuit se soient étendus sur l'univers ; on fit ensuite le plus grand silence, et j'eus le tems d'observer la route et les abords de l'habitation où elle nous conduisait.

En quittant la plaine volcanique de Piétra-Mala, nous remontâmes, pendant une heure, une haute montagne située sur la droite : du Sommet de cette montagne, nous apperçûmes des abîmes de plus de deux mille toises de profondeur, où nous dirigeait notre marche. Toute cette partie était enveloppée de bois si touffus, si prodigieusement épais, qu'à peine y voyait-on pour se conduire : après avoir descendu à pic, pendant près de trois

heures, nous arrivâmes au bord d'un vaste étang ; sur une île située au milieu de cette eau, se voyait le donjon du palais qui servait de retraite à notre guide ; la hauteur des murailles, qui l'entouraient était cause qu'on n'en pouvait distinguer que le toit : il y avait six heures que nous marchions sans avoir rencontré la moindre maison..... pas un individu ne s'était offert à nos regards : une barque noire comme les gondoles de Venise nous attendait au bord de l'étang ; ce fut de-là où nous pûmes considérer l'affreux bassin dans lequel nous étions : il était environné, de toutes parts, de montagnes à perte de vue, dont les sommets et les flancs arides étaient couverts de pins, de melezes et de chênes verds : il était impossible de rien voir de plus agreste et de plus sombre ; on se croyait au bout de l'univers : nous montâmes dans la barque ; le géant la conduisit seul. Du port au château, il y avait encore trois cents toises : nous arrivâmes au pied d'une porte de fer, pratiquée dans le mur épais qui environne le château ; là, des fossés de dix pieds de large se présentèrent à nous ; nous les traversâmes sur un pont qui s'enleva dès que nous l'eûmes passé ; un second mur s'offrit ; nous passâmes encore une porte de fer, et nous nous trouvâmes dans un massif de bois si serré que nous crûmes impossible d'aller plus loin ; nous ne le pouvions effectivement plus, ce massif, formé d'une haie vive, ne présentant que des pointes et n'offrant aucun passage : dans son sein était la dernière enceinte du château ; elle avait dix pieds d'épaisseur ; le géant lève une pierre de taille énorme, et que lui seul pouvait manier ; un escalier tortueux se présente ; la pierre se referme ; et c'est par les entrailles de la terre, que nous arrivons (toujours dans les ténèbres) au centre des caves de cette maison, desquelles nous remontons au moyen d'une ouverture défendue par une pierre semblable à celle dont nous venons de

parler. Nous voilà enfin dans une salle basse toute tapissée de squelettes ; les sièges de ce local n'étaient formés que d'os de morts, et c'était sur des crânes que l'on s'asseyait malgré soi ; des cris affreux nous parurent sortir de dessous terre ; et nous apprîmes bientôt que c'était dans les voûtes de cette salle qu'étaient situés les cachots où gémissaient les victimes de ce monstre. Je vous tiens, nous dit-il, dès que nous fûmes assis, vous êtes en ma puissance ; je peux faire de vous ce qu'il me plaira : ne vous effrayez pourtant point ; les actions que je vous ai vu commettre sont trop analogues à ma façon de penser pour que je ne vous croye pas dignes de connaître et de partager les plaisirs de ma retraite. Écoutez-moi, j'ai le tems de vous instruire avant le souper ; on le prépare pendant que je vais vous parler.

Je suis Moscovite, né dans une petite ville qui se trouve sur les bords du Volga. On m'appelle Minski : mon père en mourant me laissa des richesses immenses, et la nature proportionna mes facultés physiques et mes goûts, aux faveurs dont me gratifiait la fortune. Ne me sentant point fait pour végéter dans le fond d'une province obscure, comme celle où j'avais reçu le jour, je voyageais ; l'univers entier ne me paraissait pas encore assez vaste pour l'étendue de mes desirs ; il me présentait des bornes, je n'en voulais pas. Né libertin, impie, débauché, sanguinaire et féroce, je ne parcourus le monde que pour en connaître les vices, et ne les pris que pour les rafiner. Je commençai par la Chine, le Mogol et la Tartarie ; je visitai toute l'Asie : remontant vers le Kamchatka, j'entrai en Amérique par le fameux canal de Bering. Je parcourus cette vaste partie du monde, tour à tour chez les peuples policés et chez les sauvages, ne copiant jamais que les crimes des uns, les vices et les atrocités des autres. Je rapportai dans votre Europe des penchans si dangereux, que je fus condamné à être

brûlé en Espagne, rompu en France, pendu en Angleterre, et massolé en Italie, mes richesses me garantirent de tout. Je passai en Afrique ; ce fut-là où je reconnus bien que ce que vous avez la folie de nommer dépravation n'est jamais que l'état naturel de l'homme, et plus souvent encore le résultat du sol où la nature l'a jeté. Ces braves enfans du soleil se moquèrent de moi, quand je voulus leur reprocher la barbarie dont ils usaient avec leurs femmes : et qu'est-ce donc qu'une femme, me répondaient-ils, sinon l'animal domestique que la nature nous donne pour satisfaire à-la-fois, et nos besoins et nos plaisirs. Quels sont ses droits pour mériter de nous, plus que le bétail de nos basses-cours. La seule différence que nous y voyons, me disaient ces peuples sensés, c'est que nos animaux de ménage peuvent mériter quelqu'indulgence par leur douceur et leur soumission, au lieu que les femmes ne méritent que de la rigueur et de la barbarie, vu leur état perpétuel de fraude, de méchanceté, de trahison et de perfidie. Nous les foutons d'ailleurs, et que peut-on faire de mieux d'une femme qu'on a foutue, sinon de s'en servir comme d'un bœuf… d'un âne, ou de la tuer pour s'en nourrir ? En un mot, ce fut-là où j'observai l'homme vicieux par tempéramment, cruel par instinct, féroce par rafinement ; ce caractère me plut, je le trouvai plus rapproché de la nature, et je le préférai à la simple grossièreté de l'Américain… à la fourberie Européenne, et à la cinique mollesse de l'Asiatique. Ayant tué des hommes à la chasse avec les premiers, ayant bu et menti avec les seconds, ayant beaucoup foutu avec les troisièmes, je mangeai des hommes avec ceux-ci : j'ai conservé ce goût ; tous les débris de cadavres que vous voyez ici, ne sont que le reste des créatures que je dévore ; je ne me nourris que de chair humaine ; j'espère que vous serez contens du régal que je compte vous en faire, et l'on a tué pour

notre souper un jeune garçon de quinze ans, que je foutis hier, et qui doit être délicieux. Après dix ans de voyage, je revins faire un tour dans ma patrie ; ma mère et ma sœur vivaient ; j'étais héritier naturel de tous deux : ne voulant plus remettre les pieds en Moscovie, je crus essentiel à mes intérêts de réunir ces deux, successions. Je les violai et les massacrai dans le même jour ; ma mère était encore fort belle, aussi grande que moi ; et quoique ma sœur n'eut que six pieds, c'était bien la plus superbe créature qu'il fût possible de voir dans les deux Russies. Je recueillis ce qui pouvait me revenir de ces héritages, et me trouvant près de deux millions à manger tous les ans, je repassai en Italie avec le dessein de m'y fixer ; mais je voulais une position singulière, agreste, mystérieuse, et dans laquelle je pus me livrer à tous les perfides égaremens de mon imagination ; et ces égaremens ne sont pas légers, mes amis, pour peu que nous passions quelques jours ensemble, vous vous en appercevrez, je l'espère ; il n'est pas une seule passion libertine qui ne soit chérie de mon cœur, pas un forfait qui ne m'ait amusé. Si je n'ai pas commis plus de crimes, c'est faute d'occasions ; je n'ai pas à me reprocher d'en avoir négligé une seule, et j'ai fait naître toutes celles qui ne se décidaient pas avec assez d'énergie. Si j'eusse été assez heureux pour doubler la somme de mes forfaits, il me resterait de plus agréables souvenirs ; car ceux du crime sont des jouissances que l'on ne saurait trop multiplier. Ce début va me faire passer à vos yeux pour un scélérat ; ce que vous allez voir dans cette maison, me confirmera, je l'espère, cette réputation. Vous ne vous doutez pas de l'étendue de ce logis, il est immense, et renferme deux cents petits garçons, dans l'âge de cinq à seize ans, qui passent communément de mon lit dans ma boucherie, et à peu près le même nombre de jeunes gens destinés à me foutre. J'aime infini-

ment cette sensation ; il n'en est pas de plus douce au monde, que celle d'avoir le cul vigoureusement limé, pendant qu'on s'amuse soi-même de telle manière que ce puisse être. Les plaisirs que je vous ai vus goûter tantôt sur le bord du volcan, me prouvent que vous partagez cette façon de perdre du foutre, et voilà pourquoi je vous parle avec autant de franchise ; Je ferais sans cela, tout simplement de vous des victimes.

J'ai deux harems : le premier contient deux cents petites filles, de cinq à vingt ans ; je les mange, quand à force de luxure elles se trouvent suffisament mortifiées ; deux cents femmes, de vingt à trente, sont dans le second ; vous verrez comme je les traite.

Cinquante valets des deux sexes sont employés au service de ce nombre considérable d'objets de lubricité ; et j'ai, pour le recrutement, cent agentes dispersées dans toutes les grandes villes du monde. Croiriez-vous qu'avec le mouvement prodigieux qu'exige tout ceci, il n'y ait cependant pour entrer dans mon île, que la seule route que vous venez de faire. On ne se douterait assurément pas de la quantité de créatures qui passent par ce mystérieux sentier ; et jamais les voiles que j'étends sur tout ceci, ne seront déchirés, Ce n'est pas que j'aie la moindre chose à craindre ; ceci tient aux états du grand duc de Toscane ; on y connaît toute l'irrégularité de ma conduite ; et l'argent que j'y sème, me met à l'abri de tout. Il vous faut maintenant, pour achever de me faire connaître à vous, un petit développement sur mon personnel ; j'ai quarante-cinq ans, mes facultés lubriques sont telles, que je ne me couche jamais, sans avoir déchargé dix fois. Il est vrai que l'extrême quantité de chair humaine dont je me nourris, contribue beaucoup à l'augmentation et à l'épaisseur de la matière séminale ; quiconque essayera de ce régime, triple-

ra bien sûrement ses facultés libidineuses, indépendamment de la force, de la santé, de la fraîcheur, qu'entretiendra cette nourriture dans lui ; je ne vous parle pas de son agrément, qu'il vous suffise de savoir qu'une fois qu'on en a goûté, il n'est plus possible de manger autre chose ; et qu'il n'est pas une seule chair, d'animaux ou de poissons, qui puisse se comparer à celle-là. Il ne s'agit que de vaincre les premières répugnances ; et les digues franchies, on ne peut plus s'en rassasier : comme j'espère que nous déchargerons ensemble, il est essentiel que je vous prévienne des effrayans symptômes de cette crise en moi ; d'épouvantables hurlemens la précèdent, l'accompagnent, et les jets du sperme élancés pour lors, s'élèvent au plancher, souvent dans le nombre de quinze ou vingt : jamais la multiplicité des plaisirs ne m'épuise ; mes éjaculations sont aussi tumultueuses, aussi abondantes à la dixième fois qu'à la première, et je ne me suis jamais senti le lendemain des fatigues de la veille ; à l'égard du membre dont tout cela part, le voici, dit Minski, en mettant au jour un anchois de dix-huit pouces de long, sur seize de circonférence, surmonté d'un champignon vermeil et large comme le cul d'un chapeau… Oui, le voici : il est toujours dans l'état où vous le voyez, même en dormant, même en marchant… Oh ! juste ciel, m'écriai-je, en voyant cet outil !… Mais, mon cher hôte, vous tuez donc autant de femmes et de garçons que vous en voyez… À-peu-près, me répondit le Moscovite, et comme je mange ce que je fouts, cela m'évite la peine d'avoir un boucher. Il faut beaucoup de philosophie pour me comprendre… je le sais : je suis un monstre, vomi par la nature, pour coopérer avec elle aux destructions qu'elle exige… je suis un être unique dans mon espèce… un… Oh ! oui, je connais toutes les invectives dont on me gratifie ; mais assez puissant pour n'avoir besoin de personne,… assez sage pour

me plaire dans ma solitude, pour détester tous les hommes, pour braver leur censure, et me moquer de leurs sentimens pour moi, assez instruit pour pulvériser tous les cultes, pour bafouer toutes les religions, et me foutre de tous les Dieux, assez fier pour abhorrer tous les gouvernemens, pour me mettre au-dessus de tous les liens, de tous les freins, de tous les principes moraux, je suis heureux dans mon petit domaine ; j'y exerce tous les droits de souverains, j'y goûte tous les plaisirs du despotisme, je ne crains aucun homme, et je vis content ; j'ai peu de visites, point même, à moins que dans mes promenades je ne rencontre des êtres qui, comme vous, me paraissent assez philosophes pour venir s'amuser quelque tems chez moi ; voilà les seuls que j'invite, et j'en rencontre peu ; les forces dont m'a gratifié la nature, me font étendre très-loin ces promenades : il n'y a pas de jours où je ne fasse douze ou quinze lieues… Et par conséquent quelques captures, interrompis-je. — Des captures, des vols, des incendies, des meurtres, tout ce qui se présente de criminel à moi, je l'exécute, parce que la nature m'a donné le goût et la faculté de tous les crimes, et qu'il n'en est aucun que je ne chérisse, et dont je ne fasse mes plus doux plaisirs. — Et la justice ? — Est nulle dans ce pays-ci ; voilà pourquoi je m'y suis placé : avec l'argent on fait tout ce qu'on veut… et j'en répands beaucoup.

Deux esclaves masculins de Minski, basanés et de figures hideuses, vinrent avertir que le souper était servi ; ils se mirent à genoux devant leur maître, lui baisèrent respectueusement les couilles et le trou du cul, et nous passâmes dans une autre salle. Il n'y a point de préparatifs pour vous, dit le géant ; tous les rois de la terre viendraient me voir, que je ne m'écarterais pas de mes coutumes ; mais le local et les accessoires de la pièce où nous entrâmes, méritent quelques descriptions.

Les meubles que vous voyez ici, nous dit notre hôte, sont vivans ; tous vont marcher au moindre signe ; Minski fait ce signe, et la table s'avance ; elle était dans un coin de la salle, elle vient se placer au milieu ; cinq fauteuils se rangent également autour ; deux lustres descendent du plafond, et planent au milieu de la table . Cette mécanique est simple, dit le géant, en nous faisant observer de près, la composition de ces meubles. Vous voyez que cette table, ces lustres, ces fauteuils, ne sont composés que de grouppes de filles, artistement arrangés ; mes plats vont se placer tous chauds sur les reins de ces créatures ; mes bougies sont enfoncées dans leurs cons ; et mon derrière, ainsi que les vôtres, en se nichant dans ces fauteuils, vont être appuyés sur les doux visages ou les blancs tetons de ces demoiselles ; c'est pour cela que je vous prie de vous trousser, mesdames, et vous, messieurs, de vous déculotter, afin que d'après les paroles de l'écriture, la chair puisse se reposer sur la chair.

Minski, observai-je à notre Moscovite, le rôle de ces filles est fatiguant, sur-tout si vous êtes long-tems à table. Le pis-aller, dit Minski, est, qu'il en crêve quelques-unes, et ces pertes sont trop faciles à réparer, pour que je puisse m'en occuper un instant. Au moment où nous nous troussions, et où les hommes se déculottaient, Minski exigea que nos fesses lui fussent présentées ; il les mania, il les mordit, et nous remarquâmes que de nos quatre culs, celui de Sbrigani, par un rafinement de caprices, facile à supposer dans un tel homme, fut celui qu'il fêta le plus ; il le gamahucha pendant près d'un quart-d'heure ; cette cérémonie faite, nous nous assîmes à crud sur les tetons et les visages des sultanes, ou plutôt des esclaves de Minski.

Douze filles nues, de vingt à vingt-cinq ans, servirent les plats sur les tables vivantes ; et comme ils étaient d'argent et fort chauds, en brûlant les fesses ou les tetons des créatures qui formaient ces tables, il en résulta un mouvement convulsif très-plaisant, et qui ressemblait aux agitations des flots de la mer ; plus de vingt entrées ou plats de rôti garnissaient la table ; et sur des servantes, composées de quatre filles grouppées, et qui s'approchèrent de même au plus léger signal, furent placés des vins de toute espèce.

Mes amis, nous dit notre hôte, je vous ai prévenu qu'on ne se nourrissait ici que de chair humaine ; il n'est aucun des plats que vous voyez, qui n'en soit : nous en tâterons, dit Sbrigani ; les répugnances sont des absurdités ; elles ne naissent que du défaut d'habitude ; toutes les viandes sont faites pour substanter l'homme ; toutes nous sont offertes, à cet effet, par la nature, et il n'est pas plus extraordinaire de manger un homme qu'un poulet ; en disant cela, mon époux enfonça une fourchette dans un quartier de garçon, qui lui parut fort bien apprêté, et en ayant mis au moins deux livres sur son assiette, il les dévorai je l'imitai ; Minski nous encourageait ; et comme son appétit égalait toutes ses passions ; il eut bientôt vuidé une douzaine de plats.

Minski buvait comme il mangeait ; il était déjà à sa trentième bouteille de Bourgogne, quand on servit l'entremets ; il fut arrosé de Champagne ; et l'Aleatico, le Falerne, et autres vins précieux d'Italie, furent avalés au dessert.

Plus de trente nouvelles bouteilles de vin étaient encore entrées dans les entrailles de notre anthropophage, lorsque ses sens, suffisamment ennivrés de toutes ces débauches physiques et morales, le vilain nous déclara qu'il avait envie de décharger.

Je ne veux foutre aucun de vous quatre, nous dit-il, parce que je vous tuerais ; mais au moins vous servirez mes plaisirs… vous les examinerez ; je vous crois digne d'en être échauffés… Allons, qui voulez-vous que je foute ? Je veux, dis-je à Minski, qui se penchait lubriquement sur mon sein, et qui paraissait avoir fort envie de moi ; je veux que tu enconnes et que tu encules à mes yeux une petite fille de sept ans. Minski fait un signe, et l'enfant paraît.

Une machine fort ingénieuse servait aux viols de ce libertin ; c'était une espèce d'escabeau de fer sur lequel la victime n'appuyait que les reins ou le ventre, en raison de la partie qui devait être offerte ; sur quatre branches qui retombaient en croix, à terre, se liaient les membres de cette victime… qui, par sa position, offrait au sacrificateur, dans le plus grand écart possible, ou le con, si on la liait sur les reins, ou le cul, si elle était attachée sur le ventre. Rien n'était joli comme la petite créature qu'allait immoler ce barbare, et rien ne m'amusait autant comme l'incroyable disproportion qui se trouvait entre l'assaillant et la victime. Minski sort de table comme un furieux : mettez-vous nuds, nous dit-il à tous quatre ; vous, poursuit-il, en désignant Zephire et Sbrigani, vous m'enculerez pendant que j'agirai ; et vous, ajoute-t-il en touchant Augustine et moi ; vous me ferez baiser vos culs réunis. Tout se dispose ; on attache, la petite fille d'abord sur le dos ; je n'exagère pas en assurant que le membre dont elle allait être perforée, était plus gros que sa taille. Minski jure, il hennit ainsi que les animaux, il flaire l'orifice qu'il va perforer ; je me plaisais à diriger ce membre, nul art n'était employé, il fallait que la nature seule fit ici les frais de l'entreprise ; la putain nous servit comme elle le fait toutes les fois qu'il s'agit d'un forfait qui l'amuse, la sert ou la délecte. En trois tours de reins, l'outil est dedans, les chairs se fendent, le sang coule, et la pucelle perd

connaissance. Ah ? bon, bon, dit Minski qui commençait à rugir comme un lion ; bon, c'est ce que je voulais… Oh ! mes amis, le crime s'achève, on enculait Minski, il baisait, il mordait, il gamahuchait alternativement les fesses d'Augustine et les miennes ; un cri terrible annonce son extase, il profère d'affreux blasphêmes… Le scélérat ! en déchargeant, il avait étranglé sa victime, la malheureuse ne respirait plus. C'est égal, nous dit-il, elle ne se défendra plus maintenant, on n'aura plus besoin de l'attacher ; et la retournant toute morte qu'elle est, le libertin la sodomise en étranglant de même une des filles qui venaient de servir au souper, et qu'il avait fait à dessein approcher de lui… Eh quoi ! dis-je aussitôt qu'il eut déchargé une seconde fois, vous ne goûtez donc jamais ce plaisir qu'il n'en coûte la vie à un individu ?… Au moins, me répond l'ogre, il faut qu'une créature humaine meure pendant que je fous ; je ne déchargerais pas sans l'alliance des soupirs de la mort à ceux de ma lubricité, et je ne dois jamais l'éjaculation de mon foutre qu'à l'idée de cette mort que j'occasionne.

Passons dans une autre pièce, continue cet anthropophage, les glaces, le café et les liqueurs nous y attendent ; et puis se tournant vers mes deux hommes : amis, leur dit-il, vous m'avez parfaitement foutu ; vous avez trouvé mon cul large, n'est-ce pas ? n'importe, je suis persuadé qu'il vous a donné du plaisir ; le foutre que vous y avez répandu l'un et l'autre m'en répond. Quant à vous, charmantes femmes, vos fesses m'ont puissamment délecté, et pour vous en témoigner ma reconnaissance, je vous abandonnerai, pendant deux jours, toutes les beautés de mon sérail, afin que vous puissiez vous gorger de voluptés tout à l'aise. Aimable homme, dis-je au géant, c'est tout ce que nous demandons ; la volupté doit couronner la luxure, et les récompenses du

libertinage doivent être offertes par les mains seules de la lubricité. Nous entrâmes, à l'odeur qui régnait en ce lieu, nous devinâmes bientôt qu'elle était l'espèce de glaces qui nous étaient offertes ; dans cinq jattes de porcelaine blanche, étaient disposés douze ou quinze étrons de la plus belle forme et de la plus grande fraîcheur : voilà, nous dit l'ogre, les glaces dont j'use après dîner, rien ne facilite autant la digestion, et rien en même tems ne me fait autant de plaisir. Ces étrons viennent des plus beaux culs de mon sérail, et vous pouvez les manger en sûreté. Minski, répondis-je, il faut beaucoup d'habitude pour ce mets là ; peut-être pourrions-nous l'adopter dans un moment d'égarement ; mais de sang-froid, c'est impossible. À la bonne heure, dit l'ogre en s'emparant d'une jatte, et en en dévorant le contenu, faites comme vous voudrez, je ne vous contrains point. Tenez, voilà des liqueurs : pour moi, je n'en prendrai qu'après. Rien d'aussi lugubre que l'illumination de cette salle ; elle était bien digne du reste. Vingt-quatre têtes de morts renfermaient entr'elles une lampe dont les rayons sortaient par les yeux et par les mâchoires ; je n'ai jamais rien vu d'effrayant à ce point ; ici, l'ogre en bandant voulut s'approcher de moi ; je mis tant d'art à l'éviter que je détournai ses desirs. De jeunes garçons servaient dans cette pièce, je lui en fit enculer un de douze ans, qui tomba mort au sortir de ses bras.

Minski s'apperçut enfin qu'épuisés par la fatigue, nous n'étions plus en état de lui tenir tête ; il nous fit conduire par ses esclaves dans une galerie superbe, où quatre niches de glaces, en face les unes des autres, contenaient les lits nécessaires à nous reposer. Un même nombre de filles avaient ordre de veiller autour de nous pour éloigner les insectes et brûler des parfums pendant notre sommeil,

Il était tard quand nous nous réveillâmes ; nos gardiennes nous firent voir des salles de bains, où, servis par elles, nous fûmes merveilleusement rafraîchis ; et nous introduisant déjà dans les cabinets d'aisance, elles nous firent chier d'une manière aussi commode que voluptueuse, et que nous ne connaissions pas encore : elles trempaient leurs doigts dans l'essence de rose, puis les introduisaient dans l'anus ; elles détachaient doucement et moëlleusement toutes les matières qui s'y rencontraient… mais avec un tel art et une si prodigieuse adresse, qu'on avait tout le plaisir de l'opération, sans aucune de ses douleurs : dès que cela était fait, elles nettoyaient toutes les parties avec leurs langues, et cela, avec une légèreté, une dextérité sans égale.

Sur les onze heures, Minski nous fit dire que nous serions admis à l'honneur de le venir visiter au lit. Nous entrâmes : sa chambre à coucher était fort grande, on y voyait de superbes fresques représentant dix grouppes de libertinage, dont la composition peut bien passer pour le nec plus ultra de la luxure.

Au fond de cette pièce était une vaste alcôve entourée de glaces et ornée de seize colonnes de marbre noir, à chacune desquelles était liée une jeune fille vue par derrière. Au moyen de deux cordons, placés comme des cordons de sonnette, au chevet du lit de notre héros, il pouvait faire arriver, sur chacun des culs qui lui étaient présentés, un supplice toujours différent, lequel durait tout le tems qu'il ne retirait pas le cordon. Indépendamment de ces seize filles, il y en avait six autres et douze jeunes garçons, tant agens que patiens, qui se tenaient dans deux cabinets voisins, pour le service libertin de leur maître, pendant la nuit. Deux duègnes veillaient sur tout cela, pendant son sommeil. La première chose qu'il fit quand nous l'approchâmes, fut de

nous faire voir qu'il bandait ; il ricanna d'une manière horrible, en nous montrant son engin monstrueux ; il nous demanda le cul, nous obéîmes ; en palpant celui d'Augustine, il assura qu'il l'enculerait avant la fin du jour ; la malheureuse frémit ; il branla beaucoup Sbrigani, et parut s'amuser de ses fesses ; ils se gamahuchèrent l'anus, et y prirent le plus grand plaisir ; il nous demanda si nous voulions voir la manière dont il pourait blesser à-la-fois les seize filles liées aux colonnes ; je le pressai de nous faire voir cette singulière machine ; il tire ses funestes cordons, et les seize malheureuses criant toutes à-la-fois, reçoivent toutes individuellement une blessure différente ; les unes se trouvaient piquées, brûlées, flagellées ; les autres tenaillées, coupées, pincées, égratignées, et tout cela d'une telle force, que le sang coula de toutes parts. Si je redoublais, nous dit Minski, et cela m'arrive quelquefois, c'est selon l'état de mes couilles, mais enfin si je redoublais, du même coup ces seize putains périraient sous mes yeux ; j'aime à m'endormir dans l'idée de pouvoir commettre seize meurtres à-la-fois, au plus léger de mes desirs.

Minski, dis-je à notre hôte, vous possédez assez de femmes pour faire ce petit sacrifice : mes amis et moi nous vous conjurons de nous rendre témoins de cette charmante scène : j'y consens, dit Minski, mais je veux décharger en opérant ; faites-moi sodomiser votre fille de compagnie, son cul me plaît, et en lui lançant mon foutre dans l'anus, vous verrez périr mes seize femmes. Cela en fera bien dix-sept, s'écria Augustine en nous suppliant de ne la point livrer à ce monstre ; comment voulez-vous que je soutienne une pareille opération. Le mieux du monde, dit Minski ; et la faisant déshabiller par ses femmes, il la plaça aussitôt dans l'attitude propice à ses desirs ; n'ayez pas peur, continua-t-il, jamais une femme ne m'a résisté, et j'en fouts

tous les jours de plus jeunes que vous. Devinant dans les yeux du Moscovite que les refus ne serviraient qu'à l'irriter, nous n'osâmes seulement pas lui témoigner la peine que nous faisait un tel desir. Laissez-moi faire, me dit Minski tout bas, je vous l'ai dit cette fille m'irrite, elle a un cul qui me met en colère ; si je la tue, ou si je l'estropie, je vous la remplacerai par deux autres infiniment plus belles ; et en disant cela, deux des six jeunes filles qui étaient de service dans la chambre, préparent les voies, humectent l'instrument et le présentent au trou ; Minski avait une telle habitude de toutes ces horreurs, que ce fut pour lui l'affaire d'un instant ; deux tours de reins enfoncent le poignard au fond du cul de la victime, avec une telle vîtesse qu'à peine nos yeux le virent-ils disparaître ; le vilain riait pendant ce tems-là : Augustine s'évanouit, et ses cuisses s'inondèrent de sang ; Minski, aux nues, ne s'en embrâse que davantage ; quatre filles et autant de garçons l'entourent ; ils sont tous si bien accoutumés aux soins qu'il faut lui rendre en ce moment, qu'en une seconde tout est à sa place ; Augustine est couverte, nous ne la voyons plus ; l'ogre blasphême, il est près d'atteindre le but, il décharge, les cordons partent, seize différentes façons de trancher la vie dérobent le jour aux seize créatures attachées, elles ne font qu'un cri, et toutes expirent au même instant, l'une poignardée, l'autre étouffée, celle-ci tuée d'une balle ; en un mot, pas une n'était frappée de la même manière, et toutes étaient expirées à-la-fois.

Votre Augustine avait, je crois, raison, nous dit froidement Minski, en déculant ; oui, certes, elle avait grandement raison, quand elle disait qu'elle ferait la dix-septième ; et nous apperçûmes aussitôt la malheureuse à-la-fois étranglée et percée de dix coups de poignard ; le scélérat avait opéré je ne sais comment ; nous ne nous en étions pas doutés : il n'y a rien que j'aime

comme de les étrangler pendant que je les fouts, dit flegmatiquement ce terrible libertin..... Point de regrets, je vous ai promis de vous en donner deux plus belles, je vous tiendrai parole... Mais il fallait qu'elle y passât, son foutu cul me tournait la tête, et mes desirs, avec les objets de mes débauches, sont toujours des arrêts de morts. Les duègnes jettèrent le cadavre de ma malheureuse amie au milieu de la chambre ; on y joignit ceux des seize filles liées aux colonnes ; et Minski, après avoir un instant examiné ce monceau, après les avoir toutes maniées les unes après les autres, avoir mordu quelques fesses et quelques tetons, en désigna trois pour sa cuisine, parmi lesquelles se trouvait la malheureuse que nous venions de perdre : qu'on les prépare pour notre dîner, dit-il, pendant que je vais passer dans une de mes salles tête-à-tête avec Juliette.

Ici, Sbrigani me dit à l'oreille, qu'il croyait prudent de nous méfier d'un tel monstre, et que nous ferions bien de demander à sortir de ses états le plutôt possible : comme je trouvais autant de danger à rester qu'à demander notre sortie, en entrant avec Minski dans la salle où il nous menait, je me contentai de lui prouver, par mon air froid, combien l'indignité de son procédé me donnait de soupçons sur ce qu'il se permettrait peut-être bientôt de faire sur ma personne. Écoutez, me dit l'ogre, en m'attirant sur une chaise auprès de lui, je vous croyais assez philosophe pour ne pas regretter autant cette fille, et pour être persuadée que les droits de l'hospitalité ne pouvaient pas avoir d'accès sur une ame comme la mienne. — Vous ne réparerez jamais cette perte. — Pourquoi donc ? — Je l'aimais. — Ah ! si vous êtes encore assez niaise en lubricité, pour aimer l'objet qui vous sert, il est certain que je n'ai plus rien à dire ; je chercherais en vain des raisonnemens pour vous convaincre, il n'en est point contre la

stupidité. — Eh bien ! c'est pour moi-même ; j'ai peur, puisque vous ne respectez rien. Qui me garantit du traitement pie vous venez de faire éprouver à mon amie ?... Rien, rien absolument, dit Minski, et si je bandais pour vous assassiner, vous n'existeriez pas un quart-d'heure ; mais je vous ai crue aussi scélérate que moi ; et puisque vous me ressemblez, de ce moment, j'aime mieux vous prendre pour ma complice que pour ma victime : les deux hommes qui vous accompagnent me paraissent de même ; je les crois comme vous, moins propres à servir mes luxures qu'à les partager : votre sûreté se trouve dans cette hypothèse. Il s'en fallait bien qu'Augustine en fût là ; je suis bon physionomiste ; plus complaisante que criminelle, elle se prêtait à ce que vous desiriez, mais il s'en fallait bien qu'elle fit ce qu'elle voulait. Oh, Juliette ! rien n'est sacré pour moi : vous épargner tous quatre eût été croire aux droits de l'hospitalité... L'apparence... la seule idée d'une vertu me fait horreur ; il fallait que je violasse ces droits... au moins en quelque chose : me voilà satisfait maintenant, soyez tranquille. — Minski, vous me parlez avec une franchise qui doit vous mériter la mienne, il y a dans tout ceci plus de craintes pour moi, que de regrets pour Augustine. Connaissez assez mon cœur pour le croire incapable de pleurer un sujet de libertinage ; j'en ai sacrifié beaucoup dans ma vie, et je vous jure que je n'en ai jamais regretté aucun ; et comme il allait se lever : non, lui dis-je, en le priant de se rasseoir, vous venez de faire le procès à la vertu de l'hospitalité, Minski, j'aime les principes ; suggérez-moi les vôtres sur cet objet ; quoiqu'aucune vertu ne fût respectable pour moi, je ne m'étais pas défait de mes maximes sur l'hospitalité, peut-être même encore osai-je les croire inviolables, détruisez, combattez, déracinez, Minski, je vous écoute.

La plus grande de toutes les extravagances, sans doute, dit le géant, en ayant l'air de me savoir gré des moyens que je lui donnais de développer son esprit, est celle qui nous fait regarder comme sacré, l'individu que sa curiosité, ses besoins ou le hasard amènent dans nos foyers ; il n'y eut jamais qu'un motif personnel qui pût nous jeter dans cette erreur ; plus un peuple est rapproché de la nature, moins il connaît les droits de l'hospitalité ; une infinité de sauvages tendent au contraire des embûches aux voyageurs pour les attirer chez eux, et ils les immolent dès qu'ils les tiennent. Quelques nations faibles et grossières, agissant différemment, s'empressent au contraire de fêter ceux qui les visitent ; et elles portent, sur ce point, l'honnêteté jusqu'à leur présenter leurs femmes et leurs enfans de l'un et de l'autre sexes ; ne soyons pas la dupe de ce procédé, il est encore le fruit de l'égoïsme. Les peuples qui se conduisent ainsi cherchent des appuis, des protections parmi les étrangers qui les visitent ; les trouvant plus forts, plus beaux qu'eux, ils desireraient que ces étrangers se fixassent dans leurs pays, ou pour les défendre, ou pour leur former, en voyant leurs femmes, des enfans qui régénérassent leur nation : voilà le but de cette hospitalité qui séduit et que les sots s'avisent de louer. Soyez bien persuadée qu'aucun autre sentiment ne la fait naître. D'autres peuples attendent des jouissances des hôtes qu'ils reçoivent, et les caressent pour s'en servir ; ils les foutent. Mais aucune nation, soyez en bien certaine, n'exerça gratuitement l'hospitalité : lisez l'histoire de toutes, et vous découvrirez dans toutes, les motifs qui les portèrent à recevoir généreusement des hôtes ; et qu'y aurait-il en effet de plus ridicule que d'accueillir dans sa maison un individu dont on n'attendrait rien ? en vertu de quoi un homme est-il engagé à faire du bien à un autre homme ? La ressemblance morale

ou matérielle d'un corps à un autre entraine-t-elle, pour un de ces corps, la nécessité de faire du bien à l'autre ? J'estime les hommes autant qu'ils me servent ; je les méprise et les déteste même, dès qu'ils ne peuvent m'être bons ; car n'ayant plus alors que des vices à m'opposer et n'étant plus que redoutables à mes regards, je dois les fuir comme des bêtes féroces, qui dès ce moment ne peuvent plus que me nuire ; l'hospitalité fut la vertu prêchée par le faible : sans asile, sans énergie, n'attendant son bien-être que des autres, il dut assurément préconiser une vertu qui lui préparait des abris. Mais quel besoin le fort a-t-il ce cette action ?... Toujours mise en usage par lui, sans jamais en tirer rien, ne serait-ce pas une dupe de s'y soumettre ? or, je vous demande si une action quelconque peut réellement être réputée pour vertu, quand elle ne sert qu'une des classes de la société ? Dans quels dangers ceux qui l'exercent ne précipitent-ils pas les infortunés qu'ils hébergent ? en les accoutumant à la fainéantise, ils pervertissent les qualités morales de ces hôtes paresseux qui finiront bientôt par aller loger de force dans vos maisons, quand votre générosité ne leur en ouvrira plus les portes, comme les mendians finissent par vous voler, quand vous leur refusez l'aumône : or, en analysant une action quelconque, que devient-elle, je vous prie, quand d'un côté vous l'observez comme inutile, et de l'autre, comme dangereuse ? Répondez avec franchise, Juliette ; sera-ce d'une telle action que vous oserez faire une vertu ? et si vous voulez être juste, ne reléguerez-vous pas bien plutôt cette action dans le rang des vices. N'en doutons point ; l'hospitalité est aussi dangereuse que l'aumône ; tous les procédés qui émanent de la bienfaisance, sentiment né de la faiblesse et de l'orgueil, tous généralement sont pernicieux sous une infinité de rapports ; et l'homme sage cuirassant son cœur à tous ces mouvemens pusillanimes

doit se garantir, avec le plus grand soin, des funestes suites où ils nous entraînent.

Les habitans d'une des îles Ciclades sont si ennemis de l'hospitalité, qu'ils se rendent absolument inaccessibles aux étrangers ; ils les redoutent et les détestent, au point qu'ils ne prennent jamais avec leurs mains ce que ceux-ci leur offrent ; ils le reçoivent entre deux feuilles vertes, et l'attachent ensuite au bout d'un bâton. Si par hasard un étranger touche leur peau, ils se la purifient sur-le-champ, en frottant la place avec des herbes.

On ne traite avec une certaine tribu des Brésiliens, que dans l'éloignement de cent pas, et toujours les armes à la main.

Les Africains du Zanguébar sont si ennemis de l'hospitalité, qu'ils massacrent impitoyablement tous ceux qui s'avancent dans leur pays.

Les Thraces et les habitans de la Tauride, pillèrent et tuèrent pendant des siècles, tous ceux qui venaient les visiter.

Les Arabes dépouillent encore aujourd'hui et réduisent à l'esclavage tous les êtres que les vents jetent sur leurs côtes.

L'Égypte fut long-tems inaccessible aux étrangers ; le gouvernement ordonna de réduire en servitude, ou de tuer, ceux qu'on surprenait le long de la côte.

À Athènes, à Sparte, l'hospitalité était défendue ; on punissait de mort ceux qui l'imploraient.

Plusieurs gouvernemens s'arrogèrent des droits sur les étrangers ; ils les punissaient de mort, et confisquaient leurs biens.

Le roi d'Achem s'empare de tous les navires qui font naufrage sur ses côtes.

L'insociabilité endurcit le cœur de l'homme, et le rend par ce moyen, bien plus propre aux grandes actions : de ce moment, le vol et le meurtre s'érigent en vertu ; et chez les seules nations où cela arriva, l'on vit de grands traits, et de grands hommes.

Au Kamtchatka, le meurtre des étrangers est une bonne action.

Les nègres de Louango portent plus loin l'horreur qu'ils ont pour les vertus hospitalières ; ils ne souffrent même pas qu'on enterre un étranger dans leur pays.

L'univers entier, en un mot, nous offre des exemples de là haine des peuples qui l'habitent, pour les vertus hospitalières ; et nous devons conclure de ces exemples et de nos réflexions, qu'il n'est rien, sans doute, de plus pernicieux... de plus contraire à sa propre énergie et à celle des autres, qu'une vertu dont l'objet est d'engager le riche à accorder au pauvre un asile, dont celui-ci ne profitera jamais qu'à son détriment et à celui de l'individu qui le lui offre. Deux seuls motifs attirent les étrangers dans un pays, la curiosité ou le desir de faire des dupes ; dans le premier cas, il faut qu'ils payent ; dans le second, il faut qu'ils soient punis.

O Minski, répondis-je ! vous me persuadez : depuis long-tems j'embrassais sur la charité, sur la bienfaisance des maximes, trop ressemblantes à celles que vous avez sur l'hospitalité, pour ne pas me trouver du même avis que vous dans ce cas-ci ; mais il est encore une chose sur laquelle je vous prie de m'éclairer : Augustine, qui m'était attachée depuis quelque tems, a des parens dans l'infortune, qu'elle me recommandât lorsque nous partîmes, en me

priant d'en avoir soin, dans le cas où elle viendrait à leur manquer pendant le voyage ; dois-je leur faire tenir quelque récompense ?... Assurément non, me répondit Minski ; et de quel droit devriez-vous donc quelque chose aux parens de votre amie ? quelle prétention peuvent-ils avoir à vos bienfaits ? vous avez payé, entretenu cette fille, tant qu'elle vous a servie ; il n'y a aucun rapport entre ses parens et elle ; vous ne devez absolument rien à ses parens : si vos idées sont bien éclaircies sur le néant du lien fraternel entre les hommes, comme votre philosophie me l'annonce ; si votre tête a bien mûrie ces idées, vous devez comprendre d'abord, qu'entre Augustine et les services qu'elle vous a rendus, il n'existe aucune espèce de lien : car les services n'ont plus qu'une action passée, et celle qui les a rendus n'a plus aucune sorte d'action. Il n'y a donc qu'illusion, que chimère, entre l'une et l'autre de ces choses ; le seul sentiment qui pourrait nous rester, serait celui de la reconnaissance ; et vous savez que la reconnaissance ne saurait exister dans une ame fière : celui qui refuse un service d'un autre, ou qui l'ayant reçu s'imagine ne rien devoir, parce que l'action n'a servi qu'à l'orgueil du bienfaiteur ; celui-là, dis-je, est bien plus grand que celui qui, s'enchaînant à ce bienfaiteur, lui prépare le plaisir de le traîner à son char comme une victime triomphale ; je vais plus loin, et peut-être vous l'a-t-on déjà dit ; mais on doit desirer la mort du bienfaiteur avec lequel on ne s'est pas acquitté ; fut-on même jusqu'à la lui donner, je ne m'en étonnerais pas. Oh ! Juliette, comme l'étude et la réflexion servent à connaître le cœur de l'homme ; et comme on desire braver ses principes dès que l'on connaît bien celui qui les créât, car tout est à l'homme, tout vient de l'homme, et de quel droit voulez-vous me faire respecter, ce qui n'est l'ouvrage que de mon semblable. Oui, je le répète ; cette étude bien appro-

fondie, tout plein de crimes qui paraîtraient atroces aux sots, ne nous semblent plus que tout simples : qu'on aille dire aux ames vulgaires que Pierre ayant reçu cent louis de Paul dans un besoin urgent, lui a plongé un poignard dans le sein pour toute reconnaissance, les imbécilles se déchaîneront, on criera à l'atrocité, et l'ame de ce meurtrier sera pourtant bien plus grande que celle de son adversaire, puisque l'un en obligeant n'a sacrifié qu'à son orgueil, et que l'autre n'a pu tenir à voir le sien humilié ; et voilà donc l'ingratitude une belle action. Faibles mortels ! comme vous vous composez aveuglément des vices et des vertus ; et comme le plus léger examen met à l'instant les uns à la place des autres ; tu n'imagines pas, Juliette, l'invincible penchant que j'éprouvai toujours pour l'ingratitude ; elle est la vertu de mon cœur, et je me suis senti révolté, toutes les fois qu'on a voulu m'obliger ; je disais un jour à quelqu'un qui m'offrait ses services… Ah ! prenez garde que je ne vous prenne au mot, si vous ne voulez pas que je vous déteste. Cette espèce de charité, d'ailleurs, que vous voulez faire aux parens infortunés d'Augustine, ne retomberait-elle pas dans tous les inconvéniens de l'aumône et de la pitié dont vous m'avez paru si persuadée ? Juliette, la charité ne fait que des dupes, la bienfaisance, que des ingrats ; soyez persuadée de ces systêmes, et consolez-vous, puisque je ne vous en rendrai pas la victime.

Ces principes font également ma félicité, dis-je au géant ; toujours la vertu me fit horreur, jamais aucun plaisir ne naquit dans son sein ; et pour en convaincre ce moscovite, je lui racontai par quelle terrible catastrophe toute ma fortune avait été bouleversée pour avoir été vertueuse un jour. Je n'ai point de semblables reproches à me faire, dit Minski, et depuis ma plus tendre enfance, pas un instant mon cœur ne fût combattu par ces sentimens pu-

sillanimes dont les effets sont si dangereux ; je haïs la vertu comme la religion, je les crois toutes deux aussi funestes l'une que l'autre, et jamais l'on ne me verra plier sous leur joug ; je ne connais d'autres remords que celui de n'avoir pas fait assez de crimes ; le crime, en un mot, est mon élément, lui seul me fait vivre et m'inspire, je ne vis que pour lui, et je ne pourrais plus que végéter sur la terre, si je cessais d'en commettre au moins-un par heure… Avec cette façon de penser, répondis-je au géant, vous devez avoir été le bourreau de votre famille. — Hélas ! j'ai manqué mon père, c'est ce qui me désole ; j'étais trop jeune quand il mourut, mais tout le reste a passé par mes mains ; je vous ai déjà dit la mort de ma mère et de ma sœur, j'aurais voulu les voir renaître pour avoir le plaisir de les massacrer encore ; je suis assez malheureux maintenant pour ne pouvoir plus sacrifier que des victimes ordinaires, mon cœur se blâse, je ne jouis plus… O Minski ! que vous êtes heureux, m'écriai-je ! j'ai, comme vous, tâté de ces plaisirs, mais non pas avec tant d'étendue… Mon ami, vous échauffez ma tête à un point prodigieux ; j'ai une grace à vous demander, c'est de me laisser moissonner à l'aise dans vos innombrables possessions ; ouvrez-moi ce vaste champ de crime et de lubricité, que je le fertilise par du foutre et par des cadavres. Je le veux, dit Minski, mais j'y mets une condition… je ne vous propose pas de vous sodomiser, je vous crèverais ; mais j'exige de vous l'abandon total de ce jeune homme, dit-il, en parlant de Zéphire. Je balance ; un poignard à l'instant s'élève sur mon sein ; choisissez, dit cet homme féroce, entre la mort ou les plaisirs que peut vous donner ma maison : hélas ! malgré mon attachement pour Zéphire, je cédai… que pouvais-je faire autre chose ?

Fin du septième Volume.

reverée: révérée conistes: connistes gondon: condom irrétrouvables: irretrouvables gens-eng: ginseng langottait: langotait gommorhise: gomorhise

quatrième partie

JULIETTE,

OU

LES PROSPÉRITÉS DU VICE.

Nous rentrâmes dans un autre appartement ; un magnifique déjeuner, des fruits des pâtisseries, du lait et des boissons chaudes nous furent offerts par de jolis garçons à demi-nuds, et qui faisaient, en nous présentant les plats, mille caracoles, mille polissonneries plus libertines les unes que les autres ; mes deux hommes et moi déjeûnâmes amplement ; pour Minski, des choses plus solides lui furent servies ; huit ou dix bouts de boudin fait avec du sang de pucelles, et deux pâtés aux couilles parvinrent à le rassasier ; dix-huit bouteilles de vin grec délayèrent ces vivres dans son prodigieux estomac ; il fouetta jusqu'au sang une douzaine de ces petits échansons, auxquels il chercha querelle sans aucun fondement ; un d'eux ayant résisté, il lui cassa les deux bras avec le même flegme, que s'il eût fait la chose du monde la plus simple ; il en poignarda deux autres, et nous commençâmes notre inspection. La première salle dans laquelle nous entrâmes, contenait deux cents femmes, âgées de vingt à trente-cinq ans ; dès que nous parûmes, et cet usage était consacré, deux bourreaux s'emparèrent d'une victime, et la pendirent nue

sur-le-champ à nos yeux. Minski s'approche de la créature accrochée ; il lui manie les fesses, il les lui mord, et dans l'instant toutes les femmes se rangent sur six rangs ; nous traversâmes et longeâmes ces rangs, afin de mieux voir celles qui les formaient : la manière dont ces femmes étaient vêtues ne déguisait aucun de leurs charmes ; une simple draperie les ceignait, sans voiler ni leur gorge ni leurs fesses, mais leurs cons ne se voyaient pas ; ce rafinement désiré par Minski, dérobait à ses yeux libertins un temple où son encens ne fumait guère. À l'une des extrémités de cette salle, en était une moins grande, qui contenait vingt-cinq lits ; là se mettait les femmes blessées par les intempérances de l'ogre, ou celles

qui tombaient malades ; si l'incommodité devient grave, me dit Minski, en ouvrant une des fenêtres de cette salle, voici où je les place ; mais quel fut notre étonnement, de voir la cour où donnait cette fenêtre, remplie d'ours, de lions, de léopards et ce tigres. Certes, dis-je, en voyant cet horrible lieu, voilà des médecins qui doivent promptement les tirer d'affaire. — Assurément : il ne faut qu'une minute pour les guérir en ce lieu ; j'évite par-là le mauvais air ; de quelle utilité d'ailleurs, peut être à la luxure une femme flétrie, corrompue par la maladie ; j'épargne des frais au moyen de ce procédé ; car vous conviendrez, Juliette, qu'une femme malade ne vaut pas ce qu'elle coûte : la même loi s'exécutait pour les autres sérails ; Minski visite les malades, six trouvées seulement un peu plus mal que les autres, sont impitoyablement arrachées de leur lit, et précipitées dans la ménagerie sous nos yeux où elles sont dévorées en moins de trois minutes ; tel est, me dit tout bas Minski, l'un des supplices qui irrite le plus mon imagination. Je t'en livre autant, mon cher, dis-je au géant, en dévorant ce spectacle de mes yeux ; mets ta main là, conti-

nuai-je, en la lui posant sur mon con, et tu verras si je partage ton délire… je déchargeais ; Minski, devinant alors que je serais bien aise de lui voir faire une seconde réforme, revisita les lits, et en fit cette fois emporter des malheureuses filles qui n'étaient là que pour quelques blessures presque guerries ; elles frémirent en voyant leur sort : pour nous en amuser plus long-tems et plus cruellement, nous leur fîmes observer les furieux animaux dont elles allaient devenir la pâture. Minski leur égratignait les fesses, et je leur pinçais les têtons : on les jette, le géant et moi nous nous branlons durant leur supplice ; je n'ai de ma vie perdu de foutre plus lubriquement. Nous parcourûmes les autres salles où s'exécutèrent différentes scènes toutes plus féroces les unes que les autres, et dans lesquelles périt Zéphire, victime de la rage de ce monstre.

Eh bien ! dis-je au géant, quand ma passion fut satisfaite, convenez que ce que vous vous permettez ici, et ce que j'ai eu la faiblesse d'imiter, est d'une abominable injustice ; asseyons-nous me dit ce libertin en me prenant à part, et écoutez-moi. « Avant que de me condamner sur l'action que je commets, parce que vous voyez à cette action un vernis d'injustice, il faudrait, ce me semble, mieux assoir ses combinaisons sur ce qu'on entend par juste et par injuste ; or, si vous réfléchissez bien sur les idées que donnent ces mots, vous reconnaîtrez qu'elles ne sont absolument que relatives, et qu'elles n'ont intrinsèquement rien de réel ; semblables aux idées de vice et de vertu elles sont purement locales et géographiques, en sorte que tout comme ce qui est vicieux à Paris, se trouve une vertu à Pékin, de même ce qui est juste à Ispahan, devient injuste à Copenhague. Les loix d'un pays, les intérêts d'un particulier, voilà les seules bases de la justice ; mais ces lois sont relatives aux mœurs du gouvernement où elles existent,

et ces intérêts le sont aussi au physique du particulier qui les a ; ensorte que l'égoïsme, comme vous le voyez, est ici la seule règle du juste ou de l'injuste, et qu'il sera très-juste, suivant telle loi de faire mourir un particulier en ce pays-ci, pour une action qui lui aurait valu des couronnes ailleurs ; tout comme tel intérêt particulier trouvera juste une action, qui, néanmoins, sera trouvée très-inique par celui qu'elle lésera. Citons quelques exemples.

« À Paris, la loi punit les voleurs ; elle les récompensait à Sparte ; voilà donc une action juste en Grèce, et fort illégale en France ; et par conséquent, la justice aussi chimérique que la vertu. Un homme casse, les deux bras à son ennemi, selon lui, il a fait une action très-juste ; demandez à la victime si elle la voit comme telle. Thémis est donc une déesse fabuleuse, dont la balance est toujours à celui qui l'a fait pencher, et sur les yeux de laquelle on a eu raison de mettre un bandeau.

Minski, répondis-je, j'ai toujours ouï dire, cependant qu'il y avait une sorte de justice naturelle dont l'homme ne s'écartait jamais, ou dont il ne s'écartait pas sans remords.

» Cela est faux, dit le Moscovite, cette prétendue justice naturelle n'est que le fruit de sa faiblesse, de son ignorance ou de ses préjugés, tant qu'il n'a aucun intérêt à la chose : s'il est le plus faible, il se rangera machinalement de ce côté, et trouvera injuste toutes les lésions du fort sur les individus de sa classe ; deviendra-t-il le plus puissant, ses opinions, ses idées sur la justice changeront sur-le-champ : il n'y aura plus de juste que ce qui le flattera, plus d'équitable que ce qui servira ses passions, et cette prétendue justice naturelle bien analisée, ne sera jamais que celle de ses intérêts : réglons toujours nos lois sur la nature, c'est le moyen de ne nous jamais tromper. Or, combien d'injustice ne lui

voyons-nous pas commettre journellement ! y a-t-il rien de si injuste que les grêles dont sa main ravage l'espérance du pauvre, tandis que par un caprice bisarre, la moisson du riche sera respectée, et les guerres dont elle désole le monde entier par les seuls intérêts du tyran, et les fortunes dont elle permet que le scélérat jouisse, pendant que l'honnête homme est dans la misère. Ces maladies dont elle dépeuple des provinces entières, ces triomphes multipliés qu'elle donne au vice, pendant qu'elle humilie chaque jour la vertu ; cette protection qu'elle accorde journellement au fort sur le faible, tout cela est-il juste, je le demande, et pouvons-nous nous supposer coupables en l'imitant ?

» Il n'y a donc aucune espèce de mal à violer tous les principes imaginaires de la justice des hommes, pour s'en composer une à sa guise, qui sera toujours la meilleure quand elle servira nos passions et nos intérêts, parce qu'il n'est que cela seul de sacré dans le monde, et que nous n'avons vraiment tort que toutes les fois que nous préférons des chimères, à des sentimens donnés par la nature véritablement outragée des sacrifices que nous aurions la faiblesse de leur faire. Il est faux, comme le dit votre demi-philosophe Montesquieu, que la justice soit éternelle, immuable, de tous les tems et de tous les lieux : elle ne dépend que des conventions humaines, des caractères..... des tempéramens..... des lois morales d'un pays. Si cela était, continue le même auteur, si la justice n'était qu'une suite des conventions humaines, des caractères, des tempéramens, etc., ce serait une vérité terrible qu'il faudrait se déguiser à soi-même... et pourquoi donc se déguiser des vérités aussi essentielles ? en est-il une seule que l'homme doive éviter ?... elle serait dangereuse, poursuit Montesquieu, parce qu'elle mettrait toujours l'homme en crainte avec l'homme, et que nous ne serions jamais assurés

de notre bien, de notre honneur et de notre vie. Mais quelle nécessité pour adopter ce misérable préjugé, de s'aveugler sur des vérités aussi grandes… aussi essentielles ! nous rendrait-il service, celui qui, nous voyant entrer dans une forêt où il aurait été attaqué par des voleurs, ne nous préviendrait pas des dangers qui peuvent nous environner. Oui, oui, osons dire aux hommes que la justice est une chimère, et que chaque individu n'a jamais que la sienne, osons le leur dire sans crainte : en le leur annonçant, et leur faisant sentir par-là tous les dangers de la vie humaine, nous les mettons à même de s'en garantir, et de s'armer à leur tour d'injustice, puisque ce n'est qu'en devenant aussi injustes, aussi vicieux que les autres, qu'ils pourront se mettre à l'abri de leurs piéges… La justice, poursuit Montesquieu, est un rapport de convenance qui se trouve réellement entre deux choses, quelque soit l'être qui les considère.

Est-il au monde un sophisme plus grand que celui-là ; jamais la justice ne fut un rapport de convenance existant réellement entre deux choses. La justice n'a aucune existence réelle, elle est la divinité de toutes les passions ; celui-ci la trouve à une chose, celui-là à une autre ; et quoique ces choses se contrarient, tous les deux la trouveront juste. Cessons donc de croire à l'existence de cette chimère, et elle n'en a pas plus que le Dieu dont les sots la croyent l'image : il n'y a ni Dieu, ni vertu, ni justice dans le monde ; il n'y a de bon, d'utile, de nécessaire que nos passions : il n'y a de respectable que leurs effets.

Je vais plus loin, et regarde les choses injustes comme indispensables au maintien de l'univers, nécessairement troublé par un ordre équitable de choses ; cette vérité établie, d'où vient donc que je me refuserais à toutes les iniquités conçues par mon es-

prit, dès qu'il est démontré qu'elles sont utiles au plan général ; est-ce ma faute, si c'est de ma main qu'il plaît à la nature de se servir pour maintenir l'ordre dans ce monde ? non certes, et si ce n'est qu'avec des atrocités, des horreurs, des exécrations qu'on peut arriver à ce but, livrons-nous y donc sans aucune frayeur ; nous avons, en nous délectant, rempli le but de la nature.

Nous continuâmes notre visite des appartemens, et nous mîmes en pratique les principes que venait de me développer le géant. Les exécrations que nous y fîmes, m'épuisèrent tellement que je témoignai à Minski le désir de consacrer au repos le reste de la journée. Volontiers, me dit-il, je remettrai donc jusqu'à demain à vous faire voir deux pièces de ma maison que vous ne connaissez pas encore, et dont les dispositions et l'examen vous étonneront sans doute.

Je me retirai avec Sbrigani, et me trouvant seule avec l'unique compagnon de voyage qui me restait, mon ami, lui dis-je, ce n'est pas tout que d'être entré dans le palais du vice et de l'horreur, il faut en sortir. Ma confiance en l'ogre n'est pas assez entière, pour prolonger plus long-tems notre séjour chez lui. J'ai des moyens sûrs pour me défaire de ce personnage, après la mort duquel il nous serait bien facile de nous emparer de ses richesses et de fuir ; mais cet homme est trop nuisible à l'humanité, il est trop dans mes principes pour que j'en prive l'univers. Ce serait jouer ici le rôle des loix, ce serait servir la société, que d'en bannir ce scélérat ; et je n'aime pas assez la vertu pour la servir à ce point-là. Je laisserai vivre cet homme si nécessaire aux crimes, ce ne sera point l'ami du crime qui détruira son sectateur : il faut le voler, cela est essentiel, il a plus d'argent que nous, et l'égalité fut toujours la bâse de nos principes ; il faut fuir ; par jouissance, et

peut-être pour le plaisir de nous dépouiller nous-mêmes, il nous tuerait infailliblement. Arrivons donc à nos deux buts, mais en le laissant subsister ; j'ai du stramonium dans ma poche, endormons-le, volons-le, enlevons ses deux plus belles filles, et fuyons. Sbrigani combattit quelque tems mon projet ; le stramonium, sur un aussi gros corps, pourrait ne pas réussir, une dose de poison bien violent, lui paraissait plus sûre. Telles spécieuses que fussent mes considérations, elles s'évanouissaient devant notre sûreté, et selon Sbrigani, tant que l'ogre vivait elle n'était pas entière ; mais ferme dans ma résolution, de ne jamais, autant que je le pourrais, faire tomber sous mes coups ceux qui étaient aussi méchans que moi, je persistai : nous convînmes qu'après avoir endormi l'ogre le lendemain, en déjeûnant avec lui, nous le ferions passer pour mort, afin de ne trouver du côté de ses gens, aucun obstacle à nous emparer de ses richesses, et que nos opérations faites, nous décamperions aussitôt.

Le plus étonnant succès couronnât nos desseins ; peu de minutes après que Minski eût avalé le chocolat, dans lequel nous avions glissé le somnifère, il tomba dans une telle léthargie, que nous n'eûmes pas de peine à persuader sa mort. Son intendant fut le premier à nous supplier de régner à sa place ; nous eûmes l'air d'accepter, et nous étant fait ouvrir le trésor, nous fîmes charger dix hommes de tout ce qu'il contenait de plus précieux. Passant de là au harem des femmes, Elise et Raimonde, deux françaises charmantes, de dix-sept à dix-huit ans, en furent aussitôt enlevées par nous ; et nous regagnâmes nos voitures en assurant l'intendant de Minski, que nous ne tarderions pas à le venir prendre avec le reste ; qu'assurément nous consentions à succéder dans tout à son maître, mais qu'il fallait transporter en plaine d'aussi brillantes possessions, et renoncer à vivre comme

les ours, dans un réduit aussi effrayant. Cet homme enchanté, facilite tout, accepte tout, et en fut sans doute bien récompensé par le géant, lorsqu'il apprit à son réveil et ses pertes et notre évasion.

Ayant fait mettre dans nos voitures les trésors que nous dérobions, et y étant montés avec nos femmes, nous congédiâmes nos porteurs après les avoir bien récompensés, et leur avoir conseillé de fuir comme nous, et de ne plus rentrer dans une caverne où leurs jours étaient à tout instant menacés. Ils nous le promirent, et l'on se sépara. Nous fûmes, dès le même jour, coucher à Florence, où, dès en arrivant, notre premier soin fut d'examiner à l'aise, et nos deux femmes et nos trésors : rien de joli comme ces deux créatures.

Elise, âgée de dix-sept ans, réunissait à toutes les grâces de Vénus, les attraits séduisans de la déesse des fleurs. Raimonde, un peu plus âgée, avait une figure si piquante, qu'il était impossible de la fixer sans émotion ; toutes deux nouvellement chez Minski, n'avaient pas encore été touchées ; et vous imaginez bien que cette circonstance était une de celles qui m'avaient le plus décidée à les choisir. Elles nous aidèrent à compter nos trésors, il y avait six millions en espèces, et quatre en pierreries, en argenteries ou en papiers sur l'Italie. Ah ! comme mes yeux se repaissaient de ces richesses, et qu'il est doux de compter l'or quand il nous appartient par un crime ! Ces soins remplis, nous nous reposâmes, et je passai dans les bras de mes deux nouvelles conquêtes, la plus délicieuse nuit que j'eusse eu depuis longtems.

Permettez maintenant, mes amis, que je vous entretienne un moment de la superbe ville où nous arrivions bientôt. Ces détails

reposeront votre imagination, salie depuis trop long-tems par mes récits obscènes : une telle diversion, ce me semble, ne peut que rendre encore plus piquans, ce que la vérité, que vous avez exigée de moi nécessitera peut-être bientôt.

Florence, ouvrage des soldats de Silla, embellie par les triumvirs, détruite par Totila, rebatie par Charlemagne, aggrandie aux dépens de l'ancienne ville de Fiésoles, dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines ; long-tems en bute à des révolutions intestines, subjuguée par les Médicis, qui l'ayant gouvernée deux cents ans, la laissèrent à la fin passer à la maison de Lorraine, est maintenant régie ainsi que la Toscane, dont elle est capitale, par Léopold, archiduc, et frère de la reine de France, prince despote, orgueilleux et ingrat, crapuleux et libertin comme toute sa famille, ainsi que mes récits vont bientôt vous l'apprendre.

La première observation politique que je fis, en arrivant dans cette capitale, fut de me convaincre que les Florentins regrettaient encore les princes de leur nation, et que ce n'était pas sans peine qu'ils s'étaient soumis à des étrangers. L'extérieur simple de Léopold, n'en impose à personne ; toute la morgue Allemande éclate, malgré son costume populaire, et ceux qui connaissent l'esprit de la maison d'Autriche, savent bien qu'il lui sera toujours plus aisé de feindre des vertus que d'en acquérir.

Florence, située aux pieds de l'Appennin, est partagée par l'Arno ; cette partie centrale de la capitale de la Toscane, ressemble un peu à celle que coupe la Seine à Paris ; mais il s'en faut que cette ville soit, et aussi peuplée, et aussi grande, que celle à laquelle nous la comparons un moment. La couleur brune des pierres qui servent à la construction de ses palais, lui donne un air de tristesse qui la rend désagréable à l'œil. Si j'eusse aimé les

églises, j'aurais eu sans doute de belles descriptions à vous faire ; mais mon horreur pour tout ce qui tient à la religion, est si forte, que je ne me permets même pas d'entrer dans aucun de ses temples. Il n'en fut pas ainsi de la superbe galerie du Grand Duc ; je fus la voir dès le lendemain de mon arrivée ; je ne vous rendrai jamais l'enthousiasme que je sentis au milieu de tous ces chefs-d'œuvres. J'aime les arts, ils échauffent ma tête ; la nature est si belle, qu'on doit chérir tout ce qui l'imite… Ah ! saurait-on trop encourager ceux qui l'aiment et qui la copient ; la seule façon de lui arracher quelques-uns de ses mystères, est de l'étudier sans cesse ; ce n'est qu'en la scrutant jusques dans ses replis les plus secrets, qu'on arrive à l'anéantissement de tous les préjugés : j'adore une femme à talent ; la figure séduit, mais les talens fixent ; et je crois que pour l'amour-propre l'un est bien plus flatteur que l'autre.

Mon guide, ainsi que vous l'imaginez facilement, ne manqua pas de m'arrêter à celle des pièces qui fait partie de cette galerie célèbre, où Cosme Ier. de Médicis fut surpris dans une opération assez singulière… Le fameux Vasari peignait la voûte de cet appartement, lorsque Cosme y entra avec sa fille, dont il était fort amoureux : ne se doutant point que l'artiste travaillait dans les combles, ce prince incestueux caressa l'objet de son ardeur d'une manière assez peu équivoque. Un canapé se présente, Cosme en profite, et l'acte se consomme aux regards du peintre, qui, dès le même instant, décampa de Florence, persuadé que l'on emploierait des moyens violens pour étouffer un tel secret, et que celui qui en aurait connaissance serait bientôt mis hors d'état de parler. Le Vasari avait raison, il vivait dans un siècle et dans une ville où le machiavélisme faisait des progrès ; il était sage à lui de ne pas s'exposer aux cruels effets de cette doctrine.

On me fit observer peu loin de là un autel d'or massif, orné de belles pierres précieuses, que je ne vis pas sans les convoiter. Cette immensité de richesses était, m'expliqua-t-on, un ex voto que le grand Duc Ferdinand second, qui mourut en 1630, offrit à Saint-Charles-Borromée, pour le rétablissement de sa santé ; le present était en route lorsque le prince mourut, les héritiers décidèrent assez philosophiquement que, puisque le saint n'avait pas exaucé le vœu, ils étaient exempts de le récompenser, et ils firent revenir le tresor. Que d'extravagances deviennent les fruits de la superstition, et comme on peut assurer avec vérité que de toutes les folies humaines, celle-là, sans doute est celle qui dégrade le plus l'esprit et la raison !

Je passai de-là à la fameuse Vénus du Titien, et j'avoue que mes sens se trouvèrent plus émus à la contemplation de ce tableau sublime, qu'ils ne l'avoient été des ex voto de Ferdinand ; les beautés de la nature intéressent l'ame ; les extravagances religieuse la font frissonner.

La Vénus du Titien est une belle blonde, les plus beaux yeux qu'on puisse voir, les traits un peu trop prononcés pour une blonde, dont il semble que la main de la nature doive adoucir les charmes comme le caractère. On la voit sur un matelat blanc éparpillant des fleurs d'une main, cachant sa jolie petite motte de l'autre. Son attitude est voluptueuse, et l'on ne se lasse pas d'examiner les beautés de détail de ce tableau sublime. Sbrigani trouva que cette Vénus ressemblait prodigieusement à Raimonde, l'une de mes nouvelles amies. Il avait raison, cette belle créature rougit innocemment quand nous le lui dîmes ! Un baiser de feu, que je collai sur sa bouche de rose, la convainquît à quel point j'approuvais la comparaison de mon époux.

Nous vîmes, dans la pièce suivante, nommée la chambre des idoles, une infinité de chefs-d'œuvres du Titien, de Paul Véronèse et du Guide. Une idée bisarre est exécutée dans cette salle. On y voit un sépulchre rempli de cadavres, sur lesquels peuvent s'observer tous les différens degrés de la dissolution, depuis l'instant de la mort jusqu'à la destruction totale de l'individu. Cette sombre exécution est de cire, colorée si naturellement, que la nature ne saurait être ni plus expressive, ni plus vraie. L'impression est si forte, en considérant ce chef-d'œuvre, que les sens paraissent s'avertir mutuellement. On porte, sans le vouloir, la main au nez ; ma cruelle imagination s'amusa de ce spectacle ; à combien d'êtres, ma méchanceté a-t-elle fait éprouver ces affreuses gradations… Poursuivons : la nature me porta, sans doute, à ces crimes, puisqu'elle me délecte encore, seulement à leur souvenir.

Non loin de là est un autre sépulcre de pestiférés, où les mêmes gradations s'observent ; on y remarque sur-tout un malheureux, tout nud, apportant un cadavre, qu'il jette avec les autres, et qui suffoqué lui-même par l'odeur et le spectacle, tombe à la renverse et meurt ; ce grouppe est d'une effrayante vérité.

Nous passâmes ensuite à des objets plus gais ; la chambre, dite la tribune, nous offrit la fameuse Vénus Médicis, placée au fond de cette pièce. Il est impossible, en voyant ce superbe morceau, de se défendre de la plus douce émotion. Un Grec, dit-on, s'enflamma pour une statue… je l'avoue, je l'eusse imité près de celle-là ; en examinant les beautés de détails de ce célèbre ouvrage, on croit aisément que l'auteur dût, comme la tradition le rapporte, se servir de cinq cents modèles pour le terminer ; les

proportions de cette sublime statue, les grâces de la figure, les contours divins de chaque membre, les arrondissemens gracieux de la gorge et des fesses, sont des traits de génie qui pourraient le disputer à la nature, et je doute que le triple de modèles, choisi sur toutes les beautés de la terre, pût aujourd'hui fournir une créature qui n'eut à perdre à la comparaison. L'opinion générale est, que cette statue nous représente la Vénus maritime des Grecs : je ne m'appesantirai pas davantage sur un morceau dont les copies se sont autant multipliées ; tout le monde peut la posséder, sans doute, mais personne ne l'appréciera comme moi..... L'exécrable dévotion fit autrefois briser ce beau morceau... Les imbécilles ! ils adoraient l'auteur de la nature, et croyaient la servir, en détruisant son plus bel ouvrage. On ne s'accorde point sur le nom du sculpteur ; l'opinion commune prête ce chef-d'œuvre à Praxitèle, d'autres à Cléomène : qu'importe, elle est belle, on l'admire, c'est tout ce qu'il faut à l'imagination ; et tel que puisse être l'auteur, le plaisir que l'on prend à admirer l'ouvrage, n'en est pas moins un des plus doux que l'on puisse goûter.

Mes yeux se portèrent de là sur l'hermaphrodite ; vous savez que les Romains, tous passionnés pour ce genre de monstre, les admettaient, de préférence, dans leurs libertines orgies ; celui-là, sans doute, est un de ceux dont la réputation lubrique fut la mieux établie ; il est fâcheux que l'artiste en lui croisant les jambes, n'ait pas voulu laisser voir ce qui caractérisait le double sexe ; on la voit couchée sur un lit, exposant le plus beau cul du monde... cul voluptueux que Sbrigani convoita, en m'assurant qu'il avait foutu celui d'une semblable créature, et qu'il n'était pas de plus délicieuse jouissance au monde.

Tout près est un grouppe de Caligula, caressant sa sœur ; ces maîtres orgueilleux de l'univers, loin de cacher leurs vices, les faisaient éterniser par les arts ; on voit aussi dans cette même pièce, la fameuse effigie du priape, sur lequel les jeunes filles étaient obligées, par dévotion, d'aller frotter les lèvres de leur vagin ; il est d'une telle grosseur, qu'assurément l'introduction eût été impossible, si par hasard elle eut fait partie des mystères.

On nous montra des ceintures de virginité, et sur la menace que je fis à mes deux amies de les revêtir de meubles semblables pour être sûre d'elles, la tendre Elise m'assura délicatement, qu'elle n'avait besoin que de l'amour que je lui inspirais, pour être contenue dans les bornes de la plus exacte tempérance.

Nous vîmes ensuite la plus belle et la plus singulière collection de poignards ; quelques-uns étaient empoisonnés ; aucun peuple n'a rafiné le meurtre, comme les Italiens ; il est donc tout simple de voir chez eux tout ce qui peut servir à cette action, de la manière la plus cruelle et la plus traître.

L'air est très-mauvais à Florence : l'automne, il y est même mortel ; un morceau de pain que l'on laisserait s'imprégner des miasmes de l'Appennin pendant cette saison, empoisonnerait celui qui le mangerait ; les morts subites, les coups de sang, y sont très-fréquens alors ; mais comme nous étions au commencement du printems, je crus pouvoir y passer l'été, sans aucuns risques ; nous ne couchâmes à l'auberge que deux nuits ; dès le troisième jour, je louai une superbe maison sur le quai de l'Arno, dont Sbrigani faisait les honneurs ; je passai toujours pour sa femme, et mes deux suivantes pour ses sœurs. Établie là sur le même pied qu'à Turin, et que dans les autres villes d'Italie où j'avais passé, les propositions arrivèrent aussitôt que nous fûmes connues ;

mais un ami de Sbrigani l'ayant prévenu qu'avec de la modération, et point trop de promptitude, nous serions peut-être admises aux plaisirs secrets du grand Duc, pendant quinze jours, nous refusâmes ce qui se présentait ; les émissaires du Prince arrivèrent enfin ; Léopold voulait nous réunir toutes trois aux objets journaliers de ses débauches secrètes, et il y avait mille sequins pour chacune, si notre complaisance était entière. Les goûts de Léopold sont despotes et cruels comme ceux de tous les souverains, nous dit l'émissaire, mais vous ne serez point le plastron de ses luxures, vous les servirez seulement. Nous serons aux ordres du Grand Duc, répondis-je, mais pour mille sequins… non : mes belles-sœurs et moi ne marcherons que pour le triple, vous reviendrez si cela vous convient.

Le libertin Léopold, qui nous avait déjà lorgnées, n'était pas homme à renoncer à de telles jouissances pour deux mille sequins de plus. Avare avec sa femme, avec les pauvres, avec ses sujets, le fils de l'autrichienne ne l'était pas pour ses voluptés. On vint donc nous prendre le lendemain mutin pour nous conduire à Pratolino, dans l'Appennin, sur la route par laquelle nous étions arrivées à Florence.

Cette maison, fraîche, solitaire et voluptueuse, avait tout ce qui caractérise un lieu de débauche. Le Grand Duc sortait de dîner quand nous parûmes, il n'avait avec lui que son aumônier, agent et confident de ses lubricités. Mes belles amies, nous dit le souverain, je vais, si vous le trouvez bon, vous réunir aux jeunes objets qui doivent aujourd'hui servir à ma luxure. Léopold, répondis-je, avec cette noble fierté qui me caractérisa dans tous les tems, mes sœurs et moi nous nous soumettrons à tes caprices, nous satisferons tes desirs ; mais si tu étais sujet, comme tous les

gens de ton espèce, à des fantaisies dangereuses, préviens-nous, notre intention n'étant pas d'entrer que nous ne soyons sûres de n'avoir rien à craindre. Les victimes sont là vous dit le Grand Duc, vous n'êtes que les prêtresses… l'abbé et moi les sacrificateurs… Entrons, dis-je à mes compagnes ; à quelque point que les souverains soient fourbes, on ne risque pourtant rien de les croire quelquefois, sur-tout lorsque l'on porte avec soi des moyens certains de vengeance, et je laissai voir en même-tems le bout du manche d'un poignard, qui ne me quittait pas depuis que j'étais entrée en Italie : quoi ! me dit Léopold, en s'appuyant sur mon épaule, vous attenteriez aux jours d'un souverain ? Mon cher, dis-je effrontément, je ne t'attaquerai pas la première, mais si tu t'oubliais avec moi, ceci, poursuivis-je, en montrant le poignard, te ferait souvenir que c'est à une Française que tu parles… À l'égard de ton caractère sacré, mon ami, permets-moi d'en rire un instant ; ne t'imagine pas, je t'en prie, que le ciel, en te formant, t'ait donné une existence différente que celle du dernier individu de tes états, et tu n'es pas pour moi plus respectable. Zélée partisane de l'égalité, je n'ai jamais cru qu'il y eut sur la terre une créature qui valût mieux qu'une autre ; et comme je n'ai pas de foi aux vertus, je n'imagine pas même que les vertus puissent les différencier. — Mais je suis roi. — Pauvre homme ! comment oses-tu m'objecter ce titre ? Qu'il est méprisable à mes yeux ! N'est-ce pas le hasard qui t'a mis où tu es ? qu'as-tu fait pour obtenir ton rang ? Le premier qui le mérita par son courage ou par ses talens, pût prétendre à quelqu'estime, peut-être ; mais celui qui ne l'obtint que par héritage, n'a droit qu'à la compassion des hommes. — Le régicide est un crime. — Imaginaire, mon ami, il y autant de mal à tuer un savetier, qu'un roi ; et pas plus à massacrer l'un ou l'autre, qu'une mouche ou qu'un papillon, également

l'ouvrage de la nature. Crois bien affirmativement, Léopold, que la façon de ton individu n'a pas plus coûté que celle d'un singe, à notre mère commune, et quelle n'a pas plus de prédilection pour l'un que pour l'autre… J'aime la franchise de cette femme, dit le Duc à son aumônier ; et moi aussi, Monseigneur, répondit l'homme de Dieu ; mais je crains qu'avec cet orgueil elle n'apporte pas à vos plaisirs toute la subordination qu'ils exigent… Erreur que cela, monsieur l'abbé, répondis-je, fière et franche dans le monde, douce et soumise dans les plaisirs, voilà le rôle d'une jolie courtisane française, ce sera le mien ; mais si vous me trouvez esclave dans le boudoir, songez que je ne veux l'être que de vos passions, et nullement de votre qualité de souverain ; je respecte les passions, Léopold, j'en ai comme toi, mais je me refuse opiniâtrement aux honneurs des rangs, tu obtiendras de moi, tout, comme homme, rien comme prince, je t'en avertis ; commençons. Nous entrâmes.

Je ne m'attendais pas à l'espèce de créatures qui nous attendaient dans le voluptueux salon où nous fit passer Léopold, et dans lequel nous nous enfermâmes ; c'étaient quatre filles de quinze à seize ans, toutes quatre grosses à pleine ceinture : que diable veux-tu faire de ce gibier, demandai-je au duc ? Tu vas l'apprendre, me répondit-il ; je suis le père des enfans que ces créatures portent dans leur sein, et je ne les ai fait que pour me donner le délicieux plaisir de les détruire : je ne connais pas de satisfaction plus grande, que celle de faire avorter une femme grosse de moi ; et comme ma semence est très prolifique, j'en engrosse une tous les jours, pour me procurer ensuite l'insigne volupté de détruire mon ouvrage… Ah ! ah ! dis-je à l'Autrichien, ta passion est assez bisarre, je la servirai de tout mon cœur : et comment t'y prends-tu pour opérer ? C'est ce que tu vas voir, dit

Léopold, qui jusques-là, ne m'avait parlé qu'à l'oreille ; commençons par leur annoncer le sort qui les attend ; et s'approchant des quatre filles, il leur déclare ses intentions ; je vous laisse à juger, mes amis, la douleur où ce perfide arrêt les plongea toutes quatre ; deux s'évanouirent, les deux autres beuglèrent comme des veaux qu'on mène au boucher ; mais Léopold, peu sensible, les fit aussitôt mettre nues, par son agent : belles dames, nous dit alors le grand Duc, voudriez-vous bien imiter ces demoiselles, et vous déshabiller de même ; je ne jouis jamais d'une femme, que quand elle est nue, et je soupçonne, d'ailleurs, vos corps assez beaux, pour mériter d'être observés sans voiles ; nous obéimes, et dans l'instant, Léopold eut sept femmes nues sous ses yeux. Les premiers hommages de ce libertin, s'adressèrent à nous. Il nous examine, il nous compare, nous éloigne, nous rapproche, et finit enfin cette première scène par nous gamahucher toutes les trois, pendant qu'il se faisait branler alternativement, par chacune des femmes grosses : Léopold aimait le foutre ; il ne nous lâcha pas, qu'il ne nous eût fait décharger dans sa bouche, au moins trois ou quatre fois chacune : pendant qu'il nous branlait ainsi, l'abbé nous socratisait, de manière qu'excitées de toutes parts, nous ne lui épargnâmes pas les libations : au bout d'une heure, l'inconstant changea de temple, et nous faisait successivement langoter par son croque-dieu ; le vilain nous lécha le cul, toujours branlé par les femmes grosses : je bande beaucoup, nous dit Léopold ; il est tems d'en venir à quelque chose de plus sérieux : voici quatre fers rouges, tous marqués, continua-t-il, sur chacun est gravée la condamnation d'une de ces femmes grosses ; je vais leur bander les yeux, et elles viendront elles-mêmes choisir un de ces fers ; on exécute, mais à mesure que le colin-maillard avait choisi son fer, Léopold le lui appliquait tout bouillant sur le ventre ; telles

étaient les quatre différentes inscription résultatives de ces terribles fers ; la plus jeune, celle de quatorze ans, reçut de la main du hasard, l'inscription qui portait : elle avortera sous les coups de fouet ; celle d'ensuite, et qui paraissait du même âge, eut pour inscription : elle avortera par une boisson ; la troisième, âgée de quinze ans, eut pour arrêt : elle avortera, foulée aux pieds ; la sentence de la quatrième, ayant environ seize ans, fut ; on lui arrachera son enfant du ventre ; la cérémonie faite, on enleva les bandeaux, et les malheureuses, en se considérant, purent lire leur mutuelle condamnation. Alors Léopold les fit placer toutes quatre debout sur un canapé, bien en face de lui ; il m'étendit sur ce canapé, et m'enconna, en réjouissant ses yeux de la perspective de ces quatre ventres bouffis, portant chacun la sentence qui devait les faire fondre. Élise fustigeait pendant ce tems-là, Monseigneur, et l'abbé se branlait sur les tetons de Raimonde ; Léopold, dis-je en foutant, ne m'engrosse pas, je t'en conjure, car il est vraisemblable, que si j'avais le malheur d'être fécondée par toi, je pourrais bien accoucher comme ces demoiselles ; rien ne serait aussi certain, dit le grand Duc, en me lançant des yeux, et des coups de reins, qui n'avaient certainement pas la galanterie pour motif ; mais ce qui doit te rassurer, c'est que je décharge difficilement, et en même-tems il me quitta pour dépuceler Elise, qui l'étrillait depuis un quart-d'heure, et qui fut bientôt remplacée par Raimonde dont je pris les soins auprès de l'abbé ; lequel, après moi, prit Elise. On ne vit jamais rien de si roide et de si en colère que les membres de ces deux libertins. N'enculons-nous donc pas, nous dit l'abbé, qui depuis long-tems caressait et maniait mon derrière en homme qui avait envie, de le foutre ? Pas encore, dit Léopold, il faut expédier une victime ; et la petite fille condamnée à l'avortement par le supplice du fouet, fut à l'instant

saisie par le souverain, qui, armé d'abord d'une simple poignée de verges, ensuite d'un martinet à pointes d'acier, lui travailla près d'une demi-heure le derrière d'une telle violence qu'il la mit en sang tout d'un coup : alors la victime fut attachée debout, les mains en l'air et les pieds au parquet, et le duc la frappa d'un nerf de bœuf sur le ventre avec une force si prodigieuse, que l'embryon se détacha bientôt ; la mère crie ; la tête de l'enfant paraît, et Léopold, arrachant lui-même, le jette dans un brasier et renvoye la mère. Foutez en cul, monseigneur, dit le respectable aumônier ; les veines gonflées de votre vit, le feu qui sort de vos yeux... l'écume dont votre bouche royale est couverte, tout annonce le besoin que vous avez d'un cul ; ne craignez pas de perdre votre foutre, vous rebanderez par nos soins, et nous expédierons les autres. Non, non, nous dit le grand Duc qui me baisait et me maniait beaucoup pendant toutes ces lubricités ; j'ai beaucoup déchargé hier ; je ne répondrais pas d'aller à deux fois aujourd'hui ; je veux tout expédier avant que de perdre mes forces ; et la seconde fut prise : sa sentence portait, elle avortera par une boisson. Le fatal breuvage était là ; la jeune enfant fait beaucoup de difficultés ; le féroce ecclésiastique contient d'une main cette fille par les cheveux et lui entrouvre, de l'autre, la bouche avec une lime ; je suis chargée de faire avaler la potion, et le duc branlé par Elise, manie pendant ce tems-là mes fesses et celles de la victime... Quel effet, grand Dieu : je n'en aurais jamais soupçonnés de semblables : à peine ce venin dangereux a-t-il atteint les entrailles de la petite personne, qu'elle jette des cris terribles ; elle se débat, elle se roule à terre, et l'enfant paraît : cette fois-ci c'est l'abbé qui le tire ; Léopold, trop agité, nous maniait si lubriquement, Elise et moi, pendant que Raimonde le suçait, qu'il lui fut impossible d'opérer ; je crus qu'il allait partir, il se retire, à

tems ; et la troisième fille est liée sur le dos par terre ; c'était en la foulant aux pieds que son fruit devait périr ; soutenu par Elise et moi, pendant que Raimonde à genoux, le corps de la victime entre ses jambes, lui branle le vit sur ses tetons, le libertin trépigne d'une manière si forte l'estomac de la malheureuse, qu'elle pond son fruit : il est précipité comme les autres dans le brasier, sans prendre seulement la peine d'examiner le sexe ; et la mère, plus morte que vive, est promptement expulsée. Si la dernière était la plus belle, elle était aussi la plus malheureuse ; on devait lui arracher l'enfant du ventre ; je vous laisse à penser quel supplice. Elle n'en reviendra pas celle-ci, nous dit Léopold, ce sont à ses affreuses douleurs que ma décharge sera due. Cela devait être, puisque c'est celle des quatre qui, quand je les foutis, me donna le plus de plaisir. La petite putain devint grosse le jour même où je lui fis perdre son pucelage.

On l'étend sur une croix diagonale, qui, relevée en bosse sur son milieu, lui tenait le ventre dans une extrême hauteur. Les quatre membres furent fortement comprimés… rabaissés et recouverts ensuite de manière à ce que l'on n'appercevait exactement plus que la masse ronde et boursouflée qui contenait l'enfant ; l'abbé opère : Léopold, bien en face, m'encule, de chacune de ses mains, il branle… à droite le cul d'Elise, à gauche le con de Raimonde ; et pendant que le perfide aumônier fend en quatre le ventre de la victime, et la précipite au tombeau en lui arrachant son fruit, le grand successeur des Médicis, le célèbre frère de la première putain de France, me décharge un torrent de foutre dans le trou du cul, en blasphémant comme un crocheteur.

Mesdames, nous dit le Duc, pendant qu'il essuyait son vit, en vous accordant à chacune les trois mille sequins que vous avez

exigés, j'ai compté payer le secret. Il sera sévèrement gardé, répondis-je, mais j'y mets une condition. — Est-ce à toi de parler ainsi ? — Assurément… et tes crimes me donnent des droits, dès que je peux te perdre en les divulguant. Voilà ce que c'est, Monseigneur, dit l'abbé, que de se mettre ainsi à la disposition de ces coquines, ou il ne faut jamais leur rien laisser voir, ou il faut les tuer dès qu'elles ont vu. Toutes ces commisérations-là vous perdront ou vous ruineront, je vous l'ai dit cent fois ; est-ce à vous à composer avec de pareilles gueuses ?..... Doucement, l'abbé, répondis-je, le ton que tu prends serait au plus convenable avec des coquines comme celles que ton patron et toi voyez, sans doute, ordinairement ; il ne l'est pas avec des femmes de notre rang… qui, peut-être aussi riches que toi, dis-je en m'adressant au duc, se prostituent par goût et non par avarice ; terminons cette discussion ; le Duc a besoin de nous, nous avons besoin de lui ; que des services mutuels rétablissent ici la balance. Léopold, nous te jurons le plus profond secret, si tu nous assures, de ta part, l'impunité la plus entière, tout le tems que nous habiterons Florence. Jure nous que, quelque chose que nous fassions dans tes états, nous n'y serons jamais recherchées sur rien. Je pourrais me soustraire à cette inquisition, dit Léopold, et sans me souiller du sang de ces créatures, je pourrais les convaincre qu'il y a ici, comme à Paris, des châteaux où l'on sait contraindre les indiscrets au silence, mais je n'aime pas ces moyens avec des femmes qui me paraissent aussi libertines que moi ; je vous accorde l'impunité que vous me demandez pour vous, votre mari et vos sœurs, seulement l'espace de six mois : sortez après de mes états, je vous l'ordonne. Obtenant tout ce que je voulais, je ne crus pas devoir répliquer ; et après avoir remercié, Léopold, reçu l'argent et ses

promesses bien en règle, nous prîmes congé de lui et nous retirâmes.

Il faut jouir de ce jubilé, me dit Sbrigani, dès qu'il eut su notre arrangement, et tâcher de ne pas quitter Florence sans ajouter au moins trois millions à ceux que nous avons déjà ; ce qui me déplaît c'est que cette nation-ci est vilaine et pauvre ; enfin, nous prendrons tout ce que l'on ne nous offrira pas ; et puisque nous avons six mois à nous, c'en est assez pour une bonne récolte.

Les mœurs sont très-libres à Florence ; les femmes se costument comme des hommes, ceux-ci comme des filles : il y a peu de villes dans toute l'Italie où l'on apperçoive un penchant plus décidé pour trahir son sexe, et cette manie leur vient assurément de l'extrême besoin qu'ils ont de les déshonorer tous deux. Les Florentins, passionnés pour la sodomie, obtinrent autre fois uns indulgence plénière des papes pour ce vice, sous quelque rapport qu'on pût le considérer. L'inceste et l'adultère s'y montrent, également sans aucun voile ; les maris cèdent leurs femmes, les frères couchent avec leurs sœurs, les pères avec leurs filles : le climat, dit ce bon peuple, est l'excuse de notre dépravation, et le Dieu qui nous y fit naître ne s'offensera pas des excès où lui-même nous porte. Il y avait autre fois à Florence une loi fort singulière à ce sujet. Il était impossible, le jeudi gras, qu'une femme refusa la sodomie à son époux ; si elle s'en avisait, et que celui-ci s'en plaignit, elle risquait de devenir la fable de la ville. Heureuse, mille fois heureuse la nation assez sage pour ériger ses passions en loix ; il n'y a d'extravaguante que celle qui, par des principes aussi stupides que barbares, au lieu d'allier prudemment l'un et l'autre, contrarie, par des lois absurdes, tous les penchans de la nature.

Àquelque point cependant que soit porté le dérèglement des mœurs à Florence, on n'y souffre aucune raccrocheuse dans les rues ; les putains ont un quartier séparé, dont elles ne peuvent sortir, et dans lequel règnent le plus grand ordre et la plus extrême tranquillité ; mais ces filles, rarement jolies, sont, d'ailleurs, assez mal logées ; et l'observation de ces lieux de débauches n'offre d'autres circonstances singulières à l'examinateur philosophe, que l'extrême complaisance de ces victimes publiques, qui, trop heureuses de vous attirer par leur résignation, vous présentent indifféremment toutes les parties de leur corps, et souffrent même, avec assez de patiente sur chacune d'elles, tout ce qu'il plaît à la cruauté libertine de leur imposer : Sbrigani et moi nous en avons battues, fouettées, souflettées, estropiées, brûlées, sans que jamais, comme en France, une seule plainte se soit faite entendre ; mais si le putanisme est secret et peu abondant à Florence, le libertinage n'y est pas moins excessif, et les murs épais… reculés des gens riches, recèlent bien des infâmies ; une infinité de malheureuses, conduites furtivement dans ces criminelles enceintes, y laissent bien souvent et l'honneur et la vie.

Peu de tems avant mon arrivée, un riche particulier de cette ville, ayant violées deux petites sœurs de sept ou huit ans, fut accusé par la famille de ces enfans de les avoir fait mourir après en avoir joui ; quelques sequins étouffèrent les plaintes, et l'on en parla plus.

À-peu-près vers ce tems, une célèbre maquerelle fut soupçonnée de mener tous les jours chez de grands seigneurs de jeunes bourgeoises arrachées du sein de leur famille. Interrogée sur le nom de ceux auxquels elle avait fourni, elle compromit une telle

quantité de gens en place à commencer par le souverain, que la procédure fut brûlée, et qu'on lui défendit d'en dire davantage.

Presque toutes les femmes de qualité, à Florence, sont dans l'habitude de se prostituer dans des bordels ; leur misère et tempérament les y portent. Il n'y a point de ville en Europe où la constitution de l'état mette les femmes plus mal à leur aise ; et il y en a peu où leur libertinage soit plus étendu. Le sigisbéat n'est qu'un voile ; rarement le sigisbé a des droits sur la femme qu'il sert ; placé là comme l'ami de l'époux il accompagne cette femme quand elle le veut, et la quitte quand elle l'ordonne. Ceux qui croyent que le sigisbé est un amant, sont dans une grande erreur ; il est l'ami commode de la femme ; quelquefois l'espion du mari, mais il ne couche point, et c'est sans doute, de tous les rôles, le plus plat à jouer en Italie. Si un étranger riche paraît dans le monde, et le mari et le sigisbé, tout se retire, tout cède la place à celui sur la bourse duquel on se fonde, et j'ai souvent vu le complaisant époux sortir de la maison pour quelques sequins, quand l'étranger témoigne le plus petit désir d'entretenir madame seule.

Je vous ai donné cette légère esquisse des mœurs florentines, afin de vous faire voir, pour les escroqueries, pour les débauches que nous méditions, ce que nous donnaient ou ce que nous refusaient les usages du peuple dont nous voulions et dont nous pouvions nous amuser six mois avec impunité,

Sbrigani crut que pour mieux réussir dans nos projets il fallait ériger notre manoir plutôt en un lieu célèbre de débauches qu'en une maison de jeu ; perfide insatiabilité de l'avarice, n'avions-nous pas suffisamment de quoi vivre sans frayer de nouveau la route au crime ; mais la quitte-t-on quand on y est ?

Nous fîmes donc courir des billets pour prévenir le public que les hommes trouveraient à toute heure, chez nous, non-seulement de jolies petites bourgeoises, mais même des femmes de la première qualité ; et les dames furent également averties qu'elles trouveraient toujours chez nous des hommes et des jeunes filles pour leurs voluptés secrettes, Comme nous réunîmes à cela le local le plus agréable et le plus délicieusement meublé, et la table la plus splendide ; nous eûmes promptement toute la ville, Nous formions, mes compagnes et moi, le fond de la maison ; mais au moindre ordre, au plus léger désir, nous avions, dans les deux sexes, ce qu'il était possible de se procurer de plus délicieux ; tout se payait exhorbitamment cher ; mais on était merveilleusement servi ; par les soins de mes deux compagnes, dressées à l'escroquerie, il s'égarait infiniment de bourses et de bijoux ; mais on avait beau se plaindre, la protection qui nous était accordée repoussait tout, et nous triomphions de toutes les vaines dénonciations qu'on osait faire sur notre conduite.

Le premier qui parut fut le duc de Pienza. Sa passion est assez singulière pour vous être détaillée. Il fallait seize jolies filles au duc : on les arrangeait par couple, une coîffure égale caractérisait chaque couple ; j'étais dans un sopha près de lui, et nue comme les couples, seize musiciens tous jeunes, jolis, et également nuds, étaient placés à droite sur des gradins ; chaque couple devait paraître à son tour. Avant qu'il n'entra, le duc me confiait l'attitude ou la volupté qu'il exigeait de ce couple. On prévenait les musiciens du secret, et c'était par le son plus ou moins fort des instrumens que le couple parvenait à deviner ce qu'il avait à faire. Devinait-il ? la musique cessait, et le duc enculait les deux filles. Ne devinait-il pas, (et le tems était réglé pour cela, chaque couple n'avait que dix minutes), les deux filles alors étaient fustigées jus-

qu'au sang par notre libertin qui, comme vous l'imaginez facilement, goûtait d'abord le plus grand plaisir aux détails. Le premier secret qu'on offrit à la devination du premier couple fut de venir sucer tour-à-tour le vit du paillard. Parfaitement guidées par la musique elles devinèrent ; elles furent sodomisées. Le secret du second couple fut de venir me lécher le con, il ne le trouva pas, le fouet s'ensuivit. La troisième passion à deviner fut de venir fouetter le duc, elles devinèrent. La quatrième d'aller branler le vit des musiciens, elles ne le trouvèrent pas. La cinquième de chier au milieu de la chambre, le fouet devint bientôt la punition de n'avoir pas deviné cette saleté. Le sixième couple pénétra qu'il s'agissait de se branler ensemble. Le septième ne trouva jamais qu'il fallait se fouetter mutuellement, et il le fut vigoureusement par le duc. La musique fit enfin parfaitement deviner au huitième qu'il fallait enculer le héros avec des godmichés, et ce fut le moment qu'il choisit lui-même pour me décharger dans le cul. Tout fut dit.

Il y avait environ trois mois que nous menions une vie aussi délicieuse que lucrative, lorsqu'une affreuse trahison de ma part vint augmenter mes fonds de cent mille écus.

De toutes les femmes qui fréquentaient ma maison avec le plus d'assiduité, la jeune ambassadrice d'Espagne était celle qui s'y distinguait le plus par ses excessives débauches : femmes, filles, garçons, castras, tout était bon pour elle ; et la putain, quoique jeune et jolie comme un ange, était si débordée… si impure qu'elle exigeait que je lui fisse voir des porte-faix… des crocheteurs… des valets… des gadouars, tout ce que la crapule enfin peut avoir de plus vil et de plus rabaissé. Voyait-elle des femmes ? c'étaient des coureuses de corps-de-garde ; et s'il y

avait eu quelque chose de plus horrible et de plus affreux, je l'eusse bien mieux satisfaite en le lui procurant. Une fois enfermée chez moi avec cette canaille, la coquine s'en donnait sept ou huit heures de suite ; et faisant succéder les plaisirs de la table à ceux de Vénus, elle finissait sa journée par perdre la raison au sein des plus sales débauches.

L'ambassadrice avait un mari fort dévôt, très-jaloux, auquel elle faisait croire que tout le tems de ses absences se passait chez une amie qui, comme elle, fréquentait ma maison avec la plus grande assiduité.

Voyant un grand parti à tirer de tout cela, je vais trouver un jour l'ambassadeur ; excellence, lui dis-je, un homme comme vous, ne mérite pas d'être trompé ; la femme qui porte votre nom est indigne de vous posséder ; je vous conjure de vous éclaircir ; vous le devez à votre honneur… à votre tranquillité… Moi trompé, dit l'ambassadeur, cela est impossible ; je connais trop ma femme. — Vous ne la connaissez pas, monseigneur ; vous êtes loin de soupçonner les affreux excès où elle se livre, et je veux en convaincre vos yeux même. Florella confondu hésite un moment ; il ne sait s'il osera ajouter aux malheureux soupçons que je jette en son ame, la conviction que je lui offre. Revenant ; delà néanmoins avec plus de fermeté que je ne lui en aurais soupçonné ; êtes-vous en état de me prouver ce que vous me dites, madame, me demanda-t-il ? — Ce soir même, monseigneur, si vous l'exigez, voilà mon adresse. Trouvez-vous chez moi sur les cinq heures, vous verrez quels sont les gens que choisit votre épouse pour vous perdre et vous déshonorer ; l'ambassadeur accepte. Voilà qui va à merveille, monseigneur, dis-je alors ; mais prenez garde à la perte énorme que je fais en vous dénonçant

votre épouse : c'est moi qui lui fournis des hommes, et elle me les paye fort cher ; une fois punie par vous je ne la revois plus ; ou rien de fait, ou je veux être indemnisée. Cela est juste, dit Florella, combien exigez-vous. — Cinquante mille écus. — Les voilà dans ce porte-feuille, je les porterai avec moi ; ils seront à vous si vous m'éclairez. — Tout est dit, monseigneur, je vous attends.

Mais je ne bornais pas à cette seule ruse l'horreur que je méditais sur ce malheureux ménage ; en faisant tomber la femme dans un piège, j'y voulais envelopper le mari, et vous allez voir les moyens que j'employai pour y réussir. Je vais trouver l'ambassadrice : madame, lui dis-je, vous vous gênez pour votre mari, vous le croyez sage, et vous prenez des précautions pour éviter ses reproches ; venez ce soir de bonne heure chez moi ; je vous ferai voir qu'il enfreint les liens conjugaux pour le moins avec autant d'impunité que vous ; et sa conduite alors vous mettant à l'aise, vous devez de ce moment renoncer à toutes les précautions qui troublent journellement vos plaisirs. Je m'étais douté de ce que tu m'apprends, me répondit l'ambassadrice, et je ne te cache pas que j'en recevrai la conviction avec bien de plaisir ; quand veux-tu me la donner ? — Ce soir même : une partie délicieuse vous attend chez moi, vous le savez, six crocheteurs de vingt ans, beaux comme l'Amour. — Eh bien ! trois jeunes garçons également demandés par votre époux, doivent ce soir assouvir sa luxure. — Le monstre. — Il est bougre. — Ah ! je ne m'étonne plus de ses persécutions pour m'enculer… de ses fantaisies… de ses beaux laquais… Oh Juliette, fais-moi voir cela, je t'en supplie… Il faut absolument que je sache tout. — J'y consens, mais je le perds en vous le dévoilant ; et sa pratique est encore meilleure que la vôtre. — Eh bien, qu'exiges-tu ? demande, Juliette, il n'est pas de sacrifice que je ne sois prête à faire pour acquérir ma tranquillité.

— Serait-ce trop que cinquante mille écus ? Les voilà dans ce porte-feuille, pars et compte sur moi.

Les deux rendez-vous assurés, je vole préparer tout. Le piège de la femme était sûr : son libertinage naturel l'y enveloppait. Celui que je préparais à l'époux ne l'étais pas autant ; il fallait de l'art, de la séduction ; j'avais affaire à un Espagnol… à un dévot : rien ne m'effraya. Les lieux de scènes assez bien distribués, pour qu'au moyen d'une fente pratiquée d'un appartement à l'autre, et le mari put se voir outrager par sa femme, et la femme par son mari, j'attends patiemment mes deux dupes.

L'époux arrive le premier ; Monseigneur, lui dis-je, après la manière dont votre femme se conduit, vous ne devez plus, ce me semble, gêner vos goûts ou vos plaisirs. — Non, je n'aime point ces sortes de choses. — Avec des femmes, j'en conviens, il y a tant de dangers ! Mais, tenez Monseigneur, ces jolis enfans, poursuivis-je, en levant un rideau derrière lequel j'avais fait cacher tous nuds et simplement ornés de guirlandes de roses, trois petits garçons plus beaux que l'amour même… Ces Ganimèdes délicieux, vous conviendrez que leur jouissance ne vous prépare aucun regret ; il n'y a nulle conséquence à cela, en vérité, on se conduit si mal avec vous !… Et tout en discourant, les jolis poupons, par mes ordres, entouraient l'Espagnol, le baisaient, le cajolaient, et mettaient à l'air, malgré lui, sa virilité chancelante. L'homme est faible, et les dévots surtout, quand on leur offre des garçons. On ne se doute pas de l'extrême analogie qui se trouve entre les croyans en Dieu, et les bougres. Monseigneur, dis-je, dès que les choses furent en train, je vais vous laisser ; quand votre épouse sera à l'ouvrage, je viendrai vous en donner avis, et, convaincu

par vos yeux, de ses affreuses infidélités, vous vous gênerez moins dans les vôtres.

Je vole à l'ambassadrice ; elle venait d'entrer. Regardez, madame, lui dis-je en la plaçant au trou… Voyez à quoi monsieur votre mari passe son tems… Et vraiment le cher homme, bien loin de soupçonner le piège qu'on lui tendait, séduit par mes propos…… par les beautés qui l'environnaient, presque nud au milieu de ces trois enfans, jouissait déjà des plus doux préludes de la lubricité sodomite… Oh ! l'exécrable homme ! dit l'ambassadrice… en voilà assez. Qu'il vienne maintenant critiquer ma conduite… ah ! comme il y sera reçu ! Oh ! Juliette, tout cela est affreux… mes hommes ! mes hommes ! que je me venge, Juliette ! Que je me venge avec usure. Et ayant mis en train les lubricités de la femme, je ne suis pas long-tems à les aller faire observer au mari.

Mille pardons, si je vous dérange, Monseigneur, dis-je en entrant ; mais voici l'instant, je ne veux pas qu'il vous échappe ; tenez, lui dis-je en le conduisant à un trou différent de celui par lequel lui-même avait été vu par sa femme, examinez comme on vous trahit… O ciel ! dit Florella… Avec six hommes, et de quelle espèce encore ?… Oh ! la scélérate !… Juliette, voilà votre argent, ce spectacle est un coup de foudre pour moi… Je ne puis achever… Reprenez ces enfans… Ne me parlez jamais de plaisirs. Ce monstre empoisonne ma vie… Je suis au désespoir.

Peu m'importait, et que ses lubricités se terminassent ou non, sa femme les avait vu commencer, c'était tout ce qu'il me fallait, ce qu'il y eut de délicieux pour ma maudite tête, c'est que les choses n'en restèrent point là, et ma petite méchanceté fut bien réjouie, quand j'appris que deux jours après l'ambassadrice avait

été poignardée. Cette aventure fit le plus grand bruit. Cent émissaires publièrent à l'instant l'histoire, et chargèrent le duc qui, ne pouvant résister à ses remords, ne pouvant soutenir le poids de l'infamie, prêt à tomber sur sa tête, se brûla la cervelle ; mais je n'avais pas coopéré à cette mort, à peine en étais-je la seconde cause. Cette idée me désespérait : voici ce que j'entrepris quelques jours après, pour m'en consoler, et m'en dédommager en même tems.

Tout le monde sait que les Italiens font un grand usage de poison : l'atrocité de leur caractère se trouve en action par cette manière de servir leur vengeance ou leur lubricité. J'avais recomposé avec Sbrigani, tous ceux dont la Durand m'avait donné les recettes : j'en vendais de tous les genres ; une infinité de gens venaient s'en fournir chez moi, et cette branche de commerce me valait un argent immense.

Un jeune homme assez joli, dont j'avais été parfaitement foutue, et qui faisait journellement des parties chez moi, vint me conjurer de lui en donner un pour sa mère, qui gênait vivement ses plaisirs, et dont il attendait une énorme succession. Tant d'excellens motifs le déterminaient à se débarrasser fort vite de cet argus ; et comme l'individu était ferme dans ses principes, il ne balançait nullement à commettre une action qui lui paraissait aussi simple. Il m'avait demandé un poison violent, et surtout très-prompt. Je lui en vendis au contraire un lent, mais sûr ; et dès le lendemain de la conclusion du marché, je vais trouver la mère : l'opération devait être faite. Mon jeune homme était trop pressé pour attendre ; mais comme le venin ne devait agir qu'au bout de quelques jours, on ne pouvait encore s'appercevoir de rien. Je révèle à la mère tous les desseins du fils : Madame, lui

dis-je, vous êtes perdue sans mes soins ; mais votre fils n'est pas seul dans cet affreux complot formé contre vos jours ; ses deux sœurs y trempent également ; et c'est l'une d'elles qui est venue me demander le poison nécessaire à trancher le fil de vos jours. — Oh ciel ! vous me faites frémir ! — Il est d'affreuses vérités dans le monde. Bien pénible est le soin de ceux que l'amour de l'humanité contraint à les dévoiler. Il faut vous venger, madame, il le faut au plus vîte. Je vous apporte ce que ces monstres voulaient vos donner ; usez-en sur eux dans l'instant : la plus juste des lois est celle du Talion. N'ébruitez rien, vous vous déshonoreriez ; vengez-vous en silence, vous serez satisfaite, et personne ne le saura. Il n'y a pas le moindre mal à préparer aux autres, le supplice qu'ils cherchaient à nous infliger : vous serez louée de tous les honnêtes gens.

Je parlais à la femme la plus vindicative de Florence ; je le savais. Elle prend mes poudres, me les paye ; dès le lendemain elle les mêle aux alimens de ses enfans ; et comme ce venin-ci était fort actif, le frère et les deux sœurs expirèrent à-la-fois : huit jours après, la mère les suivit. Tous ces enterremens passèrent devant ma porte. Sbrigani, dis-je en les entendant, fouts-moi, mon ami, pendant que, courbée sur cette fenêtre, mes yeux vont se fixer sur mon ouvrage. Fais rapidement et chaudement jaillir un foutre que depuis huit jours les horreurs où je me livre, font extraordinairement bouillonner ; il faut que je décharge en voyant mes forfaits. Vous allez peut-être me demander pourquoi j'avais enveloppées les deux filles dans cette terrible proscription ? le voici ; elles étaient belles comme des anges ; j'avais depuis deux mois fait l'impossible pour les séduire, elles avaient toujours résisté : en fallait-il davantage pour allumer

mon courroux contre elles ? Et la vertu n'est-elle pas toujours un tort aux yeux du crime et de l'infamie ?

Vous imaginez facilement, mes amis, qu'au milieu de toutes ces perfides scélératesses, ma lubricité personnelle ne s'oubliait pas. Maîtresse de choisir parmi les hommes superbes et les sublimes femmes que je procurais aux autres, vous croyez bien que je commençais par prendre ce qui me convenait le mieux ; mais les Italiens bandent mal, et leur santé, d'ailleurs, toujours suspecte, me jeta totalement dans le saphotisme. La comtesse de Donis était pour lors la femme la plus belle, la plus riche, la plus élégante et la plus tribade de Florence ; elle passait publiquement pour m'entretenir, et ce n'était pas sans quelque fondement.

Madame de Donis était veuve, trente-cinq ans, faite à peindre, d'une figure charmante, beaucoup d'esprit, remplie de grâces : attachée à elle et par les nœuds du libertinage, et par les liens de l'intérêt, nous nous livrions ensemble aux dérèglemens de l'impudicité les plus bisarres et les plus monstrueux ; j'avais appris à la comtesse l'art d'aiguillonner ses plaisirs par tous les rafinemens de la cruauté, et la putain, dirigée par moi, ait était déjà presqu'aussi scélérate ; nous faisions des horreurs ensemble. O mon amie ! me disait-elle un jour, combien d'espèces de desirs échauffe l'idée d'un crime, je la compare à une étincelle qui met rapidement le feu à tout ce qu'elle trouve de combustible… dont le ravage s'accroît en raison des alimens qu'elle rencontre et qui se termine par produire en nous un incendie qu'on n'éteint plus qu'avec des flots de foutre. Mais, Juliette, il doit y avoir une théorie sur cela comme sur tout, il doit y avoir des principes, des règles… je brûle de les connaître ; instruis-moi, mon ange, tu vois mes dispositions, mes penchans ; apprends-moi, mon amour, à

régler tout cela. Femme adorable, répondis-je, croyez que j'aime trop mon écolière pour ne pas la former tout-à-fait : prêtez-moi tant soit peu d'attention et je vais vous dévoiler les principes qui m'ont conduite où vous me voyez.

Voici, ma chère comtesse, lorsque vous avez envie de commettre un crime, quelles sont les précautions générales que vous devez employer, abstraction faite des particulières que la nature seule des événemens doit prescrire.

Combinez d'abord votre projet plusieurs jours à l'avance, réfléchissez sur toutes ses suites, examinez avec attention ce qui pourra vous servir… ce qui serait susceptible de vous trahir, et pesez ces choses avec le même sang froid que s'il était sûr que vous dussiez être découverte : s'il s'agit d'un meurtre, souvenez-vous qu'il n'y a pas un seul être au monde assez parfaitement isolé pour que ses attenances ne puissent vous nuire ; quelles qu'elles soient, elles le réclameront tôt ou tard : considérez donc avant que de vous livrer, et la manière de leur répondre, et celle de leur imposer silence. Une fois déterminée, agissez seule autant qu'il vous sera possible ; si vous êtes obligée d'employer un complice, intéressez-le tellement à votre crime, liez-le si fortement à l'action, qu'il lui devienne impossible de vous perdre. L'intérêt est le premier mobile des hommes, ne doutez donc point, d'après cela, que si vous avez négligé ces précautions, et que le complice ait du profit à vous trahir… un profit plus grand que celui qu'il trouve à garder votre secret, ne doutez pas, dis-je, qu'il ne vous trahisse, sur-tout s'il est faible et qu'il croye trouver à l'aveu un moyen d'appaiser sa conscience.

Si vous devez retirer quelque bénéfice de votre crime, cachez soigneusement cet intérêt ; n'en paraissez jamais occupée dans le

public, car c'est-là ce qui vous trahira ; il vous échappera des propos involontaires par votre préoccupation ; et quand l'action sera commise, on se rappellera ces propos, ils deviendront dès-lors des probabilités, et bien souvent des semi-preuves. Si le crime commis a doublé votre fortune, ne changez rien de long-tems ni à votre train, ni à votre aisance, on partirait encore de-là pour vous rechercher.

Tâchez d'être seule après l'action faite, cela est d'autant plus nécessaire à ceux qui doutent, que la figure est le miroir de l'ame, les muscles de notre physionomie, s'arrangent malgré nous à l'effet qui vient d'être reçu dans notre intérieur ; évitez, par le même motif, de rien mettre sur le tapis qui soit analogue à cette action ; car si c'est la première fois que vous l'ayez commise, vous vous embarasserez vous-même en en parlant ; et si c'est au contraire un crime d'habitude, un crime qui soit en possession de vous donner du plaisir, on pourra lire sur votre physionomie les impressions flatteuses que viendront y peindre ce qui aura du rapport à cette action. Accoutumez-vous en général à être tellement maîtresse des jeux de votre figure, qu'elle puisse perdre insensiblement cette habitude, de mettre à découvert les passions dont vous êtes émue ; faites-y régner le calme et l'indifférence, et tâchez d'acquérir le plus de sang froid possible dans cette situation ; or tout cela ne s'obtient que par la plus grande habitude dans le vice, et le plus entier endurcissement de l'ame ; l'une et l'autre de ces choses vous étant nécessaires, je dois donc vous les conseiller vivement.

Si vous n'étiez pas sûre de n'avoir point de remords, et vous ne le serez jamais que par l'habitude du crime, si, dis-je, vous n'en étiez pas bien certaine, inutilement travailleriez-vous à vous

rendre maîtresse des jeux de votre physionomie, ils viendraient la décomposer sans cesse et vous trahir à tous les instans ; ne restez donc point en chemin : vous seriez la plus malheureuse des femmes, si vous ne commettiez qu'un seul délit ; ou ne commencez pas, ou plongez-vous entièrement dans l'abîme, dès que vous avez mis le pied sur les bords. La multitude seule de vos forfaits étouffera le remords… fera naître la douce habitude les émousse si bien, et assurera à votre physionomie le masque nécessaire à tromper les autres. Ne combinez rien d'ailleurs sur l'atrocité du crime, elle ne doit être d'aucun poids dans la balance ; ce n'est point l'atrocité qui fait punir, c'est l'éclat ; et plus le crime est violent, plus il suppose des précautions ; il est donc presqu'impossible de faire un crime atroce sans précautions, au lieu qu'on les néglige dans les petits ; et voilà d'où vient qu'ils éclatent. L'atrocité n'est que pour vous, et qu'importe dès que votre conscience est à l'épreuve ; plutôt que l'éclat est contre vous, il faut donc le redouter avec soin.

Mettez l'hypocrisie en pratique ; elle est nécessaire dans le monde où l'usage n'est guère que de vous peser à votre balance : on suppose rarement des crimes à celui chez lequel on voit de l'indifférence pour tout ; chacun n'est pas si malheureux, ni si maladroit que Tartufe ; ce n'est pas d'ailleurs comme Tartufe, jusqu'à l'enthousiasme des vertus, qu'il faut porter l'hypocrisie, c'est seulement jusqu'à l'indifférence du crime ; vous n'êtes pas idolâtre de la vertu, mais vous n'aimez pas le crime, et cette sorte d'hypocrisie ne se fait jamais découvrir, parce qu'elle laisse en paix l'orgueil des autres, que le genre d'hypocrisie du héros de Molière afflige nécessairement.

Évitez les témoins avec le même soin que vous emploierez à choisir vos complices, et s'il vous est possible, n'ayez ni l'un ni l'autre ; ce n'est jamais que l'un ou l'autre, et souvent tous les deux, qui mènent le criminel au supplice : quand vos moyens sont bien pris, vous n'avez plus affaire de ces gens-là : ne dites jamais, mon fils, mon valet, ma femme ne me trahira point, parce que si ces sortes de gens-là le veulent, ils ont une manière de vous dénoncer que la loi adopte et qui ne vous perdra pas moins.

N'ayez sur-tout jamais aucun recours à la religion ; vous êtes perdue si vous lui rendez son empire ; elle vous bourellera, elle remplira votre âme de crainte et de chimères, et vous finirez par vous rendre vous-même votre premier délateur. Toutes ces choses pesées et combinées de sang froid ; (car je veux bien que vous conceviez le crime dans le délire des passions, je vous y exhorte même ; mais je veux que, conçu dans l'ivresse, il soit combiné dans le calme) alors, jetez un coup-d'œil sur vous-même, voyez ce que vous êtes, ce que vous pouvez ; examinez votre fortune, vos moyens, votre crédit, vos emplois, voyez jusqu'à quel point la loi peut vous atteindre ; de quelle trempe est l'égide que vous pouvez offrir à ses coups ; et si vous trouvez des motifs d'assurance dans tout cela, allez en avant ; mais une fois que vous êtes décidé, ne vous arrêtez plus : quand vous n'aurez aucun reproche à vous faire du côté de la prudence, ne vous étonnez pas si vous êtes découvert : dans le fait, quel est le pis aller, une mort très-douce et très-prompte ; autant là que dans son lit ; en vérité l'on y souffre moins, et c'est bien plutôt fait ; qu'importe le déshonneur ? vous ne le ressentirez pas, puisque vous n'existerez plus ; et ce n'est pas un individu philosophe qui s'alarme de ce qui peut refluer sur une famille, dont il s'inquiète fort peu. Craindrez-vous celui qui pourrait vous accabler, à supposer que l'on se

contente de vous noter d'infamie, sans vous ravir le jour ; quelle chimère ! et qu'est-ce que l'honneur ? un mot vide de sens, qui n'est rien en lui-même… qui dépend de l'opinion des autres, et qui par cette seule définition, ne doit ni nous flatter, quand nous en jouissons, ni nous alarmer quand nous le perdons. Osons croire, avec Epicure, que la réputation et l'honneur, étant des choses qui ne dépendent point de nous, il faut savoir s'en passer quand on ne peut les acquérir. Souvenez-vous enfin, qu'il n'y a pas de crime au monde, quelque médiocre qu'il soit, qui n'apporte un plus grand plaisir à celui qui le fait, que le déshonneur ne peut lui apporter de peine. En vit-on moins pour être flétri ? Et que m'importe, si mon aisance et mes facultés me restent ! c'est dans elles que je trouve mon bonheur, et non dans une vaine opinion, qui ne saurait dépendre de moi, puisqu'on voit tous les jours dans le monde, des gens perdus d'honneur et de réputation, trouver pourtant une existence… une considération à laquelle ne pourraient jamais prétendre des êtres faibles, qui auraient encensé la vertu toute leur vie.

Voilà ma chère comtesse, les avis que je donnerais au vulgaire ; voyez maintenant combien votre état, votre personnel, votre richesse, votre crédit, vous assurent de repos, et d'impunité. Vous êtes au-dessus des loix par votre naissance, de la religion par votre esprit, de vos remords par votre sagesse… Eh ! non, non, il n'est point d'égarement que vous ne deviez caresser, aucun dans lequel vous me deviez vous plonger aveuglément.

Néanmoins, je vous dirai sans cesse : évitez l'éclat, toujours il nuit sans apporter une nuance de plus au plaisir, je vous dirai : choisissez bien vos complices, parce que vous ne pouvez vous en passer dans votre état, mais votre fortune vous les assure ; en-

chaînez-les, par des bienfaits, et ils ne vous trahiront point ; s'ils l'osaient avec vous d'ailleurs, que de risques n'auraient-ils pas à courir ! ne les feriez-vous pas punir la première. Vous voyez donc que ce qui forme une barrière impénétrable aux autres, est à peine un lien de fleurs à vos yeux.

Après vous avoir un peu sermoné, je vais maintenant, ma belle amie, vous indiquer le plus joli secret, pour découvrir quelle est l'espèce de crime qui doit le mieux amuser votre tempérament ; car pour la chose, il vous la faudra toujours : vous êtes de tournure à ce que le crime doive vous échauffer sans cesse ; et avant que de vous divulguer mon secret, je vais vous expliquer pourquoi je conçois ainsi votre tempérament.

L'excès de votre sensibilité est extrême ; mais vous en avez dirigé les effets, de manière qu'elle ne peut plus vous porter maintenant qu'au vice. Tous les objets extérieurs, qui ont quelque genre de singularité, mettent dans une irritation prodigieuse, les particules électriques de votre fluide nerval, et l'ébranlement reçu sur la masse des nerfs, se communique à l'instant sur ceux qui avoisinent le siège de la volupté ; vous y sentez aussi-tôt des chatouillemens ; cette sensation vous plaît, vous la flattez, vous la renouvellez ; la force de votre imagination vous y fait concevoir des augmentations… des details… l'irritation devient plus vive, et vous multiplieriez ainsi, si vous vouliez, vos jouissances à l'infini. L'objet essentiel est donc, pour vous, d'étendre, d'aggraver… Je vais vous dire quelque chose de bien plus fort ; mais ayant franchi toutes barrières, comme vous l'avez fait, n'étant plus retenu par quoi que ce soit, il faut que vous alliez loin. Ce ne sera donc plus qu'à l'excès le plus fort, le plus exécrable, le plus contraire aux loix divines et humaines, que s'enflâmera désormais votre

imagination ; ainsi, ménagez-vous, car malheureusement les crimes ne s'offrent pas à nous, en raison du besoin que nous avons de les commettre ; et la nature, en nous créant des âmes de feu, devait au moins nous fournir un peu plus d'aliment. N'est-il pas vrai, ma belle amie, que vous avez déjà trouvé vos desirs bien supérieurs à vos moyens… Oh ! oui, oui, répondit en soupirant la belle comtesse ; — je connais cet état affreux, il fait le malheur de mes jours ; quoiqu'il en soit voici mon secret.

Soyez quinze jours entiers sans vous occuper de luxures, distrayez-vous, amusez-vous d'autre chose ; mais jusqu'au quinzième ne laissez pas même d'accès aux idées libertines. Cette époque venue, couchez-vous seule, dans le calme, dans le silence et dans l'obscurité la plus profonde ; rappelez-vous là tout ce que vous avez banni depuis cet intervalle, et livrez-vous mollement et avec nonchalance à cette pollution légère par laquelle personne ne sait s'irriter ou irriter les autres comme vous. Donnez ensuite à votre imagination la liberté de vous présenter par gradation, différentes sortes d'égaremens ; parcourez-les tous en détail ; passez les successivement en revue ; persuadez-vous bien que toute la terre est à vous… que vous avez le droit de changer, mutiler, détruire, bouleverser tous les êtres que bon vous semblera ; vous n'avez rien à craindre là ; choisissez ce qui vous fait plaisir, mais plus d'exception, ne supprimez rien ; nul égard pour qui que ce soit ; qu'aucun lien ne vous captive ; qu'aucun frein ne vous retienne ; laissez à votre imagination tous les frais de l'épreuve, et sur-tout ne précipitez pas vos mouvemens ; que votre main soit aux ordres de votre tête et non de votre tempérament. Sans vous en appercevoir, des tableaux variés que vous aurez fait passer devant vous, un viendra vous fixer plus énergiquement que les autres, et avec une telle force que vous ne pour-

rez plus l'écarter ni le remplacer ; l'idée acquise par le moyen que je vous indique, vous dominera, vous captivera, le délire s'emparera de vos sens ; et vous croyant déjà à l'œuvre, vous déchargerez comme une Messaline. Dès que cela sera fait, rallumez vos bougies, et transcrivez sur vos tablettes l'espèce d'égarement qui vient de vous enflammer, sans oublier aucune des circonstances qui peuvent en avoir aggravé les détails ; endormez-vous sur cela, relisez vos notes le lendemain matin, et en recommençant votre opération, ajoutez tout ce que votre imagination un peu blasée sur une idée qui vous a déjà coûté du foutre, pourra vous suggérer de capable d'en augmenter l'irritation. Formez maintenant un corps de cette idée, et en la mettant au net, ajoutez-y de nouveau tous les épisodes que vous conseillera votre tête ; commettez ensuite, et vous éprouverez que tel est l'écart qui vous convient le mieux, et que vous exécuterez avec le plus de délices. Mon secret, je le sens, est un peu scélérat, mais il est sûr ; et je ne vous le conseillerais pas si je n'en avais éprouvé le succès.

Belle et divine amie, poursuivis-je, en voyant mon écolière s'enflammer à mes leçons, permettez-moi de joindre encore quelques conseils à ceux que je viens de vous offrir ; votre bonheur seul m'intéresse, et c'est pour lui que je veux travailler. Il y a deux observations essentielles à faire lorsque l'on est décidé à commettre un crime d'amusement : la première est de lui donner toute l'extension dont il est susceptible ; la seconde est qu'il soit d'une telle force qu'on ne puisse jamais le réparer. Cette dernière circonstance est d'autant plus nécessaire, qu'elle étouffe le remord ; car ce qui console le remord quand on l'a ressenti, c'est presque toujours l'idée de pouvoir l'appaiser ou l'anéantir par la réparation du mal que l'on a fait. Cette idée l'endort, et ne l'éteint pas ; à la plus petite maladie, au plus petit calme des passions, il

reparaît et vous désespère ; si au lieu de cela, l'action commise est d'un tel genre qu'elle ne vous laisse plus le moindre espoir à la réparer, la raison dans ce cas anéantit le remord. À quoi servirait-il de se repentir d'un mal que rien ne réparera jamais ; cette réflexion souvent présentée l'extirpe entièrement ; et dans quelque situation que vous puissiez vous trouver, vous ne le sentez plus. En ajoutant à cela la multiplicité, vous acheverez de vous calmer tout-à-fait. D'un côté l'impossibilité de la réparation, de l'autre celle de pouvoir deviner duquel il faut se repentir davantage ; et la conscience s'étourdit et se tait alors à tel point, que vous devenez capable de prolonger le crime au-delà même des bornes de la vie ; ce qui vous fait voir que cette situation de la conscience a cela de particulier sur les autres affections de l'ame, de s'anéantir en raison de ce qu'on l'accroît.

Mes premiers principes bien inculqués, rien ne doit plus vous arrêter ; je conviens que vous ne pourrez vous procurer cette situation tranquille qu'aux dépens d'autrui ; mais vous vous la procurerez. Et qu'importe le prochain, quand il est question de soi ! Si trois millions de victimes ne devaient pas, en les immolant, vous procurer une volupté plus vive que celle de faire un bon diner, tel mince que fût ce plaisir, eu égard à son prix, vous ne devriez pourtant pas balancer un instant à vous le donner ; car il résulterait nécessairement une privation pour vous du sacrifice de ce bon diner, et il n'en résulterait aucune de la perte des trois millions de créatures indifférentes qu'il faudrait sacrifier pour l'obtenir, parce qu'il existe une correspondance, telle légère qu'elle soit, entre ce bon diner et vous, et qu'il n'en existe aucune entre vous et les trois millions de victimes. Or, si le plaisir que vous attendez de leur perte, devient une des plus voluptueuses

sensations que vous puissiez faire éprouver à votre ame, je vous demande si vous devez même balancer un instant.

Tout dépend de l'anéantissement total de cette absurde fraternité dont l'on nous inculque l'existence avec l'éducation. Brisez totalement ce lien chimérique ; ne lui laissez plus nul empire ; convainquez-vous qu'il n'existe absolument rien entre un autre homme et votre individu, et vous verrez que vos plaisirs s'étendront d'un côté, pendant que vos remords s'éteindront de l'autre. Il n'importe nullement que le prochain éprouve une sensation douloureuse, s'il n'en résulte rien pour vous. Ainsi voilà un cas où la perte des trois millions de victimes doit vous être indifférente ; vous ne devez donc pas vous, opposer à cette perte quand même vous le pourriez, puisqu'elle est utile aux lois de la nature ; mais il importe extrêmement que cette perte ait lieu si elle vous délecte, parce qu'entre elle et votre plaisir il n'y a aucune proportion : tout doit être à l'avantage de la sensation que vous goûtez ; vous devez donc travailler à cette perte sans remord, si vous le pouvez taire avec prudence ; non que la prudence soit une vertu par elle-même, mais elle est bonne par les avantages que l'on en retire ; ce n'est pas non plus qu'elle soit toujours nécessaire ; car elle glacerait souvent les plaisirs. Il faut néanmoins l'employer dans certain cas, parce qu'elle assure l'impunité, et que l'impunité est un des plus grands et des plus divins attraits du crime ; mais comme elle tient, pour ainsi dire, à vos richesses, à votre considération, à votre crédit, vous avez moins besoin de prudence qu'un autre ; ainsi vous pouvez la négliger à votre aise, et sur-tout quand vous la croirez susceptible d'émousser vos plaisirs.

La comtesse enthousiasmée des conseils que je lui donnais, m'embrassa mille fois pour me remercier. Je veux essayer ton se-

cret, me dit-elle ; ne nous voyons pas de quinze jours. Fidelle observatrice de tes recommandations, je te jure de ne voir absolument personne ; nous passerons une nuit ensemble après cet intervalle ; je te rendrai compte de mes idées, et nous travaillerons à les réaliser.

Àl'époque prescrite la comtesse ne manqua pas de me faire avertir ; un souper délicieux nous attendait. Après nous être échauffées par la bonne chère et par les vins les plus délicats, on ferma les portes, et nous nous enfonçâmes dans une niche moëlleuse que l'art et l'opulence paraissaient avoir préparée pour les plus savantes recherches de la luxure.

O Juliette, me dit alors la comtesse en se précipitant sur mon sein, j'ai besoin des ombres qui nous environnent pour oser t'avouer le résultat de tes perfides secrets ; jamais peut-être un crime plus atroce ne se conçut, il est affreux, mais je bande en le complottant… Je décharge en croyant m'y livrer… Oh mon amour, comment te confier cette horreur ! Où nous emporte une imagination déréglée ! Où la satiété, l'abandon des principes, l'endurcissement de la conscience, le goût des vices, et l'usage immodéré de la luxure, n'entraînent-ils pas une faible et malheureuse créature… Tu connais, Juliette, ma mère et ma fille ? — Assurément. — L'une, ma mère, à peine âgée de cinquante ans, possède encore tous les attraits de la beauté. Tu sais qu'elle m'adore. Aglaé, ma fille, âgée de seize ans… Aglaé que j'idolâtre, avec laquelle je me suis branlée deux ans de suite, comme ma mère l'avait fait avec moi… Eh bien, Juliette, ces deux créatures… — Achève donc. — Ces deux femmes qui devraient m'être si chères… Je veux m'abreuver de leur sang… Je veux que toi et moi couchées l'une sur l'autre dans une baignoire pendant que nous

nous branlerons toutes deux… Je veux, dis-je, que le sang de ces putains nous inonde ; je veux que nous en soyons couvertes… je veux que nous y nagions… je veux que ces deux femmes que j'abhorre aujourd'hui, expirent à nos yeux de cette manière. Je veux que nous nous embrâsions de leurs derniers soupirs, et que plongées ensuite toutes deux au fond de cette même baignoire, ce soit sur leurs cadavres et dans leur sang que nous couronnions nos derniers plaisirs.

Madame de Donis qui n'avait pas cessé de se branler pendant l'aveu qu'elle me faisait, s'évanouit en déchargeant ; singulièrement échauffée moi-même de ce que je venais d'entendre, j'eus toutes les peines du monde à la faire revenir ; elle m'embrassa dès qu'elle eut ouvert les yeux. Juliette, me dit-elle, je t'ai dit des horreurs ; mais tu vois à l'état où elles m'ont mise, l'effet prodigieux qu'elles font sur mes sens… Je suis loin de me repentir de ce que je t'ai dit. J'exécuterai ce que j'ai conçu, et cela sans aucun délai ; il faut que cette infamie remplisse demain notre journée… Belle et délicieuse amie, dis-je, à cette femme charmante, vous n'avez pas craint, je me flatte, de trouver un censeur en moi ! Je suis loin de blamer vos idées ; mais je leur demande quelques recherches et quelques épisodes. Il me paraît que des choses délicieuses pourraient se joindre à tout cela. De quelle manière prétendez-vous que vos victimes répandent sur nous tout leur sang ? N'est-il donc pas essentiel au complément de votre jouissance, qu'il ne coule que par les plus violens supplices ?… Ah ! me répondit vivement la comtesse, crois-tu que ma perversité ne les ait pas déjà conçus… arrangés. Je veux que ces supplices soient aussi longs qu'affreux ; je veux dix heures de suite m'enivrer de leurs exécrations ; je veux que nous déchargions vingt fois l'une sur l'autre, en nous repaissant des cris des victimes, en nous repais-

sant, de leurs larmes. Ah ! Juliette, poursuivit cette femme emportée, en me polluant avec autant d'ardeur qu'elle en employait sur elle-même, tout ce que mon ame épanche dans la tienne n'est que le fruit de tes conseils… de tes instructions. Que de titres cette cruelle vérité me donne à ton indulgence !… Écoute, Juliette, puisque j'ai tant fait que de m'ouvrir à toi sur des désirs aussi dangereux, il faut que j'achève de te faire une confidence, et que je te demande, en même-tems, ton secours dans une affaire bien importante pour moi. Aglaé est fille de mon mari, voilà pourquoi je la déteste ; son père avait le même rang dans mon cœur, et si la nature n'eût pas accompli mes vœux, j'employais l'art pour la contraindre à me satisfaire… tu m'entends ? Je possède une autre fille dans le monde ; un homme que j'idolâtrais en est le père. Fontange, c'est le nom de ce gage chéri de ma passion, est maintenant âgée de treize ans ; on l'élève à Chaillot près Paris ; je veux lui faire un sort considérable. Tiens, Juliette, continua madame de Donis, en me remettant un fort gros portefeuille, voilà cinq cent mille francs que je soustrais à mes héritiers légitimes ; quand tu retourneras à Paris, tu placeras cette somme sur la tête de ma fille, tu la garderas près de toi, tu la marieras, tu feras son bonheur ; mais il faudra que tout ait l'air d'émaner de ta bienveillance. Une conduite différente trahirait bientôt mon secret ; mes héritiers chicaneraient ce don, il serait perdu pour ma fille. Je m'en fie à toi, ma chère Juliette, jure-moi de protéger à-la-fois mes horreurs et mes bonnes actions. Il y a dans ce porte-feuille cinquante mille francs de plus qu'il ne faut, que je te supplie d'accepter. Eh bien ! jure-tu de servir en même-tems de bourreau aux deux êtres que je viens de condamner, et de protectrice à la charmante créature que je t'abandonne. Oh mon amie, tu vois ma confiance ; tu m'as dit cent fois que les

rouées ne se nuisaient pas entr'elles ; démentiras-tu cette maxime ! Je ne le crains pas… Mon amour, j'attends ta réponse.

Infiniment plus sûre de tenir parole à la comtesse, en lui promettant de la servir dans un crime que dans l'accomplissement d'une bonne œuvre, et sachant déjà à quoi m'en tenir sur l'une et l'autre des propositions quelle me faisait, je promis néanmoins toutes les deux. Chère amie, dis-je à la comtesse, en l'embrassant, votre volonté sera remplie, soyez sûre qu'avant un an, votre chère Fontange jouira du sort que vous lui destinez ; mais dans ce moment-ci, mon amour, ne nous occupons, je vous supplie, que de l'exécution projetée. Vous n'imaginez pas comme la vertu me refroidit quand mon ame est entière au crime ?… Ah ! Juliette, me dit madame de Donis, tu blâmes peut-être cette bonne action ? — Non, me hâtai-je de répondre, et j'avais mes raisons pour me presser… Non, certes, je ne blâme rien ; mais je ne voudrais pas que nous liassions deux objets si distans l'un de l'autre. Eh bien ? me répondit la comtesse, ne nous occupons que de celle qui vient de me faire un effet si prodigieux. Tu m'as promis des détails, Juliette ; j'en ai quelques-uns dans la tête, communiquons-nous nos idées ; je veux voir si nos imaginations se répondent. Eh bien, dis-je, il faut d'abord que la scène soit transportée à la campagne ; les luxures cruelles ne sont bonnes que là ; le silence et la tranquillité dont on y jouit ne se rencontrent point ailleurs : il faut ensuite mêler à tout cela quelques détails luxurieux. Aglaé est-elle vierge ? — Assurément. — Il faut que ses prémices s'immolent sur les autels du meurtre ; il faut que ses deux mères la présentent au sacrificateur, il faut… Ah ! que les supplices soient effrayans, interrompit brusquement la comtesse. — Sans doute ; mais ne les arrangeons pas, que les circonstances nous en fournissent l'idée, ils seront mille fois plus voluptueux.

Le reste de la nuit se passa dans tout ce que le Saphotisme peut avoir de plus recherché. Nous nous baisâmes, nous nous suçâmes, nous nous dévorâmes ; toutes deux, armées de godmichés, nous nous portâmes mutuellement les coups les plus redoutables ; et ayant tout disposé pour aller passer quelques jours à Prato, où la comtesse avait une superbe maison, nous remîmes l'exécution de notre délicieux projet à huitaine.

Madame de Donis avait su conduire très-adroitement sa mère et sa fille dans cette campagne, sous le prétexte d'un voyage de six mois, pendant lequel elle prétexterait quelques maladies qui lui raviraient les victimes que sa rage seule devait sacrifier ; de mon côté, je devais mener Sbrigani et deux valets sûrs, dont je pouvais répondre comme de moi-même ; Nous nous trouvâmes donc à Prato le jour indiqué, huit personnes en tout, mon amie et moi, Sbrigani, les deux valets, la mère, la fille et une vieille duègne à madame de Donis, qui depuis long-tems la servait dans tous ses désordres.

Àpeine connaissais-je Aglaé, seulement alors je l'examinai avec beaucoup plus d'attention ; il n'y avait rien au monde de si joli que cette jeune personne ; il régnait autant d'agrémens que de délicatesse dans ses formes ; sa peau était d'une blancheur et d'une finesse incroyables, de grands yeux bleus, qui ne demandaient qu'à s'animer, les plus belles dents, les plus beaux cheveux blonds, mais tout cela flottait sans art ; Aglaé n'était pas pétrie par les grâces, elle n'en était que caressée : vous n'imaginez pas l'impression que me fit cette jeune personne, aucune femme, depuis bien long-tems, ne m'avait émue avec autant de force ; une idée me vint aussitôt, changeons de victime, me dis-je ; le fidéicommis dont me charge la comtesse, n'est-il pas son arrêt de

mort ; si j'ai bien sincèrement, comme je l'éprouve, le desir de voler cet argent, ne dois-je pas attenter tout de suite aux jours de celle qui me le confie ; je viens ici pour commettre des crimes, celui qui termine les jours de la fille ne satisfait que mon libertinage, celui qui tranchera les jours de la mère échauffera de même mes passions, et contentera de plus bien amplement mon avarice : j'aurai les cinq cents mille francs, sans être obligée d'en rendre aucun compte, deux jolies filles à ma disposition, et de plus le meurtre rafiné d'une femme avec laquelle je me suis assez long-tems branlée pour n'en vouloir plus. Quant à la vieille mère, oh ! qu'elle y passe, rien de plus simple ; mais faisons grace au moins jusqu'à nouvel ordre à cette douce et charmante créature, dont je ne suis pas encore rassasiée : ces idées, fort applaudies de mon époux à qui j'en fis part, nous firent prendre le parti d'envoyer sur-le-champ l'ordre à mes femmes de disparaître aussi-tôt avec nos richesses, et d'aller nous attendre à Rome, où nous devions aller en quittant Florence. Nos intentions furent exécutées avec toute l'exactitude et la ponctualité que je devais attendre de deux femmes qui m'étaient aussi sincèrement attachées qu'Elise et Raimonde. Dès le même jour, je persuadai à madame de Donis, que pour la sûreté et la perfection de l'œuvre qu'elle méditait, il devenait indispensable de renvoyer toute sa maison, et de faire venir au contraire, à sa campagne, tout ce qu'elle possédait d'or et de bijoux, afin d'avoir au moins cette ressource, s'il nous arrivait quelque malheur dans l'exécution de notre projet. Entrant au mieux dans la perfide sagesse de ces précautions, madame de Donis, qui ne soupçonnait pas celles que je prenais de mon côté, voulut encore faire dire à tous ses amis qu'elle allait en Sicile, et qu'elle prenait congé d'eux pour six mois ; et ne conservant absolument que la vieille duègne dont je viens de parler, l'imprudente

créature se livra toute entière à nous… Il devenait impossible de mieux tomber dans les pièges que nous lui tendions pour la perdre : dès le second jour, tout fut en ordre, et la comtesse à nous, avait avec elle six cents mille francs d'effets, un portefeuille de deux millions, et trois mille sequins de numéraire ; pour toute défense, une vieille femme, tandis que j'avais, moi, indépendamment de Sbrigani, deux vigoureux valets pour nous aider.

Ces dispositions faites, comme je m'amusais infiniment de l'idée de faire commettre à la fille le crime dont sa mère voulait la rendre victime, j'engageai la comtesse à nous tranquilliser trois ou quatre jours avant de rien entreprendre, et de remettre au vendredi suivant notre expédition. Usons, lui dis-je, de ruse et de contrainte jusques là ; puisque nous sommes à la veille de perdre cette charmante Aglaé, avec laquelle vous ne me faites faire connaissance que pour m'en séparer aussitôt, laissez-moi du moins passer avec elle les deux ou trois nuits qui doivent précéder nos opérations. La comtesse était tellement aveuglée sur mon compte, que rien au monde ne pouvait lui ouvrir les yeux. Voilà les fautes ou tombent presque toujours ceux qui méditent des forfaits ; éblouis par leurs passions, ils ne voient absolument qu'elles, et persuadés que leurs complices ont autant d'intérêt ou de plaisir à partager les actions dont il s'agit, ils ferment absolument les yeux sur tout ce qui peut éloigner ou refroidir les autres, du projet dont ils sont enivrés. Madame de Donis consentit à tout ; Aglaé eut ordre de me recevoir dans son lit, j'en profitai dès le même soir. O mes amis, que de charmes ! ne me soupçonnez ici ni d'enthousiasme, ni de métaphores, mais je n'exagère en vérité pas, lorsque je vous assure qu'Aglaé aurait pû servir seule de modèle à celui qui ne trouva même pas, dans les cent plus belles

femmes de Grèce, assez de beautés pour en composer la sublime Vénus que j'avais admirée chez le grand duc : jamais, non, jamais je n'avais vu des formes si délicieusement arrondies, un aussi voluptueux ensemble et des détails si intéressans ; rien d'étroit comme son joli petit con, rien de potelé comme son charmant petit cul, rien de frais, rien de moulé comme sa gorge ; et je vous proteste à présent, de sang froid, qu'Aglaé était bien la plus divine créature que j'eusse encore fêtée de ma vie. À peine eus-je découvert tous ses charmes, que je les dévorai de caresses ; et passant rapidement de l'un de ses attraits à l'autre, il me semblait toujours que je n'avais pas encore assez caressé celui que je quittais. La jolie petite friponne, douée du tempéramment le plus lascif, se pâma bientôt dans mes bras ; élève de sa mère, la coquine me branla comme Sapho ; mais les savantes langueurs de mes voluptés, mes angoisses, mes crispations, mes tiraillemens de nerfs, mes spasmes, mes soupirs, mes cris, mes blasphêmes, tous ces attributs de la corruption réfléchie, tous ces symptômes de la nature détaillante et vigoureusement irritée, mes propos, mes baisers, mes attouchemens, mes descriptions lascives, tout l'étonna, tout alarma sa gentille innocence, et elle finit par m'avouer que sa mère était bien loin de mes luxurieuses recherches : enfin, après les heures les plus voluptueuses, après avoir déchargé de toutes les manières possibles, cinq ou six fois chacune, après nous être baisées, sucées à toutes les parties de nos corps, nous être mordues, pincées, langottées, fouettées, avoir fait en un mot tout ce qu'il est possible d'inventer de plus crapuleux, de plus sale, de plus débordé, de plus inconcevable, je tins à cette charmante personne à peu près le discours suivant :

Chère fille, lui dis-je, j'ignore où vous en êtes pour les principes, et si la comtesse, en vous donnant les premières leçons du

plaisir, s'est occupée de cultiver votre âme ; mais quoiqu'il en puisse être, ce que j'ai à vous révéler est trop important pour que je puisse vous le cacher une minute. Votre mère, la plus fausse, la plus indigne, la plus criminelle des femmes, a conspiré contre vos jours ; demain vous devez être sa victime, si vous ne parez le coup, en le dirigeant la première... Oh ciel ! que m'apprenez-vous, dit Aglaé en frémissant. — La vérité, ma chère, elle est affreuse, mais je vous la devais, — Voilà donc la cause du refroidissement qu'elle me témoigne depuis quelque tems... des traitemens. — Quels traitemens avez-vous donc essuyés d'elle ?... Aglaé m'avoua que sa mère, devenue cruelle dans le plaisir, la tourmentait, la soufflettait, la fustigeait, et lui disait les choses les plus dures. Curieuse de savoir jusqu'à quel point la Donis avait porté le désordre et l'égarement dans les voluptés qu'elle s'était permise avec sa fille, je découvris qu'elle exigeait de cet enfant un de ces écarts libidineux, dont la violence hâte le dégoût ; sensible à tous les genres de libertinage possibles, cette mère impudique n'avait plus avec sa fille de jouissance que celle de la faire chier dans sa bouche, et elle avalait. Cher amour, dis-je à cette jeune personne, vous auriez dû mettre plus de retenue dans les faveurs que vous avez accordées à votre mère ; trop de complaisance a fait naître la satiété ; il n'est plus tems, l'heure est venue, il ne s'agit que de la prévenir. — Mais comment échapper ? — Il n'est pas question d'échapper ; je ne vous propose point de parer ce coup, Aglaé, je ne vous conseille que de le porter vous-même ; et ici je jouis véritablement de la petite méchanceté que je faisais ; car, dans le premier cas, je ne servais que la passion d'une scélérate ; dans celui-ci, je séduisais une jeune fille naturellement douce... vertueuse ; je la déterminais au parricide, et quelque mé-

rité qu'il fût, n'était-ce pas toujours un crime ? La trahison que je faisais à mon amie, m'amusant d'ailleurs étonnament.

Aglaé, faible, délicate, et sensible, ne put soutenir la secousse, et la pauvre petite malheureuse ne sut, à cette terrible proposition, que pleurer et se précipiter sur mon sein. Mon enfant, lui dis-je avec chaleur, ce ne sont pas des larmes qu'il faut ici, mais des résolutions. Madame de Donis n'est plus pour vous qu'une femme ordinaire qu'il vous faut sacrifier sans remords : arracher la vie à ceux qui complotent contre la nôtre, est la première vertu de l'humanité. Vous croiriez-vous donc engagée par la reconnaissance envers une femme abominable qui ne vous a donné le jour que pour vous le ravir ? Détrompez-vous, détrompez-vous Aglaé, ce n'est plus que de l'horreur et de la vengeance, que vous devez à un tel monstre ; vous seriez à jamais méprisable, si vous dévoriez une telle injure ; quelle sûreté d'ailleurs y aurait-il pour vous ? demain vous êtes la victime de votre mère, si elle n'est pas la vôtre aujourd'hui. Fille trop aveuglée, rougis-tu donc de verser un sang aussi criminel ; peux-tu soupçonner encore l'existence de quelques liens entre cette scélérate et toi ? — Vous étiez son amie ? — Puis-je l'être aussitôt qu'elle proscrit les jours de tout ce que j'aime au monde. — Vous avez des goûts… des passions comme elle. — Oui, mais je n'ai pas, comme elle, le crime en vénération ; je ne suis pas, comme elle, une louve affamée de sang ; j'abhorre la cruauté ; j'aime mes semblables, et le meurtre est une infamie qui me fait horreur. Cesse, Aglaé, cesse des comparaisons qui ne servent à rien, qui me déshonorent, et qui nous font perdre des instans précieux. Ce ne sont pas des paroles qu'il nous faut, ce sont des actions. — Qui ? moi plonger le poignard dans le sein d'une mère ! — Tu ne dois plus la considérer comme telle, dès qu'elle a comploté contre toi ; cette femme n'est plus, de

ce moment-ci qu'une bête vénimeuse dont il faut débarrasser la terre ; et ressaisissant Aglaé dans mes bras, j'essayai d'étouffer le remords par le feu du libertinage ; le moyen me réussit Aglaé séduite, promit tout. La friponne guidée par la scélératesse de mes séductions, fut au point de soupçonner quelques aiguillons lubriques, au plaisir de la vengeance ; je la fis en un mot décharger, sur l'idée d'assassiner sa mère ; nous nous levâmes : mon ami, dis-je à Sbrigani, il ne nous reste plus qu'à nous rendre maîtres des victimes ; amène tes gens, et qu'elles soient aussitôt enchaînées.

La mère est saisie d'abord, on la plonge dans les caves du château, la fille suit de près ; n'ayant rien entendu de la scène, elle paraît glacée de surprise ; Aglaé était là : monstre, dis-je à la comtesse, il faut que tu sois la première victime de tes méchancetés. — Perfide, ce complot n'était-il pas ton ouvrage comme le mien ? — Je te trompais ; je jouais le vice, pour t'arracher ton secret ; maîtresse de toi, maintenant, je n'ai plus besoin de feindre... et la malheureuse est bientôt réunie à sa mère ; dès qu'il est nuit, je fais monter ces deux victimes dans le salon préparé par madame de Donis, pour les horreurs qu'elle méditait. Aglaé raffermie, sermonée par moi, s'amuse du spectacle ; l'état où elle voit sa grand-mère, ne l'attendrit pas plus que celui où sa mère paraît à ses yeux ; j'avais eu l'adresse de lui faire comprendre que la comtesse n'avait agi dans tout cela, que d'après les instigations de cette vieille, et le supplice commença.

Je suivis l'idée de la comtesse ; mais au lieu d'être l'agente, la malheureuse fut la patiente ; couchées, sa fille et moi dans le fond d'une baignoire, et nous branlant toutes deux, Sbrigani nous arrosa du sang des deux mères ; il le faisait couler par mille plaies

différentes : ici je puis dire, à l'honneur d'Aglaé, que son courage et sa fermeté ne se ralentirent pas un instant ; passant avec rapidité du plaisir à l'extase, la fin de l'opération fût la seule borne de son délire, et la scène fut longue ; on n'a pas d'idée des rafinemens qu'inventa Sbrigani, pour prolonger les supplices ; le monstre les couronna, en sodomisant ses victimes ; elles expirèrent sous lui.

Nous voilà donc les maîtres de la maison, dis-je à mon barbare époux, dès qu'il eut fini ; éloignons-nous promptement, il n'y a pas un moment à perdre ; Aglaé, poursuivis-je, vous comprenez à présent l'objet de mon crime ; amie de votre mère, je ne faisais que partager ses richesses ; elles sont à moi maintenant ; les feux que vous avez allumés dans mon cœur, ne sont point éteints : vous connaissez Élise et Raimonde, vous serez réunie à elles ; mais il faudra, comme elles, vous prostituer aux plus légers besoins, aux plus faibles caprices de la société, il faudra tromper, voler, séduire, commettre tous les crimes, en un mot, comme nous, dès que nos intérêts l'exigeront : ou cela, ou l'abandon et la misère ; choisissez. Oh ? ma chère amie, je ne t'abandonnerai jamais, s'écria cette jeune fille, les larmes aux yeux, ce n'est pas ma situation qui m'y force, c'est mon cœur, et je suis toute à toi.

Mon époux encore tout échauffé, ne voyait pas sans émotion cette scène d'attendrissement ; ses yeux et son vit me firent soupçonner qu'il voulait foutre, et ses discours me le confirmèrent bientôt. Sacredieu, me dit-il, j'éprouve des remords du crime que je viens de commettre, et il n'y a que le viol de la fille qui puisse me consoler du meurtre de ses mères, abandonne-la moi, Juliette ; et sans trop attendre ma réponse, le libertin, qui bandait ferme, saisit la poulette et la dépucelle. À peine les cuisses

sont-elles teintes du sang qui sort de ce jeune con, que l'italien retourne la médaille, et dans trois tours de reins, le voilà dans le cul. Juliette, me dit-il, en limant, que ferons-nous maintenant de cela ? les seuls prémices de cette petite fille auraient pu nous valoir de l'argent ; les voilà cueillis ; de quelle utilité la putain peut-elle nous être à présent ? cela n'a ni intrigue ni caractére (et toujours foutant), Juliette, crois-moi, réunissons ce que la nature avait assemblé, qu'il ne soit plus question de cette famille ; que de piquans détails peut nous offrir le meurtre de cet enfant ! Oh ! foutre, tu m'en vois prêt à décharger ; et ici, je l'avoue, mes amis, ma férocité naturelle l'emporta sur toutes autres considérations ; le conseil de Sbrigani m'avait émue ; le fripon le savait bien, et l'arrêt d'Aglaé est à l'instant ſigné de foutre : vous allez suivre vos parens, lui dis-je ; nous bandons à l'idée de vous faire mourir ; et des scélérats comme nous n'eurent jamais d'autres loix que leurs passions : nous la livrons à nos valets, malgré ses prières et ses larmes ; et pendant que les fripons l'assouplissent à toutes leurs fantaisies, Sbrigani me fait éprouver tout ce que la luxure a de plus piquant ; des plaisirs, nos valets en viennent bientôt aux brutalités ; insultant, sans délicatesse, l'objet qu'ils viennent d'encenser, ils passent promptement des injures aux menaces… des menaces aux coups, et je ne vengeais point Aglaé ; ses jolies petites mains élevées vers moi, m'imploraient, je ne l'écoutais plus. L'infortunée semblait me rappeler tacitement nos plaisirs secrets, et me conjurer d'écouter encore le sentiment qui me guidait alors, j'étais sourde ; incroyablement embrâsée par Sbrigani, qui m'enculait pendant ce tems-là, loin de m'appitoyer sur les destins de cette malheureuse, je devenais, à-la-fois, son accusatrice et son bourreau : fouettez-la, dis-je à mes valets, mettez en sang ce joli petit cul qui m'a donné tant de plaisir, Elle était éten-

due sur une étroite banquette, des courroies contenaient l'attitude, et sa tête fortement élevée par un collier de fer, s'offrait aux baisers dont je couvrais sa bouche, en présentant le cul à Sbrigani, qui me sodomisait, pendant que la vieille le fustigeait. De chacune de mes mains je branlais le vit des valets, qui, chacun armé d'un fouet, déchiraient à plaisir toutes les parties de derrière de notre intéressante victime. Je déchargeai deux fois à cette scène ; et quand je vis enfin les roses de ces charmantes petites fesses tellement flétries, qu'on ne distinguait plus sur le satin de cette peau si fraîche, que des blessures et des cinglons, je la fis suspendre par ses beaux cheveux, à la place d'un lustre, puis écartant ses deux jambes par des cordes, je les fis lier aux deux extrémités de ce salon, et la fustigeai moi-même dans cette posture sur les parties les plus délicates de son corps, et principalement dans l'intérieur du con ; je n'ai jamais rien vu de plaisant, comme les bonds convulsifs de cette pauvre fille, pendant que je l'étrillais ainsi ; tantôt elle se rejetait en arrière pour éviter mes coups pardevant, et tantôt en avant, pour éviter

ceux du derrière ; il n'était pas une de ces secousses, qui ne lui coûtât une poignée de cheveux, et je déchargeais comme une gueuse, aux convulsions de cette infortunée, lorsqu'une idée vraiment délicieuse Vint perfectionner mon délire ; elle était trop du goût de Sbrigani, pour ne pas être aussitôt exécutée. Nous déterrons les cadavres des deux mères, nous les replaçons à mi-corps dans des trous ; vis-à-vis d'elles, nous plaçons Aglaé, seulement enfouie jusqu'à la poitrine, et c'est en face de cet affreux spectacle, que nous la laissons expirer lentement. Un coup de pistolet nous débarrasse de la duègne, et chargés de richesses immenses, Sbrigani, nos deux valets et moi, nous gagnons promptement la capitale des états chrétiens, où nous retrouvons nos deux filles,

exactement rendues avec le reste de nos biens, à l'adresse dont nous étions convenus à Florence.

O Sbrigani, m'écriai-je en entrant dans Rome, nous voilà donc enfin dans cette superbe capitale du monde ! Que j'aime à établir dans mon esprit, le parallèle curieux qui se trouve entre Rome l'ancienne et Rome la moderne ! avec quel étonnement et quel mépris je vais voir les statues de Pierre et de Marie, sur les autels de Bellone et de Vénus ! Aucune idée n'exalte mon imagination, comme celle-là. Peuple abruti par la superstition, poursuivis-je, en cherchant sur le visage des nouveaux Romains, quelques traits de ces anciens maîtres du globe entier, à quel point la plus infâme… la plus dégoûtante des religions est parvenue à vous dégrader ! Et que diraient les Catons, les Brutus, s'ils voyaient les Jules, les Borgia, fouler insolemment aux pieds les centres augustes que ces héros du monde laissaient avec confiance à la respectueuse admiration de l'univers ?

Malgré le serment que j'avais fait de n'entrer dans aucune église, je ne pus tenir en arrivant à Rome, au désir de visiter celle de Saint-Pierre. Ce monument, il en faut convenir, est non-seulement au-dessus de toutes les descriptions, mais bien supérieur même à tout ce que la plus fertile imagination peut concevoir ; mais cette partie de l'esprit de l'homme s'afflige en voyant que de si grands talens se sont épuisés, que des dépenses si prodigieuses se sont faites en l'honneur d'une religion aussi stupide, aussi ridicule que celle dans laquelle nous avons eu le malheur de naître. Rien n'est superbe comme l'autel isolé qui s'élève entre quatre colonnes, torses aux trois quarts et demi de l'église, sur le tombeau même de Saint-Pierre, qui pourtant ne parut ni ne mourut jamais à Rome. Oh ! quel sopha pour se faire enculer ! dis-je à

Sbrigani ; va, laisse-moi faire ; dans moins d'un mois, Juliette recevra sur cet autel magnifique, le modeste vit du vicaire de Jésus ; et vous allez voir, mes amis, si mes prédictions furent justes.

En arrivant à Rome, je crus devoir jouer un tout autre rôle qu'à Florence. Munie de quelques lettres de recommandation que j'avais obtenues du grand duc, je profitai du titre de comtesse que je l'avais prié de me donner dans ces lettres, et comme j'avais de quoi le soutenir, je pris une maison faite pour l'étayer. Mon premier soin fut de placer mes fonds ; Le vol énorme fait chez Minski, celui de madame de Donis, les cinq cents mille francs du fidéicommis, tout me forma, avec ce que j'avais, huit cent mille livres de rente ; fortune, comme on voit, assez considérable, pour que ma maison put rivaliser avec celles des plus brillans princes de l'Italie. Elise et Raimonde furent mes dames de compagnie, et Sbrigani crut plus avantageux à mes intérêts, de passer de ce moment-là, plutôt pour mon gentilhomme que pour mon époux.

Je fus faire mes visites dans une voiture superbe. J'avais des lettres pour le cardinal de Bernis, notre ambassadeur dans cette cour, qui me reçut avec toute la galanterie du charmant émule de Pétrarque.

Je fus de là chez la belle princesse de Borghèse, femme très-libertine, que vous allez bientôt voir jouer le plus grand rôle dans mes aventures.

Deux jours après, je parus chez le cardinal Albani, le plus grand débauché du sacré collège, et qui, dès le premier jour, voulut absolument que son peintre me peignit toute nue, pour orner sa superbe galerie.

Ensuite, chez la duchesse Grillo, femme charmante, ridiculement sacrifiée au plus maussade époux, et dont je devins folle des que je la vis. Mes connaissances particulières se bornèrent là, et c'est dans ce cercle délicieux où vous allez me voir renouveler tous les égaremens de ma jeunesse… de ma jeunesse, oui, mes amis, je puis me servir de cette expression, puisque j'entrais alors dans ma vingt-cinquième année. Je n'avais pourtant point encore à me plaindre de la nature ; loin de dégrader aucun de mes traits, elle leur avait donné cet air de maturité, d'énergie, communément refusé à l'âge tendre, et je puis dire sans orgueil, que si j'avais passé pour jolie jusqu'alors, je pouvais maintenant prétendre, avec juste raison, à la plus extrême beauté. La délicatesse de ma taille s'était parfaitement conservée, ma gorge, toujours fraîche et ronde, s'était merveilleusement soutenue, mes fesses, relevées, et d'une agréable blancheur, ne se ressentaient nullement des excès de luxure où je les avais livrées ; leur trou, était un peu large, à la vérité ; mais d'un beau rouge brun, sans poil, et ne s'offrant jamais sans appeler des langues ; mon con n'était pas non plus très-étroit ; mais avec de la coquetterie, des essences et de l'art, tout cela reprenoit à mes ordres, l'éclat des roses de la virginité. À l'égard de mon tempérament, acquérant des forces avec l'âge, il était vraiment excessif ; et toujours aux ordres de ma tête, une fois en train, il devenait impossible de le lasser ; mais pour l'allumer plus sûrement, je commençais à desirer l'usage du vin et des liqueurs, et lorsqu'une fois ma tête était prise, il n'était plus d'excès ou je ne me portasse ; j'employais aussi l'opium et les autres stimulans d'amour dont j'avais reçu les indications chez la Durand, et qui, dans l'Italie, se vendent ouvertement et avec profusion. On ne doit jamais craindre d'irriter ses appétits lascifs par de tels moyens ; l'art sert toujours mieux que la na-

ture, et le seul inconvénient qui résulte d'en avoir essayé une fois, est l'obligation de continuer toute sa vie.

Deux femmes s'offraient à moi dès mon arrivée dans Rome ; l'une la princesse Borghèse ; celle-là ne fut pas deux jours à me laisser lire dans ses yeux, tout le desir qu'elle avait que nous nous connussions plus étroitement. Trente ans, de la vivacité, des traits piquans, de l'esprit, du libertinage ; des yeux pleins d'ame, la plus jolie taille, les plus beaux cheveux, de l'imagination, des prévenances : voilà ce que me présentait la première. La duchesse Grillo, plus modeste, plus jeune, plus belle et plus sage, m'offrait un port de reine, de la pudeur, de la retenue, moins de vivacité, peu d'imagination, mais infiniment plus de tendresse, de vertu et de sensibilité. Également éprise de ces deux femmes, il était donc tout simple, d'après le tableau que j'en fais, que si l'une échauffait vivement ma tête, l'autre triompha seule de toutes les affectations de mon cœur.

Au bout de huit jours de connaissance, la princesse me pria à souper dans sa petite maison près de Rome ; Nous serons seuls, me dit-elle. Tu me parais une femme délicieuse, ma chère comtesse, et je veux absolument me lier avec toi. Vous jugez facilement qu'avec de telles avances tout cérémonial fut bientôt banni. Il faisait excessivement chaud après un souper aussi abondant que voluptueux qui nous avait été servi par cinq filles charmantes dans un cabinet de roses et de jasmins, environné de cascades dont l'agréable murmure et la douce fraîcheur réunissaient tous les charmes de la nature à tous les attraits de l'art, la duchesse, éclairée par ses nymphes, m'entraîna dans un petit pavillon solitaire, situé sous des peupliers qui l'ombrageaient ; nous entrâmes dans une salle ronde, autour de laquelle régnait un canapé circu-

laire qui n'avait pas plus de huit pouces d'élévation, et totalement garni de coussins ; des glaces multipliées à l'infini achevaient de rendre ce petit local, l'un des plus jolis temples que Vénus eût en Italie ; dès que les jeunes filles eurent allumé plusieurs quinquets garnis d'huile odoriférante, et dont les foyers déguisés par des gazes vertes, ne pouvaient offenser la vue, elles se retirèrent.

Mon amour, me dit la princesse, ne nous appelons plus que de nos noms de filles ; j'abhorre tout ce qui me rappelle aux nœuds de l'hymen ; Olimpe est le nom de mon enfance, ne m'en donne point d'autres ; de mon côté, je ne t'appelerai plus que Juliette ; tu y consens, n'est-ce pas mon ange ? et le baiser le plus ardent vient aussitôt s'imprimer sur mes lèvres. Chère Olimpe, dis-je, en saisissant cette créature enchanteresse dans mes bras, à quoi ne consentirais-je pas avec toi ? La nature, en te parant d'autant de charmes, ne t'a-t-elle pas donné des droits sur tous les cœurs, et ne dois-tu pas nécessairement séduire tous les êtres que brûleront tes yeux ? Tu es divine, ma chère Juliette ; baise-moi mille et mille fois, me dit Olimpe, en se laissant tomber sur l'ottomane… O ma plus tendre amie, je sens que nous allons faire beaucoup de choses ensemble… Mais je crains de m'ouvrir à toi, je suis si libertine ; ne t'y trompe pas, chère ame, je t'adore ; mais ce n'est pas l'amour qui m'enflamme pour toi maintenant ; je ne connais pas l'amour en luxure ; je n'adopte que la lubricité. Oh ciel, m'écriai-je, est-il possible qu'à cinq cents lieues l'une de l'autre, la nature ait formé des ames si semblables ! Quoi, Juliette, me répondit vivement Olimpe, tu es libertine aussi ? Nous nous branlerions sans nous aimer, nous déchargerions comme des coquines, sans pudeur, sans délicatesse ; nous mêlerions des tiers dans nos plaisirs… Ah ! que je te dévore, mon ange, que je te baise mille et mille fois ; c'est la satiété qui conduit là… c'est l'ha-

bitude, c'est l'extrême opulence dans laquelle nous vivons l'une et l'autre ; accoutumées à ne nous rien refuser, nous sommes rassasiées de tout, et les sots n'entendent pas où mène cette apathie de l'ame. Olimpe, tout en jasant, me déshabillait, se déshabillait elle-même, et nues toutes les deux, nous nous trouvâmes bientôt dans les bras l'une de l'autre. Les premiers mouvemens de Borghèse furent de se précipiter à mes genoux, de m'ouvrir les cuisses, de passer ses deux mains sur mes fesses, et de darder sa langue le plus avant qu'elle put dans mon con. J'étais dans une telle ivresse, que la tribade triompha bientôt ; elle avale mon foutre, je la renverse ; et nous précipitant sur les coussins qui jonchent ce boudoir, je me couche à contre-sens sur elle ; et pendant que, ma tête entre ses jambes, je la gamahuche de toutes mes forces, la coquine me rend le même service ; nous déchargeons cinq ou six fois ainsi. Nous ne nous suffisons pas, me dit Olimpe ! Il est impossible que deux femmes seules se satisfassent ; faisons entrer les filles qui nous ont servies ; elles sont belles, la plus âgée n'a pas dix-sept ans, la plus jeune quatorze. Il n'y a pas de jours ou elles ne me branlent ; les veux-tu ? — Eh ! sans doute, j'aime tout cela comme toi ; ce qui ajoute au libertinage est précieux à mes sens. C'est qu'on ne saurait trop en multiplier les effets, me répondit Olimpe égarée ; c'est que rien n'est si plat que ces femmes timides, retenues ou délicates, et qui ne concevant jamais le plaisir hors de l'amour, s'imaginent imbécillement qu'il faut s'adorer pour se foutre ; et comme la princesse avait sonné, les cinq jeunes filles au fait de ce petit manège luxurieux, arrivèrent à nous toutes nues ; rien n'était joli comme leur figure, rien d'aussi frais, d'aussi bien tourné que leur corps ; et quand elles entourèrent Olimpe, je crus voir un instant les Grâces folâtrant autour de Vénus.

Juliette, me dit la princesse, je vais m'asseoir en face de toi, ces cinq filles t'environneront, et par les titillations les plus amoureuses, par les postures les plus lascives elles feront éjaculer ton foutre, je te verrai décharger, c'est tout ce que je veux ; Tu n'imaginerais pas le plaisir que j'éprouve à voir une jolie femme dans l'ivresse : je me branlerai pendant ce tems-là, je laisserai voyager ma tête, et je te réponds qu'elle ira loin. La proposition flattait trop ma lubricité pour que je m'y refusasse. Olimpe arrangea les grouppes ; une de ces jolies filles accroupie sur moi, me faisait sucer son joli petit con ; soutenue moi-même sur une espèce de bandage composé de sangles rembourrées et recouvertes de satin noir, mes fesses posaient sur le visage d'une seconde qui me léchait le trou du cul ; la troisième étendue sur moi me gamahuchait, et j'en branlais une de chaque main ; en face de ce spectacle Olimpe qui le dévorait, avait à la main un cordon de soie qui tenait aux sangles sur lesquelles j'étais suspendue, et agitant ce cordon avec douceur, elle m'imprimait un mouvement actif et rétroactif qui prolongeait, qui multipliait les coups de langue que je donnais, et que je recevais, et qui leur imprimait par ce délicieux mouvement une incroyable augmentation de volupté ; je crois que de ma vie je n'avois goûté tant de plaisir. Alors, et j'avais ignoré jusque là l'augmentation de volupté que me préparait Olimpe, alors, dis-je, une musique délicieuse se fit entendre, sans qu'il fut possible de discerner d'où elle partait ; réalisant les chimères de l'alcoran je me crus transporté dans son paradis, et là entourée des houris qu'il promet aux fidèles, je crus qu'elles ne me caressaient que pour me plonger dans les derniers excès de la plus délicieuse lubricité ; les mouvemens que m'imprimait Olimpe, ne

se firent plus maintenant qu'en cadence ; j'étais aux nues, je n'existais plus que par le sentiment profond de ma luxure. Au bout d'une heure d'ivresse, Olimpe se mit dans la balançoire, environnée comme moi des cinq filles, délicieusement émue par la musique qui variait à chaque instant les morceaux tendres dont elle nous enivrait, je la polluai cinq quarts d'heure de suite dans cette voluptueuse machine ; puis un instant de repos ayant succédé, nous variâmes nos plaisirs.

Couchées toutes deux à terre, sur les piles de carreaux qui couvraient le sol de ce charmant boudoir, nous plaçames la plus jolie fille entre nous deux : elle nous branlait de chaque main ; deux autres filles, placées entre nos cuisses, nous gamahuchaient ; et les deux dernières, à cheval sur nos poitrines, nous donnaient leurs cons à sucer. Nous nous plongeâmes ainsi, près d'une heure, dans la plus voluptueuse extase : les filles varièrent ensuite. Nous gamahuchâmes celles qui venaient de nous sucer ; et celles qui venaient d'être gamahuchées par nous, nous gamahuchèrent à leur tour : la musique continuait. Olimpe me demanda si je voulais qu'on fit entrer les musiciens. J'y consens, répondis-je, je voudrais être vue de l'univers entier, dans l'état d'ivresse où je suis.

O ! ma bonne, ma chère bonne, me dit Olimpe, en baisant ma bouche avec ardeur, tu es bien putain, je t'adore ; voilà comme il faudrait que fussent toutes les femmes. Qu'elles sont imbéciles celles qui ne sacrifient pas tout à leurs plaisirs : ah ! qu'elles sont stupides celles qui peuvent avoir d'autres Dieu que Vénus… d'autres mœurs que celles de se prostituer sans cesse à tous les sexes, à tous les âges, à toutes les créatures vivantes. Oh ! Juliette, la plus sainte des loix de mon cœur, est le putanisme ; je ne

respire que pour répandre du foutre ; je ne connais ni d'autres besoins, ni d'autres plaisirs : je voudrais être prostituée, mais l'être pour fort peu d'argent. Cette idée m'échauffe la tête à un point, que je ne puis dire : je veux qu'on me fasse voir à des libertins bien difficiles ; je veux être obligée d'employer mille ressources pour les ranimer ; je veux être leur victime ; qu'ils fassent de moi tout ce qu'ils voudront… je souffrirais tout… même des tourmens… Juliette, prostituons-nous… vendons-nous… livrons-nous… soyons putains dans toutes les parties de notre corps… Ah ! foutre, mon ange, je perds la tête ; semblable au coursier fougueux, je m'enfonce moi-même sous le dard qui me perce ; je vole à ma perte, je le sens, elle est infaillible… et je la brave. Je suis presque fâchée du crédit et des titres qui favorisent mes égaremens ; je voudrais qu'ils fussent sus de toute la terre ; je voudrais qu'ils pussent m'entraîner, comme la dernière des créatures, au sort où les conduit leur abandon… T'imagines-tu donc que je craindrais ce sort… Non, non, quel qu'il puisse être, j'y volerais sans peur… L'échafaud même serait pour moi le thrône des voluptés ; j'y braverais la mort, et déchargerais en jouissant du plaisir d'expirer victime de mes forfaits, et d'en effrayer un jour l'univers. Voilà où j'en suis, Juliette, voilà où le libertinage m'a conduite, voilà où je veux vivre et mourir ; j'en fais le serment dans tes mains ; je t'aime assez pour te l'avouer… Faut-il t'en dire plus ; je sens que je suis à la veille de me jeter dans une débauche épouvantable ; tous les préjugés se dissipent à mes yeux, tous les freins se brisent devant moi ; je me détermine aux plus grands écarts, le bandeau tombe : je vois l'abîme et m'y précipite avec délices. Je foule aux pieds cet honneur chimérique, où les femmes immolent imbécilement leur félicité, sans qu'ils les dédommagent en rien des sacrifices offerts. L'honneur est dans

l'opinion ; mais l'opinion qui rend heureux, c'est la sienne, et non pas celle des autres. Que l'on soit assez sage pour mépriser cette opinion publique, qui ne dépend en rien de nous ; assez éclairé pour anéantir le sentiment imbécile, qui ne nous conduit au bonheur que par des privations, et l'on éprouvera bientôt qu'il est possible de vivre aussi heureux, devenu l'objet du mépris universel, que sous les tristes couronnes de l'honneur. O ! mes compagnes de libertinage et de crimes, moquez-vous de ce vain honneur, comme du plus vil de tous les préjugés : un égarement d'esprit, une jouissance vaut mille fois mieux que tous les faux plaisirs que donne l'honneur. Ah ! vous sentirez un jour, à mon exemple, combien les voluptés s'améliorent, en enchaînant cette chimère, et comme moi, vous jouirez d'autant mieux que vous l'aurez plus complétement méprisée.

Adorable créature, répondis-je à Olimpe, (belle comme le jour dans ce moment d'effervescence) avec l'esprit… avec les dispositions que tu me montres, tu dois aller bien loin un jour ; et je crains cependant que tu n'en sois pas encore où je voudrais. Peut-être admets-tu tous les égaremens de la lubricité ; mais je ne crois pas que tu connaisses… que tu conçoives même encore tous ceux qui peuvent dériver d'elle : quoique j'aie quelques années de moins que toi, jetée dans une carrière infiniment plus débordée, il serait possible que j'eusse plus d'expérience. Eh ! non, non, chère Olimpe, non, tu ne sais pas encore où conduisent les crimes de luxure ; tu es bien éloignée d'admettre les horreurs où ces forfaits peuvent entraîner… Des horreurs, interrompit vivement Borghèse ; ah ! je crois que je ne suis pas en reste, sur un article qui semble te paraître aussi essentiel. J'ai empoisonné mon premier mari, le même sort attend le second. Délicieuse femme, m'écriai-je, en prenant Olimpe dans mes bras, voilà où je

te voulais ; mais ce crime commis, ce crime projeté, ce sont des crimes nécessaires ; et ceux que j'exigerais de toi, seraient des crimes gratuits. Eh, le crime n'est-il pas assez délicieux par lui-même, pour qu'on le commette sans objet ; est-il donc besoin de prétexte pour le commettre ; et le sel piquant, dont il est empreint, ne suffit-il pas seul à aiguilloner nos passions ? Je ne veux pas, mon ange, qu'il soit une seule sensation au monde, que tu n'ayes éprouvée ; avec la tête que tu as, tu serais désolée de savoir qu'il existe une sorte de plaisir, que tu ne te sois pas procurée. Persuade-toi qu'il n'est rien sur la terre, qui n'ait été fait, rien qui ne se fasse tous les jours, et rien sur-tout qui puisse contrarier les loix d'une nature... qui ne nous inspire jamais le mal que quand elle a besoin que nous le fassions... Explique-toi Juliette, me dit Olimpe toute émue... De quel sentiment, répondis-je, ton âme brûlait-elle, lorsque tu fis mourir ton mari ? — Vengeances... dégoût... ennui, ardent désir de briser mes freins. — Et la lubricité ne te parlait pas. — Je ne l'interrogeai point, elle ne se fit point entendre, — Et bien si tu commets encore quelques crimes semblables, ose l'interroger en agissant. Que le flambeau du crime s'allume à celui de la lubricité ; réunis l'une et l'autre de ces passions, et tu verras ce qu'on retire de toutes deux. — Oh ! Juliette, l'étincelle que tu viens de jeter dans mon âme, l'électrise : tu viens à la fois, d'un seul mot, d'éveiller mille idées... Ah ! je n'étais qu'un enfant, je n'avais rien conçu, tu me le prouves.

Alors j'expliquai à madame de Borghèse tout ce qu'un être libertin pouvait retirer de l'union de la cruauté et de la luxure, et je lui développai, sur cette matière, tous les systêmes que vous connaissez déjà, mes amis, et que vous mettez si bien en pratique ; elle me comprit à merveille, sa tête s'égara et la coquine me jura que nous ne nous quitterions point sans avoir exé-

cuté toutes deux quelques-unes de ces voluptueuses horreurs. Oh mon amour ! me dit-elle, toute en feu, je le sens, il doit être divin de priver un être semblable à nous, du trésor de l'existence, le plus précieux de tous pour les hommes. Anéantir… briser les liens qui attachent cet être à la vie, et cela dans la seule vue de se procurer un prurit agréable… dans l'unique motif de décharger plus délicieusement… Oh ! oui, oui, ce choc sur la masse des nerfs, produit par l'effet de la douleur chez les autres, est parfaitement conçu de moi, et la volupté qui naît de cette union de mouvement doit devenir, je le conçois, l'extase même des Dieux ; et comme elle était dans une prodigieuse agitation, les musiciens parurent.

Dix jeunes garçons de seize à vingt ans composaient ce cortège, il était impossible de rien voir de plus joli ; une gaze légère les enveloppait à la manière grecque ; ils furent nuds au plus léger signe d'Olimpe. Voilà les acteurs de mon concert, me dit cette lubrique créature, en me les présentant, sois d'abord témoin des plaisirs que je vais goûter avec eux, tu m'imiteras, si tu veux, après.

Alors les deux plus jeunes de ces aimables garçons se placèrent l'un vers la tête d'Olimpe, toujours étendue sur les carreaux qui jonchaient le parquet ; l'autre près de sa motte : les huit autres se partagèrent ; quatre vinrent se mettre de même près de la tête, et quatre près du ventre ; les deux placés près de l'une et l'autre partie branlaient les vits de leurs quatre compagnons ; celui de la tête faisait sucer un moment, à Olimpe, les engins qu'ils secouaient, et puis en exhalait le foutre sur son visage : celui du ventre enfonçait un instant, tour-à-tour, les quatre vits dont il était chargé et les faisait ensuite éjaculer sur le clitoris : en

très-peu d'instans, par ces procédés, Olimpe fut couverte de foutre ; plongée dans la plus délicieuse extase, elle ne disait mot, on n'entendait d'elle que quelques soupirs, on ne distinguait sur son corps que des frémissemens. Quand tous les vits furent branlés, les deux masturbateurs sautent sur elle, un la prend dans ses bras, l'enconne, expose les belles fesses d'Olimpe à son camarade, qui s'en empare et les sodomise ! tous les vits, pendant qu'Olimpe fout, lui repassent tour à tour dans la bouche, elle les ressuce, les repompe encore tous les uns après les autres, et décharge comme une bacchante.

Eh bien ! me dit-elle en se relevant, es-tu contente de moi ? Oui, lui dis-je, encore toute égarée moi-même du plaisir que je venais de goûter avec les cinq femmes, en l'examinant ; oui, sans doute, je suis assez, contente ; mais l'on peut faire mieux, et je vais t'en convaincre.

Les jeunes filles sont aussitôt chargées par moi du soin de faire rebander les jeunes gens ; dès qu'ils furent en l'air, je me livre à eux ; ils étaient souples… agiles… j'en mets deux dans mon con, un dans mon cul, j'en suce un, deux se placent sous mes aisselles, un dans mes cheveux, j'en branle un de chaque main, le dixième se branle sur mes yeux : mais je défends la décharge ; ils devaient tous varier dix fois ; tous, à leur tour, devaient sacrifier sur chacun des temples offerts à leur luxure, le dénouement ne fut permis qu'alors ; singulièrement irritée des préludes, ces beaux garçons m'inondèrent de foutre ; et la Borghèse qui, branlée par ses jeunes filles, m'avait examinée voluptueusement, convint que mon exécution était plus savante que la sienne.

Allons, dis-je, songeons maintenant aux plaisirs de ces cinq jeunes filles, devenons leurs maquerelles ; et les couchant dans

des attitudes aussi variées que voluptueuses, nous leur appliquâmes, à chacune, deux jeunes gens sur le corps ; par un renversement de tous principes bien digne de l'état on nous étions, les plus gros vits furent introduits dans le cul et les plus petits dans le con ; nous parcourions les grouppes, nous les encouragions : le grand plaisir d'Olimpe était de retirer les vits des routes qu'ils parcouraient, de les sucer et de les rétablir. Quelquefois aussi, lorsque les routes étaient vacantes, soit que ce fut celle du cul, soit que ce fut celle du con, elle y enfonçait sa langue et gamahuchait un quart-d'heure. Celui dont elle avait pris la place la foutait alors pendant ce tems-là. Toujours plus empressée qu'elle, c'était par de vigoureuses claques sur les fesses que j'excitais le zèle des combattans, ou bien je leur pelottais les couilles, je suçais leur bouche, je langottais celles des filles, je polluais leur clitoris : il n'était rien, en un mot, que je n'inventasse pour précipiter l'émission du foutre, et je le déterminai chez presque tous : mais c'était dans mon cul qu'elle se faisait ; je ne laissais pas ces filles jouir de mon ouvrage, et ce n'était que par intérêt personnel que j'avais l'air d'enflammer leurs amans : cette scène achevée, je proposai la suivante.

Il s'agissait de s'accroupir à plat-ventre sur la bouche d'une des jeunes filles qui nous gamahucherait, d'en gamahucher une autre en avant de nous, et de présenter les fesses aux dix jeunes gens qui, servis par la cinquième fille que nous n'employons pas, nous enculeraient tour-à-tour. Olimpe, que je n'aurais pas cru si libertine, ne changea qu'une chose pour elle à ce tableau ; elle voulut baiser un cul, au lieu de sucer un con ; et la putain, d'elle-même et sans conseil, toute pleine de mes idées, mordit si vivement ce cul qu'il en saigna. Je ne me contraignis plus, et saisissant les tetons de celle dont je gamahuchais le con, je les lui com-

primai de manière à lui faire jeter les hauts-cris ; en ce moment Olimpe déchargea. Ah ! je te tiens friponne, lui dis-je, tu commences à soupçonner du plaisir à la commotion de la douleur imprimée sur les autres ; je me flatte de te mener bientôt plus loin.

Après avoir été enculée dix fois de suite, nous présentâmes le devant : une fille, accroupie sur nos fronts, nous faisait à-la-fois baiser et son con et ses fesses ; une seconde nous chatouillait à deux mains le clitoris et le trou du cul ; on nous enconnait pendant ce tems-là ; nous déchargions… nous nagions dans un océan de délices ; la bouche eut son tour ; nous suçâmes tous ces jeunes gens, nous les fîmes tous décharger dans nos bouches ; deux filles pendant ce tems-là, nous suçaient à-la-fois l'anus et le clitoris : Olimpe, épuisée, parla de se mettre à table : nous repassâmes dans un cabinet aussi voluptueusement meublé que magnifiquement éclairé : une superbe colation était servie sans ordre dans une grande corbeille de fleurs, qui paraissait jetée au milieu d'un vaste oranger couvert de fruits ; je voulus manger un de ces fruits ; ils étaient de glaces : tout le reste surprenait également, tout était marqué au coin du goût le plus délicat, et de la plus élégante somptuosité. Les filles seules nous servaient ; les jeunes gens, retirés derrière une décoration, ne nous charmaient plus alors que du son de leurs mélodieux instrumens.

Olimpe et moi, toutes deux ivres de lubricité, le fûmes bientôt de vins et de liqueurs ; allons, dis-je toute étourdie à ma compagne, allons terminer par une infâmie. — Ordonne, je suis prête à tout. — Immolons une de ces filles. Celle-ci, me dit Olimpe en me présentant la plus jolie des cinq. — Quoi ! tu consens ? — Et pourquoi ne t'imiterais-je pas, crois-tu que le meurtre m'effraye ?… ah ! tu verras si je suis digne d'être ton écolière ; et

nous rentrâmes avec cette victime dans la salle que nous venions d'occuper pour nos orgies : tout se retire tout se ferme, nous restons seules. Comment tourmenterons-nous cette coquine, dis-je à Olimpe ? nous n'avons aucun instrument ici ; et en parlant j'examinais le corps de cette fille véritablement superbe ; je l'examinais à la lueur de deux bougies que je lui éteignis cinq ou six fois de suite sur les fesses, sur les cuisses, et sur les tetons. Olimpe m'imita ; nous nous amusons à brûler ainsi cette créature, une heure entre nous deux. Ensuite nous la pinçâmes, nous la piquâmes, nous l'égratignâmes ; absolument grises toutes les deux, nous ne savions plus ni ce que nous faisions, ni ce que nous disions ; nous vomissions ; nous battions la campagne, nous tourmentions la victime : la malheureuse jetait les hauts-cris ; mais les précautions étaient si bien prises qu'il était impossible de rien entendre. Je proposai à la Borghèse de pendre cette fille par les tetons et de la faire ainsi mourir entre nous deux à coups d'épingles ; Olimpe, dont les progrès étaient aussi rapides que les leçons, consentit à tout : le supplice, de cette infortunée dura plus de deux heures, pendant lesquelles nous nous achevâmes avec du punch ; ensuite ma compagne et moi, toutes deux épuisées de luxure, de cruauté… d'excès de table, nous laissant aller sur les coussins qui nous environnaient, nous nous endormîmes cinq heures, la victime pendue au milieu de nous ; il faisait grand jour quand nous nous réveillâmes ; j'aidai ma complice à cacher le cadavre sous le sol d'un de ses bosquets, et nous nous séparâmes en nous protestant toutes deux de ne pas rester en si beau chemin.

Sbrigani et mes femmes que je n'avais pas prévenues, étaient inquiètes de moi ; ma présence les calma : je me couchai. Sbrigani qui ne pensait qu'à l'argent, me demanda le lendemain quel parti j'imaginais qu'on pût tirer de cette intrigue… Jusqu'à pré-

sent que des plaisirs, répondis-je ; j'y vois mieux que cela, me répondit mon gentilhomme d'honneur ; j'ai déjà pris des informations ; la Borghèse est l'amie du Pape, il faut qu'elle vous fasse connaître le Saint-Père ; il faut attaquer les trésors de l'église, il faut que nous emportions sept ou huit millions de Rome. Je suis presque fâché des titres fastueux que nous avons pris ici ; j'ai peur qu'ils ne s'opposent à nos vues. Reviens de cette erreur, dis-je à Sbrigani ; ces titres sont, au contraire, un moyen d'aiguillonner la luxure ; ils seront flattés d'avoir affaire à une femme de qualité, et je me ferai payer bien plus cher. Ah ! dit Sbrigani, ce n'est ici l'histoire que de quelques cent mille francs de plus ou de moins, et mes vues sont bien plus élevées. Pie VI a des trésors immenses, il faut bien lui en dérober une partie. — Il faut bien pour cela pénétrer dans ses appartemens ; et le puis-je sans un motif de libertinage. — Soit, mais il faut se presser de le faire naître, il faut s'introduire au Vatican le plutôt possible, il faut se hâter de dépouiller ce coquin-là. Sbrigani finissait à peine, qu'un écuyer du cardinal de Bernis m'apporta une lettre de son maître : c'était une charmante invitation de souper à la Villa-Albani, près Rome ; et c'était le cardinal de ce nom, qui m'attendait avec Bernis dans cette charmante campagne… Juliette, me dit Sbrigani, sachez profiter de cela, et troubliez jamais que le vol et l'excroquerie sont les uniques buts de notre voyage… Nous enrichir, voilà l'objet, et nous devenons très-coupables si nous le manquons ; ce n'est que sur la route de la fortune qu'on peut se permettre la moisson des plaisirs ; il faut les oublier jusques-là.

Aussi ambitieuse que Sbrigani, adorant l'or autant que lui, je ne pensais pourtant pas absolument de même sur les motifs ; le goût du crime s'annonçait avant tout chez moi, et je songeais

bien plus à dérober de l'or, pour me procurer le plaisir du vol, qu'à le prodiguer en jouissances.

J'arrive au rendez-vous, parée de tout ce que l'art pouvait ajouter aux charmes que m'avait prêtés la nature ; il était, j'ose le dire, impossible d'être plus belle et plus élégante.

Si je ne craignais d'interrompre mes récits, je vous devrais sans doute une description de cette campagne enchanteresse, que l'on vient voir des extrémités de l'Europe, et qui peut-être est le lieu de Rome qui renferme le plus d'antiques précieux. Il faudrait que je vous peignisse ces jardins en terrasses, les plus frais, les mieux ornés, les plus agréablement dessinés de toute l'Italie ; mais moins empressée de vous tracer des détails, que de vous transmettre des faits, je passerai de suite aux événements, sûre de ne point vous déplaire en ne vous faisant grace des uns que pour appuyer sur les autres.

Mon étonnement, je l'avoue, fut extrême, d'appercevoir en entrant, la princesse Borghèse chez le cardinal Albani ; elle causait avec Bernis, dans une embrâsure ; tous deux s'interrompirent pour venir au devant de moi dès qu'ils m'apperçurent. Comme elle est belle, dit Olympe ; Cardinal, continua-t-elle, en s'adressant au vieux Albani qui ne cessait de me considérer, convenez que nous n'avons pas une plus jolie femme dans Rome ? Rien n'est plus certain, dirent à-la-fois les deux cardinaux, et nous montâmes.

L'usage des Italiens, afin de mieux profiter de la fraîcheur, est de placer au plus haut de leurs maisons, les logemens qu'ils occupent le plus ; cet air, disent-ils avec raison, est nécessairement plus pur et beaucoup moins épais. Rien n'est élégant au monde,

comme les appartemens supérieurs de la Villa-Albani ; des gazes agréablement rabaissées, y laissaient circuler l'air, en s'opposant aux insectes qui auraient pu troubler les projets voluptueux dont tout ce que je voyais ne m'annonçait que trop les intentions.

Dès que nous fûmes installés, Olympe s'approcha de moi : Juliette, me dit-elle, recommandée aux deux cardinaux que tu vois ici, par des lettres du duc de Toscane, semblables à celles que tu m'as apportées de ce prince, je ne te déguiserai pas qu'ils ont voulu savoir qui tu étais… quels étaient tes mœurs… ton esprit… Infiniment liée avec ces gens-ci, et les connaissant comme nous nous connoissons déjà toutes les deux, je n'ai pas cru devoir leur faire mystère de rien ; j'ai tout dit, et tu n'imagines pas le point auquel j'ai embrâsé leur tête. Ils te désirent, livre-toi, je t'en conjure ; le crédit de personnages-ci près du Pape, est énorme ; tous deux forment le canal des graces, des faveurs, ce n'est que par eux qu'on obtient quelque chose à Rome, Quelqu'aisée que tu sois, sept ou huit mille sequins ne peuvent te nuire : on est souvent assez riche pour vivre, jamais assez pour les fantaisies, et surtout quand on nous ressemble. Imite-moi, j'ai souvent reçu d'eux, j'en reçois encore. Eh ! les femmes sont faites pour être foutues, elles le sont aussi pour être payées, et nous ne devons jamais refuser l'occasion d'un présent. Bernis et son confrère ont d'ailleurs une manie fort singulière, c'est qu'ils ne goûteraient aucun plaisir, s'ils ne le payaient point ; je suis sûre que tu conçois cela. Je t'exhorte d'ailleurs à la plus extrême complaisance, il en faut avec de tels libertins ; ce n'est qu'à force d'art qu'on peut ranimer leurs désirs ; point de restriction, livre tout, je te donnerai l'exemple ; il faut absolument qu'ils perdent du foutre : nous ne devons rien négliger pour y réussir. Attends-toi donc à faire tout ce qui généralement pourra nous conduire à ce but.

Ce discours m'étonna, je l'avoue ; il n'eut pas produit chez moi cet effet, si j'eusse mieux connu les mœurs romaines ; quoiqu'il en fût, s'il me surprit, il ne me répugna point, et j'avais passé par assez d'autres épreuves, pour n'être point épouvantée de celle-là. Dès que Bernis s'apperçut que j'étais au fait, il s'approcha de mon oreille : nous savons que vous êtes charmante, me dit-il, pleine d'esprit et sans préjugés. Léopold nous a tout écrit, Olympe n'a pas été plus mystérieuse ; nous nous flattons donc, Albani et moi, que vous ne ferez pas la prude avec nous ; et nous en demandons, pour première preuve, de vous montrer à nous aussi coquine que vous l'êtes en effet, parce qu'une femme n'est véritablement aimable qu'autant qu'elle est putain ; vous m'avouerez qu'elle serait bien dupe alors, si, lorsque la nature lui donne le goût des plaisirs, elle ne cherchait pas, pour ses charmes, autant d'admirateurs qu'elle peut rencontrer d'hommes sur la terre. Aimable chantre de Vaucluse, répondis-je, en lui faisant voir que je connaissais ses charmantes poésies, vous qui sûtes vous déchaîner contre le libertinage, avec un tel art que vous le fîtes adorer dès qu'on vous eut lu ; il faudrait beaucoup plus de vertus que je ne m'en crois, pour résister à ceux qui vous ressemblent, et en lui serrant la main avec affectation… ah ! croyez, lui dis-je, que je suis à vous pour la vie, et que vous trouverez toujours une écolière en moi, digne du grand maître qui veux bien l'entreprendre.

La conversation devint générale, et bientôt la philosophie l'anima. Albani nous fit voir une lettre de Bologne, dans laquelle on lui apprenait la mort de l'un de ses amis qui, quoiqu'il occupa l'une des premières places de l'église, ayant toujours vécu dans le libertinage, n'avait jamais voulu se convertir, même à ses derniers momens, Vous l'avez connu, dit-il à Bernis, il n'y a jamais eu moyen de le prêcher : gardant sa tête et son joli esprit, jus-

qu'au dernier moment, il a rendu la vie dans les bras d'une nièce qu'il adorait, en l'assurant que ce qu'il le fâchait dans la nécessité de ne pouvoir admettre l'existence du ciel, était le désespoir où cela le laissait, de ne pas la retrouver un jour.

Il me semble, dit le cardinal de Bernis, que ces morts-là commencent à devenir fréquentes : l'auteur d'Alzire et d'Alembert, les ont mises à la mode. Assurément, dit Albani, il y a une grande faiblesse à changer d'esprit en mourant. N'ayons-nous pas le tems de nous déterminer dans le cours d'une aussi longue vie ; il faut employer les années de la force et de la vigueur, à choisir un système quelconque, achever d'y vivre, et y mourir quand une fois il est adopté. Se trouver encore dans l'incertitude à cette époque, est se préparer une mort affreuse. Vous me direz peut-être que la crise, en dérangeant les organes, affaiblit aussi les systêmes. Oui, si ces systêmes sont ou nouvellement ou légèrement embrassés, jamais quand ils sont empreints de bonne heure, qu'ils ont été les fruits du travail, de l'étude et de la réflexion : parce qu'alors ils forment habitude, et que les habitudes ne nous quittent qu'avec la vie. Assurément, répondis-je, flattée de pouvoir faire connaître ma façon de penser aux libertins célèbres, devant lesquels j'étais ; et si le stoïcisme heureux, auquel je tiens comme vous, nous prive de quelques plaisirs, il nous épargne bien des peines, et il nous apprend à mourir. Je ne sais, continuai-je, si c'est parce que je n'ai que vingt-cinq ans, et que l'époque qui doit me rendre aux élémens dont je suis formée, est peut-être encore loin de moi, ou si ce sont réellement mes principes qui me soutiennent et qui m'encouragent ; mais c'est sans aucune terreur que j'apperçois la désunion des mollécules de mon existence. Bien fermement persuadée de n'être pas plus malheureuse ; après ma vie, que je ne l'étais avant que de naître,

il me semble que je rendrai mon corps à la terre, avec le même calme... le même sang froid, que je l'ai reçu. Et qui produit en vous cette tranquillité, dit Bernis ! c'est le mépris profond que vous avez toujours eu pour les balivernes religieuses, un seul retour vers elle vous eût perdue. On ne saurait donc les fouler aux pieds de trop bonne heure. Cela est-il aussi facile que l'on le pense, dit Olimpe ? Cela est aisé, dit Albani ; mais c'est par la racine qu'il faut couper l'arbre ; si vous ne travaillez qu'à l'extirpation des branches, il renaîtra toujours des bourgeons : c'est dans la jeunesse qu'il faut s'occuper de détruire avec énergie, les préjugés inculqués dès l'enfance ; et c'est le plus enraciné de tous qu'il faut impitoyablement combattre ; c'est ce Dieu vain et chimérique dont il faut absorber l'existence. Je me garderais bien, dit Bernis, de mettre cette opération au rang de celles qui doivent donner le plus de peine à une jeune personne, parce que cette opinion déifique, ne peut Se soutenir un quart-d'heure dans un bon esprit. Et en effet, qui ne voit pas qu'un Dieu, rempli de contradictions, de bisarreries, de qualités incompatibles, en échauffant l'imagination, ne rapporte néanmoins à l'esprit qu'une ; chimère. On croit fermer la bouche à ceux qui nient l'existence de ce Dieu, en leur disant, que les hommes, dans tous les siècles, dans tous les pays, ont reconnu l'empire d'une divinité quelconque, qu'il n'est pas de peuple sur la terre, qui n'ait eu la croyance d'un être invisible et puissant, dont il a fait l'objet de son culte et de sa vénération : enfin, qu'il n'est pas de nation si sauvage qu'on puisse la supposer, qui ne soit persuadée de l'existence de quelqu'être supérieur à la nature humaine. Premièrement je nie ce fait ; mais cela fût-il même, la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité. Il fut un temps, où tous les hommes ont cru que le soleil tournait autour de la

terre, tandis que celle-ci demeurait immobile. Cette unanimité de foi changea-t-elle cette erreur en réalité ? Il fut un temps où personne ne voulait croire l'existence des antipodes ; on persécutait ceux qui avaient la témérité de la soutenir. Que de peuples crurent aux sorciers, aux revenans, aux apparitions, aux esprits, cette étendue d'opinions fait elle des réalités de toutes ces choses ? Non sans doute ; mais les gens les plus sensés se font une obligation de croire un esprit universel, sans voir, sans réfléchir, que tout dément les belles qualités qu'on prête à ce Dieu. Dans la famille nombreuse de ce père si tendre, je n'apperçois pourtant que des malheureux... Sous l'empire de ce souverain si juste, je ne vois que le crime au pinacle, et la vertu, dans les fers. Parmi ces bienfaits que vous me vantez dans l'adoption de ce systême, je vois une foule de maux de toute espèce, sur lesquels vous vous obstinez de fermer les yeux. Forcés de reconnaître que votre Dieu si bon, en perpétuelle contradiction avec lui-même, distribue de la même main, et le bien et le mal, vous vous trouvez contraints, pour le justifier, de me renvoyer aux chimériques régions de l'autre vie. Inventez donc en ce cas, un autre Dieu que le Dieu de la théologie ; car le sien, est aussi contradictoire qu'absurde. Un Dieu bon, qui fait le mal, ou qui permet qu'il se fasse, un Dieu rempli d'équité, et dans l'empire duquel, l'innocence est toujours opprimée ; un Dieu parfait, qui ne produit que des ouvrages imparfaits : ah ! convenez, que l'existence d'un tel Dieu, est plus pernicieuse aux hommes, qu'elle ne peut leur être utile ; et ce que l'on pourrait faire de mieux, serait de l'anéantir à jamais. Charlatan, m'écriai-je, tu parles contre les drogues que tu distribues : que deviendraient ta puissance et celle de ton sacré collège, si tous les hommes étaient aussi philosophes que toi ?... Je sais parfaitement, dit Bernis, que l'erreur nous est nécessaire ;

il faut en imposer aux hommes, nous ne le pouvons qu'en les trompant ; mais il ne s'ensuit pas de là, que nous devions nous tromper nous-mêmes : à quels yeux démasquerons-nous l'idole, si ce n'est devant ceux de nos amis, ou des philosophes qui pensent comme nous ? Dans ce cas, dit Olimpe, éclaircissez mes idées, je vous conjure, sur un point de morale essentiel à ma tranquillité. Mes oreilles ont été mille fois rebatues de ce systême, et je n'ai jamais, été satisfaite de sa définition. Il s'agit de la liberté de l'homme ; que pensez-vous, Bernis, de cette doctrine, c'est vous que j'interpelle, et ce sont vos lumières que je desire.

J'y consens, dit le célèbre amant de Pompadour : écoutez-moi donc avec d'autant plus d'attention que la matière est un peu abstraite pour des femmes.

La faculté de comparer les différentes manières d'agir et de se déterminer pour celle qui nous paraît la meilleure, est ce qu'on appelle liberté. Or, l'homme a-t-il ou non cette faculté de se déterminer ? J'ose affirmer qu'il ne l'a pas et qu'il est impossible qu'il puisse l'avoir ; toutes nos idées doivent leur origine à des causes physiques et matérielles qui nous entraînent malgré nous, parce que ces causes tiennent à notre organisation et aux objets extérieurs qui nous remuent ; les motifs sont le résultat de ces causes, et par conséquent notre volonté n'est pas libre ; combattus par différens motifs, nous balançons, mais l'instant où nous nous déterminons ne nous appartient pas ; il est contraint, il est nécessité par les différentes dispositions de nos organes, nous sommes toujours entraînés par eux, et jamais il n'a dépendu de nous d'avoir pris plutôt un parti que l'autre ; toujours mus par la nécessité, toujours esclaves de la nécessité, l'instant même où nous croyons avoir le mieux prouvé notre liberté, est celui où

nous sommes le plus invinciblement entraînés : le flottement, l'incertitude, nous font croire à notre liberté, mais cette prétendue liberté n'est que l'instant de l'égalité des poids dans la balance : dès que le parti est pris, c'est que l'un des deux côtés s'est trouvé plus chargé que l'autre, et ce n'est pas nous qui sommes cause de l'inégalité, ce sont les objets physiques qui agissent sur nous et qui nous rendent le jouet de toutes les conventions humaines... les jouets de la force motrice de la nature, ainsi que le sont les animaux et les plantes : tout réside dans l'action du fluide nerval, et la différence d'un scélérat à un honnête homme ne consiste que dans le plus ou le moins d'activité des esprits animaux qui composent ce fluide. Je sens, dit Fénelon, que je suis libre, que je suis absolument dans la main de mon conseil : cette assertion gratuite est impossible à prouver. Qui assure à l'archevêque de Cambrai que, lorsqu'il se détermine à embrasser la doctrine douce de madame Guyon, il soit libre de choisir le parti contraire ? il pourra me prouver tout au plus qu'il a balancé ; mais je le défie de me convaincre qu'il a été libre de prendre le parti opposé, du moment qu'il a pris celui-là : Je me modifie moi-même avec Dieu, continue cet auteur, je suis cause réelle de mon propre vouloir. Mais Fénelon n'a pas pris garde, en disant cela, que Dieu étant le plus fort, il le rendait cause réelle de tous les crimes ; il n'a pas pris garde non plus que rien ne détruisait plus sûrement la puissance de Dieu que la liberté de l'homme, car cette puissance de Dieu, que vous supposez et que je vous accorde un instant, n'est vraiment telle, que parce que Dieu a réglé toutes choses dès le commencement ; et c'est en conséquence de cette règle invariable, que l'homme ne doit plus devenir qu'un être passif, que ne peut rien changer au mouvement reçu, et qui, par conséquent, n'est pas libre ; s'il était libre, il pourrait à tout

moment détruire ce premier ordre établi, et il deviendrait alors aussi puissant que Dieu : voilà ce qu'un partisan de la divinité, comme Fénelon, aurait dû considérer plus mûrement. Newton coulait légèrement sur cette grande difficulté, il n'osait ni l'approfondir, ni s'y engager ; Fénelon, plus tranchant, quoique bien moins instruit, ajoute : Quand je veux une chose, je suis maître de ne la vouloir pas ; quand je ne la veux pas, je suis maître de la vouloir. Non : puisque vous ne l'avez pas faite quand vous l'avez voulu, c'est que vous n'étiez pas le maître de la faire, et que toutes les causes physiques qui doivent diriger la balance l'avaient emporté, cette fois, du côté de la chose que vous avez faite, et vous n'avez pas été le maître de choisir, dès qu'une fois vous avez été déterminé ; donc vous n'avez pas été libre ; vous avez balancé, mais vous n'avez pas été libre, et vous ne l'êtes jamais ; lorsque vous vous laissez aller à celui des deux partis que vous prenez, c'est qu'il était impossible que vous prissiez l'autre. C'est votre incertitude qui vous a aveuglé, vous vous êtes cru maître du choix, parce que vous vous êtes senti maître de balancer ; mais cette incertitude, effet physique de deux objets extérieurs qui se présentent à-la-fois, et la liberté de choisir entre ces deux objets, sont deux choses très-différentes.

Me voilà convaincue, dit Olimpe ; l'idée d'avoir pu ne pas commettre les crimes où je me suis livrée, tourmentait quelquefois ma conscience ; mes chaînes, démontrées, je suis calme, et je poursuivrai sans remords. Je vous y exhorte, dit Albani, rien n'est inutile comme le remords ; parvenant toujours trop tard dans notre ame, il n'empêche pas que le mal ne soit fait, et comme les passions parlent plus haut que lui quand on veut refaire le mal, il devient trop faible pour en empêcher. Eh bien ! livrons-nous donc à ce mal délicieux, pour en conserver l'habitude,

et pour nous étourdir sur celui que nous avons fait, dit Olimpe, avec enthousiasme. Oui, répondit le cardinal de Bernis, mais ce mal projeté, pour qu'il nous délecte davantage, faisons-le avec autant d'étendue que de réflexion : belle Juliette, poursuit l'ambassadeur de France, nous savons que vous avez deux jolies filles dans votre maison, qui sûrement doivent être aussi complaisantes que vous ; leur beauté fait le plus grand bruit dans Rome : il n'est question que de vous trois, nous vous prions de les envoyer prendre et de permettre qu'elles jouent un rôle dans la scène libidineuse que mon collègue et moi nous proposons d'exécuter ce soir avec vous. Ne croyant pas, aux termes où J'en étais avec Olimpe, devoir refuser une proposition qu'elle me pressait tout bas d'accepter, j'envoyai promptement chercher Elise et Raimonde, et la conversation dès lors prit un tour différent.

Juliette, me dit Bernis, à l'empressement que mon confrère et moi venons de vous témoigner de connaître les deux jolies femmes que vous possédez, n'allez pas nous soupçonner d'un goût bien particulier pour un sexe à qui nous ne pardonnons le tort d'être femmes qu'aux conditions d'être hommes avec nous : il est même essentiel que nous vous déclarions à ce sujet que tout dessein d'amusement serait nul, si vous ne nous assurez pas, pour vous et pour vos compagnes, d'une absolue résignation aux fantaisies que cet énoncé vous expose. En vérité, dit Olimpe, ces éclaircissemens sont superflus avec Juliette ; elle m'a donné des exemples en ce genre, qui doivent complettement vous rassurer ; et je suis bien persuadée que les femmes qu'elle adopte, doivent, par cela seul qu'elle les protège, avoir au moins autant de philosophie qu'elle. Mes amis, dis-je en tâchant de mettre tout le monde à l'aise, heureusement ma réputation en luxure est assez bien établie pour qu'il ne puisse vous rester le moindre doute sur

ma manière de me comporter dans de telles parties ; ma lubricité, toujours modelée sur le caprice des hommes, ne s'allume jamais qu'au feu de leurs passions. Je ne suis vraiement échauffée que de leurs desirs, et je ne connais de volupté qu'à satisfaire tous leurs écarts : si ce qu'ils exigent de moi se trouve tout simple, mes voluptés sont médiocres : ont-ils besoin de recherches, j'éprouve aussitôt par sympathie le plus violent desir de les contenter ; et je n'ai jamais connu, ni conçu de restriction dans les actes du libertinage, attendu que plus ils outragent les mœurs, plus ils dépassent les bornes de la pudeur et de l'honnêteté, et plus ils flattent mes jouissances... On ne peut pas être plus aimable, dit Bernis ; il est certain qu'une femme qui refuse ces choses-là est une bégueule qui ne mérite ni la considération de ses amis, ni l'estime des honnêtes gens. De tels refus sont absurdes, dit Albani l'un des plus zélés sectateurs de tous les goûts bisarres de la lubricité, ils ne prouvent dans la femme qui les fait que de la bêtise ou de la froideur ; et je vous avoue qu'une femme glacée ou stupide, aux yeux de ceux qui ne pardonnent le sexe dont elles sont qu'en faveur de leur complaisance, est un individu bien méprisable à mes yeux. Eh ! quelle serait donc la femme assez bête, dis-je, pour imaginer qu'un homme fit plus de mal à lui mettre le vit au derrière qu'à le lui introduire dans le con ; une femme, n'est-elle pas femme par-tout, et n'est-ce pas une extravagance que de vouloir consacrer à la pudeur une des parties de son corps, lorsqu'elle consent à livrer les autres ; il est ridicule de dire que cette manie puisse jamais outrager la nature : nous inspirerait-elle ce goût, s'il l'offensait : osons assurer, au contraire, qu'elle le chérit... qu'il lui est favorable, que les loix de l'homme, toujours dictées par l'égoïsme, n'ont pas le sens commun sur cet objet, et que celles de la nature, bien plus simples, bien plus ex-

pressives, doivent nécessairement nous inspirer tous les goûts destructeurs d'une population qui, la privant du droit de recréer les premières espèces, la maintient dans une inaction qui ne peut que déplaire à son énergie.

Voilà sans doute une très-belle idée, dit Bernis ; je voudrais maintenant qu'à cette érudition théorique, nous joignissions un peu de pratique. Je vous invite donc, belle Juliette, à venir exposer à nos yeux ce trône de volupté qui, d'après notre consentement, fera, lorsque nous l'exigerons, l'unique objet de nos caresses et de nos plaisirs. Celui d'Olimpe nous est assez connu, pour que nous n'exigions dans ce moment-ci que le vôtre. Les deux cardinaux s'étant rapprochés, je fus à l'instant leur présenter l'objet de leur culte : troussée jusqu'au dessus des hanches, rien ne put troubler leur examen, et je puis assurer qu'il fut fait avec les détails les plus lubriques et les plus circonstanciés : Albani poussait la sévérité des mœurs sodomites, au point de déguiser scrupuleusement avec sa main tout ce que l'attitude penchée que l'on me faisait prendre, lui faisait involontairement découvrir dans le voisinage. Il n'est pas de vrai sodomiste qui ne débande à la vue d'un con. Après les attouchemens vinrent les baisers, les gamahuchades ; et comme chez des libertins de ce genre, la barbarie devient presque toujours la suite des impulsions de la lubricité, on passa des suçons aux claques, aux pinçons, aux morçures, aux introductions vigoureuses et à sec de plusieurs doigts dans l'anus, et définitivement aux propositions de fouet… qui se seraient exécutées sur-le-champ sans doute, si l'on n'eut annoncé mes compagnes. Comme c'est de ce moment que la scène commence à devenir véritablement sérieuse ; c'est aussi de cette époque que je vais vous la peindre avec la cinique franchise qui caractérisera toujours mes crayons.

Les cardinaux, enchantés des deux délicieuses créatures que j'offrais à leur lubricité, exigèrent bientôt l'examen le plus scrupuleux des beautés postérieures que leurs promettaient deux aussi jolies femmes. Olimpe elle-même s'empressait autour d'elles, avec la même ardeur que les hommes. Ce fut alors, qu'en tirant Albani à part, je lui tins à-peu-près le discours suivant. Saint homme, lui dis-je, tu ne t'es pas imaginé sans doute que ces deux jolies femmes et moi venions satisfaire ici toutes tes fantaisies brutales, uniquement par amour pour toi ; il ne faut pas que la figure que je fais dans Rome t'en impose ; elle n'est le fruit que de mes prostitutions, elles seules me font vivre et me soutiennent ; je ne me donne que pour de l'argent, et il m'en faut beaucoup. Bernis et moi l'avons toujours pensé de même, me dit le cardinal. À la bonne heure, répondis-je ; en ce cas dites-moi ce que vous destinez à mes amies et à moi, autrement, rien de fait ; je crois devoir vous en prévenir. Albani se rapproche de son confrère, il lui parle bas un moment, et tous deux venant à moi, m'assurent que j'aurai lieu d'être satisfaite de leur manière d'agir. Ces promesses-là sont trop vagues pour me contenter, répondis-je : vous savez que chacun vit de son métier ; celui de croquer de petites idoles de pâte, vous vaut cinq ou six cent mille livres de rentes ; trouvez bon que le mien, infiniment plus agréable à la société, me rapporte de même en raison de son mérite. Vous allez me montrer beaucoup de turpitudes ; je deviendrai maîtresse de votre secret, je puis vous compromettre en en abusant : vous vengerez-vous par des coups d'éclat ? au moyen de mon or, je serai comme vous entendue, et mes défenseurs vous perdront en vous dévoilant. Pour six mille sequins, et la promesse de me faire faire une partie avec le Pape tout s'arrangera, et je n'aurai plus que des plaisirs à vous donner ; peu de femmes, au monde, sont aussi lu-

briques, aussi complaisantes, aussi scélérates que moi, et ce que mon imagination déréglée ajoutera à vos plaisirs, les rendra peut-être les plus vifs et les plus délicieux de la terre.

Aimable enfant, me dit Bernis, vous ne vous donnez pas à bon marché ; mais trop aimable pour qu'on puisse vous rien refuser, nous vous introduirons chez le Pape ; le désir que vous témoignez a déjà été conçu par lui-même, et puisqu'il faut tout vous dire, cette partie préliminaire n'est arrangée que par ses ordres ; il veut, avant que de vous connaître, que nous lui rendions compte de vous. Allons, dis-je, il ne faut que l'argent, et je suis à vos ordres. — Quoi tout de suite ? — Assurément. — Mais si après. — Ah ! Vous connaissez mal les françaises ; franches comme le pays dont elles portent le nom, elles veulent être sûres de leur fait, avant que de conclure un marché ; mais elles sont incapables de l'enfreindre quand elles en ont reçu l'argent. Alors Albani, sur un signe de son confrère, me fit passer dans un cabinet, et ayant ouvert un secrétaire, il en sortit en billets payables à vue la somme exigée par moi. Je n'eus pas plutôt jeté les yeux sur ce secrétaire, que les richesses dont il me parut rempli me séduisirent. Bon, me dis-je aussitôt que j'eus conçu la ruse qui allait me l'approprier ; je puis d'autant mieux entreprendre le coup, que ces scélérats, par la multitude d'horreurs qu'ils se permettront avec moi, vont s'enchaîner au point qu'ils n'oseront jamais me poursuivre ; et profitant avec promptitude du moment où le meuble était encore ouvert, je feins un évanouissement avec une telle vérité, qu'Albani s'effraye, et sort promptement pour appeller au secours. Je me relève légèrement, je mets la main sur les billets, sur les portefeuilles, et d'un coup de filets je m'empare de près d'un million ; je referme le secrétaire : dans le trouble où il est, pensai-je, il ne se ressouviendra pas de l'état où il a laissé son trésor, et je serai

moins soupçonnée quand il le trouvera de cette manière. Tout ce que je vous dit, exécuté en moins de tems que je n'en mets à vous le rendre, je me replace à terre dans la situation où m'avait mise mon évanouissement supposé ; Albani rentre suivi d'Olimpe et de Bernis ; aussitôt que je les vois, je reprends connaissance dans la crainte qu'en tournant trop autour de moi, l'on ne découvre ce qu'à peine j'ai pu cacher sous mes jupes ; ce ne sera rien, dis-je promptement, mon extrême sensibilité me rend par fois sujette à ces crampes de nerfs, je suis mieux maintenant, et parfaitement à vos ordres : j'avais au mieux prévu les idées d'Albani, voyant son secrétaire fermé, il crut l'avoir laissé de cette manière-là, et sans la moindre apparence de soupçons nous repassâmes tous dans une salle délicieuse où devaient s'exécuter les orgies projetées. Là nous trouvâmes huit personnages nouveaux dont les rôles n'étaient pas de peu d'importance dans les mystères que nous allions célébrer. Ces huit personnages étaient d'abord quatre petits garçons de quinze ans, beaux comme l'Amour, ensuite quatre fouteurs de dix-huit à vingt ans, dont les membres étaient monstrueux. Nous étions donc là douze en tout pour les plaisirs de ces deux scélérats ; car Olimpe, mixte dans cette scène, fut toujours infiniment plus du côté des victimes que de celui des sacrificateurs ; le libertinage, l'intérêt, l'ambition la livraient à ces libertins, et elle y remplissait absolument le même emploi que nous.

Allons, dit Bernis, commençons : Juliette, vous Elise, et vous Raimonde, en vous faisant aussi chèrement payer, vous nous donnez le droit de vous parler comme à des putains ; servez-nous donc avec la même obéissance. Cela est juste, répondis-je, voulez-vous nous voir nues ? — Oui. — Eh bien, donnez-nous donc une garde-robe où mes compagnes et moi puissions nous déshabiller… On en ouvre une ; je partage aussitôt mon énorme paquet

avec mes deux compagnes, nous insérons le tout avec soin dans nos poches, nous nous déshabillons ; et une fois nues nous paraissons dans le cercle où les cardinaux nous attendaient.

Un peu d'ordre à tout ceci, dit Bernis, je remplirai les fonctions de maître des cérémonies, mon confrère y consent, que tout le monde m'obéisse donc. L'examen que, nous devons faire de vos culs, mesdames, n'étant qu'esquissé, ayez pour agréable de venir les offrir tour-à-tour à notre critique ; les petits garçons passeront aussi, et à mesure qu'un sujet sera vu, il entourera sur-le-champ l'un des fouteurs, et le disposera au plaisir, de manière que l'examen fait, nous puissions retrouver en attitude sous nos yeux, chacun de ces fouteurs entouré d'une femme et d'un garçon.

Le premier tableau s'exécute : nous passions alternativement de l'un à l'autre de ces libertins. Nos fesses étaient baisées, palpées, mordues, pincées, et nous nous rangions, sur-le-champ autour d'un des fouteurs, en observant qu'il n'y eût jamais qu'un homme et qu'une femme auprès de chacun.

Maintenant, dit le maître des cérémonies, il faut qu'un petit garçon agenouillé entre nos cuisses, nous suce le vit ; un des grands nous faira sucer le sien ; en avant de lui pour l'exciter il gamahuchera le cul d'une femme ; nous aurons sous nos mains, à droite le vit d'un fouteur que nous branlerons, à gauche les fesses d'un petit garçon, et les deux autres femmes placées à côté de nous et un peu au-dessous, nous chatouilleront les couilles et le trou du cul.

Pour la troisième scène, dit Bernis, nous resterons couchés comme nous voilà ; ce seront des femmes qui nous pomperons,

deux petits garçons agenouillés sur nos poitrines, nous feront sucer le trou de leurs culs, ils baiseront, au-dessus d'eux, les fesses des deux femmes qui, elles-mêmes branleront les vits des deux petits garçons, et les quatre fouteurs seront branles par nous, chacun d'une main.

Tels vont être nos rangs dans cette quatrième scène, poursuit le charmant cardinal ; deux femmes, différentes que celles qui viennent de nous sucer, agenouillées contre ces sophas, vont recevoir nos vits dans leurs bouches ; les deux autres femmes nous serviront de maquerelles ; elles disposeront les quatre fouteurs à nous enculer tour-à-tour, elles les socratiseront, elles les gamahucheront, elles les langotteront ; en un mot, elles n'épargneront rien pour les faire bander, et quand elles les verront prêts à nous perforer, elles humecteront de leurs bouches et de leurs langues, le trou de nos derrières, et conduiront avec soin, leurs membres dans nos culs ; les quatre petits garçons se relayeront sous nos bouches, et, couchés en face de nous, à plat-ventre, ils nous feront alternativement baiser leurs quatre culs. Les quatre fouteurs étaient vigoureux ; nous les excitions à merveille. Les deux vieilles

culasses pourprées furent sodomisées chacune huit fois de suite ; mais plus durs que le diable, les coquins éprouvèrent cette dernière scène avec le même flegme que celles qui l'avaient précédée, et nous n'en obtînmes même pas une demie érection. Ah ! dit Bernis, je vois bien qu'il faut des stimulans plus actifs ; rien n'agit dans l'état de dépérissement où nous sommes ; la dévorante satiété veut tout engloutir ; rien ne la satisfait, c'est une maladie semblable à ces soifs brûlantes, que l'eau la plus fraîche ne fait qu'accroître. Albani me ressemble, regardez si toutes ces

épreuves ont seulement fait guinder son vit d'un cran. Essayons autre chose, puisque la nature nous en a fait une loi. Vous êtes douze, partagez-vous ; que chaque escouade soit composée de deux fouteurs, de deux petits garçons et de deux femmes : la première opérera sur mon vieil ami, la seconde sur moi. Rangés près de nous, tour-à-tour vous vous ferez branler par nous, vous nous sucerez et vous nous chierez dans la bouche… À cette dégoûtante opération, les membres de nos agonisans se déridents ; et dès ce moment, nos paillards se croyent en état d'essayer de plus sérieuses attaques.

La sixième scène se passera de cette manière dit l'ordonnateur. Albani qui me paraît aussi en état que moi, sodomisera Elise, je vais enculer Juliette. Les quatre fouteurs, préparés par Olimpe et par Raimonde, soigneront nos culs ; deux petits garçons, couchés au-dessus de nous, nous présenteront à baiser, les uns leurs vits, les autres leurs fesses.

Les grouppes s'arrangent ; mais nos deux champions, trompés par leurs desirs, baissent le nez devant le tabernacle, et ne réussissent seulement pas à en effleurer les portes. Je m'en doutais, dit Albani ; avec ta fureur de nous faire enculer des femmes… sur un garçon, je n'eusse pas essuyé cette avanie. Eh bien ! changeons, dit l'ambassadeur, n'en n'avons-nous pas le moyen ? Mais l'épreuve n'est pas plus heureuse ; nos cardinaux sont foutus, mais ne foutent point ; on a beau les branler, les sucer, leurs vieux outils se replient au lieu de se déployer, et Bernis annonce que l'épreuve ne réussissant pas plus avec son confrère qu'avec lui, on va s'occuper d'autre chose.

Mesdames, nous dit le grand maître, puisque les bons procédés que nous avons pour vous ne servent à rien, il en faut essayer

de plus durs. Vous connaissez les effets de la fustigation ? nous allons les essayer avec vous. À ces mots, il s'empare de moi, m'applique sur une machine assez étrange pour mériter une description particulière.

J'étais liée contre un mur, les mains en l'air et les pieds au plancher ; une fois-là, Bernis releva contre moi une espèce de tablette d'acier, semblable au banc d'une stale, et dont la partie qui touchait mon ventre, était aussi tranchante qu'une lame de rasoir. Pressée par cette tablette, vous imaginez bien que je rejettai mes reins en arrière ; voilà précisément ce que voulait Bernis : je n'avais jamais fait si beau cul. Armé d'une poignée de verge, le paillard commence à me flageller, mais sans aucune préparation ; et les coups qu'il me porte deviennent si violens, que le sang coule déjà sur mes cuisses. Vigoureusement pressée par l'infernale machine dont mon ventre était menacé, il me devenait absolument impossible, d'esquiver aucun des coups qui m'étaient portés ; l'essayais-je, je n'y parvenais qu'en me déchirant ; heureusement que, faite à cette cérémonie dont je faisais souvent mes délices, je pus sans inconvénient endurer toute l'opération. Il n'en fut pas de même de celles qui me succédèrent. Elise placée après moi sous ces cruels liens, s'y coupa le ventre, et jeta les hauts cris. Raimonde y souffrit également beaucoup. Olimpe brava tout, elle aimait le fouet ; cette vexation ne fit que l'irriter. Toutes les quatre replacées pour Albani, ressubirent encore la même opération, et nos scélérats bandèrent à la fin. Ne s'étant pas assez bien trouvés des femmes, pour les resoumettre à leur jouissance, ils enfilèrent des petits garçons ; on les fouettaient pendant qu'ils sodomisaient, et leur attitude était telle qu'ils pouvaient baiser alors des clitoris, des trous de culs, et des vits artistement offerts à leur libertinage. Pour le coup, la nature

irritée les servit ; tous deux déchargent presqu'en même tems : ce sont mes fesses qu'Albani baise pendant sa crise, et elle est si violente, le coquin s'abandonne avec tant de furie, qu'il m'y laisse l'empreinte des deux seuls chicots que cinq ou six véroles et autant de cristalines ont laissés dans sa bouche impure. Le derrière de

Raimonde, baisé par Bernis, n'avait pas été plus heureux ; mais c'était à coups d'ongles, à coups d'épingles que ce libertin l'avait molesté. Il était en sang quand la crise eut lieu : un moment de repos succéda, et les orgies recommencèrent.

Àla première scène de cette reprise, ces débauchés nous firent placer tour-à-tour, entre les bras des quatre fouteurs qui nous enconnaient, pendant qu'eux jouissaient de la vue de nos fesses, et que pour nous exciter à mieux foutre, les barbares nous picotaient, nous pinçaient et nous flagellaient, de mille différentes manières. Cela fait, les couples se retournèrent, les quatre culs d'hommes furent montrés ; les quatre petits garçons les sodomisèrent, et les cardinaux foutirent les petits garçons, mais sans décharger. Les femmes reprirent les petits garçons dans leurs bras, les fouteurs enculèrent ces ganimèdes ; ils enculèrent ensuite les femmes, dont les petits garçons léchaient le clitoris : ensuite, on mit les petits garçons au mur, les planches d'aciers se relevèrent sur eux comme sur nous, et l'on les étrilla jusqu'au sang. C'est alors, que l'envie de perdre encore du foutre, s'empare à-la-fois de nos deux faunes ; semblables à des tigres qui cherchent une pâture, ils errent au milieu de nous, en nous lançant des regards furieux. Ils ordonnent aux hommes de nous prendre et de nous fouetter devant eux : ils sodomisent, pendant ce tems, un petit

garçon, et baisent les fesses d'un autre. Leur foutre part une seconde fois, et l'on se met à table.

Rien de délicieux comme le repas qui nous fut servi ; le pittoresque dont il fut mérite un peu de détail.

Au milieu d'un cercle assez étroit, était une table ronde à six couverts seulement : deux étaient occupés par les cardinaux. Olimpe, Elise, Raimonde et moi, occupions les quatre autres. Des gradins circulaires à quatre étages, environnaient la table. Là, cinquante des plus belles courtisannes de Rome, cachées sous des masses de fleurs, ne laissaient voir que leurs derrières ; de façon que ces culs grouppés, parmi des lilas, des œillets et des roses, s'appercevaient ça et là, sans simétrie, et donnaient sous un même aspect, l'image de tout ce que la nature et la volupté pouvaient offrir de plus délicieux, Vingt petits amours, représentés par de jolis bardaches, formaient une coupole ; et la salle n'était éclairée que par les flambeaux tenus par ces petits Dieux. Un ressort faisait varier les services ; au moment qu'il partait, le bourlet des couverts restait devant les convives, le rond du milieu s'enfonçait et revenait, seulement chargé de six petites gondoles d'or, contenant les mets les plus exquis et les plus délicats : six jeunes garçons nuds, vêtus comme Ganimède, faisaient le service de l'intérieur, et versaient aux convives les vins les plus exquis. Nos libertins, qui nous avaient fait r'habiller pour l'instant du repas, exigèrent que la nouvelle nudité, où ils voulaient nous mettre, ne vint, comme chez les courtisannes de Babylonne, que par gradation. Au premier service, on enleva un fichu : on dégarnit le buste au second ; ainsi de suite, jusqu'au fruit, où nos vêtemens tombèrent en entier ; alors le libertinage et l'abrutissement augmentèrent. Le dessert fut servi dans quinze petites barques de

porcelaine verte et or. Douze petites filles de six à sept ans, moitié nues, et seulement ornées de guirlandes, de myrthes et de roses, parurent pour faire couler à long flots, dans nos verres, les vins étrangers et les liqueurs. Les têtes s'embrâsent ; Bacchus vient rendre aux esprits de nos deux libertins, toute l'énergie nécessaire à la tension décidée du nerf érecteur, et le désordre est complet. Poëte charmant, dit le maître de la maison, au cardinal de Bernis ; il court deux morceaux dans Rome, que les gens d'esprit t'attribuent : nos convives sont dignes de les entendre ; dis-les nous, je t'en prie. Ce ne sont que des paraphrases, répondit Bernis, et je suis étonné de leur publicité ; car je ne les ai montré qu'au Pape. — En voilà beaucoup plus qu'il ne faut, pour qu'il ne soit ignoré de personne. En un mot, dis les nous cardinal, nous voulons absolument les entendre... Volontiers, dit Bernis, je n'ai rien de caché pour des philosophes comme vous : l'un est la paraphrase du fameux sonnet de Desbarreaux ; l'autre, celle de l'ode à Priape. Je vais commencer par la première.

Sot Dieu tes jugemens sont pleins d'atrocités,
Ton unique plaisir consiste à l'injustice :
Mais j'ai tant fait de mal, que ta divinité
Doit par orgueil, au moins, m'arrêter dans la lice ;
Foutu Dieu ! la grandeur de mon impiété,
Ne laisse en ton pouvoir que le choix du supplice,
Et je nargue les fruits de ta férocité.
Si ta vaine colère attend que je périsse,
Contente, en m'écrasant, ton desir monstrueux,
Sans craindre que des pleurs s'écoulent de mes yeux.
Tonne donc ! je m'en fouts ; rends-moi guerre pour guerre,
Je nargue, en périssant, ta personne et ta loi ;

Et tel lieu de mon cœur que frappe ton tonnerre,
Il ne le trouvera que plein d'horreur pour toi.

Ce morceau ayant été fort applaudi, Bernis nous récita l'autre à l'instant.

Foutre des Saints et de la Vierge,
Foutre des Anges et de Dieu ;
Sur eux tous je branle ma verge
Lorsque je veux la mettre en feu.
C'est toi que j'invoque à mon aide,
Toi qui dans les culs d'un vit roide,
Lançât le foutre à gros bouillons ;
Du Chaufour soutiens mon haleine,
Et pour un instant, à ma veine,
Prête l'ardeur de tes couillons.
Que tout bande, que tout s'embrâse,
Accourez putains et gîtons :
Pour exciter ma vive extase,
Montrez-moi vos culs frais et ronds :

Offrez vos fesses arrondies,
Vos cuisses fermes et bondies,
Vos engins roi des et charnus,
Vos anus tous remplis de crottes ;
Mais, sur-tout, déguisez les mottes,
Je n'aime à foutre que des culs.
Fixez-vous, charmantes images,
Reproduisez-vous sous mes yeux :
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes législateurs et mes Dieux !
Qu'à Giton l'on élève un temple,

Où jour et nuit l'on vous contemple,
En adoptant vos douces mœurs ;
La merde servira d'offrandes,
Les gringuenaudes de guirlandes,
Les vits de sacrificateurs.
Homme, Baleine, Dromadaire,
Tout, jusqu'à l'infâme Jésus :
Dans les cieux, sous l'eau, sur la terre.
Tout nous dit que l'on fout des culs.
Raisonnable ou non tout s'en mêle ;
En tous lieux le cul nous appelle,
Le cul met tous les vits en rut,
Le cul du bonheur est la voie,
Dans le cul gît toute la joie,
Mais, hors du cul point de salut.

Dévots, que l'enfer vous retienne,
Pour vous seuls sont faites ses loix ;
Mais leur faible et frivole chaîne
N'a sur nos esprits aucun poids ;
Aux rives du Jourdain paisible,
Du fils de Dieu la voix horrible,
Tâche en vain de parler au cœur :
Un cul paraît, passe-t-il outre ?
Non, je vois bander mon jean foutre.
Et Dieu n'est plus qu'un enculeur.
Au giron de la sainte église,
Sur l'autel même où Dieu se fait ;
Tous les matins je sodomise,
D'un garçon, le cul rondelet.
Mes chers amis que l'on se trompe,

Si de la catholique pompe
On peut me soupçonner jaloux :
Abbés, prélats, vivez au large ;
Quand j'encule et-que je décharge,
J'ai bien plus de plaisir que vous.
D'enculeurs l'histoire fourmille,
On en rencontre à tout moment ;

Borgia, de sa propre fille,
Lime à plaisir le cul charmant.
Dieu le père encule Marie,
Le Saint-Esprit fout Zacharie,
Ils ne foutent tous qu'à l'envers ;
Et c'est sur un trône de fesses,
Qu'avec ses superbes promesses,
Dieu se moque de l'univers.
Saint Xavier, aussi ce grand sage,
Dont on vante l'esprit divin ;
Saint Xavier vomit peste et rage,
Contre le sexe féminin.
Mais le grave et charmant apôtre,
S'en dédommageât comme un autre ;
Interprétons mieux ses leçons.
Si, de colère un con l'irrite,
C'est que le cul d'un jésuite,
Vaut à ses yeux cent mille cons.
Près de là, voyez Saint-Antoine,
Dans le cul de son cher pourceau,
En dictant les règles du moine,
Introduire un vit assez beau.

Ànuls dangers il ne succombe ;
L'éclair brille, la foudre tombe,
Son vit est toujours droit et long ;
Et le coquin, dans Dieu le père,
Mettrait, je crois, sa verge altière,
Venant de foutre son cochon.
Cependant Jésus dans l'Olympe,
Sodomisant son cher papa,
Veut que Saint-Eustache le grimpe,
En baisant le cul d'Agrippa.
Et le jean-foutre à Madelaine,
Pendant ce tems donne la peine
De lui chatouiller les couillons.
Amis, jouons les mêmes farces :
N'ayant pas de saintes pour garces,
Enculons au moins des gitons.
O Lucifer ! toi que j'adore,
Toi qui fais briller mon esprit ;
Si chez toi l'on foutait encore,
Dans ton cul je mettrais mon vit.
Mais puisque par un sort barbare,
L'on ne bande plus au Ténare ;
Je veux y voler dans un cul :
Là mon plus grand tourment, sans doute,

Sera de voir qu'un démon foute,
Et que mon cul n'est point foutu.
Accable-moi donc d'infortunes,
Foutu Dieu qui me fais horreur.
Ce n'est qu'à des ames communes
À qui tu peux foutre malheur.

Pour moi je nargue ton audace ;
Quand dans un cul je foutimasse,
Je me ris de ton vain effort.
J'en fais autant des loix de l'homme :
Le vrai sectateur de Sodome
Se fout et des Dieux, et du sort.

Les applaudissemens redoublèrent. Cette Ode fut trouvée bien plus forte que celle de Piron, unanimement accusé de poltronerie, pour avoir niché là les Dieux de la Fable, quand il n'aurait dû ridiculiser que ceux du christianisme ; les têtes, plus électrisées que jamais, l'on sortit de table dans un tel état d'ivresse, qu'à peine pouvait-on marcher. Un nouveau salon magnifique nous reçut, et là se retrouvèrent les cinquante courtisanes, dont nous avions observé les fesses pendant le repas, les six petits frères servans, et les douze pucelles du dessert : la délicatesse de l'âge de ces petites nymphes, leurs intéressantes figures, échauffèrent prodigieusement nos paillards. Ils se jetèrent, comme des lions, sur les deux plus jeunes, et ne pouvant les foutre, leur fureur s'en accrut ; ils les attachent sur les perfides machines, et les déchirent à coups de martinets armés d'aiguilles ; nous les branlons, nous les suçons pendant ce tems-là ; ils bandent. Deux nouvelles pucelles sont saisies ; à force d'art, les libertins parviennent à les sodomiser ; mais, voulant ménager leurs forces, ils se précipitent sur d'autres victimes ; tantôt de jeunes filles, tantôt de petits garçons, deviennent la proie de leur lubricité ; tout leur passe par les mains, et ce n'est qu'après avoir dépucelé, chacun, sept ou huit enfans de l'un et l'autre sexe, que s'éteint le flambeau de leur luxure ; l'un dans le cul d'un petit garçon de dix ans ; l'autre dans celui d'une petite fille de six.

Tous deux ivres-morts tombent sur des canapés, et s'endorment ; nous nous rhabillons. Quelqu'étourdie que je fusse moi-même, le goût du vol ne m'abandonne jamais, je me rappelai que le trésor d'Albani n'était point épuisé par ma première incursion, j'ordonne à Raimonde d'amuser Olimpe, et vole au secrétaire avec Élise : j'y retrouve la clef, nous pillons tout. Cette seconde prise, jointe à la première, me vaut quinze cents mille francs, que dès le lendemain je plaçai, comme mes autres fonds. Olimpe ne s'étant apperçue de rien, nous partons ; et je vous laisse à penser, mes amis, si mon gentilhomme Sbrigani fut aise de me voir revenir, couverte de tant de richesses. Cette aventure fit pourtant du bruit quelques jours après : Olimpe accourut chez moi : le cardinal est volé de plus d'un million, me dit-elle ; c'était la dot de sa nièce : il est loin de te soupçonner, Juliette, mais il craint que le coup positivement exécuté le jour où tu soupas chez lui, n'ait été l'ouvrage de tes deux compagnes : en sais-tu quelque chose, mon ange ? avoue-le moi, je t'en conjure ; et ici, suivant mon usage, j'imaginai une horreur infernale, pour couvrir celle dont je m'étais souillée : j'avais appris indirectement, que la veille du jour où j'avais soupé chez Albani, une autre de ses nièces, qu'il avait voulu séduire, s'était sauvée du palais de ce cardinal, pour échapper à la flétrissure ; je jette aussitôt des soupçons sur cette jeune personne ; ils sont avidement saisis par Olimpe, promptement rapportés par elle au cardinal, qui, par faiblesse ou par méchanceté… peut-être par unique envie de se venger du refus de sa nièce, met aussitôt après ses trousses, tous les sbirres de l'état ecclésiastique. La pauvre fille est attrapée sur les confins du royaume de Naples, au moment où elle allait se jeter dans un couvent de Bernardines, dépendant encore de l'état romain. Ramenée dans Rome, elle y est aussitôt mise au cachot ;

Sbrigani trouve des témoins qui déposent contre elle ; il ne s'agit que de savoir ce qu'elle a fait de l'argent et des bijoux ; d'autres témoins, également gagnés par nous, déposent qu'elle a tout remis à un Napolitain qu'elle aime, et qui a quitté Rome quelques jours avant elle… Toutes ces dépositions s'enchaînent si bien ; nous savons donner à toutes un si grand air de vérité, que la pauvre créature est condamnée le septième jour, à mort ; on lui coupa le cou, dans la place Saint-Ange, et j'eus le plaisir d'assister à son supplice, à côté de Sbrigani, qui me branlait pendant ce tems-là. Être suprême, m'écriai-je ! dès que l'opération fut faite ; voilà donc comme tu venges l'innocence ; voilà comme tu fais triompher ceux de tes enfans qui te servent le mieux, en pratiquant sur la terre, cette vertu dont tes attributs sont l'image. Je vole le cardinal, sa nièce le fuit pour éviter de servir au crime où il la destine, je jouis de mon forfait ; elle périt sur un échafaud : être saint et sublime, voilà comme tu conduis les hommes ; n'est-il pas bien juste qu'ils t'adorent.

Au travers de tous mes désordres, la charmante duchesse de Grillo ne me sortait pas de la tête ; à peine âgée de vingt ans, Honorine Grillo, mariée depuis dix-huit mois à un homme de soixante ans, qu'elle détestait, se trouvait encore aussi vierge avec ce vieux faune, qu'à l'époque où sa mère la sortit du couvent des Ursulines, à Bologne pour la lui livrer. Ce n'était pas que le vieux Duc ne fit ses efforts pour triompher des résistances de sa femme ; mais abhorré par elle, il n'avait encore pu les vaincre. Je n'avais été que deux fois chez la duchesse, la première en visite de cérémonie, pour lui présenter mes lettres de recommandation ; la seconde pour jouir un peu plus long-tems de l'inconcevable plaisir que sa société me faisait éprouver ; j'y fus cette troisième fois bien déterminée à lui déclarer ma passion,

et bien résolue à la satisfaire, quelques fussent les obstacles que sa vertu pût m'opposer : c'était au sortir d'une de ces toilettes lubriques si propres à séduire et à enchaîner tous les cœurs, que je me présentai chez elle. Le hasard favorisant mes projets, je la trouvai seule ; les premiers complimens faits, je laissai parler mes yeux ; par pudeur, on les évita : je mis aussitôt les louanges et la séduction à la place de l'amour, et saisissant une des mains de la duchesse : femme délicieuse, lui dis-je, s'il existe un Dieu dans le ciel, et qu'il soit juste, vous devez être la femme la plus heureuse de la terre, comme vous en êtes la plus belle. — Votre indulgence vous fait parler ainsi, mais je me rends justice. — Ah ! si vous vous la rendiez, madame, ce serait sur l'autel des Dieux qu'il faudrait vous placer : celle qui mérite aussi bien les hommages de l'univers entier, ne devrait habiter qu'un temple... Et je lui serrais les mains, je les lui baisais en disant cela... Pourquoi me flattez-vous, me dit Honorine, en rougissant ? — Ah ! c'est que je vous adore. — Est-ce que des femmes peuvent s'aimer ainsi ? — Et pourquoi pas ? plus est grande leur sensibilité, plus il leur est permis d'idolâtrer ce qui est beau, sous tel sexe qu'il puisse se présenter : les femmes sages fuient le commerce des hommes ; il est si dangereux... l'union qu'elles forment entre elles est si douce... ah ! ma chère Honorine, d'où vient que je ne pourrais pas être à-la-fois... votre amie... votre amant... votre époux ?... Folle créature, dit la duchesse, pourrais-je donc jamais être tout cela ? Eh ! oui, oui, poursuis-je avec chaleur, en la pressant dans mes deux bras ; oui, le dernier, sur-tout, je le serai, si tu veux, mon ange ; et ma langue enflammée se glisse dans sa bouche : Honorine reçoit ce baiser de l'amour, elle le reçoit sans se fâcher ; et quand j'essaie le second, c'est l'amour lui-même qui le rend ; la plus fraîche, la plus jolie petite langue vient frétiller

sur mes lèvres brûlantes. Je deviens plus hardie ; écartant les gazes qui dérobent à mes yeux les plus beaux seins du monde, j'accable ces tetons d'albâtre des plus délicieuses caresses, ma langue en chatouille amoureusement le bouton de rose pendant que mes mains avides en éparpillent les lis. Honorine émue se laisse faire, ses grands yeux bleus remplis du plus vif intérêt s'allument insensiblement, les larmes de la volupté les mouillent, et moi... semblable à une bacchante... furieuse... ivre de lubricité... franchissant toutes les bornes, je cherche à lui communiquer l'ardeur dont je suis dévorée... Que fais-tu, me dit Honorine, oublie-tu donc mon sexe et le tien ? Ah ! cher amour, m'écriai-je, outrageons quelquefois la nature pour mieux savoir lui rendre hommage ! Que nous serions malheureuses, hélas ! si nous ne savions pas nous venger de ses torts ; et devenant toujours plus entreprenante, j'ose lâcher les rubans d'une jupe de linon, qui mettent en mon pouvoir presque tous les charmes dont je recherche la possession avec tant de chaleur. Honorine égarée... électrisée de mes brûlans soupirs, ne m'oppose plus de résistance ; je la renverse sur le canapé où nous sommes, j'écarte avidement ses cuisses et palpe tout à l'aise la petite motte la plus rebondie qu'il soit possible de voir ; la duchesse était penchée dans mes bras, la main qui l'entourait, placée sur son sein de rose, en chatouillait un pendant que ma bouche effleurait l'autre ; mes doigts s'exerçaient déjà sur son clitoris ; j'essayais sa sensibilité... grand Dieu, qu'elle était vive ! Honorine pensa s'évanouir aux savantes pollutions par lesquelles je savais si bien la livrer au plaisir ; malgré tous les combats de sa vertu mourante, quelques soupirs m'annoncent sa défaite. C'est alors que mes caresses redoublent, aucun être ne sert les crises de la volupté comme moi : je sens le besoin que mon amante a d'être secourue ; il faut pomper sa se-

mence pour en faciliter les jets ; peu de femmes sont pénétrées comme elles le devraient du besoin qu'elles ont d'être gamahuchées quand leur foutre va s'élancer, il n'est pourtant point alors de service plus divin à leur rendre ; avec quelle ardeur je remplis ce soin avec mon amie ; à genoux entre ses cuisses, je soulève ses hanches de mes mains, j'enfonce ma langue dans son con, je le suce, je le pompe, et pendant ce tems mon nez collé sur son clitoris continue de la décider au plaisir. Quelles fesses mes mains maniaient ? c'étaient celles de Vénus même, je sentais la nécessité d'allumer un embrâsement général : on ne saurait trop bien servir ces crises-là… Aucune espèce de restriction, et si la femme qu'on branle avait reçu de la nature vingt issues qui pussent allonger ou perfectionner son extase, il faudrait les attaquer toutes afin de centupler son désordre. Je cherche donc le joli petit anus pour joindre, en y enfonçant un doigt, les titillations dont il est susceptible à toutes celles que ma bouche éveille par devant ; il est si petit, si étroit, ce trou mignon, que j'ai peine à le rencontrer, je le saisis enfin, un de mes doigts y pénètre ; délicieux épisode, ah ! vous ne manquerez jamais votre effet avec les femmes sensibles : à peine cette charmante fossette est-elle effleurée, qu'Honorine soupire… elle se pâme, cette femme céleste… elle décharge, elle est dans la plus divine extase, et c'est à moi que son délire est dû.

Ah ! je t'adore, mon ange, me dit cette douce colombe, en r'ouvrant les yeux à la lumière… tu m'as fait mourir de volupté ; mais comment ferai-je pour te rendre… ah ! tiens, le voilà, le voilà, m'écriai-je en me déshabillant comme elle, et plaçant une de ses mains sur mon con… branle-moi, mon amour, je me livre à tes coups… juste ciel ! que n'en pouvons-nous faire davantage ! mais Honorine, mal-adroite comme toutes les honnêtes femmes, allu-

mait en moi des desirs, et ne savait en éteindre aucun ; j'étais obligée de lui donner des leçons. Imaginant enfin qu'elle en ferait plus avec sa langue qu'avec ses doigts, je| la fais placer entre mes cuisses, et elle me gamahuche pendant que je me branle moi-même. Prodigieusement excitée par cette femme délicieuse, je décharge trois fois de suite dans sa bouche. Dévorée enfin du desir de la voir entièrement nue, je la relève, je la débarrasse de ses vêtemens ; oh Dieu ! c'est alors je crois voir l'astre du jour lorsqu'il se dégage au printems, des brouillards de l'hyver. Ah ! je puis dire avec vérité, que jamais plus beau corps ne s'était offert à ma vue ! quelle blancheur ! quelle délicatesse de peau ! quelle coupe de gorge ! quelles hanches ! quelles fesses délicieuses ! sublime autel de l'amour et du plaisir, il n'est peut-être pas de jour ou mon imagination élancée vers vous, ne vous offre encore quelqu'hommage ! Je ne pus tenir à ce cul divin ; homme dans mes goûts comme dans mes principes, quel encens plus réel j'eusse voulu brûler pour lui ! je le baisais, je l'entr'ouvrais, je le sondais avec ma langue ; et pendant qu'elle frétillait à ce trou divin, je rebranlais le clitoris de cette belle femme ; elle dechargea encore une fois de cette manière ; mais plus j'allumais son tempérament, plus je me désolais de ne pouvoir l'enflâmer davantage. Oh ! ma chère bonne, lui dis-je en éprouvant ce regret, sois sûre que la première fois que nous nous verrons, je serai munie d'un instrument capable de te porter des coups plus sensibles ; je veux être ton amant, ton époux, je veux jouir de toi comme un homme. Ah ! fais de moi tout ce que tu voudras, me répondit la duchesse, avec sensibilité ; multiplie les preuves de ton amour, et je doublerai toujours avec toi les gages les plus sacrés du mien. Honorine veut aussi me voir nue, elle me regarde partout ; mais elle est si neuve au plaisir, qu'elle ignore l'art de m'en donner… Ah ! qu'im-

portait à mon ame de feu… elle me voyait, elle m'examinait… j'étais foutue des rayons de ses yeux, et mon bonheur était parfait. O femmes lubriques ! si jamais vous êtes dans ma position, vous me plaindrez, vous sentirez le désespoir où mettent des desirs trompés, et vous maudirez comme moi la nature, de vous avoir inspiré des sentimens que la bougresse ne saurait éteindre. De nouveaux plaisirs recommencèrent. Ne pouvant nous donner tout le soulagement dont nous avions besoin, nous nous procurâmes au moins tout celui que nous pûmes ; et nous ne nous séparâmes qu'avec la promesse formelle de nous revoir bientôt.

Deux jours après cette scène, Olimpe vint chez moi ; elle savait que j'avais vu la duchesse, elle en était jalouse. Honorine est belle, je le sais, me dit-elle, mais tu m'accorderas qu'elle est bête ; je lui défie de pouvoir jamais te donner autant de plaisir que moi : les inquiétudes de son époux d'ailleurs sont telles que tu courrais les plus grands risques si jamais il venait à concevoir des soupçons. Chère amie ; dis-je à la Borghèse, je te demande encore quinze jours, avant de m'expliquer plus clairement avec toi sur le compte d'Honorine. Le seul aveu par lequel je puisse te rassurer à présent, c'est que je m'amuse quelquefois de la vertu, mais que le crime seul a des droits sur mon cœur. N'en parlons donc plus, dit la princesse, en m'embrassant, tu m'éclaires à la fin, et tu me tranquillises : je t'attends à-la-fois de l'illusion, elle ne sera pas longue avec Grillo, c'est tout ce que je puis te dire ; et Olimpe poursuivant, n'as-tu pas été bien étonnée, me dit-elle, de me voir l'autre jour, faire autant que toi la putain ? Non, en vérité, répondis-je, je connais ta tête, et je me suis bien doutée qu'il n'entrait dans cela que du libertinage. — Tu te trompes, il y a de l'intérêt, de l'ambition ; ces deux cardinaux disposent de tout au Vatican, et j'ai des raisons pour les ménager ; j'en reçois beau-

coup, d'ailleurs, et j'aime autant l'argent que toi. Tiens, Juliette, sois franche, avoue que tu as volé le cardinal ? ne redoute en moi ni la critique ni la trahison ; j'aime aussi tous ces légers délits, j'ai peut-être volé ces coquins-là plus que toi ; le vol est délicieux, mon ange, il fait bander ; je décharge moi, quand je fais de ces choses-là : il est bas de voler pour vivre, il est délicieux de le faire pour contenter sa passion. J'en avais trop fait avec Olimpe, pour appréhender quelques choses de ses indiscrétions : on peut, je crois, sans risques, convenir, d'un petit vol avec l'individu qui, dans un bien plus grand, nous servit de complice ; j'aime que tu me connaisses, dis-je à Olimpe, je suis flattée de la justice que, tu me rends ; oui, j'ai fait ce vol, j'ai de plus contribué à faire périr l'innocente sur laquelle j'ai fait retomber le soupçon, et cette réunion de petits crimes m'a fait bien voluptueusement décharger… Ah ! foutre, baise-moi, dit Olimpe… va, je suis digne de toi ; il n'y a pas un an que j'ai fait à-peu-près la même chose, et je connois toutes les voluptés qui résultent de ces petites lézions à la vertu… Écoute, nous devons bientôt souper chez le Pape ; Braschi doit se livrer avec nous à d'horribles excès ; tu verras à quel point ce chef suprême de l'église, est débauché, impie, meurtrier… tu verras comme il aime le sang. Près du lieu où se célébreront ces orgies, est le cabinet des trésors de l'état, je me charge de t'y faire entrer ; il y a là des millions à prendre, ne crains rien, nous les emporterions sous ses yeux qu'il n'oserait rien dire… Nous aurons son secret, il frémirait de nous le voir trahir : ai-je ta parole ? — Peux-tu douter de moi, quand il s'agit d'un crime ? — Mais surtout que Grillo n'en sache jamais rien. — Augure mieux de ma sagesse, Olimpe, et ne t'imagine pas qu'une fantaisie me fasse compromettre ou négliger une passion ; je m'amuse d'un goût, mais ne me fixe jamais qu'à l'infamie ; elle seule

a des droits sur mon cœur, elle seule aura toujours celui de m'enflâmer… C'est que le crime est si délicieux ! me dit Olimpe, je ne connais rien qui m'échauffe comme le crime. L'amour est si bête auprès de lui ; ah ! chère amie, poursuivit cette femme emportée, j'en suis au point de n'en plus trouver d'assez fort pour moi ; ceux que la vengeance m'a fait commettre, ne me paraissent pas aussi bons que ceux de la lubricité dont je te dois la connaissance ; je chéris ceux-là plus que tout. Tu as raison, répondis-je, les crimes les plus délicieux à commettre, sont ceux qui n'ont aucuns motifs ; il faut que la victime soit parfaitement innocente ; ses fautes, en légitimant ce que nous lui faisons, ne laissent plus à notre iniquité le délicieux plaisir de les exercer gratuitement. Il faut absolument faire mal, il faut avoir des torts : cela se peut-il, lorsque la victime s'en trouve elle-même couverte ? J'aime l'ingratitude, dans ce cas, poursuivis-je, elle éveille dans l'ame de celui qu'on outrage, de petits remords que j'aime à produire ; nous le forçons à se désoler de nous avoir fait plaisir, et rien n'est délicieux comme cela. Je le conçois, répondit Olimpe, et dans ce cas, j'aurais quelque chose de bien bon à exécuter. Mon père vit, il m'accable de biens et de carresses, il m'adore ; j'ai déchargé vingt fois à la seule idée de rompre de tels nœuds ; je n'aime point la reconnaissance, son poids pèse trop fortement sur mon cœur, je ne respire que pour m'en dégager. On assure d'ailleurs que le parricide est un bien grand crime, je brûle de m'en souiller… Mais écoute, Juliette, vois jusqu'où va ma perfide imagination, il faut que tu changes de rôle avec moi ; si quelqu'autre te faisait un pareil aveu, tu lui applanirais, pour l'encourager, la carrière du crime ; tu lui prouverais qu'il n'y a pas de mal à tuer son père, et comme tu as beaucoup d'esprit, tes raisonnemens convaincraient bientôt. Je te conjure d'agir tout différemment ici ; enfermons-

nous, tu me branleras ; pendant ce tems-là, tu me feras sentir toute l'horreur du crime dont il s'agit ; tu m'offriras les supplices qui attendent les parricides… tu m'effrayeras surtout, plus tu chercheras à me convertir, plus je m'affermirai dans l'idée du crime que je projette, et de ce combat, dont je sortirai victorieuse, naîtront pour moi, des mouvemens de volupté si violens, que mon délire n'aura plus de bornes.

Pour rendre délicieuse la scène que tu médites, répondis-je, il faut nécessairement y introduire des tiers, et non pas que je te branle, mais que je te corrige pendant ce tems-là… Il faudra que je te fouette… Oh ! tu as raison, mille fois raison, dit Olimpe ; tes conceptions sont plus délicates que les miennes ; mais quel tiers me donneras-tu ? — Mes deux femmes ; elles te suceront, elles te branleront délicieusement pendant mon discours, et moi, je te fustigerai. — Nous exécuterons ensuite ? — En as-tu les moyens ? — Oui. — Quels sont-ils ? — Trois ou quatre sortes de poisons ; ces denrées-là sont d'un usage commun dans Rome, on n'en refuse à qui que ce soit. — Sont-ils violens ? — Non, d'un effet assez long, même. — Ce n'est pas ce qui te convient ; il faut que pour se bien délecter, la victime souffre dans ces cas-là, et que ses tourmens soient horribles ; on se branle pendant qu'elle pâtit ; et comment déchargerait-on, si les douleurs n'étaient exécrables ! Tiens, poursuivis-je en donnant à Olimpe un des plus violens poisons de la Durand, fais avaler ceci à l'auteur de tes jours, ses angoisses dureront quarante heures, elles seront insoutenables, et son corps, sous tes yeux, tombera par morceaux. — Oh foutre ! pressons-nous, Juliette, hâtons-nous, je décharge ; il me serait impossible de t'entendre plus longtemps, sans tomber dans le délire.

Elise et Raimonde entrèrent ; Olimpe se courbe sur elles, en me tendant ses superbes fesses ; je la fouette avec art, doucement d'abord, ensuite à tour de bras, et pendant cette cérémonie, je lui tiens à-peu-près le discours suivant :

« S'il est un crime effrayant au monde, lui dis-je, c'est assurément celui de vouloir trancher les jours de l'être qui nous fait jouir des nôtres. Unique objet de sa tendresse et de ses sollicitudes, que de reconnaissance ne lui devons-nous pas ? peut-il être un devoir plus sacré pour nous, que celui de prolonger sa vie ? toute idée contraire à cela, ne peut être qu'un crime, dont l'être qui le conçoit doit être à l'instant puni du dernier supplice, et il n'en saurait exister d'assez grands pour une pareille horreur : nos ayeux furent des siècles avant même que de la pouvoir comprendre, et ce ne fut que dans des tems modernes qu'ils promulguèrent des loix pour réprimer le scélérat qui assassine son père ; le monstre qui peut oublier à ce point tous les sentimens de la nature, mérite qu'on invente des tourmens pour lui ; et tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus cruel, me semble encore trop doux pour cette atrocité ; saurait-on trop effrayer celui qui porte la barbarie, l'ingratitude, l'abandon de tout devoir et de tout principe au point d'attenter aux jours de l'être qui nous donna la vie. Furies du Tartare, sortez à l'instant de votre repaire, venez vous-même apprêter des tortures dignes d'une aussi révoltante exécration ; et quel qu'affreuses que soient celles que vous inventerez elles seront toujours au-dessous de l'offense. »

Et je fouettais pendant ce tems-là, et j'étrillais ma putain qui, ivre de luxure, de crimes et de voluptés, déchargeait et redéchargeait cent fois sous les mains savantes qui la polluaient. Tu ne me parles pas de religion, me dit-elle, je voudrais que tu m'offrisses

mon crime du côté de l'outrage qu'il fait, dit-on, à la divinité..... Je voudrais que tu me parlasses de Dieu, que tu me dises à quel point je l'offense... que tu développasses à mes yeux les buchers que les démons me préparent quand les hommes auront massacré mon corps... « Eh ! m'écriai-je alors, doutez-vous de l'énormité de l'insulte que vous allez faire à l'être suprême, en consommant cette abomination ! Ce Dieu puissant, image de toutes les vertus ; ce Dieu qui, lui-même, est notre père en ce monde, ne doit-il pas être révolté d'une offense qui le compromet aussi grièvement lui-même. Ah ! soyez bien certaine que les plus grands supplices de l'enfer sont réservés au crime affreux que vous projetez ; et qu'indépendamment des remords qui vous dévoreront en ce monde, vous éprouverez encore, dans ce lieu d'horreur, tous les maux matériels dont la juste colère de Dieu vous déchirera »... Ce n'est pas tout, me dit cette libertine, entretiens-moi maintenant et des douleurs physiques du tourment qui m'attend, et de la honte qui doit à jamais en rejaillir, et sur ma famille et sur moi.

« Malheureuse, m'écriai-je alors, n'est-ce donc rien à tes yeux que la honte éternelle dont ce crime exécrable va couvrir à jamais ta race ? vois ta postérité malheureuse n'oser lever un front souillé par tant de forfaits ; du fond des tombeaux où vont te précipiter tes crimes, les entends-tu te reprocher la tache affreuse dont tu les couvres ; vois-tu ce nom si beau flétri par tes horreurs ; et l'affreux tourment qui t'est réservé ; ton imagination le conçoit-elle, dis ? sens-tu le fer vengeur s'appesantir sur toi ; détacher par des douleurs aiguës cette belle tête du corps impur, dont les voluptés odieuses peuvent s'allumer au point de lui faire commettre un tel crime. Elles seront horribles, ces douleurs ; elles se ressentent encore long-tems même après que la tête est

détachée du tronc ; mais cela ne fût-il pas, songe que la nature, si grièvement outragée par toi, doit un miracle qui prolonge tes maux, même au-delà de l'éternité. » Ici, la Borghèse tomba dans une crise de plaisir si violente, qu'elle s'évanouit ; elle me rappela la Donis de Florence, complottant contre les jours de sa fille et de sa mère. Oh ! quelles têtes que les Italiennes, m'écriai-je, il fallait que je vinsse en ce pays pour voir des monstres qui m'egalassent.

Oh ! sacredieu, que j'ai eu de plaisir, dit Olimpe, en revenant à elle, et frottant avec de l'esprit-de-vin les blessures que mes verges avaient imprimées sur ses fesses. Maintenant que me voilà calme, dissertons un moment sur les faits. Crois-tu qu'il y ait réellement un crime à tuer son père ? Assurément, je suis loin de le penser, répondis-je ; et citant à ce sujet, tout ce que Noirceuil m'avait dit autrefois, lorsque S. Fond voulait se défaire du sien, je rassurai si complettement cette femme charmante sur toutes les craintes qui auraient pu lui rester, que tout fut résolu pour le lendemain. J'arrangeai moi-même avec elle, les doses que devait avaler son père ; et avec cent fois plus de courage que n'en montra jamais la Brinvilliers, Olimpe Borghèse, trancha les jours de l'auteur de sa vie, et l'observa délicieusement dans les supplices épouventables, que lui causant la fatale drogue dont je l'avais engagée de se servir.

Le coup fait, elle vint. T'es-tu branlée, lui dis-je… En doutes-tu, me dit la scélérate : je me suis épuisée près de son lit… Jamais les parques ne furent arrosées de tant de foutre ; et j'en répands encore en me rappelant et ses discours et ses contorsions. Oh Juliette ! prolonge mon plaisir ; je viens en chercher de nouveaux dans tes bras. Fais-moi décharger, Juliette ; c'est avec du foutre qu'il faut éteindre les remords du crime… Des remords ! il serait

possible que tu en conçusses ? — Jamais, jamais. N'importe, branle moi ; il faut que je m'étourdisse ; il faut que je décharge… Je ne l'avais point encore vu si vive. Ah ! mes amis, comme le crime embellit une femme. Olimpe n'était que jolie ; elle n'eut pas plutôt commis cette action, que je la trouvai belle comme un ange. Ce fut alors que j'éprouvai combien est vif le plaisir qu'on reçoit d'un être au-dessus de tous les préjugés, et souillé de tous les crimes. Quand Grillo me branlait, je n'éprouvais qu'une sensation ordinaire ; étais-je dans les mains d'Olimpe, la tête me tournait, je n'étais plus à moi.

Ce même jour là, celui où la coquine venait d'irriter ses sens par le plus grand des crimes, elle me proposa de la suivre dans une maison près du cours, où son intention, m'apprit-elle, était de me faire faire une partie fort extraordinaire. Nous arrivons ; une femme âgé nous reçoit : aurez-vous bien du monde ce soir, lui dit Olimpe ? beaucoup, princesse, répond la maman ; vous savez que je n'en manque jamais le dimanche… Établissons-nous donc, dit Olimpe. On nous met dans une assez jolie chambre garnie de canapés, fort bas, et placés de manière que nous avions la vue sur une pièce voisine, dans laquelle étaient trois ou quatre putains. Qu'est-ce ceci, dis-je à la Borghèse ? et quel singulier plaisir me prépares-tu ? Examine avec attention, me dit Olimpe, ce qui va se faire près de nous. Dans l'espace de sept ou huit heures que nous allons demeurer ici, des cohortes de moines, de prêtres, d'abbés, de jeunes gens, vont passer par les mains de ces filles. Le nombre des pratiques sera d'autant plus grand, que c'est moi qui paye les frais, et que tous ceux qui seront reçus là, s'y amusent pour rien. Aussitôt que ces putains tiendront un vit, elles nous le feront voir ; s'il ne nous convient point, notre silence les en convaincra ; s'il nous plaît, cette sonnette le leur

apprendra ; le possesseur du membre desiré passera tout de suite ici, et nous régalera de son mieux. Voilà qui est délicieux, répondis-je, cette invention est des plus nouvelles pour moi, et je te réponds que je vais en jouir ; indépendamment du plaisir que tu te promets avec les gens qui nous plairont, il nous restera encore la volupté très-piquante, de voir comment, ceux que nous ne choisirons pas, s'amuseront avec ces coquines... Assurément, répondit Borghèse, et c'est en déchargeant nous-mêmes, que nous les verrons foutre. Olimpe finissait à peine de parler, qu'un grand séminariste parut ; c'était un beau jeune homme de vingt-ans, de la plus belle figure : il dépose, dans la main des filles, un membre gros de sept pouces, sur douze de long. Un si magnifique bijou ne tarda pas à nous être offert ; et, comme vous l'imaginez aisément, nous nous gardons bien de le refuser ; va dans cette chambre, dit la putain, dès qu'elle a entendu la sonnette, tu trouveras mieux là ton affaire qu'ici. Le grand benêt arrive tout bandant ; Olimpe l'empoigne, et me le braque dans le con ; fouts, fouts, me dit-elle, je ne resterai pas long-tems vacante. Je me livre ; à peine mon drôle a-t-il déchargé, qu'un de ses confrères, sonné par Olimpe, vient la remplir comme je viens de l'être. Aux séminaristes succèdent deux sbirres ; aux sbirres deux augustins ; à ceux-ci deux récolets, que deux capucins remplacèrent : des cochers, des porte-faix, des laquais, vinrent en foule. Il en parut tant enfin, et de si monstreux, que je fus obligée de demander grâce. J'en étais, je crois, au cent quatre-vingt-dixième, quand je priai ma compagne de faire cesser ce déluge de foutre, dont elle me faisait inonder presqu'autant d'un côté que de l'autre ; car, vous me rendez, j'espère, assez de justice, pour croire qu'en fêtant aussi bien mon con, je n'avais pas négligé mon cul. Oh ! sacredieu, dis-je à Borghèse, en me soulevant à peine, joues-tu souvent à ce jeu-là.

Sept ou huit fois par mois, me répondit Olimpe ; j'y suis faite, cela ne me lasse point ; — je t'en félicite, pour moi je suis brisée ; je décharge trop, et trop vite, cela me tue. Allons nous baigner et souper ensemble, dit Olimpe, demain il n'y paraîtra plus. La princesse me mena chez elle ; et après deux heures de bain, nous nous mîmes à table, hors d'état d'entreprendre autre chose, qu'une douce et lubrique conversation. Te l'es-tu fait mettre dans le cul, me dit Olimpe… Assurément, répondis-je, comment diable aurais-tu voulu que je soutinsse une si grande quantité d'assauts, dirigés dans le même lieu. Pour moi, me répondit Borghèse, je n'ai foutu qu'en con, je ne croyais pas que tu cessasses sitôt ; quand je vais dans cette maison, c'est toujours pour vingt-quatre heures ; et je n'offre mon derrière aux fouteurs, que quand ils ont déchiré mon devant. Oui déchiré… je veux qu'on me mette en sang. Tu es délicieuse, mon ange, je n'ai jamais vu de femmes plus libertines que toi. Personne ne connait comme nous, cette chaîne d'égaremens secrets, qui conduit si bien à tout le reste ; je suis esclave de ces épisodes voluptueux ; je trouve qu'il en résulte chaque jour des habitudes charmantes, qui deviennent comme autant de petits cultes, de petits hommages qu'on offre à son physique, et qui échauffent considérablement l'esprit. Ces divins écarts, à la tête desquels il ne faut pas manquer de placer toutes les débauches de table, d'autant plus nécessaires, quelles enflâment le fluide nerval, et déterminent par conséquent la volupté ; ces légers écarts, dis-je, abrutissent insensiblement, et rendent les excès indispensables ; or, c'est dans les excès qu'existent les plaisirs. Que pouvons-nous donc faire de mieux que de nous maintenir toujours dans l'état qui les exige ? Mais il y a, continuai-je, tout plein de ces petites habitudes, aussi vilaines que secrètes, aussi horribles que sales, aussi crapuleuses

que brutales, que tu ignores peut-être, ma chère, et que je veux t'apprendre à l'oreille ; elles te prouveront que le célèbre Lamétrie avait raison, quand il disait qu'il fallait se vautrer dans l'ordure comme les porcs ; et qu'on devait trouver comme eux du plaisir, dans les derniers degrés de la corruption. J'ai fait, surtout cela, des épreuves très-singulières, et que je te communiquerai. Crois-tu, par exemple, qu'en abrutissant deux ou trois sens par des excès, ce qu'on retire des autres est inoui : je te démontrerai, quand tu le voudras, cette inconcevable vérité. Sois sûre, en attendant, qu'en général, c'est dans l'insensibilité, dans la dépravation, que la nature commence à nous donner la clef de ses secrets, et que nous ne la devinons qu'en l'outrageant.

Il y a bien long-tems que je suis persuadée de ces maximes ; me répondit Olimpe, mais je suis assez malheureuse pour ne plus savoir quels outrages faire à cette coquine-là : je dirige cette cour à ma volonté ; Pie VI m'a aimée, il me voit très-souvent encore, j'ai acquis par sa protection et par le crédit qu'elle me procure, l'impunité la plus entière, et j'en ai trop joui, je suis blasée sur tout, ma chère, je comptais étonnamment sur le parricide que je viens de commettre ; le projet avait embrâsé mes sens mille fois plus que l'exécution ne les a satisfaits, tout est au-dessous de mes desirs ; mais j'ai trop raisonné mes fantaisies, il eût cent fois mieux valu pour moi que je ne les analisasse jamais ; en leur laissant l'enveloppe du crime, elles m'eussent au moins chatouillée, mais la simplicité que ma philosophie leur donne fait qu'elles ne m'atteignent même plus… C'est sur l'infortune, dis-je, qu'il faut, le puis qu'il est possible, faire tomber le poids de ses méchancetés ; les larmes qu'on arrache à l'indigence ont une âcreté qui réveille bien puissamment le fluide nerval, et..... Écoutes, me dit Borghèse, avec vivacité, j'ai sur cela un projet unique, je veux

brûler à-la-fois, dans Rome le même jour… à la même heure, tous les hôpitaux, tous les hospices, toutes les maisons de charité, toutes les écoles gratuites, et ce qu'il y a d'excellent dans ce projet, c'est qu'en flattant ainsi ma lubrique méchanceté, je sers aussi mon avarice. Un homme dont je suis sûre m'offre à l'instant cent mille écus si j'accomplis ce projet, parce qu'il présente aussitôt le sien, dont l'exécution le couvre d'or et de gloire… Et tu balances, dis-je à Olimpe ? — Un reste de préjugé… Sais-tu que cette horreur coûtera la vie à trois cent mille êtres ? — Eh ! qu'importe ? tu déchargeras… tu sortiras tes sens de la langueur où ils croupissent ; les instans délicieux que tu vas goûter sont à toi, le reste ne t'appartient nullement : t'es-t-il philosophiquement permis de balancer ? Que tu es malheureuse, si tu en es encore là : quand te convaincras-tu donc que tout ce qui végète ici-bas n'est que pour nos plaisirs, qu'il n'est pas un seul individu qui ne nous soit offert par la nature, et que ce n'est enfin que par la multitude de nos dols que nous parvenons à la mieux servir ? Ne faiblis plus, mon amour, et puisque tu es en train de t'ouvrir à moi, dis, je t'en conjure, s'il ne t'est pas arrivé de commettre quelqu'autre crime que ceux dont tu m'as déjà fait l'aveu : pour te mieux conseiller j'ai besoin de te connaître à fond, avoue-moi tout sans aucune crainte… Eh bien ! me dit Borghèse, je suis coupable d'un infanticide affreux ; il faut que je te le raconte.

J'accouchai, à douze ans, d'une fille, plus belle que tout ce qu'il est possible d'imaginer ; à peine eut-elle atteint sa dixième année, que j'en devins folle ; mon autorité sur elle, sa candeur, son innocence, tout me fournit bientôt les moyens de me satisfaire ; nous nous branlâmes ; deux ans suffirent pour m'en dégoûter ; mes penchans et la satiété dictèrent bientôt son arrêt ; je ne bandai plus qu'au charme de l'immoler bientôt ; mon mari ve-

nait d'être ma victime ; plus de parens, personne au monde qui pût me demander compte de ma fille. Je fais courir, dans Rome, le bruit de sa mort, et l'enferme avec soin dans la tour d'un château que je possède sur les bords de la mer, et qui ressemble plutôt à une forteresse qu'à l'habitation de gens honnêtes ; je l'abandonnai six mois dans cette réclusion, sans la voir : le rapt de la liberté m'amuse, j'aime à tenir dans la captivité ; je sais qu'alors mes victimes souffrent, cette perfide idée m'enflâme, je serais très-heureuse de pouvoir tenir beaucoup d'individus dans ce cruel état. J'arrive à la prison de ma fille... je te laisse à penser avec quels projets ; je m'étais fait accompagner de deux de mes femmes, et d'une jeune fille, amie de la mienne. Après un souper délicieux, les plus savantes pollutions achevèrent d'embrâser mes sens, et furent les préliminaires de mon crime ; je pénètre enfin seule dans la tour, et passe d'abord deux heures dans ce déraisonnement, dans cette espèce de délire... dans ce décousement, divin langage de l'ivresse où nous plonge la lubricité, et qu'on hasarde si délicieusement avec un objet qui ne doit plus revoir la lumière : je te rendrais mal, mon amour, ce que je dis, ce que je fis... J'étais hors de moi, c'était la première victime que je sacrifiais ainsi ouvertement ; je n'avais jusqu'alors employé que la ruse, j'avais peu joui des effets. Ici c'était un assassinat de guet-apens... un meurtre prémédité, une horreur... un infanticide exécrable, une jouissance bien dans notre goût, à laquelle je n'alliais pourtant pas encore la luxure, ainsi que tu m'as conseillé de le faire ; il y avait ici plus de dégoût que de recherches, plus de rage que de volupté ; incroyablement embrâsée, j'allais, peut-être, me jeter comme un tigre sur cette victime de ma frénésie, lorsqu'une affreuse idée m'arrêta... Cette compagne de ma fille... cette créature qu'elle adorait et dont je m'étais servi comme d'elle, je

conçus le projet de la faire périr avant elle : je jouirai d'abord, par ce moyen, me disais-je, des effets produits par le spectacle de son amie sacrifiée ; je vole arranger tout. Suivez, dis-je, en revenant chercher ma fille, je vais vous faire voir votre amie. — Oh ! maman, où me menez-vous ? Je ne connais point ces détours… que peut faire Marcelle en ces lieux ? — Vous l'allez voir, Agnès… Une porte s'ouvre ; tout est tendu de noir dans le nouveau cachot où je mène ma fille ; la tête de Marcelle, séparée du tronc, pendait au plancher ; son corps nud et debout, négligemment placé sur une banquette, était arrangé sous la tête de manière à ce qu'il n'y avait pas six pouces de séparation ; un de ses bras coupés lui servait de ceinture, et elle avait trois poignards dans le cœur. Le trouble d'Agnès fut extrême, mais elle lie faiblit point ; un désordre incroyable altérait sa figure ; et je ne la voyais point changer de couleur ; elle considère un instant cet affreux spectacle, puis tournant ses beaux yeux vers moi : oh ! madame, me dit-elle, est-ce vous qui avez fait cela ? — Moi-même. — Quels étaient donc les torts de cette malheureuse ? — Je ne lui en connais point ; faut-il donc des prétextes pour commettre un crime ? m'en faudra-t-il pour vous immoler moi-même tout-à-l'heure : Agnès s'évanouit à ces mots, et je restai entre mes deux victimes, l'une déjà sous la faulx de la mort, l'autre prête à en ressentir les coups. O mon amie, poursuivit la princesse fortement échauffée de son récit, comme ces voluptés sont fortes ! À peine l'organisation peut-elle suffire à leurs violentes secousses ? À quel point leurs détails sont entraînans ! Leur ivresse est au-dessus de tous les pinceaux, il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre ; faire là, toute seule avec deux victimes, tout ce qui peut vous passer par la tête ; agir, déraisonner à l'aise, sans que personne vous trouble ou vous entende ; être sûre que deux pieds de

terre vont couvrir à l'instant tous les désordres de votre imagination ; se dire : voilà un objet que la nature me livre pour en faire absolument tout ce que je voudrai ; je puis le briser, le brûler, le tourmenter, le rompre à ma guise ; il est à moi, rien ne peut le soustraire à son sort ; ah ! quels délices ! quels voluptueux égaremens ! et que n'entreprend-t-on point dans ce cas ? Ces réflexions faites, je me précipite sur Agnès ; elle était nue… évanouie… sans aucune défense ; j'étais troublée au point que mon existence entière n'avait plus d'action que dans le sentiment de ma fureur. O Juliette ! je me satisfis, et après trois heures des supplices les plus variés… les plus monstrueux, je rendis aux élémens cette masse, qui n'avait reçu de moi la vie, que pour être le funeste jouet de ma rage et de ma méchanceté.

Voilà, dis-je, une délicieuse action, et qui a dû te coûter bien du foutre. Non, me répondit Olimpe, je te l'ai dit, je n'avais point encore à ton exemple lié la volupté au crime ; un voile épais existait encore sur mes yeux ; ta main seule a pu le briser… J'agissais machinalement : oh ! combien, je mettrais à présent plus d'esprit à pareille scène… Mais je ne puis le recommencer ce crime délicieux… je n'ai plus de fille… La scélératesse de ce regret, les débauches dont nous sortions… les propos que nous venions de tenir, les excès de table où nous nous étions livrées, tout nous jeta machinalement dans les bras l'une de l'autre ; mais trop émues… trop libertines pour nous suffire, Olimpe fit venir ses femmes : de nouvelles heures se passèrent encore dans le sein des plaisirs ; une jeune victime de quinze ans, belle comme le jour, s'immola sur les autels de ce dieu. Je priai Borghèse de la traiter sous mes regards, comme elle avait fait de sa fille ; il en résultat des horreurs, et nous ne nous séparâmes que pour en projetter de nouvelles.

Mais, quoiqu'il en pût être, le libertinage effrené de madame de Borghèse ne me faisait point oublier les plaisirs purs que je me promettais encore avec Honorine. Je retournai la voir quelques jours après ma première aventure avec elle. La duchesse me reçut ce jour-là plus chaudement que jamais. Nous nous embrassâmes délicieusement, et la conversation tomba bientôt sur les derniers plaisirs que nous avions goûtés. Il est rare que deux femmes tiennent ensemble de pareils discours, sans mettre aussi-tôt en action ce qui les fait naître. Il faisait une chaleur horrible, nous étions seules ; nonchalamment couchées dans un boudoir divin, n'eussions-nous pas été coupables de retarder plus long-tems le sacrifice au dieu qui nous préparait ses autels. J'eus bientôt triomphé du petit moment de pudeur qui semblait retenir encore Honorine ; et la volupté l'enchaînant, m'offrit bientôt tous ses charmes. Qu'elle était belle ! Mille fois plus fraîche qu'Olimpe… plus jeune… embellie des grâces de la pudeur, pourquoi se faisait-il néanmoins qu'elle ne me plaisait pas autant ; charmes indicibles de la lubricité, attraits divins de la débauche avez-vous donc reçu de la nature le don particulier de plaire abstractivement ! Incroyable ascendant du crime, combien cette réflexion prouve votre empire… À quel point elle établit vos droits !

J'avais apporté cette fois-ci de quoi singer le sexe des qualités duquel nous étions privées l'une et l'autre ; nous nous affublâmes de nos godmichés, et devenant tour-à-tour amantes et maîtresses, devenant épouses, maris, tribades et bardaches, il n'y eut sorte de plaisirs que nous n'essayâmes ; mais Honorine toujours novice, n'inventant rien, ne faisait que se prêter… que mettre la pudeur et la timidité à la place de la débauche et de la luxure ; elle ne me donnait pas le quart des plaisirs que j'éprouvais avec la Borghèse. Si elle eût été tout-à-fait neuve, l'idée de la cor-

rompre eut remplacé sur mon imagination tous les plaisirs piquans que je recevais du libertinage ; mais Honorine, quoique prude, et presque novice encore, avait pourtant eu des aventures, et ce fat dans un de ces momens d'ivresse mutuelle où les confiances qu'on se fait, ajoutent si bien aux plaisirs qu'on se donne, que la charmante duchesse me raconta l'anecdote suivante.

La première année de mon mariage, me dit-elle (j'avais alors seize ans) j'étais extrêmement liée avec la marquise Salviati, ayant le double de mon âge, et qui avait eu toute sa vie l'art de déguiser les désordres les plus affreux sous les apparences de la plus profonde vertu. Libertine, impie, bisarre dans ses goûts, et jolie comme un ange, Salviati aimait tout ce qu'on peut aimer ; mais une de ses manies favorites était de s'emparer des jeunes mariées, pour les entraîner avec elles dans les écarts où elle se plongeait mystérieusement. La coquine ne me manqua pas : son air prude, son hypocrisie, ses liaisons, quelques appartenances à ma mère, tout lui fournit bientôt les moyens de se rapprocher de moi, et notre liaison devint si étroite que nous nous branlâmes dès le huitième jour. La scène se passait en villégiature chez le cardinal Orsini où nous nous trouvions l'une et l'autre dans les environs de Tivoli ; nos époux y étaient. Le mien ne m'embarrassait guères : vieux et froid, à ce que je croyais alors, Grillo semblant ne m'avoir épousé que pour mon bien, ne gênait nullement mes plaisirs. Celui de la marquise, quoique très-libertin, ne lui laissait pas une oisiveté si complette ; il en exigeait des choses aussi fatiguantes que singulières ; obligée de coucher toutes les nuits dans sa chambre, nos petites voluptés secrètes se trouvaient extrêmement gênées ; pour nous en dédommager nous nous égarions le jour dans les bosquets solitaires de la belle campagne

d'Orsini ; et pendant ces promenades délicieuses, la marquise travaillait à-la-fois mon esprit et mon ame, en entremêlant ses leçons des plus doux plaisirs de la débauche féminine. Ce n'est pas un amant qu'il faut pour passer agréablement sa vie, me disait-elle ; il devient dans nos bras indiscret ou perfide. L'habitude d'être aimées nous en fait bientôt prendre une autre, et pour une douzaine de mauvaises nuits, nous nous trouvons décriées pour toute la vie : ce n'est pas, continuait, la marquise, que la réputation soit quelque chose de bien précieux ; mais quand on peut la conserver, en ayant le double de plaisir, tu m'avoueras que les moyens qui conduisent à ce résultat, doivent être les meilleurs de tous. — Assurément. — Eh bien ! mon ange, voilà ceux que je te ferai prendre ; dans trois jours nous retournons à la ville, je t'expliquerai là les moyens d'être libertine sous le voile.

Voici le fait, me dit Salviati, le second jour de notre retour dans Rome ; nous sommes quatre, si tu veux, tu feras la cinquième : nous avons à nos ordres une vieille femme singulièrement entendue, qui nous reçoit dans une maison aussi solitaire que commode ; on la prévient, et sur notre billet elle fait trouver chez elle tout ce que peut desirer notre luxure, soit en femmes, soit en hommes, et nous en jouissons au gré de nos desirs sous les ombres épaisses du plus profond mystère ; que penses-tu de cet arrangement ? Faut-il te l'avouer, Juliette, poursuivit madame de Grillo, jeune et négligée de mon mari, les offres de cette séductrice m'entraînèrent : je l'assurai de la suivre la première fois qu'elle irait dans cette maison, mais sous la promesse formelle qu'elle ne m'obligerait pas à voir des hommes. Mon mari ne me voit presque point, tu le sais, me dis-je, et c'est une raison de plus pour qu'il dut s'appercevoir plus vîte des brêches que je ferais à son honneur. La marquise promet tout ce que je veux,

nous partons. En me voyant conduire au-delà du Tibre, et dans les quartiers de Rome les plus reculés, un instant j'eus quelques frayeurs ; je les cachai ; nous arrivâmes. La maison me parut vaste et de bonne apparence, mais sombre, isolée, silencieuse ; et telle que semblait l'exiger les mystères que nous y allions célébrer.

Jusqu'alors, quoi que nous eussions traversé plusieurs pièces, nul objet ne s'était offert à nos yeux, lorsqu'enfin une vieille femme se présente à nous dans une assez grande anti-chambre ; ce fut alors que le changement de ton de la marquise me surprit : cette décence, cette hypocrisie, cet air de douceur et de vertu se changèrent bientôt en des propos dont eût rougi la dernière des prostituées. Nos garces sont-elles ici, demanda-t-elle ?... Oui, madame, répondit la vieille ; j'ai quatre créatures charmantes dans cette salle qui attendent la jeune personne que vous amenez, d'après ce que vous m'avez fait dire de ne lui préparer que des femmes. — Et qu'as-tu ménagé pour moi ? — Deux jeunes suisses de la garde, beaux comme l'Hercule-Farnèse, et qui vous en donneront d'ici à demain, si vous le voulez. Cette petite putain, dit la marquise, en parlant de moi, ferait bien mieux de venir partager ces plaisirs, que d'aller, comme elle veut le faire, se nourrir de viande creuse ; au surplus elle est la maîtresse, chacun fait ce qu'il veut ici. Et nos sœurs sont-elles arrivées, poursuit Salviati ?... Vous n'avez encore qu'une de vos amies, madame, répondit la vieille... Elmire. Je vis alors que ces dames se donnaient ainsi des noms pour épaissir les voiles du mystère, et d'après cette coutume dont on me fit part, j'adoptai sur-le-champ celui de Rose ! Et que fait Elmire, dit Salviati. Elle est avec les quatre filles que je destine à madame, dit la vieille. Alors je regardai la marquise en rougissant... Folle, me dit-elle, nous ne nous gênons

pas ici, et nous agissons toujours l'une devant l'autre dans les passions égales. Celles qui s'amusent avec les femmes se mettent ensemble ; celles qui jouissent avec des hommes se réunissent de même : mais je ne connais point cette femme, dis-je toute honteuse. — Eh bien, vous ferez connaissance, en vous branlant, c'est la meilleure de toutes les façons. Allons, décide-toi avant que d'entrer là, continua cette libertine : en montrant un salon à gauche, tu vois que ce sont des hommes ; ici, montrant à droite, il y a des femmes, choisis promptement, je vais te présenter. J'étais dans un état violent ; je brûlais de voir des hommes : mais comment oser courir tous les risques qui pouvaient résulter de cette incartade ; d'un autre côté je redoutais cette nouvelle connaissance... Quelle pouvait être cette femme... Serait-elle discrète ? Sa présence ne me gênerait-elle pas étonamment ; mon embarras se trouva tel que je restai trois ou quatre minutes pétrifiée : Décide-toi donc, petite bougresse, me dit Salviati, en me poussant, sais-tu que les momens sont chers ici, et que je n'aime pas à les perdre... Eh bien, dis-je, je vais entrer avec les femmes ; aussi-tôt la vieille gratte à la porte... Un moment, lui dit-on : quelques minutes après une jeune fille me vint ouvrir ; nous pénétrâmes : la compagne de la marquise était une femme de quarante-cinq ans, qui paraissait encore belle, et que je ne me rappelle point d'avoir vu dans le monde. Mais quel désordre, grand Dieu. Ah ! si l'on avait voulu peindre la débauche et l'impureté, il n'eut pas fallu d'autres traits que ceux dont était souillé le front de cette créature effrenée ; elle était nue sur une ottomane, les cuisses écartées ; deux jeunes filles à ses pieds, couchées sur des carreaux, étaient dans la même indécence. Son teint était allumé, ses yeux égarés, ses cheveux flottaient sur son sein dégradé... Sa bouche écumait. Deux ou trois mots qu'elle balbutia en nous

voyant entrer, me firent voir qu'elle était ivre ; les débris que j'apperçus près d'elle, achevèrent de m'en convaincre. Foutre, dit-elle à la marquise, je déchargeais quand vous avez frappé, voilà pourquoi je vous ai fait attendre ; quelle est cette petite putain ? Une de nos sœurs, répondit Salviati ; elle est tribade à ton exemple, et vient se faire branler comme toi. Libre à elle, répond la vieille Sapho, sans se bouger ; voilà des doigts, des godmichés et des cons ; qu'elle s'en donne ; mais que je la baise avant, elle est pardieu jolie ; et me voilà dans l'instant baisée, léchée, troussée, avant même que de m'en appercevoir. Je te laisse, dit la marquise à son amie. On m'attend là haut ; je te recommande la novice ; forme-la, je t'en prie, et aussitôt les portes se ferment : les quatre filles me sautent sur le corps, et dans un clin-d'œil me mettent aussi nue qu'elles ; je ne te rendrai point ce qui se passa... Ma pudeur souffrirait trop de ces détails ; tu sauras seulement que le libertinage et la débauche furent portés à leur comble ; la vieille dame s'amusa de moi, elle s'amusa devant moi ; je fis, à mon tour, et d'elle et des quatre filles, tout ce qui me passa par la tête : la duègne se plaisait à m'étonner, à me surprendre, à me scandaliser par les épisodes les plus inconcevables et les plus lubriques. On eût dit que ses plus grands charmes eussent consisté à m'offrir la luxure dans ses tableaux les plus sales et les plus bisarres, afin de mieux gâter mon esprit et de mieux corrompre mon cœur. Enfin le jour parut, la marquise vint me reprendre, et nous regagnâmes promptement nos palais toutes les deux, dans la plus grande appréhension que nos maris qui nous croyaient au bal, ne vinssent à s'appercevoir de la tromperie : ils ne s'en doutèrent pas. Encouragée par ces premiers succès, je me laissai conduire encore dans cette affreuse maison ; séduite par la pernicieuse marquise, je ne tardai pas de me livrer

aux hommes, et mon désordre fut au comble, Des remords s'emparèrent enfin de mon ame ; la vertu me rappela dans son sein ; je fis le serment d'être sage, et je le serais encore sans toi, dont les grâces et les attraits touchans feront toujours rompre aux pieds des

autels de l'Amour, les indiscrets sermens qu'aurait arrachés la sagesse.

Charmante femme, dis-je à la duchesse, les sermens de vertu prononcés par toi, sont des extravagances dont la nature te punit ; ce n'est pas pour être sages qu'elle nous a créées, c'est pour foutre ; nous l'outrageons en résistant à ses vues sur nous ; si cette délicieuse maison existe encore, je t'exhorte à y retourner ; je ne suis jamais jalouse des plaisirs que mes amis prennent, je ne leur demande que la permission de les partager ou de les voir.

Cette maison n'existe plus, me dit Honorine, mais il serait d'autres moyens de se donner du plaisir. — Et pourquoi donc n'en pas profiter ? — Je suis plus gênée que jamais, mon mari se rapproche de moi, il en devient jaloux ; je crains même qu'il ne soupçonne notre liaison. — Il faut se débarrasser d'un tel homme. — Oh ciel ! tu me fais frémir. — Il n'est pourtant rien de plus simple : la première des loix de la nature est de nous défaire de ce qui nous déplaît ; l'uxoricide est un crime imaginaire, dont je me suis rendu coupable, sans le plus petit remords ; nous ne devons jamais considérer que nous dans le monde : absolument isolés de toutes les créatures, comme nous ne devons approcher que ce qui nous plaît, nous devons, avec le même soin, en éloigner tout ce qui nous gêne : et qu'y a-t-il donc de commun entre l'existence de celui qui me gêne, et moi ? comment, je serais assez

ennemi de mon bien-être, pour prolonger les jours de celui qui fait mon supplice ; je repousserais assez violemment la voix de la nature, pour ne pas trancher les jours de celui qui, décidément, trouble toute la félicité de la mienne ? Les meurtres moraux et politiques se permettront, et l'on sévira injustement contre les meurtres personnels. Quelle extravagance ! il faut se mettre, Honorine, au-dessus de ces préjugés barbares ; celui qui veut être heureux dans le monde, doit repousser, sans aucun scrupule, absolument tout ce qui l'offusque… doit embrasser tout ce qui sert ou flatte ses passions ; manque-tu de moyens ? Je t'en offre… Oh Dieu ! tu me fais horreur, reprit la Duchesse ; je n'aime point monsieur de Grillo ; mais je le respecte ; il protège ma jeunesse ; sa jalousie me retient, elle m'empêche de tomber dans des pièges, où le libertinage m'entraînerait infailliblement… Que de faiblesses, et que de sophismes, dis-je vivement à cette prude, c'est-à-dire que, parce qu'un être s'oppose aux fleurs que t'offre la nature, dans la carrière de la vie, il faut, loin de la repousser, augmenter l'épaisseur des chaînes dont il te surcharge. Ah ! brise-les sans crainte, ces liens affreux. Ouvrages de la mode et de l'ambition, que peuvent-ils avoir de sacré pour toi ? méprise-les, foule-les aux pieds, comme ils méritent de l'être : une jolie femme en ce monde ne doit avoir d'autre Dieu, que le plaisir ; d'autres liens, que les roses dont sa main nous enchaîne ; d'autre vertu, que celle de foutre ; d'autre morale, que l'impérieuse loi de ses desirs. Il faut d'abord te faire faire un enfant, n'importe par qui ; et cela, pour t'assurer les biens de ton époux. Cette opération terminée, nous ferons prendre un bouillon à cet original, et nous nous précipiterons toutes deux ensuite dans le bourbier fangeux des voluptés les plus atroces… les plus abominables, parce que ce sont les plus délicieuses… que tu es faite pour en jouir, et que tout ce

que tu leur enlèves, est un crime dont tu réponds, au tribunal de la Raison et de la Nature.

Mes leçons pénétrèrent mal dans l'ame étroite de cette prude ; ce fut peut-être la seule femme au monde que je ne pus réussir à corrompre ; et de ce moment je me déterminai à la perdre.

Afin de dresser plus sûrement mes batteries, je fis part du projet à Borghèse. Je te croyais amoureuse de la duchesse, me dit Olimpe ? — Moi, de l'amour, grand Dieu ! ce sentiment puéril fut toujours ignoré de mon cœur : je me suis amusée de cette femme, j'ai voulu la conduire au crime… elle me refuse, c'est une imbécille, que je ne pense plus qu'à perdre aujourd'hui. — Rien de plus simple et de plus aisé. — Oui, mais je veux que le mari périsse avec elle ; j'avais résolu sa mort ; je voulais armer le bras de sa femme, du poignard qui devait trancher le fil de ses jours : si la bêtise de cette femme s'y oppose, dois-je pour cela perdre cette victime. — Scélérate ! — Il faut qu'ils périssent tous deux… Cette idée me plaît, dit Borghèse, je m'en amuse comme toi : amène-les à ma campagne, et tu verras ce que nous ferons ; la partie s'arrange, tous les plans se concertent entre Borghèse et moi ; je passe sur-le-champ aux résultats, pour ne pas vous ennuyer des détails.

Nous avions conduit avec nous un jeune homme de la connaissance de Borghèse. Aussi séduisant que joli, aussi adroit que spirituel, Dolni, âgé de vingt ans, nous foutait souvent l'une et l'autre, et les dispositions que nous lui avions reconnues, nous l'avaient fait choisir pour la scélératesse que nous méditions. Dès les premiers jours, Dolni sut éveiller avec art, et les passions d'Honorine, et la jalousie de son époux. C'est à moi que Grillo s'adresse, c'est dans mon sein qu'il dépose des craintes, que vous

imaginez bien que j'augmente, au lieu de diminuer. Mon cher Duc, dis-je à cet imbécille, je suis étonnée que ce ne soit que d'aujourd'hui que vous vous apperceviez des désordres de votre femme. Je vous aurais éclairé plutôt, si je l'eusse osé… mais votre sécurité me paraissait si grande, il est si cruel de détruire de telles illusions… Dolni n'est ici que pour la Duchesse, et dès mon arrivée dans Rome, j'étais instruite de ce malheureux penchant ; il me semble, au reste qu'il serait fort aisé de vous convaincre. C'est ordinairement le matin, ou pendant que vous vous promenez, que Dolni déshonore votre couche : surprenez-les demain, et ne tardez pas à tirer vengeance d'un affront aussi éclatant. — Vous me servirez, madame ? — Je vous le jure. Il n'est que de Borghèse dont il faille se cacher ; intimement liée avec votre femme, je crois qu'elle favorise mutuellement leurs passions. — Eh bien ! nous ne lui dirons mot, et demain matin, enfermé dans le cabinet, je pourrai m'assurer de tout.

Pour n'avoir pas l'air de nous entendre, nous nous séparons à l'instant, et j'engage le Duc à m'éviter tout le jour ; je vole chez la Duchesse, et l'encourageant à jouir, sans scrupule, des voluptés dont notre jeune homme l'enivre, je lui confie que le Duc projetant une chasse le lendemain, elle doit profiter de cet instant, pour passer avec Dolni la plus délicieuse matinée. Mettons-nous de bonne heure en train toutes les deux, dis-je : j'arriverai ; vous ne vous gênerez pas pour moi, et vous m'adopterez en tiers ; la Duchesse rit de mon idée, elle me permet de la remplir. L'instant arrivé, dès que je crois nos deux amans aux prises, j'amène le Duc dans le cabinet… Eh bien, lui dis-je, en lui faisant voir sa femme dans les bras du jeune homme ; êtes-vous convaincu maintenant ? Grillo furieux, se jette, un poignard à la main, sur son couple adultère ; aidant son bras, j'ai soin qu'il se dirige sur

son infidèle épouse : elle est atteinte d'un coup dans le flanc, et la rage du Duc se portant aussitôt sur l'amant, qui s'échappe, il le poursuit avec vigueur : je ne m'oppose plus à ses coups… Dolni se sauve, Grillo le poursuit ; au bout du long corridor, une trape les enfonce tous deux, l'un, dans un caveau, dont les issues peuvent aussitôt le rejoindre à nous ; l'autre, dans le milieu d'une machine épouvantable, dont mille lames tranchantes sont prêtes à déchirer celui qu'elle enferme… Grand Dieu ! qu'ai-je fait, s'écrie le Duc en tombant… piége affreux… Scélérats ! qui n'aviez d'autres projets, que de m'y prendre… Oh ! chère épouse, on m'a trompé… Tu étais séduite… innocente… À peine le Duc a-t-il prononcé ces dernières paroles, que son épouse nue et blessée s'enfonce auprès de lui, par les soins de Borghèse. La voilà, dis-je alors, d'une croisée où Borghèse, Dolni et moi plongions sur cette affreuse machine… La voilà… Sans doute elle était innocente ; et c'est toi seul que nous voulions perdre… Secoure-la, si tu l'oses, mais songe que tu ne le peux, qu'en périssant toi-même : Grillo s'élance vers sa femme ; le mouvement qu'il fait, agitant aussitôt les ressorts, toutes les lames sont en action, toutes se dirigent à-la-fois sur ces deux victimes, qui dans moins de dix minutes sont tellement hachées l'une et l'autre, qu'on ne voit plus que du sang et des os. Je ne vous peindrai point l'extase où cette scène nous mit, Borghèse et moi ; toutes deux branlées par Dolni, nous déchargeâmes au moins dix fois de suite, et cette atrocité, je l'avoue, est une de celles dont les pointes aiguës ont le plus longtems échauffée ma tête… ont le plus constamment embrâsés mes sens.

Viens passer demain la journée chez moi, me dit Olimpe, dès que nous fûmes de retour à Rome ; je te ferai connaître celui qui me donne cent mille écus pour brûler tous les hôpitaux et toutes

les maisons de charité ; celui qui se charge de l'exécution s'y trouvera de même… Quoi ! répondis-je, tu penses toujours à cette horreur ? — Assurément, Juliette, tes crimes se bornent à troubler des ménages, et moi, je les étends… à la moitié d'une ville, au moins ; et comme Néron, quand il brûla Rome, je veux être, une harpe à la main, sur un balcon, d'où je découvrirai les flammes qui dévasteront ma patrie. — Olimpe, tu es un monstre. — Moins que toi ; l'affreuse scène qui vient de perdre les Grillo, est absolument de ta tête, je ne l'aurais jamais inventée.

Je ne manquai pas le rendez-vous ; les deux hommes que tu vois là, me dit Olimpe, en me présentant ses convives, dont l'un, et c'était du plus âgé qu'elle parlait, monseigneur ; Ghigi parent de plusieurs des princes qui, long-tems, occupèrent le saint-siège, il se trouve à la tête aujourd'hui de la police intérieure de Rome ; c'est lui qui gagne au projet d'incendie dont je t'ai parlé et qui me compte cent mille écus pour l'exécuter. Celui-ci est le comte Bracciani, lequel, en sa qualité de premier physicien de l'Europe, se charge de l'exécution : puis, se rapprochant de mon oreille, tous deux sont mes amis, Juliette, ne leur refuse rien, je t'en conjure, s'ils exigent quelque chose de toi : ne suis-je pas à toi, répondis-je, et la princesse ayant donné les ordres les plus sévères pour que nous fussions seuls, la conversation s'engagea.

Je vous fais dîner, dit Olimpe, avec une des plus fameuses scélérates de France ; elle nous donne ici, chaque jour, des modèles de crime ; ne craignons donc point, mes amis, d'avouer devant elle, celui que nous méditons. En vérité, Madame, dit le maître de police, vous qualifiez ici de crime, l'action la plus simple sans doute ; je regarde les hôpitaux comme la chose du monde la plus dangereuse dans une grande ville ; ils absorbent l'énergie du

peuple, ils entretiennent sa fainéantise, ils amolissent son courage ; ils sont pernicieux en un mot, sous tous les rapports ; le nécessiteux est à l'état ce qu'est la branche parasite à l'arbre fruitier ; elle la dessèche, elle se nourrit de sa sève, et ne rapporte rien. Que fait l'agriculteur en appercevant cette branche, il la coupe aussitôt sans remords. Que l'homme d'état agisse donc ici comme l'agriculteur : une des premières loix de la nature, est qu'il n'y ait rien d'inutile dans le monde. Soyez sûre que le mendiant, toujours nuisible, non seulement profite de la part d'un homme utile, ce qui est déjà un vice dans l'état, mais deviendrai lui-même bientôt dangereux si vos aumônes viennent à lui manquer : je veux que loin d'en donner à de tels malheureux, on ne s'occupe, au contraire, qu'à les extirper totalement ; je veux qu'on les détruise ; faut-il trancher le mot, je veux qu'on les tue comme on faisait d'une race d'animaux venimeux. Telle est donc la première raison qui m'a fait proposer à la princesse Borghèse cent mille écus romains pour anéantir ces maisons. La seconde est que j'élève à la place de ces hôpitaux, un vaste bâtiment qui aura l'air d'en tenir lieu, et qui ne sera néanmoins qu'un hospice pour les voyageurs, ce qui n'a nul inconvénient. Je demande, pour cette maison, les revenus des hôpitaux ; je les obtiens, et j'y gagne cent mille écus de rente ; ce n'est donc que la première année d'un revenu sûr, que je sacrifie à madame de Borghèse, qui a, dit-elle, dans le comte Bracciani, l'homme qui convient pour mettre Rome dans le cas de n'avoir plus de ces maisons, et de desirer à leur place, celle dont je donne le plan aussitôt, et pour laquelle j'obtiendrai bien aisément des revenus, qui par l'extinction des hôpitaux, demeureront sans destination. Il y a vingt-huit de ces maisons-là dans la ville, poursuivit Ghigi, et neuf conservatoires contenant dix-huit cents jeunes filles pauvres, que vous imaginez

bien que je comprends dans mes proscriptions ; il faut que tout cela brûle à la même heure ; ce seront trente ou quarante mille fainéans de sacrifiés… d'abord au bien de l'état… secondement aux plaisirs d'Olimpe, qui va mettre, sur cette affaire, cent mille écus comptant dans sa cassette ; troisièmement, à ma fortune, car avec ce que j'ai déjà, je deviens l'un des plus riches ecclésiastiques de Rome, si mon projet réussit. Il me paraît, dit Bracciani, que je suis, moi qui dois exécuter, le plus maltraité de tous ; car il ne vous est pas encore venu dans l'esprit de m'offrir seulement un sequin sur le grand profit que vous allez faire : Ghigi a cru, dit Olimpe, que nous devions partager, mais il se trompe, je n'ai pas trop de ce qu'il me donne, et je veux que le comte ait la même part ; où Ghigi pourrait-il aller chercher des complices ailleurs ? Doucement, dit le Monsignor, ne nous brouillons pas au commencement d'une entreprise aussi importante, ce serait le moyen de la faire manquer et de nous nuire tous réciproquement ; j'accorde au comte la même somme qu'à madame de Borghèse, j'accorde de plus cent mille francs de pot-de-vin à cette charmante femme, continue Ghigi, en me montrant : l'amie d'Olimpe doit lui ressembler, et mériter, à ce tire, d'être traitée comme une complice ; elle en a toutes les vertus, dit la princesse, et je vous garantis que vous serez content d'elle : que tout soit donc fini, poursuivit Borghèse ; j'accepte l'offre faite à mes deux amis, ne nous occupons plus que de réussir : c'est de quoi je me charge, dit Bracciani, et de manière à ce qu'il n'échappe pas une des victimes que la profonde politique, ou plutôt la voluptueuse méchanceté de Ghigi, condamne à la mort. Sur quoi les médecins feront-ils maintenant leurs épreuves, demandai-je à la société. Il est très-certain, dit Olimpe, que presque tous n'avaient pas d'autres façons d'essayer un remède, et que c'est vraiment un vide pour

eux ; il faut, poursuivit-elle, que je vous raconte, à ce sujet, ce que me disait un jour le jeune Iberti, mon médecin, qui vint me voir en sortant d'une de ces expériences. Qu'importe à l'état l'existence des êtres vils qui remplissent ordinairement ces maisons, me répondait-il, sur ce que j'avais l'air de le blâmer d'abord, afin de voir ce qu'il avait à me dire pour sa justification. Ce serait furieusement gêner la société, que de ne pas permettre aux gens de l'art, de s'instruire sur cette lie qui la déshonore. La nature nous indique quel est, par la faiblesse quelle lui a départie, l'usage que nous en devons faire, et ce serait tromper ses vues que de nous y refuser. Mais dis-je ; en sortant un peu de la question, lorsque dans un cas différent, quelque vil intérêt engage un homme distingué par ses richesses, ou par ses emplois, à profiter de l'état d'un malade, pour voiler le crime qu'il a dessein de commettre en sa personne, et que cet homme propose à un médecin de hâter les derniers instans de ce malade, le médecin fait-il un grand mai en acceptant ? Non, sans doute, me dit mon jeune Esculape, non certainement, s'il est bien payé, et la discrétion certaine du mort doit l'engager à en avoir une égale, vis-à-vis de ceux qui le font agir. À quoi lui servirait de trahir son complice, puisqu'il est sûr de ne jamais l'être ? Se refuser à cette action serait une duperie de la part du médecin, car il n'oserait jamais se vanter d'une proposition qui ne le suppose pas honnête homme ; ainsi il ne retirerait de son désintéressement qu'une jouissance isolée et intellectuelle, très-inférieure à celle que lui procurerait la somme offerte. Se vanta-t-il même de rejeter la proposition, il n'en recevrait aucun éloge ; on dirait qu'il a fait son devoir, et comme il n'y a jamais de récompense pour ceux qui le font, il est parfaitement inutile de se gêner pour y prétendre : en comparant à part lui, ce qu'il doit retirer de l'acceptation ou du refus, il verra que le refus,

où mettra sa bonne action dans un oubli éternel, et par conséquent il en enlèvera toute la jouissance, ou la fera éclater, mais alors en perdant son complice (or que gagne-t-il à perdre plutôt le complice que le malade) et en ne lui méritant d'autre jouissance que celle de s'entendre dire, il a fait son devoir ; or, je demande si ce faible éloge, et la futile jouissance qu'il en retirera, vaudra seulement le quart de la somme qui a pu lui être offerte pour le délit ; il serait donc un fou de balancer ; il doit, agir et se taire, et se faire bien payer. Voilà ce que me disait Iberti, le plus joli, le plus spirituel, le plus aimable docteur de Rome, et vous comprenez aisément qu'il n'eût pas beaucoup de peine à me convaincre ; mais reprenons notre projet, mes amis, poursuivit Olimpe. Êtes-vous sûr de votre opération, Bracciani ? et ne craignez-vous point que de perfides secours n'arrêtent les effets que nous projetons ? Je redoute, l'humanité autant que je l'abhorre ; que d'heureux crimes ses pernicieux effets ont troublé ! Je ne crains rien, dit le comte ; j'opère du haut d'une montagne, située dans le milieu de Rome ; les trente-sept bombes invisibles que je dirige sur les trente-sept hôpitaux, seront renouvelées, sans qu'au moyen de mes procédés, personne ne puisse les appercevoir. Je mettrai dans les jets, les intervalles nécessaires aux secours, de manière que l'incendie sera propagé, en raison des moyens qu'on employera pour l'éteindre, et que le feu se rallumera toujours en proportion des soins mis en usage pour l'absorber. Comte, lui dit Olimpe, vous enflâmeriez donc une ville entière, par ce procédé terrible ? Assurément, répondit le physicien, et rien que par ce que nous entreprenons, il serait très-possible que la moitié de la ville y périt. Il y a, dit Ghigi, des hôpitaux situés dans des quartiers fort pauvres de Rome, et ces parties périront infailliblement. De telles considérations vous arrêtent-elles, dit

Olimpe ? Nullement, madame, répondirent simultanément les deux agens de cette atrocité. Ces messieurs me paraissent fermes, dis-je à madame de Borghèse, je crois que toutes leurs réflexions sont faites, et que le crime qu'ils vont commettre, est pour eux considération bien légère. Il n'y a pas de crime à ce que nous projetons, dit Ghigi.

Toutes nos erreurs, en morale, viennent de l'absurdité de nos idées sur le bien et le mal ; si nous étions convaincus de l'indifférence de toutes nos actions, si nous étions bien persuadés que celles que nous appelons justes, ne sont rien moins que telles aux yeux de la nature, et que celles que nous nommons iniques, sont peut-être près d'elle la plus parfaite mesure de la raison et de l'équité, assurément nous ferions bien moins de faux calculs ; mais les préjugés de l'enfance nous trompent, et ne cesseront jamais de nous induire en erreur tant que nous aurons la faiblesse de les écouter ; il semble que le flambeau de la raison ne nous éclaire que quand nous ne sommes plus à même de profiter de ses rayons ; et ce n'est jamais qu'après sottises sur sottises, que nous parvenons à découvrir la source de toutes celles que l'ignorance nous a fait commettre. Presque toujours encore, les loix du gouvernement nous servent de boussole pour distinguer le juste et l'injuste. Nous disons, la loi défend telle action, donc elle est injuste ; il est impossible de voir rien de plus trompeur que cette manière de juger ; car la loi est dirigée sur l'intérêt général, or rien n'est plus en contradiction avec l'intérêt général, que l'intérêt particulier, et rien n'est en même tems plus juste que l'intérêt particulier ; donc rien de moins juste que la loi qui sacrifie tous les intérêts particuliers à l'intérêt général. Mais l'homme, dit-on, veut vivre en société, il faut donc pour cela qu'il sacrifie une portion de sa félicité particulière à la félicité publique, soit ; mais

comment voulez-vous qu'il ait fait un tel pacte sans être sûr de retirer au moins autant qu'il donne ? Or, il ne retire rien du pacte qu'il fait, en consentant aux loix ; car vous le grévez infiniment plus que vous ne le satisfaites, et pour une occasion où la loi le garantit, il en est mille où elle le gêne ; donc il ne devait pas consentir aux loix, ou les faire infiniment plus douces ; les loix n'ont servi qu'à reculer l'anéantissement des préjugés, qu'à nous enchaîner plus long-tems sous le joug honteux de l'erreur ; la loi est un frein que l'homme a donné à l'homme, quand il a vu la facilité avec laquelle il franchissait tous les autres ; et comment, d'après cela, a-t-il pu croire que ce frein suppléant pourrait jamais servir à quelque chose. Il est des punitions pour les coupables, soit ; je vois à cela de la cruauté ; mais aucuns moyens de rendre l'homme meilleur, et ce n'était, ce me semble, qu'à cela qu'il fallait travailler. On échappe tant qu'on veut d'ailleurs, à ces punitions, et cette certitude encourage l'ame de celui qui a tout franchi. Eh ! convainquons-nous en donc une bonne fois, les loix ne sont qu'inutiles et dangereuses ; leur seul objet est de multiplier les crimes, ou de les faire commettre en sûreté, par le secret ou elles contraignent ; sans les loix et les religions, on n'imagine pas le degré de gloire et de grandeur ou seraient aujourd'hui les connaissances humaines ; il est inoui comme ces indignes freins en ont retardé les progrès ; telle est la seule obligation que l'on leur aie. On ose déclamer contre les passions ; on ose les enchaîner par les loix ; mais que l'on compare les unes et les autres ; que l'on voye qui des passions ou des loix, ont fait le plus de bien aux hommes ; qui doute, comme le dit Helvétius, que les passions ne soient, dans le moral, ce qu'est le mouvement dans le physique. Ce n'est qu'aux passions fortes que sont dûs l'invention et les merveilles des arts ; elles doivent être regardées, poursuit le

même auteur, comme le germe productif de l'esprit, et le ressort puissant des grandes actions. Les individus qui ne sont point animés de passions fortes, ne sont que des êtres médiocres. Il n'y aura jamais que les grandes passions qui pourront enfanter de grands hommes ; on devient stupide dès qu'on n'est plus passionné, ou dès qu'on cesse de l'être. Ces bases établies, je demande de quel danger ne sont donc point des loix, qui gênent les passions ? Que l'on compare les siècles d'anarchie, avec ceux où les loix ont été le plus en vigueur, dans tel gouvernement que l'on voudra ; on se convaincra facilement que ce n'est que dans cet instant du silence des loix, qu'ont éclatées les plus grandes actions. Reprennent-elles leur despotisme, une dangereuse létargie assoupit l'âme de tous les hommes ; et si l'on ne voit plus de vices, à peine découvre-t-on une vertu : les ressorts se rouillent, et les révolutions se préparent. Mais l'interrompit Olimpe, vous ne voudriez donc plus de loix dans un empire ? — Non : rendus à l'état de nature, les hommes, je le soutiens, seraient plus heureux qu'ils ne peuvent l'être sous le joug absurde des loix. Je ne veux pas que l'homme renonce à aucune portion de sa force et de sa puissance ; il n'a nullement besoin des loix pour se faire justice, la nature a placé dans lui l'instinct et l'énergie nécessaire pour se la procurer lui-même ; et celle qu'il se fera, sera toujours plus prompte et plus active que celle qu'il peut espérer de la main langoureuse de l'homme ; parce que dans l'acte de cette justice, il ne considérera que son propre intérêt, et la lésion qu'il aura reçue ; au lieu que les loix d'un peuple ne sont jamais que la masse et le résultat des intérêts de tous les législateurs, qui ont coopéré à l'érection de ces loix. — Mais vous serez opprimé sous les loix ? — Que m'importe d'être opprimé, si j'ai le droit de le rendre ; j'aime mieux être opprimé par mon voisin, que je puis opprimer à mon

tour, que de l'être par la loi, contre laquelle je n'ai nulle puissance. Les passions de mon voisin, sont infiniment moins à craindre que l'injustice de la loi ; car les passions de ce voisin, sont contenues par les miennes, au lieu que rien n'arrête, rien ne contraint les injustices de la loi. Tous les défauts de l'homme appartiennent à la nature ; il ne peut y avoir, d'après cela, de meilleures loix que celles de la nature ; car il n'appartient à aucun homme de réprimer ce qui vient de la nature : or, la nature n'a point fait de loix ; elle n'en imprime qu'une seule au cœur de tous les hommes, c'est de nous satisfaire... de ne rien refuser à nos passions, quelque chose qu'il puisse en coûter aux autres. Ne vous avisez donc point de gêner les impulsions de cette loi universelle, quels que puissent en être les effets ; vous n'avez pas le droit de les arrêter ; laissez ce soin à celui qu'elles outrageront ; si elles le blessent, il saura bien les réprimer. Les hommes qui crurent que de la nécessité de se rapprocher, dérivait celle de se faire des loix, tombèrent dans la plus lourde erreur ; ils n'avaient pas plus besoin de loix, réunis qu'isolés. Un glaive universel de justice est inutile ; ce glaive est naturellement dans les mains de tout le monde ; — mais chacun ne s'en servira pas à propos, et l'iniquité deviendra générale, — Cela est impossible, jamais Pierre ne sera injuste envers Paul, quand il saura que Paul peut à l'instant se venger de son injustice ; mais il le deviendra, s'il sait qu'il n'a plus à craindre que des loix qu'il peut éluder, ou auxquelles il peut se soustraire. Je vais plus loin, je vous accorde que sans loix, la somme des crimes s'étendit, que sans loix l'univers ne fut plus qu'un volcan, dont d'exécrables forfaits, jailliraient à chaque minute. Il y aurait encore moins d'inconvéniens dans cet état de lésions perpétuelles ; il y en aurait beaucoup moins, sans doute, que sous l'empire des loix ; car souvent la loi frappe l'in-

nocent, et à la masse des victimes, produites par le criminel, il doit se joindre encore celle produite par l'iniquité de la loi ; vous aurez ces victimes-là de moins dans l'anarchie : sans doute vous aurez celle que le crime sacrifie ; mais vous n'aurez pas celle qu'immole l'iniquité de la loi ; car l'opprimé, ayant le droit de se venger lui-même, ne punira bien certainement que son oppresseur ; — mais l'anarchie, ouvrant la porte à l'arbitraire, est nécessairement la cruelle image du despotisme. — Autre erreur, c'est l'abus de la loi qui mène au despotisme ; le despote est celui qui crée la loi... qui la fait parler, ou qui s'en sert pour ses intérêts. Ôtez ce moyen d'abus au despote, il n'y aura plus de tyran. Il n'est pas un seul tyran qui ne se soit étayé des loix pour exercer ses cruautés ; par-tout où les droits de l'homme seront assez également répartis, pour que chacun puisse se venger lui-même des injures qu'il aura reçues, il ne s'élèvera sûrement point de despote, car il serait terrassé à la première victime, qu'il s'aviserait d'immoler. Ce n'est jamais dans l'anarchie que les tyrans naissent, vous ne les voyez s'élever qu'à l'ombre des loix ou s'autoriser d'elles. Le règne des loix est donc vicieux ; il est donc inférieur à celui de l'anarchie : la plus grande preuve de ce que j'avance, est l'obligation où est tout gouvernement, de se plonger lui-même dans l'anarchie, quand il veut refaire sa constitution. Pour abroger ses anciennes loix, il est obligé d'établir un régime révolutionnaire où il n'y a point de loix : de ce régime naissent à la fin de nouvelles loix ; mais ce second état est nécessairement moins pur que le premier, puisqu'il en dérive, puisqu'il a fallu opérer ce premier bien, l'anarchie, pour arriver au second bien, la constitution de l'état. Les hommes ne sont purs que dans l'état naturel ; dès qu'ils s'en éloignent, ils se dégradent ; renoncez, vous dis-je, renoncez à l'idée de rendre l'homme meilleur par des

loix, vous le rendrez, par elles, plus fourbe et plus méchant… jamais plus vertueux. — Mais le crime est un fléau sur la terre ; plus il y aura de loix, moins il y aura de crimes. — Autre balourdise : c'est la multitude des loix qui fait celle des crimes ; cessez de croire que telle ou telle action est criminelle ; ne faites point de loix pour la réprimer, il est certain qu'alors la multitude de vos crimes disparaîtra ; mais je reprends la première partie de votre proposition : le crime, dites-vous, est un fléau sur la terre : quel sophisme ! ce qu'à juste titre, on pourrait appeler un fléau sur la terre, serait la machine destructive de tous les individus qui l'habitent ; examinons si c'est-là l'effet du crime. Lorsqu'une telle action se commet, l'image qu'elle offre est celle de deux individus dont l'un fait l'action prétendue criminelle et dont l'autre devient la victime de cette action. Voilà donc à-la-fois un être heureux et un être malheureux ; donc le crime n'est pas le fléau de la terre, puisque rendant malheureuse la moitié des individus qui l'habitent, il rend très-heureuse l'autre moitié ; le crime n'est autre chose que le moyen dont la nature se sert pour arriver à ses desseins sur nous, et pour maintenir l'équilibre si nécessaire au maintien de ses opérations. Ce seul exposé suffit à faire voir qu'il n'appartient pas à l'homme de le punir, d'abord parce qu'il est utile, et secondement parce qu'il appartient à la nature qui a tous droits sur nous, et sur laquelle nous n'en avons aucun. Si, sous un autre rapport, le crime est la suite des passions, et que les passions, ainsi que je viens de le dire, doivent être regardées comme le seul ressort des grandes actions, vous devez toujours préférer le crime qui donnera de l'énergie à votre gouvernement, aux vertus qui en rouilleront les ressorts : de ce moment, vous ne devez plus sévir contre les crimes ; vous devez au contraire les encourager, et laisser les vertus dans l'ombre, où le mépris que vous leur

devez doit les ensevelir à jamais. Gardons-nous, sans doute, de confondre ici les grandes actions avec les vertus : très-souvent une vertu n'est rien moins qu'une grande action, et plus souvent encore une grande action n'est qu'un crime : or les grandes actions sont très-souvent nécessaires et les vertus ne le sont jamais. Brutus, honnête homme au milieu de sa famille, n'eût jamais été qu'un triste et plat individu ; Brutus, meurtrier de César, fait à-la-fois un crime et une grande action ; le premier n'eût jamais été connu dans l'histoire ; Le second en est le héros. — Ainsi donc, selon vous, on peut être parfaitement tranquille au milieu des crimes les plus noirs ? — C'est au sein de la vertu que le calme se trouve impossible puisqu'il est clair que l'on existe alors dans un état contraire à la nature… à la nature qui ne peut exister, se renouveller, conserver son énergie que par l'immensité des crimes de l'homme, aussi ce que nous pouvons faire de mieux, est de tâcher de nous faire des vertus de tous les vices des hommes, et des vices de toutes leurs vertus. Assurément, dit Bracciani, c'est à quoi je travaille depuis l'âge de quinze ans, et je puis dire avec vérité que j'y ai toujours trouvé le bonheur. Mon ami, dit Olimpe à Ghigi, avec la morale que vous venez de nous étaler, vous devez avoir les passions bien vives ? vous avez quarante ans, c'est l'âge où elles parlent le plus impérieusement. Oh oui ! je le répète, vous devez avoir fait des horreurs. Avec la place qu'il occupe, dit Bracciani, avec l'inspection générale de la police de Rome, les occasions de mal faire ne doivent pas lui manquer… Il est certain, dit Ghigi, que je suis fort à même de faire le mal, et ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est que je ne laisse guère échapper de moyens de m'y livrer… Vous faites des injustices… des prévarications, dit madame de Borghèse, vous vous servez du glaive de Thémis, pour immoler bien des innocens ? — Et quand tout ce que vous

dites-là serait, j'agirais d'après mes principes ; de ce moment, je croirais bien faire : si je suppose la vertu dangereuse dans le monde, ai-je tort d'immoler ceux qui la pratiquent ? si, reversiblement, je crois le vice utile à la terre, ai-je tort de laisser échapper aux loix ceux qui le professent ? Que m'importe d'être traité d'homme injuste : pourvu que ma conduite cadre avec mes principes, je suis tranquille ; avant que d'agir d'après eux, j'ai commencé par les analyser, ensuite j'ai basé ma conduite sur eux ; que l'univers entier me blâme après, peu m'importe, je ne dois compte de mes actions qu'à moi. Voilà la vraie philosophie, dit Bracciani, j'ai moins développé mes principes que Ghigi, mais je vous assure qu'ils sont absolument les mêmes, et que je les ai mis en pratique tout aussi souvent. Monseigneur, dit Olimpe au magistrat de la police de Rome, vous êtes accusé d'employer beaucoup trop l'affreux supplice de la corde ; vous y faites, dit-on, appliquer beaucoup d'innocens, et vous le faites prolonger principalement sur eux, à tel point, prétend-on, qu'ils y périssent toujours. Je vais vous expliquer l'énigme, dit Bracciani. Ce supplice compose les plaisirs de ce scélérat ; il bande en le voyant exercer, il décharge si le patient en crève. Comte, dit Ghigi, je ne vois pas ce qui vous engage à faire ici les honneurs de mes goûts, je ne vous ai pas chargé, ce me semble, de dévoiler mes faiblaisses. Cet aveu du comte nous fait le plus grand plaisir, dis-je, avec vivacité ; c'est une jouissance que vous préparez à Olimpe, et j'avouerai franchement que c'en est une que vous me donnez aussi..... Elle serait complette, dit Olimpe, si Ghigi voulait s'y

livrer devant nous... Pourquoi pas, reprit ce libertin, avez-vous un objet ? — J'en trouverai facilement. — Oui, mais cela n'aurait peut-être pas les qualités requises. — Qu'entendez-vous par ces qualités ?... Celles de l'infortune, dit Ghigi, de l'innocence, de la

soumission due à un juge suprême. Il vous est donc possible, dit Olimpe, de réunir tout cela ? Assurément, reprit le magistrat, mes prisons regorgent de pareils sujets, et je vais, en moins d'une heure, faire conduire ici ce qui convient aux plaisirs que vous avez l'intention de vous procurer. Quel sera ce sujet, dit Olimpe ? — Une jeune femme de dix-huit ans, belle comme Vénus, et grosse de huit mois. Grosse, objectai-je ? et c'est dans cet état que vous lui ferez subir un supplice aussi dangereux ? — Qu'importe ? elle en mourra, c'est le pis aller : en vérité, cela ne m'inquiète guère ; j'aime étonnamment à les prendre ainsi ; il y a deux plaisirs pour un ; c'est ce qu'on appelle la vache et le veau. Et cette pauvre créature, dis-je, je gagerais qu'elle est innocente ? — Il y a deux mois que je la tiens en prison, avec le ferme projet de m'en amuser ; sa mère la soupçonne d'un vol que j'ai fait faire moi-même afin de m'emparer de la fille ; le piège tendu fort adroitement, réussit au mieux : la pauvre Cornélie est dans mes filets, et je suis maître de ses jours ; un mot de vous, et je vais vous la faire danser sur la corde, mieux qu'aucun baladin ne le fit de ses jours. Je persuaderai que par humanité je l'ai soustraite à la punition, et tout en me couvrant, de ce que les sots appellent un crime, j'aurai le mérite d'une superbe action. Voilà qui va le mieux du monde, dis-je ; mais cette mère que vous laissez vivre, ne peut-elle pas tout découvrir, et où en serions-nous alors ; il n'y aurait, ce me semble, rien de plus aisé que de lui persuader qu'elle est la complice de sa fille, et qu'elle-même a coopéré au vol dont elle veut faire retomber l'iniquité sur sa seule fille… Il y a peut-être encore quelques parens dans cette maison, dit le comte. Il est certain, dit Olimpe, qu'y en eût-il vingt, il me semble que pour la sûreté personnelle de Ghigi, il faudrait les immoler tous. Vous êtes des gens insatiables, répondit le magistrat, je voudrais sim-

plement que vous ne missiez pas sur le compte de vos attentions pour moi, ce qui ne tient qu'à votre perfide luxure. Eh bien ! il faut vous contenter : Cornélie un frère et une mère ; je vous réponds que tous trois vont périr sous vos yeux, par le supplice dont le comte prétend que je fais mes plaisirs. Voilà ce que nous voulions, dit Olimpe ; quand on fait tant que de se permettre une pareille saillie, il me semble qu'il faut lui laisser toute l'extension qu'elle peut avoir ; je ne connais rien de pis que de s'arrêter en chemin... Oh foutre, dit alors la putain, en se frottant le con pardessus sa robe ; oh sacredieu, que de plaisirs ! j'en décharge d'avance. Ghigi sort à l'instant pour aller donner les ordres nécessaires ; un petit jardin isolé, environné de cyprès, et tenant au boudoir d'Olimpe, est choisi pour le lieu de l'exécution, et nous pelotons, en attendant la partie ; Ghigi et Olimpe se connaissaient ; mais Bracciani n'avait jamais touché mon amie, et je n'étais connue d'aucun des deux, La princesse se chargea donc des avances, et les frais avec de tels libertins ne devaient pas être fort longs ; la coquine s'approchant de moi, me déshabille, et me livre bientôt nue aux mains de ses deux amis ; ils me dévorent, mais à l'italienne ; mon cul devient l'unique objet de leurs caresses : tous deux le baisent, le langottent, le mordent ; ils ne peuvent s'en rassasier ; à peine se souviennent-ils que je suis une femme, un peu d'ordre succède à ces premières caresses. Bracciani s'approche d'Olimpe, qui vient de se mettre aussi nue que moi, et je deviens la proie de Ghigi. Ne vous impatientez pas, charmante créature, me dit cet infâme libertin, le visage collé sur mes fesses ; blasé sur les plaisirs par une longue habitude de leurs sensations, il me faut des recherches pour retrouver en moi l'aiguillon de leur pointe émoussée : je serai long, je vous impatienterai, peut-être même n'en viendrai-je pas à mon honneur ; mais

vous m'aurez donné du plaisir : c'est la seule chose, ce me semble, à laquelle doive prétendre une femme ; et le paillard se secouait tant qu'il pouvait, en continuant de savourer mes fesses ; madame, dit-il à Olimpe que Bracciani fourageait, je n'aime pas trop à faire ainsi la besogne moi-même ; il me paraît que le comte est dans le même cas ; faites-nous venir quelques jeunes filles ou quelques petits garçons, je vous prie, qui chargés de branler nos vits, de nous gamahucher, de nous socratiser, ne nous laisseront plus que des roses à cueillir aux autels de Vénus-Callipige. Olimpe sonne, deux jeunes filles de quinze ans paraissent aussitôt ; la libertine en avait toujours à ses ordres… Ah bon, dit le magistrat, dites leur de venir promptement vaquer à des fonctions qu'il est désagréable de faire soi-même ; obéi dès qu'il est entendu, Ghigi met entre les mains des pucelles les tristes dépouilles de son humanité fléchissante ; et mes fesses continuent d'être l'objet de ses baisers ; bientôt sa langue pénètre, sans que jamais la moindre distraction vienne refroidir son hommage. Bracciani plus heureux, est déjà dans l'anus d'Olimpe, pendant que la jeune satellite, à genoux devant lui, gamahuche le trou de son cul ; ce tableau duquel Ghigi s'approche un moment, le décide ; il écarte mes fesses, s'y place à demi bandant, et se fait flageller pour soutenir l'attaque… le traître… il déshonore mes charmes… n'ayant pas assez de consistance pour se maintenir dans son poste, il en est rejeté. Accoutumé à l'injustice, c'est à la petite fille qu'il s'en prend… elle le fustigeait. Si vous frappiez plus fort, s'écrie-t-il, cela ne m'arriverait pas ; et en même-tems il lui applique un soufflet si vigoureux, qu'il la jette en arrière à deux pieds de là. Vous êtes trop bon, monseigneur, lui crie Olimpe, mettez en sang cette petite gueuse : voilà comme je les traite quand elles me manquent. Vous avez raison, dit Ghigi en

s'en emparant ; et malgré les grâces, la douceur, la gentillesse, la beauté du cul de cette charmante enfant, le barbare la fustige avec une telle violence, que le sang ruisselle au cinquantième coup. M'appercevant alors qu'il toise mes fesses avec ses verges, frappe libertin, lui dis-je, ne te gêne pas ; je soupçonne tes projets, je les aime ; je brave tes coups, tu peux les appuyer. Ghigi ne me répond pas, mais il fouette ; il me flagelle si rudement, que son outil molasse à la fin rendu à la vie, devient en état de me perforer. Je me hâte de me mettre en posture, il m'encule, on lui rend ce qu'il vient de faire, et nous voilà plongés dans le sein des plaisirs. Déchargerons-nous, dit Bracciani toujours sodomisant ma compagne. Non, non, répond Ghigi, songe qu'une grande opération nous attend ; il ne faut ici, que nous mettre en train : aux seuls supplices de la famille de Cornélie, à cette unique atrocité doit être accordé notre foutre. Cette résolution s'adopte ; nos deux libertins, sans s'embarrasser s'ils nous laissent en chemin ou non, quittent à l'instant leurs montures, et les plaisirs de la table viennent faire diversion à ceux de la lubricité ; au milieu du repas, Ghigi presqu'ivre, veut qu'on couche à plat-ventre sur la table celle des petites filles qu'il n'avait pas fouetée, et qu'on lui mange une douzaine de crêpes toutes bouillantes sur les fesses, on exécute ; la pauvre enfant brûlée jusqu'au vif jette des cris affreux qui n'empêchent pas les convives de piquer vigoureusement de leurs fourchettes les morceaux qu'ils prennent sur le derrière sanglant de cette infortunée. Il serait plaisant de lui en faire autant sur la gorge, dit Bracciani. Je le veux, dit Ghigi ; mais c'est à condition que je la clisteriserai pendant ce tems-là avec de l'eau bouillante ; et moi dans le con avec de l'eau, forte, dit Olimpe, toujours emportée dès qu'il s'agissait d'infamie. Puisqu'il faut que je prononce à mon tour, observai-je à la compagnie, sauf

meilleur avis, je voudrais qu'on mangeât des crêpes sur le joli visage de cette petite fille, qu'en piquant les morceaux on lui crevât les yeux avec les fourchettes, qu'elle fût ensuite empalée au milieu de la table. Toutes ces idées s'exécutent ; on achève de se griser, de se gorger, ayant sous les yeux le divin spectacle de cette charmante petite fille expirante et se livrant aux contorsions horribles que lui arrache la douleur.

Comment avez-vous trouvé mon dîner, nous demanda Borghèse au dessert ? excellent, répondîmes-nous, et vraiment il avait été aussi somptueux que délicat : eh bien, dit-elle, avalons ceci ; c'était une liqueur qui nous fit aussitôt rejeter par en haut tout ce dont nous venions de nous remplir, et dans trois minutes nous nous trouvâmes autant d'appétit, qu'avant de nous mettre à table. Un second dîner se sert, nous le dévorons : avalons de cette autre liqueur, dit Olimpe, et tout va couler par en-bas. À peine cette cérémonie est-elle achevée, que l'appétit se fait encore sentir. Un troisième dîner, plus succulent que les deux autres, se ressert, nous le dévorons… Point de vin d'ordinaire à celui-ci, reprit Olimpe, débutons par l'Aleatico, nous finirons par le Falerne, et les liqueurs dès l'entremet. — Et la victime. — Oh foutre ! elle respire encore, dit Ghigi. — Changeons-la, dit Olimpe, et qu'on enterre celle-là morte ou vive : tout s'arrange et la seconde des jeunes filles empalée par le trou du cul, nous sert de surtout au troisième dîner. Nouvelle à ces excès de table, je crus que je n'y résisterais pas, je me trompais ; en aiguisant l'estomac, la liqueur que nous prenions le réconfortait ; et quoique nous eussions tous mangé des cent quatre-vingts plats offerts à notre voracité, pas un de nous ne s'en ressentit. À ce troisième dessert, comme notre seconde victime respirait encore, nos libertins impatientés l'accablèrent d'outrages ; écumans de foutre et d'ivresse, il n'y eut rien

qu'ils n'exécutèrent sur son malheureux corps, et j'avoue que je leur aidai beaucoup. Bracciani essaya sur elle deux ou trois expériences de physique, dont la dernière consistait à produire une foudre simulée, qui devait l'écraser à l'instant : telle fut sa cruelle fin ; elle expirait, quand la famille Cornélie vint éveiller dans nous l'affreux desir de nouvelles horreurs.

Si rien n'égalait la beauté de Cornélie, rien ne surpassait non plus la majesté des traits, la supériorité de la taille de sa malheureuse mère, âgée de trente-cinq ans : Léonard, frère de Cornélie, atteignait à peine sa quinzième année, et ne le cédait en rien à ses parens : voilà bien, dit Bracciani, en le saisissant tout-à-coup, le plus joli petit bardache que j'aie encore baisé depuis long-tems ; mais un air d'abattement et de tristesse absorbait tellement cette famille infortunée, qu'on ne pût s'occuper un moment, que de les considérer en cet état, et c'est une jouissance pour le crime, que de se repaître des chagrins dont sa scélératesse accable la vertu. Tes yeux s'animent, me dit Olimpe ; cela peut être, répondis-je ; il faudrait être bien froide, pour n'être pas émue d'un tel spectacle. Je n'en connais pas de plus délicieux, me répondit Borghèse, il n'en est pas un seul au monde, qui me fasse aussi prodigieusement bander. Prisonniers, dit alors le magistrat, en affectant le ton le plus sévère ; vous êtes, je crois, bien pénétré de vos crimes… Nous n'en commîmes jamais, dit Cornélie, je crus un moment ma fille coupable ; mais éclairée par ta conduite, je sais maintenant à quoi m'en tenir. — Vous allez le mieux savoir tout-à-l'heure ; et nous les fîmes à l'instant passer avec nous dans le petit jardin préparé pour l'exécution ; Ghigi leur fit là un interrogatoire dans toutes les formes ; je le branlais pendant ce tems-là. Vous n'imaginez pas l'art avec lequel il les fit tomber dans tous les pièges qu'il leur tendait… les subterfuges qu'il employa pour

les faire couper ; et quelque candeur… quelque naïveté que missent dans leurs défenses ces trois infortunés, Ghigi les trouva coupables, et leur sentence fut à l'instant prononcée. Olimpe s'empare aussitôt de la mère, je saisis la fille ; le comte et le magistrat sautant sur le petit garçon.

Quelques supplices s'imposèrent en attendant celui qui devait terminer ces orgies. Olimpe voulut fouetter Cornélie sur le ventre, Bracciani et le magistrat déchirèrent à coup de gaules, les jolies fesses de Léonard, et je vexai fortement le beau sein de la mère. On les attache à la fin tous trois, aux cordes qui vont leur donner la mort : quinze cabrioles consécutives leur brisent bientôt la poitrine, les reins, les vaisseaux ; au dixième, l'enfant de Cornélie se détache, et tombe sur les cuisses de Ghigi, que je branlais sur les fesses d'Olimpe, pendant que Bracciani faisait aller la corde. Tout décharge à ce spectacle, et ce que je remarquai d'affreux, c'est qu'on le poursuivit. Quoique les têtes fussent calmes, aucun de nous n'imagina de demander grace ; et les coups de corde se continuèrent jusqu'à ce que les malheureux, qu'on y appliquait, eussent rendu l'ame ; et voilà comme le crime s'amuse de l'innocence, quand ayant pour lui le crédit et la richesse, il ne lui reste plus à lutter que contre l'infortune et la misère.

Le projet horrible du lendemain s'exécuta. Olimpe et moi, placées sur une terrasse, nous nous branlions en voyant la rapidité de l'incendie. Les trente-sept hôpitaux furent consumés, et plus de vingt mille ames y périrent. Oh ! Sacredieu ! dis-je à Olimpe, en déchargeant au spectacle enchanteur de ses crimes, et de ceux de ses complices, qu'il est divin de se livrer à de tels écarts ! Inexplicable et mystérieuse nature, s'il est vrai que ces délits t'ou-

tragent, pourquoi donc m'en délectes-tu ? Ah ! garce, tu me trompes, peut-être, comme je l'étais autrefois, par l'infâme chimère déifique à laquelle on te disait soumise ; nous ne dépendons pas plus de toi que de lui : les causes sont peut-être inutiles aux effets, et nous tous, par une force aveugle aussi stupide que nécessitée, nous ne sommes que les machines ineptes de la végétation, dont les mystères, expliquant tout le mouvement qui se fait ici-bas, démontrent également l'origine de toutes les actions des hommes et des animaux.

L'incendie dura huit jours, pendant lesquels nous ne vîmes pas nos amis ; ils reparurent le neuvième. Tout est fini, dit le magistrat ; le Pape est parfaitement consolé du malheur qui vient d'arriver ; j'ai obtenu le privilège que je demandais : voilà mon profit sûr, et votre récompense décidée. Chère Olimpe, poursuivit Ghigi, ce qui aurait le plus attendri votre ame bienfaisante, c'eût été sans doute, l'incendie des conservatoires : si vous eussiez vu toutes ces jeunes filles nues… échevelées, se précipiter les unes sur les autres, pour échapper aux flammes qui les poursuivaient, et la horde des coquins que j'avais placés là, les y repousser cruellement, sous le prétexte de les secourir, dérober néanmoins les plus jolies, pour les offrir un jour à mes voluptés tyranniques, se hâter de plonger les autres au milieu des flammes… Olimpe… Olimpe, si vous eussiez vu tout cela, vous en seriez morte de plaisir. Scélérat, dit madame de Borghèse, combien en as-tu conservées ? Près de deux cents, répondit le monsignor ; on les garde dans un de mes palais, d'où elles partiront en detail pour se distribuer dans mes campagnes. Les vingt plus jolies vous seront offertes, je vous le promets, et ne vous demande pour reconnaissance, que de me faire voir quelquefois, d'aussi belles créatures que cette charmante personne, continua-t-il, en me montrant. Je

suis étonnée que vous y pensiez encore, après ce que je sais de votre philosophie sur cet objet, dit Olimpe. J'avoue, répondit le magistrat, que mes sentimens sont très-loin de se donner avec mon vit, et qu'il suffirait qu'une femme parut aimer ma jouissance, pour n'être plus payée de moi que par de la haine et du mépris. Il m'est arrivé très-souvent même de concevoir l'un et l'autre sentiment pour l'objet qui devait me servir, et mes plaisirs, pris de cette manière, se trouvaient y gagner beaucoup. Tout cela tient à ma manière de penser sur la reconnaissance ; je ne veux pas qu'une femme s'imagine que je lui doive quelque chose, parce que je me souille sur elle ; je ne lui demande alors que de la soumission, et la même insensibilité que le fauteuil qui sert à pousser ma selle. Je n'ai jamais cru que de la jonction de deux corps, puisse jamais résulter celle de deux cœurs : je vois à cette jonction physique de grands motifs de mépris… de dégoût, mais pas un seul d'amour ; je ne connais rien de gigantesque comme ce sentiment-là, rien de plus fait pour attiédir une jouissance, rien en un mot, de plus loin de mon cœur. Cependant, madame, j'ose vous assurer sans fadeur, poursuivit le magistrat en me serrant les mains, que l'esprit dont vous êtes douée, vous met à l'abri de cette manière de penser, et que vous mériterez toujours le titre et la considération de tous les philosophes libertins ; je vous rends assez de justice pour croire que vous ne devez être jalouse que de plaire à ceux-là. De ces flagorneries dont je faisais assez peu de cas, nous passâmes à des choses plus sérieuses. Ghigi voulut voir encore une fois mon derrière ; il ne pouvait, disait-il, s'en rassasier. Bracciani, Olimpe, lui et moi, nous passâmes donc dans le cabinet secret des plaisirs de la princesse, où de nouvelles infamies se célébrèrent, et je rougis, d'honneur, de vous les avouer. Cette maudite Borghèse avait tous les goûts,

toutes les fantaisies. Un eunuque, un hermaphrodite, un nain, une femme de quatre-vingts ans, un dindon, un singe, un très-gros dogue, une chèvre, et un petit garçon de quatre ans, arrière petit fils de la vieille femme, furent les objets de luxure que nous présentèrent les duègnes de la princesse. Oh ! grand dieu ! m'écriai-je en voyant tout cela ; quelle dépravation ! Elle est, on ne saurait plus naturelle, dit Bracciani ; l'épuisement des jouissances nécessite des recherches. Blasés sur les choses communes, on en desire de singulières, et voilà pourquoi que le crime devient le dernier degré de luxure. Je ne sais, Juliette, quel usage vous ferez de ces bisarres objets, mais je vous réponds que la princesse, mon ami et moi, nous allons sûrement trouver de grands plaisirs avec eux. Il faudra bien que je m'en arrange aussi, répondis-je, et je puis vous assurer d'avance, que vous ne me verrez jamais en arrière quand il s'agira de débauche et d'incongruités.

Je n'avais pas fini, que le gros dogue, accoutumé sans doute à ce manège, vint farfouiller sous mes jupes. Ah ! voilà lucifer en train, dit Olimpe en riant : Juliette déshabille-toi ; livre tes charmes aux libidineuses caresses de ce superbe animal, et tu verras combien tu en seras contente. J'accepte… et comment une horreur m'eût-elle révoltée, moi, qui journellement, les recherchais toutes avec tant de soin. On me place à quatre pattes au milieu de la chambre ; le dogue tourne, me flaire, lèche, monte sur mes reins, et finit par m'enconner à merveille, et me décharger dans la matrice ; mais il arriva quelque chose d'assez singulier, son membre grossit tellement dans l'opération, qu'il n'essayait de le retirer, qu'en me faisant des douleurs énormes. Le drôle, alors voulut recommencer, on décida que c'était le plus court ; une seconde décharge l'ayant effectivement affaibli, il se retira après m'avoir deux fois arrosé de son sperme.

Tenez, dit Ghigi, vous allez voir monsieur Lucifer me traiter bientôt comme Juliette. Extrêmement libertin dans ses goûts, ce charmant animal honore la beauté partout où il la trouve : il va foutre mon cul avec le même plaisir qu'il vient de baiser le con de madame ; je le parie ; mais je n'imiterai point l'oisiveté de notre chère amie, et je vais foutre cette chèvre tout en servant de putain à Lucifer. Je n'ai jamais rien vu de si bisarre que cette jouissance. Ghigi, avare de son foutre, ne déchargea point ; mais il eut l'air de prendre de bien grands plaisirs à cette voluptueuse extravagance. Regardez-moi, dit Bracciani, je vais vous donner un autre spectacle : il se fait enculer par l'eunuque, et encule le dindon. Olimpe, les fesses tournées vers lui, tenait entre les cuisses la tête de l'animal ; elle la coupe au moment où le physicien perd sa semence : voilà, dit le libertin, le plus délicieux des plaisirs ; on n'imagine pas ce que fait éprouver le resserrement de l'anus du dindon, quand on lui coupe le col, positivement à l'instant de la crise.

Je ne l'ai jamais essayé, dit Ghigi ; mais j'ai si fort entendu vanter cette manière de foutre, qu'il faut que je l'essaye dans un autre genre.

Juliette, me dit-il, tenez cet enfant entre vos cuisses pendant que je l'enculerai ; puis au moment où mes blasphêmes vous annonceront mon délire, vous lui couperez le col. Bien, dit Olimpe ; mais en te servant, mon cher, il faut que mon amie ait du plaisir. Je vais placer l'hermaphrodite sous sa bouche, et caressant à la foi dans lui les deux sexes, elle lui gamahuchera tour-à-tour, et les preuves de sa virilité et celles de sa féminine existence. Attendez, dit Bracciani, la posture peut s'arranger, en telle sorte, que je puisse enculer l'hermaphrodite, et me faire foutre par l'eunuque,

ayant sous mon nez le cul de la vieille, qui me chiera sur le visage. Quelle dépravation, dit Olimpe ; madame, dit Bracciani, tout cela s'explique ; il n'est pas un seul goût, pas un seul penchant, dont on ne puisse dévoiler la cause, Allons, dit Ghigi, puisque vous vous enchaînez tous, il faut que le singe m'encule, pendant que le nain, à cheval sur les reins du petit garçon, me présentera ses fesses à baiser. Voilà qui va le mieux du monde, dit Olimpe ; il n'y a donc de vacant ici que Lucifer, la chèvre et moi : rien de plus aisé, dit Ghigi, que de nous mettre tous en scène. Que la chèvre et vous se placent près de moi ; je varierai d'un cul à l'autre, et Lucifer vous sodomisera quand je n'occuperai pas votre cul ; mais je déchargerai toujours dans celui du petit garçon, dont Juliette coupera le col, dès qu'elle me verra pâmer. Le tableau s'arrange ; jamais rien d'aussi monstrueux ne s'était fait en lubricité ; nous n'en déchargeâmes pas moins tous ; l'enfant fut décapité très-à-point, et nous ne dérangeâmes le tableau, que pour faire l'éloge des divins plaisirs que cette bisarrerie venait de nous procurer à tous.

Le reste de la journée se passa en luxures

à peu près semblables. Je fus foutue par le singe ; encore une fois, par le dogue, mais en cul, par l'hermaphrodite, par l'eunuque, par les deux Italiens, par le godmiché d'Olimpe : tout le reste me branla, me lécha, et je sortis de ces nouvelles et singulières orgies, après dix heures des plus piquantes jouissances. Un souper délicieux couronna la fête ; un sacrifice Grec y fut célébré : on y immola toutes les bêtes dont nous avions joui, et la vieille liée et garottée, sur le haut de leur bûcher, y fut brûlée vive avec eux : l'eunuque et l'hermaphrodite furent les seuls individus conservés, et nous revolâmes à d'autres plaisirs.

Il y avait cinq mois que j'étais à Rome, sans qu'il fut encore question de la visite au Pape, que les cardinaux Bernis et Albani m'avaient fait espérer avec la Borghèse, lorsque je reçus enfin, quelques jours après cette aventure-ci, un petit billet bien galant de Bernis, qui me prévenait de me trouver chez lui, le lendemain de bonne-heure, pour être présentée à sa sainteté, qui, quoiqu'elle desirât depuis long-tems me voir, n'avait pourtant pas pu se satisfaire plutôt. On me recommandait la toilette la plus simple ; mais en même temps la plus élégante, et point de parfums. Braschi, comme Henri IV, m'écrivait le cardinal, veut que chaque chose sente ce qu'elle doit sentir ; il a l'art en horreur, et tient à la nature. Il est donc essentiel de vous abstenir même du bidet : obéissante dans tous les points, je fus avant dix heures du matin, toute prête, au palais Bernis. C'était au Vatican que Pie nous attendait. Saint-Père, lui dit Bernis, en me présentant ; voici la jeune française que vous avez desirée : singulièrement honorée de la faveur que vous lui faites, elle vous promet de se prêter aveuglément à tout ce qu'il plaira à votre sainteté de lui ordonner. Elle ne se repentira point de ses complaisances, dit Braschi. Avant que de nous livrer aux impuretés dont il s'agit, je suis bien aise de la voir un peu seule... Sortez cardinal, et dites aux Cammerières que les portes aujourd'hui seront fermées pour tout le monde. Bernis se retire, et sa sainteté me conduisant par la main, m'introduit dans d'immenses appartemens, jusqu'en un cabinet solitaire, où le luxe et la mollesse, sous les brunes couleurs de la religion et de la modestie, offraient néanmoins à la luxure, tout ce qui pouvait le mieux flatter ses penchans. Là, tout se mêlait indistinctement. Près d'une Thérèse en extase se voyait Messaline enculée, et sous l'image de Christ, était une Léda. Reposez-vous, me dit Braschi : dans ce lieu j'oublie les distances, et souriant au

vice, quand il est aussi aimable que vous, je lui permets de s'asseoir auprès de la vertu.

Phantôme orgueilleux, répondis-je à ce vieux despote ; l'habitude où tu es de tromper les hommes, fait que tu cherches à te tromper toi-même. Où diable vas-tu chercher la vertu, quand tu ne me fais venir ici que pour te souiller de vices. Un homme comme moi ne se souille jamais, ma chère fille, me répondit le Pape : successeur des disciples de Dieu, les vertus de l'Éternel m'entourent, et je ne suis pas même un homme, quand j'adopte un instant leurs défauts. Après un éclat de rire, dont je ne fus pas la maîtresse, évêque de Rome, m'écriai-je, suspends donc cette morgue insolente, avec une femme assez philosophe, pour t'apprécier ; écoute, et trouve bon que j'analyse un moment avec toi, ta puissance et tes prétentions.

Il se forme dans la Galilée une religion, dont les bases sont la pauvreté, l'égalité, et la haine des riches : les principes de cette sainte doctrine sont, qu'il est aussi impossible à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille… que le riche est damné uniquement, parce qu'il est riche. Il est défendu aux disciples de ce culte, de jamais faire aucune provision. Jésus, leur chef, dit positivement, je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir ; il n'y aura jamais parmi vous, ni premier ni dernier… Celui de vous qui voudra s'aggrandir, sera abaissé ; celui de vous qui voudra être le premier, sera le dernier. Les premiers apôtres de cette religion gagnent leur vie à la sueur de leur front. Tout cela est vrai, Braschi ? — Oui, certes. — Eh bien ! je te demande maintenant quel rapport il y a entre ces premières institutions, et les immenses richesses que tu te fais donner dans l'Italie. Est-ce de l'évangile, ou de la

fourberie de tes prédécesseurs, que tu possèdes tant de biens ?... Pauvre homme ! et tu crois nous en imposer encore ! — Athée, respecte au moins le descendant de St. Pierre. — Tu n'en descendis jamais ; jamais St. Pierre ne mit les pieds dans Rome ; il n'y eut aucun évêque dans les premiers siècles d'une église qui ne commence à être connue... à prendre quelque consistance, que vers la fin du second siècle de son ère : comment oserais-tu soutenir que ce Pierre était à Rome, quand lui-même écrivait de Babylone. T'imagines-tu échapper encore à la critique, en disant que Rome et Babylone était la même chose. Malheureux fou ! on ne te croit plus ; on te méprise ; mais Pierre fut-il même ton type... Ton prédécesseur ne nous est-il pas dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres : conviens, Braschi, qu'il ressemble bien, en ce cas, à ces fondateurs d'ordres qui vivaient dans l'indigence, et dont les successeurs nagent dans l'or. Je sais que ceux qui suivirent Pierre, ont tantôt gagné, et tantôt perdu ; il n'en est pas moins vrai que la superstition et la crédulité sont assez grandes, pour qu'il te reste encore trente ou quarante millions de serviteurs sur la terre ; mais crois-tu que le flambeau de la philosophie ne luira pas bientôt à leurs yeux ? crois-tu qu'ils consentiront encore bien long-tems à se donner un maître à trois ou quatre cents lieues d'eux ; qu'ils voudront encore bien long-tems ne penser, ne juger, n'agir que d'après toi, ne tenir leurs biens qu'aux conditions de t'en payer tribut, n'épouser qui bon leur semble, que par ton agrément : eh ! non, non, n'imagine pas que leur erreur soit encore longue, je sais que ces droits ridicules allaient bien plus loin jadis ; vous étiez au-dessus des Dieux, car ces Dieux passaient seulement pour pouvoir disposer des empires, et vous en disposiez en effet ; mais, je te le répète, Braschi, tout cela s'éclipse, tout cela disparaît ; et en effet, mon cher Pape,

combien ne doit-on pas être surpris, quand on voit à quel point la superstition peut dénaturer les choses les plus simples ! Conviens qu'on ne sait alors qui l'on doit le plus admirer, ou de l'aveuglement des peuples, ou de la hardiesse effroyable de ceux qui les trompent. Comment se peut-il, que d'après les déréglemens dont vous vous êtes souillés à la face de l'univers, on puisse encore vous révérer comme vous l'êtes ? et comment peut-il encore vous rester quelques prosélites ! Ce ne fut que la stupidité des princes et des peuples, qui consolida la grandeur des Papes, et qui leur donna l'audace inconcevable de s'arroger des prétentions aussi contraires à l'esprit de leur religion, que révoltantes à la raison, et nuisibles à la politique. Ceux qui connaissent l'empire de la superstition, doivent être bien étonnés cependant de ses succès ; il n'y a point d'écarts, point d'imbécillités dont la dévotion ne soit susceptible. Quelques motifs politiques vinrent d'ailleurs à l'appui des effets de la superstition pendant la décadence de l'empire, les chefs occupés de guerres dispendieuses et très-éloignées, furent contraints à vous ménager, parce qu'ils vous savaient en possession de l'esprit du peuple ; en fermant les yeux sur vos entreprises, ils les dirigèrent, sans s'en douter, vers la destruction de leur empire : les hordes barbares adoptèrent, par ignorance, le système politique des Empereurs ; et voilà comme vous devîntes, petit-à-petit, les maîtres d'une partie des peuples de l'Europe : le dépôt des sciences restait dans les mains des moines, vos dignes défenseurs ; personne ne put éclairer l'univers ; on se soumit à ce qu'on n'entendait pas, et ces guerriers qui parcouraient le monde, trouvèrent plus simple de vous rendre un culte, que de vous analyser ; l'esprit changea au quinzième siècle ; l'aurore de la philosophie annonça la chute de la superstition ; les nuages se dissipèrent, on osa vous regarder en face : alors on ne vit bientôt

plus en vous et les vôtres, que des imposteurs et des fourbes ; quelques nations encore subjuguées par leurs prêtres, vous restèrent fidèles ; mais le flambeau de la raison luit à la fin pour elles, O mon cher, ton rôle est fini ! Pour hâter l'importante révolution qui doit renverser à jamais les colonnes de ton superstitieux empire, qu'on jette les yeux sur l'histoire de tes prédécesseurs : je vais l'esquisser aux tiens, Braschi ; mon érudition te fera voir que, puisque les femmes de ma nation sont instruites à ce point, cette nation dont je suis fière, ne sera pas long-tems à secouer ton joug ridicule.

Que vois-je dans les commencemens de ton ère chrétienne ? des combats, des tumultes, des séditions, des massacres, uniques fruits de l'avidité et de l'ambition des scélérats qui prétendaient à ton trône ; déjà des chars traînaient dans Rome, les orgueilleux pontifes de ta dégoûtante église : déjà le luxe et la lubricité les souillaient ; déjà la pourpre les enveloppait ; et ce n'est point à tes ennemis que je te renvoie, pour te convaincre des reproches que l'on vous adressait, c'est aux partisans, aux pères même de votre église ; écoute Jérôme et Basile : Quand j'étais à Rome, dit le premier, je voulus faire entendre le langage de la piété et de la vertu, les Pharisiens entourant le pape me tourmentèrent, je quittai les palais de Rome, pour retourner dans la grotte de Jésus. Ainsi vos satellites entraînés par la force de la vérité, vous désignaient déjà. Avec quelle énergie le même Jérôme vous reproche ailleurs les scandales qu'occasionnaient vos débauches, vos fourberies, vos intrigues, pour tirer de l'argent des riches, pour vous faire mettre sur le testament des grands, et sur-tout des dames de Rome que vous trompiez, après en avoir joui. Te renverrai-je aux édits des Empereurs ? vois-y avec quelle force ceux de Valentinien, de Valens et de Gratien, cherchaient à répri-

mer votre avarice, votre libertinage et votre ambition ; mais, suivons notre esquisse, et peignons à grands traits : crois-tu, Braschi, crois-tu qu'on puisse douter de ta sainteté… de ton infaillibilité, quand on voit :

Un Liberius entraînant, par crainte et par faiblesse, toute l'église dans l'arianisme.

Un Grégoire, proscrivant les sciences et les arts, parce qu'il dit que la seule ignorance peut favoriser les absurdités de sa dégoûtante religion… qui ose porter l'impudence, jusqu'à flatter la reine Brunehaut, ce monstre dont la France rougit encore aujourd'hui.

Un Étienne VII regardant Formose son prédécesseur, comme tellement souillé de crimes, qu'il se croit barbarement et ridiculement obligé d'imposer un supplice à son cadavre.

Un Sergius, souillé de toutes sortes de débauches, et toujours conduit par des putains.

Un Jean XI, fils de l'une de ces coquines, et qui vécut lui-même en inceste reglé avec Marosia sa mère.

Un Jean XII, magicien idolâtre, et faisant servir le temple de Dieu même, à ses plus honteuses débauches.

Un Boniface VII, si empressé de la thiare qu'il assassine Benoît VI, pour lui succéder.

Un Grégoire VII, qui, plus despote que tous les Rois, les faisaient venir demander grace à sa porte…, qui répandit des flots de sang en Allemagne, uniquement pour son orgueil et pour son ambition… qui soutint, en un mot, que tout Pape était infaillible

et saint, et qu'il suffisait d'être assis sur la chaire de St. Pierre, pour être aussi puissant que Dieu même.

Un Pascal II, qui d'après ces abominables principes, ose armer un Empereur contre son propre père.

Un Alexandre III, qui fait ignominieusement fouetter Henri II, roi d'Angleterre, pour un meurtre que ce prince n'avait jamais commis... qui promulgue une croisade si sanglante contre les Albigeois.

Un Celestin III, qui plein d'ambition et de tyrannie, ose placer, avec son pied, la couronne sur la tête d'Henri VI, prosterné devant lui ; renverser ensuite d'un coup de pied cette même couronne, pour apprendre à l'Empereur ce à quoi il devait s'attendre, s'il manquait au respect qu'il devait au Pape.

Un Innocent IV, empoisonneur de l'empereur Frédéric pendant les guerres interminables des Guelphes et des Gibelins, que votre orgueil et vos passions occasionnèrent et qui démoralisèrent si long-tems l'Italie.

Un Clément IV, qui fait trancher la tête à un jeune prince, pour le seul tort de venir réclamer la succession de ses pères.

Un Boniface VIII, fameux par ses démêlés avec les rois de France ; impie, ambitieux, auteur de cette farce sainte, connue sous le nom de jubilé, et dont le seul but est de remplir les coffres pontificaux.

Un Clément V, assez scélérat pour avoir fait empoisonner l'empereur Henri VI dans une hostie.

Un Benoît XII, qui achète, à prix d'argent, la sœur du célèbre Pétrarque, pour en faire sa maîtresse.

Un Jean XXIII, fameux par ses extravagances… qui condamna comme hérétique, tous ceux qui soutenaient que Jésus-Christ avait vécu dans la pauvreté, qui disposa des couronnes, qui changea le juste en injuste, et qui porta la démence au point d'excommunier les anges.

Un Sixte IV, qui tirait un revenu considérable des bordels qu'il avait installés dans Rome, qui envoya un drapeau rouge aux Suisses, en les Invitant de s'égorger entre eux, pour la prospérité de l'église romaine.

Un Alexandre VI, qu'il suffit de nommer pour exciter contre lui l'indignation et l'horreur de ceux qui ont quelqu'idée de son histoire ; un scélérat enfin, qui n'avait ni probité, ni honneur, ni bonne-foi, ni piété, ni religion, et dont les débauches libidineuses, les cruautés, les empoisonnemens, surpassent tout ce que Suétone nous rapporte de Tibère, de Néron, de Caligula ; un libertin, en un mot, qui coucha avec Lucrèce sa fille, qui se plaisait à faire courir à quatre pattes cinquante putains toutes nues, pour s'échauffer l'imagination, par les différentes postures qu'elles étaient obligées de prendre ainsi.

Un Léon X, qui pour réparer les déprédations de ses prédécesseurs, imagina de vendre des indulgences ; et néanmoins incrédule au point, qu'il répondit au cardinal Bembo, son ami, qui lui citait un passage de l'Écriture : Eh ! que diable venez-vous me dire ici, avec vos fables de Jésus-Christ?

Un Jules III, vrai sardanapale, qui porta l'impudence au point d'élever son bardache au cardinalat ; qui, nud un jour dans sa

chambre, obligea les cardinaux qui y entraient de se mettre de même, en leur disant, mes amis, si nous courions ainsi les rues de Rome, on ne nous révérerait pas tant. Or, si nos habits seuls inspirent du respect, ce n'est donc qu'à eux que nous avons l'obligation d'être quelque chose.

Un Pie V, révéré comme un saint, fanatique, cruel, qui fut la cause de toutes les persécutions exercées en France contre les Protestans, instigateur des férocités du duc d'Albe, assassin de Paléario, dont le seul crime était d'avoir dit que l'inquisition avait un poignard destiné à frapper les gens de lettres, et qui prétendait enfin n'avoir jamais autant désespéré de son salut que lorsqu'il était Pape.

Un Grégoire XIII, affreux panégyriste de la Saint-Barthélemi, et qui, par des lettres particulières, félicita Charles IX de ce qu'il avait tiré lui-même sur les Protestans.

Un Sixte-Quint, qui déclara qu'on pouvait s'enculer tant qu'on voudrait, à Rome, pendant la canicule, et qui n'établit l'ordre et la police dans cette grande ville, qu'en l'inondant de sang.

Un Clément VII, auteur de la fameuse conspiration des poudres.

Un Paul V, qui fit la guerre à Venise, parce qu'un magistrat civil avait voulu punir un moine d'avoir violé et assassiné une fille de douze ans.

Un Grégoire XV, écrivant à Louis XIII : égorgez, assassinez tous ceux qui me méconnaissent.

Un Urbain VIII, coopérateur des massacres d'Irlande, où périrent cent cinquante mille Protestans ; etc, etc.

Les voilà, mon ami, les voilà ceux qui t'ont précédé, et tu ne veux pas que nous concevions une juste horreur pour les chefs insolens ou corrompus d'une pareille secte ? Ah ! puissent tous les peuples se détromper bientôt sur le compte de ces idoles papales, qui, jusqu'ici ne leur ont procuré que des troubles, de l'indigence et des malheurs ! Que tous les peuples de la terre, frémissant des effets terribles, causés depuis tant de siècles, par de pareils scélérats, s'empressent de détrôner celui qui leur succède, et de culbuter en même-tems la religion stupide et barbare, idolâtre, sanguinaire, impie, qui put les admettre ou les ériger un instant.

Pie VI qui m'avait écouté très-attentivement, me regarda dès que j'eus fini, avec la plus extrême surprise. Braschi, lui dis-je, tu t'étonnes de me trouver si savante ; saches que c'est ainsi maintenant qu'on élève tous les enfans de ma patrie : ils sont évanouis les siècles d'erreur. Prends donc ton parti, vieux despote, brise ta croix, brûle tes hosties, foule tes images et tes reliques aux pieds : après avoir dégagé les peuples du serment de fidélité envers leurs souverains, dégage les tiens maintenant des erreurs où tu les tenais plongés. Crois-moi, descends de ton trône, si tu ne veux pas être enseveli sous ses ruines ; il vaut mieux céder la place au plus tort que de le voir s'en emparer malgré toi. L'opinion règle tout dans le monde ; elle change sur ton compte et sur celui de toutes tes momeries : varie comme elle ; quand la faulx est levée, il est plus prudent de détourner la tête, que d'attendre le coup ; tu as de quoi vivre, redeviens bourgeois de Rome ; change le costume funèbre de toute cette canaille enfroquée qui t'entoure, licencie tes moines, ouvre tes cloîtres, rends à tes religieuses la liberté de se marier, n'enterre pas le germe de cent générations : l'Europe étonnée t'admirera, ton nom se tracera sur les colonnes du

temple de mémoire, dont tu n'approcheras jamais si tu ne changes bientôt le triste honneur d'être Pape, contre celui, bien autrement précieux, d'être philosophe.

Juliette, me dit Braschi, on m'avait bien dit que tu avais de l'esprit, mais je ne t'en croyais pas autant ; un tel degré d'élévation dans les idées, est extrêmement rare chez une femme. Je vois bien que ce n'est pas avec toi qu'il faut feindre, j'ôte le masque… vois l'homme… vois celui qui veut jouir de toi à tel prix que ce puisse être.

Écoute-moi, vieux singe, répondis-je, je ne suis pas venue ici pour jouer la vestale, et puisque j'ai tant fait que de me laisser conduire dans les appartemens les plus mystérieux de ton palais, tu dois être bien sûr que je n'ai pas envie de te résister ; mais au lieu d'avoir en moi une femme aimable, une femme ardente, prévenant tes goûts, les aimant, tu n'auras qu'une froide idole si tu ne consens pas aux quatre choses que je vais exiger de toi.

J'exige d'abord, pour première marque de confiance, que tu me donnes les clefs de tes chambres les plus secrettes ; je veux visiter tout, je ne veux pas qu'il y ait un seul cabinet qui m'échappe.

La seconde chose que je desire, est une dissertation philosophique sur le meurtre ; je me suis souvent souillée de cette action, je veux savoir à quoi m'en tenir sur elle : ce que tu vas me dire fixera pour toujours ma façon de penser ; non que je croye à ton infaillibilité, mais j'ai confiance aux études que tu as dû faire, et me connaissant philosophe, je suis sûre que tu n'oseras me tromper.

Ma troisième condition est, que pour me convaincre du profond mépris dans lequel doivent être à tes yeux toutes les mome-

ries sacrées du culte chrétien, tu ne jouiras de moi que sur l'autel de Saint-Pierre, après avoir fait célébrer par tes chapelains, la messe sur le cul d'un bardache, et m'avoir enfoncé dans l'anus, avec ton vit sacré, le petit Dieu de pain résultatif de cet abominable sacrifice ; j'ai fait cent fois toutes ces folies là, mais je bande à te les voir faire, et tu ne me toucheras jamais sans cela.

La quatrième clause est que tu me donneras, dans quelques jours, un grand souper avec Albani, Bernis et mon amie Borghèse, que tu feras éclater dans ce souper, plus de luxure et de libertinage que n'en affichèrent jamais tes prédécesseurs : je veux que ce repas l'emporte mille fois en infamies, sur celui qu'Alexandre VI fit servir à Lucrèce sa fille.

Assurément, dit Braschi, voilà d'étranges conditions ! — où de tes jours tu ne me posséderas où tu les accepteras toutes. — Songes-tu que tu es à ma disposition ici… et que d'un mot. — Je sais que tu es un tyran… que tu es un scélérat ; tu n'occuperais pas la place où tu es, sans ces qualités ; mais comme je suis aussi coquine que toi, tu me respectes, tu m'aimes ; tu es bien aise de voir jusqu'à quel point la scélératesse, en tout genre, peut maîtriser, peut remplir l'esprit d'une femme ; à ce titre puissant Braschi, tu m'aimeras… tu me satisferas.

O ! Juliette, me dit Pie VI en m'embrassant, tu es une fort singulière créature : ton ascendant l'emporte, je serai ton esclave : avec la tête que tu me montres, j'attends de toi les plus piquans plaisirs… Tiens voilà mes clefs… visite… je te livre tout ; après les faveurs que j'attends de toi, je te promets la dissertation dont tu es curieuse. Tu peux compter sur le souper que tu me demandes, et cette nuit même, la profanation que tu exiges aura lieu. Je n'ajoute pas plus de foi que toi, à toutes ces momeries spiri-

tuelles, mon ange ; mais tu connais l'obligation où nous sommes, d'en imposer aux faibles. Je suis comme le charlatan qui distribue ses drogues, il faut bien que j'aie l'air d'y croire, si je veux les vendre. Voilà bien qui prouve que tu es un coquin, dis-je, en interrompant Braschi ; si tu étais honnête, tu aimerais mieux éclairer les hommes que de les tromper ; tu déchirerais le bandeau qui couvre leurs yeux, au lieu de l'épaissir. — Mais je mourrais de faim. — Et quelle nécessité y a-t-il que tu vives ; est-il donc urgent pour que tu digères, que cinquante millions d'hommes soient dans l'erreur ? — Oui, parce que mon existence est tout pour moi, et que ces cinquante millions d'hommes ne me sont rien… parce que la première des loix de la nature, est de se conserver… n'importe aux dépends de qui. — Tu es démasqué pontife, c'était tout ce que voulais. Donnons-nous donc la main, puisque nous voilà tous deux aussi fripons l'un que l'autre, et que désormais entre nous il n'y ait plus rien de caché… J'y consens, dit le Pape, ne nous occupons que de plaisirs… Eh bien, répondis-je, commence d'abord par acquiter l'une de tes promesses ; charge un guide de toutes les clefs de ce palais, je veux tout voir, je serai ce guide moi-même, dit Braschi.

Cette superbe maison, me dit-il, à mesure que nous avancions, est bâtie sur l'emplacement de celle où Néron s'amusait à illuminer ses jardins, avec les corps des premiers chrétiens ; il les plaçait de distance en distance, pour lui servir de pots à feu. Oh ! mon ami, interrompis-je, j'étais digne de ce spectacle ; j'aurais bien voulu l'observer ; ma haine pour ta secte infâme, me l'eût rendu bien doux à considérer. N'oublie donc pas, friponne, me dit le saint-père, que tu parles au chef de cette religion… Il ne l'aime pas plus que moi, répondis-je, il l'apprécie à sa juste valeur ; l'estime qu'il a pour elle, n'est assise que sur les revenus

qu'il en recueille. Eh mon ami, si tu étais le maître, tu traiterais de même les ennemis de cette religion qui t'engraisse. — Assurément, Juliette : l'intolérance est la première loi de l'église, sans le rigorisme le plus outré, ses temples seraient bientôt détruits ; il faut que le glaive frappe quand la loi n'agit plus. — O ! Braschi, que tu es despote. — Comment veux-tu que les princes règnent sans le despotisme, leur pouvoir n'est que dans l'opinion : qu'elle change, et ils sont perdus. Leur unique moyen pour la fixer, consiste donc à effrayer les ames, à placer sur les yeux le bandeau de l'erreur, afin que les pygmées paraissent des géans. — Braschi, les peuples s'éclairent ; tous les tyrans périront bientôt, et les sceptres qu'ils tiennent, et les fers qu'ils imposent, tout se brisera devant les autels de la liberté, comme le cèdre ployé sous l'aquilon qui le balotte. Il y a trop long-tems que le despotisme avilit leurs droits, il faut qu'ils les reprennent ; il faut qu'une révolution générale embrâse l'Europe entière, et que les hochets de la religion et du trône, ensevelis pour ne plus reparaître, laissent incessamment à leur place, et l'énergie des deux Brutus, et les vertus des deux Catons.

Nous marchions toujours ; Ce n'est pas une petite besogne que de parcourir le palais, me dit Braschi ; il contient quatre mille quatre cent vingt-deux chambres, vingt-deux cours, et d'immenses jardins. Commençons par voir ceci, me dit le Pape, en me menant dans une galerie qui est au-dessus du vestibule de l'église de Saint-Pierre : d'ici, dit le Pontife, je répands mes bénédictions sur l'univers… d'ici, j'excommunie les Rois… je dégage les peuples du serment de fidélité qu'ils doivent à leur prince. Méprisable farceur, répondis-je avec force, ton théâtre est bien chancelant ; fondé sur l'absurdité des nations de la terre, la philosophie va l'anéantir. Nous passâmes de là, dans la célèbre galerie ; au-

cune pièce en Europe n'est aussi longue que celle-là, pas même la galerie du Louvre ; aucune, sans doute, ne renferme d'aussi beaux morceaux de peinture. En admirant le Saint-Pierre aux trois clefs, qui termine cette superbe pièce, pontife, dis-je à Braschi, voilà donc encore un monument de ton orgueil ; c'est un emblême de la puissance sans bornes, me répondit le pape, que s'attribuèrent Grégoire VII et Boniface VIII. Saint-Père, dis-je au vieil évêque, change ces emblêmes, mets un fouet dans la main de ton portier, place ton vieux cul pour en recevoir les coups, tu auras au moins le mérite d'une prédiction.

Nous passâmes de là, dans une bibliothèque construite dans la forme d'un T. On voit beaucoup d'armoires dans cette bibliothèque, mais peu de livres ; tout est faux chez toi, dis-je à Braschi ; vous fermez la moitié de ces rayons, pour qu'on ne se doute pas qu'il sont vuides. Le desir d'en imposer et de tromper les hommes, est votre devise par-tout.

Je vis avec plaisirs, dans cet asile des muses, un manuscrit de Terence, où les masques servans aux acteurs comiques, sont dessinés à la tête de chaque pièce. J'y distinguai de même, avec satisfaction, les lettres originales d'Henri VIII à Anne de Boulen sa fille, dont il était amoureux, et qu'il épousa malgré le pape ; mémorable époque de la réforme d'Angleterre.

Nous traversâmes de là les jardins, où je vis les plus belles plantations d'orangers, les plus agréables bosquets de myrthe, les eaux les plus fraîches et les plus jaillissantes.

L'autre partie de ce palais ou nous allons aboutir, me dit le Saint-Père, sert de logement à quelques objets de luxure de l'un et de l'autre sexe, que j'y tiens renfermés ; ils paraîtront au sou-

per que je t'ai promis : poursuivons. Ah ! Braschi, dis-je avec enthousiasme, tu tiens donc des objets en cage… et je me flatte au moins que tu leur rends un peu la vie dure… Fouettes-tu ? Il faut bien en venir là, quand on est vieux, me dit l'honnête Braschi : c'est la plus douce jouissance des gens de mon âge ; et c'est en vérité la meilleure. — Si tu fouettes, tu es cruel ; la fustigation, chez un libertin, n'est que l'élan de sa férocité, c'est pour lui donner quelqu'issue qu'il en vient là ; il ferait autre chose s'il osait. Eh bien ! j'ose, me dit plaisamment le Saint-Père, oui, j'ose quelquefois, tu le verras, Juliette, tu le verras.

Mon ami, dis-je au Pape, il me reste tes trésors à examiner ; tu dois avoir de l'or, je sais que tu es avare ; je le suis aussi ; il n'est rien dans le monde que j'aime autant que l'or ; je veux nager une minute avec toi sur des monceaux de ce métal. Nous ne sommes pas loin du lieu qui le recèle, me dit le Pape, en me conduisant à travers un corridor obscur, près d'une petite porte de fer qu'il ouvrit. Voilà vraiment tout ce que possède le saint siége, continua mon guide, en me faisant entrer dans une petite salle voutée, au milieu de laquelle il pouvait y avoir, tant en écus qu'en sequins, cinquante à soixante millions tout au plus. J'ai plus dépensé que je n'y ai mis. Sixte Quint fut le premier qui forma ce trésor, fondé sur la stupidité des chrétiens. Dès que votre couronne n'est point héréditaire, dis-je, vous êtes bien dupe d'amasser ainsi ; il y aurait long-te ms qu'à votre place, j'aurais dilapidé toutes les finances. Enrichissez vos amis, multipliez vos plaisirs, ne vous refusez aucune jouissance, cela vaudra bien mieux que de laisser accumuler ces sommes pour des conquérans, car vous serez subjugué. Pontife, je vous le prédis, quelques nations libres et dégagées du frein monarchique, s'empareront de vous, et vous êtes, j'ose vous l'assurer, le dernier Pape de l'église Romaine. Quoiqu'il

en soit, combien peut-on prendre ici ? — Mille sequins. — Vieux jean-foutre, répondis-je, voilà une balance, pèse-moi quand mes poches en seront pleines, et songe que je veux en emporter trois fois ma pesanteur ; il t'appartient bien de régler à si bas prix le mérite d'une femme comme moi, et en disant cela, je remplissais mes poches. Renonce à ce calcul, dit Braschi, il serait inexécutable ; tiens, voilà un bon de dix mille sequins, payable à vue sur mon trésorier. Un tel acte de générosité me touche peu ; c'est de l'argent que tu places sur Vénus, je ne t'en sais pas le moindre gré... et au sortir de cette chambre, je n'en pris pas moins, ainsi que je l'avais projeté, l'empreinte de la serrure, avec de la cire ; Braschi ne se douta de rien, et nous repassâmes dans l'appartement où il m'avait reçue. Juliette, me dit-il alors, quoiqu'il n'y ait encore qu'une seule condition de remplie, tu dois, ce me semble, être contente de moi ; voyons maintenant si je le serai de tes complaisances, et le paillard, en même tems, dénoue les cordons de mes jupes. Mais dis-je, et le reste ? — Puisque j'ai tenu parole sur le premier article, crois, Juliette que j'exécuterai de même tous les autres... et le vieux paillard me tenait déjà à sa disposition ; j'étais courbée sur un sopha, tandis, qu'un genou en terre, le drôle, tout à l'aise, examinait à loisir, cette partie qui paraissait l'intéresser autant. Il est superbe, s'écria-t-il, Albani m'en avait dit du bien, mais je ne le croyais pas à ce degré de supériorité. Insensiblement, les baisers du Pontife devinrent plus ardens : sa langue pénétra dans l'intérieur, et je vis qu'une de ses mains se portait vers la région de sa débile humanité. Je brûlais de voir le vit du Pape ; je me retourne, mais je n'apperçois rien. Si, dis-je, vous vouliez vous déranger un instant, nous prendrions une attitude plus commode, je pourrais faciliter vos projet, sans détourner en rien votre hommage. Puis, l'aidant à se coucher lui-même

sur l'ottomane, j'approchai mes fesses de son visage, et lui branlai le vit en me courbant, pendant que la main, qui ne s'employait pas à cette besogne, s'égarant sur ses fesses, travaillait à lui chatouiller l'anus. Ces diverses occupations me mirent à même d'analyser le Saint-Père, et je vais le peindre de mon mieux.

Braschi a de l'embonpoint, ses fesses sont grasses, fermes et potelées, mais tellement dures et calleuses par l'habitude où il est de recevoir le fouet, que les pointes d'une aiguille n'y pénétreraient pas plus que sur une peau de chien de mer ; le trou de son cul est prodigieusement large, et comment cela ne serait-il pas, avec l'habitude où il est de se faire foutre vingt-cinq ou trente coups par jour ; son vit, une fois en l'air, n'est pas sans beauté, il est sec, nerveux, bien décalotté, et peut avoir huit pouces de long, sur six de circonférence ; il ne fut pas plutôt dressé que les passions papales s'exprimèrent avec énergie : comme il avait le visage collé sur mes fesses, ses dents se firent sentir, et ses ongles leur succédèrent. Tant que ce ne fût qu'un jeu, je ne dis mot ; mais le Saint-Père s'oubliant, je me retournai : Braschi ; lui dis-je, je consens au rôle de complice avec toi, mais je n'aime pas celui de victime. Quand je bande et que je paye, me répondit le Pape, j'observe peu toutes ces différences… Eh bien ! chie… chie… Juliette, cela me calmera ; j'idolâtre la merde, et ma décharge est sûre si tu peux m'en donner. Je me replace ; ayant la possibilité d'obéir, je le fais ; le vit pontifical se durcit à tel point, que je crois qu'il va décharger… Viens, prêtes-toi, continue le pourceau, il faut que je t'encule… Non, non, dis-je, tu perdrais ta vigueur, nos orgies nocturnes s'en ressentiraient. Tu te trompes, dit le Pape, tenant mon cul toujours en arrêt ; je fouts souvent trente ou quarante culs sans perdre mon sperme… Présentes-toi,

te dis-je, il faut que je t'encule. Comme je n'avais point d'obstacles à

opposer, que ne put franchir l'état où je le voyais, j'offris mon cul ; Braschi l'enfila sans préparation. Ce froissement mêlé de douleur et de plaisir, l'irritation morale résultative de l'idée de tenir dans mon cul le vit du Pape, tout me détermine bientôt au plaisir ; je décharge ; mon bougre qui s'en apperçoit, me serre avec ardeur, il me baise, il me branle ; mais entièrement maître de ses passions, le paillard ne fait que les irriter, sans leur permettre aucune issue : il se retire au bout d'un quart-d'heure. Tu es délicieuse, me dit-il, je n'ai jamais foutu de cul plus voluptueux. Soupons ; je vais donner des ordres pour l'exécution de la scène que tu desires sur l'autel même de Saint-Pierre ; une galerie de ce palais conduit à l'église, nous y passerons en sortant de table.

Braschi soupa tête-à-tête avec moi, et pendant ce repas nous fîmes cent extravagances. Peu d'individus dans le monde sont aussi luxurieux que Braschi : il n'en est point qui entende mieux toutes les recherches de la débauche ; il fallait souvent que je triturasses les alimens qu'il voulait manger, je les humectais de ma salive, et les lui passais dans la bouche ; la mienne se rinçait des vins qu'il voulait boire ; il m'en seringuait quelquefois dans le cul et il l'avalait ; si par hasard il s'y mêlait quelques étrons, il était aux nues. O Braschi, m'écriai-je dans un moment de vérité, que diraient les hommes auxquels tu en imposes, s'ils te voyaient au milieu de ces turpitudes ? ils me rendraient le mépris que j'ai pour eux, me dit Braschi, et malgré leur orgueil, ils conviendraient de leur absurdité ; qu'importe, continuons de les aveugler ; le règne de l'erreur ne sera pas long, il faut en jouir…

Eh oui, oui ! m'écriai-je, trompons les hommes, c'est un des plus grands services à leur rendre… Braschi, immolerons-nous quelques victimes au temple où nous devons aller ? Assurément, me dit le Saint-Père, il faut que le sang coule pour que les orgies soient bonnes. Assis sur le trône de Tibère, je l'imite dans mes voluptés ; et je ne connais pas, à son exemple, de décharge plus délicieuse que celle dont les soupirs se mêlent aux accens plaintifs de la mort. — Te livres-tu souvent à ces excès ? Il n'est guère de jours où je ne m'y plonge, ô Juliette ! il n'en est point où je ne me souille de sang ! — Mais, d'où nous vient donc ce goût monstrueux ? — De la nature, mon enfant, le meurtre est une de ses loix ; chaque fois qu'elle en éprouve le besoin, elle nous en inspire le goût, et nous obéissons involontairement. J'employerai bientôt des argumens plus vigoureux pour te prouver la nullité de ce prétendu crime ; tu le desires, je le ferai : les philosophes ordinaires ont soumis homme à la nature pour s'accommoder aux idées reçues ; prenant Un vol plus rapide, je te prouverai quand tu voudras, qu'il n'en dépend nullement. Mon ami, répondis-je, je te somme de ta promesse : cette dissertation, tu le sais, est une des clauses de notre pacte, remplis-la, nous en avons le tems, J'y consens, dit le philosophe mitré, écoute-moi : ceci demande la plus grande attention.

De toutes les extravagances où l'orgueil de l'homme pût le conduire, la plus absurde, sans doute, fut le cas précieux qu'il osa faire de son individu : entouré de créatures qui valaient autant et plus que lui, il se crut permis d'attenter impunément aux jours de ces êtres qu'il s'imaginait lui être subordonnés, et n'imagina pas qu'aucune peine, qu'aucun supplice pût laver le crime de celui qui attenterait aux siens. À la première folie où ce même orgueil l'avait entraîné… à cette stupidité révoltante de se croire sorti

d'une divinité… de se supposer une ame immortelle, ouvrage céleste de cette main savante, à cet aveuglement atroce, il devait, sans doute, ajouter celui de se croire sans prix sur la terre : eh ! comment, en effet, l'œuvre chérie d'une divinité bienfaisante, comment le favori du ciel aurait-il pu ne pas penser ainsi ; les peines les plus rigoureuses devaient incontestablement être décernées contre le destructeur d'une aussi belle machine. Cette machine était sacrée ; une ame, image brillante d'une divinité plus brillante encore, animait cette machine dont la désorganisation devait être le crime le plus affreux qui pût se commettre : et tout en raisonnant ainsi, il mettait à sa broche, pour assouvir sa gourmandise, il faisait bouillir dans son pot, pour appaiser sa faim, ce mouton paisible et tranquille, créature formée par la même main que lui, et sur laquelle il ne l'emportait que par une construction différente. Avec un peu d'étude pourtant, il se fut beaucoup moins estimé ; un coup-d'œil plus philosophique sur cette nature, qu'il méconnaissait, lui aurait fait voir que, faible et informe production des mains de cette mère aveugle, il ressemblait à toutes les autres créatures, qu'il était invinciblement lié à toutes les autres, nécessité comme toutes les autres ; et d'après cela, nullement fait pour s'estimer davantage.

Aucun être ici bas, n'est exprès formé par la nature, aucun n'est fait à dessein par elle ; tous sont les résultats de ses loix et de ses opérations, en telle sorte que, dans un monde construit comme le nôtre, il devait nécessairement y avoir des créatures comme celles que nous y voyons ; de même qu'il en est sans doute de très-différentes dans un autre globe… dans cette fourmilière de globes, dont l'espace est rempli ; mais, ces créatures ne sont ni bonnes, ni belles, ni précieuses, ni créées ; elles sont l'écume, elles sont le résultat des loix aveugles de la nature, elles

sont comme les vapeurs qui s'élèvent de la liqueur raréfiée dans un vase par le feu, dont l'action chasse de l'eau les parties d'air que cette eau contient. Elle n'est pas créée cette vapeur, elle est résultative, elle est hétérogène, tire son existence d'un élément étranger, et n'a par elle-même aucun prix, elle peut être, ou ne pas être, sans que l'élément dont elle émane, en souffre ; elle ne doit rien à cet élément, et cet élément ne lui doit rien. Qu'une autre vibration différente de celle de la chaleur, vienne modifier cet élément, il existera toujours sous sa nouvelle modification, et cette vapeur, qui devenait son résultat sous la première, ne le sera plus sous la seconde. Que la nature se trouve soumise à d'autres loix, ces créatures qui résultent des loix actuelles, n'existeront plus sous les loix nouvelles, et la nature existera pourtant toujours, quoique par des loix différentes. Les rapports de l'homme à la nature, ou de la nature à l'homme, sont donc nuls ; la nature ne peut enchaîner l'homme par aucune loix, l'homme ne dépend en rien de la nature, ils ne se doivent rien l'un à l'autre, et ne peuvent ni s'offenser ni se servir ; l'un a produit malgré soi, de ce moment, aucun rapport réel ; l'autre est produit malgré lui, et conséquemment nul rapport. Une fois lancé, l'homme ne tient plus à la nature ; Une fois que la nature a lancé, elle ne peut plus rien sur l'homme ; toutes ses loix sont particulières. Par le premier élancement, l'homme reçoit des loix directes dont il ne peut plus s'écarter ; ces loix sont celles de sa conservation personnelle… de sa multiplication, loix qui tiennent à lui… qui dépendent de lui, mais ! qui ne sont nullement nécessaires à la nature ; car il ne tient plus à la nature, il en est séparé ; il en est entièrement distinct, tellement qu'il n'est point utile à sa marche… point nécessaire à ses combinaisons, qu'il pourrait ou quadrupler son espèce, ou l'anéantir totalement, sans que l'uni-

vers en éprouvât la plus légère altération. S'il se multiplie, il a raison suivant lui ; s'il se détruit, il a tort, toujours d'après lui ; mais aux yeux de la nature, tout cela change ; s'il se multiplie, il a tort ; car il enlève à la nature l'honneur d'un phénomène nouveau, le résultat de ses loix étant nécessairement des créatures ; si celles qui sont lancées ne se propageaient point, elle lancerait de nouveaux êtres, et jouirait d'une faculté qu'elle n'a plus ; non qu'elle ne puisse l'avoir encore si elle le voulait, mais elle ne fait jamais rien d'inutile, et tant que les premiers êtres lancés se propagent par les facultés qu'ils ont en eux-mêmes, elle ne propage plus : notre multiplication qui ne se trouve plus qu'une des loix inhérentes à nous seuls, nuit donc décidément aux phénomènes dont la nature est capable. Ainsi, ce que nous regardons comme des vertus, devient donc des crimes à ses yeux ; au contraire, si les créatures se détruisent, elles ont raison eu égard à la nature ; car alors elles cessent d'user d'une faculté reçue, mais non pas d'une loi imposée, et remettent la nature dans la nécessité de développer une de proses plus belles facultés qu'elle tient enchaînée par l'inutilité dont elle devient ; vous objecterez peut-être à cela, si cette possibilité de se propager, qu'elle a laissé à ses créatures, lui nuisait, elle ne la lui aurait pas donnée… Mais observez donc qu'elle n'est pas maîtresse, qu'elle est la première esclave de ses loix… qu'elle est enchaînée par ses loix, qu'elle n'y peut rien changer, qu'une de ses loix est l'élan des créatures une fois fait, et la possibilité à ces créatures lancées de se propager, Mais que si ces créatures ne se propageaient plus, ou se détruisaient, la nature rentrerait alors dans de premiers droits qui ne seraient plus combattus par rien, au lieu qu'en propageant ou en ne détruisant pas, nous la lions à ses loix secondaires, et la privons de sa plus active puissance. Ainsi, toutes les loix que nous avons faites, soit

pour encourager la population, soit pour punir la destruction, contrarient nécessairement toutes les siennes ; et toutes les fois que nous nous prêtons à ces loix, nous choquons directement ses desirs ; mais au contraire chaque fois, ou que nous nous refusons opiniâtrement à cette propagation qu'elle abhorre, ou que nous coopérons à ces meurtres qui la délectent et qui la servent, nous devenons sûrs de lui plaire… certains d'agir d'après ses vues. Eh ! ne nous prouve-t-elle pas à quel point notre multiplication la gêne… comme elle aurait envie de s'échapper encore une fois, en la détruisant… Ne nous le prouve-t-elle point, par les fléaux dont elle nous écrase sans cesse, par les divisions, par les zizanies qu'elle sême entre nous… par ce penchant au meurtre qu'elle nous inspire à tout instant. Ces guerres, ces famines, dont elle nous accable, ces pestes qu'elle envoye de tems en tems sur le globe, afin de nous détruire, ces scélérats qu'elle multiplie, ces Alexandre, ces Tamerlan, ces Gengis, tous ces héros qui dévastent la terre, tout cela, dis-je, ne nous prouve-t-il pas d'une manière invincible que toutes nos loix sont contraires aux siennes, et qu'elle ne tend qu'à les détruire ; ainsi ces meurtres que nos loix punissent avec tant de rigueur, ces meurtres que nous supposons être le plus grand outrage que l'on puisse lui faire, non seulement comme vous le voyez, ne lui font aucun tort, et ne peuvent lui en faire aucun, mais deviennent même en quelque façon utiles à ses vues, puisque nous la voyons les imiter si souvent, et qu'il est bien sûr qu'elle ne le fait, que parce qu'elle desirerait l'anéantissement total des créatures lancées, afin de jouir de la faculté qu'elle a d'en relancer de nouvelles. Le plus grand scélérat de la terre, le meurtrier le plus abominable, le plus féroce, le plus barbare, n'est donc que l'organe de ses loix… que le mobile de ses volontés, et le plus sûr agent de ses caprices.

Allons plus loin : ce meurtrier croit qu'il détruit ; il croit qu'il absorbe ; et delà naissent quelquefois ses remords ; tranquillisons-le donc totalement sur cela ; et si le système que je viens de développer n'est pas encore à sa portée, prouvons-lui par des faits, se passant sous ses yeux, qu'il n'a pas même l'honneur de détruire ; que l'anéantissement, ou dont il se flatte quand il est sain, ou dont il frémit quand il est malade, est entièrement nul, et qu'il lui est mal heureusement impossible d'y réussir.

La chaîne invisible qui lie tous les êtres physiques, cette dépendance absolue des trois règnes entr'eux, prouve que tous trois sont dans le même cas, eu égard à la nature, que tous trois sont résultatifs de ses premières loix, mais ni créés, ni nécessaires. Les loix de ces règnes sont égales entr'elles ; ils se reproduisent et se détruisent machinalement tous les trois, parce que tous trois sont composés des mêmes élémens, qui tantôt se combinent d'une façon, tantôt d'une autre ; mais leur loix sont indépendantes de celles de la nature, elle n'a agi qu'une fois sur eux, elle les a lancés ; depuis qu'ils le sont, ils ont agi par eux-mêmes ; ils ont agi par les loix qui leur étaient propres, dont la première était une métempsycose perpétuelle, une variation, une mutation perpétuelle entr'eux.

Le principe de la vie, dans tous les êtres n'est autre que celui de la mort ; nous les recevons et les nourrissons, dans nous tous deux à la fois. À cet instant que nous appellons mort, tout paraît se dissoudre ; nous le croyons, par l'excessive différence qui se trouve alors, entre cette portion de matière, qui ne paraît plus animée ; mais cette mort n'est qu'imaginaire, elle n'existe que figurativement et sans aucune réalité. La matière, privée de cette autre portion subtile de matière qui lui communiquait le mouve-

ment, ne se détruit pas pour cela ; elle ne fait que changer de forme, elle se corrompt, et voilà déjà une preuve de mouvement qu'elle conserve ; elle fournit des sucs à la terre, la fertilise, et sert à la régénération des autres règnes, comme à la sienne. Il n'y a enfin nulle différence essentielle entre cette première vie que nous recevons, et cette seconde qui est celle que nous appelons mort ; car la première se fait par la formation de la matière, qui s'organise dans la matrice de la femelle ; et la seconde, est de même, de la matière qui se renouvelle et se réorganise dans les entrailles de la terre. Ainsi, cette matière éteinte, redevient elle-même dans sa nouvelle matrice, le germe des particules de matière éthérée, qui seraient restées dans leur apparente inertie, sans elle ; et voilà toute la science des loix de ces trois règnes, loix indépendantes de la nature, loix qu'ils ont reçues, dès leur premier échappement, loix qui contraignent la volonté qu'aurait cette nature, de produire de nouveaux jets ; voilà les seuls moyens par lesquels s'opèrent les loix inhérentes à ces règnes. La première génération, que nous appelons vie, nous est une espèce d'exemple : ces loix ne parviennent à cette première génération, que par l'épuisement ; elles ne parviennent à l'autre que par la destruction. Il faut à la première, une espèce de matière corrompue, à la seconde de la matière putréfiée ; et voilà la seule cause de cette immensité de créations successives ; elles ne sont dans les unes et dans les autres, que ces premiers principes d'épuisement ou d'anéantissement ; ce qui vous fait voir que la mort est aussi nécessaire que la vie ; qu'il n'y a point de mort, et que tous les fléaux, dont nous venons de parler, la cruauté des tyrans, les crimes du scélérat, sont aussi nécessaires aux loix de ces trois règnes, que l'acte qui les révivifiait : que lorsque la nature les envoie sur la terre, à dessein d'anéantir ces règnes qui la privent de

la faculté de nouveaux élancemens, elle ne commet qu'un acte d'impuissance ; parce que les premières loix, reçues par ces règnes, lors du premier jet, leur ont imprimé cette faculté productive, qui durera toujours, et que la nature n'anéantira, qu'en se détruisant totalement, ce dont elle n'est pas maîtresse, parce qu'elle est soumise elle-même à des loix de l'empire desquelles il lui est impossible de s'échaper, et qui dureront éternellement. Ainsi, le scélérat, par ses meurtres, non-seulement aide la nature à des vues qu'elle ne parviendra jamais pourtant à remplir, mais aide même aussi aux loix, que les règnes reçurent lors du premier élan. Je dis premier élan, pour faciliter l'intelligence de mon systême ; car, n'y ayant jamais eu de création, et la nature étant éternelle, les élans sont perpétuels tant qu'il y a des êtres ; ils cesseraient de l'être s'il n'y en-avait plus, et favoriseraient alors de seconds élans, qui sont ceux que desire la nature, et où elle ne peut arriver que par une destruction totale, but où tendent les crimes ; d'où il résulte que le criminel, qui pourrait boulverser les trois règnes à la fois, en anéantissant et eux et leurs facultés productives, serait celui qui aurait le mieux servi la nature. Toisez maintenant vos loix sur cette étonnante vérité, et vous reconnaîtrez leur justice.

Point de destruction, point de nourriture à la terre, et par conséquent plus de possibilité à l'homme de pouvoir se reproduire ; fatale vérité, sans doute, puisqu'elle prouve d'une manière invincible, que les vices et les vertus de notre système social, ne sont rien, et que les vices même sont plus nécessaires que les vertus, puisqu'ils sont créateurs, et que les vertus ne sont que créées, où si vous l'aimez mieux, qu'ils sont causes, et que les vertus ne sont qu'effets… qu'une trop parfaite harmonie aurait encore plus d'inconvénient que le désordre ; et que si la guerre, la discorde et

les crimes, venaient à être bannis de dessus la terre, l'empire des trois règnes, devenu trop violent alors, détruirait à son tour toutes les autres loix de la nature ; les corps célestes s'arrêteraient tous, les influences seraient suspendues par le trop grand empire de l'une d'elle ; il n'y aurait plus ni gravitation, ni mouvement. Ce sont donc les crimes de l'homme qui, portant du trouble dans l'influence des trois règnes, empêchent cette influence de parvenir à un point de supériorité, qui troublerait toutes les autres, et maintient dans l'univers ce parfait équilibre qu'Horace appelait rerum concordia discors. Le crime est donc nécessaire dans le monde ; mais les plus utiles sans doute, sont ceux qui troublent le plus, tels que le refus de la propagation ou la destruction, tous les autres sont nuls, ou plutôt il n'est que ces deux-là qui puissent mériter le nom de crimes ; et voilà donc ces crimes essentiels aux loix des règnes, et essentiels aux loix de la nature. Un philosophe ancien appelait la guerre, la mère de toutes choses ; l'existence des meurtriers est aussi nécessaire que ce fléau ; sans eux tout serait troublé dans l'univers. Il est donc absurde de les blâmer ou de les punir, plus ridicule encore de se gêner sur les inclinations très-naturelles qui nous entraînent à cette action malgré nous, car il ne se commettra jamais assez de meurtres sur la terre, eu égard à la soif ardente que la nature en éprouve. Eh ! malheureux mortel, ne te flatte donc pas du pouvoir de détruire, cette action est au-dessus de tes forces ; tu peux varier des formes, mais tu n'en saurais anéantir ; tu ne saurais absorber les éléments de la matière, et comment les détruirais-tu puisqu'ils sont éternels ? Tu les changes de formes, tu les varies ; mais cette dissolution sert à la nature, puisque ce sont de ces parties détruites qu'elle recompose. Donc, tout changement, opéré par l'homme sur cette matière organisée, sert la nature bien plus

qu'il ne la contrarie. Que dis-je, hélas ! pour la servir, il faudrait des destructions bien plus entières… bien plus complettes que celles que nous pouvons opérer ; c'est l'atrocité, c'est l'étendue qu'elle veut dans les crimes ; plus nos destructions seront de cette espèce, plus elles lui seront agréables. Il faudrait pour la mieux servir encore, pouvoir s'opposer à la régénération résultative du cadavre que nous enterrons. Le meurtre n'ôte que la première vie à l'individu que nous en frappons ; il faudrait pouvoir lui arracher la seconde, pour être encore plus utile à la nature car c'est l'anéantissement qu'elle veut, et il est hors de nous de mettre à nos meurtres toute l'extension qu'elle y desire.

O Juliette ! ne perdez jamais de vue qu'il n'y a point de destruction réelle ; que la mort elle-même n'en est point une, qu'elle n'est physiquement et philosophiquement vue, qu'une différente modification de la matière, dans laquelle le principe actif, ou si l'on veut, le principe du mouvement ne cesse jamais d'agir, quoique d'une manière moins apparente. La naissance de l'homme n'est donc pas plus le commencement de son existence, que la mort n'en est la cessation ; et la mère qui l'enfante ne lui donne pas plus la vie, que le meurtrier qui le tue, ne lui donne la mort ; l'une produit une espèce de matière organisée dans tel sens : l'autre, donne occasion à la renaissance d'une matière différente, et tous deux créent.

Rien ne naît, rien ne périt essentiellement ; tout n'est qu'action et réaction de la matière ; ce sont les flots de la mer qui s'élèvent et s'abaissent à tout instant, sans qu'il y ait ni perte ni augmentation dans la masse de ses eaux ; c'est un mouvement perpétuel qui a été, et qui sera toujours, et dont nous devenons les principaux agens, sans nous en douter, en raison de nos vices

et de nos vertus, C'est une variation infinie ; mille et mille portions de différentes matières qui paraissent sous toutes sortes de formes, s'anéantissent et se remontrent sous d'autres, pour se reperdre et se remontrer encore ; le principe de la vie n'est que le résultat des quatre élémens ; à la mort, chacun rentre dans sa sphère, sans se détruire, et prêt à se rejoindre de nouveau dès que l'exige la loi des règnes ; il n'y a que l'ensemble qui change de formes, les parties restent dans leur entier, et de ces parties rejointes au grand tout, il se recompose à tout instant de nouveaux êtres ; mais le principe de vie, unique fruit de la combinaison des élémens n'a rien d'existant par lui-même, il ne serait rien sans cette réunion, et il devient tout autre, quand elle cesse, c'est-à-dire, plus ou moins parfait, en raison du nouvel ouvrage créé avec les débris de l'ancien : or, comme ces êtres sont, et parfaitement indifférens entre eux, et parfaitement indifférens non-seulement à la nature, mais même aux loix des règnes ; qu'importe le changement que je fais aux modifications de la matière ; qu'importe comme le dit Montesquieu, que d'une boule ronde j'en fasse une carrée ; qu'importe que je fasse d'un homme un chou, une rave, un papillon, ou un ver ? je ne fais en cela qu'user du droit qui m'a été donné, et je puis troubler ou détruire ainsi tous les êtres, sans qu'on puisse dire que je m'oppose aux loix des règnes, par conséquent à celles de la nature. Je les sers, au contraire et les unes et les autres : les premières, en donnant à la terre un suc nourricier qui facilite ses autres productions, qui leur est indispensable, et sans lequel ses productions s'anéantiraient ; les secondes, en agissant d'après les vues perpétuelles de destruction que la nature annonce, et dont le motif est d'être à même de développer de nouveaux jets, dont la faculté devient nulle en elle, par la gêne où le tiennent les premiers.

Pourriez-vous croire que cet épie, ce vermisseau, cette herbe enfin en laquelle vient de se métamorphoser le cadavre que j'ai privé du jour, put être d'un prix différent aux loix des règnes qui, les embrassant tous trois, ne peuvent avoir de prédilection pour aucun ; sera-ce aux yeux de la nature, qui lance indifféremment tous ces jets, que l'une ou l'autre production de ces jets pourra devenir plus chère ! Il vaudrait autant dire que des millions de feuilles qui composent ce chêne antique, il en est une plus favorisée du tronc que les autres, parce qu'elle a peut-être un peu plus de largeur. « C'est notre orgueil, continue Montesquieu, qui nous empêche de sentir notre petitesse, et qui fait, malgré qu'on en ait, que nous voulons être compté dans l'univers, y figurer, y être un objet important. Nous nous imaginons que la perte d'un être aussi parfait que nous, dégraderait toute la nature, et nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que tous les hommes ensemble, que cent millions de terres comme la nôtre, ne sont que des atomes subtils et déliés, indifférens à la nature ». Tourmentez donc, anéantissez, détruisez, massacrez, brûlez, pulvérisez, fondez, variez enfin sous cent mille formes toutes les productions des trois règnes, vous n'aurez jamais fait que les servir, vous n'aurez fait que leur être utile. Vous aurez rempli leurs loix, vous aurez accompli celles de la nature, parce que votre individu est trop borné, trop faible, pour que vous puissiez coopérer à autre chose, qu'à l'ordre général, et que ce que vous appelez désordre, n'est autre chose qu'une des loix de l'ordre que vous méconnaissez, et que vous avez faussement nommé désordre, parce que ses effets, quoique bons à la nature, vous gênent ou vous contrarient. Ah ! si ces crimes n'étaient pas nécessaires aux loix générales, nous seraient-ils inspirés comme ils le sont ? sentirions-nous au fond de nos cœurs, et la nécessité

de les commettre, et le charme de les avoir commis ? Comment osons-nous penser que la nature puisse imprimer dans nous des mouvemens qui la contrarient : ah ! croyons qu'elle a bien su mettre à l'abri de nos coups, ce qui réellement pourrait la troubler et lui nuire : essayons d'absorber les rayons de l'astre qui nous éclaire ; essayons de changer la marche périodique des astres… des globes qui flottent dans l'espace : voilà les crimes qui l'offenseraient véritablement ; et vous voyez, comme elle sait les éloigner de nous. Ne nous inquiétons nullement du reste : il est entièrement à notre disposition : tout ce qui se trouve à notre portée, nous appartient ; troublons-le, détruisons-le, changeons-le, sans crainte de lui nuire. Persuadons-nous, au contraire, que nous lui sommes utiles, et que plus nos mains multiplient ces espèces d'actions que nous nommons faussement criminelles, plus nous servons ses volontés.

Mais n'y aurait-il pas de différence dans les espèces, et ne peut-il pas y avoir des meurtres d'une telle noirceur, qu'elle en puisse être révoltée ; quelle bêtise à le supposer un moment ! cet être qui vous paraît sacré, d'après nos futiles conventions humaines, peut-il donc se trouver d'un prix supérieur à ses yeux ? En quoi le corps de votre père, de votre fils, de votre mère, de votre sœur, peut-il être plus précieux à ses regards, que celui de votre esclave ? Ces distinctions ne sauraient exister pour elle ; elle ne les voit même pas ; il est impossible qu'elle les apperçoive ; et ce corps si précieux, d'après vos loix, se reproduira, se métamorphosera comme celui de cet ilote que vous méprisez autant ; persuadez-vous, au contraire, que cette atrocité que vous redoutez lui plaît ; elle voudrait que vous en missiez davantage dans ce que vous appelez vos destructions ; elle voudrait que vous vous opposassiez à toute reproduction, que vous puissiez

anéantir les trois règnes, pour lui faciliter de nouveaux jets ; vous ne le pouvez pas ; eh bien ! dès que cette atrocité qu'elle desire ne peut refluer sur ce qu'elle voudrait, tournez-la sur ce que vous pouvez, et vous l'aurez au moins satisfait dans ce qui aura dépendu de vous. Vous ne pouvez lui plaire par l'atrocité d'une entière destruction, plaisez-lui donc du moins par une atrocité locale, et mettez dans vos meurtres toute la noirceur imaginable, afin de satisfaire avec la plus parfaite docilité, aux loix qu'elle vous impose : ne pouvant faire ce qu'elle veut, faites au moins tout ce que vous pouvez.

L'infanticide paraît être dans ce sens l'action qui s'accorderait le mieux à ses vues, parce qu'elle rompt la chaîne de la progéniture, elle ensévelit un plus grand nombre de germes ; le fils en tuant son père, ne rompt rien ; il coupe la chaîne au-dessus ; le père, en tuant son fils, rompt davantage, il coupe la chaîne audessous ; il empêche la filiation ; c'est une branche anéantie ; elle ne l'est pas par la destruction du père, produite par ce fils, puisqu'il reste, et que c'est lui qui est la souche : ou cela, ou les jeunes mères, sur-tout lorsqu'elles sont grosses, voilà les deux meurtres qui remplissent le mieux le but des règnes, et sur-tout celui de la nature ; voilà ceux où doit tendre tout homme qui veut plaire à cette marâtre du genre humain.

Eh ! ne voyons-nous pas ; ne sentons-nous pas que l'atrocité dans le crime plaît à la nature, puisque c'est en raison d'elle seule qu'elle règle la dose des voluptés qu'elle nous procure, lorsque nous commettons un crime. Plus il est affreux, plus nous jouissons ; plus il est noir, plus nous sommes chatouillés. Cette inexplicable nature veut donc de la noirceur… de l'atrocité dans l'action qu'elle nous indique ; elle veut que nous y mettions la même,

que celle qu'elle emploie dans les fléaux dont elle nous écrase : livrons-nous donc sans aucune crainte ; cessons d'avoir rien de sacré sur cet objet ; méprisons les vaines loix humaines… les sottes institutions qui nous captivent. N'écoutons que l'organe sacré de la nature… certains qu'il contrariera toujours les absurdes principes de la morale humaine et de l'infâme civilisation : croyez-vous donc que la civilisation ou la morale aient rendu l'homme meilleur ? Ne l'imaginez pas… Gardez-vous de le supposer ; l'un et l'autre n'ont servi qu'à l'amolir, qu'à lui faire oublier les loix de la nature qui l'avaient rendu libre et cruel, de ce moment l'espèce entière s'est trouvée dégradée, la férocité s'est changée en fourberie, et le mal que l'homme a fait n'est devenu que plus dangereux à ses semblables : puisqu'il faut qu'il commette ce mal, puisqu'il est nécessaire, puisqu'il est agréable à la nature, laissons-le donc commettre aux hommes, de la manière dont ils en sont le mieux délectés, et préférons dans lui la férocité à la trahison ; l'une est moins dangereuse que l'autre.

Répétons-le sans cesse : jamais aucune nation sage ne s'avisera d'ériger le meurtre en crime ; pour que le meurtre fut un crime, il faudrait admettre la possibilité de la destruction, et nous venons de la voir inadmissible. Encore une fois, le meurtre n'est qu'une variation de forme à laquelle, ni la loi des règnes, ni celle de la nature, ne perdent rien ; à laquelle l'une et l'autre de ces loix gagnent prodigieusement au contraire. Et pourquoi donc punir un homme de ce qu'il a rendu un peu plutôt aux élémens, une portion de matière qui doit toujours leur revenir, et que ces mêmes élémens emploient, dès l'instant qu'elle leur rentre, à des compositions différentes : une mouche est-elle donc d'un plus grand prix qu'un pacha, ou qu'un capucin ? Il n'y a donc aucun mal à rendre aux élémens les moyens de recomposer mille in-

sectes, aux dépens de quelques onces de sang détournés de leurs canaux ordinaires, dans une espèce d'animal un peu plus grand, et qu'on est convenu de nommer homme : on n'a pas d'idée du point auquel l'absurdité établit son empire sur les chaînes de la civilisation.

Les meurtriers, en un mot, sont dans la nature, comme la guerre, la peste et la famine ; ils sont un des moyens de la nature, comme tous les fléaux dont elle nous accable. Ainsi, lorsque l'on se dit qu'un assassin offense la nature, on dit une absurdité aussi grande, que si l'on disait que la peste, la guerre ou la famine irritent la nature, ou commettent des crimes ; c'est absolument la même chose ; mais nous ne pouvons ni rouer, ni brûler la peste ou la famine ; et nous pouvons faire l'un ou l'autre à l'homme ; voilà pourquoi il a tort ; vous verrez presque toujours les torts mesurés ; non sur la grandeur de l'offense, mais sur la faiblesse de l'aggresseur, et voilà d'où vient que les richesses et le crédit ont toujours raison auprès de l'indigence.

Àl'égard de la cruauté qui conduit au meurtre, osons dire, avec assurance, que c'est un des sentimens le plus naturel à l'homme, c'est un des plus doux penchans... un des plus vifs qu'il ait reçu de la nature ; c'est en un mot, dans lui le desir d'exercer ses forces ; il le porte dans toutes ses actions, dans tous ses propos, dans toutes ses démarches ; l'éducation le déguise quelquefois, mais il ne tarde pas à reparaître ; il s'annonce alors sous toutes sortes de formes : le chatouillement excessif qu'il fait éprouver, soit à l'idée, soit à l'exécution du crime qu'il conseille, nous prouve d'une manière invincible, que nous sommes nés pour servir d'instrument aveugle aux loix des règnes, ainsi qu'à celles de

la nature, et qu'aussitôt que nous nous y prêtons, la volupté nous y caresse à l'instant.

Eh ! recompensez-le ce meurtrier, employez-le au lieu de le punir ; songez qu'il n'est point de crime d'aussi peu d'importance par lui-même, et qui demande néanmoins autant de vigueur et de force, autant de courage et de philosophie. Dans mille cas, un gouvernement éclairé ne devrait se servir que d'assassins. Juliette, celui, qui sait étouffer les cris de sa conscience, au point de se faire un jeu de la vie des autres, est de ce moment seul capable des plus grandes choses. Il y a tout plein de gens dans le monde qui deviennent criminels pour leur compte, parce que le gouvernement ne sent pas ce qu'ils valent, et qu'il néglige de les employer ; il en résulte que les malheureux se font rouer au même métier, où d'autres se seraient couverts de gloire et d'honneur, les Alexandre, les Saxe, les Turenne, seraient peut être devenus des voleurs de grands chemins, si leur naissance et le hazard, ne leur eussent pas préparé des lauriers dans la carrière de la gloire ; et les Cartouches, les Mandrins, les Desrues, assurément de grands hommes, si le gouvernement eût su les employer.

Ocomble affreux de l'injustice ! il existera des animaux féroces, qui ne vivent que de meurtres, tels que le loup, le lion, le tigre ; ces animaux ne s'écartent d'aucunes loix en vivant ainsi, et l'on osera soutenir que s'il se rencontre d'autres animaux sur la terre, qui, pour satisfaire une passion différente de la faim, se livrent à des excès égaux, ces animaux commettront des crimes : quelle absurdité !

Nous nous plaignons souvent de l'existence de tel ou tel animal, dont la forme ou l'aspect nous paraît horrible, ou duquel nous éprouvons quelqu'incommodité ; et pour nous en consoler,

nous objectons, avec autant de raison que de sagesse : « cet animal est affreux, il nous nuit, mais il est utile : la nature n'a rien créé en vain ; sans doute il pompe l'air qui nous serait nuisible, ou bien il dévore d'autres insectes, qui seraient encore plus dangereux. » Ayons donc cette même philosophie dans tous les points, et ne voyons dans le meurtrier, qu'une main conduite par des loix irrésistibles… qu'une main qui sert la nature, et qui par les crimes qu'elle accomplit, de quelqu'espèce qu'on veuille les supposer, remplit certaines vues que nous ne connaissons pas, où prévient quelqu'accident plus fâcheux peut-être mille fois, que celui qu'il occasionne.

Sophismes… sophismes, s'écrient ici les sots ; il est si vrai que le meurtre offense la nature, que celui qui vient de le commettre, en frémit toujours malgré lui… Imbéciles ! ce n'est point parce que l'action est mauvaise en elle-même, que le meurtrier frémit ; car certainement, dans le pays où le meurtre est récompensé, il ne frémit pas…

Le guerrier frémit-il de l'ennemi qu'il vient d'immoler ? La seule cause du trouble que nous éprouvons alors, gît dans la défense de l'action ; il n'y a pas d'homme qui n'ait senti qu'une action toute simple, que la circonstance oblige de défendre, imprime la même terreur à celui qui s'en est rendu coupable ; qu'on affiche au-dessus d'une porte qu'il est défendu de la franchir, qui que ce soit ne l'essayera, sans une sorte de frémissement ; et dans le fait, cette action ne sera pourtant pas mauvaise. C'est donc de la seule défense que naît la terreur éprouvée, et nullement de l'action elle-même, qui, comme on voit, peut inspirer cette même crainte, quoiqu'elle n'ait rien de criminelle. Cette pusillanimité, qui accompagne le meurtrier, ce petit moment de frayeur, tient

donc infiniment plus au préjugé qu'à l'espèce d'action. Que pendant un mois la chance tourne, que le glaive de Thémis frappe, ce que vous appelez la vertu, et que les loix récompensent le crime ; vous verrez à l'instant le vertueux frémir et le scélérat tranquille, en se livrant l'un et l'autre à leurs actions favorites. La nature n'a donc point de voix ; celle qui tonne en nous, n'est donc plus que celle du préjugé, qu'avec un peu de force nous pouvons absorber pour toujours. Il est pourtant un organe sacré qui retentit en nous, avant la voix de l'erreur ou de l'éducation ; mais cette voix qui nous soumet au joug des élémens, ne nous contraint qu'à ce qui flatte l'accord de ces élémens, et leurs combinaisons modifiées sur les formes dont ces mêmes élémens se servent pour nous composer ; mais cette voix est bien faible, elle ne nous inspire ni la connaissance d'un Dieu, ni celle des devoirs du sang ou de la société, parce que toutes ces choses sont chimériques. Cette voix ne nous dicte pas non plus, de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait ; si nous voulons bien l'écouter, nous y trouverons positivement tout le contraire.

» Souviens-toi, nous dit la nature, au lieu de cela, oui, souviens-toi, que tout ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait, se trouvant des lésions fortes au prochain, dont tu dois retirer du profit, est précisément ce qu'il faut que tu fasses pour être heureux ; car il est dans mes loix que vous vous détruisiez tous mutuellement ; et la vrai façon d'y réussir, est de lézer ton prochain ; voilà d'où vient que j'ai placé dans toi le penchant le plus vif au crime ; voilà pourquoi mon intention est que tu te rendes heureux, n'importe aux dépends de qui : que ton père, ta mère, ton fils, ta fille, ta nièce, ta femme, ta sœur, ton ami, ne te soient ni plus chers, ni plus précieux, que le dernier des vermisseaux qui rampent sur la surface du globe ; car je ne les ai pas formés ces

liens, ils ne sont i ouvrage que de ta faiblesse, de ton éducation et tes préjugés ; ils ne m'intéressent en rien, tu peux les rompre, les briser, les abhorrer, les réformer, tout cela m'est égal. Je t'ai lancé comme j'ai lancé le bœuf, l'ane, le chou, la puce et l'artichaux ; j'ai donné à tout cela des facultés plus ou moins étendues, uses-en ; une fois hors de mon sein, tout ce que tu peux faire ne me touche plus : si tu te conserves et que tu te multiplies, tu feras bien, par rapport à toi ; si tu te détruis, ou que tu détruises les autres, si tu peux même, en usant des facultés relatives à la sorte d'êtres, anéantir... absorber l'empire absolu des trois règnes, tu feras une chose qui me plaira infiniment ; car j'userai à mon tour du plus doux effet de ma puissance, celui de créer... de renouveller les êtres... auquel tu nuis par ta maudite progéniture ; cesse d'engendrer, détruis absolument tout ce qui existe, tu ne dérangeras pas la moindre chose dans ma marche : que tu détruises ou que tu crées, tout est à peu-près égal à mes yeux, je me sers de l'un et de l'autre de tes procédés, rien ne se perd dans mon sein : la feuille qui tombe de l'arbuste, me sert autant que les cèdres qui couvrent le Liban ; et le ver, qui naît de la pourriture, n'est pas d'un prix moindre, ni plus considérable à mes yeux, que le plus puissant monarque de la terre. Formes donc ou détruis à ton aise ; le soleil se levera de même ; tous les globes que je suspends... que je dirige dans l'espace, n'en auront pas moins le même cours, et si tu détruits tout... comme ces trois règnes, anéantis par ta méchanceté, sont des résultats nécessaires de mes combinaisons... que je ne forme plus rien, parce que ces règnes sont créés avec la faculté de se reproduire mutuellement ; boulversés par ta main traîtresse, je les réformerai, je les relancerai sur la surface du globe ; ainsi, le plus étendu, le plus multiplié de tes crimes... le plus atroce, ne m'aura donné qu'un plaisir.

Les voilà, Juliette, les voilà les loix de la nature ; telles sont les seules qu'elle ait jamais dictées, les seules qui lui soient précieuses et chères, les seules que nous ne devions jamais enfreindre. Si l'homme en a fait d'autres, déplorons sa bêtise, mais ne nous y enchaînons point ; craignons d'être la victime de ses loix absurdes, mais ne les enfreignons pas moins ; et, libres de tous les préjugés, dès que nous le pourrons impunément, vengeons-nous de la contrainte odieuse de ses loix, par les outrages les plus signalés ; plaignons-nous de ne pouvoir assez faire, plaignons-nous de la faiblesse des facultés que nous avons reçues pour partage, dont les bornes ridicules contraignent à tel point nos penchans ; et loin de remercier cette nature inconséquente, du peu de liberté qu'elle nous donne pour accomplir les penchans inspirés par sa voix, blasphêmons-la du fond de notre cœur, de nous avoir autant rétrécie la carrière qui remplit ses vues ; outrageons-la, détestons-la, pour nous avoir laissé si peu de crimes à faire, en donnant de si violens desirs d'en commettre à tous les instans !

« O toi, devons-nous lui dire, toi, force aveugle et imbécille, dont je me trouve le résultat involontaire, toi qui m'as jeté sur ce globe avec le desir que je t'offensasse, et qui ne peut pourtant m'en fournir les moyens, inspire donc à mon ame embrâsée quelques crimes qui te servent mieux que ceux que tu laisses à ma disposition ; je veux bien accomplir tes loix, puisqu'elles exigent des forfaits, et que j'ai des forfaits la plus ardente soif ; mais fournis-les moi donc différens de ceux que ta débilité me présente ; quand j'aurai exterminé sur la terre toutes les créatures qui la couvrent, je serais bien loin de mon but, puisque je t'aurais servie… marâtre… et que je n'aspire qu'à me venger de ta bêtise, ou de la méchanceté que tu fais éprouver aux hommes, en

ne leur fournissant jamais les moyens de se livrer aux affreux penchans que tu leur inspires. »

Je vais maintenant, Juliette, poursuivit le Pontife, vous présenter quelques exemples faits pour vous prouver, qu'en tous tems, l'homme fit ses délices de détruire, et la nature les siens de le lui permettre.

À Cabo-di-monte, si une femme accouche de deux enfans à-la-fois, son mari en écrase un sur-le-champ.

On sait le cas que les Arabes et les Chinois font de leurs enfans, à peine en conservent-ils la moitié ; ils tuent, brûlent ou noyent le reste, et principalement les filles. À Formose, la progéniture y est dans le même degré d'horreur.

Les Mexicains ne partaient jamais pour une expédition militaire, sans sacrifier des enfans de l'un ou de l'autre sexe.

Il est permis aux Japonaises de se faire avorter tant qu'elles veulent ; personne ne leur demande compte d'un fruit qu'elles n'ont pas voulu porter. Le roi de Calicut a un fauteuil à ressort dans son palais, sous lequel on allume un grand feu ; là, se fixe un enfant à certains jours de fêtes, jusqu'à ce qu'il y soit consumé.

Jamais le meurtre n'était puni de mort chez les Romains ; et les empereurs suivirent long-tems, à cet égard, le loix de Sylla, qui ne le condamnait qu'à des amendes.

À Mindanao, ce même crime est honoré ; celui qui le commet est sûr, après son expédition, d'être élevé au rang des braves, avec le droit de porter un turban rouge.

Chez les Caraguos, on n'obtient le même honneur, que par la quantité des meurtres ; il faut avoir tué sept hommes pour être honoré du turban rouge. Sur les bords du fleuve Orenoque, les mères font périr leurs filles, dès qu'elles voyent le jour.

Dans le royaume de Zopit, et dans la Trapobane, les pères égorgent eux-mêmes, leurs enfans, de quelque sexe qu'ils soient, sitôt que la figure de ces enfans ne leur plaît pas, ou qu'ils s'en croyent trop.

À Madagascar, tous les enfans nés les mardi, jeudi et vendredi, sont abandonnés aux bêtes féroces, par les propres auteurs de leurs jours.

Jusques à la translation de l'Empire Romain, les pères faisaient mourir ceux de leurs enfans qui leur déplaisaient, quelqu'âge qu'ils eussent.

Par plusieurs articles du Pentateuque, on voit que les pères avaient droit de vie ou de mort sur leurs enfans.

Par une loi des Parthes et des Arméniens, un père tuait son fils ou sa fille, même à l'âge nubile.

César trouva ce même usage établi dans les Gaules.

Le Czar Pierre adresse à ses peuples, une déclaration publique, dont le précis était, que par toutes les loix divines ou humaines, un père avait droit de vie ou de mort sur ses enfans, sans appel, et sans prendre l'avis de qui que ce fut : il donne lui-même aussitôt l'exemple du droit qu'il autorisait.

Le chef des Galles doit, sitôt qu'il est élu, se signaler par une incursion dans l'Abyssinie ; c'est la multiplicité de ses crimes, qui

le rend digne de sa place : il faut qu'il pille, viole, tue, massacre, incendie, et plus il a commis d'exécrations, plus il est honoré.

Les Égyptiens sacrifiaient une jeune fille tous les ans, au Nil : quand l'humanité s'empara de leurs cœurs, et qu'ils voulurent interrompre cet usage, les fertiles inondations de ce fleuve cessèrent, et l'Égypte pensa périr par la famine.

Tant que les sacrifices humains forment spectacle, ils ne devraient jamais s'interdire chez une nation guerrière. Rome triompha de l'Univers, aussi long-tems qu'elle eut des spectacles cruels ; elle tomba dans l'avilissement et dans l'esclavage, dès que la stupidité de la morale chrétienne, vint lui persuader qu'il y avait plus de mal à voir tuer des hommes que des bêtes ; mais ce n'était point par humanité, que raisonnaient ainsi les sectateurs le Christ, c'était par l'excessive crainte, dans laquelle ils étaient, que si l'idolâtrie reprenait son empire, on ne les sacrifiât eux-mêmes aux amusemens de leurs adversaires. Voilà pourquoi les coquins prêchaient la charité, voilà pourquoi ils établissaient ce ridicule fil de fraternité, dont je sais, Juliette, que l'on vous a déjà fait voir le néant. Cette réflexion explique toute cette belle morale, que les ennemis même de cette stupide religion, ont été assez timides ou assez fous pour respecter : poursuivons.

Presque tous les sauvages de l'Amérique, tuent leurs vieillards, dès qu'ils les voyent malades ; c'est une œuvre de charité de la part du fils ; le père le maudit s'il ne le tue pas lorsqu'il est impotent.

Il existe dans la mer du Sud, une île où l'on tue les femmes, dès qu'elles ont passées l'âge d'engendrer, comme des créatures

qui, de ce moment-là, deviennent inutiles au monde ; et dans le fait, à quoi peuvent-t-elles servir alors ?

Les peuples des États Barbaresques, n'ont aucune loi contre le meurtre de leurs femmes ou de leurs esclaves ; ils en sont pleinement et authentiquement les maîtres.

Dans aucun sérail de L'Asie, il n'est défendu de tuer des femmes ; celui qui a tué les siennes, en est quitte pour en racheter d'autres.

C'est un point de croyance, à l'île de Bornéo, que tous ceux qu'un homme tue, lui serviront d'esclaves dans l'autre monde ; moyennant quoi, mieux un homme veut être servi après sa mort, et plus il tue pendant sa vie.

Quand les Tartares de Korascan, voient un étranger qui a de l'esprit, de la valeur, et de la beauté, ils le tuent, afin de s'approprier ses qualités, et de les répandre sur leur nation.

Au royaume de Tangut, un jeune homme vigoureux, sort un poignard à la main, à certains jours de l'année, et tue impunément tout ce qu'il rencontre ; ceux qui meurent de sa main, sont sûrs, à ce qu'on prétend, du plus grand bonheur dans l'autre vie.

Il y a à Kachao des meurtriers à gage, dont on se sert quand on en a besoin : celui qui a quelqu'un à faire tuer, loue un de ces mercenaires, et quand l'action est commise, on le paye.

Ceci rappelle l'histoire du vieux de la Montagne. Ce prince, maître de la vie de tous les autres souverains, n'avait qu'à détacher un de ses sujets, chez tel souverain que bon lui semblait, et ce prince était immolé dans l'instant.

On trouve en Italie de ces assassins de commande, dont on peut de même se servir au besoin ; ils devraient être tolérés dans un gouvernement sage. Et pourquoi faut-il qu'au seul gouvernement appartienne le droit de disposer de la vie des hommes ?

À Ledur, en Zélande, on immolait autrefois quatre-vingt-dix-neuf hommes par an aux Dieux du pays.

Quand les Carthaginois virent l'ennemi à leur porte, ils immolèrent deux cents enfans de la première noblesse ; une de leurs loix ordonnait de n'offrir à Saturne, que des enfans de cette caste ; on imposait une amende aux mères qui laissaient échapper la moindre marque de tristesse ; l'on immolait ces enfans sous leurs yeux ; et voilà donc la sensibilité un crime !

Un roi du Nord, dont le nom m'échappe, immola neuf de ses enfans dans la seule vue de prolonger, disait-il, ses jours aux dépends de ceux dont il les privait. Les préjugés sont pardonnables quand ils produisent des plaisirs.

Shuum-Chi, père d'un des derniers empereurs de la Chine, fit poignarder trente hommes sur la fosse de sa maîtresse pour appaiser ses mânes.

Cook, lors de ses derniers voyages à Othaïti, découvrit des sacrifices humains dont ceux qui l'avaient précédé dans cette île, ne s'étaient pas apperçus.

Hérode, roi des juifs, à l'instant de rendre les derniers soupirs, fit assembler toute la noblesse de Judée dans l'hippodrome de Jéricho, puis ordonna à sa sœur Salomé de les faire tous périr au moment où il fermerait les yeux, afin que son deuil fut universel, et que les juifs, en pleurant leurs amis et leurs pareils, se trou-

vassent forcés, malgré eux, d'arroser ses cendres de larmes. Quelle force doit avoir une passion dont les effets se prolongent au-delà du tableau ! Cet ordre ne fut pourtant pas exécuté.

Mahomet II trancha de sa main la tête de sa maîtresse Irène, pour faire voir à ses soldats, que l'amour n'était pas capable d'amollir son cœur ; il venait pourtant de passer la nuit avec elle, et d'assouvir ses desirs. Le même, soupçonnant un des jeunes garçons destinés à ses plaisirs, d'avoir mangé frauduleusement un concombre dans ses jardins, fit fendre le ventre à tous ceux qui se trouvaient dans son sérail, jusqu'à ce que le fruit fût découvert dans les entrailles de l'un d'eux… Trouvant quelques défauts dans une décolation de Saint-Jean-Baptiste, il fit couper devant lui le col d'un esclave, et fit voir à l'artiste Belino vénitien, et auteur du tableau qu'il blâmait, que la nature n'avait pas été bien saisie. Tiens, lui dit-il, voilà comme doit être une tête coupée. C'est encore ce même grand homme qui, philosophiquement persuadé que la vie des sujets est faite que pour servir la passion des souverains, fit jetter cent mille esclaves nuds dans les fossés de Constantinople, pour servir de fascines lorsqu'il faisait le siège de cette capitale.

Abdalkar, général du roi de Visapour, avait un serail de douze cent femmes, il reçoit des ordres pour se mettre à la tête de ses troupes ; il craint que son absence ne devienne un prétexte à l'infidélité de ses maîtresses, il les fait toutes égorger devant lui la veille de son départ.

Les proscriptions de Marius et de Sylla sont des chef-d'œuvres de cruauté ; Sylla, bourreau de la moitié de Rome, meurt tranquille au sein de ses foyers. Que l'on soutienne, après de tels exemples, qu'un Dieu veille sur nous et doit punir les crimes !

Néron fit égorger dix ou douze mille ames au cirque, parce qu'on s'était moqué de l'un de ses cochers. Ce fut sous son règne qu'écroula l'amphitéâtre de Préneste, dont la chûte fit périr vingt-mille ames ; qui doute qu'il ne fut la cause de cet accident, et qu'il ne l'eût arrangé pour se divertir.

Commode fit jeter aux bêtes les Romains qui avaient lu la vie de Caligula... Dans ses courses nocturnes, il se plaisait à mutiler les passans ; il réunissait quinze ou vingt malheureux, les faisait lier devant lui, et s'armant d'une massue, il les exterminait pour s'amuser.

Les quatre-vingt mille Romains, que Mithridate fit égorger au milieu de ses états... les Vêpres siciliennes... la Saint-Barthélemy... les Dragonades ; les dix-huit mille Flamands décapités par le Duc d'Albe, pour établir dans les Pays-Bas, une religion qui abhorre le sang ; voilà des modèles de meurtres qui prouvent que jamais les passions ne doivent calculer la vie des hommes.

Constantin, cet Empereur si révéré, si chéri des chrétiens, avait assassiné son beau frère, ses neveux, sa femme et son fils.

Les Floridiens déchiraient leurs prisonniers ; mais quelquefois ils y mettaient une recherche singulière, ils leur enfonçaient dans l'anus une flèche jusqu'au haut des épaules.

Rien n'égale la cruauté des Indiens envers les leurs ; il faut que tous ayent le plaisir de les frapper et de les meurtrir ; il les obligent à chanter pendant ce tems-là. Incroyable rafinement de cruauté, qui ne veut même pas permettre les larmes aux victimes.

Les sauvages agissent de même envers les leurs. On leur arrache les ongles, le sein, les doigts ; on leur enlève des lambeaux

de chair ; on les pique avec des aleines dans les parties de la génération, et ce sont communément les femmes qui se chargent de ces supplices. Elles les fouettent, elles les déchirent, il n'est rien, en un mot, que leur férocité n'invente, pour rendre la mort de ces malheureux plus affreuse, et l'on se réjouit quand ils rendent les derniers soupirs.

L'enfant lui-même ne nous offre-t-il pas l'exemple de cette férocité qui nous étonne ? il nous prouve qu'elle est dans la nature : nous le voyons cruellement étrangler son oiseau, et s'amuser des convulsions de ce pauvre animal !

Les Zélandais, et beaucoup d'autres peuples, mangent leurs ennemis ; quelques-uns les jettent aux chiens ; ceux-ci se vengent sur les femmes grosses, ils leur ouvrent le ventre, en arrachent l'enfant, et l'écrasent sur la tête de la mère.

Les Hérules, les Germains sacrifiaient tous leurs prisonniers ; les Scithes se contentaient d'en immoler la dixième partie. Pendant combien de tems les Français n'ont-ils pas égorgé les leurs ? À la bataille d'Azincourt, journée si fatale à la France, Edouard les immola tous.

Quand Gengiskan s'empara de la Chine, il fit égorger deux millions d'enfans devant lui.

Jettez les yeux sur la vie des douze Césars, dans Suétone, elle vous offrira mille atrocités de ce genre.

Les Poulias, au Malabar, forment une caste si méprisée, qu'il est permis à chacun de les tuer. Quand on veut essayer ses armes, on tire sur le premier que l'on rencontre, sans distinction d'âge ni de sexe.

Les nobles, en Russie, en Dannemark et en Pologne, peuvent tuer un serf, en mettant un écu sur le cadavre ; jamais la vie d'un homme, tel qu'il soit, ne peut être estimée qu'à prix d'argent, parce que l'argent peut réparer, et le sang ne répare rien. Si la loi du Talion est odieuse, c'est assurément dans ce cas-ci ; car le meurtrier a un motif quelconque pour commettre son assassinat, et vous, imbéciles enfans de Thémis, vous n'en avez aucun pour le vôtre. Mais que l'on me réponde, si cela est possible, à l'objection suivante.

Quoi, selon vous, constitue le crime dans le meurtre ? N'est-ce pas l'action d'ôter la vie à son semblable ? en faisant cette action, voilà le crime constaté sans aucun égard à ce que peut être l'homme privé de la vie ; mais s'il est couvert de crimes, cet homme-là, je ne fais pourtant pas, en le tuant, plus de mal que les loix, et, si j'en fais, les loix en font aussi : lequel vaut-il mieux croire, ou l'innocence de celui qui tue le criminel, ou l'infamie de la loi qui tue le criminel ?

Dans combien de pays, et pendant combien de siècles n'immola-t-on pas des esclaves, sur le tombeau des maîtres ? À votre avis, ces peuples croient-ils au crime du meurtre ?

Qui pourrait nombrer ce que les Espagnols immolèrent d'Indiens, dans leur conquête du nouveau monde ? Rien qu'en transportant leurs bagages, deux cents mille périrent en une seule année.

Octave fit égorger trois cents personnes, dans Pérouse, uniquement pour célébrer l'anniversaire de la mort de César.

Un Pirate de Calicut, croisant sur la côte, rencontre un Brigantin Portuguais ; il le prend, trouve l'équipage endormi, et fait

égorger tous ceux qui le composaient, parce qu'ils osaient dormir pendant qu'il était en course.

Phalaris faisait enfermer ses victimes dans un taureau d'airain, organisé de manière qu'il répercutait d'une manière horrible, les cris des malheureux qu'on y enfermait. Quelle incroyable recherche de cruauté ! et que d'imagination elle suppose dans le tyran qui l'invente !

Les Francs avaient droit de vie ou de mort sur leurs femmes, et ils en usaient fréquemment.

Le roi d'Ava, découvre une petite émeute parmi quelques-uns de ses sujets, qui refusaient de payer l'impôt ; il en fait saisir quatre mille, et les fait tous périr dans le même feu. Il n'y a jamais de révolution dans les états d'un tel prince.

Eulin de Romans apprend que la ville de Padoue s'est révoltée contre lui ; il charge de fers onze mille habitans de cette cité, et les fait tous périr devant lui, dans les suplices plus variés et les plus cruels.

Une des femmes du roi d'Achem, pousse en rêvant un cri qui réveille toutes les autres ; le monarque demande la raison de ce bruit ; on ne sait que lui dire : il fait appliquer ses trois mille femmes à la torture ; il leur fait souffrir des supplices effrayans, sous ses yeux ; rien ne se découvre, il leur fait couper à toutes les pieds et les mains : et les fait jeter à l'eau. Il est aisé de voir le motif de cette cruauté ; elle dût allumer sans doute des étincelles bien vives de lubricité, dans l'ame de celui qui s'y livrait.

Le meurtre est, en un mot, une passion, comme le jeu, le vin, les garçons et les femmes ; on ne s'en corrige jamais, dès que l'on

s'y est une fois accoutumé. Aucune action n'irrite comme celle-là, aucune ne prépare autant de volupté ; il est impossible de s'en rassasier ; les obstacles en irritent le goût, et ce goût dans nos cœurs, va jusqu'au fanatisme. Vous avez éprouvé, Juliette, de quels délices il est dans les débauches, et combien il les rend piquantes et délicieuses, son empire agit à-la-fois, et sur le moral et sur le physique ; il enflamme tous les sens, il les enivre, il les étourdit. Sa commotion sur la masse des nerfs, est d'une violence bien plus forte que celles de toutes les autres voluptés ; on ne l'aime jamais qu'avec fureur, on ne s'y livre qu'avec transport. Le complot chatouille, l'exécution électrise, le souvenir embrâse, on voudrait le multiplier sans cesse... le renouveler à tous les instans. Plus une créature nous approche, ou nous intéresse, plus elle nous touche directement, plus ses liens avec nous sont sacrés, plus l'immolation de la victime nous délecte ; les rafinemens s'en mêlent, comme dons tous les autres plaisirs : de ce moment, les écarts n'ont plus de bornes, l'atrocité se porte au dernier point, parce que le sentiment qui le produit, s'exhalte en raison de l'augmentation ou de la noirceur du supplice ; tout ce qu'on invente alors, est toujours au-dessous de ce qu'on desire. Ce n'est plus que par la longeur ou par l'infamie du supplice, que l'ame se réveille, et l'on voudrait que la même vie put se reproduire mille et mille fois pour avoir le plaisir de les arracher toutes.

Chaque peuple rafine bientôt sur le meurtre ; ce n'est pas assez de tuer, il faut tuer d'une manière horrible ; et presque toujours sans qu'on s'en doute, le sentiment de la lubricité dirige ces manières.

Jettons un coup-d'œil rapide sur ces inventions à-la-fois voluptueuses et barbares : je sais que l'esquisse ne vous en déplaira

point : tout ce qui est violent dans la nature a toujours quelque chose d'intéressant et de sublime.

Les Irlandais écrasaient leurs victimes… Les Norwégiens leur enfonçaient le crâne… Les Gaulois leur brisaient les reins… Les Celtes leur enfonçaient un sabre dans le sternum… Les Cimbres leur fendaient le ventre ou les jetaient dans des fourneaux ardens.

Les Empereurs romains faisaient fouetter devant eux les jeunes vierges chrétiennes ; ils leur faisaient tenailler les tetons et les fesses avec des fers rouges, on versait ensuite de l'huile et de la poix-résine bouillante sur leurs plaies, et on leur en seringuait dans tous les conduits de la nature ; eux-mêmes servaient souvent de bourreaux, et les supplices alors devenaient bien plus cruels ; rarement Néron cédait à un autre le plaisir d'immoler lui-même une de ces malheureuses.

Les Siriens précipitaient leurs victimes du haut d'une montagne : les Marseillais l'assommaient et choisissaient toujours un pauvre de préférence ; autre penchant qu'inspire toujours la nature.

Les nègres de la rivière de Kalabar prennent des petits enfans et les livrent vivans à des oiseaux de proie, qui leur dévorent la chair. Ce spectacle amuse prodigieusement ces sauvages.

Au Mexique on tenait le patient à quatre, et le grand-prêtre le fendait par le milieu, il en arrachait le cœur, dont il barbouillait l'idole, quelquefois on traînait le patient sur une pierre tranchante, jusqu'à ce qu'il fut déchiré et qu'on vit sortir ses entrailles.

Parmi cette foule immense de peuples qui couvrent notre globe, à peine en trouve-t-on un seul qui ait attaché la plus légère importance à la vie des hommes, parce que, dans le fait, il n'existe rien de moins important.

Les Américains enfoncent dans le canal de l'urètre un petit bâton hérissé d'épines et le tournent long-tems, à diverses reprises, ce qui cause des douleurs épouvantables.

Les Iroquois attachent l'extrêmité des nerfs de leurs victimes à des bâtons, et tournant ensuite ces bâtons, ils roulent dessus les nerfs comme un cordage ; les corps se disloquent et se plient d'une manière bisarre et dont l'examen doit être très-piquant…

N'en doutez pas, dit ici Juliette, en citant au Saint-Père La circonstance de sa vie où elle avait eu occasion d'assister à ce supplice ; il n'est rien de piquant comme le spectacle de cette torture, et tu te baignerais, mon ami, dans le foutre qu'elle m'a fait couler.

Aux Philippines, poursuivit le Pape, une femme coupable s'attache nue à un poteau, la face tournée au soleil ; on la laisse expirer ainsi.

À Juida, on éventre, on arrache les entrailles, on remplit le corps de sel, et on l'attache sur un pieu, au milieu de la place publique.

Les Quoïas percent le dos à coups de javeline, on coupe ensuite le corps en quartiers, et l'on oblige la femme du mort à le manger.

Quand les Tonquinois vont tous les ans cueillir l'aréqua, ils en empoisonnent une noix, qu'ils font manger à un enfant, afin de

se rendre la récolte heureuse par l'immolation de cette victime. Et voilà donc encore ici le meurtre un acte de religion.

Les Hurons suspendent un cadavre au-dessus du patient, de manière à ce qu'il, puisse recevoir sur son visage toutes les immondices qui découlent de ce corps mort, et l'on tourmente le malheureux jusqu'à ce qu'il expire.

Les Cosaques d'Ouskiens attachent le patient à la queue d'un cheval que l'on fait galopper dans les chemins raboteux ; ce fut aussi, comme vous le savez, le supplice de la reine Brunehaut.

Les anciens Russes empalaient par les flancs et accrochaient par les côtes. Les Turcs font la même cérémonie par le fondement.

Le voyageur Gmelin vit en Sybérie une femme enterrée vive jusqu'aux col, à laquelle on portait à manger ; elle vécut treize jours ainsi.

Les vestales étaient murées dans de petites niches étroites, où était une table, sur laquelle on plaçait une lampe, un pain et une bouteille d'huile. On vient de retrouver nouvellement, à Rome, un souterrain qui communiquait du palais des empereurs au champ sous lequel ces caveaux des vestales étaient construits. Ce qui prouve que, vraisemblablement, ou les empereurs venaient jouir de ces supplices, ou qu'ils faisaient passer dans leurs palais les vestales condamnées, pour s'en divertir et les faire mourir devant eux ensuite d'une manière analogue à leurs goûts et à leurs passions.

À Maroc et en Suisse on scie le coupable entre deux planches. Hippomène, roi d'Afrique, fit dévorer son fils et sa fille à des che-

vaux que l'on avait privé long-tems de nourriture ; cela sans réfléchir à la sublimité des liens : c'est de-là, sans doute, qu'il reçut le nom d'Hippomène. Les Gaulois emprisonnaient cinq ans leurs victimes, ils les empalaient ensuite, et ils les brûlaient, tout cela en l'honneur de la Divinité, car il faut toujours que cette belle machine se charge de toutes les iniquités de l'homme.

Les Germains étouffaient dans un bourbier. Les Égyptiens inséraient dans toutes les parties du corps des roseaux affilés de la longueur d'un doigt, auxquels ils mettaient ensuite le feu.

Les Perses, les plus ingénieux des peuples pour l'invention des supplices, renfermaient le patient entre deux petits bateaux, de manière que ses pieds, ses mains et sa tête passaient par des ouvertures ; on le forçait à manger et à boire dans cette attitude, en lui piquant les yeux avec des pointes de fer ; quelquefois ils lui frottaient le visage de miel, afin que les guêpes s'y attachassent. Les vers le dévoraient ainsi tout en vie ; qui le croirait, ils vivaient souvent dix-huit jours dans cette affreuse situation. Quelle sublimité de recherche ; voilà l'art : il consiste à faire mourir, le plus long-tems possible, un peu tous les jours. Souvent ils écrasaient entre deux pierres, ou écorchaient vifs, et frottaient d'épines vertes le corps ainsi dépouillé, ce qui faisait souffrir des douleurs inouies. Le supplice à la mode, qu'ils infligent aujourd'hui dans les sérails, quand les femmes ont fait quelques fautes, est d'inciser, en plusieurs sens, toutes les chairs, et de distiller ensuite, du plomb fondu dans les blessures, d'empaler par la matrice, ou de larder la patiente avec des mèches souffrées qu'on allume, et qui prennent ensuite leur substance dans la graisse même de la victime… et Juliette assura le Saint-Père, qu'elle connaissait aussi cette torture.

Daniel, poursuivit le Pape, nous apprend que les Babyloniens jetaient dans une fournaise ardente.

Les macédoniens crucifiaient la tête en bas.

Les Athéniens faisaient avaler du poison, ou étouffaient dans un bain après avoir ouvert les quatre veines.

Les Romains attachaient quelquefois à un arbre, par les parties viriles ; le supplice de la roue nous vient de chez eux. Souvent ils écartelaient entre quatre jeunes arbres courbés, et qu'on relâchait à la fois, Métius, Suffétius, fut écartelé à quatre chars. Sous les Empereurs on fouettait jusqu'à la mort. On enveloppait dans un sac de cuir, avec des serpens, et l'on jetait le sac dans le Tibre. On plaçait d'autre fois la victime sur une roue, on la tournait long-tems avec violence, dans un même sens, puis tout-à-coup de l'autre, ce qui déchirait les entrailles, et les faisait souvent vomir avec d'affreux efforts.

L'inquisiteur Torquemada, faisait tenailler les patiens devant lui, sur les parties les plus charnues de leurs corps ; il les faisait aussi placer sur un pieu préparé, où l'on n'appuye que sur le croupion : affreuse attitude, d'où il résulte de si singulières convulsions, que l'on meurt d'un rire spasmodique, très-extraordinaire à examiner.

Apulée parle du tourment d'une femme, dont les détails sont assez plaisans : on la fit coudre dans le ventre d'un âne, dont on avait arraché les entrailles ; mais sa tête passait ; on l'exposa ainsi aux bêtes féroces.

Le tyran Meçence, faisait pourir un homme vivant, sur le cadavre d'un mort.

Il est des pays où l'on attache le patient près d'un grand feu, on lui ouvre le ventre avec des alènes, afin que la flamme s'insinue dans ses entrailles, et les consume ainsi par degrés.

Dans le tems des dragonades, on prenait les filles qui ne voulaient pas se convertir, et pour leur faire aimer la messe, on les remplissait de poudre, avec un entonnoir enfoncé par l'anus et par la matrice. On les faisait ensuite sauter comme une bombe. Il est inoui combien cela leur donnait de goût pour l'hostie et pour la confession auriculaire. Comment ne pas aimer un Dieu, au nom duquel on fait de si belles choses.

Revenant aux supplices antiques, nous voyons Sainte-Catherine, attachée sur un cilindre garni de pointes, roulée ainsi, du haut d'une montagne : vous conviendrez, Juliette, que c'est une façon bien douce d'arriver au ciel.

Nous voyons d'autres martyrs de cette même religion, dont je suis l'apôtre bien plus par intérêt que par goût, avoir des aiguilles enfoncées sous les ongles, être roulés nuds sur des pointes de verre, rôtis sur des grils, suspendus la tête dans une fosse où l'on mettait un serpent et un chien, auxquels on ne donnait aucune autre nourriture, mutilés en détail, et subissant enfin mille autres horreurs, dont vous soupçonnez les détails.

Passant ensuite aux coutumes étrangères, nous voyons le bourreau répondre à la Chine, sur sa vie, de celle du patient, si ce patient la perd, avant le tems fixé, lequel est ordinairement fort long, quelquefois même de neuf jours, et pendant ce tems-là, les supplices sont variés avec le plus grand art.

Les Anglais coupaient en morceaux, ou faisaient bouillir au fond d'une marmite. Dans les colonies, ils faisaient écraser les

nègres lentement dans les tambours de moulins à sucre, ce qui est un supplice aussi long qu'effroyable.

À Ceïlan ils condamnent à manger sa propre chair ou celle de ses enfans.

Les habitans du Malabar, hachent à coups de sabre ou font dévorer aux tigres.

À Siam, ils font écraser par des taureaux. Le roi de ce pays fit mourir un rebelle, en le nourrissant de sa propre chair dont on lui coupait de tems en tems quelques tranches ; les mêmes serrent quelquefois le corps de la victime, le piquent avec des instrumens très-aigus, pour l'obliger à retenir son haleine : on coupe ensuite ce corps brusquement en deux, on met la partie supérieure sur une plaque ardente de cuivre, ce qui arrête l'hémorragie, et prolonge ainsi la vie du patient dans la seule moitié de son corps.

En Cochinchine, on attache nud à un poteau, et l'on fait mourir en détail, arrachant chaque jour un morceau de chair.

Les Corréens gonflent le corps du patient avec du vinaigre, et quand il est ainsi enflé, il le font mourir à coups de bâtons.

Le Roi de ce pays fit enfermer sa sœur dans une cage de cuivre, au-dessous de laquelle on faisait un feu perpétuel, et il s'amusait à la voir danser là.

En d'autres endroits, on lie la victime sur un petit banc, large de quatre doigts, on lui met un autre banc sur les jarrets et l'on la bâtone, en cet état, sur l'os des jambes, quelquefois sur les fesses ; cette dernière façon est principalement en usage en Turquie et dans les états Barbaresques.

Ce qu'on appelle le paülo à la Chine, est une colonne de cuivre, longue de vingt coudées, sur huit de diamètre ; cette colonne est creuse ; on la fait rougir en dedans ; le patient embrasse cette colonne, on l'y fixe, il se grille en détail ainsi. Ce fut la femme d'un Empereur, qui inventa, dit-on, ce supplice, et qui n'y voyait jamais un malheureux, sans décharger délicieusement.

Les Japonais fendent le ventre ; le patient quelquefois est tenu par quatre hommes ; le cinquième court de loin sur le malheureux, lui écrase la tête avec une massue de fer, en cabriolant devant lui. Les frères Moraves faisaient mourir en chatouillant ; on a essayé un supplice à-peu-près pareil sur des femmes ; on les polluait jusqu'à la mort.

Mais ce qui vous étonnera davantage, c'est de voir le métier de bourreau rempli par des gens d'un rang et d'un état supérieur. Qu'imaginer alors, sinon que la plus cruelle lubricité les guide.

Mulei Ismaël était lui-même le grand exécuteur des criminels de son empire ; nul à Maroc n'était mis à mort que par sa main royale ; et nul n'enlevait une tête avec autant d'adresse que lui. Il trouvait, disait-il à cela, d'inexprimables délices. Dix mille malheureux avaient éprouvés la vigueur de son bras : c'était une opinion reçue dans ses états, que celui qui meurt de la main du monarque, avait droit à la vie éternelle.

C'est le Roi de Mélinde, qui donne lui-même la bastonade dans ses états.

Bonner, évêque de Londres, épilait lui-même ceux qui ne voulaient pas se convertir, ou il les fouettait. Il tint la main d'un homme sur un brasier, jusqu'à ce que les nerfs fussent brûlés.

Uriothesli, chancelier d'Angleterre, fit mettre à la torture, devant lui, une très-jolie femme, qui ne croyait pas en la divinité de Jésus-Christ, et de sa propre main il lui déchira le corps et la jeta dans les flammes ; et vous croyez que le paillard ne bandait pas à l'exécution !

En 1700, lors de la guerre des Camisards, l'abbé du Cheila fouettait lui-même dans les Cévennes, toutes les petites filles qui ne voulaient pas renoncer au protestantisme ; il en supplicia plusieurs si violemment, qu'elles en moururent ; et les coups de fusils commencèrent de là.

Dans plusieurs pays, pour doubler l'appareil des supplices, quand on exécutait deux criminels à-la-fois, le bourreau frottait sa main dans le sang du premier, et venait en barbouiller le visage de l'autre.

Le meurtre enfin a été révéré et mis en usage par toute la terre ; d'un bout du pôle à l'autre, l'on immole des victimes humaines. Les Égyptiens, les Arabes, les Crétois, les Cypriens, les Rhodiens, les Phocéens, les Grecs, les Pélages, les Scythes, les Romains, les Phéniciens, les Perses, les Indiens, les Chinois, les Massagètes, les Gètes, les Sarmates, les Irlandais, les Norvégiens, les Suèves, les Scandinaves, tous les peuples du Nord, les Gaulois, les Celtes, les Cimbres, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres ; tous ces individus… généralement tous, ont égorgé des hommes sur les autels de leurs Dieux : de tout tems l'homme a trouvé du plaisir à verser le sang de ses semblables ; et pour se contenter, tantôt il a déguisé cette passion sous le voile de la justice, tantôt sous celui de la religion ; mais le fond, mais le but était, il n'en faut pas douter, l'étonnant plaisir qu'il y rencontrait.

Après de tels exemples, Juliette, après d'aussi frappantes démonstrations, serez-vous convaincue qu'il n'est point d'action plus simple au monde, que le meurtre, qu'il n'en existe aucune qui soit plus légitime, et que ce serait une extravagance à vous de concevoir le plus léger remords de tous ceux où vous avez pu vous livrer, ou de former la lâche résolution de n'en plus commettre.

Philosophe adorable, m'écriai-je, en sautant au cou de Braschi ! jamais personne ne s'était expliqué comme vous sur cette importante matière ; jamais tant de précision, de netteté, de vraisemblance ; jamais d'aussi curieuses anecdotes ; jamais d'aussi frappans exemples : ah ! tous mes doutes sont maintenant dissipés, je suis rendue ; je suis au point de n'avoir plus rien de sacré sur cet objet, au point de desirer, comme Tibère, que le genre humain n'ait qu'une tête, pour avoir le plaisir de la lui trancher d'un seul coup.

Partons, il est tard. N'avez-vous pas dit qu'il ne fallait point que l'aurore nous retrouva dans nos impuretés.

Nous passâmes dans l'église.

Fin du huitième Volume.

reverée: révérée clisteriserai: clistériserai conistes: connistes gondon: condom irrétrouvables: irretrouvables gens-eng: ginseng langottait: langotait gommorhise: gomorhise langottent: langotent langottées: langotées langotteront: langoteront déifique: déïfique

Hoc jacet in tumulo Lucretia nomine sedra,
Thaïs Alexandri filia, sponsa, nurus.

cinquième partie

JULIETTE,

OU

LES PROSPÉRITÉS DU VICE.

D'énormes paravens enveloppaient l'autel isolé de Saint-Pierre, et donnaient une salle d'environ cent pieds quarrés, dont l'autel formait le centre, et qui n'avait plus au moyen de cela aucune communication avec le reste de l'église ; vingt jeunes filles ou jeunes garçons, placés sur des gradins, ornaient les quatre côtés de ce superbe autel : également dans les quatre coins, entre les marches et les gradins, était dans chaque, un petit autel à la Grecque, destiné aux victimes. Près du premier, se voyait une jeune fille de quinze ans ; près du second, une femme grosse d'environ vingt-ans ; près du troisième, un jeune garçon de quatorze ans ; près du quatrième, un jeune homme de dix-huit ans, beau comme le jour : trois prêtres étaient en face de l'autel, prêts à consommer le sacrifice ; et six enfans de chœur, tous nuds, se préparaient à le servir ; deux étaient étendus sur L'autel, et leurs fesses allaient servir de pierres sacrées. Braschi et moi, nous étions couchés dans une ottomane, élevée sur une estrade de dix pieds de haut, à laquelle on ne parvenait que par des marches recouvertes de superbes tapis de Turquie. Cette estrade formait un théâtre, où vingt personnes pouvaient se tenir à l'aise ; six petits ganimèdes, de sept ou huit ans, tout nuds, assis sur les escaliers, devaient, au moindre signal faire exécuter les ordres du Saint-Père ; différens costumes, aussi galans que pittoresques, embellissaient les hommes, mais celui des femmes était trop délicieux,

pour ne pas mériter une description particulière. Elles étaient vêtues d'une chemise de gaze écrue, qui flottait négligemment sur leur taille, sans la masquer ; une collerette en fraise, ornait leur col ; et la tunique, que je viens de décrire, était, par le moyen d'un large ruban rose, renouée au-dessous de leur sein, qu'elle laissait absolument à découvert ; pardessus cette chemise, elles avaient une cimarre de taffetas bleu, qui, se rejetant et voltigeant en arrière, n'ombrageait en rien le devant : une simple couronne de rose, ornait leurs cheveux flottans en boucles sur leurs épaules. Ce déshabiller me parut d'une telle élégance, que je voulus m'en revêtir sur le champ. La cérémonie commença.

Aussitôt que le St. Père formait un desir, les six aides-de-camp, placés sur les marches de notre estrade, volaient aussitôt pour le satisfaire. Trois filles furent demandées : le Pape s'assit sur la figure de l'une, en lui ordonnant de gamahucher l'anus ; la seconde suça le vit ; la troisième chatouilla les couilles ; et mon cul, pendant ce tems-là, devint l'objet des baisers du St. Père. La messe se disait, et les ordres donnés pour que mes desirs s'exécutassent avec la même célérité que ceux du souverain Pontife, dès que l'hostie fut consacrée, l'acolite l'apporta sur l'estrade, et la déposa respectueusement sur la tête du vit papal ; aussitôt qu'il l'y voit, le bougre m'encule avec. Six jeunes filles et six beaux garçons lui présentent indistinctement alors, et leurs vits, et leurs culs ; j'étais moi-même branlée en dessous par un très-joli jeune homme, dont une fille masturbait le vit. Nous ne résistons point à ce conflit de luxure ; les soupirs, les trépignemens, les blasphêmes de Braschi m'annoncent son extase et décident la mienne ; nous déchargeons en hurlant de plaisir. Sodomisée par le Pape, le corps de Jésus-Christ dans le cul : O ! mes amis, quels délices ! il me semblait que je n'en avais jamais tant goûté de ma

vie. Nous retombâmes épuisés au milieu des divins objets de luxure qui nous entouraient, et le sacrifice s'acheva.

Il s'agissait de retrouver des forces ; Braschi ne voulait pas que les supplices commençassent avant qu'il ne rebandât. Pendant que vingt filles et autant de garçons, travaillent à le rendre à la vie, je me fis foutre une trentaine de coups, sous les yeux du Pape, au milieu d'un grouppe de jeunes gens ; j'en excitais communément quatre, pendant que j'étais l'objet des caresses de deux. Braschi jouissait des excès de mon libertinage ; il m'encourageait à en redoubler les élans ; une nouvelle messe se célébra, et cette fois-ci l'hostie, apportée sur le plus beau vit de la salle, s'introduisit dans le cul du Saint-Père qui, commençant à rebander, me rencula en s'entourant de fesses. Bon, dit-il en se retirant au bout de quelques courses, je ne voulais que bander. Immolons maintenant : il ordonne le premier supplice ; il devait s'exécuter sur le jeune-homme de dix-huit ans ; nous le faisons approcher de nous, et l'ayant carressé, baisé, pollué, sucé, Braschi lui déclare qu'il va le crucifier comme Saint-Pierre, la tête en bas. Il reçoit sa sentence avec résignation, et la subit avec courage ; je branlais Braschi pendant qu'on exécutait, et devinez quels étaient les bourreaux ! Les mêmes prêtres qui venaient de célébrer des messes. Le jeune homme ainsi traité fut attaché avec sa croix à l'une des colonnes torses de l'autel de Saint-Pierre, et l'on passa à la fille de quinze ans. Également approchée de nous, le Pape l'encula ; je la branlais ; elle fut condamnée d'abord à la plus vigoureuse fustigation, puis pendue à la seconde des colonnes de l'autel.

Le petit garçon de quatorze ans parut, Braschi l'encule de même ; et voulant exécuter celui-là de sa main, il n'y eut sorte de

vexations, sorte d'horreurs qu'il ne lui fit éprouver ; ce fut là où je reconnus toute la cruelle scélératesse de ce monstre ; il suffit d'être sur le trône pour porter ces infamies à leur dernier période : l'impunité de ces coquins couronnés les entraîne à des recherches que n'inventeraient jamais d'autres hommes. Enfin ce scélérat, ivre de luxure, arrache le cœur de cet enfant, et le dévore en perdant son foutre. Il restait la femme grosse ; amuse-toi de cette coquine, me dit Braschi, je te la livre ; je sens que je ne rebanderai plus, mais je ne te verrai pas moins jouir avec la plus entière volupté ; dans quelque état que je puisse être, le crime m'amuse toujours ; ne la ménage donc pas. L'infortunée s'approche. De qui est cet enfant, lui demandai-je. — D'un des mignons de sa sainteté. — Et cela s'est-il fait sous ses yeux ? — Oui. — Le père est-il ici ? — Le voilà. — Allons, dis-je à ce jeune-homme, fendez vous-même le ventre de celle qui porte votre fruit ; un effrayant supplice vous attend, si vous n'obéissez à la minute : le malheureux obéit ; je décharge en criblant de coups de poignards le corps de la victime, et nous nous retirons.

Braschi voulut absolument que je passasse le reste de la nuit avec lui, le libertin m'adorait. Tu es ferme, me disait-il, voilà comme j'aime les femmes : celles qui te ressemblent sont rares. La Borghèse me surpasse, répondis-je. Il s'en faut, me dit le Pape, elle est à tous momens déchirée de remords ; dans huit jours, poursuivit le Saint-Père, je te donne, avec elle, et les deux cardinaux tes amis, le souper où je me suis engagé ; et là, cher amour, sois-en sûre, nous ferons, j'espère, quelques horreurs qui surpasseront celle-ci. Je m'en flatte, dis-je faussement au pontife, n'entendant par cette réponse que le vol que je m'apprétais à lui faire ce jour-là, oui, j'espère que nous en ferons de bonnes. Braschi qui venait de se frotter les couilles avec une eau spiritueuse, et faite

pour provoquer au plaisir, voulut essayer de nouvelles tentatives. Je ne bande pas assez pour t'enculer, me dit-il, mais suce-moi. Je me mis à cheval sur sa poitrine ; le trou de mon cul posait sur sa bouche, et le coquin, tout Pape qu'il était, déchargea en reniant dieu comme un athée.

Il s'endormit. J'avais bien envie de profiter de cet instant pour aller prendre dans son trésor tout ce que j'en pourrais rapporter ; le chemin qu'il m'avait tracé lui-même me permettait cette tentative, sans redouter ses gardes ; mais ce projet ayant été conçu avec Olimpe, je ne voulus pas la priver du plaisir d'y participer ; Elise et Raimonde, d'ailleurs, se trouveraient alors avec nous, et notre moisson serait plus abondante.

Pie VI ne tarda pas à se réveiller. Il y avait consistoire ce jour-là. Je le laissai disputer en paix sur l'état de conscience des pays chrétiens, et fus demander pardon à la mienne de ne l'avoir pas chargée d'une suffisante quantité de crimes ; je l'ai dit et je le soutiens, rien n'est pis que le remords de la vertu pour une ame accoutumée au mal ; et quand on existe dans un état complet de corruption, il vaut infiniment mieux combler la mesure que de rester en arrière ; car ce qu'on fait de moins donne infiniment plus de peine que ce qu'on fait de plus ne donne de plaisir.

Deux ou trois bains nétoyèrent les souillures pontificales, et je volai chez madame de Borghèse lui apprendre mes succès du Vatican.

Pour éviter la monotonie des détails, je glisserai légèrement sur ceux des nouvelles orgies que nous y célébrâmes : la grande galerie fut le lieu de la scène ; plus de quatre cents sujets des deux sexes y parurent ; ce qu'on y célébra d'impuretés ne peut se

peindre. Trente filles vierges, de sept à quinze ans, et belles comme l'amour, furent violées et massacrées après ; quarante jeunes garçons eurent le même sort. Albani, Bernis et le Pape s'enculèrent, se gorgèrent de vin et d'infamies, et ce moment d'ivresse fut celui que nous choisîmes, Olimpe, Elise Raimonde et moi, pour aller piller le trésor. Nous enlevâmes vingt mille sequins, que Sbrigani, placé près de là avec des gens sûrs, fit aussitôt transporter chez Borghèse, où nous les partageâmes le lendemain. Braschi ne s'apperçut pas de ce vol, ou feignit politiquement de ne s'en pas douter... Je ne le revis plus ; mes visites, sans doute, lui parurent trop chères. Dès ce moment, je crus prudent de quitter Rome ; Olimpe ne s'en consola pas : il fallut pourtant s'arracher, et je partis pour Naples au commencement de l'hiver, avec un porte-feuille rempli de lettres de recommandation pour la famille royale... le prince Francaville, et tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus élevé dans Naples. Mes fonds restèrent placés sur des banquiers de Rome.

Nous voyagions dans une excellente berline, Sbrigani, mes femmes et moi. Quatre valets, à cheval, nous escortaient ; lorsqu'entre Fondi et le môle de Gaëte, sur les confins de l'état ecclésiastique, à environ douze ou quinze lieues de Naples, dix hommes à cheval, vers la brune, nous prièrent, le pistolet à la main, de vouloir bien nous détourner du grand chemin pour aller parler au capitaine Brisa-Testa, qui, fort honnêtement retiré dans un château sur le bord de la mer, au-dessus de Gaëte, ne souffrait pas que les honnêtes gens qui voyageaient dans cette contrée, passassent ainsi auprès de son habitation sans lui faire une visite. Nous n'eûmes pas de peine à comprendre ce langage, et, proportionnant aussitôt nos forces à celles qu'on nous opposaient, nous sentîmes facilement que le plus court était d'obéir. Camarade, dit

Sbrigani à l'officier, j'avais toujours ouï dire que les coquins ne se détruisaient pas entre eux ; si vous exercez la profession d'une manière nous l'exerçons de l'autre, et notre métier, comme le vôtre, est de faire des dupes. Vous vous expliquerez avec mon capitaine, dit ce sous-chef, pour moi je ne sais qu'obéir, et surtout quand mes jours en dépendent, marchons. Comme les cavaliers aux ordres de celui qui nous parlait, liaient pendant ce tems-là, nos valets à la queue de leurs chevaux, il n'y eut pas à répliquer. Nous avançâmes. L'officier s'était mis dans notre voiture, et quatre de ses cavaliers la conduisaient. Nous marchâmes cinq heures de cette manière, pendant les-quelles notre conducteur nous apprit que le capitaine Brisa-Testa était le plus fameux chef de brigands de toute l'Italie ; il a, nous dit notre guide, plus douze cens hommes à ses ordres, et nos détachemens parcourent d'un côté tout l'état ecclésiastique jusqu'aux montagnes de Trente, ils vont de l'autre jusqu'aux extrémités de la Calabre. Les richesses de Brisa-Testa, poursuivit l'officier, sont immenses. Dans un voyage qu'il fit l'année dernière à Paris, il épousa une femme charmante, qui fait aujourd'hui les honneurs de la maison. Frère, dis-je à ce bandit, il me semble que les honneurs de la maison d'un voleur, ne doivent pas être bien difficiles à faire. Je vous demande pardon, répondit l'officier, l'emploi de madame est plus considérable qu'on ne le pense : c'est elle qui égorge les prisonniers, et je vous assure qu'elle s'y prend d'une manière tout-à-fait honnête, et que vous serez enchantés de périr de sa main... Ah ! dis-je, c'est donc-là ce que vous appelez faire les honneurs de la maison ?... Vous êtes consolant, monsieur l'officier... Et Le capitaine est-il maintenant au logis, ou si nous n'aurons affaire qu'à madame ? Vous les trouverez tous les deux, répondit le brigand ; Brisa-Testa revient en ce moment d'une expédition dans la Ca-

labre citérieure, qui nous a coûté quelques hommes, mais qui a valu bien de l'argent ; depuis lors notre paye a tiercé. Voilà ce que ce grand capitaine a de bon… une équité !… une justice !… Nous sommes toujours payés d'après ses moyens ; il nous donnerait dix onces par jour s'il gagnait à proportion. Mais nous y voici, dit l'officier ; je suis fâché que la nuit vous empêche de distinguer les abords de cette superbe maison. Voici la mer et le château dont les impraticables alentours nous obligent à quitter ici la voiture ; il faut, comme vous le voyez, monter à pic maintenant, et le sentier ne peut être frayé tout au plus que par des chevaux. Nous nous mîmes en croupe derrière nos gardes, et au bout d'une heure et demie de trajet, dans la plus haute montagne que j'eusse encore vue de mes jours, un pont-levis se baissa ; nous traversâmes quelques fortifications hérissées de soldats qui nous reconnurent militairement, et nous parvînmes au milieu de la citadelle. C'en était effectivement une des plus fortes qu'il fût possible de voir ; et, dans l'état où l'avait maintenu Brisa-Testa, elle était capable de soutenir les plus longs siéges.

Il était environ minuit quand nous arrivâmes ; le capitaine et sa femme étaient couchés, on les éveilla. Brisa-Testa vint nous visiter ; c'était un homme de cinq pieds dix pouces, dans la force de l'âge, de la figure la plus belle, en même-tems la plus dure. Il examina légèrement nos hommes ; mes compagnes et moi l'occupèrent un peu plus long-tems ; la manière brusque et féroce dont il nous observa, nous fit trembler. Il parla bas à l'officier, les hommes aussitôt furent emmenés d'un côté, nos malles et nos effets de l'autre. Mes amies et moi fûmes jetées dans un cachot, où nous trouvâmes à tâton, un peu de paille où nous nous couchâmes, bien plus pour pleurer nos malheurs, que pour trouver un repos difficile à goûter dans notre horrible état. Que de

cruelles réflexions vinrent agiter nos âmes ! le souvenir déchirant de nos anciennes jouissances ne s'offrait à nous, que pour jeter une teinte plus sombre sur notre situation présente. Nous appesantissions-nous sur notre état actuel, ce n'était que pour en déduire les plus fâcheuses présomptions ; ainsi tourmentées du passé, déchirées du présent, frémissant de l'avenir, à peine dans l'état affreux ou nous étions, le sang circulait-il dans nos veines brûlantes ? Ce fut alors que Raimonde voulut me rappeler à la religion. Laisse-là ces chimères, mon enfant, lui dis-je ; quand on les a méprisées toute sa vie, quelque soit l'état où l'on se trouve, il est impossible d'y revenir ; le remords seul d'ailleurs, rappelle à la religion, et je suis loin de me repentir d'aucune des actions de ma vie ; il n'en est pas une seule que je ne sois prête à recommettre encore si j'en avais la faculté ; c'est sur la privation de cette faculté que je pleure, et non sur les résultats obtenus d'elle, quand je la possédais. Ah ! Raimonde, tu ne connais pas l'empire du vice, dans une ame comme la mienne ! Paitrie de crimes, alimentée par le crime, elle n'existe que pour s'en repaître et mon cou serait sous le glaive, que je voudrais en commettre encore ; je voudrais que mes cendres en fissent exhumer ; je voudrais que mes mânes errantes sur les mortels, les empoisonnassent de crimes, ou leur en inspirassent : ne crains rien, au surplus, nous sommes dans les mains du vice… un Dieu nous protégera. Je frémirais bien plus, si les fers qui nous captivent, étaient ceux de l'épouvantable déesse, que les hommes osent appeler Justice ; fille du despotisme et de l'imbécillité, si la putain nous tenait, je te ferais déjà mes derniers adieux ; mais le crime ne m'effraya jamais ; les sectateurs de l'idole que nous adorons, respectent leurs égaux, et ne les frappent point ; nous prendrons parti avec eux, s'il le faut. J'aime déjà, sans la connaître, cette femme dont on

nous a parlé ; je gage que nous lui plairons ; nous la ferons décharger ; si elle veut nous tuerons avec elle, et elle ne nous tuera pas. Approche, Raimonde, viens aussi près de nous, Elise, et puisqu'il ne nous reste plus d'autre plaisir que celui de nous branler, jouissons-en. Échauffées par moi, les coquines s'y livrèrent ; la nature nous servit aussi bien dans les chaînes de l'infortune, que sur les roses de l'opulence. Je n'avais jamais eu tant de plaisir ; mais le retour de ma raison fut affreux. Nous allons être égorgées, dis-je à mes compagnes ; il ne faut plus nous faire d'illusion, c'est le seul destin qui nous attende. Ce n'est point la mort qui m'effraye, je suis assez philosophe pour être bien sûre de ne pas être plus malheureuse après avoir végété quelques années sur la terre, que je ne l'étais avant que d'y arriver ; mais je crains la douleur, ces coquins-la me feront souffrir ; ils jouiront peut-être à me tourmenter, comme j'ai joui à tourmenter les autres ; ce capitaine m'a l'air d'un scélérat, il a des moustaches qui m'effrayent, et sa femme, sans doute, est aussi cruelle que lui... rassurée tout-à-l'heure, je frémis à présent... Madame, me dit Elise, je ne sais quel espoir parle au fond de mon cœur, mais vos principes me tranquillisent : il est, m'avez-vous dit, dans les loix éternelles de la nature, que le crime triomphe, et que la vertu soit humiliée ; j'attends tout de cet immuable décret... ah ! ma chère maitresse, il nous sauvera la vie. Mon raisonnement, sur cela, va vous paraître simple, dis-je à mes amies, si, comme nous ne pouvons en douter, la masse des crimes l'emporte, par son poids, sur celle de la vertu, et ceux qui la pratiquent : l'égoïsme dans l'homme n'est que le résultat de ses passions, presque toutes portent au crime ; or, l'intérêt du crime est d'humilier la vertu ; donc dans presque toutes les données de la vie, je parierai toujours plutôt pour le crime que pour la vertu. Mais, madame,

dit Raimonde, vis-à-vis de ces gens-ci, nous sommes la vertu, eux seuls représentent le vice ; donc ils nous écraseront. Nous parlons de données générales, répondis-je, et ceci n'est qu'un cas particulier : en faveur d'une seule exception, la nature ne s'écartera pas de ses principes.

Nous raisonnions de cette manière, lorsqu'un geolier, plus effrayant encore que son maître, parut en nous apportant un plat de fève. Tenez, nous dit-il d'une voix rauque, ménagez-les, car on ne vous apportera plus rien. Eh, quoi ! m'empressai-je de répondre, est-ce que le supplice que l'on nous prépare serait de mourir de faim ? — Non ; mais vous serez, je crois, expédiées demain ; et, jusques-là, madame n'imagine pas que ce soit trop la peine de dépenser de l'argent pour former en vous des étrons que vous ne chierez pas. — Eh ! savez-vous, mon cher, le genre de mort qui nous est préparé ? — Cela dépendra du caprice de madame, notre commandant lui laisse ce soin ; elle fait sur cet objet tout ce qu'elle veut ; mais, comme femme, votre mort sera plus douce que celles de vos gens ; madame Brisa-Testa n'est sanguinaire qu'avec le hommes ; avant que de les immoler elle en jouit... elle les tue quand elle en est lasse. — Et son mari n'est donc point jaloux ? — Nullement, il fait de même avec les femmes, il s'en amuse et les abandonne ensuite à madame, qui dicte leur arrêt et souvent l'exécute lorsque monsieur, blasé sur ces sortes de plaisirs, lui abandonne l'exécution. — Il tue donc rarement, votre maître ? — Ah ! il n'immole pas six victimes par semaine... Il en a tant tué !... Il en est las. Il sait, d'ailleurs, que cela fait les délices de sa femme, et, comme il l'aime beaucoup, il lui abandonne cet emploi. Adieu ! dit le bourru en se retirant, je vous quitte, j'en ai d'autres à servir ; nous ne chaumons pas ici : graces au ciel, la maison est toujours pleine ; on ne conçoit pas

l'immensité des prisonniers que nous faisons… Camarade, continuai-je, sais-tu ce que sont devenus nos effets ? — Cela se met en magasin… oh ! soyez tranquille, vous ne les reverrez plus ; mais rien ne se perd : on a soin de tout cela. Et notre homme sortit.

Une lucarne de trois ou quatre pouces, au plus, nous donnait assez de jour pour nous examiner dans ce cachot, et nous ne manquâmes pas de le faire sitôt que nous fûmes seules. Eh bien ! dis-je à ma chère Elise, ton espoir est-il suffisamment déçu maintenant ? Pas encore, me répondit cette aimable fille, rien ne peut me déterminer à y renoncer ; mangeons, et ne nous désespérons point. Ce triste repas était à peine fini que le geolier rentra. On vous demande à la salle du conseil, nous dit-il brusquement… Vous ne languirez pas, c'est pour aujourd'hui. Nous pénétrons.

Une grande femme, assise à l'extrémité de la salle, nous fit signe de nous tenir debout autour d'elle ; puis, ayant fini d'écrire quelque chose, elle leva les yeux sur nous, nous ordonnant de répondre aux questions qu'elle allait nous faire… Oh ! mes amis, de quelles expressions me servir pour vous témoigner ma surprise !… Cette femme qui m'interrogeait, cette compagne du plus scélérat des brigands de l'Italie, c'était Clairwil… ma chère Clairwil, que je retrouvais dans cette incroyable situation !… Je ne me contiens plus ; je saute dans ses bras… Que vois-je ? s'écria Clairwil ! Quoi ! c'est toi Juliette ?… O ! ma plus tendre amie ! embrassons-nous, et que ce jour qui n'en eut été qu'un de deuil pour tout autre, devienne un jour de fête et de plaisirs pour toi ! La multitude de mouvemens qui troublèrent mon ame… leur opposition, leur vivacité me jeta dans une stupeur dont j'eus beaucoup de peine à revenir. En r'ouvrant les yeux, je me trouvai dans un excellent lit, entourée de mes femmes et de Clairwil, qui se

disputaient le plaisir de m'être utile, et de me rendre les soins qu'exigeait mon état. Chère ame ! je te retrouve, dit mon ancienne amie, quelle félicité pour moi. Déjà mon époux est instruit ; tes gens, tes richesses, tout te sera rendu, nous n'exigeons de toi que de passer quelques jours avec nous ; notre manière de vivre ne t'effrayera point ; je connais assez tes principes pour être sûre que le scandale n'approchera jamais d'une ame comme la tienne. Nous en avons fait autrefois suffisamment ensemble, pour que je puisse en être persuadée. Oh ! Clairwil, m'écriai-je, ton amie est toujours la même ; l'âge, en mûrissant ma tête, m'a fait faire des progrès qui ne me rendront que plus digne de toi ; j'attends avec plaisir le spectacle des crimes que tu me prépares… ce seront des jouissances pour moi. Je suis bien loin aujourd'hui de cette pusillanimité qui pensa me perdre autrefois, et ton amie, sois en bien sûre, ne rougit plus que de la vertu. Mais toi, cher ange, qu'es-tu devenue ? qu'as-tu fait ? quelle heureuse étoile me fait retrouver mon amie dans ces lieux ? Tu seras instruite de toutes ces particularités, me dit Clairwil ; mais je veux que tu commences par te calmer… te tranquilliser, par recevoir nos excuses de t'avoir si mal reçue. Tu vas voir mon mari, tu l'aimeras, j'ose en être certaine… O ! Juliette, reconnais la main de la nature ; de tout tems, elle fit triompher le vice, tu le vois : tombée chez une femme vertueuse, vue toi-même comme une coquine, tu étais perdue ; mais tu nous ressembles… nous devons te sauver. Froids sectateurs de la vertu, convenez de votre faiblesse, et que le perpétuel empire du crime sur vos âmes de boue, vous impose à jamais silence. Brisa-Testa parut au même instant où son épouse finissait ces mots. Soit que la situation ne fut plus la même, soit que le calme où je me retrouvais, me fit voir les objets d'un autre œil, ce brigand ne me parut plus si affreux : l'exami-

nant avec attention, je le trouvais fort beau ; il l'était effectivement. Voilà, dis-je à mon amie, un époux bien digne de toi ; fixe le, Juliette, me répondit Clairwil, et dis-moi, si tu t'imagines que les liens de l'hymen soient Les seuls qui doivent nous unir ? — Il est certain qu'il existe entre vous une ressemblance. — O ! Juliette, ce brave homme est mon frère ; des événemens nous avaient séparés, un voyage qu'il fit l'an passé me le rendit. L'hymen a resseré nos nœuds ; nous voulons maintenant qu'ils soient indissolubles. Ils le seront, dit le capitaine, j'en renouvelle le serment dans les mains de l'aimable Juliette. Quand on se ressemble aussi parfaitement, quand les inclinations, les mœurs, ont une conformité si complette, il ne faut jamais se séparer. Vous êtes des scélérats, répondis-je, vous vivez dans le sein de l'inceste et du crime, il n'y aura jamais d'absolution pour vous ; si comme moi, vous reveniez de Rome, tous ces crimes vous effrayeraient ; et la crainte de ne pouvoir les purger, vous empêcherait d'y rester engloutis. Dinons, Juliette, me dit mon amie, tu finiras ton sermon au dessert ; puis ouvrant une chambre voisine, voilà, poursuivit-elle, tes effets, tes gens, ton Sbrigani ; devenez tous, amis de la maison, et publiez, quand vous ne serez plus ici, que les charmes de la tendre amitié, trouvent des sectateurs, même au sein du crime et de la débauche.

Un magnifique repas nous attendait. Sbrigani et mes femmes se mirent à table avec nous ; nos gens aidèrent ceux de mon amie et nous ne fîmes bientôt plus qu'une même famille. Il était huit heures du soir lorsque nous sortîmes de table. Brisa-Testa ne la quittait jamais sans être ivre : il me parut que sa chère épouse avait adopté le même défaut. Nous passâmes après le repas dans un assez beau salon où mon ancienne amie proposa bientôt de joindre les mirthes de Vénus aux pampres du Dieu de la vigne :

ce bougre-là doit bien bander, dit-elle en entraînant Sbrigani sur un canapé : mon frère, trousse Juliette, et tu lui trouveras des charmes dignes de toi… Oh Dieu ! m'écriai-je, ivre moi-même… être foutue par un brigand, par un assassin !… Et je n'avais pas fini, que courbée sur un sopha, par le capitaine, un vit plus gros que le bras farfouillait déjà mon derrière. Bel ange, dit le libertin, pardonnez une petite cérémonie préliminaire sans laquelle tel bandant que vous voyez mon vit, il me serait cependant impossible de venir à bout de vos charmes : il faut que j'ensanglante ce beau cul, mais rapportez-vous en à mes soins, à peine le sentirez-vous. S'armant aussitôt d'une discipline à pointe d'acier dont il m'appuya fortement une douzaine de coups sur les fesses, je fus en sang en deux minutes, sans avoir éprouvé la moindre douleur. Voilà ce qu'il me faut, dit le capitaine, mes cuisses vont s'inonder en m'appuyant sur vous, et mon vit, au fond de vos entrailles, y lancera peut-être un sperme épais, qu'il n'eût point obtenu sans cette cérémonie. Frappe, frappe, mon frère, cria Clairwil, tout en foutant avec Sbrigani, son cul est à l'épreuve, nous nous sommes souvent fouettées toutes deux. Oh ! monsieur, m'écriai-je, dès que je sentis le monstrueux engin du capitaine me sonder le derrière, je n'ai rien dit aux coups de fouet… mais ceci… jamais je ne le soutiendrai… Il n'était déjà plus tems, le monstrueux engin de Brisa-Testa touchait déjà le fond de mes entrailles ; j'étais enculée jusqu'aux gardes. On nous imitait, Clairwil n'offrant, suivant son usage, que les fesses à son fouteur, en était solidement perforée, tandis que Raimonde, la branlant sur le clitoris, lui rendait avec volupté le même service que je retirais d'Elise.

Omes amis ! quel fouteur que ce chef de brigands ! ne s'en tenant point au seul temple où je croyais que ses goûts l'avaient fixé d'abord, il les parcourait à-la-fois l'un et l'autre, et par cette

double intromission le coquin me tenait toujours en décharge. Tiens, Juliette, me dit-il en se retirant et braquant son énorme vit sur mes tetons, voilà la cause de tous mes égaremens ; ce sont les plaisirs que je reçois de ce beau membre qui m'ont précipité dans tous les désordres de ma vie ; à l'exemple de ma sœur, je bande pour le crime, et ce n'est jamais qu'au projet ou qu'à l'exécution de quelqu'horreur que je puis élancer mon foutre. Eh bien ! sacre-dieu, répondis-je, faisons en donc quelques-unes : puisqu'un même desir nous anime tous, et que, vraisemblablement, la possibilité se rencontre ici, mêlons notre sperme à des ruisseaux de sang : n'est-il pas ici des victimes ? Ah garce ! dit Clairwil, en déchargeant, comme je te reconnais à ces propos… Allons, mon frère, satisfaisons cette charmante femme, immolons cette belle romaine que nous avons arrêtée ce matin. — Soit ; qu'on la fasse venir, son supplice amusera Juliette ; nous nous branlerons et déchargerons tous en l'opérant… La voyageuse arrive. Oh mes amis !…

devinez qui s'offre à ma vue ?… Borghèse… la délicieuse Borghèse ; elle n'existait plus, séparée de moi… elle volait sur mes traces ; les gens de Brisa-Testa venaient de l'arrêter comme ils m'avaient arrêté la veille. Clairwil, m'écriai-je, cette femme n'est point encore une victime, c'est une complice, c'est l'amie qui te remplaçait dans mon cœur, s'il était possible que tu le fusses ; aime-la, mon ange, aime-la… la coquine est digne de nous, et la divine Olimpe me baisait, caressait Clairwil, semblait implorer Brisa-Testa. Oh double-dieu ! dit celui-ci, qui bandait comme un carme, cette complication d'aventures, en allumant ma tête sur le desir de foutre cette belle femme, l'attiédit sur d'autres objets : foutons d'abord, nous verrons ce que cela deviendra. Olimpe me remplace, son beau cul reçoit les éloges universels qu'il mérite.

Par les mêmes moyens dont il s'est servi avec moi, Brisa-Testa le met en sang, et le sodomise l'instant d'après. Mes femmes me branlent, et Sbrigani ne cesse de limer Clairwil : pour le coup nos têtes s'embrâsent sans avoir besoin d'autre stimulant ; Brisa-Testa nous place toutes les cinq sur le même rang, appuyées sur un large sopha, les reins bien en l'air, Sbrigani et lui nous sondent tour-à-tour ; ils se suivent, l'un fout le con, l'autre le cul ; et les scélérats déchargent à la fin, Sbrigani dans le cul de Clairwil, Brisa-Testa dans celui d'Olimpe.

Un peu d'honnêteté succède à ces plaisirs ; Borghèse, nouvellement sortie d'un cachot comme moi, avait besoin de quelques réparations ; on lui servit à souper, et nous nous mîmes au lit. Après le déjeuner du lendemain, la réunion d'une petite maîtresse de Paris avec un chef de brigand du fond de l'Italie, parut si surprenante à tout le monde, que le capitaine fut vivement sollicité d'instruire la compagnie d'une histoire qui paraissait aussi singulière. J'y consens, dit Brisa-Testa, je ne hasarderais pas, devant tout autre, des détails aussi scandaleux ; mais vos mœurs me répondent de votre philosophie, et je sens qu'on peut tout dire avec vous.

Histoire de Brisa-Testa.

Si la pudeur habitait encore au fond de mon ame, assurément je balancerais à vous dévoiler mes travers, mais parvenu depuis long-tems à ce degré de corruption morale où l'on ne rougit plus de rien, je n'ai pas le plus petit scrupule à vous confier les plus petits événemens d'une vie tissue par le crime et par l'exécration. L'aimable femme que vous voyez ici sous le titre de mon épouse, est à-la-fois ma femme et ma sœur. Nous sommes tous deux nés de ce fameux Borchamps, dont les concussions furent aussi cé-

lèbres que les richesses et le libertinage. Mon père venait d'atteindre sa quarantième année, quand il épousa ma mère, âgée de vingt ans, et beaucoup plus riche que lui ; je nâquis la première année de son mariage. Ma sœur Gabriel ne vit le jour que six ans après.

Je prenais seize ans, ma sœur dix, lorsque Borchamps parut ne vouloir plus confier le reste de mon éducation qu'à lui seul. Rentrés dans la maison paternelle, nous n'en connûmes plus que les douceurs : de ce moment, le peu qu'on nous avait appris de religion, fut oublié par les soins de mon père, et les talens les plus agréables, remplacèrent les ténébreuses obscurités de la théologie. Nous nous apperçumes bientôt que de tels procédés ne plaisaient nullement à ma mère. Née douce, dévote et vertueuse, elle était loin d'imaginer que les principes que nous inculquait mon père, dussent faire un jour notre bonheur ; et pleine de ses petites idées, elle entrava, tant qu'elle le put, tous les projets de son mari, qui finissant néanmoins par se moquer d'elle, ne s'en tint seulement pas à détruire en nous tous les principes de religion, mais anéantit même tous ceux de la morale. Les bases les plus sacrées de la loi naturelle, furent également pulvérisées ; et cet aimable père, voulant que nous devinssions aussi philosophes que lui, ne négligea rien de tout ce qui pouvait nous rendre impassibles aux préjugés, comme aux remords ; afin que de pareilles maximes ne fussent pas dans le cas d'être contrariées, il avait l'attention de nous tenir dans une solitude profonde. Un seul de ses amis, et la famille de cet ami, venaient parfois adoucir cette retraite ; et je dois, pour l'intelligence de mon récit, peindre un moment ce digne ami.

Monsieur de Breval, âgé de quarante-cinq ans, presqu'aussi riche que mon père, avait, comme lui, une épouse jeune, vertueuse, sensible, et comme lui des enfans charmans, dont l'un, Auguste, atteignait sa quinzième année, et l'autre, Laurence, vraiment belle comme le jour, complettait sa onzième. Chaque fois que Breval venait chez mon père, il y conduisait sa femme et ses enfans : on nous réunissait alors, sous l'inspection d'une gouvernante, nommée Pamphile, âgée de vingt-ans, très-jolie, et parfaitement, dans les bonnes grâces de mon père. Élevés tous les quatre de même, ayant absolument les mêmes principes, nos conversations et nos jeux se trouvaient très-au-dessus de nos âges ; et vraiment ceux qui nous auraient entendus, auraient plutôt pris nos conciliabules, pour des comités de philosophie, que pour des récréations d'enfans. À force d'être rapprochés de la nature, nous en écoutâmes bientôt la voix ; et ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'est qu'elle ne nous inspira point de nous mêler. Chacun resta dans sa famille ; Auguste et Laurence s'aimèrent, se confièrent leurs sentimens, avec la même candeur… la même joie, que Gabrielle et moi, nous déclarâmes les nôtres. L'inceste ne contrarie donc point les plans de la nature, puisque ses premiers mouvemens nous l'inspirent. Ce qu'il y a d'assez remarquable, c'est que la jalousie n'éclata point dans nos jeunes ardeurs. Ce sentiment ridicule n'est point une preuve de l'amour ; unique fruit de l'orgueil et de l'égoïsme, il tient donc plutôt à la crainte de se voir préférer un autre objet, qu'à celle de perdre celui qu'on adore. Quoique Gabrielle m'aimât mieux qu'Auguste, elle ne l'embrassait pas avec moins d'ardeur ; et quoique j'adorasse Gabrielle, je n'en concevais pas moins les plus violens desirs d'être aimé de Laurence. Six mois se passèrent ainsi, sans que nous mêlassions rien de terrestre à cette métaphysique de

nos ames ; ce n'était pas l'envie qui nous manquait, c'était l'instruction ; et nos pères, qui nous observaient avec soin, se hâtèrent bientôt d'aider à la nature.

Un jour qu'il faisait très-chaud, et que nos parens, suivant leur usage, étaient réunis pour passer quelques heures entr'eux, mon père, à moitié nud, vint nous proposer d'entrer dans l'appartement, où il se tenait avec ses amis ; nous l'acceptâmes. La jeune gouvernante suivit : et là, jugez de notre surprise, en voyant Breval sur ma mère, et sa femme, un instant après, sous mon père. Examinez avec attention ce mécanisme de la nature, nous dit la jeune Pamphile, profitez-en sur-tout, dès que vos parens veulent bien vous initier dans ces mystères de la lubricité et pour votre instruction et pour votre bonheur : parcourez ces grouppes ; vous voyez que ceux qui les composent jouissent des voluptés de la nature ; appliquez-vous à les imiter : une attention stupide nous saisit d'abord ; c'est l'effet ordinaire de ce spectacle sur l'esprit des enfans ; un plus vif intérêt s'empare bientôt de nos cœurs, et nous approchons. Ce ne fut qu'alors, que nous apperçumes de la différence dans la situation de nos quatre acteurs ; les deux hommes jouissaient avec délices ; les deux femmes ne faisaient que se prêter et même avec répugnance. Pamphile démontrait, expliquait, nommait les choses et les désignait ; retenez bien tout cela, disait-elle, car vous allez bientôt être en exercice : elle entrait ensuite dans les détails les plus étendus. La scène alors eut un moment de suspension, mais qui, loin de la refroidir, n'y jeta qu'un attrait de plus. Mon père quittant en fureur le cul de madame de Bréval ; (car ces messieurs ne foutaient qu'en cul, nous saisit, nous approche de lui, et nous fait toucher son engin à tous quatre, en nous apprenant à le branler. Nous rions, nous exécutions, et Breval nous examinait en continuant d'enculer ma mère.

Pamphile, dit alors mon père, aidez-les à se mettre dans le même état que nous ; il est tems de joindre un peu de pratique à la théorie de la nature. En un instant, nous sommes nuds ; Breval, sans terminer, quitte pour lors sa jouissance, et voilà les deux pères à nous caresser sans distinction, à nous accabler d'attouchemens et de suçons, sans oublier Pamphile, que les fripons maniaient et baisaient également à l'envi l'un de l'autre.

Quelle atrocité, s'écria madame de Breval ! comment ose-t-on se permettre de pareilles choses avec ses propres enfans ! Silence, madame, lui cria durement son mari ; renfermez-vous, croyez-moi l'une et l'autre, dans les rôles passifs qui vous sont prescrits, vous êtes avec nous, pour vous laisser faire, et non pour nous haranguer. Se remettant ensuite à l'ouvrage avec tranquillité, le libertin et son ami, continuèrent leurs examens, avec le même flegme, que si ce comble d'impureté n'eût pas outragé les deux mères.

Unique objet des caresses de mon père, il semblait négliger tout le reste pour moi : Gabrielle, si l'on veut, l'intéressait bien aussi ; il la baisait, il la branlait ; mais ses plus voluptueuses caresses ne se dirigeaient que vers mes jeunes attraits. J'avais l'air de l'enflammer seul ; j'étais le seul auquel il fit cette voluptueuse caresse de la langue au cul, signe assuré de la prédilection d'un homme pour un autre, gage certain de la luxure la plus rafinée, et que les vrais sodomistes ne prodiguent guères aux femmes, dans la crainte de l'affreux dégoût où les expose le voisin ; décidé à tout, le coquin, me prend dans ses bras, me place sur le ventre de ma mère, m'y fait contenir par Pamphile, qui, nue par ses ordres, lui fait pendant l'opération, manier le plus beau cul possible. Sa bouche humecte le temple qu'il veut perforer, dès qu'il en croit

l'entrée suffisamment élargie, son engin s'y présente… pousse… pénètre… enfonce, et me dépucelle, en mourant de plaisir. Oh ! monsieur, lui criait ma mère ! à quelle horreur vous vous livrez ! votre fils est-il fait pour devenir la victime de votre affreux libertinage ; et ne voyez-vous donc point que ce que vous osez faire, porte à-la-fois l'empreinte de deux ou trois crimes, pour le moindre desquels l'échafaud est dressé. Eh ! mais vraiment, madame, répondait froidement mon père, c'est précisément ce que vous dites, qui va me faire le plus délicieusement décharger ; ne craignez rien, d'ailleurs, votre fils est parfaitement dans l'âge de soutenir ces médiocres assauts : il y a quatre ans que cela devrait être fait : je dépucelle ainsi tous les jours des enfans, beaucoup plus jeunes. Gabrielle, elle-même, y passera bientôt, quoiqu'elle n'ait que dix ans : rien n'est moins gros que mon vit, et mon adresse est incroyable.

Quoiqu'il en soit, je suis mis en sang ; des flots de foutre viennent l'étancher, et mon père se calme, mais sans discontinuer de caresser ma sœur, qui vient de me remplacer.

Cependant Breval ne perdait pas son tems ; mais plus amoureux, au contraire, de sa fille que de son fils, c'est par Laurence qu'il débute, et la jeune personne placée de même sur le sein de sa mère, vient d'y voir cueillir

ses prémices. Fous ton fils, lui crie mon père ; je vais enculer ma fille ; que tous quatre en ce jour assouvissent nos brutalités ; il est tems de leur faire jouer le seul rôle que leur ait assigné la Nature ; il est tems qu'ils sachent que ce n'est que pour nous servir de putains qu'ils sont nés, et que sans l'espoir de les foutre, nous ne les eussions peut-être jamais créés. Les deux sacrifices s'offrent à-la-fois : à droite, on voit Bréval dépucelant son fils, en

baisant le trou du cul de sa femme, et maniant les fesses de sa fille, encore inondées de son foutre ; à gauche, mon père, enculant Gabrielle, pendant qu'il lèche mon cul, qu'il moleste celui de sa femme d'une main, en branlant de l'autre l'anus de Pamphile ; tous deux déchargent, et le calme renaît.

Le reste de la soirée se consacre à nous donner des leçons ; on nous marie ; mon père m'unit à ma sœur ; Breval en fait de même avec ses enfans : ils nous excitent, préparent les voies, consolident les jonctions ; et pendant qu'ils nous engeancent ainsi par-devant, ils sondent nos culs tour-à-tour, en se cédant mutuellement les places ; ensorte que Breval m'enculait, lorsque Borchamps foutait Auguste, et pendant ce tems, les mères obligées de se prêter à la célébration des orgies, venaient étaler, comme Pamphile, leurs charmes aux deux libertins. Plusieurs autres scènes lubriques succèdent à celles-là ; l'imagination de mon père était inépuisable ; ils placent les deux enfans sur chaque mère, et pendant que le mari de l'une encule la femme de l'autre, ils obligent les enfans de branler leurs mères. Pamphile parcourt les rangs, elle encourage les luttes, elle aide les combattans, elle les sert, on la sodomise à son tour ; et la plus délicieuse décharge venant à la fin calmer les esprits, on se sépare.

Quelques jours après, mon père m'ayant fait venir dans son cabinet : mon ami, me dit-il, toi seule vas faire maintenant mes uniques jouissances ; je t'idolâtre, et ne veux plus foutre que toi ; je vais remettre ta sœur au couvent ; elle est très-jolie, sans doute, j'ai reçu beaucoup de plaisirs d'elle ; mais elle est femme, et c'est un grand tort à mes yeux ; je serais jaloux, d'ailleurs, des plaisirs que tu goûterais avec elle ; je veux que toi seul restes auprès de moi ; tu seras logé dans l'appartement de ta mère ; elle

est faite pour te céder le pas ; toutes les nuits, nous coucherons ensemble, je m'épuiserai dans ton beau cul, tu déchargeras dans le mien… nous nous enivrerons de voluptés. Les assemblées que tu as vues, n'auront plus lieu ; Breval, amoureux de sa fille, va se comporter avec elle, comme je me conduis avec toi ; nous ne cesserons pas d'être amis, mais trop jaloux maintenant de nos mutuelles jouissances, nous ne prétendons plus les mêler. Mais ma mère, monsieur, répondis-je, ne sera-t-elle pas fâchée de ces projets… Mon ami, me répondit mon père, écoute avec attention, ce que j'ai à te dire sur cela ; tu as suffisamment d'esprit pour m'entendre.

Cette femme qui t'a mis au jour, est peut-être la créature de l'univers que je déteste le plus souverainement ; les liens qui l'attachent à moi, me la rendent mille fois plus détestable encore. Breval est au même point avec la sienne. Ce que tu nous vois faire avec ces femmes, n'est que le fruit du dégoût et de l'indignation ; c'est bien moins pour nous amuser d'elles que pour les avilir, que nous les prostituons ainsi ; nous les outrageons par haine et par une sorte de lubricité cruelle que tu concevras, j'espère, quelque jour, et dont le but est de nous faire goûter un plaisir indicible aux vexations imposées à l'objet dont on a trop joui ; mais, monsieur, dis-je, avec assez de bon sens ; vous me tourmenterez donc aussi, quand vous serez las de moi : cela est fort différent, me répondit mon père, ce ne sont ni les usages, ni les loix, qui nous lient, c'est le rapport des goûts, des convenances… c'est l'amour ; cette union d'ailleurs, est un crime, selon les hommes, et jamais l'on ne se lasse du crime. N'en sachant pas davantage pour lors, je crus tout, et de ce moment je vécus avec mon père, absolument comme si j'eusse été sa maîtresse ; je passais toutes les nuits à ses côtés, très-souvent dans le même lit, et nous nous enculions tous

deux, jusqu'à nous épuiser. Pamphile était notre seule confidente, et presque toujours en tiers dans nos plaisirs ; mon père aimait à se faire donner le fouet par elle, pendant qu'il m'enculait ; il la sodomisait et l'étrillait ; quelquefois aussi je devenais, pendant ce tems-là, le plastron de ses baisers ; ensuite il me la livrait, j'en faisais tout ce que bon me semblait, mais il fallait que je baisasse le cul de mon père pendant ce tems-là ; et Borchamps, comme Socrate, instruisait son disciple, tout en le foutant. Les principes les plus impies, les plus anti-moraux m'étaient suggérés ; et si je n'allais pas encore voler sur les grands chemins, ce n'était pas la faute de Borchamps. Ma sœur venait quelquefois à la maison, mais elle y était reçue avec froideur ; bien différent de mon père sur cet objet, chaque fois que je pouvais la joindre, je lui témoignais la plus violente ardeur, et je la foutais dès que j'en trouvais le moment. Mon père ne m'aime pas, me dit Gabrielle… il te préfère… Eh bien ! vis heureux avec lui, et ne m'oublie jamais… Je baisais Gabrielle, et lui jurais de l'adorer toujours.

Depuis très-long-tems, je m'appercevais que ma mère ne sortait jamais du cabinet de Borchamps, sans s'essuyer les yeux… sans pousser de profonds soupirs. Curieux de connaître la cause de ses chagrins, je fis une fente à la cloison qui séparait ce cabinet de mon boudoir, et fus lestement m'établir à ce trou, quand je crus pouvoir les surprendre… Je vis des horreurs ; la haine de mon père, pour cette femme, ne s'exhalait que par des supplices affreux. On ne se figure point ceux que sa féroce lubricité infligeait à cette malheureuse victime de son dégoût ; après l'avoir assomée, il la renversait à terre, et la foulait aux pieds ; d'autres fois, il la mettait en sang à coups de martinet, et plus souvent encore, il la prostituait à un fort vilain homme, que je ne connais-

sais pas, et dont il jouissait lui-même. Quel est cet homme, demandai-je à un jour à Pamphile à qui j'avais confié mes découvertes, et qui, pleine d'amitié pour moi, m'offrait de m'en faire faire de nouvelles. C'est me dit-elle, un scélérat de profession, que votre père a sauvé deux ou trois fois de la potence ; c'est un coquin qui, pour six francs, irait assassiner l'individu qui lui serait indiqué. Un des plus grands plaisirs de Borchamps, est de lui faire fouetter votre mère, et comme vous l'avez vu, de la lui prostituer ensuite. Borchamps adore cet homme, il le faisait très-souvent coucher avec lui, avant que vous n'occupassiez cette place, mais vous ne connaissez pas encore tout le libertinage de celui de qui vous tenez le jour, placez-vous demain, au même lieu où vous avez observé tout ce que vous venez me dire, et vous verrez une autre scène. À peine suis-je au trou, que quatre grands drilles de six pieds entrent dans le cabinet de mon père, ils lui mettent le pistolet sur la gorge, le saisissent, le garottent sur la branche d'une échelle double, puis, armés d'une vigoureuse poignée de verges, ils le frappent sur les reins, les fesses et les cuisses, de plus de mille coups chacun ; le sang ruisselait à gros bouillons quand ils le détachèrent ; dès qu'il le fut, ils le jetèrent sur un canapé, et lui passèrent tous les quatre sur le corps, en telle façon qu'il avait toujours un vit dans la bouche, un dans le cul, un dans chaque main. Il fut foutu plus de vingt fois, et par quels vits, grand Dieu ? je ne les aurais pas empoignés. Je voudrais bien, dis-je à Pamphile que j'enculais pendant cette scène, je voudrais, ma chère amie, que tu persuadasses à mon père, de rendre ma mère victime d'une pareille joûte : ce ne sera pas difficile, me dit cette chère enfant, il ne s'agit que de proposer une horreur à Borchamps, pour qu'il la saisisse aussitôt ; ce que vous desirez se fera demain, me dit Pamphile. Fort peu de jours après,

je me place ; ma pauvre mère fut déchirée, et sodomisée d'une telle force, que les coquins la laissèrent sans mouvement sur le carreau. Pamphile, comme à l'ordinaire, m'avait prêté son superbe cul pendant le spectacle ; et je vous l'avoue, de mes jours encore, je n'avais plus délicieusement déchargé. J'avouai tout à mon père, et ne lui déguisai pas surtout l'extrême plaisir que ses voluptés secrettes m'avaient procuré. C'est d'après mes idées, lui dis-je, qu'il vous a été suggéré de traiter votre femme, comme je venais de voir que vous vous faisiez traiter vous même... Mon ami, me dit Borchamps, es-tu capable de m'aider dans ces opérations ? — N'en doutez pas, mon père. — Quoi ! cette femme qui t'a mise au monde ?. — Elle n'a travaillé que pour elle, et je la déteste aussi fortement que vous pouvez le faire. — Baise-moi, cher amour, tu es délicieux ; et sois-en bien certain, tu vas de ce moment, goûter les plus violens plaisirs qui puissent enivrer un homme. Ce n'est qu'en outrageant ce qu'il a la bêtise d'appeler les loix de la nature, qu'il peut vraiment se délecter. Quoi ! d'honneur, tu maltraiteras ta mère ? — Plus cruellement que vous, je le jure. — Tu la martyriseras ? — Je la tuerai, si vous le voulez ; et ici, Borchamps qui maniait mes fesses pendant cette conversation, ne put retenir son foutre, et le perdit avant que d'avoir le tems de me le lancer dans le derrière. À demain, mon ami, me dit-il, c'est demain que je te ferai faire tes épreuves ; vas te reposer comme moi, jusques-là ; et surtout sois sage ; le foutre est l'ame de toutes ces choses-là ; il faut laisser doubler la dose du sien, quand on veut faire des infamies.

Àl'heure indiquée, ma mère passa chez Borchamps ; le vilain homme y était ; la scène fut affreuse : la pauvre femme fondit en larmes, en voyant que j'étais un de ses ennemis le plus acharné. J'enchéris sur les horreurs dont mon père et son ami l'acca-

blaient. Borchamps voulut que cet ami m'enculât sur le sein de ma mère, pendant que j'égratignerais ce sein sacré, qui m'avait donné l'existence. Vivement pressé par un beau vit au cul, l'imagination singulièrement flattée d'être foutu par un scélérat de profession, je fus plus loin qu'on ne m'avait dit, et j'emportai, de mes dents, le bout du teton droit de ma très-respectable mère ; elle jette un cri, perd connaissance, et mon père en délire, vient aussitôt remplacer son ami dans mon cul, en me couvrant d'éloges.

Je venais d'atteindre ma dix-neuvième année, quand mon père à la fin, s'ouvrit tout-à-fait à moi. Je ne puis plus absolument, dit-il, soutenir la présence de cette femme atroce, il faudra que je m'en débarrasse… mais par des supplices affreux… m'aideras-tu, mon fils ? — Oh ciel ! en doutez-vous ? — Que lui faire ? — Il faut, dis-je, lui ouvrir le ventre en quatre parties, je m'enfoncerai dans ses entrailles, un fer brûlant à la main, je lui déchirerai, je lui calcinerai le cœur, et les viscères ; je la ferai périr à petit feu… Céleste enfant, me dit mon père, tu es ange à mes regards… et cette infamie… cette exécration par laquelle je débutais dans la carrière du crime et de l'atrocité… elle s'acheva… Mon père et moi la consommâmes, en mourant de plaisir ; le fripon foutait mon derrière, et branlait mon vit pendant que je matricidais sa femme.

Malheureuse dupe que j'étais ! je n'avais travaillé qu'à ma perte, en me prêtant à ce crime ; ce n'était que pour se remarier que mon père m'avait fait trancher le fil des jours de ma mère, mais il cacha si bien son jeu, que je fus près d'un an sans m'en douter. À peine instruit de cette trame, que je la confiai sur-le-champ à ma sœur. Cet homme veut nous perdre, mon enfant, lui

dis-je ; il y a déjà long-tems que je m'en doute. Ah ! cher frère, me répondit Gabrielle, je t'aurais éclairé, si je ne t'avais pas vu si prodigieusement aveuglé sur son caractère ; nous sommes tous les deux ruinés si nous n'y mettons ordre. Ton ame est-elle aussi forte que la mienne, et veux-tu que nous agissions ensemble ? Vois cette poudre qu'une de mes compagnes m'a donnée, elle lui a servie à s'affranchir, comme nous devons le faire, du joug odieux de ses parens ; imitons-la, et si tu n'oses agir, laisse-moi faire ; cette action m'est inspirée depuis long-tems par la nature, elle est juste, dès qu'elle me la dicte. Frémis-tu, mon ami ? — Non, donne-moi cette poudre, elle sera demain dans l'estomac de celui qui prétend nous jouer de cette manière. — Oh ! ne t'imagines pas que je te cède l'honneur de dissoudre nos fers, nous agirons ensemble. Je vais dîner demain chez Borchamps ; prends la moitié du paquet, et pour ne pas manquer notre homme, jette la portion dans son vin, pendant que je mettrai la mienne, très-adroitement, dans sa soupe, et sous trois jours, nous jouirons seuls des biens que nous a destinés la fortune.

Une souris n'est pas plutôt prise au piège, que Borchamps ne le fut aux panneaux que notre méchanceté lui tendait ; il tomba mort au dessert : on attribua cette fin funeste à un coup de sang, et tout fut oublié. Ayant près de vingt-un ans, j'obtins des lettres de majorité, et la tutelle de ma sœur ; elle se trouva, dès que les affaires furent arrangées, l'un des plus grands partis de la France ; je lui cherchai un homme aussi riche qu'elle, dont elle eut l'art de se débarrasser, dès que, par un enfant, elle se fut assuré le bien. Mais n'empiétons par sur les évènemens. Aussitôt que je vis ma sœur établie, je lui laissai le soin de mon bien, et lui déclarai l'extrême desir que j'avais de parcourir la terre. Je convertis un million, en lettres de change sur les plus fameux

banquiers de l'Europe ; puis, embrassant ma chère Gabrielle, je t'adore, lui dis-je, mais il faut nous quitter quelque tems : nous sommes tous deux faits pour aller au grand ; acquérons tous deux plus d'usage et de connaissances ; nous nous réunirons ensuite pour toujours, car le ciel nous a fait l'un pour l'autre : il ne faut pas tromper ses desirs ; aime-moi, Gabrielle, aime-moi, et sois sûre que je ne cesserai jamais de t'adorer.

Juliette, me dit le capitaine, en m'adressant cette partie de sa narration, ce que vous avez vu de Clairwil, est à-peu-près l'histoire de toute sa vie ; elle sut, comme je vous l'ai dit, s'affranchir de ses nouveaux liens, pour vivre libre et heureuse dans le sein du luxe et de l'abondance ; ses liaisons avec le ministre cimentèrent ses désordres, en leur assurant la plus entière impunité. Vous pûtes un instant la soupçonner coupable envers vous ; rendez plus de justice à son cœur, elle ne le fut jamais, et le ministre ne la prévint pas du sort qu'il vous réservait. Je cesse donc ici de m'occuper d'elle, et vais me borner à vous raconter uniquement mes aventures ; près de leur dénouement, vous apprendrez notre réunion, et les motifs qui nous engagèrent à ne plus vivre que l'un pour l'autre, dans cet asile impénétrable du crime et de l'infamie.

Les cours du nord excitant ma curiosité, ce fut vers elles que je dirigeai mes pas ; celle de La Haye fut la première que je visitai. Il y avait peu de tems que le Stathouder venait d'épouser la princesse Sophie, nièce du roi de Prusse ; à peine eus-je vu cette charmante créature, que je desirai sa jouissance ; et je ne lui eus pas plutôt déclaré ma flamme que je la foutis. Sophie de Prusse avait alors dix-huit ans, la plus belle taille et la plus délicieuse figure qu'il fût possible de voir ; mais son libertinage était excessif, et

ses débauches si connues, qu'elle ne trouvait déjà plus d'hommes que pour son argent. Promptement éclairé sur cet objet, je me fis valoir ; je voulais bien payer mes plaisirs, mais assez jeune, assez vigoureux pour que les femmes contribuassent aux frais de mes voyages, j'étais bien résolu à ne jamais accorder mes faveurs qu'à celles qui sauraient les apprécier. Madame, dis-je à la princesse, dès que je l'eus bien foutue pendant près d'un mois, je me flatte que vous saurez reconnaître l'épuisement où je me mets pour vous ; peu d'hommes, vous le voyez, sont aussi vigoureux que moi, il n'en est point de mieux membré, tout cela se paye, madame, au siècle ou nous vivons. Oh ! combien vous me mettez à mon aise, monsieur, me dit la princesse, j'aime bien mieux vous avoir à mes ordres, que d'être aux vôtres : tenez, continua-t-elle, en me donnant une fort grosse bourse d'or, souvenez-vous que j'ai maintenant le droit de vous faire servir à mes plus bisarres passions. J'en conviens, répondis-je. Vos dons m'enchaînent, et je suis tout à vous. Venez ce soir à ma maison de campagne, dit Sophie, venez-y seul, et surtout ne vous effrayez de rien. Quelque fût le trouble que ces dernières paroles eussent jeté dans mon ame, je résolus néanmoins de tout tenter, et pour connaître cette femme à fond, et pour en tirer encore de l'argent.

Je me rends donc seul, à l'heure et à la maison indiquées ; une vieille femme m'introduit silencieusement dans une pièce mystérieuse, dans laquelle me reçoit une jeune personne de dix-neuf ans, de la plus délicieuse physionomie ; la princesse va bientôt paraître, monsieur, me dit-elle du son de voix le plus doux et le plus flatteur ; je suis, en attendant, chargée par elle de recevoir de vous la parole sacrée que vous ne révélerez jamais rien des mystères qui vont se célébrer ici sous vos yeux... Le doute d'une indiscrétion m'offense, madame, répondis-je, je suis fâché que la

princesse le forme. — Mais si vous aviez à vous plaindre… si par hasard vous ne remplissiez ici que le rôle de victime ? — je m'en glorifierai, madame, et mon silence n'en serait pas moins éternel. — Une telle réponse me dispenserait de mes ordres, si je n'étais pas servilement obligée de le remplir. Il faut que je reçoive ce serment, monsieur… Je le fis. — Et que j'ajoute, que si par malheur vous ne teniez pas la parole à laquelle vous vous engagez, la mort la plus prompte et la plus violente en serait aussitôt la punition. — Cette menace est de trop, madame ; la manière dont j'ai saisi vos idées, ne la mérite point. Emma disparaît à ces mots, et me laisse près d'un quart-d'heure livrée à mes réflexions.

Elle reparut bientôt avec Sophie, et toutes les deux dans un désordre qui me convainquit que les deux coquines venaient assurément de se branler.

Allons, sacredieu, dit Sophie, ne ménageons plus ce bougre-là ; nous en sommes les maîtresses, puisque nous le payons ; il faut en jouir à notre aise. Emma s'approche et m'invite à me mettre nud. Vous voyez que nous y sommes nous-mêmes, me dit-elle, en me voyant balancer ; deux femmes vous effrayent-elles ? et m'aidant à quitter mes habits, et jusqu'à mes bas, sitôt qu'elles me virent ainsi ; elles m'approchèrent d'une banquette, où elles me firent incliner sur les genoux et sur les mains : un ressort part, aussitôt tous mes membres sont pris, et trois lames aiguës menacent à-la-fois et mes flancs et mon ventre, si je fais le moindre mouvement. De grands éclats de rire se font entendre dès que je suis dans cet état, mais ce qui achève de me faire frémir, c'est de voir que ces deux femmes, armées de longs martinets de fer, se mettent à me flageller. Viens, Emma, dit Sophie, viens ma bonne, viens me baiser près de la victime ; j'aime à mê-

ler l'amour aux angoisses de ce malheureux. Branlons-nous en face de lui, ma chère ame, et qu'il souffre pendant que nous déchargerons ; la putain sonne, deux filles de quinze ans plus belles que le jour, viennent recevoir ses ordres ; elles se déshabillent, et sur des carreaux mis par terre en face de moi, les quatre tribades passent une heure à se plonger dans les plus sales luxure ; de tems en tems l'une d'elles s'approchait pour m'exciter ; elle me présentait ses charmes en tout sens, et sitôt qu'elle voyait, malgré mon attitude, l'impression qu'elle pouvait me causer, elle me fuyait en éclatant de rire. Sophie, comme vous l'imaginez aisément, jouait ici le rôle principal ; tout se réunissait sur elle ; ce n'était que d'elle que l'on s'occupait, et je vous avoue que je fus bien surpris de voir autant de recherches… autant d'impuretés dans un âge aussi tendre. Il me fut aisé de voir que la passion de cette coquine, ainsi que celle de presque toutes les femmes qui ont le goût de leur sexe, était de se faire sucer le clitoris en en suçant elle-même ; mais Sophie ne s'en tint pas là, on l'enconna, on l'encula avec des godmichés ; elle ne reçut rien qu'elle ne le rendit et quand la coquine fut bien échauffée… Allons, dit-elle, expédions ce drôle-là : les disciplines se reprennent, on en arme les nouvelles venues ; Sophie recommence, et m'applique avec autant de vitesse que de force cinquante coups de son cruel instrument. On n'imagine pas à quel point cette mégère portait le calme au sein de la cruauté. Elle accourait, à chaque dixaine, saisir avec joie sur mon visage, les impressions de douleur auxquelles les coups nerveux qu'elle m'appliquait, contraignaient nécessairement mes muscles ; s'établissant, ensuite vis-à-vis de moi, elle chargea ses trois tribades de me fouetter aussi fortement qu'elle venait de le faire, et se branla pendant l'expédition. Un moment, dit-elle, quand j'eus reçu près de deux cents coups ;

je vais me couler sous lui, afin de le sucer pendant que vous le refouetterez ; arrangez-vous de manière à ce que l'une de vous puisse me rendre cette succion sur le clitoris, et que j'en branle une autre ; pendant ce tems-là tout s'exécute… et, je l'avoue, violemment excité par les coups que je recevais, délicieusement sucé par Sophie, je ne fus pas plus de trois minutes à lui remplir la bouche de foutre ; elle l'avala : puis se retirant aussitôt, Emma, s'écria-t-elle, il est charmant, il a déchargé, il faut que je le foute à présent… On lui arrange un godmiché, et voilà la putain dans mon cul gamahuchant deux de ses tribades, pendant que la troisième lui rend dans le con, ce que la coquine me fait dans le cul.

Qu'on le détache, dit-elle, quand elle est excédée ; venez me baiser Borchamps, poursuit la Messaline ; venez me rendre grace, et des plaisirs dont je vous ai comblé et des ménagemens que j'ai eu pour vous. Mon doux enfant, poursuit la Messaline, tout ce qui vient de se passer n'est dû qu'à votre puérile modestie ; comment vous couchez, je ne sais combien de fois avec moi, et vous contentant de m'enconner, comme un imbécille, vous n'avez pas même l'air de soupçonner mon cul… en vérité, c'est inconcevable. — Ce desir fut senti de moi, madame ; mais la timidité l'enchaîna. — Tant-pis… tant-pis ; la modestie est une sottise dont vous devez vous corriger à votre âge… Eh bien, réparerez-vous cette sottise, et mon cul, à présent, vous occupera-t-il un peu plus que mon con ; puis le montrant… voyez comme il est beau ce cul, il vous appelle… foutez-le donc, Borchamps… prends-lui donc le vit, Emma, et mets le dans mon cul. Mille baisers, plus ardens les uns que les autres, sur ce cul vraiment superbe, furent ma réponse ; et mon engin, braqué sur le trou mignon, par Emma, sut bientôt convaincre Sophie, que je brûlais de réparer mes torts. Arrête, me dit la princesse ; c'est

moi qui maintenant veux être ton esclave : je vais me placer dans la triste machine dont tu sors, et j'y veux, à mon tour, devenir ta victime ; use de tes droits, sultan, et venge-toi sur-tout… (Elle était prise)… Ne me ménage pas, je t'en conjure ; punis à la fois mon putanisme et ma cruauté… Bougresse ! m'écriai-je, en devinant ses goûts, je vais le faire à grands coups de fouet ; je l'espère bien, me dit-elle… Tâte avant la peau de mes fesses, tu verras comme elle appelle le coup… Eh bien, qu'elle le reçoive donc, dis-je, en l'appliquant, et je l'étrillai d'importance, pendant que la belle Emma me suçait, à genoux, et que les deux filles de quinze ans s'occupaient de mon cul. Dès que celui de Sophie fut en sang, mon engin furieux, lui pénétrant l'anus, la consola de ma barbarie, Oh ! foutre, s'écria-t'elle alors, qu'il est délicieux d'être enculée, quand on vient de recevoir le fouet ; je ne connais rien qui se marie mieux que ces deux plaisirs. Emma s'avance alors près de son amie ; elle la branle, elle la baise ; elle la suce ; elle se branle elle-même, et nous nageons tous trois dans un océan de délices.

Borchamps, me dit la princesse, en nous rajustant tous, vous me paraissez digne de moi, et je vais m'ouvrir à vous, avec infiniment plus de confiance. Sur un signe, les jeunes filles se retirent, et nous mettant tous trois autour d'une table de punch ; voici, tout en buvant, le discours que me tint Sophie.

» Peut-être paraîtra-t-il singulier aux ames communes… aux petit esprits, que pour sonder votre caractère, je mette en usage les ressorts de la lubricité : si vous vous trouviez par malheur dans le cas de cette ridicule surprise, je veux donc bien vous avouer, mon cher, que je ne juge jamais les hommes, dans le cours de leur vie, que par leurs passions dans le libertinage : celui dont l'ame de feu, me fait voir des goûts énergiques, embrasse in-

dubitablement tous les partis violents de l'intérêt ou de l'ambition ; le vôtre est dans ce cas. Dites moi donc, Borchamps, de quel œil vous voyez la vie des hommes en politique. Princesse, répondis-je, de quel prix était-elle au duc d'Albe, quand il voulut soumettre ces provinces ?... Homme délicieux, dit cette femme ardente, telle est la réponse que je voulais de toi ; je compte sur ton courage, ajouta-t-elle, en me serrant la main, écoute ce qu'il me reste à te proposer.

» Nièce du héros de l'Europe, issue du sang d'un homme fait pour régner sur l'univers entier, j'apporte en ce pays son ame et sa vigueur ; je crois que tu dois voir, Borchamps, que je ne suis pas faite pour n'être que l'épouse d'un doge de république ; et ce peuple mou, mercantile et poltron, né pour porter des fers, doit s'honorer des miens. Je veux bien consentir à régner sur lui, mais il faut que le trône, élevé dans ces plaines humides, soit mouillé de ses pleurs et construit de son or. Cent bataillons armés assurent mon projet ; mon oncle les envoie, et je règne par eux. Cette révolution ne proscrit point la tête de mon époux ; il est digne de moi, et le sang du Batave, à grands flots répandu, cimentera le trône où je prétends l'asseoir. Ce n'est donc point le sceptre où j'aspire que je t'offre ; je ne te propose que la place de celui qui doit l'assurer : tu seras notre conseil, notre appui, notre ministre, les proscriptions seront dictées, exécutées par toi : tu sens bien que ce poste exige du courage ; as-tu celui qu'il faut ? réponds sans te troubler. »

Madame, dis-je à la princesse, après quelques minutes de réflexions, avant que de penser à cet acte étonnant de puissance et d'autorité, vous êtes-vous assurée de la manière dont cette révolution sera regardée des puissances voisines ? Les Français, les

Anglais, les Espagnols, les puissances du nord même, qui ne voyent en vous que des courtiers ou des marchands, y considéreront-ils de sang-froid, et des rivaux et des vainqueurs ? — Nous sommes surs de la France ; nous nous moquons à-peu-près du reste ; devenus souverains des Provinces-Unies, et nos armes portées dans les trois royaumes, nous les soumettrons peut-être bientôt. Tout frémit devant un peuple guerrier, le nôtre le sera ; il ne faut qu'un grand homme pour asservir le monde ; j'ai l'ame de ce grand homme, Frédéric sut me la donner : nous sommes las d'appartenir à qui voudra de nous, et de n'être, aux yeux de l'Europe, que la proie du premier conquérant. — Les Hollandais, armés pour repousser les cruautés de l'Espagne, souffriront-ils votre tyrannie ? — J'érigerai, comme le duc d'Albe, un tribunal de sang ; tel est le seul moyen de dompter un peuple. — Tous vos sujets fuiront. — J'aurai leur bien. Et que m'importe d'ailleurs la fuite des rebelles, si ceux qui restent demeurent soumis ? Il s'agit moins de régner en tremblant sur beaucoup d'hommes, que de régner despotiquement sur un petit nombre. — Sophie, je te crois cruelle, et ton ambition ne s'allume ici, je le crains, qu'aux feux de la lubricité. — Presque tous les vices n'ont qu'une cause dans le cœur de l'homme ; tous partent de son plus ou moins de penchant à la luxure : ce penchant devenant féroce dans une ame forte, entraîne à mille horreurs secretes, l'être isolé dans la nature… à mille crimes politiques, celui qui gouverne les autres. — O Sophie ! j'explique ton ambition ; elle n'est chez toi que l'envie de perdre du foutre avec un peu de chaleur. — Qu'importe le sentiment qui la fait naître, dès qu'elle existe, et qu'elle fait régner. Mais mon ami, si tu raisonnes, tu balances ; et si tu balances, tu frémis, et n'es plus dès-lors digne de moi. Singulièrement chatouillé des propositions qui m'étaient faites ; y voyant, comme

Sophie, des moyens sûrs d'exercer ma férocité naturelle, je promis tout. Sophie m'embrasse, me fait répéter les sermens les plus forts du plus profond mystère, et nous nous séparons. À peine rentré chez moi, je sentis tout le danger des engagemens que je venais de prendre, et voyant autant d'inconvéniens à les rompre qu'à les tenir, je passai la nuit dans la plus affreuse perplexité. C'en est fait, me dis-je, je suis un homme perdu, il ne me reste plus que la fuite. O Sophie ! que ne me proposais-tu des crimes particuliers, je les eus tous commis avec joie ! une complice telle que toi, m'assurait l'impunité la plus entière, et mon ame n'eut frémi de rien ; mais m'exposer à tout, pour n'être que l'agent de ton despotisme ? ne-compte pas sur moi, Sophie ; je veux bien faire des crimes pour favoriser mes passions, aucun pour servir celles des autres ; quand mes refus te parviendront, accuse moins celui qui te les fait, de pusillanimité, que de grandeur d'ame. Me hâtant de fuir aussitôt, je gagnai le port le plus voisin de l'Angleterre, et me trouvai, peu de jours après, dans Londres.

Avec le goût profond que j'avais pour le crime, je fus un instant fâché de n'avoir pas accepté les moyens politiques que me donnait Sophie, d'en commettre beaucoup ; mais je ne voyais pas assez clair dans les projets de cette femme hardie, et j'aimais mieux d'ailleurs, opérer pour mon compte que pour celui d'un individu couronné.

Arrivé à Londres, je me logeai dans Piccadilli, où j'eus le malheur d'être volé le lendemain, de tout ce que je possédais d'argent comptant ; cette perte était d'autant plus affreuse pour moi, que je venais à la Haie de réaliser toutes mes lettres-de-change. Muni de recommandations pour différens seigneurs de la ville, je n'eus plus d'autres ressources que de me hâter de les porter, et de faire

part du triste évènement que je venais de subir, en implorant quelques secours au moins, jusqu'à l'époque très-prochaine, ou ma sœur me renverrait des fonds.

D'après les récits que j'entendis faire du lord Burlington, ce fut chez lui que je me présentai le premier. Dès qu'il eut lu mes lettres, je lui racontai mes malheurs ; il n'y eut sortes de services que ce bon anglais ne m'offrit. Quoique Burlington ne fut pas très-riche, mille guinées furent sa première offre, et jamais il ne voulut me laisser loger ailleurs que chez lui ;. j'acceptai d'autant plus volontiers que je voyais déjà dans l'intérieur de cette honnête famille, infiniment de moyens d'acquitter par des crimes, la reconnaissance que je devais à ce bienfaiteur.

Avant que d'en venir aux détails de ces petites infamies secrettes, il est essentiel de vous donner quelques idées des personnages avec lesquels je me trouvais.

Burlington, le plus franc, le plus serviable des hommes, pouvait être âgé de cinquante-cinq ans ; de la bonhomie, de la franchise, peu d'esprit, beaucoup de douceur, à-la-fois un sot et un homme obligeant, tel était le portrait du bon lord ; un gendre et deux filles composaient le reste du logis. Tilson, âgé de vingt-trois ans, venait d'épouser l'aînée de ces deux filles. À-peu-près du même âge, la nature offrait peu de modèle d'un couple aussi délicieux : charmes, grâces, naïveté, candeur, piété, sagesse, tout caractérisait ce ménage charmant, et la réunion de tant de vertus consolait Burlington des travers où donnait malheureusement miss Cléontine, la cadette de ses filles, âgée de dix-huit ans au plus, et la plus belle créature qu'il fût possible de voir ; mais la méchanceté, la noirceur, le putanisme le plus outré, tels étaient les vices dont rien ne pouvait corriger Cléontine : mille fois plus

heureuse de ses travers, osait-elle dire, que jamais Clotilde sa sœur, ne le fut de ses ennuyeuses vertus.

Je n'eus pas plutôt démêlé le caractère délicieux de cette fille, que j'en devins amoureux, autant que pouvait l'être un homme aussi corrompu que moi ; mais comme son père m'avait confié tous les chagrins que lui donnait cette jeune personne, je me trouvais dès-lors engagé à des retenues infinies.

Au travers des impressions tumultueuses qu'élevait Cléontine dans mon ame, la jolie figure de Tilson, et les grâces de sa jeune épouse, ne m'échappaient pourtant pas ; et si Cléontine m'inspirait les desirs les plus libertins, son beau-frère et sa sœur faisaient naître en moi les plus sensuels. Je supposais à Tilson le plus beau cul du monde, et je brûlais aussi vivement du desir de le foutre, que de la fantaisie d'en faire autant à sa voluptueuse épouse. Brûlé de toutes ces différentes passions, je crus que la véritable façon de les satisfaire, était de commencer par Cléontine. Tout ce qui peut hâter la défaite d'une femme se trouvant à-la-fois, et dans l'ame de celle que j'attaquais, et dans mes moyens de séduire, la chère enfant fut bientôt à moi. Rien de frais, rien de potelé, rien de joli comme toutes les parties du corps de cette charmante fille, rien d'éloquent comme la voix de ses passions, rien de lubrique comme sa tête ; il y eut un moment, en honneur, où je me crus plus sage qu'elle ; dès-lors, et vous l'imaginez aisément, aucune restriction dans les plaisirs que nous goûtâmes ; et Cléontine m'avoua que plus une volupté semblait contrarier les loix de la nature, plus elle chatouillait sa lubricité. Hélas ! me disait-elle un jour, j'en suis au point de n'en plus trouver d'assez fortes pour me contenter ! Son joli cul fut donc attaqué sur-le-champ, et les plaisirs qu'elle me donna de cette manière furent si

vifs, si bien partagés d'elle, que nous convinmes mutuellement de ne pas en connaître d'autres.

J'étais tellement entraîné par les charmes de cette belle fille, qu'un an se passa, sans que j'osasse lui communiquer mes projets, ou du moins sans que j'y pensasse, tant j'étais vivement occupé d'elle ; pendant ce tems, mes fonds étaient revenus, j'étais quitte envers Burlington, et pour mieux venir à bout de mes projets, ne voulant pas loger chez lui, j'avais pris un appartement à sa porte : lui, sa famille, ses enfans venaient me voir tous les jours, et l'intimité devint bientôt si grande, que le bruit de mon mariage avec Cléontine courut dans toute la ville. Que j'étais loin d'une telle folie ! je voulais bien m'amuser d'une pareille créature, mais l'épouser… jamais ; lady Tilson excitait seule ce desir en moi. Une épouse, me disais-je, n'est faite que pour nous servir de victime, et plus est romantique en elle le genre de sa beauté, mieux elle a ce qu'il faut pour ce rôle ; voilà Clotilde : oh ! comme je banderai, la voyant dans mes fers ; de quel intérêt doit-elle être dans les larmes ! quels délices on doit éprouver à les faire couler de ses deux beaux yeux. O Clotilde ! que vous serez malheureuse, si jamais vous m'appartenez. Ces projets une fois formés, je ne cultivais plus Cléontine, que dans l'espoir de les lui voir servir ; je ne crus rien de mieux, pour y arriver, que de lui échauffer la tête sur son beau-frère, et d'allumer ensuite la jalousie de la jeune femme. Cléontine m'avoua qu'elle avait quelquefois desiré Tilson ; mais qu'elle l'avait trouvé si bête et si vertueux, que ses desseins sur lui s'étaient évanouis presque aussitôt qu'elle les avait conçus. Et qu'importe l'esprit, répondis-je : dès que la beauté décore un individu, sa jouissance est faite pour être desirée. Tel que tu me vois, Cléontine, je suppose à Tilson le plus beau cul du monde, et je brûle du desir de le foutre ; cette idée divertit ma

maîtresse ; à ce prix, elle accepte tout ; on fait ce qu'on veut d'une femme, en échauffant sa tête ; un peu de jalousie pourtant l'arrêta ; elle craignit, qu'amoureuse, du mari, je ne le la devinsse peut-être de la femme, elle me questionna… Allons donc, répondis-je, croyant prudent de me déguiser ; cette idée est extravagante ; mes fantaisies s'égarent sur un beau garçon, il ne s'agit ici que d'un sentiment matériel ; mais dès qu'il est question d'une femme, mon amour pour toi, Cléontine, ne me permet plus nul écart. Mes fadeurs, l'irrégularité de mes caprices, tout séduisit Cléontine, et elle me servit ; je n'en demandais pas davantage. Au bout d'un mois, celui que j'aimais fut dans les bras de ma maîtresse ; je l'y vis, l'y caressai, l'y foutis ; un autre mois se passa dans toute l'illusion des scènes de ce libertinage, et bientôt rassasié de tous deux, je ne pensai plus qu'à les perdre, qu'à joindre, mon bienfaiteur à mes victimes et qu'à ravir Clotilde… qu'à la conduire au bout de l'univers, pour me rassasier avec elle des divins plaisirs que j'en attendais.

Comme la jeune femme adorait son mari, il me fut facile d'allumer dans son ame les étincelles de la jalousie : lady Tilson me crut, et dès qu'il ne fût plus question que de la convaincre, mes moyens devinrent bien faciles.

Cléontine, dis-je un jour à ma voluptueuse putain, faut-il te l'avouer mon amour ? je brûle de t'épouser : la ressemblance de nos caractères me fait croire que nous serions très-heureux ensemble ; mais tu n'as rien, je suis riche, et je sens que par délicatesse tu ne voudrais pas de moi, dénuée des dons de la fortune ; il est un moyen, Cléontine, de te rendre favorable cette fortune capricieuse, et de brusquer ses dons. Je ne vois que trois têtes qui bornent tes richesses, et comme je m'apperçus que Cléontine

s'enivrait à plaisir du poison que je distillais dans son ame, j'en doublai courageusement les doses. Rien de plus facile, continuai-je, que de nous débarrasser de Tilson. Sa femme est emportée, violente, extrêmement jalouse ; elle n'apprendra pas les infidélités dont son mari se rend coupable envers toi, sans brûler du desir de se venger, je la conseillerai, je lui en fournirai les moyens..., dans huit jours, je vois Tilson dans le tombeau de ses pères. — Ma sœur est vertueuse ; — elle est vindicative, son ame honnête n'enfanterait pas seule les projets que je lui suggérerai, mais chaleureusement offerts par moi, elle acceptera, sois-en sûre... et les autres, me dit brusquement Cléontine. Ah ! friponne, dis-je, en l'embrassant, combien chaque instant me fait voir que la nature nous a créés l'un pour l'autre, voilà donc, mon ange, comme nous nous déferons d'eux. Aussitôt que d'après mes conseils lady Tilson se sera défaite de son époux, je dévoilerai toute l'intrigue à son père, qui, pressé de même par mes sollicitations la fera, j'en suis sûr, enfermer sur-le-champ. De ce moment, un défenseur, parfaitement soudoyé par moi, embrassant avec chaleur la cause de Clotilde, rejette sur le père, et le meurtre du gendre et la détention de la fille, les témoins... les dépositions... les preuves, on trouve de tout cela avec des guinées dans Londres, comme avec des louis à Paris ; avant quinze jours, Burlington est dans les prisons de la justice. — Ton bienfaiteur ? — Que m'importe, Cléontine, il s'oppose à nos vœux, je ne le vois plus que comme un ennemi : ton père n'est pas plutôt enfermé... condamné... Il le sera, Cléontine, avant un mois il monte à l'échafaud ; il ne sera pas plutôt mort, dis-je, que ta sœur est libre, et que nous partons : nous quittons l'Angleterre, je t'épouse, et juge avec quelle facilité tombera la dernière tête qui s'oppose à ce que tu possèdes seule les biens de Burlington. — O mon ami ! tu es un scélérat ! — Je

suis un homme qui t'adore, Cléontine, qui brûle de te voir riche et de t'épouser. — Mais mon père… tout ce qu'il a fait pour toi. — Il n'est rien qui ne disparaisse, près des sentimens que je te dois : il faut que je te possède, Cléontine ; il n'est rien que je ne sacrifie pour y réussir : l'ardente créature m'accable de ses remercîmens… de ses baisers ; elle jure de m'aider, et des flots de foutre, à l'instant répandus, cimentent des sermens que je suis bien loin de vouloir tenir.

Cependant, comme toute la première partie de mon projet m'amenait au dénouement que j'y substituais, je ne tardai pas à mettre cette première partie à exécution ; Clotilde par mes soins surprend bientôt son mari dans les bras de sa sœur, et ce n'est plus pour se venger de son seul infidel, qu'elle reçoit des avis de moi, c'est pour les immoler tous deux : ce souhait me regarde, lui dis-je, je suis trop outré de ce qu'on vous fait pour ne pas sacrifier ceux qui vous outragent. Vos jours ne seraient plus en sûreté avec de tels parens ; consentez à ce que je les immole, si vous ne voulez pas périr vous même. Un silence expressif est la réponse de Clotilde, et le même breuvage aussitôt la défait, à-la-fois d'une sœur et d'un époux : je les avais foutus tous les deux le matin.

Je reprends alors la seconde partie de mon projet : ô Clotilde, dis-je, avec frayeur, ces deux morts promptes effrayent votre père ; je crains que le soupçon ne s'éveille dans son ame, il a su vos motifs de plaintes, pourquoi n'attribuerait-il pas à votre vengeance la perte de son gendre, et de sa fille ? or s'il le fait, vous êtes perdue, préparez-vous donc à la meilleure défense, si ce malheur arrive. De ce moment, le soupçon que je fais redouter à Clotilde, je le sème avec art dans l'esprit de son père : ne cherche point ailleurs qu'en Clotilde, l'assassin de Tilson, et de Cléontine,

dis-je, à cet honnête homme ; quelle autre qu'elle, aurait à cette horreur un intérêt aussi puissant, et si comme vous n'en sauriez douter, cette malheureuse a pu mépriser à ce point, et ses devoirs, et la voix plus puissante encore de la nature, présumez de quel danger il est pour vous de conserver un tel serpent dans votre sein ; je joins de fausses preuves, à ces assertions calomniatrices. Milord est convaincu, sa fille est arrêtée : mes défenseurs gagés volent alors auprès de Clotilde, ils n'ont pas de peine à lui persuader combien la récrimination devient nécessaire : on met entre les mains de Lady tout ce qu'il faut pour l'appuyer. Cette intéressante créature me fait prier de ne la point abandonner, sa main si je la veux, sera ma récompense. Je lui réponds de ma fidélité. Burlington vivement soupçoné du crime dont il charge sa fille est promptement traduit devant les tribunaux, on l'accuse par mes soins et mes instigations de s'être traîtreusement défait de son gendre… et de sa fille, et d'avoir fait enfermer Clotilde comme coupable d'un crime que lui seul a commis : un mois suffit à l'instruction d'un procès qui fit tant de bruit à Londres ; et j'ai dans ce court intervale la douce satisfaction de briser les fers du principal ressort de mes affreux forfaits, et d'en voir expirer la victime.

Clotilde, m'écriai-je, dès que la reconnaissance conduisit à mes pieds cette belle femme, presse-toi de t'emparer du bien de ton père : n'ayant point d'enfant de Tilson, tu ne peux malheureusement prétendre au sien, mais réalise ce qui t'appartient, et partons ; quelques yeux s'ouvriraient peut-être de trop près sur notre conduite, ne donnons le tems à aucun retour, et fuyons avec promptitude — ô Borchamps, qu'il est affreux pour moi de ne devoir la vie, qu'à la mort de mon père !… Éteins promptement ce remord imbécille, m'empressai-je de dire à ma char-

mante maîtresse ; songe que ton père n'aspirait qu'à te perdre, et que tout est permis pour conserver ses jours ? — Ta main au moins, Borchamps, séchera-t-elle mes pleurs ? — En doutes-tu cher ange ? Ah ! qu'un prêtre, demain fasse la cérémonie, que les doux plaisirs de l'hymen nous couronnent dès le même jour, et que celui d'ensuite éclaire notre prompte évasion, d'un pays où les suites de la malheureuse affaire que nous venons d'avoir, pourraient incessamment peut-être tourner à notre désavantage.

Tout s'exécute, comme je le désire, et Clotilde est ma femme ; il y avait trop peu de tems qu'elle avait perdu son époux pour que nous osassions publier nos nœuds ? mais ils n'en reçurent pas moins la sanction des loix divines et humaines.

Il faudrait bien ici se garder de considérer Clotilde comme coupable de toutes les actions qui viennent de vous être racontées : instrument passif de mes forfaits, elle n'en était nullement la cause, il s'en fallait bien que cette douce et charmante femme pût être taxée de scélératesse dans tout ce qui s'était passé : le meurtre de sa sœur, et de son mari où elle n'avait consenti par son silence, n'était bien sûrement que mon ouvrage ; elle était encore bien moins coupable de la mort de son père, et sans mes séductions, mes instigations, mes fausses preuves, elle périssait assurément bien plutôt que Burlington, Clotilde ne doit donc rien perdre aux yeux de ceux à qui je parle d'elle, du caractère primitif de candeur, de pudeur et d'aménité que je lui établis dans cette histoire. Aussi le remords, quoique je pusse lui dire, ne l'abandonna-t-il jamais : la manière dont j'acquiesçais à l'amour qu'elle m'avoua, vint néanmoins calmer quelque tems cet état de peine ; mais je le dis une fois pour toutes, afin que vous vous en souveniez, ne la voyez jamais que repentante, aussi long-tems que la

suite des faits n'obligera, de vous en parler. Clotilde, en cette situation mille fois plus piquante pour moi, m'inspira les choses du monde les plus extraordinaires. Qui le croirait, même avant que de jouir de ses charmes, je voulus qu'ils fussent profanés. Clotilde ne fut pas plutôt ma femme, que je banda sur la double idée de ne la foutre cette première nuit qu'au bordel, et d'y prostituer ses appas au premier venu.

Depuis que j'étais dans Londres, j'avais fait la connaissance d'une célèbre maquerelle chez qui je me dédommageais avec les plus belles coquines de la capitale, des ennuyeuses longueurs d'une intrigue reglée. Je vais trouver miss Bawil, je lui fais part de mes résolutions ; elle me répond de leur succès : j'y mets pour clause, que les libertins auxquels Clotilde sera livrée, se contenteront de pollutions et de mauvais traitemens. Tout concerté de part et d'autre, j'engage Clotilde, après la cérémonie, à venir consommer notre mariage chez une amie, plutôt que dans une maison encore entourée de ciprès et couverte de deuil ; Clotilde, pleine de confiance, se rend chez miss Bawil, où se sert le plus grand festin ; un autre, moins scélérat que moi eut joui de ce moment de bonheur, étouffant les chagrins de Clotilde, et né dans elle du charme de m'appartenir : la pauvre imbécille m'en baisait tendrement de joie, quand trois scélérats apostés entrent subitement le poignard à la main. Fuis, me disent-ils, et laisses-nous cette femme, nous en voulons jouir avant toi. Je m'échappe, et passe dans un cabinet duquel je puis tout voir. Clotilde, presqu'évanouie, est promptement déshabillée par ces libertins qui l'exposent nue à mes regards. C'est d'eux que je reçois la vue enchanteresse des appas de Clotilde, et la main perfide du libertinage remplit ici tous les soins de l'amour. Ce ne fut qu'ainsi profanées que j'apperçus les grâces dont la nature avait embellie cette créa-

ture divine ; ce ne fut qu'ainsi que le plus beau cul du monde fut offert à mes yeux lascifs ; une superbe courtisanne me branlait pendant ce tems là, et sur un signal dont j'étais convenu, les outrages redoublèrent bientôt. Clotilde solidement contenue sur les genoux de l'un des trois, fut flagellée par les deux autres, ensuite condamnée aux pénitences les plus lubriques et les plus humiliantes, en même-tems obligée de gamahucher le trou du cul de l'un ; elle dut pendant ce tems branler les deux autres. Son visage… cet emblème touchant de son ame sensible… son sein, ce sein de roses et de lis, reçurent l'un l'autre les jets impurs de l'ardeur de ces scélérats qui, par mes ordres et pour mieux encore humilier la vertu de cette créature enchanteresse, poussant à l'excès les outrages, finirent par lui pisser et lui chier tous trois sur le corps, pendant que j'enculais une autre putain qu'on m'avait donné pour achever de m'exciter pendant cette scène. Quittant alors, sans décharger, le beau derrière de cette seconde fille, je rentre, l'épée à la main, dans la salle du festin ; j'ai l'air d'amener du monde, je délivre Clotilde, les scélérats à mes gages se sauvent, et me jettant faussement aux pieds, de ma belle, ô ma chère ame, m'écriai-je, ne suis-je point arrivé trop tard, ces monstres n'ont-ils pas abusé ?… Non, mon ami, répond Clotilde, qu'on nétoye et qu'on approprie… Non, non, ta femme est encore digne de toi… humiliée, maltraitée sans doute… mais non déshonorée ; oh ! pourquoi m'as-tu menée dans cette maison. — Ah ! calme-toi, il n'est plus de dangers : miss Bawil a des ennemis qui l'ont surprise elle-même ; mais ma plainte est rendue, la maison libre, et nous y pouvons passer le reste de la nuit bien en sûreté. Clotilde ne fut pas facile à rassurer, elle se remit pourtant, et nous nous couchâmes. Très-échauffée de la scène que je venais de provoquer, incroyablement électrisée de tenir ainsi la beauté…

la vertu flétries dans les bras, je fis des prodiges de vigueur. Si cette charmante créature n'avait pas tout le désordre de l'imagination de sa sœur, elle réparait cela par un esprit plus juste, plus éclairé, et par des beautés de détail infiniment piquantes ; il était impossible d'être plus blanche, mieux faite, impossible d'avoir des attraits plus mignons et plus frais. Clotilde, absolument neuve sur les plaisirs de la lubricité, ignorait jusqu'à la possibilité de frayer la route détournée de Cythère. Mon ange, lui dis-je, il faut qu'un époux trouve des prémices le jour de ses noces ; n'ayant que ceux-là, dis-je en touchant le trou de son cul, tu ne dois pas me les refuser ; je m'en empare en disant cela, et la sodomise cinq fois, revenant toujours décharger dans le con. Telle est l'époque où Clotilde, plus heureuse ou plus ardente avec moi qu'avec Tilson, donna l'être à une fille infortunée, que mon inconstance et mon abandon ne virent jamais naître.

Le lendemain je me trouvai si las de ma déesse, que si je n'eusse consulté que mes sentimens, Clotilde en vérité ne fut jamais sortie de Londres ; mais persuadé que cette créature pourrait m'être utile dans mes voyages, nous nous disposâmes au départ. Clotilde, par mes soins, réalisa toutes ses prétentions ; douze mille guinées devinrent toute sa fortune, et les emportant avec nous, je quittai Londres avec mon épouse, deux ans après l'époque à laquelle j'y étais entré.

Poursuivant mes projets de visiter les cours du nord, nous nous dirigeâmes vers la Suède. IL y avait six semaines que nous voyagions ensemble, lorsque Clotilde un jour, revenant sur nos aventures, voulut m'adresser quelques reproches sur la violence des moyens dont je m'étais servi pour la posséder. Je le pris de ce moment avec ma chère épouse, sur un ton qui la convainquit que

je consentais bien à lui faire commettre des crimes, mais non pas à l'en voir repentir. Les pleurs de Clotilde redoublèrent ; alors je lui dévoilai tout ce qui s'était passé : il n'est rien de ce qui vient de se faire, lui dis-je, qui ne soit mon ouvrage : le desir de me débarrasser de votre sœur et de votre mari, beaucoup trop foutus par moi ; celui de vous foutre également, et d'avoir votre bien en tuant votre père : voilà, ma chère, les vraies causes de toutes mes entreprises, d'où vous voyez que c'est pour moi seul que j'ai travaillé, et nullement pour vous ; je crois utile d'ajouter à cela, mon ange, que mon intention étant de me jeter dans la carrière la plus débordée, je ne vous ai réuni à mon sort que pour favoriser mes écarts, et nullement pour les contrarier. — En ce cas, quelle différence mettez-vous, monsieur, entre ce rôle, et celui d'une esclave ? — Et vous-même, quelle différence faites-vous entre une esclave et une femme… Épouse ? — Ah ! Borchamps, que ne vous êtes-vous prononcé de cette manière, dès le premier jour que je vous vis ! et de quelle amertume sont les larmes que vous me forcez à répandre sur ma malheureuse famille… Plus de larmes, madame, lui dis-je avec dureté, et plus d'illusion sur votre sort ; j'exige de vous une soumission si complette, que s'il me plaisait dans ce moment de faire arrêter ma voiture, pour vous faire branler le vit du postillon qui la mène, il faudrait que vous le fissiez, ou que je vous brûlasse la cervelle. — Oh ! Borchamps, est-ce donc de l'amour ? — Mais je ne vous aime point, moi, madame, je ne vous ai jamais aimé, j'ai voulu votre bien et votre cul, j'ai l'un et l'autre, et j'aurai peut-être incessamment beaucoup trop du dernier. — Et le sort qui m'attend alors, sera sans doute celui de Cléontine ? — J'y mettrai vraisemblablement moins de mystère, et sûrement beaucoup plus de recherches. Ici, Clotilde voulut employer les armes de son sexe ; elle se pencha

vers moi, pour me baiser, en pleurs : je la repoussai durement… Cruel homme, me dit-elle, presqu'étouffée par ses sanglots, si tu veux offenser la mère, respecte au moins la triste créature qui doit la vie à ton amour : je suis grosse… et je te supplie d'arrêter à la première ville, car je me trouve bien mal. Nous arrêtâmes effectivement, et Clotilde, alitée dès le même jour, tomba sérieusement malade. Impatienté de ne pouvoir continuer ma route, et de me trouver retardé par une créature dont je commençais à me dégoûter d'autant plus, que j'eus toujours les femmes grosses dans la plus grande horreur, j'allais charitablement me déterminer à la laisser là, elle et son enfant, lorsqu'une voyageuse, placée près de la chambre où nous étions, me fit prier de passer un moment chez elle. Dieu ! quelle fut ma surprise en reconnaissant Emma, cette jolie confidente de Sophie princesse de Hollande, dont je vous ai parlé tout-à-l'heure. Quelle rencontre, madame, m'écriai-je, et que j'en remercie la fortune ! mais êtes-vous seule ici ? Oui, me répondit cette charmante créature ; je fuis comme vous, une maîtresse insatiable, ambitieuse, et qu'on ne peut servir sans se perdre. O Borchamps ! que vous fûtes heureux de prendre si fermement votre parti ! Vous ne savez pas à quoi vous destinait sa perfide politique. Il était faux que son époux fut de moitié dans tout ce qu'elle méditait ; son intention était de s'en défaire par vos mains, et vous étiez perdu si le coup n'eût pas réussi ; désespérée de votre fuite, elle a continué de nourrir ses perfides desseins pendant deux années, au bout desquelles elle a voulu que je me chargeasse de l'uxoricide qu'elle méditait. S'il n'eût été question que d'un crime ordinaire, je l'eusse exécuté sans doute, car le crime m'amuse ; j'aime la secousse qu'il donne à la machine, son effervescence me délecte, et comme je n'ai plus aucun préjugé, je m'y livre sans aucuns remords ; mais une ac-

tion aussi importante que celle-là m'a fait trembler, et j'ai fui comme vous, pour ne pas devenir sa victime, ayant refusé d'être sa complice… Charmante femme, dis-je, en baisant Emma, bannissons tout cérémonial ; nous nous connaissons d'assez près pour qu'il soit inutile : laisse-moi donc te répéter, cher ange, qu'il est impossible d'être plus content que je ne le suis, de te retrouver. Contenu par l'exigeante Sophie, nous ne pouvions nous livrer à ce que nous éprouvions l'un pour l'autre ; ici rien ne nous gêne… Je ne vois pas cela du même œil, me dit Emma, puisque vous aviez une femme avec vous… Peut-on savoir quel est cette femme ? — La mienne. Et je m'empresse de raconter à ma nouvelle amie, toute mon histoire de Londres, et mes roueries avec la famille Burlington, dont je tenais ici la dernière souche. Emma, aussi coquine que moi, rit beaucoup de cette aventure, et me demande à voir ma tendre épouse. Il faut la laisser-là, me dit-elle, je gage te convenir infiniment mieux que cette bégueule ; je ne te demande point de sacrement, moi, j'ai toujours détesté les cérémonies de l'église. Quoique née noble, mais malheureusement perdue par mes débauches, et mon attachement à Sophie, je ne demande avec toi d'autre titre que celui de ta maîtresse et ta plus chère amie… Comment sont tes finances ? — Dans le meilleur ordre. Je suis infiniment riche, et n'appréhende rien de la misère — Voilà qui me désole ; j'ai cent mille écus, je comptais te les offrir ; tu dépendais alors en quelque façon de moi, et ces liens faisaient mon bonheur. — Emma, je te sais gré de ta délicatesse, mais je ne me serais jamais enchaîné de cette manière avec toi ; mon ame est trop élevée pour vouloir dépendre d'une femme, il faut, ou que je ne m'en serve pas, ou que je les domine… — Eh bien ! je serai donc putain, ce rôle m'amuse : combien me donneras-tu par mois ? — Qu'avais-tu de Sophie ? — La valeur de cent

louis de France. — Je te les donnes ; mais tu seras fidèle et soumise ? — Comme une esclave. — Il faut, de ce moment, que tu me remettes tes fonds ; il ne doit rester entre tes mains aucuns moyens de me manquer. — Les voilà, dit Emma, en m'apportant aussitôt sa cassette, — Mais, mon ange, tu as donc volé cette somme ? il serait impossible que cent louis par mois, t'eussent composée cette fortune ? — Crois-tu que j'aie quitté cette Messaline, sans avoir carressé son trésor ? j'aurais été bien dupe ! — Et si je te rendais ce que tu as fait ? — Borchamps, je t'aime, tout est à toi ; ce n'est pas un dépôt que je mets dans tes mains, c'est un don ; mais, ce don et mes faveurs, ne sont pourtant qu'à une condition. — Quelle est-elle ? — Je veux que nous nous débarrassions à l'instant, de cette ennuyeuse créature que tu traînes après toi, il faut absolument nous en amuser. — Tu me payes donc sa mort ? — Oui, les cent mille écus ne sont qu'à ce prix. — Friponne, tu es délicieuse ; cette idée m'amuse infiniment ; mais il faut embellir ce projet de quelques épisodes un peu fermes. — Quoique malade ? — L'objet n'est-il pas de la faire créver ? — Sans doute. — Eh bien ! suis-moi, Je vais te présenter à elle comme une épouse irritée qui vient reclamer ma main ; je m'excuserai sur l'amour violent que j'avais conçu pour elle, unique cause du mystère que je lui en avais fait ; tu fulmineras : je serai contraint à lui déclarer que je l'abandonne, et la pauvre femme, avec son fruit, en mourra de chagrin. — Elle est grosse ? — Assurément. — Oh ! cela sera délicieux ; et je vis dans les yeux enflammés d'Emma, combien cette scélératesse l'irritait… la putain n'y tient pas, elle me baise, et son foutre part : nous entrâmes.

Une fois dans la chambre de Clotilde, nous y jouâmes si bien notre rôle, que la pauvre malheureuse avala le poison jusqu'à la lie. Emma, spirituelle, taquine et méchante, soutint qu'en la

fuyant je l'avais volée, et que rien de ce qui se trouvait dans cet appartement, ne devait appartenir à cette aventurière. Je convins de tout, et ma triste épouse, n'appercevant que trop l'affreuse situation qui la menace, retourne sa belle tête pour cacher ses pleurs. Je ne vous quitte plus, traître, dit énergiquement Emma, ce n'es qu'en restant ici que je puis établir mes droits ; je n'en sors plus… et le souper s'apporte dans la chambre de la pauvre malade. Emma et moi, faisons bonne chère : nous demandons les meilleurs vins, pendant que l'infortunée Clotilde, volée, pillée, jusqu'à son dernier sou, n'aura bientôt plus, pour toute nourriture, que son désespoir et ses larmes. Le souper fait, ce fut sur les pieds du lit de la moribonde, que nous célébrâmes le plaisir de nous retrouver ; rien n'était joli comme Emma ; vingt et un ans, la figure de la volupté même, une taille de nymphe, les plus beaux yeux noirs, la bouche la plus fraîche, la mieux ornée, la plus belle peau, la gorge et les fesses moulées, libertine d'ailleurs au suprême degré, tout le sel, tout le piquant de la lubricité cruelle : et nous foutîmes délicieusement de toutes les manières, en nous amusant du spectacle, vraiment piquant, des cruelles angoises de ma femme, de son désespoir et de ses cris.

Emma voulut, pendant que je l'enculais, que sa malheureuse rivale nous montrât les fesses ; à peine pouvait-elle se bouger, et cependant il fallut obéir. Je claquais ce beau cul qui venait de faire mes délices, et que j'abandonnais si cruellement… Je le frappais d'une telle violence, que la pauvre femme, affaiblie par la douleur et par la maladie, resta sans mouvement sur son lit. Il faut l'égorger, dis-je, en limant Emma de toutes mes forces. Gardons-nous en bien, me répondit cette belle fille pleine d'esprit et d'imagination ; il est bien plus délicieux de l'abandonner ici, de la perdre de réputation dans l'auberge, et d'être surs, en la laissant

ainsi sans ressources, qu'elle périra de misère ou qu'elle se jetera dans le libertinage. Cette dernière idée m'ayant fait prodigieusement décharger, nous nous préparâmes à partir. Tout fut soigneusement emporté ; nous dépouillâmes Clotilde, au point de ne pas même lui laisser de chemises ; nous lui arrachâmes jusqu'à ses bagues, ses boucles d'oreilles, ses souliers ; en un mot, elle resta nue comme le jour qu'elle était venue au monde ; la malheureuse pleura, et m'adressa les choses les plus tendres. Hélas ! me disait-elle, excepté de m'assassiner, vous ne sauriez porter la barbarie plus loin ; ah ! que le ciel vous pardonne, comme je le fais ; et quelle que soit la carrière que vous allez parcourir, souvenez-vous quelquefois d'une femme, qui n'eut jamais d'autres torts, envers vous, que de vous trop aimer. Bon, bon, lui dit cruellement Emma, tu es jeune, tu n'as qu'à branler des vits, tu gagneras de l'argent. Remercie-nous, au lieu de nous blâmer ; nous pourrions t'arracher la vie, nous te la laissons.

Au moment du départ, Emma fut parler aux gens de l'auberge. La créature que nous vous laissons là-haut, leur dit-elle, est une putain qui m'enlevait mon mari : le hazard me la fait rencontrer ici ; je rentre dans mes droits, et reprends, avec sa personne, tous les effets que me dérobait cette coquine. Voilà sa dépense payée jusqu'à ce jour, faites en maintenant ce que vous voudrez, nous lui laissons plus qu'il ne lui faut pour s'acquiter envers vous, et retourner dans sa patrie. Voici la clef de sa chambre, adieu. Une voiture, attelée de six chevaux de poste, nous enlevait avec trop de rapidité, pour que nous pussions apprendre la suite d'une aventure, à laquelle, de ce moment, nous ne prîmes plus le moindre intérêt.

Voilà, me dit Emma, une excellente histoire, et qui me dévoile suffisamment ton caractère, pour m'attacher à toi. Que va devenir cette gueuse ? — Elle demandera l'aumône ou branlera des vits, que nous importe ; et pour donner une autre tour à la conversation, je priai Emma, de me donner quelques lumières sur son personnel.

Je suis née à Bruxelles, me dit cette belle femme ; il est inutile de vous dévoiler ma naissance ; qu'il vous suffise de savoir que mes parens tiennent le premier rang dans cette ville. Je fus sacrifiée fort jeune, à un époux que je ne pouvais souffrir ; celui que j'aimais lui chercha querelle et l'assassina par derrière, en le venant chercher pour aller se battre avec lui. Je suis perdu, me dit mon amant, j'ai trop écouté ma vengeance, il faut que je fuie maintenant, suis-moi si tu m'aimes, Emma ; j'ai de quoi te faire vivre à l'aise le reste de tes jours. Oh ! Borchamps, pouvais-je refuser un homme que perdaient mes conseils ? — Quoi, ce meurtre était ton ouvrage ? — En doutes-tu, mon cher, et dois-je te déguiser quelque chose. Je suivis mon amant, il me manqua ; je lui fis rendre le même tour qu'il avait joué à mon amie. Sophie sut mon histoire ; elle aimait le crime… elle adore bientôt ma personne. Les développemens de mon caractère lui plurent, nous nous branlâmes ; je fus initiée dans tous ses secrets ; c'est à elle que je dois les principes dans lesquels je suis si bien affermie maintenant : quoique j'aie fini par la voler, il n'en est pas moins vrai que je l'ai constamment chérie. Le prodigieux libertinage de son esprit, le feu de son imagination, tout m'attachait à elle ; et, sans la crainte que m'inspirèrent ses dernières propositions, je ne l'aurais peut-être jamais quitté de ma vie. — Emma, je vous connais ; vous vous seriez promptement ennuyée de n'être que l'instrument passif du crime des autres, vous auriez fini par ne

plus vouloir en commettre que pour votre compte, et tôt ou tard, vous auriez quité cette femme. Était-elle jalouse ? — horriblement. — Vous permettait-elle au moins des femmes ? — Jamais d'autres que celles qu'elle associait à ses plaisirs. — Je vous le répète, Emma, vous n'auriez pas vécu long-tems avec Sophie. — Oh ! mon amie, je rends graces au sort qui me l'a fait quiter pour toi ; souvenons-nous de la foi des Bohèmes, que nos aiguillons piquent tous les autres, mais qu'ils ne se tournent jamais contre nous. Quelque jolie que fut Emma, quelque ressemblance qu'il y eût de son caractère au mien, je n'étais pas encore assez sûr de moi, pour lui répondre d'une balance exacte dans l'association qu'elle desirait, et je lui laissai interpréter, comme elle le voulut, mon profond silence, Était-il donc un crime au monde que je pusse m'engager à ne pas commettre ?

Cependant notre liaison se cimenta, nos arrangemens se prirent ; leur première base fut la promesse inviolable et mutuelle de ne jamais manquer l'occasion de mal faire, de la faire naître, autant que cela dépendrait de nous, et que le fruit de nos vols communs ou de nos rapines, se partagerait toujours.

Nous n'avions pas fait vingt lieues, qu'une occasion se présentât de mettre en action, et nos maximes et nos sermens. Nous traversions la Gothie, et nous nous trouvions aux environs de Jocopingk, lorsqu'une voiture française qui courait devant nous, se brisa tellement, que le maître éloigné de son valet qui commandait les chevaux en avant, fut forcé d'attendre, avec tous ses bagages, au milieu du chemin, que quelqu'un lui proposa des secours. Nous lui offrîmes ce service attendu, et sûmes de celui que nous secourions, qu'il était un fameux négociant Français allant à Stockolm pour les affaires de sa maison. Villeneuil, âgé de vingt-

trois ans, et de la plus jolie figure du monde, avec toute la candeur et toute la bonne foi de sa nation : mille et mille remercîmens, nous dit-il, de la place que vous voulez bien me donner dans votre voiture, jusqu'à la première poste. Je l'accepte avec d'autant plus de plaisir, que voilà dans cette cassette des objets d'une majeure importance ; ce sont des diamans, de l'or, des lettres-de-change, dont je suis chargé par trois des plus fortes maisons de Paris, pour leurs correspondans de Stockolm : vous jugez dans quel état je serais, si j'avais le malheur de perdre de telles choses. — Que de graces ne rendons-nous pas à la fortune, en ce cas, monsieur, de nous mettre à même de vous conserver d'aussi précieux effets, dit Emma, voulez-vous bien nous les confier, et monter avec nous. Nous vous devrons pour cette complaisance, le bonheur de sauver à-la-fois, et vous et votre fortune. Villeneuil monte ; nous recommandons au postillon de garder la voiture et le reste des équipages, jusqu'à ce que ce jeune homme ait eu le tems d'envoyer son valet au secours de l'un et de l'autre.

Àpeine eûmes-nous cette charmante proie dans notre voiture, qu'Emma me prit la main... Je t'entends, lui dis-je bas, mais il faut à cela quelques épisodes... Assurément, me répondit-elle, et nous avançâmes.

Arrivés dans la petite ville de Wimerbi, nous trouvâmes à la poste le laquais de Villeneuil, et l'envoyâmes sur-le-champ au devant de la voiture de son maître. Vous aviez, sans doute, dis-je au jeune homme, l'intention de coucher ici ? mais la promptitude que nous sommes obligés de mettre à notre voyage, ne nous le permettant pas, nous allons vous descendre, et prendre congé de vous. L'ardent Villeneuil qui n'avait pas vu sans émotion les charmes de mon amie, parut fâché de l'obligation qui nous sépa-

rait sitôt, et ma compagne saisissant ce mouvement avec rapidité, dit au voyageur qu'elle ne voyait pas dans le fait qu'il fut bien nécessaire de se quitter ; et que puisqu'on avait eu le plaisir de faire route quelques heures ensemble, il lui paraissait extrêmement aisé de ne se quitter qu'à Stockolm… Assurement, répondis-je, et voici selon moi quel serait le moyen. Il faut que monsieur laisse ici une lettre pour son valet, qui lui recommandera de venir le trouver à l'hôtel de Dannemark, où nous allons descendre à Stockolm. Cette précaution arrange tout, et ne nous sépare point. Je la saisis avec ardeur, dit le jeune homme, en jetant, à mon insçu, des yeux passionnés sur Emma, qui lui laisse promptement comprendre, par les siens, qu'elle n'est nullement fâchée de le voir se prêter à tout ce qui le rapproche d'elle. Villeneuil écrit, la lettre se laisse à l'aubergiste, et nous volons à Stockolm : il nous restait environ trente lieues à faire ; nous arrivâmes le lendemain au soir, et ce ne fut que là que mon amie me fit part de la ruse qu'elle avait imaginée pour assurer l'exécution du forfait médité. La coquine, descendue sous le prétexte d'un besoin, avait lestement écrit un billet différent de celui qu'écrivait Villeneuil ; elle l'avait substitué à celui-ci, et prescrivait au laquais, dans le sien, de descendre aux armes d'Angleterre, et nullement à l'hôtel de Dannemarck.

Une fois à Stockolm, son premier soin, comme vous l'imaginez facilement, fut d'appaiser l'inquiétude du jeune négociant sur le retard de sa voiture, elle y mit tout ce qu'elle crut de plus capable de le tranquilliser et de l'étourdir à-la-fois. Villeneuil était amoureux ; il devenait impossible d'en douter ; et mon amie, d'après cela, lui fit le plus beau jeu du monde ; Villeneuil parut jaloux de moi : vous ne voulez pas, sans doute, lui dit Emma, faire de ceci une aventure de roman ; vous me desirez, Villeneuil, mais vous

ne m'aimez point ; je ne puis d'ailleurs être à vous ; rien au monde ne me ferait quitter Borchamps ; il est mon mari ; contentez-vous donc de ce que je puis vous offrir, sans aspirer à ce qu'il m'est impossible de vous donner, et croyez qu'en nous en tenant là, mon époux, né fort libertin, est homme à se joindre à nous, afin de composer de tout ceci une scène de lubricité qui l'amuse, en nous délectant tous les deux. Borchamps aime les hommes, vous êtes fort joli, consentez à lui prêter vos charmes, et je vous garantis qu'avec ces clauses il vous laissera jouir en paix des miens. — Vous croyez ? — J'en suis sûre : vous ne répugnez pas à cette complaisance ? — Pas autrement : ce sont des habitudes de collège que je trouve très-simple de voir conservées, et que j'ai moi-même comme les autres. — Il n'est donc question que de s'arranger. — Je consens à tout… et l'adroite Emma ouvrant précipitamment une garde-robe où j'étais caché : viens Borchamps, s'écrie-t-elle, Villeneuil t'offre son cul, demandons à souper, enfermons-nous et que rien ne trouble nos plaisirs. Charmant jeune homme, dis-je au voyageur, en lui enfonçant ma langue dans la bouche, quoique bien pénétré du desir de le tuer quand je l'aurais foutu, que je vous sais gré de votre complaisance ; y a-t-il rien de si simple que cette sorte de commerce ; je vous cède ma femme, vous me donnez votre cul, pourquoi ne pas se rendre heureux quand on le peut aussi facilement ? Pendant ce discours, mon amie déculottait… et si ses mains délicates mettaient au jour, le plus beau vit du monde, les miennes découvrirent également bientôt le plus sublime derrière, qu'il fut possible de voir. À genoux devant ce cul divin, il m'était impossible de m'en rassasier, et je le lécherais, je le sucerais peut-être encore si ma chère Emma n'eût point détourné mon attention pour me faire appercevoir le membre sublime dont était pourvue notre proie : à

peine ai-je empoigné cet engin superbe, que je lui présente un cul qui brûle du desir de le posséder : ô Villeneuil ! m'écriai-je, daigne commencer par moi ; ces charmes que tu desires, poursuivis-je, en désignant Emma, vont t'appartenir aussitôt que tu te seras rendu maître de mon cul ; mais songe qu'ils ne te seront accordés qu'à ce prix. Je suis foutu ; voilà l'unique réponse de Villeneuil : je lui trousse ma maîtresse, il la manie, il la baise en me foutant ; et n'étant plus le maître de sa passion, l'animal me quitte pour enfiler le con haletant d'Emma ; voyant ses fesses bien à ma portée, je m'en empare et le sodomise, pour me venger de l'affront qu'il vient de me faire ; il décharge ; je le ressaisis au sortir du con d'Emma, lui trouvant encore assez de roideur, je me le renfonce dans l'anus, j'encule Emma, et la plus douce extase vient encore une fois couronner nos plaisirs ; nous recommençâmes ; Villeneuil enconne mon amie, je l'encule ; au milieu de nous, la putain, près de deux heures, se demena comme Messaline ; Villeneuil l'encule, je l'enconne, je refouts Villeneuil, il me le rend ; la nuit entière, enfin, se passe dans l'ivresse, et l'inquiétude reprend dès qu'elle est dissipée. Mon valet n'arrive point, dit Villeneuil. Sans doute, répond Emma, que la réparation de votre voiture le retarde ; votre lettre l'instruisait trop bien, pour qu'il puisse se tromper, il n'est question que d'un peu de patience ; n'avez-vous pas, d'ailleurs, avec vous, vos effets les plus précieux ? rien ne vous empêche de les porter à leur destination. J'irai demain, dit Villeneuil, et comme les plaisirs l'avaient épuisé, il se couche et s'endort de bonne heure.

Emma, dis-je à ma compagne, si-tôt que je le vis dans les bras du sommeil, voici le moment d'agir ; si nous tardons, les immenses richesses de ce faquin nous échapent. — Ah ! mon ami, dans une auberge, que ferons-nous de son cadavre ? — Il faut le

couper en morceaux et le brûler ; cet homme n'a point de suite, jamais personne ne le viendra réclamer ici : son valet, par les précautions que tu as prises, ne l'ira chercher qu'à l'autre extrémité de la ville. Nous le laisserons se tirer d'affaire comme il pourra ; et quelques recherches qu'il fasse, je lui défie de trouver son maître : je n'ai donné d'autre nom, aux portes de la ville, que celui d'un valet nous appartenant ; nous avons renvoyé ce valet, tout est dit. Puis ouvrant la cassette avec la clef que nous avions doucement dérobée dans sa poche, et considérant cette masse énorme d'or et de pierreries ; oh ! ma chère amie, m'écriai-je, ne serions-nous pas bien fous, de balancer une minute, entre la vie de ce coquin et la possession de tant de richesses. Nous nous délections à ce spectacle, lorsqu'on vint tout-à-coup frapper à notre porte. Juste ciel, quelle contrariété, c'est la voiture de Villeneuil ? c'est son valet ; cet animal nous avait trouvé, on lui avait dit aux armes d'Angleterre, que, puisque nous n'étions point là, il devait nécessairement y avoir une erreur, et qu'assurément on nous trouverait à l'hôtel de Dannemarck. Il n'y avait pas moyen de lui cacher son maître, il le voyait dans le lit : mon ami, dis-je aussitôt au valet, sans perdre la tête, n'éveillez pas M. de Villeneuil ; un mouvement de fièvre, avec lequel il s'est couché, lui rend le repos extrêmement nécessaire ; retournez au logis où vous étiez, et soyez sûr que c'était pour de bonnes raisons qu'il vous avait adressé là. Quelques commissions secrettes dont il est chargé, ne lui permettent pas de se loger publiquement avec ses équipages. Il nous a chargé très-positivement de vous dire, dans le cas où vous paraîtriez, de retourner au logis indiqué par le billet que lui-même dicta pour vous, à mon épouse, lorsque nous passâmes à Wimerbi, et d'attendre là ses ordres, sans les prévenir ou les venir chercher. À la bonne heure, répondit le valet ; je vais donc

renvoyer la voiture. — Assurément ; voilà de l'or si vous en manquez ; tranquilisez-vous, et soyez bien certain, qu'avant trois jours, vous aurez des nouvelles de votre maître. Le valet et la voiture repartent, et nous voilà, ma compagne et moi, occupés de nouveaux moyens.

Commençons, dis-je, par suivre notre premier projet ; débarrassons-nous de cet homme ; dès qu'il n'existera plus, nous nous déferons facilement du valet, et nous y gagnerons de plus, le reste des équipages, sur lequel nous ne comptions pas. Le malheureux jeune homme est coupé par morceaux ; un ardent brasier consume ses chairs ; et tous deux, échauffés de l'horreur que nous venons de commettre nous passons le reste de la nuit dans le sein des plus sales débauches. Le lendemain, je fus seul, aux armes d'Angleterre ; mon ami, dis-je, au valet, je suis muni d'un ordre de votre maître, pour vous conduire, avec moi, à deux lieues d'ici, dans une maison de campagne, où il vous attend avec impatience ; laissez vos effets, recommandez sur-tout en partant, qu'on ne les remette qu'à moi ; pressons-nous.

Nous sortons de la ville, et quand je tiens mon homme dans une solitude affreuse, qui borne Stockolm de ce côté, va dis-je, à ce malheureux, en lui brûlant la cervelle, va retrouver ton maître en enfer ; c'est-là où nous envoyons tous ceux qui ont de l'argent, et qui ne veulent pas nous en donner de bonne grace. D'un coup de pied je fais rouler le cadavre dans le fond d'un précipice, et mon opération faite, je me retourne pour reprendre le chemin de la ville, lorsque j'apperçois un enfant de treize à quatorze ans, qui gardait un troupeau de moutons. Oh ciel ! me dis-je, je suis perdu, me voilà découvert... Allons, sacredieu, ne balançons pas : je saisis l'enfant, entortille sa tête d'un mouchoir ; je le viole ; les

deux pucelages sautent d'un seul coup, et je lui fais voler le crâne tout en lui déchargeant dans le cul ; voilà, me dis-je, très-content de cette action, le moyen sûr de ne jamais craindre les témoins, et je revoie aux armes d'Angleterre, d'où je fais sortir aussi-tôt la voiture et les malles, pour les conduire où nous étions.

Je retrouvai ma compagne dans une sorte d'inquiétude qui m'alarma ; qu'as-tu donc, lui dis-je ? manquerais-tu de force ?... les suites de cette affaire me tracassent, me dit Emma, Villeneuil n'arrive pas à Stockolm sans y être annoncé à ses correspondans ; on s'informera, on le cherchera dans toutes les auberges ; ces procédés fort présumables vont tout découvrir et nous perdre ; partons mon ami, quittons ce pays où tout me fait une peur horrible. — Emma, je te croyais plus d'énergie ; s'il fallait fuir ainsi, chaque fois que l'on commet un crime, on ne pourrait jamais s'établir nulle part : cesse de craindre, ma chère ; la nature qui desire les crimes, surveille ceux qui les commettent, et l'on est bien rarement puni d'avoir exécuté ses loix. J'ai des lettres pour tout ce que la Suède a de plus grand ; je vais les présenter, sois sûre qu'il ne sera pas une seule de ces nouvelles connaissances dont nous ne puissions recueillir quelques branches de crimes ; gardons-nous seulement d'échapper au sort heureux qui nous attend.

Àmon arrivée en Suède, la capitale ainsi que tout le royaume se trouvait vivement agitée par deux partis puissans : l'un mécontent de la cour, brûlait d'en envahir le pouvoir, l'autre, celui de Gustave III, paraissait bien déterminé à tout sacrifier pour maintenir le despotisme sur le trône ; la cour, et tout ce qui y tenait, formait ce dernier parti. Le premier était composé du sénat et de quelques portions du militaire. L'instant d'un nouveau

règne parut propice aux mécontens : on a meilleur marché d'une autorité naissante que d'un pouvoir affermi ; les sénateurs le sentirent, et projetèrent de ne rien épargner pour conserver les droits qu'ils tâchaient d'usurper depuis long-tems ; leur tutelle était dure, ils osèrent la porter au point de faire ouvrir les lettres du roi dans leurs assemblées, afin d'y répondre ou de les interprêter à leur guise ; peu-à-peu la puissance de ces magistrats crût à tel point, que Gustave pouvait à peine disposer des places de son royaume.

Voilà l'état de la Suède, lorsque je me présentai chez le sénateur Steno qui était, en quelque façon, l'ame du parti sénatorial. Je fus reçu du jeune magistrat et de sa femme, avec les démonstrations de la politesse la plus agréable, et, j'ose dire, de l'intérêt le plus vif. On me gronda de n'avoir pas amené ma compagne dès le premier jour ; et ce ne fut qu'en acceptant à diner pour elle et pour moi le lendemain, que je parvins à calmer les reproches du jeune sénateur.

Emma qui passait pour ma femme, et qui réunissait tout ce qui pouvait faire les délices de la bonne société, fut reçue le plus agréablement ; et les liens de la plus tendre amitié réunirent aussitôt et cette charmante créature et l'aimable épouse du sénateur.

Si le jeune suédois, ayant vingt-sept ans, pouvait avec raison passer pour l'un des plus aimables, des plus riches et des plus spirituels seigneurs de Suède, on peut assurer, sans exagération, qu'Ernestine, sa femme, était bien sûrement la plus jolie créature qu'il y eût dans tous les royaumes du Nord. Dix-neuf ans, les plus beaux cheveux blonds, la taille la plus majestueuse… les plus jolis yeux noirs… les traits les plus doux et les plus délicats, tels étaient les charmes dont la nature avait embellie cette femme an-

gélique qui, non contente de tant de faveurs, réunissait encore à ses attraits physiques, l'esprit le plus orné, le caractère le plus ferme, et la philosophie la plus sûre.

Dès la quatrième fois que nous nous vîmes, Steno me demanda à qui s'adressaient les autres lettres de recommandation que l'on m'avait données. Je les lui fis voir, et quand il eut lu sur les suscriptions le nom de plusieurs gens de la cour ; aimable français, me dit-il, il faudra, si vous portez ces lettres, renoncer au plaisir de nous voir. De puissans intérêts divisent ma maison, de celles où vous devez aller. Ennemis jurés du despotisme de la cour, mes confrères, mes amis, mes parens, ne voyent aucun de ceux qui servent, ou partagent ce despotisme. Oh monsieur, dis-je, votre façon de penser est trop conforme à la mienne, pour que je ne vous fasse pas à l'instant le plus léger sacrifice de tout ce qui paraîtrait devoir m'asservir au parti contraire à celui que vous suivez. J'abhorre les rois et leur tyrannie : est-il donc présumable que ce soit entre les mains d'un tel être, que la nature ait pu confier le soin de gouverner les hommes ? la facilité avec laquelle un seul individu peut être séduit, trompé, ne suffit-elle pas à dégoûter tous les gens sages du pouvoir monarchique. Hâtez-vous, braves sénateurs, de rendre au peuple suédois la liberté que Gustave cherche à lui ravir, d'après l'exemple de ses ancêtres ; que les efforts entrepris maintenant par votre jeune prince pour accroître son autorité, deviennent aussi nuls que ceux qui furent dernièrement essayés par Adolphe. Mais, monsieur, poursuivis-je avec chaleur, pour qu'il ne reste à votre esprit à l'avenir aucun doute sur la sincère promesse que je vous fais d'épouser votre parti, tout le tems que je prolongerai mon séjour en Suède, voilà les lettres dont j'étais chargé pour les amis de Gustave ; les voilà, brûlons-les ensemble, et permettez-moi de ne m'en rapporter

qu'à vous, sur le choix des amis que je dois rechercher dans votre ville. Steno m'embrasse, et sa jeune épouse, témoin de cette conversation, ne peut s'empêcher de me témoigner aussi, de la plus vive manière, à quel point elle est flattée d'attirer à son parti un homme aussi essentiel que moi. Borchamps, me dit Steno, vous venez de vous ouvrir avec assez de franchise, pour que je ne puisse plus douter de votre façon de penser ; êtes-vous sincèrement capable d'embrasser chaudement nos intérêts, et de vous lier à nous, par tous les nœuds qui captivent des conjurés et des amis sincères ? Sénateur, répondis-je avec véhémence, je fais entre vos mains le serment sacré de combattre avec vous jusqu'au dernier des tyrans de la terre, si le poignard qu'il faut pour les détruire, est remis à mon bras par vous ; et je racontai sur-le-champ au sénateur mon aventure avec la princesse de Hollande, bien faite pour lui prouver, à quel point j'abhorrais et la tyrannie et ceux qui l'exerceaient. Mon ami, me dit le sénateur, votre femme pense-t-elle comme vous ? En douterez-vous, répondis-je, quand vous saurez que c'est par les mêmes raisons que moi, qu'elle s'est séparée de la princesse de Hollande, qui la comblait de faveurs. Eh bien, me dit Steno, venez sans faute demain au soir, souper tous deux avec mes amis, et vous apprendrez là des choses qui vous surprendront.

Je fis part à Emma de cette conversation. Avant que de nous lier là, mon ami, me dit-elle, réfléchis bien où cela peut nous conduire ; rappelle-toi sur-tout que ce fut bien plutôt, ce me semble, par éloignement pour les affaires d'état que par esprit de parti, que tu refusas de servir la cause de Sophie. Non, dis-je, tu te trompes ; en m'interrogeant avec soin depuis, j'ai senti que la seule horreur que j'eus toute ma vie pour le despotisme d'un seul m'avait porté au refus que je fis à la femme du stadthouder ; avec

d'autres vues que les siennes, j'eus peut-être tout accepté… Mais, mon ami, me dit Emma, je ne vois point d'accord dans tes principes ; tu es tyran, et tu détestes la tyrannie ; le despotisme respire dans tes goûts, dans ton cœur, dans ton imagination et tu te déchaînes contre ses maximes ; explique-moi ces contradictions, ou je refuse de te suivre. Emma, dis-je à mon amie, je ne te veux montrer ici que de la pénétration ; souviens-toi de ce que je vais t'annoncer : ce n'est point par horreur pour la tyrannie que le sénat de Suède est prêt à s'armer contre son souverain, c'est par la jalousie qu'il a de voir ce despotisme en d'autres mains que les siennes ; une fois que le pouvoir sera dans ses mains, sois assurée qu'il ne détestera plus le despotisme, et qu'il l'emploiera au contraire à perfectionner son bonheur. En acceptant la proposition de Steno, je joue le même rôle que lui, et comme lui je ne veux pas briser le sceptre, mais m'en servir. Souviens-toi que je quitte cette société à l'instant où je croirai la voir animée par d'autres principes ; ne m'accuse donc plus de contradiction, Emma, n'en accuse pas davantage ceux que tu vois ne combattre la tyrannie qu'avec le despotisme ; le trône est du goût de tout le monde, et ce n'est pas le trône qu'on déteste, c'est celui qui s'y asseoit. Je me sens quelques dispositions à jouer un rôle dans le monde ; il ne faut ni préjugés ni vertus pour y réussir ; un front d'airain, une ame corrompue et de la fermeté dans le caractère, j'ai tout cela ; la fortune me présente la main, j'accepte ; pare-toi demain, sois fière, spirituelle et catin ; ce seront, je le vois, les qualités qu'il faudra chez Steno ; ce seront celles qui plairont à ses amis, montre-les, tu les as, et sur-tout ne frémis de rien.

Nous nous rendîmes à l'heure indiquée, et remarquâmes qu'aussitôt que nous fûmes entrés, un laquais vint dire au portier — Ils y sont tous, ne laissez plus entrer personne.

La société se trouvait réunie dans un pavillon situé au bout du jardin de ce vaste palais ; de grands arbres environnaient ce local, qu'on eût pris pour un temple érigé au Dieu du silence. Un valet, sans nous accompagner, se contente de nous montrer le lieu où il faut se rendre ; nous entrons : voici les personnages que nous trouvons rassemblés.

Steno et sa femme vous sont connus, ils se levèrent pour nous recevoir et nous présentèrent aux six personnes que je vais peindre : c'étaient trois sénateurs et leurs femmes. Le plus âgé des hommes pouvait avoir cinquante ans ; on le nommait Eric-Son, l'air noble et majestueux, mais quelque chose de dur dans le regard et de brusque dans le langage : son épouse se nommait Frédegonde ; elle avait trente-cinq ans, plus de beauté que de gentillesse, les traits un peu mâles mais fiers ; ce qu'on appelle une belle femme : le second sénateur avait quarante ans, il s'appelait Rolf ; une vivacité prodigieuse, infiniment d'esprit, mais une méchanceté répandue dans les traits. Amélie, sa femme, avait à peine vingt-trois ans ; c'était bien la figure la plus piquante, la taille la plus agréable, la bouche la plus fraîche, les yeux les plus fripons et la peau la plus belle qu'il fût possible de voir au monde ; on n'a point en même-tems ni plus d'esprit ni l'imagination plus ardente ; on n'est ni plus libertine ni plus délicieuse. Amélie me frappa, j'en conviens. Le troisième sénateur se nommait Brahé : il avait tout au plus trente ans ; mince, sec, l'œil sournois, l'air distrait, et plus qu'aucun de ses confrères, de la roideur, du cinisme et de la férocité : Ulrique, son épouse, était une des plus belles femmes de Stockolm, mais en même tems la plus méchante et la plus spirituelle, la plus attachée au parti sénatorial, la plus capable de le faire valoir ; elle avait deux ans de moins que son époux.

Mes amis, dit Steno, dès que les portes furent refermées, si je n'avais cru ce gentilhomme français et sa femme dignes de nous, vous ne les verriez pas aujourd'hui dans cette maison ; je vous demande donc avec instance de les admettre dans votre société.

Monsieur, me dit Brahé, en m'adressant la parole avec autant d'énergie que de noblesse, ce que Steno nous assure de vous, est fait pour inspirer de la confiance ; mais nous ne vous cachons pourtant pas qu'elle sera mieux établie lorsque vous aurez répondu publiquement aux différentes questions qui vont vous être faites.

D. Quels sont les motifs qui vous font détester le despotisme des Rois ?

R. La jalousie, l'ambition l'orgueil, le désespoir d'être dominé, le desir de tyranniser moi-même les autres.

D. Le bonheur des peuples entre-t-il pour quelque chose dans vos vues ?

R. Je n'y vois que le mien propre.

D. Et quel rôle jouent les passions dans votre manière de considérer tout en politique ?

R. Le plus grand ; je n'ai jamais cru que ce qu'on appelle un homme d'état, eut d'autres véritables penchans, que la plus entière satisfaction de ses voluptés : ses plans, les alliances qu'il forme, ses projets, ses impôts, jusqu'à ses loix, tout tend à son individuelle félicité. Jamais le bonheur public n'entre pour rien dans ses méditations, et ce que le peuple hébété lui voit faire, n'est jamais que pour se rendre plus puissant ou plus riche.

D. Ensorte que si vous étiez l'un ou l'autre, vous ne tourneriez ces deux avantages qu'à ceux de vos plaisirs ou de vos jouissances ?

R. Ce sont les seuls Dieux que je connaisse, les seuls délices de mon ame.

D. Et comment voyez-vous la religion dans cela !

R. Comme le premier ressort de la tyrannie, celui que le despote doit toujours mouvoir, quand il veut étayer son trône : le flambeau de la superstition fut toujours l'aurore du despotisme, et c'est toujours avec des fers bénis, que le tyran assouplit le peuple.

D. Vous nous exhortez donc à en faire usage ?

R. Oui, certes : si vous voulez régner, qu'un Dieu parle pour vous, et les hommes vous obéiront. Quand sa foudre tenue dans vos mains, les aura fait trembler, vous aurez bientôt leurs richesses et leurs vies : persuadez-leur que toutes les infortunes qu'ils ont éprouvées sous le régime que vous voulez leur faire rejeter, ne viennent que de leur irréligion, et les faisant tomber aux pieds de la chimère que vous leur offrirez, ils serviront bientôt de marche-pied à votre ambition, à votre orgueil… à votre luxure.

D. Vous ne croyez donc pas en Dieu ?

R. Est-il un seul être raisonnable au monde qui puisse ajouter foi à de tels mensonges. La nature, toujours en mouvement, peut-elle avoir besoin d'un moteur ; je voudrais que le corps vivant du fourbe qui, le premier parla de cette exécrable chimère, fut abandonné, pour son supplice, aux mânes de tous les malheureux qui périrent pour elle.

D. Comment considérez-vous les actions que l'on nomme criminelles ?

R. Comme des inspirations de la nature

auxquelles il est extravagant de résister, comme les moyens les plus sûrs dont puisse se servir un homme d'état, pour réunir à lui tout ce qui peut consolider le bonheur, comme les ressorts de tous les gouvernemens… comme les seules loix de la nature.

D. En avez-vous commis de toutes sortes d'espèces ?

R. Il n'en est pas un seul dont je ne me sois souillé, et dont je ne sois prêt à me couvrir encore.

Ici, Brahé fit une courte analyse de l'histoire des Templiers. Après avoir énergiquement expliqué son indignation sur le supplice, aussi injuste qu'atroce, que Philippe-le-Bel, roi de France, fit subir à Molai, leur dernier grand-maître, dans la seule vue de s'emparer des biens de l'ordre, vous voyez, me dit-il en nous, les chefs de la loge du Nord, instituée par Molai même, du fond de sa prison de la Bastille. Si nous vous recevons parmi nous, ce n'est qu'avec la condition la plus expresse, de jurer, sur la victime qui va vous être présentée, la vengeance de ce respectable grand-maître, et d'accomplir en même-tems les clauses du serment que voici… Lisez et prononcez intelligiblement.

« Je jure, dis-je, d'exterminer tous les Rois de la terre ; de faire une guerre éternelle à la religion catholique et au Pape ; de prêcher la liberté de Peuples : et de fonder une République universelle ».

Un coup de tonnerre affreux se fit entendre ; le pavillon où nous étions trembla : au moyen d'une trappe, la victime parut,

apportant dans ses mains le poignard dont je devais la frapper, et me le présentant : c'était un beau jeune homme de seize ans, entièrement nud ; je prends l'arme et j'en perce l'holocauste au cœur ; Brahé saisit un calice d'or, reçoit le sang, m'en fait boire le premier, présente le vase à tout ce qui est là, et chacun boit, en prononçant un mot barbare dont le sens est ; — Nous mourrons, plutôt que de nous trahir. La trappe s'enfonce, le cadavre disparaît, et Brahé continue ses questions.

Vous venez, me dit-il, de vous montrer digne de nous ; vous avez vu que notre fermeté répondait à la vôtre, et que nos femmes mêmes étaient inébranlables. Le crime que vous venez de commettre, vous est-il d'une indifférence assez grande pour l'employer même dans vos plaisirs ?

R. Il les augmente, il les électrise ; je l'ai toujours regardé comme l'ame des voluptés libidineuses ; ses effets sur l'imagination sont énormes, et la lubricité n'est rien, si la dépravation de l'esprit n'allume ses flambeaux.

D. Admettez-vous des restrictions dans les jouissances physiques ?

R. Je n'en connais même pas.

D. Tous les sexes, tous les âges, tous les états, tous les degrés de parenté, toutes les manières de jouir de ces différens individus, tout cela, dis-je, est donc indifférent à vos yeux ?

R. Absolument.

D. Mais il est pourtant quelques jouissances de prédilection à vos yeux ? R. Oui, les plus fortes, celles que les sots osent nommer anti-naturelles… criminelles… ridicules… scandaleuses…

contraires aux loix, à la société… d'un genre féroce : voilà les jouissances que je préfère, et qui feront toujours le bonheur de ma vie.

Frère, me dit Brahé, prenez place parmi nous, la société vous reçoit… et dès que je suis assis, ce n'est qu'à vous, poursuivit Brahé, que l'on s'en rapporte, pour savoir si votre femme est dans les mêmes principes que vous : j'en fais le serment pour elle,? répondis-je… Écoutez-moi donc, me dit alors le sénateur.

La loge du Nord, dont nous sommes les chefs, est considérable à Stockolm ; mais les simples maçons ignorent nos mœurs, nos secrets, nos coutumes, ils s'en rapportent à nous et obéissent. Je n'ai plus à vous entretenir que sur deux choses, mon frère, nos mœurs et nos intentions.

Ces intentions sont de renverser le trône de Suède, ainsi que tous les trônes de l'Univers, et principalement ceux où règnent les Bourbons ; mais, nos frères des autres parties du monde rempliront ce soin ; nous ne nous occuppons que de notre patrie ; une fois sur le trône des rois, aucune espèce de tyrannie n'aura jamais égalé la nôtre, jamais despote n'aura mis sur les yeux du peuple un bandeau plus épais que celui que nous y placerons ; l'ignorance essentielle où nous le plongerons, nous l'assouplira bientôt, des ruisseaux de sang couleront, nos frères même ne seront plus que les valets de nos cruautés, et dans nous seuls sera concentré le pouvoir suprême ; toutes les libertés seront enchaînées, celle de la presse, celle des cultes, celle de penser même, seront sévèrement interdites : il faut bien se garder d'éclairer le peuple, ou de briser ses fers, lorsqu'il s'agit de le conduire.

Vous ne serez point admis, Borchamps, à ce partage d'autorité, votre naissance étrangère vous en exclut ; mais nous vous conférerons le commandement des armées, et surtout des brigands qui couvriront d'abord la Suède, de meurtres et de rapines, pour y cimenter notre puissance : ferez-vous, quand il en sera tems, le serment de nous être fidèle ? — Je le fais d'avance. — Il ne nous reste donc plus qu'à vous parler de nos mœurs.

Leur dépravation, mon frère, est affreuse ; le premier serment moral qui nous lie, après ceux de politique dont il vient d'être question, est de nous prostituer mutuellement nos femmes, nos sœurs, nos mères et nos enfans, de jouir de tous ces êtres-là, pêle-mêle… l'un devant l'autre, et par préférence, de la manière que Dieu, dit-on, a puni dans Sodome. Des victimes de tout sexe servent à nos orgies, et c'est sur elles que tombe toute l'irrégularité de nos desirs. Votre femme est-elle aussi décidée que vous à l'exécution de ces immoralités ?… Je le jure, dit Emma. Ce n'est pas tout, poursuivit Brahé, les désordres les plus effrayans nous amusent, il n'est aucun excès où nous ne nous livrions. Nous portons souvent l'atrocité au point de voler, d'assassiner dans les rues, d'empoisonner des puits, des rivières, de produire des incendies, d'occasionner des disettes, de répandre la mortalité sur les bestiaux, et tout cela, moins encore pour nous amuser que pour lasser le peuple du gouvernement actuel, et lui faire ardemment desirer la révolution préparée par nos mains : ces actions vous révoltent-elles, ou les partagerez-vous avec la société, sans remords ? — Le sentiment que vous nommez-là fut toujours étranger à mon cœur ; l'univers entier, dissout par mes mains, ne me coûterait pas une larme. Ici, je reçus l'accolade fraternelle de toute l'assemblée ; j'eus ordre ensuite d'exposer mon derrière, et chaque membre de l'un et de l'autre sexe, vint le baiser, le gama-

hucher, puis enfoncer sa langue dans ma bouche. Emma fut troussée jusqu'à la ceinture ; ses jupes furent rattachées sur ses épaules, avec des rubans, et elle reçut les mêmes hommages ; mais quelque belle qu'elle fût, elle ne reçut aucune louange : toutes étaient interdites par les loix de cette assemblée, on m'en prévint.

Déshabillons-nous tous, dit alors Brahé qui faisait les fonctions de grand-maître, nous passerons ensuite dans la salle voisine ; dix minutes suffirent à cette toilette, et nous entrâmes dans un vaste cabinet entouré de canapés à la turque, jonché de coussins et de matelats : la statue de Jacques Molai, sur le bûcher qui consuma son corps, ornait le milieu de cette pièce. Voilà, me dit le grand-maître, celui que nous devons venger, noyons-nous, en attendant cette heureuse époque, dans l'Océan de délices que lui-même préparait à ses frères. Une douce chaleur régnait dans cet agréable réduit, que des faisceaux de lumières cachés sous des gazes, éclairaient mystérieusement : tout se mêla, tout se réunit dans un instant. Je m'élance sur l'aimable Amélie ; ses yeux m'avaient enflammé, et je n'avais encore bandé que pour elle ; ses desirs me préviennent, elle est dans mes bras avant que les miens ne l'enlacent. Je vous rendrais mal ses attraits, ils m'enivrèrent trop puissamment pour pouvoir les peindre. On n'eut jamais une bouche plus fraîche, jamais un aussi beau cul. Amélie se courbe en m'offrant d'elle-même, le temple qu'elle sait bien que je vais desservir, et soit habitude, soit goût, je m'apperçois bientôt que la coquine y met plus de sensation que de complaisance, et que nulle autre attaque ne lui aurait plu davantage. Le desir d'enculer les trois autres femmes, et même leurs maris, m'empêcha de perdre mon foutre dans le délicieux cul d'Amélie ; et je me jetai sur Steno qui sodomisait Emma. Enchanté de la bonne fortune,

le sénateur me fit le plus beau cul du monde, que je quittai néanmoins bientôt pour enfiler celui d'Ernestine sa femme, belle et voluptueuse créature, que je limai long-tems, Frédégonde m'attire : autant Ernestine avait mis de douceur et de délicatesse dans ses jouissances, autant celle-ci parut y mettre de fureur et d'emportement : en la quittant, je vole à son mari. Eric-Son, âgé de cinquante ans, frétille sous mon vit, comme la colombe sous le ramier, et le paillard met tant de sel dans sa jouissance, qu'il arrache mon foutre ; mais Brahé qui m'appelle, sait bientôt, en me suçant avec ardeur, rendre à mon engin l'énergie que les belles fesses d'Eric-Son, viennent de lui faire perdre, et celles qu'il me présente, et dont je sonde l'anus, me font bientôt oublier tous les plaisirs que je viens de goûter. Je fouts Brahé, près d'un quart d'heure, et ne le quitte que pour Volf, qui sodomisait Ulrique, dont le cul délicat obtient bientôt mon sperme. Que de libertinage ! que d'impureté dans cette dernière créature ! tout ce que la volupté peut avoir de plus piquant, tout ce que le libertinage a de plus effréné, fut mis en usage par cette Messaline ; s'emparant de

mon vit dès qu'il eut déchargé, il n'y eut rien que la garce ne fit pour le ranimer, et se l'introduire dans le con ; mais il lui fut impossible de me vaincre. Inviolable sectateur des loix de la société, j'en fus au point de menacer Ulrique de la dénoncer, si elle cherchait plus long-tems à me séduire ; furieuse, la coquine se renfonce mon vit dans le cul, et se démène avec tant d'ardeur que son foutre en jaillit dans la chambre.

Pendant que je foutais ainsi tous les culs de la salle, Emma, fêtée de même, n'avait pas chommé d'un seul vit ; tous lui avaient passé dans le cul, même le mien, mais tous n'avaient pas déchar-

gé ; il était là des libertins de profession, qu'une seule jouissance, fût-ce même celle d'un beau cul, n'électrisait pas assez vivement pour y perdre aussi facilement du foutre ; tous, par exemple, m'enculèrent, et pas un ne me donna du sperme ; Eric-Son, le plus débordé de tous, en eût bien foutu quinze comme ceux qu'il avait là à sa disposition, sans que son vit seulement en parut en colère. Brahé, tout jeune et vigoureux qu'il était, sans d'incroyables épisodes, dont nous parlerons bientôt, n'en serait pas venu davantage au dénouement : pour Steno, son affaire était faite : idolâtre d'Emma, le beau cul de cette voluptueuse créature lui avait, disait-il, suffi, et son foutre tout bouillant l'avait inondée. Volf, plus recherché, n'ayant pas, comme son confrère, tout ce qu'il fallait pour déterminer sa décharge, n'avait fait non plus que préluder, et ce ne fut qu'au souper qu'on servit assez promptement, qu'il me fut possible de démêler tous les goûts bisarres de mes nouveaux acolites. Ce souper fut dressé dans une salle différente, ou six beaux garçons de quinze à dix-huit ans, et six filles charmantes du même âge, se trouvèrent nuds pour nous servir. Après un repas somptueux, de nouvelles orgies se célébrèrent, et je ne pus juger que là, les passions désordonnées de ces despotes de la Suède.

L'un, Steno, quoiqu'il eut facilement déchargé dans le cul d'Emma, desirait néanmoins, pour perfectionner son extase, qu'un petit garçon lui suçât la bouche très-amoureusement, en lui socratisant le derrière, pendant qu'il foutait un homme : telle était sa passion.

Eric-Son n'en venait jamais à son honneur sans avoir préalablement fustigé, jusqu'au sang, deux jeunes individus de sexe différent. Volf se faisait enculer en cinglant une heure entière, à

coups de martinets, le cul dans lequel il se proposait de décharger ; autrement, très-peu d'érection.

Brahé, plus méchant encore, ne se disposait à l'émission, qu'en estropiant une victime, près du beau cul qu'il convoitait.

Toutes ces passions se développèrent au fruit. Les têtes échauffées de vin, d'espoir, d'ambition, d'orgueil, ne connurent plus aucun frein ; les femmes furent les premières il nous donner l'exemple du désordre, et il en coûta la vie à six victimes, avant que de se séparer.

Ce fut alors que Steno, en me témoignant au nom de la société, la joie qu'il avait de nous posséder dans son sein, me demanda si j'avais besoin de quelques sommes ; je crus politique de dire que non… au moins pour ces premiers momens… Et huit jours se passèrent sans que j'entendisse parler de mes nouveaux amis. Steno vint me voir le neuvième au matin. Nous allons en course cette nuit, me dit-il, les femmes n'en sont pas ; voulez-vous nous accompagner ? De quoi s'agit-il, répondis-je ? De crimes que nous voulons commettre au hasard ; nous volerons, pillerons, assassinerons, brûlerons, nous ferons des horreurs, en un mot ; êtes-vous des nôtres ? — Assurément. — Trouvez-vous donc ce soir à huit heures, dans la belle maison que Brahé possède au faubourg : c'est de-là d'où nous partirons.

Un délicieux souper nous attendait, et vingt-cinq soldats choisis à la supériorité du membre, devaient, en s'épuisant dans nos derrières, nous communiquer l'énergie nécessaire à l'expédition projettée. Nous fûmes foutus quarante coups chacun ; je ne l'avais jamais tant été de suite. Nous nous trouvâmes tous, après ces préliminaires, dans un feu… dans une agitation qui nous eût

fait porter le poignard au sein même de Dieu, si le jean-foutre eût existé.

Escortés des dix plus vigoureux champions de la bande, nous voilà donc à parcourir les rues comme des furies, en attaquant indistinctement tout ce qui passait : à mesure que nos victimes étaient volées et tuées, nous les précipitions dans la mer : les objets arrêtés par nous en valaient-ils la peine, nous en jouissions et ne les immolions pas moins après. Nous montâmes dans plusieurs maisons pauvres, que nous dévastâmes après y avoir semé le trouble et la désolation ; il n'y eut pas, en un mot, d'exécrations que nous ne nous permîmes, pas une seule que nous n'exécutâmes. Nous attaquâmes la patrouille, nous la mîmes en fuite ; et ce ne fut que rassasiés d'horreurs et d'atrocités que nous rentrâmes chez nous, le lendemain, dès que le jour vint éclairer les débris de nos scandaleuses orgies.

Nous ne manquâmes pas de faire mettre dans les papiers publics, que tels étaient les affreux abus que se permettait le gouvernement, et qu'aussi long-tems que le régime royal prévaudrait sur celui du sénat et des loix, aucune fortune ne serait en sûreté, aucun particulier ne respirerait en paix chez lui ; le peuple le crut et desira la révolution. Voilà comme on l'abuse ce pauvre peuple, voilà comme il est à-la-fois et le prétexte et la victime de la scélératesse de ses meneurs : toujours faible et toujours imbécille, tantôt on lui fait desirer un roi, tantôt une république, et la prospérité offerte par ses agitateurs à l'un ou l'autre de ces régimes, n'est jamais que le phantôme créé par leurs intérêts ou par leurs passions.

Cependant l'époque approchait, le desir d'un changement était tel qu'il ne s'agissait plus que de cela dans toutes les conversa-

tions. Plus adroit politique que mes associés, je vis le monument de leur fortune à bas, au même instant où ils l'édifiaient ; plus calme qu'eux, je sondai les esprits, et l'immense quantité de gens que je reconnus fermement attachés au parti du roi, me convainquit que la révolution sénatoriale était avortée. Ce fut alors, où fidèle aux principes d'égoïsme et de scélératesse auxquels je voulais sacrifier toute ma vie, je résolus de changer à l'instant de parti, et de trahir inhumainement celui qui m'avait reçu ; il était le plus faible, je le voyais ; ce n'était ni la bonté de l'un, ni le vice de l'autre, qui me décidait, je ne l'étais que par la force, et ce n'était uniquement que vers la force que je voulais me diriger. Je serais infailliblement resté du parti sénatorial, si je l'eusse cru, non pas le meilleur, je savais bien qu'il était le plus vicieux, mais s'il eût été le plus fort ; il m'était démontré qu'il ne l'était pas, je le trahis. Ce rôle, me dira-t-on, était infâme : soit. Mais que m'importait l'infamie, dès que mon bonheur ou ma sûreté se trouvait à ma trahison. L'homme n'est né que pour travailler à sa félicité sur la terre ; toutes les vaines considérations qui s'y opposent, tous les préjugés qui l'entravent, sont faits pour être foulés aux pieds par lui, car ce n'est pas l'estime des autres qui le rendra heureux, il ne le sera que par sa propre opinion, et ce ne sera jamais en travaillant à sa prospérité, quelque voie qu'il prenne pour y réussir, qu'il pourra cesser de s'estimer.

Je fais demander une audience secrette à Gustave, je l'obtiens ; je lui révèle tout, je lui nomme ceux qui ont fait le serment de le détrôner, je lui jure de ne pas quitter Stockolm, qu'il n'ait prévenu ce grand évènement, et ne lui demande qu'un million pour récompense si mes avertissemens sont justes, une éternelle prison si je le trompe. La vigilance du monarque, aidée de mes avis, prévint tout ; Gustave, à cheval de bonne heure, le

jour où tout devait éclater, contint le peuple, s'assura des conjurés, gagna le militaire, s'empara de l'arsenal, sans répandre une seule goutte de sang. Ce n'était point du tout sur cela que j'avais compté ; réjoui d'avance des suites sanglantes que je supposais à ma trahison, je courus moi-même les rues, dès le matin, pour voir tomber toutes les têtes que j'avais dévouées : l'imbécille Gustave les conserva toutes. Que de regrets j'éprouvais pour lors, de n'être pas resté fidelle à ceux qui eussent inondé de sang les quatre coins du royaume. Je me suis trompé, dis-je ; on accusait ce prince d'être despote, et le mal-adroit se montre débonnaire, quand je lui offre tous les moyens d'étayer sa tyrannie : Oh ! comme je maudis cet automate ! Souvenez-vous, dis-je à tous ceux qui voulurent m'entendre, que dès que votre prince manque ici l'occasion de fixer, comme il le devrait, son sceptre, sur des monceaux de morts, souvenez-vous qu'il ne régnera pas longtems, et que sa fin sera malheureuse.

Je n'eus pourtant pas besoin de lui rappeler sa promesse ; Gustave lui-même, me fit venir dans son palais, où il me compta le million promis, en m'ordonnant de sortir à l'instant de ses états. Je paye les traîtres, me dit-il, ils me sont nécessaires, mais je les méprise, et les éloigne de moi sitôt qu'ils m'ont servi.

Que m'importe, dis-je en m'en allant, que cet animal m'estime ou me méprise, j'ai son argent, c'est ce que je voulais ; à l'égard du caractère qu'il me reproche, il ne le corrigera pas dans moi ; la trahison fait mes délices, et je vais, sous un autre rapport, le mettre bientôt encore en usage.

Je vole chez Steno : ma femme vous a trahis, lui dis-je, c'est un monstre ; je viens de tout savoir, elle a reçu de l'argent pour cette horreur ; elle m'a valu l'ordre de quitter la Suède ; j'obéirai sans

doute, mais je veux la perdre avant de partir : tout est calme, rien ne nous empêche de nous réunir ce soir, faisons-le, je vous en conjure, et punissons cette scélérate : Steno consent. Je conduis Emma à la société, sans qu'elle se doute du projet qui la rassemble ; tous les hommes, toutes les femmes en fureur contre celle que j'accuse, la condamnent d'un commun accord, aux plus effrayans des supplices. Emma, confondue d'une telle accusation, veut récriminer contre moi ; on la fait taire, et la malheureuse, confiée à mes soins, pendant que des scènes lubriques s'arrangent autour de l'échafaud dressé pour son supplice, est écorchée vive, puis brûlée à petit feu sur toutes les parties que je dépouillais en détail : on me suçait pendant ce tems-là, et mes quatre amis, foutant chacun un bardache, étaient fouettés par leurs épouses, que gamahuchaient de jeunes filles : je n'avais de mes jours déchargé plus délicieusement. L'opération faite, on se mêla ; ce fut alors qu'Amélie, l'épouse de Volf, s'approcha de moi : j'aime ta fermeté, me dit-elle, je m'appercevais depuis longtems que cette femme n'était pas faite pour toi, je te conviens mieux, Borchamps ; mais je vais t'étonner : jure-moi qu'un jour aussi, je serai ta victime. Mon imagination va te surprendre, mon ami, quoiqu'il en soit, je ne puis t'en cacher le délire ; mon mari m'aime trop pour me satisfaire ; depuis l'âge de quinze ans, ma tête ne s'est embrasée qu'à l'idée de périr victime des passions cruelles du libertinage. Je ne veux pas mourir demain, sans doute, mon extravagance ne va point jusques-là ; mais je ne veux mourir que de cette manière ; devenir, en expirant, l'occasion d'un crime, est une idée qui me fait tourner la tête, et je quitte demain Stockolm, avec toi, si tu me jures de me satisfaire. Vivement ému moi-même, d'une aussi rare proposition, je proteste à Amélie qu'elle aura lieu d'être contente de moi : tout s'arrange,

elle s'évade dès le même jour, et nous sortons de la ville, sans que qui que ce soit se doute de cet enlèvement.

Ma fortune était immense, en quittant Stockolm ; j'héritais de ma femme, j'emportais le million du Roi, et ma nouvelle amie me remit encore, indépendamment de tout cela, près de six cents mille francs qu'elle dérobait à son mari, et qu'elle me força d'accepter, Amélie et moi d'un commun accord, nous nous dirigeâmes vers St. Pétersbourg ; elle exigea le mariage, j'y consentis ; et nous trouvant en état de ne rien refuser à nos desirs, nous louâmes un superbe hôtel dans le plus beau quartier de la ville ; les valets, les équipages, la bonne chère, tout fut prodigué, et la meilleure compagnie s'honora bientôt d'être présentée chez ma femme. Les Russes aiment le faste, l'opulence, le luxe : mais se réglant absolument sur nous, aussitôt qu'un Seigneur français s'annonce avec un peu de magnificence, tous s'empressent à le copier. Le ministre de l'impératrice m'invita de lui-même à me faire présenter à sa souveraine, et me sentant né pour les grandes aventures, j'acceptai ses propositions,

Catherine, toujours familière avec ceux qui lui plaisaient, me demanda plusieurs particularités sur la France, et satisfaite de mes réponses, elle me permit de lui faire souvent ma cour ; deux ans se passèrent ainsi, pendant lesquels nous nous plongeâmes, Amélie et moi, dans tout ce que cette belle ville pouvait offrir de voluptés. Un billet m'instruisit, à la fin, des motifs que l'Impératrice avait eue, en témoignant le desir de me voir souvent. Elle m'engageait, par cette missive, à me laisser conduire dès que la nuit serait venue, dans une de ses maisons de campagne, située à quelques lieues de la ville. Amélie, que j'instruisis de cette bonne

fortune, fit tout ce qu'elle put pour m'en détourner, et ne me vit partir qu'avec douleur.

J'ai pris sur votre personnel, me dit l'Impératrice, dès que nous fûmes seuls, toutes les informations qui pouvaient m'éclairer. J'ai su votre conduite en Suède, et quoiqu'on en ait pu dire, je l'ai fort approuvée. Croyez, jeune Français, que le parti des Rois est toujours le meilleur ; ceux qui l'embrassent et lui restent fidèles, ne s'en repentiront jamais. Sous le masque de la popularité, Gustave a voulu raffermir le despotisme sur son trône ; vous l'avez bien servi, en dévoilant la conjuration qui troublait ses desseins ; je vous en loue ; votre âge, votre physionomie, ce qu'on publie de votre esprit, tout m'intéresse à vous, et je puis ajouter beaucoup à votre fortune, si vous embrassez mes projets... Madame ? répondis-je véritablement ému des attraits de cette superbe femme, quoiqu'elle eut déja quarante ans, le bonheur de plaire à votre Majesté, devient une assez grande récompense aux services qu'elle me met à même de lui rendre, et je jure d'avance, que ses ordres vont devenir à jamais les seuls devoirs, comme les seuls plaisirs de mon cœur. Catherine me donna sa main, que je baisai avec transport ; un fichu s'écarte, et la plus belle gorge du monde paraît à mes regards ; Catherine, en la révoilant, me parle de sa maigreur, comme si quelque chose au monde eut été plus délicieux et plus frais, que ce qu'on laissait dérober à mes yeux. Lorsque l'Impératrice vit que je ne pouvais contenir mes éloges, elle me permit bientôt de me convaincre que tous ses charmes répondaient à l'échantillon que je venais de surprendre. Que vous dirai-je, mes amis, l'Impératrice fut enfilée le même jour ; et comme mon physique lui plût infiniment, je fus promptement admis aux honneurs du lit de la princesse. Peu de femmes étaient aussi belles que Catherine : on n'a ni de plus belles chairs, ni des

formes aussi-bien moulées ; et quand j'eus vu quelques échantillons de son tempéramment, je ne m'étonnai plus de la multitude de mes prédécesseurs ; toutes les jouissances furent desirées par Catherine, et vous croyez bien que je ne lui en refusai aucune : son cul sur-tout, le plus beau cul que j'eusse vu de ma vie, me combla des plus doux plaisirs. Ces petits écarts sont fort d'usage en Russie, me dit-elle, et je me garde bien de les proscrire ; l'extrême population fait ici la richesse des Seigneurs, et leur puissance entravant la mienne, je dois me servir de tous les moyens qui peuvent l'affaiblir ; celui-là m'amuse, en me servant, car j'aime le vice et ceux qui le professent ; il est dans mes principes de le propager. Il me serait facile de prouver à tous les souverains, qu'ils devraient se conduire de même ; je suis enchantée, Borchamps, de vous voir féter mon derrière… (je le baisais pendant ce tems-là), et je vous déclare qu'il est à votre service toutes les fois que vous voudrez le foutre. J'usai souvent de la permission.

L'Impératrice fut assez prudente pour ne pas s'ouvrir davantage dans cette première entrevue ; une seconde, huit jours après, se passa de même ; mais à la troisième, c'est maintenant, me dit Catherine, que je crois être assez sûre de vous, pour vous associer à mes projets : avant de vous les révéler pourtant, j'exige un sacrifice de vous, et c'est à l'instant même que je veux vous y voir souscrire… Quelle est cette jolie Suédoise que tu traînes après toi, Borchamps ? — Elle est ma femme. — Que cela soit ou non, je ne veux pas qu'elle existe demain… Le vit bandant que vous empoignez, princesse, répondis-je, va signer son arrêt de mort, dans votre cul… Bien, me dit Catherine, en se l'introduisant : mais je suis cruelle ; cette femme m'a inspiré beaucoup de jalousie, et je veux qu'elle endure un supplice égal aux inquiétudes qu'elle m'a

données, je veux qu'elle soit demain tenaillée sous nos yeux, avec des fers brûlans, de quart-d'heure en quart-d'heure ; on interrompra ce supplice, pour la pendre en détail, et pour la rouer à demi ; mes bourreaux la foutront à chaque reprise, et je la ferai couvrir de terre brûlante, avant qu'elle n'ait rendu les derniers soupirs : j'examinerai ta contenance pendant cette expédition ; le secret te sera confié si tu es courageux ; tu l'ignoreras si tu trembles. Quelque belle que fut Amélie, deux ans de jouissance avaient furieusement calmé mes desirs ; trop de tendresse, trop d'amitié et beaucoup moins de cruauté dans l'esprit que je lui en avais supposé d'abord : ce qu'elle m'avait dit, sur la manière dont elle voulait finir ses jours, n'était à le bien prendre qu'un rafinement de délicatesse ; mais il s'en fallait bien qu'elle desira cette manière de terminer ses jours. Amélie n'avait pas d'ailleurs toute la condescendance que j'exigeais d'une femme ; elle refusait de me sucer, et quant à son derrière, je veux bien croire qu'il avoit eu de très-grands charmes ; mais celui d'une femme en a-t-il, quand on l'a foutu deux ans. Tout fut donc promis à Catherine, qui s'amusa beaucoup de la possibilité de satisfaire aussi-bien le desir que ma femme avait formé sur son genre de mort, et dès le lendemain elle lui fut présentée dans une des maisons de l'Impératrice, la plus mystérieuse et la plus éloignée de la ville. On ne se figure pas les emportemens de cette femme accoutumée à voir tout céder devant elle. Elle traita la malheureuse Suédoise, avec une dureté, une tyrannie impossible à croire, elle se fit rendre par elle, les services les plus bas ; elle s'en fit lécher et branler ; elle la soumit aux vexations les plus dures, et la livrant ensuite à ses bourreaux, le monstre lui fit subir effectivement en détail, sous ses yeux, tous les supplices dont elle avait formé le plan. Elle voulut que j'enculasse cette pauvre victime pendant les intervalles…

elle porta le délire au point d'exiger que je foutisse les bourreaux, pendant qu'ils suppliciaient Amélie ; et contente de me voir bander pendant tout ce tems, elle se forma, de mon caractère, l'opinion conforme à ses desirs : ma triste femme expira au bout d'onze heures, des lus violentes angoisses. Catherine déchargea plus de vingt fois ; elle-même aida les bourreaux, et je fus remis à huit jours, pour le développement du grand projet qui devait m'être confié.

Jusqu'alors je n'avais été reçu qu'à la campagne de la Souveraine ; cette fois-ci ce fut dans l'intérieur même du palais d'hiver situé dans l'île de l'Amirauté, où l'on me fit l'honneur de m'admettre.

Ce que j'ai vu de vous, Borchamps, me dit l'impératrice, ne me laisse plus douter de l'énergie de votre caractère : revenu de tous les préjugés de l'enfance, je vois quelle est maintenant votre manière de penser sur ce que les sots appellent le crime ; mais si ce mode est souvent utile aux simples particuliers, combien de fois dans la vie ne devient-il pas indispensable aux souverains ou à l'homme d'état ; l'être isolé, pour assurer la base de son bonheur dans le monde, n'a tout au plus besoin que d'un crime ou deux dans le cours de son existence ; ceux qui s'opposent à ses desirs sont en si petit nombre qu'il lui faut très-peu d'armes pour les combattre ; mais nous, Borchamps, entourés perpétuellement ou de flatteurs qui n'ont d'autres desseins que de nous tromper, ou d'ennemis puissans dont l'unique but est de nous détruire, dans combien de différentes circonstances ne sommes nous pas forcés d'employer le crime ? Un souverain jaloux de ses droits devrait ne s'endormir que la verge à la main. Le célèbre Pierre crut rendre un grand service à la Russie en brisant les fers d'un

peuple qui ne connaissait et ne chérissait que son esclavage ; mais Pierre plus occupé de sa réputation que du bonheur de ceux qui devaient un jour occuper son trône, ne sentit pas qu'il flétrissait la couronne des souverains, sans rendre le peuple plus heureux : et qu'a-t-il gagné dans le fait à ce grand changement ? Que lui importe le plus ou le moins d'étendue d'un état dont il n'occupe que quelques toises ; que lui font les arts et les sciences à grands frais transportés sur un sol, dont il ne veut que la végétation ? En quoi le flatte l'apparence d'une liberté, qui ne rend ses fers que plus lourds ? Affirmons-le donc sans aucune crainte, Pierre a perdu la Russie aussi certainement, que celui qui la remettra sous le joug, en deviendra le libérateur ; le Russe éclairé s'apperçoit de ce qui lui manque ; le Russe assoupli ne verrait rien au-delà de ses besoins physiques. Or, dans laquelle des lieux situations l'homme est-il le plus fortuné, est-ce dans celle où le bandeau loin de ses yeux lui fait appercevoir toutes les privations, ou dans celle où son ignorance ne lui en laisse soupçonner aucune ? Ces bases établies, ôsera-t-on nier que le despotisme le plus violent ne convienne mieux au sujet que la plus entière indépendance ? et si vous m'accordez ce point que je crois impossible à refuser, me blâmerez-vous de tout entreprendre pour rétablir les choses en Russie, comme elle l'étaient avant le malheureux siècle de Pierre ; Bazilovitz régna comme je veux régner ; sa tyrannie me servira de modèle : il s'amusait, dit-on, à assomer les prisonniers qu'il faisait, à violer leurs femmes et leurs filles, à les mutiler de sa main, à les déchirer et les brûler ensuite ; il assassina son fils, il punit une insurrection dans Novogorod, en faisant jetter trois mille hommes dans le Volga. Il était le Néron de la Russie ! Et bien, j'en serai moi la Théodore ou la Messaline ; aucune horreur ne me retiendra pour m'affermir sur le trône, et la

première que je dois consommer est la destruction des jours de mon fils. J'ai jeté les yeux sur vous, Borchamps, pour l'accomplissement de ce forfait politique. Celui que je choisirais dans ma nation pourrait être attaché à ce prince, et je n'aurais qu'un traître au lieu d'un complice ; je me souviens des plaintes légitimes que j'eus à faire du Russe à qui je confiai le meurtre de mon époux ; je ne veux plus me retrouver dans le même cas ; il ne faut pas absolument que ce soit un homme du pays qui soit chargé de ces grands desseins ; un reste d'attachement fabuleux qu'il croit devoir à un prince de sa nation le retient, et le crime se fait toujours mal lorsque les préjugés captivent ; je n'ai point de telles craintes avec vous : voilà le poison dont je veux que vous vous serviez… J'ai dit, Borchamps ; acceptez-vous ?

Madame, répondis-je à cette femme vraiment douée du plus grand caractère, quand je ne serais pas né avec le goût du crime ; quand le crime ne serait pas l'élément de ma vie, celui que vous me proposez me flatterait, et la seule idée d'arracher au monde un prince débonnaire, pour y conserver la tyrannie dont je suis un des plus zélés partisans, cette seule idée, madame, suffirait pour me faire accepter avec joie le projet dont vous me parlez : comptez sur mon obéissance.

Cette profonde résignation t'enchaîne pour toujours à moi, me dit Catherine, en me serrant dans ses bras. Je veux, demain, enivrer tes sens de tous les délices de la volupté ; je veux que tu me voyes dans le plaisir ; je veux t'y considérer moi-même, et ce sera dans l'ivresse des plus piquantes luxures, que tu recevras le poison qui doit trancher les jours abhorrés du méprisable individu que j'ai pu mettre au monde.

Le rendez-vous fut à la maison de campagne où j'avais déjà vu l'impératrice ; elle me reçut au sein d'un boudoir magique, dans lequel l'air le plus chaud faisait à-la-fois éclore les fleurs de toutes les saisons, agréablement réparties dans des banquettes d'acajou qui régnaient tout autour de ce délicieux cabinet. Des canapés à la turque, environnés de glaces qui se voyaient au-dessous, invitaient, par leur mollesse, aux plus voluptueuses jouissances : un réduit plus lugubre se voyait au-delà ; on y appercevait quatre beaux garçons de vingt ans, que des fers contenaient aux passions effrénées de Catherine. Ce que tu regardes-là, me dit la princesse, est le bouquet de la lubricité : des plaisirs ordinaires vont commencer par échauffer nos sens ; ce que tu vois, complétera leur délire. Des victimes de mon sexe te plairaient-elles mieux ? Peu m'importe, répondis-je, je partagerai vos plaisirs, et sur quelqu'individu que se commette le meurtre, il est toujours sûr d'enflammer mes sens. — Ah Borchamps ! il n'y a que cela de bon dans le monde ; il est si doux de contrarier la nature ! — Mais le meurtre ne la contrarie point. — Je le sais ; mais il forme infraction aux loix, et rien ne m'échauffe comme cette idée. — Qui serait au-dessus des loix, si ce n'étaient ceux qui les font. — Votre majesté a-t-elle joui de ces quatre beaux hommes ? — Seraient-ils dans mes fers sans cela ? — Savent-ils le sort qui les attend ? — Pas encore. Nous le leur déclarerons, en nous en servant ; je prononcerai leur arrêt, pendant que ton vit sera dans leur cul. — Je voudrais que vous l'exécutassiez alors… Ah scélérat ! je t'adore, me dit Catherine, et les objets de luxure, destinés aux orgies que nous allions célébrer, parurent à l'instant. C'étaient six jeunes filles de quinze à seize ans, de la plus rare beauté, et six hommes de cinq pieds dix pouces, dont les membres pouvaient à peine s'empoigner. Mets-toi bien en face

de moi, me dit Catherine, et considère mes plaisirs, sans t'en mêler ; branle-toi, si tu veux ; mais ne me trouble pas. Je vais jouir des délices suprêmes de m'offrir à tes yeux aussi putain qu'il soit possible de l'être ; ce cinisme me plaît, j'aime le scandale ; il m'échauffe la tête. J'obéis.

Les jeunes filles déshabillent leur reine, et l'accablent ensuite des plus douces caresses. Trois suçaient à-la-fois la bouche, le con et le cul ; les trois autres relayaient à l'instant celles-ci ; les premières reprenaient ensuite, et cet exercice se faisait avec une incroyable rapidité ; elles s'armèrent de verges, et vinrent étriller doucement Catherine, chacune sur une partie différente du corps. Les hommes entouraient, et les filles venaient de tems en tems baiser leurs bouches et branler leurs vits. Quand tout le corps de l'impératrice fut rouge comme de l'écarlate, elle se le fit frotter avec de l'esprit de vin ; puis-s'asseyant sur le visage de l'une de ses filles, qui eut ordre de lui gamahucher le trou du cul, elle en reçut une seconde à genoux entre ses jambes, qui lui suçait le clitoris ; la troisième lui suçait la bouche ; la quatrième, les tétons, et elle, en branlait une de chaque main. Les six garçons alors, se grouppant de même, vinrent apporter la tête de leurs vits sur toutes les portions des fesses de ces six femmes, qu'ils purent saisir. Je n'ai jamais rien vu de voluptueux comme ce grouppe ; il coûta du foutre à Catherine. Je l'entendis soupirer et blasphémer en langue Russe, c'était son usage.

Une autre scène s'offrit ; chaque jeune fille fut branlée par elle à son tour ; mais elle ne leur gamahuchait que le trou du cul : les hommes chatouillaient le sien pendant ce tems-là. Ceci n'occupant à-la-fois que deux sujets, les dix autres faisaient devant ses yeux, ce qu'elle faisait elle-même ; tout varia bientôt. Elle s'en-

fonce un vit dans le con, et courbée sur celui qui la fout de cette manière, elle présente son cul à un autre, qui la sodomise à tour de reins ; elle branle un vit de droite et de gauche, sur les fesses de deux jeunes filles ; on fouette celui qui l'encule, et tout ce qui reste compose des grouppes autour d'elle. Les six hommes lui passèrent ainsi dans le con et dans le cul ; elle devient ensuite la maquerelle des six jeunes filles ; elle leur place à-la-fois des vits dans les deux routes du plaisir, suce les engins qui sortent de leur orifice, s'amuse à chatouiller le clitoris de ses filles et à les baiser sur la bouche pendant ce tems-là ; elle se couche sur le canapé, et se fait passer tous les hommes sur le corps : chacun en lui relevant les cuisses, devait l'enfiler à-la-fois par devant et par derrière ; les jeunes filles pendant ce tems-là devaient tour-à-tour s'accroupir sur son front, revenir baiser l'homme qui la foutait, et lui pisser sur le visage : la coquine perdit encore beaucoup de foutre pendant cette scène. Ce fut après, qu'elle m'appela ; j'étais au supplice, ceux de Tantale n'égalaient pas les miens, et c'est ce que desirait la putain. Bandes-tu, me dit-elle, ironiquement. Regarde-le, garce, lui répondis-je… et cette insolente réponse lui fit le plus grand plaisir. Eh bien ! me dit-elle, en se retournant, voilà mon cul, il est plein de foutre, viens-y joindre le tien, et l'impudique suça le cul d'un homme, pendant que je la sodomisais. Tous y passèrent, je maniais le derrière des filles en foutant, et mon sperme partit malgré moi. Elle me défendit de quitter son cul, puis ordonna aux hommes de me foutre, pour me faire rebander ; les filles, par ses ordres, ou me faisaient baiser leurs fesses, ou présentaient à Catherine leurs clitoris à sucer ; mon foutre ainsi coula trois fois de suite.

Faisons des cruautés maintenant, me dit la princesse ; je suis rendue, il me faut des choses fortes. Tous les hommes alors,

prirent une fille sur leurs reins, de manière que chaque grouppe présentait à-la-fois deux culs. Elle s'arma d'un fouet semblable à celui dont les bourreaux se servent en Russie, pour donner le knouk ; et de sa main royale, la gueuse étrilla si bien tous ces beaux derrières, que le sang ruissela dans la chambre ; je la fouettais pendant ce tems-là, mais simplement avec des verges de bouleau, et je devais à chaque vingtaine m'agenouiller devant elle, pour lui lécher le trou du cul. Je vais, me dit-elle, martyriser tous ces individus-là, bien autrement ; je voudrais, quand j'en ai joui, les faire mourir dans les plus effrayans supplices. Les hommes s'emparent des filles ; ils les contiennent dans le plus grand écartement possible, et Catherine, fustige à tour de bras, toutes ces malheureuses, dans le vagin ; elle en fit jaillir des flots de sang. Les filles tinrent ensuite les hommes, que Catherine étrilla fortement sur le vit et les couilles. Qu'ai-je besoin maintenant de tout cela, disait-elle ? cela ne bande plus, ces tripes ne sont plus bonnes que pour les vers ; jouis de tous ces individus, Borchamps, me dit-elle, je te les abandonne, et vais t'observer à mon tour,

Par mes soins, les filles font rebander les hommes, et je suis encore foutu deux fois de chacun, je passe mon vit dans tous les culs, j'arrange différens tableaux, et Catherine se branle en m'examinant.

En voilà assez, me dit-elle, passons à des choses plus importantes ; les victimes entrèrent ; mais quelle fut ma surprise, en voyant un de ces jeunes hommes ressembler si parfaitement au fils de impératrice, que je crus un moment que c'était lui. J'espère, me dit-elle, en voyant ma surprise, que tu devines mes desseins ? Jugeant ta tête par la mienne, répondis-je, je vois que

c'est sur cet individu que nous allons faire l'épreuve du poison destiné pour l'être auquel il ressemble. Justement, me dit Catherine : je serai privée du plaisir de voir les angoisses de mon fils, celles de cet homme ici m'en donneront l'image ; mon illusion sera facile, et je déchargerai des torrens. Délicieuse tête, m'écriai-je, que n'es-tu la reine du monde, et que ne suis-je ton premier ministre ! Assurément nous ferions beaucoup de mal, me dit l'impératrice, et les victimes se multiplieraient furieusement sous nos coups. Avant que de rien entreprendre, Catherine se fit foutre par ces quatre victimes, pendant que je les enculais, et que les douze autres sujets, ou nous fouettaient, ou nous branlaient, en formant près de nous, les plus obscènes tableaux. Les six premiers hommes avec lesquels nous venons de foutre, me dit l'impératrice, sont mes bourreaux ordinaires ; tu vas les voir en action sur ces quatre victimes : est-il quelques-unes de ces femmes que ta lubricité condamne ? je t'en laisse le maître, désigne-la sur-le-champ, je vais éloigner le reste afin que nous nous amusions tranquillement du supplice de ces infortunées. Deux de ces charmantes créatures m'ayant extrêmement échauffé la tête, je les dévouai à la mort, et nous ne restâmes plus que quatorze, six bourreaux, autant de victimes, l'impératrice et moi.

La vivante image du fils de Catherine, fut la première victime qui parut sur la scène. Je lui présentai moi-même la fatale boisson, dont l'effet ne se fit sentir qu'au bout d'une demie-heure, pendant laquelle nous ne cessâmes l'un et l'autre de jouir de ce garçon ; les douleurs se déclarèrent enfin, elles furent épouvantables. Le malheureux créva sous nos yeux, dix minutes après les premières angoisses, et Catherine ne cessa de se faire enculer pendant ce spectacle. Elle se fit ensuite lier tour-à-tour les autres hommes sur le corps ; elle les béquetait, elle les branlait pendant

que les bourreaux, au rang desquels la putain m'avait mis, déchiquetaient ces drôles-là sur elle : il n'y eut pas de tourmens que nous ne leur fîmes endurer. Les deux filles que je demandai la permission d'exécuter seul, ne le cédèrent en rien pour la rigueur des supplices, à ceux qu'avaient endurés les hommes ; j'ose vous assurer même que je l'emportai en raffinement sur les horreurs ordonnées par l'impératrice. Je tapissai de camions, l'intérieur du con de l'une d'elles, et la foutis après ; chaque secousse de mon vit, en enfonçant ces épingles jusqu'à la tête, faisait jeter les hauts cris à cette malheureuse, et Catherine convint qu'elle n'avait jamais rien inventé de plus délicieux.

Les cadavres disparurent, et je soupai tête-à-tête avec Catherine ; nous étions tous deux nuds. Elle s'embrâsa fortement pour moi, accabla ma fermeté d'éloges, et me promit la plus brillante place de sa cour, quand j'aurais fait mourir son fils. Le poison me fut confié, je promis d'agir dès le lendemain : je foutis encore deux coups Catherine en cul, et nous nous séparâmes.

J'avais depuis long-tems d'intimes fréquentations avec le jeune prince ; Catherine à dessein, les avaient ménagées ; elle avait même desiré que je me branlasse avec ce jeune homme, afin d'exciter sa luxure par les détails que je lui donnerais sur le personnel de cet enfant, proscrit par sa rage. Cela avait eu lieu ; Catherine cachée, nous avait même vu nous enculer un jour. Cette liaison favorisa les moyens nécessaires à l'exécution du projet : il vint, suivant son usage, déjeuner sans cérémonie, un matin, chez moi, et ce fut là que le coup eut lieu ; mais depuis bien long-tems en butte à de semblables tentatives de la part de sa mère, jamais ce jeune prince ne mangeait en ville sans avaler du contre-poison, sitôt qu'il se sentait la plus légère douleur d'estomac. Aucun

effet ne résulta donc de notre perfidie ; et l'injuste Catherine soupçonnant sur-le-champ mon courage, m'accabla d'invectives, et me fit arrêter au sortir de son palais. Vous savez que la Sibérie est le sort de tous les prisonniers d'état de cette femme cruelle ; mes biens furent confisqués, mes effets saisis, je fus conduis dans ce séjour d'horreur, et condamné, comme les autres, à rapporter au commandant, douze peaux de bêtes par mois, fustigé jusqu'au sang quand j'y manquais. Telle est la funeste école ou je me suis fait de ce supplice, un espèce de besoin devenu si violent en moi, qu'il faut absolument pour ma santé, que je me fasse fouetter tous les jours.

On me donna en arrivant, une hutte dont le propriétaire venait de mourir après quinze ans de détention ; elle était composée de trois chambres, avec des treillis au mur, pour l'introduction de la lumière ; sa construction était en sapin, parquetée d'os de poisson, qui rendaient le plancher aussi luisant que l'ivoire ; il y avait au-dessus un bouquet d'arbres assez pittoresque ; et pour se mettre à l'abri de l'incursion des bêtes sauvages, on y avait creusé un fossé palissadé avec de forts poteaux et des pièces de bois en travers ; cette barricade était armée de pointes qui formaient comme autant de lances ; et lorsque les portes étaient fermées, on y était aussi en sûreté que dans une place forte ; je trouvai la provision du défunt, consistant en biscuit, en renne salée, et en quelques bouteilles d'hidromel : tel était le triste réduit où je venais, au retour de la chasse, pleurer l'injustice des princes et la férocité de la fortune : je passai près de dix ans dans cette cruelle retraite, n'ayant d'autre société que quelque infortunés comme moi.

Un d'eux, Hongrois de nation, homme sans mœurs comme sans principes, et que l'on nommait Tergowitz, me parut le seul avec lequel mon caractère pût sympatiser ; celui-là, du moins, raisonnait le crime ; les autres le commettaient comme la bête fauve dont ils partageaient l'affreuse habitation. Tergowitz seul, au lieu d'adoucir le Dieu, cause apparente de ses malheurs, ne s'occupait qu'à l'invectiver..... qu'à le blasphêmer chaque jour ; aucun remords, quoiqu'il eut commis tous les crimes, n'approchait de son ame de fer ; et son unique regret, dans l'état où nous nous trouvions, consistait à devoir étouffer ses penchans malgré lui. Tergowitz approchait, comme moi, des six lustres : sa figure était agréable, et le premier effet de notre confiance fut de nous enculer tous deux. Ce n'est pas, me dit le Hongrois, aussitôt que nous eûmes fini, l'absence ou le besoin des femmes qui me porte à ce que je viens de faire, c'est le goût seul. J'idolâtre les hommes et j'abhorre les femmes : il en existerait des millions ici, que je n'en toucherais pas une. Est-il, demandai-je à mon camarade, quelqu'autre individu dans cette misérable contrée, que nous puissions associer à nos sodomites plaisirs. Oui, me dit Tergowitz ; non loin d'ici demeure un Polonais, appelé Voldomir, âgé de cinquante-six ans, l'un des plus beaux hommes que l'on puisse voir... l'un des plus sodomites ; il y a dix-huit ans qu'il est dans ces déserts ; il m'aime avec passion, et sera, j'en suis sûr, bien aise de te connaître. Réunissons-nous, Borchamps, et sauvons-nous tous trois de ces indignes contrées. Nous fûmes, dès le même jour, trouver le Polonais : il demeurait à cinquante verstes de nous. On est voisin

à cette distance, quand on habite la Sibérie. Voldomir, exilé pour des crimes horribles commis en Russie, me parut effectivement un très-bel homme, mais d'une étonnante férocité ; son

abord était dur, et la misantropie paraissait empreinte sur chacun de ses traits. Ce ne fut qu'après que Tergowitz l'eut prévenu sur mon personnel, qu'il m'envisagea d'un autre œil. Dès que nous eûmes soupé, nous nous mîmes machinalement tous trois la main à la culotte. Voldomir avait un superbe vit, mais le cul le plus dur que j'eusse encore vu de mes jours. Il ne rapporte jamais de peaux, me dit Tergowitz, afin d'être fustigé tous les jours. Il est bien certain, reprit le Polonais, que je ne connais pas un plus grand plaisir dans le monde, et si vous voulez vous en escrimer, je vais vous livrer mes fesses. Armés de verges, Tergowitz et moi nous passâmes une heure entière à flageller le Polonais, sans qu'il eût seulement l'air de le sentir. Électrisé de la cérémonie, le paillard saisit enfin mes fesses, et poussant son énorme vit sans le mouiller, je fus foutu dans un instant ; Tergowitz l'enculait pendant ce tems-là ; et malgré l'excessive rigueur du tems, comme il avait beaucoup fumé dans la hutte, nous nous enculions sur la neige. Ce prodigieux engin me causa beaucoup de douleurs, et le coquin me les vit ressentir sans aucune pitié : au sortir de mon cul, il enfila celui de Tergowitz, et nous lima tous deux ainsi près de deux heures sans décharger, je l'enculais pendant qu'il foutait mon camarade, et moins blasé que lui, je lui déchargeai dans le derrière. Je suis, nous dit le Polonais, quand il se fut retiré, sans en venir à son honneur, je suis malheureusement contraint à me priver de ces plaisirs, ou à les goûter seul, car il m'est impossible de m'y livrer sans répandre des flots de sang ; faute de pouvoir tuer des hommes, j'égorge des animaux et je me barbouille de leur sang ; mais lorsque les passions sont un peu vives, ces pis-allers sont bien cruels… Ah ! dit Tergowitz, en avouant nos goûts à notre nouveau camarade, je crois que nous pouvons bien convenir avec lui, que nous ne nous en sommes pas

toujours tenu là… Et où diable, dis-je à mes amis, pouvez-vous trouver des victimes ? — Parmi nos compagnons. — Sans aucune pitié pour la ressemblance de votre sort au leur ? — Qu'appelles-tu pitié, me dit le Polonais, ce sentiment, qui glace les desirs, peut-il s'admettre dans un cœur de fer ; et quand un crime me délecte, puis-je être arrêté par de la pitié, le plus plat, le plus bête, le plus futile de tous les mouvemens de l'ame ? Apprends que jamais il ne fut connu de la mienne, et que je méprise souverainement l'homme assez imbécille pour le concevoir un instant. Le besoin de répandre du sang, le plus impérieux de tous les besoins, ne connait aucune espèce d'entraves ; tel que tu me vois, j'ai tué mon père, ma mère, ma femme, mes enfans, et n'en ai jamais conçu de remords. Avec un peu de courage et point de préjugés, l'homme fait de son cœur et de sa conscience tout ce qu'il veut. L'habitude nous forme à tout, et rien n'est aussi facile que d'adopter celle qui plaît : il ne s'agit que de vaincre les premières répugnances, c'est l'ouvrage du tempéramment ; apprivoisez-vous quelque tems, le vit à la main, avec l'idée qui vous effraie, vous finirez par la chérir : voilà la méthode que j'ai suivi pour me familiariser avec tous les crimes ; je les desirais, mais ils m'effarouchaient ; je me suis branlé sur eux, et j'ai fini par m'y plonger de sang froid ; la fausse idée que nous concevons des autres est toujours ce qui nous arrête en matière de crime ; on nous accoutume ridiculement, dès notre enfance, à ne nous compter pour rien et les autres pour tout. De ce moment, toute lésion faite à ce respectable prochain nous paraît un grand mal, tandis qu'elle est dans la nature, dont nous ne satisfaisons jamais mieux les loix qu'en nous préférant aux autres, et qu'en les tourmentant pour nous délecter. S'il est vrai que nous ressemblions à toutes les productions de la nature, si nous ne valons pas mieux qu'elles, pour-

quoi persister à nous croire mus par des loix différentes. Les plantes et les bêtes connaissent-elles la pitié, les devoirs sociaux, l'amour du prochain ? et voyons-nous dans la nature d'autre loi suprême que celle de l'égoïsme ? Le grand malheur de tout cela, c'est que les loix humaines ne sont que le fruit de l'ignorance ou du préjugé ; celui qui les fit, ne consulta que sa bêtise, ses petites vues et ses intérêts : il ne faudrait jamais que le législateur d'une nation fût né parmi elle ; avec ce vice, le législateur ne transmettra chez ses compatriotes, pour uniques loix, que les puérilités qu'il a trouvé établies chez eux ; et jamais ses institutions n'auront le caractère de grandeur qu'elles devraient avoir ; or, quel respect voulez-vous qu'un homme ait pour des loix qui contrarient tout ce que grave en lui la nature. Embrasse-moi, mon ami, dis-je à ce charmant homme, entraîné par l'enthousiasme où me mettait la ressemblance de ses sentimens aux miens ; tout ce que tu viens d'établir est depuis bien long-tems dans ma tête, et je t'offre en même tems une ame pour le moins aussi cuirassée que la tienne... Je ne suis pas tout-à-fait aussi avancé que vous, nous dit le Hongrois, je n'ai jamais assassiné que ma sœur, ma nièce, et quelques camarades ici, avec Voldomir ; mais les doigts me démangent, et je voudrais, de bien bon cœur, que l'occasion d'un crime s'offrît à moi tous les jours de ma vie.

Mes amis, dis-je à mes deux compagnons, des gens qui se ressemblent aussi bien, ne doivent jamais se séparer, et quand ils ont le malheur d'être prisonniers ensemble, ils doivent réunir leurs forces pour briser les fers dont l'injustice des hommes les accable. Je m'engage, par le serment le plus sacré, à faire ce que dit notre camarade, s'écria Voldomir. Et moi de même, dit Tergowitz. Eh bien ! repris-je, marchons, de ce moment, vers les frontières de cet indigne climat ; tâchons de les franchir, malgré les

bayonnettes dont elles sont hérissées, et qu'une fois libres, la vie et la fortune des autres réparent amplement les pertes que nous a occasionnées la cruauté perfide de la putain qui nous enchaîne ici. Quelques bouteilles d'eau-de-vie cimentèrent le serment : nous allions nous enculer encore tous les trois pour le sceller de notre foutre, lorsqu'un jeune garçon de quinze ans vint prier Voldomir d'envoyer quelques peaux à son père, s'il en avait, et qu'elles lui seraient rendues sous peu de jours. Quel est cet enfant, dis-je à mes camarades ? Le fils d'un très-grand seigneur de Russie, répondit Voldomir, exilé comme nous pour avoir déplu à Catherine ; il demeure à cent verstes d'ici… Puis me parlant à l'oreille : puisque nous partons, me dit-il, et que nous serons loin avant que son père soit instruit, nous allons, si tu veux, nous en amuser… Oui, pardieu, répondis-je en attirant déjà brusquement le jeune homme vers moi, et rabattant sa culotte aux genoux ; il faut le foutre et le manger après ; cette chair-là vaudra mieux que celle des marthes et des fouines dont nous faisons journellement ici notre chétive nourriture : j'encule le premier, pendant que mes camarades contiennent l'enfant ; Tergowitz suit ; Voldomir, à cause de la grosseur de son vit, ne passe que le troisième ; nous recommençons ; et quand nous sommes rassasiés du bardache, nous le mettons tout vivant à la broche et le mangeons avec délices. Qu'on a tort, dit le Polonais, de mépriser cette chair, il n'en est pas de plus délicate et de meilleure au monde, et les sauvages ont bien raison de la préférer à tout. Voilà, dit Voldomir, encore une de vos absurdités européennes : après avoir érigé le meurtre en crime, vous vous êtes bien gardé de vous permettre l'usage de cette viande ; et par un orgueil intolérable, vous avez imaginé qu'il n'y avait aucun mal à tuer un cochon pour le manger, pendant que le plus grand crime existerait à faire la même opération

sur un homme. Tels sont les sinistres effets de cette civilisation que j'abhorre et qui me fait regarder mes semblables comme une classe de fous dont l'espèce est bien méprisable.

Notre excellent repas fait, nous couchâmes tous les trois chez le Polonais, et dès la pointe du jour, armés jusqu'aux dents, tous les trois, nous partîmes avec la ferme résolution de n'exercer aucun autre genre de vie, que celui de brigands et de meurtriers, de ne sacrifier qu'à l'égoïsme et qu'à nos plus chers intérêts.

Incertains de la route que nous prendrions, notre premier projet fut de gagner les frontières de la Chine, afin d'éviter la Moscovie, et toutes les autres provinces limitrophes de la dépendance de l'impératrice, aux barrières desquelles nous étions presque sûrs d'être arrêtés ; mais effrayés de la longueur de cette route, nous gagnâmes, par les déserts, les bords de la mer Caspienne, et nous nous trouvâmes dans Astracan, au bout de quelques mois, sans que qui que ce fut eût mis le plus léger obstacle à notre évasion.

Nous gagnâmes, de-là, Tifflis, tuant, pillant, foutant, ravageant tout ce qui se trouvait sur notre passage, et n'arrivâmes dans cette ville, que couverts de sang et de rapines. Nous desirions, depuis long-tems néanmoins, quelques lieux policés et tranquilles, ou des desirs moins tumultueux pussent se satisfaire d'une façon plus luxurieuse, plus agréable et plus commode en même tems. Le libertinage, la beauté des habitans de la Géorgie paraissaient nous promettre, à cet égard, tout ce que nous pouvions desirer.

Tifflis est situé au bas à une montagne, sur le bord du fleuve Kur qui traverse la Géorgie ; il renferme d'assez beaux palais.

Ayant dévalisé suffisamment de voyageurs dans notre route pour posséder à-peu-près deux ou trois mille roubles chacun, nous nous logeâmes d'abord avec assez de magnificence ; nous achetâmes de belles filles pour nous servir ; mais le Polonais qui ne voulait pas même que le sexe approchât de lui, prit un superbe Géorgien escorté de deux jeunes esclaves Grecs, et nous nous délassâmes un peu des rigueurs de la longue et fastidieuse route que nous venions de faire. Le principal commerce de Tifflis est celui des femmes : on les vend là publiquement pour les sérails d'Asie et de Constantinople, comme les bœufs dans un marché ; chacun a le droit d'aller les examiner et les manier dans les hangards où on les expose presqu'au sortir de nourrice, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Il n'y a rien de beau dans le monde comme les créatures de ce pays ; rien d'élégant comme leurs formes, rien d'agréable comme leurs traits : il est difficile de voir une réunion plus complette de grâces et de beautés. Mais si l'on ne peut les voir sans les desirer, il est rare de les desirer sans les avoir. Il n'est point de pays au monde où le putanisme soit aussi prononcé : les Géorgiens vivent dans la dépendance ; la tyrannie que leurs nobles exercent sur eux n'est pas douce ; et comme ceux-ci sont fort libertins, vous imaginez facilement que leur despotisme porte infiniment sur ce qui tient à la luxure : ils vexent leurs esclaves, ils les fouettent, ils les battent, et tout cela dans l'esprit de la lubricité cruelle dont vous savez que les effets portent à toutes sortes de crimes. Mais quelle contradiction ! Cette noblesse qui traite ses vassaux en esclaves, le devient elle-même du prince pour en obtenir des emplois ou de l'argent ; et pour mieux réussir, elle lui prostitue, dès le plus bas âge, ses enfans de l'un et l'autre sexe.

Tergowitz, naturellement adroit et séducteur, trouva bientôt le secret de s'introduire, et de nous loger avec lui chez un des plus grands seigneurs de ce pays, possédant avec d'assez grandes richesses, trois filles et trois garçons de la plus excellente beauté. Comme ce seigneur avait voyagé, Tergowitz lui persuada l'avoir vu en Russie, en Suède, en Danemarck, et le bon gentilhomme crut tout. Il y avait bien long-tems que nous n'avions reçu autant de politesses, et plus long-tems sans doute encore qu'aucun bienfaiteur ne s'était trouvé récompensé comme nous dédommageâmes celui-là. Nous commençâmes par séduire à-la-fois tous ses enfans : en quinze jours filles et garçons, tout fut foutu de toutes les manières ; lorsque Voldomir nous demanda par où nous voulions finir chez ce brave homme, puisqu'il n'y avait plus rien à foutre ? Par le voler, répondis-je ? Je me flatte que son or vaut bien le con et le cul de ses enfans. Et quand il sera volé, dit Tergowitz ? Eh bien ? répondis-je, nous tuerons : il n'y a pas là beaucoup de domestiques ; nous sommes assez forts pour nous bien amuser de tout cela, et je sens d'avance mon vit frétiller à l'idée du meurtre de ses beaux enfans. Mais l'hospitalité, mes amis, dit Voldomir ! Cette vertu, répondis-je, consiste dans l'obligation de faire du bien à ceux de qui nous avons reçu des bienfaits. Cet animal-ci ne nous a-t-il pas dit cent fois qu'en sa qualité de bon chrétien il était sûr d'aller en paradis tout droit ? Cette hypothèse admise, n'y sera-t-il pas mille fois plus heureux que sur terre ? — Assurément. — Il faut donc le contenter, m'écriai-je ! Oui, dit Voldomir ; mais je ne consens à toutes ces morts, qu'aux conditions qu'elles seront affreuses : il y a long-tems que nous ne volons et ne tuons que par besoin ; il faut le faire ici par méchanceté, par goût ; il faut que le monde frémisse en apprenant le crime que nous avons commis… il faut contraindre les hommes à

rougir d'être de la même espèce que nous : j'exige de plus qu'un monument soit élevé, qui constate ce crime à l'univers, et que nos noms soient imprimés sur ce monument par nos mains mêmes. — Eh bien ! parle ; nous consentons à tout qu'exiges-tu, scélérat ? — Il faut que lui-même fasse rôtir ses enfans, qu'il les mange avec nous ; que nous l'enculions pendant ce tems-là ; lui coudre ensuite les restes de ce repas autour du corps, et l'attacher dans sa cave, où nous le laisserons mourir ainsi quand il voudra. Le complot s'accepte à l'unanimité ; mais malheureusement notre projet discuté sans aucune précaution, fut entendu de la plus jeune des filles du patron, déjà soumise à nos desirs, et si prodigieusement maltraitée, quelle en boitait. Voldomir, de son vit énorme, lui avait crevé l'anus, et ce n'était, depuis quelques jours, qu'à force de petits présens que nous la calmions. Trop effrayée de ce qu'elle venait d'entendre, il n'y eut plus moyen de la contenir, et la garce fut tout révéler. Le père ne fut pas plutôt instruit, que son premier soin fut d'établir une garnison chez lui, à laquelle la police de cette ville ordonna de nous observer : mais le dieu qui protège le crime lui soumet toujours la vertu : il y a long-tems que cela est prouvé. Les quatre soldats que le gentilhomme conduisait avec lui, et qu'il devait établir dans la maison sans nous en dire le motif, furent aussi-tôt reconnus par nous pour des camarades de Sibérie, échapés comme nous aux fers de Catherine, qui, comme vous croyez bien, préférèrent notre cause à celle du chrétien de Géorgie, et ce ne furent bientôt que des ennemis de plus que le pauvre homme établissait chez lui. La proposition de partager le butin et de jouir des six enfans, récréa tellement le renfort, que nous nous mîmes sur-le-champ à l'ouvrage. Nous liâmes le pauvre seigneur à un pilier de son salon, et là, nous le régalâmes d'abord de cinq cents coups de fouet bien ap-

pliqués sur toutes ses parties du derrière, ensuite du plaisir de voir foutre ses six enfans devant lui. Dès qu'ils le furent, nous les attachâmes autour de lui, et fustigeâmes ces six culs jusqu'à ce que le sang inondât la chambre ; nous les fîmes ensuite coucher à terre sur le dos, et relevant leurs jambes en l'air, nous les écorchions à coups de martinets sur toutes les parties antérieures. Nous voulûmes ensuite obliger le père à jouir lui-même de tous ses enfans ; mais comme il devint, malgré nos efforts, impossible de le faire bander, nous le châtrâmes, et fîmes avaler par force son vit et ses couilles à sa progéniture ; nous coupâmes ensuite les tétons de ses filles, et le contraignîmes à son tour d'avaler les chairs qu'il avait lui-même créées, toutes palpitantes encore. Nous allions poursuivre, lorsque la discorde vint malheureusement secouer ses flambeaux sur nous. Il y avait parmi les quatre soldats un jeune Russe beau comme le jour, et qui faisait bander Voldomir presqu'aussi roide que moi. Je ne quittais pas la culotte du jeune soldat, duquel deux trois fois de suite mon camarade me chicana la possession ; j'étais à la fin dans son cul, lorsque j'aperçus Voldomir s'approcher de moi le poignard à la main ; je me saisis à l'instant de ma dague, et sans quitter le cul du soldat dans lequel mon foutre allait s'élancer, j'atteins Voldomir au flanc gauche et le fais tomber dans les flots de son sang. Foutre, dit Tergowitz, qui sodomisait un des autres soldats, voilà ce qu'on appèle une vigoureuse action ! Faut-il l'avouer, Borchamps, je ne suis point fâché que tu nous aies défait de ce bougre-là : crois que bientôt son despotisme nous eût sacrifiés nous-mêmes. J'achève mon coup, je décharge : jamais un meurtre n'arrêta le foutre, au contraire. Puis allumant ma pipe : Va, mon ami ; dis-je à Tergowitz, je n'aurais jamais traité notre camarade de cette manière, si, depuis bien long-tems, je n'eusse pas reconnu dans lui tous les

vices destructeurs d'une société telle que la nôtre ; jurons-nous maintenant une éternelle fidélité tous deux, et nous saurons bien nous passer de lui ; nous terminâmes notre opération : tout ce que nous avions projeté s'exécuta : les richesses que nous emportâmes furent considérables ; les soldats bien payés nous quittèrent contens ; mais je ne voulus jamais me séparer du mien. Carle-Son consentit à me suivre. Deux mulets portèrent notre bagage ; trois bons chevaux nous montèrent, et nous gagnâmes ainsi Constantinople, en côtoyant la mer noire.

Carle-Son néanmoins n'était avec nous que sur le pied de valet ; quelque fut mon amour pour lui, je sentais bien qu'une douzaine de décharges dans son beau cul, appaiseraient cette passion ; et je ne voulus pas, en l'élevant à nous, armer peut-être un rival dangereux ;

Quelques voyageurs dévalisés, quelques viols, quelques meurtres, tous procédés faciles dans un pays ou il n'y a ni justice, ni sûreté, c'est à-peu-près où se bornèrent nos aventures dans cette traversée, et nous arrivâmes dans la capitale du Grand-seigneur, avec autant de facilité, que si nous n'eussions pas mérité cent fois de n'y paraître qu'au gibet.

Les étrangers ne logent point dans Constantinople ; ils s'établissent au faubourg de Pera. Nous y fûmes avec l'unique projet de ne prendre que quelques jours de repos, à dessein de continuer ensuite un métier qui nous réussissait assez bien, pour nous mettre, Tergowitz et moi, en possession de deux cents mille francs chacun.

Cependant, de concert avec mon camarade, j'écrivis à ma sœur de me faire passer des fonds et des lettres de recommanda-

tion pour Constantinople et pour l'Italie, où nous comptions passer en quittant les états du Grand-Seigneur ; et je reçus au bout de deux mois tout ce que je pouvais desirer et sur l'un et sur l'autre objet. M'étant introduit dès-lors chez le banquier où j'étais adressé dans Constantinople, je devins bientôt l'admirateur d'une jeune fille de seize ans, que ce banquier chérissait et élevait comme la sienne, quoiqu'elle ne fut qu'adoptive. Philogone était blonde, l'air de la candeur et de la naïveté, tes plus beaux yeux possibles, et l'ensemble en un mot le plus séduisant et le plus agréable. Mais il arriva ici quelque chose de fort extraordinaire. Par un de ces caprices bizarres, et qui n'est fait pour être connu que des vrais libertins, à quelque point que Philogone fut aimable, quelques sentimens violens qu'elle dût inspirer, je ne fus vraiment ému en la voyant, que de l'extrême desir de la faire foutre à Tergowitz ; je ne bandais que pour cela, je ne me branlais que sur cette idée. J'avais mené le hongrois chez Calni, protecteur de Philogone, et lui avais sur-le-champ fait part d'un dessein qui paraissait lui plaire infiniment. Je ne vais travailler que pour toi, lui dis-je, ô mon ami ! Il faudrait, ce me semble, répondit Tergowitz, élever un peu plus nos vues. Ce banquier est, dit-on, l'un des plus riches de Constantinople : tout en travaillant la protégée, ne pourrions-nous pas voler le patron ? Il me semble que ses trésors nous feraient voyager en Italie avec beaucoup plus d'agrément. Ce projet, dis-je à mon ami, n'est pas d'une exécution bien facile ; nous ne sommes pas les plus forts ici, et je ne vois que la ruse qui puisse nous amener où tu dis. Commençons, dans ce cas, par semer cent mille écus pour recueillir au moins deux millions : me désapprouves-tu ? — Non. — Eh bien ! laisse-moi faire.

Je commençai par louer une maison de campagne superbe mais isolée, et le plus loin possible de la ville ; dès qu'elle fut garnie d'un nombreux domestique et d'un magnifique mobilier, j'y donnai des fêtes somptueuses, où vous croyez bien que Philogone et Calni n'étaient point oubliés. Tergowitz passait pour mon frère, je favorisais ses démarches, et les appuyais par des projets d'alliance que je laissais légèrement entrevoir ; on commençait à m'écouter sans peine ; une seule chose contrariait mes desirs. Cette malheureuse fille, contre laquelle je machinais intérieurement les plus grandes horreurs, ne s'avisait-elle pas de m'aimer. Dès que je lui eus parlé de mon frère ; un tel projet me flatte assurément, monsieur, me dit-elle, mais mon protecteur laissant mon choix libre, j'ose vous assurer avec franchise, que j'eusse mieux aimé que vos propositions ne regardassent que vous. Belle Philogone, répondis-je, cet aveu flatte infiniment mon amour-propre ; mais je dois vous répondre avec la même candeur. De malheureux penchans dont je ne suis pas maître, m'éloignent absolument des femmes, et l'obligation où vous seriez en devenant la mienne, de singer le sexe que je préfère, ne vous rendrait pas aussi heureuse que vous méritez de l'être. Comme je vis que Philogone ne m'entendait pas, je mis infiniment de libertinage à lui expliquer que l'autel où les femmes sacrifiaient à l'amour, n'était nullement celui que je fêtais, et cette démonstration exigea des détails qui me valurent l'examen et l'attouchement complet des charmes de cette belle fille livrée toute entière à moi avec la candeur et l'innocence de son âge : Dieux que d'attraits, que de fraîcheur ! que de grâces ! et sur-tout quel cul délicieux ! Lorsqu'en entrouvrant l'orifice, je fus obligé, pour suivre ma démonstration, de dire à Philogone, que c'était là le temple où j'offrais mon hommage… et que m'importe, me répondit cette charmante créature,

ô Borchamps, j'ignore tout cela, mais tout mon corps ne serait-il pas à vous, quand vous avez si bien le cœur ? Eh ! non, non, sirène, me dis-je, en maniant son beau derrière, non tu as beau faire… tu as beau m'adorer, je ne m'attendrirai point sur ton sort, ce sont des plaisirs d'un bien autre genre que ceux de la délicatesse qui me font bander avec toi, et l'amour n'a pas plus d'accès sur mon cœur, que toutes les autres vertus de l'homme : puis rabaissant ses jupes, non, Philogone, non dis-je, je ne puis vous épouser, mon frère est fait pour votre bonheur, et il le fera.

Un an se passa de cette manière pendant lequel la confiance s'établit. Je ne perdais pas mon temps pour cela ; les plus belles Juives, les plus jolies Grecques, et les plus beaux garçons de Constantinople, me passaient par les mains, et pour me dédommager de la longue abstinence ou j'avais été forcé, je vis plus de trois mille individus de l'un ou l'autre sexe pendant cette année. Pour mille sequins, un juif accoutumé à vendre des bijoux aux sultanes d'Achmet, m'introduisit au sérail avec lui ; et j'eus, au péril de ma vie, la voluptueuse jouissance de six de ses plus belles femmes. Toutes avaient l'habitude de la sodomie, et ce fut d'elles-mêmes qu'elles me proposèrent une route qui les préservait des grossesses. Rarement l'Empereur, qui les mêle toujours avec ses Icoglans, les voyait d'une autre manière, et elles font usage alors d'une espèce d'essence qui rend cette partie tellement étroite, qu'on ne peut les enculer, qu'en les déchirant. Mes vœux se portèrent plus loin, je desirai vivement de foutre ces fameux Icoglans, dans le cul desquels le Grand-Seigneur oublie si facilement les femmes ; mais ceux qu'il destine à cela, sont bien plus renfermés que les Sultanes. Il est impossible d'aller jusqu'à eux : on m'assura que je perdais beaucoup, et que rien au monde n'était si joli. Achmet en avait de douze ans, surpassant en beauté tout ce

qu'il est possible de trouver de plus délicieux au monde ; je m'informai de ses goûts. Voilà, me dit une de ses femmes, quelle est sa passion favorite. Douze Sultanes, liées très-étroitement l'une à l'autre, et n'offrant que leurs fesses, forment un cercle, dans le milieu duquel il s'établit avec quatre icoglans ; au signal qu'il donne, il faut que ces femmes, sous peine de mort, chient toutes à-la-fois dans des vases de porcelaines, placés à ce dessein sous elles : il n'y a point de grâce pour la délinquante. Il ne s'écoule point de lune, qu'il n'en perisse sept ou huit, en raison de ce crime, et c'est lui qui les exécute secrètement, sans qu'on sache de quelle manière il les fait périr. Dès qu'elles ont chié, un Icoglan vient relever les vases et les présente à Sa Hautesse, qui les respire, y frotte son vit, et s'en barbouille ; la tournée faite, un Icoglan l'encule, pendant qu'un autre lui suce le vit ; le troisième et le quatrième lui font branler leurs vits. Au bout d'un instant, toujours au milieu du cercle, les quatre gitons tour-à-tour lui chient dans la bouche et il avale ; alors le cercle se rompt : il faut que toutes les femmes viennent sucer sa langue ; il leur pince ou la gorge ou les fesses pendant ce tems-là ; à mesure qu'une femme le quitte, elle va se placer de file sur un long canapé ; dès que toutes y sont, les Icoglans, armés de verges, vont en fouetter chacun trois ; dès qu'elles sont en sang, il les parcourt, suce les marques, et lèche le trou de leurs culs encore imprégné de merde ; cela fait il reprend les bardaches, et les encule tour-à-tour ; mais il ne fait là que se mettre en train. Les femmes, dès qu'il a fait, saisissent ces jeunes gens, et les lui offrent ; il les fouette l'un après l'autre, et pendant ce tems, tout ce qui n'est pas occupé, s'arrange autour de lui pour lui composer, avec un art incroyable, et sans qu'il dise un mot, les attitudes les plus obscènes et les plus variées : quand les quatre enfans sont fouettés, on les

lui représente, il les encule encore ; mais au moment où il est prêt de décharger, il se retire avec fureur, se jette sur une des femmes qui, pour lors, l'entourent en silence, et le visage tourné vers lui ; il en saisit une, et la rosse jusqu'à ce qu'elle tombe anéantie ; il refout un second bardache qu'il quitte pour la même opération, même cérémonie aux deux autres ; et c'est en rossant la dernière femme, qui très-souvent en crève, que son foutre s'élance de lui-même, et sans qu'on ait la peine de le toucher : les quatre femmes rossées, le sont très-souvent au point de n'en pas revenir, et si elles n'en meurent pas, elles en sont au moins plusieurs mois dans leur lit : c'est communément sur le sein et sur la tête qu'il les frappe avec le plus de force, et elles seraient étranglées sur-le-champ, si elles opposaient la moindre résistance. Voilà, dis-je à celle des sultanes qui me racontait cela, une passion fort extraordinaire sans doute, et que j'adopterais bien sûrement si j'étais aussi riche que votre maître. Quelquefois aussi l'empereur les voit seules, et c'est alors qu'il les encule ; mais cette grande faveur n'est jamais accordée qu'à celles qui sont extrêmement jolies, et dont l'âge n'est pas au-dessus de huit ans.

Mes projets sur la belle Philogone, étant enfin au point de s'accomplir, moyennant quelques sequins, je fis mettre le feu à la maison de son protecteur. Vous imaginez bien que dans cette circonstance, le premier soin de Calni fut de se retirer dans ma maison de campagne, avec Philogone, suivi de ses richesses, et de quelques valets affidés : ce dernier objet m'inquiétait, nous ne l'eussions voulu que seul avec sa protégée. Je trouvai bientôt le moyen de lui persuader qu'il était essentiel de renvoyer aux débris de sa maison, toute cette valetaille qui serait assurément plus utile là que chez moi, où je ne le laisserais manquer de rien. Calni, au désespoir, fit ce que je voulus. Les caisses étaient déjà

dans notre maison, et le travail des bureaux allait même s'y faire, lorsque nous nous apperçûmes qu'il n'y avait plus un moment à perdre. Patron, lui dis-je, en entrant un matin chez lui, le pistolet à la main, pendant que Tergowitz faisait le guet dans la maison, et que mon ami Carle-Son contenait Philogone le seul valet qu'il eût gardé : cher et féal patron, tu t'es rudement trompé si tu as cru que je te donnasse l'hospitalité pour rien ; prends congé de ce monde, mon ami ; il y a assez long-tems que tu jouis de tes richesses, il est juste qu'elles passent à d'autres, et lâchant mon coup en prononçant ces derniers mots, j'envoyai le banquier acquitter les lettres-de-change qui pouvaient être échues, en enfer : Carle-Son, de son côté, jetait déjà par la fenêtre le valet qu'il avait tué, et nous liâmes tous deux la demoiselle qui jetait les cris du monde les plus touchans. Appelant alors Tergowitz ; mon ami, lui dis-je, voici l'instant, souviens-toi du prix que j'ai mis à cette scène, et fouts dans la minute cette jolie fille-là sous mes yeux, pendant que je t'enculerai, et que Carle-Son m'en fera autant. Tergowitz qui ne demandait pas mieux, met promptement la donzelle nue, et le plus beau corps du monde se trouve aussitôt sous nos mains. Dieux ! quelles fesses ! je n'en avais jamais vues, je le répète, de plus belles et de mieux coupées : je ne pus m'empêcher de leur rendre un culte ; mais quand la tête s'échauffe pour un genre de libertinage, le diable ne la démonterait point. Je ne voulais pas de Philogone, je n'étais tenté que du cul de celui qui la fouterait. Tergowitz enconne, j'encule Tergowitz, Carle-Son me fout, et au bout d'une assez longue course, nous déchargeons tous trois presqu'en même tems. Tourne-la donc, sacre dieu, dis-je à mon ami, ne vois-tu pas qu'elle a le plus beau cul du monde ? Carle-Son l'enconnera, et je vous fouterai tous deux : l'acte se consomme, malgré les cris et les larmes de la belle orpheline, et

dans moins de deux heures, il n'est pas un temple à Cythère dont nous ne lui apprenions le chemin. Mes amis étaient dans l'ivresse, Tergowitz principalement ; moi seul n'étais nullement tenté de cette belle fille, ou si elle m'inspirait quelques desirs, ils étaient tellement féroces et dissolus, que j'eusse à l'instant privé mes camarades d'elle, si je me fusses satisfait : jamais la perversité de mes goûts ne s'était exprimée contre qui que ce fût, aussi fortement qu'elle se prononçait contre cette fille ; il me semblait qu'il ne pouvait exister de supplices assez violens pour elle, et tous ceux que mon imagination me suggérait, me parraissaient toujours trop doux et trop médiocres : ma fureur était au point qu'elle se lisait dans mes regards ; je ne pouvais plus envisager cette créature qu'avec dépit ou qu'avec rage. Qui diable m'inspirait de tels sentimens ! je l'ignore ; mais je les peins comme je les sentais.

Partons, dis-je à mes amis ; il ne s'agit pas seulement de s'occuper de plaisirs, il faut, lorsque l'on est prudent, penser encore à sa sûreté. Une felouque chargée de nos richesses nous attend à la pointe du port, je l'ai fretée jusqu'à Naples ; ne perdons point de tems ; après les gentillesses où nous venons de nous livrer, je crois très-prudent de changer de climat. Et cette fille, qu'en ferons-nous ? dis-je à Tergowitz. Nous l'emmenons j'espère, me dit je hongrois, d'un air assez mutin. — Ah ! ah, mon camarade, de l'amour ? — Non. mais puisque nous avons tant fait d'acheter cette fille au prix du sang de son protecteur, il vaut autant la conserver ; et ne jugeant pas à-propos de rien dire dans la circonstance qui, capable de nous diviser, put par conséquent nous perdre, j'eus l'air d'adopter l'avis de Tergowitz, et nous partîmes.

Carle-Son s'apperçut bientôt que je n'avais mis que de la complaisance dans le procédé qui me faisait consentir à l'enlèvement de Philogone ; il m'en parla ; je crus n'avoir rien à déguiser avec lui, et dès le second jour, nous convînmes de nous défaire à l'amiable de ces deux tourtereaux, et que je resterais seul, le maître des richesses. Je prévins le patron du bâtiment ; quelques sequins me le gagnèrent. Faites ce que vous voudrez, me dit-il, mais méfiez-vous pourtant des yeux de cette femme que vous voyez là dans un coin ; elle croit vous connaître, et il est inutile, si cela est, de se faire observer par elle. Sois tranquille, répondis-je, nous prendrons bien notre moment ; puis jetant involontairement les yeux sur la créature que le patron disait être de ma connaissance, je demeurai convaincu qu'il se trompait, ne voyant dans ce triste individu, qu'une femme d'environ quarante ans, occupée à servir les matelots, et dont la langueur et la misère altéraient totalement les traits : je cessai donc d'y prendre garde, et revenant à notre projet, dès que les flots de la mer furent enveloppés des voiles de la nuit, Carle-Son et moi saisîmes mon camarade au fort de son sommeil, et le laissâmes doucement couler dans la mer. Philogone réveillée, frémit, mais en m'assurant néanmoins que si elle regrette peu le Hongrois, c'est parce qu'elle n'aime que moi dans le monde. Chère et triste enfant, répondis-je, tu n'es guère payée de retour : je ne puis souffrir les femmes, mon ange, je te l'ai dit, puis déculotant Carle-Son à ses yeux ; tiens, poursuivis-je, voilà comme sont faits les individus qui ont des droits à mes faveurs. Philogone rougit, et verse quelques larmes. Et comment donc, continuai-je, pourrais-tu m'aimer, après le crime que tu m'as vu commettre ? — Ce crime est affreux sans doute ; mais est-on maîtresse de son cœur ? O monsieur, vous m'assassineriez moi-même… je vous aimerais encore : et sur

cela la conversation s'engagea. La vieille femme s'était rapprochée de nous sans affectation, et sans avoir l'air de nous entendre, elle ne perdait rien de ce que nous disions. Que faisiez-vous donc chez Calni, demandai-je à Philogone ? Cette protection me semble intéressée ; il y avait de l'amour dans tout cela ? Quand on ne tient point par le lien du sang, à une jeune fille comme vous, il est rare qu'on la protège sans avoir le dessein d'en jouir. Le plus pur intérêt, monsieur, me répondit Philogone, guidait les sentimens de Calni... ils furent toujours honnêtes comme son cœur. Mon protecteur, en voyageant, monsieur, trouva, il y a seize ans, dans une auberge de Suède, une jeune personne abandonnée qu'il fit transporter à Stockolm où l'appelaient ses affaires. Cette jeune personne était grosse ; mon père ne la quitta point ; elle me mit au monde. Calni voyant ma mère hors d'état de m'élever, me demanda à elle, et m'obtint. N'ayant point eu d'enfans de sa femme, tous deux prirent de moi les plus tendres soins. Et que devint votre mère, demandai-je ici avec une espèce de pressentiment dont je ne fus pas le maître ? Je l'ignore, me répondit Philogone : nous la laissâmes en Suède, seulement aidée de quelques secours accordés par Calni... Et qui ne la conduisirent pas loin, dit ici la vieille femme. Et se jetant à nos genoux : O Philogone ! reconnais celle qui t'a donné le jour ; et vous, Borchamps, jetez encore un œil de pitié sur la malheureuse Clotilde Tilson que vous séduisîtes à Londres, après avoir sacrifié sa famille, et que vous laissâtes grosse de cette pauvre enfant, dans une auberge de Suède, où une femme qui se disait la vôtre, eut la barbarie de vous enlever à moi. Foutre, dis-je à Carle-Son, fort peu touché de cette reconnaissance, te serais-tu douté, mon ami, qu'un même instant me rendît à-la-fois une épouse (charmante comme tu vois), et une très-jolie fille ?... Eh bien ! tu ne pleures

pas ? Non : sacredieu, me répondit Carle-Son ; je bande, au contraire, et je vois dans cette aventure les plus charmans détails à exécuter. Je les sens comme toi, répondis-je tout bas ; laisse-moi faire : tu vas bientôt reconnaître en moi l'effet des grands mouvemens de la nature. O Philogone, m'écriai-je, en me retournant avec tendresse vers la protégée de Calni, oui, vous êtes ma fille… ma chère fille ! Je vous reconnais aux doux mouvemens que j'ai sentis pour vous !… Et vous, madame, poursuivis-je, en serrant le cou de ma chère épouse, jusqu'à l'étrangler, oui, vous êtes ma femme, je vous reconnais aussi… Puis, les rapprochant toutes deux : baisez-moi l'une et l'autre, mes amies. Oh ! que la nature est une belle chose ! Philogone, ma chère Philogone ! Voyez quels sont les sentimens de cette nature sublime : j'avais peu d'envie de vous foutre, et voilà maintenant que j'en brûle. Un mouvement naturel fit reculer ces deux femmes avec horreur ; mais Carle-Son et moi les appaisant aussitôt, et leur faisant sentir que leur sort dépendait absolument de moi, elles se rapprochèrent ; et si je n'eus dans elles ni fille ni épouse, j'y trouvai du moins deux esclaves. Mes desirs, dès ce moment, s'irritèrent à un tel point, que je ne pouvais plus les calmer. Tantôt, je voulais admirer les sublimes fesses de Philogone, l'instant d'après je voulais voir en quel état la misère et le chagrin avaient réduit les charmes de Clotilde, et les troussant à-la-fois toutes deux, mes yeux ne me suffisaient pas pour les regarder, et mes mains pour les parcourir : je baisais, je fourrageais, je complotais… Carle-Son me branlait ; toutes mes idées changeaient sur le beau cul de ma chère fille ; on n'imagine pas ce qu'est la nature ! Philogone, dont je ne me souciais nullement comme protégée de Calni, me faisait horriblement bander, devenue la mienne. Les desirs cruels ne changeaient point ; ils étaient isolés avant, ils marchaient de

front maintenant avec ceux de foutre cette belle fille, et je l'en convainquis sur-le-champ en lui plongeant mon vit dans le derrière, assez durement pour lui faire jeter les hauts-cris. Le patron qui les entendit, s'approcha doucement de moi : Monsieur, me dit-il, j'ai peur que votre conduite ne scandalise l'équipage ; notre felouque n'est pas assez commode pour vous donner vos aises sur les actions où vous avez envie de vous livrer ; nous voici sur la côte d'une petite isle déserte, qui n'a d'autre inconvénient que d'être remplie de chouettes et de chauve-souris, c'est ce qui fait qu'on ne l'habite pas ; mais elle est excellente pour y passer une heure ; nous allons y prendre terre : nos matelots y feront la soupe, et vous vous y amuserez quelque tems. Je saisis cette ouverture pour raconter au pilote de quelle manière agréable je retrouvais à-la-fois dans le même jour une épouse et une fille... Une fille, me dit-il ! Mais vous la foutiez tout-à-l'heure ? C'est vrai, mon ami ; je suis peu scrupuleux sur ces choses-là. — Bien ! bien ! vous avez raison, seigneur français ; il vaut mieux manger le fruit de l'arbre que l'on a planté, que de le laisser manger aux autres ; à l'égard de cette pauvre créature, poursuivit-il, si le hasard vous la fait retrouver pour femme, toute infortunée quelle est, je vous en félicite ; car depuis que nous la connaissons, et qu'elle fait des voyages avec nous, il nous est facile de vous répondre que c'est la plus honnête créature que nous connaissions. Mon ami, dis-je à ce matelot, je suis persuadé de cette vérité ; mais cette femme dont tu fais l'éloge, a de furieux torts avec moi, et je ne te cache pas, lui dis-je en lui glissant encore quelques sequins, que je ne desire aborder dans cette isle que pour m'en venger. Ma foi, dit le pilote, faites tout ce que vous voudrez, vous êtes le maître. Puis, bas et avec l'air du mystère vous n'aurez qu'à dire au retour, qu'elle s'est laissée tomber à l'eau. Enchanté de la can-

deur amicale de ce cher homme, je revins rendre compte à Carle-Son de ma conversation, et lui faire part de mes homicides projets. J'avais à peine fini, que nous touchâmes terre. Patron, dis-je, en débarquant avec ma famille, donnez-nous du tems. Ne suis-je pas à vos ordres, me dit-il ; vous me payez seul : je ne partirai que quand vous voudrez ; et nous nous enfonçâmes dans les terres.

Omon ami, dis-je à Carle-Son, tout en cheminant, quel plaisir ces deux putains vont nous donner ! je n'aurai jamais commis de meurtres qui me chatouille autant que celui-là : viens voir mon vit, dis-je en m'arrêtant, vois comme le bougre en écume de rage… Nous serons bien seuls ici, nous serons bien à notre aise ; puis au bout d'une heure de marche, appercevant un petit ravin délicieux, ombragé de saules et de peupliers, garni de gazon frais et environné de broussailles qui le rendaient impénétrable à l'œil, fixons-nous là, dis-je à mon ami, il fait la plus belle journée possible mettons-nous nuds comme des sauvages ; imitons leur manière d'être comme leurs actions ; et baisant mon cher Carle-Son avec toute la lubricité possible : allons, dis-je, donnons-nous en ; il faut que notre foutre ne s'élance qu'au bout du dernier soupir de ces garces. Du même coup, je précipite alors ces deux femmes à terre ; j'encule ma fille, j'examine les fesses de ma femme, de cette Clotilde, que j'avais tant adorée et que je trouvais encore belle ; du cul de l'une, je passe promptement dans celui de l'autre. Carle-Son me foutait ; je décharge, mais en mordant si cruellement les tetons de ma fille, que je les lui laissai tout en sang ; continuant de bander, je place mon vit au con de ma fille, en baisant les fesses de ma femme : tiens, dis-je à la protégée de Calni, tiens, reçois au fond de tes entrailles le foutre qui t'a donné la vie ; mais toujours infidèle, c'est Clotilde que j'enconne à présent ; elle obtient encore une fois du foutre, en mordant cette fois

le cul de ma fille, aussi violemment que je viens de lui déchirer les tetons : ménage-toi, Carle-Son, dis-je en me retirant, il faut que tu sodomises ces deux putains, je vais te les tenir l'une et l'autre ; mon valet encule, je lui lèche les couilles, j'adorais ce beau garçon, je reviens pomper sa bouche, pendant qu'il décharge dans le derrière de ma femme ; ma fille est promptement traitée de même. Je le fouts pendant qu'il lime l'anus de cette infortunée ; allons, dis-je, dès qu'il a fini, divertissons-nous maintenant de nos victimes ; et faisant tenir mon ami tout droit, j'exige de ces deux putains de le lécher sur toutes les parties du corps, sans oublier le vit, le trou du cul et les entre-deux des doigts des pieds, ainsi que les aisselles ; je le fais chier sur un buisson d'épines et je contrains ces femmes à aller dévorer là sa merde, en s'écorchant tout le visage ; nous les enlevons ensuite par les cheveux, et les enfonçant dans le même buisson d'épines, nous les en arrachions et les replongions de manière à les déchirer jusqu'aux os ; rien d'attendrissant comme leurs cris, rien de vif comme les plaisirs que nous en ressentions... Oh juste ciel ! qu'ai-je donc fait, pour être traitée de cette manière, disait Philogone, en se précipitant à mes genoux, vous, qui vous dites mon père, s'il est vrai que je sois votre fille, prouvez-le donc en me traitant avec plus de bonté... et vous, ma mère... mon infortunée mère, faut-il donc qu'un même coup nous frappe au moment où la main du ciel nous rejoint. Mon père ! mon père je n'ai pas mérité de vous un tel sort ; faites-moi grace, je vous en conjure. Mais, sans seulement écouter ces plaintes, Carle-Son et moi, nous garottons les deux garces, et nous étant munis de poignées d'épines, nous les étrillons de toutes nos forces ; le sang coule bientôt de toutes parts ; il n'en faut pas d'avantage pour me faire aussi-tôt rebander ; je suce avec d'incroyables délices ce sang qui

distille du corps de Philogone ; c'est le mien, pensai-je, et cette idée me faisait incroyablement bander ; je savoure cette bouche voluptueuse, qui ne s'ouvre que pour m'implorer ; je baise avec ardeur ces beaux yeux mouillés des larmes que fait couler ma furie ; et revenant, de tems en tems, au beau cul de ma chère Clotilde, je ne le traite pas avec moins de férocité ; puis reprenant celui de mon chère Carle-Son, je le dévore de caresses et suce son merveilleux vit. Il faut les placer dans une autre posture, m'écriai-je ; nous les délions et les faisons mettre à genoux, les bras attachés à des arbres voisins, avec de grosses pierres sur leurs jambes, pour qu'elles ne puissent bouger : elles nous exposent toutes deux, en cet état, les plus belles gorges du monde ; rien de beau comme celle de Philogone. Celle de Clotilde, un peu plus pendante, se trouvait, néanmoins, parfaitement conservée. Cette perspective acheva de m'irriter... Oh ! comme on bande en brisant des liens ; je leur fais baiser mon derrière ; je leur chie dans la bouche, et m'emparant des tetons, pendant que j'encule Carle-Son, je les coupe tous quatre à fleur de la poitrine ; puis enfilant ces masses de chair à une ficelle, je leur en compose un collier ; elles sont couvertes de sang, et c'est en cet état que je leur élance, sur le corps, les derniers jets de mon foutre, enculé par Carle-Son.

Laissons-les là, dis-je alors, oui, abandonnons-les ainsi liées : les bêtes, dont cet île est remplie, vont les dévorer en détail ; elles vivront peut-être trois ou quatre jours de cette manière, et cette mort sera bien plus cruelle que celle que nous leur donnerions tout de suite. Carle-Son, dont le caractère est singulièrement féroce, voulait absolument les immoler à l'instant, afin disait-il, de ne pas perdre le doux plaisir de les voir expirer ; mais l'ayant

convaincu que ce que nous faisions était plus scélérat, nous prenons congé de ces dames.

Dieu du ciel, s'écrie douloureusement Clotilde, voilà donc où nous entraîne une première faute ? Ce monstre m'a rendu bien coupable, je le sais, mais ô mon Dieu, que ta punition est sévére ! Ah ! ah ! dis-je à Carle-Son, voilà ce qu'on appelle une révolte envers l'Être-Suprême ; vengeons ce Dieu que nous révérons si bien : la punition du blasphême, était autrefois d'avoir la langue coupée, imitons cette justice des loix, il est d'ailleurs essentiel que ces deux putains ne puissent s'entendre ; et nous rapprochant d'elles, nous leur ouvrons la bouche, de force, saisissons leur langue à toutes deux, et nous les coupons de trois pouces ; dès qu'elles ne peuvent parler, me dit Carle-Son, ce n'est pas trop la peine qu'elles voyent, arrachons ces beaux yeux qui séduisirent ton cœur ; et ma réponse, à cette sage proposition, fut de faire aussi-tôt disparaître ceux de Philogone, pendant que Carle-Son éteignait à jamais ceux de Clotilde. Voilà qui va fort bien, me dis-je, mais les garces ne peuvent-elles pas mordre les chats-huans qui vont venir les dévorer ? — Sans doute. — Il faut donc leur briser les dents. Un caillou nous sert à cette opération, et ne voulant pas les flétrir davantage, afin qu'elles pussent mieux ressentir le tourment que les bêtes malfaisantes de cet île, vont leur faire endurer en les dévorant, nous nous éloignons. À cent pas de là, nous montâmes sur un petit tertre, d'où nous pouvions les appercevoir au mieux. Les chouettes, les chauves-souris, tous les animaux malfaisant de cette île, s'en étaient emparés déjà : on ne distinguait plus qu'une masse noire. Oh ! mon ami, dis-je à Carle-Son, quel spectacle ! qu'il est doux d'avoir des femmes et des filles à soi, pour les traiter de cette manière. Je voudrais avoir cent individus qui me touchassent d'aussi près, pas un ne m'é-

chapperait. Oh ! cher Carle-Son, vois comme cette perspective me fait bander ; viens que je sodomise encore ton beau cul, bien en face : j'encule, je branle mon ami, et nous nous éloignons enfin, après avoir déchargé une dernière fois tous les deux.

Une histoire que nous fîmes au Patron, soutenue de quelques sequins, arrangea tout ; et nous arrivâmes à Naples le troisième jour après notre expédition de l'île aux chouettes.

Desirant m'établir en Italie, je m'informai sur-le-champ d'une terre à vendre dans ce beau pays ; on m'indiqua celle où vous me voyez aujourd'hui ; je m'y logeai ; mais quelque riche que je fusse, il me fut impossible de renoncer à la profession de brigand ; elle a trop de charmes pour l'abandonner, elle s'allie trop bien à mes inclinations, pour que je puisse jamais en embrasser d'autre ; le vol et le meurtre sont devenus les premiers besoins de ma vie ; je n'existerais pas, privé du doux plaisir de m'y livrer journellement : j'exerce d'ici mon honorable profession, comme faisaient autrefois les grands vassaux dans leurs terres ; je soudoye une petite armée ; Carle-Son est mon lieutenant ; c'est lui qui vous arrêta ; c'est lui qui tint ma place pendant le voyage que je fis à Paris, pour aller chercher ma chère sœur à laquelle je brûlais de me rejoindre.

Malgré le crédit, les richesses dont jouissait Clairwil, elle ne balança pas à tout quitter pour partager mon sort ; mon état la flattait, elle trouvait, en le suivant, un aliment de plus aux passions féroces, dont vous savez qu'elle est elle-même dévorée. Je l'attendis trois mois à Paris, et nous vînmes ensuite habiter ce repaire du crime et de l'infamie. Décidés l'un et l'autre à resserrer nos liens, par tout ce qui pouvait les consolider le plus intimement, nous nous sommes mariés en passant à Lyon, et nous es-

pérons maintenant qu'aucune espèce de circonstance ne pourra plus désunir deux êtres si bien faits l'un pour l'autre, et qui, malgré leurs exécrables penchans, se feront toujours un devoir bien délicieux de chérir et de recevoir dans leur asile, des amis aussi sincères que vous.

O Juliette ! s'écria Clairwil, dès que son frère eut cessé de parler, trouves-tu qu'un tel homme soit digne de moi ?... Il l'est de tous les philosophes, dis-je, il l'est de tous ceux qui auront assez d'esprit pour sentir que la première des loix est celle de travailler à son bonheur, abstraction faite de tout ce que peuvent dire ou penser les autres. Borghèse se jette dans nos bras, nous nous embrassons encore mille fois tous. Borchamps, auquel nous ne donnerons plus d'autre nom, et Sbrigani, paraissent également enchantés de faire connaissance ensemble ; Elise et Raimonde se félicitent de voir ainsi se terminer une aventure dont les commencemens les avaient si fort effrayées.

Nous en étions tous à ces marques réciproques de tendresse et d'amitié, lorsqu'on vint avertir le capitaine, que ses cavaliers amenaient une voiture qui contenait une famille entière, et beaucoup d'argent. Voilà deux excellentes choses, répondit l'aimable frère de Clairwil ; ces individus, je me flatte, seront de nature à servir nos voluptés, et quant à l'argent, il ne saurait venir plus à-propos, car il faudra bien que la suite de tout ceci soit d'aller passer quelques mois à Naples. C'est notre projet, dit Clairwil, en me serrant la main : eh bien ! dit Borchamps, je sacrifie à ce voyage tout l'argent que va rapporter cette prise.

Àces mots les prisonniers parurent : Mon capitaine, dit Carle-Son qui conduisait la bande, c'est aujourd'hui le jour des reconnaissances ; cette famille est la mienne, voilà ma femme, conti-

nua-t-il en nous présentant une très-belle personne de trente-quatre ans ; ces deux jeunes filles, (poursuivit-il en nous en montrant d'abord une de treize ans, belle comme l'amour, ensuite une de quinze, que les grâces même eussent enviée), sont les résultats de ma couille ; voilà mon fils, ajouta-t-il, en nous offrant un jeune garçon de seize ans, de la physionomie la plus attrayante : deux mots vous mettront au fait de cette intrigue ; ma femme voudra bien vous expliquer le reste. Rosine est danoise ; je l'épousai il y a dix-sept ans, lors du voyage que je fis pour lors à Copenhague ; j'en avais dix-huit à cette époque, et par conséquent trente-cinq aujourd'hui. Ce beau garçon que j'appelle Francisque, fut le premier fruit de notre amour ; Christine que voilà, poursuivit Carle-Son, en désignant la fille de quinze ans, fut le second ; Ernelinde le dernier. Peu après la naissance de celle-ci, je vins en Russie ; quelques affaires d'état me firent envoyer en Sibérie, d'où je me sauvai avant que de me lier avec Borchamps dans Tifflis. Je retrouve cette chère famille, je vous la présente, en vous suppliant d'en faire absolument tout ce que vous voudrez : je suis jaloux de prouver à mon capitaine que je ne tiens pas plus que lui aux liens du sang. Madame, dit Borchamps à Rosine, ayez la bonté de nous expliquer le reste.

Hélas, monsieur, dit la belle Rosine ! abandonnée de ce perfide, je passai comme je le pus, les premières années de son absence, lorsqu'un legs considérable venant de m'écheoir, j'employai une partie de mon argent à chercher mon époux en France, en Italie, où l'on m'avait assuré que je le trouverais : je n'aspirais qu'au bonheur de conduire ses enfans dans son sein paternel. Quelle a été ma surprise de ne le revoir qu'à la tête d'une troupe de scélérats... Le monstre ! voilà donc l'infâme métier qu'il faisait, pendant que, constamment attachée à mes de-

voirs, j'étais, par son absence, privée des premiers besoins de la vie. Ah ! ah ! voici du pathétique, dit Olimpe ; j'espère que notre ami Borchamps va tirer de la circonstance tout le parti qu'elle présente. Madame, dit Clairwil à cette malheureuse, il n'y a rien dans tout ce que vous venez de nous dire, qui puisse vous préserver du sort qui attend tous ceux que font prisonniers les soldats de mon mari… Quelle est, je vous prie, la fortune que vous nous apportez ? Cent mille écus, madame, dit l'aimable épouse de Carle-Son. C'est bien peu de chose, répondit Clairwil ; puis se retournant vers moi : à peine cela payera-t-il notre maison dans Naples, Mon ami, dit Rosine à Carle-Son, je vous apportais de plus mon cœur, et ces tendres fruits de l'ardeur du vôtre. Oh ! de cela n'en parlons pas, dit le lieutenant ; je ne donnerais pas une pipe de tabac de ce don. Je serai plus généreuse que vous, dis-je à Carle-Son que je commençais à fixer avec beaucoup d'intérêt, les plaisirs que nous attendons de ces quatre délicieux objets, me paraissent valoir beaucoup d'argent. Nous allons bientôt les apprécier, madame, me répondit Carle-Son qui avait déjà deviné mes yeux ; ce qu'il y a bien de sûr, c'est que je crois qu'il est bien peu de voluptés qui vaillent celles que j'attends de vous… Vous croyez, répondis-je en serrant la main de cet aimable garçon ? Je le gage, madame, me dit Carle-Son, en m'appuyant sur la bouche un baiser, avant-coureur de son savoir faire ; oui, je le gage, et je suis prêt à vous en donner la preuve. Dînons, dînons, dit le capitaine… En famille, dit le lieutenant ? Assurément, dit madame de Clairwil ; je veux les voir là, avant de les placer ailleurs. Les ordres se donnent, et l'on sert le dîner le plus magnifique. Carle-Son près de moi, s'y montra très-envieux de me posséder, et j'avoue que je ne lui cédais en rien sur cet objet. Ses enfans y furent timides… embarrassés… son épouse larmoyante et belle ;

tout le reste gai, et fort libertin. Allons, dit Borchamps, en désignant Carle-Son et moi ; ne faisons pas languir plus long-tems ces deux amoureux ; je vois qu'ils brûlent d'être ensemble. Oui, dit Borghèse ; mais il faut que la scène soit publique. Elle a raison, répondit Clairwil. Carle-Son, la société vous permet de foutre Juliette ; mais il faut que cela soit sous ses yeux. — Mais que diront ma femme et mes enfans ? Ma foi, tout ce qu'ils voudront, dis-je en entraînant Carle-Son avec moi sur un canapé, tous les saints du paradis seraient là, mon cher, que je n'en foutrais pas moins avec toi ; et sortant son monstrueux engin de la culotte : pardon, madame, dis-je à Rosine, si je vous dérobe des plaisirs qui ne devraient appartenir qu'à vous ; mais, sacredieu, il y a trop long-tems que je bande pour votre mari ; puisque je le tiens, il faut qu'il y passe ; et j'avais à peine achevé ces mots, que le terrible vit de Carle-Son était au fond de ma matrice. Voyez, dit le capitaine, en rabaissant sa culotte, si j'ai eu tort de vous dire que mon ami avait le plus beau cul du monde ; et le bougre l'encule en disant cela, pendant que Clairwil vient me baiser la bouche, en me branlant le clitoris, et qu'Olimpe m'enfonce trois doigts dans le cul. Capitaine, dit Sbrigani qui bandait à ce spectacle, voulez-vous que je vous encule ; vous voyez, je me flatte, un vit très-en état de vous satisfaire. Foutez, monsieur, foutez ; voilà mon cul, pour toute réponse, dit le capitaine. Mais maniez des fesses, je vous en prie, pendant ce tems-là. Je vais m'emparer de celles d'Elise et de Raimonde, dit Sbrigani, et placer sous vos yeux, pour les récréer, et celles de la femme de l'homme que vous foutez, et celles de ses trois enfans. À peine le grouppe est-il arrangé, que tout le monde décharge ; et se décidant à ne plus perdre de foutre à de tels enfantillages, on passe d'une voix unanime, à des orgies plus sérieuses. Il me paraît essentiel, pour leur

intelligence, de replacer un instant tous les personnages sous vos yeux.

Nous étions douze en tout : Borchamps, Sbrigani, Carle, Clairwil, Borghèse et moi, tels étaient les six personnages actifs ; Elise, Raimonde, Rosine, Francisque, Ernelinde et Christine, voilà ceux qui devaient remplir les rôles de patiens ; Carle, dit Borchamps, en déculottant le jeune Francisque, voilà un cul qui rivalise le tien, mon ami, et je sens que je vais offrir à celui-là des hommages aussi purs que ceux que le tien méritât si long-tems de moi ; et il maniait, il baisait, en disant cela, le plus joli derrière, le plus blanc, le plus ferme qu'il fût possible de voir. Je m'oppose à cet arrangement, dit Clairwil, c'est pécher contre toutes les loix divines et humaines, que d'empêcher Carle de dépuceler son fils : cet enfant va me foutre en cul, sa mère me branlera, et le père enculera son fils, pendant que Lise et Raimonde lui donneront le fouet, et qu'il maniera de droite et de gauche les fesses de Borghèse et de Juliette, qui donneront le fouet aux deux jeunes filles de Carle sous les yeux de Borchamps, enculé par Sbrigani, et aidant à l'opération flagellatrice des deux enfans de son ami. La scène s'arrange, le jeune Francisque, parfaitement enculé par son père, sodomise au mieux mon amie ; mais ce n'est qu'en pleurant, que Rosine se prête à des indécences qui paraissent aussi loin de ses mœurs ; le capitaine, pendant tout cela, ne se trouvant point assez lié au tableau, toujours foutu par Sbrigani, s'empare de la plus jeune des filles de Carle ; et sans aucune préparation, le paillard l'encule, en jurant ; la jeune fille s'évanouit ; rien ne dérange le capitaine, s'enfonçant plus que jamais, parce qu'il ne trouve plus de résistance, on eût dit qu'il voulait pourfendre cette malheureuse : s'en dégoûtant bientôt, il saisit l'autre fille ; quoiqu'âgée de quinze ans, elle est si fluette, si mignone et si délicate,

que l'introduction du membre énorme de Borchamps la vexe et la déchire, tout aussi vivement que vient de l'être Ernelinde : rien n'arrête néanmoins les efforts prodigieux de ce brigand ; il pousse, il presse, il est au fond… O Carle ! s'écrie-t-il dans son enthousiasme ; voilà des culs qui sont bien dignes de toi ; délivre-moi de ces cons, si tu peux, et je leur donne le prix sur le tien. Cependant Clairwil est arrosée du foutre de Francisque, et la coquine se retournant comme une bacchante, le désarçone, et du même bond se le renfonce aussitôt par-devant, sans que le père, qui sodomise celui qu'on balotte ainsi souffre en rien de la cabriole. Carle perd enfin son foutre, et le cul de Francisque restant vacant, le capitaine, las de filles, y darde aussitôt son vit, pendant qu'emportée par la luxure la plus effrénée, je viens lécher le cul de ce bel homme, dont il me tarde bien de tâter ; Carle voyant ses deux filles vacantes, en enconne une, en baisant les fesses de l'autre, et se faisant fouetter par Elise, que Raimonde, enculée par Sbrigani, branle pendant ce tems-là. De nouveaux jets de foutre contraignent à des changemens ; je suis enfin enculée par le capitaine, pendant que sa sœur me branle, et que Carle, foutu par Sbrigani, sodomise sa femme, en baisant le cul de ses trois enfans, tenus par Elise et par Raimonde, dont le paillard branle les cons que Borghèse a soin de lui ouvrir. O Borchamps, m'écriai-je au milieu de la scène ! que de plaisir me fait ton vit, et combien je le desirais ! tu ne seras pourtant pas foutue seule, dit le capitaine en saisissant Borghèse et la sodomisant : excuse, Juliette ; mais ce beau derrière aussi me faisait bander depuis que nous sommes nuds ; j'y pensais en foutant le tien, c'est le tien qui va m'occuper, en sodomisant celui-ci. Voyant Francisque vacant, je le choisis ; mes goûts sont si bizarres, et le jeune homme est si beau, que je ne sais quel sexe adopter avec lui ; je le suce, je dé-

vore son cul, je lui présente le mien, de lui-même il me sodomise, et j'établis mon con sur le visage de Rosine ; de nouvelles décharges appaisent enfin les esprits, et le capitaine prétend qu'après s'être occupé des hommes, il ne faut plus, dans ce qui va suivre, travailler que pour la volupté des femmes.

Comme les plaisirs physiques, dit le capitaine, sont médiocres pour des femmes avec de tels enfans ; il faut nous en tenir, ce me semble, à leur conseiller des voluptés morales : Juliette ! tu vas commencer ; il faut que Carle, à demi couché sur le sopha, te présente un vit bien dur ; tu te poseras doucement sur ce vit, en observant de le faire entrer dans ton cul ; Clairwil et Borghèse te branleront, l'une le con, l'autre le clitoris, qu'elles ne se repentent pas de cette complaisance, elles auront du plaisir à leur tour ; pendant que tu jouiras de cette manière, au-dessus de toi et bien en face, Elise et Raimonde me donneront du plaisir dans les attitudes les plus lubriques et les plus variées ; alors les victimes se présenteront à genoux, l'une après l'autre, devant toi : d'abord cette chère épouse de Carle, qui vient de si loin lui apporter à-la-fois de l'or et des enfans, ensuite son fils, puis ses deux filles ; ce sera le même père qui les conduira : tu ordonneras un supplice à chacun de ces individus, mais un supplice d'abord doux et simple : nous avons long-tems à jouir, et par conséquent des gradations à observer. Je retiendrai ces arrêts, et ils s'exécuteront aussitôt que tu auras déchargé : tout s'arrange, mais on a le soin méchant d'attendre que je sois dans l'ivresse pour me présenter les victimes ; Rosine paraît la première ; j'ordonne qu'on l'approche de moi ; je l'examine sous tous les sens, et lui trouvant la gorge superbe, je lui impose la peine d'être fustigée sur les tetons ; Francisque suit, j'observe la beauté de son cul ; c'est sur les fesses qu'il sera fouetté ; Christine vient, je la condamne à

manger l'étron du premier de nous qui aura envie de chier ; et la jeune Ernelinde, dont la charmante physionomie m'échauffe, recevra deux soufflets de chacun de nous. Vas-tu décharger, Juliette, me demande Borchamps, que mes deux tribades comblent de voluptés ? — Oui, foutre, je décharge, oh ! sacre-dieu, je n'en puis plus… Ah ! Carle-Son, que votre vit est délicieux ! Allons, dit le capitaine, exécutons les pénitences du premier tour ; Borghèse suivra.

Tous mes arrêts se subissent ; mais par un rafinement très-sage, le bourreau doit être choisi parmi les femmes qui n'ordonnent point. C'est donc Clairwil qui, cette fois, exécute mes ordres, et comme elle a envie de rendre le foutre qu'on lui a lancé dans le cul, c'est son étron que Christine avale. Oh ! quelle ardeur la putain met ensuite à fustiger les beaux tetons de Rosine ; en trente coups elle les fait saigner, et la coquine baise les blessures, ouvrage de sa férocité ; quand elle en est au beau cul de Francisque, ce n'est pas avec moins de rage que la scélérate l'étrille. Allons, Borghèse, à ton tour, dit le capitaine ; je me flatte, poursuivit-il, que Sbrigani, convaincu du besoin que nous avons de son arme, aura senti la nécessité de ne la point émousser trop tôt. Vous le voyez, dit Sbrigani, en sortant de mon cul un vit roide et mutin dont il perfore à l'instant celui de Borghèse : j'aurai la même prudence avec celle-ci ; soyez sûrs que je ne déchargerai qu'à la dernière extrêmité. Borghèse ordonne ; je deviens le bourreau. Augmentez, dit le capitaine, songez aux gradations essentielles à observer pour les conduire doucement à la mort… À la mort, s'écria Rosine ! oh juste ciel ! qu'ai-je donc fait pour la mériter ? Si tu l'avais méritée, bougresse, dit Carle-Son, en enculant le capitaine qui se niche au cul de Raimonde, tout en gamahuchant celui d'Elise ; oui, foutre-dieu, si tu l'avais méritée, putain,

on ne t'y condamnerait pas ; nous avons ici le plus grand respect pour le vice, et l'indignation la plus vive pour tout ce qui ressemble à la vertu ; des principes sûrs consolident cette manière de penser, et tu trouveras bon, ma chère, que nous ne nous en écartions en quoi que ce puisse être. Allons, Borghèse, ordonne, dit le capitaine, nerveusement foutu par son plus cher ami. Rosine, dit la fougueuse Olimpe, recevra, de chacune de nous, six piqûres d'aiguilles sur le corps ; le beau Francisque aura les fesses mordues par son père, et le vit par toutes les femmes ; le bourreau donnera ensuite vingt coups de bâtons sur les reins de Christine, et cassera deux doigts aux mains d'Ernelinde. Je commence l'exécution : après avoir appuyé fermement mes six coups d'aiguille sur le sein dodu de Rosine, je passe l'arme à mes amis, qui se signalent tour-à-tour sur les plus chatouilleuses parties de ce beau corps ; son affreux mari se distingue, et c'est dans l'intérieur du vagin que le coquin enfonce l'aiguille ; le reste est mon ouvrage, et j'exécute avec tant d'adresse et de fermeté, que je fais décharger tout le monde. Clairwil remplace Borghèse. Augmente, ma sœur, dit le capitaine, n'oublie pas la loi des proportions… Tranquilise-toi, répond cette harpie, tu vas bientôt reconnaître ton sang. C'est Carle-Son qui, cette fois, encule la sœur de son capitaine, ce n'était pas un coup d'essai pour lui ; Borghèse et moi nous le branlons et l'arrêt se prononce : je veux, dit-elle, que l'on brûle avec un fer chaud, les deux tetons de la femme de celui qui m'encule ; je veux, poursuivit la garce, qui perd la tête, si-tôt qu'un vit lui chatouille le derrière, qu'on coupe en quatre endroits, avec un canif, les belles fesses du jeune homme, que mon frère, à ce qu'il me paraît, encule en attendant ; je veux qu'on brûle les fesses de Christine et qu'on clistérise, avec de l'huile bouillante, le joli cul d'Ernelinde, malgré toutes les caresses dont

je vois que la Borghèse l'accable ; mais il arriva quelque chose de fort plaisant ici, c'est que la jeune fille eut une telle peur du lavement qu'on lui destinait, qu'elle lâcha tout aussi-tôt sous elle, et qu'elle inonda la chambre de merde. Sacre-dieu, dit Borchamps, en appliquant un si vigoureux coup de pied dans les fesses de cette petite fille, qu'elle pensa voler par la fenêtre qu'on venait d'ouvrir pour aérer la chambre, oh foutre ! comment n'égorge-t-on pas, à la minute, une petite putain de cette espèce ? Que diable as-tu, dit Clairwil à son frère ; ce n'est que de la merde, et tu l'aimes ; préfères-tu celle de Juliette ? viens, viens la recevoir, mes doigts sentent son étron, elle va te le pondre dans la bouche… Oh ! comme nous devenons sales, dit le capitaine, en adaptant ses lèvres au trou de mon derrière, et sollicitant ce qu'on lui fait espérer : le foutre n'est pas loin, quand on tient de semblables propos ; je chie : le croirait-on, il chie lui-même, et c'est dans la bouche de Christine, qu'il a fait placer sous ses fesses, que le vilain lâche la bordée, en avalant l'étron que je lui fais. Vos plaisirs sont bien impudiques, dit Clairwil, en se faisant faire, par Francisque, la même opération sur le nez… Ah ! foutue gueuse, lui crie son frère, tu n'es pas loin de perdre ton sperme, je m'en apperçois à tes infamies. Foutre, dit-elle, je veux qu'on me mette à terre… je veux qu'on me vautre au milieu des cochonneries qu'a faites cette petite fille… Es-tu folle, dit Olimpe ? Non, je le veux ; on lui obéit, et c'est-là, c'est en se roulant sur de la merde, que la coquine décharge en mourant de plaisir. Les pénitences nouvelles s'exécutent ; c'est Borghèse qui doit opérer. Attendez, dit le capitaine, au moment où il la voit s'armer du fer qui doit calciner les tetons de Rosine, je veux enculer cette femme pendant que vous la tourmenterez ; il sodomise ; on opère ; ô double foutu-dieu, s'écrie-t-il, comme il est doux de foutre le cul

d'un individu souffrant ! malheur à qui ne connaît pas ce plaisir ! c'est le plus grand de la nature. Malgré sa peur, Ernelinde reçoit des mains de son père, qui l'encule avant, le remède anodin, prescrit par Clairwil : le reste s'opère de même, et les attitudes dérangées l'on passe à de nouvelles horreurs.

Carle-Son, furieux, et s'enflammant à tout instant pour mon cul, qui, disait-il, lui tournait la tête, saisit ses enfans ; il les frappe, il les fouette, il les fout, pendant que nous nous branlons entre femmes, en face d'un spectacle qui nous donne l'idée du loup furieux au sein des paisibles brebis. Allons, garce, dit à Rosine, Borchamps qui m'encule en maniant les fesses d'Olimpe et de Raimonde ; allons, putain, il faut que tu supplicies tes enfans ; Carle-Son, tiens toi-même le poignard levé sur la gorge de cette abominable créature, et plonge-le lui dans le cœur si elle balance à faire ce que nous allons lui ordonner. Rosine sanglotte. Étouffe tes soupirs, lui dit Olimpe, ils excitent notre cruauté ; nous allons te faire souffrir en raison des larmes que tu répandras. Saisis ta fille aînée par les cheveux, lui crie Borchamps, et toi, Clairwil, ordonne, Borghèse te suivra, Juliette prononcera la dernière. Je veux, dit mon amie, que la sale coquine morde jusqu'au sang les tetons que sa fille ; Rosine balance ; Carle-Son fait sentir la pointe du poignard, la malheureuse mère obéit… Olimpe, qu'ordonnes-tu, dit Borchamps ? — Je veux qu'elle laisse tomber de la cire d'Espagne, toute brûlante, sur les fesses de sa fille ; nouveaux refus ; nouvelles piqûres de la pointe du poignard… nouvelle obéissance de la malheureuse Rosine. — Et toi, Juliette, que desires-tu ? Je veux qu'elle soit fouettée sur tout le corps, par les mains de sa mère, et fouettée jusqu'à ce que le sang coule… Que de peines il faut pour cette exécution ! ce ne sont d'abord que des coups si doux, qu'ils ne marquent même pas le derrière ; mais le

poignard de Carle-Son, qui ne tarde pas à se faire sentir, effraye à tel point Rosine, qu'elle n'ose plus ménager rien : le cul de sa fille est en sang. Des supplices égaux s'exécutent de même sur les autres, et chacun se surpasse en horreur. Lorsque mon tour arrive, une de mes pénitences est que Francisque enculera l'aînée de ses sœurs, en donnant des coups de poignard à sa mère, et Borchamps qui m'encule pendant que je donne cet ordre, n'est plus le maître du foutre que cette infamie fait lancer. Allons, sacredieu, dit le capitaine en se retirant de mon cul, la pine toujours en l'air, allons, il est tems d'en venir au fait ; commençons par lier ces quatre individus, ventre contre ventre, et de manière à ce qu'ils ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul et même corps. — Bon. — À présent, que chacun de nous huit armé d'une discipline de fer rougie, travaille un instant ces cadavres… Puis au bout d'une heure de la plus rude flagellation… Rosine, prenez ce poignard, dit sévèrement le capitaine, plongez-le dans le cœur de votre fils, que son père lui-même va tenir… Non, barbare, s'écria cette mère au désespoir, non, ce sera dans le mien, et elle se perçait si je n'eusse retenu son bras. Ah ! garce, tu obéiras, s'écrie Carle-Son furieux, et saisissant la main de sa femme, il conduit lui-même le poignard dans le sein de son fils. Clairwil, jalouse de voir qu'on procède sans elle au meurtre de ce jeune homme, elle qui ne respire que pour les meurtres masculins, saute sur un second poignard, et vient cribler ce malheureux de coups mille lois plus sanglans ; alors Rosine est couchée sur une banquette de bois, très-étroite, et là Borchamps veut qu'Ernelinde ouvre, avec un scapel, le ventre de sa mère ; l'enfant se refuse, on le menace : effrayé, meurtri, excité par l'espoir de sauver sa vie si elle consent, sa main, conduite par celle de Carle-Son, cède aux barbares impulsions qu'on lui donne. Voilà où tu as reçu l'existence,

dit ce père cruel, dès que l'ouverture est faite, il faut que tu rentres dans la matrice dont tu es sortie ; on la garotte, on la comprime tellement, qu'à force d'art, la voilà, toute vive dans les flancs qui la lancèrent autrefois. Pour celle-la, dit le capitaine, en parlant de Christine, il faut la lier sur le dos de sa mère ; voyez, dit-il quand cela est fait, s'il est possible de réduire trois femmes en un si petit volume ? Et Francisque, dit Clairwil ? On te le donne, répond Borchamps, vas dans un coin l'expédier à ta guise... Suis-moi, Juliette dit Clairwil en emmenant le jeune homme dans un cabinet voisin... et là, comme des bacchantes effrénées, nous faisons expirer ce malheureux jeune homme, dans tout ce que la férocité peut imaginer de plus cruel et de plus rafiné, Carle-Son et Borchamps nous trouvèrent si belles au sortir de là, que tous deux voulurent nous foutre ; mais la jalouse Borghèse s'écrie qu'il ne faut ni faire languir les victimes, ni retarder les plaisirs qu'on attend de leur supplice ; on revient à cette opinion, et comme il est tard, on décide que le soupé sera servi en même tems. En ce cas, dit la Borghèse qui acquerrait le droit d'ordonner, n'ayant point participé aux tourmens de Francisque, il faut placer ces victimes, droites sur la table ; le premier de nos plaisirs d'abord, se recevra de l'état où elles sont, qui je crois, est des plus violens ; le second, de l'effet des coups que nous leur porterons-là. Oui, qu'on les place, dit Clairwil ; mais je veux foutre avant que de souper : et avec qui, dis-je à mon amie, ils sont tous rendus. Mon frère, reprend l'insatiable créature, fais nous venir les dix plus beaux soldats de ta troupe, et donnons-nous en comme des garces. La troupe paraît ; Borghèse, Clairwil et moi, nous nous jetons, en bravant les vits qui nous menacent, toutes trois à terre, sur des carreaux mis à dessein : Elise et Raimonde servent nos plaisirs. Sbrigani, le capitaine et Carle-Son

s'enculent en nous regardant, et pendant quatre grandes heures, au bruit des lamentations de nos victimes, nous voilà toutes trois à foutre comme les plus grandes gueuses de l'univers : nos champions rendus, sont congédiés. À quoi sert un homme qui ne bande plus, dit Clairwil ? Mon frère, je te supplie de faire égorger ces dix hommes à l'instant sous nos yeux. Par les ordres du capitaine, vingt autres s'emparent aussitôt de ceux-là ; on les massacre pendant que nous nous branlons. Borghèse, Clairwil et moi ; c'est pour ainsi dire sur leurs corps, que le soupé le plus délicieux nous est offert ; et là, nuds, barbouillés de foutre et de sang, ivres de luxure, nous portons la férocité au point de mêler à nos alimens, des morceaux de chair détachés par nos mains, du corps des malheureuses qui sont sur la table. Gorgés de meurtre et d'impudicité, nous tombons enfin les uns sur les autres, au milieu des cadavres et d'un déluge de vins, de liqueurs, de merde, de foutre, de morceaux de chair humaine. Je ne sais ce que nous devînmes ; je me rappelle seulement, qu'en r'ouvrant les yeux à la lumière, je me retrouvai entre deux corps morts, le nez dans le cul de Carle-Son, qui m'avait rempli la gorge, de merde ; et qui lui-même s'était oublié le vit au cul de Borghèse ; le capitaine, qui s'était endormi, la tête appuyée sur les fesses emmerdifiées de Raimonde, avait encore son vit dans mon derrière, et Sbrigani ronflait dans les bras d'Elise : les victimes en morceaux, toujours sur la table.

Tel est l'état où nous retrouva l'astre du jour, qui, loin de s'étonner de nos excès, ne s'était, je crois, jamais levé plus beau

depuis qu'il éclairait le monde. Il est donc faux que le ciel condamne les égaremens des hommes ! il est donc absurde d'imaginer qu'il s'en offense ! Accorderait-il ses faveurs aux scé-

lérats comme aux honnêtes gens, s'il était irrité par le crime ?... Eh ! non, non, dis-je à mes amis qui le lendemain, de sang-froid, écoutaient mes réflexions ; non, non, nous n'offensons rien en nous livrant au crime. Un dieu ? Comment s'en offenserait-il, puisqu'il n'existe pas ?... La nature ?... Encore moins, poursuivis-je, en me rappelant l'excellente morale dont j'avais été nourrie : l'homme ne dépend point de la nature ; il n'en est pas même l'enfant ; il est son écume, son résultat ; il n'a point d'autres loix que celles imprimées aux minéraux, aux plantes, aux bêtes, et quand il se perpétue, il accomplit des loix personnelles à lui, mais nullement nécessaires à la nature... nullement desirées par elle : la destruction satisfait bien plus cette mère universelle, puisqu'elle vise à lui rendre une puissance qu'elle perd par notre propagation. Ainsi, nos crimes lui plaisent, mes amis, et nos vertus l'offensent ; ainsi, l'atrocité dans le crime est ce qu'elle desire le plus ardemment ; car celui qui la servirait le mieux, serait incontestablement celui dont la multiplicité des crimes où leur atrocité détruirait jusqu'à la possibilité d'une régénération, qui, se perpétuant dans les trois règnes, lui ôterait la faculté des seconds élans. Imbécille que j'étais, ô Clairwil ! avant que nous ne nous quittassions, j'en étais encore à la nature, et les nouveaux systêmes adoptés par moi depuis ce tems, m'enlèvent à elle pour me rendre aux simples loix des règnes. Ah ! combien nous serions dupes, mes amis, en adoptant ces systêmes, de refuser quelque chose à nos passions, puisqu'elles deviennent les motrices de notre être, et qu'il ne nous est pas plus possible de ne pas suivre leurs mouvemens, qu'il ne nous l'est de naître ou de rester dans le néant !... Que dis-je ? Ces passions sont tellement inhérentes à nous, tellement nécessaires aux loix qui nous meuvent, qu'elles deviennent comme les premiers besoins qui conservent notre

existence. À quel point, ma chère Clairwil, continuai-je, en serrant la main de mon amie, je suis maintenant l'esclave de ces passions ! Quelles qu'elles soient, comme j'y sacrifierais tout !..... Eh ! qu'importe la victime que je leur offrirais ! Aucune ne sera pour moi plus respectable l'une que l'autre. Si, d'après les préjugés populaires, il en existait une qui semblât mériter l'exception, au brisement seul de ce frein, mes voluptés devraient s'accroître ; je prendrais cet excès de chatouillement pour la voix qui me l'indique, et ma main aussi-tôt servirait mes desirs.

Un exemple frappant des récompenses presque toujours accordées par la fortune aux grands criminels, vint appuyer mes raisonnemens.

Nous sortions à peine de la scène d'horreur que je viens de décrire, lorsque les soldats de Borchamps amenèrent six chariots d'or et d'argent, que la république de Venise envoyait à l'Empereur. Cent hommes seulement, escortaient ce magnifique convoi, lorsqu'aux défilés des montagnes du Tirol, deux cent cavaliers de notre capitaine, après un combat d'une heure, s'emparèrent de ce trésor, et le conduisirent à leur chef. Me voilà riche pour le reste de ma vie, dit l'heureux frère de Clairwil..... Voyez dans quel moment nous arrive ce bonheur ! c'est dans des mains souillées d'uxoricide, d'infanticide, de sodomie, de meurtres, de prostitution, d'infamies, que le ciel vient placer ces richesses ; c'est pour me récompenser de ces horreurs, qu'il les met à ma disposition, et vous ne voudriez pas que je crusse que la nature n'est honorée que par des crimes ? Ah ! jamais mes systêmes ne changeront sur cet objet, et je m'y livrerai sans cesse, puisque les suites en sont si heureuses. Carle-Son, dit le capitaine, avant que de compter, prends sur ces charriots, cent mille écus pour toi ; je te les donne

pour te témoigner toute la satisfaction que j'ai reçue de ton courage et de ta fermeté, dans la scène dont tu viens de nous fournir les acteurs : Carle-Son baisa les genoux de son patron, pour le remercier. Vous le voyez, mesdames, nous dit le capitaine, je ne me cache pas de l'extrême tendresse que j'ai pour ce garçon, et quand on aime, il faut le prouver avec de l'argent ; j'imaginais que la jouissance ma refroidirait, c'est tout le contraire, plus je décharge avec ce délicieux garçon, plus je l'aime : mille et mille pardons, mesdames, mais ce ne serait peut-être pas la même chose avec vous.

Nous passâmes encore quelques jours chez Borchamps, au bout desquels il nous dit, en nous voyant décidés au départ, je croyais, mes amis, pouvoir vous accompagner jusqu'à Naples, je m'en faisais une fête ; mais voulant bientôt quitter le métier que je fais, il faut que je mette ordre à mes affaires : ma sœur va vous suivre dans cette belle ville, et voilà huit cents mille francs que je vous donne pour les frais du voyage. Louez un magnifique hôtel en arrivant, faites-vous passer toutes les trois pour sœurs ; une sorte de ressemblance vous unit assez pour qu'on puisse le croire ; Sbrigani continuera de — veiller à vos affaires, pendant que vous vous livrerez à tous les plaisirs qu'offre cette magnifique cité ; Elise et Raimonde seront vos dames de compagnie : j'irai vous voir si je le puis, amusez-vous toutes les trois, et ne m'oubliez pas dans vos plaisirs.

Nous partîmes : je regrettai Carle-Son, je l'avoue ; je m'étais, pendant mon séjour chez le frère de Clairwil, prodigieusement fait foutre par ce beau garçon, dont le vit était admirable, et ce n'était pas sans peine que je m'en séparais. Il ne s'agissait pas d'amour dans mon fait, je n'ai jamais servi ce Dieu-là, il n'était

question que du besoin d'être bien foutue, et personne ne le satisfaisait comme Carle-Son. L'obligation de nous cacher d'ailleurs, afin de ne pas déplaire à Borchamps trés-jaloux de ce beau garçon, mettait à sa jouissance un sel que je ne trouvais pas dans les autres ; et nos derniers adieux furent scellés d'une inondation mutuelle de foutre.

Arrivés dans Naples, nous louâmes un hôtel superbe, sur le quai de Chiagia, et nous faisant passer pour sœurs comme nous l'avait conseillé le capitaine, nous prîmes, sous cette dénomination, un superbe train de maison, Nous passâmes d'abord un mois à étudier avec soin, les mœurs de cette nation à demie Espagnole ; nous réfléchîmes sur son gouvernement, sur sa politique, sur ses arts, sur ses rapports avec les autres nations de l'Europe. Cette étude faite, nous nous crûmes en état de pouvoir nous répandre dans le monde ; notre réputation de femmes galantes s'y propagea bientôt. Le roi voulut nous voir ; ce ne fut pas sans jalousie que sa méchante femme nous envisagea. Digne sœur de l'épouse de Louis XVI, cette princesse hautaine, à l'exemple de tous les individus de la maison d'Autriche, ne cherche à captiver le cœur de son époux que pour maîtriser son empire ; ambitieuse comme Antoinette, ce n'est pas l'époux quelle veut, c'est le royaume. Ferdinand, simple, imbécille, aveugle… roi enfin, s'imagine avoir une amie, lorsqu'il n'a dans cette femme altière, qu'une espionne et qu'une rivale… et la putain, comme sa sœur, en dévastant…… en pillant les Napolitains, ne travaille qu'au bien de sa famille.

Peu de tems après notre présentation, je reçus un billet du roi de Naples, à-peu-près conçu en ces termes :

« On offrit l'autre jour à Pâris, Junon, Pallas et Vénus, son choix est fait, c'est à vous qu'il envoie la pomme ; venez la recevoir demain à Portici, j'y serai seul ; un refus me désespérerait, et ne vous servirait à rien : je vous attends ».

Un billet aussi despote… aussi laconique, assurément méritait une réponse ; je la fis verbale, et me contentai d'assurer le page, que je serais exacte ; dès qu'il est parti, je vole apprendre cette bonne fortune à mes sœurs, Toutes trois, bien déterminées à bannir d'entre nous jusqu'au plus léger soupçon de jalousie, à nous divertir des extravagances humaines… à en profiter… à en rire, cette préférence ne servit qu'à nous amuser. Toutes deux m'exhortèrent à ne pas manquer l'aventure ; et parée comme la déesse même qui avait mérité la pomme, je m'élance dans une voiture à six chevaux, qui, dans peu de minutes, me descend au château royal, célèbre par les ruines de la ville d'Herculanum, sur lesquelles il est situé. Mystérieusement introduite dans les plus secrets appartemens de cette maison, je trouve enfin le roi, nonchalamment couché dans un boudoir. Mon choix sans doute, aura fait des jalouses, me dit l'imbécille, en mauvais français. Non, sire, répondis-je, mes sœurs ont vu cette préférence avec la même tranquillité que moi… pas plus touchées, d'honneur, de ne pas y être comprises, que je ne le suis moi, du grand honneur que vous imaginez peut-être qu'il me fait. — Voilà sans doute, une réponse singulière. — Ah ! je sais bien que pour plaire aux rois, il faudrait toujours les flatter, et moi qui n'observe dans eux que des gens ordinaires, je ne leur parles jamais que pour leur dire des vérités. — Mais si elles sont dures ? — Pourquoi les méritent-ils ? Et à quel titre s'imaginent-ils qu'on ne leur doit pas la vérité toute nue, comme aux autres hommes ? est-ce parce qu'ils ont besoin de la connaître ? — C'est parce qu'ils la craignent davan-

tage. — Qu'ils soient justes, qu'ils renoncent au vain orgueil de vouloir enchaîner les hommes, et ils l'aimeront au lieu de la craindre. — Mais, madame, voilà des discours. — Qui t'étonnent, Ferdinand ; je le vois, tu t'es imaginé sans doute, que flattée de ton choix, j'allais ne t'aborder qu'à genoux, que j'allais t'adorer… te servir… non, l'orgueil que mon sexe et ma patrie m'inspire, ne se prêtent point à de tels usages. Ferdinand, si j'ai bien voulu t'accorder le rendez-vous que tu sollicitais ; c'est que je me suis cru plus de force que n'en ont peut-être mes sœurs pour t'éclairer sur tes véritables intérêts. Renonce donc un moment aux frivoles plaisirs que tu te promettais avec une femme ordinaire, pour en écouter une qui te connaît bien, qui connaît encore mieux ton royaume, et qui peut te parler sur ces objets, comme tes courtisans n'oseraient le faire ; et voyant que le roi très-surpris, me prêtait une attention stupide, je lui parlai de la manière suivante.

« Mon ami, lui dis-je, car tu me permettras de ne point me servir de ces dénominations orgueilleuses qui ne prouvent que de l'impertinence dans celui qui les reçoit, et de la bassesse dans celui qui les donne ; mon ami, donc, je viens d'observer ta nation avec le plus grand soin, et j'ai vu qu'il était extrêmement difficile d'en démêler le génie ; je l'étudie depuis que j'habite Naples, et j'avoue que je n'y conçois rien encore. Avec un peu de réflexion néanmoins, je crois démêler le motif de la peine que j'ai : ton peuple a perdu la trace de sa première origine ; le malheur qu'il a eu de passer de domination en domination, lui donne une sorte de souplesse et d'habitude à l'esclavage, qui détériore absolument son ancienne énergie, et qui l'empêche d'être reconnu. Cette nation qui chercha long-tems des libérateurs, par une mal-adresse inouie, ne trouva jamais que des maîtres ; grand exemple pour un peuple qui veut briser ses fers ! qu'il apprenne des Napoli-

tains, que ce n'est point en implorant des protecteurs, qu'il réussira, mais en pulvérisant le trône et les tyrans qui s'y plaçaient ; toutes les autres nations se sont servies des Napolitains pour établir une puissance ; eux seuls sont demeurés dans la langueur et dans la faiblesse ; on cherche le génie des Napolitains, et comme celui de tous les peuples accoutumés à l'esclavage, ce n'est jamais que celui de son souverain que l'on rencontre. N'en doute pas, Ferdinand, les vices que j'ai trouvés dans ta nation sont bien moins à elle qu'à toi ; mais une chose plus surprenante encore, c'est que l'excellence du territoire de ton peuple est peut-être l'unique cause de sa pauvreté ; avec un terrein plus ingrat, les besoins l'auraient averti d'être industrieux, et par la contrainte au travail, il aurait reçu la vigueur dont le prive la fécondité de son sol : aussi arrive-t-il que ce beau pays, avec les avantages d'une nation méridionale, éprouve tous les inconvéniens d'un peuple du Nord. Depuis que je suis dans tes états, j'ai par-tout cherché ton royaume, et n'ai jamais pu trouver que ta ville ; cette ville est un gouffre, où toutes les richesses venant s'engloutir, appauvrissent, au moyen de cela, le reste de la nation. Veux-je étudier cette capitale ; qu'y vois-je ? tout ce que le faste et l'opulence peuvent étaler de plus magnifique, à côté de ce que la misère et la fainéantise offrent de plus affligeant ; d'une part des nobles, presque rois ; de l'autre, des citoyens, pis qu'esclaves, et par-tout le vice de l'inégalité, poison destructeur de tout, gouvernement d'autant plus difficile à corriger chez toi, qu'il naît de la distance énorme qui se trouvent dans les biens des propriétaires. On ne voit dans ton pays, que des hommes qui possèdent des provinces, près d'autres malheureux qui n'ont pas un arpent de terre : ici, l'extrême richesse est beaucoup trop voisine de l'extrême pauvreté ; et cette différence fait qu'un homme est absolument l'anti-

pode de l'autre : si ces gens riches avaient quelques vertus au moins, mais ils me font pitié ; ils veulent afficher l'éclat de la naissance, et n'ont aucun des avantages qui peuvent en faire passer le ridicule ; ils sont fiers sans urbanité, tyrans sans politesse, magnifiquement parés sans élégance, libertins sans aucunes recherches ; selon moi, tous ressemblent à ton Vésuve ; ce sont des beautés qui font peur. Tous leurs moyens de distinction se réduisent à entretenir des couvens et des filles, à nourrir des chevaux, des valets et des chiens ».

« En continuant mes observations sur ton peuple, le refus formel qu'il fit d'adopter le tribunal de l'inquisition, m'en donna d'abord une assez bonne idée ; poursuivant mes réflexions, je m'apperçus qu'il n'en était pas moins très-faible, quoiqu'il eût fait une chose qui demande de la force. »

« On accuse ton clergé d'avoir cumulé beaucoup de richesses, je ne l'en blâme pas ; son avarice, en balançant celle des souverains de la nation, rétablit un peu l'équilibre : ceux-ci avaient dissipé, les autres conservent ; quand on aura besoin des trésors du royaume, on saura du moins où les prendre.

« En analysant bien ta nation, je n'y vois que trois états, et tous trois inutiles ou malheureux : le peuple est assurément de cette dernière classe ; les prêtres et les courtisans forment les deux autres. Un des grands défauts de ton petit empire, mon ami, c'est qu'il n'y existe qu'un pouvoir devant qui tout cède ; le roi est l'état ici, le ministre est le gouvernement, il ne peut donc y avoir d'autre émulation que celle que font naître le souverain et son agent : où peut-il exister un plus grand vice que celui-là ? »

« Quoique la nature donne beaucoup à ton peuple, il jouit de peu ; mais ce n'est pas l'effet de son inaction, cet engourdissement a sa source dans ta politique qui, pour tenir le peuple dans sa dépendance, lui ferme la porte des richesses ; d'après cela, son mal est sans remède, et l'état politique n'est pas dans une situation moins violente que le gouvernement civil, puisqu'il tire ses forces de sa faiblesse même. La crainte que tu as, Ferdinand, que l'on ne découvre ce que je te dis, te fait exiler les arts et les talens de ton royaume ; tu redoutes l'œil puissant du génie, voilà pourquoi tu favorises l'ignorance ; c'est de l'opium que tu fais prendre à ton peuple, afin qu'engourdi par ce somnifère, il ne sente pas les plaies dont tu le déchires, et voilà d'où vient que l'on ne trouve chez toi, aucun des établissemens qui donnent de grands hommes à la patrie : les récompenses dues au savoir y sont inconnues, et comme il n'y a aucun honneur ni aucun profit à être savant, personne ne se soucie de le devenir.

J'ai étudié tes loix civiles, elles sont bonnes, mais mal exécutées, d'où il résulte qu'elles se dégradent. Qu'arrive-t-il ? qu'on aime mieux vivre dans leur corruption, que d'en demander la réforme, parce qu'on craint, avec raison, que cette réforme ne fasse naître infiniment plus d'abus qu'elle n'en détruirait ; on laisse les choses comme elles sont, néanmoins tout va de travers, et comme il n'y a pas plus d'émulation pour le gouvernement que pour les arts, personne ne se mêle des affaires publiques, ou s'en dédommage en se livrant au luxe… à la frivolité… aux spectacles. Il en arrive que le goût des petites choses remplace chez vous celui des grandes, que le tems qu'on devrait à celles-ci, se passe à celui qu'on donne aux futilités, et que vous serez subjugués tôt ou tard par celui qui voudra de vous… Pour prévenir ce malheur, la situation de ton état aurait besoin d'une armée navale : j'ai bien

vu quelques troupes de terre chez toi, mais pas un vaisseau ; avec cette insouciance, avec cette condamnable apathie, ta nation perd le titre de puissance maritime, auquel sa situation lui donne des droits ; et comme tes forces de terre ne t'en dédommagent pas, tu finiras par n'être rien. Les peuples qui s'aggrandiront, se moqueront de toi, et si jamais une révolution vient à régénérer quelques-uns d'entre eux, tu seras avec raison, privé de l'honneur, de former un poids dans la balance ; il n'y a pas jusqu'au Pape qui ne puisse te faire peur, s'il voulait avoir un peu d'énergie... Eh bien ! Ferdinand, est-ce la peine de vouloir dominer une nation, pour la conduire de cette manière ? Et crois-tu qu'un souverain... même un despote, puisse être heureux quand son peuple n'est pas florissant ? Où sont les maximes économiques de ton état ? j'en ai cherché, et n'en ai trouvé nulle part. Augmentes-tu l'agriculture ? Encourages-tu la population ? Protèges-tu le commerce ? Donnes-tu de l'émulation aux arts ? Non-seulement chez toi, l'on ne voit rien de ce que les autres font, mais je vois qu'on fait même tout le contraire. Qu'arrive-t-il de tous ces inconvéniens ? que ta triste monarchie languit dans l'indigence ; que toi-même deviens un être nul au congrès des autres puissances de l'Europe, et que ta décadence est prochaine. »

« Examinerai-je l'intérieur de ta ville ? en analyserai-je les mœurs ? je n'y vois nulle part de ces vertus simples qui servent de bases à la société : on se réunit par orgueil, on se fréquente par habitude, on se marie par besoin, et comme la vanité est le premier vice des Napolitains, défaut qu'ils tiennent des Espagnols dans la dépendance desquels ils vécurent si long-tems, comme, dis-je, l'orgueil est le vice inhérent à ta nation, on évite de se voir de trop près, dans la crainte que l'homme ne fit horreur une fois que le masque serait à bas ; ta noblesse, ignorante et

bête comme partout, achève de multiplier le désordre, en donnant sa confiance aux gens de loix, triste et dangereuse engeance, dont la ridicule étendue, fait qu'il n'y a presque point de justice : le peu qu'il y en a se vend au poids de l'or ; et c'est ici peut-être, de tous les pays que j'ai parcourus, le seul où j'aie vu mettre plus d'esprit en usage pour absoudre un coupable, qu'on en met ailleurs pour justifier un innocent. »

» Je m'étais imaginé que ta cour m'offrirait quelques idées de politesse et de galanterie, et je n'y trouve par-tout que des rustres ou des imbécilles ; je me consolais des vices monarchiques, par l'espoir de quelques antiques vertus, et je n'ai vu dans ton gouvernement, que le résultat de tous les désordres des différens royaumes de l'Europe : chaque individu, chez toi cherche à paraître plus qu'il n'est ; et comme on n'a pas les qualités qui font acquérir les richesses, on y substitue la fraude ; ainsi, la mauvaise foi s'établit, et les étrangers ne peuvent plus prendre de confiance en une nation qui n'en a pas dans elle-même.

» Après avoir jeté mes regards sur les nobles, je les porte sur ton peuple ; je le vois par-tout ; grossier, stupide, indolent, voleur, sanguinaire, insolent, et ne possédant pas une seule vertu qui fasse racheter tous ces vices.

» Veux-je, en réunissant les deux tableaux, m'occuper de l'ensemble de la société ; j'y vois toutes les conditions confondues ; le citoyen auquel il manque le nécessaire, ne s'occuper que de l'inutile ; chaque homme servir d'amusement ou de spectacle à un autre ; l'indigence, elle-même, afficher un luxe d'autant plus révoltant, que quand des coursiers traînent ses chars, elle manque de pain sur sa table : n'est-ce pas un des effets horribles du goût des Napolitains, pour le luxe, de voir que pour posséder un car-

rosse et des valets, les trois quarts et demi des bonnes maisons, ont la cruauté de ne pas marier leurs filles ; cet affreux exemple se propage dans toutes les classes. Qu'arrive-t-il ? que la population diminue, en raison de ce que le luxe augmente, et que l'état dépérit insensiblement, en proportion du coloris trompeur qu'il acquiert par ces vils moyens.

» Mais c'est dans vos mariages, et dans vos prises d'habits surtout, que ce luxe devient aussi ridicule que cruel : dans le premier cas, vous diminuez sur la dot de la malheureuse fille, afin de l'embellir un seul jour ; dans le second, vous auriez de quoi lui trouver un mari, de ce que vous dépensez à la céremonie ridicule, qui doit l'en priver toute sa vie. Ce qu'il a de particulier, Ferdinand, c'est que, quoique tes sujets soient pauvres, tu es riche ; et tu le serais bien davantage, si tes prédécesseurs n'avaient vendu l'État en détail, pour avoir de l'argent en gros. Un État qui a des intérêts de commerce réciproques, peut balancer ses revers par ses avantages ; mais un peuple avec qui tout le monde négocie, et qui ne négocie avec personne ; un peuple qui, en matière de commerce fait la chouette à toute l'Europe, doit s'appauvrir nécessairement ; telle est l'histoire de ta nation, mon cher prince ; toutes les autres t'imposent un tribut pour leur industrie, et ton industrie sans activité n'en peut imposer à personne ; ce qu'il y a de bien plaisant, c'est que tes arts tiennent du caractère vain et glorieux de ton peuple. Aucune ville sur la terre ne surpasse pas la tienne en décorations d'opéra ; tout est clinquant chez toi comme ce peuple ; la médecine, la chirurgie, la poésie, l'astronomie y sont encore dans les ténèbres ; mais tes danseurs sont excellens, et nous n'avons nulle part d'aussi plaisans scaramouches ; ailleurs enfin, on se donne beaucoup de mouvement pour devenir riche ; le Napolitain seul ne s'en donne, que pour le paraître ; il a

moins à cœur de posséder une grande fortune, que de persuader aux autres qu'il en jouit, et cherche bien moins l'opulence que ce qui l'annonce ; voilà ce qui fait que dans ta nation il y a beaucoup de gens qui se privent du nécessaire, pour avoir le superflu : la frugalité règne au milieu du plus grand faste ; la délicatesse des mets est inconnue ; excepté tes macaronis, que mange-t-on de bon chez toi ? rien : on y méconnaît absolument cet art voluptueux d'irriter toutes les passions par les délicieuses recherches de la table ; tout cède au plaisir absurde d'avoir un beau carrosse, une belle livrée, et par un contraste déplaisant à l'œil, avec la pompe et la magnificence des modernes, vous avez conservé la frugalité des anciens ; vos femmes sont impérieuses et sales, exigeantes et basses, sans usage du monde, sans lecture ; en d'autres climats, leur commerce, en gâtant le cœur, rafine au moins l'esprit. Ici les hommes ne jouissent pas même avec elles de ce dernier avantage ; les vices que l'on contracte dans leur société, sont sans retour, comme sans dédommagement : on perd tout avec elles, et l'on n'acquiert rien ».

« À côté du mal, il est juste pourtant de dire un peu de bien. Le fond de ton peuple est bon ; le Napolitain est vif, irascible, brusque, mais il revient avec facilité ; et son cœur qui paraît alors tout entier, n'est pas sans vertus. Presque tous les crimes qui se commettent ici, sont plutôt l'ouvrage du premier mouvement, que de la réflexion, et la preuve que ce peuple n'est pas méchant, c'est qu'il est très-nombreux à Naples, et qu'il s'y maintient sans police. Ce peuple t'aime, Ferdinand ; rends-le lui, soit capable d'un grand sacrifice. Christine, reine de Suède, abjura sa couronne par philosophie : brise ton sceptre par bienfaisance, quitte les rênes d'un gouvernement assez mal organisé, pour n'enrichir que toi : songe que les Rois ne sont rien dans le monde ; les

peuples tout : abandonne à ce peuple seul, le soin de redonner du ton aux ressorts d'une machine qui n'ira jamais bien loin sous ton gouvernail ; laisse Naples vivre en république : ce peuple, je l'ai bien étudié, est aussi mauvais esclave, qu'il deviendrait bon citoyen ; rends-lui donc l'énergie qu'enchaîne ton pouvoir, et tu auras produit deux biens à-la-fois... celui de faire trouver en Europe un tyran de moins, et celui d'y faire admirer un peuple de plus. »

Ferdinand qui m'avait écouté avec attention, me demanda, dès que j'eus fini, si toutes les Françaises raisonnaient comme moi, sur la politique ? Non, lui dis-je : la plus grande partie analyse mieux des pompons que des royaumes : elles pleurent, quand on les opprime ; elles sont insolentes, dès que les fers tombent. Pour moi, la frivolité n'est point mon vice ; je n'en dis pas autant du libertinage... j'y tiens excessivement ; mais le plaisir de foutre ne m'aveugle pas au point de ne pouvoir discuter les intérêts des différens peuples de la terre ; le flambeau des passions allumé à-la-fois dans les ames fortes, celui de Minerve et celui de Vénus ; à la lueur de celui-ci, je fouts comme ta belle-sœur ; aux rayons du premier, je pense et parle comme Hobbes et comme Montesquieu. Est-ce donc, selon toi, quelque chose de si difficile à mener qu'un empire ? Assurer si bien le bonheur du peuple, qu'il ne puisse plus vous envier le vôtre ; travailler ensuite à ce dernier avec d'autant moins de retenue, que l'homme cesse d'observer et d'être jaloux quand il est heureux : il me semble que voilà tout le secret, et il y a bien long-tems que je l'aurais mis en pratique, si j'avais, comme toi, le pouvoir et la folie de régir un peuple. Prends-y garde, mon ami ! ce n'est pas le despotisme que je te défends, j'en connais trop bien les douceurs pour te l'interdire ; je ne te conseille de supprimer et de changer, que

tout ce qui peut nuire au parfait maintien de ce despotisme, dès que tu veux rester sur le trône : rends donc heureux tout ce qui sait sentir, si tu veux l'être toi-même ; car dès que ceux-là ne jouiront pas, sois-en bien certain, Ferdinand, ils t'empêcheront de jouir à leur tour. — Et le moyen ? — La plus grande liberté de penser, de croire, et de se conduire ; brise tes freins moraux ; l'homme qui bande veut être libre comme la bête : si tu vas comme en France lui fixer l'autel où il faut que son foutre coule, en le courbant, par des bêtises, sous le joug odieux d'une morale puérile, il te le rendra d'une manière plus dure. Les fers remis à tes mains pour eux, par des pédans ou par des prêtres, t'enchaîneront bientôt toi-même et peut-être jusqu'à l'échafaud, où te conduira sa vengeance. — Il ne faudrait donc pas de mœurs, selon vous, dans un gouvernement ? — Aucunes, que celles qu'inspire la nature. Vous rendrez toujours l'homme malheureux, quand vous voudrez l'astraindre à d'autres. Laissez à l'homme outragé, le soin de se venger du tort qu'il a reçu, il y réussira toujours mieux, que ne font vos loix, car il y est plus intéressé qu'elles ; d'ailleurs, on échappe souvent à vos loix, et bien rarement à celui que poursuit notre juste vengeance.

Ma foi je n'entends pas grand chose à tout cela, me répondit ce gros benêt : je fouts ; je mange des macaronis, sans cuisinier ; je bâtis des maisons, sans architecte ; je recueille des médailles, sans antiquaire ; je joue au billard, comme un laquais ; je fais faire l'exercice à mes cadets, comme un sergent ; mais je ne parle ni politique, ni religion, ni mœurs, ni gouvernement, parce que je ne connais rien à tout cela. — Et le royaume ? — Va comme il peut. T'imagines-tu donc qu'il faille être si savant pour être Roi ? Tu me prouves que non, répondis-je, mais tout cela, sans me convaincre qu'il ne soit pas très nécessaire d'avoir de la raison et

de la philosophie, pour conduire les hommes, et que, privé de l'un et de l'autre, on ne doit faire que des sottises qui doivent engager bien vîte les sujets d'un prince, tel que toi, à secouer ton joug imbécille, et ils le feront bientôt, sois-en sûr, si tu ne prends tous les moyens possibles pour les en empêcher. — J'ai des canons, des forteresses. — Et qui sert tout cela ? — Mon peuple. — Mais s'il se lasse de toi, il ne te servira plus. On tournera les canons contre ton château, on s'emparera de tes forteresses, et l'on te traînera peut-être dans la boue. — Vous m'effrayez, madame ! et que faudrait-il ?... je te l'ai dit : imite l'écuyer savant ; loin de tirer la bride à toi, quand le coursier se cabre, rends-lui doucement la main ; fais plus, coupe les rênes, et laisse-le se conduire à sa guise ; la nature, en disséminant les peuples sur la surface du globe, leur donna à tous le génie nécessaire pour se conduire ; mais ce ne fut jamais que dans sa colère, qu'elle leur suggéra l'idée de se donner des Rois : ceux-ci sont au corps politique, ce qu'est le médecin au corps matériel : on peut l'appeler quand on souffre ; il faut lui fermer la porte, quand la santé revient ; il prolongerait la maladie, pour éterniser les secours ; et sous prétexte de guérir, il énerverait. — Juliette, tu raisonnes bien ; j'aime ta conversation..... mais je ne sais, tu m'en imposes ; tu as plus d'esprit que moi. — Cette mesure-là n'est pas celle qui pourrait m'en assigner une bien forte dose ; n'importe, puisque mon esprit te fait peur, qu'un instant la raison le cède à tes plaisirs : que desires-tu ? voyons. — On dit que tu as le plus beau corps du monde, Juliette, je veux le voir : peut-être avec le ton sur lequel tu as débuté dans ma cour, ne serait-ce pas ici tout-à-fait le langage que je devrais employer ; mais le clinquant ne m'en impose pas, ma chère ; j'ai pris des informations sur tes sœurs et sur toi : quoique fort riches, je n'en puis douter, mes amies, vous n'êtes

que trois franches putains. Tes informations sont mal prises, beau Sire, répondis-je avec vivacité, tes espions ressemblent à tes ministres, ils volent ton argent, sans te servir : si tes informations étaient bonnes, tu reconnaîtrais ton erreur : n'importe ; pour mon compte, je n'ai nulle envie de faire la vestale ; il ne s'agit que de composer, je ne te rendrai pas la capitulation plus dure, qu'elle ne l'a été pour ton beau-frère le petit duc de Toscane. Écoute-donc : quoique tu aies tort, en nous considérant, mes sœurs et moi, comme des putains ; si nous ne le sommes pas par le fait, toujours est-il certain qu'il est impossible d'être et plus scélérates et plus corrompues ; tu nous auras toutes trois, si tu veux : assurément, répondit le prince, il n'y a rien qui me plaise, comme d'enfiler ainsi toute une famille. Eh bien ! dis-je, tu vas te satisfaire, et nous n'exigeons de toi, pour cela, que de nous défrayer, à Naples, de toutes les dépenses que nous y ferons pendant six mois, de payer nos dettes, si nous en laissons, et de nous assurer l'impunité la plus entière, quels que puissent être les écarts où nous nous livrions. — Et quels seront ces écarts ? — Nombreux, violens, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ; il n'est aucune sorte de crimes où nous ne nous portions, mes sœurs et moi, et nous ne voulons être punies d'aucun… Accordé, répondit Ferdinand, mais donnez à vos délits le moins d'éclat que vous pourrez, et qu'aucun n'attaque mon gouvernement ni ma personne. Non, non, dis-je, ceux-là ne nous amuseraient pas. Bons ou mauvais, nous laissons les gouvernemens comme ils sont ; et quant aux rois, nous laissons aux peuples le soin de se venger de leur despotisme. Allons, dit Ferdinand, nous pouvons donc parler de plaisirs. — Ne dis-tu pas que tu veux jouir également de mes sœurs ? — Oui, mais il faut toujours commencer par toi ; et me faisant passer dans un cabinet différent, Juliette, me

dit le Napolitain, en me faisant voir une femme de vingt-sept à vingt-huit ans, presque nue, et couchée sur un canapé, dans une niche de glaces, ce sont autant les passions de cette femme, que les miennes, qu'il faut que tu satisfasses. — Et quelle est cette femme ? — C'est la mienne. — Ah ! c'est toi, Charlotte, dis-je, sans m'étonner, je te connais de réputation : aussi putain que tes sœurs, on dit pourtant que tu payes mieux, nous le verrons. Juliette, me dit ici Ferdinand, si tu veux que je favorise tes desirs, il faut porter, avec la reine, la complaisance au dernier période. — Qu'elle dise ce qui lui plaît : personne ne possède, comme moi, les ressources de la lubricité ; je les emploierai toutes : et dans le même instant, Charlotte de Lorraine se jettant à mon cou, me fit comprendre, par mille baisers, combien elle était déjà sensible aux plaisirs que je lui promettais. Les cérémonies se supprimèrent ; Ferdinand nous déshabilla toutes deux ; puis ayant introduit dans cet asile un jeune page de quinze ans, beau comme le jour, qu'il mit dans le même état, Charlotte et moi, nous nous branlâmes sur le canapé, pendant que, bien en face de l'opération, Ferdinand, pollué par son page, lui baisait ardemment la bouche en lui branlant le derrière.

Oh mes amis ! quelle femme, que cette Charlotte ! je crus que l'impudicité même avait établies toutes ses flammes dans le con de cette putain royale ; Charlotte, ses cuisses enlacées dans les miennes, frottait avec ardeur son clitoris sur le mien ; ses mains embrassaient mes fesses ; l'un de ses doigts chatouillait le trou de mon cul, sa langue enfoncée dans ma bouche, pompait ma salive avec ardeur : la coquine était toute en feu, et le foutre exhalait par ses pores ; je n'y tiens pas, je change de posture, nos têtes, entre les cuisses l'une de l'autre, nous facilitent les plaisirs de la succion. Oh ! comme elle me rend ce que je lui prête ; si mon con

inonde son gosier de foutre, le sien est un torrent dont les fréquentes éjaculations remplissent le mien et le délectent. Quand nous n'eûmes plus de foutre à répandre, elle me supplia de lui pisser dans la bouche ; je lui demandai la même chose, nous nous inondâmes d'urine, et nous avalions à mesure, qu'elle coulait.

Charlotte est belle, sa peau fort blanche, sa gorge soutenue, ses fesses admirables, ses cuisses d'une merveilleuse proportion ; on voit qu'elle a beaucoup foutu de toutes les façons possibles, mais elle est pourtant bien conservée, et ses ouvertures encore fort étroites.

Omon amour, lui dis-je, véritablement émue de ses charmes, portons-nous des coups plus sérieux : voilà ce qu'il faut pour cela, nous dit le roi, en nous jetant des godmichés ; et nous étant affublées toutes deux, nous nous lançâmes bientôt les bottes les plus énergiques. Dans une de ces attitudes, mon cul se trouva bien en face de Ferdinand, il l'examine, il le convoite, il le couvre des

plus chauds baisers : fixe un instant ta posture et tes mouvemens, me dit-il, je veux t'enculer pendant que tu fouts ma femme… toi, Zerbi, branle mon derrière. La scène dura quelques instans, au bout desquels le prince, remettant sa femme à ma place, l'encule pendant qu'elle me fout ; un moment après, il la fait sodomiser par le jeune homme, je la gamahuche, et lui… décharge enfin dans le cul du page qui le cocufie.

Au bout d'un moment de repos employé à nous baiser, à nous manier, nous recommençâmes. Ferdinand se mit dans mon cul, il gamahuchait celui de Zerbi, il le faisait chier dans sa bouche, et sa femme lui donnait le fouet ; au bout d'une minute, il sortit de mon cul, prit les verges et nous fouetta tous trois assez fort ; la

reine me le rendit, c'était une de ses passions, elle me mit en sang ; elle suça le vit du page, pendant que son mari l'enculait et qu'elle me maniait le derrière. Peu après nous entourâmes Ferdinand, je le suçais, sa femme le socratisait, lui maniait les couilles, et le page à cheval sur sa poitrine, lui faisait lécher le trou de son cul ; il se relève de là bandant fort dur. Je ne sais pourquoi nous ne torderions pas le cou à ce petit bougre-là, dit-il en saisissant son page au collet, et lui faisant jeter les hauts-cris : il faut le pendre, dit Charlotte. Ma fille, dis-je en baisant cette femme charmante, tu aimes donc aussi la cruauté ? ah ! je t'adore, si cela est ; tu serais, je le vois, capable du trait de cette impératrice de la Chine, qui nourrissait ses poissons avec des couilles d'enfans de pauvres. — Oh ! oui, oui, j'imiterai cette horreur quand on le voudra ; je suis faite pour la surpasser. Faisons des infamies, Ferdinand, cette femme est délicieuse, je le vois, elle a de l'esprit, du caractère, de l'imagination ; je lui crois nos goûts ; tiens, mon ami, sers de bourreau toi-même à Zerbi, et souvenons-nous que la destruction d'un individu est le stimulant le plus vif qu'on puisse ajouter aux attraits de la débauche des sens. Pends Zerbi, cher époux, pends-le ferme, Juliette me branlera bien en face de l'opération. Elle s'exécute ; et Ferdinand accroche le page avec tant d'art et tant de violence, qu'il expire avant que nous n'ayons seulement le tems de nous mettre en train. Oh ! foutre, dit Charlotte, me voici la plus malheureuse des femmes, je ne voulais lancer du sperme, qu'en le voyant expirer : n'importe, détache-le, Ferdinand ; tout mort qu'il est, conduis sa main, je veux qu'il me branle. Non, dit le roi, ce sera Juliette qui sera chargée de ce soin ; moi, j'enculerai le cadavre pendant ce tems-là ; on prétend qu'il n'y a rien de meilleur au monde, je veux en essayer. Oh ! sacre-dieu, dit-il, dès qu'il est dans ce cul, on a raison de vanter

cette jouissance, je me déchire en foutant ce cul-là… C'est divin : la scène marche ; Zerbi ne renaît point, mais ses bourreaux meurent de plaisir. Charlotte, pour décharger une dernière fois, s'étendit, nue, sur le corps déjà froid du page, et pendant que son mari la branlait, elle me faisait chier dans sa bouche. Quatre mille onces furent ma récompense, et nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir bientôt en plus nombreuse compagnie.

De retour au logis, je raconte à mes sœurs les goûts bisarres de sa majesté Sicilienne. Il est unique, dit Clairwil, que de pareilles passions soient toujours nichées dans la tête de ceux que la nature élève, par leur esprit, leurs richesses ou leur autorité.

Je ne connais rien de plus simple, dit Olimpe, à laquelle nous ne donnions plus d'autre nom, de peur que le sien ne la fît reconnaître, non, en vérité, je ne connais rien de si naturel, que de voir les recherches les plus rafinées du plaisir, conçues par ceux dont les perceptions de l'esprit sont plus délicates, ou par ceux que le despotisme ou les faveurs de la fortune mettent au-dessus des autres ; il est impossible qu'un homme qui a beaucoup d'esprit, beaucoup de puissance ou beaucoup d'or, s'amuse comme tout le monde ; or, s'il rafine les voluptés, il arrivera nécessairement au meurtre, car le meurtre est le dernier excès de la volupté ; il est dicté par elle, il est une de ses branches, un de ses écarts : l'homme ne parvient aux dernières crises de la volupté, que par un accès de colère ; il tonne, il jure, il s'emporte, il manifeste, dans cette crise, tous les symptômes de la brutalité ; un pas de plus, il est barbare, encore un, le voilà meurtrier ; plus il aura d'esprit, mieux il rafinera tous ses mouvemens ; une haine le retiendra néanmoins encore, il craindra ou l'extrême dépense de ses plaisirs, ou les loix ; mettez-le à l'abri de ces folles terreurs

par beaucoup d'or ou d'autorité, le voilà lancé dans la carrière du crime, parce que l'impunité le rassure, et qu'on va à tout, quand on joint à l'esprit de tout concevoir, les moyens de tout entreprendre. Eh bien ! dis-je à mes amies, nous voilà toutes trois dans cette passe heureuse ; car, avec les richesses immenses que nous possédons, l'impunité la plus entière nous est accordée par Ferdinand. Oh ! foutre, dit Clairwil, à quel point cette charmante certitude enflamme mes passions ; et la gueuse écartait les cuisses, se retroussait, se branlait et nous offrait un con vermeil et haletant, qui semblait appeler tous les vits de Naples au combat : on dit que les engins sont superbes ici, poursuivit-elle, il faut prendre quelques arrangemens avec Sbrigani, pour n'en pas manquer. J'ai pourvu à tout cela dès hier, nous répondit cet homme charmant, j'ai douze pourvoyeurs en campagne, et par mes soins, vingt-quatre beaux garçons de dix-huit à vingt-cinq ans vous seront régulièrement présentés tous les matins, j'en serai le vérificateur ; si, malgré les ordres rigoureux que j'ai donnés, il se mêlait du médiocre dans les fournitures, elles seraient aussitôt refusées... Et quelles sont les tailles adoptées, dit Clairwil que Raimonde branlait ; — Vous n'aurez jamais rien au-dessous de six pouces de circonférence sur huit de long. — Fi donc ! cette mesure est bonne pour Paris... mais à Naples où il y a des monstres... pour moi, je vous avertis que je ne prends rien au-dessous de huit pouces de tour sur un pied de long : ni nous non plus, répondîmes-nous, Olimpe et moi, presqu'en même tems ; peut-être aurons-nous moins, par cet arrangement, mais nous aurons meilleur..... Moins ? dit Clairwil, je ne vois pas pourquoi diminuer le nombre ; au contraire, je tiens autant à la qualité, qu'à la quantité, moi ; je prie donc Sbrigani, de nous avoir trente hommes tous les matins, dans les proportions que je viens de

donner : c'est dix pour chacune de nous ; en supposant qu'il nous foutent trois coups chacun, y a-t-il donc de quoi se récrier : quelle est celle de nous qui ne peut pas courir trente postes avant que de prendre son chocolat ? pour moi, je vous garantis que cela ne m'empêchera pas de faire encore quelques petites incartades pendant la journée ; ce n'est qu'en foutant beaucoup qu'on se met en train de foutre, et ce n'est que pour foutre, que nous a créés la nature, et la coquine déchargea dans les bras de Raimonde, en prononçant ces derniers mots. En attendant, dit Sbrigani, que je remplisse vos vues, voyez si ces six valets vous plaisent, je crois qu'ils passent les mesures que vous venez de m'indiquer, et en même tems six grands gaillards, de cinq pieds dix pouces, parurent à moitié nuds et le vit à la main. Sacre-dieu, dit Clairwil, encore troussée, quels engins !... voyons que je les empoigne... Mais ses deux mains n'y suffisaient pas. Oh ! ceux-ci sont de mise, dit-elle : à vous, mes amies ; pour moi, voici les deux que je retiens. Un moment, dit Sbrigani, vous perdez la tête, laissez-moi régler vos plaisirs, ils seront mieux dirigés par moi qui suis calme que par vous, que le foutre aveugle déjà. Oui, oui, il a raison, dit Clairwil, qui se déshabillait toujours provisoirement, qu'il arrange, qu'il ordonne, moi, je vais toujours me mettre en état de combattre. Tiens, Clairwil, dit Sbrigani, commence, tu me parais la plus pressée. Je l'avoue, répondit notre compagne, je ne sais ce que l'air de Naples a pour moi de particulier, mais il m'enivre... il me rend plus libertine que jamais... rempli de particules nitreuses, sulphureuses et bitumineuses, il doit, répondis-je, nécessairement agacer les nerfs et mettre les esprits animaux dans une beaucoup plus grande agitation. Je sens, comme toi, que je ferai des horreurs dans ce pays-ci. Quoique je dusse y être plus accoutumée que vous, nous dit Olimpe, à cause du peu de distance qui

existe entre ce pays et le mien, je sens néanmoins, comme vous, qu'il m'irrite au dernier degré. Jouissez donc, dit Sbrigani, donnez-vous en, putains, et comptez sur mot pour servir vos plaisirs : tenez, poursuivit-il, voici l'arrangement que je vous conseille de prendre pour cette scène-ci : Clairwil va commencer ; quoiqu'elle brûle d'être foutue, je veux qu'on lui fasse desirer l'engin qui va la percer. Juliette, prends ce beau vit déjà du choix de ton amie, branle-le tout près de son con, frotte-lui en le clitoris, mais ne l'enfonce pas. Toi Borghèse, chatouille légèrement l'entrée du con de la patiente ; échauffe-la, mets-la en fureur, et quand la rage éclatera dans ses yeux, nous la satisferons, mais il faut qu'elle soit couchée dans les bras de l'un de ces jeunes gens : il faut qu'en la soutenant, ce beau garçon lui branle le trou du cul d'une main, les tetons de l'autre, et qu'il baise sa bouche. Pour irriter encore les sens de notre amie, nous lui ferons introduire, de chaque main, un vit dans les cons d'Elise et de Raimonde, où ils ne feront que s'échauffer un moment ; les deux autres jeunes gens vous enconneront sous ses yeux, afin de completter le désordre dont nous voulons embraser son âme. La coquine, en effet, n'y tint pas six minutes ; elle écume, elle jure… elle déraisonne, et voyant qu'il devient impossible de la faire languir plus long-tems, les six valets, en moins d'une heure, lui passent sur le corps, et la font mourir de plaisir. Olimpe et moi, pressions les vits au sortir du con de notre amie. Elise et Raimonde nous branlaient, nous fouettaient, nous chatouillaient, nous léchaient. Sbrigani mettait ordre à tout, et nous déchargions comme des gueuses. Toutes les manières de foutre, toutes les débauches, tous les raffinemens furent mis en usage ; celui de tous, que nous employâmes le plus, fut de recevoir, à la fois, trois vits, deux dans le con, un dans le cul. On n'imagine pas, avec des fou-

teurs adroits, le plaisir que donne cette jouissance ; quelquefois tout se réunissaient sur une seule femme. Je soutins trois fois ainsi le poids général. J'étois couchée sur un homme qui m'enculait ; Elise, à cheval sur mon visage, me donnait son joli petit con à sucer ; un homme l'enculait sur moi, en me branlant le con ; et Raimonde branlait le trou du cul de cet homme avec sa langue. Sous mes deux mains, étaient à quatre pattes, Olimpe d'un côté, Clairwil de l'autre : j'introduisais un vit dans chacun de leurs culs, et elles suçaient, chacune, les vits du cinquième et du sixième homme. Enfin, les six valets, après avoir déchargé chacun huit fois, furent reçus sans difficulté. Il étoit impossible de refuser après de pareilles épreuves.

Environ huit jours après cette aventure, nous reçûmes une nouvelle invitation de Ferdinand, qui nous engageait de venir toutes trois le voir à Portici. Il paraissait que le roi avait voulu mettre à cette scène-ci, infiniment plus de soins et d'éclat que dans l'autre. Nous fûmes reçues dans des cabinets magnifiquement décorés, et d'une fraîcheur délicieuse. Charlotte, vêtue comme Flore, nous y attendait avec le prince de la Riccia, beau jeune homme de vingt-quatre ans, et qui était de tous les plaisirs particuliers de la reine et de son mari : quatre jolis enfans, deux petites filles de dix à onze ans, et deux petits garçons de douze à treize, vêtus comme les Grecs costumaient autrefois leurs victimes, étaient debout et dans un respectueux silence, à l'une des extrémités du cabinet. La taille noble et majestueuse de Clairwil, la régularité de ses traits, quoiqu'elle ne fut plus de la première jeunesse, l'excessif libertinage de ses yeux, tout frappa la reine de Naples. Voilà une bien belle femme, s'écria-t-elle ; et comme dans des créatures aussi libertines que nous, il n'y a jamais qu'un pas des éloges aux caresses, les deux coquines furent bientôt

dans les bras l'une de l'autre. La Riccia s'empare d'Olimpe, et je continue d'être la favorite du roi. Avant que d'agir ensemble, dit Ferdinand, je suis d'avis que nous passions, tous séparément, deux par deux, liés comme nous voilà, dans les boudoirs environnans cette pièce. Après quelques minutes de tête à tête, nous nous rassemblerons : Charlotte nous donne l'exemple, suivie de Clairwil et de l'une des deux victimes féminines, elle s'enferme dans l'un des boudoirs. La Riccia prend un des petits garçons, et passe avec Olimpe ; une petite fille et un petit garçon, restent à Ferdinand, qui s'enferme bientôt avec eux et moi. Ici le libertinage, épais et grossier du Napolitain, parut dans toute son énergie ; mais comme à travers les nuages les plus opaques, quelques rayons de l'astre du jour, viennent quelquefois égayer les mortels ; de même, d'assez jolies nuances de lubricité, perçaient les masses de balourdise du butor à qui je servais.

Après quelques instans d'horreurs préparatoires, auxquelles chacun de nous se livra particulièrement, avec les sujets qu'il avait emmenés, nous nous réunîmes tous dans un salon superbe ; et là, nous étant échauffés réciproquement l'imagination, par le détail des infamies que nous venions de commettre, nous nous replongeâmes de nouveau dans un océan de lubricités, et exécutâmes, sans restriction, tout ce que nous suggéra le dérèglement de têtes aussi libertines et aussi scélérates que les nôtres. L'épuisement de nos forces vint seul mettre un terme à ces voluptueuses orgies, et nous nous séparâmes.

Ànotre retour, nous trouvâmes Sbrigani blessé et dans son lit. On l'avait insulté à notre occasion ; quelques propos s'étaient tenus dans un café ; un Français, qui prétendait nous connaître, nous avait traitées de putains. Quoique dans le fait, peu de choses

au monde fussent plus vraies, Sbrigani, par attachement, n'en voulut jamais convenir, et pour appuyer des mensonges, l'imbécille s'était fait donner deux bons coups d'épée dans le ventre.

Après lui avoir rendu les premiers soins, notre conversation dut naturellement tomber sur le duel.

Oh ! quelle folie, dit Clairwil, d'aller risquer sa vie dans un combat singulier, avec un homme, qui, décidément, a tort avec nous. Si cet homme (continua notre amie, en nous demandant la permission de se mettre un moment à la place d'un sexe, dont elle remplissait si bien les fonctions au besoin) si, dis-je, cet homme m'a manqué essentiellement, comment lui dois-je une pareille faveur, que celle de le regarder comme assez honnête, pour me mesurer avec lui : et pourquoi faut-il que je me mette dans le cas de doubler son injure, en me blessant ou me tuant, peut-être encore, après m'avoir insulté ? C'est à moi que la réparation est due, et pour la recevoir il faut que j'expose mes jours ! si je me comporte d'une manière différente, ou qu'en allant me battre avec cet homme, puisqu'il le faut absolument, je me plastronne, et me mette en un tel état de sûreté, qu'il n'ait que le soin de se défendre, et qu'il ne puisse songer à celui de m'insulter encore, si, dis-je, je me conduis ainsi, je serai traité de coquin : je crois qu'il est difficile de voir une logique plus au rebours du bons sens que celle-là.

Que celui qui a insulté se présente nud au combat, et que son adversaire vienne cuirassé ; voilà ce que dictent la raison et le bons sens. L'agresseur doit visiblement avoir un avantage de moins : il s'est mis dans le cas, en suivant les usages de toutes les autres nations de l'univers, de se faire assassiner par celui à qui il avoit manqué ; ainsi, tout ce que doivent au plus dicter les fri-

voles loix de l'honneur, dans une situation pareille, est que le combat ait lieu, si vous le voulez absolument, mais avec une disproportion prodigieuse encre les combattans ; et que celui qui a manqué, bien loin de songer à renouveller ses injures, ne doive et ne puisse s'occuper que de sa propre défense. Et quel droit peut-il donc avoir, pour attaquer encore après ce qu'il a fait ? Nos usages, sur cela, sont d'une injustice atroce, et nous font servir de risée dans les trois autres parties du monde, assez sages pour sentir, que quand on fait tant que d'avoir à se venger, on doit le faire, sans risquer soi-même sa vie. Je vais plus loin, répondis-je à Clairwil, et je pense que le combat est une chose aussi absurde que ridicule. Il est odieux qu'un homme aille risquer sa vie, parce qu'il a été insulté : la raison et la nature ne nous dictent alors que de nous défaire de notre ennemi, et nullement d'aller nous exposer nous même avec lui, quand c'est une réparation qu'il nous doit. Nos ayeux, bien plus sages, se battaient par procureurs ; des champions, au moyen d'une somme réglée, se présentaient pour vuider la querelle, et le droit restait au plus fort : il y avait au moins, dans cet arrangement, l'espèce d'équité de ne pas se risquer soi-même, et quoique cet usage fût rempli d'extravagances et de folies, il l'était pourtant beaucoup moins, que celui que nous suivons de nos jours. Mais, voici ce qu'il y a de plaisant, les champions, qui jadis combattaient pour la cause d'autrui, étaient généralement regardés comme des gens vils, nous les avons remplacé, et nous serions méprisés si nous ne jouions pas le rôle de gens déclarés méprisables. Exista-t-il jamais des inconséquences de cette force. En remontant à l'origine, nous verrons que ces champions n'étaient, primitivement, que des assassins à gages, comme on en trouve encore dans plusieurs villes d'Espagne et d'Italie, que l'homme insulté payait pour se défaire de son enne-

mi, et qu'ensuite, pour diminuer l'espèce de meurtre que cette coutume semblait autoriser, on permit à l'accusé de se défendre de l'assassin gagé contre lui, et d'en payer un aussi contre celui que l'on lui opposait. Telle est la naissance des duels, dont vous voyez que le berceau est dans la loi sage, qui permettait à tout homme la vengeance de son ennemi, en mettant sa tête à prix. On remplaça cet excellent usage par une licence... par une stupidité, qui ne ressemble plus à rien, et qui fait frémir le bon sens. Que tout homme qui a un ennemi, n'aille donc pas, s'il est sage, se mesurer également avec lui ; car il est parfaitement ridicule d'aller se rendre l'égal de celui qui se met au-dessous de nous. S'il faut absolument que l'offensé se batte, à la bonne heure ; mais qu'il se présente au combat, dans un tel état de sûreté, que l'adversaire, qui lui doit une réparation, ne puisse pas l'insulter de nouveau ; et s'il veut être beaucoup plus sensé, qu'il fasse assassiner, comme dit Molière dans le Sicilien, c'est le plus sûr.

Àl'égard de ceux qui plaçent là le point d'honneur, je les trouve pour le moins aussi ridicules que ceux qui s'avisent de le placer dans la vertu des femmes ; l'un et l'autre préjugés sont barbares et ne méritent pas même une discussion de sang froid ; l'honneur est une chimère née des coutumes et des conventions humaines, lesquelles n'eurent jamais que l'absurdité pour base ; il est aussi faux que l'homme s'honore en assassinant l'ennemi de sa patrie, qu'il est faux qu'il se deshonore en massacrant le sien ; jamais des procédés égaux ne peuvent établir des suites inégales ; si je fais bien, en allant venger ma nation des injures qu'elle a reçues, serais encore beaucoup mieux de me venger de celles qui me sont adressées : l'état, qui soudoie annuellement quatre ou cinq cents mille assassins pour servir sa cause, ne peut ni naturellement ni légitimement me punir, moi, quand, à son exemple,

j'en paye un ou deux pour me venger des insultes infiniment plus réelles que j'ai pu recevoir de mon adversaire ; car enfin les insultes faites à cette nation ne la touchent jamais personnellement, plutôt que celles que j'ai reçues atteignent directement ma personne ; et la différence est très-grande : mais un homme essayera-t-il de dire ces choses-là dans le monde ; on le traitera de lâche, de poltron, et la réputation, qu'il se sera faite toute sa vie, d'esprit ou de sagesse, lui sera tout-à-coup enlevée par quelques méprisables fréluquets aussi plats qu'imbécilles, à trois ou quatre bégueules, qu'il faudrait fesser dans tous les carrefours, auront persuadé qu'il n'y a rien de si beau, que d'aller risquer sa vie quand on est en droit de prendre celle des autres.

Je pense absolument comme vous deux sur le duel, dit Olimpe, et j'espère que vous m'avez assez estimée pour ne pas me confondre avec ces femmes imbécilles qui ne font cas d'un homme qu'en raison de ce que, pour une offense prétendue, il va faire, au coin d'un pré, le vil métier de gladiateur : je méprise bien souverainement un alguasil de cette espèce ; cela peut être délicieux dans un valet-de-chambre ou dans un soldat, ces gens-là doivent se battre comme des porte-faix... mais un homme d'esprit... un homme riche, renoncer à ses études, à son aisance, pour aller prêter le collet à un fier-à-bras, qui n'a d'autre talent que de croiser le fleuret, et qui ne l'a insulté que parce qu'il était sûr de s'en défaire... Mettre l'honneur à aller bravement faire raison à des coquins de cette espèce... qu'il faut être plat pour s'y hasarder ! oui, plat, il y a de la bassesse à donner aux autres de l'avantage sur soi, et à risquer d'aller perdre en un instant, pour rien, tous les agrémens, tous les avantages qu'on a reçus de la nature. Laissons ce ridicule mérite aux siècles grossiers de la chevalerie errante ; ce n'est point pour spadassiner comme un soldat

que les gens à talens sont faits, c'est pour honorer et cultiver les arts, les encourager, servir la patrie quand il le faut, et ne sacrifier qu'à elle seule, le sang qui coule dans leurs veine : quand un homme de cet état a un ennemi qui lui est inférieur, qu'il le fasse assassiner ; telle est la seule manière de s'en débarasser, que la nature lui indique ; si celui qui l'a offensé est de son rang, que tous deux portent leurs plaintes à un tribunal doux, érigé pour cela, que les différends y soient jugés ; il n'y en a point, entre gens honnêtes, qui ne puissent s'arranger à l'amiable ; il faut que celui qui a tort, cède ; c'est la loi... mais du sang... du sang répandu pour un propos, une jalousie... une querelle... un persifflage... un reproche, c'est une absurdité révoltante ; le duel ne fut connu que quand les principes de l'honneur balancèrent ceux de la vengeance, et ne fut, par conséquent, admis que quand les hommes se policèrent. Jamais la nature ne grava au cœur de l'homme de risquer sa vie pour se venger d'une offense reçue, parce qu'il n'est nullement juste ni naturel de s'exposer à une seconde, parce qu'on en a reçu une première ; mais il est très-équitable, très-bien fait de laver la première dans le sang de l'aggresseur, sans risquer de répandre le sien, s'il est notre inférieur ; et de s'accommoder à l'amiable avec lui s'il est notre supérieur ou notre égal ; que l'on ne soit jamais la dupe du procédé des femmes à cet égard ; ce n'est pas la bravoure d'un homme qu'elles desirent, c'est le triomphe que leur orgueil remporte à faire dire qu'un tel homme s'est battu pour leurs charmes : ce ne sont pas non plus des loix qu'il faut faire, pour extirper cet usage odieux ; avec des loix, on révolte, on aigrit et l'on ne gagne jamais rien. C'est avec l'arme du ridicule, qu'il faut abolir cette odieuse coutume : il faut que toutes les femmes ferment leurs portes à un coquin de duelliste ; il faut qu'on le nasarde, qu'on le baffoue, il faut qu'il soit

montré au doigt, il faut que chacun s'écrie, en le voyant : « Voilà l'homme qui a été assez vil, assez lâche pour aller faire le plat métier de champion, et qui a été assez sot pour croire que des paroles, que le vent emporte, ou des coups, qui ne se sentent qu'un instant, devaient être acquittés par le prix d'une vie dont on ne jouit jamais qu'une fois ; fuyez-le, c'est un fou. »

Olimpe a raison, dit Clairwil, telle est la seule manière dont on fera tomber cet infâme préjugé : on m'objectera, peut-être, que le courage martial s'éteindra dans les cœurs, quand il ne sera plus exercé : soit ; mais je vous avoue que le courage est une vertu de dupe dont je fais bien peu de cas ; je n'ai jamais vu que des imbécilles qui fussent braves ; le second des Césars fut un très-grand homme, sans doute, et n'était pourtant qu'un poltron : Frédéric de Prusse était rempli d'esprit et de talens… il avait un accès de fièvre toutes les fois qu'il s'agissait de se battre. Je ne finirais pas, s'il fallait vous nommer tous les hommes illustres que la crainte enchaîna ; les Romains, même, révéraient la peur, ils lui érigèrent des autels ; la peur, en un mot, est dans la nature, elle est née du soin intime de se conserver, soin qu'il est impossible de ne pas avoir, tant il est gravé dans nous par l'être moteur qui nous lança sur ce globe, c'est-à-dire, par la nature ; mésestimer un homme parce qu'il craint le danger, c'est le mésestimer de ce qu'il aime la vie : pour moi, je vous proteste de faire toujours le plus grand cas d'un homme qui craindra la mort ; de ce moment-là seul, je lui croirai de l'esprit, une jolie tête et de la volupté dans les plaisirs : le lendemain de ce que tout Paris eut déshonoré la Luzerne, pour avoir assassiné son ennemi sur le champ du duel, je voulus coucher avec lui : j'ai peu vu de mortels plus aimables… aucun, sans doute, dont la tête fût aussi joliment organisée… Il n'y a que ceux-là de charmans, interrompis-je avec vivacité, plus

un homme a vaincu de préjugés, et plus il a d'esprit : l'homme resserré dans les étroits principes de la morale, nécessairement sec et ennuyeux, n'osant rien franchir, sera monotone comme les maximes qu'il professe ; et comme avec la sorte d'imagination que nous adonnée la nature, nous ne retirerons rien de sa société, nous devons nous en préserver avec soin.

Au bout de quelques jours, Sbrigani se trouva beaucoup mieux. Il vient de me foutre, me dit Clairwil ; c'est par cette épreuve que j'ai voulu m'assurer de sa bonne santé, et je réponds qu'il a très-bien bandé : je suis encore inondée de son sperme..... Écoute moi, Juliette, poursuivit cette femme incroyable, est-il vrai que cet homme soit aimé de toi ? — Il m'a rendu bien des services. — Il n'a fait que son devoir, tu le payes. Est-ce que ton ame commence à se pénétrer des grands principes de la reconnaissance ? — Non, d'honneur. C'est que je ne l'aime pas, moi, ce Sbrigani, je m'en méfie d'ailleurs ; cet homme-là finira par nous voler. — Dis plutôt que tu en es lasse, parce qu'il t'a bien foutue, et que tu ne peux plus souffrir les hommes quand ils t'ont déchargé dans le con. — Celui-là ne m'a jamais foutue qu'en cul ; vois mon derrière, il distille encore le foutre qu'il vient d'y répandre. — Folle, où en veux-tu venir en un mot ? — À nous débarasser de ce bougre-là. — Songes-tu qu'il s'est battu pour nous ? — Raison de plus pour que je le déteste ; car son action devient alors une preuve de sa bêtise. — Encore une fois qu'en veux-tu faire ? — Il prend demain une dernière médecine... il faut l'enterrer après demain. — Il te reste donc encore beaucoup de ces drogues charmantes, que nous achetâmes ensemble chez la Durand. — Beaucoup, et je veux que ton Sbrigani les goutte. — Ah Clairwil ! les années ne te corrigent point, tu es et seras toujours une grande scélérate. Mais, que dira notre sœur Olimpe. — Ce

qu'elle voudra, quand j'ai l'envie de commettre un crime, je m'embarasse fort peu de ce qu'en pensent les autres, et l'orgueil de ma réputation n'est pas celui qui domine mon cœur.

Je consentis ; pouvais-je me refuser au crime ? tout ce qui en portait l'empreinte m'était trop précieux, pour que je ne l'adoptasse pas aussitôt. Je m'étais servie de cet Italien, plus par besoin que par amour : Clairwil promettait de remplir dans la société, tous les soins dont il était chargé. Sbrigani devenait inutile ; je signai son arrêt, Olimpe consentit. Le lendemain, Sbrigani empoisonné par Clairwil même, fut apprendre aux démons des enfers, que les esprits malins qui existent dans le corps d'une femme, sont mille fois plus dangereux que ceux que les prêtres et les poëtes nous peignent au tartare. Cette opération faite, nous parcourûmes les alentours de Naples.

En aucun endroit de l'Europe la nature n'est belle, n'est imposante, comme dans les environs de cette ville ; ce n'est point cette beauté triste, uniforme des plaines de la Lombardie, laissant l'imagination dans un repos qui tient de la langueur. Ici, par tout elle s'enflâme : les désordres, les volcans de cette nature toujours criminelle, plongent l'ame dans un trouble qui la rend capable des grandes actions et des passions tumultueuses ; ceci c'est nous, dis-je à mes amies, et les gens vertueux ressemblent à ces tristes campagnes du Piémont, dont l'uniformité nous désolait. En examinant bien cet étonnant pays, il semble qu'il n'ait été qu'un volcan autrefois ; à peine y voit-on un seul endroit qui ne porte l'emblème d'un boulversement. Elle a donc quelquefois des torts cette bisarre nature… et l'on ne veut pas que nous l'imitions : quelle injustice ! La Solfatarre que nous parcourûmes semble être la preuve de ce que je dis.

Nous arrivâmes à Pouzzols, ayant perpétuellement sous nos yeux les tableaux les plus variés et les plus pittoresques. C'est de là qu'on découvre la jolie petite isle de Nicette, où Brutus se retira après avoir tué César. Quel délicieux séjour pour le genre de voluptés que nous chérissons ; on serait là comme au bout de la terre ; un voile impénétrable déguiserait, à tous les yeux, la secrette horreur qu'on y voudrait commettre, et rien n'aiguise l'imagination, rien ne l'enflâme comme le silence et le mystère. Plus loin s'apperçoivent les côtes de Sorriente et de Massa, le golphe de Naples, des ruines, de beaux édifices, de riches côteaux, tout ce qui peut orner enfin la plus riante perspective, et former le point de vue le plus agréable.

Pouzzols, où nous entrâmes pour dîner, ne porte plus aujourd'hui aucune marque de son ancienne splendeur ; mais sa situation n'en est pas moins une des plus délicieuses du royaume de Naples : cependant le peuple grossier qui l'habita, ne sent pas son bonheur ; l'excès de son aisance ne sert qu'à le rendre plus barbare et plus insolent.

Dès que nous parûmes, une foule de gens se présentèrent pour nous faire voir les curiosités du pays. Enfans, dit Olimpe, en fermant la porte sur une douzaine de ces coquins-là qui s'étaient introduits dans notre chambre, nous sommes décidées à ne nous servir que de celui de vous, qui possède le plus beau vit. Montrez-nous tout ce que vous portez, nous choisirons. Tous consentent au marché, nous déculotons, nous excitons, nous branlons ; six sont jugés dignes des honneurs de la jouissance, et le plus gros, c'est-à-dire, un drôle tout déguenillé, dont l'engin avait treize pouces de long, sur neuf de tour ; obtient seul, après nous avoir

foutues toutes trois, le privilège d'être notre Cicéron. On le nommait Raphaël.

Il nous mène d'abord au temple de Serapis, dont les magnifiques débris nous firent présumer, que cet édifice avait été superbe. Nous parcourûmes les antiquités d'alentour, et par-tout nous vîmes des preuves non équivoques, de la magnificence et du goût de ces peuples Grecs et Romains, qui, après avoir un moment illustré la terre, se sont évanouis, comme disparaîtront ceux qui la font trembler aujourd'hui.

Les restes d'un monument d'orgueil et de superstition, se présentèrent ensuite à nos yeux. Trasile avait prédit, à Caligula, qu'il ne parviendrait à l'Empire, qu'après avoir été de Bayes à Pouzzols, sur un pont. L'Empereur en fit construire un de bateau, dans un espace de deux lieues, et il le traversa à la tête de son armée. C'était une folie, sans-doute, mais c'était celle d'un grand homme ; et les crimes de Caligula, qui feront époque dans l'histoire, prouvent à la fois, il en faut convenir, et l'homme le plus extraordinaire et l'imagination la plus impétueuse.

Du pont de Caligula, Raphaël nous mena à Cumes ; il nous fit observer près des ruines de cette ville, celles d'une des maisons de Lucullus ; nous fîmes, en les appercevant, quelques réflexions sur la magnificence de cet homme célèbre. Il n'est plus ; et nous aussi, dîmes-nous, dans quelques mois, dans quelques années, nous aurons vécu comme lui ; la faulx de la Parque ne respecte rien, elle moissonne également et le riche et le pauvre, le vertueux et le criminel. Semons donc des fleurs sur cette carrière que nous devons parcourir en si peu d'instans, et que ce soit avec l'or et la soie que la putain file au moins nos jours.

Nous pénétrâmes dans les ruines de Cumes, où nous remarquâmes principalement les débris du temple d'Apollon, bâti par Dédale, lorsque fuyant ta colère de Minos, il vint s'arrêter dans cette ville.

Pour aller de-là à Bayes, nous traversâmes le village de Bauli, où les poëtes placèrent les Champs-Élysées ; près de là se voit l'ancien Achéron : allons visiter l'enfer, me dit Clairwil en voyant ces eaux ; allons tourmenter ceux qui y sont, ou nous amuser de leurs supplices… J'aimerais les fonctions de Proserpine, et pourvu que des maux s'opèrent sous mes yeux, je serais toujours la plus heureuse des femmes.

Un printems éternel règne dans cette vallée ; au milieu des vignes et des peupliers se voyent çà et là, les caveaux qui renfermaient les urnes cinéraires, et Caron demeurait sans doute, à Micènes. On aime à se persuader tout cela quand on a de l'imagination, cette brillante partie de notre esprit vivifie tout, et la vérité, toujours au-dessous de la chimère, devient presqu'inutile à celui qui sait créer et embellir le mensonge.

Au-dessous du village de Bauli, se voyent cent chambres, communiquant les unes dans les autres ; on appelait ce lieu la prison de Néron : là, gémissaient sans doute les victimes de la luxure ou de la cruauté de ce scélérat…

On voit un peu plus loin, la Piscine merveilleuse ; c'était le réservoir d'eau qu'Agrippa fit construire à l'usage de la flotte qui séjournait ordinairement dans ce Cap, pour passer au promontoire de Micènes. Ici on s'embarque à-peu-près dans le même trajet que parcourait la barque de Caron ; ce cap forme un port assuré dont les Romains connaissaient toute l'importance ; c'est

là où était la flotte de Pline, lors de l'irruption du Vésuve, qui lui coûta la vie : quelques débris annoncent l'importance de cette ancienne ville ; on descend de-là à Bauli, où se voit le tombeau d'Agrippine ; ce fut sur la partie de mer qui fait face à ce village, que s'exécuta le brisement de la barque, dans laquelle Néron fit périr sa mère ; mais le stratagême ne réussit pas : Agrippine et ses femmes, qui revenaient d'une fête à Bayes, tombèrent à l'eau sans se noyer ; l'impératrice aborda le lac Lucrin, et put gagner sa maison ; ce qui rend fort douteuse la tradition qui place à Bauli le tombeau de cette femme célèbre.

J'aime, me dit Clairwil, en parlant de ce trait, la manière pleine d'artifice dont Néron se défait de sa mère ; il y a là une cruauté, une perfidie, un abandon de toute vertu, qui me rendent Néron bien cher : il avait été très épris d'Agrippine, Suétone nous assure qu'il s'était souvent branlé pour elle, et il la tue. O Néron ! laisse-moi vénérer ta mémoire ? je t'adorerais si tu existais encore ! et tu seras éternellement mon modèle et mon Dieu !

Après cette plaisante exaltation de Clairwil, toujours guidées par Raphaël qu'Olimpe carressait beaucoup pendant que nous jasions mon amie et moi, nous parcourûmes cette côte, si célèbre jadis par la multitude de superbes maisons qui l'embellissaient ; elle n'est plus habitée maintenant que par quelques malheureux pêcheurs. Le premier objet important qui s'y voit, est le château fort qui défend cette partie ; insensiblement on arrive sur la plage, et l'on se trouve alors dans l'emplacement de cette fameuse ville de Bayes, centre de délices et de voluptés : c'est-là que les Romains venaient se livrer aux débauches les plus fortes et les plus variées. Rien au monde ne devait être délicieux, comme la position de cette ville à l'abri des vents du Nord, par

une montagne, et présentant son centre au midi, afin que l'astre qui vivifie la nature, au sein duquel s'allume le flambeau des passions, pût venir ; de ses rayons sacrés, enflammer celles des heureux habitans de cette riante contrée. Malgré tout le bouleversement éprouvé par ce beau pays, ou y respire encore cet air doux et voluptueux, poison des mœurs et des vertus, aliment délicat du vice et de tous les prétendus crimes de la luxure. Vous vous rappelez à cet égard, mes amis, les invectives de Sénèque ; mais les reproches de ce moraliste sévère, ne tenaient pas contre les inspirations irrésistibles de la nature, et tout en lisant le philosophe on se plaisait aux outrages les mieux constatés de ses principes.

Une chétive cabane de pêcheurs, est tout ce qui reste aujourd'hui de cette ville délicieuse ; et quelques débris intéressans que nous parcourûmes, tout ce qui reste de sa grandeur.

Vénus devait être la divinité favorite d'une ville aussi corrompue ; on y voit les débris de son temple, mais dans un tel état de délâbrement, qu'il est difficile de juger du passé par le présent : des souterrains, des corridors sombres et mystérieux s'apperçoivent pourtant encore, et prouvent que ce local servait à des cérémonies fort secrettes. Un feu subtil se glissa dans nos veines dès que nous y entrâmes ; Olimpe se pencha sur moi, et je vis le foutre s'exhaler de ses yeux. Raphaël ! s'écria Clairwil, il faut que nous offrions un sacrifice dans ce temple. Vous m'avez épuisé, dit notre Cicéron, nos courses ont achevé de me fatiguer ; mais je connais près d'ici quatre ou cinq pêcheurs qui ne demanderont pas mieux que de vous contenter ; il dit, et n'est pas six minutes à nous ramener la plus mauvaise compagnie, mais en même-tems la plus nombreuse. Aveuglées par le libertinage qui nous consumait toutes les trois, nous ne nous étions pas apperçues de l'af-

freuse imprudence que nous venions de commettre ; que pouvaient dans ce lieu sombre et solitaire, trois femmes, contre dix hommes qui s'avançaient insolemment vers elles ? Rassurées par les inspirations du Dieu qui conserve et fait prospérer le vice, nous ne nous effrayâmes pas. Mes amis, leur dit Olimpe, en italien, nous n'avons pas voulu visiter le temple de Vénus, sans offrir un sacrifice à cette Déesse, voulez-vous en devenir les prêtres ? Pourquoi pas, dit l'un de ces rustres, en troussant brusquement l'oratrice. Allons, allons, foutons-les, dit un autre, en s'emparant de moi ; mais comme nous ne pouvions en recevoir que trois, les sept qui ne furent

pas choisis, se disputèrent au point que les couteaux allaient s'en mêler, si je ne me fusse hâtée de leur prouver, qu'avec un peu d'art, chacune de nous pouvait en occuper trois. Je donne l'exemple ; un m'enconne, je présente mon derrière au second, et suce le troisième ; mes compagnes m'imitent : Raphaël épuisé, nous regarde, et nous voilà toutes trois à foutre comme des garces. On ne se fait pas d'idée de la grosseur du vit des Napolitains ! Quoique nous eussions promis de sucer le troisième, nous fûmes contraintes à le branler, ne pouvant le faire entrer dans nos bouches : aussitôt qu'ils avaient parcourus quelques tems le local où nous les recevions, ils changeaient de place, c'est-à-dire que tous foutirent nos cons et nos culs, et que tous déchargèrent au moins trois fois. Le sombre de ce local, les mystères qu'on y célébrait, l'espèce de gens avec qui nous étions, peut-être même les dangers que nous courrions, tout cela nous avait échauffée la tête, et nous desirions des horreurs..... mais étant les plus faibles, comment s'y prendre pour les exécuter ? As-tu des dragées, demandai-je bas à Clairwil ? Oui, me répondit-elle, je ne marche jamais sans cela. Eh bien ! dis-je, offres-en à nos cham-

pions. Olimpe au fait, leur explique que ces bombons vont leur fendre le courage, et que nous les invitons à en manger : je les présente ; j'ambitionnais toujours cet honneur en tel cas : nos coquins les avalent. Encore une course de chacun d'eux, dit Clairwil, sans qu'on pût l'entendre ; à présent que la mort est dans leur sang, faisons-leur perdre le dernier foutre qu'ils peuvent obtenir de la nature. À merveille, dis-je ; mais n'y a-t-il pas à craindre qu'ils ne nous transmettent le venin qui circule déjà dans leurs veines ! Évitons la bouche ; mais livrons-nous sans crainte au reste, dit Clairwil : il n'y a pas le moindre danger ; pareille extravagance m'est arrivée cent fois, et tu vois comme je me porte. L'affreux caractère de cette femme m'électrisait ; je l'imitai : de mes jours je ne goûtai de plaisirs plus vifs. Cette perfide idée de la certitude où je devais être, que par mes noirceurs, l'homme que je tenais dans mes bras, ne s'en arrachait que pour tomber dans ceux de la mort, cette idée barbare mit un sel si piquant à ma jouissance, que je m'évanouis pendant la crise. Pressons-nous, dis-je à mes amies, sitôt que j'eus repris mes sens ; évitons d'être dans ce souterrain quand les douleurs commenceront à les prendre : nous remontâmes les premières. Raphaël, qui n'avait participé ni aux jeux, ni à leurs suites cruelles, continua de nous servir de guide, et nous n'avons jamais su les suites d'une atrocité dont les moyens étaient trop sûrs, pour n'avoir pas tout le succès que nous en attendions.

Eh bien, dis-je à Clairwil, il est donc décidé maintenant que la scélératesse a fait en toi de tels progrès, qu'il te devient impossible de foutre avec un homme sans lui desirer la mort. Cela n'est que trop vrai, me répondit mon amie ; on n'imagine pas, ma chère Juliette, ce que c'est que de vieillir avec le crime ; il prend en nous de si terrible racines, il s'identifie tellement à notre exis-

tence, que nous ne respirons exactement plus que pour lui. Croirais-tu que je regrette tous les instans de ma vie où je ne me souille pas d'horreurs. Je voudrais ne faire que cela ; je voudrais que toutes mes idées tendissent à des crimes, et que mes mains exécutassent, à tout instant, ce que viendrait de concevoir ma tête. Oh ! Juliette, comme le crime est délicieux, comme la tête s'enflâme à l'idée de franchir impunément tous les freins ridicules qui captivent les hommes. Quelle supériorité l'on acquierre sur eux, en brisant, comme nous le faisons, tout ce qui les contient, en transgressant leurs loix, en profanant leur religion, en reniant, insultant, bafouant leur exécrable Dieu ; en bravant jusqu'aux préceptes affreux, dont ils osent dire, que la nature compose nos premiers devoirs. Ah ! mon chagrin maintenant, je te l'ai dit, est de ne rien trouver d'assez fort ; quelqu'épouvantable que puisse être un crime, il me paraît toujours au-dessous des projets de ma tête. Ah ! si je pouvais embrâser l'univers, je maudirais encore la nature, de ce qu'elle n'aurait offert qu'un monde à mes fougueux desirs.

Nous parcourûmes, en raisonnant ainsi, tout le reste de la campagne de Bayes, où, l'on ne peut faire vingt pas, sans reconnaître les débris de quelques monumens précieux : et nous nous trouvâmes près du lac d'Averne, où nous arrivâmes par un chemin creux, très-agréable, et bordé de haies toujours vertes : nous ne ressentîmes rien de l'infection de l'air qui jadis faisait tomber les oiseaux morts dans ce lac ; depuis longtems la qualité de ces eaux, et par conséquent de l'air, a totalement changée ; c'est aujourd'hui une situation très-saine, et l'une de celles de toute la contrée qui conviendrait le mieux à un philosophe. C'est là qu'Énée sacrifia aux Dieux infernaux avant que de s'engager dans les routes ténébreuses de l'enfer que lui avait indiquées la Sibille ;

à gauche est la grotte de cette Sibille, et dans laquelle on pénètre aisément : c'est une galerie voûtée, de cent quatre-vingt pieds de long, sur onze de large, et neuf de haut ; en examinant bien ce local, et se dépouillant un peu des idées romanesques que les poëtes et les historiens nous font prendre, il est aisé de reconnaître que cette Sibille n'était qu'une maquerelle, et son antre un mauvais lieu. Plus on examine ce local célèbre... mieux cette idée se confirme ; et si lorsqu'on l'étudie, on s'en rapporte aux idées de Pétrone plutôt qu'aux descriptions de Virgile, on se convaincra bientôt tout-à-fait de cette opinion.

Un bouquet d'orangers qui, vers les bords qui vous font face, s'élève du milieu d'un temple de Pluton, forme là le point de vue le plus pittoresque qu'il y ait peut-être au monde ; nous parcourûmes ces ruines, cueillîmes des oranges, et regagnâmes Pouzzols, à travers les tombeaux encore existans des deux côtés de la célèbre Voie Appienne : nous ne pûmes là nous empêcher de nous récrier sur le respect ridicule que les Romains avaient pour les morts : assises toutes trois dans le tombeau de Faustine, Olimpe nous parla à-peu-près de la manière suivante.

Il y a deux choses que je n'ai jamais comprises, mes amies, nous dit cette femme aimable et spirituelle, le respect qu'on a pour les morts ; et celui qu'on a pour leurs volontés : assurément l'une et l'autre de ces superstitions tiennent aux idées qu'on a de l'immortalité de l'ame ; car si l'on était bien convaincu des principes du matérialisme, si l'on était bien persuadé que nous ne sommes qu'un triste composé d'élémens matériels, qu'une fois frappés de la mort, la dissolution est complète, assurément le respect rendu à des morceaux de matière désorganisée, deviendrait une absurdité si palpable, que personne ne voudrait l'adop-

ter ; mais notre orgueil ne peut se plier à cette certitude de ne plus exister ; on croit que les mânes du mort environnant encore son cadavre, sont sensibles aux devoirs que l'on rend à cette masse ; on craint de les offenser, et l'on se plonge ainsi, sans le voir, dans l'impiété et l'absurdité les plus complètes : convainquons-nous donc bien du système qu'il n'existe absolument plus rien de nous, quand nous sommes morts, et que cette dépouille que nous laissons sur terre, n'est plus que ce qu'étaient nos excrémens, quand nous les déposions au pied d'un arbre, pendant que nous existions. Bien pénétrés de ce système, nous sentirions qu'il n'est dû ni devoir ni respect, à un cadavre ; que le seul soin qu'il mérite, bien plus pour nous, que pour lui, est de le faire enterrer, brûler, ou de le faire manger à des bêtes ; mais que des hommages... des tombeaux... des prières... des louanges, ne lui appartiennent nullement, et ne sont que des tributs que la stupidité rend à l'orgueil, faits pour être détruits par la philosophie. Voilà qui contrarie bien toutes les religions antiques ou modernes, mais ce n'est pas à vous qu'il faut prouver que rien n'est absurde comme les religions toutes fondées sur la fable odieuse de l'immortalité de l'ame et sur la ridicule existence d'un Dieu ; il n'est pas de bêtise qu'elles n'aient révérées ; et vous savez mieux que moi, mes amies, que quand on examine un institution humaine, la première chose qu'on doit faire est d'écarter toute idée religieuse, comme le poison de la philosophie.

Je suis parfaitement de l'avis de notre compagne, dit Clairwil, mais une chose singulière, c'est qu'il ait existé des libertins qui se soient fait des passions de ce système ; j'ai souvent vu un homme, à Paris, qui payait au poids de l'or, tous les cadavres de jeunes filles et de jeunes garçons, décédés d'une mort violente et fraîchement mis en terre : il se les faisait apporter chez lui et commettait

une infinité d'horreurs sur ces corps frais. Il y a long-tems, dis-je, que l'on sait que la jouissance d'un individu récemment assassiné, est véritablement très-voluptueuse, le resserrement de l'anus y est, pour les hommes, infiniment plus entier. Il y a d'ailleurs, à cela, dit Clairwil, une sorte d'impiété imaginaire qui échauffe la tête, et je l'essayerais assurément si mon sexe ne s'y opposait pas. Cette fantaisie, doit mener au meurtre, dis-je à mes amies ; celui qui trouve qu'un cadavre est une bonne jouissance, est bien près de l'action qui doit les multiplier. Cela doit être, dit Clairwil, mais qu'importe ! si c'est un grand plaisir que de tuer, vous conviendrez que c'est un bien petit mal. Et comme le soleil baissait, nous nous hâtâmes de regagner Pouzzols, à travers les ruines de la superbe maison de Cicéron.

Il était tard quand nous rentrâmes ; une foule de lazzaronis nous attendait à la porte. Raphaël nous dit que comme ils avaient appris que nous aimions les hommes, ils se présentaient pour nous servir. Ne craignez rien, nous dit notre guide, ce sont d'honnêtes gens ; ils savent que vous payez bien, ils vous fouteront de même. On ne se gêne pas plus que cela dans ce pays-ci, et vous n'êtes pas les premières voyageuses qui aient tâté de nous. À quelque point que nous soyons excédées aujourd'hui, dit Clairwil, il ne faut pas refuser la bonne volonté de ces braves gens ; j'ai toujours remarqué qu'un nouvel exercice délasse plus d'une ancienne fatigue, qu'un repos ; allons, il faut que les travaux de l'Amour fassent oublier ceux d'Apollon ; mais comme ici la nature n'exigeait plus rien, et que rassasiées de débauche, nous ne nous livrions plus que par libertinage, nous nous plongeâmes dans les plus sales excès.

Trente hommes choisis sur plus de cent, et dont les membres étaient gigantesques, s'enfermèrent avec nous ; il n'y en avait pas un seul qui passât trente ans et qui n'eût un engin de treize pouces de long sur huit de circonférence ; dix petites paysannes de sept à douze ans, que nous payâmes au poids de l'or, furent de même admises à ces orgies. Après un magnifique souper, dans lequel on avait bu plus de trois cents bouteilles de Phalerne, nous commençâmes par faire bander tous les vits en les excitant nous-même légèrement ; nous formâmes ensuite un long chapelet de tous ces coquins, le vit au cul les uns des autres ; les dix petites filles, nues, nous branlaient pendant ce tems. Nous longeâmes le chapelet, vérifiâmes les introductions, maniâmes toutes les couilles et suçâmes toutes les bouches ; reprenant le chapelet un autre sens, nous leur présentâmes à tous, cette fois-ci, nos fesses à baiser ; ils avaient défense, sous les peines les plus graves, de se décharger mutuellement dans le derrière ; sitôt qu'ils bandaient ferme, ils devaient venir placer leur vit écumant dans les mains d'une des petites filles, laquelle venait remplir tout de suite avec, ou nos culs ou nos cons. Tous nous virent d'abord une fois de cette manière ; nous nous en mîmes ensuite chacune cinq sur le corps, ce qui forma six divisions, qui nous foutirent ainsi grouppe par grouppe ; il y en avait un dans chaque ouverture, un dans la bouche ou sur le sein lorsqu'il était trop gros pour être sucé, puis un dans chaque main. Pendant cette scène, les dix petites filles montées sur des chaises, formaient un cercle autour de nous, avec ordre de nous arroser de merde et d'urine. Je ne connais rien, pour mon compte, qui m'excite autant qu'une pareille inondation ; quand je fouts, je voudrais en être couverte : nous n'offrîmes bientôt plus que le cul… Couchées sur trois petites filles dont les langues chatouillaient nos cons, nos clitoris et nos

bouches, les trente hommes nous sodomisèrent chacun trois coups de suite. Cela fait, trois nous gamahuchèrent, trois nous suçaient la bouche, nous en branlions un de chaque main, et les petites filles nous en faisaient dégorger un sur le ventre ou sur les tetons ; tous ensuite furent branlés par les petites filles sur nos clitoris ; une de celles qui ne branlait pas, inondait, mouillait, frottait cette délicate partie avec le sperme que sa compagne faisait éjaculer, pendant qu'une troisième, à califourchon sur nos nés, nous faisait baiser à-la-fois l'intérieur de son con et le trou de son cul.

Une flagellation suivit. Nous foutions les hommes qui, du même tems, le rendaient aux filles ; nous nous fîmes ensuite attacher, nos mains étaient liées au-dessus de nos têtes, et nos jambes à des pieds de lit ; là, chaque homme nous administra cent coups de verges ; nous pissions, pendant ce tems-là, sur le visage de trois petites filles étendues à nos pieds, pour cette cérémonie ; nous livrâmes ensuite ces dix enfans à nos trente fouteurs, qui les dépucelèrent et les déchirèrent toutes les dix, et par devant et par derrière : nous fustigeâmes vigoureusement ensuite ces dix enfans, pendant que les hommes nous insultaient de toutes les manières possibles et nous meurtrissaient à grands coups de pied dans le derrière : incroyablement irritées de ce traitement, nous nous fîmes encore plus complettement rosser ; ce ne fut qu'après nous avoir renversées sous eux, à force de coups et de mauvais traitemens, qu'ils obtinrent, par ce triomphe, le droit de nous enculer chacune encore une fois ; et pendant cette dernière avanie, quatre d'entr'eux venaient à-la-fois nous péter, nous pisser et nous chier sur le nez ; nous en faisions autant aux petites filles, contraintes à avaler ce que nous rendions ; nous attachâmes à la fin tous les vits, par des rubans

de soie, au plafond, nous frottâmes toutes les couilles avec de l'esprit de vin, nous y mîmes ensuite le feu, et nous obtînmes enfin de cette dernière cérémonie chacune une dernière éjaculation dans la matrice ou dans le cul, d'après le desir des assaillans.

Étrangères dans cette ville, quoiqu'autorisées par le roi, dont nous avions le brevet d'impunité dans notre poche, nous n'osâmes pas, de peur de cette populace, nous livrer à d'autres excès ; et toute cette canaille congédiée avec beaucoup d'argent, nous donnâmes quelques heures au repos, au bout desquelles nous nous levâmes à dessein de poursuivre notre intéressante promenade.

Nous parcourûmes rapidement les îles de Procita, d'Ischia et de Niceta, et revînmes le lendemain à Naples, à travers une foule de débris intéressans par leur antiquité, et de maisons de campagnes délicieuses par leur position.

Ferdinand avait envoyé savoir de nos nouvelles : nous fûmes lui rendre compte de la vive impression que les beautés des environs de sa capitale nous avaient fait ressentir ; il nous proposa de nous mener, quelques jours après, souper chez le prince de Francaville, le plus riche seigneur de Naples, et le plus bougre en même-tems. On n'imagine pas, nous dit le roi, les excès auxquels il se porte en ce genre : je lui ferai dire, poursuivit le monarque, de ne point se gêner pour nous, et que nous n'allons le voir que pour examiner philosophiquement ses débauches. Nous acceptâmes. La reine était avec nous. Rien n'égale, dans toute l'Italie, le luxe et la magnificence de Francaville ; il a tous les jours une table de soixante couverts, servie par deux cents domestiques, tous de la plus agréable figure, et tous aux ordres de sa sodomite luxure : le prince, pour nous recevoir, avait fait construire un

temple à Priape, dans les bosquets de son jardin ; de mystérieuses allées d'orangers et de mirthes conduisaient à ce temple magnifiquement éclairé ; des colonnes torses de roses et de lilas soutenaient une coupole de jasmin, sous laquelle se voyait un autel de gazon, sur la droite ; à gauche une table de six couverts, et dans le milieu une large corbeille de fleurs dont les pampres et les festons, chargés de lampions de couleur, s'élevaient en guirlandes jusqu'au faîte de la coupole : différens grouppes de jeunes gens presque nuds, au nombre de trois cents, remplissaient çà et là tous les intervalles ; et sur le haut de l'autel de gazon paraissait Francaville, debout, sous l'emblème de Priape, Dieu du temple où nous étions introduits ; des grouppes d'enfans venaient l'encenser tour-à-tour.

Être révéré dans cette enceinte, lui dit la reine en entrant, nous venons partager tes plaisirs, nous recueillir à tes mystères et non pas les troubler ; jouis des hommages multipliés qui te sont offerts ; nous ne voulons que les contempler.

Des banquettes de fleurs étaient en face de l'autel, nous nous y assîmes ; le Dieu descendit, se courba sur cet autel, et la cérémonie commença.

Francaville nous offrait le plus beau cul du monde ; deux jeunes enfans, placés près de ce cul, devaient avoir le soin de l'entrouvrir, de l'essuyer et de diriger vers le trou les membres monstrueux qui, par douzaine, allaient venir se précipiter dans son sanctuaire. Douze autres enfans disposaient les vits ; je n'ai vu de mes jours un service aussi lestement fait que celui-là. Ces beaux membres, ainsi préparés, arrivaient de main en main jusques dans celles des enfans qui devaient les introduire ; ils disparaissaient dans le cul du patient ; ils en sortaient, ils étaient rempla-

cés, et tout cela avec une légèreté, une promptitude dont il est impossible de se faire d'idée : en moins de deux heures, les trois cents vits passèrent dans le cul de Francaville, qui, se retournant à la fin vers nous, quand il a tout gobé, élance au moyen d'une violente pollution administrée par les deux jeunes Ganimèdes, quelques gouttes d'un sperme clair et blanchâtre dont l'émission lui ayant coûté cinq ou six cris, le remit bientôt dans le calme.

Mon cul est dans un état affreux, nous dit-il, en se rapprochant de nous, vous avez voulu le voir traité de cette manière, je vous ai satisfaits ; je gage qu'aucunes de vous, mesdames, n'avez de vos jours été foutues comme je viens de l'être. Ma foi, non, dit Clairwil, encore toute étonnée, mais je te tiendrai tête quand tu voudras, et soit en cul, soit en con, je parie te faire demander grace. Ne l'entreprends pas, ma bonne, dit Charlotte ; mon cousin Francaville ne te fait voir là, que l'échantillon de ce qu'il sait faire, mais dix bataillons ne l'effrayeraient pas. Ainsi, crois moi, ne gage point. Voilà qui va le mieux du monde, dit Clairwil avec son aimable franchise, mais, sire, votre prince croit-il que nous nous contenterons de le voir faire ? Ici, bien certainement, répondit le roi, car telle belle que vous puissiez être, mesdames, je vous réponds qu'il ne serait pas un seul de ces jeunes gens qui consentit seulement à vous toucher. Mais nous avons aussi des culs, et nous leur en présenterons… Aucun, dit Francaville, aucun ne voudrait seulement de l'épreuve, et s'il avait la faiblesse de s'y prêter, je ne le reverrais de mes jours. Voilà ce qui s'appelle tenir à son culte, dit Clairwil, et je ne les en blâme pas. Soupons donc au moins, puisqu'il n'est pas possible de foutre, et que Comus nous dédommage, s'Il le peut, des cruelles privations que Cypris nous fait éprouver… Rien de plus juste, reprit Francaville. Le plus grand souper du monde fut alors servi par les Ganimèdes, et les

six couverts remplis par le roi, la reine, le prince, mes deux sœurs et moi : on ne se fait pas d'idée de la délicatesse et de la magnificence de la chaire que nous fîmes : les mets de tous les pays de l'univers, les vins de toutes les parties du monde furent exactement prodigués ; et par un luxe que je ne connaissais pas encore, rien ne s'enlevait de dessus la table : dès qu'un mets ou un vin avait seulement paru, il était aussitôt enfoui dans de grandes cuves d'argent, par le fond desquelles tout disparaissait en terre… Des malheureux mangeraient ces restes, dit Olimpe ?… Il n'y a point de malheureux sur la terre, quand nous existons, répondit Francaville ; je déteste jusqu'à l'idée que ce qui ne me sert plus peut soulager un autre. Son ame est aussi dure que son cul est large, dit Ferdinand. Je ne connaissais pas cette prodigalité, dit Clairwil, mais je l'aime ; le procédé de renvoyer ses restes à d'autres, refroidit l'imagination ; il faut, dans de pareilles orgies, pouvoir jouir de l'idée délicieuse de se croire les seuls sur la terre. Eh ! que m'importent les malheureux, quand rien ne me manque, dit le prince ; leurs privations aiguillonnent mes jouissances ; je serais moins heureux, si je ne savais pas qu'on souffre à côté-de moi ; et c'est de cette avantageuse comparaison que nait la moitié des plaisirs de la vie. Cette comparaison, dis-je, est bien cruelle. — Elle est dans la nature ; rien n'est cruel comme la nature, et ceux qui suivent ses impressions littéralement, seront toujours des bourreaux ou des scélérats. Mon ami, dit Ferdinand, tous ces systêmes sont bons, mais ils nuisent bien à ta réputation : si tu savais tout ce qu'on dit de toi, dans Naples… Oh ! je me moques de la calomnie, répondit le prince, la réputation est si peu de chose, c'est un bien si méprisable, que je ne m'offense nullement qu'on se divertisse avec moi de ce qui m'amuse autant avec les autres.

Oh ! monsieur, dis-je alors à cet insigne libertin, en affectant un ton dogmatique, ce sont les passions qui vous aveuglent à ce point, et les passions ne sont pas les organes de la nature, comme vous le prétendez, vous autres gens corrompus ; elles sont les fruits de la colère de Dieu ; et nous pouvons obtenir d'être délivrés de ce joug impérieux, en implorant les grâces de l'éternel, mais il faut les lui demander. Ce n'est pas en vous faisant mettre trois ou quatre cent vits dans le cul par jour, ce n'est pas en n'approchant jamais du saint-tribunal de la confession, en ne participant jamais aux faveurs du saint trésor de l'eucharistie, ce n'est point en vous roidissant aux bonnes intentions, dont vous éprouvez les lueurs ; non, non, ce ne sera point par une telle conduite, que vous parviendrez à l'oubli et à la réparation de vos fautes. Oh ! monsieur, que je vous plains, si vous persistez dans cette inconduite. Songez au sort qui vous attend après cette vie : comment pouvez-vous croire, que libre de vous décider vers le bien ou vers le mat, le Dieu juste, qui vous a donné ce libre arbitre, ne vous punisse pas du mauvais usage que vous en aurez fait. Croyez-vous, mon ami, qu'une éternité de souffrances ne mérite pas un peu de réflexion, et que la certitude de ces souffrances, ne vaille pas le sacrifice de quelques misérables penchans, qui, même dans cette vie, pour bien peu de plaisir qu'ils vous donnent, vous font presque toujours éprouver une infinité de soins, de tracas, de soucis et de remords… Est-ce, en un mot, pour être foutu que l'Être-Suprême vous a mis au monde ?

Francaville et le roi me regardaient avec une surprise qui leur fit presqu'imaginer, un instant, que j'étais devenu folle. Juliette, dit à la fin Ferdinand, si tu nous prépares le second point de ce sermon, avertis-nous, afin que nous nous couchions pour l'écouter. J'en suis maintenant à un tel point d'impiété et d'abandon de

tout sentiment religieux, dit Francaville, que je ne puis même entendre de sang froid, tout ce qu'on peut me dire sur ce phantôme déïfique, imaginé par les prêtres qui gagnaient à le desservir : son nom seul me fait frissonner d'horreur.

Dans toutes les contrées de la terre, dit Francaville, on nous annonce qu'un Dieu s'est révélé ; qu'a-t-il appris aux hommes ? Leur prouve-t-il évidemment qu'il existe ? leur enseigne-t-il ce qu'il est ?... en quoi son essence consiste ? Leur explique-t-il clairement ses intentions... ses plans... Ce qu'on nous assure qu'il a dit de ses plans, s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons ? Non, sans doute ; il apprend seulement qu'il est celui qui est, qu'il est un Dieu caché ; que ses voies sont ineffables... qu'il entre en fureur dès qu'on a la témérité d'approfondir ses decrets, et de consulter la raison, pour juger de lui ou de ses ouvrages. La conduite révélée de cet infâme Dieu, répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudrait nous donner de sa sagesse, de sa bonté... de sa justice... de sa bienfaisance, de son pouvoir suprême ? Nullement : par-tout, nous ne voyons en lui qu'un être partial, capricieux, méchant, tyrrannique, injuste, bon tout au plus pour un peuple qu'il favorise, ennemi juré de tous les autres ; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance stupide des intentions divines. Toutes les révélations ne peignent-elles pas votre abominable Dieu de cette manière ; les volontés révélées, par ce Dieu, portent-elles l'emblême de la raison et de la sagesse ; tendent-elles au bonheur du peuple, à qui cette fabuleuse divinité les déclare ? En examinant ces volontés divines, je n'y trouve en tout pays que des ordonnances bisarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine aucunement le but, des pratiques puériles, une étiquette indigne du monarque de la nature, des offrandes, des sa-

crifices, des expiations, utiles à la vérité pour les ministres de ce plat Dieu, mais très-onéreuses aux hommes. Je trouve de plus, que ces loix ont très-souvent pour but de les rendre insociables, dédaigneux, intolérans, querelleurs, injustes, inhumains envers tout ceux qui n'ont reçu, ni la même révélation, ni les mêmes loix, ni les mêmes faveurs du ciel… Et voilà l'exécrable Dieu que tu me prêches, Juliette, et tu voudrais que j'adorasse ce phantôme ?… Je le voudrais aussi, dit Ferdinand. Les rois favorisent toujours la religion, elle prêta de tout tems des forces à la tyrannie ; quand l'homme ne croira plus en Dieu, il assassinera ses rois. Il commencera peut-être par là avant que de détruire sa religion, répondis-je ; mais il est bien sûr, que quand il aura culbuté l'un, il ne tardera pas à renverser l'autre ; et si c'est en philosophe que vous voulez juger ceci, et non pas en despote, vous conviendrez que l'univers n'en serait que plus heureux, s'il n'y avait ni tyrans, ni prêtres ; ce sont des monstres qui s'engraissent de la substance des peuples, et qui ne leur rendirent jamais d'autres services que de les appauvrir ou de les aveugler. Cette femme-là n'aime pas les rois, dit Ferdinand ? Ni les Dieux, répondis-je ; je vois les uns comme des tirans, les autres comme des fantômes ; et je trouve qu'il ne faut jamais ni despotiser, ni tromper les hommes. La nature, en nous lançant sur cet univers, nous créa libres et athées ; la force morigina la faiblesse, voilà les rois ; l'imposture trompa la sottise, voilà les dieux ; or, je ne vois dans tout cela que des coquins et des fantômes, mais pas la plus légère inspiration naturelle. — Que feraient les hommes, sans rois et sans Dieux ? — Ils deviendraient plus libres… plus philosophes, et par conséquent plus dignes des vues de la nature sur eux, qui ne les créa, ni pour végéter sous le sceptre d'un homme qui n'a rien de plus qu'eux, ni pour ramper sous le frein d'un Dieu, qui n'est que

le fruit de l'imagination de quelques fanatiques. Un moment, dit Francaville, j'adopte une partie du raisonnement de Juliette : point de Dieu… assurément elle a raison ; mais ce frein là détruit, il en faut un autre au peuple : le philosophe n'en a pas besoin, je le sais, mais il en faut à la canaille, et c'est sur elle seule que je veux que l'autorité des rois se fasse sentir… Nous voilà d'accord, dit Juliette, j'ai comme vous, cédé ce point à Ferdinand, la première fois que nous causâmes ensemble… Alors, reprit Francaville, c'est par la plus extrême terreur qu'il faut remplacer les chimères religieuses ; délivrez le peuple de la crainte d'un enfer à venir, qu'il n'a pas plutôt détruit qu'il se livre à tout ; mais remplacez cette frayeur chimérique par des loix pénales d'une sévérité prodigieuse, et qui ne frappe absolument que sur lui, car lui seul trouble l'état : dans sa seule classe naissent toujours les mécontens. Qu'importe à l'homme riche, l'idée du frein qui ne pèze jamais sur sa tête, quand il achette cette vaine apparence par le droit de vexer fortement, à son tour, tous ceux qui vivent sous son joug ? Vous n'en trouverez jamais un seul dans cette classe, qui ne vous permette avec lui, l'ombre la plus épaisse de la tyrannie, quand il en aura la réalité sur les autres. Ces bases établies, il est donc nécessaire qu'un roi gouverne alors avec la plus extrême sévérité, et que pour avoir le droit bien constaté de tout faire au peuple, il laisse faire, à ceux qui soutiennent avec lui le glaive, tout ce qu'il leur plaira d'entreprendre à leur tour ; il faut qu'il environne ceux-ci de son crédit, de sa puissance, de sa considération ; il faut qu'il leur dise : et vous aussi, promulguez des loix, mais aux conditions d'étayer les miennes ; et pour que mes coups soient solides, pour que mon trône soit inébranlable, soutenez ma puissance de toute la portion que je vous laisse, et jouissez en paix de cette portion afin que la mienne ne soit jamais

troublée..... C'est, dit Olimpe, le pacte qu'avaient fait les rois avec le clergé. — Oui : mais le clergé, étayant sa puissance de celle d'un Dieu fantastique, devenait plus fort que les rois ; il les assassinait au lieu de les soutenir, et ce n'est pas cela que je demande ; je veux que la pleine autorité demeure au gouvernement, et que celle qu'il laisse à la classe des riches et des philosophes, ne soit employée par eux à leurs passions particulières, qu'aux conditions de tout faire pour soutenir l'état ; car l'état ne peut jamais être uniquement gouverné, ni par le pouvoir théocratique, ni par le pouvoir despotique ; il faut que l'agent de cet état anéantisse le premier pouvoir qui détruirait bientôt le sien, et qu'il partage l'autre avec ceux qui, gagnant à le voir s'élever au-dessus d'eux, consentiront à lui prêter quelquefois les forces dont il les laisse jouir en paix, quand il y est lui-même, et que tous alors, et le moteur et ses agens se réunissent pour combattre, réduire, enchaîner l'hydre populaire, dont les efforts n'ont jamais pour but que de briser les fers dont on l'accable. Avec tant de raisons, il est certain, dit Clairwil, qu'alors les loix faites contre lui, ne sauraient être trop violentes. Il faut, dit Francaville, que ce soit celles de Dracon, il faut qu'elles soient écrites avec le sang, qu'elles ne respirent que le sang, et qu'elles le fassent couler tous les jours, qu'elles tiennent le peuple, surtout, dans la plus déplorable misère ; il n'est jamais dangereux que quand il est dans l'aisance... et quand il est instruit, dit Clairwil ? Assurément : il faut le tenir de même dans la plus profonde ignorance, dit le prince ; il faut que son esclavage soit aussi dur que perpétuel, et qu'il ne lui reste surtout, aucune espèce de moyens d'en sortir, ce qui sera indubitablement, dès que celui qui soutient et entoure le gouvernement, se trouvera là pour empêcher le peuple de secouer des fers, que lui-même aura le plus grand intérêt de river. Vous

n'imaginez pas jusqu'où cette tyrannie doit s'étendre. Je le sens, dit Clairwil, il faudrait qu'elle allât au point que tous ces coquins-là ne tinssent que du tyran ou de ceux qui l'entourent, le droit de vivre et de respirer. Le voilà, reprit le prince, en saisissant cette idée avec empressement : il faut que le gouvernement règle lui-même la population, qu'il ait dans ses mains tous les moyens de l'éteindre s'il la craint, de l'augmenter s'il la croit nécessaire, et qu'il n'y ait jamais d'autre balance à sa justice, que celle de ses intérêts ou de ses passions, uniquement combinées avec les passions ou les intérêts de ceux qui, comme nous venons de le dire, ont obtenu de lui toutes les portions d'autorité nécessaires à centupler la sienne lorsqu'elles s'y renclaveront. Jettez les yeux sur les gouvernemens de l'Afrique et de l'Asie ; tous sont mus par ces principes, et tous se soutiennent invariablement par eux. Dans beaucoup, dit Charlotte, le peuple n'est pas où vous parraissez le vouloir réduire : cela est vrai, dit Francaville, car il a déjà remué en quelques-uns de ces cantons, et il faut le mettre dans un tel état de crainte et d'épuisement, qu'il ne puisse pas même en concevoir la pensée. C'est pour cela, dit Ferdinand, que je lui voudrais des prêtres. — Gardez-vous en bien, puisque vous n'éleveriez alors, comme on vient de vous le dire, qu'une puissance bientôt plus forte que la vôtre, par la machine déifique, qui, dans ses mains, ne sert qu'à forger les armes dont elle détruit les gouvernemens, et qu'elle n'emploie jamais que dans cette intention ; athéisez et démoralisez sans cesse le peuple que vous voulez subjuguer ; tant qu'il n'adorera d'autres dieux que vous, qu'il n'aura d'autres mœurs que les vôtres, vous en serez toujours le souverain. Un homme sans mœurs est dangereux, dit Ferdinand. — Oui, quand il a quelqu'autorité, parce qu'il sent alors le besoin d'en abuser, jamais quand il est esclave. Qu'importe qu'un

homme croie ou non qu'il y ait du mal à me tuer, lorsque je l'entraverai au point de lui en ôter tous les moyens ; et quand la dépravation de ses mœurs l'amollira, il rampera bien mieux encore sous les fers dont je l'accablerai. Mais, dit Charlotte, comment s'amollira-t-il sous le joug ? Ce n'est guères, ce me semble, qu'au milieu du luxe et de l'aisance, que l'homme se démoralise. Il se démoralise au sein du crime, répondit le prince. Or, laissez-lui réciproquement sur lui-même la faculté criminelle la plus étendue ; ne le punissez jamais que quand ses dards se dirigent sur vous ; deux excellens effets résulteront de ce plan : l'immoralité qui vous est nécessaire, et la dépopulation, qui souvent vous deviendra plus utile encore. Permettez entr'eux l'inceste, le viol, le meurtre ; défendez-leur le mariage, autorisez la sodomie, interdisez-leur tous les cultes, et vous les aurez bientôt sous le joug où votre intérêt veut qu'ils soient. Et quel moyen de multiplier les punitions, quand vous tolérez tout ce qui les mérite, dis-je avec quelqu'apparence de raison ? Mais, dit Francaville, ce sont les vertus qu'on punit alors ou les révoltes à votre puissance ; en voilà mille fois plus qu'il ne faut pour frapper à tous les instans ; et qu'est-il besoin de motifs d'ailleurs ? Le despote eu prend quand il veut du sang ; sa seule volonté suffit pour le répandre : on suppose de faux mouvemens de conspirations ; on les fomente, on les occasionne ; les échafauds se dressent, le sang coule. Si Ferdinand veut me laisser ce soin, dit Charlotte, je lui réponds de ne pas être un jour sans légitimer des prétextes : qu'il aiguise le glaive, et je lui fournirai les victimes… Mon cousin, dit le Roi, voilà la tête de ma femme qui s'échauffe ; je ne m'en étonne pas, dit Clairwil, la mienne s'irrite également : voir foutre et ne point foutre, est cruel quand on a du tempéramant… Sortons, dit le

Prince, nous trouverons peut-être dans ces bosquets quelques moyens d'appaiser leurs feux.

Tous les jardins étaient illuminés : les orangers, les péchers, les abricotiers, les figuiers, nous offrirent leurs fruits tout glacés, et nous les détachions des arbres mêmes en parcourant les délicieuses allées formées par ces arbres, lesquelles nous conduisirent au temple de Ganimède. Le peu de lumière qui éclairait ce temple, se trouvait caché dans la voûte, ce qui répandait une clarté suffisante aux plaisirs, et nullement fatiguante à l'œil. Des colonnes vertes et roses soutenaient l'édifice, des guirlandes de myrthes et de lylas les entrelaçaient, et formaient d'agréables festons d'une colonne à l'autre.

Àpeine fûmes nous arrivés, qu'une musique délicieuse se fit entendre. Charlotte, ivre de luxure et très-échauffée de vins et de liqueurs, s'avance au bord du canapé ; nous l'imitons. C'est leur tour, dit Francaville au roi, il faut les laisser faire, avec la recommandation essentielle néanmoins de n'offrir ici que leurs culs ; c'est le cul seul qu'on adore en ce lieu ; tout écart à ces loix deviendrait un crime qui les ferait chasser du temple, et les agens d'ailleurs que l'on va leur fournir, ne consentiraient point à l'infidélité. Que nous importe, dit Clairwil, en nous donnant l'exemple de nous mettre nues ? Nous aimons beaucoup mieux livrer nos culs que nos cons, et pourvu qu'on nous branle pendant ce tems-là, nous protestons bien de ne pas former de regrets. Alors Francaville enlève une draperie de satin rose qui couvrait l'ottomane… Oh ! quel siège se trouvait sous ce voile : chaque place, et il y en avait quatre, était marquée de la même manière ; la femme, en s'agenouillant sur le bord du lieu qui lui était destiné, les reins élevés… les cuisses écartées, se trouvait alors reposée sur des

bras de banquette garnis de coton, et recouverts de satin noir comme tout le meuble. Ses mains, en s'allongeant sur ces bras, allaient poser sur le bas-ventre de deux hommes, qui, par ce moyen, plaçaient entre les mains de la femme un engin monstrueux qu'on voyait seul, le reste du corps, caché sous des draperies noires, ne s'appercevait pas. Des trappes artistement disposées soutenaient ces corps, de manière qu'aussi-tôt après la décharge de ces vits, ils disparaissaient, et d'autres les remplaçaient à l'instant. Une nouvelle mécanique bien plus singulière, s'opérait sous le ventre de la femme. En se plaçant sur la portion du siège qui lui était destinée, cette femme s'enfonçait, pour ainsi dire sans le vouloir, sur un godmiché doux et flexible, qui, par le moyen d'un ressort, la limait perpétuellement, en lui lançant, dans le vagin, de quart d'heure en quart d'heure, des flots d'une liqueur chaude et gluante, dont l'odeur et la viscosité, l'eussent fait prendre pour le sperme, et le plus pur et le plus frais. Une très-jolie tête de fille, sans qu'on vît autre chose que cette tête, le menton appuyé contre le godmiché, branlait, avec sa langue, le clitoris de la femme courbée, et était de même relayée par le moyen d'une trappe, aussi-tôt qu'elle était fatiguée. À la tête de cette femme ainsi placée, on voyait sur des tabourets ronds, qui se changeaient au gré des desirs de la femme, on y voyait, dis-je, ou des cons ou des vits ; de manière que cette femme, avait, à la hauteur de sa bouche, et pouvait sucer à son aise, soit l'engin, soit un clitoris. Il résultait de cette mécanique entière, que la femme placée sur le sopha que faisaient mouvoir les ressorts adaptés, y était d'abord mollement étendue sur le ventre… enfilée par un godmiché, sucée par une fille, branlant un vit de chaque main, présentant son cul au vit bien réel qui viendrait le sodomiser, et suçant alternativement, d'après ses goûts, tantôt un vit, tantôt un

con, même un cul. Je ne crois pas, dit Clairwil, en s'adaptant bien nue sur ce siège, qu'il soit possible d'inventer rien de plus extraordinairement lubrique ; cette seule position m'irrite… je décharge rien qu'en me plaçant.

Nous nous arrangeâmes toutes : quatre jeunes filles de seize ans, nues et belles comme des anges, aidèrent à nous placer ; elles humectèrent les godmichés d'essence, pour qu'ils entrassent plus facilement : elles fixèrent, arrangèrent les positions ; puis écartant nos fesses, elles oignirent de même le trou de nos derrières, et restèrent, pour nous soigner pendant l'opération.

Alors Francaville donna le signal ; quatre pucelles de quinze ans amenèrent, par le vit, un pareil nombre de garçons superbes, dont les membres nous furent aussitôt introduits dans le cul ; ce quadrille épuisé se remplace bientôt par d'autres ; c'étaient les mêmes filles qui nous soignaient ; mais les vits étaient toujours conduits par quatre nouvelles, qui, après avoir remis aux placeuses les vits qu'elles amenaient, formaient une danse voluptueuse autour de nous, au son d'une musique enchanteresse, que nous n'entendions que de loin. Pendant cette danse, elles jetaient sur nos corps, une liqueur qui nous était inconnue, dont chaque goutte nous faisait éprouver une piqûre très-irritante, et qui contribuait incroyablement à stimuler nos passions : son odeur était celle du jasmin ; nous en fûmes inondées. On n'imagine pas d'ailleurs avec quelle légéreté… quelle rapidité s'exécutaient toutes les variations de cette scène, nous n'attendions pas une minute. Sous nos bouches, les cons, les vits, les culs, se succédaient aussi promptement que le desir ; d'une autre part, à peine les engins que nous branlions avaient-ils déchargés, qu'il en reparaissait de nouveaux : nos gamahucheuses se relayaient avec la

même vîtesse, et jamais nos culs ne se trouvaient vacans ; en moins de trois heures, pendant lesquelles nous ne cessâmes d'être plongées dans le délire, nous fûmes enculées cent coups chacune, et constamment polluées ce même intervalle, par le godmiché qui sondait nos cons : j'étais anéantie ; Olimpe s'était trouvée mal, on avait été contraint à la retirer ; Clairwil et Charlotte, seules, avaient soutenu l'attaque avec un courage sans exemple : le foutre, les liqueurs éjaculées des godmichés, le sang nous inondaient de tous côtés : nous nagions dans leurs flots. Ferdinand et Francaville, qui, bien en face du spectacle, s'étaient amusés d'une trentaine de charmans bardaches, nous invitèrent à poursuivre la promenade ; quatre jolies filles nous soutinrent, et nous entrâmes dans un vaste kiosque, décoré de la manière suivante.

Dans la partie du fond qui régnait à droite, était un amphithéâtre demi-circulaire, s'élevant à trois pieds du sol, garni d'épais matelas recouverts de satin couleur de feu, sur lesquels on pouvait se coucher à l'aise ; en face était un gradin, plus haut d'un pied, d'égale forme, qu'un vaste tapis de velours, de même couleur, garnissait en entier. Vautrons-nous ici, nous dit le prince, en nous conduisant vers la partie de l'amphithéâtre, et nous verrons ce qui arrivera. À peine placés, nous voyons entrer dans le milieu de la salle, douze jeunes femmes de seize à dix-huit ans, de la plus délicieuse figure. Elles étaient revêtues d'une simple chemise à la grecque, qui laissait leur gorge découverte ; et sur ces seins, plus fermes et plus blancs que l'albâtre, chacune portait un enfant nud, lui appartenant, et de l'âge de six à dix-huit mois ; six beaux hommes, le vit à la main, se glissèrent en même-tems auprès de nous ; deux enculèrent Ferdinand et Francaville ; les quatre autres nous offrirent leurs services, de telle

manière qu'ils nous plairaient de les accepter : dès que nous fûmes foutus tous six, les douze jeunes femmes, formant un demi-cercle autour de nous, furent troussées par un nombre égal de petites filles, vêtues à la manière des Tartares, qui, s'agenouillant près de la femme qu'elles troussaient, nous exposaient par une attitude agréablement dessinée, la plus superbe collection de fesses qu'il fût possible de voir. Voilà de superbes culs, dit Francaville, sous le vit monstrueux qui le sodomisait ; mais ils sont malheureusement proscrits par nous, et je serais fâché, mesdames, de vous voir prendre à eux un trop vif intérêt… Voyez pourtant comme c'est coupé, comme c'est blanc, le bel ensemble de fesses ! quel dommage de les traiter comme elles vont l'être à l'instant : les trousseuses disparaissent. Douze hommes, de trente-cinq ans, d'une physionomie mâle et féroce, déguisés en satires, les bras nuds, et tous armés d'un instrument de flagellation de forme différente, s'emparent des enfans portés par les femmes, les jettent à nos pieds pêle-mêle, saisissent les mères, les traînent par les cheveux, sur l'estrade en gradin qui se trouve en face de nous, et leur arrachant impitoyablement les chemises dont elles sont couvertes, ils les captivent d'une main, et commencent à les flageller de l'autre, d'une si cruelle manière et pendant si long-tems, que des jets de sang et des morceaux de chairs s'élançaient jusqu'à nous, à travers toute la largeur du kioske ; de mes jours je n'avais encore vu une si cruelle flagellation… une si sanglante, puisque les coups parcouraient indistinctement toutes les parties de derrière, depuis la nuque du cou, jusqu'à la cheville du pied ; les lamentations de ces malheureuses s'entendaient d'une lieue, et le crime marchait tellement à découvert ici, qu'aucunes précautions n'étaient prises pour les étouffer ; quatre de ces femmes s'évanouirent… tombèrent, et ne furent relevées, qu'à

coups de fouet. Quand toutes les parties flagellées ne formèrent plus qu'une plaie, on les abandonna. Un mouvement simultané s'exécute alors, et les flagellans et les flagellées se heurtent, se poussent, se pressent ; les uns accourent remplacer près de nous, deux par deux, les six premiers personnages dont nous jouissions ; les autres venaient tristement rechercher leurs enfans ; quelques mêlés qu'ils soient, elles les reconnaissent, les approchent de leurs lèvres tremblantes… les reposent sur leurs seins palpitans, mêlant au lait troublé qu'elles leur donnent, les larmes brûlantes dont est inondé leur visage… c'est à ma honte que je l'avoue, mes amis, mais cette effervescence, en contraste avec les mouvemens opposés qui se manifestaient en nous, me fit éjaculer deux fois de suite sous le membre de fer qui me sondait l'anus. Le moment de calme ne fut pas long ; douze nouveaux hommes plus effrayans que les premiers, et vêtus en sauvages, arrivent le blasphême à la bouche, le martinet au poing. Ils ressaisissent les enfans de ces malheureuses, nous les jettent avec plus de force qu'ils ne l'avaient été la première fois, brisent par cet élan, le crâne de quelques-uns sur les planches qui composent notre amphithéâtre, r'entraînent brutalement ces femmes sur les gradins qui sont en face de nous, et cette fois c'est sur toutes les parties de devant, et principalement sur les seins délicats de ces tendres mères, que vont porter les vigoureux coups de ces monstres : ces masses fraîches, sensibles et voluptueuses, s'entr'ouvrant bientôt aux cinglons qui les parcourent en tous sens avec autant de force, offrent l'affreux mélange du lait qui s'en exhale aux flots de sang que font jaillir ces coups. Les barbares s'égarant plus bas, lacèrent bientôt, avec la même violence, le bas-ventre, l'intérieur du vagin et les cuisses, et en un instant, ces parties, traitées avec la même rigueur que les autres, font voir le

sang couler de toutes parts ; et nous foutions pendant ce tems-là, et nous goûtions le suprême plaisir qui résulte du spectacle des douleurs d'autrui, sur des ames de la trempe des nôtres : même mouvement de la part des femmes, dès que leurs bourreaux les lâchent pour venir remplacer de leurs vits écumans et bandans les douze engins flétris de leurs prédécesseurs ; elles se jettent sur leurs enfans, les ramassent, tout maltraités qu'ils sont, les réchauffent de leur douloureux baisers, les inondent de leurs pleurs, les consolent par des mots tendres, et dans le plaisir qu'elles éprouvent à retrouver ces créatures chéries, elles vont presqu'oublier leurs malheurs, si douze autres scélérats, d'une figure mille fois plus affreuse que ceux qui les ont précédés, ne fussent précipitamment accourus pour d'autres atrocités.

Cette nouvelle horde de monstres vêtus comme les satellites de Pluton, arrachent, pour la dernière fois et sans aucun ménagement, les tristes enfans de ces infortunées, les criblent de coups du poignard dont ils sont armés, les lancent à nos pieds, se précipitent sur les femmes, dont ils font, au milieu de l'arêne, le plus prompt et le plus sanglant carnage ; se jettent ensuite sur nous, inondés de sang, poignardent dans nos bras ceux qui nous foutent, et nous enculent eux-mêmes en mourant de plaisir.

Oh ! quelle scène, dis-je à Francaville, lorsque épuisés de foutre et d'horreur, nous nous retirâmes de ce repaire sanglant ; quelle scène ! Elle ne suffit pas encore à ton amie, me dit le prince en me montrant Clairwil qui s'amusait à visiter les blessures des morts que nous laissions sur le champ de bataille... Foutre, nous répondit cette femme à caractère, croyez-vous donc qu'on se lasse de cela ; pensez-vous que jamais on en ait assez ; voilà, sans doute, l'une des plus délicieuses horreurs que j'aie

vues de mes jours, mais elle me laissera perpétuellement le regret de ne pouvoir la renouveller à tous les quarts-d'heures de ma vie.

Ici se terminait la fête. Des calèches nous attendaient ; nous montâmes, elles nous ramenèrent au palais du prince ; nous n'avions pas la force de faire un pas ; des bains d'aromates étaient préparés, nous nous y plongeâmes ; des consommés et des lits nous furent offerts ; et au bout de douze heures, nous eussions, s'il l'eût fallu, recommencé toutes les trois.

Reposées de cette fatigue, nous songeâmes à continuer notre tournée des environs de Naples, du côté du Levant : si ces descriptions ne vous déplaisent pas, j'en entremêlerai celles de mes luxures. Cette variété amuse ; elle est piquante ; si jamais ces récits s'imprimaient, le lecteur dont l'imagination est échauffée par les détails lubriques qui parsèment cette narration, ne serait-il pas enchanté d'avoir à se reposer quelquefois sur des descriptions plus douces et toujours marquées du sceau de la plus exacte vérité. L'œil du voyageur, fatigué des points de vues pittoresques qui l'occupent en traversant les Alpes, aime à s'arrêter sur les plaines fertiles qu'il trouve au bas des monts, où la vigne agréablement enlacée à l'ormeau, semble toujours dans ces belles contrées indiquer la nature en fête.

Huit jours après notre souper chez Francaville, nous partîmes donc pour cette seconde tournée, avec un guide donné par le roi, et toutes les lettres possibles pour être bien reçues dans le pays que nous allions parcourir.

La première maison que nous visitâmes avec attention, fut le château de Portici : jusqu'alors nous n'en avions vu que les boudoirs, Ferdinand nous en montra lui-même le muséum ; quatorze

pièces de plein-pied composent ce cabinet énorme, le plus curieux et le plus beau de l'univers, sans doute : rien n'est fatiguant comme l'examen de ce qu'il renferme ; toujours debout, l'esprit tendu, les yeux fixés, je ne voyais plus rien quand nous fûmes arrivés à la fin de cet examen.

Dans une autre partie de ce château, nous vîmes avec plaisir la nombreuse collection des peintures retrouvées dans Herculanum ou autres villes englouties par la lave du Vésuve.

On remarque en général, dans toutes ces peintures, un luxe d'attitudes presqu'impossible à la nature, et qui prouve ou une grande souplesse dans les muscles des habitans de ces contrées, ou un grand dérèglement d'imagination. Je distinguai parfaitement entre autres, un morceau superbe représentant un Satire jouissant d'une chèvre : il est impossible de rien voir de plus beau… de mieux fini. Cette fantaisie est aussi agréable, qu'on la trouve extraordinaire, nous dit Ferdinand. Elle est, nous dit-il, encore fort en usage dans ce pays-ci ; en qualité de napolitain, j'ai voulu la connaître, et je ne vous cache pas qu'elle m'a donné le plus grand plaisir ; je le crois, dit Clairwil, cette idée m'est venue mille fois dans la vie, et je n'ai jamais desiré d'être homme, que pour l'éprouver. Mais une femme peut très-bien se livrer à un gros chien, dit le roi ; assurément, répondis-je, de manière à faire croire que je connaissais cette fantaisie. Charlotte, poursuivit Ferdinand, a voulu l'essayer, et elle s'en est parfaitement trouvée… Sire, dis-je bas à Ferdinand avec ma franchise ordinaire, il serait bien à desirer que tous les princes de la maison d'Autriche n'eussent jamais foutu que des chèvres, et que les femmes, de cette maison, n'eussent connu que des dogues, la terre ne serait

pas empestée de cette race maudite, dont les peuples ne se déferont jamais que par une révolution générale.

Ferdinand convint que j'avais raison, et nous poursuivîmes. Les ruines absolument fouillées d'Herculanum, offrent peu de chose aujourd'hui : tout s'étant recouvert en raison des enlevemens, afin d'assurer le sol qui soutient Portici, On juge assez mal le beau théâtre, tant par l'obscurité qui y règne, que par les coupures qui y ont été faites. Revenues à Portici, Ferdinand nous abandonna aux guides éclairés qu'il nous avait choisis lui-même ; et l'aimable homme nous souhaita un bon voyage, en nous recommandant son ami Vespoli de Salerne, pour lequel il nous avait donné des lettres, et dont la maison, nous assura-t-il, irons donnerait infiniment de plaisir.

Nous traversâmes Résine pour nous rendre à Pompéïa. Cette ville fut engloutie comme Herculanum et par la même éruption : une chose assez singulière que nous remarquâmes, c'est qu'elle est elle-même édifiée sur deux villes englouties déjà il y a longtems, comme vous le voyez, le Vésuve absorbe, détruit toutes les habitations dans cette partie, sans que rien décourage d'y en reconstruire de nouvelles ; tant il est vrai que sans ce cruel ennemi, les environs de Naples seraient incontestablement le plus agréable pays de la terre.

De Pompéïa nous gagnâmes Salerne, et fûmes de là coucher à la fameuse maison de force, qui se trouve située à près de deux milles de cette cité, et dans laquelle Vespoli exerce sa terrible puissance.

Vespoli, issu d'une des plus grandes maisons du royaume de Naples, était autrefois premier aumônier de la cour. Le roi dont il

avait servi les plaisirs, et dirigé la conscience, lui avait accordé l'administration despotique de la maison correctionnelle où il était ; et le couvrant de sa puissance, il lui permettait de se livrer-là, à tout ce qui pourait le mieux flatter les criminelles passions de ce libertin.

C'était en raison des atrocités qu'il y exerçait, que Ferdinand fut bien aise de nous envoyer chez lui.

Vespoli, âgé de cinquante ans, d'une physionomie imposante et dure, d'une taille élevée et d'une force de taureau, nous reçut avec les marques de la plus extrême considération : aussitôt qu'il eut vu nos lettres et comme il était fort tard quand nous arrivâmes, on ne s'occupa qu'à nous faire promptement souper et coucher. Le lendemain Vespoli vint nous servir lui-même le chocolat, et sur le desir que nous lui témoignâmes, nous accompagna dans la visite que nous voulions faire de sa maison.

Chacune des salles que nous parcourûmes, nous fournit à tous infiniment de matières à de criminelles lubricités, et nous étions déjà horriblement échauffés, lorsque nous arrivâmes aux loges où étaient renfermés les fous.

Le patron, qui jusqu'à ce moment, n'avait fait que s'irriter, bandait incroyablement quand nous fûmes parvenus dans cette enceinte ; et comme la jouissance des foux était celle qui irritait le plus ses sens, il nous demanda si nous voulions le voir agir ; certainement, répondîmes-nous. C'est que, dit-il, mon délire est si prodigieux avec ces êtres-là, mes procédés sont si bisarres, mes cruautés tellement atroces, que ce n'est qu'avec peine que je me laisse voir en cet endroit. Tes caprices, fussent-ils mille fois plus incongrus, dit Clairwil, nous voulons te voir, et nous te supplions

même d'agir, comme si tu étais seul ; de ne nous rien faire perdre sur-tout, des élans précieux qui mettent si bien à découvert et tes goûts et ton ame… et il nous parut que cette question réchauffait beaucoup, car, il ne put la faire, sans se frotter le vit. Et pourquoi n'en jouirions-nous pas aussi de ces fous, dit Clairwil ; tes fantaisies nous électrisent, nous voulons les imiter toutes. Si néanmoins ils sont méchans, nous aurons peur ; s'ils ne le sont pas, nous nous en échaufferons comme toi : pressons-nous, je brûle de te voir aux prises.

Ici les loges environnaient une grande cour plantée de cyprès, dont le verd lugubre donnait, à cette enceinte, toute l'apparence d'un cimetière. Au milieu était une croix garnie de pointes d'un côté ; c'était là-dessus que se garottaient les victimes de la scélératesse de Vespoli. Quatre geoliers, armés de gros bâtons ferrés, dont un seul coup eût tué un bœuf, nous escortaient avec attention. Vespoli qui ne redoutait pas leurs regards, par l'habitude où il était de s'amuser devant eux, leur dit de nous placer sur un banc de cette cour, de rester deux auprès de nous, pendant que les deux autres ouvriraient les loges de ceux dont il aurait besoin. On lui lâche aussitôt un grand jeune homme, nud et beau comme Hercule, qui fit mille extravagances, dès qu'il fut libre : une des premières fut de venir chier à nos pieds ; et Vespoli ne manqua pas de venir, avec soin, examiner cette opération. Il se branla, toucha l'étron, y frotta son vit, et se mettant ensuite à danser, à faire les mêmes gambades que le fou, il le saisit en traître, le pousse sur la croix, et les geoliers le garottent à l'instant. Dès qu'il est pris, Vespoli transporté, s'agenouille devant le derrière, l'entrouvre, le gamahuche, l'accable de caresses, et se relevant aussitôt le fouet à la main, il étrille une heure de suite le malheureux fou qui jette des cris perçans. Dès que les fesses sont déchi-

rées, le paillard encule ; et dans l'ivresse qui le possède, il se met à déraisonner comme sa victime. Oh ! sacre dieu, s'écriait-il de tems en tems, quelle jouissance que le cul d'un fou ! et moi aussi je suis fou, double foutu Dieu ; j'encule des fous, je décharge dans des fous ; la tête me tourne pour eux, et ne veux foutre qu'eux au monde. Cependant comme Vespoli ne voulait pas perdre ses forces, il fait détacher le jeune homme, un autre arrive... celui-là se croit Dieu... Je vais foutre Dieu, nous dit Vespoli, regardez-moi ; mais il faut que je rosse Dieu, avant que de l'enculer. Allons, poursuit-il... allons bougre de Dieu... ton cul... ton cul ; et Dieu, mis au poteau par les geoliers, est bientôt déchiré par sa chétive créature, qui l'encule dès que les fesses sont en marmelade. Une belle fille de dix-huit ans succède ; celle-ci se croit la vierge, nouveaux sujets de blasphêmes pour Vespoli, qui fustige jusqu'au sang la sainte mère de Dieu, et qui la sodomise après, pendant plus d'un quart d'heure.

Clairwil se lève en feu ; ce spectacle m'échauffe, nous dit-elle, imitez-moi mes amies ; et toi, scélérat, fais nous mettre nues par tes geoliers, qu'ils nous enferment dans des loges ; prends nous aussi pour des folles, nous les imiterons ; tu nous feras attacher sur la croix du côté où elle est sans pointes ; tes fous nous fouetteront et nous enculeront après. L'idée paraît délicieuse, Vespoli l'exécute. À l'instant dix fous, l'un après l'autre, sont lâchés sur nous ; quelques-uns nous étrillent, d'autres sont écharpés par Vespoli, pour s'y refuser ; mais tous nous foutent ; et tous guidés par Vespoli, s'introduisent dans nos derrières. Les geoliers, le maître, tout y passe, nous faisons tête à tous. Décharge donc maintenant, dit Clairwil au maître du logis, nous avons fait tout ce que tu as voulu ; nous avons imité tes bisarreries, fais nous donc voir comme tu te conduis dans cette dernière crise de la vo-

lupté. Un moment, dit notre homme, il en est un ici qui fait mes délices ; je ne sors jamais sans le foutre. Sur un signe à l'un de ses geoliers, on lui amène un vieillard de plus de quatre-vingts ans, dont la barbe blanche descend au-dessous du nombril. Viens, Jean, lui dit Vespoli, en le saisissant par la barbe, et le traînant ainsi tout du long de la cour, viens que je mette mon vit dans ton cul. Le vieillard est impitoyablement attaché, fustigé ; son cul, son vieux parchemin ridé se baise, se lèche, s'encule ; et Vespoli se retirant, tout prêt d'élancer son foutre… Ah ! nous dit-il, vous voulez me voir décharger ; mais savez-vous que je ne parviens jamais à cette crise, qu'il n'en coûte la vie à deux ou trois de ces infortunés. Tant-mieux, répondis-je ; mais j'espère que dans tes massacres, tu n'oublieras ni Dieu, ni la Vierge ; j'avoue que je déchargerai bien délicieusement en te voyant assassiner le bon Dieu d'une main et sa brue de l'autre : il faut, si cela est, que pendant ce tems j'encule Jesus-Christ, dit l'infâme ; nous l'avons, tout le paradis est dans cet enfer. Les geoliers amènent un beau jeune homme de trente ans, qui se disoit le fils de Dieu, et que Vespoli fait aussitôt mettre en Croix. Il le flagelle à toute outrance : courage, braves Romains, s'écriait la victime, je vous ai toujours dit que je n'étais venu que pour souffrir sur terre ; ne m'épargnez pas, je vous conjure ; je sais bien qu'il faut que je meure en croix ; mais j'aurai sauvé le genre humain. Vespoli n'y tient plus ; il encule le Christ, arme ses deux mains de stilets pour en régaler la Sainte-Vierge et le bon Dieu. Allons, nous dit-il, entourez-moi, montrez-moi vos culs ; et puisque vous êtes curieuses de ma décharge, vous allez voir comment j'y procède. Il lime ; jamais le fils de Dieu ne fut si bien foutu ; mais chaque coup de reins qu'il donne à sa jouissance, est accompagné d'une estafilade sur toutes les parties des deux corps, offerts de droite et de gauche à sa rage.

D'abord ce sont les bras qu'il larde, les aisselles, les épaules, les flancs : à mesure que la crise s'approche, le barbare choisit de plus délicates parties ; la gorge de la Vierge est en sang ; frappant

tantôt d'une main, tantôt de l'autre, ses bras imitent le balancier d'une horloge ; on calculerait les approches de la crise, à la délicatesse des parties qu'il choisit. D'affreux juremens nous annoncent enfin les derniers transports de ce frénétique ; ce sont les visages que choisit alors sa fureur ; il les déchire, et quand s'élancent les dernières gouttes de son foutre, ce sont les yeux que sa fureur arrache. Il est impossible d'exprimer à quel point ce spectacle nous anime ; nous voulons imiter ce monstre ; les victimes nous sont abondamment fournies ; nous en immolons chacune trois. Clairwil, ivre de volupté, se précipite au milieu de la cour ; elle entraîne Vespoli ; viens me foutre, scélérat, lui dit-elle ; viens, en faveur du con d'une femme qui te ressemble, faire à ton culte une infidélité. Je ne le puis, dit l'Italien. — Je l'exige… Nous excitons Vespoli, il bande ; nous le forçons à enconner Clairwil ; on lui montre nos culs, le capricieux veut des fous, et ce n'est qu'en en faisant chier un sur son visage, que le vilain, pressé par Olimpe et moi, arrose enfin Clairwil de foutre : et nous abandonnons ces exécrables lieux, sans nous douter que depuis treize heures nous nous y plongions dans des infamies.

Nous restâmes quelques jours dans ce lieu de crimes et de débauches, au bout desquels, souhaitant à Vespoli toutes sortes de prospérités, nous poursuivîmes notre route vers les célèbres temples de Pestum.

Avant que de rien examiner, nous fûmes prendre notre logement dans une superbe ferme où Ferdinand nous avait adressées. La simplicité, la vertu, caractérisaient les habitans de cette belle

campagne : une veuve de quarante ans, et trois filles de quinze à dix-huit ans, en étaient les uniques maîtres. Plus rien de criminel ici, et si la vertu même eût été bannie de la terre, on n'aurait retrouvés ses temples que chez l'honnête et douce Rosalba ; rien n'était frais comme elle, rien n'était joli comme ses filles. Eh bien ! dis-je bas à Clairwil, ne t'ai-je pas dit que j'étais presque sûre de rencontrer bientôt un asile où la vertu, sous sa plus belle parure, nous provoquerait sûrement au vice ? Vois ces filles charmantes, ce sont des fleurs que la nature nous donne à moissonner. O Clairwil ! il faut que par nos soins, le trouble et la désolation remplacent bientôt l'innocence et la paix que cette délicieuse retraite nous présente. Tu me fais bander, dit Clairwil tu as raison, voilà de voluptueuses victimes ; puis me baisant… mais il faudra que cela souffre beaucoup : dînons ; allons voir les temples, et nous combinerons ensuite ce joli forfait.

La précaution de conduire toujours un cuisinier avec nous, faisait que nous trouvions à-peu-près partout la même chère. Après un ample repas, pendant lequel les belles filles de cette maison nous servirent, nous nous fîmes mener aux temples ; ces édifices superbes sont si bien conservés, que sans le goût antique qui les caractérise, on les prendrait pour des ouvrages de trois ou quatre siècles au plus : ils sont au nombre de trois, dont un paraît beaucoup plus grand que les deux autres. Après avoir admiré ces chefs-d'œuvre… avoir regretté les sommes immenses, que dans tous les pays de l'univers, la superstition fait offrir à des Dieux qui, de quelque nature qu'on puisse les admettre, n'existèrent jamais que dans l'imagination des fous, nous regagnâmes notre ferme, où de plus grands intérêts nous appelaient sans doute. Là, Clairwil s'étant emparée de la mère, lui fit part des craintes que nous concevions de coucher seules dans des campagnes si prodi-

gieusement isolées. Vos filles, dit la scélérate, seront-elles assez complaisantes pour partager nos lits ? N'en doutez pas, mes belles dames, répondit honnêtement la belle fermière ; mes filles sont trop flattées de l'honneur que vous voulez bien leur faire ; et Clairwil se hâtant de nous rapporter cette agréable réponse, nous choisîmes chacune celle que nous desirions, et nous nous retirâmes. Celle de quinze ans m'était échue ; il était impossible de rien voir de plus frais et de plus joli. À peine fûmes-nous sous le même drap, que je l'accablai de carresses, et la pauvre petite me les rendait avec une candeur… une ingénuité… capables de désarmer toute autre qu'une libertine telle que moi. Je commençai par des questions : hélas ! l'innocente ne les entendait point, la nature même, quoique dans un climat si précoce, ne lui avait encore rien dit, et la simplicité la plus entière dictait seule les réponses ingénues de cet ange. Quand mes doigts impurs effeuillèrent la rose, elle tressaillit ; je la baisai, elle me le rendit, mais avec une simplicité ignorée des gens du monde, et qui ne se rencontre que dans les asiles de la pudeur et de l'innocence. Il n'y avait rien que je n'eusse fait faire, rien que je n'eusse exécuté avec cette jolie petite créature, lorsque mes compagnes, plutôt levées que moi, vinrent me demander des nouvelles de ma nuit. Hélas ! leur dis-je, je suis bien sûre que le détail de mes plaisirs, est l'histoire fidelle de celui des vôtres. Ah ! sacredieu, dit Clairwil, je crois que de ma vie je n'ai tant déchargé ; mais lève-toi, renvoye cet enfant, il faut que nous causions… puis la fixant, gueuse, lui dis-je, tes foutus yeux me peignent ton ame… ils respirent le crime. — Je veux en commettre un affreux… épouvantable… Tu sais comme ces bonnes gens nous ont reçus… le plaisir que nous ont donné leurs filles ? — Eh bien ! — Je veux les massacrer tous, voler, piller, abattre leur maison, et nous branler sur les ruines, quand

elles auront couvert les cadavres. J'approuve cette délicieuse idée, répondis-je, mais j'y desire un épisode ; il faut nous enfermer ce soir avec tous ces gens-ci, la mère est seule avec ses filles, les valets sont à Naples, rien n'est isolé comme cette maison ; livrons-nous à des infamies, nous tuerons après. Tu es donc lasse de la tienne, me dit Clairwil. — Excédée… Je voudrais déjà voir la mienne au diable, dit Borghèse. Il ne faut jamais aller aussi loin avec l'individu offert à notre jouissance, dit Clairwil, sans avoir du poison dans sa poche. — Scélérate ! — Point de reproches : déjeunons, puis occupons-nous de notre affaire.

Nous avions pour escorte quatre grands valets, membres comme des ânes, qui nous foutaient quand nous bandions, et qui, singulièrement payés, se seraient bien gardés de nous désobéir : une fois au fait, ils ne respiraient plus que pour l'exécution. À peine la nuit fut-elle venue, que nous nous emparâmes de la maison ; mais il est essentiel, de vous désigner les acteurs, avant que de vous détailler les scènes : connaissant déjà la mère, et vous peignant sans doute Rosalba sous les traits de la fraîcheur et de la beauté, je n'ai plus qu'à vous parler de ses filles. Isabelle était la plus jeune, je venais de passer la nuit avec elle ; on nommait la seconde Bathilde, seize ans, de beaux traits, de la régularité, de la langueur dans les yeux, l'air d'une belle vierge de Raphaël ; Ernesille était le nom de la troisième, le port et la figure de Vénus même il était impossible d'être plus belle, c'était celle avec qui Clairwil venait de se souiller d'horreurs et d'impudicités. Nos gens se nommaient Roger, Victor, Auguste et Vanini : le premier m'appartenait ; il était de Paris, ving-deux ans, et le plus beau vit possible ; Victor, également Français, et âgé de dix-huit ans, appartenait à Clairwil, il ne le cédait en rien aux qualités occultes de Roger ; Auguste et Vanini, tous deux Florentins, appartenaient à

Borghèse, tous deux jeunes, d'une charmante figure, et supérieurement membrés.

La tendre mère de nos trois grâces un peu surprise des précautions qu'elle nous voyait employer, demanda ce qu'elles signifiaient. Nous allons te l'apprendre, putain, lui dit Auguste, en lui ordonnant le pistolet sur la gorge, de se mettre nue, et pendant ce tems, nos trois autres valets s'emparant chacun d'une des filles, leurs adressaient à-peu-près les mêmes complimens. En moins de six minutes, la mère et les trois filles nues, les mains liées derrière le dos, n'offrent plus à nos yeux, que de la soumission et des victimes. Clairwil s'approche de la mère ; comme elle est belle et fraîche cette gueuse-la, dit-elle, en lui maniant les fesses et la gorge, et revenant aux filles… mais ceci… oh ! ce sont des anges ; je n'ai jamais rien vu de si beau. Coquine, me dit-elle en carressant la mienne, tu te trouvais la mieux pourvue… que de plaisirs tu dois avoir eu cette nuit, avec une aussi jolie fille ! Eh bien ! mes amies, vous me chargez donc du soin de diriger tout ceci ? — Assurément, nous ne saurions remettre nos droits entre les mains de quelqu'un qui sut en faire un meilleur usage. — Mon avis est donc que chacune de nous passe alternativement, avec la mère et les trois filles, dans ce cabinet séparé, pour les assouplir toutes quatre à ce qui pourra plaire le mieux. — Un homme pourra-t-il accompagner, dit Borghèse ? — Non, d'abord seule ; vous verrez ce que j'arrangerai ensuite. Comme j'ignore ce que firent mes compagnes, je ne vous parlerai que de mes frédaines avec ces quatre malheureuses créatures. J'étrillai la mère, tenue par ses filles, puis l'une des filles, pendant que les deux autres branlaient leur mère devant moi ; je leur enfonçai des aiguilles dans le sein, leur mordis le clitoris et la langue, et leur cassai le petit doigt de la main droite à chacune. Le sans qui ruisselait de leur

corps lorsque mes amies les ramenèrent, prouva bien qu'elles ne les avaient pas plus ménagées que moi. Nous les réunîmes ; elles fondaient en larmes : est-ce donc là, disaient-elles, en sanglotant, la récompense des politesses que nous vous avons faites… des soins que nous avons pris de vous ?… Et la mère, en larmes, s'approchait de ses filles pour les baiser… pour les consoler ; celles-ci l'entourraient également… se serraient en pleurant, vers elle, et toutes quatre formaient le tableau de la nature, le plus pathétique et le plus déchirant ; mais des ames comme les nôtres ne s'attendrissent de rien, tout ce qu'on offre à leur sensibilité, n'est qu'un aliment de plus à leur rage : nous bandions.

Faisons les foutre, dit Clairwil, et pour cela détachons leurs mains. À ces mots, elle place Rosalba sur un lit, puis ordonne à la plus jeune fille de préparer pour sa mère, tour-à-tour, les vits de nos quatre valets. La pauvre enfant menacée par nous, était obligée de branler… de sucer les engins qui devaient se plonger dans sa mère. Nous nous amusions des deux autres. Afin de ménager leurs forces, nos hommes avaient défense de décharger. Nous leur présentâmes l'aînée des filles ; et pour lors, c'était la mère qui devait préparer les vifs dont sa fille allait être foutue. Cette seconde attaque eut encore le plus grand succès : les trois enfans de Rosalba furent foutues des vits, préparés par leur mère. Un seul de nos hommes, Auguste ne fut pas assez maître de lui, son foutre éjacula dans le con d'Isabelle. Ce n'est rien, dit Clairwil, en l'attirant à lui, je ne le veux que trois minutes dans mes mains, pour qu'il bande aussi bien qu'il faisait tout à l'heure.

Les culs se tournent, la mère commence, ses filles sont obligées de darder les vits dans son anus ; elle leur rend bientôt le même service. Roger, comme le mieux membré des quatre, est

contraint à dépuceller la plus jeune… il l'estropie… il la met en sang ; nous déchargeons, lubriquement bradées par les autres filles et sodomisées par les hommes. Ici Vanini s'oublia ; il ne tint pas au beau cul d'Ernesille ; il lui remplit l'anus de foutre ; et Clairwil, dont rien n'égalait le

talent pour faire reguinder des vits, rendit bientôt celui de ce bel homme aussi dur, que s'il n'eût pas combattu depuis six semaines.

De ce moment, les vrais supplices commencèrent. Clairwil imagina de faire lier chacune de ces filles sur nous, et la mère menacée… contenue par les valets, devait les tourmenter sur nos corps. J'avais demandé Ernesille : Bathilde était sur Clairwil ; Isabelle sur Borghèse ; nos gens eurent une peine infinie à faire obéir Rosalba. Quand il faut vaincre la nature à ce point ; quand il faut contraindre une mère à fouetter, à souffleter, à pincer, à brûler, à mordre, à piquer ses propres filles, certes la besogne n'est pas très-aisée. Nous y réussîmes pourtant. La putain reçut bien des coups, mais elle obéit ; et nous jouîmes du plaisir féroce de branler, de baiser ces trois infortunées, colées sur nous, pendant que leur propre mère les mettait en capilotade.

Des jeux plus sérieux nous occupèrent alors. Nous attachâmes la mère contre un pilier, et le pistolet sur la gorge des filles, nous les obligeâmes à enfoncer chacune une aiguille très-pointue dans les tetons de leur mère ; elles le firent. Nous les liâmes à leur tour. La mère fut contrainte à leur donner un coup de poignard dans le con entr'ouvert, et c'était à grands coups de stilet que nous caressions les fesses pendant ce temps-là. Leurs corps commençaient à ne plus inspirer que cette délicieuse horreur, née des crimes secrets que la lubricité fait commettre, et qui ne sont pas

faits pour être entendus de tout le monde. Épuisées, rendues, nous nous fîmes sodomiser, en contemplant l'affreux état de nos victimes, pendant que Roger, qui n'avait point de femmes, étrillait la masse de ces quatre créatures liées l'une à l'autre, avec des martinets de fer rouge.

Allons, sacre foutre-dieu ; allons bougre de dieu, dont je me fouts ; tuons maintenant, dit Clairwil, dont les yeux homicides respiraient à la fois la rage et la lubricité, assassinons, détruisons, saoulons-nous de leurs pleurs. Il me tarde de voir expirer des garces ; je brûle du besoin d'entendre leurs cris déchirans, et de me désaltérer de leur sang odieux ; je voudrais les dévorer en détail ; je voudrais me rassassier de leurs chairs… Elle dit… la bougresse poignarde d'une main, en se branlant le clitoris de l'autre ; nous l'imitons : et ces cris… ces cris que nous brûlons d'entendre, viennent enfin flatter nos oreilles… Nous étions là… en face ; nos valets nous socratisaient pendant l'opération ; tous nos sens étaient à-la-fois chatouillés du divin aspect de nos infamies. J'étais à côté de Clairwil, branlée par Auguste, la putain déchargeoit ; elle se pencha vers moi. Oh ! Juliette, s'écria-t-elle, en redoublant ses blasphêmes accoutumés… oh ! ma chère ame, que le crime est délicieux ; combien ses effets sont puissans !… qu'ils ont d'attraits sur une ame sensible !… et les hurlemens de Borghèse qui, de son côté, déchargeoit comme une Messaline, précipitèrent nos éjaculations et celles de nos gens nerveusement branlés par nous.

Nous n'employâmes le repos où cette agitation nous laissa, qu'à vérifier l'effet de nos crimes… Les putains expiraient, et la cruelle mort nous ôtait le plaisir de les tourmenter plus longtems. Point satisfaites encore du mal que nous venions de faire,

nous pillâmes et détruisîmes la maison. Il est des momens dans la vie où le desir de se vautrer dans le désordre est tel, qu'il n'est plus rien qui puisse satisfaire, et où les exécrations même les mieux prononcées, n'assouvissent que faiblement encore l'excessif penchant que l'on éprouve au mal.

La nuit était belle ; nous partîmes ; nos gens, à qui nous avions abandonné le pillage, convinrent qu'il leur avait rapporté plus de trente mille francs. De Pestum nous retournâmes à Vièstri, où nous prîmes une barque pour nous rendre à l'isle de Caprée, toujours en louvoyant, pour ne perdre aucun des sites pittoresques de cette côte sublime. Nous déjeûnâmes à Amalfi, ancienne ville étrusque, dans la situation du monde la plus extraordinaire. Nous nous rembarquâmes ensuite jusqu'à la pointe de la Campanelle, courant toujours sur une côte du plus grand intérêt. Nous ne vîmes, dans tout ce beau pays, habité jadis par les Surrentins, que les débris d'un temple de Minerve, qui donne son nom à la côte. Le tems se trouvant beau, nous fîmes voile, et nous nous trouvâmes en deux petites heures au port de Caprée, après avoir laissé sur notre droite les trois petites isles de Galli. L'île de Caprée, qui peut avoir environ dix milles de circuit, est par-tout environnée des plus hauts rochers : on n'y aborde, ainsi que je viens de vous le dire, que par le petit port qui est en face du golfe de Naples ; sa forme est un elliptique de quatre milles, à sa plus extrême longueur, et de deux dans sa plus grande largeur ; elle est divisée en deux parties ; la haute et la basse Caprée. Une montagne, d'une hauteur prodigieuse, fait la division de ces deux parties, en devenant à cette île, ce que l'Apennin est à l'Italie. Les habitans de l'une de ces parties ne peuvent communiquer avec ceux de l'autre, que par un escalier de cent cinquante marches, taillé à pic dans le roc ; Tibère habitait peu cette seconde partie ;

ce n'était que dans la partie basse, comme plus tempérée, qu'il avait érigés ses lieux de débauche et ses palais, l'un desquels se trouvait assis sur la pointe d'un rocher, dont la hauteur est si prodigieuse, qu'à peine l'œil peut distinguer les barques qui baignent ce rocher ; celui de ses palais élevé là, servait d'asile à ses plus piquantes luxures ; c'était du haut d'une tour, avançant sur la crête du roc, et dont les débris se voient encore, que le féroce Tibère faisait précipiter les enfans de l'un et l'autre sexe qui venaient d'assouvir ses caprices… Ah ! double foutu dieu, dit Clairwil, comme le coquin devait décharger, en voyant culbuter de si haut, les victimes de son libertinage ! Oh ! cher ange, continuait-elle, en se pressant contre moi ; c'était un voluptueux coquin que ce Tibère ? si nous pouvions rencontrer ici quelqu'objet à précipiter comme lui… et pendant ce tems, Borghèse, qui nous devinait, nous montra une petite fille de neuf ou dix ans, qui gardait une chèvre à vingt pas de-là… Oh ! foutre, dit Clairwil, c'est excellent ceci ; mais nos guides ? — Il faut les renvoyer ; il faut leur dire que nous voulons en ce lieu respirer quelques heures. L'exécution suit de près le desir ; nous voilà seules ; Borghèse elle-même va chercher l'enfant… Qui es-tu, lui demandons-nous ?… Pauvre et malheureuse, répond humblement la jeune fille ; cette chèvre est tout notre bien ; elle, et mes soins, entretiennent ma mère, qui, malade et perpétuellement au lit, mourrait sans ces deux secours… Eh bien ! dit aussi-tôt l'infernale Clairwil, vois comme le hasard nous sert bien, il faut attacher l'enfant à la chèvre, et les culbuter toutes deux… Oui, mais s'en amuser avant, répondis-je… savoir au moins comme est faite cette fille : la fraîcheur, la santé, la jeunesse brillent sur ses jeunes attraits ; il serait ridicule de ne s'en point amuser. Le croirez-vous, mes amis, nous eûmes la cruauté de dépuceller cet enfant avec un caillou pointu ; de

l'étriller jusqu'au sang avec les épines d'alentour ; de la lier ensuite à sa chèvre, et de les précipiter toutes deux du haut d'un rocher, d'où nous les vîmes s'engloutir dans les ondes, ce qui nous fit d'autant mieux décharger toutes trois que le meurtre était double, puisqu'il entraînait également celui de la mère de cet enfant, qui, privée du secours des deux individus à qui nous venions de donner la mort, ne tarderait sûrement pas à mourir à son tour. Voilà comme j'aime les horreurs, dis-je à mes amies ; ou il faut les faire comme celles-là, ou il faut ne s'en jamais mêler. Oui, dit Clairwil ; mais il fallait savoir de l'enfant, où demeurait la mère ; il eût été délicieux de la voir expirer de besoin… Scélérate, dis-je à mon amie, je ne crois pas qu'il existe un être au monde qui sache mieux rafiner le crime que toi, et nous poursuivîmes notre promenade.

Remplies toutes trois du desir de savoir si les heureux habitans de cette île ressemblaient, en vigueur pour les hommes, en attraits pour les femmes, aux divins habitans de Naples, nous remîmes au gouverneur une lettre particulière de Ferdinand. Je suis étonné, nous dit-il, après l'avoir lue, que le Roi puisse me donner une pareille commission : ignore-t-il donc que je suis ici, plutôt comme espion de ce peuple, que comme le représentant du Souverain. Caprée est une république, dont le gouverneur, placé par le Roi, n'est que le président. De quel droit veut-il que j'oblige des hommes ou des femmes de cette contrée à se livrer à vous ? cette action serait celle d'un despote ; et Ferdinand sait bien qu'il ne l'est pas ici. J'aime aussi toutes ces choses-là ; mais j'en jouis fort peu dans ce séjour, où il n'y a point de filles publiques et fort peu de valets ou de fainéans ; néanmoins, comme vous payez fort bien, à ce que Ferdinand m'écrit, je vais faire proposer à la veuve d'un marchand, de vous livrer ses trois filles ;

elle aime l'or, et je ne doute pas qu'elle ne se laisse séduire par le vôtre. Ces filles, nées à Caprée, sont âgées, l'une de seize ans, la seconde, de dix-sept, l'aînée, de vingt ; c'est ce que nous avons de plus beau dans ce pays : que donnerez-vous ? mille onces par fille, dit mon amie, l'argent ne nous coûte rien pour nos plaisirs ; nous en promettons autant pour toi, gouverneur ; mais il nous faut trois hommes. Aurai-je la même récompense pour eux, dit l'avare officier : oui, dis-je, nous ne marchandons jamais ces choses là ; et le cher homme, ayant tout fait préparer pour cette scène lubrique, ne nous demanda d'autres faveurs, que de nous regarder.

Les filles étaient vraiment belles : les garçons, frais, vigoureux, et doués de vits magnifiques. Après nous en être bien fait donner par eux, nous les mariâmes à ces filles vierges ; nous les aidâmes à la défloration ; nous leur permettions seulement de cueillir les roses ; ils étaient ensuite obligés de se réfugier dans nos culs ; ils n'avaient la permission de décharger que là. Le pauvre gouverneur s'extasiait à la vue de ces tableaux, et s'épuisait en leur rendant hommage : la nuit entière fut employée à la célébration de ces orgies ; et dans un pays semblable, nous n'en osâmes pas davantage. Nous partîmes, sans nous coucher, après avoir bien payé le gouverneur, et lui avoir promis de l'excuser près de Ferdinand, de l'impossibilité où le mode du gouvernement des insulaires de Caprée le mettait, d'en avoir tait davantage pour nous.

Nous louvoyâmes la côte, en retournant à Naples. On ne voudrait jamais quitter ces heureux rivages, tant ils offrent d'objets curieux sur leurs bords. Nous découvrions Massa, Sorriente la patrie du Tasse, la belle grotte Lila de Rico, et enfin Castel-la-Mare : nous y abordâmes, pour aller visiter Stabia, engloutie

comme Herculanum, où Pline l'ancien allait trouver Pompéïanus son ami, chez lequel il coucha la veille de l'irruption fameuse qui couvrit cette ville, ainsi que toutes celles des environs : les ouvriers qui découvrent celle-ci, travaillent lentement : il n'y avait encore, lorsque nous la vîmes, que trois ou quatre maisons mises à l'air.

Excessivement fatiguées, nous ne visitâmes, qu'avec rapidité, les beautés de cette belle partie, et très-empressées de nous reposer et de nous rafraîchir, nous rentrâmes enfin dans notre beau palais, après avoir fait prévenir le Roi de notre retour, et lui avoir fait passer tous nos remercîmens de ses bontés pour nous.

Fin du neuvième Volume.

brue: bru péchers: pêchers révoilant: revoilant infidel: infidèle conistes: connistes langottait: langotait langottent: langotent langottées: langotées langotteront: langoteront nétoye: nettoie appèle soudoye: soudoie non chalamment: nonchalemment

sixième partie

JULIETTE,

OU

LES PROSPÉRITÉS DU VICE.

Peu de jours après notre retour, le Roi nous fit proposer de venir voir sur un des balcons de son palais, l'une des fêtes les plus singulières de son royaume ; il s'agissait d'une cocagne. J'avais

souvent entendu parler de cette extravagance ; mais ce que je vis était bien différent de l'idée que je m'étais faite.

Charlotte et Ferdinand nous attendaient dans un boudoir, dont la croisée donnait sur la place où devait avoir lieu la cocagne : le duc de Gravines homme de cinquante ans, très libertin et la Riccia furent les seuls admis avec nous. Si vous ne connaissez pas ce spectacle, nous dit le Roi dès que le chocolat fut pris, vous allez le trouver bien barbare. C'est ainsi que nous les aimons, sire, répondis-je ; et j'avoue qu'il y a long-tems que je voudrais en France, ou de semblables jeux, ou des gladiateurs : on n'entretient l'énergie d'une nation que par des spectacles de sang ; celle qui ne les adopte pas s'ammolit. Quand un empereur imbécille, en faisant monter le sot christianisme sur le trône des Césars, eut fait fermer le cirque à Rome, que devinrent les maîtres du monde ? Des abbés, des moines ou des ducs. Je suis parfaitement de cet avis, dit Ferdinand ; je voudrais renouveller ici les combats d'hommes contre des animaux, et même ceux d'homme à homme. J'y travaille ; Gravines et la Riccia m'aident tous deux, et j'espère que nous réussirons. La vie de tous ces gueux-là, dit Charlotte, doit-elle être comptée pour quelque chose, quand il s'agit de nos plaisirs ? Si nous avons le droit de les faire égorger pour nos intérêts, nous devons également l'avoir pour nos voluptés. Allons belles dames, nous dit Ferdinand, donnez vos ordres : en raison du plus ou moins de rigueur, du plus ou moins de police que je mets à la célébration de ces orgies, je puis faire tuer six cents hommes de plus ou de moins : prescrivez-moi donc ce que vous desirez à cet égard… Le pis… le pis, répondit Clairwil ; plus vous ferez égorger de ces coquins, et plus vous nous amuserez. Allons, dit le Roi, en donnant bas un ordre à l'un de ses officiers : puis un coup de canon s'étant aussi-tôt fait

entendre, nous nous avançâmes sur le balcon. Il y avait un peuple excessivement nombreux sur la place, alors nous découvrîmes toute la perspective.

Sur un grand échafaud, que l'on orne d'une décoration rustique, se pose une prodigieuse quantité de vivres disposés de manière à composer eux-mêmes une partie de la décoration. Là, sont inhumainement crucifiés des oies, des poules, des dindons, qui, suspendus tout en vie et seulement attachés par un clou, amusent le peuple par leurs mouvemens convulsifs ; des pains, de la merluche, des quartiers de bœufs, des moutons paissant dans une partie de la décoration, qui représente un champ gardé par des hommes de cartons, bien vêtus ; des pièces de toiles, disposées de manière à former les flots de la mer, sur laquelle s'apperçoit un vaisseau chargé de vivres ou de meubles à l'usage du peuple, telle est disposée, avec beaucoup d'art et de goût, l'amorce préparée à cette nation sauvage, pour perpétuer sa voracité et son excessif amour pour le vol ; car après avoir vu ce spectacle, il serait difficile de ne pas convenir, qu'il est bien plutôt une école de pillage qu'une véritable fête. À peine avions-nous eu le tems de considérer le théâtre, qu'un second coup de canon se fit entendre. À ce signal, la chaine de troupes, qui contenait le peuple, s'ouvrit avec rapidité ; le peuple s'élance, et, dans un clin-d'œil, tout est enlevé, arraché, pillé, avec une vitesse… une frénésie, qu'il est impossible de se représenter. Cette effrayante scène, qui me donna l'idée d'une meute de chiens à la curée, finit toujours plus ou moins tragiquement, parce qu'on se dispute… qu'on veut avoir… empêcher son voisin de prendre ; et qu'à Naples, ce n'est jamais qu'à coups de couteaux que de pareilles discussions se terminent. Mais cette fois, d'après nos desirs, par les soins cruels de Ferdinand, quand le théâtre fut chargé, quand on crut

qu'il pouvait bien y avoir sept ou huit cents hommes dessus, tout-à-coup il s'enfonce, et plus de quatre cents personnes sont écrasées… Ah ! foutre, s'écria Clairwil, en tombant pâmée sur un sopha… Eh ! mes amis, vous ne m'aviez pas prévenue, je meurs ; et la putain appelant la Riccia, fouts-moi, mon ange, fouts-moi, lui dit-elle ; je décharge ; de mes jours je n'ai rien vu qui m'ait fait autant de plaisir.

Nous rentrâmes ; les fenêtres et les portes se fermèrent, et la plus délicieuse de toutes les scènes de lubricité s'exécuta, pour ainsi dire, sur les cendres des malheureux, sacrifiés par cette scélératesse.

Quatre jeunes filles de quinze ou seize ans, belles comme le jour, et revêtues de crêpes noirs, sous lesquels elles étaient nues, nous attendaient debout, en silence ; quatre autres femmes enceintes, de vingt à trente ans, entièrement nues, parraissaient, dans le même silence et dans la même douleur, attendre nos ordres vers une autre partie de la chambre ; couchés sur un canapé, au fond de la pièce, quatre superbes jeunes hommes de dix-huit à vingt ans, nous menaçaient le vit à la main ; et ces vits, mes amis, ces vits étaient des monstres, douze pouces de circonférence, sur dix-huit de long ; de la vie rien de pareil ne s'était offert à nos yeux, nous déchargeâmes toutes les quatre rien qu'en les appercevant. Ces quatre femmes, et ces quatre jeunes personnes, nous dit Ferdinand, sont les filles et les veuves de quelques-uns des infortunés qui viennent de périr sous vos yeux ; ce sont ceux que j'ai le plus exposés, et de la mort desquels je suis certain ; j'ai fait venir de bonne heure, ces huit femmes ici, et enfermées dans une chambre sûre, j'ai voulu qu'elles vissent par une fenêtre, le sort de leurs pères et de leurs époux : je vous les

livre maintenant pour achever de vous divertir, et vous transmets tous mes droits sur elles. Là, poursuivit le monarque, en ouvrant une porte qui donnait sur un petit jardin, là, est un trou destiné à les recevoir quand elles auront mérité, par d'horribles souffrances, d'arriver à ce moment de calme… vous voyez leurs tombeaux. Approchez, femmes, il faut que vous le voyez aussi ; et le barbare les fit descendre dedans, il les y fit étendre ; puis content des proportions, il ramena nos yeux sur les quatre jeunes gens. Assurément, mesdames, nous dit-il, je suis bien certain que jamais vous n'avez rien vu de pareil, et il empoignait ces vits plus durs que des barres de fer, il nous les faisait prendre, soulever, baiser, branlotter. La vigueur de ces hommes, poursuivit le roi, égale au moins la supériorité de leurs membres, il n'en est pas un d'eux, qui ne vous réponde de quinze ou seize décharges, et pas un qui ne perde dix ou douze onces de sperme à chaque éjaculation : c'est l'élite de mon royaume ; il sont Calabrois tous les quatre, et il n'y a point de provinces en Europe qui fournissent des membres de cette taille. Jouissons maintenant, et que rien ne nous gêne ; quatre boudoirs tiennent à celui-ci ; ils sont ouverts ; ils sont garnis de tout ce qui sert au service de la luxure : allons, foutons, faisons-nous foutre, vexons, tourmentons, supplicions, et que nos têtes embrasées par le spectacle qui vient de nous être présenté, raffinent à-la-fois les cruautés et les luxures… Oh ! foutre, mon ami, dis-je à Ferdinand, comme tu entends l'art d'amuser des imaginations comme les nôtres ! Robes, jupons, culottes, tout fut bientôt mis à bas, et avant que de procéder à des scènes générales, il parut que l'intention de chacun était de s'isoler un moment dans des cabinets séparés. La Riccia prit avec lui l'une des jeunes filles, une femme grosse et un fouteur ; Gravines s'enferma avec Olimpe, et une femme grosse, et Ferdinand prit

Clairwil, un fouteur, une femme grosse et deux petites filles ; Charlotte me choisit, et voulut avec nous, deux fouteurs, une des petites filles et une femme grosse.

Juliette, me dit la reine de Naples, que nous fûmes dans notre boudoir, je ne puis plus dissimuler les sentimens que tu as fait naître dans mon cœur : je t'adore ; je suis trop putain pour te promettre de la fidélité, mais tu sais que ce sentiment romanesque est inutile entre nous : ce n'est point un cœur que je t'offre, c'est un con… un con qui s'inonde de foutre chaque fois que ta main y touche. Je te suppose mon esprit, ma façon de penser, et te préfère incontestablement à tes sœurs. Ton Olimpe est une bégueule, son tempérament l'emporte quelquefois, mais elle est timide et poltronne ; il ne faudrait qu'un coup de tonnerre pour convertir une telle femme ; ta Clairwil est une superbe créature, infiniment d'esprit, sans doute, mais nous différencions de goût ; elle n'aime à exercer ses cruautés que sur les hommes, et quoique je sacrifie volontiers ce sexe, le sang du mien pourtant me fait plus de plaisir à répandre ; elle a d'ailleurs un air de supériorité prononcé sur nous toutes, qui humilie prodigieusement mon orgueil. Avec autant de moyens, et peut-être même beaucoup plus qu'elle, Juliette, tu n'affectes pas autant de vanité ; cela console ; je te crois plus de douceur dans le caractère, autant de coquinerie dans l'esprit, mais plus de solidité avec tes amies : je te préfère enfin, et ce diamant de cinquante mille écus, que je te supplie d'accepter, suffira peut-être à t'en convaincre. Charlotte, dis-je en refusant le bijou, l'on peut avec toi convenir de ses vices ; je suis sensible à tes sentimens, et je t'en jure de semblables ; mais je l'avoue, ma chère, je ne fais par caprice, nul cas de ce qu'on me donne, je n'estime que ce que je prends, et si tu veux, rien n'est plus facile que de me satisfaire sur cet objet. —

Comment donc ? — Jure avant tout, sur l'amour que tu as pour moi, de ne jamais rien révéler du desir impérieux dont je suis dévorée. — Je le jures. — Eh bien ! je veux voler les trésors de ton mari, je veux que tu me fournisses toi-même les moyens d'y parvenir. — Parles bas, dit la reine, ces gens-ci pourraient nous entendre… Attends, je vais les enfermer.

Jasons maintenant à notre aise, reprend Charlotte, accepte-tu ce que je te propose, c'est la seule façon de me convaincre des sentimens que tu me montres. O Juliette ! ajoute-t-elle, la confiance que tu me témoignes doit te valoir la mienne… et moi aussi je médite un forfait, m'y serviras-tu ? — Fallût-il y risquer mille vies, parle. — Si tu savais à quel point je suis excédée de mon mari. — Malgré ses complaisances ? — Est-ce donc pour moi qu'il fait tout cela ? Il me prostitue par libertinage… par jalousie ; il croit, en appaisant ainsi mes passions, empêcher mes desirs de naître, et il aime mieux que je sois foutue par son choix, que par le mien. — Plaisante politique. — C'est la sienne, c'est celle d'un Espagnol italiennisé, et il ne peut y avoir rien de pis dans le monde qu'un tel être. — Et tu desires ? — Empoisonner ce vilain homme, devenir régente ; le peuple me préfère à lui, il adore mes enfans ; je régnerai seule, tu deviendras ma favorite, et ta fortune est faite. — Non, je ne demeurerai pas avec toi, je n'aime pas le rôle que tu me proposes ; d'ailleurs, j'idolâtre ma patrie et veux bientôt y retourner ; je te servirai ; je vois que les moyens te manquent : Ferdinand, qui possède des poisons de tout genre, te les cache, sans doute ; je t'en donnerai, mais service pour service, Charlotte ; songe, que tu n'auras ce que je te promets qu'au prix des trésors de ton mari : à combien montent ces trésors ? — Quatre-vingt millions, tout au plus. — En quelles espèces ? — Des lingots, des piastres, des onces et des sequins. — Comment fe-

rons-nous ? — Tu vois cette croisée, me dit Charlotte, en me montrant une fenêtre assez voisine de celle où nous nous plaçâmes, qu'un charriot bien attelé se trouve au bas après-demain ; je volerai la clef, je jetterai par la fenêtre dans ce charriot tout ce que je pourrai. — Et la garde ? — Il n'y en a point de ce côté. Écoute, dis-je à Charlotte dont je complottais la perte avec délices dans ce moment-là : j'ai quelques démarches à faire pour préparer le poison qu'il te faut et ne me soucie pas de les entreprendre sans être sure de mon fait ; signe-moi cet écrit, dis-je en le minutant tout de suite, j'agirai dès-lors sans nulle crainte, et nous serons tranquilles toutes deux. Charlotte, aveuglée par son amour pour moi, par l'extrême desir de se défaire de son mari, en signant tout ce que je voulus, me prouva que la prudence est rarement la compagne des grandes passions. Voici ce qu'elle ratifia :

« Je volerai tous les trésors de mon mari, et les donnerai pour récompense à celle qui me fournira le poison nécessaire à l'envoyer dans l'autre monde. »

Signé, C. de L., R. de N.

Allons, dis-je, me voilà tranquille ; après-demain, à l'heure indiquée, tu peux compter sur le charriot ; sers-moi bien, Charlotte… tu le seras de même ; amusons-nous maintenant… Oh ! chère amie, me dit Charlotte en m'accablant de baisers, quels services tu me rends et combien je t'adore !… L'imbécille !… comme il s'en fallait que je lui rendisse le même sentiment ! Oh ! l'illusion n'était plus possible ; nous avions trop perdu de foutre ensemble ; je ne me délectais que de l'idée de sa perte, et son imprudent écrit l'assurait. Branlons-nous toutes deux, me dit-elle, avant que d'appeler nos objets de débauches ; et sans attendre

ma réponse, la putain me jette sur le lit de repos, s'agenouille entre mes cuisses et me gamahuche en me chatouillant à-la-fois et le con et le cul ; ce fut alors où j'usai bien de la facilité qu'ont les femmes pour les infidélités d'imagination, c'était de Charlotte que je recevais des sensations voluptueuses, j'étais couverte de ses pollutions… de ses baisers… et je ne pensais qu'à trahir Charlotte.

Femmes adultères, vous voilà : dans les bras de vos époux, vous ne leur abandonnez que le corps, et les sensations de voluptés qu'ils y font naître, n'appartiennent jamais qu'à l'amant ; ils se trompent, ils prennent pour eux l'ivresse où leurs mouvemens vous plongent, quand les imbécilles n'ont pas une étincelle de l'embrâsement. Sexe enchanteur, continuez cette tromperie, elle est dans la nature ; la flexibilité de vos imaginations vous le prouve ; dédommagez-vous ainsi, quand vous ne le pouvez autrement, des chaînes ridicules de la pudeur et de l'hymen, et ne perdez jamais de vue que si la nature vous fit un con pour foutre avec les hommes, sa main forma, du même jet, le cœur qu'il faut pour les tromper.

Charlotte s'enivra de mon sperme, et j'avoue qu'il coula par flots, dans l'idée vraiment délicieuse pour une tête comme la mienne, de perdre à jamais celle qui le faisait ainsi répandre : elle se rejette dans mes bras, nous nous polluons avec ardeur, elle suce ma bouche et mes tetons, et comme je la branle délicieusement, la tribade se pâme vingt fois. Nous nous entrelaçons l'une sur l'autre, en sens contraire, de manière à pouvoir nous gamahucher réciproquement ; nos langues chatouillent le clitoris, et un doigt libertin effleure et les trous du cul et les cons ; nous nous inondâmes de foutre, et certes toutes deux avec des pensées

bien diverses : enfin, Charlotte en feu desire du libertinage, elle appelle, elle veut d'abord que tout soit dirigé sur moi ; la femme grosse, sous ma main droite, est offerte à mes vexations ; la jeune fille, à califourchon sur ma poitrine, me fait à-la-fois baiser le con le plus frais et le plus charmant cul. Charlotte excite les vits et me les enfile elle-même. Je rafole de l'idée d'avoir une reine pour maquerelle, dis-je à Charlotte ; allons, putain, fais ton métier ; mais des engins de la taille de ceux que Ferdinand nous procure, ne sont pas faciles à recevoir ; et quelques frayés que soient mes appas, il m'est impossible d'endurer, sans préparation, des attaques aussi monstrueuses. Charlotte humecte les voies, elle frotte les bords de mon con, et le membre du fouteur, avec une essence qui, dès la première secousse, fait pénétrer plus de la moitié du monstre ; cependant les douleurs sont si vives, qu'en poussant un cri furieux, je jette au diable la petite fille huchée sur ma poitrine ; je veux me débarrasser du trait qui me déchire ; Charlotte s'y oppose, elle nous presse tous deux l'un sur l'autre, et ce procédé que favorise mon nouveau champion, l'introduit à l'instant au fond de ma matrice ; je n'avais jamais tant souffert ; ces épines pourtant se changent bientôt en roses ; mon adroit cavalier s'y prend avec tant d'art, il pousse avec tant de force, qu'au quatrième bond, je l'inonde de foutre : tout alors se remet en place ; Charlotte, en favorisant l'acte, en chatouillant les couilles et le trou du cul de mon fouteur, offre à ma main gauche ses fesses, que je moleste pour le moins avec autant de violence que celles de la femme grosse, et la petite fille gamahuchée par moi, m'inonde le visage de sa douce éjaculation. Quelle vigueur dans le Calabrois ! il me lime plus de vingt minutes, perd à la fin son foutre, et me refout trois fois de suite sans quitter la lice ; j'en donne enfin au bout d'une heure. Son camarade le remplace :

pendant que je fouts avec le second, Charlotte veut jouir du plaisir de me les voir tous les deux dans le corps, elle-même arrange l'attitude : je suis couchée dans les bras de l'un, c'est moi qui le fouts ; il se laisse faire ; je manie, je moleste un con de ma main droite, la gauche socratise un cul, ma langue gamahuche un clitoris. L'autre homme, aidé par la reine, se présente au trou de mon derrière ; mais, quelqu'habitude que j'aie de cette manière de goûter le plaisir, nous luttons un quart d'heure sans pouvoir seulement efleurer la brêche. Toutes ces tentatives me plongent dans une incroyable agitation : je grince les dents, j'écume, je mords tout ce qui m'environne, j'inonde de foutre le vit qui laboure mon con ; c'est sur lui que je me venge de n'en pouvoir faire entrer dans mon cul ; à force de ruses et de patience, je le sens pourtant qui pénètre ; celui qui m'enconne me lance un coup de reins assez vigoureux pour favoriser l'attaque de son camarade. Je jette un cri terrible, je suis enculée… je n'avais rien éprouvé de pareils. Quel spectacle, dit Charlotte, en se branlant en face de nous, et me baisant par fois sur la bouche, sacre-dieu quelle ouverture !… Oh ! Juliette, que tu es heureuse… et je déchargeais… et j'étais comme une forcenée, je n'y voyais plus, je n'entendais plus, tous mes sens n'existaient que dans les régions de la volupté ; j'étais à elle uniquement. Tous deux, sans quitter la place, parcoururent une double carrière, et quand je m'en débarassai, le foutre inondait mes cuisses de toutes parts… je le distillais par tous les pores. À toi, garce, dis-je à Charlotte, fais de même, si tu veux connaître le plaisir : je n'ai pas besoin de la presser, promptement enfilée par tous deux, la coquine me prouve, que si son mari lui permet quelques plaisirs, à dessein de calmer un libertinage qui pourait devenir dangereux pour lui, il n'avait pas tout-à-fait tort. Cruelle comme nous, dans ses volup-

tés, la gueuse me supplie de molester la femme grosse sous ses yeux, pendant qu'elle gamahuche la petite fille, et qu'on la fout en con et en cul. Cette malheureuse se jette à mes pieds : je suis sourde ; ivre de rage et de lubricité, je la renverse d'un coup de genoux dans l'estomac, et je lui saute sur le ventre ; dès que je la vois à terre, je la rosse, je la bats, je l'étouffe ; Charlotte m'encourage en balbutiant des horreurs ; enfin la gueuse également foutue deux coups, éloigne les hommes et se lève : nous avalons deux bouteilles de champagne et nous passons dans le salon. Toute la compagnie s'y était déjà rendue. Chacun parla de ses prouesses ; il fut facile de juger que ce n'était pas seulement dans notre boudoir qu'on avait molesté les femmes grosses ; aucunes d'elles ne pouvaient se soutenir ; celle de Gravines sur-tout... elle était prête d'accoucher ; le scélérat l'avait mise en sang.

Le dîner fut de la plus extrême magnificence ; les jeunes filles nous servaient à table, et les femmes grosses, couchées à terre sous nos pieds, recevaient les vexations qu'il nous plaisait de leur imposer. Placée près de Clairwil, j'eus le tems de lui confier le tour que j'avais fait : je remplis son ame de joie, en lui racontant ces détails ; et quoiqu'il ne me fût guères possible que de les exquisser, elle me comprit, me félicita, en m'assurant que j'étais la femme la plus adroite, et la plus entreprenante qu'elle connut.

Électrisés par la chaire délicate et les vins délicieux qui nous furent servis, nous passâmes, en trébuchant, dans une magnifique salle, toute préparée pour les orgies que nous avions à célébrer. Là, les agens étaient Ferdinand, Gravines, La Riccia, Clairwil, Charlotte, Olimpe et moi : les victimes ; les quatre femmes grosses, les quatre jeunes filles qui nous avaient servies au dîner, et les huit beaux enfans de l'un et de l'autre sexe, dont les culs

nous avaient lancé des liqueurs ; quatorze vigoureux champions, pour le moins aussi gros, aussi nerveux que ceux que nous avions épuisés le matin, parurent la lance en arrêt ; tout était nu… frémissant et attendant, avec autant de respect que de silence, les loix qu'il nous plairait de leur imposer. Le repas nous ayant mené fort loin, il devenait essentiel que des lumières éclairassent le lieu de la scène. Cinq cents bougies cachées dans des gazes vertes, répandaient dans cette salle la clarté la plus douce et la plus agréable : plus de particularité, plus de tête-à-tête, dit le roi ; c'est aux yeux les uns des autres que nous devons opérer maintenant.

Nous nous précipitons alors, sans aucune règle, sur les premiers objets qui se présentent : on fout, on se fait foutre ; mais la cruauté préside toujours à des luxures aussi désordonnées que les nôtres. Ici, l'on pressurait des gorges : là, l'on fouettait des culs ; à droite, on déchirait des cons ; les femmes pleines se martyrisaient à gauche, et les soupirs de la douleur ou du plaisir, mêlés de plaintes d'un côté, d'affreux blasphêmes de l'autre, furent long-tems les uniques bruits qui se firent entendre. Des cris plus énergiques de décharges se distinguèrent bientôt ; celle de Gravines fut la première. Hélas ! il n'a pas plutôt prononcé les expressions de son délire, que nous voyons tomber à ses pieds, du milieu des groupes qui l'entouraient, une femme égorgée, son fruit arraché des entrailles, et tous les deux baignés dans les flots de leur sang. Ce n'est pas ainsi que je m'y prendrai, dit la Riccia, en ordonnant d'attacher fortement, contre un mur, une de ces truies gonflées. Tenez, dit-il, observez-moi : il chausse un soulier garni de pointes de fer, s'appuie sur deux hommes, et lance, de toute la force de ses reins, un coup de pied à plat sur le ventre de la donzelle, qui, crevée, déchirée, ensanglantée, fléchit sous ses liens, et nous pond son indigne fruit, que le paillard arrose à l'in-

stant des flots écumans de son foutre. Très-près du spectacle, à la fois foutue par devant et par derrière, suçant le vit d'un jeune garçon, qui dans ce moment déchargeait dans ma bouche, branlant un con de chaque main, il me fut impossible de ne point partager les plaisirs du Prince, et je perdis mon sperme à son exemple. Je jette les yeux sur Clairwil ; on l'enculait ; une jeune fille la gamahuchait, et la gueuse fouettait un petit garçon ; elle m'imite. Charlotte enconnée suçait un petit garçon, branlait deux filles, et faisait fouetter, devant elle, une des femmes grosses sur le ventre. Ferdinand opérait sur une fille ; il la déchiquetait avec des tenailles rouges ; on le suçait ; et quand il se sentit prêt de décharger, le vilain, armé d'un scapel, coupa les tetons de sa victime, et nous les jetta aux nez. Tels étaient à-peu-près nos plaisirs, lorsque Ferdinand nous proposa de passer dans un cabinet voisin, dans lequel une machine artistement préparée, nous ferait jouir d'un supplice très-extraordinaire pour les femmes grosses. On prend les deux qui restent ; ou les lie sur deux plaques de fer placées l'une au-dessus de l'autre, en telle sorte que les ventres des femmes, mises sur ces plaques, se répondaient perpendiculairement ; les deux plaques s'enlèvent à dix pieds l'une de l'autre.

Allons, dit le Roi, disposez-vous au plaisir ; chacun l'entoure ; et au bout de quelques minutes, par le moyen d'un ressort aux ordres de Ferdinand, les deux plaques, l'une en montant, l'autre en descendant, s'unissent avec une telle violence, que les deux créatures, s'écrasant mutuellement, sont elles et leur fruit réduites en poudre en une minute, Vous imaginez facilement, j'espére, qu'il n'y en eût pas un de nous qui ne perdit son foutre à ce spectacle, et pas un qui ne le comblât des plus divins éloges.

Repassons dans une autre pièce, dit Ferdinand ; nous y goûterons peut-être d'autres plaisirs.

Cette pièce énorme était occupée par un vaste théâtre ; sept différentes tortures y paraissent préparées ; quatre bourreaux nus et beaux comme Mars, devaient servir chaque supplice, dont le premier était le feu ; le second, le fouet ; le troisième, la corde ; le quatrième, la roue ; le cinquième, le pal ; le sixième, la tête coupée ; le septième, hâché en morceaux. Chacun de nous avait, pour se tenir, un vaste emplacement, dans lequel se voyait cinquante portraits des plus jolis enfans que l'on put voir, de l'un et l'autre sexe. Nous entrâmes dans les places, qui nous étaient destinées, seulement chacun avec un fouteur, une petite fille et un petit garçon, pour le service de nos plaisirs pendant les exécutions ; à côté de chacun des portraits, dont nous étions environnés, était un cordon de sonnette.

Que chacun, à votre tour, nous dit Ferdinand, choisisse une victime, dans les cinquante portraits qui l'entourent ; qu'il tire le cordon de la sonnette qui correspond à l'objet de son choix, aussi-tôt la victime qu'il aura désignée, lui sera offerte ; il s'en amusera un moment… Ensuite, vous voyez que dans chaque place est un escalier qui mène au théâtre ; il y fera monter sa victime ; l'annexera au supplice, qui le fera mieux bander, puis opérera lui-même, si cela lui convient ; si non, il fera signe au bourreau, du supplice qu'il aura choisi, et la victime enlevée sur-le-champ par cet homme, sera sacrifiée sous ses yeux ; mais pour l'intérêt même de vos plaisirs, n'agissez que l'un après l'autre : nous sommes maîtres de notre tems ; rien ne nous presse ; et les heures les mieux employées de la vie, sont toujours celles où l'on l'arrache aux autres.

Sacre-dieu, dit Clairwil au Roi, je n'ai jamais vu d'imagination plus fertile que la tienne ; ne m'en attribuez point la gloire, dit le Napolitain : toutes ces fantaisies faisaient bander les tyrans de Syracuse qui me précédaient. J'ai trouvé dans mes archives des traces de ces horreurs ; elles ont échauffée ma tête ; je m'en amuse avec mes amis.

Gravines sonne le premier, son choix tombe sur un jeune garçon de seize ans, beau comme le jour ; il paraît, et Gravines a seul le droit de s'en amuser ; il le fouette, il le suce, il lui mord le vit, il lui écrase une couille, l'encule, et finit par l'envoyer aux flammes : il est sodomiste, prétend le scélérat ; et comme tel, voilà le supplice qui lui convient. Clairwil sonne ensuite, et vous croyez bien que c'est sur un garçon que son choix tombe également : à peine avait-il dix-huit ans ; il était beau comme Adonis ; la coquine le suce, le branle, le fustige, s'en fait lécher le con et le cul ; puis, s'élançant avec lui sur le théatre, la bougresse l'empale elle-même, en se faisant enculer par un des bourreaux.

Olimpe suit, une fille de treize ans est l'objet de son choix ; elle la caresse, et la fait pendre.

Ferdinand vient après : comme Clairwil, il choisit un jeune homme : j'aime le supplice des femmes, nous dit-il ; mais je me plais encore mieux à celui des individus de mon sexe : l'adolescent paraît ; vingt ans, membré comme Hercule, avec la figure de l'Amour : Ferdinand se le fait mettre, le lui rend, le fustige, et le mène lui même au supplice ; il le rompt. Ainsi brisé, l'on le met sur une roue, où, on le laisse exposé au fond du théatre.

La Riccia choisit une fille de seize ans, belle comme Hébé, et après lui avoir fait subir toutes sortes d'horreurs, il la fait hacher

toute vive.

Charlotte sonne une petite fille de douze ans, et quand elle s'en est amusée, elle lui fait couper la tête, en se faisant foutre par deux hommes.

Je fais venir une fille de dix-huit ans, superbe ; de ma vie je n'avais vu de plus beau corps : après l'avoir bien baisée, maniée, léchée sur toutes les parties, je la mène au supplice ; et travaillant avec les bourreaux, je lui enlève, à grands coups de lanière, des pièces de chair, plus larges que la main : elle expire, et ses quatre bourreaux me foutent sur son cadavre.

Ce jeu nous plaisait trop, pour ne pas se prolonger excessivement. Nous immolâmes en tout, onze cents soixante-seize victimes ; ce qui fit cent soixante-huit pour chacun, parmi lesquelles six cents filles, et cinq cents soixante-seize garçons. Charlotte et Borghèse furent les seules qui ne sacrifièrent que des filles. Je fis périr autant d'individus d'un sexe que de l'autre ; la Riccia de même ; mais Clairwil, Gravines et Ferdinand n'immolèrent absolument que des hommes, et presque toujours de leurs mains. Fendant tout ce tems, l'on n'avait cessé de nous foutre, et nos athlètes s'étaient relayés plusieurs fois. Nous nous retirâmes au bout de quarante-cinq heures, entièrement écoulées dans l'ivresse des plus divins plaisirs.

Madame, dis-je tout bas à Charlotte en la quittant, souvenez-vous du billet que vous m'ayez signé ; et toi, me répondit Charlotte également bas, du rendez-vous que je t'ai donné pour après demain… sois aussi exacte que moi, je ne t'en demande pas davantage.

Nous rentrâmes, je ne manque pas d'expliquer aussitôt à Clairwil, ce que je n'avais pu lui dire qu'en l'air. Ce projet est délicieux, me dit-elle. — Oui, mais tu ne vois pas où je veux le conduire ? — Non. — J'abhorre Charlotte. — Oh ! baise-moi, cher amour, comme je partage tes sentimens ! — Eh non, c'est quelle m'aime à la folie cette femme, c'est qu'elle veut toujours que je la fasse décharger, et rien ne m'ennuie comme ces préférences. Il n'y a qu'à toi, mon ange, qu'à toi seule au monde… que je pardonne de m'aimer — Quelle tête que la tienne, Juliette. — Conviens qu'elle est digne de toi ? — Oh oui, mon ange… Enfin, que fais-tu de Charlotte ? — Le lendemain du jour ou j'aurai ses trésors, j'envoye le billet, que tu vois, au mari, et j'espère que quand il y lira : je volerai tous les trésors de mon mari, et les donnerai, pour récompense, à celle qui me donnera le poison nécessaire à l'envoyer dans l'autre monde, j'espère, dis-je, que quand le cher époux verra ces mots, il condamnera Charlotte à la mort, ou du moins à la plus affreuse prison. — Oui, mais Charlotte condamnée, révélera ses complices ; elle dira que c'est à nous qu'elle a livré ses trésors. — Sera-t-il présumable que, si c'était nous qui les eussions reçus, ce fussent nous qui envoyassions le billet au roi ? — Présumable ou non Ferdinand fera des recherches. — Tout sera par mes soins enfoui dans notre jardin ; j'irai moi-même parler au roi, si ses soupçons se portent avec violence sur nous ; je le menacerai de révéler le trait horrible de la cocagne d'avant-hier. Ferdinand faible et bête, craindra mes menaces, et il se taira, et puis :

Il faut risquer quelque chose pour être riche : penses-tu que cinquante on soixante millions ne vaillent pas la peine de quelques frais ? — Mais si nous sommes prises, nous mourrons. — Qu'importe ; la chose du monde que je craigne le moins, est

d'être pendue. Ne sais-tu donc pas qu'on décharge en mourant ainsi ; jamais l'échafaud ne m'effraya : si jamais j'y suis condamnée, tu m'y verras voler avec impudence… Mais calme-toi, Clairwil, le crime nous aime, il nous favorise ; je t'en garantis le succès. — Confieras-tu nos projets à Borghèse ? — Non, je ne l'aime plus cette femme. — Oh foutre ! je la déteste moi. — Il faut s'en défaire le plutôt possible. — N'allons nous pas demain au Vésuve. — Tu as raison, il faut que les entrailles de ce volcan lui servent de tombeau. Quelle mort ! — Elle ne m'est venue dans la tête, que parce que je la suppose affreuse. — Je la lui voudrais plus cruelle encore. — Quand nous haïssons toutes deux… Oh ! nous haïssons bien. — Il faut dîner avec elle comme à l'ordinaire. — La flatter même. — Laisse-moi conduire cela, tu sais que la fausseté s'allie avec mon masque et mon caractère. — il faut la branler cette nuit. — Assurément. — Oh ! mon ! ange, comme nous allons êtres riches ! — Ce coup fait, il faut quiter Naples. — Et l'Italie. Il faut revoler en France, acheter des terres et passer nos jours ensemble. Que de voluptés nous attendent ! — Elles n'auront plus d'autres loix que nos desirs. — Il n'en sera pas une que nous ne puissions nous satisfaire à l'instant. — Oh cher amour ! qu'on est heureux avec de l'argent ; qu'il est imbécille celui qui n'emploie pas tous les moyens légitimes ou non, pour s'en procurer. Oh ! Clairwil, on m'arracherait mille vies plutôt que de m'enlever le goût du vol ; c'est un des plus grands plaisirs de ma vie ; c'est un besoin de mon existence. J'éprouve à voler la même sensation qu'une femme ordinaire ressent quand on la branle. Tous les forfaits chatouillent en moi les houpes nerveuses du temple de la volupté, comme le feraient des doigts ou des vits ; et je décharge rien qu'en les complotant… Tiens, vois ce diamant ; Charlotte me l'avait offert ; il vaut cinquante mille écus, je l'ai refusé ; offert, il

me déplaisait ; volé, il fait mes délices. — Tu le lui a pris. — Oui, je ne m'étonne plus qu'il y ait des hommes qui se soient livrés à cette passion, pour la seule volupté qu'elle procure ; j'y passerais ma vie, et je te réponds que j'aurais deux millions de rente, que l'on me verrait toujours voler par libertinage. Ah ! mon amour, me dit Clairwil, comme il est certain que la nature nous a créés l'une pour l'autre... va, nous serons inséparables.

Nous dînâmes avec Borghèse, tout s'arrangea de concert pour la promenade, qui devait se faire au Vésuve le lendemain. Nous fûmes le soir à l'opéra ; le roi vint nous visiter dans notre loge, ce qui fit jeter tous les yeux sur nous. De retour au logis, nous proposâmes à Borghèse de passer une partie de la nuit à manger des rôties au vin de Chypre, et à nous branler ; elle y consentit ; et nous portâmes, Clairwil et moi, la fausseté au point de faire décharger sept ou huit fois cette femme condamnée par notre scélératesse, et de décharger nous-mêmes presqu'autant de fois dans ses bras. Nous la laissâmes se coucher ensuite, pour aller passer, mon amie et moi, le reste de la nuit ensemble ; et nous perdîmes encore chacune trois ou quatre fois du foutre, sur l'idée délicieuse de trahir, le lendemain, tous les sentimens de la confiance et de l'amitié. Il faut des têtes comme les nôtres, pour concevoir de tels écarts, je le sais ; mais malheur à qui ne les connait pas, il est privé de grands plaisirs ; j'ose assurer qu'il n'entend rien à la volupté.

Nous nous levâmes de bon matin : on ne dort pas quand on projette un crime ; sa seule idée embrâse tous les sens : on le manie sous toutes ses formes, on le savoure dans toutes ses branches, et l'on jouit mille fois d'avance, du plaisir dont on sait bien qu'on pétillera, dès qu'il sera commis.

Une calèche à six chevaux nous conduisît aux pieds du Volcan. Là, nous trouvâmes des guides, dont l'usage est de vous atteler à des bretelles, sur lesquelles on se soutient pour gravir la montagne : on est deux heures à parvenir au sommet. Les souliers neufs que vous apportez pour cette course, sont brûlés quand elle est finie. Nous montâmes gaiement ; nous persiflions Olimpe ; et il s'en fallait bien que la malheureuse comprit le double sens, aussi traître qu'entortillé, des sarcasmes que nous lui lâchions.

C'est une affreuse corvée, que le voyage de cette montagne : toujours dans la cendre jusqu'au cou, si l'on avance quatre pas, on en recule six, et perpétuellement dans la crainte que quelques laves ne vous engloutissent tout vivant. Nous arrivâmes, excédées, et nous nous reposâmes dès que nous fûmes à l'embouchure. Ce fut de là que nous considérâmes, avec un intérêt prodigieux, l'orifice tranquille de ce Volcan, qui dans ses momens de fureur fait trembler le royaume de Naples. Croyez-vous, dîmes-nous à nos guides qu'il y ait quelque chose à craindre aujourd'hui ?... Non, répondirent-ils ! quelques morceaux de bithume, de soufre ou de pierre-ponce pourront s'élancer ; mais il est vraisemblable qu'il n'y aura point d'irruption. — Eh bien, mes amis, dit Clairwil, donnez-nous le panier qui contient nos rafraichissemens ; et redescendez au village ; nous allons passer ici la journée ; nous voulons dessiner, lever des plans. — Mais s'il arrivait quelque chose. — Ne dites-vous pas qu'il n'arrivera rien ? — Nous ne pouvons l'affirmer. — Eh bien ! quand il arriverait quelque chose, nous voyons le village où vous nous avez pris, nous y descendrons à merveille ; et trois ou quatre onces que nous leur glissâmes dans la main, les déterminèrent bientôt à nous laisser.

Àpeine furent-ils à quatre cents pas, que nous fixant Clairwil et moi… Userons-nous de ruse, dis-je bas à mon amie ? Non ! me dit-elle ; de force : et nous élançant aussitôt toutes deux sur Olimpe ; garce, lui dîmes-nous, nous sommes lasses de toi ; nous ne t'avons fait venir ici que pour te perdre… Nous allons te précipiter toute vive dans les entrailles de ce Volcan. — Oh, mes amies ! qu'ai-je donc fait ? — Rien. Tu nous lasses, n'en est-ce point assez ?… et lui enfonçant, en disant cela, un mouchoir dans la bouche : nous interceptâmes sur-le-champ ses cris, et ses jérémiades ; alors Clairwil lui attacha les mains avec des cordons de soie qu'elle avait apportés à ce dessein ; j'en fis autant de ses deux pieds ; et quand elle fut hors de défense, nous-nous amusâmes à la contempler ; des larmes s'échappant de ses beaux yeux, venaient retomber en perles sur sa belle gorge ; nous la déshabillâmes, nous la maniâmes et la vexâmes sur toutes les parties de son corps ; nous molestâmes sa belle gorge, nous fustigeâmes son charmant cul, nous lui piquâmes les fesses, nous épilâmes sa motte, je lui mordis le clitoris jusqu'au sang.

Enfin, après deux heures d'horribles vexations… nous l'enlevons par ses liens, et la précipitons au milieu du Volcan, dans lequel nous distinguâmes plus de six minutes, le bruit de son corps heurter et se précipiter par saccades sur les angles aigus qui le rejetaient l'un à l'autre, en la déchirant en détail ; peu-à-peu le bruit diminua, nous finîmes par ne plus rien entendre : ç'en est fait, dit Clairwil qui n'avait cessé de se branler depuis qu'elle avait lâché le corps. Oh foutre, mon amour ! déchargeons maintenant toutes deux, étendues sur le bourlet même du Volcan ; nous venons d'y commettre un crime… une de ces actions délicieuses que les hommes s'avisent d'appeler atroce ; eh bien ! s'il est vrai que cette action outrage la nature, qu'elle se venge, elle le

peut ; qu'une irruption se fasse à l'instant sous nous, qu'une lave s'ouvre, et nous engloutisse… Je n'étais plus en état de répondre, déjà dans l'ivresse moi-même, je rendais au centuple, à mon amie, les pollutions dont elle m'accablait… Nous ne parlions plus… étroitement serrées, dans les bras l'une de l'autre, nous branlant comme deux tribades, il semblait que nous voulions changer d'ames, par le moyen de nos soupirs embrâsés ; quelques mots de lubricité, quelques blasphêmes, étaient les seules paroles qui nous échappaient : nous insultions à la nature ; nous la bravions, nous la défions ; et triomphantes de l'impunité dans laquelle sa faiblesse et son insouciance nous laissaient, nous n'avions l'air de profiter de son indulgence, que pour l'irriter plus grièvement.

Eh bien ! me dit Clairwil qui revint la première de notre mutuel égarement, tu vois, Juliette, si la nature s'irrite des prétendus crimes de l'homme ; elle pouvait nous engloutir, nous fussions mortes toutes deux dans le sein de la volupté… l'a-t-elle fait ? Ah ! sois tranquille, il n'est aucun crime dans le monde, qui soit capable d'attirer la colère de la nature sur nous ; tous les crimes la servent, tous lui sont utiles, et quand elle nous les inspire, ne doute pas qu'elle n'en ait besoin. Clairwil n'avait pas fini, qu'une nuée de pierres s'élance du volcan, et retombe en pluie autour de nous : ah ! ah ! dis-je, sans seulement daigner me lever, Olimpe se venge ; ces morceaux de souffre et de bitumes sont les adieux qu'elle nous fait, elle nous avertit qu'elle est déjà dans les entrailles de la terre. Rien que de simple à ce phénomène, me répondit Clairwil ; chaque fois qu'un corps pesant tombe au sein du volcan, en agitant les matières, qui bouillonnent sans cesse au fond de sa matrice, il détermine une légère irruption : que rien ne nous dérange, déjeûnons, Clairwil, et crois que tu te trompes sur

la cause de la pluie de pierres qui vient de nous inonder, elle n'est autre que la demande que nous fait Olimpe de ses habits ; il faut les lui rendre ; et après en avoir retiré l'or et les bijoux, nous fîmes un paquet du total, que nous jetâmes dans le même trou qui venait de recevoir notre malheureuse amie. Nous déjeunâmes ensuite : aucun bruit ne se fit entendre ; le crime était consommé, la nature était satisfaite. Nous descendîmes, et retrouvâmes nos gens au bas de la montagne ; un malheur affreux vient de nous arriver, dîmes-nous en les abordant, les larmes aux yeux… notre compagne infortunée… en s'avançant trop près du bord hélas… elle a disparue… Oh ! braves gens, y aurait-il du remède ? Aucun, répondirent-ils à-la-fois ; il fallait nous laisser avec vous, cela ne vous serait pas arrivé ; elle est perdue, vous ne la reverrez jamais. Nos feintes larmes redoublèrent à cette cruelle annonce ; et remontant dans notre calèche, en trois quarts-d'heure nous sommes à Naples.

Dès le même jour nous publiâmes notre malheur ; Ferdinand vint lui-même nous en complimenter, nous croyant vraiment sœurs et amies ; quelque dépravé qu'il fut, jamais l'idée du crime que nous venions de commettre ne se présenta même à son imagination, et les choses en restèrent là. Nous renvoyâmes bientôt à Rome, les gens de la princesse de Borghèse, avec les certificats de son accident, et nous fîmes dire à sa famille qu'on eût à nous indiquer l'emploi à faire de ses bijoux et de son or, s'élevant, écrivîmes-nous, à trente mille francs, tandis que dans le fait elle en laissait pour plus de cent mille, dont vous sentez bien que nous nous étions emparées ; mais nous n'étions plus à Naples quand la réponse de la famille y vint, et nous jouîmes en paix de la spoliation faite à notre amie.

Olimpe, princesse de Borghèse, était une femme douce, aimante, emportée dans le plaisir, libertine par tempérament, pleine d'imagination, mais n'ayant jamais approfondi ses principes, timide, tenant encore à ses préjugés, susceptible d'être convertie au premier malheur qui lui serait arrivé, et qui, par cette seule faiblesse, n'était pas digne de deux femmes aussi corrompues que nous.

Un évènement plus important nous attendait. Le lendemain était le jour pris avec Charlotte pour l'enlèvement des trésors de son mari ; le reste de la soirée fut employé par Clairwil et moi, à préparer une douzaine de grandes malles, et à faire creuser, avec beaucoup de secret, un vaste trou dans notre jardin ; il avait été fait par un homme à qui nous brûlâmes la cervelle, et que nous enterrâmes le premier dans cette fosse mystérieuse : n'aies point de complices, dit Machiavel, ou défais-t'en dès qu'ils t'ont servi…

Enfin arriva le moment de faire trouver le charriot garni de malles, sous les fenêtres indiquées. Clairwil et moi, vêtues en hommes, conduisîmes nous-mêmes la voiture, et nos gens, dans le secret d'une partie de campagne, ne cherchèrent pas à en découvrir davantage. Charlotte fut exacte, la coquine desirait avec trop d'ardeur le poison promis si elle réussissait, pour être coupable de quelques négligences ; pendant quatre heures entières, elle nous descendit des sacs, que nous chargions aussitôt dans les malles ; enfin elle nous avertit que tout était descendu : à demain, répondîmes-nous, et nous regagnâmes en hâte notre logis, assez heureuses pour n'avoir pas rencontré une ame pendant tout le tems qu'avait durée cette expédition. Dès que nous fûmes au logis, un second homme nous aida à enfouir les malles, et y fut enfoui lui-même dès qu'il ne nous devint plus nécessaire.

Inquiètes, fatiguées, soucieuses d'être si riches, nous nous couchâmes cette fois-ci sans songer aux plaisirs. Dès le lendemain, les bruits du vol fait au roi, se répandirent dans la ville ; nous profitâmes de ce moment favorable pour lui faire tenir le billet de la reine, avec tout le mystère imaginable. À peine l'a-t-il lu, que se livrant au plus affreux accès de colère, il vient lui-même arrêter sa femme, la confie au capitaine de sa garde, avec l'ordre exprès de la conduire au fort St.-Elme, où il la condamne en secret à l'habillement le plus grossier, et à la nourriture la plus simple ; il est huit jours sans la voir. Elle le fait presser de venir ; il paraît : la scélérate avoue tout, et nous compromet de la plus affreuse manière ; Ferdinand accourt furieux à notre hôtel, et comme cette conversation est intéressante, je vais la rendre en dialogue.

Ferd. Vous êtes coupables d'une horreur ! dois-je la soupçonner dans celles que j'ai crues mes amies ? — Clair. De quoi s'agit-il ? — Ferd. La reine vous accuse d'avoir dérobé mes trésors. — Jul. Nous ? — Ferd. Vous. — Clair. Quelle vraisemblance ! — Ferd. Elle est convenue d'avoir un moment comploté contre mes jours, et elle assure que vous lui avez promis le poison nécessaire pour me les ravir, si elle pouvait payer ce don, de mes trésors. — Clair. Avez-vous trouvé chez elle le poison qu'elle dit avoir payé si cher ? — Ferd. Non. — Jul. Comment se peut-il, en ce cas, quelle ait consenti à livrer les sommes avant que d'avoir le poison promis ? — Ferd. C'est ce que j'ai pensé. — Clair. Sire, votre femme est une coquine, mais une coquine bien maladroite ; nous sachant liées avec vous, elle a cru déguiser son infamie, en faisant porter sur nos têtes toute l'horreur de son exécrable projet, mais la trame est trop mal ourdie. — Ferd. Qui peut m'avoir enfin envoyé ce billet ? — Jul. Assurément, ceux qui ont vos trésors : mais

soyez persuadé qu'ils sont loin ; ceux qui vous ont envoyé ce billet étaient à couvert, quand ils vous ont instruit, et c'est pour les sauver que la reine nous nomme. — Ferd. Mais quel intérêt Charlotte a-t-elle de sauver maintenant ceux qui la trahissent ? — Clair. Elle a le poison, elle ne veut pas que vous sachiez qu'elle l'a ; elle fait en conséquence tomber le soupçon sur ceux à qui il devient impossible d'affirmer qu'elle l'a ; mais elle le tient, il est certain qu'elle le possède, et que vous périssiez sans la précaution que vous avez prise. — Ferd. Vous trouvez donc que j'ai bien fait ? — Jul. Il était difficile de faire mieux. — Ferd. La croyez-vous coupable ?... (Et Clairwil se mit à sourire avec malignité.) Ce mouvement de physionomie m'éclaire, dit Ferdinand furieux, achevez de porter le poignard dans mon cœur... Saviez-vous quelque chose ? — Clair. Votre femme est un monstre, vous dis-je, elle vous détestait, et ce qui vous reste de mieux à faire, est de la livrer promptement à toute la rigueur des loix — Ferd. Oh ! mes amies, réellement, vous n'avez aucune connaissance de celui qui a dérobé mes trésors ? — Jul. et Clair. Nous le jurons. — Ferd. Eh bien ! qu'elle périsse dans sa prison... qu'elle y meure de faim et de misère... Et vous, mes amies, pardonnez mes soupçons, je vous demande excuse de les avoir conçus ; je conçois toute leur injustice. — Sire, il nous suffit que vous les ayez eu pour que nous vous demandions la permission de quitter à l'instant vos états. — Ferd. Non, non, je vous en conjure, à présent que je suis débarrassé de cette vilaine femme... je suis beaucoup plus tranquille, et nous ferons encore des choses délicieuses. — Jul. Votre repos n'établit pas le nôtre. D'honnêtes femmes ne se consolent jamais d'avoir eu leur honneur compromis. — Ah ! je ne vous soupçonne ni l'une ni l'autre, dit le roi, en se précipitant à nos genoux, mais ne m'abandonnez jamais, vous devenez nécessaire à mon exis-

tence, je ne me consolerais pas de vous perdre. — Clair. Et quelle est la somme que l'on t'a ravie ? — Ferd. Quarante millions ; c'est la moitié de ce que j'avais, la scélérate est convenue qu'elle avait promis le tout, mais qu'elle n'avait pas osé tout donner. L'infâme créature, dis-je (mais animée d'un bien autre sentiment que celui que pouvait me prêter le roi ; la rage seule de n'avoir pas tout eu, me faisait invectiver Charlotte) le monstre ! que d'audace, et que d'impudence ! tromper ainsi le meilleur des époux !... un homme qui lui était si attaché, qui sacrifiait tout à ses plaisirs ! oh ! jamais tant d'ingratitude ne se manifesta sur la terre ! et le plus cruel des supplices ne pourrait encore la punir.

En ce moment Elise et Raimonde, parées comme des déesses, vinrent servir le chocolat au prince. Ferdinand ne les avait pas encore vues : quelles sont ces belles femmes, demanda-t-il dans le plus grand trouble ? Nos demoiselles de compagnie, répondis-je, — Pourquoi ne les ai-je pas connues ? — Pouvions-nous soupçonner qu'elles pussent vous plaire ?... Et le paillard oubliant aussitôt et sa prisonnière et son vol, veut que ces deux filles lui soient à l'instant livrées. De tels desirs devenaient des ordres pour nous, dans la circonstance où nous étions. Un boudoir s'ouvre à Ferdinand ; il s'y enferme avec nos femmes, et n'en revient qu'au bout de deux heures, après les avoir excédées. Mes bonnes amies, nous dit-il en sortant, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure ; que tout reproche soit oublié, et je vous proteste de ne plus voir en vous, que l'innocence et la probité, et il disparut. Avec une autre tête que celle du faible souverain de Naples, Charlotte était empoisonnée sur-le-champ ; certes, nous lui en avions assez dit pour le déterminer à cette action ; mais cet homme, sans force et sans caractère, était-il capable d'une action de vigueur ? aussi ne fit-il rien. Toute l'Europe a su, sans en

connaître les motifs, et cette détention et sa brièveté. Pour nous, bien décidées à ne pas attendre le dénouement de cette aventure, nous fîmes sur-le-champ nos préparatifs de départ. Les quarante millions nous embarrassaient : Comme nous avions acheté beaucoup de bustes, de mosaïques, de marbres antiques, et de pierres du Vésuve, nous plaçâmes notre or dans de doubles fonds pratiqués aux caisses de ces emballages, et ce stratagème réussit à merveille, avant de les fermer, nous envoyâmes supplier le roi de les faire visiter ; il ne le voulut jamais, Nous les cachetâmes. Dix charriots les emportèrent, et nous les suivîmes dans deux carosses, l'un pour nos gens, l'autre pour nous. Un moment avant que de partir, nous fûmes prendre congé de Ferdinand, qui fit encore tout son possible pour nous retenir, et qui nous donna, de sa main même, le passe-port nécessaire à quitter ses états.

Le soir nous couchâmes à Capoue, huit jours après, à Rome où nous arrivâmes sans le moindre accident. Ce fut de-là seulement que Clairwil instruisit son frère du projet qu'elle avait de me suivre à Paris, où elle desirait de terminer ses jours. Elle l'engageait à prendre le même parti ; mais Brisa-Testa ne voulut jamais quitter sa profession, et quelles que fussent les richesses qu'il y eût acquises, il nous protesta qu'il était décidé maintenant à mourir les armes à la main. Eh bien ! me dit Clairwil, c'en est fait, je te donne la préférence sur lui, et je ne veux plus que nous nous séparions. J'embrassai mille fois mon amie et lui jurai quelle n'aurait jamais à se repentir de cette résolution. Que je connaissais mal la fatalité de son étoile et de la mienne, en lui faisant cette promesse !

Nous continuâmes notre route, sans qu'il nous arriva rien d'intéressant jusqu'à Ancône, où, profitant du plus beau tems du

monde, nous nous promenions sur le port, lorsque nous remarquâmes une grande femme d'environ quarante-cinq ans, qui nous examinait avec la plus scrupuleuse attention… Reconnaît-tu cette femme, me dit Clairwil ?… Je me retourne…j'observe. Ah ! dis-je pleine d'étonnement, cette créature est notre sorcière de Paris… C'est la Durand ; et à peine eus-je fini, que l'individu dont nous parlions, se jette avec transport dans nos bras… Ah ! ah ! dit Clairwil un peu émue de revoir au bout de cinq ans une femme, qui lui avait prédit qu'elle n'avait plus que ce terme à vivre, quel est donc le hasard qui nous réunit en cette ville ? Venez chez moi, nous dit la Durand toujours belle, quoique ces gens-ci n'entendent pas notre langue, il est inutile de nous exposer devant eux.

Nous la suivîmes ; et après nous avoir reçues dans le plus bel appartement de l'hôtellerie qu'elle occupait, que je suis aise, nous dit-elle, dès que nous fûmes assises, de pouvoir vous procurer, dans fort peu de tems, la connaissance de la femme la plus singulière, la plus dans votre genre qu'ait encore créée la nature. — Qui donc ; dit Clairwil ? — C'est une sœur cadette de l'impératrice, une tante de la reine de Naples, ignorée de l'univers entier. La princesse Christine annonça, dès sa plus tendre enfance, un penchant si violent au libertinage, que son père sentit l'impossibilité de l'établir. Voyant que ses mauvais penchans croissaient avec l'âge, il prit le parti de lui acheter une île en Dalmatie, sur les bords du golfe de Venise, et lui assigna trois millions de revenu, la mit sous la protection des Vénitiens, qui lui accordèrent le titre de souveraine de son île, et la permission d'y faire tout ce qu'elle voudrait. Christine reléguée là depuis seize ans, en a maintenant quarante, et y jouit de tous les plaisirs que la plus extrême lubricité peut faire naître. Je ne vous en dirai pas davantage, voulant

vous laisser tous les plaisirs de la surprise ; nous traverserons le golfe dans une felouque à elle, dont je puis disposer quand je veux. C'est un voyage de vingt-quatre heures ; décidez-vous.

Assurément nous le sommes, répondis-je ; je suis bien sûre que Clairwil ne me désavouera pas : notre voyage ayant pour but d'étudier les mœurs et de voir des choses extraordinaires, l'objet serait manqué, si, pouvant observer ce que tu nous proposes, nous nous y refusions par tiédeur. — Oh ! sacre-dieu, dit mon amie, comme nous allons foutre dans l'île de Christine… Jamais, dit Durand, jamais vous n'aurez eu tant de plaisir… Quoi ! dis-je, elle a donc là ?… Eh ! non, non ; je ne veux rien dire, répondit la Durand, il faut que vous en ayez toute la surprise, et nous changeâmes de propos, pour ne pas déplaire à une femme qui paraissait ne vouloir pas s'ouvrir davantage. Oh ! parbleu, dis-je à la Durand, puisque je te retrouve, il faut absolument que tu m'apprennes le motif qui te fit disparaître aussitôt de Paris. Pourquoi ne te trouvas-tu point au rendez-vous que tu avais indiqué au comte de Belmor, avec lequel je t'avais fait faire connaissance ? Certes, répondit la Durand, la raison qui m'empêcha de m'y trouver, ne pouvait être meilleure : on me pendait ce jour-là. — Es-tu folle ? — On me pendait, vous dis-je ; le fait est simple, deux mots vont vous l'expliquer. J'avais fourni du poison au jeune duc de… pour trancher les jours de sa mère : des remords vinrent troubler les projets de cet imbécille ; il me trahit ; je fus arrêtée ; mon procès fait dans vingt-quatre heures : mais singulièrement liée avec Samson, j'obtins de lui de n'être pendue que pour la forme. Des éclaircissemens, des aveux, me valurent des délais. Je ne descendis de l'hôtel-de-ville qu'aux lumières. Samson fit un nœud coulant, et m'escamota, Portée au cimetière, un de ses valets m'acheta par ses ordres, et je quittai Paris dès la nuit même. J'y revins

l'année d'ensuite sous un autre nom et dans un autre quartier, sans être chicanée par personne ; mes affaires n'ont pas été mal depuis. On a bien raison de dire, que la corde de pendu porte bonheur. J'ai soixante mille livres de rente, et mes fonds croissent chaque année : tous les ans je fais un voyage en Italie ; j'y fais préparer les poisons que je distribue ensuite dans toute l'Europe. J'aime mieux cela que de les composer chez moi. En vérité, la mode de ces meurtres est telle aujourd'hui, que je puis à peine y suffire. Ce sera chez Christine où vous verrez des effets bien piquans des venins que je compose. — Tu lui en vends ? — Ah, bon Dieu ! pour cent mille écus tous les ans. — Elle est donc cruelle ? — C'est une Zingha. — Ah ! je l'adore d'avance, dit Clairwil ; allons Durand, partons quand tu voudras. Femme charmante, dis-je ici, voulant absolument satisfaire ma curiosité, j'exige enfin de toi de nous dévoiler à présent, quels étaient les personnages singuliers par qui tu nous fis battre, flageller, qui firent, en un mot, devant nous tant de choses extraordinaires chez toi… L'un, nous dit la Durand, est le célèbre duc de… l'autre, Beaujeon, ce millionaire, si connu. Depuis quatre ans, tous deux me paient énormément pour pareilles expéditions. On n'a pas d'idée de ce que j'ai trompé de femmes et de filles, de la même manière, pour eux. Mais à propos, dit Durand, en donnant des ordres, croyez-vous donc que je vais vous laisser sortir de chez moi sans dîner, un refus de votre part me mettrait au désespoir ; j'espère que vous ne me le ferez point, et le plus splendide repas fut aussitôt servi. Durand, dit Clairwil, au dessert, tu nous promets de grands plaisirs pour demain ; mais tu ne nous parles pas de ceux d'aujourd'hui ; j'ai cependant vu là, parmi tes valets, trois ou quatre gaillards qui m'ont l'air de bander fort dur. — En veux-tu tâter ? — Pourquoi pas ? Et toi, Juliette ? Non, dis-je, préoccu-

pée d'une idée plus forte que moi, et dont je n'étais pas la maîtresse ; non, j'aime mieux boire des liqueurs et causer avec Durand, que de foutre. J'ai mes règles, d'ailleurs, et ne me sens nullement en train. Voilà la première fois que tu refuses des vits, dit Clairwil, avec une sorte d'inquiétude dont j'étais loin de pénétrer la cause : allons, viens mon ange, poursuivit Clairwil, quand on ne peut pas foutre par devant, on fout par derrière. Viens donc, tu sais que je ne goûte jamais de vrais plaisirs sans toi. Non, dis-je toujours entraînée par cette sorte de pressentiment qui me maîtrisait ; non, te dis-je, je ne bande point du tout, et je veux jaser. Clairwil entra dans le cabinet qui lui était destiné, et je vis distinctement, dans une glace, un signe énergique qu'elle fit à la sorcière, et qui me parut ne pouvoir être autre chose qu'une forte recommandation de silence. Les portes se ferment ; je reste avec Durand.

Oh ! Juliette, me dit cette femme dès que je fus seule avec elle, rends grâces à ton étoile des sentimens que tu m'inspires. Charmante fille, poursuit-elle en m'embrassant, non, tu ne seras pas la victime d'un monstre… Préférable à lui sous tous les rapports, je sauverai tes jours en te prévenant de tout. — De quoi s'agit-il donc, madame, vous me glacez d'effroi ? — Écoute-moi, Juliette, et sur-tout ne révèle rien. Cette île en Dalmatie… cette princesse Christine… ce voyage… chère fille, tu étais perdue… tout cela n'était que des pièges tendus par une femme que tu croyais ton amie. — Quoi ! Clairwil ? — Elle avait complotté ta mort ; elle est jalouse de tes richesses ; elle a dans sa poche un écrit, où vous vous êtes mutuellement promis d'hériter l'une de l'autre ; elle t'assassinait pour avoir ton bien. — Oh ! l'infernale créature, m'écriai-je en furie ! — Calme-toi, Juliette, calme-toi ; un mot peut te perdre encore ; achève de m'écouter. La felouque, où nous nous

embarquions, faisait naufrage… Nous nous sauvions, tu périssais ; venge-toi ; prends ce paquet, il contient la poudre fulminante ; c'est le plus prompt des venins que nous employions. À peine en aura-t-elle pris, quelle tombera à tes pieds comme frappée de la foudre. Je ne te demande rien pour le service que je te rends ; ne le regarde jamais que comme le fruit de mon excessive tendresse pour toi… O ma bienfaitrice, m'écriai-je en larmes ! de quel affreux danger tu me préserves ?… Mais, achève de m'expliquer tout ce mystère… Comment es-tu dans Ancône ?… Comment Clairwil t'a-t-elle vue ? — Je vous suis depuis Naples, où j'étais pour mes poisons : Clairwil qui m'y rencontra, me prescrivit tout ceci ; je vous ai laissée à Lorette, et suis venue dans cette ville pour y disposer une scène, où je ne me prêtais qu'avec le plus ferme desir de te sauver la vie. Si j'eusse refusé Clairwil, elle employait d'autres moyens, et tu périssais infailliblement. — Mais dès que Clairwil voulait se défaire de moi, quel besoin d'attendre si long-tems. — Vos écrits n'étaient pas faits, vos sommes n'étaient point placées, il fallait être sorti de Rome ; et elle savait qu'en quittant cette ville, vous ne séjourneriez qu'à Lorette. Ce fut pour la journée d'ensuite, qu'elle m'ordonna de tout disposer. — Indigne créature, m'écriai-je, toi que j'aimais avec tant de sincérité, dans les bras de qui je me livrais avec tant de candeur et de bonne-foi ! — C'est un monstre de fausseté et de perfidie : il n'est aucune espèce d'occasion où l'on puisse compter sur elle ; et l'instant où l'on s'imagine avoir le moins à en craindre, est celui où il faut s'en méfier avec le plus de soin… J'entends du bruit, peut-être va-t-elle rentrer ; elle redoute notre entretien : compose-toi, et ne la manque pas ; adieu.

Effectivement, Clairwil rentra très-agitée ; elle avait mal foutu, disait-elle ; les deux hommes qu'on lui avait donné bandaient

mal : elle ne s'accoutumait point d'ailleurs à goûter des plaisirs que ne partageait pas sa chère Juliette. Je déchargerais mieux avec toi, me dit-elle, si tu voulais que nous nous branlassions. Ce sera pour cette nuit, répondis-je, en déguisant mon cruel état du mieux qu'il m'était possible ; mais, d'honneur, à présent, ma chère, je ne banderais pas pour Adonis, Eh bien ! dit Clairwil, retournons au logis ; aussi bien, je me sens accablée ; je ne serai pas fâchée de me mettre au lit de bonne-heure. Adieu, Durand, poursuivit-elle ; à demain : tâche, sur-tout, que nous ayons dans la felouque, des musiciens, des vivres, et de bons fouteurs ; je ne connais point d'autre façon de me désennuyer sur mer. Nous rentrâmes.

C'est une singulière femme, que cette Durand, me dit Clairwil, dès que nous fûmes seules ; elle est bien dangereuse, ma chère, à quelle épreuve elle a mise mon amitié pour toi ! Croiras-tu que, dans l'instant où tu nous a quittées quelques minutes, pour passer dans une garde-robe, la scélérate m'a proposé de t'empoisonner, pour deux mille louis ? Peu surprise, je ne vis, dans ce propos, qu'un mauvais piège dans lequel il m'était impossible de donner. Je pris assez sur moi, cependant, pour avoir l'air de tout croire… Oh Dieu ! dis-je, cette femme est un monstre ; voilà donc la raison qui me l'a fait trouver si fausse dans le peu de tems que j'ai causé avec elle. — Sans doute ; elle avait complotté contre tes jours, ta mort la divertissait. Ah ! dis-je, en fixant Clairwil, c'était peut-être pendant notre voyage sur mer, que la coquine exécutait son funeste coup… Non, dit Clairwil, sans nul embarras… à souper, ce soir, et telle est la raison qui m'a fait t'entraîner si vite… Mais ce voyage, dis-je, il m'inquiète à présent ; réponds-tu bien ?… — Oh ! sur ma tête : j'ai totalement changé ses idées, je te réponds qu'elle n'y pense plus ; soupons.

On nous sert ; j'étais décidée : dans l'impossibilité absolue d'être la dupe de ce que me disait Clairwil, trop pénétrée de la franchise des aveux de la Durand, je glisse au premier plat dont je sers à Clairwil, le venin caché dans mes doigts ; elle avale, chancelle et tombe en poussant un cri furieux. Me voilà vengée, dis-je à mes femmes très-étonnées de cette sincope… et je leur dévoile aussi-tôt l'aventure. Oh ! foutre, m'écriai-je, savourons les doux charmes de la vengeance, et faisons des horreurs maintenant ; branlez-moi toutes deux sur le cadavre de cette putain, et que son exemple vous apprenne à ne jamais trahir votre amie.

Nous dépouillâmes Clairwil, nous l'étendîmes nue sur un lit… je la branlai, elle était encore chaude ; armée d'un godmiché, je la foutis ; Elise me faisait baiser son cul ; pendant ce tems-là, je chatouillais le con de Raimonde. Je parlais à cette malheureuse comme si elle eût encore existé ; je lui adressais des reproches et des invectives, comme si elle eût pu m'entendre ; je pris des verges, je lui donnai le fouet… je l'enculai ; insensible à tout, je vis bien qu'il n'y avait plus d'espoir, je la fis mettre dans un sac ; et ses propres valets, qui la détestaient et qui me surent le meilleur gré du monde de les avoir débarrassés d'une aussi mauvaise maîtresse, se chargèrent, dès qu'il ferait nuit, d'aller secrètement la porter à la mer.

J'écrivis, sur-le-champ, à mon banquier à Rome, qu'en raison du contrat passé entre Clairwil et moi, au moyen duquel les biens placés ensemble chez lui appartenaient au dernier vivant, il eût à ne plus faire passer qu'à moi le total du revenu ; d'où il résultait qu'en réunissant les deux fortunes sur ma tête, je me trouvais plus de cinq millions de rente. Rien ne s'arrange comme un

meurtre, en Italie ; je fis donner deux cents sequins à la justice d'Ancône, il n'y eût seulement pas de procès-verbal.

Eh bien ! dis-je à Durand, en allant dîner chez elle le lendemain, et sans vouloir lui rien expliquer encore, c'est donc ainsi que vous avez voulu me tromper ? Clairwil m'a tout dit ; vous deviez m'empoisonner hier soir… Elle seule s'y est opposée. L'infernale créature ! répondit la Durand, avec tout l'air de la franchise ; oh, Juliette ! croyez que je vous ai dit la vérité ; je vous aime trop pour vous en imposer sur des faits aussi graves : je suis scélérate autant qu'une autre, peut-être plus qu'une autre, mais quand j'aime une femme, je ne la trompe jamais… Tu n'as donc pas exécuté ? — Non : Clairwil respire, elle me suit, nous allons partir. — Eh bien ! puisque je t'ai trahie, je me retire donc… Oh, Juliette ! que vous payez mal les services que je vous ai rendus… Mieux que tu ne penses, Durand, interrompis-je avec vivacité, en lui glissant, d'une main, un porte-feuille où il y avait cent mille écus ; et lui montrant, de l'autre, les cheveux de Clairwil, que j'avais coupés, tiens, voilà les ornemens de la tête que tu as proscrite, et voici la récompense de ta généreuse amitié. Garde tout cela, me répondit la Durand ; Juliette, je t'adore, je n'ai voulu de prix à tout ce que j'ai fait, que le bonheur de t'adorer sans rivale : j'étais jalouse de Clairwil, je ne le cache pas, mais je l'eusse pourtant épargnée sans l'horreur dont elle s'est rendue coupable envers toi ; il m'a été impossible de lui pardonner l'attentat formé contre les jours de celle dont je voudrais prolonger la vie aux dépends de la mienne. Je suis beaucoup moins riche que toi, sans doute, mais j'ai de quoi vivre magnifiquement, et puis me passer de l'argent que tu m'offres : mon métier ne m'en laissera jamais manquer, je ne veux pas être payée d'un service rendu par mon cœur. Plus de séparation désormais, entre nous, dis-je à la Durand,

quitte ton auberge, viens dans la mienne ; tu prendras les gens, les équipages de Clairwil, et nous partirons, pour Paris, dans deux ou trois jours. Tout s'arrangea ; Durand ne conserva qu'une femme-de-chambre, à laquelle elle était extrêmement attachée ; elle renvoya le reste de sa maison, et vint s'établir chez Clairwil.

Il était facile de voir, à l'air dont cette femme me dévorait des yeux, que ce qu'elle attendait, avec le plus d'impatience, était l'instant, où pour prix de ce qu'elle avait fait, mes faveurs lui seraient accordées. Je ne la fis pas languir ; après le dîner le plus somptueux et le plus élégant, je lui tends, les bras ; elle s'y précipite ; nous volons dans ma chambre ; tout s'y ferme, et je me livre, avec d'inexprimables délices, à la plus libertine, et la plus luxurieuse des femmes. Durand, âgée de cinquante ans, n'était pas encore sans mérite ; ses formes étaient belles et bien conservées ; sa bouche fraîche, sa peau douce et peu ridée ; un superbe cul, la gorge encore soutenue, fort blanche, des yeux très-vifs, beaucoup de noblesse dans les traits, et des transports dans le plaisir... des goûts d'une bisarrerie... Par un caprice de la nature, dont Clairwil et moi ne nous étions jamais doutées, Durand n'avait jamais pu jouir des plaisirs ordinaires de la jouissance. Elle était barrée, mais (et de cela vous devez vous en souvenir) son clitoris, long comme le doigt, lui inspirait pour les femmes, le goût le plus ardent. Elle les foutait, elle les enculait ; elle voyait aussi des garçons : l'extrême largeur du trou de son cul me fit bientôt voir, que quand aux intromissions, elle se dédomageait par celle-là. Je fis les avances, et crus quelle mourrait de plaisir, sitôt qu'elle sentit mes mains sur sa chair. Déshabillons-nous, me dit-elle, on ne jouit bien que nue. J'ai d'ailleurs la plus grande envie de revoir tes charmes, Juliette, je brûle de les dévorer. Tout est à bas dans une minute : mes baisers parcourent ce beau corps

avec ardeur ; et peut-être, faut-il l'avouer, peut-être eussai-je eu bien moins de plaisir, si Durand eut été plus jeune. Mes goûts commençaient à se dépraver, et l'automne de la nature me donnait des sensations bien plus vives que son printemps : objet unique des caresses de cette femme ardente, j'étais accablée de luxures ; on n'imagine pas à quel point elle portait ses recherches. Oh comme les femmes criminelles sont voluptueuses ! que leurs lubricités sont savantes ! Prudes langoureuses et froides, insupportables bégueules, qui n'osez pas seulement toucher le membre qui vous perfore, et qui rougiriez de lâcher un foutre en foutant ; venez, venez ici prendre des exemples ; c'est à l'école de la Durand où vous vous convaincrez de votre ineptie.

Après les premières caresses, Durand, moins génée que lorsque Clairwil était comme autrefois en tiers avec nous, me déclara ses fantaisies, en me suppliant de m'y soumettre. À genoux devant moi, il fallait qu'en l'accablant d'invectives, je lui frottasse le nez tour à tour, et de mon con et de mon cul ; il fallait, en frottant le devant, que je lui pissasse sur le visage. Cela fait, je devais la couvrir de coups de pieds et de coups de poings, m'emparer d'une poignée de verges, et la fustiger jusqu'au sang. Quand à force de mauvais traitemens je l'aurais étendue par terre, il fallait que ma tête entre ses cuisses, je la gamahuchasse un quart d'heure, en la socratisant d'une main, et lui branlant les tetons de l'autre ; ensuite, dès qu'elle serait bien en feu, je devais me laisser enculer avec son clitoris, pendant qu'elle chatouillerait le mien. Je te demande pardon de tant de choses, Juliette, me dit cette libertine, après m'avoir tout expliqué ; mais si tu savais où nous entraîne la satiété !... Après trente-cinq ans d'un libertinage soutenu, on ne doit jamais faire des excuses de ses goûts, répondis-je ; tous sont respectables, tous sont dans la nature ; le meilleur

de tous est celui qui nous flatte le mieux ; et me mettant à l'opération, je la satisfis si bien, qu'elle pensa mourir de plaisir ; rien n'égalait les crises voluptueuses de la Durand. De mes jours je n'avais vu de femme décharger ainsi : non seulement elle élançait son foutre comme un homme, mais elle accompagnait cette éjaculation, de cris si furieux, de blasphêmes tellement énergiques, et de spasmes si violens, qu'on eût cru qu'elle tombait en épilepsie. Je fus enculée comme si j'eusse eu affaire avec un homme, et j'y ressentis le même plaisir. Eh bien ! me dit-elle, en se relevant, es-tu contente de moi ? Oh ! foutre, m'écriai-je, tu es délicieuse, tu es un vrai modèle de lubricité ; tes passions m'embrâsent, rends-moi tout ce que je t'ai fait. — Quoi tu veux être battue ? — Oui. — Souffletée, fustigée ? — Assurément. — Tu veux que je pisse sur ton visage ? — Sans doute, et que tu te dépêches ; car je bande et veux décharger. La Durand, plus accoutumée que moi à ces services, s'y prend avec une telle agilité, elle y emploie une si grande adresse, qu'elle me fait à l'instant partir, sous les titillations voluptueuses de sa langue impudique. — Comme tu décharges, cher amour, me dit-elle ; comme tu ressens énergiquement le plaisir ; ah ! tu ne me le cèdes en rien. Il faut que je te l'avoue, Durand, répondis-je, tu m'échauffes étonnamment la tête ; je suis étonnamment glorieuse d'être liée avec une femme comme toi ; maîtresses toutes deux des jours de l'univers entier, il me semble que notre réunion nous rend supérieures à la nature même. Oh ! que de crimes nous allons commettre ! que d'infamies nous allons faire ! — Tu ne regrettes donc plus Clairwil ? — Le puis-je quand je te possède ? — Et si je n'avais inventée toute cette histoire que pour me débarrasser d'une rivale ? — Oh ! quel excès de scélératesse ! — Si je m'en étais souillée ? — Mais, Durand, Clairwil m'a dit que tu lui avais offert de m'empoisonner

pour deux mille louis. — Je savais bien qu'elle te le dirait ; je n'ignorais pas non plus que cette confidence de sa part, loin de t'en imposer, ne paraîtrait qu'un piège mal-adroit, qui, avec la finesse que je te connaissais, ne servirait qu'à te faire hâter le crime que je voulais que tu commisse. — Et pourquoi choisir ma main pour cela ? Ne pouvais-tu pas t'en charger ? — Il était bien plus délicieux pour moi de te faire trancher les jours de ma rivale ; pour que ma volupté fût complette, il fallait que ton bras me servit : il l'a fait. — Juste ciel ! quelle femme tu es !... mais elle fut inquiète en dînant chez toi l'autre jour, elle goûta mal les plaisirs que tu lui destinais, on eût dit qu'elle se méfiait de notre tête-à-tête... elle te fit un signe. — J'avais préparée cette inquiétude, parce que j'en pressentais les résultats sur toi ; tu vois bien que j'ai réussi, et que son air troublé la rendit bientôt plus coupable à tes yeux : en lui disant que je t'empoisonnerais pour deux mille louis ; elle dut craindre que je ne t'en proposasse autant contre elle. Voilà le signal expliqué, voilà d'où vient qu'elle trembla du tête-à-tête, et ce frémissement, fruit de mes soins, produisit sur ton esprit l'effet entier que j'en attendais : deux heures après, le coup fut exécuté. — Quoi ! d'honneur, Clairwil était innocente ? — Elle t'adorait... Je t'adorais aussi et ne pouvais souffrir de rivale... Tu triomphes scélérate, dis-je à la Durand, en me précipitant sur son sein, oui, tu triomphes complettement, et je t'idolâtres au point que si ce crime était à refaire, je le ferais sans qu'il fût besoin du motif dont tu l'étayes... Et pourquoi ne m'avoir pas déclaré ton amour à Paris ? — Je ne l'osai devant Clairwil, et quand tu revins me voir sans elle, l'homme que tu me conduisais me gênat ; la seconde fois je n'y étais plus ; mais je ne t'ai jamais perdue de vue, ma chère et tendre amie, je t'ai suivie à Angers, en Italie, tout en faisant mon commerce : je t'avais toujours sous les

yeux ; mon espoir disparut en voyant tes différentes liaisons avec les Donis, les Grillo, les Borghèse, et je me désespérai bien plus encore quand je sus que tu avais retrouvée Clairwil ; enfin je t'ai suivie de Rome ici, et lasse d'être si long-tems contrariée, j'ai voulu dénouer l'aventure : tu vois comme j'ai réussi. — Inexplicable et délicieuse créature ! on ne porta jamais plus loin la fausseté, l'intrigue, la méchanceté, la scélératesse et la jalousie ! — C'est que personne n'eut jamais ni mes passions ni mon cœur ; c'est que personne n'aimât jamais comme je t'aime. — Mais quand tes feux seront éteints, tu me traiteras sans doute comme tu viens de traiter Clairwil... aurai-je le tems de me défendre ? — Je vais te tranquilliser, mon ange, et répondre énergiquement à tes injustes soupçons : écoute-moi. J'exige que tu conserves à jamais l'une de tes femmes, Elise ou Raimonde ; choisis, je ne te laisserai pas l'autre, je t'en préviens. — Mon choix est fait, je garde Raimonde. Eh bien ! poursuivit Durand, si jamais Raimonde périt d'une manière tragique, et dont tu ne puisses soupçonner la cause, n'en accuse que moi ; j'exige maintenant que tu laisses un écrit dans la main de cette fille, qui l'autorise à me dénoncer comme ton assassin, si jamais tu péris toi-même d'une manière malheureuse pendant notre liaison. — Non, je ne veux point de ces précautions, je me livre à toi, je m'y livre avec délices ; j'aime l'idée de mettre ma vie dans tes mains... laisse-moi Elise, laisse-moi tout le monde, ne gêne pas mes goûts : je suis libertine, je ne te promettrai jamais d'être sage, mais je te ferai le serment de t'adorer toujours. — Je n'ai pas envie de te tyranniser ; au contraire, je servirai moi-même tes plaisirs, je ferai tout pour tes jouissances physiques ; mais si le moral y entrait pour quelque chose, je t'abandonnerais à l'instant ; je connais l'impossibilité de captiver une femme comme toi, putain par

principes et par tempérament : ce serait, je le sais, vouloir imposer des digues à la mer ; mais tu peux toujours être maîtresse de ton cœur, je te le demande… j'exige qu'il ne soit qu'à moi. — Je te le jure. — Va, nous goûterons de bien grands plaisirs ; le libertinage n'est bon que quand le sentiment n'y entre pour rien : il faut n'avoir qu'une amie, n'aimer sincèrement qu'elle, et foutre avec tout le monde. Juliette, il faut, si tu veux me croire, renoncer à ce train d'opulence avec lequel tu marches ; je réformerai moi-même la moitié de mon train ; nous n'en ferons pas moins bonne chère, nous n'en aurons pas moins toutes nos aises ; mais il est inutile de s'afficher. D'ailleurs, je veux suivre mon état, et l'on viendrait difficilement acheter à une femme que l'on verrait voyager en reine. Et moi aussi, répondis-je, je veux satisfaire à mes goûts, je veux voler, je veux me prostituer, et nous nous livrerions difficilement à tout cela, avec tant d'étalage. — Il faut que je passe pour ta mère, avec ce titre je te prostituerai moi-même ; Elise et Raimonde seront tes parentes : nous trafiquerons également leurs charmes, et sois sûre, qu'à la tête d'un pareil sérail, nous ferons de l'argent en Italie. — Et tes poisons ? — Je les vendrai mieux, je les vendrai plus cher : il faut que nous retournions en France sans dépenser un sol du nôtre, et que nous ayons au moins deux millions de profit. — Quelle route allons-nous prendre ? — J'aurais bien envie de retourner vers le Midi. Tu n'as pas d'idées, Juliette, de la dépravation des mœurs Calabroises et Siciliennes ; je connais cette partie, nous y ferions des trésors. J'y vendis, l'an passé, pour cinq cents mille francs de poison ; je ne pouvais réussira les composer : ils sont crédules comme tous les gens faux ; en leur disant la bonne aventure, je leur persuadais tout ce que je voulais… O Juliette ! c'est un bon pays. Je voudrais retourner à Paris, dis-je à la Durand, il me tarde d'y être établie ;

n'y vivrons-nous pas mieux qu'en courant ainsi ? n'y pourrons-nous pas faire les mêmes choses ? — Il faut au moins voir Venise ; de-là nous gagnerons Milan et Lyon. — À la bonne heure. Nous dînâmes. Durand me dit qu'elle voulait faire toute la dépense, qu'elle se payerait sur le gain ; mais qu'elle me suppliait de ne pas lui enlever le plaisir d'avoir l'air de m'entretenir : j'y consentis… Je mettais, je l'avoue, la même délicatesse à recevoir ses soins, qu'elle en mettait à me les rendre. Le crime a donc aussi ses délicatesses ; il connaîtrait bien mal les hommes celui qui ne le croirait pas.

Est-il vrai, dis-je à ma nouvelle compagne, que tu possèdes le beaume de longue vie ? Ce beaume n'existe point, me dit la Durand, ceux qui le distribuent ne sont que des imposteurs ; le vrai secret, pour prolonger sa vie, est d'être sobre et tempérant ; or, nous sommes trop loin de ces vertus pour espérer les dons du beaume. Eh ! qu'importe, ma chère, il vaut mieux vivre un peu moins, et s'amuser : que serait la vie, sans les plaisirs ? Si la mort était un tourment, je te conseillerais d'allonger ta vie ; mais comme ce qui peut nous arriver de pis, est de retomber dans le néant où nous étions avant que de naître, ce doit être sur l'aile des plaisirs qu'il faut parcourir la carrière. — Oh, mon amour ! tu ne crois donc pas à une autre vie ? — Je serais bien honteuse d'adopter de pareilles chimères ; mais trop éclairée sur toutes ces choses, je ne crois pas avoir rien à t'apprendre, et j'imagine que, bien pénétrée des premiers principes de la philosophie, et l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu, sont à tes regards des extravagances sur lesquelles tu ne te donnes pas même la peine de réfléchir. La fausseté de tous ces systêmes démontrée, il en est un que j'élève sur leur ruine, et qui, sans doute, a quelqu'originalité ; je l'appuie sur une infinité d'expériences ; je soutiens que

l'horreur que la nature vous inspire pour la mort, n'est le fruit que des craintes absurdes que nous nous formons dès l'enfance sur cet anéantissement total, d'après les idées religieuses dont on a la sottise de nous remplir la tête. Une fois guéris de ces craintes et rassurés sur notre sort, non-seulement nous ne devons plus voir la mort avec répugnance, mais il devient facile de démontrer qu'elle n'est réellement plus qu'une volupté ; tu conviendras d'abord qu'on ne peut s'empêcher d'être certain qu'elle ne soit une des nécessités de la nature qui ne nous a créés que pour cela ; nous ne commençons que pour finir ; chaque instant nous mène à ce dernier terme ; tout prouve que c'est l'unique fin de la nature : or, je demande comment il est possible de douter, d'après l'expérience acquise, que la mort, en tant que besoin de la nature, ne doive pas devenir, de ce moment-là seul, une volupté, puisque nous avons sous nos yeux la preuve convainquante que tous les besoins de la vie, ne sont que des plaisirs : il y a donc du plaisir à mourir ; il est donc possible de concevoir qu'avec de la réflexion et de la philosophie, on puisse changer en idées très-voluptueuses toutes les ridicules frayeurs de la mort, et qu'on puisse même y penser et l'attendre en s'excitant aux plaisirs des sens. Ce systême, absolument nouveau, et qui n'est pas sans vraisemblance, dis-je à mon amie, serait dangereux à mettre au jour. Que de gens uniquement contenus par la crainte de la mort, et qui, délivrés de cette frayeur, se livreraient à tout, de sang froid… Mais, dit ma délicieuse amie, je suis bien loin de chercher à éloigner du crime ; je ne travaille au contraire qu'à dégager sa route de toutes les entraves qu'y met la sottise ; le crime est mon élément ; la nature ne m'a fait naître que pour le servir, et je voudrais multiplier à l'infini tous les moyens de le commettre : le métier que je fais et que j'exerce bien plus par libertinage que par

besoin, prouve l'extrême desir que j'ai d'étendre le crime ; je n'ai point de passion plus ardente que celle de le propager dans le monde, et si je pouvais l'envelopper tout entier dans mes pièges, je le pulvériserais sans remords. — Et quel est le sexe contre lequel ta fureur libertine complotte avec le plus de plaisir ? Ce n'est pas le sexe qui m'irrite, c'est l'âge… les liens… l'état de la personne ; lorsque ces convenances se trouvent dans un homme, je l'immole avec plus de volupté qu'une femme ; se rencontrent-elles dans une femme, elle obtient aussi-tôt la préférence, — Eh ! qu'elles sont ces convenances, demandai-je ? — Je ne devrais pas te les dire. — Pourquoi donc ? — Tu tireras de ces aveux mille fausses inductions qui gêneront ensuite notre commerce. — Ah ! je t'entends, je conçois l'un des rapports qui échauffent ta tête ; tes faveurs, sûrement, sont des arrêts de mort ? — Ne l'avais-je pas dit ? Écoute-moi donc, Juliette, et tranquillise-toi. Je ne te déguiserai pas, sans doute, qu'un objet qui ne m'aurait servi que de simple et unique jouissance sans aucune espèce de relation avec moi, ne fût, par cela seul, proscrit dans mon imagination : mais si je rencontre dans cet objet, des similitudes, des convenances telles que celles que j'ai trouvées en toi, ne doute pas qu'alors, loin de briser les nœuds qui m'attachent à un tel objet, je ne les resserre par tous les moyens qui seront en moi. Au nom du plus tendre amour, cesse donc de t'inquiéter, mon ange ; je t'ai offert une façon certaine de te rassurer, ta délicatesse la refuse, ne me laisse donc pas imaginer maintenant que ton esprit puisse contrarier ton cœur ; ai-je d'ailleurs des moyens que tu ne possèdes toi-même ? — Assurément, tu en as, répondis-je, et je suis loin de connaître toute la profondeur de ton art. J'en conviens, dit mon amie en souriant, mais sois bien assurée que cet art ne sera mis en usage avec toi, que pour te contraindre à

m'aimer. — Ah ! j'y compte ; je sais que les scélérats ne se nuisent jamais entr'eux, et sois bien convaincue que sans les affreux soupçons que tu m'avais donnés sur Clairwil, je ne l'aurais pas sacrifiée. — Il entre des regrets dans ce propos, Juliette ! — Eh bien ! non, non, dis-je en baisant mille et mille fois mon amie, finissons même toute sorte d'explication là-dessus ; je te répète que je me livre à toi, tu peux compter sur mon cœur comme je fais fond sur le tien : notre union fait notre force, et rien ne pourra la dissoudre. Achève-moi donc maintenant, je te prie, le détail des convenances qui t'irritent pour la consommation du crime : j'aime à voir si elles se rapportent aux miennes, et jusqu'ici j'y vois de grandes ressemblances. — Je t'ai dit que l'âge y faisait beaucoup ; j'aime à dessécher la plante quand elle est arrivée à sa plus grande perfection de fraîcheur et de beauté, entre quinze et dix-sept ans, voilà les roses que je moissonne avec plaisir, surtout quand la santé est parfaite, et que la nature, que j'ai l'air de contrarier alors, paraît avoir formé cet objet, pour arriver bien sain au dernier tenue de la vie. Ah, Juliette ! comme je jouis alors ! les liens m'irritent aussi : je prive avec délices un père de son enfant, un amant de sa maîtresse. — Une tribade de sa bonne. — Eh bien ! oui méchante, tu l'as vu. Est-ce ma faute si la bisarre nature m'a créée coquine à ce point : si cet objet m'appartient, mon plaisir redouble. J'ai dit que l'état de la personne contribuait aussi beaucoup à l'embrâsement de ma tête : j'aime sur cela les deux extrêmes, la richesse et la qualité, ou l'indigence et l'infortune. Je veux, en général, que le choc produise un ébranlement considérable, que la perte, que j'occasionne, coûte des pleurs ; je jouis délicieusement en les voyant répandre, leur abondance ou leur acreté détermine mon foutre ; plus elles coulent, mieux je décharge. Oh ! ma tendre et délicieuse amie,

dis-je à moitié pâmée, branle-moi, je t'en conjure ; tu vois le trouble où tu me plonges ; je n'ai jamais connu personne dont les sentimens soient plus conformes aux miens. Clairwil n'était qu'un enfant près de toi ; tu es ce qui convient le mieux à mon bonheur ; tu es la femme que je cherchais, ne m'abandonne plus ; et Durand, pour profiter de mon extase, m'ayant fait pencher sur un canapé, me branla avec trois doigts, comme je ne l'avais été de mes jours. Je le lui rendis ; je suçai son clitoris ; et quand je vis que le trou de son cul s'ouvrait et se resserrait comme le calice des fleurs aux douces injections de la rosée, je m'armai d'un godmiché et l'enculai, en continuant de la branler ; jamais on ne vit de cul de cette largeur. Mon instrument avait huit pouces de tour sur un pied de long, à peine l'eus-je présenté, qu'il disparut dans un instant : alors la putain sacra, se trémoussa comme une véritable forcenée ; et je vis bien que, si la nature l'avait privée de connaître les plaisirs du vulgaire, elle l'en avait bien complètement dédommagée en lui accordant pour ceux-ci les plus délicates sensations. Un des grands talens de ma nouvelle amie consistait dans l'art de donner du plaisir en en recevant ; elle était si souple… si agile que, pendant que je l'enculais, elle s'enlaçait autour de mon corps, et parvenait à me baiser la bouche et à me branler le cul. Abandonnant quelquefois tout pour ne se livrer qu'à ses sensations, alors elle blasphémait avec une énergie que je n'avais connue à personne ; et sous quelque rapport que l'on considérât cette femme singulière, on voyait qu'enfant du crime de la luxure et de l'infamie, il n'était pas une seule de ses qualités physiques ou morales, qui ne tendit à en faire la plus insigne libertine de son siècle. Durand voulut me rendre tout ce que je lui avais fait : elle m'encula, et lubriquement branlée par elle, je soutins au mieux le même godmiché, je déchargeai trois fois sous ses

coups ; et je le répète, je n'avais jamais vu de femmes… entendre aussi bien l'art de donner des plaisirs.

Nous nous remîmes à boire : et quand nos têtes furent bien prises, viens, me dit la Durand, allons courir les rues ; allons nous souiller de libertinage ; allons voir les apprêts funèbres d'une jeune fille de quinze ans, belle comme le jour, que je fis mourir hier par le poison, à la sollicitation de son père, qui, après l'avoir bien foutue, a voulu se venger d'une indiscrétion qu'elle venait de commettre.

Nous sortîmes costumées à la manière des courtisannes du pays : il faisait nuit. Je voudrais, avant tout, me dit mon amie, que nous allassions branler quelques vits de matelots sur le port ; il doit y avoir là des monstres : tu ne saurais croire le plaisir que j'ai d'exprimer le jus de ces saucissons-là… Ah, putain ! dis-je en la baisant, tu es grise. — Un peu, peut-être ; mais n'imagine pourtant pas que les secours de Bacchus me soient nécessaires pour allumer en moi le flambeau du libertinage : ce que l'un prête à l'autre est divin, je le sais ; et je ne me porte jamais si bien aux excès de la luxure, que quand je suis gorgée de mêts délicats et de vin capiteux ; mais je n'en ai pourtant pas un tel besoin, que je ne puisse, sans ce stimulant, franchir toutes les bornes de la décence et de la pudeur… tu vas le voir.

Àpeine sommes-nous sur le port, qu'une foule de porte-faix et de matelots nous aborde. Venez, mes amis, dit Durand, soyez calmes, honnêtes et tranquilles, nous allons vous satisfaire tous. Tenez, voyez cette jolie fille ; c'est une Française ; elle n'est que d'hier dans le commerce ; vous allez la voir se trousser sur la borne, en offrant à vos goûts le côté qui vous plaira le mieux ; je vous branlerai sur ses charmes. Quinze se rangent autour de

nous, en applaudissant à l'ordre établi par Durand. Le premier veut voir ma gorge nue : il allait la flétrir par ses grossiers attouchemens, si ma compagne ne lui eut interdit tout geste ; il fallut donc se résoudre à ne faire que la couvrir de foutre ; elle en est inondée. Le second veut, qu'assise sur la borne, j'écarte mes cuisses le plus possible, afin qu'on le branle sur mon clitoris. Je ne tiens pas à la grosseur du membre dont la Durand farfouille l'entrée de mon vagin ; et me précipitant dessus par un mouvement involontaire, je me l'enfonce jusqu'aux couilles. À peine le drôle se sent-il ainsi pris, qu'il me saisit dans ses bras, m'enlève, retrousse mes jupes, et fait voir mon cul à toute la troupe. Un de ces enragés se jette sur mon derrière, il le tripote, il l'enfile, et me voilà portée par deux crocheteurs, me voilà l'objet des caresses et des hommages de tous deux. Attendez, dit Durand, donnons-lui de quoi se soutenir, et elle me place, en disant cela, un membre énorme entre chaque main. Quel délicieux grouppe, dit la coquine, en présentant son derrière au cinquième. Tiens, mon ami, voilà mon cul ; joignons-nous au tableau ; formons un de ses épisodes ; je ne puis malheureusement te donner autre chose, la nature ne me l'a pas permis ; mais sois assuré que la chaleur et l'étroit de mon cul te dédommageront amplement de mon con. D'autres attitudes se succédèrent bientôt : plus de cinquante de ces malotrus me passèrent par les mains : au moyen d'une eau dont ma camarade les frottait avant qu'ils ne me pénétrassent, je pus me livrer à tous sans aucune crainte, et je fus foutue quarante-cinq coups en moins de trois heures. Durand ne faisait que les essayer ; elle me les rapportait, et ils terminaient, à leur choix, ou dans mon con, ou dans mon cul. La coquine les suça presque tous, c'était une de ses plus grandes voluptés ; et comme vous le croyez facilement, elle ne se refusait rien de ce qui pouvait

échauffer sa tête. Nos bandits satisfaits, il fallut boire avec eux. Voilà ce que j'en aime le mieux, me dit Durand tout bas ; tu n'imagines pas à quel point j'aime à faire, en mauvaise compagnie, toutes les actions de la plus vile crapule et de la plus basse débauche. Nous sortions de table… de manière assurément à n'avoir faim ni l'une ni l'autre. Nous n'en dévorâmes pas moins toutes deux l'énorme repas qu'il plût à ces coquins-là de nous payer, et pour lequel vingt d'entr'eux se cottisèrent à deux sequins chacun, ce qui revenait à près de cinq cents francs. Là, nous bûmes, nous mangeâmes, nous nous laissâmes tripoter… foutre, et nous nous abrutîmes, en un mot, au point qu'étendues toutes deux par terre au milieu du cabaret, nous ne nous livrâmes à ces gredins qu'aux conditions préalables, qu'ils nous vomiraient, nous pisseraient et nous chieraient sur le visage, avant que de nous enfiler. Tous le firent, et nous ne nous relevâmes delà qu'inondées d'urine, d'ordures et de foutre. Mes enfans, dit ma compagne, dès qu'un peu d'ordre eut succédé à ces orgies, il est juste maintenant que nous nous faisions connaître à vous, et qu'en reconnaissance du bon souper que vous nous avez donné, nous vous gratifions de quelques-unes de nos marchandises. Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille satisfaire ses vengeances ou ses haines particulières, nous allons lui en fournir les moyens. Munies des meilleurs poisons de l'Italie, dites-nous ceux qui vous conviennent et pour qui vous les destinez. Le croirez-vous, mes amis… oh ! juste ciel, à quel point est portée maintenant la dépravation humaine ! tous d'une voix unanime nous supplièrent de leur faire part de nos funestes dons, et il n'y en eut pas un seul qui n'eût, selon lui, les meilleures distributions à en faire. Ils en eurent tous ; et cette libidineuse soirée nous rendit peut-être la cause d'une soixantaine de meurtres.

Allons, me dit la Durand, il n'est pas tard, nous pouvons courir encore : d'ailleurs, il faut que j'aille absolument m'assurer du succès de la mort de ma jolie petite fille de quinze ans. Nous quittâmes donc nos convives, après les avoir embrassés : à peine fûmes-nous sur la place de la cathédrale, que nous vîmes passer un enterrement. La coutume étant en Italie de porter les morts à visage découvert, il fut facile à la Durand de reconnaître les traits de la jolie fille dont elle voulait vérifier la mort... La voilà... la voilà, me dit-elle précipitamment. Oh foutre ! branlons-nous dans un coin, en la voyant passer : non, dis-je, il vaut mieux la devancer à la cathédrale ; nous nous cacherons dans une chapelle, où nous ferons ce que tu dis, en la voyant descendre au tombeau... Tu as raison, dit Durand, le moment est meilleur, pénétrons. Nous fûmes assez heureuses pour nous placer précisément derrière le confessionnal de la chapelle même où l'on allait descendre cette jeune personne. Nous nous collons contre le mur, et nous voilà à nous chatouiller pendant la cérémonie, en ménageant notre décharge, de façon à ce que s'écoulant au moment où l'on descendrait le cercueil, elle pût, pour ainsi dire, servir d'eau-bénite à la défunte. On ne referma la tombe qu'à demi, et nous vîmes que le fossoyeur, ou avait quelques intentions que nous ne devinâmes pas encore, ou ne voulait peut-être, comme il était tard, ne prendre cette peine que le lendemain. Pardieu ! restons ici, me dit la Durand, il me passe dans la tête un caprice incroyable : tu as vu comme cette petite fille est belle. — Eh bien ! — Nous la sortirons du tombeau, tu me branleras sur sa délicieuse figure, sur cette tête charmante que les ombres funèbres placées sur son front, par mes mains, ne peuvent encore flétrir... As-tu peur ? — Non. — Eh bien ! s'il est ainsi, restons. L'église se ferme, et nous voilà seules.

Que j'aime ce silence lugubre, me dit la Durand ; comme il convient au crime… comme il échauffe les passions ; il est l'image du calme des cercueils ; et je te l'ai dit, je bande pour la mort, agissons. Un moment, dis-je, j'entends du bruit… et nous regagnons notre coin à la hâte… Oh ciel ! qu'apperçûmes-nous ? Nous étions devancées dans notre projet… et par qui, grand Dieu ? quelle exécrable dépravation !… Le père lui-même venait jouir de son abominable forfait ; il venait le consommer ; le fossoyeur le devançait, une lampe à la main. Remonte-la, lui dit-il, ma douleur est si grande, que je veux encore l'embrasser, avant que de m'en séparer pour toujours. Le cercueil reparaît, le corps en est sorti, puis replacé par le fossoyeur sur les marches de l'autel. Va, sors à présent, mon ami, dit l'incestueux et barbare auteur des jours de cette charmante fille, tu troublerais mes larmes : laisse-moi les répandre à l'aise : tu viendras me reprendre dans deux heures, et je récompenserai ton zèle. Les portes se referment. Oh ! mes amis, comment vous décrire les horreurs que nous vîmes. Il le faut, cependant, ce sont les égaremens du cœur humain que je développe, et je n'en dois laisser aucun pli de caché.

Ne se croyant pas encore assez en sûreté dans cette église, le coquin se barricade dans l'intérieur de la chapelle, il allume quatre cierges, les place à la tête et aux pieds de sa fille, puis développe le drap mortuaire, et l'étale nue sous ses yeux : d'indiscibles frémissemens de plaisir le saisissent alors ; ses muscles renversés, ses soupirs entrecoupés, son vit qu'il met à l'air, tout nous peint l'état de son ame embrâsée : sacre-dieu, s'écrie-t-il ! voilà donc mon ouvrage… et je ne m'en repens point… Vas, ce n'est pas ton indiscrétion que j'ai punie, c'est ma scélératesse que j'ai contentée ; ta mort me faisait bander, je t'avais trop foutue, je suis content… Il s'approche du corps à ces mots, il manie la

gorge, il enfonce des épingles dedans. Oh foutre, disait-il ! elle ne le sent plus… malheureusement elle ne le sent plus… je me suis trop pressé… Ah garce ! que de nouveaux tourmens je t'imposerais encore, si tu respirais !… Il lui écarte les cuisses, lui pince les lèvres du con, la pique dans l'intérieur, et se sentant bander fort dur, le scélérat l'enconne, il s'alonge sur elle, il lui baise la bouche, il fait ce qu'il peut pour y darder sa langue, mais les convulsions du venin ayant resserré les dents de cette malheureuse, il ne peut en venir à bout : il se retire, il retourne la morte, la place sur le ventre, et nous expose les plus belles fesses qu'il soit possible de voir. Il baise ce derrière avec ardeur, il se branle vigoureusement, en l'accablant de baisers : ah ! combien de fois j'ai joui de ce beau cul, s'écrie-t-il alors ! que de différens plaisirs il me procura pendant quatre ans que je le foutis ; alors il se retire, fait deux ou trois fois le tour du corps, en s'écriant : Ah foutre, foutre, le beau cadavre ! et comme il bandait horriblement en prononçant ces mots, nous nous convainquîmes que c'était là sa passion. Il se remet à genoux entre les cuisses de sa fille, rebaise mille fois encore le beau cul que lui expose l'attitude, le pique, le mord, applique dessus des claques furieuses, arrache même un morceau de chair avec ses dents et sodomise. Ici son délire nous paraît au comble ; il grince les dents, il écume, et tirant un couteau de sa poche, il coupe, en déchargeant, le con de ce cadavre, et se rajuste.

Là, nous observâmes, avec philosophie, l'état de l'homme, ferme dans ses principes, quand il vient de satisfaire sa passion. Un imbécille, obligé d'attendre, n'ayant pour perspective que l'objet de sa rage et de sa lubricité au milieu du silence et de l'horreur des tombeaux, eût infailliblement frémi ; notre scélérat, calme, s'occupe à rempaqueter les restes déchirés de sa fille. Il les

replace dans le cercueil ; il demeure même quelques tems dans le caveau, sans que nous sachions ce qu'il y fait ; c'est alors que la Durand, qui pendant toute l'opération, n'avait cessé ou de se branler, ou de me branler moi-même, me propose de repousser la pierre du caveau, et d'engloutir cet homme avec sa victime… Non, dis-je, c'est un scélérat, et nous leur devons à tous, respect et protection. Cela est juste, me répondit-elle, mais au moins faisons lui bien peur, place-toi promptement au même lieu, et dans la même attitude ou il vient de mettre sa fille, que ce soit la première chose qu'il voye en remontant ; toutes ses idées se confondront, il y aura de quoi le rendre fou. Cette extravagance me parut trop singulière pour ne pas être exécutée. Le libertin reparaît, et c'est mon cul bien exposé, qu'il apperçoit pour premier objet : sa surprise fut telle, qu'en se reculant de frayeur, peu s'en fallût qu'il ne se précipitât dans le caveau ; il y était sans mon amie, qui, le retenant par le bras, lui causa un nouveau mouvement de terreur, qui produisit en lui les plus plaisantes convulsions. Cordelli, lui dit la Durand, ne t'effraye pas, tu es ici avec tes amies, reconnais dans moi celle qui ta vendu le poison dont tu t'es servi, et dans cette belle fille, une camarade prête à te donner des voluptés de tous les genres, pourvu qu'elles ne ressemblent pas à celles que tu viens de te procurer devant nous. Vous m'avez étrangement surpris, dit le négociant. — Eh bien ! remets-toi, mon ami, nous t'avons vu, nous t'avons admiré. Vois ce beau cul, il est à tes ordres ; pour cinq cent sequins je te le livre… et songe que cette superbe créature n'est pas une femme ordinaire… Il est beau, dit Cordelli en le maniant ; mais je ne bande plus… Vous avez vu la décharge que je viens de faire : cette perte se répare, dit Durand ; va, sois certain de rebander bientôt. J'ai dans ma poche une liqueur, dont l'effet est sûr. Où veux-tu que la scène se

passe ? — Dans ce caveau : redescendons-y ; je ne puis quiter les cendres de ma victime, vous ne sauriez croire à quel point elles m'échauffent. Nous descendons. Cordelli n'a pas plutôt relevé le drap mortuaire, il n'a pas plutôt apperçu les restes inanimés de sa malheureuse filles qu'il rebande. La Durand lui frotte les couilles de l'eau dont elle a parlé ; puis elle le secoue. Je lui montre mes fesses, il les touche, il me socratise, baise ma bouche, et l'érection se décide. Il faut, nous dit-il, que cette jeune personne ait la complaisance de se placer dans le cercueil, entièrement couverte du drap, nous remonterons, la pierre se refermera quelques instans, je suis parfaitement certain alors de décharger sur le bord du trou. Ici, la Durand me regarda ; mes réflexions furent bientôt faites : nous ne nous séparons jamais, monsieur, dis-je au négociant, aucune de nous ne restera dans ce tombeau, ou vous nous y fermerez toutes deux. Ah ! Juliette ! tu te méfies de moi, dit la Durand : eh bien ! monte avec Cordelli, je resterai, moi, et souviens-toi que c'est à toi seule que je me recommande. Une seconde réflexion vint aussitôt m'éclairer : j'idolâtrais Durand, la plus légère méfiance nous brouillait ; était-il possible qu'on me laissât-là !... le fossoyeur n'allait-il pas revenir ; ne devenais-je pas, s'il n'arrivait rien, mille fois plus sûre de mon amie : quelle tranquillité pour l'avenir ! Eh bien, dis-je promptement à la Durand, pour te prouver qu'il ne peut entrer nuls mauvais soupçons dans mon ame, je reste ; fais ce que tu voudras, Cordelli ; mais souviens-toi qu'il me faut mille sequins pour cette complaisance : tu les auras, dit le négociant, ta docilité me paraît sans bornes, elle sera récompensée.

On met à bas les restes de la jeune fille, je les remplace ; Cordelli m'enveloppe du linceul ; il me baise trois ou quatre fois le

trou du cul ; ah ! le beau cadavre, s'écrie-t-il en tournant trois ou quatre fois autour de moi, puis il remonte avec la Durand.

Je l'avoue, un froid mortel me saisit quand j'entendis la pierre se refermer sur moi. Me voilà donc, me dis-je, à la disposition de deux scélérats ; étrange aveuglement du libertinage, où vas-tu peut-être me conduire ! mais cette épreuve était nécessaire… Je vous laisse à penser combien mon trouble accrut quand j'entendis ouvrir la chapelle, la refermer, et le plus effrayant silence succéder à ces deux mouvemens. Oh ! ciel, me dis-je, me voilà perdue ! perfide Durand, tu m'a trahie ! et je sentis une sueur froide s'exhaler de mes pores, depuis l'extrémité de mes cheveux, jusqu'à la cheville de mes pieds : puis, reprenant courage, allons, me disais-je, ne nous désespérons point, ce n'est point un acte de vertu que je viens de faire, je frémirais si c'en était un ; mais il n'est question que de vice, je n'ai donc rien à craindre, À peine terminais-je ces réflexions, que les cris de la décharge de Cordelli se font entendre, la pierre se lève, Durand se précipite sur moi, te voilà libre, mon ange, s'écrie-t-elle, et voici les mille sequins. — T'inspirerai-je encore de la méfiance à l'avenir ? Ah ! jamais, jamais, m'écriai-je, pardonne un premier mouvement, il avait bien plus Cordelli que toi pour objet ; mais remontons, je suis prête à m'évanouir. Cordelli excédé… dont le sperme bouillonnant inondait toute la pierre, nous attendait assis sur les marches de l'autel. Nous sortîmes, le fossoyeur parut ; Cordelli le paya, et nous nous retirâmes : Durand voulut passer cette nuit avec moi.

Voilà une aventure qui nous lie pour jamais, dis-je à mon amie, elle cimente éternellement notre amitié, notre confiance, elle resserre nos nœuds pour la vie. Je te l'ai dit, Juliette, me répondit la Durand, nos armes réunies feront beaucoup de mal aux

autres, elles ne se dirigeront jamais contre nous. N'est-il pas vrai, dis-je, que si tu avais eu une autre femme, elle restait dans le caveau ? Assurément, me répondit la Durand ; et je te jure qu'il m'a offert deux mille sequins pour t'y laisser. Eh bien ! dis-je, cherchons une jolie fille, proposons-là lui, et divertissons-nous de sa passion. — Mais, tu l'as cette fille desirée. — Qui donc ? — Elise. — Comme tu en veux à l'une ou l'autre de mes femmes ; est-ce jalousie ? — Non, mais je n'aime pas à voir près de toi quelqu'un que tu puisses croire t'être plus attaché que je ne la suis : n'es-tu donc point lasse de cette fille ; je te laisse l'autre, mais celle-là, certes, je crois que tu en as assez joui, il n'y a pas de nuit que tu ne couches entre toutes deux : eh bien ! mon ange, je la remplacerai. — Ton projet m'irrite et me répugne à-la-fois. — Il est donc ce qui convient à la volupté, me répondit Durand ! car les plus grands plaisirs ne naissent que des répugnances vaincues. Sonne-là, amusons-nous-en, jurons sa perte en la branlant ; rien ne m'amuse comme ces sortes de trahisons. — Ah ! Durand, que d'infamies tu me fais faire. — Dis plutôt que de voluptés je te prépare. Elise paraît, toujours belle comme l'amour ; elle se met complaisamment entre nous deux ; Durand, qui ne la connaît pas encore, prend à la caresser le plus extrême plaisir. Voilà vraiment une voluptueuse créature, dit la coquine, en la couvrant de baisers ; fais-la coucher sur toi, Juliette, et chatouille lui le clitoris, pendant que je vais l'enculer… Oh ! quel voluptueux cul, comme notre homme va s'égayer sur ces belles fesses ! et la garce gamahuchant l'anus, ne tarda pas à y introduire son petit engin. Étendue sur Elise, et par conséquent sur moi, elle suçait nos bouches alternativement. Depuis douze heures de suite, nous dit-elle, que je fais du libertinage, je devrais être épuisée… et je ne me suis jamais senti tant d'ardeur… et moi aussi, m'écriai-je, et c'est notre

projet, dis-je bas, qui m'échauffe le plus. Si tu savais, Durand, combien il m'électrise… Je t'en supplie, ma bonne, déchargeons sur cette délicieuse idée ; et comme je branlais fort bien Elise, et que Durand la sodomisait à merveille, la petite coquine déchargea la première. En cet instant, Durand lui applique des claques terribles sur les fesses ; elle se retire du cul, et blasphêmant comme une damnée, elle gronde cette malheureuse de ce qu'elle l'a troublée par sa décharge. Le devoir d'une victime, lui dit-elle durement, est de se prêter, jamais elle ne doit se permettre de partager aucun plaisir. Allons, coquine, il faut que je vous fouette, pour vous apprendre à m'avoir dérangée. Je lui tiens la victime, et la scélérate l'étrille un quart-d'heure. Elise connaissait cette manie, elle en avait souvent été la victime avec moi ; mais de ses jours elle ne l'avait reçu avec autant de violence. Tu vas lui gâter les fesses, disais-je, et demain Cordelli. — Il aime ces vestiges, ils le font bander, et la libertine continuait d'étriller au sang ; enfin, l'orage cesse, Durand m'encule, et veut, pendant sa décharge, avoir les fesses déchirées d'Elise, à la hauteur de ses baisers. Voilà une créature divine, dit-elle en terminant ; c'est précisément ce qu'il nous faut… As-tu déchargé, toi, ma toute belle ? je te demande pardon de ne pas m'être occupée de tes plaisirs ; mais je suis, dans le délire, d'un inconcevable égoïsme… Ah ! dis-je, j'ai été pour le moins aussi heureuse que toi ; vois mon con comme il est mouillé. — Et ta tête était-elle à la chose ? — Oh ! je t'en réponds… Nous nous endormîmes, Elise entre nous deux ; et Durand me disait tout bas, avant de se plonger au sein du sommeil… il n'y a rien que j'aime comme l'idée de coucher avec un individu quelconque, dont je suis sûr de causer la mort le lendemain.

Durand fut de bonne heure trouver Cordelli : enchanté d'une aussi flatteuse proposition, le marché des jours de la malheureuse Elise fut bientôt conclu, mille sequins en devinrent le médiocre prix ; mais Corde li voulut des recherches, et comme je vais vous raconter cette sinistre aventure, je ne vous préviendrai de ces épisodes qu'en les encadrant dans l'action.

Pendant l'absence de ma compagne, j'avais fait parer Elise, on l'avait baignée, raffraîchie, parfumée, et cette belle fille, qui n'avait pas encore dix-huit ans, n'eut pas plutôt réunis tous les secours de l'art aux dons de la nature, qu'elle parut belle comme un ange.

Il faut être à cinq heures ce soir chez Cordelli, me dit la Durand à son retour, la scène se passera dans une de ses campagnes, à trois lieues d'Ancône, sur le bord de la mer, et je te réponds qu'elle sera bonne : dînons. Elise et Raimonde se mirent à table avec nous, comme à l'ordinaire ; nous leur annonçâmes là qu'elles allaient se séparer. Elise, dîmes-nous, trouve à Ancône un riche négociant qui fait sa fortune ; elle y reste. Les deux amies fondirent en larmes ; puis Elise se jetant dans mes bras : Oh ! ma chère dame, s'écria-t-elle en me couvrant de ses pleurs et de ses baisers, vous m'aviez promis que je ne vous abandonnerais jamais !... Et c'est ici, mes amis, où j'éprouvai bien de quelle energie est dans l'ame d'une libertine, le choc de la sensibilité sur la luxure ; je me roidis contre ses larmes, je trouvais du plaisir à les braver... à ne les faire servir que d'aiguillon à ma lubricité. Mais, ma chère, répondis-je à cette belle fille, en la repoussant sur son siége, n'aurais-je donc pas d'éternels reproches à me faire, si je te faisais manquer ta fortune ? — Je ne veux point de fortune, madame, je ne réclame que la grâce de ne vous abandon-

ner de ma vie… Elise, dit Durand, tu aimes donc bien Juliette ? — Hélas ! madame, je lui dois la vie, j'étais perdue sans elle ; c'est elle qui a retiré Raimonde et moi de chez un brigand, qui nous aurait infailliblement massacrées, et quand la reconnaissance se joint aux sentimens naturels du cœur, vous imaginez bien, madame, que la plus ardente amitié doit en être le fruit. Il faut cependant vous quitter, dit la Durand avec méchanceté, il le faut très-promptement. Je bandais, Durand s'en apperçut ; passe dans une autre chambre avec elle, me dit mon amie, tout bas, je vais me branler avec Raimonde.

Àpeine fus-je seule avec Elise, que je sentis la fureur s'emparer de mes sens ; cette belle fille me baisait en pleurant, je la maltraitai ; et sentant mon foutre couler aux premiers coups que je lui donnais, je redoublai. En vérité, lui dis-je durement, vos sentimens pour moi me surprennent, car il s'en faut que les miens y répondent : vous avez pu ne pas m'être indifférente autrefois, mais aujourd'hui je suis lasse de vous : il y a plus de trois mois que je ne vous garde que par charité. Par charité, madame ? — Oui, d'honneur, que deviendrez-vous sans ma pitié ? une raccrocheuse des rues. Remerciez-moi donc des soins que je me suis donnés pour vous procurer quelqu'un, et branlez-moi par reconnaissance. Je la mis nue, j'examinai tous ses charmes, et l'esprit dans lequel je les voyais, pensa me faire mourir de volupté : ah ! comme j'étais doucement remuée, en me disant, dans trois jours ce beau corps sera la proie des vers, et je serai la cause de cette destruction. Élan divin de la luxure, inexprimables voluptés du crime, voilà donc les ravages que vous produisez dans l'organisation d'une femme libertine ! Elise !… Elise ! toi que j'aimais, je te livres à des bourreaux, et j'en décharges !

Comme la petite coquine, pour tâcher de se faire regretter, redoublait de soins avec moi, elle triompha bien promptement ; elle me suçait en me socratisant ; j'inondai sa bouche ; je lui rendis ce qu'elle m'avait fait. J'idolâtrais l'idée de la plonger dans le plaisir, avant que de la livrer au supplice ; elle déchargea… puis fondit en larmes, en m'adressant les expressions les plus tendres… les plus instantes prières de la conserver auprès de moi : rien ne parvint à me toucher. Dès que je fus rassasiée, allons, dis-je, il faut partir ; elle voulut passer dans sa chambre pour faire son paquet ; ce n'est pas la peine, lui dis-je, on vous enverra tout cela demain… Elle se rejette dans mes bras, je la repousse, je lui donne des coups furieux, elle en saigne ; je l'eusse étranglée, je crois, sans la promesse de la livrer à Cordelli. Nous rentrâmes au salon : Durand n'y était point encore. Je me hâtai d'aller l'observer par le trou de la serrure ; Dieu ! quelle fut ma surprise, de voir un homme enculant Raimonde, et La Durand fustigeant le fouteur. Je frappes… je veux entrer. Est-ce toi, dit Durand ? — Eh ! sans doute, ouvre donc… Ah ! me dit-elle bas, en me faisant doucement entrer… c'est Cordelli, il a voulu voir absolument la fille que tu lui destinais ; je n'ai pas voulu te troubler, et lui ai donné Raimonde, en attendant… tu le vois, il l'encule… il en rafole. Ne vous dérangez pas, monsieur, me hâtai-je de dire en me rapprochant ; mais souvenez-vous seulement que ce n'est pas celle-là que je vous livre. J'en suis fâché, répondit le paillard, avec des expressions entrecoupées par la violence des sensations de son plaisir. Oh ! oui… j'en suis… fâchée… car elle a le plus… beau cul… le plus étroit, et je me… sentais toutes les dispositions possibles… à faire… avec elle… infiniment de choses singulières… Allons, continua-t-il en déculant, je ne veux pas décharger, j'ai besoin de mes forces ; mais raisonnons un moment ; Raimonde

sortit, et Cordelli s'asseyant entre la Durand et moi ; je n'ai pu tenir à mon impatience, nous dit-il, je suis arrivé comme vous sortiez de table, la Durand m'a dit que vous vous amusiez avec celle que vous me destinez ; voyant Raimonde avec elle, j'ai désiré sa jouissance, et vous avoue que je n'ai pu m'empêcher, en la connaissant, de regretter que ce ne soit pas celle-là qui doive ce soir me servir de victime. C'est la favorite de Juliette, m'a dit la Durand, elle ne voudra jamais la livrer ; mademoiselle, poursuivit le séducteur, en me prenant la main, écoutez-moi, je suis rond dans les marchés que je fais ; riche à millions, faisant seul, depuis plus de vingt ans, tout le profit de la célèbre foire de Sinigaglia, quelques mille sequins de plus ou de moins, quand il s'agit de mes passions, ne me font rien ; je ne connais pas Elise, mais votre Raimonde me plaît infiniment ; j'ai bien peu vu de plus divin derrière, je n'en foutis jamais de plus chaud ni de plus étroit : cette fille doit être superbe dans les pleurs, et c'est, en un mot, une des plus belles femmes à victimer, que j'aie encore vue depuis long-tems. Tenez, je prends l'autre sur parole, et celle-ci avec connaissance de cause : voulez-vous six mille sequins de toutes deux ? Beaucoup plus, dis-je, en sentant aussitôt l'intérêt, l'amour de l'or, l'emporter dans mon cœur, sur toute autre espèce de sentiment, vous me donnerez vingt mille sequins des deux, et elles sont à vous. Mais, dit Cordelli, j'en ai déjà une pour mille sequins. — Je romps le marché, je ne les vends plus qu'ensemble, et certainement, elles ne sortiront de mes mains qu'au prix que je viens de dire. Je ne puis qu'approuver mon amie, dit Durand, vous êtes encore bien heureux qu'elle vous cède à si bas prix l'unique objet de ses affections. — Une fille que j'idolâtre… la livrer, à qui ? à un scélérat, qui va la faire mourir ! — Oh ! oui, répondit l'Italien, et par d'horribles supplices, je vous en réponds.

— Il faut donc que ces choses-là se payent, décidez-vous donc, monsieur, car si la pitié vient reprendre ses droits dans mon ame, vous n'aurez plus rien. Votre marchandise est chère, mademoiselle, reprit le négociant, mais, sacre-dieu, vous me prenez dans un moment où le feu de la luxure ne me permet plus aucune réflexion… Envoyez ce bon chez mon commis, et vous aurez l'argent désiré dans une demi-heure. Voyons l'autre fille, en attendant. Scélérate, dis-je bas à mon amie, c'est encore ici ton ouvrage ; il était décidé que tu ne voulais me laisser personne. — Oh, Juliette ! n'accuse de tout ceci que mon amour pour toi ; sois sûre que tu ne te repentiras jamais de t'être livrée à moi seule ; inspirée par mon idolâtrie, je te tiendrai lieu de toute la terre ; et elle sortit pour aller retirer l'argent. Je fis paraître Elise, d'abord seule. Elle est charmante, s'écria le paillard ! je ne m'étonne pas du prix que tu y mets ; et, se pressant de la déshabiller, son enthousiasme redouble quand il peut admirer à l'aise les charmes de cette jolie créature ; il ne se lasse point d'examiner ce cul délicat et mignon ; il le baise, l'écarte, le gamahuche, le fout, en ressort pour le baiser de nouveau, et quelqu'ardentes que soient les caresses qu'il prodigue, il ne peut s'en rassasier. Fais venir l'autre, me dit-il, je veux comparer. Raimonde paraît, et bientôt aussi nue qu'Elise, elle offre à notre examinateur tout ce qui peut faciliter ses observations. On n'imagine pas le scrupule avec lequel il y procède ; les fesses sur-tout fixent son attention avec un recueillement dont on n'a pas d'idée, je le branle légèrement pendant ce tems-là ; il manie quelquefois mon derrière, en enfonçant sa langue dans ma bouche ; il encule Elise, en nous claquant, Raimonde et moi, de droite et de gauche : en vérité, l'une vaut l'autre, me dit-il tout bas, et toutes deux sont délicieuses… Je les ferai beaucoup souffrir… Quel est le meilleur cul, demandai-je ?

Ah ! toujours Raimonde, me répondit-il, en baisant la bouche de cette belle fille, le sien est plus chaud, plus étroit : mets-toi sur le bord du lit, Juliette, me dit cet insatiable libertin, je veux t'enculer aussi ; il fait repasser Elise à ma gauche, de façon que je suis au milieu. Alors, il pince vigoureusement les deux culs en foutant le mien ; puis se retirant, c'en est assez, dit-il, je déchargerais ; le jour s'avance, partons. Les deux jeunes filles vont se préparer ; et me trouvant seule avec l'Italien, avoue, lui dis-je, que c'est ma compagne qui t'a échauffée la tête sur Raimonde. — Je ne te cacherai pas qu'elle desire sa mort. — La coquine ! c'est par jalousie ; ce motif l'excuse à mes yeux... Oh ! mon parti est pris : tu feras donc bien souffrir ces deux malheureuses ; et je le branlais pendant ce tems-là, il était debout devant moi, je secouais son vit sur ma gorge, je lui chatouillais l'anus... Et quel supplice leur réserves-tu ? — Est-ce que tu desires que je les ménage ? — Ah ! si j'ordonnais ces tourmens, ils seraient plus affreux que ceux que tu prépares ! — Délicieuse créature !... voilà comme j'aime les femmes ; elles sont plus féroces que les hommes, quand elles se livrent à la cruauté. La raison de cela, est naturelle, répondis-je, leurs organes sont plus déliés, leur sensibilité plus profonde, leurs nerfs bien plus irascibles ; or, voilà le genre de constitution qui mène à la barbarie. — Avec une imagination bien plus vive que là nôtre, une femme doit plus avidement embrasser les excès, et voilà pourquoi, dans le crime, elles vont toujours bien plus loin que nous. Qu'on annonce un duel, un combat de gladiateurs, une exécution de justice, vous les verrez s'y porter en foule ; recensez les spectateurs, le résultat vous offrira toujours au moins dix femmes contre un homme. Une infinité de sots, ajouta le négociant, dupes de cette incroyable sensibilité qu'ils voient dans les femmes, ne se doutent pas que les extrémités se

rapprochent, et que c'est précisément au foyer de ce sentiment que la cruauté prend sa source : parce que la cruauté n'est, elle-même, qu'une des branches de la sensibilité, dis-je, et que c'est toujours en raison du degré dont nos âmes en sont pénétrées, que les grandes horreurs se commettent. Tu parles comme un ange, mon cœur, dit le négociant ; baise-moi mille fois, j'aime ton esprit autant que tes charmes, tu devrais t'attacher à moi. Je suis inviolablement attachée à mon amie, répondis-je, nous sommes inséparables et ne nous quitterons qu'à la mort. — Elle resterait avec toi. — Cela est impossible, nous voulons revoir notre patrie… Et je finissais à peine que la Durand revint. Comme j'étais allée au-devant d'elle, j'eus le tems d'apprendre de sa bouche, qu'elle venait de réussir au plus heureux des coups. J'ai fait un faux billet, me dit-elle, et nous avons le double de l'argent. — Quarante mille sequins ? — Oui, je les tiens déjà dans mon cabinet. — Céleste créature ! oh, combien j'aime ton adresse ! — Te repends-tu du marché, maintenant ? — Non, d'honneur… Mais lorsque Cordelli reverra son agent ? — Le crime sera consommé ; et s'il lâche un seul mot, nous le ferons rouer. — Oh ! baise-moi mille et mille fois, mon ange ! — Viens chercher la moitié de l'argent. — Ces précautions deviennent inutiles entre nous ; occupons-nous de Cordelli, nous partagerons au retour. — Je voudrais que tu prisses tout ; j'ai plus de plaisir à te voir au dernier degré de l'opulence, qu'à m'enrichir moi-même ; et Cordelli nous faisant appeler, nous partîmes.

En peu d'heures, nous arrivâmes au château du négociant. C'était une vraie forteresse située sur un rocher s'avançant de plus de vingt toises dans la mer ; on était obligé de quitter la voiture à la petite ferme qui se trouvait au bas du rocher, offrant à sa racine un escalier de quatre cents marches, par lequel seul on

parvenait à cette redoutable maison. Nous trouvâmes, au bas, une porte de fer, que le négociant ouvrit, et six pareilles dans la longueur de l'escalier, que notre patron ouvrit et referma de même. Durand, voyant la surprise se mêler sur mes traits, à l'agitation de la peur, me rassura, et dit aussi-tôt à Cordelli : Tu m'avais parfaitement indiqué l'endroit, et nos gens, à qui j'en ai laissé la description, pour nous y revenir chercher demain, si nous ne sommes pas à dix heures du matin avec eux, trouveront bien facilement cette retraite. Elle est connue de tout les environs, dit le négociant, d'un air à me calmer ; mais ta précaution, Durand, était inutile, je t'ai promis que cette nuit même, nous retournerions à la ville, et tu me connais assez pour être bien sûre que je ne te tromperai jamais. Il s'en fallait bien que nos deux jeunes filles fussent aussi tranquilles. Une sorte de pressentiment accompagne toujours le malheur, les infortunées l'éprouvaient dans toute sa force : elles étaient toutes les deux prêtes à s'évanouir. Une dernière porte semblable aux autres s'ouvre enfin et se ferme avec les mêmes procédés ; deux vieilles femmes de soixante ans nous reçoivent. Tout est-il prêt, dit Cordelli ? Depuis ce matin, monsieur, répond une des vieilles ; et nous ne vous attendions pas si tard : nous avançons ; une salle-basse assez triste s'offre d'abord à nous. Regardez où nous sommes, dit Cordelli, en ouvrant une fenêtre ; et quelle fut alors notre surprise, de nous voir à trois cents pieds de la surface de la mer, et presque au milieu des eaux : ce rocher décrit une courbe, dit le négociant, la ligne perpendiculaire tomberait à une demi-lieue du rivage ; on peut crier tant qu'on veut ici, l'on est sûr de n'être entendu de personne ; nous sortîmes de cette salle et montâmes au second : tel était le lieu de la scène ; jamais peut-être rien d'aussi horrible ne s'était offert à mes yeux. Sur une estrade ronde, placée au mi-

lieu de cette salle, ronde elle-même, nous distinguâmes, dès en entrant, tous les différens instrumens nécessaires à tel supplice que l'on pût imaginer. Il y en avait de si exécrables, de si incompréhensibles, que jamais même l'idée de leur existence ne m'était venue ; deux grands hommes basanés, hauts de six pieds, la bouche ornée d'effrayantes moustaches et d'une figure horrible, absolument nuds comme des sauvages, paraissaient au milieu de ces instrumens attendre avec respect les ordres qui leur seraient donnés. Quinze cadavres de jeunes filles et de jeunes garçons tapissaient les murs rembrunis de cette salle ; et sur quatre sellettes environnant l'estrade, se voyait assis deux filles de seize ans, et deux garçons de quinze, dans le plus parfait état de nudité. Les vieilles qui étaient entrées avec nous, fermèrent les portes, et Cordelli jouissant délicieusement de notre surprise, c'est ici que nous allons opérer, dit-il ; rarement, affecta-t-il de dire à nos deux jeunes filles... Oh oui, très-rarement on sort de cette salle, une fois que l'on y est entré : allons, dona Maria, faites déshabiller ; qu'on allume, et mettons-nous promptement à l'ouvrage... je sens le foutre qui picote mes couilles ; je n'ai jamais été si en train de faire des horreurs.

Juliette, me dit le paillard, je vous établis mon satellite, l'agent général de mes plaisirs ; mettez-vous nue et ne me quittez pas. Uniquement attachée au service... aux besoins urgens de mon vit et de mon cul, vous soignerez exactement l'un et l'autre pendant toute la scène : si je me fais foutre, vous humecterez le trou de mon cul avec votre bouche ; vous mouillerez de votre langue, les vits destinés à me sodomiser ; vous les introduirez vous-même dans mon derrière ; si je fouts, vous guiderez ma pine dans les trous qu'il me plaira de perforer, que vous élargirez de même avec la salive émanée de vos lèvres : vous observerez une chose

en opérant ; toutes les fois que votre bouche viendra de préparer, soit un vit, soit un cul, il faudra qu'aussitôt cette même bouche se colle sur la mienne, et la suce long-tems. Le plus profond respect, d'ailleurs, accompagnera toutes vos démarches : songez qu'il n'entre ici que des esclaves ou des victimes.

Vous, Durand, vous m'amenerez les objets, vous me les présenterez, et souvenez-vous l'une et l'autre de ne jamais faire aucun mouvement, sans me faire baiser avant vos derrières.

Quant à vous, poursuivit-il, en s'adressant aux vieilles, seulement nues de la ceinture en bas, les bras bien découverts, et armés d'une poignée de verges minces et vertes, vous me suivrez de même, et vous vous exercerez sur mes reins et mes fesses, à mesure que vous en reconnaîtrez le besoin. Vous Sanguin, et vous Barbaro, non seulement vous remplirez ici le rôle d'exécuteurs, mais vous observerez même, avec exactitude, de me perforer le derrière, chaque fois que vous me verrez vous le présenter amoureusement ; Juliette alors saisira vos engins, et viendra me les introduire dans le cul, conformément aux détails et aux ordres qui lui ont été indiqués.

Pour vous, jeunes gens, qui, placés sur ces quatre sellettes, attendez dans le plus respectueux silence, ce qu'il me plaira de vous prescrire, la soumission est votre lot ; n'imaginez pas que les liens qui vous attachent à moi, puisque vous êtes mes enfans tous les quatre, quoique nés de différentes mères, m'empêchent de vous conduire à la mort, par les sentiers les plus rudes et les plus épineux ; sachez que je ne vous ai donnée la vie, que pour vous l'ôter, que l'infanticide est un de mes plus doux plaisirs, et que plus le sang vous rapproche de moi, plus j'aurai de délices à vous martyriser.

Pour vous, mes beaux enfans, poursuivit-il, en flagornant et persiflant avec cruauté mes deux femmes ; je vous paye assez cher, pour avoir le droit de faire avec vous tout ce que la perversité de mon imagination pourra me suggérer de plus exécrable… et vous pouvez compter sur d'affreuses souffrances : je connaîtrai bientôt, j'espère, tous les effets de la douleur sur vos ames sensibles.

Àces mots, les malheureuses créatures se précipitent aux genoux de leur farouche tyran. Déjà déshabillées par les vieilles, leurs beaux cheveux noirs flottant en désordre sur leur sein d'albâtre, leurs larmes inondant les pieds de ce bourreau, rendent d'un intérêt au-dessus de tout ce qu'on peut dire, le déchirant spectacle de leur douleur et de leur désespoir… Ah, foutre-dieu ! dit le scélérat, en se laissant aller sur un fauteuil, pendant que je le pollue d'une main, et que je le socratise de l'autre… Comme j'aime ces effets tragiques de l'infortune !… comme ils me font bander !… Voulez-vous un poignard, mes belles amies ? vous pourriez-vous tuer mutuellement, cela serait délicieux pour moi ; et le monstre, en parlant ainsi, appuyait brutalement ses mains sur les seins frais et délicats de ces deux charmantes filles ; il les pinçait, il les comprimait violemment, et paraissait prendre un plaisir singulier à redoubler leur douleur morale, de tous les petits tourmens physiques qu'il infligeait avec volupté. Apportez moi leurs foutus culs, dit-il à l'une des vieilles ; mettez les trous à hauteur de mes lèvres : vous, Durand, sucez-moi ; Juliette continuera de me branler dans votre bouche : alors il mordit ces deux beaux culs, et laissa l'empreinte de ses dents en plus de douze ou quinze endroits ; passant ensuite sa tête entre les cuisses de Raimonde, il revint la mordre sur le clitoris, avec une telle violence, que la pauvre fille s'en évanouit. Enchanté d'un tel effet, il recom-

mence l'épreuve avec Elise ; mais un mouvement de cette belle fille ayant fait manquer le but, le scélérat n'atteignant que les lèvres du vagin, en emporte un morceau tout sanglant : quelque maltraitées qu'elles fussent de ces premières attaques, il veut les foutre toutes les deux en cet état. L'ordre se donne, on les couche à plat-ventre sur un long canapé, leurs têtes au-dessous des cadavres qui tapissent la chambre, et là le coquin, servi par Juliette, s'introduit alternativement de leurs deux cons dans leurs deux culs, pendant l'espace de plus de vingt minutes ; alors, il s'empare d'une poignée de verges, et les ayant fait placer à genoux l'une au-dessus de l'autre, de manière à ce qu'il pût frapper ensemble et les fesses divines d'Elise, et les beaux tetons de Raimonde, il fustigea, il martyrisa ces belles chairs, tantôt séparément, et tantôt à-la-fois, plus d'une demi-heure de suite, pendant qu'une des vieilles, à genoux devant son derrière, lui piquait les fesses, avec une aiguille d'argent. Elise et Raimonde changèrent, afin qu'il put fouetter les fesses de celle dont il venait de déchirer les tetons, et martyriser le sein de celle dont il venait de molester le cul. Quand tout fut bien en sang, on bassina, on étancha les parties molestées, et Cordelli, bandant comme un furieux, ordonne à l'un des jeunes garçons de s'approcher : ce délicieux enfant réunissait tous les charmes que peut prodiguer la nature ; figure enchanteresse, peau blanche et fine, une jolie bouche de beaux cheveux, le plus beau cul que l'on puisse voir. Comme il ressemble à sa mère, dit le paillard en le baisant… La malheureuse ! qu'est-elle devenue, dis-je à l'Italien ?… Eh bien, Juliette, me répondit-il, vous me soupçonnez donc toujours de quelques horreurs : vous seriez bien surprise, si je la faisais paraître à l'instant. — Je vous en défie… Eh bien ! la voilà, dit Cordelli, nous montrant un des cadavres accrochés au mur ; c'est sa mère, de-

mandez-lui plutôt ; je l'ai dépucelé là, le cher amour : à peine y a-t-il trente-six heures… Oui, là, dans les bras de la tendre mère, et peu après, qu'il vous le dise encore… Oui, en vérité, sous ses yeux, j'envoyai la maman, par un supplice assez bisarre, où je vais envoyer aujourd'hui monsieur son cher fils, par un qui ne le sera pas moins, je vous le jure… et le coquin, pollué par moi, bandait excessivement.

Il fait contenir l'enfant par une vieille, j'humecte, par ses ordres, l'orifice gomorrhéen, je guide le membre, Durand suce le ganimède en dessous, et l'Italien encule, en baisant mon derrière.

Toujours assez leste… assez maître de lui, pour n'effleurer que le plaisir, sans jamais le laisser échapper, Cordelli, sans perdre de foutre, se retire encore de ce cul.

L'autre jeune homme est amené, même cérémonie, même économie de sperme ; et le négociant les faisant mettre, l'un sur les reins de l'autre, les étrille tous deux à-la-fois : de tems en tems il revient aux vits, il les suce : enfin, dans un mouvement furieux de lubricité, il mord, d'une manière si terrible, les couilles du premier qu'il a foutu, que l'enfant en perd connaissance ; Cordelli, sans y prendre garde, passe ailleurs : on approche de lui, l'une des jeunes filles ; ce n'était pas une beauté, mais elle avait quelque chose de si doux, un air de pudeur et d'innocence, si intéressant, qu'elle entraînait tous les hommages, sans qu'on pût les lui refuser. Pour celle-là, dit Cordelli, elle est bien sûrement pucelle ; mais comme il ne m'est plus possible de bander pour un con, j'ordonne aux vieilles de me la contenir à plat-ventre, sur les bords de ce canapé, et dès qu'il possède bien en perspective les deux voluptueuses fesses de ce bel enfant, le paillard les moleste, les mord, les pince, et les égratigne avec tant de vîtesse et de

force ; quelles sont en sang dans une minute : le coquin enfile le cul. Croyant avoir acquis là suffisamment de forces pour essayer le con, il s'y présente, et son illusion, soutenue par nos attouchemens et par nos baisers libertins, principalement par nos derrières offerts à ses caresses, il vient à bout de faire sauter le pucelage ; il se retire tout sanglant pour renfiler sa route favorite, et après quelques attaques, ainsi mélangées, il revient décharger dans le cul d'un des jeunes garçons, qu'à cet effet, il a toujours tenu près de lui. On eut dit un éclat de foudre : je crus qu'il allait enfoncer la maison. Nous l'entourions ; il baisait mes fesses, une des vieilles le fouettait, Durand le socratisait, Elise lui chatouillait les couilles, il pinçait le cul de Raimonde, il examinait ceux du petit garçon et de la jeune fille, postés bien en face de lui ; tout… tout concourait enfin à provoquer une décharge dont il était difficile de se peindre l'énergie.

Oh ! foutre, dit-il en sortant de là, il va me falloir des horreurs à présent ; pour me remettre en train. Eh bien ! nous en ferons, mon ami, nous en ferons, dis-je en consolant son vit, en le suçant, en le pressant, en en exprimant, avec soin, jusqu'à la dernière goutte de sperme. Cordelli me sut gré de ces soins ; on l'entoure de nouveau pendant que je le suce, sa bouche se porte sur celle de la jeune fille qu'il vient de dévirginer, on dirait qu'il voudrait lui arracher la langue à force de la lui sucer ; bientôt, qui le croirait ! par une incroyable bisarrerie, c'est la bouche fœtide de l'une des vieilles qu'il veut langotter un quart-d'heure, et le vilain ne la quitte que pour pomper, avec les mêmes délices, celle de l'un des bourreaux qu'il fait approcher de lui ; ce dernier excès le détermine : je commence à sentir les effets du miracle : Cordelli prend une de mes mains, et la portant sur l'instrument de ce scélérat, je suis confondue en voyant que l'outil qu'on me fait empoi-

gner a plus de grosseur que la plus forte partie de mon bras, et presque la longueur d'une de mes cuisses. Prends ce vit, Juliette, me dit l'italien, et places-le dans le con de la petite fille que je viens de déflorer, songe qu'il faut qu'il entre à quelque prix que ce puisse être. Sur l'inutilité des premières tentatives, nous fûmes obligés d'attacher la victime ; Cordelli veut qu'elle le soit, les quatre membres en bas, et fortement liés au parquet… que les deux trous surtout, soient bien présentés, afin que si son homme ne peut réussir à se plonger dans l'un, il soit à même de se réfugier aussitôt dans l'autre ; je conduis le glaive : Cordelli pressait son homme par derrière, quelque sec et poilu que fût ce fessier, le paillard le lui langottait à plaisir, et parraîssait prêt à le foutre, dès que l'énorme engin de cet agent serait niché où il le voulait. À force d'art, nous réussissons ; le vit pénètre dans le con de la jeune fille, et les teintes livides de la mort, répandues sur son front, annoncent l'état affreux de son physique. Cependant, Cordelli, l'œil fixé sur ce singulier mécanisme, ordonne bientôt à son homme de changer de main. J'aide à l'opération : la nature foulée, pressée vivement de partout, semble se prêter à-peu-près indifféremment à tout ; cependant l'anus se déchire, le sang coule, et l'Italien, aux nues, se collant au cul du fouteur, lui rend bientôt tout ce qu'il donne. Oh ! juste ciel ! que de contrastes ! On ne se fait pas d'idée de cette jolie petite mine, intéressante et douce, salement baisée par la figure d'homme la plus rébarbative, et la plus effrayante qu'il y eût sans doute au monde, flétrissant, de ses rudes moustaches, les lys et les roses du plus beau teint possible, et mêlant d'exécrables blasphêmes, aux prières douces et pleines d'onction, de l'ame la plus innocente. Que votre imagination, mes amis, se représente, d'une autre part, l'infâme Cordelli, préférant, aux beautés qui l'environnent, le cul dégoûtant de ce bourreau,

gamahuchant ce cul avec la même ardeur dont tout autre être eût raisonnablement brûlé pour une jeune et jolie novice, y introduisant son vit, et commandant enfin à la Durand, d'étrangler la victime pendant que son homme déchargera.

Tout a lieu : la malheureuse expire ; et l'Italien, déculant son homme, nous offre un vit sec et mutin, maintenant propre à toutes sortes d'attaques. Ah ! me voilà remis, nous dit-il… En voilà donc une de morte ! j'ai été bien sage, mes amis, vous en conviendrez ; on ne saurait, je crois, ordonner un supplice moins fort. Une des vieilles voulut emporter le cadavre… laisse donc, s'écria-t-il, laisse donc cela, bougresse, ne sais-tu donc pas que ces perspectives me font bander ? et le vilain, collant son visage sur celui de cette malheureuse, ose cueillir d'affreux baisers sur des traits déformés par la mort, et n'offrant plus, au lieu des grâces qui s'y jouaient naguères, que les convulsions de la douleur… que les contorsions du désespoir. Durand, dit le négociant, fais rebander cet homme-là ; je veux qu'il me foute pendant que mon vit farfouillera l'un et l'autre orifice de la petite fille qui me reste. Tout se prépare ; Cordelli encule, il faisait toujours précéder cette épreuve. Son homme le fout sans préparation ; un cul si large en avait-il besoin ! Elise et Raimonde lui font baiser leurs fesses, il manie de droite et de gauche celles des deux petits garçons, dont la Durand et moi suçons les vits. Du cul, Cordelli passe au con, et les objets varient sous ses doigts ; son homme décharge : il appelle l'autre ; celui-ci, pour le moins aussi bien fourni que son camarade, mais plus effrayant encore, s'il est possible, sodomise vigoureusement son maître, et lui décharge deux fois dans le cul, et les orgies commencent à prendre une plus sérieuse tournure.

Allons, sacre-bougre de Dieu, dit notre homme en colère, il me faut des crimes, des horreurs, ce n'est plus qu'à ce prix que obtiendrai de nouvelles éjaculations ; et sur ce point, mon égoïsme est tel, que dût-il en coûter la vie à tous tant que vous êtes ici, je vous immolerais tous à l'instant pour obtenir une bonne décharge. Par qui vas-tu commencer, scélérat, dis-je alors ? — Par toi… par une autre… par je ne sais qui ; que m'importe pourvu que je bande ? croyez-vous donc qu'il en soit ici, dont les jours me soient plus précieux les uns que les autres ? Allons, voyons cette garce-ci, dit le pendart, en saisissant la tremblante Elise par le sein, et l'entraînant à ses genoux ainsi ; alors il se fit apporter des tenailles, et pendant que je le branlais, qu'un des bourreaux lui contenait la victime, et qu'on l'entourait de culs, le barbare eut la constance d'arracher brin à brin toute la chair des tetons de cette jeune fille, et d'applanir si bien sa poitrine, que l'on n'y vît bientôt plus nulle trace des deux boules de neige qui l'embellissaient quelques heures avant. Cette première opération faite, on lui représente la victime sous une autre forme ; elle est tenue par quatre personnes, les cuisses dans le plus grand écart possible, et le con bien en face de lui ; allons, dit l'antropophage, je vais travailler dans l'attelier du genre humain ; je le suçais cette fois-ci ; ses tenailles fouragent un quart-d'heure, il les enfonce jusqu'à la matrice. Qu'on retourne, s'écrie-t-il en fureur ; les plus belles fesses du monde lui sont présentées, son fer cruel s'introduit dans l'anus, et cette délicate partie est traitée avec la même frénésie que l'autre : et c'est moi… moi, jadis folle de cette belle créature, c'est moi qui, maintenant, excite son assassin à la traiter avec autant de rage et de fureur. Trop funeste inconséquence des passions, voilà donc où vous nous portez ! Inconnue de moi, j'eusse peut-être éprouvé, pour cette créature, quelques senti-

mens d'indulgence ; mais il est inoui ce qu'on invente, ce qu'on dit, ce qu'on fait, quand c'est le dégoût qui flétrit les tendres roses de l'amour.

Elise, noyée dans son sang, respirait cependant encore ; Cordelli la considère avec délices dans cette voluptueuse angoisse : le crime aime à jouir de son ouvrage, tout ce qui l'assure, tout ce qui le contente, devient une jouissance pour lui. Il m'oblige à le branler sur elle ; il imbibe, avec volupté, son vit du sang que sa main fait couler, et l'achève enfin à coups de poignards.

Un des jeunes garçons remplace ma tribade. Cordelli fait ouvrir les fenêtres du côté de la mer : on attache l'enfant à une corde que tient une poulie, au moyen de laquelle on le laisse brusquement tomber à cinquante pieds de hauteur. Là, Cordelli lui crie de se préparer, en lui faisant voir qu'armé d'un couteau, il peut au plus petit mouvement de sa volonté l'engloutir à jamais dans les flots. L'enfant crie ; je branle Cordelli ; il baise la bouche de Raimonde ; il branle le vit de l'un de ses bourreaux pendant que l'autre le fout, en lui piquant les fesses. On relève la corde : l'enfant rentre, mais toujours attaché. Eh bien ! lui dit le négociant, as-tu eu bien peur ? — Ah ! je n'en puis plus, mon père ; grace, grace, je vous en conjure… Petit jeanfoutre, dit Cordelli en fureur, apprends que ce mot de père n'a plus de sens à mes oreilles ; je ne l'entends plus ; tourne tes fesses, il faut que je te foute avant que de te renvoyer aux poissons… Oui, mon cher fils, aux poissons… voilà ta destinée ; tu vois quelle est la force du sang dans mon cœur ! Le coquin encule : pendant qu'il fout, on allonge la corde ; la chûte sera de deux cents pieds cette fois. Dès que deux ou trois allées et venues paraissent l'avoir satisfait, les bourreaux saisissent l'enfant, et le précipitent violemment par la

fenêtre, c'est-à-dire, à deux cents pieds de haut ; distance qu'il n'a pas plutôt parcourue, que la corde, en l'empêchant d'aller plus bas, disloque absolument les membres où elle est arrêtée. On le remonte. Le malheureux tout brisé, rendait le sang de partout. Encore une enculade, dit l'Italien… Et puis une cabriole, dit Durand. — Assurément ; mais la corde que je fais allonger ne le laissera plus cette fois qu'à vingt-cinq pieds de la surface des eaux. L'enfant refoutu se rejette, se remonte presque mort. Son père le fout pour la dernière fois ; et dès qu'il est à dix pieds de la surface de l'eau, allons, lui crie le féroce Italien, prépare-toi, tu vas mourir. Pour le coup la corde se coupe, et c'est dans la mer qu'est enfin plongé ce malheureux.

Cette passion, dis-je à Cordelli, est une des plus jolies que je connaisse. — T'échauffe-t-elle, Juliette, — oui d'honneur. — Eh bien ! donne-moi ton cul, je vais te foutre ; cela te calmera. Cordelli me lime un quart-d'heure en complotant de nouveaux écarts, et Raimonde est appellée. Son sort est écrit dans les yeux de l'Italien ; elle peut aisément l'y voir… Oh, ma chère maîtresse ! me dit-elle en m'embrassant, il est donc décidé que vous allez, me livrer à ce monstre ? moi qui vous aimais tant !… Des rires furent mes seules réponses : et les bourreaux ayant présenté cette chère fille, le traître fait précéder quelques caresses ; il palpe et baise toutes les parties charnues ; il langote, chatouille le clitoris, encule, reste dix minutes au fond du derrière, et Raimonde est jetée nue dans une cage de fer, remplie de crapauds, de serpens, de couleuvres, de vipères, de chiens enragés et de chats, qui jeûnaient depuis quatre jours. On ne se figure ni les cris, ni les contorsions, ni les haut-le-corps de cette malheureuse si-tôt que les animaux l'eurent atteinte ; il était impossible de voir des impressions de douleur d'un genre plus pathétique. Je n'y tins pas ;

Durand me branlait bien en face de la cage où foutait Cordelli, sucé par une vieille : en un instant, toutes ces bêtes couvrirent Raimonde, au point qu'on ne la vit bientôt plus. S'attachant aux parties charnues, les fesses et les tetons furent dévorées en peu de minutes. Comme elle ouvrait la bouche en criant, une vipère s'insinua dans son gosier et l'étrangla, malheureusement trop tôt pour nos plaisirs. En ce dernier instant, l'autre bourreau foutait Cordelli, le coquin sodomisait une vieille en gamahuchant le cul de la seconde, et maniant mes fesses d'une main, celle de la petite fille qui restait, de l'autre, et Durand continuait de me branler.

Oh ! double foutre-dieu, que j'exècre, s'écria-t-il, en se retirant fort vite du cul de la vieille, j'avais cru me mettre à l'abri de la décharge en sodomisant cette gueuse, et m'en voilà tout prêt. Non, non, elle ne partira pas, mon cher, dis-je, en courbant son vit la tête contre terre ; tu auras le tems de finir : pensons à autre chose un moment. Eh bien, dit le négociant, comment trouves-tu ce supplice, Juliette ? je l'ai conçu pour cette garce, du moment que j'ai eu vu son derrière : il me suffit d'examiner cette partie dans une femme pour dicter aussi-tôt son arrêt de mort. Si tu veux, Juliette, je vais écrire le tien sur tes fesses même ; et comme il les pinçait vigoureusement en disant cela, je me dégageai lestement, en lui présentant celui des petits garçons qui restait. Il le fixe avec des yeux terribles, c'est celui dont le scélérat a massacré la mère, et dont le cadavre embaumé existe encore sous ses regards. J'ai desiré, ce me semble, dit cet effrayant libertin, que l'on fit souffrir à ce petit gueux, le même supplice par lequel j'ai fait périr madame sa mère, il y a trois jours. Qu'en dis-tu, Juliette ; voilà quel est ce supplice. Il faut d'abord crever les yeux de la victime ; lui couper ensuite toutes les extrêmités ; lui casser après les quatre membres, et définitivement l'enculer pendant qu'on

l'achève à coups de poignards ; et c'est-là, dis-je, ce que vous avez fait souffrir à sa mère. Oui. — Cela me paraît fort bon ; il ne s'agît plus que d'exécuter ; mais j'espère que vous n'oublierez pas et d'arracher les dents et de couper la langue. Ah, foutre-dieu ! tu as raison, Juliette, répond Cordelli, je l'avais oublié avec celle qui lui donna le jour ; mais je proteste bien de m'en souvenir avec le fils. Allons, opérez, dit-il à ses bourreaux ; et pendant ce tems, c'est mon cul qu'il perfore, en se faisant placer pour perspective celui de la jeune fille, dont les tourmens doivent suivre ceux-ci. La Durand lui montre le sien sur la droite, et il examine le spectacle à gauche ; les vieilles le fouettent.

On ne se peint point la légèreté avec laquelle les bourreaux travaillent, et l'on se forme encore moins d'idée de l'excès des douleurs et de la violence des cris de la victime. Quand Cordelli s'apperçoit qu'un seul agent suffit au supplice, il ordonne à l'autre, encore teint de sang de venir m'enconner, afin de lui rendre meilleure la jouissance de mon cul. Quelqu'accoutumée que je fusse aux monstrueux engins, celui-là, je l'avoue, ne s'introduisit en moi, qu'en m'occasionant d'horribles douleurs ; j'étais secouée, Dieu sait. Quoique cet homme fût affreux, les horreurs qu'il venait de commettre, la manière vigoureuse dont il me traitait, les blasphêmes qu'il prononçait, l'épisode sodomite dont me régalait son maître, tout m'entraîna bientôt, et j'inondai de foutre le vit de mon fouteur. Cordelli comblé d'entendre les cris de ma décharge, se mêler à ceux des tourmens de son fils, n'y tient pas ; son sperme s'écoule malgré lui, et je suis à la fois mouillée des deux côtés. Cependant le supplice n'était pas fini ; l'exécuteur demande s'il faut suspendre : non en vérité, répond l'Italien ; ces gens-là sont bien singuliers, ils s'imaginent toujours qu'on a besoin de bander pour tourmenter une créature ; mais

moi, j'agis de sang froid, comme dans la passion : la nature a placé dans mon être le goût du sang, et je n'ai nullement besoin de m'exciter pour en répandre. On continua. Cependant, pour ne pas laisser languir la scène, je réchauffais son vit dans ma bouche, et la Durand l'excitait par des propos. Cordelli, lui dit-elle, la preuve que tu n'es pas assez féroce, c'est qu'il nous reste encore des horreurs à inventer, après toi. — Prouvez-moi cela. — Facilement. Je vais, si tu le veux, ordonner moi-même le supplice de la fille qui te reste, et tu verras, je me flatte, des choses plus fortes que celles qu'enfanta jusqu'ici ta débonnaire imagination. Voyons, dit le négociant. Il faut, dit ma compagne, qu'au moyen des instrumens que je vois-là, vous fassiez enlever délicatement la peau de cette jeune fille : ainsi écorchée vive, vous la fouetterez avec des épines, vous la frotterez ensuite avec du vinaigre ; et vous renouvellerez sept fois cette opération. Arrivé aux nerfs, vous les lui piquerez avec des pointes d'acier rougies, puis vous la plongerez dans un brasier ardent. Oh ? foutre, dit Cordelli, quel supplice ! Écoute Durand, je l'accepte ; mais je t'avertis que je te le fais subir à toi-même, s'il ne me fait pas décharger. J'y consens. — Travaillons. On fait avancer la donzelle ; c'était la plus jolie des deux. Cette malheureuse avait la plus belle taille possible, de superbes cheveux blonds, un air de vierge, et des yeux dont Vénus même eût été jalouse. Le cruel Italien veut encore baiser ce charmant petit cul ; il faut, dit-il, que je lui rende un dernier hommage, avant que ma barbarie en flétrisse les roses ; qu'il est beau ce cul, mes amies ! et Cordelli vivement ému des horreurs proposées, passe bientôt des éloges aux actions. La jeune fille est enculée, et après deux ou trois courses, le vilain veut jouir du plaisir cruel de voir le plus gros des vits de ses bourreaux, perforer ce joli petit cul. L'épreuve a lieu ; mais ne peut,

comme vous croyez bien, réussir qu'aux dépends du déchirement total de l'anus : Cordelli, pendant ce tems-là, sodomisait l'exécuteur ; l'autre s'empare du con de la jeune personne, qui, traitée de cette cruelle manière, nous donne l'image d'une brebis entre deux lions. Le paillard ne s'en tenant point-là, passe du cul de l'un de ses bourreaux, dans celui de l'autre, et se trouvant enfin suffisamment échauffé, il ordonne le commencement du supplice en chargeant Durand de sa direction.

Il est impossible de se représenter les douleurs qu'éprouva cette malheureuse, quand l'italien la fouetta, avec des épines, sur la peau neuve qu'on venait de lui faire en l'écorchant ; mais ce fut bien autre chose, quand on enleva cette seconde, et qu'il fallut fouetter sur la troisième : les grincemens de dents de cette malheureuse, ses hauts-le-corps faisaient le plus grand plaisir à voir. Cordelli voyant que je me branlais à ce spectacle, vint me chatouiller lui-même ; mais occupé du supplice de sa victime, il chargea la Durand de ce soin ; et mon amie, toute aussi émue que moi, se fit rendre ce qu'elle me prêtait. L'opération fut longue, nous déchargeâmes trois ou quatre fois ; toutes les peaux de cette créature furent enlevées, sans que les organes de la vie fussent encore endommagés. Il n'en fut pas de même lorsqu'on lui attaqua les nerfs avec des pointes d'acier rougies au feu. Ses cris redoublèrent de force ; elle était fort lubrique à voir. Cordelli veut l'enculer en cet affreux état ; il en vient à bout, et continue à la percer avec ses fers rouges tout en la sodomisant. L'excès de la douleur absorbe à la fin dans elle, tout ce qui la retenait encore à la vie, et la malheureuse expire en recevant le foutre de son bourreau dans le cul. Un sérieux glacé, caractérise alors tous les traits de sa figure. Il s'habille, fait revêtir ses bourreaux, et passe avec eux et les vieilles dans une pièce voisine. Où va-t-il, dis-je à la

Durand, avec laquelle cet arrangement me laissa seul ? — Je l'ignore ; s'il allait maintenant comploter contre nous ? — Nous le mériterions. Pourquoi diable viens-tu chez des gens que tu ne connais pas mieux ? — L'espoir de l'or m'a séduite, il me séduit encore. Je suis persuadée que c'est ici ou le coquin cache ses richesses ; si nous pouvions nous en défaire et le voler : j'ai sur moi de la poudre prompte, ce serait l'affaire d'un instant. — Ce procédé, ma chère, heurterait nos principes ; respectons éternellement le vice, et ne frappons que la vertu. En arrêtant la source des crimes de cet homme, nous sauverions la vie à des millions de créatures : le devons-nous ? — Tu as raison : et Cordelli reparut suivi de son escorte. D'où viens-tu, lui dit la Durand... de te livrer je le parie, à quelqu'infamie secrette que tu nous caches. Vous vous trompez, répondit l'Italien en ouvrant une porte qui communiquait, de la pièce où nous étions, dans celle où il avait pénétré par l'extérieur ; tenez, continua-t-il en nous faisant voir un oratoire orné de tous les attributs de la religion, voilà d'où je viens ; quand on a, comme moi, le malheur de se livrer à d'aussi terribles passions que celles qui m'entraînent, il faut bien appaiser au moins par quelques bonnes œuvres, la colère qu'elles doivent inspirer à Dieu. Tu as raison, dis-je, laisse-nous imiter ton exemple ; Durand, suis-moi, allons demander pardon à Dieu des crimes que cet homme nous a fait commettre ; et tirant la porte, nous nous enfermâmes dans l'oratoire. Oh ! pour le coup, dis-je promptement à mon amie que je n'avais emmenée là que pour lui parler à l'aise, pour le coup, mes idées changent, et cet imbécille fanatique ne mérite que la mort ; n'ayons nul regret au fil criminel que nous coupons en lui arrachant la vie. Avec une ame timorée comme celle de ce bougre-là, on ne parcourt pas long-tems la carrière du vice ; ce seraient peut-être ici ses der-

nières expéditions : agissons donc sans scrupule. Rien de plus aisé, me dit Durand, que de nous défaire de tous ces gens-là, à l'exception d'une des vieilles qu'il faut conserver pour nous montrer le local ; va, sois certaine que c'est ici où ce négociant cache ses trésors, et que notre moisson sera bonne. — Mais ses gens qui viennent le reprendre ce soir ? — Nous les ferons boire, et nous nous en déferons de même : nous rentrâmes.

Nous voilà aussi saintes que toi, dîmes-nous, mais de grâce fais-nous rafraîchir, nous mourons de faim. Aussitôt, sur un ordre donne par Cordelli, les deux vieilles servent un assez bon repas, que partagent le maître et ses acolites. Au troisième verre de vin, Durand glisse adroitement la poudre, d'abord à Cordelli, et successivement aux deux autres ; il n'y eut pas moyen d'en donner aux vieilles, elles ne touchèrent à rien : en un instant, la poudre produisit tout l'effet que nous en attendions, et nos trois scélérats tombent à terre comme des sacs. Durand, alors, sauta sur la plus agile des vieilles, va, lui dit-elle, en lui enfonçant un couteau dans le cœur, va joindre tes indignes complices ; si ton maître n'eût été qu'un roué comme nous, il était pardonné, mais dès qu'il croit en Dieu, je veux qu'il aille au Diable : pour toi, dit la Durand à l'autre, si nous te laissons la vie, c'est sous la condition expresse de nous aider d'abord, à jeter les cadavres dans la mer, et de nous enseigner ensuite tous les détours, toutes les cachettes et toutes les chambres du château ; il doit y avoir ici des trésors, il nous les faut ; commence par nous dire s'il y a d'autres êtres ici que nous ? — Maintenant, non, mesdames, nous répondit la vieille en tremblant, il n'y a plus que moi de domestique dans la maison. — Que veux-tu dire par là : y aurait-il donc d'autres maîtres ? Je crois, nous dit la vieille, qu'il y a encore quelques victimes ; au reste, promettez-moi la vie, je vais vous

mener par-tout. Nous nous débarrassâmes d'abord des cadavres ; et tout en agissant, ton maître, dîmes-nous, venait-il souvent à cette maison ? — Trois fois par semaine. — Et d'affreux massacres à chaque visite ? — Vous l'avez vu ; venez, poursuivit cette femme, quand notre première opération fut faite, je vais vous mener dans les cachots, vous y trouverez encore du gibier. C'était-là, qu'à plus de cent pieds sous terre, le scélérat enfermait et cachait ses victimes ; toutes étaient dans des prisons séparées, et sur douze de ces chambres, nous en trouvâmes neuf remplies ; cinq contenaient de très-jolies filles d'environ quinze à dix-huit ans ; quatre garçons de treize à seize ans occupaient le reste ; toutes ces victimes avaient été débauchées et enlevées dans différentes villes d'Italie ; deux de ces filles, l'une de seize ans, l'autre de dix-huit, étaient de Raguse en Albanie ; il était difficile de voir de plus belles créatures : au moment où nous les examinions, nous crûmes entendre quelque bruit au bas de l'escalier du château, nous volons nous éclaircir de la cause de cet événement ; c'était le retour de nos gens et de ceux de l'Italien. Nous commençâmes par faire venir ces derniers, au nombre de trois, et les ayant fait boire dans la salle où étaient encore les restes de notre repas, au moyen de notre poudre prompte, nous les avons bientôt mis au rang de leur maître. Redescendant alors pour parler aux nôtres : retournez à la ville, dîmes-nous, nous voulons passer encore vingt-quatre heures ici ; Cordelli garde ses gens, c'est tout ce qu'il nous faut, et la voiture repartit. Nous retournâmes examiner les victimes : Durand, dis-je, je prends ces deux Albanaises pour moi, elles me dédommageront d'Elise et Raimonde, et je réponds aux signes de mécontentement que j'apperçois déjà sur ta figure, je réponds, dis-je, que je les sacrifierai, dès que tu le voudras, avec la même facilité que j'ai fait les autres. — Il te faut donc tou-

jours des femmes ? — Il m'est impossible de m'en passer, mais il ne me faut qu'un cœur, et c'est du tien seul que je veux faire à jamais mon unique trésor. — Flatteuse, il faut céder à tout ce que tu veux ! Lila, c'était celle de seize ans, et Rosalba furent donc aussitôt relâchées et mises néanmoins sous clef dans une des meilleures chambres du château ; il y avait déjà huit jours que ces pauvres filles étaient reléguées dans ces cachots mal-sains, mal nourries, couchées sur la paille, et l'on s'appercevait du mal-aise que leur faisait éprouver leur détention ; toutes deux s'effrayaient encore, mais quand je les eus baisées, caressées, leurs larmes coulèrent, et elles m'accablèrent d'amitiés ; elles étaient sœurs et filles d'un riche négociant de Raguse, avec lequel Cordelli se trouvait en correspondance ; il avait persuadé à leur père de les faire élever à Venise, et le scélérat semait le bruit de leur mort, afin de s'en emparer. Je vais imiter ton exemple, dit la Durand, prendre aussi l'une de ces jeunes filles. Oh ! J'y consens, chère amie, va, sois bien sûre que je ne serai jamais jalouse de ces choses-là. Monstre, dit Durand, plus délicate que toi, je ne veux pas que rien me distraie de ta chère idée. Cesse donc, mon amour, cesse donc, répondis-je, de prendre des plaisirs charnels, pour des distractions morales ; je t'ai déjà dit que mes systêmes différens des tiens étaient inébranlables ; que je saurais foutre et me branler avec toute la terre, sans être un instant distraite du tendre sentiment que je t'ai juré pour la vie. Nous fîmes placer les trois autres filles et les quatre garçons dans la salle des supplices, et après nous en être amusées la moitié du jour, nous rafinâmes les horreurs commises avec Cordelli, et fîmes périr ces sept créatures dans des tourmens mille fois plus cruels encore ; cela fait, nous dormîmes deux heures, et poursuivîmes nos recherches.

Je ne sais pas positivement le lieu où il garde son argent, nous dit la vieille, j'ignore même s'il en a ici ; mais s'il en existe, ce doit être dans une cave voisine de celle où l'on met le vin. Nous y descendîmes ; deux énormes portes d'airain formaient la clôture de ces caveaux, et nous n'avions pas d'outil pour les enfoncer. Plus nous trouvions de difficultés, plus augmentait, suivant l'usage, le desir que nous avions de les vaincre. À force de tourner, nous découvrîmes une petite fenêtre qui donnait dans ce caveau, et que deux seuls barreaux garantissaient. Notre premier mouvement fut de nous élancer pour voir à travers. Là, six grands coffres s'offrirent à notre vue : vous imaginez comme cet aspect redoubla notre zèle ; enfin, après des peines infinies, nous parvenons à déraciner ces barreaux. Je m'élance la première ; j'ouvre un de ces coffres avec une incroyable agitation ; mais, hélas ! combien notre joie est courte, en voyant que ces bahus immenses ne contiennent que des instrumens de supplices, ou des hardes de femmes. J'allais de rage abandonner l'opération, lorsque Durand me dit, cherchons bien, je ne puis m'ôter de la tête qu'il n'y ait autre chose là-dedans. Je fouille ; mes mains tombent sur un paquet de clefs, dont l'une porte pour étiquette : clef du trésor. Oh, ma chère Durand ! m'écriai-je, ne cherchons plus ici ; voilà la preuve que l'objet de nos vœux n'est pas dans ce caveau. Hélas ! nous avions d'abord trouvé des portes sans clefs, voilà maintenant des clefs sans portes. Dona Maria, sais-tu quelque-chose, dis nous-le, ta fortune est faite ? Vous me mettriez entre la mort et des millions, que je ne vous en dirais pas davantage, répondit la vieille. Cherchons, nous trouverons peut-être : allez, dit la Durand, me chercher une baguette de ce coudrier que j'ai vu dans la cour. Dès que mon amie l'a reçue, elle se livre à l'impression de cette baguette, d'abord immobile en ses mains. Elle monte : un

secret mouvement l'avertit de tourner à gauche ; elle suit une longue gallerie, au bout de laquelle une nouvelle porte de fer se présente à nous. J'essaie à l'instant les clefs ; elles ouvrent ; la baguette tourne alors dans les mains de Durand avec une incroyable rapidité. Dix énormes caisses étaient dans cette chambre, et certes ce n'étaient ici ni des vêtemens de femmes, ni des instrumens de supplices, mais de belles et bonnes pièces d'or, dont il y avait pour plusieurs millions. Allons, dis-je, pleine de courage et de joie, il ne s'agit plus que d'emporter. Comment faire pour y réussir ! Se confier aux domestiques était dangereux ; on ne pouvait descendre ces caisses, il fallait les vuider. Dans cette fatale alternative, nous préférâmes d'emporter moins, et d'emporter plus sûrement : la vieille, les deux jeunes filles, la Durand et moi, nous nous chargeâmes à outrance, et nous ne cessâmes, huit jours de suite, de faire des voyages. Nous répandions, pendant ce temps-là, que Cordelli passerait le mois à la campagne ; qu'il nous avait chargé de lui aller journellement tenir compagnie, et sous main, nous frétions une felouque pour Venise. Le neuvième jour au matin nous en profitâmes, après avoir jeté la vieille dans un des puits du château la dernière fois que nous y fûmes, afin d'enterrer notre secret avec elle.

Le tems de notre traversée fut superbe, les soins de nos femmes excessifs, la chaire excellente : nous arrivâmes à Venise, point trop fatiguées d'une mer calme et tranquille, sur les côtes de laquelle nous n'avions jamais cessé d'être.

C'est, sans contredit, un spectacle aussi magnifique qu'imposant, que celui d'une ville immense flottante au milieu des eaux ; il semble, comme Grécourt le dit quelque part que la sodomie ait choisi là son saint asile, afin d'éteindre aussi-tôt, dans la mer, les

bûchers dont le fanatisme voudrait la punir ; il est certain qu'elle gît là comme dans son temple, et qu'il est bien peu de villes en Italie où elle règne avec plus d'empire.

L'air qu'on respire à Venise, est mou, efféminé, il invite au plaisir, quoique souvent peu sain, sur-tout quand la marée est basse ; alors, les gens riches vont le plus qu'ils peuvent dans les campagnes riantes qu'ils possèdent en terre ferme ou dans les isles voisines de la ville. Malgré cette mauvaise qualité de l'air, on y voit cependant beaucoup de vieillards, et les femmes s'y flétrissent moins vîte qu'ailleurs.

Les Vénitiens sont communément grands et bien faits, leur physionomie est gaie, spirituelle, et cette nation bien connue mérite d'être aimée.

Dès les premiers jours de notre arrivée dans Venise, je m'occupai de placer les sommes que je venais de me procurer nouvellement ; et malgré les instances de la Durand pour que je gardasse tout, je voulus absolument partager ; nos lots nous formèrent à-peu-près un million cinq cents mille livres de rente chacune, ce qui, réuni à ce que j'avais déjà, me composait un revenu de six millions six cents mille livres à manger par an ; mais craignant de paraître suspectes à Venise avec une fortune aussi considérable, nous prîmes tous les moyens nécessaires à persuader que le luxe que nous affections n'était le résultat que du produit de nos charmes et de nos connaissances dans l'art de la magie, et dans l'effet des simples. Nous recevions en conséquence chez nous, toutes les personnes de l'un et l'autre sexe, qui desiraient des voluptés ou des instructions, La Durand avait fait exécuter, d'après cela, un laboratoire et un cabinet à machines à-peu-près dans le goût de celui qu'elle avait à Paris : on y voyait

des trappes, des coulisses, des boudoirs, des cachots et tout ce qui peut en imposer aux yeux et à l'imagination ; nous prîmes de vieilles servantes, promptement dressées à toutes ces manœuvres, et nos deux jeunes filles eurent ordre de se prêter avec autant de complaisance que de soumission à tout ce qui devait servir et l'un et l'autre de nos projets. Vous vous souvenez qu'elles étaient vierges ; cette raison, jointe à tout ce que nous devions attendre de leur charmante figure et de leur jeunesse, devait à toute sorte de titres nous faire espérer que ces deux petites terres seraient d'un grand rapport, quand une fois elles seraient défrichées ; je devais d'ailleurs me joindre à elles et reprendre là, tous les premiers exercices de bordel, que vous m'avez vu pratiquer à Paris, lorsque je me jettai dans la carrière, ce qu'assurément je ne faisais ici que par libertinage, d'après le bien immense dont vous voyez que je jouissais.

Le premier individu qui se présenta chez nous, fut un vieux procurateur de Saint-Marc, qui, nous ayant bien examinées toutes les trois, me fit l'honneur de me présenter le mouchoir : peut-être, me dit-il délicatement, mon goût me porterait-il à choisir une de vos pucelles, mais mon impuissance prononcée ne me permettrait pas de jouir des voluptés qu'elle m'offrirait ; je serai, sans doute, plus à l'aise avec toi, et je vais t'expliquer de quoi il s'agit.

Tu auras, me dit le vilain, la bonté de m'avertir du jour où tes règles seront le plus abondantes ; couchée sur un lit, les cuisses très-écartées, je m'agenouillerai devant toi, je te gamahucherai le con, je m'enivrerai de ces menstrues que j'adore ; et quand je me serai bien mis en train, en les dévorant, je terminerai le sacrifice au temple même que je viendrai d'encenser, pendant qu'une de

tes domestiques, il faut absolument que l'individu que je te demande soit de cet état, pendant, dis-je, qu'une de tes servantes aura la complaisance de m'étriller à tour de bras. Seigneur vénitien, répondis-je, votre sérénité a-t-elle envie de recommencer souvent cette scène libidineuse, ou n'est-ce que pour une fois ? Ce n'est que pour une fois, me répondit le procurateur ; quelque belle que vous soyez, mon ange, il m'est impossible de revoir une femme quand elle a satisfait avec moi cette passion. Eh bien ! excellence, lui dis-je ; avec le souper, car il est de règle dans notre maison, que jamais un cavalier comme vous, ne s'amuse sans nous faire l'honneur de souper ; avec le repas, dis-je, et la fouetteuse, cela vous coûtera cinq cents sequins. Vous êtes chère, mademoiselle, me dit le procurateur en se levant ; mais vous êtes jolie, et tant que vous serez jeune vous aurez raison de vous faire valoir..... Quel jour faut-il que je vienne ? — Demain : ce que vous aimez commence aujourd'hui, et demain l'orage. Je serai très-exact, me répondit le procurateur, et ayant, dès le lendemain, satisfait à sa dégoûtante passion, l'ayant fait étriller à tour de bras, avec un nerf de bœuf, je reçus son dégoûtant hommage, dont j'eus la fausseté de lui faire croire que je faisais le plus grand cas. Je palpai au delà des cinq cents sequins, un diamant qui valait bien au moins le double, et dont le vieux coquin me fit présent, pour me prouver à quel point il était satisfait de mes bonnes manières.

Un négociant fort riche, nommé Raimondi, parut ensuite : mon cœur, me dit-il, en examinant mes fesses, votre cul est-il intact ? — Assurément, monsieur. Ma fille, continua-t-il en écartant, vous me trompez, ce n'est pas un homme qui a une aussi grande habitude des culs, auquel il est possible d'en imposer. — Eh bien ! monsieur, je ne vous cacherai rien ; une ou deux fois,

d'honneur, et pas davantage : et Raimondi, sans répondre, enfonça sa langue, au trou de mon cul ; il me fit relever : il était en feu. Écoutez, me dit-il, je vais vous expliquer ma passion ; rien de fait si elle ne vous convient pas : tout mon plaisir consiste à voir foutre, c'est cela seul qui me met en train ; je serais absolument nul si je ne m'enflammais au spectacle des jouissances d'autrui ; vous me fournirez six beaux hommes qui vous enconneront tour-à-tour sous mes yeux ; je m'amuse avec eux pendant qu'ils vous foutent, et sitôt qu'ils vous ont déchargé dans le con, j'avale avec grand soin, le foutre qu'ils vous ont lancé dans le vagin ; votre art doit consister à faire l'impossible pour me le rendre dans la bouche ; cette opération finie, vous m'offrez le derrière ; je vous sodomise pendant que vos six hommes m'enculent tour-à-tour ; dès que le sixième a déchargé, je sors de votre cul, je m'étends sur un lit ; vous vous posez à califourchon sur moi, et vous me chiez dans la bouche, pendant qu'un des hommes vous gamahuche le con, qu'un second vous enfonce la langue dans la bouche, que le troisième se branle devant moi, que le quatrième me suce le vit, et que j'en branle un de chaque main ; aussitôt que votre étron part, je le mange : cela fait, je me relève ; vous prenez mon vit dans votre bouche, vous me sucez exactement ; tous les hommes alors viennent l'un après l'autre chier dans la mienne ; j'avale leur merde, vous avalez mon foutre, et voilà le dénouement de la scène ; mais prenez garde, mon cœur… poursuivit le Vénitien, trois écueils terribles s'offrent à vous dans cet arrangement ; celui où, quelques efforts que vous fassiez, il vous devienne impossible de me lancer dans la bouche, le sperme que vous auriez reçu dans le con ; celui où vous n'avaleriez pas le mien ; et celui où vous ne pourriez pas chier : or, il est bon que vous sachiez que chacun de ces crimes est puni par cent coups de

fouet, que je vous fais appliquer devant moi par un des six hommes, de manière qu'en manquant de me rendre les six inondations, et en refusant d'avaler mon foutre, et en ne chiant point ? c'est huit cents coups de fouet que vous avez mérités ; cent, si vous n'avez commis qu'une de ces fautes : ainsi du reste.

Monsieur, dis-je à Raimondi, votre passion n'est pas d'une exécution très-facile, il y a de grands dangers à courir : j'imagine donc, qu'en me chargeant de tous les accessoires, deux mille sequins ne sont pas trop. Ta beauté me décide, et je consens à tout, dit le négociant : nous prîmes jour, et le surlendemain je le satisfis.

La Durand m'appela quelques tems après, pour un noble, dont la manie n'était pas tout-à-fait aussi dangereuse : mon amie le branlait, il léchait, pendant ce tems-là, mes narrines, le tour et le dedans de mes oreilles, ma bouche, mes yeux, le clitoris, l'intérieur du con, le trou du cul, les entre-deux des doigts de pieds et les aisselles ; au bout d'une heure de cette cérémonie, il finissait par se faire sucer le vit, et me déchargeait dans la bouche. La Durand m'avait prévenue huit jours d'avance, afin que je ne lavasse aucune de ces parties, la crise de ce libertin devant être mieux ou plus mal provoquée, en raison du degré de saleté dans lesquelles il les trouverait.

Ils s'avertissaient tous, et nous ne manquions pas de pratiques. Il en vint un qui conduisait avec lui deux négresses ; il fallait que, nue entre ces deux femmes, j'eusse la complaisance de me laisser branler par elles ; le contraste du blanc au noir commençait d'abord par le mettre en train ; dès qu'il y fut, il se mit à fouetter les négresses jusqu'au sang, pendant que je le suçais ; il m'étrilla ensuite à mon tour : déchiré par les négresses qui

l'houspillaient, tantôt avec des martinets à pointes de fer, tantôt avec des nerfs de bœuf, il finit par m'enculer pendant qu'une des femmes noires le sodomisait lui-même avec un godmiché, et qu'il molestait le cul de la seconde. Je volai à celui-là un diamant superbe, tout en lui suçant le vit, et j'exigeai encore de lui, mille sequins, pour une partie aussi extraordinaire.

Il en parut un plus singulier : il fallait le lier nud sur une échelle double, deux de nos servantes l'étrillaient à tour de bras, la Durand le suçait ; huchée sur le haut de l'échelle, je lui chiais sur le nez ; quand il banda, nous le fîmes mettre à genoux, nous lui fîmes son procès, nous l'interrogeâmes, nous le condamnâmes à être rompu. Tous les instrumens étaient là ; mais la barre était de carton : Durand le lia sur la croix ; je frappai, il déchargea sous les coups, nous donna cinq cents sequins, et s'enfuit, tout honteux, de nous avoir mis dans la confidence d'une aussi bisarre fantaisie.

Enfin, nos pucelles furent en scène ? nous vendîmes dix-huit fois le pucelage du con de Rosalba, trente fois celui de son cul ; vingt-deux fois celui du con de Lila, trente-six fois l'autre ; et après avoir retirés plus de six cents mille francs de ces quadruples prémices, nous les livrâmes aux bras séculiers.

L'ambassadeur de France m'écrivit un jour de me rendre chez lui avec une des plus jolies filles qu'il me serait possible de trouver. Je lui conduis une enfant de seize ans, plus belle que l'amour, et qui, enlevée au sein de sa famille, qu'elle ne devait plus revoir, m'avait coûté excessivement cher. Monseigneur nous fait déshabiller toutes les deux dans un petit cabinet, situé au plus haut degré de sa maison : une espèce de trou profond, et que l'on eût pris pour un puits, se trouvait au milieu de cette pièce.

L'ambassadeur nous courbe toutes deux sur le bord, comme pour nous en faire voir la profondeur, et s'amuse à observer nos fesses, bien à sa portée par cette posture. Si je vous précipitais toutes les deux là dedans, dit le paillard, qu'en arriverait-il ? — Bien peu, d'inconvéniens, si nous tombions sur de bons matelats. C'est dans les enfers que vous tomberez, gueuses ; ce que vous voyez est la bouche du Tartare, et en même tems, pour nous effrayer, des flammes sortent de cet antre obscur et nous repoussent. — Ainsi, ce sera donc là notre tombeau ? — Je le crains, et vois votre sentence écrite sur vos culs. Il nous les baisait, nous les pinçait en disant cela ; et celui de la jeune personne que je lui avais amenée, était sur-tout le plus molesté. Il le mordait et le piquait avec une aiguille : cependant rien ne paraissait encore, et quoique par ses ordres je le secouasse de toutes mes forces, il n'y avait pas même encore la plus légère apparence d'érection…

Oh ! foutre, dit ce libertin en empoignant ma compagne, et l'enlevant de terre, oh ! sacre-dieu, quel plaisir de précipiter cela dans les flammes. L'effet suit de près la menace, et sitôt que par mes soins, le vit du paillard bande, d'un élan vigoureux la jeune fille est à l'instant élancée dans le trou..... branle… branle… branle donc, foutue garce, s'écrie-t-il, en voyant sortir les flammes que détermine la chûte, du corps qu'on vient de lancer ; puis s'armant d'un poignard, à l'instant où sa décharge est prête à partir, il se précipite lui-même dans le trou, pour y poignarder sa victime, dont les cris m'annoncent la mort. Je ne le revis plus ; une vielle femme me paya, me recommanda le silence, et nous n'avons jamais entendu parler de ce seigneur.

Les femmes parurent bientôt ; je m'étonnais, avec Durand, de n'avoir encore entendu parler d'aucune, lorsque signora Zanetti,

l'une des femmes les plus riches et les plus débordées de Venise, me fit inviter de l'aller voir. Cette créature, âgée de trente-cinq ans, me donna sur-le-champ l'idée de ces belles Romaines, dont les sculpteurs nous ont conservé les traits :

Quelle céleste figure ! c'était celle de Vénus elle-même, c'était sa taille, c'était la réunion complette de toutes ses grâces. Je vous rencontrai l'autre jour à l'église de la Saluté, me dit cette charmante femme : vous y alliez sans doute comme moi, pour y découvrir quelques objets de lubricité ; car je vous crois trop d'esprit pour qu'un autre objet, que celui-là, vous conduise en de pareils lieux ; c'est l'usage ici, les églises nous servent de bordels… Savez-vous que vous êtes très-jolie, mon ange ? Aimez-vous les femmes ? — Peut-on ne pas aimer ce qui vous ressemble ! — Ah ! voilà de la galanterie française. Dix ans de séjour que j'ai fait à Paris, m'ont appris ce jargon. Je vous prie de me dire franchement si vous aimez les femmes, et si vous aurez du plaisir à vous branler avec moi ? — Ah ! je vous le jure ; et pour que mes actions prouvent mes paroles, je m'élance au cou de la belle Vénitienne, et lui suce la bouche un quart-d'heure. Tu es charmante, mon ange, me dit-elle, en me prenant la gorge, et je vais passer de délicieux instans avec toi.

Nous soupâmes, et les voluptés les plus piquantes, couronnèrent cette libidineuse soirée. Zanetti, la plus libertine des femmes, possédait, mieux que qui que ce fût au monde, l'art de leur donner du plaisir ; je n'avais de mes jours été si bien branlée. Quand nous eûmes déchargé cinq ou six fois chacune, que nous nous fûmes léchées, sucées, foutues avec des godmichés, que nous eûmes épuisées enfin toutes les ressources les plus raffinées du saphotisme, foutons maintenant, me dit ma tribade ; elle

sonne : ai-je des hommes-là, demanda-t-elle à sa femme-de-chambre, jeune fille de dix-huit ans, belle comme le jour. Oui, madame, lui répondit celle-ci, il y en a dix là qui attendent vos ordres ; n'imaginant pas que madame eût besoin d'eux ce soir, ils allaient se retirer désolés, car ils sont bien en train. Est-ce que tu les a maniés, bougresse, dit la belle Vénitienne ? — Oui, madame, j'en ai touché quelques-uns, mais je ne les ai pas fait décharger ; madame peut s'en convaincre. Allons, amène-les moi, coquine, je veux en régaler ma nouvelle amie. Rosetti arrive aussitôt avec les dix jeunes gens, qui me parurent d'une taille et d'une figure enchanteresse ; en un clin-d'œil, la soubrette et la maîtresse, mettent ces armes en état ; et je me vois à l'instant menacée de dix vits, dont mes mains eussent à peine empoigné le plus mince. Eh bien ! me dit Zanetti, toute nue… échevelée comme une bacchante, c'est pour toi cette fête, où veux-tu que posent ces vits ?… Oh ! foutre, m'écriai-je, étourdie de ce spectacle, mets-les partout… par-tout… Non, me dit-elle, il faut desirer le plaisir, contente-toi de te les faire mettre dans le con cette première tournée, cela t'échauffera, tu désireras le reste ; et laisse-nous faire. En même tems, Rosetti se déshabille, toutes deux soutiennent, à coup de poignet, l'état brillant de nos athlètes ; et ma belle amie me les introduit, l'un après l'autre, dans le con. Dès qu'ils y sont, la garce se couche sur moi, à la renverse, met son con sur ma bouche, et vient me sucer le clitoris, pendant que deux jeunes gens l'enculent, et que la soubrette enfonce le vit d'un troisième, dans le cul de celui qui me fout.

On n'a pas d'idée des plaisirs que cette première séance me fit goûter. Quand tous les dix m'eurent ainsi passé sur le corps, je présente les fesses, on m'encule : j'avais le con sucé par Zanetti agenouillée contre un lit, et qui branlait un vit de chaque main.

On sodomisait mon fouteur, et je suçais le con de Rosetti, qui branlait deux vits sur sa motte, de manière à ce que je pusse, alternativement, ou sucer son con ou pomper les vits qu'elle masturbait. Quand tous les engins m'eurent ainsi passé dans le cul, nous ne formâmes plus qu'un seul grouppe. Je me couche à plat dos sur un homme qui m'encule ; un autre m'enconne ; de ma main droite je facilite l'introduction du vit d'un homme dans le cul de Zanetti, qui, couchée sur un autre, recevait un vit dans son con : de ma gauche, j'en faisais autant à Rosetti, également foutue par devant et par derrière. Un homme enculait celui dont j'étais sodomisée, et nous en avions chacune un dans la bouche. Il y a encore de la place pour deux, dit Zanetti ; tu vois que ceux qui sodomisent et ma femme-de-chambre et moi, pouraient, sans surcharger le tableau, avoir chacun un vit dans le derrière. On peut donc faire un grouppe de quinze, et si ces grouppes imitent le nôtre, tu vois qu'ils seront délicieux ; mais annéantie, ivre de volupté, je ne répondis qu'à coup de cul ; et le délire nous saisissant tous à-la-fois, ce fut au milieu d'un torrent de foutre que nous éteignîmes… — ou plutôt que nous endormîmes un instant notre dévorante lubricité.

Toutes les mêmes postures s'exécutèrent sur Zanetti, et ne jouant plus que le second rôle, j'eus le plaisir alors de m'embrâser aux indiscibles lubricités de cette coquine ; ni Sapho, ni Messaline, n'y faisaient œuvre ; c'était un déraisonnement… un décousement d'idées… un dévergondage… une série de blasphêmes si énergiques, des soupirs si brûlans… des cris si prodigieux à l'instant de la crise. Oh non ! je le répète, jamais Vénus n'eut une plus fidèle prosélite… jamais délire ne fut semblable… jamais putain plus débordée.

La coquine ne s'en tint pas là ; il fallut boire, après avoir foutu ; nous nous achevâmes : la soubrette se mit à table avec nous, mais les hommes furent congédiés ; et quand nous fûmes toutes trois hors de raison, nous nous remîmes à nous branler comme des garces, jusqu'à ce que l'astre des cieux venant éclairer nos saturnales, nous contraignît enfin à les suspendre, pour retrouver dans un peu plus de repos, les forces nécessaires à recommencer.

Quelques jours après, cette charmante femme vint me voir, je lui avais, disait-elle, absolument tourné la tête, elle ne pouvait plus se passer de moi. À présent que nous nous connaissons mieux, chère amie, me dit-elle, il faut que je t'avoue tous mes penchans ; je suis pleine de vices, et comme on dit que tu as beaucoup de philosophie dans l'esprit, je viens te supplier de tranquilliser ma conscience. Et quels sont, cher amour, m'empressai-je de dire, les vices que tu chéris le plus ? quels sont ceux où tu te livres avec plus de plaisir ? — Le vol. Rien ne m'amuse, comme de dérober le bien des autres ; et quoique j'aie plus de cent mille livres de rente, il n'est pas un seul jour dans ma vie, où je ne vole par goût. Console-toi, cher amour, dis-je, en tendant la main à mon amie, et vois dans celle que tu aimes, une des plus grandes zélatrices de cette passion ; assurément, je puis m'en passer comme toi ; et comme toi j'aime à m'y livrer… Que dis-je ! j'en fais, à ton exemple, un des plus doux amusemens de ma vie. Le vol est d'institution naturelle, ma chère ; non seulement ce n'est point un mal, mais il est constant que c'est même un bien.

Au reste, je vois avec plaisir, ma chère amie, poursuivis-je, en embrassant ma nouvelle amie, que tes principes ne sont pas très-scrupuleux en morale. On ne saurait être plus ferme que moi sur

tous ces objets, me répondit l'aimable Vénitienne : entraînée par ma tête, à mille infamies, il n'est rien que je ne me permette, toutes les fois que mes passions parlent… Quoi ! dis-je, jusqu'au meurtre. — Jusqu'au parricide, jusqu'au crime le plus effrayant, s'il en existait chez les hommes. Ah sacre-dieu, dis-je à mon amie !… baise mille et mille fois celle qui te ressemble aussi-bien, et juge-moi digne de toi. Eh bien ! me dit Zanetti, puisque tu t'ouvres de cette manière, je vais de même te parler avec confiance ; écoute, ne t'effraie pas, et jure-moi de ne rien révéler de tout ce que je vais te dire ; je fis le serment qu'exigeait mon amie, et voici ce que j'appris d'elle.

Tu sais que je suis veuve, Juliette, et par conséquent maîtresse absolue de mes actions. Ne me demande point comment j'ai eu cette liberté… et devine, sans me faire rougir de l'aveu, qu'elle est le fruit du crime. — Est-ce ta main qui l'a commis ? — Non. Je fis assassiner ce triste ennemi de mes plaisirs : à Venise avec quelques sequins, on brise aisément tous ses nœuds. — Il valait mieux le faire toi-même ; un trait de ressemblance de plus, en ce cas, nous eût réuni. — Oh Dieux ! je t'adore, chère ame ; comme il est bien fait de se défaire de ces coquins-là, quand ils veulent nous gêner ; et quel droit ont-ils donc à notre liberté, pour oser la contraindre ainsi : qu'on nous accorde le divorce, et l'uxoricide sera moins connu. Quoiqu'il en soit, il faut que tu saches, ma chère, qu'il existe à Venise une célèbre association de scélérats, dont l'unique métier est de voler, de filouter, d'escroquer et d'assassiner au besoin, tous ceux qui leur résistent. Les fils de cette association s'étendent à plus de trente ou quarante milles d'ici, et tous correspondent chez le nommé Moberti, directeur en chef de cette troupe. Or, ce Moberti, ma chère, est mon amant ; je suis folle de lui : il est impossible d'avoir pour aucun homme les sen-

timens que j'ai pour celui-là ; et cependant, ma chère, en le voyant, tu t'étonneras sans doute de ma passion pour lui ; mais lorsque tu le connaîtras, tu cesseras de te surprendre, et tu concevras alors qu'il est possible d'aimer un homme pour ses goûts, ses passions, le genre de son esprit, plus que pour les agrémens physiques de sa personne. Moberti a cinquante-quatre ans ; il est roux comme Judas ; ses yeux sont chassieux et petits ; sa bouche large et mal garnie ; son nez et ses lèvres à la manière des nègres ; il est petit, mal fait, mais doué, malgré cela, d'un instrument si prodigieux, que, malgré l'extrême habitude que j'ai d'être enculée, il m'écorche chaque fois qu'il me sodomise… seule et unique façon dont il jouisse de moi. Voilà, ma chère amie, le physique singulier de l'homme dont je rafole, quoique je lui fasse cent infidélités par jour ; mais il me les permet ; il sait que je ne puis m'en passer ; et si je lui en tolère, de mon côté, en lui fournissant le gibier qu'il aime, il me permet, du sien, de foutre, si je veux, avec toute la terre. Aucune jalousie de part ni d'autre : c'est presque ce qu'on pourrait appeller une union morale. Moberti a l'esprit qui me plaît, c'est un désordre d'imagination… si piquant, un libertinage si atroce, une férocité si sauvage, un abandon de principes si prodigieux, un athéisme si profond, une corruption si complète, que tout cela me tourne la tête, et me fait idolâtrer cet homme à un point qui surpasse tout ce que les poëtes et les historiens ont pu, jusqu'à ce moment-ci, vous peindre de l'amour. Moberti a, comme tu l'imagines bien, plusieurs agentes dans Venise, qu'il place chez des gens très-riches, et qui, ne fréquentant que des personnes de cette caste, sont à même de lui fournir des renseignemens. Je suis la première de ses agentes ; toutes les autres correspondent avec moi, et c'est par mon moyen que s'indiquent les principaux vols. Il n'y a que trois ans que nous nous connais-

sons ; je ne le sers que depuis cette époque ; mais je puis bien assurer que, dans ce court espace, je lui ai valu plus de dix millions, que je lui ai fait assassiner au moins quatre cents personnes ; et voilà ce qui me tourne la tête. Je décharge trois jours et trois nuits de suite, ma chère amie, lorsque j'ai commis ou fait commettre des crimes de cette espèce : lui-même aime le meurtre au point, qu'à l'exemple de ce fameux voleur de Sibérie, il abandonne, dans ses expéditions, les dépouilles à ses camarades, pour le seul plaisir d'égorger les victimes de sa propre main. C'est, je te le répète, le coquin le plus barbare et le plus cruel qu'il soit possible de trouver au monde ; et ses vices s'arrangent si bien avec ceux de mon caractère, que voilà pourquoi je l'adore. Par une fatalité singulière, et qui prouve que le crime est toujours bien plus heureux que la vertu, pourvu qu'il soit constant, hardi, il y a vingt-cinq ans que mon amant mène la même vie, il n'a pas même encore été soupçonné. Quelques capitaines de sa troupe ont été roués, pendus, brûlés, mais jamais ils ne l'ont compromis. Cet homme, rare par son énergie, par sa perversité, par son courage, espère mener encore douze ou quinze ans le même train, et se retirer ensuite avec moi en Dalmatie, où il a acheté dernièrement des possessions superbes. C'est ainsi que nous comptons couronner la vie la plus scélérate dont aient encore été souillées les annales humaines. Voilà, ma chère, ce que j'avais à te dire ; vois si tu veux être des nôtres : dans le cas de l'acceptation, je te donne à dîner sous peu avec mon amant ; tu le verras jouir de moi, de toi-même, si tu le desires, et nous prendrons tous les trois ensuite les arrangemens nécessaires à une liaison intime. Assurément, dis-je à mon amie, tu ne pouvais rien me proposer de plus agréable. J'accepte tout, à deux conditions : la première, que si ton amant s'amuse avec moi, il me payera chef, et que ce

ne sera de même qu'aux conditions d'un partage très-considérable dans ses vols, que je le servirai ; la seconde, c'est que nous partagerons dorénavant toutes les dépenses de nos réunions libertines : c'est ton amie que je veux être, ce n'est plus ta putain. Un souper délicieux termina cette conversation, et nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir bientôt.

Ne sachant pas comment tout cela tournerait, je crus devoir, jusqu'à de plus amples éclaircissemens, faire un mystère du tout à ma compagne. Nous vivions d'ailleurs dans une liberté assez grande, pour que chacun put faire tout ce qu'il lui plaîsait de son côté.

La signora Zanetti me prévint, quelques jours après, qu'elle avait parlé à son ami ; que celui-ci desirait infiniment de faire connaissance avec moi, et qu'elle m'invitait en conséquence de venir le lendemain dîner chez lui, dans une charmante campagne qu'il possédait dans l'île de Saint-George, à très-peu de distance de la ville.

On ne m'avait point trompé sur le physique de cet homme étonnant ; il était impossible d'être plus laid, et difficile en même tems d'avoir une physionomie plus spirituelle. Voilà, dit Zanetti en l'embrassant, la jolie fille dont je t'ai parlé ; j'espère que, sous tous les rapports, tu auras lieu d'en être content. Le brigand me prit alors par la main, et me conduisit, sans dire un mot, dans un cabinet, où je fus très-étonnée de trouver deux jeunes garçons de quinze ans, beaux comme l'Amour. Que ce gibier ne vous scandalise pas, me dit le paillard ; je suis bougre ; je vous foutrai pourtant, mais en cul ; votre amie a dû vous instruire : faite-moi voir vos fesses, et dissimulez le con, je vous supplie, au point qu'il ne me soit pas même possible de me douter que vous en ayez un.

Le début me parut cavalier : je ne sais néanmoins ce que ce personnage avait d'attrayant ; mais je sentis, dès le premier abord, qu'il était tout simple d'aimer un tel homme. Moberti fut long à l'examen de mon derrière, aucun détail ne lui échappa ; puis m'appliquant deux fortes claques sur chaque fesse, voilà qui est bon, me dit-il, je vois ce que c'est que votre cul, vous pouvez vous déshabiller. — Et votre amie, monsieur ? — Elle viendra ; elle sait bien que nous ne nous mettrons pas à l'ouvrage sans elle ; et pendant que je me déshabillais, Moberti caressait les petits garçons.

La belle Vénitienne parût. As-tu pourvu à tout, lui dit son amant ? Serons-nous bien seuls ? Les portes sont-elles bien fer|es sont-elles bien fermées ? Le dîner sera-t-il bon ? — Repose-toi sur moi, mon ami, tu connais mes soins. Allons, foutons donc en paix, reprit Moberti, et livrons-nous en sûreté aux plus bisarres caprices de l'imagination. — Oui, mon ami, oui, tu le peux ; il n'y a plus que Dieu qui te voie… Oh ! je me fouts de ce témoin-là, dit ce roué, mon plus grand chagrin est qu'il n'existe réellement pas de Dieu, et de me voir privé par là du plaisir de l'insulter plus positivement… Mais, peut-on parler devant cette jeune personne, est-elle des nôtres ? — Oui, tu sais ce que je t'ai dit sur elle, elle n'attend que son poste pour être en activité, et j'ose croire que tu en seras content. — Je le suis déjà de son cul… autant qu'on peut l'être du cul d'une femme… Allons, ma chère, mets donc tout ceci en train ; et Zanetti, déboutonnant aussi-tôt la culotte des deux jeunes garçons, montra leurs fesses au libertin qui, couché sur un vaste sopha se branlait en les regardant. Presse-toi, me dit mon amie tout bas, je suis sûre qu'il brûle du desir de voir tes fesses à côté de celles de ces garçons : je m'y place aussi-tôt, la motte bien plastronnée, et Moberti, sans préférence, nous examine un mo-

ment tous les trois, il baise cependant le mien avec ardeur, le gamahuche profondément ; alors il ordonne à l'un de ses gitons de se placer entre mes jambes et de m'arracher des poils, de manière à produire en moi des soubre-sauts, pendant lesquels il continue d'enfoncer toujours sa langue dans le trou de mon cul, et sa maîtresse le branle pendant qu'elle-même est branlée par l'autre giton. Écoutez-moi bien, dit alors le brigand, et sur-tout, exécutez ce que je vais vous prescrire, du mieux qu'il vous sera possible : il faut faire partir un pet dans ma bouche au même instant ou l'on vous arrache un poil ; et au sixième, en même-tems que le pet, il faudra pisser sur le nez du jeune homme qui vous épile, en l'accablant d'invectives. Je suis assez heureuse pour satisfaire ce singulier libertin, avec toute la ponctualité qu'il desire ; et quand j'en suis à l'inondation et qu'il m'entend l'accompagner d'invectives adressées à l'objet de sa luxure, pour venger son bardache, il s'empare d'une poignée de verges et m'étrille un quart-d'heure entier. Que fais-tu donc, que fais-tu donc, s'écrie Zanetti, par une suite de procédés annexés à cette scène, et quel tort cette créature a-t-elle envers toi ? — Elle a petté, la garce ; elle a souillé de son indigne urine le délicieux visage de mon ganimède ; il ne devrait pas exister de punitions assez fortes pour l'un et l'autre de ces outrages. Eh bien ! dit Zanetti, parfaitement au fait de tout ce qui plaisait à son ami, je vais te fouetter, polisson, jusqu'à ce que tu aies cessé de traiter ainsi mon amie : on le fustige de cette manière un bon quart-d'heure, au bout duquel l'Italien nous fit voir un membre d'un pied de long sur huit pouces de circonférence. En as-tu vu de cette taille, me dit-il en me le montrant ? — Oh ciel, m'écriai-je, je suis une fille perdue si jamais tu me perfores avec une telle machine ! C'est cependant ce qui va t'arriver, dit-il, en ordonnant ensuite à sa maîtresse de se déshabiller aussi, tu ne

seras pas plus difficile que ces enfans, ils ont leur pucelages, tu ne l'as pas. — Mais tu les tueras et je ne veux pas l'être. À ces mots, Zanetti, nue, vient lui présenter les fesses à baiser ; et pendant qu'un des jeunes gens lui tire un poil du con, elle lâche à brûle-pourpoint le plus énorme pet au nez de son amant, qui sacre, tempête, se jette sur elle et l'encule ; il arrange si bien pendant cette opération les petits garçons et moi au-dessus des reins de sa déesse, que nos trois culs se trouvent grouppés sur son visage, et qu'il peut baiser indistinctement l'un et l'autre. J'étais émerveillée, je l'avoue, de la manière leste dont Zanetti, sans sourciller, soutenait dans son cul l'introduction de ce membre énorme ; la garce n'avait pas bougé ; l'Italien sacrait, allait venait et faisait sentir ses dents sur nos fesses ; il se retire, le grouppe se défait, et il nous considère avec des yeux où se peint la plus cruelle luxure ; il se couche sur le canapé, le visage dans les fesses de son amante dont il tette l'anus, et nous ordonne dans cette posture de venir le branler quelques instans, chacun à notre tour, en observant de baiser son vit, de lécher ses couilles et de lui enfoncer trois doigts dans le cul. Son membre s'anime si prodigieusement à ce jeu, que je crois qu'il va perdre son foutre ; mais parfaitement maître de lui il se contient, se relève, demande des verges et nous fouette tous les quatre à tour de bras ; nous en recevons au moins deux cents coups chacun. Cette opération faite, il me saisit en me lançant des yeux qui me font peur. Bougresse, me dit-il, il faut que je te tue. Quelqu'accoutumée que je fusse à toutes ces scènes, j'avoue que la frayeur me saisit, d'autant plus, que Zanetti que je fixais, ne me tranquillisait nullement par ses yeux : oui, triple infâme Dieu, reprend l'Italien en fureur, oui, garce, il faut que je te tue ; et tout en disant cela, il me serrait le col de manière à m'étouffer ; il saisit ensuite un poignard, me le

tient suspendu sur le sein, pendant que son amie le branle, mais sans jetter un seul regard sur moi, sans me rassurer du moindre geste : après m'avoir tenue quelques minutes dans cette affreuse perplexité, il me courbe sur le sopha, présente son vit à l'entrée de mon cul et me l'enfonce sans nulle préparation, d'une telle vigueur dans l'anus, qu'une sueur froide couvre mon visage, et que je suis prête à m'évanouir. Cependant mon amie me tenait et s'opposait fortement à tous les mouvemens que j'eusse pu faire, de façon que je fus labourée, vexée, pourfendue de ce vit monstrueux, sans pouvoir opposer la moindre résistance ; il maniait, pendant ce tems-là, de chaque main, le cul d'un des petits garçons, et baisait Zanetti sur la bouche : au bout d'un instant, il me fit mettre à terre, les mains que j'appuyais sur le sopha, et courber étonnamment la tête en relevant les reins le plus qu'il m'était possible ; un des petits garçons passant mon col entre ses jambes, vint se tenir droit devant lui, et il le langottait pendant ce tems-là ; tous deux se remplacèrent mutuellement dans ce poste, et Zanetti, dans une attitude différente, vint placer le trou de son cul au même endroit où le paillard ne trouvait l'instant d'avant que des bouches ; il ne décharge point, et se retirant avec violence et sans aucune précaution, il m'occasionne presqu'autant de mal, par cette retraite précipitée, qu'il m'en a fait en s'établissant dans la place. Son cul est bon, dit-il en se retirant, il est étroit, il est chaud ; mais elle remue pendant qu'on l'encule, et tu sais, Zanetti, que je veux qu'on soit immobile, et que sans cette clause, il me devient impossible de décharger. Alors, sa maîtresse prend des verges, et le fouette ; j'étais à terre, étendue sur le ventre, les deux petits garçons le branlaient sur mes fesses ; au bout d'un instant, il me fit coucher à plat-ventre, et de travers sur un canapé ; il fait mettre les deux gitons sur mon corps, tous

deux auprès l'un de l'autre, et se présente au cul du premier qui se trouve placé près du mien : mais les plus fortes résistances s'opposent à ce projet. Attachons-les, sacre-dieu, s'écrie-t-il ; et Zanetti, me priant de l'aider, nous lions et garottons ce jeune garçon, en forme de boule, de façon que sa tête passée entre ses jambes écartées, présente la jouissance de la bouche tout au près de celle du cul. Pour mieux fixer la position, Zanetti s'accroupit sur l'enfant, Moberti se représente ; rien ne pouvant plus le déranger maintenant, son vit énorme disparaît en trois tours de reins dans l'anus du chétif écolier : je lui branle le cul pendant ce tems-là, et il manie l'autre jeune homme.

Rien d'horrible comme les propos de ce scélérat pendant cette jouissance ; il ne parlait que de crimes, que d'abominations, que de meurtres, que d'incendies, que de massacres ; il ne déchargea pourtant point encore : le second bardache, par ses ordres, est aussitôt mis dans la même posture ; il en jouit de même ; mais cette fois-ci, il avait fait placer celui qu'il venait de foutre, la tête en bas, les pieds en haut, et le corps ainsi étendu le long de celui de sa maîtresse, qui s'accroupissait sur celui du giton enculé. Il avait donc sous ses baisers, un cul, un con et une bouche : je le fouettais ; les propos redoublèrent d'horreurs, et je vis en un clin-d'œil, des ruisseaux de sang dans la chambre ; le cruel, en perdant son foutre, avait frappé de vingt coups de stilet, et le garçon qu'il sodomisait, et celui qui lui servait de perspective. Scélérat, lui dis-je en redoublant mes coups sur ses fesses, on ne porta jamais la trahison plus loin, et tu peux te flatter d'être un monstre. L'explosion de la décharge de ce libertin, m'avait donné l'idée d'un volcan ; ce n'était plus un homme, mais un tigre, un enragé. Le calme rétabli, les deux cadavres furent jetés dans un trou à dessein préparé au fond d'un petit jardin attenant le cabinet où

cette scène venait de se passer, et l'on se r'habilla ; Moberti s'endormit avant le dîner. Oh, quel homme ! dis-je à sa maîtresse. Tu ne vois rien encore, me répondit Zanetti ; il a été très-doux cette fois, il ne le sera pas toujours ainsi. Deux nouvelles victimes l'attendent au sortir de table, et comme ce sont des jeunes filles je te réponds qu'il les fera souffrir dix fois plus. — Notre sexe l'émeut donc davantage ? — Sans doute ; c'est l'histoire de tous les gens cruels en volupté ; la faiblesse, la délicatesse d'une femme les irritent bien plus, leur férocité a bien plus d'action sur la débilité que sur la force, moins on peut se défendre plus ils attaquent avec violence, et comme il entre ainsi plus de scélératesse dans le crime, ils ont aussi plus de plaisir. T'a-t-il bien fait mal ? — Ah ! je suis toute écorchée ; j'ai soutenu des vits monstrueux, jamais aucun qui m'aie fait autant de mal.

Cependant, Moberti ne tarda pas à se réveiller ; à peine le fut-il qu'il demanda à dîner : on servit. Nous étions dans une salle fraîche et solitaire ; tout ce qui était utile au service, se trouvait placé près de nous, sans que nous eussions besoin de domestique. Ce fut là que le brigand m'expliqua les services auxquels il me destinait ; il s'agissait de protéger ses vols, de lui découvrir des victimes, de quitter la Durand, pour prendre une maison seule, où j'attirerais les dupes qu'il comptait voler et tuer. Je prévis dans l'instant qu'il y aurait infiniment plus de danger que de profit, à l'acceptation d'un tel projet ; et beaucoup trop au-dessus d'un gain si médiocre, je refusai intérieurement les propositions de cet homme ; mais je me gardai bien de lui découvrir ma pensée, et pour que rien ne troublât son illusion, j'applaudis infiniment ses projets, et lui promis bien de le servir. Nous achevâmes ainsi le plus magnifique repas que j'eusse fait depuis long-tems : au sortir de table, il : ne fit passer dans un cabinet secret avec lui.

Juliette, me dit-il, tu as vu mes goûts d'assez près, pour concevoir que c'est dans le meurtre que je place mes plus voluptueuses jouissances… Puis-je être sûr de l'ardeur que tu mettras à multiplier mes victimes ; n'ai-je rien à appréhender de tes remords. Il faut me mettre à l'épreuve, mon cher, répondis-je ; la manière dont je me conduirai, vous fera voir si c'est par goût, ou par complaisance, que j'entre dans vos vues ; et l'idée la plus perfide s'offrit ici à mon imagination scélérate. Je n'avais aucune envie d'être la maîtresse de cet homme, aucune d'accepter ses propositions, et cependant, par unique principe de méchanceté, je lui témoignai de la jalousie. À quoi me servira, dis-je, d'occuper le second poste dans vos arrangemens ? La confiance, le cœur, ces biens si précieux à posséder quand ils sont accordés par quelqu'un que l'on aime, tout-cela m'appartiendra-t-il ? J'ai accepté tout ce que vous m'avez proposé, j'en conviens ; mais il me serait bien plus agréable d'exercer seul cet emploi près de vous, et de n'avoir pas sous mes yeux perpétuellement une rivale aussi dangereuse que votre Zanetti… et le coquin m'écoutait avec autant d'intérêt que de surprise. Quoi ! réellement tu m'aimerais, me dit-il, au bout d'un moment de silence. — Ah ! vous me tourneriez la tête ; ayant absolument tous vos goûts, j'idolâtrerais un amant qui vous ressemblerait. — Eh bien ! ne dis mot, tout cela va s'arranger ; tu es infiniment plus belle que Zanetti, je te préfère, et tu vas régner seule sur mon cœur. — Mais vous allez la mettre au désespoir ; quelle ennemie d'ailleurs je vais me faire ; croyez-vous qu'elle puisse me pardonner jamais de vous avoir séduit ? — Oh ! si elle de nous tracassait bien fort. — Dieu ! quelle idée ! elle me fait frémir ; une femme que j'aime, que vous avez aimée, réfléchissez-vous à ce comble d'horreur ? — Il n'en existe à rien, toutes nos actions sont simples, toutes sont inspirées par

la nature, et je ne croyais pas que tu en fusses encore à douter de ces premières bases. — Ah ! mes scrupules ne tiendront pas longtems aux charmes de vous posséder seule !... Mais tant que cette créature existera, je vous avoue que je ne serai pas rassurée ; elle, de son côté, m'inspirera beaucoup de frayeur, et je craindrai toujours de vous perdre ; il me semble que pendant que nous y sommes ce serait une affaire à terminer sur-le-champ : cette femme est méchante, si vous saviez tout ce qu'elle m'a dit de vous... Ah ! croyez que si nous ne prenons pas les avances, elle ne nous laissera jamais vivre en paix. Je t'adore, fille céleste, me dit l'Italien en se jetant dans mes bras, le sort de ta rivale est décidé, tu triomphes, il ne s'agit plus que de prononcer son supplice ensemble ; et Moberti, que cette idée brûlait tout autant que moi, saisit mon cul et l'enfile sans aucune préparation ; ce vit énorme m'eût fait jeter les hauts-cris dans tout autre tems, mais ici, très en feu moi-même, je me précipitai sur le dard et déchargeai dès la première secousse. Que lui ferons-nous, me dit le paillard en foutant ? Je veux que ce soit au sein des plaisirs que nous prononcions sur ses douleurs ; nous le fîmes. Ce que vous verrez fut le résultat de l'arrêt prononcé. Nous rentrâmes. Moberti, qui voulait conserver ses forces, s'était bien gardé de les perdre. Zanetti commençait à s'inquiéter, et nous pûmes lire facilement dans ses yeux, que le démon de la jalousie commençait à tourmenter son cœur ; elle pria son amant de passer avec moi dans le même salon où s'étaient célébrées les orgies du matin ; et là, elle lui présenta les nouveaux objets destinés aux derniers plaisirs de la soirée. C'était une mère de vingt-six ans, grosse de sept mois, et conduisant par la main deux charmantes petites filles, dont l'une avait onze ans et l'autre neuf. Moberti, qui connaissait la marchandise pour l'avoir choisie lui-même, fut ravi de la voir enfin

dans ses filets : voilà qui va me faire excessivement bander, nous dit-il à l'oreille ; c'est une femme que je trompe ; elle croit que je vais lui rendre de grands services, et les tourmens que je lui prépare sont affreux. Allons, Zanetti, que les portes se ferment, que le silence règne, qu'il n'y ait aucun autre bruit dans cette maison que celui que je vais y faire. Je voudrais que l'univers entier cessât d'exister quand je bande. Moberti s'asseoit, il ordonne à sa maîtresse de déshabiller Angélique, pendant que Mirza, l'aînée des filles, et la jeune Marietta attendront dans un silence respectueux les ordres qui émaneront du brigand.

Zanetti, en cachant avec le plus grand soin toutes les parties antérieures d'Angelique, approche sa croupe de Moberti, qui, après l'avoir brutalement maniée, déclare qu'avant qu'il soit une heure, ce beau cul va changer de forme ; il touche ce ventre rebondi, le frappe avec délices et lui pronostique les mêmes malheurs. Ah ! monsieur, dit l'intéressante Angélique, vous m'avez cruellement trompée ; il ne m'est que trop facile de m'appercevoir à présent à quelles horreurs je suis destinée ; respectez au moins le fruit que je porte. On ne se peint point ici les éclats de rire que l'intercession fit pousser à ce scélérat. Double putain, s'écrie-t-il en accablant de coups cette malheureuse ; oh ! oui, oui, ne doute pas que je n'aie les plus hautes considérations pour ton état ; il n'est rien à mes yeux de plus respectable qu'une femme grosse, et tu dois déjà voir à quoi point cet intéressant état m'attendrit. Commence, néanmoins, par me déshabiller ta fille aînée, et amène-là moi dans le même état que Zanetti vient de t'offrir à mes recherches. Agenouillée pendant ce tems-là entre les jambes de ce libertin, je le polluais légèrement afin d'entretenir son feu, et souvent il baisait ma bouche avec d'inexprimables transports. Rien de joli comme la petite fille qu'on lui

amène, et rien de cruel comme le genre de caresses lubriques dont il l'accable. La cadette avance, même cérémonie. Sacre-dieu, dit le scélérat exalté, ne pourrais-je pas trouver un moyen de les enculer d'un seul coup toutes trois ? À ces mots, il se saisit de la mère, la couche sur le dos, fixe ses jambes en l'air, par des cordes, et l'encule en levrette. Par ses ordres, je m'élance sur cette mère, de façon à prêter entièrement mon cul aux baisers du paillard, et sur mes reins s'établit sa maîtresse, présentant un second derrière aux baisers de cet insatiable ; de chacune de ses mains, il manie une petite fille dont il écorche les fesses avec des tenailles. Ne s'en tenant pas à molester ces deux petits culs, il s'égare sur celui de la mère, qu'il traite de même ; et pour les nôtres, il se contente de les mordre, pendant que nous lui pétions dans la bouche : pèse sur cette coquine, Juliette, me dit-il, afin que ce double poids étouffe, s'il est possible, l'abominable fruit dont sont empestées ses entrailles. Zanetti et moi nous exécutâmes si bien toutes deux ce dont on nous charge, qu'il s'en fallût de bien peu que la pauvre Angélique ne périt étouffée sur-le-champ. Au bout d'un quart-d'heure d'allées et de venues dans l'anus de cette pauvre femme, supplice affreux et qui lui faisait jetter les hauts-cris, Moberti décula en ordonnant que la plus âgée des deux fille lui fut présentée. Zanetti préparait les voies, le présentais l'instrument devenu plus terrible et plus monstrueux encore par ses incursions dans le cul de la mère. Après des peines infinies, nous parvînmes enfin, la Vénitienne et moi, à introduire cette énorme masse dans l'étroit orifice offert à ses fureurs. Aussi-tôt que le paillard s'apperçoit des progrès de son vit, il le pousse avec tant de vigueur, qu'il l'engloutit bientôt tout entier ; mais la malheureuse s'évanouit ; voilà ce que je voulais, dit le féroce personnage, je ne jouis jamais aussi bien que quand mes vexations les ré-

duisent-là… Allons, Zanetti, tu m'entends, et puis bas à mon oreille, je ne veux l'envoyer aux enfers, que souillée d'un bel et bon crime. Par les soins de la Vénitienne, Angélique est placée sur les reins de sa fille, présentant les fesses au paillard ; les miennes sont exposées à droite, celles de la plus jeune fille à gauche, et mon amie s'agenouille devant le cul de son amant ; mais devinez quel est ici le nouvel épisode dont le libertin régale sa lubricité : il faut que sa maîtresse, en lui mordant fortement les fesses, imite l'aboiement d'un dogue, pendant que lui, contrefaisant le même animal, dévore le cul d'Angélique. Je n'ai de ma vie rien vu de plaisant comme ce concert de chiens ; à la vérité, il ne l'était pas autant pour Angélique, dont le cruel brigand déchire tellement les fesses, que les lambeaux pendaient le long des cuisses de cette infortunée. Il s'égayait aussi de tems en tems sur celles de la petite et sur les miennes ; mais ce n'était que pour aiguiser ses dents qu'il rapportait avec plus de fureur ensuite sur les masses charnues d'Angélique, bientôt réduite en un tel état, qu'elle s'évanouit comme sa fille ; il change de cul ; l'autre sœur est vigoureusement attaquée, et ce sont alors les fesses de celle qu'il vient de foutre, sur lesquelles s'exercent ses dents. Cependant la Zanetti exécute les ordres qu'elle a reçu : pendant que son amant jouit, pour déterminer son extase, la coquine poignarde celle des jeunes filles, qui sert de perspective, et la malheureuse tombe à l'instant noyée dans les flots de son sang. Scélérate, s'écrie l'italien, vois le crime affreux que tu viens de commettre ; que l'être éternel, prolongeant maintenant tes jours, te donne le tems de te repentir, car l'enfer serait ton partage si tu mourais chargée de ce crime… Qu'on laisse-là ce cadavre, je m'en servirai tout-à-l'heure ; il décule, son foutre n'avait pu tenir à cet excès d'horreur, il venait d'en lâcher les flots ; et cette opération faite, il

laisse Zanetti avec cette malheureuse famille, et passe avec moi dans le cabinet ou nous venons de nous entretenir tous deux. Je vais faire des atrocités, me dit-il en baisant ma bouche, et se rebranlant sur mon derrière, et ta rivale va s'y trouver enveloppée. Je voudrais enchérir encore sur l'arrêt que nous avons prononcé ; je voudrais qu'il ne pût exister au monde de tourment plus cruel que celui qu'il faut qu'elle subisse… et malheureusement cela ne sera pas… Oh ! Juliette, je rebande ; vois comme l'idée de cette insigne trahison a d'empire sur mes sens ; puis, maniant mes fesses : quel beau cul, Juliette ! je t'adore, tu es remplie d'imagination, tu possèdes une exécution facile dans le crime, et je n'immole Zanetti, que pour te conserver éternellement. Mais, dis-je, cher ami, songes-tu que cette femme t'idolâtre ? Je suis véritablement fâchée d'avoir un instant cédé à tes perfides desirs ; il est affreux de traiter ainsi une femme qui nous est attachée. — Eh, que m'importent les sentimens de cette putain, mes passions n'eurent jamais rien de sacré quand je bande. Oh ! la garce, elle ne s'attend à rien, c'est le moment de la saisir… Que cette soirée sera délicieuse pour moi !… Revêts-moi de cette peau de tigre ; elles seront nues toute trois dans la chambre, elles tiendront le cadavre au milieu d'elles, je me jetterai indifféremment sur toutes… je les dévorerai ; tel sera le premier supplice où ta rivale reconnaîtra qu'elle a perdu tout mes sentimens. Tu auras soin, pendant la scène, de m'exhorter à la plus extrême rigueur. Nous terminerons ensuite par ce que nous avons dit ; et si tu trouves quelque chose de plus exécrable encore, tu l'ajouteras à nos résolutions ; car, tout ce qui est convenu, se trouve, ce me semble, bien au-dessous de mes desirs. Je fus prévenir Zanetti ; elle ne revint pas de l'ordre que je lui apportais, de se trouver au rang des autres : accoutumée à commander, elle trouvait la subordina-

tion bien étrange, et ne put s'empêcher de me questionner. Que va-t-il donc faire, me dit-elle ? Vous le verrez, répondis-je froidement, et je rentrai. Moberti se branlait, son imagination s'enflammait sur les exécrations qu'il allait commettre. Il se précipite sur mon cul, l'accable de caresses et me courbant, le coquin m'encule, en jurant qu'il ne connaît pas au monde une plus délicieuse jouissance que celle de mon derrière. Il lime long-tems ; nous améliorions nos projets pendant ce tems-là ; nous perfectionions nos plans de supplice, nous concevions des horreurs, dont eussent frémi les animaux, même les plus sauvages. Allons, me dit le paillard, en se retirant, me voilà suffisamment excité ; et revêtu de sa peau de tigre, dont les quatre pattes étaient armées d'ongles monstrueux, et le muffle arrangé de façon, qu'il peut mordre de sa bouche tout ce qu'il atteint, arrangé, dis-je, de cette manière, et moi le suivant nue, armée d'un immense gourdin, dont je devais réveiller sa paresse, nous entrons : Zanetti est la première sur laquelle il se jette ; il lui emporte un teton de ses griffes, et la mord à l'instant sur les fesses, avec tant de violence, que le sang coule tout de suite… Ah ! je suis perdue, s'écrie cette infortunée, je suis perdue, Juliette, et c'est vous qui me trahissez ! j'aurais dû m'en douter. Oh ciel ! à quoi dois-je m'attendre ?… Ce monstre, que j'ai tant aimé, voilà donc ce qu'il me prépare, et chacune de ces jérémiades était accompagnée des plus affreux traitemens. Moberti, cependant, laisse une minute respirer sa victime, pour se jeter avidemment sur les autres objets qui l'entourent. Angélique et sa fille veulent fuir… Comment échapper à la rage de ce furieux ; il les considère, mais ce n'est pas encore à elles qu'il en veut : le cadavre l'occupe, il le saisit, et sa dent carnacière, s'attache un moment sur les restes inanimées de cette malheureuse, qu'il quitte bientôt, pour se porter, avec la

même rage, sur les deux objets qui le fuient. Il martyrise, avec la même furie, l'une et l'autre de ces créatures ; et c'est précisément sur les parties les plus charnues, que le scélérat s'attache à plaisir. Il bande extraordinairement : je suis obligée de le suivre, tantôt pour le frapper de toutes mes forces, tantôt pour le branler en dessous ou lui gamahucher le derrière : opération à laquelle je procédais en levant la queue de sa peau de tigre. Peu à peu ses cruautés se rafinent ; il saute sur sa maîtresse, en me faisant un signal ; je l'aide ; nous lions et garottons cette malheureuse sur un banc de bois ; il s'établit à califourchon sur elle, et de ses griffes aiguës, le scélérat lui arrache les yeux, le nez et les joues ; il la baisait, l'infâme, pendant qu'elle poussait ainsi les hauts-cris ; et moi, je me branlais de toutes mes forces. Sans moi, me disais-je, sans mes trahisons, mes perfidies, mes conseils, il n'aurait jamais entrepris cette horreur… J'en suis l'unique cause : mon sperme échappait à cette délicieuse idée ; et lui, poursuivant ses horreurs, ne cessait de baiser la bouche de cette infortunée, afin, disait-il, de recueillir avec soin les élans précieux de la douleur d'une femme qu'il a tant aimée ; il la retourne, lui déchire les fesses, et me fait distiller sur les blessures de la cire d'Espagne enflammée. Il se jette à la fin sur elle comme un furieux ; et pendant que je le branle en-dessous, le monstre déchire, assassine, met en pièces le malheureux objet de son ancienne flamme, qu'il laisse enfin sans vie sur le carreau. Ivre de rage et de lubricité, il s'élance sur les deux autres victimes : uniquement avec ses griffes, il arrache l'enfant du sein de la mère, le brise contre le crâne de cette malheureuse femme, se reprécipite sur l'autre fille, les étouffe, les déchire et les massacre toutes deux. S'élançant aussi-tôt dans mon cul, c'est-là que l'exécrable bourreau perd à la fin, avec son foutre, le délire qui le ravale au rang des plus dange-

reux animaux de la nature ; et nous revolons à Venise, en nous promettant de nous revoir, le plutôt possible, pour statuer sur de derniers arrangemens que je n'avais nullement envie de prendre.

Je passai la nuit la plus agitée. Dieux ! que je me fis branler de fois, par mes femmes, sur l'idée des crimes dont je venais de me souiller. C'est alors que je reconnu bien qu'il n'est pas au monde de plaisir plus violent que celui du meurtre : cette passion une fois introduite dans le cœur, aucun effort ne peut l'en arracher. Rien, non, rien n'est comparable à la soif du sang. À peine en a-t-on goûté, qu'il devient impossible de s'en rassasier, et l'on n'existe plus qu'en multipliant ses victimes.

Cependant, rien au monde ne pût me décider à accepter la proposition de cet homme ; j'y voyais, comme je vous l'ai dit, des dangers infiniment supérieurs aux profits ; et bien décidée au refus, je contai tout à la Durand, qui m'assura que je faisais d'autant mieux, qu'assurément cet homme n'aurait pas été trois mois à me traiter comme sa maîtresse. Quand il reparut, je lui fis fermer ma porte, et je ne l'ai jamais revu depuis.

Un jour, la Durand me fit prier de monter chez elle, pour une femme qui me desirait encore avec ardeur ; car il est inoui combien j'inspirais naturellement plus aux femmes qu'aux hommes. La signora Zatta, épouse d'un procurateur, pouvait avoir cinquante ans, belle encore, et douée du plus ardent amour de son sexe. À peine m'a-t-elle vue, que la tribade me cajole comme un homme, et ses instances deviennent telles, qu'elle m'ôte, pour ainsi dire, tous les moyens de lui résister.

Nous soupons ensemble ; et au dessert, la Messaline à moitié ivre, se précipite sur moi, et me met nue. Zatta était une de ces

femmes à fantaisie, qui, pleines d'esprit et d'imagination, aiment moins leur sexe par goût que par libertinage, et qui remplacent avec lui les jouissances réelles par les plus luxurieux caprices. Cette créature n'avait absolument que des goûts d'hommes ; je déchargeai six fois sous ses doigts savans, ou plutôt, ce ne fut qu'une seule éjaculation qui se prolongea pendant deux grandes heures. Revenue à moi, je voulus attaquer la bisarrerie des goûts préliminaires de cette femme ; mais je la trouvai aussi habile à les défendre qu'ardente à en jouir. Elle me prouva que l'égarement où elle se livrait, était pour elle le plus délicieux de tous ; elle m'ajouta, qu'elle portait ses manies au dernier degré, et qu'elle ne déchargeait jamais aussi délicieusement que lorsqu'elle s'y abandonnait. Elle desira d'autres filles : il en vint sept ; après s'être branlée avec toutes, elle sortit de sa poche un godmiché, comme je n'en avais encore vue de ma vie. Cet outil singulier avait quatre têtes : elle commence par s'en enfoncer un dans le cul, et me sodomise avec l'autre. Nous étions dos-à-dos : les deux autres têtes de cet instrument étaient recourbées ; nous nous les enfonçâmes dans le con. Nous avions, dans cette attitude, chacune une fille entre nos jambes, qui suçaient nos clitoris, et qui remuaient artistement la machine. Il nous restait cinq autres filles à employer : deux donnaient le fouet à celles qui nous suçaient, deux élevées sur des chaises, nous faisaient teter leurs cons, et la cinquième présidait au total, et parcourait les rangs pour que tout s'exécutât dans la plus grande règle. Nous luttâmes ensemble ; et après avoir épuisées nos sept femmes, nous être fait mettre les fesses en sang, Zatta voulut se venger sur nos fouetteuses ; nous les déchirâmes impitoyablement ; elles eurent beau crier, nous fûmes inflexibles, et nous ne leur fîmes graces que quand des flots de foutre eurent appaisé nos fureurs. L'infati-

guable coquine, plus irritée que calmée par cette série de luxures, voulut encore passer la nuit avec moi, et se livra à mille débauches d'imagination, toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Ce que cette libertine faisait le mieux, sans doute, c'était de gamahucher le trou de cul. Elle avait l'art d'allonger et de durcir sa langue à tel point, que le doigt le plus long et le plus agile n'eût pas procuré de plus douces sensations.

Le besoin que nous avions eu de femmes ce jour-là, engagea la Durand à consentir enfin à ce que je lui proposais depuis longtems. Nous augmentâmes notre établissement de quatre créatures charmantes, et nous en retînmes, au-dehors, plus de cinq cents, pour les avoir à nos ordres, nous les voulions.

Je n'ai pas besoin de vous dire à quels excès de turpitude nous avons vu des hommes et des femmes se livrer dans notre maison. Quelque savante que je fusse, j'appris encore ; et j'avoue que je n'aurais jamais cru, que l'imagination humaine pût s'élever à cet incroyable degré de corruption et de perversité. Ce que j'ai vu faire là, est inimaginable ; on ne croira jamais que le libertinage puisse entraîner l'homme dans un tel gouffre d'horreurs et d'infamies : oh, comme il est dangereux quand il bande. Non, je puis le dire avec vérité, la bête la plus féroce et la plus sauvage n'atteignit jamais ces monstruosités. Le grand crédit dont nous jouissions, le silence, l'ordre, la subordination qui régnaient dans cet asile, l'extrême facilité que l'on y trouvait à la satisfaction de toutes les débauches, de quelque nature qu'elles pussent être ; tout encourageait l'homme timide, tout enthousiasmait l'homme entreprenant ; et les passions, sous quelques formes qu'elles se présentassent, quelque fût le genre des ames où elles s'éveillassent, étaient toujours sûres de s'alimenter, de se nourrir

et de se satisfaire. C'est-là, mes amis, je le répète, oui, c'est-là qu'il faut suivre l'homme pour le bien connaître ; c'est dans le sein de la lubricité que son caractère, absolument à nu, fournit à-la-fois toutes les teintes nécessaires au philosophe qui veut les saisir ; et c'est après l'avoir vu là, qu'on peut deviner, à coup sûr, le résultat des jets de son exécrable cœur et de ses effrayantes passions.

Àl'égard des meurtres produits par la luxure, nous nous rendions très-difficiles sur l'acquiescement à cette sorte de fantaisie : cependant on nous en demandait si souvent la permission, et l'on nous La payait si cher, qu'il nous devint impossible de ne pas établir un tarif pour cette trop ordinaire manie des hommes sanguinaires. Pour mille sequins, il devint permis, dans notre maison, de faire périr, de telle manière que l'on voudrait, soit un jeune garçon, soit une jeune fille. Mais pour jouir de toutes ces extravagances, et pour nous en échauffer la tête, Durand et moi, nous avions ménagé des niches secrètes, d'où nous pouvions, sans être vues, distinguer à merveille tout ce qui se passait dans les boudoirs que nous donnions à nos libertins ; et c'est-là où nous avons fait, l'une et l'autre, un cours complet de tous les plus bisarres rafinemens. Dès que les personnes qui desiraient des objets de libertinage, nous paraissaient mériter la peine d'être observées, nous nous rendions au poste, et là, nous faisant foutre, ou nous faisant branler. Nous nous échauffions à loisir des détails lascifs que les plus excessives débauches offraient à nos regards. Avec ma figure et mon âge, il m'arrivait souvent d'être plutôt desirée qu'une des créatures de notre maison. Si la partie me convenait, je me prostituais à l'instant. La bisarrerie des caprices de la Durand, son goût décidé pour le crime, ses charmes, quoique sur leur déclin, là faisaient souvent desirer de même. Parfois aussi

l'on nous réunissait, ou l'on nous mêlait avec d'autres filles, et Dieu sait alors quelles orgies !

Un homme d'une des familles les plus distinguées de Venise, se présente un jour chez nous. Le libertin dont il s'agit se nommait Cornaro. Il faut, me dit-il, que je t'avoue la passion dont je suis dévoré. — Ordonnez monsieur, ordonnez, on ne refuse rien dans cette maison. — Eh bien, ma chère ! il faut que j'encule un petit garçon de sept ans, dans les bras de sa mère et de sa tante, et que ces deux femmes aiguisent elles-mêmes les fers, dont un homme que j'amènerai se servira pour trépaner l'enfant pendant que je le sodomiserai. L'opération faite, il faut que j'encule la mère sur le corps de son fils, dont cet homme, toujours en se servant des fers aiguisés par la mère et la tante, coupera les fesses que je mangerai sur le gril, avec les deux femmes et toi, en ne buvant que de l'eau-de-vie. — Oh ! monsieur, quelle horreur ! — Oui, c'en est une, je le sais ; mais je ne bande qu'aux horreurs, ma chère ; plus elles sont fortes, plus elles m'excitent, et je ne me plains jamais que de l'impossibilité où je suis de pouvoir les redoubler. Mon homme fut bientôt servi : son chirurgien parut ; et ayant pris avec lui deux vigoureux fouteurs, il s'enferma dans un cabinet, en m'ordonnant de me retirer jusqu'à ce qu'il eût besoin de moi ; je le fis, mais en allant me cacher dans une des pièces pratiquées, comme je vous l'ai dit, pour examiner tous les individus, de la jouissance desquels j'attendais quelques plaisirs : il se livra ; et je ne puis vous rendre le plaisir que j'en éprouvai.

Au bout de deux heures il me rappela ; j'entrai : l'enfant était dans les bras de sa mère, il pleurait ; celle-ci le couvrait de ses larmes et de ses baisers… Le chirurgien, les fouteurs buvaient, et la jeune tante partageait les larmes de sa sœur. Foutre, dit le Vé-

nitien, contemplons ceci ! oh ! que cette scène est sublime ! puis au bout d'un moment d'observation : comment ! dit-il, putain, tu pleures ? tu pleures parce que je vais tuer ton fils ? et quel intérêt peux-tu prendre à ce marmouset, dès qu'il est sorti de ton ventre ? Allons, opérons, Juliette, opérons ; fouts en cul sous mes yeux, pendant que j'agirai, prends l'un de ces gaillard-là, je garderai l'autre : je ne puis rien faire sans un vit dans le cul. J'obéis au caprice de ce libertin qui, saisissant l'enfant d'un bras nerveux, le campe sur le dos de sa mère, l'enfile pendant qu'on le fout, et que la jeune tante, à genoux, aiguise l'instrument nécessaire à l'opération, sous l'inspection du chirurgien, qui la fouette pendant ce tems-là. J'étais placée de manière à ne rien perdre : quoique mon cul, vigoureusement perforé, se trouve positivement sous le nez de Cornaro, il avait ordonné que, de tems en tems, mon fouteur décula pour lui faire sucer son vit, qu'il devait aussitôt après engloutir dans mon cul ; tout se passait comme il le desirait, lorsque sentant son foutre prêt à lui échapper, il fait signe au chirurgien ; celui-ci, saisit l'arme des mains de la tante, et dans moins de tems que je n'en mets à vous le dire, il fend les trois têtes, en fait jaillir les cervelles, et notre Vénitien décharge en beuglant comme un âne, au fond de l'une de ces masses dont il vient d'arracher l'existence. Il décule ; et les trois malheureux individus qui respirent encore, roulent au milieu de la chambre, en jetant les hauts-cris. Les tigres commettraient-ils des atrocités de ce genre ! Oh ! foutre, me dit Cornaro, je n'eus jamais tant de plaisir ; achevons ces victimes, dit-il en leur lançant à chacune un coup de massue sur la tête ; oui, foutre, achevons-les, et mangeons leurs fesses sur le gril. Scélérat, dis-je à ce barbare, ne te repends-tu donc point des horreurs que tu viens de commettre ?

— Oh ! Juliette, quand on est où j'en suis, les seuls remords que l'on connaisse, sont ceux de la vertu.

Ivre de volupté, je tenais ce divin scélérat sur mon sein ; je le branlais, je tâchais de rendre à son physique, par des sensations délicieuses, toute l'énergie que l'éjaculation qu'il avait faite, venait de lui faire perdre ; il bandaillait, mordillait ma gorge, et suçait ma bouche ; je lui disais des horreurs ; je mêlais, aux titillations matérielles, tout l'embrâsement de la plus lascive conversation. Quand je l'entendis demander mon cul, je crus mon triomphe certain ; il s'agenouilla devant mes fesses, il les mania ; les pressura en gamahuchant le trou, un quart-d'heure : mais il ne bandait pas encore : une décharge m'énerve pour huit jours, me dit-il ; le tems énorme que je suis à m'exciter, l'abondante quantité de liqueur que je perds, tout m'épuise : soupons ; mes forces se répareront au milieu des luxures, dont nous allons entremêler le repas que nous ferons, et peut-être, au sein de l'ivresse, consommerons-nous de nouveaux crimes. Fais-toi foutre en attendant, devant moi, car le libertinage étincèle dans tes yeux, et je conçois tout le besoin que tu as d'une décharge. Non, répondis-je, puisque tu attends, j'attendrai de même ; c'est toi seul qui m'excites et non d'autres : c'est ton sperme que je veux voir couler, et qui peut seul faire éjaculer le mien. Eh bien ! dit Cornaro, rendons, en ce cas, notre souper le plus impur possible, transformons-le en d'affreuses orgies ; je n'ai pas besoin de te recommander ce qu'il y faut ; tu connais mes goûts maintenant, et tu ne me laisseras rien à desirer.

Vêtue en bacchante, la Durand, dès que tout fut prêt, vint avertir que le souper était servi. Nous nous transportâmes dans une fort grande salle, au milieu de laquelle était une table de

quatre couverts, qui devaient être remplis par Cornaro, la Durand, une femme de cinquante ans, nommée Laurentia, connue pour la créature la plus débordée, la plus corrompue, la plus lascive et la plus spirituelle qu'il y eût dans toute l'Italie ; j'étais le quatrième convive. Laurentia, décidée comme nous à manger de la chair humaine, la vit servir sans effroi et dévora sans répugnance. Rien n'était délicat comme le souper qui accompagnait ces mets sanguinaires : huit services de tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus rare et de plus exquis le précédèrent et le suivirent ; mais ainsi que cela était convenu, on ne but absolument que de l'eau-de-vie de la plus grande vieillesse. Huit filles de quatorze ans, de la plus délicieuse figure, ayant dans leurs bouches, l'eau-de-vie que l'on devait boire, venaient au moindre signe la lancer de leurs lèvres de rose dans le gosier enflâmé des convives. Huit bardaches de quinze ans se tenaient respectueusement deux par deux, appuyés sur le dos de la chaise de chacun des convives, afin d'exécuter, au moindre signe, les ordres qui pourraient leur être donnés. Aux quatre angles de la table, en face de chaque acteur était un grouppe composé de deux vieilles femmes, deux négresses, deux vigoureux fouteurs, deux bardaches, deux jeunes filles de dix-huit ans, et deux enfans de sept. D'un seul geste on pouvait approcher ce grouppe de soi et se satisfaire avec les sujets qui le composaient. Au-delà du gradin, s'élevaient quatre théâtres, sur chacun desquels deux : nègres déchiraient à coups de fouet une belle fille de seize à dix-sept ans qui disparaissait par des trapes, et une autre reparaissait dès que la première était engloutie ; de droite et de gauche de chacun de ces fustigateurs, et sur le même théâtre, étaient d'autres nègres enculant des gitons mulâtres, de l'âge de douze ou treize ans. Quatre filles de quinze ans placées sous la table suçaient le vit de Cornaro et nos

cons. Un faisceau énorme de lumière partant du plafond répandait dans cette salle une flamme aussi pure que celle du soleil, et avait cela de particulier que les rayons de ce feu ardent, adroitement dirigés sur une infinité d'enfans placés dans le balcon du ceintre, les brûlaient au point de leur faire jeter les hauts-cris. Ce phénomène fut celui qui frappa le plus Cornaro, celui qui l'amusa davantage et qui nous valut le plus d'éloges. Notre homme enthousiasmé, après avoir promené ses regards sur tous les objets dignes de le fixer, s'assit en protestant n'avoir jamais rien vu de si lubrique. Quelle est cette femme, demanda-t-il en voyant Laurentia ? Une rouée comme toi, dit Durand, une garce en état de te surpasser en infamie et dont on branle à présent le con comme on suce ton vit. Voilà qui va fort bien, dit Cornaro, mais il me semble qu'avant de se mettre à table avec moi, cette femme et la Durand auraient dû me faire voir leurs fesses. Cela est juste, répondirent-elles toutes deux en se levant pour aller poser leurs culs prés du visage de Cornaro ; le libertin les examine, les baise, et les observant avec attention : voilà, dit-il, des culs où le libertinage empreignit plus d'une fois son cachet ; j'en aime la dégradation ; elle est l'ouvrage du tems et de la lubricité ; ces flétrissures me délectent ; oh ! combien la nature corrompue est belle dans ses détails, et combien les pavots de la vieillesse l'emportent à mon avis sur les roses de l'enfance ! baisez-moi, culs divins, parfumez-moi de vos zéphirs et retournez ensuite à vos places pour nous prostituer de concert.

Que sont ces femmes, dit ensuite Cornaro en jettant les yeux sur les complaignantes entourant la table ? Ce sont, répondis-je, des victimes condamnées à la mort et qui, connaissant ton autorité dans ces lieux, viennent à tes genoux implorer leur grâce. Elles ne l'auront assurément pas, dit le barbare en jetant, sur

elles, un coup-d'œil féroce : j'ai souvent fait mourir beaucoup de gens, mais je n'ai jamais accordée nulle grâce. De ce moment, on se mit à manger, et tout ce qui devait se mouvoir se mit en action.

Cornaro, que l'on suçait sans cesse, bandait déjà fort dur ; il dit qu'il fallait que chacune des victimes vint recevoir un supplice de lui. Ces charmantes créatures se lèvent l'une après l'autre, commencent par présenter leur cul au paillard, et se prêtent ensuite avec humilité à ce qu'il lui plaît de leur imposer. Soufflets, pinçons, épilations, morsures, nasardes, brûlures, chiquenaudes, claques sur le cul, compression de seins, égratignures, tout est employé, et sitôt qu'elles ont reçu ce qui leur est destiné, elles vont reprendre à genoux les mêmes places qu'elles occupaient avant. Ces préliminaires accomplis, Cornaro se courbe sur mon sein, en me faisant empoigner un vit de l'état duquel je commençais à être fort contente.

Ces garces-là m'ont fait bander, me dit-il à l'oreille, je ne serais pas étonné de devenir fort méchant tout-à-l'heure. Les moyens de le devenir sont là, mon ami, répondis-je, nous n'attendons que les mouvemens de ton cœur et les instigations de ton esprit ; parle, et la plus entière soumission va te prouver notre dévouement. Ici Cornaro, assez violemment, passa ses deux mains sous mes fesses, me souleva sur lui, et montrant mon cul à l'un des fouteurs : venez, dit-il, la sodomiser dans mes bras ; on m'encule, il suce ma bouche ; une des jeunes servantes s'empare de son vit, une autre lui moleste le cul. Va-t-en, Juliette, me dit-il ; toi, Laurentia, viens la remplacer… Même cérémonie : on encule la vieille, Cornaro suce, d'intervalle en intervalle, le vit qui la fout ; Durand passe après, mêmes épisodes ; toutes les femmes éprouvent le même sort, toutes sont enculées par un fouteur nou-

veau qui, de même, au bout d'un instant, vient faire sucer à ce libertin les souillures acquises dans cette jouissance ; les branleuses changent comme les vieilles ; et par mes soins, les plus jeunes et les plus jolies filles vont manier le vit du paillard et prêter leurs fesses à ses claques. Mangeons, dit-il à la fin, en voilà suffisamment pour une première scène, nous rafinerons tout cela dans quelques instans. Juliette, me dit Cornaro, crois-tu qu'il puisse exister au monde une plus divine passion que celle de la luxure ? — Aucune, sans doute ; mais il faut la porter à l'excès : celui qui s'impose des freins en libertinage, est un imbécille qui ne connaîtra jamais le plaisir.

Le libertinage, dit la Durand, est un égarement des sens qui suppose le brisement total de tous les freins, le plus souverain mépris pour tous les préjugé, le renversement total de tout culte, la plus profonde horreur pour toute espèce de morale, et tout libertin qui n'en sera pas à ce degré de philosophie, flottant sans cesse entre l'impétuosité de ses desirs et ses remords, ne pourra jamais être parfaitement heureux. Je crois, dit Laurentia, qu'il n'y a rien à reprocher à monsieur sur les faits que l'on vient d'alléguer, et je lui crois assez d'esprit pour être au-dessus de tous les préjugés.

Il est bien certain, dit Cornaro, que je n'admets absolument rien de respectable parmi les hommes, et cela par la grande raison que tout ce que les hommes ont fait, n'est absolument chez eux que l'ouvrage de l'intérêt et des préjugés. Y a-t-il un seul homme au monde qui puisse légitimement assurer qu'il en sait plus que moi ? quand une fois on ne croit plus à la religion et par conséquent aux imbécilles confidences d'un Dieu avec les hommes, tout ce qui vient de ces mêmes hommes doit être sou-

mis à l'examen, et livré sur-le-champ au plus vil mépris, si la nature m'inspire de fouler aux pieds ces mensonges : dès qu'il sera donc prouvé qu'en religion, qu'en morale et qu'en politique, nul homme ne peut en avoir appris plus que moi, je puis, de ce moment, être aussi savant que lui, et rien de ce qu'il m'annonce, dès-lors, ne peut plus être respecté de moi ; aucun être n'a le droit despotique de me soumettre à ce qu'il a dit ou pensé ; et à quelque point que j'enfreigne ces rêveries humaines, il n'est aucun individu sur la terre qui puisse acquérir le droit de m'en blâmer ou de m'en punir. Dans quel gouffre d'erreurs ou d'imbécillités nous plongerions-nous si tous les hommes suivaient aveuglément ce qu'il a plu à d'autres hommes d'établir ; et par quelle incroyable injustice nommerez-vous moral, ce qui vient de vous, immoral, ce qui vient de moi ? À qui nous en rapporterons-nous, pour savoir de quel côté se trouve la raison ? Mais, objecte-t-on, il y a des choses si visiblement infâmes, qu'il est impossible de douter de leur danger ou de leur horreur : pour moi, j'avoue sincèrement que je ne connais aucune action de ce genre... aucune qui, conseillée par la nature, n'ait fait autrefois la base de quelques coutumes anciennes ; aucune enfin qui, n'étant assaisonnée de quelques attraits, ne devienne, par cela seul, légitime et bonne ; d'où je conclus qu'il n'en est pas une seule à laquelle on doive résister, pas une qui soit utile, pas une enfin qui n'ait eu pour elle la sanction de quelques peuples. Mais, vous dit-on imbécillement encore, puisque vous êtes né dans ce climat ci, vous devez en respecter les usages : pas un mot ; il est absurde à vous de vouloir me persuader que je doive souffrir des torts de ma naissance ; je suis tel que la nature m'a formé ; et s'il existe une contrariété entre mes penchans et les loix de mon pays, ce tort appartenant uniquement à la nature, ne doit jamais m'être impu-

té… Mais, ajoute-t-on encore, vous nuirez à la société, si l'on ne vous en soustrait : platitudes que cela. Abandonnez vos stupides freins, et donnez également à tous les êtres le droit de se venger du tort qu'ils reçurent, vous n'aurez plus besoin de code, vous n'aurez plus besoin du sot calcul de ces pédans boursouflés, plaisamment nommés criminalistes, qui, pesant lourdement dans la balance de leur ineptie, des actions incomprises de leur sombre génie, ne veulent pas sentir que quand la nature a des roses pour nous, elle ne peut nécessairement avoir que des chardons pour eux. Abandonnez l'homme à la nature, elle le conduira beaucoup mieux que vos loix : détruisez sur-tout ces vastes cités, où l'entassement des vices vous contraint à des loix répressives : quelle nécessité y a-t-il que l'homme vive en société ? rendez-le au sein des agrestes forêts qui le virent naître, et laissez-lui faire là, tout ce qui pourra lui plaire ; ses crimes alors, aussi isolés que lui, n'auront plus nul inconvénient, et vos freins deviendront inutiles : l'homme sauvage ne connaît que deux besoins, celui de foutre, et celui de manger ; tous deux lui viennent de la nature ; rien de ce qu'il fera pour parvenir à l'un ou l'autre de ces besoins, ne saurait être criminel : tout ce qui fait naître en lui des passions différentes, n'est dû qu'à la civilisation et qu'à la société ; or, dès que ces nouveaux délits ne sont le fruit que des circonstances, qu'ils deviennent inhérens à la manière d'être de l'homme social, de quel droit, je vous prie, les lui reprocherez-vous ? Voilà donc deux seules espèces de délits auxquels l'homme peut être sujet ; 1°. ceux que l'état de sauvage lui impose : or, n'y aura-t-il pas de la folie à vous de le punir de ceux-là ? 2°. Ceux que sa réunion aux autres hommes lui inspire ; ne serait-il pas plus extravagant encore de sévir contre ceux-là. Que vous reste-t-il donc à faire, hommes ignorans et stupides, lorsque vous voyez commettre des

crimes ? Vous devez admirer et vous taire ; admirer… très-certainement, car rien n'est intéressant, rien n'est beau comme l'homme que ses passions entraînent ; vous taire… bien plus sûrement encore, car ce que vous voyez est l'ouvrage de la nature, qui ne doit vous inspirer pour elle, que du respect et du silence,

Àl'égard de ce qui me regarde, je conviens avec vous, mes amies, qu'il n'existe pas au monde un homme plus immoral que moi ; il n'est pas un seul frein que je n'aie brisé, pas un principe dont je ne me sois affranchi, pas une vertu que je n'aie outragée, pas un seul crime que je n'aie commis ; et je dois l'avouer, ce n'est jamais qu'au bouleversement constaté de toutes les conventions sociales, de toutes les loix humaines, que j'ai vraiment senti la luxure palpiter dans mon cœur, et l'embrâser de ses feux divins : je bande à toutes les actions criminelles ou féroces ; je banderais à assassiner sur les grands chemins ; je banderais à exercer le métier de bourreau : eh ! pourquoi donc se refuser ces actions, dès qu'elles apportent à nos sens un trouble aussi voluptueux… Ah ! dit Laurentia… assassiner sur les grands chemins ! — Assurément : c'est une violence, toute violence agite les sens ; toute émotion dans le genre nerveux, dirigée par l'imagination, réveille essentiellement la volupté ; si donc je bande à aller assassiner un homme sur le grand chemin, cette action ayant le même principe que celle que me fait déboutonner ma culotte, ou trousser une jupe, doit être excusée comme elle, et je la commettrai dès-lors avec la même indifférence, mais cependant avec plus de plaisir, parce qu'elle a quelque chose de plus irritant. Comment, dit ma compagne, jamais l'idée d'un Dieu n'arrêta tes écarts. Ah ! ne me parte pas de cette indigne chimère, je n'avais pas douze ans, qu'elle était déjà l'objet de ma dérision. Je ne concevrai jamais que des hommes sensés, puissent s'arrêter un moment à

cette fable dégoûtante que le cœur abjure, que la raison désavoue, et qui ne peut trouver de partisans, que parmi des sots, des fripons ou des fourbes. S'il était vrai qu'il y eût un Dieu, maître et créateur de l'univers, ce serait, incontestablement, d'après les notions reçues par ses sectateurs, l'être le plus bisarre, le plus cruel, le plus méchant et le plus sanguinaire ; et de ce moment nous n'aurions pas en nous assez d'énergie, assez de puissance pour le haïr, pour l'exécrer, pour l'avilir, et le profaner au point où il mériterait de l'être. Le plus grand service que pourraient rendre des législateurs, serait une loi sévère contre la théocratie. On n'imagine pas à quel point il est important de culbuter les funestes autels de cet horrible Dieu ; tant que pourront renaître ces fatales idées, il n'y aura pour les hommes, ni repos, ni tranquillité sur la terre, et le flambeau des guerres religieuses sera toujours suspendu sur nos têtes. Un gouvernement qui permet tous les cultes, n'a pas absolument rempli le but philosophique, auquel tous doivent tendre : il doit aller plus loin, il doit expulser de son sein tous ceux qui peuvent troubler son action. Or, je vous démontrerai, quand vous voudrez, que jamais un gouvernement ne sera vigoureux, ni stable, tant qu'il admettra chez lui, le culte absurde d'un être suprême ; c'est-à-dire la boëte de Pandore, l'arme acérée et destructive de tout gouvernement, le systême effrayant, en vertu duquel les hommes se croyant journellement en droit de s'égorger entr'eux. Qu'il périsse mille et mille fois, celui qui s'avisera de parler d'un Dieu dans un gouvernement quelconque. Le fourbe, à ce nom sacré, et revéré des sots, n'a d'autre objet que d'ébranler les bases de l'état ; il veut y former une caste indépendante, toujours ennemie du bonheur et de l'égalité, il veut maîtriser ses compatriotes, il veut allumer les feux de la discorde, et finir par enchaîner le peuple, dont il sait bien qu'il fera toujours ce qu'il

voudra, en l'aveuglant par la superstition, et l'empoisonnant par le fanatisme. Mais, dit la Durand, dans la seule vue de faire jaser notre homme, la religion est la base de la morale ; et la morale, quelque soient les entorses que tu viennes de lui donner, n'en est pas moins très-essentielle dans un gouvernement.

De quelque nature que vous supposiez ce gouvernement, reprit Cornaro, je vous prouverai que la morale y est inutile. Et, qu'entendez-vous en effet, par morale ; n'est-ce pas la pratique de toutes les vertus sociales : or, qu'importe je vous prie, le respect de toutes les vertus, aux ressorts du gouvernement ? Craignez-vous que le vice contraire à ces vertus, ne puisse entraver ses ressorts ? Jamais. Il est même bien plus important que l'action du gouvernement agisse sur des êtres corrompus, que sur des êtres moraux. Ceux-ci raisonnent, et jamais vous n'aurez de gouvernement solide par tout où l'homme raisonnera ; car, le gouvernement est le frein de l'homme, et l'homme d'esprit ne veut aucun frein. Voilà d'où vient que les plus adroits législateurs, desiraient ensevelir dans l'ignorance les hommes qu'ils voulaient régir ; ils sentaient que leurs chaînes assujétissaient bien plus constamment l'imbécille, que l'homme de génie : dans un gouvernement libre, allez-vous me répondre, ce desir ne peut être celui du législateur. Et quel est, selon vous, le gouvernement libre ; en existe-t-il un seul sur la terre ? je dis plus, en peut-il exister un seul ? L'homme n'est-il pas par-tout l'esclave des lois ? et, de ce moment, ne le voilà-t-il pas enchaîné ? Dès qu'il l'est, son oppresseur, tel qu'il soit, ne doit-il pas desirer qu'il se maintienne toujours dans l'état où il peut être le plus facilement captivé ? Or, cet état n'est-il pas visiblement celui de l'immoralité ? L'espèce d'ivresse dans laquelle végète perpétuellement l'homme immoral et corrompu, n'est-il pas l'état où son législateur le fixe

avec le plus de facilité ? Pourquoi donc lui donnerait-il des vertus ? Ce n'est jamais que quand l'homme s'épure, qu'il secoue ses freins… qu'il examine son gouvernement et qu'il en change. Pour l'intérêt de ce gouvernement, fixez-le par l'immoralité, et il vous sera toujours soumis. Je vous demande d'ailleurs, les choses vues en grand, de quelle conséquence sont les vices entre les hommes ? Qu'importe à l'état que Pierre vole Jean ; ou qu'à son tour celui-ci assassine Pierre ? Il est parfaitement absurde d'imaginer que ces différens délits réciproques, puissent être de la plus légère importance à l'état. Mais il faut des loix qui captivent le crime : à quoi bon ? quelle nécessité y a-t-il de captiver le crime ? le crime est nécessaire aux loix de la nature, il est le contre-poids de la vertu : il convient bien aux hommes de vouloir le réprimer. L'homme des forêts avait-il des loix qui contînssent ses passions, et n'existait-il pas aussi heureux que vous ? Ne craignez pas que la force soit jamais entamée par la faiblesse ? si celle-ci souffre, c'est une des loix de la nature, il ne vous appartient pas de vous y opposer. — Voilà, dis-je, un systême qui ouvre la porte à toute les horreurs. — Mais elle sont nécessaires les horreurs ; la nature ne vous en convainc-t-elle pas, en faisant naître les poisons les plus dangéreux, aux pieds même des plantes les plus salutaires ? pourquoi blâmez-vous le crime ? ce n'est point parce que vous le croyez mal en lui-même, c'est parce qu'il vous nuit : croyez-vous que celui qu'il sert, s'avise de le blâmer ? eh ! non, non. Si donc le crime fait sur la terre autant d'heureux que de malheureux, la loi qui le réprimera sera-t-elle juste ? Le caractère d'une bonne loi doit être de rendre tout le monde heureux ; celle que vous aurez promulguée contre le crime, n'aura pas ce grand but ; elle n'aura satisfait que la victime du délit, et sans doute elle aura déplu souverainement à l'agent. Le grand malheur des hommes est de ne

jamais, en législation, regarder qu'une portion de l'humanité, sans faire la moindre attention à l'autre ; et voilà d'où viennent, tant de bévues.

Nous en étions là, lorsqu'on vint annoncer qu'une femme, plongée dans la plus extrême misère, sollicitait, avec la plus vive instance, l'honneur d'entretenir un instant Cornaro. Faites entrer, dis-je, sans donner le tems au Vénitien de répondre. Aussitôt, les femmes qui entouraient la table, à genoux, se levèrent pour faire place à cette nouvelle scène, et furent prendre place sur les gradins ou les cinquante sultanes présentaient leurs fesses.

On vit aussi-tôt paraître, avec modestie, une femme grosse, âgée de trente ans, belle comme Vénus, suivie de deux petits garçons lui appartenant, dont un de quatorze ans, l'autre de treize, et deux filles dont elle était également mère, l'une de quinze ans, l'autre de douze. Ô monsieur ! s'écria-t-elle en tombant, avec sa famille, aux genoux de Cornaro, absolument la dupe de la scène que je faisais jouer pour l'émouvoir… ô monsieur… monsieur ! c'est votre pitié que j'implore ; au nom du ciel, laissez-vous attendrir sur le sort d'une mère abandonnée de son époux, et dont vous voyez les malheureux enfans vous demander du pain ; depuis deux ans nous manquons de tout ; sans travail, sans ressources, nous sommes prêts à nous plonger tous cinq, dans l'abîme éternel de la mort, si la dureté des hommes persiste à nous enlever tous les moyens de prolonger nos jours… Oh ! mon cher monsieur, ne voyez pas, sans vous attendrir, l'excès de la misère à vos genoux : soulagez-nous, ou nous allons périr.

Je l'ai dit, rien n'était joli comme cette femme ; son costume négligé, sa grossesse, des grâces infinies répandues sur toute sa

personne, des enfans d'une physionomie enchanteresse, d'intéressantes pleurs inondant les joues de cette jolie famille, tout enflamma si bien la criminelle luxure de notre libertin, que je crus un instant qu'il allait décharger sans qu'on le touchât ; mais il s'en garda bien, c'est pour des scènes bien plus piquantes que le scélérat se réserve ; et c'est pour les exécuter qu'il passe avec moi dans Un cabinet, où l'on venait de faire entrer les nouvelles victimes que je viens de peindre.

C'est là que la férocité de cet anthropophage, se développe dans toute son étendue ; il n'est plus à lui ; le décousement de ses propos, annonce son nouveau désordre ; il ne balbutie plus que des paroles sales et sans suite, que d'affreux mots ou des blasphêmes. Je continuerai de vous le peindre dans cet égarement : tous les traits sont essentiels à l'artiste qui développe aux hommes les monstruosités de la nature. Eh bien ! garce, dit-il en entrant, je viens t'apporter des secours ; tu es grosse, je viens te faire pondre. Allons, nue... et des fesses, sur-tout... Juliette, je bande, je bande beaucoup... Frotte mes couilles avec de l'esprit-de-vin... Mais, déshabille donc ces garces... hâte donc leur toilette... Et en disant ces mots, il lance un si furieux coup de poing dans le visage de la mère, qu'il lui poche, un œil, lui casse une dent, la jette à vingt pas de lui ; et le bourreau, tout en agissant, touche mon cul d'une manière si brutale, que dans la crainte qu'il ne s'en prenne à moi, je me hâte d'enlever les haillons qui couvrent l'infortunée, déjà sur le sol que vont bientôt arroser et son sang et ses larmes. Cette attitude, en me forçant d'être courbée, présente entièrement mes fesses au paillard ; il s'en saisit et m'encule. Déshabille-la donc, s'écrie-t-il, arrache, déchire, étrangle si elle résiste ; ne sens-tu pas comme je bande ! et ici, Cornaro exige que cette infortunée vienne me supplier, à genoux,

de la déshabiller ; il lui crache au nez pendant qu'elle le fait. Dès que la pauvre femme est dans l'état qu'il desire, il sort de mon cul, la relève, dépouille lui-même, en un clin-d'œil, les deux garçons et les deux petites filles, accable ces quatre culs des plus brutales et des plus dégoûtantes carresses ; puis m'ordonnant de lui brûler les fesses avec une bougie ; allons, foutre, dit-il en fureur, au bout d'un instant, donne-moi donc des verges : dès qu'il en est armé, il étend la mère sur le dos, de manière à ce que son gros ventre se trouve absolument présenté ; il établit ensuite sur le ventre, les quatre enfans, par échelons, ce qui lui donne à flageller de suite, un ventre et quatre, culs. D'abord il baise, il patine tout cela ; il s'extasie à la vue de tant de charmes, s'étonne que la misère et le dénuement de ces malheureuses créatures, ne leur ait rien enlevé de leur fraîcheur et de leur embonpoint : puis passant de la surprise à la scélératesse, il flagelle à-la-fois, en remontant avec la rapidité de la foudre, et le ventre le plus pur, le plus blanc, et les huit fesses les plus appétissantes. Je le branlais pendant l'opération, j'entretenais son énergie par les propos les plus atroces et les plus sanguinaires. De tems en tems, quand il se reposait, quand il s'extasiait à la vue des plaies ouvertes par sa barbarie, il me mettait le vit dans le cul, se retirait au bout de trois ou quatre saccades, et reprenait ses funestes fustigations. Las de ce premier plaisir, il se mit à comprimer le ventre de la jeune mère, à le pétrir, à le battre, à l'accabler de coups de poing ; et pendant ce tems, il dévorait de baisers les fesses sanglantes des quatre enfans.

Les attitudes changent ; il couche la mère au milieu du lit, sur le dos, établit entre ses jambes, tour-à-tour, chacun de ses enfans, et les encule, en accablant le ventre de la mère, des plus sensibles outrages. Mon ami, dis-je, je lis dans tes yeux que ton

foutre va te trahir, tu ne tiens pas à tout le piquant de cette scène, tes forces se perderont, et tu ne pourras plus ni consommer ton crime, ni jouir des nouveaux épisodes qui doivent en précéder l'accomplissement. Et que me prépares-tu donc encore, dit le Vénitien, ivre de lubricité ? Viens, dis-je, laisse un moment reposer ces créatures, tu les reprendras dans une minute : je l'entraîne dans une salle où Durand venait de préparer, avec Laurencia, la nouvelle scène que vous allez voir.

Cette salle représentait un de ces temples où se célébraient autrefois les Saturnalles, à Rome. Neuf tableaux lubriques s'offrirent au Vénitien.

Le premier représentait un bel homme, bandant près du cul d'un petit garçon, qu'un autre giton carressait.

Au second, se voyait une femme de quarante ans, branlant une jeune fille de quinze ans, elle-même branlée par une fille de dix-huit.

Au troisième, un vigoureux athlette enculant une belle négresse, et léchant le con d'une jolie blanche.

Au quatrième, une mère fouettant sa fille, et fouettée elle-même par un homme.

Le cinquième offrait un homme enculant un veau, et sodomisé par un chien.

Le sixième, un homme fouettant, à tour de bras, sa propre fille, attachée le long d'une échelle ; on l'étrillait pendant ce tems-là lui-même. Le septième, un grouppe de dix jeunes filles, se gamahuchant toutes les dix.

Le huitième, un grouppe de dix hommes, s'enculant tous mutuellement, et dans des attitudes assez bisarres pour ne composer qu'une masse ronde.

On voyait au neuvième enfin, des hommes enculant des filles tarrées, pendant qu'ils gamahuchaient des vieilles de soixante ans, et que des petits garçons leur mordaient les fesses.

Au milieu de tout cela, deux matrônes semblaient offrir à Cornaro six jeunes filles de deux ou trois ans, toutes nues, et belles comme des petits amours. Elles étaient couronnées de fleurs ; tout agissait ; tout bandait ; tout se prêtait. On n'entendait que des cris, ou de plaisirs, ou de douleurs, et le murmure délicieux des cinglons de verges. Tout était nu ; tout présentait la lubricité sous ses faces les plus scandaleuses ; des flots abondans de lumières, produits par des lampes nourries d'huile de jasmin, dont le parfum flattait autant l'odorat que les rayons, enchantaient les yeux, achevaient de rendre ce temple l'un des asiles le plus délicieux que la luxure eût encore vus s'ériger pour elle.

Notre homme parcourt les différens tableaux offerts à sa luxure. Deux fouteurs et deux fouetteuses le suivent, afin d'irriter son cul, tour-à-tour, de toutes les différentes manières possibles. Ici, le paillard presse des tetons ; de ce côté, il égratigne un cul ; par-là, de vigoureux coups de poing ensanglantent les plus jolies figures. C'est le tigre en fureur au milieu d'un troupeau de brebis.

Allons, dit-il, finissons : je n'y puis plus tenir ; mais je veux opérer devant du monde ; je veux joindre le plaisir du scandale aux horreurs qui décideront à la fin mon sperme. Donne moi six jeunes filles et six jeunes hommes, des plus sensibles et des plus honnêtes que tu aies ici. Ils m'entoureront pendant que j'agirai,

et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être le plus effrayant possible. Je lui amène, sur-le-champ, ce qu'il demande, et nous passons tous dans le cabinet où nous attend cette malheureuse famille : on l'entoure ; la peine de mort est prononcée contre ceux, ou qui ne pourront soutenir ce spectacle, ou qui y verseront des larmes. Cornaro se saisit de la mère ; il l'attache par les pieds, et la suspend ainsi au plafond, afin que son enfant l'étouffe. Il fait tenir la plus jolie des filles par sa sœur ; il l'encule. Puis, armé d'une scie à triples dents, il tranche ainsi lentement la tête de cette infortunée, tout en l'enculant. Le cruel fit durer plus d'une heure cette exécrable opération. Trois des spectatrices se trouvent mal, et se brisent la tête en tombant. Marque-les, dit Cornaro, je les travaillerai quand j'aurai fini. La tête tombe enfin ; un autre remplace ; et ce n'est que dans le cul du dernier des garçons et qu'en déchiquetant le col de cette dernière victime, que le scélérat perd enfin les flots du sperme écumeux, dont les bouillonnemens le rendent aussi féroce. Trois autres spectatrices s'étaient de même évanouies ; tout le reste fondait en larmes. Quant à la mère, elle n'existait plus ; son enfant, redescendu dans la poitrine, l'avait étouffée. On ne voyait donc, dans cet affreux repaire, d'un côté, que l'épuisement du crime et que ses sinistres effets de l'autre. Eh quoi ! mon ami, dis-je en m'approchant du coupable et secouant son vit, quoi ! tu laisseras ces victimes impunies ; tu n'exécuteras pas la sentence que tu as portée contre elles ? Non, dit le Vénitien, je suis épuisé ; je ne suis pas ennuyé du crime, mais j'en suis las ; il faut que je me repose. Désespérant d'en tirer davantage, je lui fais servir un consommé, et il se retire, après m'avoir payé cent mille francs les orgies qu'il vient de célébrer.

L'individu le plus apparent qui vint nous visiter, après ce personnage, fut une noble Vénitienne, très-riche, et très-connue par ses débauches.

Silvia, âgée de quarante-cinq ans, grande, faite à peindre, et les plus beaux yeux possibles, arrivait pour passer trois jours entiers dans notre maison. Mes amies, nous dit-elle, j'ai une réplétion de foutre qui ne peut s'épancher que dans des horreurs, et j'en desire de tous les genres. Je veux d'abord, poursuivit cette nouvelle Messaline, que vous me prostituiez à quelques libertins, dont les goûts bisarres me promènent, tour-à-tour, dans les sentiers les plus bourbeux de la crapule. Il en est un tout prêt là-bas, répondis-je, madame, et qui sûrement fera votre affaire ; mais il vous battera ; il vous rossera. — Ah ! mon cœur, c'est tout ce que je demande ; je brûle d'être la victime d'un tel libertin… Que me fera-t-il ensuite ? — Après vous avoir traitée comme la dernière des malheureuses, il vous obligera de lui branler des vits sur le visage ; il vous fera foutre en con devant lui, et finira par vous enculer. Oh ! c'est délicieux, répondit Silvia ; voilà précisément ce que je desire ; pressons-nous de commencer par cette scène, je vous ferai part ensuite de quelle manière je veux la terminer. Je fis monter l'homme en question : il m'avait positivement demandé quelqu'un de l'âge et de la tournure de Silvia. Sa joie fut extrême en la voyant. Nos deux acteurs furent bientôt aux prises ; et moi, derrière ma cloison, non-chalamment couchée entre deux filles, qui me branlaient à-la-fois par-devant et par derrière, je ne perdais rien du spectacle. Dorsini débuta par une douzaine de coups de pieds au cul, rapidement suivis d'une vingtaine de soufflets et de huit ou dix coups de poing ; mais tout cela distribués avec une telle rapidité, que Silvia pût croire qu'elle était assaillie d'une grêle. Cependant sa contenance est ferme, et ses yeux

même n'annoncent que du plaisir ; à cet orage succèdent des invectives ; on n'a jamais traitée une femme comme Dorsini traite Silvia. Allons, dit-il, qu'on m'amène des vits ; je veux voir comment cette putain exerce son métier : six beaux fouteurs paraissent ; Silvia nue, les fesses appuyées sur le vit du paillard, lui fait dégorger des engins sur le visage ; il est arrosé de sperme ; on lui en barbouille le nez ; à peine bande-t-il : six nouveaux jeunes gens paraissent ; il leur ordonne de foutre sa putain. Sacre-dieu ! s'écrie-t-il en la voyant s'agiter sous eux, quelle coquine, quel dévergondage !... Oh ! vieille garce, comme le tempéramment te domine ! jure, putain, sacre donc Dieu ; et c'est par mille et mille invectives à l'Éternel que Silvia répond à cette invitation. On ne porta jamais plus loin l'idiôme du blasphême. Cette persuasion au moins me fut restée si Dorsini n'eût encore enchéri sur elle ; pendant ce tems, le coquin se branlait lui-même en maniant tour à tour le cul des fouteurs et celui de sa gueuse ; il la fait enfin retourner ; un vigoureux fouteur, qui l'enconne, expose ses fesses à Dorsini, lequel, après un examen préalable de ce cul qui, comme vous l'imaginez bien, ne se fait pas sans quelques vexations, braque son vit sur l'orifice immoral et s'engloutit en une minute. Silvia souffre tout sans sourciller, tant il est vrai qu'il est possible de trouver autant de plaisir au rôle de patient, qu'à celui d'agent ; l'imagination est l'unique berceau des voluptés, elle seule les créée, les dirige, il n'y a plus qu'un physique grossier... imbécile, dans tout ce qu'elle n'inspire ou n'embellit pas.

Mais Dorsini, qu'on encule lui-même pendant qu'il agit, ne fait que s'exciter provisoirement dans l'anus ; la bouche est son temple ordinaire, c'est-là que son hommage se consomme ; il la demande avec fureur et continue de la foutre dès qu'il y est englouti, et le coquin décharge au grand contentement de sa co-

quine, qui le suce avec une ardeur bien propre à caractériser son putanisme et tout l'affreux désordre de sa tête impudique. Dorsini paye et se retire.

Partageons, me dit Silvia, j'aime l'argent qui vient du bordel, il m'a toujours porté bonheur. Me voilà suffisamment échauffée, me dit-elle ensuite, procédons au reste. Alors la coquine réunissant, dans un vaste salon, vingt-cinq hommes superbes, et vingt-cinq filles de la plus grande beauté, se livre seize heures de suite, devant moi, aux plus monstrueux écarts de la débauche… aux passions les plus désordonnées, aux goûts à-la-fois les plus sales et les plus extraordinaires dans une femme, qui, nécessairement, n'a dû contracter de pareilles habitudes qu'après avoir renoncé à tous les soins de sa réputation, à tous les principes de pudeur et de vertu dont il semble que notre sexe doive être exclusivement le dépositaire, et dont il ne s'écarte jamais sans surpasser alors tout ce que les hommes offrent de plus exécrable en ce genre.

Silvia, toute en feu, finit par la cruauté ; c'est l'usage. Voici l'horreur qu'elle inventa. Elle choisit pour victime un petit garçon de treize ans, joli comme un ange : je lui ferai beaucoup de mal, me dit-elle ; peut-être même le réduirai-je en une telle extrémité, que tu l'enterreras peu de jours après. Combien veux-tu me le vendre ? — Mille sequins… le marché est conclu.

La coquine fait lier cet enfant à plat ventre sur un banc recourbé en telle sorte qu'il lui exposait entièrement son derrière ; elle s'accroupit alors sur le visage d'un beau jeune homme, couché sur des piles de carreaux, et se fait lécher le con par lui, pendant qu'un autre à genoux devant sa croupe lui gamahuche le cul ; excitée de cette manière, elle s'arme d'une bougie et se délecte à calciner lentement les fesses et le trou du cul de la victime qui,

comme vous l'imaginez bien jette des cris affreux pendant l'opération. Pour Silvia, elle décharge ; la garce se pâme en blasphémant comme un charretier, et pousse la férocité au point de faire retourner l'enfant, et de lui arracher avec les dents toutes les parties qui forment son sexe : nous le retirons évanoui, le malheureux mourut trois jours après : et Silvia triomphante, après m'avoir couverte d'or, ne fut pas long-tems sans venir renouveller chez moi de pareilles horreurs.

Ce fut à elle que nous dûmes, quelques mois après, la connaissance du sénateur Bianchi, l'un des plus riches citoyens de la république : âgé d'environ trente-cinq ans, la manie de ce libertin était de prostituer, au bordel, deux de ses nièces dont il était le tuteur. À quelque point que cet homme eût tâché d'anéantir la pudeur dans l'ame de ces jeunes personnes, elles se ressentaient cependant encore assez de l'excellente éducation qu'elles avaient reçue, pour ne se prêter qu'avec peine à un tel acte de débauche. Elles rougirent en me regardant, et ce fut là où je pus voir à quel point cette heureuse candeur embellissait les grâces dont la nature les avait parées ; il était impossible d'être plus jolies. De ce moment j'embrasse, avec délices, le luxurieux projet du paillard, et me plais, par d'indignes propos, à scandaliser ces oreilles chastes. Quelle marchandise faut-il à ces putains, mon ami, dis-je au sénateur, leur faut-il du gros ou du menu ? Regarde toi-même, me répondit Bianchi, en troussant l'une après l'autre ses deux nièces devant moi, mesure leurs cons, et vois ce qui leur faut. Bon, dis je, après y avoir assez brutalement fourré mes doigts… c'est du médiocre qui convient : eh ! non, non, sacre-dieu, s'écria Bianchi ; je veux les élargir ; donne-moi ce que tu as de plus gros ; et d'après cet ordre expressif, dont les pauvres filles continuaient de rougir, je présente six jeunes fouteurs, dont les

membres avaient au moins douze pouces de long, sur huit de circonférence ; voilà ce que je veux, me dit notre homme, en les maniant ; mais six ne sont pas assez, ma chère, tu ne connais pas l'appétit de ces demoiselles ; avec leur air agnès, elles foutent, quand elles y sont, comme des louves, et douze hommes, je le parierais, ne les satisferont qu'à peine. Eh bien, dis-je ! en voilà six de plus ; et toi, que te faut-il, aimable libertin ? que fais tu pendant qu'on déshonore tes nièces ? — Je fouts des garçons ; faism'en venir six, de douze ans tout au plus ; à l'instant je les lui procure, l'opération commence, et me voilà à mon poste, car vous croyez que je manquais bien peu de pareilles scènes.

Ce libertin fit des horreurs, et en fit exécuter sur ses nièces de plus terribles encore ; il mourut quelque tems après cette scène, et le barbare avait, en expirant, déshéritées ces malheureuses. La misère dans laquelle il les laissa, les contraignit à venir nous demander un asile, que nous leur accordâmes au prix d'une prostitution qui nous valut beaucoup d'argent. Ce fut la cadette, c'est-à-dire, une des plus belles filles de l'Europe, que je livrai quelque tems après, à l'homme dont la passion mérite un article à part dans cet intéressant recueil des lubricités inhumaines.

Alberti était un grand homme, sec, d'environ cinquante-cinq ans, dont le seul aspect était capable d'effrayer une femme. Je lui fis voir le délicat et bel enfant que je lui destinais ; il m'ordonne de la faire mettre nue, et l'examine ensuite en la palpant brutalement, comme on fait à un cheval dont on veut connaître les défauts : pas une parole, pendant cet examen ; pas un geste qui prouvât la lubricité ; ses yeux s'enflammaient seulement ; il respirait avec difficulté. Est-elle grosse, me demanda-t-il au bout de quelques instans, en portant ses mains sur le ventre, toujours

avec la même brutalité ? Je ne le crois pas, répondis-je. — Tant pis ; je vous la payais le double si elle l'eût été : quoiqu'il en soit, que veux-tu de cette bête, tu sais à quoi je la destine ? — Deux mille sequins, dis-je. — Je les donnerais si elle était grosse ; ne l'étant pas, je n'en offre que la moitié : nous marchandons en face de la victime ; je la livre enfin. Dès l'instant, elle est enfermée dans une chambre de notre maison, si basse et si prodigieusement isolée, que ses cris ne pouvait s'entendre : là, couchée sur de la paille, le supplice de cette malheureuse devait durer neuf jours ; la nourriture diminuait par gradation jusqu'au quatrième jour, il ne lui était plus rien fourni les cinq derniers. Chaque jour, le féroce Alberti venait supplicier sa victime ; il y passait deux heures : Rosalba et moi assistions à la séance, avec une autre fille qui se changeait tous les jours.

La première chose que fit ce cruel libertin, fut de presser fortement, et les fesses et les tetons de la victime ; il les mollissait, les pinçait, les comprimait avec un tel art, qu'en moins d'une heure, ces quatre globes de chair devinrent tout meurtris. Placée en face de lui, parfaitement à hauteur de sa bouche, il baisait mes fesses pendant ce tems-là, tandis que Rosalba le branlait, et que celle qui changeait tous les jours, le fustigeait à tour de bras. Plongé dans un recueillement total, Alberti ne laissait échapper que des mots coupés, entremêlés de juremens. Les vilaines chairs, dit-il ironiquement ! quel exécrable cul ! de semblables tripailles ne sont bonnes qu'à bouillir ; et les grâces embellissaient celle qu'il osait traiter de cette manière : il ne déchargea point.

Pendant les deux premiers jours, les procédés furent les mêmes ; le troisième, les parties charnues de la victime se trouvèrent tellement flétries, tellement boursoufflées, qu'une fièvre

assez violente s'empara de son sang. Bon, dit Alberti, voilà où je la voulais, mon intention était que le régime ne commençât que le quatrième jour ; mais ce nouvel évènement le décide pour aujourd'hui : et il continue de pressurer. Au bout de la séance, il sodomise la victime, en lui pinçant vigoureusement les cuisses ; puis il traita de même la nouvelle fille qui nous aidait, et gamahuchait mon derrière. Les épisodes des trois jours suivans furent les mêmes ; jamais il ne déchargeait : à cette époque, les fesses et les tetons de la victime ressemblaient à des peaux de bœuf, que le soleil a racornies ; et la fièvre malgré le régime, ayant toujours augmentée, nous crûmes que la malheureuse n'irait pas au neuvième jour. Il faut la faire confesser, me dit-il enfin, le huitième, en se retirant ; elle expire, sans faute, à la séance de demain : cette précaution me fit rire ; mais quand je sus que ce paillard voulait être le temoin secret de cette cérémonie, et qu'elle ne devenait qu'un véhicule à sa lubricité, je m'y prêtai de la meilleure grace. Un moine vint, et confessa la malheureuse, pendant qu'Alberti, entre Rosalba et moi, écoutait du cabinet voisin, tout ce que disait la malade : rien ne parut l'amuser autant que cet épisode. Ah ! foutre, disait-il pendant que nous le branlions, c'est pourtant moi qui la réduis là… Voilà mes œuvres ; oh, la garce ! comme j'aime à l'entendre ; et au moyen de ce que nous avions dit à la moribonde que le confesseur était sourd, nous ne perdîmes pas un mot de cette sainte conversation. Le moine disparaît ; le paillard entre ; la jeune fille, épuisée de faim, de fièvre et de contusions, paraît toute prête à rendre l'ame. C'est le spectacle dont le scélérat veut jouir : il la met bien en face de lui ; et pendant qu'il encule Rosalba… que la nouvelle le fouette, il m'ordonne de continuer, sur le corps de la victime, les mêmes vexations dont il l'a tourmentée jusqu'alors. Je remanie ces peaux

pendantes : à la seconde ou troisième compression, la malheureuse, épuisée d'aussi longues souffrances, tombe à nos pieds, sans vie. Tel est l'instant de la décharge de notre homme. Mais, juste ciel ! quels élans : je n'avais vu de mes jours une décharge, ni aussi longue, ni aussi impétueuse. Il fut plus de dix minutes en extase ; et le résultat du clystère, le plus abondant, l'eût été moins que celui de l'éjaculation de ce scélérat.

Alberti devint une de nos meilleures pratiques : il ne s'écoulait pas de mois qu'il ne fît une neuvaine dans notre maison. Nous lui livrâmes bientôt l'autre nièce de Bianchi ; mais qui, plus délicate, expira dès le septième jour.

Au travers de tout cela, la Durand menait son cabinet à merveille ; elle s'était si bien informée de toutes les intrigues de la ville, qu'elle était devenue, au bout de fort peu de temps, en état de dire la bonne aventure à tout le monde. Elle sut que le sénateur Contarini, père d'une fille de seize ans, belle comme le jour, en était éperduement amoureux. Elle va le trouver. Échauffez, lui dit-elle, la tête de votre charmante Rosina, sur le desir de se faire annoncer ce qui doit lui arriver dans le cours de sa vie ; indiquez-lui ma maison, je vous y cacherai, et vous réponds de vous faire jouir d'elle amplement, dans les différentes cérémonies où je la soumettrai pour lui dire sa bonne aventure. Le sénateur, hors de lui, promet à Durand tout ce qu'elle voudra, si elle réussit. La modeste Durand s'informe des passions du père ; et comme le paillard exigeait beaucoup de choses, elle lui demande trois mille sequins. Contarini, fort riche, en compta la moitié d'avance, et le jour est pris pour le surlendemain.

Rosina, très-enflammée du desir de se faire annoncer l'avenir, écrit à la Durand, pour lui demander son jour ; et celle-ci ne

manque pas de lui indiquer celui dont elle est convenu avec le père. Elle arrive, renvoie sa duègne ; et, je l'avoue, quand cette belle fille fut débarrassée des gazes qui la couvraient, nous crûmes voir l'astre du jour se montrer, après un orage, sur l'horison de la nature. Représentez-vous ce que le ciel a pu former de plus parfait, et vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de l'intéressante fille que je vais en vain essayer de vous peindre. Rosina, âgée de seize ans, grande et faite comme les grâces, ressemblait à ces belles vierges qu'immortalisa le pinceau de l'Albane ; ses cheveux châtains retombaient, en boucles flottantes, sur son sein d'albâtre ; ses grands yeux bleus inspiraient à-la-fois l'amour et la volupté ; et c'était sur sa bouche de rose qu'on desirait éprouver tous les traits d'un Dieu séducteur, dont son ensemble était l'image. On n'eût jamais une plus belle peau, jamais un sein plus rond, des cuisses plus potelées, un con plus étroit, plus chaud, plus mignon, et des fesses... Ah ! quel être au monde eût pu résister à ce beau cul. J'avoue qu'en le voyant, il me séduisit au point, que je ne pus m'empêcher de l'accabler de caresses. Nous prévînmes cette aimable enfant de tout ce à quoi elle devait s'attendre, pour obtenir les prophéties qu'elle demandait. Vous serez fouettée, mon ange, lui dit la Durand : soumise d'ailleurs à un homme qui jouira de vous de toutes les manières imaginables. — Oh ciel ! si jamais mon père. — Est-il rigoureux, votre père ? — Jaloux de moi comme d'une maîtresse. — Soit ; mais il ne saura jamais un mot de ce qui va se passer : c'est l'Être suprême qui va s'emparer de vous, chère fille, et les brèches, que ses jouissances occasionneront, seront réparées sur-le-champ. D'ailleurs, cette cérémonie est indispensable. Vous n'apprendrez pas ce que vous desirez, si vous refusez de vous y soumettre ; et, je vous l'avoue, mes amis, rien ici ne nous amusa davantage comme les combats

de la pudeur et de la curiosité. Rosina voulait et ne voulait pas : tantôt révoltée des épreuves, tantôt séduite par l'espoir de son instruction ; rien n'était plaisant comme cet état d'incertitude ; et sans l'arrivée du père, nous nous en serions, je crois, amusées tout un jour. Mais, comme le sénateur était là, il fallut promptement frapper les derniers coups. Rosina se décide à la fin ; je passe du côté du père ; la Durand reste avec la fille.

Quelque fut la tendresse de Contarini pour sa fille, comme dans une ame pareille le libertinage était tout et le sentiment rien, le sénateur ne m'en fit pas moins quelques agaceries suffisantes à me persuader que je ne lui déplairais pas, en exposant mes charmes à ses yeux. Je le satisfis, et ses caresses me convainquirent bientôt de ses goûts. Le paillard aimait passionément le derrière, et il en était encore à caresser le mien, quand nous entendîmes frapper à la cloison. Allons, lui dis-je, préparez-vous, le corps de votre charmante fille va vous arriver. Les planches s'entrouvrent, et la belle Rosina jusqu'au col, tombe nue à la disposition de l'incestueux sénateur. Oh ! foutre, s'écrie-t-il, dès que ce trésor est ouvert à ses yeux, branle-moi, Juliette, branle-moi, je vais mourir de plaisir en examinant tant d'attraits. J'exécute, le libertin parcourt ; tout paraît un moment égal à ses desirs : le con même est baisé par lui ; mais le cul l'emporte bientôt. On ne se fait pas d'idée de l'ardeur avec laquelle ses baisers le couvrent : branle en dessous, me disait-il, pendant que je vais lécher le trou de ce beau cul ; et n'étant bientôt plus maître de lui, son vit, plus dur que le fer, se présente au trou ; il encule : Rosine, peut faite à de semblables attaques, pousse des cris affreux ; rien n'arrête l'impétuosité de ce libertin, il pousse, il presse, il est au fond : le coquin touche mes fesses ; il veut que ma bouche se colle sur la sienne, qu'une de mes mains favorise ses attaques, pendant que

l'autre chatouillera le trou de son cul. Libertin, dis-je, en lui obéissant, ton intention est elle donc d'en rester-là, et ce joli petit mont de Vénus ne sera-t-il donc point attaqué par toi ? Non, me dit le fidèle sodomiste, non, je débanderais à l'entreprise : il y a quinze ans que je ne touche plus à ce fruit, et quinze ans qu'il me fait horreur ; mais je vais fouetter. Il se retire en disant cela, saisit les verges que je lui présente, et se met à étriller sa fille, avec une telle violence, que le sang, dont nous avions besoin pour l'opération, s'écoule promptement sur les cuisses. Tu me trouves cruel, mon enfant, me disait Contarini ; mais on n'est pas le maître de ses passions ; plus celles ou nous nous livrons sont rafinées, et plus leurs excès sont affreux : et ici, le desir d'augmenter les tourmens de cette jolie petite malheureuse, m'inspira d'épouvantables conseils. — Quels sont vos projets sur cette fille, demandai-je. — La bien foutre, la fesser cruellement, m'en divertir ainsi trois mois, la forcer à prendre ensuite le voile ; et les coups de fouet, pendant ce dialogue, déchiraient toujours la plus belle peau du monde. — En vérité, monsieur, ce n'est pas trop, ce me semble, la peine de la garder pour cela, et quand vous en serez rassasié, on vous fournira facilement ici les moyens de vous en défaire, et vous n'aurez pas de dot à payer. — Que dis-tu, Juliette ? — Il y a mille façons. Comment, l'idée d'un meurtre de débauche n'est jamais venu souiller votre imagination ? — Si… j'ai quelquefois conçu cette fantaisie… mais avec ma fille ! Et je voyais le vit du paillard lever, à cette idée, une tête rubiconde et vermeille, signe assuré du plaisir dont le seul apperçu du projet, enflâmait ses sens irrités. Juliette, poursuivait-il, en baisant avec fureur les traces de ses cruautés, tu m'avoueras que ce serait un crime horrible, un délit sans exemple, et dont frémirait la nature. — Vous en jouiriez pourtant. Alors, pour achever d'enflâmer le

paillard, je tire des cordons préparés ; la chambre où nous sommes s'obscurcit au plus grand degré ; je frappe contre la cloison, et le corps entier de Rosina passe dans la chambre. Observez-vous, dis-je bas à Contarini, la voilà toute entière ; mais ne dites mot. Le libertin saisit sa fille, s'énivre sur sa bouche et sur ses tetons, des plus divins baisers, la rencule et décharge. Oh ciel ! qu'avez-vous fait, lui dis-je, je vous la livrais, que n'en avez-vous profité... Renvoyons-là, et je vais tâcher de vous rappeler à la vie, pendant que la Durand tirera son horoscope. Je refrappe, la cloison s'ouvre, l'enfant disparaît ; et pendant ce tems, l'adroite Durand le vendait à un autre. Nous avions trois ou quatre abonnés, qui ne s'amusaient que de ces sortes de prostitutions ; et l'on avait soin de leur livrer ce que l'on supposait devoir leur convenir. Je fis l'impossible alors, pour tirer notre homme de son engourdissement, rien ne put y réussir. Contarini était un de ces hommes faibles, qui ne conçoivent le crime que dans le délire des passions ; l'idée que je lui proposais était trop forte pour lui, il redemanda sa fille avec instance. Je fus aussi-tôt prévenir la Durand ; mais trop sûre de gagner des monts d'or avec cette délicieuse petite fille, elle m'assura qu'elle ne la rendrait jamais. Absolument de cet avis, je me hâtai de lui proposer un moyen qui remplirait notre but mutuel ; elle arrange tout. Oh ! monsieur, dis-je en larmes, en revenant trouver le père,... votre malheureuse fille, — Eh bien ! Effrayée de la prédiction qui lui a été faite, elle vient de se jeter par une fenêtre ; elle est morte, monsieur, elle est morte. Contarini désolé, repasse dans l'appartement de ma compagne, on lui fait voir un cadavre défiguré, de l'âge et de la tournure de sa fille ; le benêt croit tout. Un moment, il veut employer la menace, mais bientôt contenu par la crainte d'une récrimination trop juste, dont il sait que nous pouvons légitime-

ment nous armer, il se tait, sort en larmes, comme un imbécille, et nous laisse sa chère et adorable fille, qui, promptement séduite par nous, devint bientôt une de nos meilleures putains. À quelque tems de là, un noble Vénitien, de la première classe, vint nous acheter du poison pour une femme qu'il avait adorée, et dont il était devenu l'époux depuis deux ans ; le malheureux se croyait trompé ; il ne l'était pas : sa femme était un modèle de sagesse et de retenue ; j'étais la seule cause des soupçons qu'il avait contr'elle ; ils étaient l'ouvrage de ma méchanceté. Cette femme me déplaisait ; je voulais la perdre, j'y réussis. Le scélérat l'empoisonna lui-même, et vous jugez des effets que j'en ressentis.

Peu après, un fils vint nous en demander pour son père ; il s'agissait de la succession : le jeune homme impatient s'ennuyait d'attendre ; pour deux mille sequins, nous lui vendîmes le secret d'entrer en jouissance dès le lendemain.

Vous me rendez, j'espère, assez de justice, pour croire qu'au milieu de tout cela je ne m'oubliais point ; assez riche pour donner énormément à mes plaisirs, et pour ne me livrer aux autres que par caprice ou par sordidité, je me plongeai, sans aucune retenue, dans un gouffre d'horreurs et d'impudicités.

Mon goût pour le vol et pour le meurtre, s'exerçait à travers de tout cela ; et dès que ma perfide imagination condamnait une victime, il était bien rare quelle ne fût immolée sur-le-champ.

J'en étais là de mes désordres moraux et physiques, lorsqu'un jour, je reçus de Zeno, chancelier de la république, l'invitation de me rendre, avec mes deux amies, à sa campagne, située sur les bords du canal de la Brenta ; nous y passâmes une journée entière, au milieu de ce que la lubricité pût nous fournir de plus pi-

quant, Excédés de fatigue, nous étions à nous restaurer par un souper délicieux, lorsqu'une fille de dix-huit ans, belle comme le jour, demanda instamment à parler à Zeno. — Comment ! ici, dans l'asile de mes plaisirs ? à l'heure qu'il est ?... Excellence, dit l'introductrice, elle a tout forcé, elle est au désespoir, elle accourt exprès de Venise, elle dit que la chose est pressée, et qu'il n'y a pas un moment à perdre. Faites entrer, dit Zeno : ô Juliette, poursuivit-il, en me parlant bas, ou je me trompe, ou voici quelqu'occasion de mettre en action mes principes. Les portes s'ouvrent, et la plus belle créature que j'aie vu de ma vie, tombe, en larmes, aux pieds du magistrat. O monseigneur, s'écrie la belle affligée, il s'agit de la vie de mon père ; arrêté hier, pour une prétendue conspiration, dans laquelle il n'entra de ses jours, il va demain porter sa tête sur un échafaud ; vous seul pouvez le sauver ; je vous conjure de m'accorder sa grace ; s'il faut que le sang de l'un des deux coule ; ô monseigneur, prenez le mien, et sauvez celui de mon père. Aimable enfant, dit Zeno en relevant cette fille, et en la faisant placer près de lui ; n'êtes-vous pas la belle Virginie, fille du noble Grimani ? — C'est moi-même. — Je connais votre affaire, mademoiselle ; et certes, votre père, quoique vous puissiez dire, est grandement coupable. — Non, monseigneur. — Il l'est ; mais tout peut s'arranger. Juliette, suivez-moi : je suis à vous dans un instant, Virginie ; je vais écrire ce qu'il faut pour sauver votre père. — O brave seigneur ! — Un moment, ne pressez pas autant les effets de votre reconnaissance ; cette grâce n'est pas accordée. — Comment ? — Vous saurez tout, mademoiselle, tout sera bientôt dans vos mains ; et vous ne pourrez bientôt plus vous en prendre qu'à vous-même, si vous n'obtenez pas ce que vous demandez : nous passons dans un cabinet.

Voilà, me dit Zeno, une créature qui me fait extraordinairement bander : c'est la plus belle fille de Venise : il faut que je l'aie à quelque prix que ce soit ; cependant, je ne puis sauver son père, et quand je le pourrais, Juliette, je ne le ferais certainement pas ; je vais écrire deux lettres ; dans l'une, je demanderai sa grace, sa prompte exécution dans la seconde ; et ce sera cette dernière que je ferai porter, tout en lui faisant croire que c'est l'autre : persuadée que j'envoie celle qui flatte ses desirs, Virginie m'accordera tout ; mais quand elle verra que je l'ai trompée… O Juliette ! c'est ce qui m'embarrasse, — Et quelle nécessité y a-t-il renvoyer ? — Sa famille… Venise… la république entière. — Il faut la dénoncer elle-même. — Mais en l'accusant, je ne peux plus en jouir, elle me perdra. — Zeno, vos accusations sont secrètes, vos tribunaux obscurs, vos exécutions nocturnes, promettez à cette fille la grâce de son père, envoyez, ainsi que vous l'avez dit, le billet contraire à ce dessein, jouissez d'elle, accusez-la tout de suite après, je vous proteste que mes femmes et moi nous vous servirons de témoins. Ces petites horreurs sont des jouissances pour mon cœur dépravé, et je m'y livre avec délices ; certifiez que cette créature n'est venue ici que pour vous séduire, nous le soutiendrons de même ; traitez de calomnies, de récriminations, tout ce qu'elle inventera pour sa défense ; payez bien l'avocat de forme qui lui sera donné ; que son procès s'instruise avec autant de promptitude que de mystère, et dans vingt-quatre heures, si vous le voulez bien, elle est expédiée. — Tu as raison… Voilà les billets écrits rentrons… Oh Juliette, quelle jouissance !… Non, je ne vis jamais une fille plus aimable que toi.

Voilà, dit Zeno, en reparaissant, la grace de votre père, mademoiselle ; lisez ce papier, mais vous imaginez, j'espère, que de telles faveurs ne s'accordent pas pour rien : — oh ! monseigneur,

toute notre fortune est à vous, prenez, disposez, ordonnez, j'ai ordre de ma famille de prendre avec vous, sur cela, tous les arrangemens que vous voudrez. Il ne s'agit point d'argent, dit Zeno, ce que j'exige est plus précieux ; ce sont vos charmes, Virginie, qu'il faut m'abandonner ; telle est la seule récompense que j'exige, pour la grace que je vous accorde, et le courrier ne part pas que je n'aie obtenu ce que je demande. — Grand Dieu ! quel sacrifice !... O toi que j'aime, dit-elle, en tirant de son sein le portrait de son amant, faut-il donc que l'on ait la cruauté de me mettre entre l'infidélité et l'infamie ! Ah, monseigneur ! quelle belle action vous feriez, en vous contentant du bonheur de sauver la vie à un innocent : — cela est impossible ; il faut même que vous vous décidiez à la minute même... Les crimes de votre père sont tels, que dans quelques minutes il ne sera plus tems ; et pendant qu'elle se consultait, Zeno fut s'enfermer avec Lila, pour achever de s'exciter aux infamies qui ranimaient. Je donne le mot à Rosalba, dont l'esprit pénétrant faisait chaque jour de nouveaux progrès ; et pour combler la méchanceté, nous sermonâmes cette jeune fille en sens inverse : oh ! mademoiselle, lui dit Rosalba, n'ayez aucune confiance en ce libertin ; il est capable de tout, dès qu'il a pu l'être, d'exiger votre honneur pour prix des jours de votre père. Il vous trahira, dès qu'il aura joui de vous ; et le monstre, pour couvrir son crime, vous immolera peut-être, sur les mânes encore palpitantes du respectable auteur de vos jours : mais, à supposer qu'il tienne parole, de quel œil votre amant verra-t-il ce sacrifice ? L'amour n'en pardonne point de cette espèce, et vous êtes bien sûre de n'être jamais excusée par lui ; méfiez-vous de tous les pièges qu'on vous tend ; ce que vous inspirez dès la première vue, m'engage à vous le dire... Vous êtes perdue, si vous faiblissez ; la reprenant de là, et sans avoir l'air de savoir ce

que Rosalba vient de faire, mademoiselle, lui dis-je, je sais parfaitement qu'à votre âge le sentiment et la délicatesse sont des dieux auxquels on croit devoir s'immoler ; mais cette folle constance que vous gardez à votre amant, doit-elle balancer, je vous prie tous les sentimens dûs à votre père ? Zeno, le plus honnête des hommes, est incapable de vous trahir : songez, d'ailleurs, que ce n'est pas votre cœur qu'il demande, il se contente de votre corps. Vous n'en resterez pas moins pure aux yeux de votre amant… Ah ! croyez-moi, belle Virginie, dans la situation où les circonstances vous placent, vous ne pouvez refuser sans crime. Verrez-vous de sang-froid votre père marcher à la mort, pendant qu'un seul instant de complaisance eût pu le sauver ? Ah ! Virginie, êtes-vous bien sûre que cette fidélité, à laquelle vous sacrifiez tout, soit aussi religieusement observée par votre amant, que par vous ; et ne connaissez-vous pas les hommes ! S'il arrivait, cependant que celui que vous aimez n'eût pas autant de vertu, quel remords n'auriez-vous pas, en ce cas, d'avoir immolé votre père à un sentiment dont vous ne seriez pas payée : non, mademoiselle, vous ne pouvez refuser ce que l'on vous propose, sans crime, je vous le répète ; la pudeur que vous allez sacrifier, n'est qu'une vertu de convention ; la piété filiale que vous outrageriez, en ne cédant pas, est le vrai sentiment de la nature, le sentiment précieux et cher que vous n'étoufferiez pas, sans mourir de douleur.

Vous n'avez pas d'idée, mes amis, du bouleversement dans lequel nous tenions cette ame timorée, par des propos de cette nature ; son esprit était si troublé, que ses forces morales étaient prêtes à l'abandonner. Zeno rentre… et dans un tel état d'indécence, qu'il n'était plus possible de douter de la perte de sa malheureuse victime : le coquin bandait ferme, et Lila nue, nous l'amenait par le bout du vit. Eh bien ! est-elle décidée, nous dit-il

en balbutiant ? Oui, oui, répondis-je ; monseigneur, mademoiselle est trop raisonnable pour ne pas sentir qu'elle doit bien plus à son père, qu'à sa prétendue virginité, et elle est prête à vous l'immoler sur-le-champ… Non, non, s'écria cette pauvre fille en larmes, non, non, j'aime mieux la mort ; mais la saisissant aussitôt, mes femmes et moi, en deux minutes nous l'exposâmes nue, malgré elle, aux regards impurs du chancelier. Dieu ! quelles formes ! quelle chair ! que de fraîcheur ! quel incarnat ! Flore elle-même, eût offert moins d'attraits. Zeno ne se lassait point d'admirer, et chacun des baisers lubriques dont il accablait cette charmante fille, semblait découvrir un charme nouveau. Nous offrîmes le cul : juste ciel ! que d'attraits ! que de fermeté ! que de rondeur ! et quand nous l'entr'ouvrîmes, quand nous exposâmes aux yeux de Zeno, le trou mignon, objet de ses desirs, nous crûmes qu'il allait mourir de plaisir en le foutant avec sa langue. Voyons comme elle est dans le plaisir, dit le Chancelier ; Juliette, et toi, Rosalba, chatouillez-la toute deux sur toutes les parties voluptueuses de son corps ; en face de l'opération, je vais me faire polluer par Lila, et à mesure que vous allez l'enflammer toutes deux, ma bouche, errante sur tous ses charmes, y saisira la volupté. Cette commission me plaisait d'autant plus que j'avais la plus grande envie de branler cette belle fille ; nous nous y prîmes donc avec tant d'adresse, ma compagne et moi, que les beaux yeux de Virginie se chargèrent bientôt de lubricité ; et la jolie coquine, pâmée dans nos bras, facilite bientôt au vit de Zeno, par le moyen du foutre qu'elle perdait avec abondance, la destruction de son joli pucelage. Lila y présente aussitôt l'engin du Chancelier ; le paillard pousse, mais comme il est faiblement fourni, et que Virginie décharge, toutes les difficultés disparaissent ; le voilà maître de la place, pendant que je contiens seule la victime, en

continuant de la branler ; que Lila, exhaussée sur le sein de Virginie, présente son beau cul aux baisers du paillard, et que Rosalba le fustige. Il était prêt à s'égarer, quand je l'arrête aux portes du plaisir ; ménagez vos forces, lui dis-je, songez qu'une autre forteresse vous attend, n'épuisez pas vos munitions de guerre. Tu as raison, s'écrie-t-il en se retirant ; et nous remontrons aussitôt, à ses lubriques desirs, le plus divin cul qu'eût créé la nature depuis celui de Ganimède. Zeno contemple ; sacre-dieu, dit-il, que d'attraits ! et le coquin, sans s'amuser à louer davantage, au moyen des services que nous lui rendions, eut bientôt forcé les barrières. Virginie, par l'attitude que je lui avais fait prendre, était appuyée sur mon visage, et je suçais son con pendant qu'on la sodomisait ; mes amies branlaient, maniaient, servaient Zeno, tout l'entourait de volupté, tout hâtait la perte du foutre qu'il élança bientôt au fond du plus beau cul du monde, malgré les cris, les soubre-sauts de la victime, qui n'avait pas endurée si patiemment cette attaque-ci que l'autre. Quelle jouissance, me dit-il en se retirant ! oh Juliette ! après la tienne, il n'en est pas de plus délicieuse au monde… je suis encore dans une ivresse… Allons, dis-je, presse-toi d'envoyer le billet. Assurément, me répondit ce monstre ; je viens d'acquérir, en foutant cette fille, de bien grands titres à condamner son père… puis, bas, mais je n'en resterai point là, Juliette. Je veux que ma scélératesse t'étonne, et c'est dans ce nouvel épisode que je compte retrouver les forces nécessaires à une nouvelle jouissance. — Et quand tu te seras lassé de cette jouissance, en laisseras-tu vivre long-tems l'objet ? Mais, dit Zeno, je crois qu'en joignant un mot au billet, on viendrait l'arrêter dans mon château même ; et comme je rebanderai d'ici là, peut-être serais-je encore dans son cul, quand on arriverait pour la conduire à la mort. Exécute promptement, dis-je à Zeno, cette

idée est délicieuse… le supplément au billet part, et nous nous relivrons aux luxures. À la manière dont je voyais que Zeno caressait les fesses de Virginie, il était facile de se douter de toutes les conjurations qu'il formait intérieurement contre ce beau derrière ; on n'imagine pas les atrocités qu'inspire un cul, quand on en a bien joui ! Tu veux fouetter, n'est-ce pas, mon ami, dis-je à Zeno, tu veux déchirer ce beau cul, et tu n'oses ? Eh bien ! dis-je, satisfais-toi ; j'ai dans ma poche, une eau qui, dans trois minutes, fera disparaître les traces ; et si, pour preuve de ce qu'elle a souffert, la coquine veut montrer les marques, elle sera contrariée par l'évidence, et tout ce qu'elle pourra dire ensuite, n'en portera que bien mieux toutes les couleurs de la calomnie… Oh Juliette ! Juliette ! s'écria Zeno, je ne cesserai de te dire que tu es une créature délicieuse ! Le scélérat alors, n'écoutant plus que sa passion, saisit des verges, nous fait tenir Virginie ; et sacrant comme un malheureux, le coquin, en moins de cent coups, met en lambeaux le plus beau cul du monde ; il redouble, je le suçais pendant ce tems-là ; mes deux autres femmes le fouettaient ; il rebande, se jette comme un furieux sur cette belle fille, la sodomise, et décharge en hurlant.

Oh ! Juliette, me dit il, dès qu'il a fini, que ne puis-je immoler moi-même cette garce, que de plaisirs elle me donnerait : sa profonde sensibilité la rend susceptible de mille différens supplices, tous plus divins les uns que les autres. Comme on écorcherait ce beau sein, comme on brûlerait ces belles fesses… Ah ! Juliette ! Juliette, je voudrais rôtir son cœur sur son ventre, et le lui manger sur la figure ; et comme je voulais la frotter de mon eau, non, non, me dit ce monstre, laisse-lui mes marques, je veux qu'elle les porte à l'échafaud, je veux qu'elle ait la possibilité de les montrer, et qu'elle ne l'ose pas ; cette idée m'amuse ; et par d'affreux

discours nous nous amusâmes à désespérer cette pauvre fille, jusqu'au moment où les réponses arrivèrent.

Les fatales lettres de Zeno n'avaient que trop réussi, on venait arrêter la fille de Grimani. Oh juste ciel ! s'écrie cette infortunée, en voyant les effets des perfides manœuvres du chancelier ; tu m'as trompée, scélérat, mais mes juges m'entendront, et je me vengerai de tes horreurs. Faites votre devoir, messieurs, dit aux Sbirres le flegmatique Zeno, sans avoir l'air de prendre gardes aux invectives qu'on lui adressait, emmenez cette fille ; ne voyez-vous pas bien que la douleur lui trouble la cervelle. A-t-on pris garde, ajouta ce monstre, aux recommandations que j'ai faites, d'exécuter promptement les coupables ? Excellence, dit un des Sbirres, en sortant deux têtes sanglantes de dessous son manteau ; voilà comme vos ordres ont été exécutés ; et Virginie tombe à la renverse en reconnaissant son père et son amant. Quelle scène, me dit Zeno tout bas ; vois comme elle me fait rebander. Ah ! tâchons d'être seuls, et recommençons des horreurs. — Rien de plus simple, gardez les têtes et renvoyez les Sbirres. — Tu as raison… Sortez, messieurs, dit le chancelier : dans deux heures Virginie sera dans les cachots de Venise ; laissez ces têtes, et retournez à d'autres devoirs. Un moment, dis-je bas à Zeno, le Sbirre qui tient ces têtes, est-il le même que celui qui les a coupées ? — Oui. — Eh bien, il y a ici, ce me semble, un rafinement d'outrages, essentiel à mettre en action : quelqu'affreux que soit ce Sbirre, il faut qu'il foute la fille, la main teinte encore du sang de son malheureux père et de son triste amant… Assurément, dit Zeno, il y a là des choses délicieuses à faire, gardons-nous bien de les manquer. Un seul Sbirre s'en va, et Zeno s'enferme avec l'autre, Virginie, les têtes, les trois femmes et moi. Nous rappelons la victime à la lumière, en ayant soin de placer les têtes en

face d'elle, pour qu'elles la frappent, sitôt qu'elle ouvrira les yeux. Le Sbirre est chargé du soin de rendre cette belle fille au jour ; et dès qu'elle a repris l'usage de ses sens, c'est son père, c'est son amant qu'elle voit, c'est dans les bras de leur bourreau qu'elle se trouve. Je branlais ce vilain homme, pendant qu'il donnait ses soins à Virginie : Foutez cette belle fille, lui dit le chancelier, — Oh ! Monseigneur. — Je vous l'ordonne ; vous avez assassiné le père, je veux que vous foutiez la fille ; vous avez tué l'amant, je veux que vous foutiez la maîtresse ; et le coup de foudre, qui frappe à ces mots Virginie, la replonge encore, presque sans connaissance, dans mon sein. Un moment, dis-je à Zeno, ceci malheureusement va devenir ta dernière décharge ; il faut qu'elle soit complette, que tous les moyens qui sont en notre puissance, soient employés pour la rendre brillante, et voici, sous ma direction, la tournure que je fis prendre au grouppe voluptueux que je desirais. Le Sbirre se coule sous Virginie, il l'enconne, ouvre, et présente les fesses de cette sublime créature à Zeno, qui l'encule ; de chacune de ses mains, Virginie tient une des têtes : à cheval sur la poitrine du Sbirre, je lui fais sucer mon con, en tournant mes fesses à Virginie : Zeno branle de droite et de gauche, les deux culs de mes amis ; une vielle le fouette. Vaincu par d'aussi délicieuses sensations, il était difficile que le paillard y tint ; il décharge ; nous l'imitons tous ; mais c'est sans mouvemens que Virginie est arrachée à cette scène, d'horreurs.

Nous partons. Le chancelier remet lui-même sa victime dans les prisons du palais, et dans vingt-quatre heures, au moyen de nos dépositions, Virginie se trouve condamnée. Tel était le moment où nous l'attendions. À force d'or et de séductions, Zeno fait immoler une autre fille à sa place. Virginie retombe entre nos mains ; nous lui servons nous-même de bourreaux, et la malheu-

reuse ne gagne pas au change. Dieu ! quelle scène ! j'en déchargeai huit jours de suite ; peu d'infamies, sans doute, m'avaient plus échauffée que celles-là.

Les femmes, de leur côté, continuaient d'abonder dans notre maison ; les unes pour se faire dire leur bonne aventure, les autres pour s'y vautrer, avec autant de mystère que d'impunité, dans tout ce que le libertinage avait de plus recherché. Par les mesures que nous avions prises, nous pouvions fournir, sous le voile le plus impénétrable, des filles et des garçons aux femmes qui nous fréquentaient. Nous arrangions aussi des petits ménages, qui, gênés par leurs parens, étaient bien aises de trouver un asile chez nous. D'autres parties se faisaient dans des appartemens obscurs, où les hommes ne pouvaient reconnaître les femmes que nous leur livrions. À combien de pères, par ce moyen, nous avons donné leurs filles ; à combien de frères leurs sœurs, à combien de prêtres leurs pénitentes ?

Il me vint un jour deux femmes de vingt à vingt-cinq ans, charmantes, qui, s'étant mutuellement échauffée la tête sur moi, me supplièrent de diriger leurs jeux, et de m'y mettre en tiers. Nous soupâmes toutes les trois ; leur manie consistait à me sucer la bouche et le con : elle se relayaient rapidement, et de manière à ce que celle qui venait de me gamahucher, me langottait, et que celle qui venait de baiser ma bouche, suçait aussi-tôt mon con : il fallait que, pendant ce tems-là je les branlasse chacune d'une main, et qu'armée d'un godmiché, je les foutisse ensuite toutes deux, pendant que celle, qui n'était pas foutue, se faisait gamahucher par celle qui l'était. Je n'avais jamais vues de femmes si lubriques : on ne se figure point ce qu'elles inventèrent, ce qu'elles me dirent en se livrant à la lubricité. Une d'elles, je m'en sou-

viens, porta l'extravagance au point de desirer d'aller se faire foutre au milieu d'un hôpital de vérolés. Bien venu qui m'expliquera maintenant l'imagination des individus de mon sexe ; pour moi j'y renonce. En général, on n'est pas plus vive, plus aimable, que ne le furent ces deux libertines : je crois que la nature favorise infiniment davantage les tribades, que les autres femmes ; et que comme elle leur accorde une imagination plus sensible, elle leur a prodigués de même, tous les moyens du plaisir et de la volupté.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, non plus, une partie bien extraordinaire, que j'exécutai avec quatre citadines Vénitiennes.

Elles attendirent un jour orageux, et vinrent me prendre en gondole, dans le moment où les éclairs sillonnaient la nue. Nous gagnons la grande mer ; l'orage se décide ; le tonnerre se fait entendre. Allons, dirent ces coquines, voici l'instant, branlons-nous ; que ce soit en bravant la foudre, que nous élançions notre sperme ; et les garces se jettent sur moi comme des Messalines. Ma foi, je les imite : trop sensible au plaisir pour être refroidie par d'aussi simples phénomènes de la nature, je blasphême, comme elles, le chimérique Dieu qui, dit-on, les produit. Cependant, le tonnerre gronde, la foudre tombe de toutes parts. Notre gondole, rapidement élancée, ne paraît plus que le jouet des flots ; et nous jurons, nous déchargeons, nous bravons la nature alarmée… en courroux contre tout ce qui existe, et ne respectant que nos plaisirs.

Une autre très-jolie femme m'envoya prier de venir déjeûner dans son palais. Je fus obligée de polluer, devant elle, son fils, âgé de quinze ans ; ensuite nous nous branlâmes devant son fils. Elle fit descendre sa fille, qui avait un an de moins. Elle m'ordonna

d'exciter cette jeune personne, pendant qu'elle se faisait enculer par son fils : ensuite elle tint, elle-même, sa fille aux attaques sodomites de son fils. Pendant ce tems-là, je gamahuchais la demoiselle, et la mère branlait, avec sa langue, le trou du cul du fouteur de sa fille. Je n'avais pas encore vu de tête plus libertine, de sang froid… aucune de mieux organisée. Dès qu'elle sut que nous vendions des poisons, elle en acheta de toutes les sortes. Je lui demandai si elle s'en servirait pour les jolis objets avec lesquels nous venions de jouir. Pourquoi pas, me dit-elle ? Quand je me livre à ces infamies-là, je n'y mets jamais de bornes. Délicieuse créature, lui dis-je, en baisant sa bouche ; c'est que, plus l'on brise de freins en ce cas, et plus l'on décharge. Je déchargerai donc bien, me dit-elle, car j'en briserai beaucoup. Six mois après, elle n'avait plus ni mari, ni père, ni mère, ni enfans.

Un membre du conseil des dix m'envoya chercher, pour servir de jouissance à son fils, qu'il enculait pendant ce tems-là.

Un autre, de la même chambre, exigeait que je me branlasse avec sa sœur, vieille et laide. Il enculait cette sœur ; il m'en fit autant après, puis, je reçus cent coups de fouet par cette sœur.

Il n'était pas, en un mot, de luxure, de débauche, d'infamies auxquelles la Durand et moi, ne nous livrassions du matin au soir ; et il n'y avait pas de jour que ce quadruple métier, de putain, de maquerelle, de sorcière et d'empoisonneuse, ne nous rapportât mille sequins, et souvent beaucoup davantage.

Soutenues, aimées, recherchées de tout ce qu'il y avait d'aimables libertins, dans les deux sexes, à Venise, nous menions, sans aucun doute, la vie la plus délicieuse et la plus lucrative, lorsqu'un revers affreux vint troubler notre union… m'enlever,

ma chère Durand, et me faire perdre, en un jour, et toutes les sommes que j'avais placées sur Venise, et toutes celles que j'y avais gagnées.

Le sort s'annonçait dans la punition qu'il préparait à la Durand, de la même manière qu'il s'était manifesté pour moi. J'avais été punie, lorsque je fus obligée de quitter Paris, pour n'avoir pas voulu porter le crime à son dernier période. La malheureuse Durand eut la même fortune ; et nous pûmes nous convaincre, l'une et l'autre, par de si cruels exemples, que le plus dangereux de tous les partis, quand on est dans le train du crime, est de revenir à la vertu, ou de manquer de la force nécessaire à franchir les dernières bornes : car ce fut bien plutôt le défaut de courage que la volonté qui manqua à mon amie ; et certes, si la malheureuse se perdit, ce fût plutôt pour n'avoir pas tout osé, que pour n'avoir pas tout voulu.

Les trois inquisiteurs d'état envoyèrent, un matin chercher la Durand ; et après avoir exigé d'elle le secret le plus inviolable, ils lui révélèrent, qu'ils avaient besoin de ses secrets destructeurs, pour anéantir une faction nombreuse qui s'élevait dans la ville. Les choses sont malheureusement trop avancées, lui dirent-ils, pour employer les moyens juridiques ; nous n'avons plus que celui du poison. Vous savez avec quelle tranquillité nous vous, avons laissé jouir du fruit de vos forfaits, depuis trois ans que vous êtes dans Venise ; il faut nous en témoigner votre reconnaissance, en nous communiquant, ou en exerçant, pour notre compte aujourd'hui, des crimes dont il eût été de notre devoir de punir sévèrement les résultats. Avez-vous le double secret de donner la peste dans une ville, et d'en préserver ceux qui vous seront indiqués ? Non, dit la Durand, quoiqu'elle possédât et l'un et

l'autre de ces secrets ; mais elle eut peur. Cela est bon, répondirent les magistrats, en lui faisant ouvrir une porte pour la congédier ; et ce qui acheva de la faire frémir, c'est qu'on ne prit pas même la peine de lui recommander le silence. Nous sommes perdues, me dit-elle en rentrant ; et elle me raconta ce qui venait de lui arriver. Je voulus la renvoyer à l'instant ; ce serait la même chose me dit-elle ; j'exécuterais, que je perdrais de même la vie ; on me sacrifierait secrètement. Je vais même te quitter fort vîte, afin de ne te point compromettre, si l'on venait à soupçonner que nous nous fussions vues au retour. La malheureuse me quitte. Adieu, Juliette, me dit-elle, nous ne nous reverrons peut-être jamais. Il n'y avait pas deux heures qu'elle m'avait quittée, lorsqu'on vint me chercher de la part de la république. Je suis les sbirres ; j'arrive au palais ; on me fait passer, très-émue, dans une salle isolée, presqu'au comble de la maison. Les sbirres se rangent autour de moi et me gardent. Un grand rideau de taffetas noir partageait cette salle. Deux des inquisiteurs paraissent ; les sbirres sortent. Levez-vous, me dit l'un d'eux, et répondez avec autant de clarté que de précision. Avez-vous connu une femme nommée Durand ? — Oui. — Avez-vous exercée des crimes avec elle ? — Non. — Vous a-t-elle quelquefois mal parlé du gouvernement de Venise ? — Jamais. Juliette, dit gravement l'autre juge, vous en imposez dans vos réponses ; vous ne nous instruisez pas autant que nous le sommes ; vous êtes coupable. Tenez, continua-t-il, en tirant le rideau, et me laissant voir le corps d'une femme, pendue au plafond, dont je détournai sur-le-champ les yeux avec horreur, voilà votre complice, c'est de cette façon que la république punit les fourbes et les empoisonneuses. Sortez sous vingt-quatre heures de son territoire, ou voilà le sort qui vous attend demain. Je m'évanouis. Quand je repris l'usage de

mes sens, j'étais entre les mains d'une femme que je ne connaissais point, et les sbirres m'entouraient encore. On m'entraîna de cette salle. Allez chez vous, me dit le chef des sbirres, exécutez fidèlement… ponctuellement les ordres de la république. Ne réclamez point contre celui qui confisque vos biens ; c'est-à-dire, seulement ce que vous aviez placé sur Venise, vos meubles et vos bijoux. Partez avec le reste ; ou vous êtes morte, si demain le soleil vous retrouve encore dans la ville. J'obéirai, monsieur, répondis-je, j'obéirai ; je n'ai pas envie de rester plus long-tems dans un pays où l'on punit les gens pour n'avoir pas voulu mal faire. — Silence, madame, silence ; si votre propos était entendu par d'autres, vous ne sortiriez pas de ce palais. Allez, brave homme, dis-je à cet alguasil, en lui remettant cent sequins, je vous entends, et vous remercie ; je ne serai plus demain dans vos tristes lagunes.

Mes malles furent bientôt faites : Lila et Rosalba paraissaient desirer de rester à Venise, où elles faisaient fort bien leurs affaires, je les y laissai ; je n'emmenai qu'une seule femme, qui ne m'avait pas quitté depuis mon mariage, et dont je ne vous ai jamais parlé, parce qu'elle ne jouait jamais de rôle dans mes aventures : ayant la permission de garder mon porte-feuille et mon argent comptant, j'emportai plus de huit cents mille francs ; tout le reste fut confisqué au profit de la république ; mais ce qui me restait des fonds placés sur Rome, s'élevant à cinq millions de rente, suffisaient à me consoler. Je fus, dès le même soir, coucher à Padoue, d'où je gagnai Lyon en moins de huit jours : je m'y reposai. Ce petit carême me fit violemment éprouver le besoin de foutre ; et pour y satisfaire, je descendis tout naturellement chez une célèbre maquerelle dont on m'avait donné l'adresse, et qui me fournit, pendant les quinze jours que je passai chez elle, tout

ce qui pouvait, dans l'un et l'autre sexe, satisfaire amplement mes desirs.

Ne voyant plus aucun danger pour moi de retourner à Paris, puisqu'il y avait long-tems que le ministre qui m'en avait chassée, n'était plus au monde, je me déterminai d'y rentrer ; j'en fis part à Noirceuil, et j'attendis sa réponse. Enchanté de me revoir, ce cher et bon ami m'assura que je lui ferais grand plaisir en venant lui montrer les progrès de son élève. J'écrivis sur-le-champ à l'abbé Chabert, de m'amener ma fille à Paris, dans un hôtel garni que je lui indiquai. Nous y arrivâmes presqu'au même instant. Marianne atteignait sa septième année. Il était impossible d'être plus jolie ; mais la nature était muette en moi ; le libertinage l'avait éteinte. Voilà donc quels sont ses effets ; il semble qu'en s'emparant avec tyrannie d'une ame, il ne veuille y laisser aucun autre sentiment que ceux qu'il inspire ; ou que, si par hasard en dépit de lui, quelques autres parviennent à nous pénétrer, il ait aussi-tôt la puissance de le corrompre ou de le tourner à son profit. Je n'éprouvai, je dois en convenir, d'autre mouvement, en embrassant Marianne, que ceux de la lubricité. La jolie élève à former, dis-je bas à Chabert : oh ! je veux préserver celle-là des fautes qui firent quitter Paris à sa mère, et de celles qui firent pendre la Durand à Venise ; je lui ferai si bien sentir la nécessité du crime, qu'elle n'en quittera jamais la route ; et si jamais la vertu voulait se faire entendre au fond de son cœur, je veux qu'elle y trouve le vice si bien établi, qu'elle n'ait même pas la possibilité de l'attaque.

Chabert, qui avait présidé à l'éducation de Marianne, se plut à me faire admirer tous ses petits talens ; elle était musicienne, dansait à merveille, dessinait joliment… parlait italien, etc. Et le

tempéramment, dis-je à l'abbé ? Je crois qu'elle en aura, me répondit Chabert, et si l'on n'y prend garde, la petite fripone se branlera bientôt. Je l'aiderai, dis-je, je jouirai singulièrement à recueillir les premières preuves de sa nubilité. Il faut attendre, me répondit l'abbé, ou vous risqueriez sa santé ; mais cette considération me touchait peu. L'abbé, qui était venu plusieurs fois à Paris, depuis mon absence, me remit au courant, et se chargea du soin de déplacer mes fonds de Rome, pour en acquérir ici les deux belles maisons de ville et de campagne que vous me connaissez.

Dès le lendemain, je fus trouver Noirceuil ; il me reçut avec la plus grande marque de joie, et me trouva, dit-il, fort embellie. Ayant continué de profiter de la faveur du ministre, tant qu'il avait vécu, Noirceuil, depuis mon départ, avait triplé sa fortune, et tout Paris le désignait aux premières places. Juliette, m'assura-t-il, sois bien certaine que je n'y monterai jamais sans t'y élever avec moi ; tu es nécessaire à mon existence ; je n'aime à commettre le crime qu'avec toi, et de délicieux s'offriront à nous, si j'obtiens encore une plus grande somme de crédit que celle très-considérable dont je jouis toujours : il sera donc alors nécessaire de nous entendre pour profiter agréablement de cette veine. Il exigea ensuite le récit de mes aventures ; et quand je vins à lui parler des cinq cents mille francs, que j'étais chargée de remettre à Fontange de Donis, élevée dans un couvent de Chaillot, et qui devait être âgée de dix-sept ans, il m'engagea vivement à nous amuser de cette fille, et à mettre les cinq cents mille francs dans ma poche. Ses raisonnemens, sur cet objet, me persuadèrent tellement que je ne puis m'empêcher de vous les répéter : il est bon de vous prévenir que j'avais l'air de balancer, pour qu'il s'ouvrît davantage à moi. Voici donc comme il combattit mes objections

simulées, un soir que je soupais dans sa petite maison de la Barrière-Blanche.

Quand on a deux raisons pour faire une chose, Juliette, me dit-il, et aucune pour ne la pas faire, je vous avoue qu'il me paraît incroyable d'entendre demander si on la fera : quand on a trente ans, de l'esprit, point de préjugé, plus de religion, plus de Dieu, aucun remords, la plus grande habitude du crime, beaucoup d'intérêt à faire cette chose, je vous avoue encore qu'il me paraît très-singulier d'entendre demander si on fera cette chose ou non. Quand on a dans sa main tout ce qu'il faut pour opérer, que l'on a déjà fait des choses plus fortes, qu'on a trouvé du plaisir à les faire, que l'on a été vivement chatouillé de ce plaisir, je vous avoue franchement encore, lorsque la même dose de plaisir et une beaucoup plus grande d'intérêt s'y trouvent, qu'il me paraît très-singulier d'entendre demander si on succombera : vous mériteriez donc le fouet, ma chère Juliette, oui, le fouet, pour oser me consulter sur une chose de cette futilité ; je vous déclare donc que si, dans quatre jours, elle n'est pas exécutée, je romps tout commerce avec vous, et vous regarde comme une femme faible, sans caractère, qui ne sait jamais se décider à rien. M'objecterez-vous que vous êtes assez riche pour vous passer d'une somme qui doit faire le bonheur d'une malheureuse orpheline. Ah, Juliette ! l'est-on jamais assez ? Je vous accorde que cette somme ne doive vous servir qu'à des superfluités ; je vous demande si la jouissance de ces superfluités ne serait pas toujours préférable pour vous, au vain plaisir de les donner à une petite fille que vous ne connaissez pas, et que vous éloigneriez par-là des seuls plaisirs auxquels vous devez la soumettre, Examinons maintenant l'existence de cette petite fille... oh, oui ! c'est une chose assez importante pour mériter d'être approfondie : que vous est-elle ? Rien.

Qui est-elle ? La bâtarde d'une femme avec qui vous avez fait du libertinage : oh ! combien ces titres sont respectables ! Mais, voyons, qu'arrivera-t-il, si vous remplissez l'objet prescrit ? personne au monde ne vous en saura gré ; on dira seulement : elle a fait son devoir. Si, au contraire, vous gardez la somme, jamais aucun individu ne saura qu'elle vous a été confiée, et vous aurez le délicieux plaisir d'en jouir : dites maintenant lequel vous flattera le plus ou de ce vain et futile devoir, ou des jouissances que vous vous procurerez avec la somme ? Oh, Juliette ! pouvez-vous balancer un instant ! je vais plus loin ; je ne connais pas cette jeune fille, mais examinez-la bien attentivement, regardez s'il n'est pas écrit sur son front : C'est pour tes menus-plaisirs que le ciel m'a mise en ce monde ; considère toutes les fatalités qui nous réunissent, et vois si ce n'est pas une victime que t'offre la nature en mon individu... Oui, ces mots sont écrits sur son front, vous les y lirez ; et qui les y a placés, si ce n'est la main de la nature : mais, m'objecterez-vous peut-être, c'est tromper les intérêts d'une amie ; plus j'ai eu de tort avec elle, et plus je dois les réparer : il y a deux choses à prouver ici, et que vous ne trompez point les intérêts de votre amie, et qu'il n'y a pas le plus petit mal à tromper les-intentions d'un mort, quelque soit le respect imbécille que l'on ait eu de tout tems pour cela. En quoi manquez-vous d'abord aux intentions de votre amie ? Son intention pure et simple, est que cette somme aille à sa fille ; mais il n'est pas dit que vous ne deviez pas en jouir avant : ainsi, gardez avec l'intention de lui laisser la somme après vous, si elle existe, et voilà votre conscience en repos, si tant est que vous ayez besoin de la calmer ; ce qui tromperait le desir de votre amie, serait que vous laissassiez ce bien à un tiers ; mais quand vous en jouirez avec le projet de le laisser après vous, assurément l'intention se trouve

parfaitement remplie ; madame de Donis ne vous a pas dit : conservez les jours de cet enfant, je vous les recommande, et si malheureusement elle meurt, le bien sera à vous, et n'y sera que dans ce cas ; elle vous a dit simplement, voilà cinq cents mille francs, je les laisse à ma fille ; eh bien ! si cette fille vous survit, qu'elles les ait après vous, les vœux du mort sont remplis ; maintenant, je vais plus loin ; trompassiez-vous même les intentions de ce mort, quel respect imbécille pouvez-vous donc imaginer qu'on puisse devoir aux ordres d'un individu qui n'est plus au monde ? On lèse un individu, en lui manquant lorsqu'il vit, parce que son existence passive reçoit la lésion, et qu'elle souffre du refus que vous faites de lui obéir ; mais quand cette existence est détruite, la douleur ne peut plus avoir lieu ; le choc est nul, puisqu'il n'est plus d'être qui puisse la recevoir ; il est donc parfaitement impossible d'offenser un mort ; donc il résulte que tout héritier qui remplit à son détriment un legs, dans l'unique vue de satisfaire au défunt, est un imbécille aussi complet, que celui qui jeterait son argent dans l'eau ; car celui-ci perd son argent ; et l'autre, sacrifie son bonheur à la satisfaction d'un être qui n'a plus d'existence, et je crois que l'un vaut bien l'autre : il y a, comme cela, tout plein de petites institutions bénignes dans le monde, dont nous ne voulons pas nous défaire, et qui n'en sont pas moins ridicules pour cela. Toutes les clauses testamentaires ne doivent jamais être exécutées : il est absurde de vouloir les remplir ; absurde de vouloir donner à un homme la faculté d'agir quand il est mort ; c'est contre toutes les loix de la nature et du bon sens : voilà donc l'objet résolu. En gardant les cinq cents mille francs, vous ne trompez point les intentions de votre amie ; je vous l'ai, je crois, suffisamment démontré : examinons maintenant une autre branche de vos dilemmes : si je rends, je fais la

fortune de cette petite fille ; si je ne rends pas, je fais mon bonheur : voici comment l'on peut répondre à cela.

Nous ne pouvons, ce me semble, estimer les qualités des autres, que par les relations intimes qu'ils ont avec nous : ainsi, nous ne devons aimer un être quelconque, que parce que ses rapports s'enclavent avec les nôtres ; sa figure nous charme, son esprit, son caractère, sa manière d'être, tout cela nous donne du plaisir, et nous éprouvons une jouissance réelle à voir cet objet ; mais entre deux jouissances, le bon sens dicte, qu'il faut, quand on ne peut en avoir qu'une, choisir incontestablement la meilleure. Telle est votre position : ou il faut jouir de Fontange, en renonçant aux cinq cents mille francs, ou il faut jouir des cinq cents mille francs, en renonçant à Fontange. Ici, je n'ai point de conseils à vous donner ; vous seule pouvez choisir la jouissance qui vous conviendra le mieux. Comparez, décidez, et souvenez-vous seulement que, quelque parti que vous preniez, vous éprouverez nécessairement un petit remords, car vous savez que la vertu en donne comme le crime. D'après cela, si vous abandonnez Fontange, et que vous gardiez l'argent, vous vous direz : pourquoi donc ai-je pris ce parti ? je regrette cette jolie personne. Si c'est le contraire que vous adoptez, vous vous direz : que je suis faible !... je jouirais des cinq cents mille francs, et je suis obligée de m'en passer aujourd'hui. Mais observez que le premier de ces remords a nécessairement, auprès de lui, une consolation réelle, une consolation physique. Il est vrai que j'ai perdue Fontange, direz-vous, mais je jouis ; au lieu que le second n'a, pour toute consolation, qu'une jouissance isolée, qu'un sacrifice mort à la vertu, dont vous ne recueillerez jamais nul mérite ; qu'une petite satisfaction intérieure ; qu'un plaisir intellectuel, très-médiocre par lui-même, et toujours troublé par l'autre remords, L'un, vous

donne une privation de peu de conséquence, et une jouissance physique délicieuse ; l'autre, une privation très-réelle, et une simple jouissance de l'esprit. Votre manière de penser, d'ailleurs, s'oppose à cette petite jouissance morale : ce n'est pas quand on ne croit à rien ; ce n'est pas quand on déteste la vertu, et qu'on adore le vice ; ce n'est pas quand on aime le crime, par lui-même et par intérêt, que l'on peut être long-tems touché des jouissances vertueuses. Comparez cela maintenant avec les charmes de jouir de vos cinq cents mille francs, et vous verrez ce que vous éprouverez. L'objet, dites-vous, est de n'avoir point de remords. Faites donc, sur-le-champ, et sans balancer, le crime que vous projetez ; car je vous réponds que, si vous ne le faites pas, vous ne vous serez pas plutôt ôté la possibilité de le faire, que vous serez dévorée du regret d'avoir manqué une si belle occasion de posséder cet argent. Le crime n'est pas pour vous ce qu'il est pour les autres. Vous êtes parvenue à y trouver un chatouillement très-vif, il vous cause de la volupté ; ne doutez donc point que cette volupté, dont vous jouirez d'autant mieux ici, qu'il y a plus de freins à rompre, ne contre-balance entièrement la petite peine que tout autre être pourrait trouver à cette action. Ainsi, je vois pour vous, dans le cas du crime fait, d'abord une jouissance à le faire, ensuite une jouissance à l'avoir fait ; et, dans l'autre cas, je ne vois qu'une privation décidée… privation dont vous allez souffrir d'autant plus, que vos caprices augmenteront tous les jours, auront tous les jours un nouveau besoin d'argent pour être assouvis ; et pour tout dédommagement, je ne vois que la douceur isolée… momentanée et faible pour tous les êtres… entièrement frivole pour vous, d'avoir, non pas fait une bonne action, mais une action fort ordinaire ; car, peut-être vous la passerais-je, s'il y avait ce qu'on appelle de l'héroïsme, attendu qu'au moins l'orgueil y serait satis-

fait ; au lieu qu'ici, il n'y a pas la plus légère jouissance. Votre action n'est ni grande, ni belle ; elle n'est que simple. Vous ne faites aucun bien en laissant jouir Fontange, et vous vous faites un très-grand mal en ne l'en empêchant pas : mais il faudra, dites-vous, se défaire de cette petite fille, pour qu'elle ne puisse jamais savoir le vol que je lui fais. Eh bien ! dès que vous concevez à merveille les meurtres de débauche, il me semble que vous devez concevoir, tout aussi facilement, ceux qui n'ont que l'intérêt pour but. Tous deux sont également inspirés par la nature ; tous deux ont le même objet et les mêmes passions. On Commet le meurtre de débauche, pour s'irriter aux plaisirs des sens ; on commet toutes les autres sortes de meurtres dans l'égale vue de satisfaire une passion. Il n'y a pas, à cela, la plus légère différence : toutes celles que vous y voudriez établir, seraient frivoles ; le motif seul pourrait établir quelque distance. Or, il est assurément bien plus légitime de se livrer au délit, par un intérêt puissant, que par le seul agrément d'une chatouilleuse émission. Vous voulez bien commettre le meurtre pour irriter votre tête, pour délecter votre imagination, et vous ne l'osez point, quand il s'agit d'une fortune.

Le résultat est donc que, si les agrémens que Fontanges vous procure, l'emportent sur ceux que vous pouvez attendre de son bien, il faut garder Fontange, la marier, et jouir du sot et froid plaisir d'avoir fait votre devoir… d'avoir fait une belle action, relative à Fontanges, mais une très mauvaise par rapport à vous : car, ne vous y trompez pas, se priver d'une mauvaise action, n'est/point du tout égal à en faire une bonne. Il peut, à la rigueur, se rencontrer quelquefois un peu de mérite à faire une belle action ; il n'y en a jamais à se priver du plaisir d'en faire une mauvaise ; parce que la première a de l'éclat, et que l'autre n'en a point. La seconde branche du résultat est que, si les plaisirs que

vous pourriez attendre de ce supplément de fortune, vous touchent plus que le bonheur de Fontanges, il faut très-promptement vous débarrasser d'elle : car, vous ne pouvez jouir de ces deux bonheurs à-la-fois, et vous devez nécessairement sacrifier le plus faible.

Examinons maintenant quelle est l'espèce de sentiment que vous deviez à madame de Donis… aucun, ce me semble ; la volupté vous a réunies, le crime vous a séparées ; dût-elle exister encore, assurément vous ne lui devez rien ; morte, beaucoup moins, sans doute ; il serait absurde, extravagant, d'avoir encore un sentiment quelconque pour un être qui ne peut plus en jouir ; on ne doit aux mânes de cet être, ni respect, ni considération, ni amour, ni souvenir ; il ne peut occuper l'imagination en quelque sens que ce puisse être, parce qu'il ne le pourrait que désagréablement, et vous savez qu'il est dans nos principes, de ne jamais laisser parvenir à l'esprit, que des idées agréables ou voluptueuses ; or ; cette série d'idées se prolonge en molestant la fille, puisque ce fut par volupté que vous vous défîtes de la mère ; ces idées se troubleraient, se dégraderaient infailliblement, si vous alliez maintenant rendre service à la fille ; il n'y a donc, non-seulement, aucun inconvénient, à ce que vous ne soyez utile en rien à cette fille, mais il est même nécessaire à votre volupté, que vous la rendiez très-malheureuse ; les idées, nées de l'infortune où vous allez la plonger, se renoueront à celles des atrocités répandues, exécutées par vous, sur le reste de la famille ; et de la réunion de toutes ces idées, naîtra nécessairement pour vous un tout voluptueux, absolument absorbé par des procédés contraires : ne m'alléguez pas les sentimens de tendresse éprouvés par vous, autrefois, pour madame de Donis ; il serait absurde de les réveiller, non pas seulement à cause que vous les avez troublés par votre crime,

mais parce qu'il faut bien se garder d'en conserver le moindre pour quelqu'un qui n'existe plus ; ce serait user les facultés de son cœur à une chose inutile, et nuire à son action pour des choses plus réelles ; rien ne doit nous être plus indifférent qu'un être privé de la vie : ainsi vous voilà, vis-à-vis de madame de Donis, dans le cas où vous pouvez très-bien l'offenser, puisque vous ne lui devez rien, et où, en l'offensant, vous n'offensez rien puisqu'elle n'est plus ; il y aurait donc, je vous le répète, la plus affreuse extravagance à vous, de balancer : mais vous entendez, dites-vous, une voix secrette qui semble vous dire de résister ; vous me demandez si cette voix est celle de la nature ? Eh ! non, Juliette, non, non ; cette voix à laquelle il est inconcevable que vous puissiez vous tromper, n'est autre que celle du préjugé, auquel vous avez la faiblesse de laisser encore quelqu'empire, parce qu'il s'agit ici d'un genre de délit qui ne vous est pas aussi familier que ceux où vous vous livrez d'ordinaire, et qui cependant, n'est autre chose que celui du vol que vous aimez, et où vous vous livrez journellement ; vous prenez donc bien certainement ici, la voix du préjugé pour celle de la nature, tandis que celle-ci, bien différente, sans doute, ne vous conseille que de vous rendre heureuse, n'importe aux dépends de qui ; épurez-la donc cette voix, dégagez-la de tout ce qu'elle a d'hétérogène, vous l'entendrez dans toute sa pureté, et cessant de flotter désagréablement ainsi, vous agirez alors en paix, sans crainte de vous donner des remords, sans crainte d'outrager une nature que vous servez au contraire, en accomplissant le crime qu'elle vous indique par le desir quelle vous en donne.

Ce que je ferais à votre place, serait donc, de m'amuser complettement de cette jeune fille, de lui ravir son bien, et de la mettre ensuite dans une telle position d'infortune, que vous puis-

siez, à chaque instant, augmenter votre bonheur des charmes de la voir languir, ce qui, pour la volupté, vaudra mieux que de la tuer : la félicité que je vous conseille, sera infiniment plus vive ; il y aura alors, et le bonheur physique, acquis par la jouissance, et le bonheur intellectuel né de la comparaison de son sort au vôtre ; car le bonheur consiste plus à ces sortes de comparaisons, qu'à des jouissances réelles ; il est mille fois plus doux de se dire, en voyant des malheureux, je ne leur ressemble pas et voilà ce qui me met au-dessus d'eux, que de se dire tout simplement : je jouis, mais je jouis au milieu de gens tout aussi heureux que moi. Ce sont les privations des autres, qui nous font sentir nos jouissances ; au milieu d'êtres qui en auraient d'égales aux nôtres, nous ne serions jamais contens : voilà pourquoi l'on dit, avec beaucoup de raison, que ce n'est jamais qu'au-dessous de soi qu'il faut regarder pour être heureux, jamais au-dessus ; si donc, c'est le spectacle des malheureux qui doit nécessairement completter notre bonheur, par la comparaison fournie d'eux à nous, il faut donc bien se garder de soulager ceux qui existent ; car en les sortant, par ces secours, de la classe qui fournit à vos comparaisons, vous vous privez de ces comparaisons, et par conséquent, de ce qui améliore vos jouissances ; mais il ne faut pas s'en tenir à ne pas soulager les malheureux, pour se conserver cette classe utile à des comparaisons d'où résulte la plus haute portion de votre bonheur ; il faut en faire toutes les fois que l'occasion s'en trouve, et pour multiplier cette classe, et pour en composer une qui, devenant votre ouvrage, aiguise les délices qui vont résulter pour vous des comparaisons fournies ; ainsi, la jouissance complette ici, serait de vous emparer du bien de cette fille, de la réduire ensuite à l'aumône, de la contraindre, en quelque façon, à la venir demander à votre porte, où vous la lui refuseriez cruellement,

afin, en rapprochant ainsi l'infortune de vous, d'améliorer votre jouissance, par une comparaison plus intime et d'autant meilleure, que le désordre procuré devient votre ouvrage : voilà ce que je vous conseille, Juliette, voilà ce que je ferais à votre place… je banderais tous les jours à ces délicieuses idées… au spectacle plus divin encore des malheurs que j'aurais causés ; et je m'écrierais, au milieu de ces délicieux plaisirs : oui, la voilà : je l'ai acquise par un crime, elle ; et ce bien dont je payerai des voluptés si douces, tout est crime ; je suis, par ce procédé, dans un état perpétuel de crimes ; il n'est pas un de mes plaisirs qui n'en soit souillé ; et avec votre imagination, Juliette, oh, comme cette complication doit être divine !

Noirceuil bandait beaucoup en terminant sa disgression, et comme nous n'avions encore rien fait ensemble depuis mon retour, nous nous jetâmes sur un canapé. Là, je lui avouai que j'étais bien loin d'avoir balancé sur le sort de cette petite fille ; et que ce que je lui en avais dit, n'était que pour lui donner occasion de mieux développer ses systêmes. Je lui promis cette jeune personne, en l'assurant que, quelqu'intéressante qu'elle pût être, nous la livrerions bien sûrement au sein de la plus déplorable misère, après en avoir tiré tout ce que nous voudrions… Oh ! Juliette, me dit Noirceuil, en maniant et baisant mes fesses, si tu t'es dépravée pendant ton voyage, je t'ai bien imitée dans cet intervalle ; et tu me retrouve mille fois pis que je n'étais encore ; il n'est pas une seule horreur où je ne me sois livré depuis que je ne t'ai vue. Le croirais-tu, la mort de Saint-Fond est mon ouvrage ; j'aspirais à sa place, je l'ai manquée ; mais je succède bien décidément à celui qui l'occupe aujourd'hui ; tous mes filets sont déjà tendus pour le faire périr ; et quand j'aurai cette place, que j'ambitionne autant, par ce qu'elle met en mes mains, et toute la puis-

sance du prince imbécille, et toute la richesse de son royaume, oh ! Juliette, de quelle somme de plaisirs nous jouirons alors ; je veux que tous mes instans soient marqués par des crimes : tu ne faibliras pas avec moi comme avec Saint-Fond, et nous irons bien loin ensemble. Il fallut enfin présenter le derrière à ce furieux ; mais il s'en retira sans perdre de foutre. J'attends quelqu'un, me dit-il ; il faut que je t'instruise : c'est une très-jolie créature d'environ vingt-deux ans, dont j'ai fait mettre le mari en prison, afin de posséder la femme. Si elle dit un mot, cet époux peut être exécuté demain ; mais comme elle l'adore, elle se gardera bien de prononcer ce mot. Elle a un enfant qu'elle idolâtre ; je veux la faire renoncer à tout ; je veux foutre la femme, faire rouer le mari, et envoyer l'enfant à l'hôpital. Il y a deux mois que je travaille à cette opération, et n'ai pu rien obtenir encore sur l'amour et sur la vertu de cette jeune femme : tu vas voir comme elle est jolie ; je veux que tu m'aides à la séduire : voici le fait. Un meurtre a été commis dans sa maison ; elle y était seule avec l'homme assassiné, son mari et un autre homme ; elle devient témoin nécessaire : l'homme a déposé contre le mari ; mais il faut le témoignage de la femme, puisqu'elle était seule en ce moment à la maison, — Scélérat, c'est toi qui as conduit toute cette trame ; tu as fait tuer l'homme par le témoin que tu as séduit, et qui a déposé que c'était l'époux ; tu veux que la femme en dise autant, et pour le plaisir de posséder cette femme, et pour celui plus piquant encore, de l'avoir rendue l'assassin de son mari. — Oh, Juliette ! comme tu me connais… Oui, tu as raison, j'ai fait tout cela ; mais je veux completter mon crime, et je compte sur toi… Ah ! comme je déchargerai voluptueusement ce soir, en foutant cette femme.

Elle arriva. Madame de Valrose était effectivement une des plus jolies créatures qu'il fût possible de voir ; petite, mais faite à peindre… de l'embonpoint, la peau éblouissante, les plus beaux yeux du monde, la gorge et les fesses moulées. Eh bien ! madame, lui dit Noirceuil, êtes-vous décidée ? Oh ciel ! répondit, les larmes aux yeux, cette charmante femme, comment voulez-vous que je me décide à une telle horreur ? Prenez garde à vous, madame, dis-je vivement ici ; monsieur de Noirceuil, en me mettant au fait de ce qui vous regarde, m'a permis de vous donner un avis : songez que votre époux est déjà perdu, n'y eût-il qu'un témoin, et vous savez qu'il y en a un ; ce seul témoin suffirait à le perdre. — Mais, madame, il n'est point coupable ; le témoin qui le charge, est le meurtrier lui-même. — Vous ne le persuaderez jamais à vos juges ; ce témoin n'avait nul rapport avec l'homme assassiné, et monsieur de Valrose en avait beaucoup. Vous devez donc regarder votre mari comme perdu ; c'est incontestable. Or, puisque dans cette terrible certitude, monsieur de Noirceuil, dont vous connaissez le crédit, vous offre de le sauver, si vous voulez déposer contre lui, je ne… — Mais à quoi sert cette déposition, puisqu'il veut le sauver ? — Il ne le peut sans cette déposition, c'est celle dont il se servira pour prouver que la procédure est informe, et les faits calomnieux, sans doute, dès que la femme sert elle-même de témoin. — Mais alors, je serai punie ? — Un couvent, dont nous vous tirerons huit jours après… Oh, madame ! comment se peut-il que vous balanciez ! — Mais, mon mari me croira coupable ; il saura que j'ai voulu le perdre ; cette idée pèsera sur mon cœur, je ne pourrai jamais revoir cet époux adoré, je ne le sauve qu'en me brouillant éternellement avec lui. — J'en conviens, mais ne vaut-il pas mieux cela que de l'envoyer à la mort ; et si vous l'aimez véritablement, ne devez-vous pas préfé-

rer sa vie au bonheur de le posséder ; s'il meurt, n'en serez-vous pas de même séparée ? — Funeste alternative !... et si l'on me trompe... si cet aveu achève de le perdre, au lieu de le sauver ?... Ce soupçon injurieux, dit alors Noirceuil, est la récompense du bien que je veux vous faire, madame, et je vous en remercie... En vérité, repris-je avec chaleur, vous meriteriez, madame, que monsieur de Noirceuil vous abandonnât sur-le-champ ; comment osez-vous soupçonner ainsi le plus vertueux des hommes ? — Il met, aux soins qu'il veut me rendre, un prix qui me déshonore : j'idolâtre mon mari, je ne lui ai manqué de mes jours, et ce n'est pas, quand il est dans le malheur, que je comblerai son infortune, par un aussi sanglant outrage. — Cet outrage est imaginaire, jamais votre époux ne s'en doutera ; avec l'esprit que vous anoncez, je suis étonnée que vous teniez à ces chimères : ce ne sont point vos sentimens d'ailleurs, que desire monsieur de Noirceuil, ce ne sont que vos faveurs, et la lésion dès-lors doit vous paraître beaucoup moins sensible ; mais, je vais plus loin, cette lésion, dût-elle même exister, de quelle considération devient-elle, dès qu'il s'agit de sauver votre époux ? Il me reste donc à défendre monsieur de Noirceuil, sur le prix qu'il exige. Ah ! madame, vous connaissez bien peu l'esprit du siècle, si vous supposez qu'on oblige gratuitement aujourd'hui. En vérité, monsieur de Noirceuil, pour un service que vous ne payeriez pas encore assez de votre fortune entière, se contente, selon moi, de bien peu, en n'exigeant que vos faveurs : en un mot, vous tenez dans vos mains la vie de votre époux ; sauvé en l'accusant, perdu si vous ne le chargez pas, voilà votre sort ; prononcez. Et ici, la chère petite femme tomba dans une crise épouvantable de douleurs, qui mit Noirceuil, dans un tel embrâsement, que le scélérat vint se faire branler, par moi, sous ses yeux. Elle s'évanouit. Allons, sacre-dieu, trousse-là, dit

Noirceuil, que je la foute ; et comme, en la délassant j'avais mis sa jolie gorge à l'air, Noirceuil la paîtrissait déjà de cette manière barbare, dont il avait coutume de caresser cette partie. J'achève de déshabiller cette pauvre petite créature ; et la plaçant sur mes genoux, toujours évanouie, j'expose son joli cul à ce libertin, qui pendant que je lui tiraille les poils en dessous, se dispose à la sodomie, suivant son usage. Noirceuil qui ne se souciait nullement de ménager sa victime, pénètre, avec tant de violence, que la moribonde ouvrit enfin les yeux. Où suis-je, s'écria-t-elle, et qu'ose-t-on entreprendre ? Un peu de patience, mon enfant, répondis-je assez durement, et l'on aura bientôt de vous tout ce que l'on en veut… Mais on me fait des choses… — Que jamais n'entreprit votre époux, n'est-ce pas ? — Jamais, jamais ; cette horreur me fait frissonner. Songez-donc, madame, dit le féroce Noirceuil, enculant toujours, qu'il ne s'agirait que de couper la cloison qui sépare, pour rendre absolument nulle l'action contre laquelle vous vous récriez ; et si vous voulez, Juliette, avec un rasoir… — Fouts, fouts, Noirceuil, tu commences à déraisonner ; et la petite femme se débattant toujours : oh ! lâchez moi, c'est une violence, c'est une abomination… Double putain, dit Noirceuil, s'armant d'un pistolet, dont il lui met le bout sur la tempe ; si tu me déranges… si tu dis un mot, tu es morte. C'est alors que la malheureuse conçoit que la résignation est son seul lot ; elle abbaisse sur mon sein sa belle tête en larmes, je lui pince la motte, je la lui épile, je lui occasionne, en un mot, des douleurs si vives que Noirceuil, serré dans cet anus, comme dans un étau, se sent prêt d'élancer son foutre ; il saisit les tetons en dessous, avec une telle violence, les douleurs deviennent si cuisantes, que le coquin décharge en jetant les hauts-cris : il se retire, et me jetant sur cette charmante femme, j'en jouis à mon tour, en mourant de plaisir. Cette scène

ranime Noirceuil ; bandant encore, il veut s'y joindre ; par mon attitude, mes fesses lui sont présentées, il les baise, et mettant son vit dans la bouche de Valrose, il lui ordonne de le sucer ; le premier mouvement en est un d'horreur, le second un de désobéissance. Quel grouppe ! J'étais couchée sur Valrose ; Noirceuil en sens contraire, l'était également sur moi ; il s'excitait dans la bouche de cette jolie petite femme, et venait gamahucher mon cul : je couvris de foutre le con de ma branleuse ; Noirceuil répandit le sien dans sa bouche. Nous nous rajustâmes.

Eh bien ! dit Noirceuil, quand il fut de sang-froid ; voilà l'infidélité commise, balancerez-vous maintenant à sauver votre mari. Eh ! monsieur, cela le sauvera-t-il, dit cette charmante créature, de l'air le plus doux et le plus intéressant ; êtes-vous bien sûr que cela le sauvera ? Je vous en fais le serment le plus sacré, dit le traître, et je consens à ne jamais renouveler avec vous les plaisirs que je viens de goûter, si je vous trompe : venez me trouver demain matin, nous irons ensemble chez le juge, vous signerez que votre mari est coupable ; je vous le rends après-demain. Oh, Noirceuil ! dis-je bas à ce monstre, que j'idolâtre en toi cette persévérance dans le crime, même au moment où s'éteignent les passions qui semblent t'y porter. N'en ai-je pas joui, me répondit Noirceuil ; et ne sais-tu pas que mon foutre signe toujours un arrêt de mort ? Nous nous retirâmes. Madame de Valrose que je ramenai, me supplia de m'intéresser pour elle, et je le lui promis, avec la sincérité que l'on doit à une putain dont on est lasse. Le lendemain, elle déposa ; le surlendemain, Noirceuil arrangea les choses avec tant d'art, que la pauvre petite malheureuse fut déclarée complice du mari, et pendue près de lui, dans la même heure où celui-ci fut exposé sur la roue, après avoir été rompu. Je branlais Noirceuil, à une croisée d'où nous vîmes toute l'expédi-

tion ; il me le rendait. Depuis long-tems je n'avais si délicieusement déchargé. Noirceuil demanda l'enfant, par motif de commisération ; il l'obtint, le foutit, et le mit à la porte au bout de vingt-quatre heures, sans lui donner le moindre secours. Cela vaut bien mieux que de le tuer, me dit-il, ses souffrances seront bien plus longues, et je jouirai bien plus long-tems d'en être la cause.

Cependant l'abbé Chabert m'avait trouvé tout ce qui me fallait ; je m'établis au bout de huit jours de mon arrivée à Paris, dans un hôtel délicieux ; vous le connaissez, et j'achetai, près d'Essonne, la belle terre où nous voici réunis ; je plaçai le reste de mon bien en différentes acquisitions, et me trouvai, mes affaires faites, à la tête de quatre millions de rente. Les cinq cents mille francs de Fontanges servirent à meubler mes deux maisons, avec la magnificence que vous y voyez ; je m'occupai ensuite d'arrangemens libidineux ; je me formai les différens sérails de femmes que vous me connaissez, à la ville et à la campagne ; je pris trente valets, de la plus belle taille et de la plus délicieuse figure, choisis sur-tout à la grosseur du membre, et vous savez l'usage que j'en fais ; j'ai de plus, six maquerelles, qui ne travaillent absolument que pour moi dans Paris, et chez lesquelles, quand je suis à la ville, je me rends trois heures tous les jours. À la campagne, elles m'envoient ce qu'elles découvrent, et vous avez souvent pu juger de leurs fournitures. Peu de femmes, d'après cela, doivent donc se flatter de jouir plus délicieusement de la vie ; et cependant, je desire toujours ; je me trouve pauvre ; mes desirs sont mille fois supérieurs à mes facultés ; je dépenserais le double, si je l'avais ; et il ne sera jamais rien que je ne fasse pour augmenter encore ma fortune : criminel ou non, je ferai tout.

Dès que ces divers arrangemens furent pris, j'envoyai chercher mademoiselle de Donis à Chaillot : je fis payer sa pension, et la retirai. Rien, dans la nature entière, n'était aussi joli que cette fille. Représentez-vous Flore elle-même, et vous n'aurez encore, de ses grâces et de ses attraits, que la plus imparfaite idée. Âgée de dix-sept ans, mademoiselle de Donis était blonde ; ses cheveux superbes la couvraient en entier ; ses yeux étaient du plus beau brun ; on n'en vit jamais de plus vifs, ils pétillaient à-la-fois d'amour et de volupté ; sa bouche délicieuse ne paraissait s'ouvrir que pour l'embellir encore ; et ses dents, les belles du monde, ressemblaient à des perles qu'on avait semées sur des roses. Nue, cette superbe fille eût pu servir de modèle aux grâces. Quelle motte rebondie ! quelles cuisses rondes et appétissantes ! quel sublime cul ! O Fontanges ! qu'il fallait être à-la-fois cruelle et libertine, pour ne pas faire grace à tant d'attraits, et pour ne pas t'excepter, au moins, du sort rigoureux que je destinais à toutes mes jouissances.

Prévenue depuis cinq ans, par sa mère, de me rendre tous les respects et tous les soins possibles, aussi-tôt qu'elle sut que c'était moi qui l'envoyais prendre, elle se félicita intérieurement de ce bonheur ; et en arrivant, éblouie de ce faste, de cette multitude de valets, de femmes, de cette magnificence de meubles dont elle n'avait encore aucune idée, n'étant jamais sortie de son couvent, elle s'imagina voir l'Olimpe, et se crut transportée, toute vive, dans le séjour azuré des Dieux : peut-être même me prenait-elle pour Vénus. Elle se jette à mes genoux ; je la relève ; je baise sa jolie bouche de rose, ses deux grands yeux et ses deux joues d'albâtre, que la pudeur anima, sous mes lèvres, du plus joli vermillon de la nature. Je la presse contre mon sein, et je sens son petit cœur battre sur ma gorge, comme celui de la jeune colombe

qu'on arrache au sein de sa mère. Elle était assez bien vêtue, quoiqu'avec simplicité : un joli chapeau de fleurs, de superbes cheveux blonds, retombant en boucles flottantes sur deux épaules délicieusement coupées. Elle me dit, du son de voix le plus doux et le plus flatteur… madame, je rends grâces au ciel qui me procure l'avantage de vous consacrer ma vie ; je sais que ma mère est morte, et je n'ai plus que vous dans le monde. Alors, ses paupières se sont mouillées, et j'ai souri. Oui, mon enfant ; lui ai-je dit, votre mère est morte ; elle a été mon amie ; elle mourut singulièrement… elle me laissa de l'argent pour vous. Si vous vous conduisez bien avec moi, vous pourrez être riche ; mais tout cela dépendra de votre conduite, de votre aveugle obéissance à toutes mes volontés… Je serai votre esclave, madame, me répondit-elle, en se courbant sur ma main, et je rebaisai sa bouche, une seconde fois, avec un peu plus de détail. Je fis découvrir la gorge… elle rougissait, elle était émue, et m'adressait néanmoins, toujours avec esprit, ce qu'elle pouvait placer d'honnête et de respectueux, Alors, je la reprends une troisième fois dans mes bras, ses cheveux épars, sa jolie gorge bien nue, et je lui dis, en dévorant sa bouche : je crois que je vous aimerai, car vous êtes douce et fraîche… L'idée de la scandaliser me vint alors : rien n'est joli comme le scandale donné par le vice à la vertu. Je sonne mes femmes ; je me fais mettre nue devant cette jolie petite fille ; et m'examinant devant une glace : est-il vrai Fontanges, lui dis-je en la baisant, est-il vrai que mon corps est beau ? et la pauvre petite détourna les yeux en rougissant, J'avais, autour de moi, quatre de mes plus belles femmes, Phriné, Laïs, Aspasie et Théodore ; toutes quatre de seize à dix-huit ans, et plus belles que Vénus. Approchez donc, mademoiselle, lui dit Laïs, c'est une faveur que madame vous accorde ; il faut en profiter. Elle vient, en bais-

sant les yeux. Je lui prends la main ; je la place sur moi. Comme elle est enfant, dis-je à mes femmes ; Phriné, faites donc voir à cette petite fille ce qu'il faut qu'elle fasse ; et me penchant sur une ottomanne, Phriné s'asseoit à mes côtés, prend ma tête sur son sein, et me branle le clitoris. Aucune femme ne s'acquitte de ce devoir comme celle-là : son exécution savante ; ses coups de doigts lascif ; elle baise et carresse singulièrement le derrière, sa langue, quand je le veux, chatouille l'anus à merveille ; ses mouvemens, au mont de Cypris, s'accordent étonnamment bien avec ceux de l'autre temple, qu'elle suce délicieusement quand on veut. Pendant qu'elle agissait, Laïs, huchée sur ma poitrine, venait, en s'acroupissant sur ma bouche, me faire sucer son joli con ; Théodore me branlait le cul, et la belle Aspasie rapprochait Fontanges du spectacle, en l'obligeant d'y fixer les yeux, et la branlant pour adoucir ses maux. Est-ce que vous n'avez jamais fait la même chose avec vos compagnes, lui demandait Aspasie ? — Oh jamais ! — C'est impossible, disais-je, tout en suçant le cul de Laïs, je sais qu'on se branle beaucoup au couvent… j'avais déjà troussées toutes mes compagnes à votre âge. Puis quittant le con que je suce, venez me baiser, lui dis-je ; elle avance ; je la dévore. Déshabillez-là donc, dis-je à mes femmes ; et l'attitude se rompt un moment pour quitter, toutes à-la fois, les incommodes vêtemens qui gênent mes plaisirs. Toutes les cinq sont en un instant aussi nues que moi. Dieu, que Fontanges était belle ainsi ! que de blancheur ! quelles proportions ! Allons, dis-je, qu'on la place sur moi, de manière à ce que j'aie son petit con sur mes lèvres. Vous, Aspasie, vous saisirez le cul qu'elle vous offrira par cette posture, et vous lui langotterez l'anus. Phriné, vous lui branlerez le clitoris, de manière à ce que le foutre qu'elle exhalera, vienne distiller dans ma bouche : je vais écarter mes cuisses ; vous, Théodore,

vous gamahucherez mon con ; et vous, Laïs, vous lécherez le trou de mon cul. De grace, mes belles amies, mettez en usage tout ce que vous savez ; usez de toutes vos recherches, car cette petite fille m'excite beaucoup, et je veux perdre, pour elle, infiniment de foutre.

Je n'ai pas besoin de vous peindre tout le plaisir que je devais retirer de cette voluptueuse scène : j'étais dans l'ivresse. Enfin, la volupté s'empare de la jeune Fontanges ; elle ne peut résister aux délicates sensations dont elle est enivrée. La pudeur le cède au plaisir, et la novice décharge. Oh ! comme un premier foutre est délicieux ! avec quels délices je le dévorai ! Retournez-là, dis-je à mes femmes ; qu'elle place sa tête entre les cuisses de Théodore, et quelle la gamahuche ; moi, je lui branlerai le cul avec la langue ; Laïs me le rendra : je manierai... branlerai un cul, de chaque main. Nouvelle extase, nouvelle éjaculation de ma part : je n'y tiens plus ; je saisis Fontange ; je me précipite sur elle ; je réunis mon clitoris au sien ; je frotte avec ardeur ; je dévore sa bouche ; mes femmes branlent mon cul, le fouettent, passent leurs mains en-dessous pour chatouiller ma motte, me comblent, en un mot, de plaisir, et je décharge pour la dixième fois au moins, en inondant de mon sperme impur, le con délicieux de la plus vierge et de la plus jolie des filles.

Le foutre éjaculé, l'illusion disparut. Toute belle qu'était Fontange, je ne la voyais plus qu'avec cette indifférence maligne qui réveille en moi la cruauté, quand je me suis rassasiée des objets, et bientôt sa sentence est écrite au fond de mon cœur.

R'habillez-la, dis-je à mes femmes ; j'en fais autant : nous, restons seules. Mademoiselle, lui dis-je sévèrement, n'arguez rien de ce moment d'ivresse où la nature m'a plongée malgré moi ; n'al-

lez pas vous imaginer que ce soit, de ma part, une affaire de prédilection ; j'aime les femmes en général ; vous m'avez satisfaite, tout est dit. Il faut, maintenant, que vous sachiez que votre mère m'a remis cinq cents mille francs pour vous composer une dot ; comme vous auriez pu l'apprendre par d'autres, il est plus simple que je vous en prévienne. — Oui, madame, je le savais. — Ah ! vous le saviez, mademoiselle, je vous en félicite ; mais ce que vous ne saviez pas, c'est que madame votre mère doit ici cette même somme à un certain monsieur de Noirceuil, auquel je l'ai remise, et qui, de ce moment-ci, devient le maître de vous en faire présent, ou de la garder, puisqu'elle lui appartient ; je vous mènerai demain chez ce monsieur de Noirceuil et vous exhorte à beaucoup de complaisance, s'il lui arrive d'exiger de vous quelque chose. — Mais, madame, les leçons de morale et de pudeur qui ont fait la base de l'excellente éducation que j'ai reçue s'accordent mal avec vos conseils ? — Ajoutez mes actions, pendant que vous êtes en train de me gronder ; je vous conseille de me reprocher jusqu'aux bontés que j'ai eues pour vous. — Je ne dis pas cela, madame. — Ah ! dites-le si vous voulez, je vous assure que vos reproches me touchent aussi peu que vos éloges : on s'amuse d'une petite fille comme vous, on la méprise après. — Du mépris, madame ?... j'avais cru qu'on ne méprisait que le vice. — Le vice amuse, et la vertu fatigue ; or, je crois que ce qui sert à nos plaisirs doit toujours l'emporter sur ce qui n'est bon qu'à donner des vapeurs... Mais, vous répondez, ma belle ; vous êtes insolente, et vous n'êtes pas, il s'en faut, au degré de supériorité qui peut faire excuser ce travers ; je vous prie donc de laisser-là toutes ces discussions, mademoiselle ; le fait est que je ne vous dois rien ; que j'ai payé à un créancier de votre mère ce que j'étais chargé de vous remettre, et qu'il dépend absolument de ce créancier de

vous rendre cette somme ou de la garder, et je vous avertis qu'il la gardera si vous n'avez pas pour lui les égards les plus étendus. — Et de quel genre, madame ? — Du genre de ceux que je viens d'exiger de vous ; il me semble que vous devriez m'entendre. — En ce cas, madame, votre monsieur de Noirceuil gardera donc tout ; je ne suis point faite pour le métier infâme que vous me proposez ; et si, par respect pour vous, par faiblesse ou par enfantillage, j'ai pu tout-à-l'heure oublier mes devoirs, vous m'avez trop ouverts les yeux pour ne m'avoir pas punie de mon erreur… Et des larmes coulèrent alors avec abondance des plus beaux yeux du monde… En vérité, dis-je, il est bien singulier de se voir faire une scène, parce qu'on n'est pas aux genoux de mademoiselle : eh, grand Dieu ! où en serions-nous, nous autres libertines, s'il fallait adorer toutes les petites putains qui nous branlent… Et à ce mot de putain, des cris de désespoir se firent entendre ; on se précipita la tête sur la table, on heurla, on inonda la chambre de larmes ; et ce n'était pas, je l'avoue, sans un plaisir bien piquant et bien vif que j'humiliais ainsi celle qui venait d'encenser mes luxures. La chûte de l'illusion console l'amour-propre, et l'on aime à se dédommager alors par des mépris, du fol encens qu'on brûla pour l'idole : cette petite pécore m'irritait à un point que je ne saurais peindre. Écoutez, lui dis-je, mon enfant, si monsieur de Noirceuil ne vous donne pas votre dot, vous me servirez ; j'ai précisément besoin d'une fille de cuisine, vous laverez la vaisselle au mieux… Et les larmes redoublèrent ici à un tel excès, que je crus qu'elle allait suffoquer… Eh bien ! continuai-je, si ce moyen-là ne vous plaît pas, il vous reste celui de la mendicité, ou de la prostitution… Tenez ; ce dernier parti, je vous le conseillerais, moi ; vous n'êtes pas mal ; il est inoui ce que vous gagneriez à branler des vits…

Madame, dit Fontange en se levant comme une furieuse, je ne suis faite ni pour l'un ni pour l'autre de ces métiers ; laissez-moi sortir de chez vous ; je me repends des actions où je me suis livrée ; j'en demanderai pardon toute ma vie, à l'Être suprême… Je vais retourner dans mon couvent. — On ne vous y recevra plus ; personne n'y paiera votre pension. — J'y ai des amies. — On n'en a plus quand on est pauvre. — Je travaillerai. — Allons, allons, calmez-vous, petite imbécille, séchez ces pleurs ; mes femmes, ce soir, vont avoir soin de vous, je vous mènerai demain chez Noirceuil, et peut-être ne le trouverez-vous pas, si vous êtes douce, aussi dur et aussi méchant que moi : je sonne, recommande cette jeune fille à mes tribades, fais mettre mes chevaux et vole chez Noirceuil. Il me demande des détails ; en lui peignant Fontange avec les seules couleurs de la vérité, je devais nécessairement l'enflammer. Vois, me dit-il, en me montrant un vit très-roide, vois, Juliette, l'effet de tes foutus pinceaux ; et me faisant passer dans son boudoir, il fallut absolument consentir à lui satisfaire quelques-unes de ces fantaisies bisarres qui doublent les effets du desir sans l'éteindre, qui ne sont pas des jouissances, mais qui, sur des têtes libertines comme celle de Noirceuil, valent mieux que toutes les conjonctions licites ou de l'hymen ou de l'amour ; nous fûmes deux heures, car j'aime aussi toutes ces petites horreurs-là : je les satisfais à des hommes avec le même plaisir qu'ils prennent à m'y soumettre ; leur lubricité allume la mienne : je ne les ai pas plutôt contentés, que je veux que l'on me contente à mon tour ; et après quelques heures de plaisir, qui ne nous coûtèrent aucune perte, tel fut à peu près le discours que me tînt Noirceuil.

Une fantaisie bien extraordinaire me tourmente depuis bien long-tems, Juliette, et j'attendais ton retour avec impatience, n'y

ayant que toi seule au monde avec qui je pus la satisfaire. Je veux me marier… me marier deux fois dans le même jour : à dix heures du matin, je veux, habillé en femme, épouser un homme ; à midi, vêtu en homme, épouser un bardache comme femme : je veux plus… je veux qu'une femme m'imite ; et quelle autre femme que toi pourrait servir cette fantaisie ? Il faut que, vêtue en homme, tu épouses une tribade à la même messe, où comme femme, j'épouserai un homme ; et que, vêtue en femme, tu épouses une autre tribade, vêtue en homme, quand, ayant repris les habits de mon sexe, j'épouserai, comme homme, un bardache habillé en fille. — Assurément, vous l'avez dit, monsieur, cette passion est bisarre. — Oui ; mais comme Néron épousa Tigellin comme femme, et Sporus comme homme, je n'invente, moi, que la double liaison dans un même jour, et la fantaisie de me voir imité par toi : les liens qui nous unissent déjà aux objets qui vont servir cette fantaisie, sont encore des épisodes neufs, et que Néron ne trouva pas. Les deux femmes à toi, sont d'abord Fontanges, qui, revêtue d'habits de notre sexe, t'épousera comme homme, et ta fille qui, revêtue des habits du sien, t'épousera en secondes nôces, lorsque toi, tu seras vêtue en homme. Mon époux et ma femme à moi, les voici : deux enfans, Juliette, oui, deux enfans que tu ne me connais pas, et que personne au monde ne connaît : l'un a près de dix-huit ans, c'est mon époux ; il est vigoureux et beau comme Hercule : l'autre a douze ans, c'est l'amour. Tous deux sont les fruits de nœuds très-légitimes ; l'un est de ma première femme, l'autre de ma sixième : tu sais que j'en ai eu huit ? — Mais vous m'aviez dit, ce me semble, qu'il ne vous restait plus d'enfans ? — Ils étaient morts au monde ; on élevait, par mes soins, l'un et l'autre, dans un de mes châteaux, au fond de la Bretagne, et jamais ils n'ont vu le jour : ils viennent

d'arriver en mon hôtel, dans une chaise fermée ; ce sont de vrais sauvages, à peine savent-ils parler ; qu'importe : bien menés, ils serviront à la cérémonie ; le reste est notre affaire. — Et d'affreuses bacchanales suivront sans doute une fantaisie extraordinaire ? — Assurément. — Et vous voulez, Noirceuil, que ma malheureuse Marianne, que j'adore, devienne sans doute une victime de ces épouvantables orgies ? — Non, me dit-il, elle y sera, c'est tout ce qu'il faut à ma luxure ; mais tu peux être bien certaine qu'il ne lui sera fait aucun mal : tes femmes l'amuseront pendant que nous serons à l'ouvrage ; voilà tout… J'accepte tout ; et l'on va voir comment le scélérat tint parole.

Ce ne fut pas sans peine que je fis comprendre à mademoiselle de Donis, le bisarre arrangement de cette scène : la vertu s'arrange mal des extravagances du vice. Moitié crainte, moitié complaisance, la malheureuse consentit à tout, sous ma parole la plus sacrée, que le dénouement de ces nôces scandaleuses n'aurait rien qui pût allarmer sa pudeur. La première cérémonie se faisait dans une petite ville, éloignée de deux lieues du château magnifique que Noirceuil possédait en Orléanais, et dans lequel devait se célébrer la fête ; la seconde, dans la chapelle même de ce château.

Je ne vous ennuierai pas des détails de cette double fonction ; vous saurez seulement que tout s'y passa avec décence, rigueur et ponctualité ; la partie civile s'exécuta avec autant de respect que la partie religieuse. Il y eut des anneaux, des messes, des bénédictions, des dots constituées, des témoins : rien ne manqua. Les plus savantes toilettes déguisèrent artistement les sexes, et les embellirent quand il le fallut.

Àdeux heures du soir, le double projet de Noirceuil fut rempli ; et comme il se trouvait à-la-fois l'épouse de l'un de ses fils, le mari de l'autre, je me trouvais de même le mari de ma fille, et l'épouse de Fontanges. Tout étant conclu, les portes du château se fermèrent avec soin. La saison étant très-rigoureuse, d'ardens brâsiers furent allumés dans la superbe salle où nous devions nous tenir ; et les ordres les plus sévères étant donnés pour qu'on n'osât troubler en rien es bacchanales qu'on allait célébrer, nous nous enfermons dans cet appartement pompeux, au nombre de douze personnes, dont voici les noms :

Noirceuil et moi, comme les deux héros, nous nous plaçâmes sur un trône de velours noir, au milieu de la salle ; au bas du trône, se voyaient, couronnés de cyprès, l'aîné des fils de Noirceuil, nommé Phaon, âgé de dix-huit ans ; le second, âgé de douze, ayant pour nom Euphorbe ; Marianne, ma fille, et mademoiselle de Donis ; les deux témoins des mariages, agens des plaisirs sodomistes de Noirceuil, et ses bourreaux s'appelant l'un Desrues, l'autre Cartouche, de l'âge d'environ trente ans, tous deux vêtus en cannibales, des verges, des poignards et des serpens aux mains, étaient debout, près de nos flancs, et parraissaient nous servir de gardes ; à côté de nous, et assises, se voyaient nues, deux de mes tribades, Théodore et Phriné ; à nos pieds, deux putains également nues, parraissaient attendre nos ordres. Ces filles, prises tout simplement dans un bordel, n'avaient guère plus de dix-huit à vingt ans, et toutes deux de la plus charmante figure ; elles étaient là pour servir la scène.

Un peu effrayée de ces apprêts pour ma pauvre Marianne, je m'avisai de rappeler à Noirceuil les promesses qu'il m'avaient faites. Ma chère, me répondit-il, tu dois voir que ma tête est ex-

traordinairement exaltée ; les plaisirs que j'ai goûtés ce matin, à satisfaire l'incroyable passion qui me dévorait depuis long-tems, m'ont exactement tournée la cervelle, et je crains que tu choisisses mal ton moment pour me rappeler à des projets de sagesse, qu'une dose de plus d'irritation dans le genre nerveux, peut faire évanouir en un instant. Jouissons, Juliette, amusons-nous, peut-être te tiendrai-je parole ; mais si cela n'arrivait pas, tâche de trouver, dans les luxures qui vont nous enivrer, assez de forces pour supporter le malheur que tu sembles craindre, et qui pourtant, soit dit entre nous, n'aurait rien d'effrayant. Songe, ma chère, qu'il n'existe aucun frein pour des libertins tels que nous, que la multiplicité des motifs de respect, ne devient qu'une raison de plus à redoubler les outrages : plus la vertu paraît exiger, plus le vice en fureur se plaît à l'avilir.

Cent bougies éclairaient cette salle, quand la scène s'ouvrit.

Cartouche, et vous Desrues, dit Noirceuil à ses deux agens, dignes émules des hommes célèbres dont je vous ai permis de porter les noms, vous, que je respecte à ce noble titre, vous qui, comme vos patrons, dont le burin fidèle de l'histoire transmettra les haut faits jusqu'au dernier âge de l'homme, seriez prêts à tout faire pour les respectables intérêts du crime, allez déshabiller les quatre holocaustes, que couronne l'arbre de la mort, et faites de leurs habits, désormais inutiles, l'usage que je vous ai prescrit. Les émissaires partent ; en un instant les quatre victimes sont nues, et à mesure qu'on leur arrache un vêtement, il est aussi-tôt jeté dans les brasiers ardens de cette salle. Quelle est donc cette funeste cérémonie, dit Fontanges, en voyant qu'on brûle jusqu'à sa chemise ? pourquoi jetter au feu ce qui me couvre ? Chère fille, lui répond Noirceuil, assez brutalement, c'est que vous n'aurez

bientôt plus besoin que d'un peu de terre, pour vous mettre à l'abri. — Dieu ! quel arrêt barbarre, et par où donc l'ai-je mérité ?... Qu'on approche de moi cette créature, dit Noirceuil ; et pendant que Laïs le suce, qu'une des putains lui branle le cul, et que je l'excite par des propos, le libertin se colle sur la bouche de cette fille enchanteresse, et la lui pompe un quart-d'heure de suite, malgré les résistances qu'offre sa pudeur à de pareilles tentatives ; et puis, s'emparant du derrière : oh ! le beau cul, Juliette ! s'écrie-t-il, en s'extasiant devant les fesses ; qu'il sera délicieux de foutre et de martyriser tout cela ! Sa langue alors s'introduit au trou mignon, pendant que, par ses ordres, j'arrache d'une main les poils folets du con de cette belle fille, et que je pince vivement sa gorge naissante, de l'autre. Il la fait mettre à genoux, ordonne aux deux hommes de la langotter, et finit par lui faire baiser son derrière.

On ne se peint point, pendant ces affreux débuts, la honte et l'embarras de cette jeune personne ; si quelque chose l'emporte sur ces deux sentimens, c'est la frayeur que lui inspirent les préparatifs de ce qui lui paraît devoir suivre. Mademoiselle de Donis modestement élevée, n'ayant reçu, dans la maison dont elle sortait, que les meilleurs principes, était nécessairement dans une affreuse situation ; et rien ne nous amusait comme les combats violens de sa pudeur et de la nécessité. Un moment elle veut se soustraire à tout ce qu'on entreprend sur elle. Tenez-vous bien, lui dit durement Noirceuil ; ne savez-vous donc pas ce qu'est l'imagination d'un homme tel que moi ; un rien la trouble et la dérange ; dès qu'on cesse de la servir, elle se démonte, et les attraits les plus divins sont nuls, quand la soumission et l'obéissance ne viennent pas nous les offrir. Le coquin maniait le cul, tout en disant cela ; c'était sur les fesses charnues de cette fille

angélique, où s'égaraient indocilement les mains les plus impures et les plus féroces. Double dieu ! s'écria-t-il ; oh ! comme je veux rendre cette coquine-la malheureuse ! à quel point ses attraits exigent des horreurs. Il lui fait alors empoigner le vit de Cartouche, l'oblige de le branler, se plaisant à voir la besogne du vice aux mains de l'innocence ; et comme la pauvre fille, toute en larmes, s'y prend avec autant de mal-adresse que de dégoût, il ordonne, à l'une des putains, de lui donner des leçons, et contraint celle qui les reçoit, à en rendre bien humblement grâces. Ce métier lui sera peut-être utile, dit Noirceuil ; l'état affreux de misère, où je vais la réduire, saura l'y contraindre bientôt : il lui ordonne de branler, avec sa langue, le con des deux putains ; de venir ensuite sucer son vit, et veut qu'on lui applique de vigoureux soufflets, à la plus légère marque de répugnance. Allons, dit-il, pensons aux plaisirs de l'hymen c'est assez s'occuper de ceux de l'amour..... Jetant alors un regard affreux sur Fontanges... qu'elle frémisse, dit-il, quand je lui ferai l'honneur de revenir m'occuper d'elle.

Laïs et Théodore, sont envoyées vers Phaon, le mari de Noirceuil et son fils à-la-fois ; elles réussissent bientôt à le faire bander, et l'amènent à Noirceuil, qui, courbé sur moi, présente nonchalamment le derrière au chaste époux que mes tribades lui conduisent ; je le branlais en dessous, pendant ce tems-là, et il gamahuchait le trou du cul des deux putains. Faites observer les cérémonies d'usage, dit-il aux conductrices de Phaon, et que ce jeune époux ne puisse cueillir les faveurs qui lui sont offertes, sans s'en rendre digne auparavant. Phaon s'agenouille, il adore religieusement le cul qu'on lui présente, le baise avec respect, se lève, et cédant aux mouvemens qui lui sont imprimés, le beau jeune homme s'introduit jusqu'aux couilles, au cul du cher papa.

Membré comme un mulet, ses secousses font bientôt frétiller celui qui les reçoit, et le paillard se plait à contrefaire les cris, les plaintes et les simagrées de la jeune épouse qu'on dépucelle ; il soupire, il se plaint, rien ne devient plaisant comme ses contorsions. Le jeune homme, parfaitement excité par ce qui l'entoure, décharge bientôt au cul qui le chatouille : dès qu'il a fait, on le contraint aux mêmes marques de respect, auxquels il fut soumis en commençant : il s'éloigne ; mais Noirceuil, échauffé, veut être foutu ; son anus haletant, semble appeler des vits ; Cartouche et Desrues le sodomisent ; il baise, pendant ce tems, les fesses de Laïs et de Théodore, dont il ne peut, dit-il, se rassasier. Nichée sous lui, je le suce de toutes mes forces ; il paîtrit le cul des putains : foutu deux fois par chacun de ces hommes, allons, dit-il, essayons du rôle d'époux ; après avoir si bien rempli celui de femme, ne suis-je donc pas digne de celui d'homme ?

On lui amène Euphorbe, son second fils. Je suis chargée de guider l'engin ; en trois secousses, le pucelage est au diable. Noirceuil, qui se retire sans décharger, desire ardemment Fontanges au sortir de là. Ce sont les putains qui la lui conduisent, et qui guident l'opération. Juliette, me dit-il, je voudrais que tu mordisses violemment le con de cette petite fille, pendant que je vais l'enculer ; et comme, lors de ma jouissance, je veux qu'elle éprouve infiniment de douleur, j'ordonne à Cartouche et à Desrues, de lui saisir chacun une main, et de lui enlever les ongles avec un canif. On exécute. Fontanges, étourdie, suffoquée par la violence des maux qui pèsent à-la-fois sur son existence, ne sait si elle se plaindra davantage, ou des plaies ouvertes à chacun de ses doigts, ou des morsures dont j'ensanglante son con, ou des secousses du vit monstrueux qui lui déchire le derrière. Celles-ci, néanmoins, semblent être les titillations les plus cuisantes, dont

son physique soit martyrisé : à peine peut-elle les soutenir. Ses cris, ses larmes, ses gémissemens deviennent à un tel de gré de violence, que Noirceuil, qu'elles irritent puissamment, est à l'instant de perdre ses forces. Il se retire. O Juliette ! s'écrie-t-il, quel délicieux cul, et comme je vais faite souffrir cette garce ! Je voudrais que tous les démons de l'enfer fussent réunis autour de moi, pour lui faire souffrir chacun un nouveau supplice. Il la fait retourner et tenir par les putains ; j'écarte, et lui présente le con : il s'y plonge en furieux, pendant qu'on donne à cette malheureuse des camouflets de soufre, et qu'on lui arrache les oreilles : le pucelage saute, le sang coule ; et Noirceuil, plus irrité que jamais, déconne, fait tenir sa victime en l'air par les deux bourreaux, et se plaît à la flageller ainsi, jusqu'au sang, avec des martinets de fer, que l'on a fait rougir au feu. Les putains le flagellent lui-même pendant qu'il agit, et il baise alternativement le cul de mes tribades, dont les fesses se trouvent élevées à hauteur de sa bouche ; je le suce, en lui chatouillant l'anus.

Le froid excescif qu'il fait, dit Noirceuil, au bout de quelques instans de cette scène, me fait naître une idée unique. Il se revêt d'une fourrure, en fait prendre de même à ses deux hommes, autant à moi, et nous descendons Fontanges toute nue. On la place sur un grand bassin gelé, qui se trouve en face du château. Cartouche et Desrues se tiennent sur les bords, armés de grands fouets de poste et de bombes d'artifice. Je branle Noirceuil en face du spectacle ; Fontanges a ordre de faire six fois le tour du bassin : quand elle s'approche trop des bords, on la repousse à grands coups de fouet ; quand elle s'éloigne, on lui lance des bombes d'artifice qui lui éclatent sur la tête, ou entre les jambes. Il n'y a rien au monde de plaisant comme de voir ainsi cabrioler cette pauvre créature, qui tantôt s'éloigne, tantôt se rapproche, et

qui, la plupart du temps, glisse et tombe sur la glace, au point de s'y casser les jambes. Comment, dit Noirceuil en colère, la voyant prête à avoir fini ses six tours sans accident, comment, la garce ne s'estropiera pas ! et ce vœu était à peine formé, que la malheureuse, atteinte par une bombe qui lui fait voler un teton, se brise au même instant un bras en tombant. Ah foutre ! dit Noirceuil, voilà ce que je voulais. On la remporte ; elle est évanouie : quelques soins intéressés la rappellent au jour, et ses blessures sont légèrement pansées. On songe à d'autres scènes.

Noirceuil exige que ma fille me branle sous ses yeux ; il baise avec avidité le joli petit cul de cet enfant, pendant qu'elle procède à cette fantaisie. Il sera beau, Juliette, ce cul-là, me dit-il ; il m'excite déjà violemment ; et quoiqu'elle n'eût que sept ans, le scélérat l'effleurait déjà de son vit énorme ; mais reprenant tout-à-coup son fils Euphorbe, le vilain l'encule, en m'ordonnant d'écraser les couilles de cet enfant. Il n'est point de douleurs semblables à celles qu'éprouve ce malheureux, à-la-fois tourmenté, et par-devant et par derrière. Après quelques courses dans ce charmant cul, Noirceuil se retire, et fait fouetter cet enfant par ses bourreaux. Celui qui ne frappe pas, l'encule pendant ce tems-là, et je dois couper avec un rasoir, absolument à raz du ventre, les parties viriles de l'infortuné. Noirceuil baise ardemment les fesses de Théodore pendant ce tems-là.

Allons, Juliette, me dit-il, fais-toi foutre ; je le desirais ardemment dans l'état affreux où j'étais. Les deux cannibales me saisissent : l'un me pénètre le con, l'autre m'enfile le cul ; Noirceuil les encule tour-à-tour, pendant que les putains le fouettent. Aussi-tôt qu'il m'a vu décharger, Fontanges est reprise ; Noirceuil la livre aux deux bourreaux ; jouissez-en comme il vous plaîra, leur

dit-il, tout sera bon, pourvu que vous la tourmentiez en la foutant ; et les coquins ayant toute permission, traitèrent si mal cette fille, qu'elle s'évanouit encore dans leur bras. Un moment, dit Noirceuil, il faut que je l'encule encore ; et pendant qu'il se satisfait, je le surprends par une cruauté nouvelle ; j'arrache, avec un bistouri l'œil droit de ma pupille. Noirceuil ne peut tenir à cette horreur : la secousse, que la douleur occasionne à sa patiente, est si vive, que le libertin perd son foutre au fond du cul de la pucelle, pendant qu'on le sodomise lui-même, et qu'il est entouré de culs.

Viens, coquine, dit-il à cette créature au bout de quelques instans ; et la saisissant fortement par un bras, il l'entraîne dans un cabinet voisin. Je les suis. Regarde, poursuit-il, en montrant sur une table les cinq cents mille francs qui appartiennent à la pauvre fille, et qu'il y a fait placer en or, voilà ta dot ; l'œil que nous t'avons laissé pour voir ces richesses, fera, nous nous en flattons, promptement passer à ton ame l'affreux regret de ne les posséder de tes jours. Je te destine à mourir de faim, garce ; et je vais te traiter de manière à ce qu'il te devienne impossible de t'en jamais plaindre, quoique je te rende ta liberté. Tiens, lui dit-il, en lui saisissant la main, touche cet or, il est à toi, et cependant tu ne l'auras jamais. Allons, bougresse, poursuit-il en fureur, telle est la dernière fonction que je voulais faire faire à tes organes ! ils te deviennent inutiles maintenant. Il lui attache, en disant cela, les deux mains sur un billot, l'encule, et je coupe les mains pendant qu'il opère : le sang s'étanche, les plaies se bandent ; aussi-tôt, continuant de foutre, le barbare ordonne à la victime de tirer la langue : je saisis cette langue avec des tenailles, et l'extirpe de même ; je crève l'autre œil... Il décharge : bon, dit-il, en se retirant, et revêtissant la victime d'une grosse chemise, nous voilà

bien sûrs qu'elle n'écrira point, qu'elle ne verra goutte, et qu'elle ne parlera à personne. Nous la descendons sur le grand chemin ; cherche ta vie maintenant, garce, lui dit Noirceuil, en lui donnant un grand coup de pied dans le cul, l'idée de te voir périr, de cette manière, excite bien mieux notre lubricité que celle de t'assassiner… Va… va, si tu peux, dénoncer tes persécuteurs ; elle peut au moins entendre leurs questions, dis-je, l'ouie se trouve encore pure chez elle ; et le barbare Noirceuil lui enfonçant aussi-tôt des fers dans les oreilles, la prive promptement du seul organe qui lui reste. Nous rentrons.

Excitez-moi, coquines, dit-il aux quatre femmes ; je viens de décharger ; il faut que je retrouve des forces… branlez ces hommes et qu'ils me foutent ; je n'ai jamais un plus grand besoin d'horreurs que lorsque je viens d'en commettre. Noirceuil est entouré : des culs, des vits l'environnent de toutes parts ; on le branle, on le fout, on le gamahuche. Oh, Juliette ! me dit-il aussitôt qu'il bande… Juliette, je veux foutre ta fille ; et sans me donner le tems de répondre, le scélérat se jette sur elle, la fait tenir par ses satellites, et l'encule avec la promptitude de l'éclair ; les cris aigus de ma pauvre Marianne sont les seuls avertissemens que je reçois de l'outrage affreux qu'elle essuie. — Dieux ! que fais-tu, Noirceuil ? — J'encule ta fille : ne fallait-il pas que cela fût ; et ne vaut-il pas mieux que cette rose soit cueillie par ton ami, que par un autre ? Après avoir écorchée, mise en sang cette malheureuse, il se retire sans rien perdre ; et jetant des yeux hagards sur les deux putains, il annonce qu'il veut en sacrifier une. L'infortunée tombe à ses genoux ; elle veut l'implorer, mais en vain ; elle est saisie, liée à cheval sur le haut d'une échelle double : Noirceuil, assis à quelque pieds de l'échelle, en devient le maître, au moyen d'une corde qu'on attache au pied : Théodore

et Laïs, agenouillées, lui branlent le vit, les couilles et le trou du cul : les deux sauvages me foutent devant lui ; celle des putains qui reste, est liée contre un poteau, la tête en bas, en attendant douloureusement son sort : vingt fois de suite le coquin fait tomber l'échelle, rajuste la fille, la fait cheoir, et ne cesse cet abominable jeu, que quand la victime s'y est fracassé la tête et cassé les deux jambes. Ces infamies l'ayant échauffé, l'autre putain est condamnée à avoir les deux yeux bandés, pendant que chacun de nous, autour d'elle, lui fera quelques blessures : ce n'est qu'en nommant l'aggresseur, que sa délivrance aura lieu : elle tombe évanouie et noyée dans son sang avant que de pouvoir nommer le coupable. Par les ordres de Noirceuil et d'après mes idées, ces deux malheureuses, qui respirent à peine, sont pendues dans la cheminée, afin que les flammes puissent les dévorer en détail, et que la fumée les étouffe.

Ivre de volupté, Noirceuil erre comme un furieux dans le sallon ; cinq objets capables d'allumer sa rage s'offrent encore à ses regards, mes deux tribades, ma fille et ses deux fils : on dirait, à le voir, qu'il voudrait les immoler tous à-la-fois.

Infâme jean-foutre de Dieu ! s'écrie-t-il, ne borne donc pas ainsi ma puissance, quand je veux t'imiter et commettre le mal ; je ne te demande aucune faculté pour la vertu, mais communique-moi du moins tous tes pouvoirs pour le crime, laisse-moi le faire, à ton exemple ; mets, si tu l'oses, un instant ta foudre en mes mains, et quand j'en aurai détruit les mortels, tu me verras bander encore à la lancer au sein de ton exécrable existence pour la consumer si je puis.

Il se jette, à ces mots, sur son fils Phaon, l'encule, se fait foutre, et m'ordonne, en me faisant branler par Théodore, d'arra-

cher le cœur de l'enfant qu'il fout, et de le lui offrir à dévorer ; le vilain l'avale en plongeant au même instant de sa décharge un poignard au sein de son autre fils.

Eh bien, me dit-il, Juliette ! eh bien, mon ange ! en ai je assez fait ? suis-je assez souillé de sang et d'horreurs ? — Tu me fais frémir, mais je t'imite. — Ne crois pourtant pas que j'en reste là. Ses yeux étincelans se reportent encore sur ma fille ; il bande comme un furieux ; il la saisit, la fait contenir et l'enconne. Oh sacré foutre-dieu, s'écrie-t-il, comme cette petite créature me tourne la tête ! qu'en veux-tu faire, Juliette ? porterais-tu l'imbécillité au point d'avoir quelques sentimens… quelques égards pour ce dégoûtant résultat de la couille bénite de ton abominable époux ; vends-moi cette garce-là, Juliette, je te la paye ; je veux l'acheter ; souillons-nous tous les deux, toi, du joli péché de me la vendre, moi, de celui plus chatouilleux encore de ne te la payer que pour l'assassiner. Oh ! oui, oui, Juliette, assassinons ta fille ; et ressortant son vit, pour me le faire voir : examine à quel point, dit-il, cette exécrable idée enflamme tous mes sens. Fais-toi foutre, Juliette, et ne me réponds qu'avec deux vits dans le corps. Le crime n'a plus rien d'effrayant quand on fout ; et c'est toujours au milieu des flots de foutre qu'il en faut caresser les attraits. On me fout. Noirceuil me demande une seconde fois ce que je veux faire de ma fille. Oh, scélérat ! m'écriai-je en déchargeant, ton perfide ascendant l'emporte, il étouffe en moi tout autre sentiment, que ceux du crime et de l'infamie… fais de Marianne ce que tu voudras, foutu gueux, dis-je en fureur, je te la livre. Il n'eût pas plutôt entendu ces mots, qu'il déconne, il saisit cette malheureuse enfant et la jette, nue, au milieu des flammes ; je l'aide ; comme lui, je m'arme d'un fer pour repousser les mouvemens naturels de cette infortunée, que des bonds convulsifs enlèvent et

rejettent vers nous ; on nous branle tous deux, on nous encule ; Marianne est rôtie… elle est consumée. Noirceuil décharge, j'en fais autant ; et nous allons passer le reste de la nuit dans les bras l'un de l'autre, à nous féliciter d'une scène dont les épisodes et les circonstances deviennent le complément d'un crime que nous trouvons encore trop faible.

Eh bien ! me dit Noirceuil, est-il quelque chose au monde qui vaille les plaisirs divins que donne le crime ? Existe-il quelque sentiment qui donne à notre existence une secousse plus vive et plus délicieuse ! — Oh ! mon ami, je n'en connais pas. — Vivons y donc éternellement ; que rien dans la nature entière ne puisse nous ramener à des principes différens ! Il est bien malheureux celui que des remords entraînent à des retours aussi funestes qu'imbécilles ; car, faible et pusillanime dans toutes les actions de sa vie, il ne sera pas plus heureux dans la carrière qu'il va parcourir, qu'il ne l'était dans celle qu'il quitte : le bonheur tient à l'énergie des principes, il ne saurait y en avoir pour celui qui flotte sans cesse.

Nous passâmes huit jours à la terre de Noirceuil, pendant lesquels nous nous livrâmes journellement à quelques nouvelles infamies. Ce fut là qu'il voulut que j'essayasse une des passions de l'impératrice Théodora, femme de Justinien. Je m'étendais à terre ; deux hommes semaient des grains d'orge sur ma motte, et sur les lèvres de mon con ; douze oyes superbes, et de la plus grande taille, venaient becqueter ces graines, et me causaient, par leurs coups de bec, dans cette partie, une irritation si violente, que j'étais obligée de foutre en sortant de là : Noirceuil qui le prévoyait, me livra à une cinquantaine de paysans de sa terre, qui firent des prouesses avec moi. Il voulut se faire également bec-

queter le cul, et y trouva des sensations plus vives que celles du fouet ; il joignit à ces débauches, celle d'ordonner à l'instituteur et à l'institutrice du bourg de sa terre, de lui fournir chacun trente sujets du sexe qu'il instruisait ; il les mêla, fit dépuceler les filles par les petits garçons ; et finit par les fouetter et les sodomiser, et les empoisonner tous.

Oh ! mon ami, dis-je à Noirceuil, tout ce que nous faisons-là est bien simple ; ne pourrions-nous pas couronner nos orgies, par quelqu'action plus éclatante ? Tous les habitans de ce bourg, n'ont d'autre eau que celle de leurs puits ; je tiens de la Durand, un secret qui les empoisonne en deux jours : mes femmes et moi, nous nous chargeons de les troubler tous, et je branlais Noirceuil en lui faisant cette proposition, afin de ne pas éprouver de refus. Oh ! foutre, me dit le paillard, ne pouvant plus contenir son sperme à cette proposition, oh ! sacre-dieu, Juliette, quelle imagination bisarre t'a donnée la nature, fais ce que tu voudras, mon ange, les flots que tu fais couler signent mon acceptation : agis.

Je tins parole ; tout fut empoisonné en quatre jours ; quinze cents personnes furent mises en terre, et presqu'autant réduites à un tel état de douleur, qu'on les entendait invoquer la mort : on n'attribua le tout qu'à une épidémie. L'ignorance des gens de l'art, de la province, nous mit à couvert, même du soupçon ; et nous partîmes après une expédition qui nous avait coûté bien du foutre.

Telle est l'heureuse position où vous me voyez mes amis ; je l'avoue, j'aime le crime avec fureur, lui seul irrite mes sens, et je professerai ses maximes jusques aux derniers momens de ma vie. Exempte de toutes craintes religieuses, sachant me mettre au-dessus des loix, par ma discrétion et par mes richesses, quelle

puissance, divine ou humaine, pourrait donc contraindre mes desirs ? Le passé m'encourage, le présent m'électrise, je crains peu l'avenir ; j'espère donc que le reste de ma vie surpassera de beaucoup encore tous les égaremens de ma jeunesse. La nature n'a créés les hommes que pour qu'ils s'amusent de tout sur la terre ; c'est sa plus chère loi, ce sera toujours celle de mon cœur. Tant pis pour les victimes, il en faut ; tout se détruirait dans l'univers, sans les loix profondes de l'équilibre ; ce n'est que par des forfaits que la nature se maintient, et reconquit les droits que lui enlève la vertu. Nous lui obéissons donc en nous livrant au mal ; notre résistance est le seul crime qu'elle ne doive jamais nous pardonner : oh ! mes amis, convainquons-nous de ces principes ; dans leur seul exercice, se trouvent toutes les sources du bonheur de L'homme.

C'est ainsi que madame de Lorsange termina le récit de ses aventures, dont les scandaleux détails avaient arraché plus d'une fois des larmes bien amères à l'intéressante Justine. Il n'en était pas de même du chevalier et du marquis ; les vits nerveux qu'ils mirent au jour, prouvèrent bien de la différence dans les sentimens qui les avaient animés. Il se complotait déjà quelqu'horreur, lorsque l'on entendit revenir au château, Noirceuil et Chabert, qui, comme on s'en souvient, avaient été passer quelques jours à la campagne, pendant que la comtesse instruisait ses deux autres amies, des faits que ceux-ci savaient depuis long-tems.

Les larmes qui venaient d'inonder les belles joues de notre malheureuse Justine, son air intéressant..... abbatu par autant de malheur... sa timidité naturelle, cette vertu touchante, disséminée sur chacun de ses traits, tout irrita Noirceuil et Chabert, qui voulurent absolument soumettre cette infortunée à leurs

sales et féroces caprices. Ils furent s'enfermer avec elle, pendant que le marquis, le chevalier, et madame de Lorsange, se livrèrent à d'autres voluptés toutes aussi bisarres, avec les nombreux objets luxure dont était meublés ce château.

Il était environ six heures du soir, quand chacun revint et se réunit ; le sort de Justine fut mis alors en délibération ; et sur le refus formel que fit madame de Lorsange, de garder une telle prude chez elle, il ne fut plus question que de décider si cette malheureuse créature serait renvoyée, ou immolée dans quelques orgies. Le marquis, Chabert, et le chevalier, plus que rassasiés de cette créature, étaient fermement tous les trois de cette dernière opinion, lorsque Noirceuil demanda à être entendu.

Mes amis, dit-il à la joyeuse société ; j'ai souvent vu que dans de pareilles aventures, il devenait extrêmement instructif de tenter le sort. Un orage horrible se forme, livrons cette créature à la foudre ; je me convertis, si elle la respecte. À merveille, s'écria tout le monde ! Voilà une idée que j'aime à la folie, dit madame de Lorsange, ne balançons pas à l'exécuter ; l'éclair brille, les vents sifflent, le feu du ciel agite les nues ; il les ébranle d'une manière horrible ; on eût dit que la nature, ennuyée de ses ouvrages, fut prête à confondre tous les élémens, pour les contraindre à des formes nouvelles. On met Justine à la porte, non seulement sans lui donner un sol, mais en lui ravissant même le peu qui lui restait. La malheureuse, confuse, humiliée de tant d'ingratitude et de tant d'horreurs, trop contente d'échapper peut-être à de plus grandes infamies, gagne, en remerciant Dieu, le grand chemin qui borde l'avenue du château ; elle y est à peine arrivée, qu'un éclat de foudre la renverse, en la traversant de part en part : elle est morte, s'écrient, au comble de leur joie,

les scélérats qui la suivaient : accourez ! accourez ! madame, venez contempler l'ouvrage du ciel ? venez voir somme il récompense la vertu : est-ce donc la peine de la chérir, quand ceux qui la servent le mieux, deviennent aussi cruellement les victimes du sort.

Nos quatre libertins entourent le cadavre ; et quoiqu'il fut entièrement défiguré, les scélérats forment encore d'affreux desirs sur les restes sanglans de cette infortunée ; ils lui enlèvent ses vêtemens ; l'infâme Juliette les excite ; la foudre entrée par la bouche, était sortie par le vagin ; d'affreuses plaisanteries sont faites sur les deux routes parcourues par le feu du ciel. Qu'on a raison de faire l'éloge de Dieu, dit Noirceuil ; voyez comme il est décent ; il a respecté le cul : il est encore beau ce sublime derrière, qui fit couler autant de foutre ; est-ce qu'il ne te tente pas, Chabert ! et le méchant abbé répond, en s'introduisant, jusqu'aux couilles, dans cette masse inanimée, L'exemple est bientôt suivi ; tous les quatre, l'un après l'autre, insultent aux cendres de cette chère fille ; l'exécrable Juliette se branle, en les voyant faire ; ils se retirent, la laissent, et lui refusent jusqu'aux derniers devoirs. Triste et malheureuse créature ; il était écrit dans le ciel, que le repos même de la mort ne te garantirait pas des atrocités du crime, et de la perversité des hommes.

En vérité, s'écrie madame de Losange, en retournant avec ses amis au château, voilà qui m'affermit plus que jamais, dans la carrière que j'ai parcourue toute ma vie. O Nature ! s'écrie-t-elle, dans son enthousiasme ; il est donc nécessaire à tes plans, ce crime contre lequel les sots s'avisent de sévir ; tu le desires donc, puisque ta main punit, de cette manière, ceux qui le craignent, ou

ne s'y livrent pas… Oh ! voilà des événement qui comblent mon bonheur, et perfectionnent ma tranquillité.

On arrivait à peine au château, qu'une berline, en poste, y parvenait par l'autre route ; elle entre dans la cour presque en même-tems que la compagnie. Une grande femme fort bien mise en descend, Juliette s'avance vers elle. — Juste ciel ! c'est la Durand ; c'est cette chère amie de madame de Lorsange, condamnée par les inquisiteurs de Venise, et que Juliette croyait avoir vue accrochée au plafond de la salle de ces terribles juges… Chère ame, s'écrie-t-elle, en se jetant dans les bras de son amie… par quel événement… grand Dieu… explique-toi… je ne sais où j'en suis : un salon s'ouvre, on s'y installe, et chacun écoute en silence, l'éclaircissement d'une aussi singulière aventure. — Ma chère Juliette, dit la Durand, avec tranquillité, tu revois celle que tu avais cru perdre dans les horreurs d'une mort violente, et qui, graces à ses intrigues, à son industrie, à sa science, te retrouve bien plus fortunée que jamais, puisqu'avec le bien considérable qu'elle a conservée, elle est encore assez heureuse pour te rapporter celui qu'on t'avait confisqué dans Venise. Oui, Juliette, continua cette chère amie, en remettant sur la table une liasse de papiers : voilà le fonds de tes quinze cents mille livres de rente que je te rends ; c'est tout ce que j'ai pu sauver ; jouis en paix, et ne m'accorde, pour reconnaissance, que la certitude de finir, avec toi, mes jours. Oh, mes amis, s'écrie Juliette, ivre de joie ! aura-t-il tort celui qui quelque jour écrira l'histoire de ma vie, s'il l'intitule : les prospérités du vice… Hâte-toi, Durand, hâte-toi de nous développer des faits aussi singuliers ; et convainc-toi bien que c'est moi qui te supplie de ne jamais nous quitter de tes jours.

Alors cette femme, à jamais célèbre, apprit à la société, le plus succintement qu'elle pût, qu'en promettant de livrer et d'exécuter tous ses secrets, on lui assurait qu'une autre femme serait exécutée à sa place ; l'exemple étant nécessaire pour Juliette, dont le conseil voulait les biens et le départ de peur d'imprudence : la feinte ayant parfaitement réussi, elle avait satisfait les inquisiteurs, et produit, dans Venise, une épidémie, dans laquelle plus de vingt mille personnes-étaient mortes ; son opération faite, elle avait demandé pour grace intime et spéciale, que les biens de son amie lui fussent rendus ; on les lui avaient accordés ; de ce moment, elle ne songea plus qu'à s'évader de Venise, bien persuadée que nourris des principes de Machiavel, ces perfides Vénitiens immoleraient bientôt leur complice. Je suis donc accourue vers toi, mon ange, poursuivit la Durand ; je te rends heureuse, et me voilà contente, ris maintenant de la fatalité du sort qui m'a fait échapper deux fois à la corde ; assurément je ne dois plus maintenant craindre cette fin ; je ne sais quelle sera celle que me destine la main du sort. Ah ! qu'il ne me frappe que dans le sein ma chère Juliette, je ne me plaindrai jamais de ses coups ; et les deux amies, se rejetant dans le sein l'une de l'autre, ne cessent un quart-d'heure entier de se prodiguer les protestations sincères d'amitié, de confiance et d'attachement que le vice goûte, ainsi que la vertu, quoiqu'en puissent dire les froids sectateurs de cette fastidieuse divinité ; chacun partageait les sentimens de ces deux tendres amies, lorsqu'un courrier de Versailles arrive avec grand fracas dans la cour ; il demande Noirceuil ; c'est à lui qu'il remet les ordres dont il est chargé.

Oh ciel ! s'écrie celui-ci, dès qu'il a lu ; il est dit, ma chère Juliette, que tous les genres de bonheur doivent affluer sur nos têtes aujourd'hui. Le ministre vient de fermer les yeux ; voilà la

lettre de la main du Roi, qui m'ordonne de me rendre en hâte à la cour, pour prendre les rênes du gouvernement, Quelle somme abondante de félicités ceci nous promet ! suivez-moi toutes deux, continue Noirceuil, en s'adressant à Juliette et à la Durand ; je ne veux de la vie me séparer de vous ; de quelle nécessité vous m'allez être, au gouvernail du vaisseau que je vais conduire ! vous, Chabert, je vous donne un archevêché ; marquis, je vous nomme à l'ambassade de Constantinople ; vous, chevalier, je vous fais quatre cents mille livres de rente ; vous resterez à Paris, pour surveiller nos affaires, Allons, mes amis, réjouissons-nous, je ne vois dans tout cela, que la vertu de malheureuse : nous n'oserions peut-être pas le dire, si c'était un roman que nous écrivissions. Pourquoi donc craindre de le publier, dit Juliette : quand la vérité même arrache les secrets de la nature, à quelque point qu'en frémissent les hommes, la philosophie doit tout dire.

On partit dès le lendemain ; les plus grands succès couronnèrent dix ans nos héros. Au bout de ce tems, la mort de madame de Lorsange la fit disparaître de la scène du monde, comme s'évanouit ordinairement tout ce qui brille sur la terre ; et cette femme, unique en son genre, morte sans avoir écrit les derniers événemens de sa vie, enlève absolument à tout écrivain, la possibilité de la remontrer au public. Ceux qui voudraient l'entreprendre, ne le feraient, qu'en nous offrant leurs rêveries pour des réalités, ce qui serait d'une étonnante différence aux yeux des gens de goût, et particulièrement de ceux qui ont pris quelqu'intérêt à la lecture de cet Ouvrage.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

gênat: gênât jeanfoutre: jean-foutre italiennisé: italianisé langottait: langotait langotterez: langoterez petté: pété revéré: révé-

ré très agitée: très agitée très bien: très bien très certainement: très certainement très chauds: très chauds très connue: très connue très considérable: très considérable très difficiles: très difficiles très doux: très doux très écartées: très écartées très émue: très émue très enflammée: très enflammée très essentielle: très essentielle très étonnée: très étonnée très étonnées: très étonnées très exact: très exact très extraordinaire: très extraordinaire très facile: très facile très grand: très grand très jolie: très jolie très jolies: très jolies très légitimes: très légitimes très malheureuse: très malheureuse très médiocre: très médiocre très peu: très peu très près: très près très promptement: très promptement très rarement: très rarement très réelle: très réelle très riche: très riche très riches: très riches très rigoureuse: très rigoureuse très roide: très raide très scrupuleux: très scrupuleux très singulier: très singulier très vif: très vif très vifs: très vifs très voluptueuses: très voluptueuses

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99histoire_de_Juliette. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.